MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

MÉMOIRES

PUBLIÉS

PAR LES MEMBRES

DE

L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

DU CAIRE

SOUS LA DIRECTION DE M. GEORGE FOUCART

TOME TRENTE-DEUXIÈME

UN

PAPYRUS MÉDICAL COPTE

PUBLIÉ ET TRADUIT

PAR

M. ÉMILE CHASSINAT

LE CAIRE

IMPRIMERIE DE L'INSTITUT FRANÇAIS

D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

1921



MÉMOIRES

PUBLIÉS

PAR LES MEMBRES

DE

L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

DU CAIRE

TOME TRENTE-DEUXIÈME

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

MÉMOIRES

PUBLIÉS

PAR LES MEMBRES

DE

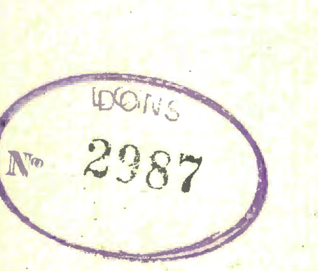
L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

DU CAIRE

SOUS LA DIRECTION DE M. GEORGE FOUCART

TOME TRENTE-DEUXIÈME





LE CAIRE

IMPRIMERIE DE L'INSTITUT FRANÇAIS

D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

1921



UN

PAPYRUS MÉDICAL COPTE

PUBLIÉ ET TRADUIT

PAR

M. ÉMILE CHASSINAT



À LA

MÉMOIRE DE MON MAÎTRE

GASTON MASPERO

JE DÉDIE CE LIVRE

EN HOMMAGE DE RECONNAISSANCE ET DE PIEUX SOUVENIR

AVANT-PROPOS.

Les Égyptiens avaient acquis dans la médecine une réputation dont ont témoigné souvent les auteurs anciens[1].

Ils nous ont laissé, pour la période pharaonique, un nombre relativement important de formulaires parfois fort étendus, tel le recueil connu sous le nom de Papyrus Ebers, qui révèle une science très avancée en thérapeutique et renferme plusieurs observations de signes diagnostiques ainsi que des remarques anatomiques curieuses, fruits évidents d'une longue et assidue pratique.

Par un singulier et regrettable hasard, alors que les siècles ont épargné avec une libéralité assez grande les écrits médicaux de l'Égypte la plus ancienne, ceux qui, plus proches de nous, avaient de meilleures chances de survivre, ont disparu presque totalement ou nous sont restés jusqu'à présent cachés.

En effet, la littérature médicale copte ne fut longtemps connue que par deux feuillets de parchemin conservés à la Bibliothèque du Vatican[2]. U. Bouriant y ajouta, en 1887, un nouveau feuillet provenant du Deir al-Abiad et portant, au total, recto et verso,

[1] Galien (*De composit. medicam. sec. gen.*, V, 2) signale que, de son temps, les médecins grecs consultaient encore les ouvrages conservés dans la bibliothèque du temple d'Imhotpou (Asclépios), à Memphis. Darius, fils d'Hystaspe, avait auprès de lui des médecins égyptiens (Hérodote, III, 129). On en fit venir plusieurs fois à Rome pour traiter certaines affections originaires de l'Orient (Pline, XXVI, 3; XXIX, 30).

[2] G. Zoëga, *Catalogus codicum copticorum*, p. 626-630.

cinquante lignes de texte[1], puis, cinq ans après, le précieux papyrus trouvé à Méshaïkh, qui fait le sujet de la présente étude. Quelques fragments, en général très courts, répartis dans différentes collections publiques ou privées[2], complètent ce trop modeste ensemble.

Tout nous montre pourtant que les traditions scientifiques ne s'étaient point rompues entre l'Égypte païenne et l'Égypte chrétienne. L'œuvre patiemment élaborée au cours des siècles dans le mystère des temples se poursuivit dans les monastères, puis au dehors, après avoir subi l'influence, assez profonde il semble, des doctrines helléniques[3].

La confiance que les princes musulmans, en Égypte, marquèrent aux médecins chrétiens est la preuve que ceux-ci avaient conservé intact le renom qui s'était attaché à leurs prédécesseurs. Nous savons, de plus, que leurs travaux étaient assez estimés pour que Khâled ibn Yézîd les fît traduire en arabe, comme nous l'apprend le *Fihrist.* Si mutilés soient-ils, les fragments de la Bibliothèque vaticane et du Deir al-Abiad donnent encore une idée suffisante de

(1) U. Bouriant, *Fragment d'un livre de médecine en copte thébain,* dans les *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres,* t. XV (1887), p. 374 et seq.

(2) On trouvera les principaux d'entre eux dans *Ægyptische Urkunden aus den kœniglichen Museen zu Berlin. Koptische und arabische Urkunden,* t. I, p. 24-25, 29, et W. E. Crum, *Catalogue of the coptic manuscripts in the collection of the John Rylands library,* p. 55-60.

(3) Cette influence est déjà notable dans les parties purement médicales du papyrus magique de Londres-Leyde, lequel ne me paraît pas être, comme quelques-uns l'ont avancé, la traduction égyptienne d'un livre grec mais plutôt l'œuvre d'un savant indigène fort au courant de la littérature scientifique des Grecs.

ce que pouvaient être ces livres, et nous voyons qu'ils ne le cédaient en rien, tant par les connaissances acquises qu'ils supposent que par leur développement matériel, aux traités rédigés aux époques antérieures[1].

L'extrême rareté des ouvrages médicaux de langue copte n'est donc pas imputable à un arrêt du développement des sciences, mais à la disparition accidentelle, — et passagère, il faut l'espérer, — de ces livres, qu'une fouille heureuse nous rendra peut-être quelque jour, dans les décombres d'un monastère abandonné[2] ou dans les ruines de la maison d'un médecin, ainsi que ce semble avoir été le cas pour le papyrus de Méshaïkh. Leur perte, d'ailleurs, ne saurait être totale. Car si les originaux ont péri, les traductions qui en ont été faites en arabe, soit aux premiers temps de la domination musulmane, soit plus tard, lorsque la langue copte commença à s'éteindre, n'ont pu, elles aussi, être détruites en leur ensemble.

Bouriant avait eu l'idée de les rechercher, pensant qu'elles permettraient d'aborder dans des conditions meilleures l'étude des textes médicaux légués par l'Égypte antique et qui nous sont restés, jusqu'à présent, difficilement accessibles. Il résumait en ces termes, en 1887, les résultats de son enquête : « Les livres arabes seront bientôt, je l'espère, à notre disposition. Je les fais activement rechercher dans les couvents d'Égypte, et j'ai déjà reçu à ce sujet de sérieux renseignements. Pour les traités de médecine en langue copte, il

(1) Voir p. 3 du présent ouvrage.

(2) Chaque monastère devait posséder un ou plusieurs livres de médecine pour les besoins des membres de la communauté. Le catalogue de la bibliothèque du couvent de l'apa Hélias, publié par Bouriant (*Rec. de trav.,* t. XI, p. 135), en mentionne un : ⲟⲩϫⲱⲱⲙⲉ ⲛ̄ⲥⲉⲉⲓⲛ.

sera beaucoup plus difficile de les retrouver. Presque tous ont été détruits et les manuels en usage aujourd'hui sont tous rédigés d'après les traductions arabes des anciens livres, la langue copte n'étant plus comprise en Égypte[1]. » J'ignore ce qu'il advint de cette entreprise, dont Bouriant n'a plus parlé, que je sache. La voie, néanmoins, reste indiquée, et il y aurait profit à la suivre de nouveau. La Bibliothèque sultanienne et celle du Patriarcat copte, au Caire, fourniraient certainement quelques-unes de ces traductions; il en existe probablement aussi dans le riche fonds oriental de la Bibliothèque nationale.

Il faudrait se garder, pourtant, d'exagérer les services que ces versions relativement récentes sont appelées à rendre pour la compréhension des vieux traités techniques. Ce serait admettre, et il n'en est rien, que les doctrines mises en pratique aux temps des pharaons se sont transmises intactes, ou presque, à travers les âges. Elles ont subi au contraire de nombreux changements, ainsi qu'il est aisé de le constater, et se sont altérées à la longue au contact des doctrines grecques et arabes, ou bien ont cédé finalement devant celles-ci. Non seulement les méthodes de traitement se sont modifiées, mais la matière médicale elle-même s'est enrichie, du fait surtout des Arabes, de produits jusqu'alors inconnus ou inusités, et telles drogues, par contre, employées jadis avec fréquence, perdirent le crédit dont elles jouissaient et tombèrent complètement dans l'oubli.

Les rares documents coptes relatifs à la médecine que nous possédons permettent de suivre d'assez près, malgré de larges lacunes,

[1] *Fragment d'un livre de médecine en copte thébain*, dans les *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. XV (1887), p. 374.

le travail de transformation et d'assimilation qui s'est opéré progressivement au cours des temps. Ils jettent par cela même quelque lumière sur une période encore mal connue de l'histoire des sciences médicales au moyen âge dans les pays d'Orient. Les fragments du Vatican et du Deir al-Abiad, qui sont les plus anciens en date, laissent deviner l'influence étrangère. Lorsqu'ils furent écrits, la médecine traditionnelle proprement égyptienne avait déjà certainement perdu en partie son unité primitive, sous l'action des conceptions helléniques propagées par les savants de l'école d'Alexandrie qui, au commencement du VIIe siècle, avaient pris pour base de leur enseignement un recueil composé de seize livres choisis parmi les œuvres de Galien[1].

Le papyrus trouvé à Méshaïkh marque une rupture plus tranchée encore avec le passé. Non seulement les recettes tirées des formulaires grecs y sont abondantes, et si peu modifiées dans leur rédaction qu'il suffirait le plus souvent d'une simple transposition graphique pour leur rendre leur aspect originel, mais un élément nouveau y intervient dans une proportion presque aussi grande : l'auteur fait de fréquents emprunts à la matière médicale des Arabes, et une vingtaine de formules, pour le moins, prouvent qu'il s'est servi d'ouvrages composés en langue arabe. Il ne s'agit pas là d'un fait accidentel et particulier à notre traité, car plusieurs textes fragmentaires publiés par M. Crum[2], un autre appartenant au

[1] Voir à ce sujet L. LECLERC, *Histoire de la médecine arabe*, t. I, p. 38 et seq. L'introduction du galénisme, en Égypte, semble, autant que l'on peut voir, remonter à une période plus ancienne.

[2] *Catalogue of the coptic manuscripts in the British Museum*, p. 256, n° 527; *Catalogue of the coptic manuscripts in the collection of the John Rylands library*, p. 55-60, n°s 106, 109 et 110.

Musée de Berlin[1], enfin une recette pour le traitement des hémorroïdes (ⲁⲗⲡⲉⲥⲟⲩⲣ, البَاسُور), que nous a fait connaître Touraïef[2], offrent des caractéristiques identiques. Elles se retrouvent encore, et cela sans exception, dans les quelques écrits alchimiques que nous connaissons.

Il est donc clair que les sciences, chez les Coptes, ne sont pas restées immuables, mais qu'elles ont évolué et progressé suivant les voies ouvertes par les travaux des Grecs, puis par ceux des Arabes. On peut en conclure que les notions léguées par les anciens Égyptiens sont allées s'effaçant ou se transformant à mesure que le temps a passé. Il y a peu de chances, dans ces conditions, que les traductions arabes, — à moins qu'elles n'aient été faites sur des ouvrages datant des premiers siècles, ce qui sans doute s'est rarement produit, — nous aient gardé autre chose que des manuels plus ou moins imprégnés d'idées étrangères au vieux fonds indigène, et dont le papyrus de Méshaïkh représente probablement assez bien l'un des types. Or celui-ci, comme on le verra, — et c'est le cas de la plupart des œuvres médicales coptes qui nous sont connues, — renferme peu d'éléments susceptibles d'aider à la compréhension du Papyrus Ebers ou de tout autre texte de même nature, car les remèdes dont l'origine locale est indubitable y sont en minorité.

Le papyrus de Méshaïkh est écrit en dialecte ṣaʿîdique. La langue en est simple et claire. Elle est beaucoup moins pure, cependant, que ne l'est celle dans laquelle sont rédigés les livres ecclésiastiques contemporains. On y remarque un mélange curieux de formes empruntées à des dialectes différents. C'est là, il est intéressant de le noter, de même que l'emploi de la lettre spéciale ⳉ, ce qui caractérise également quelques autres textes d'ordre scientifique dont le lieu d'origine se trouve ainsi fixé[1].

(1) *Ægyptische Urkunden aus den kœnigl. Museen zu Berlin. Koptische und arabische Urkunden*, p. 26 et seq.

(2) *Materialie po archeol. christ. Egipta*, n° 9 (Moscou, 1902).

La traduction en est en général facile, sauf en quelques passages un peu concis, dont l'obscurité tient au caractère de l'ouvrage. Il ne s'agit pas, en effet, d'un traité théorique où la démonstration exige une exposition minutieuse et détaillée, mais d'un simple formulaire rédigé sans ordre, le plus souvent, ni méthode. L'auteur, s'adressant à des professionnels qu'il supposait avertis, n'avait nulle raison de décrire dans le menu certaines manipulations que tout médecin devait connaître et qui s'imposaient par l'emploi des substances qui entraient dans la composition des remèdes. Le cas se présente en particulier en ce qui a trait à la préparation de divers types d'emplâtres, dont Oribase parle longuement, et qui différait suivant qu'on y incorporait des sucs de plantes ou des matières minérales. Il m'a fallu parfois l'aide des écrits grecs pour mettre de la clarté dans l'exposé compendieux de l'auteur.

La difficulté d'interprétation réside presque uniquement dans le vocabulaire. Celui-ci est nouveau dans une notable proportion. En outre, le sens de certaines expressions techniques, que l'on n'a rencontrées jusqu'ici que dans les textes bibliques ou ecclésiastiques, où elles n'ont pas toujours été employées avec leur valeur rigoureusement précise, est quelquefois insuffisamment établi par les

(1) Je reviendrai en détail sur ce point au cours d'une étude sur divers manuscrits d'alchimie que je compte publier bientôt.

dictionnaires. Plusieurs noms de maladies paraissent dans notre traité pour la première fois. J'ai essayé de les déterminer en les rapprochant autant que possible des formes de la vieille langue dont elles me semblaient provenir, mais qui, elles-mêmes, pour la plupart, sont incomplètement identifiées. Aussi ai-je dû, dans bien des occasions, chercher un supplément de preuves parmi les indices fournis par le mode de médication auquel le patient était soumis, méthode qui, malheureusement, ne conduit pas en toute circonstance à des résultats définitifs. La difficulté s'accroît encore lorsque la maladie est définie par un symptôme considéré comme une affection distincte. On a peine alors à trouver, au milieu de cette multiplication insolite de cas que la nosologie moderne ignore, le terme juste qui, tout en rendant avec la clarté nécessaire ce que l'auteur a expressément dit, ne constitue pas, pourtant, un contre-sens trop flagrant au point de vue de la classification actuelle.

L'identification des drogues présente des difficultés non moins sérieuses. Les savants, dans l'antiquité et au moyen âge, ont fréquemment appliqué le même nom à des substances diverses; ils n'étaient pas, de plus, entièrement d'accord sur la nature véritable de quelques-unes d'entre elles. Plusieurs dénominations, enfin, ont perdu leur sens primitif au cours des siècles. Je me suis efforcé, — mais je n'ose me flatter d'y avoir réussi sans défaillances, — de dégager, dans les remarques jointes à la traduction, l'opinion qui prévalait à leur sujet au moment où l'auteur du traité a écrit son livre.

J'ai renoncé, cependant, à déterminer un petit nombre de matières dont je n'ai pas retrouvé la mention dans les ouvrages que j'ai consultés, soit qu'elle m'ait échappé, soit que l'auteur copte en ait mal orthographié le nom. Je me suis interdit, dans ces cas du reste

fort rares, de recourir à l'hypothèse ou à la correction du manuscrit, bien que celui-ci renferme par ailleurs, touchant le même objet, plusieurs fautes aisément reconnaissables, que j'ai signalées au passage.

Sauf ces quelques termes qui peuvent jusqu'à plus ample informé paraître suspects, on ne relève guère dans le texte que des erreurs de faible importance.

Je noterai pourtant une singularité de style qui, au premier abord, donne l'impression d'une infraction à la règle de concordance. Ordinairement, l'auteur termine les formules par ⲭⲣⲱ « emploie »; mais parfois encore, il remplace ce verbe par une clausule plus développée, ⲭⲣⲱ ⲉⲣⲟⲟⲩ ϣⲁⲩⲗⲟ, ϯ ⲉⲣⲟⲟⲩ, ϯ ⲉⲣⲟⲟⲩ ϣⲁⲩⲗⲟ, etc., qui se rapporte à la maladie désignée en tête de la recette ou à la partie du corps qui en est atteinte. Or, il se sert indifféremment du pluriel quel que soit le nombre du sujet précédemment énoncé. Il écrit par exemple, à propos du traitement d'un abcès : ⲟⲩⲝⲩⲣⲟⲛ ⲉⲛⲁⲛⲟⲩϥ ⲉⲧⲃⲉ ⲧⲙⲏϩⲉ ϣⲁϥⲕⲁⲑⲁⲣⲓⲍⲉ ⲙ̄ⲙⲟⲟⲩ (form. CXLII) « bonne poudre pour l'abcès, elle *les* mondifie »; autre part, au sujet du lichen (ⲙⲉϫⲡⲱⲛⲉ) : ⲥⲱⲗϭ ⲉⲣⲟⲟⲩ (form. CLV) « oins-*les* ». Il ne semble pas que ce soit une faute réelle contre la grammaire. C'est, autant que l'on peut en juger, une tournure elliptique propre à ces sortes d'ouvrages, car on en relève, dans les fragments médicaux du Vatican et du Deir al-Abiad, les exemples que voici :

Ms. du Vatican, form. XL : ⲟⲙⲁⲓⲟⲥ ⲉⲧⲃⲉ ⲟⲩϩⲩⲗⲏ ϭⲱⲃⲉ ⲛ̄ⲉⲗⲟⲟⲗⲉ ⲛ̄ⲁⲡⲁⲥ ⲑⲛⲟⲟⲩ ⲕⲁⲗⲱⲥ ϩⲓ ⲙⲟⲟⲩ ϯ ⲉⲣⲟⲟⲩ « semblable (ὅμοιος), pour un clou (ἧλος) : vieilles feuilles de vigne; broie-les bien (καλῶς) avec de l'eau; applique-*leur* ».

Ms. du Deir al-Abiad, form. IV : ⲉⲧⲃⲉ ⲟⲩⲕⲓⲃⲉ ⲉⲥ[ϯⲕⲁⲥ] ϫⲓ ⲛ̄ⲟⲩⲁⲙⲁⲗⲉ ⲙⲛ̄ ⲟⲩⲱⲧ [ⲛ̄...] ⲙⲛ̄ ⲟⲩⲛⲉϩ ⲛ̄ⲟⲩⲉⲣⲧ̄ ⲁⲛ[ⲁ ⲑⲛⲟⲟⲩ ⲙⲛ̄ ⲛⲉⲩⲉⲣ]ⲏⲩ ϯ ⲉⲣⲟⲟⲩ ⲥⲉ[ⲛⲁⲗⲟ] «pour un sein qui [souffre de douleurs] : prends de l'amidon, de la graisse [de...] et de l'huile de roses, quantité égale (ἀνά); [broie-les ensem]ble; applique-*leur; ils* [guériront]».

Bouriant avait entrepris, presque immédiatement après qu'il l'eût acquis, l'étude de ce manuscrit, et son travail était fort avancé lorsque la maladie le contraignit au repos. Il mourut sans avoir pu l'achever. Son fils manifesta, en 1904[1], l'intention de le compléter et de le publier; puis cette tâche fut finalement confiée au P. A. Deiber. Quelques pages seulement du mémoire rédigé par ce dernier ont été imprimées (*Revue égyptologique*, t. XIV, 1912, p. 117-121), qui comprennent la description du document et un exposé du système d'écriture secrète utilisé par l'auteur du traité. Elles fourmillent d'erreurs et de remarques étranges. C'est ainsi qu'il y est dit, par exemple, à propos du manuscrit (p. 119) : «Les caractères cryptographiques de notre texte, qui font défaut dans les deux autres (le texte du Vatican et celui qui provient du Deir al-Abiad), montrent bien que nos feuillets ne se rattachent aucunement à ceux-là, mais appartenaient à un volume différent». Or, les fragments de la Bibliothèque du Vatican et du Deir al-Abiad sont écrits sur parchemin, alors que le manuscrit de l'Institut français du Caire est sur papyrus; le fait implique naturellement qu'il ne peut s'agir de parties détachées d'un même ouvrage[2]. M. Deiber dit encore, à

[1] *Recueil de travaux*, t. XXVI, p. 29.

[2] Le manuscrit de l'Institut français ne se compose pas, comme le dit M. Deiber (p. 119), de six feuillets, mais d'une longue bande de papyrus qui fut divisée en six morceaux de dimensions variables, afin d'en rendre le maniement plus facile. Il contient 237 formules et non 201, ainsi que l'affirme M. Deiber.

quelques lignes de distance, ce qui est beaucoup plus grave : «De-ci de-là, on rencontre quelques signes, sortes de fioritures; form. 13 et 14 (form. XLV et XLVI[1]) [signe]; form. 17 (form. XLIX) و; form. 22 (form. LIV) [signe], [signe]. Seraient-ce des signes alchimiques qui se rapporteraient par conséquent au caractère cryptographique du papyrus? Il est difficile de le dire.» Rien n'est pourtant plus simple : [signe] et [signe] sont les signes alchimiques de l'or, l'un sous la forme que lui donnaient les Arabes, l'autre sous celle qui lui est habituelle dans les manuscrits grecs, et qui est d'ailleurs devenue classique; و est la lettre arabe *waw* (و); quant à [signe], dont je n'ai pas réussi à découvrir l'origine exacte, mais qui désigne une espèce particulière de sel ammoniac, c'est soit une notation alchimique, soit une abréviation semblable à celles que notre traité fournit en assez grand nombre.

L'établissement des équivalences entre l'alphabet régulier et l'alphabet conventionnel a conduit également M. Deiber à de lourdes méprises. [signe] et [signe] (= 1 et 2) ont été confondus et figurés, dans le tableau des transcriptions qu'il a dressé (p. 120), par un signe unique, [signe], qui ne se rencontre d'ailleurs nulle part dans l'original. ≡ et [signe] y sont donnés comme représentants du ⲉ; ш et ⲏ comme ceux du ⲛ; ⲟ et ⲣ comme ceux du ⲣ, alors que nous avons en réalité ≡ = ⲉ, [signe] = ϫ, ш = ⲛ, ⲏ = ⲃ, ⲟ = ⲗ, [signe] = ⲣ. Le ϣ est soi-disant écrit par [signe], tandis qu'il l'est véritablement par [signe]; [signe] correspond à la

[1] Les numéros en chiffres romains placés entre parenthèses renvoient au classement adopté dans le présent ouvrage.

diphtongue ⲟⲩ. Sur six exemples cités pour expliquer la méthode de déchiffrement, cinq sont faussés : ⲩⲑⲟⲡⲗⲱ, transcrit ⲭⲁⲣⲕⲟⲥ, se lit régulièrement ⲭⲁⲗⲕⲟⲥ (*χαλκός*); ⳅⲑⲑⲱ doit être complété en ⳅⲑⲑⲱ≡ = ⲙⲁⲗⲁⲥⲉ; ⲩⲑⲫⲃⲱ doit l'être en ⲩⲑⲟⲫⲃⲱ = ⲭⲁⲗⲧⲏⲥ (pour ⲭⲁⲣⲧⲏⲥ[1], *χάρτης*); ⳅⲭⲟⲱⲃⲏⲃ, d'où M. Deiber tire les valeurs ⲏ = ⲛ (ⲙⲩⲣⲥⲏⲛⲏ), est orthographié ⳅⲭⲟⲱⲃⲓⲓⲓⲃ = ⲙⲟⲩⲗⲥⲏⲛⲏ (pour ⲙⲟⲩⲣⲥⲏⲛⲏ, *μυρσίνη*) dans le manuscrit; ⳅⲗⲥⲣ, transcrit ⲙⲑⲱⲣ, est une lecture inexacte de ⳅⲁⲥⲣ̄ = ⲙϫⲱⲣ (ⲙ̄ϫⲱⲗ, « oignon »).

Je n'insisterai pas davantage sur cet essai malheureux, que j'aurais signalé sans m'y arrêter si M. Deiber n'y avait associé le nom de Bouriant, rendant par suite ce dernier solidaire des erreurs qu'il a commises. Il importait, pour la mémoire de ce savant, de montrer de quelle manière fâcheuse l'œuvre qu'il avait laissée à l'état d'ébauche fut traitée et de fixer par des exemples significatifs la juste part des responsabilités qui incombent au collaborateur occasionnel qui lui fut donné.

Le présent ouvrage fut commencé en 1904. Je l'abandonnai presque aussitôt, lorsque la publication des papiers de Bouriant fut annoncée, et ne le repris que beaucoup plus tard, après avoir constaté l'insuffisance de l'édition préparée par M. Deiber. Il fut achevé au cours de la guerre et dans des conditions parfois difficiles. Faute d'avoir pu me procurer à l'étranger, en raison des événements, certains livres spéciaux, et réduit aux seules ressources de ma bibliothèque personnelle, j'ai dû renoncer à donner à quelques-unes des notes qui accompagnent la traduction du traité tout le développement qu'elles comportaient dans le plan que je m'étais tracé.

[1] Le ⲣ et le ⲗ échangent constamment dans le manuscrit avec prédominance assez marquée du ⲗ pour le ⲣ dans les mots écrits en caractères cryptographiques. M. Deiber ne l'a pas remarqué, et c'est ce qui lui a fait attribuer à ⲟ la valeur ⲣ qu'il n'a pas.

Un incident faillit, en dernier lieu, me faire perdre le fruit d'un long labeur. Le manuscrit de ce mémoire, que j'envoyais à l'imprimerie de notre Institut du Caire, fut détruit à la suite du torpillage du paquebot l'*Australien*, coulé par un sous-marin allemand, le 19 juillet 1918. Il me fallut près d'un an pour le rétablir.

Le Vésinet, juin 1921.

UN

PAPYRUS MÉDICAL COPTE

PUBLIÉ ET TRADUIT

PAR

M. ÉMILE CHASSINAT.

I. — DÉCOUVERTE DU MANUSCRIT.

Ce manuscrit fut acquis par Urbain Bouriant, pour la Bibliothèque de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire, au cours de l'hiver 1892-1893. Les circonstances relatives à sa découverte m'ont été sommairement exposées par Bouriant lui-même, trois ans plus tard.

Des paysans de Girgéh, en quête de *sébakh*, mirent au jour, dans les ruines de l'ancienne Lepidotonpolis, près du village moderne de Méshaïkh, une chambre en briques crues à demi écroulée. L'ayant dégagée jusqu'au sol, ils ramassèrent au milieu des décombres une jarre encore close du bouchon d'argile dont son propriétaire l'avait scellée. Elle renfermait un rouleau et plusieurs débris de papyrus couverts d'écritures. Les villageois, heureux de l'aubaine, jugèrent expédient d'en tirer profit sans tarder. Ils confièrent donc à l'un des leurs quelques menus morceaux des manuscrits contenus dans le vase, lui donnant pour mission d'en négocier la vente auprès des voyageurs ou des marchands, le reste de la trouvaille devant être écoulé de la même manière, par fractions, afin d'éviter de donner l'éveil aux agents du Service des antiquités.

Bouriant était alors, comme chaque année, de passage à Louxor. Le hasard lui mit en mains l'un de ces fragments, où il déchiffra sans peine des formules mutilées d'un recueil de recettes médicales. Interrogé sur sa provenance, l'homme qui le lui avait procuré avoua une partie de la vérité; puis, pressé, et la perspective de conclure une brillante affaire achevant de dissiper sa méfiance, il fit le récit qui précède et promit d'apporter le produit total de la fouille. Après plusieurs semaines de pourparlers et de marchandages durant lesquels sa patience fut soumise à de dures épreuves, Bouriant entrait enfin en possession du

précieux manuscrit et des restes d'un feuillet de papyrus portant sur chacune de ses faces des recettes d'alchimie, qui avaient été recueillis avec lui.

Cette découverte rappelle par certains côtés celle qui fut faite à Dronkah, en 1882, du laboratoire d'un alchimiste[1]. La maison déblayée par les gens de Girgéh devait être habitée par un savant pratiquant la médecine et travaillant au grand œuvre (*ἰατρὸς καὶ φιλόσοφος*), comme c'était souvent la règle à cette époque. Il est regrettable que le sort ait voulu qu'elle tombât sous la pioche des fellahs. Des fouilles conduites en ce lieu avec méthode eussent sans doute fourni l'occasion d'observations précieuses. Peut-être même eussent-elles livré, comme ce fut le cas à Dronkah, quelques-uns des ustensiles ou des matières dont les alchimistes se servaient pour leurs recherches, et apporté ainsi une contribution nouvelle à l'étude de l'histoire des sciences anciennes.

II. — DESCRIPTION DU MANUSCRIT.

Dans son état actuel, le manuscrit, non compris les fragments détachés, mesure 2 m. 48 cent. de long sur 0 m. 27 cent. de large[2]. Il est formé d'une bande de papyrus de couleur brune assez foncée, sur laquelle l'écriture se détache encore vigoureusement.

Le début du rouleau, probablement brisé par les Arabes au moment de la découverte, a disparu sur une étendue qu'il est impossible d'évaluer. Dix fragments d'inégale grandeur ont pu en être retrouvés, dont plusieurs se sont rajustés les uns aux autres, ce qui réduit finalement leur nombre à quatre : les deux plus petits donnent les débris de deux et cinq lignes de texte; les autres, beaucoup moins endommagés, trente-deux et vingt-cinq lignes. Il ne semble pas que la portion détruite soit considérable. Je pense que le fragment n° 1 (voir pl. I) nous a conservé le commencement du traité. En effet, on remarque, en avant de la lettre initiale ornée, un signe ﴿ qui ne reparaît nulle part ailleurs dans cette position; en outre, la marge supérieure de ce morceau, large de 0 m. 022 mill., ne laisse deviner aucune trace d'écriture, alors que l'espacement ordinaire des lignes, dans tout le manuscrit, ne va jamais au delà de 0 m. 005 mill. Je crois pouvoir conclure de cette double constatation que le sigle ﴿ sert d'en-tête au texte. Dans ce cas, le livre n'aurait pas eu de titre.

(1) Cf. G. Maspero, *Études de mythologie et d'archéologie égyptiennes*, t. I, p. 206 et seq., dans la *Bibliothèque égyptologique*, t. I.

(2) Pour en rendre le maniement plus aisé, Bouriant l'a divisé et collé sur six cartons; j'ai réuni les fragments sur deux autres.

A part cette mutilation, la conservation du manuscrit est en général excellente. Les lacunes y sont peu nombreuses et presque toujours de peu d'importance, sauf aux quatre premières lignes, dont la moitié manque. Quelques passages ont légèrement souffert par suite de la rupture des fibres ou de l'érosion de la pellicule supérieure de la feuille de papyrus, accident dû à la qualité médiocre de la matière dont on s'est servi et qui se casse très facilement[1].

Le texte est disposé en longues lignes, qui occupent la largeur entière du feuillet, ne laissant qu'une étroite marge sur le côté gauche. Les recettes débutent, à part de rares exceptions (form. VIII, 19; XXXII, 64; LXII, 122, etc.), au commencement d'une ligne, et la première lettre en est ornée : ⲨⲔⲞⲖⲖⲒⲞⲚ, ⲞⲘⲈⲞⲤ, ⲈⲦⲂⲈ; parfois, la fin en est marquée par le signe ⊚ (form. CXVI, 247; CXVII, 249; CXLIII, 292, et *passim*); une fois par » (form. VII, 19). Souvent le copiste a complété une formule en interligne lorsque ce qui lui restait à écrire était court; la partie complémentaire est alors isolée par un trait de la ligne qui la précède.

Le traité comprend dans son ensemble, en tenant compte des fragments, quatre cent vingt lignes réparties en deux cent trente-sept formules. C'est donc, de beaucoup, le plus considérable des ouvrages de cette classe qui nous sont parvenus jusqu'à ce jour. Les quatre pages conservées au Vatican[2] donnent seulement quarante-cinq recettes; le feuillet provenant du Couvent Blanc, et publié par Bouriant[3], n'en contient que onze. Ces deux manuscrits, dans leur état complet, étaient cependant notablement plus développés que celui-ci. Il manque à l'un deux cent quarante, à l'autre deux cent treize pages, pour ne parler que de la portion qui précède les feuillets échappés à la destruction. Si l'on prend comme base moyenne le nombre des formules contenues dans ce qui reste de ces livres, on constate que le manuscrit du Vatican renfermait près de deux mille huit cents recettes jusqu'à la page 245; celui du Deir al-Abiad, mille deux cent quatre-vingts environ dans ses deux cent quinze premières pages. Sans vouloir attacher à ce calcul un caractère de précision auquel il ne peut prétendre, il n'en résulte pas moins que le traité de l'Institut français du Caire,

(1) Depuis l'époque déjà lointaine (1904) où j'ai copié le texte, le document original a légèrement souffert. Quelques lettres isolées et même parfois des groupes d'une certaine étendue sont tombés, qui figurent dans ma copie et ne paraissent pas sur les planches photographiques exécutées beaucoup plus tard. J'en ai tenu compte dans la présente publication et les signalerai au passage.

(2) G. Zoëga, *Catalogus codicum copticorum*, p. 626-630.

(3) *Fragment d'un livre de médecine en copte thébain*, dans les *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. XV (1887), p. 374 et seq.

malgré son étendue relative, ne représente qu'une infime partie de la littérature médicale des Coptes, qui fut certainement fort riche.

III. — DATE DU MANUSCRIT.

L'examen paléographique du document permet d'en placer approximativement l'exécution entre le IXe et le Xe siècle. Mais on sait que, à part quelques cas limités, il est difficile de discerner l'âge exact d'un manuscrit copte à la forme seule de son écriture. Ici, très heureusement, le texte lui-même vient à notre aide pour le fixer. L'emploi assez fréquent qui y est fait de termes arabes transcrits en caractères coptes et, en quelques endroits, de l'écriture arabe (form. XLIX, 92; LXXXVII, 168; XC, 173; CCIII, 370), ne permet guère, en effet, de lui prêter une origine plus reculée que celle que son aspect graphique semble lui assigner. En outre, la mention qu'on y rencontre du Galanga, ϩⲟⲩⲗⲓⲛϭⲁⲛ خولنجان (form. XLIX, 92), drogue qui fut introduite dans la thérapeutique, vers la fin du IXe siècle, par les Arabes, marque sa date extrême. Selon toute apparence, le traité fut composé au moment où la langue des nouveaux maîtres de l'Égypte tendait déjà à remplacer celle des indigènes. Il est clair que l'auteur usait des deux idiomes avec une égale facilité. L'annotation en arabe qui accompagne la formule CCIII, et qui semble bien être de sa main, laisserait même soupçonner que cette langue lui était peut-être plus familière que l'autre. Au surplus, assez souvent, et cela sans que le choix lui soit imposé par l'insuffisance du lexique technique copte ou grec, il donne la préférence à la terminologie arabe. Dans une recette de collyre (form. LVI), qu'il attribue à un prêtre médecin, apa Cyrille, ⲁⲡⲁ ⲕⲩⲗⲓⲗⲟⲥ ⲡⲥⲟⲫⲟⲥ ⲛ̄ⲁⲣⲭⲏⲁⲧⲣⲟⲥ, il a introduit une série de mots arabes, ⲑⲟⲩⲑⲓⲁ توتيا, ϩⲉⲗⲑⲓⲑ حلتيت, ⲭⲁⲣ̄ϩ كلخ, ⲙⲏⲣ̄ϩ ⲁⲛⲇⲁⲣⲁⲛⲓ ملح اندرانى, qui ne figuraient certainement pas dans le texte original, à moins que ce Cyrille n'eût vécu lui-même à l'époque arabe. Et ce n'est pas là une pure élégance d'érudit, car, ainsi que nous le verrons lorsqu'il sera question des sources auxquelles il a puisé pour la rédaction de son ouvrage, les emprunts qu'il a faits aux écrits des médecins arabes sont, toutes proportions gardées, presque aussi nombreux que ceux qu'il doit aux livres des médecins grecs et coptes. Une fois au moins (form. LXX), il est possible d'établir qu'il s'est servi d'une traduction orientale de Galien, bien qu'il connût le grec, comme la formule CV nous en apporte la preuve. Nous rencontrons du reste dans son travail des noms de médicaments d'origine exclusi-

vement arabe, tels que ⲁⲣⲡⲱⲣⲱⲧ البُرُود (form. XLIV, 81), ⲁⲥⲥⲱⲱⲇ السَعُوط (form. CVIII, 222).

Deux faits essentiels dominent cet ensemble de remarques, l'emploi du Galanga et l'utilisation d'ouvrages composés ou traduits en arabe, qui placent, sans qu'il soit besoin d'autres preuves, le document au temps qui a suivi le grand travail de traduction entrepris à Bagdad, sous les auspices des Abbassides, œuvre qui fut accomplie au cours du IXe siècle. Je pense donc ne pas risquer de m'égarer beaucoup en supposant que son auteur vivait au Xe siècle, peut-être plus près de la fin que du début. Il n'est pas possible, pour le moment du moins, de sortir de cette approximation forcément un peu large. Nous ignorons en effet dans quelles conditions la diffusion de la langue arabe s'est opérée en Égypte; si elle fut lente ou rapide. Il est vraisemblable qu'elle s'exerça tout d'abord avec plus d'efficacité dans les couches populaires, et que les classes instruites résistèrent plus longuement à son envahissement. Mais dans quelles limites de durée? C'est ce que nous ne savons pas. Le manuscrit copto-arabe de Cambridge, que M. Casanova attribue avec raison, il semble, au Xe siècle[1], prouve que l'on enseignait, à cette époque, la langue des conquérants aux clercs; mais il permet aussi de voir, par le mode d'enseignement qu'il révèle, qu'elle n'était pas encore, à ce moment, d'un usage courant parmi les lettrés. Elle ne dut s'imposer sérieusement à eux que le jour où elle mit à leur disposition une littérature suffisamment abondante pour qu'il leur devînt difficile de l'ignorer, ce qui n'a pu avoir lieu que dans le courant du IXe et surtout au Xe siècle. Encore les savants paraissent-ils avoir persisté pendant longtemps à écrire dans leur propre langue, quittes à la défigurer sous une affluence croissante de termes arabes, si l'on admet avec Stern que le traité d'alchimie de Sohag date du XIIIe ou du XIVe siècle[2], ce dont, pour ma part, je suis porté à douter, considérant que le manuscrit appartient à une époque voisine, bien que postérieure, de celle du traité médical du Caire.

Un renseignement curieux fourni par le *Fihrist* montre, par un exemple frappant, que les Coptes tardèrent quelque peu à apprendre l'arabe. Un prince de la famille des Omméyades, illustre parmi les alchimistes, Khâled ibn Yézîd († 704), à qui l'on doit « les premières traductions d'une langue dans une autre qui se firent dans l'Islam », ayant décidé de faire traduire en arabe des ouvrages de médecine, d'astronomie et d'alchimie grecs et coptes, réunit les

[1] *Un texte arabe transcrit en caractères coptes*, dans le *Bull. de l'Inst. français du Caire*, t. I, p. 20.
[2] *Fragment eines koptischen Tractates über Alchimie*, dans la *Zeitschrift*, t. XXIII (1885), p. 102.

savants grecs qui étaient demeurés en Égypte, derniers représentants de l'école d'Alexandrie, et leur confia le soin de cette entreprise[1]. Un tel choix donne à penser qu'aucun lettré indigène ne se trouvait alors en état d'exécuter ce travail. Plusieurs autres faits d'ordre analogue prouvent avec une égale certitude que l'arabe fut lent à se substituer à la langue nationale. J'en indiquerai ici quelques-uns au hasard. Le patriarche Khaîl devait, pour se faire comprendre du khalife Merwân, recourir à l'entremise d'un interprète[2]. Vers le même temps, Moïse, évêque d'Aousîm, ne put répondre aux soldats qui le maltraitaient parce qu'il ne savait que le copte[3]. Jusqu'aux premières années du VIIIe siècle, les registres du *diwan* continuèrent d'être tenus en copte; ils ne furent rédigés en arabe qu'à la suite d'une ordonnance du gouverneur de l'Égypte, ʿAbd Allâh, en l'an 96 de l'hégire[4]. C'est donc à tort que Renaudot a prétendu que le copte cessa complètement d'être employé par les chrétiens dans la plus grande partie de l'Égypte au cours du siècle qui suivit la conquête arabe[5]. Étienne Quatremère réfute justement cette thèse en faisant valoir que la relation du martyre de Jean de Phanidjôït (*Cod. Vat.*, n° LXIX, fol. 40 et seq.) qui, s'étant converti à l'islamisme et ayant voulu faire retour à la religion chrétienne, fut mis à mort sous le règne du sultan Kâmil ibn ʿÂdel (1218-1238 après J.-C.), est écrit en copte et sans addition d'une version arabe. «Il n'est pas naturel de croire, dit-il, qu'on l'eût composé dans un idiome qui n'eût été à la portée que d'un petit nombre de personnes»[6]; ce qui est évident.

Dans un passage souvent cité de la préface de l'*Histoire des Patriarches d'Alexandrie*, Sévère d'Ashmounéîn assure qu'à l'époque où il écrivait (Xe siècle) l'usage de la langue arabe s'étendait à l'Égypte entière et que la connaissance du grec et du copte était presque complètement perdue[7]. Il ne faudrait pas prendre, toutefois, cette affirmation au pied de la lettre, car les *Actes*, en copte, de Jean de Phanidjôït déjà cités sont postérieurs de trois cents ans environ; de plus, Quatremère a pu établir, d'après Maqrîzi, qu'au XVe siècle, dans quelques localités du Ṣaʿîd, à Assiout et à Dronkah entre autres, on continuait à parler le copte d'une façon presque exclusive[8]. Or le manuscrit médical du

(1) L. Leclerc, *Histoire de la médecine arabe*, t. I, p. 65 et 67.
(2) Ét. Quatremère, *Recherches critiques et historiques sur la langue et la littérature de l'Égypte*, p. 33.
(3) *Loc. cit.*
(4) *Op. cit.*, p. 32.
(5) *Commentar. ad liturg. Copt.*, p. 204.
(6) Ét. Quatremère, *op. cit.*, p. 40.
(7) *Ibid.*, p. 39.
(8) *Ibid.*, p. 42. Le copte n'a réellement disparu d'une façon définitive que deux siècles plus tard.

Caire provient de la région même où nous savons que l'usage de cette langue s'est maintenu le plus longtemps. Le fait n'est pas négligeable et peut présenter un intérêt pour la fixation de la date à laquelle il remonte, et dont la limite extrême se trouverait ainsi portée, hypothétiquement, aux environs du XVe siècle. Je ne pense pas pourtant qu'il y ait lieu de le ramener à une période aussi récente. La comparaison que j'ai pu faire des divers systèmes de transcription des mots arabes en lettres coptes ou coptes en lettres arabes (voir § VIII) semble permettre de le classer, sans trop d'invraisemblance, aux alentours du Xe siècle, conclusion à laquelle j'étais déjà parvenu en m'appuyant sur un petit nombre d'indices signalés plus haut[1].

IV. — L'AUTEUR DU TRAITÉ.

L'auteur de ce traité ne nous a pas laissé son nom; mais il donne, en quelques passages de son livre, certains détails qui précisent sa qualité. Fréquemment, en effet, il déclare qu'il a expérimenté lui-même tel médicament qu'il recommande : ⲁⲛϫⲟⲛⲧ̄ⲥ ⲅⲁⲣ ⲁⲛϭⲏⲛⲧ̄ⲥ ⲙ̄ⲙⲉ (form. XXVI, 57) «nous l'avons essayée et l'avons trouvée parfaite»; ⲝⲣ̄ ⲉϥϫⲟⲛⲧ̄ ⲅⲁⲣ ⲛⲧⲟⲧⲉⲛ ⲁⲛⲇⲟⲕⲓⲙⲁⲍⲉ ⲙ̄ⲙⲟϥ ⲁⲛϭⲛⲧ̄ϥ ⲉⲣⲛⲟϥⲣⲉ ⲉϣⲱⲛⲉ ⲛⲓⲙ ⲉⲧϩ̄ⲛ ⲛ̄ⲃⲁⲗ (form. LXXX, 158) «poudre expérimentée par nous-mêmes; nous en avons fait l'essai (*δοκιμάζειν*) et nous l'avons reconnue utile pour toutes les affections des yeux»; ⲝⲩⲣⲟⲛ..... ⲁⲓⲧⲟⲕⲓⲙⲁⲍⲉ ⲙ̄ⲙⲟϥ ⲁⲓϭⲛ̄ ⲙ̄ⲙⲉ ⲙⲛ̄ ⲟⲩⲟⲛ ⲉϥⲧⲉⲛⲧⲱⲛ ⲉⲣⲟϥ ⲛⲁⲛⲟⲩϥ (form. CIX, 224-225) «poudre....., je l'ai expérimentée (*δοκιμάζειν*) et l'ai trouvée parfaite; elle n'a point sa pareille en efficacité»[2].

Nous voyons par là que ce personnage n'était pas un simple compilateur, mais un médecin versé dans la pratique de son art et l'inventeur de plusieurs remèdes sur la vertu desquels il s'étend parfois avec une certaine complaisance, entre autres un collyre à la rose : ⲟⲩⲇⲓⲁϩⲣⲟϯⲟⲛ ⲉⲥϩⲁϣⲡⲏⲣⲉ ⲉⲓⲣ̄ϩⲱⲃ ⲛ̄ϩⲏⲧ̄ϥ (form. CXXXIV, 275) «collyre à la rose (*διάῤῥοδον*) merveilleux auquel j'ai travaillé».

On aura remarqué qu'à diverses reprises, lorsqu'il parle des médicaments dont il a fait l'essai, il s'exprime à la première personne du pluriel. Cela tient évidemment à une particularité dont l'explication nous est fournie par d'autres passages du texte, où il signale l'aide que son père lui a prêtée pour l'élaboration de diverses recettes qu'il fait figurer dans son ouvrage : ⲟⲩⲛⲟϭ ⲛ̄ⲡⲁϩⲣⲉ

(1) Voir p. 4 et seq. — (2) Voir encore form. LIII.

ⲉⲓⲣ̄ϩⲱⲃ ⲛ̄ϩⲏⲧ̄ⲥ ⲁⲛⲟⲕ ⲙⲛ̄ ⲡⲁⲉⲓⲱⲧ (form. CXVII, 248) «grand remède auquel j'ai travaillé avec mon père»; ⲟⲩⲛⲟϭ ⲛ̄ⲕⲟⲗⲗⲓⲟⲛ ⲉⲓⲣ̄ϩⲱⲃ ⲛ̄ϩⲏⲧ̄ⲥ ⲁⲛⲟⲕ ⲙⲛ̄ ⲡⲁϛⲱⲧ (form. CXXII, 257) «grand collyre auquel j'ai travaillé avec mon père». Ceci nous permet encore de fixer un point particulier de sa biographie, quant à son ascendance, en montrant que son père était médecin comme lui. Celui-ci semble, de plus, avoir pris part sinon à la rédaction du traité, du moins à la réunion des matériaux qui le composent, car on lit, à la formule LXV : ⲡⲁϩⲣⲉ ⲉϣⲁϥⲑⲉⲣⲁⲡⲉⲩⲉ ⲛ̄ⲛⲉⲧϣⲱⲛⲉ ⲉⲡⲉⲩⲛⲟⲉⲓϣ ⲛ̄ⲧⲁⲛϭⲛ̄ⲧϥ ⲉϥⲥⲏϩ ϩⲛ̄ ⲛ̄ϫⲱⲱⲙⲉ ⲛ̄ⲛⲁⲣⲭⲁⲓⲟⲛ «remède pour soigner (θεραπεύειν) ceux qui souffrent de la rate, que nous avons trouvé écrit dans les livres des anciens (ἀρχαῖος)».

Il ne donne par ailleurs aucune autre indication susceptible de nous éclairer d'une manière plus complète sur sa personnalité. L'ouvrage qu'il a laissé témoigne, en tout cas, d'une érudition étendue et d'une culture médicale complète. Ainsi que nous le verrons lorsque nous étudierons son livre dans le détail, il a consulté pour le composer non seulement les travaux de ses devanciers coptes, mais aussi ceux des Grecs et des Arabes. Un fait accuse le sérieux de sa science : parmi les recettes qu'il a groupées, bien peu ont trait à ces remèdes singuliers et souvent répugnants de la vieille médecine orientale et dont l'usage s'est prolongé dans tout le moyen âge. On n'y trouve nulle part non plus ces formules médico-magiques également si communes dans les papyrus pharaoniques ou de la période gréco-romaine, et dont le manuscrit médical du Vatican (form. II) contient encore un curieux spécimen adapté aux idées chrétiennes.

V. — NATURE DU TRAITÉ; SON CONTENU; SES SOURCES.

Cet ouvrage n'est pas un traité de médecine au sens propre du terme. C'est plutôt une sorte de formulaire de thérapeutique générale où se trouvent indiqués la composition, le mode de préparation et d'application du ou des remèdes appropriés au traitement d'un certain nombre d'affections choisies parmi les plus fréquentes. On pourrait lui appliquer, presque sans changement, le titre par lequel débute le premier des opuscules médicaux réunis dans le papyrus Ebers : (I, 1) «chapitre de préparer les remèdes pour tous les membres de l'homme». Par quelques côtés, mais exceptionnellement, il se rapproche un peu des anciens antidotaires. Il diffère, en tout cas, des *Collections médicales* (Ἰατρικαὶ συναγωγαί) classiques en ce qu'il ne contient

aucun exposé théorique sur le diagnostic, les causes ou la spécificité des affections qu'il mentionne, non plus que sur les propriétés particulières des drogues. Le plus souvent, même, les maladies ne sont pas présentées sous leur nom d'espèce, mais sous celui de leur symptôme dominant, ce qui, dans les cas nombreux où il y a similitude dans les manifestations des phénomènes morbides, par exemple dans les différentes formes d'ophtalmie, en rend l'identification difficile.

Le plan adopté par l'auteur est, à peu de chose près, celui sur lequel sont conçus les textes médicaux de l'âge pharaonique, ainsi, du reste, que le manuscrit du Vatican et le fragment provenant du Deir al-Abiad publié par Bouriant. Le manuscrit du Caire diffère pourtant sur un point des derniers. Ceux-ci, comme on peut encore s'en rendre compte malgré leur état de mutilation, semblent avoir fait partie de recueils où les matières se trouvaient divisées par chapitres correspondant aux diverses classes de maladies. Ainsi, le *Codex Vaticanus*, dans la faible partie qui en est conservée, renferme un titre, ⲉⲧⲃⲉ ⲧⲯⲱⲣⲁ ⲙⲛ̄ ⲛⲉⲧϩⲱⲕⲉ «pour la gale et les affections prurigineuses», qui marque un groupement classique que l'on retrouve à la fois chez les médecins grecs et les médecins arabes. Les formules qui suivent se rapportent sans exception à des affections cutanées ou de nature éruptive. Il ne subsiste plus de titre dans le fragment, d'ailleurs très bref, du Couvent Blanc; mais les onze recettes qu'il donne concernent toutes les maladies des seins, preuve qu'un classement rationnel avait été observé par l'auteur. Dans le papyrus de l'Institut français, les formules, au contraire, se succèdent presque toujours sans ordre logique. Une seule fois, le texte est coupé par une rubrique (ligne 133) : ⲉⲧⲃⲉ ϣⲱⲛⲉ ⲛⲓⲙ ⲉⲧϩⲛ̄ ⲡⲥⲧⲟⲙⲁⲭⲟⲥ «pour toutes les maladies de l'estomac», qui précède quelques recettes relatives au traitement de cet organe. Il s'agit apparemment d'un passage tiré d'un ouvrage du genre du manuscrit du Vatican et que l'auteur a inséré en conservant l'en-tête du chapitre dont cet extrait faisait partie. Ce manque de méthode dans la disposition des matières donne au traité du Caire le caractère d'un aide-mémoire rédigé au jour le jour pour les besoins du praticien qui l'a composé, beaucoup plus que celui d'un travail dogmatique destiné à l'enseignement de la thérapeutique.

Des deux cent trente-sept formules que contient le recueil dans son état présent, près d'une centaine se rapportent aux maladies des yeux, si répandues en Égypte, cataracte, taie, amaurose, amblyopie, blépharite, lippitude, trichiasis, ptilose. D'autres, en assez grand nombre, ont trait à diverses affections cutanées ou éruptives, gale, teigne, eczéma, lichen, impétigo, prurigo, etc., fort

communes aussi dans le pays. Différents remèdes sont indiqués pour les maladies de l'estomac, de l'intestin, de la rate et des organes génito-urinaires; pour les fistules; pour la guérison des plaies; pour faire disparaître les cicatrices. On trouve enfin, çà et là, des préparations destinées à combattre la migraine, les maux d'oreilles, à produire l'hémostase, à faciliter l'extraction des dents, à calmer la gingivite, à chasser les vers intestinaux. Cet aperçu sommaire donne une idée de la variété des cas examinés.

La matière médicale de l'auteur est abondante et variée. Elle s'adresse à la fois aux trois ordres, minéral, végétal et animal. De nombreux éléments s'en retrouvent dans les pharmacopées grecque et arabe. Je ne m'attarderai pas ici sur ce sujet, me proposant d'étudier plus loin en détail, dans le commentaire qui accompagne la traduction du texte, la plupart des drogues employées, dont on trouvera, de plus, la nomenclature complète dans un index spécial.

Les préparations médicamenteuses désignées nommément dans le manuscrit sont en petit nombre. Elles se rapportent en général aux formes classiques et figurent sous leur nom grec; quelques-unes seulement ont reçu une dénomination copte ou arabe. Ce sont surtout des collyres, ⲕⲟⲗⲗⲓⲟⲛ (*κολλύριον*), des poudres, ⲝⲩⲣⲟⲛ (*ξηρόν*), des emplâtres, ⲛ̄ⲡⲗⲁⲥⲧⲣⲟⲛ (*ἔμπλαστρον*), des cataplasmes, ⲕⲁⲧⲁⲡⲗⲁⲥⲙⲁ (*κατάπλασμα*); on y trouve aussi le pessaire, ⲕ̄ⲗⲙⲉ, qui y porte le même nom que le suppositoire et la compresse, la mèche ou plumasseau, ⲥⲟⲗ, le trochisque, ⲧⲣⲟⲭⲓⲕⲟⲥ (*sic*) (*τροχίσκος*), le *caput-purgium*, ⲁⲥⲥⲱⲱⲇ (السَّعُوط), remède pulvérulent ou de consistance molle, que l'on introduisait dans le nez, enfin un type particulier de collyre rafraîchissant appelé ⲁⲣⲡⲱⲣⲱⲧ (البُرُود). On peut joindre à cette courte liste les onguents, les liniments, les infusions et les décoctions[1], dont le nom n'est pas donné, mais dont la nature ressort de la composition et du mode d'application du remède prescrit.

L'auteur ne fait que de très rares allusions aux sources auxquelles il a emprunté les éléments de son livre. On aurait tort pourtant de prendre celui-ci pour une œuvre complètement originale et personnelle. De même que la plupart des travaux de cette nature conçus en Égypte, — les papyrus médicaux des vieux temps en sont l'exemple évident, — il est certainement en grande partie le résultat d'une compilation réunissant les formules réputées de la médecine tradi-

[1] Par suite de l'emploi indifférent du même mot, ⲙⲟⲟⲩ «eau», pour désigner le suc d'une plante et le liquide obtenu par décoction ou par infusion, il est souvent difficile de savoir auquel de ces produits l'on a affaire.

tionnelle des Coptes, auxquelles on a adjoint des éléments étrangers, grecs (entrés déjà de longue date, pour la plupart, dans la pratique locale) et arabes. Nous avons constaté, néanmoins (voir § IV, p. 7), qu'il contient plusieurs remèdes dont la découverte appartient en propre au rédacteur du traité et à son père.

Il cite, à propos de collyres, les noms de deux médecins auxquels ils sont dus : ⲕⲟⲗⲗⲓⲟⲛ ⲛⲧⲉ ⲁⲡⲁ ⲕⲩⲗⲓⲗⲟⲥ ⲡⲥⲟⲫⲟⲥ ⲛ̄ⲁⲣⲭⲏⲁⲧⲣⲟⲥ (form. LVI) et ⲕⲟⲗⲗⲓⲟⲛ ⲙⲟⲛⲁϩⲩⲙⲉⲣⲟⲛ ⲕⲟⲗⲗⲟⲩⲑⲟⲥ ⲁⲣⲭⲏⲁⲧⲣⲟⲩ ⲕⲩ ⲙⲁⲣⲧⲏⲣⲟⲩ (form. CCXI). Apa Cyrille, le savant médecin, ne m'est pas connu. Nous avons vu (p. 4) que le texte qui lui est attribué renferme quelques mots arabes. Je suppose qu'ils y ont été introduits par notre auteur. Mais il est également possible que l'apa Cyrille ait écrit aux premiers temps de la domination arabe et qu'il se soit servi de la langue des nouveaux maîtres de l'Égypte. Coluthus était fils du *præses* d'Antinoë et beau-frère d'Arien, préfet d'Égypte; il fut martyrisé sous Dioclétien[1]. Une annotation en arabe, placée à la suite de la formule CCIII, relative au traitement d'un trouble de la vue, attribue celle-ci à un certain Jean, عرفه هنس «l'a connu Hennîs», qu'il nous faut renoncer à identifier sur cette vague indication. Il reproduit encore, dans un autre passage, la recette d'un remède pour ceux qui souffrent de la rate, et qu'il a découverte, dit-il, dans les livres des anciens, ⲛ̄ϫⲱⲱⲙⲉ ⲛ̄ⲛⲁⲣⲭⲁⲓⲟⲛ (form. LXV). Pour le reste de son ouvrage, il est facile de voir qu'il a largement puisé dans les écrits des médecins grecs, coptes et arabes. Dans quelques cas, nous en avons la preuve directe; pour d'autres, les indices sont si clairs qu'ils ne laissent pas de doute. Ainsi, la formule CV a été tirée d'un traité rédigé en grec; pour une bonne moitié, elle a été conservée dans sa langue originelle[2]. La formule CCXIX se retrouve sans variantes appréciables dans le manuscrit du Vatican (form. XXVII). Plusieurs recettes de médicaments oculaires, parmi le groupe comprenant les formules XLI à XLIX en particulier, figurent, à quelques détails près, dans Avicenne ou bien sont composées de substances introduites dans la thérapeutique par les Arabes[3]. Il est manifeste que l'auteur montre dans bien des cas une prédilection marquée pour les écrits médicaux de langue arabe. Souvent

[1] Quelques fragments de ses *Actes* nous sont parvenus. Ils ont été publiés par A. Georgi, *De miraculis S. Coluthi et reliquiis S. Panesniv martyrum* (Rome, 1793), et A. Peyron, *Grammatica linguæ copticæ*, p. 165-167.

[2] Je signalerai en passant que l'auteur a transcrit presque sans exception les noms de drogues d'origine grecque sous la forme du génitif, ainsi qu'ils figurent dans les recettes médicales rédigées dans cette langue. Il en est de même aux manuscrits du Vatican et du Deir al-Abiad.

[3] L'emprunt est parfois on ne peut plus net, comme à la formule XLIX, 92, par exemple, où l'auteur a conservé, par trois fois, la copulative arabe و dans son texte.

il les préfère aux œuvres grecques qu'ils traduisent ou copient. La formule LXX, concernant le traitement d'une maladie de l'estomac, est d'origine galénique. Ce traitement jouissait évidemment d'une certaine réputation, car Oribase l'a reproduit en indiquant sa source, et nous savons qu'il se rencontre dans la plupart des *Collections médicales* grecques et des abrégés, *Synopsis* et *Euporistes*, accessibles à notre savant. Pourtant, la version qu'il en donne dérive, comme je le montrerai, d'une traduction orientale dont la trace se retrouve chez Avicenne (liv. III, p. ١٣٣, l. 35). Ailleurs, la phrase ⲁⲛⲅⲉⲫⲁⲣⲟⲥ ⲛ̄ϫϫⲗⲟϩⲗϫ (ⲟⲩϩⲟⲗⲙⲟⲟⲩ) ⲉⲧⲉ ⲡⲉϥⲁⲛ⳿ⲙⲁⲅ ⲡⲉ ⲛ̄ⲧⲉϥⲁⲡⲉ (form. XCIX) dénonce à l'origine un texte arabe traduit du grec, où le mot répondant à ἐγκέφαλος était glosé par الدماغ, suivant une règle souvent appliquée.

Dans quelle mesure la médecine proprement égyptienne est-elle représentée dans ce recueil? Les éléments d'appréciation manquent presque totalement pour l'établir. Nous ignorons à peu près tout de ce qu'elle fut pendant les premiers siècles du christianisme. Les quelques débris de la littérature médicale des Coptes qui ont été conservés par les fragments du Vatican et du Deir al-Abiad n'en donnent qu'une idée fort incomplète. Encore ne peuvent-ils servir ici de base de comparaison, car ils ne se réfèrent qu'à un petit nombre de cas spéciaux, affections cutanées et maladies des seins, qui viennent en second plan dans notre traité ou même y ont été complètement négligés, comme c'est le cas pour les maladies des seins. L'étude raisonnée et critique des recettes peut seule apporter un peu de clarté dans la question de leur origine, bien qu'il ne faille pas s'exagérer la valeur de ce moyen. S'il permet, en effet, de reconnaître sans trop de peine les formules de source arabe, qui se révèlent ordinairement par le choix des drogues, inconnues ou inusitées dans les pharmacopées plus anciennes, le contrôle est beaucoup moins aisé et sûr lorsqu'il s'agit de préciser la provenance de celles qui ne se classent pas dans cette catégorie, la matière médicale des Grecs et des Coptes étant semblable dans ses grandes lignes. L'examen intrinsèque du papyrus du Caire montre en tout cas qu'une évolution profonde s'était accomplie en Égypte, dans le domaine des sciences médicales, depuis le temps auquel les manuscrits du Vatican et d'Akhmîm remontent. Dans ceux-ci, l'apport étranger est faible. Quoique l'influence grecque s'y manifeste déjà, la tradition antique survit encore presque intacte, et en plus d'un endroit on retrouve, à peine masquées, les traces vivaces des vieilles doctrines. La caractéristique du papyrus de Méshaïkh est très différente. Les emprunts faits au fond ancien du formulaire copte, tout en restant nombreux, semblent comme un peu perdus au milieu des recettes d'allure plus ou moins franchement grecque ou arabe.

VI. — PALÉOGRAPHIE; ABRÉVIATIONS.

Je ne ferai que quelques remarques concernant la paléographie du manuscrit qui, d'une manière générale, offre peu d'intérêt. La reproduction photographique du document original, qui accompagne le présent travail, me dispense d'ailleurs d'une étude plus complète.

L'écriture est du type de la petite onciale carrée usitée au IX[e] et au X[e] siècle. Assez régulière dans la première moitié du texte, elle s'altère et devient, par place, un peu plus lâchée lorsque l'on approche de la fin du texte. Elle est alors mélangée de formes cursives qui se limitent toutefois à un nombre restreint de caractères : l'ⲏ, l'ⲩ, en particulier dans les mots écrits en cryptographie, et l'ⲱ, qui prend l'aspect d'un ⲟ légèrement aplati et ouvert au sommet (pl. XVIII, 368; XIX, 388, 389, 390, 392 et *passim;* XX, 410, 412, 413). La grande majorité des lettres employées comme signes numéraux sont, au contraire, en cursive ou en semi-cursive dans toutes les parties du manuscrit.

L'ⲩ se distingue parfois assez mal du ϫ. Tracé d'un seul coup de calame, il arrive que sa haste, au lieu d'être constituée par un simple trait gras, s'épanouit largement du bas en une sorte de boucle triangulaire pareille à celle du ϫ, et souvent aussi développée qu'elle [1] (pl. IV, 72; V, 92, 97 et *passim*), par suite du mouvement de retour imprimé au roseau pour dessiner le jambage de droite sans lever la main.

Je signalerai encore l'emploi d'un caractère particulier, ϩ̸, comparable au ϧ bohaïrique et au ⳉ du dialecte akhmîmique, dont il se rapproche par la forme. Dans sa partie essentielle, il est semblable au ϩ ordinaire. Il s'en différencie par l'adjonction d'un court trait oblique, qui vient se greffer à la naissance de la boucle supérieure, qu'il prolonge vers le haut, en dehors de l'alignement normal (pl. IV, 76; XII, 265; XV, 316; XVII, 354; XVIII, 366, 367). Dans quelques cas, cet appendice se réduit à un simple point piqué au-dessus du ϩ : ϩ̇ (pl. XVIII, 374; XIX, 394). S'agit-il d'une lettre figurant un son particulier et propre à un parler local, comme le ϧ et le ⳉ, ou est-ce simplement une variante graphique du ϧ? La dernière supposition est la plus vraisemblable, quoiqu'elle laisse sans explication la présence singulière de cette lettre dans un texte rédigé en plein cœur du Ṣa'îd. Sa valeur est d'ailleurs, autant que l'on peut voir, la même que celle du ϧ et du ϩ, ainsi que le montrent les variantes ϩ̸ⲱϩ̸,

[1] Comparer par exemple les ⲩ et le ϫ qui figurent dans le passage ϣⲁⲥⲧⲣⲉ ⲡⲟⲩⲟⲉⲓⲛ ϫⲱⲧⲉ ⲛ̄ϥⲣ̄ⲟⲩⲟⲉⲓⲛ ⲕⲁⲗⲱⲥ (pl. V, 97).

pruritum parti (form. CXXVII, 265; CLXI, 316), et ϩⲱϩ (form. CCXXXII, 412); ϩⲏⲙ, *calidus esse* (form. CC, 367), est identique au ṣaʿîdique ϩⲏⲙ et au bohaïrique ϧⲏⲙ; ⲗⲟϩⲙ, *tritus, contritus* (form. CCVII, 374), répond au ṣaʿîdique ⲗⲁϩⲙ̄ et au bohaïrique ⲗⲁϧⲉⲙ.

La diphtongue ⲉⲓ est écrite souvent par ʃ ou par ʃ, mais surtout vers la fin du manuscrit : ⲟⲩⲛⲁⲁϫⲉ ⲉ̄ɂ ⲟⲩϣⲟⲗ ⲉⲧⲣⲉⲥʃ ⲉϫ̄ⲛ ⲡⲉⲛⲓⲡⲉ..... ⲁⲙⲁϩⲧⲉ ⲙ̄ⲙⲟϥ ⲛ̄ⲡⲉⲕ⳿ⲃⲉ ⲙ̄ⲛ ⲧⲉⲕʃⲛⲉ ⲥⲛⲁʃ ϩ̄ⲛ ⲟⲩϭⲉⲡⲏ (form. CLXXXIV, 344-346) «une dent ou une molaire à extraire (ⲉⲧⲣⲉⲥⲉⲓ) par le fer....., saisis-la entre l'index et le pouce (ⲉⲓⲛⲉ), elle s'en ira (ⲥⲛⲁⲉⲓ) sur-le-champ»; ⲟⲩⲁ ⲉⲣⲉ ⲛⲉϥϫⲟⲉⲓⲧ ϣⲱⲛⲉ ʃ ⲉⲩϣⲉϥⲉ..... ⲧⲥⲟϥ ⲛ̄ʃⲥ⳿ⲕⲟⲥ (form. CLXXII, 331-332) «quelqu'un dont les testicules sont malades ou (ⲉ̄ⲓ) gonflés....., fais-lui boire (le remède) suivant sa force (ⲉⲓⲥ⳿ⲕⲟⲥ)»; ⲟⲩⲃⲁⲗ ⲉϥⲟ ⲙ̄ⲙⲟⲟⲩ ʃ ⲉϥⲟ ⲛ̄ϩⲗⲟⲥⲧ̄ⲛ (form. CXCIII, 359) «œil atteint de la cataracte ou (ⲉⲓ) d'obscurcissement»; ⲟⲩⲣⲱⲙⲉ ⲉϥʃⲱⲣ̄ϩ ⲁⲛ ϩⲓ ⲣⲟⲩϩⲉ..... ϥⲛⲁʃⲱⲣ̄ϩ ⲕⲁⲗⲱⲥ (form. CCI, 368) «un homme qui ne voit (ⲉⲓⲱⲣ̄ϩ) pas le soir....., il verra (ⲉⲓⲱⲣ̄ϩ) bien»; ⲛⲟʃⲧ ⲛ̄ʃⲱⲧ ⲛⲟʃⲧ ⲛ̄ϭⲟⲩϭ..... ⲛ̄ϥⲱⲙ ⲛ̄ʃⲥ⳿ⲕⲟⲥ (form. CCXXVIII, 407) «farine (ⲛⲟⲉⲓⲧ) d'orge (ⲓⲱⲧ), farine (ⲛⲟⲉⲓⲧ) de carthame....., fais manger au malade suivant sa force (ⲉⲓⲥ⳿ⲕⲟⲥ)». Il ne me paraît pas que ce sigle doive être rattaché d'une manière quelconque au système cryptographique que nous examinerons plus loin, car il ne se rencontre que dans la partie du texte où l'écriture est mêlée de formes cursives, et il n'est jamais associé aux caractères de l'alphabet secret. La liste des abréviations grecques établie par Gardthausen[1] contient une forme presque identique pour noter la diphtongue *αι*, ce qui, je crois, permet de fixer son origine.

Un signe assez semblable d'aspect, mais généralement plus petit[2], ɂ, et employé seulement dans la même partie du manuscrit que le précédent, a reçu plusieurs attributions. Il sert d'abord de doublet au ⲓ : ⲡϣⲟⲗ ⲉ̄ɂ ⲧⲛⲁⲁϫⲉ (form. CLXXXIV, 346) «la molaire ou (ⲉ̄ⲓ) la dent»; ⲟⲩⲛⲁⲁϫⲉ ⲉ̄ɂ ⲟⲩϣⲟⲗ (form. CLXXXIV, 344) «une dent ou une molaire»; ⲟⲩⲛⲁϫⲉ ⲧⲉⲥⲉɂ ⲉϫ̄ⲛ ⲉϫⲱ ϩⲓ ⲡⲉⲛⲓⲡⲉ (form. CLI, 305) «une dent à enlever par le fer»; ⲟⲩⲥⲁϣ ⲉⲧⲣⲉϥϫⲱⲱⲣⲉ ⲉⲃⲟⲗ ⲉɂ ⲧⲉϥⲟⲩⲱⲛ (form. CXCVII, 363) «une plaie qui s'étend ou reste ouverte».

Il joue aussi le rôle des copulatives ϩⲓ ou ⲙ̄ⲛ, ou peut-être celui d'un signe

[1] *Griechische Paläographie*, p. 259.

[2] Pourtant, il atteint presque, parfois, la dimension du ʃ, avec lequel on peut alors être tenté de le confondre.

de ponctuation servant à isoler les mots dans une énumération. Il n'est pas aisé d'en définir rigoureusement la fonction dans la construction de phrases telles que ⲁⲣⲥⲏⲛⲓⲕⲟⲛ ɂ ⲗⲉⲡⲓⲧⲟⲥ ɂ ⲑⲓⲟⲩ ⲁⲡⲉⲣⲟⲩ ⲭⲁⲣⲧⲏⲥ ⲉϥⲣⲱϫ ɂ ⲙⲱⲗⲏⲃⲟⲩ ɂ ⲁⲗⲟⲥ ʡ ⲁ̄ ⲉⲡⲟⲩⲁ (form. CLXXVIII, 339-340) «orpiment *et* battitures de cuivre *et* soufre natif, papier brûlé *et* plomb *et* sel, quatre drachmes de chaque», ⲗⲓⲃⲁⲛⲟⲥ ɂ ⲕⲁⲧⲙⲓⲁⲥ ɂ ⲯⲓⲙⲓⲑⲓⲟⲛ ɂ ⲗⲩⲑⲁⲗⲕⲩⲣⲟⲛ ʡ ⲁ̄ ⲉⲡⲟⲩⲁ (form. CLXXXVI, 348) «encens *et* cadmie *et* céruse *et* litharge, une drachme de chaque», qui peuvent tout aussi bien être rapprochées de ⲉϥⲣⲁⲙⲁϩⲉ ϩⲓ ⲕⲉⲛⲧⲉ ϩⲓ ⲕⲟⲙⲙⲉ ϩⲓ ⲉϥⲓⲱ (form. XXII, 47) «graine de lin et figue et gomme et miel», ⲥⲓⲛϭⲓⲡⲓⲗ ȝ ϩⲟⲩⲗⲓⲛϭⲁⲛ ȝ ⲕⲁⲗⲁⲛϥⲟⲩⲣ ȝ ⲥⲟⲩⲙⲡⲟⲩⲗ ʡ ⲁ̄ ⲉⲡⲟⲩⲁ (form. XLIX, 92-93) «gingembre et galanga et girofle et nard indien, une drachme de chaque», que de ⲙⲁⲣⲕⲁϣⲓⲑⲉ · ⲡⲉⲥⲉⲇ · ⲣⲟⲩⲛⲡⲁ · ϣⲉⲛⲕ ⲟⲩϣ[ⲓ ⲉⲡⲟ]ⲩⲁ (form. XLV, 83) «Pyrite. Corail. Styrax. Coquillage *šenk*, même poids de chaque», ce qui, suivant le cas, assimilerait ɂ à ϩⲓ ou à ȝ ou simplement à un point.

Enfin, précédant la forme ⲕⲁⲩⲙⲉⲛⲟⲩ, il supplée évidemment la syllabe ⲕⲉ : ⲭⲁⲗⲕⲟⲩ ɂ ⲕⲁⲩⲙⲉⲛⲟⲩ (form. LXXXIII, 163; cf. CIII, 205; CXLV, 294) est pour ⲭⲁⲗⲕⲟⲩ ⲕⲉⲕⲁⲩⲙⲉⲛⲟⲩ, *χαλκὸς κεκαύμενος*; ⲕⲁⲇⲙⲓⲁⲥ ɂ ⲕⲁⲩⲙⲉⲛⲟⲩ (form. CIV, 209; cf. CV, 213), pour ⲕⲁⲇⲙⲓⲁⲥ ⲕⲉⲕⲁⲩⲙⲉⲛⲟⲩ, *καδμία κεκαύμενης*. Dans cet emploi d'abréviatif, le signe a une taille un peu supérieure à celle qui est ordinairement donnée au ɂ, ce qui le rend assez semblable au ʃ, avec lequel il y aurait peut-être lieu de l'identifier. Le nombre des variantes n'est pas suffisant pour trancher la question. Il est possible, au reste, que ce soit un sigle distinct de ɂ et de ʃ, comme sa valeur tendrait à le démontrer.

Il sera question plus loin (§ VII) des caractères spéciaux qui figurent dans l'alphabet cryptographique.

Les ligatures sont rares. En dehors de celles qui sont imposées par les abréviations, dont il sera parlé plus bas, et des notations de nombres avec fractions (voir par exemple pl. IV, 85), je ne trouve guère à mentionner que le ȣ (pl. IX, 198; XIX, 401); le ꝏ (pl. XIX, 401); une lettre double composée de l'ⲩ et du ⲗ, ⲭ (pl. II, 29; V, 107 et *passim*); une combinaison de l'ⲁ et du ϫ dans ⲣⲁϫ (pl. IX, 198) = ⲣⲁϫ (ⲣⲱϫ), ⲛⲁⲣⲧⲟⲥⲧⲁϫⲟⲥ (pl. XIV, 291) = ⲛⲁⲣⲧⲟⲥⲧⲁϫⲟⲥ (*ναρδόσταχυς*); ⳿, qui doit être lu ⲧⲣⲓ, dans ⳿ⲃⲉ, ⳿ϥⲉ (pl. XIII, 279; XVI, 334), pour ⲧⲣⲓⲃⲉ, ⲧⲣⲓϥⲉ (*τρίβειν*).

L'accentuation est pour ainsi dire nulle. Le tréma figure sur le ⲓ dans un petit nombre de mots : ⲕⲟⲩï (pl. IV, 72, 80 et *passim*); ⲥⲧⲟï (pl. XIX, 403);

mais plus régulièrement lorsque cette lettre sert à écrire le chiffre 10 : ϊ̄ (pl. II, 24; IV, 81; V, 97, 98, 99, etc.). L'ⲩ est quelquefois surmonté d'un point, dans ⲩ̇ⲁⲟⲣ, ὕδωρ (pl. XVIII, 378), peut-être à cause de l'esprit rude qui affecte le mot grec qu'il copie, et dans ⲩ̇ⲟⲩ̇ (pl. XIX, 389) ἰοῦ, génitif de ἰός. Dans cet exemple encore, on peut croire que la présence des points est provoquée, du moins pour le premier ⲩ, par l'accentuation du grec [1]. Ailleurs, le mot ⲩⲟⲩ est suscrit d'un trait, ⲩ̄ⲟ̄ⲩ̄ (pl. III, 58), dont je ne vois pas nettement le rôle.

Le trait-voyelle, ¯, est souvent omis.

La ponctuation est presque complètement inexistante. Dans les nomenclatures, les noms de drogues sont séparés dans quelques cas par un point; mais c'est l'exception. Le scribe parfois, pour marquer la fin d'une formule, et cela avec plus de fréquence dans la dernière moitié du manuscrit, se sert du signe ⊙. Il a remplacé celui-ci une fois par ꟼ (pl. II, 19) et par ⲱ (pl. V, 96).

Les abréviations sont peu variées et n'offrent aucun intérêt de nouveauté. La plus courante, dont se servaient également les scribes grecs alexandrins, consiste à barrer obliquement d'un petit trait, de droite à gauche, la haste ou l'appendice prolongé à cet effet de la dernière lettre écrite du mot abrégé. Ce trait est souvent doublé :

ⲕⲟⲭ (pl. VI, 117; XIII, 280), ⲕ (pl. I, 7; V, 89; VI, 115; VII, 153, 154), ⲕ (pl. IV, 74, 75; V, 96, 98, 101; VI, 119, 120; VIII, 161, et *passim*), pour ⲕⲟⲗⲗⲓⲟⲛ, κολλύριον. La boucle qui surmonte le ⲕ dans ⲕ et ⲕ, représente un ⲟ; ⲕ et ⲕ doivent donc être déchiffrés ⲕⲟⲭ et ⲕⲟⲭ.

ⲝ (pl. II, 36), ⲝⲣ (pl. VIII, 156, 157, 159), ⲝⲣ (pl. VIII, 158; XIX, 400 et *passim*), ⲝⲩⲣ (pl. IV, 77), pour ⲝⲩⲣⲟⲛ, ξηρόν.

ⲅⲣ (pl. I, 14, 16 et *passim*) se lit ⲅⲣⲁⲙⲙⲁⲣⲓⲟⲛ, γραμμάριον; c'est l'abréviation grecque ordinaire γρ.

ⲁⲅⲣ (pl. XX, 417), ⲁⲅⲣ (pl. XVIII, 383) sont écrits pour ⲁⲅⲣⲓⲟⲛ, ἄγριον.

ⲕⲁⲭ (pl. VII, 143), ⲕⲁⲭ (pl. XV, 313, 315, 318; XVI, 338), pour ⲕⲁⲗⲱⲥ, καλῶς.

Deux autres formes déjà connues se rencontrent également : ⲏⲙ͞, avec le sens de ⲏⲙⲉⲣⲁ, ἡμέρα (pl. III, 55, 56, 57; V, 104; VIII, 156 et *passim*), qui se

[1] Le tréma semble jouer un rôle analogue dans les transcriptions grecques du papyrus magique de Londres-Leyde, mais surtout pour marquer l'esprit rude; voir par exemple ϋⲟⲩⲉ [illegible] (XVI, 27), et principalement la graphie ϋⲟϋ [illegible] (XVII, 29), qui rappelle la forme ⲩ̇ⲟⲩ̇ de notre texte.

trouve quelquefois, dans les papyrus grecs d'Égypte, sous la graphie ⲏⲙ͞ [1], et ⲫϯ (pl. XV, 312), abréviation habituelle de ⲫⲛⲟⲩϯ dans les manuscrits bohaïriques.

La désinence ⲟⲥ est rendue par le signe ϧ, dans le mot ⲕⲁⲗⲁⲕⲁⲛⲑϧ, χάλκανθος (pl. XIII, 279), et peut-être dans ⲃⲓⲑϧ (pl. XVIII, 386), le ϧ étant relié à la barre horizontale du ⲑ.

Je n'ai pu réussir à découvrir la signification du signe ϧ (pl. V, form. LIV, 107), qui accompagne le nom arabe du sel ammoniac, ⲛⲟⲩϣⲁⲧⲏⲣ ⲛ̄ϧ, et spécifie évidemment une variété de cette substance, non plus que celle de ϡ (pl. IX, form. XCIX, 193), qui rappelle, retourné, le signe alchimique de la lune, par quoi l'on désignait l'argent, et de ϧ (pl. XII, form. CXVIII, 250).

On trouvera plus loin (p. 48, § IX) les sigles spécialement réservés aux poids et aux mesures.

VII. — L'ALPHABET CRYPTOGRAPHIQUE.

Dans le but d'égarer le lecteur non initié, l'auteur s'est fréquemment servi d'un alphabet cryptographique dont l'inspiration est visiblement grecque. Il diffère fort peu, en effet, de celui que les scribes grecs ont le plus souvent employé à l'époque byzantine [2], et la pratique de l'un permet de reconstituer l'autre sans difficulté en tous ses détails.

Cet alphabet nous était déjà en partie connu, avec de légères variantes, par un manuscrit du British Museum [3]. C'est du reste, à ce qu'il semble, des divers systèmes d'écriture secrète essayés par les Coptes, celui auquel ils ont donné la préférence [4]. Il n'est pas rare de rencontrer, dans les colophons des manuscrits ecclésiastiques, de courtes phrases revêtant cette forme graphique particulière [5].

[1] Cf. A. Erman, *Die ägypt. Beschwörungen des gross. Par. Zauberpapyrus*, dans la *Zeitschrift*, t. XXI (1883), p. 89 et seq.

[2] Cf. V. Gardthausen, *Griechische Paläographie*, p. 235. La clef en est donnée par un manuscrit remontant à la seconde moitié du xiii[e] siècle.

[3] H. Hyvernat, *Album de paléographie copte*, pl. XIV. Cf. A. Erman, *Zauberspruch für einen Hund*, dans la *Zeitschrift*, t. XXXIII (1895), p. 132 et seq.

[4] On en a signalé de plusieurs autres types, mais de rencontre plus rare (W. E. Crum, *Catal. of the Coptic manuscripts in the British Museum*, p. 231 et 462). Dans l'un d'eux, on remplaçait chaque lettre du mot par celle qui la suit dans l'alphabet régulier. Par exemple, ⲃⲝⲡⲗ est écrit pour ⲁⲛⲟⲕ (cf. W. E. Crum, *op. cit.*, p. 231, note 2, et 233). Il est aussi d'origine grecque. C'est le même que celui dont on a constaté l'emploi, vers le x[e] siècle, dans des traités d'alchimie traduits en latin, qui fournissent des formes telles que xknk pour *vini*, tbmkt pour *salis* (cf. M. Berthelot, *La chimie au moyen âge*, t. I, p. 61).

[5] Entre autres dans des manuscrits provenant du Deir Amba Shenouda et de la bibliothèque

Son mécanisme peut être expliqué de la manière suivante. Les vingt-quatre lettres empruntées à l'alphabet grec sont divisées en trois tranches de huit lettres chacune, de ⲁ à ⲑ, de ⲓ à ⲡ et de ⲣ à ⲱ, dont on renverse, par groupe, l'ordre régulier, de telle sorte que le ⲑ prend la place de l'ⲁ, le ⲏ celle du ⲃ, et ainsi de suite. Mais comme dans ce classement artificiel il serait on ne peut plus facile de découvrir le principe de la combinaison, on remplace une ou plusieurs lettres de chaque série par un signe conventionnel qui modifie la séquence nouvelle et la rend difficilement intelligible à qui ne possède pas la clef de la combinaison[1]. Par ce moyen, le chiffre peut être varié presque à l'infini. Les caractères complémentaires, ϣ, ϥ, ϩ, ϫ et ϭ restent toujours hors jeu et sont maintenus à leur rang propre. Parfois ils conservent la forme qui leur est habituelle, comme c'est le cas dans le manuscrit n° 1013*a* du British Museum; parfois, au contraire, ils sont représentés par des signes spéciaux ou par des lettres différentes prises à l'alphabet régulier, parmi celles que le dispositif adopté laisse sans emploi, ainsi qu'il est fait dans le manuscrit du Caire.

Dans le système cryptographique propre à celui-ci, les lettres ⲉ, ⲓ, ⲛ, ⲣ, ⲧ, ⲫ font place aux signes ≡, ϛ, ш, ᵽ, ф, ⊖, dont deux, ᵽ et ф, ne sont en réalité que des déformations graphiques du ⲣ et du ⲯ. Trois des lettres complémentaires, ϣ, ϩ et ϭ, ont reçu un équivalent particulier : ⲁ̸, ʃ, ḷ, var. ʕ. Le ϫ, qui paraît deux fois seulement, est écrit ⲇ : ʃⲁⲝⲃⲇ = ϩⲟⲙⲏϫ (form. CIX, 230)[2], pour ϩⲟⲙϫ «acide», et ⲝⲇⲥᵽ = ⲙϫⲱⲣ (form. CLXXIX, 341) pour ⲙ̄ϫⲱⲗ «oignon». Le ϥ n'a pas de correspondant fixe. On le transcrit indifféremment par ⲏ ou par ⲕ, qui représentent les labiales ⲃ et ⲡ avec lesquelles il se confond souvent dans l'orthographe courante : ≡ⲏⲁ̸ⲗⲭ≡ = ⲉⲃϣⲟⲟⲩⲉ

du Monastère de Saint-Michel, découverts à Kharbet al-Ḥamoûly en 1910. Voir aussi W. E. Crum, *Catal. of the Coptic manuscripts in the British Museum*, p. 260, 303, 320. J'en ai de même relevé des traces dans les graffiti des églises de Baouît.

(1) Dans l'alphabet grec déjà cité, et qui fort probablement a servi de type à celui-ci, les lettres δ, ι et ρ (une pour chaque série de huit lettres) sont figurées par les signes numériques ϛ (6), ϟ (90) et ϡ (900).

(2) S'il était isolé, cet exemple serait douteux. ʃⲁⲝⲃⲇ pourrait être en effet une forme hybride, avec la dernière lettre écrite en clair, et représenter l'arabe حُمَّاض, qui a le sens du copte ϩⲟⲙϫ. Mais l'équivalence ⲇ-ϫ est confirmée par la graphie ⲝⲇⲥᵽ = ⲙϫⲱⲣ, variante de ⲙ̄ϫⲱⲗ «oignon». Le signe correspondant au ϫ dans cet alphabet figure au manuscrit or. 4720 du British Museum. M. Crum (*op. cit.*, p. 303) l'a rendu d'une manière approximative par δ, dans le mot ⲗⲭδⲑϥ = ⲟⲩϫⲁⲓ, ce qui ne permet pas d'avoir une opinion exacte de la forme qu'il revêt dans l'original. Le ϥ = ⲓ du même mot ne doit pas non plus ressembler absolument au *faï* copte, mais plutôt se rapprocher du *koppa* grec, ϟ (cf. Gardthausen, *Griechische Paläographie*, p. 235) ou du ϛ de notre texte, qui en dérive probablement aussi.

(form. XLI, 77) et ≡ⲕⲁ̸ⲗⲭ≡ = ⲉⲡϣⲟⲟⲩⲉ (form. CXXIX, 268), pour ⲉϥϣⲟⲟⲩⲉ «sec»; ≡ⲕⲭⲥф = ⲉⲡⲟⲩⲱⲧ (form. CIII, 206), pour ⲉϥⲟⲩⲱⲧ «vert»; ⲑⲱⲏⲑᵽ = ⲁⲥⲃⲁⲣ (form. CIX, 227), pour ⲁⲥϥⲁⲣ (اصفر) «jaune».

Quatre lettres, ⲅ, ⲍ, ⲝ et ⲯ, ont été laissées sans contre-partie, soit que l'auteur les eut éliminées ou que, ce que je crois plus probable, l'occasion lui eut manqué de les utiliser dans ses transcriptions[1]. On notera, toutefois, qu'elles ne sont pas représentées non plus dans l'alphabet secret, d'ailleurs incomplet, fourni par le manuscrit du British Museum.

Les mots écrits au moyen de ce chiffre présentent certaines particularités. Ils sont presque toujours complètement vocalisés. En outre, l'assimilation du ⲗ au ⲣ s'y montre plus fréquente que dans les autres parties du texte : ⲟϛⲟ = ⲗⲓⲗ (form. XV, 36), pour ⲣⲓⲣ «porc»; ⲁ̸ⲑⲝⲑⲟ = ϣⲁⲙⲁⲗ (form. XC, 175), pour ϣⲁⲙⲁⲣ «fenouil»; шⲭⲟ≡ = ⲛⲟⲩⲗⲉ (form. IV, 13), pour ⲛⲟⲩⲣⲉ «vautour»; ⲩⲑⲟфⲃⲱ = ⲭⲁⲗⲧⲏⲥ (form. CLXXVII, 338), pour ⲭⲁⲣⲧⲏⲥ χάρτης «papier».

Je signalerai enfin l'emploi simultané des deux alphabets dans un certain nombre de cas, dont on ne peut dire s'il avait pour objet de compliquer le déchiffrement ou s'il est dû à l'inattention de l'écrivain : ⲕⲟⲥ = ⲕⲗⲱ (form. LXXXVIII, 170); ⲁⲛⲁϩⲝⲑᵽ = ⲁⲛⲁϩⲙⲁⲣ (form. XCIII, 183), pour ⲗⲁⲁϩⲙⲁⲣ الأحمر «rouge»; ϛⲱⲧ = ⲓⲱⲧ (form. CXXII, 257) «père»; ⲟⲩⲥшⲃⲁ̸ = ⲟⲩⲱⲛⲏϣ (form. CLXIV, 321) «loup»; ⲁⲣⲁⲏⲓⲕⲟⲛ = ⲁⲣⲁⲃⲓⲕⲟⲛ, ἀραβικόν (form. CLXXII, 332) «arabique».

Voici l'alphabet tel que j'ai pu le rétablir. J'ai joint, en regard de chaque lettre, quelques exemples de transcriptions qui justifient les identifications.

ALPHABET RÉGULIER.	ALPHABET CRYPTOGRAPHIQUE.	TRANSCRIPTIONS.
ⲁ	ⲑ	ⲑᵽⲁ̸ϛш = ⲁⲣϣⲓⲛ (form. XXI, 46) «lentille»; ⲑⲏⲭⲡ = ⲁⲃⲟⲩⲕ (form. CLXIV, 320) «corbeau».
ⲃ	ⲏ	ⲏⲑⲟ = ⲃⲁⲗ (form. XCI, 177) «œil»; ⲏⲑⲝⲕ≡ = ⲃⲁⲙⲡⲉ (form. XXIII, 48) «bouc».
ⲅ		Sans équivalent dans le manuscrit.
ⲇ		N'est pas représenté dans le manuscrit.
ⲉ	≡[1]	≡ⲟⲥф≡ = ⲉⲗⲱⲧⲉ (form. LVI, 115), pour ⲉⲣⲱⲧⲉ «lait»; ≡ⲏϛⲥ = ⲉⲃⲓⲱ (form. IV, 12) «miel».

(1) Ce signe se rencontre dans l'écriture chiffrée du papyrus magique de Londres-Leyde (Griffith-Thompson, *Demotic magical papyrus*, t. III, p. 107, n° XXXI), où il couvre le son ⲍ.

(1) La suppression du ⲅ devait entraîner automatiquement la disparition du ⲍ, les deux lettres se superposant dans l'alphabet adopté : $\frac{\text{ⲁ ⲃ ⲅ ⲇ ⲉ ⲍ ⲏ ⲑ}}{\text{ⲑ ⲏ ⲍ ϫ ≡ ⲅ ⲃ ⲁ}}$.

ALPHABET RÉGULIER.	ALPHABET CRYPTOGRAPHIQUE.	TRANSCRIPTIONS.
ⲍ		N'est pas représenté dans le manuscrit.
ⲏ	ⲃ	ⲃϸⲃⲕ = ⲏⲣⲏⲡ (form. LXXVIII, 156) «vin»; ⲑⲟⲟⲥⲃⲱ = ⲗⲗⲗⲱⲏⲥ (form. LVI, 114) «aloès», ἀλόη.
ⲑ	ⲗ	ⲫⲑⲗ = ⲧⲗⲑ (form. IV, 11), pour ⲧⲁⲧϩ «plomb»; ⲝⲑⲑⲱ≡ = ⲙⲁⲗⲥⲉ (form. CXIV, 242) «veau».
ⲓ	ϛ	ϛϛⲥ = ⲓⲓⲱ (form. XCV, 188), pour ⲉⲓⲱ «âne»; ⲱϛⲟϛⲡꙋ = ⲥⲓⲗⲓⲕⲟⲩ (form. XCII, 179) «minium», σίλικον.
ⲕ	ⲡ	ⲡⲗⲝ≡ⲗⲱ = ⲕⲟⲙⲉⲟⲥ (form. XXVIII, 59) «gomme», κόμμις; ⲡⲑⲟⲥⲱ = ⲕⲁⲗⲱⲥ (form. LXVI, 130) «bien», καλῶς; ⲡⲑⲝ≡ = ⲕⲁⲙⲉ (form. CXIII, 241) «noir».
ⲗ	ⲟ	ⲑⲟⲟⲥⲃⲱ = ⲗⲗⲗⲱⲏⲥ (form. LVI, 114) «aloès», ἀλόη; ⲟϛⲟ = ⲗⲓⲗ (form. XV, 36), pour ⲣⲓⲣ «porc».
ⲙ	ⲝ	ⲝⲗꙋ = ⲙⲟⲟⲩ (form. CIX, 227) «eau»; ⲝⲑⲱ≡ = ⲙⲁⲥⲉ (form. CLXXXIX, 353) «veau».
ⲛ	ш (1)	ш≡ʃ = ⲛⲉϩ (form. XX, 44) «huile»; шꙋⲟ≡ = ⲛⲟⲩⲗⲉ (form. IV, 13), pour ⲛⲟⲩⲣⲉ «vautour».
ⲝ		N'est pas représenté dans le manuscrit.
ⲟ	ⲗ	ⲗⲕϛⲗш = ⲟⲡⲓⲟⲛ (form. XLI, 77) «opium», ὄπιον; ⲗⲏш≡ = ⲟⲃⲛⲉ (form. XXXIV, 67) «alun».
ⲡ	ⲕ	ⲕⲑʃϸ≡ = ⲡⲁϩⲣⲉ (form. XXXVIII, 72) «remède»; ⲡⲟⲗⲡꙋ = ⲕⲗⲟⲕⲟⲩ (form. XLVIII, 90), pour ⲕⲣⲟⲕⲟⲩ «safran», κρόκος.
ⲣ	ϸ	ϸⲥⲩ = ⲣⲱⲭ (form. IV, 11), pour ⲣⲱⲕϩ «calciner»; ʃ≡ϸⲝⲑш = ϩⲉⲣⲙⲁⲛ (form. CCXXXIII, 414) «grenade».
ⲥ	ⲱ	ⲱʃϛⲝ≡ = ⲥϩⲓⲙⲉ (form. XLII, 78) «femme»; ⲱⲥⲝⲑ = ⲥⲱⲙⲁ (form. XXXIX, 74) «corps», σῶμα; ⲱⲫϛⲝ≡ⲗⲱ = ⲥⲧⲓⲙⲉⲟⲥ (form. VI, 16) «antimoine», σΊιμμι.
ⲧ	ⲫ	ⲫ≡ⲕш≡ = ⲧⲉⲡⲛⲉ (form. LXVIII, 134) «cumin»; ꙋⲑϸⲃⲫ = ⲟⲩⲗⲣⲏⲧ (form. LII, 100) «rose».
ⲩ	ⲭ	ⲭꙋ = ⲩⲟⲩ (form. XXVIII, 59) «rouille», ἰός.
ⲫ	⊕	ⲡⲑⲟⲟ⊕ⲥшϛⲑⲱ = ⲕⲁⲗⲗⲫⲱⲛⲓⲁⲥ (form. LXVII, 131) «colophane», κολοφωνία.
ⲭ	ⲩ	ⲩⲑⲟⲡⲗⲱ = ⲭⲁⲗⲕⲟⲥ (form. XCIII, 182) «cuivre», χαλκός; ⲩⲑⲟⲫⲃⲱ = ⲭⲁⲗⲧⲏⲥ (form. CLXXVII, 338), pour ⲭⲁⲣⲧⲏⲥ «papier», χάρτης.
ⲯ		N'est pas représenté dans le manuscrit.
ⲱ	ⲥ	ⲥⲫ = ⲱⲧ (form. XV, 36) «graisse».
ϣ	ꝭ	ꝭⲗꙋ≡ = ϣⲟⲟⲩⲉ (form. XLI, 77) «sec»; ꝭⲟ≡ϛш = ϣⲗⲉⲓⲛ (form. IX, 22), pour ϣⲗⲗⲉⲓⲛ «graine de cresson alénois».
ϥ		Sans équivalent propre. Est remplacé indifféremment par ⲏ = ⲃ et par ⲕ = ⲡ (voir plus haut, p. 18).
ϩ	ʃ	ʃⲗⲱⲃⲝ = ϩⲟⲥⲏⲙ (form. LXXXVIII, 171) «natron»; ʃⲑⲫ = ϩⲁⲧ (form. CIX, 227) «argent».
ϫ	ⲁ	ʃⲗⲝⲃⲁ = ϩⲟⲙⲏϫ (form. CIX, 230) «acide»; ⲝⲁⲥϸ = ⲙϫⲱⲣ (form. CLXXIX, 341), pour ⲙ̄ϫⲱⲗ «oignon».
ϭ	ⲓ̊, ⲓ̥	ⲓ̊ⲑⲝꙋⲟ = ϭⲁⲙⲟⲩⲗ (form. LVI, 115) «chameau»; ⲓ̊ϛⲫϸ≡ = ϭⲓⲧⲣⲉ (form. CIX, 230) «citron»; ≡ⲓ̥ⲥꝭ = ⲉϭⲱϣ (form. XXXVIII, 72) «Éthiopie».

(1) La valeur ш = ⲛ figure déjà au papyrus magique de Londres-Leyde (*op. cit.*, t. III, p. 106, n° XXIII).

La diphtongue ⲟⲩ est ordinairement figurée par un caractère spécial, ꙋ, qui réunit en ligature le ⲗ = ⲟ et le ⲭ = ⲩ. On en trouvera de nombreux exemples dans le tableau qui précède.

VIII. — LA TRANSCRIPTION DES MOTS ARABES.

Les mots d'origine arabe qui ont pris place dans ce traité sont ordinairement transcrits avec soin. Il est visible pourtant que l'auteur s'est beaucoup plus préoccupé d'en reproduire la prononciation usuelle que d'en fixer l'orthographe suivant une règle uniforme et systématique. C'est ce qui se remarque, mais à un degré moindre peut-être, dans les fragments alchimiques édités par Stern[1]. Le résultat de cette méthode, où l'exactitude de l'audition joue le plus grand rôle, et qui, en outre, est soumise à l'influence directe des altérations et des accents propres aux parlers locaux, est que, parfois, un seul caractère copte couvre jusqu'à trois lettres arabes différentes, dont le son se confond dans le langage vulgaire.

Les mutations de consonnes de même classe sont aussi fréquentes dans ces transcriptions que dans les mots proprement coptes ou empruntés au grec. Elles portent le plus souvent sur le ⲗ (ل) et le ⲣ (ر), le ⲃ (ب) et le ϥ (ف). Aussi trouvons-nous l'adjectif أَصْفَر «jaune» écrit successivement ⲁⲥϥⲁⲣ (form. LVII, 116), ⲁⲥϥⲁⲗ (form. LXXXI, 160), ⲁⲥⲃⲁⲣ (form. XLVII, 88) et ⲁⲥⲃⲁⲗ (form. LXXXII, 162).

L'*alif* est rendu indistinctement, dans la même position et sans qu'il soit tenu compte de la quantité, par ⲁ et par ⲉ : ⲁⲕⲗⲏⲙⲓⲁ (form. XLV, 82) et ⲉⲕⲗⲏⲙⲓⲁ (form. XLVI, 85) أَقْلِيمِيَا; ⲑⲟⲩⲑⲓⲁ (form. LVI, 113) et ⲑⲟⲩⲑⲓⲉ (form. XII, 28) تُوتِيَا; ⲙⲁⲣⲕⲁϣⲓⲑⲉ (form. XLV, 83) مَرْقَشِيتا; ⲁⲙⲗⲁϭ (form. XLVI, 84) أَمْلَج; ϩⲁⲩⲗⲉⲛ (form. LXXXVII, 169) خُولَان.

Il est encore représenté par ⲏ, si, comme je le suppose, le mot ⲕⲟⲩϣⲏⲧ (form. LXV, 128) répond au nom de la Gentiane en persan, كوشاد (Ibn al-Baïṭâr, n°s 515 et 1990). On tiendra compte ici qu'au manuscrit copte écrit en lettres arabes, que j'ai acquis pour la Bibliothèque de l'Institut français du Caire, l'ⲏ sert parfois à rendre le ⲏ : ϧⲏⲧ خات; ⲛⲓⲁⲥⲉⲃⲏⲥ نى اساواس[2]; ⲙⲱⲩⲥⲏⲥ موساس[3].

[1] *Fragment eines koptischen Tractates über Alchimie*, dans la *Zeitschrift*, t. XXIII (1885), p. 102 et seq.

[2] É. Galtier, *Coptica-arabica*, *Coptica* § III, dans le *Bull. de l'Institut français du Caire*, t. V, p. 94.

[3] *Op. cit.*, p. 95.

Suivi d'un *hamza*, le son légèrement guttural qu'il indique est marqué par ϩ : ϫⲓⲑⲓⲣ̄ϩ[1] (form. CLXXVI, 336) كَثِيرًا. ـًا = ϩ̄ (ⲉϩ), à moins que l'auteur n'ait adopté, ce qui n'est pas inadmissible, l'orthographe persane كثيرة, auquel cas le ϩ final se justifierait par ϣⲉϯⲛⲉϩ (form. XII, 27) شَادِنَة, où la syllabe ⲉϩ fournit l'équivalent correct de la désinence ـَة. Il y a lieu de remarquer, toutefois, que la *scala* bohaïrique emploie la forme كثيرا (Kircher, p. 182) et que celle-ci avait chance, par conséquent, d'être plus familière que l'autre à l'auteur du traité.

L'*alif* long, ـَا, est figuré une fois par le trait-voyelle ¯ : ⲁⲣϥϣⲁ̄ⲙ (form. XC, 174) البَرْشَام.

Le *fatḥa*, *alif* bref, ـَ, que nous avons vu successivement écrit par ⲁ et par ⲉ, est aussi souvent transcrit par ⲓ : ⲥⲓⲛϭⲓⲡⲓⲗ (form. XI, 24) زَنْجَبِيل; ϩⲟⲩⲗⲓⲛϭⲁⲛ (form. XLIX, 92) خُولَنْجَان; ϫⲓⲑⲓⲣ̄ϩ (form. CLXXVI, 336) كَثِيرًا.

Le ب est transcrit par ⲃ, ⲡ et ϥ : ⲗⲁⲃⲏⲥ (form. CXIII, 241) لَبِيس; ⲡⲁⲩⲣⲁⲕ (form. XI, 24) بَوْرَق; ⲁⲣϥϣⲁ̄ⲙ (form. XC, 174) البَرْشَام. L'échange des trois labiales est un fait courant en copte. Il s'observe déjà dans la langue antique. Ces mutations, au contraire, ne se présentent pas dans les textes de langue copte ou arabe écrits en caractères arabes ou coptes. Au manuscrit de l'Université de Cambridge[2], le ⲃ sert surtout à rendre le و : ⲃⲉⲭ̄ⲉⲛⲉⲑ وكانت (fol. 1, r°, l. 1); ⲃⲉⲓⲉⲑⲁⲗⲁⲕ̈ⲟϩ ويطلقه (fol. 1, r°, l. 7); ⲃⲉϥⲓ وفي (l. 8); ⲃⲉϩⲓⲇ̄ واحد (fol. 2, v°, l. 14). Jamais il ne transcrit le ب, qui a ⲡ pour équivalent : ⲡⲁϩ̈ⲇ بعد (fol. 1, r°, l. 5); ⲡⲉⲗϩ̈ⲁϣⲉ بالعشا (l. 2). Il s'y rencontre par exception pour ف : ⲃⲉⲙⲉⲛ فمن (fol. 1, r°, l. 5), lequel est régulièrement représenté par ϥ : ⲃⲉϥⲓⲙⲉ وفيما (fol. 1, r°, l. 15); ϥⲉⲗⲉⲙⲙⲉ فلما (fol. 1, v°, l. 6); ϥⲉⲕ̈ⲁⲗ فقال (fol. 2, r°, l. 10 et 14); ⲛⲉϥⲥⲟϩ نفسه (fol. 2, v°, l. 11). La prononciation figurée dans le manuscrit copte en caractères arabes de l'Institut français est entièrement semblable : و = ⲃ, ب = ⲡ et ف = ϥ. Les transcriptions de mots arabes fournies par les textes alchimiques de Stern, bien qu'elles soient faites encore avec une certaine liberté, marquent une tendance vers la stabilisation de ces mêmes valeurs. Le ⲃ y rend encore le ب et le ف : ⲗⲁⲑⲟⲩⲃⲉⲗ[3],

(1) Cette orthographe est la seule usitée dans le manuscrit, où elle se rencontre huit fois.

(2) P. Casanova, *Un texte arabe transcrit en caractères coptes*, dans le *Bull. de l'Institut français du Caire*, t. I, p. 1 et seq.

(3) *Zeitschrift*, t. XXIII (1885), p. 107 (VI, 24).

ⲗⲁⲑⲟⲩⲃⲁ̀[1] (pour ⲗⲁⲑⲑⲟⲩⲃⲉⲗ) التوبال; ⲥⲁⲃⲃⲓ[2], ⲥⲁϥⲃⲓ[3] صفى; ⲗⲁⲃⲁϩⲙ[4] الفحم; ⲗⲁⲃⲟⲩⲗ[5] الفول; ⲗⲁⲙⲟⲩⲥⲁⲃⲃⲓ[6] المصفى; mais le ب y est surtout représenté par ⲡ : ⲗⲁⲭⲁⲣⲣⲟⲟⲡⲉ[7] الخروبة; ⲁⲡⲣⲓⲥ[8] ابريز (ὄβρυζον); ⲗϣⲓⲡⲉ[9] الشب; ⲁⲡⲓⲁⲧ[10] ابيض. Le ϥ reproduit le ف : ⲥⲁϥⲃⲓ[11] صفى; ⲥⲓϥ[12] سفه (?).

Ces quelques remarques peuvent, il semble, conduire à des constatations intéressantes quant à l'âge de notre traité. Dans les quatre documents dont je viens de citer des extraits, les transcriptions des lettres arabes en caractères coptes, ou réciproquement, subissent des variations assez fortement tranchées. Mais on y relève cependant une tendance progressive vers l'unification complète, et dont la dernière étape est atteinte par le manuscrit copte-arabe de l'Institut du Caire. Par là même, ils renferment des éléments de classification qui ne sont certainement pas sans corrélation avec la date où ils furent écrits. Ce classement s'indique comme suit, par ordre d'ancienneté :

1° Papyrus médical de l'Institut français (transcriptions sans règles rigoureusement fixes);

2° Fragments alchimiques (régularité plus grande dans les transcriptions);

3° Manuscrit arabe-copte de Cambridge (règles presque absolument fixes);

4° Manuscrit copte-arabe de l'Institut français, *Théotokies* (équivalences invariables).

L'exemplaire des *Théotokies*, dont Galtier a publié une analyse[13], était destiné, on ne pourrait l'expliquer sous un autre sens, à fournir aux prêtres, pour la lecture des offices, la prononciation consacrée du copte. L'écriture employée, de même que les traductions partielles qu'il renferme, témoignent que cette langue était dès lors presque complètement délaissée, puisque le clergé, qui constituait la partie la plus instruite de la population et la plus attachée aux choses du passé, devait recourir, dans l'exercice de son sacerdoce, à l'usage de livres qui en traduisaient les sons au moyen de caractères empruntés à un idiome étranger. Le manuscrit, qui n'est pas daté, est un peu tardif. C'est certainement,

(1) *Zeitschrift*, t. XXIII (1885), p. 107 (VII, 3). — (2) *Ibid.*, p. 110 (XI, 18), 111 (XIII, 5). — (3) *Ibid.*, p. 113 (XV, 8). — (4) *Ibid.*, p. 113 (XV, 16). — (5) *Ibid.*, p. 113 (XVI, 6). — (6) *Ibid.*, p. 111 (XIII, 4-5). — (7) *Ibid.*, p. 111 (XIII, 3). — (8) *Ibid.*, p. 111 (XIII, 11). — (9) *Ibid.*, p. 108 (VIII, 6). — (10) *Ibid.*, p. 109 (X, 18). — (11) *Ibid.*, p. 113 (XV, 8). — (12) *Ibid.*, p. 108 (VIII, 16). — (13) *Coptica-arabica*, *Coptica*, § III, dans le *Bull. de l'Inst. franç. du Caire*, t. V, p. 91 et seq.

de beaucoup, le plus récent du groupe des quatre textes dont il est question ici. Autant qu'il m'en souvient (il y a longtemps que je ne l'ai eu sous les yeux), il ne doit guère être antérieur au XIVe ou au XVe siècle. Il remonte en tout cas à une époque où la prononciation du copte liturgique était déjà définitivement fixée. Elle se présente, sous la transcription arabe, peu différente de celle que les travaux de Petræus[(1)], au XVIIe siècle, et de Rochemonteix[(2)], de nos jours, ont fait connaître.

Un espace de temps considérable sépare certainement le manuscrit des *Théotokies* du texte de l'Université de Cambridge, que M. Casanova situe aux environs du Xe siècle[(3)]. Ce document, précieux à divers titres, remonte à l'époque où l'arabe, devenu le parler d'une grande partie de la population chrétienne de l'Égypte, s'était déjà fortement infiltré dans la littérature ecclésiastique. Le copte, néanmoins, n'a pas encore complètement disparu, car nous voyons que l'on s'exerçait à rendre, au moyen des lettres de son alphabet, la prononciation de l'arabe. Mais, spontanément ou sous l'action scolastique, ces transcriptions, tout en n'étant peut-être pas toujours aussi régulières que dans les *Théotokies*, marquent pourtant un progrès réel sur celles que l'on rencontre dans les fragments alchimiques et dans le papyrus médical, surtout. Ce texte appartient donc apparemment à une période intermédiaire et antérieure à la fixation complète du système de transcription appliqué dans les *Théotokies;* il suit sans doute d'assez près, dans une limite que nous ne sommes pas en état d'apprécier, les traités d'alchimie et de médecine. Si l'hypothèse de M. Casanova est juste en ce qui concerne l'époque du manuscrit de Cambridge, et les raisons dont elle est appuyée sont en sa faveur, la date la plus proche qui pourrait être assignée au papyrus médical serait le Xe siècle, la plus haute étant fixée d'une façon certaine vers la fin du IXe siècle par l'emploi du Galanga, comme je l'ai dit plus haut (p. 4, § III). Ceci confirme en somme les conclusions auxquelles j'avais déjà été conduit par d'autres moyens.

Le ت est écrit par ⲑ : ϩⲉⲗⲑⲓⲑ (form. LVI, 113) حِلْتِيت; ⲭⲓⲡⲣⲓⲑ (form. CIX, 227) كِبْرِيت (cf. ⲁⲗⲭⲓⲡⲣⲓⲧ, *Zeitschrift*, t. XXIII (1885), p. 109, IX, 20).

La même lettre rend le ث, qui se confond d'ailleurs assez souvent avec le ت : ⲙⲉⲙⲓⲑⲁ (form. LI, 98) مَامِيثَا; ⲭⲓⲑⲓⲣ̄ϩ (form. CLXXVI, 336) كَثِيرَاء.

(1) *Psalmus primus Davidis, coptice, arabice et latine*, Londini, 1659.

(2) *La prononciation moderne du copte dans la Haute-Égypte*, dans la *Bibl. égyptol.*, t. III, p. 95 et seq.

(3) *Un texte arabe transcrit en caractères coptes*, dans le *Bull. de l'Institut français du Caire*, t. I, p. 20.

Le ج est représenté à la fois par ⲕ, dans ϣⲉⲛⲕ (form. XLV, 83) شَنْج, et, surtout, par ϭ : ϣⲓⲧⲣⲁϭ (form. XII, 27) شِيطْرَج; ⲥⲓⲛϭⲓⲡⲓⲗ (form. XI, 24) زَنْجَبِيل; ϭⲁⲩϣⲓⲣ (form. LXV, 127) جَاوْشِير; ⲁⲙⲗⲁϭ (form. XLVI, 84) أَمْلَج; ϩⲟⲩⲗⲓⲛϭⲁⲛ (form. XLIX, 92) خُولَنْجَان. Il est utile d'observer, toutefois, pour placer la question sous son jour exact, que l'auteur prononçait le ϭ comme un ⲕ, car il écrit ⲙⲁϫⲕ (form. VIII, 20) et ⲙⲟϫⲕ (form. LXXII, 143) pour ⲙⲟϫϭ.

La transcription du ج par ⲕ apporte un fait nouveau à la discussion souvent reprise, et qui n'est pas encore close, concernant l'ancienneté de la prononciation *g* de cette lettre en Égypte. Elle vient renforcer, d'autre part, l'opinion défendue par quelques-uns que le ϭ correspond dans certains cas à un son guttural dur[(1)].

Le ج est rendu par ϫ dans le manuscrit de Cambridge, où le ϭ n'apparaît pas. Mais l'échange constant de ces caractères d'un dialecte à l'autre, et souvent dans le même dialecte, permet d'affirmer que leur valeur phonétique était semblable ou ne différait que faiblement[(2)]. Les observations portant sur l'un sont donc, d'une façon générale, applicables à l'autre.

Le manuscrit des *Théotokies* transcrit toujours ϭ par ش. C'est en effet sous le son *š* que le ϭ figure dans la prononciation moderne du copte[(3)]; ϫ a pour équivalent ج dans le même ouvrage, et est prononcé *g* ou *j* de nos jours[(4)].

M. Casanova[(5)] conteste que le ϫ = ج se soit jamais lu *g*, car, dit-il, il paraît «peu probable que les Coptes, ayant à leur disposition le ⲅ, ne s'en soient pas

(1) Voir, parmi les plus récents travaux se rapportant à ce sujet : De Rochemonteix, *La prononciation moderne du copte dans la Haute-Égypte*, dans la *Bibl. égyptol.*, t. III, p. 116-117; G. Maspero, *Le vocabulaire français d'un Copte du XIIIe siècle*, dans la *Bibl. égyptol.*, t. XXVII, p. 183; É. Amélineau, *Lettre à M. Maspero sur la prononciation et la vocalisation du copte et de l'ancien égyptien*, dans le *Rec. de trav.*, t. XII, p. 37 et seq., et *Géographie de l'Égypte à l'époque copte*, p. XVIII et seq.; P. Casanova, *Un texte arabe transcrit en caractères coptes*, dans le *Bull. de l'Institut français du Caire*, t. I, p. 11 et seq.; É. Galtier, *Coptica-arabica*, *Coptica*, § III, dans le *Bull. de l'Institut français du Caire*, t. V, p. 106 et seq.; G. Maspero, *Introduction à l'étude de la phonétique égyptienne*, dans le *Rec. de trav.*, t. XXXVIII, p. 184 et seq.; Geo. P. G. Sobhy, *La prononciation moderne du copte dans l'Église*, dans le *Bull. de l'Institut français du Caire*, t. XIV, p. 52 et 54.

(2) A. Peyron, *Lex. ling. copt.*, p. 403.

(3) M. de Rochemonteix, *La prononciation moderne du copte dans la Haute-Égypte*, dans la *Bibl. égyptol.*, t. III, p. 116.

(4) *Loc. cit.*, p. 117.

(5) *Un texte arabe transcrit en caractères coptes*, dans le *Bull. de l'Institut français du Caire*, t. I, p. 11.

servis pour rendre le son *g*». Et il cite comme preuve la transcription du français «chez nous» ⲧⲱⲓⲛⲟⲩⲥ et ϫⲉⲛⲟⲩⲥ[1], qui «semblerait donner au ϫ et par suite au ج le son *tch* qu'il a, en effet, dans le persan et le turc. On comprend dès lors, ajoute-t-il, que pour rendre le *dj* arabe, les Coptes aient employé le ϫ dont la prononciation, quelle qu'elle soit, devait se rapprocher de *tch* et par conséquent être la plus semblable à *dj*, de même que les Persans et les Turcs ont employé le ج arabe, comme représentant le son le plus voisin de leur *tch*. On ne comprendrait plus qu'ils aient trouvé au son *g* du ج égyptien moderne une parenté plus étroite avec leur ϫ qu'avec leur ⲅ.» Il termine en affirmant «que le Copte qui a transcrit le texte arabe a entendu chaque fois *dj* et non *g*».

Cette conclusion, qui semble *a priori* irréfutable, s'appuie en réalité sur deux arguments dont la solidité n'est qu'apparente : 1° l'existence, dans l'alphabet copte, de la lettre ⲅ, par laquelle on aurait dû transcrire le ج, si vraiment celui-ci se fût prononcé *g*; 2° les transcriptions ⲧⲱⲓⲛⲟⲩⲥ et ϫⲉⲛⲟⲩⲥ du français «chez nous», qui prouveraient l'identité de son entre ⲧⲱ et ϫ.

Un document, qui n'était pas connu de M. Casanova lorsque les lignes précédentes furent publiées, le manuscrit copte-arabe de l'Institut français déjà cité, écarte l'objection qu'elles posent en principe. Le ⲅ y est rendu par ج et par غ[2], double preuve de la prononciation *g* du ج, qui assure en même temps celle du ϫ représentée par ج dans le même texte[3]. Mais cet ouvrage étant beaucoup plus récent que le manuscrit de Cambridge et que le papyrus médical, il convient de s'assurer qu'il s'accorde sur ce point avec les textes d'âge antérieur.

L'emploi du ⲅ est fort restreint en copte. Il est presque entièrement réservé aux transcriptions de mots grecs. Le γ, de plus, passant au copte, a tendance à se transformer en ⲕ, de même que le ϰ se change facilement en ⲅ, cela sans règle définie et dans un même texte. Notre papyrus fournit de nombreux exemples de ces mutations : ⲕⲗⲉⲕⲟⲩ (form. XCII, 179) γλεῦκος; ⲗⲩⲑⲁⲗⲕⲩⲣⲟⲛ (form. CLXXXVI, 348) et ⲗⲩⲑⲁⲗⲅⲩⲣⲟⲛ (form. CXVI, 246) λιθάργυρος; ⲉⲣⲅⲓⲥⲙⲁⲧⲟⲥ (form. CCXXXII, 412) ἕλκυσματος; ⲁⲣⲥⲩⲛⲓⲅⲟⲛ (form. CXLIV, 293) et ⲁⲣⲥⲏⲛⲓⲕⲟⲛ (form. CLXXVIII, 339) ἀρσενικόν; ⲕⲣⲟⲕⲟⲥ (form. XII, 28) et ⲕⲣⲟⲅⲟⲥ (form. XLI, 76) ϰρόκος. Il ne s'agit pas là d'un fait accidentel ou anormal, mais d'un phénomène dépendant de la nature de la

[1] G. Maspero, *Le vocabulaire français d'un Copte du XIIIe siècle*, dans la *Bibl. égyptol.*, t. XXVII, p. 196, 205 et 206.
[2] É. Galtier, *Coptica-arabica*, dans le *Bull. de l'Institut français du Caire*, t. V, p. 103.
[3] *Op. cit.*, p. 107.

série de sons couverts par [hiéroglyphe] dans la vieille langue et, à une date plus rapprochée de nous, par [démotique], qui rend à la fois le γ, le ϰ et le χ : [démotique] (*Pap. mag. de Londres-Leyde*, XX, 25) ϖλεγή; [démotique] (*ibid.*, XXIV, 25) γαλῆ, copte ⲕⲁⲗⲏ; [démotique] (*ibid.*, v°, XXXIII, 4) ϰαῦμα; [démotique] (*ibid.*, v°, III, 17) ἀρσενικόν, copte ⲁⲣⲥⲏⲛⲓⲕⲟⲛ, ⲁⲣⲥⲩⲛⲓⲅⲟⲛ; [démotique] (*ibid.*, III, 29) ϰρόκος, copte ⲕⲣⲟⲕⲟⲥ, ⲕⲣⲟⲅⲟⲥ; [démotique] (*ibid.*, v°, III, 6) χαλβάνη, copte ⲭⲁⲣⲃⲁⲛⲉ, ⲕⲁⲗⲃⲁⲛⲉ; [démotique] (*ibid.*, III, 21) χαλϰάνθη, copte ⲕⲁⲗⲁⲕⲁⲛⲑⲓ. Le son flottant du [hiéroglyphe], qui exprime diverses nuances gutturales, par quoi s'expliquent les variantes en ⲅ et en ⲕ, s'est conservé de nos jours et s'est fixé sur le ق, lequel est rendu presque toujours en Égypte par une articulation voisine de celle du غ ou par une sorte d'hiatus produit par la contraction de la glotte : بقرة *bagara, ba'ara;* ناقة *nâga, nâ'a;* قرش *girš, 'rš;* قمر *gamar, 'amar*. Les transcriptions ⲁⲥⲥⲓⲡⲁⲕ et ⲁⲥⲥⲓⲡⲁⲅ de الزيبق, fournies par les fragments alchimiques de Sohag[1], attestent du reste cette prononciation et en établissent l'ancienneté.

Le ⲕ copte lui-même ne représente pas, en réalité, une valeur unique. Il recouvre les trois principaux phonèmes gutturaux de la langue ancienne, [hiéroglyphe], [hiéroglyphe], [hiéroglyphe], que nous voyons transcrits indistinctement γ, ϰ et χ, et qui progressivement se sont confondus jusqu'à devenir des doublets graphiques au temps de la domination romaine, [hiéroglyphes], [hiéroglyphes], [hiéroglyphes] Κλαύδιος, [hiéroglyphes], [hiéroglyphes], [hiéroglyphes] Καίσαρος, mais sans se réduire à l'unité phonétique[2]. Dans notre manuscrit il traduit le ج, le ق et le ك, c'est-à-dire la série de lettres correspondant approximativement aux gutturales γ-ⲅ, ϰ-ⲕ, χ-ⲭ[3], de même que le [démotique] démotique. C'est pourquoi le scribe du manuscrit de Cambridge, dans le but d'obvier aux inconvénients résultant de cette polyphonie, s'est appliqué à préciser le son qu'il voulait noter par l'adjonction d'un ق ou d'un ك suscrit : ⲕ (ق), ⲕ (ك).

Le fait de n'avoir point rencontré dans le manuscrit de Cambridge le ج transcrit par ⲅ ne peut donc, en aucune façon, constituer une preuve négative quant à la prononciation *g* du ج, puisque, comme il vient d'être montré, le ⲅ et le

[1] *Zeitschrift*, t. XXIII (1885), p. 117.
[2] G. Maspero, *Introduction à l'étude de la phonétique égyptienne*, dans le *Recueil de trav.*, t. XXXVII, p. 183.
[3] Le ⲭ est l'équivalent régulier du ك.

ⲕ échangent, avec prédominance absolue du ⲕ; et l'exemple de شنك écrit ϣⲉⲛⲕ dans notre papyrus, à côté de formes où ج est rendu par ϭ, montre avec clarté, sans préjuger autrement du son figuré par ϭ, que ج a été considéré en Égypte, à une époque ancienne, comme une gutturale.

La valeur ⲕ et ⲅ du ϭ (-ϫ) est établie par des transcriptions de mots grecs ainsi que par les variantes orthographiques coptes. Je ne m'occuperai pas des dernières, qui sont signalées dans les grammaires et les dictionnaires, et me bornerai à citer le groupe caractéristique des formes dialectales ⲙⲁⲁⲅⲉ, ⲙⲁⲁⲕⲉ, ⲙⲁⲁϭⲉ et ⲙⲁⲁϫⲉ «oreille». Le plus ancien exemple du passage du γ au ϭ remonte au IIIe siècle, environ, de notre ère. Il est fourni par l'expression [illegible] (γαλῆ «belette»), représentée par ⲕⲁⲗⲏ dans la *scala* bohaïrique[1], et qui est glosée par une forme cryptographique dont la transposition en lettres coptes donne ϭⲉⲗⲉ[2]. Καραμεύς aboutit à ⲅⲉⲣⲁⲙⲉⲟⲥ[3], ⲕⲉⲣⲁⲙⲉⲱⲥ[4] et ϭⲁⲣⲁⲙⲉⲟⲥ[5]; συναρπαγή, κίνδυνος, κιϐωτός se rencontrent successivement écrits ⲥⲓⲛⲁⲣⲡⲁϭⲏ[6] et ⲥⲩⲛϩⲁⲣⲡⲁⲅⲏ[7], ϭⲩⲛⲇⲩⲛⲟⲥ[8], ϭⲓⲃⲟⲩⲇⲟⲥ[9]. Γεννησαρέτ est devenu ϫⲉⲛⲛⲉⲥⲁⲣⲏⲑ[10], ce qui réfute directement l'hypothèse formulée par M. Casanova relativement à la prononciation *tš* du ϫ.

Les Arabes eux-mêmes ont rendu le ⲕ et le ϭ coptes par ج. Le colophon d'un des manuscrits découverts à Kharbet al-Ḥamoûly mentionne une localité du Fayoûm appelée ⲡⲉⲣⲕⲓⲑⲟⲟⲩⲧ, qui se trouve également citée dans les papyrus grecs de l'époque byzantine, Περκεθαυτ, Περκεθαουτ[11]. Ce village figure dans le *Kitâb târîkh al-Fayyoûm* d'An-Nâboulsî, où il est nommé بَرْجَتَوت[12]. Un autre lieu de la même province, ⲡⲉⲗⲁϭⲓⲥⲱⲕ, a son nom orthographié

(1) V. Loret, *Les livres III et IV de la* Scala magna *de Schams-ar-Riâsah*, dans les *Ann. du Serv. des antiq.*, t. I, p. 54, n° 173 *a*.
(2) *Pap. mag. de Londres-Leyde*, XXIV, 25.
(3) W. E. Crum, *Coptic manuscripts brought from the Fayyum*, p. 78.
(4) *Ibid.*, p. 63.
(5) *Ibid.*, p. 65.
(6) L. Stern, *Koptische Grammatik*, p. 23, § 27.
(7) W. E. Crum, *Catalogue of the coptic manuscripts in the British Museum*, p. 444.
(8) G. Zoëga, *Catalogus codicum copticorum*, p. 209.
(9) *Ibid.*, p. 209.
(10) M. G. Schwartze, *Quatuor evangelia in dialecto linguæ copticæ memphitica*, Saint Marc, vi, 53.
(11) K. Wessely, *Topographie des Faijûm (Arsinoites Nomus) in griechischer Zeit*, p. 12 et 122.
(12) G. Salmon, *Répertoire géographique de la province du Fayyoûm*, dans le *Bull. de l'Institut français du Caire*, t. I, p. 31. La vocalisation du nom arabe, telle que Salmon l'a indiquée, diffère légèrement de celle que les formes copte et grecque exigent. Elle devrait être بَرْجِتوت ou بَرْكَتوت.

بلْجُسُوق[1] dans le *Târîkh*. ⲡ̅ⲣϭⲱⲟⲩⲧ est écrit anciennement فرجوط Fardjoûṭ, puis فرشوط Faršoûṭ, en raison du passage du ϭ au ϣ, ش, dans la prononciation récente. Ils ont de même identifié le γ et le κ grecs avec leur ج : σάλπιγγος صالباجوس[2], δοξολογία دكصولوجيات[3], θωράκιον, ⲑⲟⲣⲁⲅⲅⲓ, تراج[4] et μυσ7αγωγία مصطوغوجيا[5]. On notera que le γ, dans le dernier mot, est simultanément figuré par غ et par ج, comme il l'est du reste dans plusieurs termes d'origine grecque du manuscrit copte-arabe des *Théotokies*.

Il nous reste, maintenant, à déterminer comment les Grecs ont entendu le ج et le ϭ et à voir si les transcriptions qu'ils en ont données correspondent à ce que les textes de source orientale ont montré.

Le ج a été exprimé par eux sous quatre graphies différentes :

1° γ : ἐλιλέγ[6] هليلج; γευσίρ[7] جاوشير; βελιλέγ[8] بليلج; γιζάρ[9] جزر; γυμμάθ جُمَّةٌ[10].

Quelques formes indiquent qu'il a été aussi représenté par κ, entre autres ἔμπληκι, ἔμϐλικιν (var. de ἔμπλιτζι, ἔμπλιτζον)[11] أملج ⲁⲙⲗⲁϭ «Emblic». Nous trouvons aussi μερδηκούση, μερδουκούς[12] «Marjolaine», mais le cas reste pourtant incertain, car on ne peut affirmer que le κ vienne ici d'un ج, en présence des variantes مرجوش, مردقوش et مردكوش.

2° ζ : ζευσίρ, ζευσήρ[13] جاوشير; ζανζαφήλ[14] زنجبيل; ζουλάπιον[15] جولاب; βεδερούζ[16] بادروج.

(1) K. Wessely, *Topographie des Faijûm (Arsinoites Nomus) in griechischer Zeit*, p. 12; G. Salmon, *Répertoire géographique de la province du Fayyoûm*, dans le *Bull. de l'Institut français du Caire*, t. I, p. 70.
(2) É. Galtier, *Coptica-arabica*, dans le *Bull. de l'Institut français du Caire*, t. V, p. 103.
(3) W. E. Crum, *Catalogue of the coptic manuscripts in the British Museum*, p. 371.
(4) *Ibid.*, p. 359.
(5) *Ibid.*, p. 356.
(6) B. Langkavel, *Botanik der späteren Griechen vom dritten bis dreizehnten Jahrhundert*, p. 16.
(7) *Ibid.*, p. 40.
(8) *Ibid.*, p. 16.
(9) I. Löw, *Aramäische Pflanzennamen*, p. 406. Γιζάρ est le nom africain du βούνιον, d'après Dioscoride (IV, 123).
(10) *Ibid.*, p. 406. Est donné par Dioscoride (IV, 137) comme nom de l'αἰγίλωψ.
(11) B. Langkavel, *op. cit.*, p. 16.
(12) *Ibid.*, p. 56.
(13) *Ibid.*, p. 40.
(14) *Ibid.*, p. 102.
(15) Joh. Actuarius, *de meth. med.*, liv. V, 1.
(16) B. Langkavel, *op. cit.*, p. 53.

3° τζ : τζαϐουσήρ[1] جاوشير ; τζουτζουλένην[2] جلجلان ; σικϐινίτζα[3] سكبينج ; φαντζακούσϊ[4] بنجكشت[5] ; ϖαντζάρι بنجر[6].

4° τ : φαιλαζαχαράτ[7] فيلزهرج ; ζεντεπήλ[8] زنجبيل.

Le premier groupe nous ramène aux orthographes en ϭ et en ⲕ (γ-κ) du copte : ϩⲓⲗⲓⲗⲓϭ هليلج ; ϭⲁⲩϣⲓⲣ جاوشير ; ⲁⲙⲗⲁϭ املج ; ⲥⲉⲗϭⲁⲙ سلجم ; ϩⲟⲩⲗⲓⲛϭⲁⲛ خولنجان ; ϭⲓⲧⲣⲁϭ شيطرج ; ϩⲁϭⲁⲣ حجر ; ⲥⲓⲛϭⲁⲣ زنجار ; ϣⲉⲛⲕ شنج de notre papyrus et du traité d'alchimie. Il s'agit bien d'un *g* dur correspondant à l'articulation présente du ج en Égypte et que nous avons relevée dans ϣⲉⲛⲕ شنج.

On a évidemment cherché à rendre, par les deux suivantes, les sons *j* et *dj* du ج, représenté cette fois par la lettre ζ seule ou renforcée de la dentale forte τ : τζ. Les Grecs ont eu recours à un artifice graphique semblable pour exprimer le ش qui, de même que le ج, n'a pas d'équivalent propre dans leur alphabet. Ils l'ont écrit tantôt par σ et par ζ : αρασιτ, ραζετ[9], الراشد, راشد, tantôt au moyen de ces deux lettres associées, σζ : ρασζιδ υι' χαλεδ[10] خالد (ابن) υἱός راشد. La substitution de la sifflante σ-س à la chuintante ش est un fait d'ordre banal dans la prononciation chez les étrangers et même chez les indigènes[11] ; je n'en dirai donc rien. L'emploi du ζ isolé ou en composition avec σ, σζ, est plus intéressant, car cette lettre est certainement l'élément représentatif du son chuintant dans σζ et doit, par conséquent, jouer un rôle comparable dans le complexe τζ = ج. On a prétendu que ces transcriptions ne sont qu'un grossier à peu près[12]. Je suis convaincu, au contraire, qu'elles représentent, dans la limite de précision possible, les articulations ج et ش. Mais

(1) B. Langkavel, *Botanik der späteren Griechen vom dritten bis dreizehnten Jahrhundert*, p. 40.
(2) *Ibid.*, p. 61.
(3) Nom du *Sagapenum*. Du Cange, *Glossarium ad scriptores mediæ et infimæ græcitatis ;* I. Löw, *op. cit.*, p. 191, n° 145.
(4) B. Langkavel, *op. cit.*, p. 7.
(5) J. Berggren, *Guide français-arabe vulgaire*, appendice premier (droguier arabe), col. 827. Nom du *Vitex Agnus castus* L. On trouve également les formes بنجنكشت et فنجنكشت, qui reproduisent l'orthographe persane پنج انكشت.
(6) I. Löw, *op. cit.*, p. 273 et 428.
(7) B. Langkavel, *op. cit.*, p. 13.
(8) *Ibid.*, p. 102.
(9) J. Krall, *Mittheilungen aus der Sammlung der Papyrus Erzherzog Rainer*, 1887, p. 123.
(10) *Ibid.*, p. 16.
(11) W. Spitta bey, *Grammatik des arabischen Vulgärdialectes von Ægypten*, p. 18.
(12) É. Galtier, *Coptica-arabica*, dans le *Bull. de l'Institut français du Caire*, t. V, p. 106 et 109.

il est nécessaire de définir exactement la valeur phonique que le ζ emprunte dans ces graphies.

Y conserve-t-il le son qu'il a de façon habituelle en grec ou reflète-t-il une articulation distincte ? N'a-t-il, enfin, qu'une fonction figurative et conventionnelle ? Le papyrus magique de Londres-Leyde nous montre que, concurremment au son rendu par ⲥ et par ⲍ, par exemple dans la glose ⲧⲣⲁⲡⲉⲥⲉⲛ, pour τράπεζα, du mot «table» (IV, 1), et dans (XXVII, 21) transcrit ⲍⲁ (cf. XVI, 16), le ζ couvrait, dans de plus nombreux cas, un phonème écrit *n̄s* en démotique : *n̄seou* ⲍⲉⲩ (XVII, 18), *bou-n̄sanaou* ⲃⲟⲩⲍⲁⲛⲁⲩ (XVI, 20 ; XVII, 25), *arouñsarba* ⲁⲣⲟⲩⲍⲁⲣⲃⲁ (XVI, 8) ; cf. ⲥⲕⲁⲙⲟⲩⲛⲁⲣⲓⲛ (XXIV, 2) écrit évidemment pour ⲥⲕⲁⲙⲟⲩⲛⲁ ⲣⲓⲍ[ⲁ] (σκαμμωνίας ῥίζα, Dioscoride, IV, 170), qui semble appartenir à la même série. Il pouvait donc noter, à l'occasion, une nuance particulière que nous retrouvons encore indiquée de la même manière, par préfixion en *n*, dans le démotique, mais affectant cette fois le *g* et le *d* : *n̄gôn̄gethigs* ⲅⲱⲅⲩⲑⲓⲝ (XXVIII, 9 ; cf. v°, XXVI, 6), *ndôndrômā* ⲇⲟⲛⲇⲣⲟⲙⲁ (XXVIII, 9 ; v°, XXVI, 7 ; cf. VII, 22, 26, 28), *ginn̄dethour* ⲕⲓⲛⲧⲁⲑⲟⲩⲣ (XXVIII, 8 ; cf. v°, XXVI, 3). La prononciation du ζ, du moins en Égypte, et cela à une époque ancienne, n'apparaît donc ni unique ni uniforme, et il semble fort vraisemblable que soit seule, soit dans la combinaison τζ, cette lettre ait subi à l'occasion une influence analogue à celle qui est marquée par la graphie démotique *n̄s* = ζ. Du moment que les scribes ont entendu le ج arabe γ, on doit s'attendre à ce qu'ils se soient approchés du mieux qu'ils l'ont pu des valeurs *j* et *dj* qui lui sont également propres, ce qui, comme conséquence, entraîne à dire que les notations ζ et τζ, qui considérées au point de vue graphique seul seraient simplement approximatives, n'ont pu se lire *z-s* ou *tz-ts*. Dans l'hypothèse inverse, nous aurions à coup sûr des variantes σ et τσ, et le souvenir de telles formes n'aurait pas manqué de se conserver chez les traducteurs, au moyen âge et aux premiers temps de la renaissance. Or, dans le tableau dressé par M. Guigues des altérations que les mots arabes ont subies dans les ouvrages de Matthiole, Matthæus Sylvaticus, la traduction latine de Sérapion et le *Synonima Serapionis* de Gérard de Crémone[1], si nous rencontrons parfois des orthographes du genre

(1) *Le livre de l'art du traitement*, p. 71* et seq.

de *zunzedebuster* pour جندبادستر, *steusir* pour جاوشير, *sentiana* pour جنطيانا, où le ج a comme équivalent une sifflante, il n'y a pas lieu d'en tirer argument plus que des transcriptions *lulitiar* de جلنار *djoullanâr*, *faliel* de فجل *foudjl*, *haçechir* de جاوشير *djâoûšîr*, et de tant d'autres, car il est facile de constater qu'elles n'obéissent à aucune règle fixe. Au contraire, dans la grande majorité des exemples groupés, le ج est interprété par *g*, *j* ou *i* : *bedarengie* بادرنجوية, *sedeneg* شاذنج, *scehedengi* شهدانج, *fugel* فجل, *jelanebin* جلنجبين, *jeusir* جاوشير, *ieuz* جوز, *ieçar* جزر, et même par *t*, comme dans les transcriptions grecques : *tahada* (à côté de *cahada*, *giade*) جعدة.

On sait que le ζ grec résulte parfois du contact de la gutturale douce γ avec la semi-voyelle *y* (*j*). L'affinité du *z* et du *j* a été, d'autre part, constatée dans un certain nombre de langues; elle a donné lieu, en latin même, à des échanges sur lesquels il est superflu de revenir. Dans les langues slaves, le *z* est toujours doux et se rapproche souvent de notre palatale *j*. Parmi celles-ci, le polonais possède deux chuintantes que l'on rend d'habitude par des graphies conçues sur le type de celles que nous venons de voir : *sz* = *š*, comparable au σζ dont les scribes se sont servis pour figurer le ش et le ϣ, et *cz* = *tš*, qui montre également le *z* revêtu du son chuintant (*š*) ou semi-chuintant (*ǰ*). D'ailleurs, sans quitter la série des transcriptions de mots arabes dues aux Grecs, il est possible de montrer que le ζ, dans celles-ci, couvrait un phonème qui pouvait tourner parfois au *g* doux (*j*). Le terme جُلاب (du persان گلاب), successivement rendu par τζουλέϐη[1], ζουλάπιον[2], est devenu ἰολάϐιον *julapium*, *julepus*, ce qui fixe la prononciation *j* du ζ dans les deux premières formes : τjουλέϐη, jουλάπιον, dont l'une a passé au copte avec l'orthographe ⲍⲟⲩⲗⲁⲡⲓⲛ (*scala* n° 44, fol. 65, v°, 1re col., l. 17, et fol. 66, r°, 1re col., l. 12). Le nom arabe du *Blitum virgatum* L. fournit d'autre part un exemple de l'emploi du ج et de la semi-voyelle ى pour écrire le son représenté par *z* (ز, ζ) à l'origine. D'après Ibn al-Baïṭâr (nos 318 et 479), cette plante est appelée جربوز et يربوز[3]. Une note marginale du Dioscoride arabe précise que l'on dit جربوز en Syrie et يربوز en Afrique[4]. Silvestre de Sacy donne comme source commune de ces noms le syriaque *zarbouzè*[5]. L'échange du ز avec le ج est encore constaté dans زنجلان,

(1) Du Cange, *Glossarium ad scriptores mediæ et infimæ græcitatis*, s. v.

(2) Joh. Actuarius, *de meth. med.*, liv. V, 1.

(3) Cf. J.-J. Clément-Mullet, *Le livre de l'agriculture*, t. II1, p. 151, note 1. La *Mishnah* donne la forme יַרְבּוּז, I. Löw, *Aramäische Pflanzennamen*, p. 189, n° 144.

(4) Silvestre de Sacy, *Relation de l'Égypte par Abd-Allatif*, p. 41. Le nom syrien, suivant Ibn al-ʿAwwâm (J.-J. Clément-Mullet, *loc. cit.*), serait حرموز *ḥarmoûz*. Ce doit être une erreur de copiste.

(5) *Loc. cit.*; cf. ירבוזא, I. Löw, *op. cit.*, p. 190.

var. de جنجلان (جلجلان) *Sesamum orientale* L., et dans زنجبيل écrit aussi جنزابيل[1]. La substitution du ج (*g* doux, *j*) et du ى (*y*, *j*) au ز (*z*) marque un phénomène d'ordre identique à celui que nous avons noté pour جلاب-τζουλέϐη-ζουλάπιον-ἰολάϐιον-*julapium*.

De Rochemonteix a signalé pour la prononciation moderne du ϫ = ج, à côté du son *g* dur, une variante plus rare, qui est précisément *j* : ⲓⲥϫⲉ *isje*, ⲁϥϫⲱⲙⲙⲱⲥ *afjôammos*[2]. Petræus en a cité une autre, qui a quelque peu dérouté, *sj* : ϩⲓϫⲉⲛ *hisjan*, ϫⲉ *sje*[3]. Je ne crois pas qu'il ait voulu marquer une sifflante par *sj*, comme Galtier l'a pensé[4], mais plutôt un son intermédiaire entre la semi-chuintante *ǰ* et la chuintante palatale *dj*. Les orthographes dialectales révèlent en effet d'assez nombreux doublets en ϫ et en ϣ : ϫⲁⲗ-ϣⲁⲗ, ⲙⲁϫⲓ-ⲙⲁϣⲓ, ϫⲙⲏⲛⲉ-ϣⲙⲏⲛⲉ, ⲙⲉϫⲡⲱⲛⲉ-ⲙⲉϣⲫⲟⲛⲓ, ϫⲟⲩϫ-ϣⲟⲩϫ, ϫⲟⲩϣⲧ-ϣⲟⲩϣⲧ, ϫⲱⲱⲣⲉ-شورة[5], ϫⲓⲛϫⲏⲃ-شنشيف[6], ϫⲉⲗϥⲁⲩ-شلبا[7] (شلبة «silure»). L'influence des articulations locales du ϫ oscillant entre *š* et *j* me paraît certaine dans la transcription *sj* de Petræus.

Pourtant, M. Sobhy, dans un récent travail[8], a fixé d'une façon qui ne laisse pas d'être troublante, la loi qui détermine la prononciation actuelle du ϫ et celle du ϭ. Le ϫ, d'après lui, sonne *g* dur lorsqu'il est représenté par ϭ en ṣaʿîdique : ϫⲉ *gâ*, ϫⲟⲙ *gôm*; *g* doux (*dj*), lorsqu'il tient la place du ϫ de ce même dialecte : ϫⲁϫⲉ *djadja*, ⲉϫⲉⲛ *adjan*. Il ajoute : «La lettre ϭ est invariablement prononcée comme le *ch* anglais dans *child*[9]». L'alphabet joint à son mémoire la désigne sous le nom de تشما *tchima*, et il l'écrit par *tch*, *t͡š*[10]. La remarque faite à propos du ϭ est entièrement nouvelle. Aucun auteur, si loin que l'on remonte, n'attribue, à ma connaissance, la valeur *tš* à ϭ, du moins comme lui étant habituelle. La plupart voient au contraire dans cette lettre,

(1) J. Berggren, *Guide français-arabe vulgaire*, appendice premier (droguier arabe), col. 884.

(2) *La prononciation moderne du copte dans la Haute-Égypte*, dans la *Bibl. égyptol.*, t. III, p. 117, note 1. Petræus l'a également indiquée.

(3) Elle a été reprise par Champollion (*Grammaire égyptienne*, p. 34), qui nomme le ϫ *sjansjia*.

(4) *Coptica-arabica*, dans le *Bull. de l'Institut français du Caire*, t. V, p. 110.

(5) É. Amélineau, *Lettre à M. Maspero sur la prononciation et la vocalisation du copte et de l'ancien égyptien*, dans le *Rec. de trav.*, t. XII, p. 42, note 1.

(6) É. Amélineau, *loc. cit.*

(7) A. Kircher, p. 171.

(8) *La prononciation moderne du copte dans l'Église*, dans le *Bull. de l'Institut français du Caire*, t. XIV, p. 51 et seq.

(9) *Ibid.*, p. 54.

(10) *Ibid.*, p. 52.

qu'ils nomment ⲥⲓⲙⲁ, ϭⲓⲙⲁ, شيما, *šîmâ*, un homophone du ϣ à l'époque récente. Le manuscrit copte-arabe de l'Institut français la rend par ش et non par تش, comme le voudrait la règle formulée par M. Sobhy. M. Mallon dit qu'il est probable qu'elle se prononçait autrefois *tsch*, mais il reconnaît que les Coptes ne font actuellement aucune différence entre ϣ et ϭ et que les deux lettres sont souvent écrites l'une pour l'autre[1]. Il ne peut donc s'agir que d'une prononciation admise depuis 1877, puisque de Rochemonteix l'ignore, ou simplement locale, bien qu'elle ait été recueillie dans la Haute-Égypte, où de Rochemonteix a conduit son enquête. Le ϭ n'est du reste pas la seule lettre copte que M. Sobhy signale pour la première fois comme étant affectée du son *tš*. Le ϫ, qu'il lit تش et ك, correspond, entre autres, suivant lui, au *ch* anglais dans *child*[2].

L'articulation *tš* semble n'avoir tenu qu'une faible place dans la phonétique égyptienne, et il paraît douteux que les Coptes aient senti la nécessité de l'exprimer graphiquement par un signe approprié. L'altération que le ج turc a subie de nos jours dans sa valeur régulière, en Égypte, où il s'est adouci d'une façon générale en ش[3], aurait eu peu de chances de se produire dans un pays dont la langue eut possédé, à une période quelconque de son évolution, l'équivalent du son complexe qu'il représente. Les exemples qui ont été cités pour établir que dans des formes telles que ϫⲡⲟ, ϫⲫⲟ, ⲁϫ̄ⲛ, ϫⲧⲟ, le ϫ rend la combinaison ⲧ+ϣ, *tš*, ne prouvent rien quant au son réel du ϫ. Tout ce qu'il est permis de dire, c'est que l'association de ces deux lettres a abouti parfois au ϫ, lequel, dans un dialecte, sonne comme une gutturale, *g*, et flotte, dans l'autre, entre la chuintante palatale, *dj*, la semi-chuintante, *ǰ*, ou la chuintante pure *š*. Le ϭ *tš* de M. Sobhy ne peut donc marquer que le retour à une vieille prononciation rare et tôt disparue de ce phonème. Mais il est en tout cas certain, si vraiment elle n'est pas artificielle, qu'elle n'avait plus cours au temps où l'auteur du traité médical écrivait; car, ainsi que je l'ai dit, celui-ci remplace à l'occasion ϭ par ⲕ.

Je ne m'attarderai pas à l'examen de la forme en *τ*, qui clôt la série des transcriptions du ج en grec, et dont l'étude m'entraînerait quelque peu hors des

(1) *Grammaire copte*, p. 7.

(2) *Op. cit.*, p. 52. Caussin de Perceval (*Grammaire arabe vulgaire*, 5e édit., p. 10, § 27) dit que les Bédouins prononcent le ك comme le *c* italien (*tš*) devant un *e* ou un *i* : كلب *tšelb*. Le χ prenant régulièrement la place du ك dans les transcriptions, on peut se demander s'il n'y a pas eu accidentellement transfert du son *tš* sur le χ. Mais ce ne serait là, en tout cas, qu'une application fortuite et complètement étrangère au fond propre de la phonétique égyptienne.

(3) W. Spitta bey, *Grammatik des arabischen Vulgärdialectes von Ægypten*, p. 17.

limites de la question qui nous occupe. Je rappellerai seulement que parfois, dans le dialecte du nord, on a écrit le ϭ par ⲧ ou par ⲑ : ⲧⲁⲧⲥⲓ pour ⲧⲁϭⲥⲉ, ⲙⲟⲩϫⲧ pour ⲙⲟⲩϫϭ, ϣⲁⲓⲧ pour ϣⲁⲓϭ, ⲉⲑⲱϣ pour ⲉϭⲱϣ[1]. Notre manuscrit fournit aussi un exemple du passage du ⲕ au ⲑ : ⲕⲁⲗⲁⲑⲁⲛⲑ (form. CXII, 240) pour ⲕⲁⲗⲁⲕⲁⲛⲑⲟⲥ, χάλκανθος, qui se rattache au même phénomène. Le nom du Cumin se rencontre écrit ⲑⲁⲓⲙⲟⲩⲛ dans la *scala* bohaïrique (Kircher, p. 193). Il est certain que nous avons affaire à une transcription déformée du sémitique כַּמּוֹן, كمون (prononcé *tæmoûn* au lieu de *kămmoûn*, *kemmoûn*). Le fait du passage du *k* au *t* a été relevé dans un texte espagnol, portant sur le même mot en grec : *κύμινον* est rendu par *tuminon* dans *Le lapidaire d'Alphonse X*[2]. Dans la vieille langue, on remarque déjà des traces de cette mutation entre la chuintante palatale douce [hiéroglyphe] et la gutturale [hiéroglyphe] : [hiéroglyphes] et [hiéroglyphes][3], [hiéroglyphes][4] et [hiéroglyphes][5], [hiéroglyphes][6] ([hiéroglyphe] = [hiéroglyphe]) et [hiéroglyphes][7], et même entre la dentale [hiéroglyphe], souvent assimilée à [hiéroglyphe], et le [hiéroglyphe] : [hiéroglyphes] et [hiéroglyphes][8].

Les textes coptes écrits en lettres grecques sont rares. Les quelques fragments que nous possédons renferment cependant plusieurs mots où le ϫ-ϭ se rencontre. Il y est représenté, comme le ج, par τζ : *εισζτζεν κουτζι* = ⲉⲓϣϫⲉⲛ ⲕⲟⲩϫⲓ[9], *ουτζαι* = ⲟⲩϫⲁⲓ, *τζεναρικι* = ϫⲉⲛⲁⲣⲓⲕⲓ-ϭⲉⲛⲁⲣⲓⲕⲉ[10]. Le ϣ s'y trouve d'ailleurs rendu par σζ, de même que l'est le ش : *εισζεν* = ⲉⲓϣϫⲉⲛ, *σζωπι* = ϣⲱⲡⲓ[11].

J'ai groupé dans le tableau ci-dessous les transcriptions du ϭ et des lettres avec lesquelles il permute, telles qu'elles figurent dans les manuscrits et les travaux des savants qui se sont occupés de la prononciation récente du copte.

(1) L. Stern, *Koptische Grammatik*, p. 21.

(2) F. de Mély et H. Courel, *Des lapidaires grecs dans la littérature arabe du moyen âge*, dans la *Revue de philologie*, t. XVII (1893), p. 124 (*s. v. Isf*) et p. 127.

(3) H. Brugsch, *Dictionn. hiérogl.*, t. IV, p. 1688.

(4) *Ibid.*, t. IV, p. 1706.

(5) P. Pierret, *Vocab. hiérogl.*, p. 544.

(6) É. Chassinat, *Le temple d'Edfou*, t. II, p. 221 et *passim*.

(7) *Livre des Morts*, chap. xvii, 63.

(8) A. Erman, *Ägyptische Grammatik*, 3e édit., p. 63, § 120.

(9) J. Krall, *Mittheilungen aus der Sammlung der Papyrus Erzherzog Rainer*, 1887, p. 123.

(10) W. E. Crum, *Coptic manuscripts brought from the Fayyum*, p. 59-60.

(11) *Loc. cit.*

PAPYRUS MÉDICAL.		TRAITÉ D'ALCHIMIE.		MANUSCRIT DE CAMBRIDGE.		TRANSCRIPTIONS GRECQUES.		TRANSCRIPTIONS ARABES.		THÉOTOKIES.		PETRÆUS.		DE ROCHEMONTEIX.		SOBHY.	
ⲅ	غ	ⲅ	ق	ⲅ	manque			ⲅ	ج غ	ⲅ	ج غ ك	ⲅ	manque	ⲅ	g, g̃ (2)	ⲅ	g (غ، ج)
ⲕ	ج ق ك	ⲕ	ق	ⲕ	ق ك			ⲕ	ج	ⲕ		ⲕ	k	ⲕ	k	ⲕ	k (ك)
ϭ	ج	ϭ	ج	ϭ	manque	ϭ	γ (1) ζ (1) τ (1) τζ	ϭ	ج ش	ϭ	ش	ϭ	sch	ϭ	s̃ (3)	ϭ	t͡š (تش)
ϫ	manque	ϫ	manque	ϫ	ج	ϫ	τζ	ϫ	ج ش	ϫ	ج	ϫ	j, sj	ϫ	g̃, j	ϫ	g doux ou dur (ج، ج)

(1) Dans les mots arabes dont la transcription copte donne ϭ en équivalence de ج.
(2) De Rochemonteix figure par cette forme conventionnelle «un arrêt faible congénère du ñ espagnol» (*La prononciation moderne du copte dans la Haute-Égypte*, dans la *Bibl. égyptol.*, t. III, p. 96).
(3) s̃ correspond à la chuintante š, *loc. cit.*

Avant d'en finir avec la lettre ج et ses équivalents coptes ϭ et ϫ, il nous faut revenir un instant sur les formes ⲧϣⲓⲛⲟⲩⲥ et ϫⲉⲛⲟⲩⲥ, transcriptions du français «chez nous», où l'on a cru trouver la preuve de la prononciation *tš* du ϫ. Elles figurent dans un vocabulaire français écrit en lettres coptes, rédigé vers le xiiie siècle, et qui est annexé à la *scala* n° 43 de la Bibliothèque nationale. Ce document, intéressant à divers titres, n'a cependant qu'une valeur précaire dans ses rapports avec la phonétique copte. Je ne crois pas qu'il soit possible d'en tirer, sur cette matière, des conclusions définitives, comme on a voulu le faire, car elles s'appuieraient, en somme, de part et d'autre, sur des données incertaines ou insuffisantes. Composé en plusieurs fois et sans doute par des personnes différentes[1], il est formé d'éléments empruntés à plusieurs parlers provinciaux du français et peut-être aussi à l'italien. Maspero a même émis l'idée, fort plausible, que c'est un vocabulaire du patois mixte employé dans les villes du littoral syrien[2]. Ceux qui ont eu l'occasion d'être en contact avec certains interprètes égyptiens du Caire ou d'Alexandrie qui se piquent de parler le français, langue qu'ils ont apprise le plus souvent auprès de gens de condition et d'accents très divers, auront une juste idée de ce que l'on peut penser de la valeur de ce lexique. Quoi qu'il en soit, contrairement à ce que l'on a dit,

(1) G. Maspero, *Le vocabulaire français d'un Copte du xiiie siècle*, dans la *Bibl. égyptol.*, t. XXVII, p. 177.
(2) *Ibid.*, p. 179 et p. 198, note 3, *in fine.*

ⲧϣⲓⲛⲟⲩⲥ et ϫⲉⲛⲟⲩⲥ y représentent deux prononciations distinctes, dont on retrouve des exemples dans d'autres passages du vocabulaire. ⲧϣⲓⲛⲟⲩⲥ se rattache à la série ⲑϣⲁⲣⲡⲁⲛⲑⲉⲣ[1] *tšarpanter* «charpentier», ⲧϣⲓⲃⲉⲗⲉ[2] *tšibele* «cheval», ⲑϣⲁⲙⲉⲗ[3] *tšamel* «chameau», ⲧϣⲁⲣ[4] *tšar* «chair», du parler picard ou anglo-normand, autant que l'on peut voir. Dans ϫⲉⲛⲟⲩⲥ, le ϫ a le son *š* que nous lui connaissons déjà (voir plus haut, p. 33) et qui est de même apparent dans ϫⲁⲑⲉϩ[5] «chatte», ϫⲙⲉⲓⲍⲉ[6] «chemise» (*ch'mise*, ⲉⲓ = ⲓ), ϫⲁⲛⲑⲉ[7] «chante», ϫⲁⲣⲑⲣⲉ[8] «charte». Il est curieux que l'on ait rendu ici le *ch* par ϫ au lieu de ϣ, comme dans le complexe ⲧϣ. Cela tient évidemment à ce que l'attaque brusque de la syllabe initiale, provoquée par le ⲧ, détache et accuse plus nettement le son chuintant; tandis que dans les mots de la série suivante l'articulation du *ch*, plus molle et moins tranchée, se rapproche de celle du *j*, et par conséquent du ϫ, qui oscille entre *š* et *j*.

On notera que, à l'inverse de ce que nous avons constaté ailleurs, le ϭ ne sert jamais, dans ce texte, à rendre le *g* dur. Celui-ci est écrit par ⲅ : ⲅⲁⲣⲥⲉ[9] «garce», ⲅⲁⲣⲥⲟⲩⲙ[10] «garçon»; par ⲕ : ⲕⲁⲉⲓⲛⲉϩ[11] «gaine», ou par ϫ : ϫⲟⲩⲣⲧⲉ[12] «gourde». Il répond surtout au *g* doux ou au *j* : ⲗⲓⲡⲁⲛϭⲓⲗⲉ[13] «l'évangile», ⲗⲁⲁⲣϭⲁⲛⲑ[14] «l'argent», ϭⲓⲛⲑⲓⲗⲱⲙⲉ[15] «gentilhomme», ϭⲓⲛⲟⲩⲉ[16] «Génois», ϭⲁⲣⲣⲁ[17] «jarre», ϭⲁⲛⲇⲓⲛ (*sic*)[18] «jardin», ϭⲱⲛⲉ[19] «jaune», ϭⲟⲩⲥⲥⲓ[20] «je suis», et parfois, mais plus rarement, à notre *s* doux : ⲣⲁϭⲓⲛ[21] «raisin», ⲧⲁⲓϭⲱⲙⲉ[22] «des hommes», ⲙⲁϭⲟⲩⲛ[23] «maison», ⲥⲁⲣⲁϭϭⲓⲛ[24] «Sarrasin», par influence sans doute d'un accent de terroir que l'on a tenté d'expliquer de diverses façons. Nulle part en tout cas, dans la longue liste de mots qui compose ce lexique, il n'est possible de trouver une preuve de la prononciation *tš* du ϫ ou du ϭ.

Le ح est toujours représenté par ϩ : ⲁϩⲙⲁⲣ (form. XCIII, 183) أَحْمَر; ϫⲱϩⲉⲗ (form. XLI, 76) كُحْل; ⲙⲏⲣ̄ϩ (form. LVI, 114) مِلْح.

Le خ est figuré de même : ϩⲟⲩⲗⲁⲛϭⲁⲛ (form. XLIX, 92) خُولَنْجَان; ϩⲁⲩⲗⲉⲛ (form. LXXXVII, 169) خُولَان. Une fois pourtant, à la formule XCIII,

(1) G. Maspero, *Le vocabulaire français d'un Copte du xiiie siècle*, dans la *Bibl. égyptol.*, t. XXVII, p. 192. — (2) *Ibid.*, p. 199. — (3) *Ibid.*, p. 200. — (4) *Ibid.*, p. 196. — (5) *Ibid.*, p. 199. — (6) *Ibid.*, p. 202. — (7) *Ibid.*, p. 205. — (8) *Ibid.*, p. 207. — (9) *Ibid.*, p. 195. — (10) *Ibid.*, p. 195. — (11) *Ibid.*, p. 208. — (12) *Ibid.*, p. 208. — (13) *Ibid.*, p. 186. — (14) *Ibid.*, p. 193. — (15) *Ibid.*, p. 197. — (16) *Ibid.*, p. 211. — (17) *Ibid.*, p. 205. — (18) *Ibid.*, p. 201. — (19) *Ibid.*, p. 196. — (20) *Ibid.*, p. 202. — (21) *Ibid.*, p. 196. — (22) *Ibid.*, p. 194. — (23) *Ibid.*, p. 204. — (24) *Ibid.*, p. 212.

183, il semble qu'on l'ait rendu par ϣ, dans le mot ⲥⲁⲗⲛⲏϣ (ⲥⲁⲣⲛⲏϣ), que j'identifie avec زَرْنِيخ «arsenic»[1], que le traité d'alchimie orthographie correctement ⲥⲉⲣⲛⲏϩ, ⲥⲏⲣⲛⲏϩ[2]. Cette valeur ne se rencontre ni au manuscrit de Cambridge ni dans les *Théotokies*. Peut-être nous trouvons-nous en présence d'une erreur matérielle. Le mot est écrit en caractères cryptographiques ⲱⲑⲟⲱⲃⲁ, et il est possible que le scribe, voulant écrire ⲱⲑⲟⲱⲃϧ=ⲥⲁⲗⲛⲏϩ, se soit trompé entre le ⲁ (ϣ) et le ϧ (ϩ). Une faute du même genre figure à la formule C, 195, où on lit ⲟⲩ≡ϧ≡ ⲙⲡⲟⲍ≡, ⲟⲩⲉϩⲉ ⲛ̄ⲕⲁⲙⲉ, alors que le texte devrait régulièrement porter ⲟⲩ≡ϧ≡ ⲙⲡⲑⲍ≡, ⲟⲩⲉϩⲉ ⲛ̄ⲕⲁⲙⲉ «un bœuf noir». Le manuscrit de Cambridge[3] et le manuscrit copte-arabe de l'Institut français[4] transcrivent le خ par ϧ, lequel échange avec ϩ, qui, à son tour, permute parfois avec le ϣ[5]. La forme ⲥⲁⲗⲛⲏϣ peut s'expliquer par cet échange, bien qu'il soit soumis à une prononciation dialectale dont l'influence s'expliquerait mal, il semble, agissant sur un mot étranger. L'hypothèse d'un *lapsus calami* demeure, provisoirement, plus vraisemblable.

Le د est écrit par deux lettres qui se confondent ordinairement en copte, le ⲇ et le ⲧ : ⲁⲛⲇⲣⲁⲛⲓ (form. LVI, 114) اندرانى; ⲇⲁⲣⲃⲟⲩⲗⲃⲟⲩⲗ (form. XII, 29) دار فُلْفُل; ⲡⲉⲥⲉⲇ (form. XLV, 83) بَسَد; ⲁⲣⲡⲱⲣⲱⲧ (form. XLIV, 81) البُرُود; ⲥⲁⲙⲓⲧ (form. CLX, 315) سَمِيد; ⲥⲁⲛⲧⲉⲗ (form. XIV, 35) صَنْدَل.

Le ذ n'est pas représenté.

Le ر est transcrit à la fois par ⲣ et par ⲗ : ⲁϩⲙⲁⲣ (form. XCIII, 183) أَحْمَر; ⲁⲛⲥⲁⲣⲱⲑ (form. LV, 109) عَنْزَرُوت; ⲁⲥϥⲁⲣ (form. LVII, 116), ⲁⲥϥⲁⲗ (form. LXXXI, 160) أَصْفَر; ⲙⲱⲣ (form. XLI, 77), ⲙⲱⲗ (form. LII, 100) مُرّ. Il en est de même dans les fragments alchimiques publiés par Stern : ϩⲁϭⲁⲣ حَجَر[6] et ⲁ(ϣ)ϣⲏⲗⲁⲥ الشيراز[7]. Au manuscrit de Cambridge ainsi que dans les *Théotokies*, il est rendu seulement par le ⲣ.

[1] Les raisons de cette identification sont développées dans la note qui accompagne la traduction de la recette où le mot paraît.

[2] *Zeitschrift*, t. XXIII (1885), p. 110 (XI, 10) et p. 116 (XX, 3).

[3] P. Casanova, *Un texte arabe transcrit en caractères coptes*, dans le *Bull. de l'Institut français du Caire*, t. I, p. 12.

[4] É. Galtier, *Coptica-arabica*, dans le *Bull. de l'Institut français du Caire*, t. V, p. 106.

[5] A. Peyron, *Lex. ling. copt.*, p. 279; L. Stern, *Koptische Grammatik*, p. 25.

[6] *Zeitschrift*, t. XXIII (1885), p. 104 (II, 20).

[7] *Ibid.*, p. 107 (VII, 18).

Le ز est figuré par ⲥ : ⲥⲉⲣⲁⲟⲩⲁⲛ̄ⲧ (form. LI, 97) زَرَاوَنْد; ⲁⲛⲥⲁⲣⲱⲑ (form. LV, 109) عَنْزَرُوت; ϩⲁⲗⲉⲥⲟⲩⲛ (form. LIV, 106) حَلَزُون. Peut-être aussi par ⲍ : ⲁⲛⲍⲱⲛⲏ (form. CLVIII, 313) الزُونة, الزُونية. Il ne se rencontre ni au manuscrit de Cambridge ni dans les *Théotokies*. Le ⲍ correspond au ض et au ظ dans le premier de ces textes[1]. Le traité d'alchimie transcrit également le ز par ⲥ : ⲭⲟⲩⲥ كُوز[2], ⲥⲓⲛϭⲁⲣ زِنْجَار[3], même dans le mot ⲁⲡⲣⲓⲥ ابريز, ὄβρυζον[4], malgré que le son *z* soit marqué à la fois par la forme grecque et par la forme arabe.

Il est singulier que la valeur ⲥ ait prévalu à la fois dans le traité médical et dans le traité d'alchimie pour rendre le ز, car celui-ci a été figuré par ⲍ dans un certain nombre de transcriptions qui se rencontrent dans les lexiques copto-arabes. C'est le cas, par exemple, de ⲃⲁⲍⲉⲣⲱⲧ (Kircher, p. 174), ⲃⲁⲍⲓⲣⲱⲧ[5] بَارْزُود (*recte* بَارْزَد, du persan بيرزد, بيرزد) «Galbanum», de ⲍⲁⲙⲡⲁⲕⲟⲛ, donné par la *scala* bohaïrique comme nom de l'huile de Jasmin دهن زنبق (Kircher, p. 192), l'*oleum zambac*[6] des alchimistes du moyen âge, et de ⲍⲁⲛⲡⲁⲕⲟⲛ = ⲁⲣⲁⲣⲅⲩⲣⲟⲛ (ὑδράργυρος) زيبق (*scala* n° 44, fol. 65, v°, 1re col., l. 21) «mercure», variante ⲥⲁⲙⲡⲁⲕ[7], ⲥ̄ⲙⲡⲁⲕ[8], que le traité d'alchimie emploie en même temps que ⲥⲓⲡⲁⲕ[9], ⲥⲓⲡⲁⲅ[10] (زِيبَق). Les transcriptions latines ont conservé les formes *çaibac*[11] et *çeuhac*[12].

Notre auteur ne marque aucune différence entre les sifflantes س et ص, qu'il reproduit, comme le ز, par ⲥ : ⲗⲁⲃⲏⲥ (form. CXIII, 241) لَبِيس; ⲙⲓⲥ̄ⲕ (form. XLIII, 80) مِسْك; ⲥⲁⲡⲏⲣ (form. LI, 98) صَبِر; ⲥⲁⲛⲧⲉⲗ (form. XIV, 35) صَنْدَل.

[1] P. Casanova, *Un texte arabe transcrit en caractères coptes*, dans le *Bull. de l'Institut français du Caire*, t. I, p. 13 et 14.

[2] *Zeitschrift*, t. XXIII (1885), p. 108 (VIII, 21).

[3] *Ibid.*, p. 114 (XVII, 17).

[4] *Ibid.*, p. 111 (XIII, 11).

[5] V. Loret, *Les livres III et IV de la* Scala magna *de Schams-ar-Riâsah*, dans les *Ann. du Serv. des antiq.*, t. I, p. 58, n° 174 *p*.

[6] M. Berthelot, *La chimie au moyen âge*, t. I, p. 111, § 15 et 16, et p. 112, § 17.

[7] *Zeitschrift*, t. XXIII (1885), p. 107 (VII, 19).

[8] *Ibid.*, p. 115 (XVIII, 17). Je reviendrai plus tard sur ces formes singulières.

[9] *Zeitschrift*, t. XXIII (1885), p. 107 (VII, 19 et *passim*).

[10] *Ibid.*, p. 111 (XVII, 15).

[11] M. Berthelot, *La chimie au moyen âge*, t. I, p. 217, § 158.

[12] *Ibid.*, p. 226, § 201, et p. 227, § 203.

Le ش a son équivalent ordinaire ϣ : ⲙⲁⲣⲕⲁϣⲓⲑⲥ (form. XLV, 83) مَرْقَشِيتا ; ϭⲁⲩϣⲓⲣ (form. LXV, 127) جاوشير.

Le ض est, comme le د, écrit par ⲇ et par ⲧ : ϩⲱⲇⲱⲧ (form. LXXXI, 160) حُضُض, ce qui correspond à la prononciation actuelle de cette lettre dans l'arabe d'Égypte, le ض se distinguant pourtant, parfois, du د, par une nuance dans l'intonation. Le traité d'alchimie le rend seulement par ⲧ : ⲁⲡⲓⲁⲧ ابيض[1]. L'équivalence est la même dans les *Théotokies*[2]. Au manuscrit de Cambridge, au contraire, il est représenté par le ϫ[3].

Le ط est transcrit, de la même façon que le ض, par ⲇ et par ⲧ : ⲥⲱϣⲇ (form. CVIII, 222) سَعُوط ; ⲕⲟⲩϣⲧ (form. LXXXV, 166) كُشْط ; ⲕⲟⲩⲥⲧ̄ (form. CCXXXIV, 417) قُسْط ; ϣⲓⲧⲣⲁϭ (form. XII, 27) شيطَرج. Ici, comme pour la lettre précédente, le manuscrit de Cambridge s'écarte de notre traité. Il rend le ط au moyen du ⲑ surmonté ou non d'un petit ط[4]. Dans le texte copte-arabe des *Théotokies*, le ⲑ est figuré par ط et par ث[5]. Galtier remarque à ce propos que cela semble donner raison à Amélineau, qui croit que le ⲑ copte n'avait pas le son spirant du θ grec, mais était un $t+h$. Je crois également que cette opinion est fondée, bien qu'elle ne doive pas être prise d'une façon absolue et exclure le ⲑ $=\theta$. Le ⲑ, en copte, couvre certainement deux phonèmes distincts, d'où l'obligation dans laquelle le scribe du manuscrit de Cambridge s'est trouvé de différencier le ⲑ = ط (= ⲧ + ϩ) du ⲑ = ث (= θ) en plaçant un ط au-dessus du premier, à titre d'indice, comme il l'a fait pour d'autres lettres également sujettes à confusion : ⲕ = ق, ⲕ = ك, ϩ = ح et ϩ = ع. La preuve de cette polyphonie est donnée par le papyrus magique de Londres-Leyde, où les graphies [illegible] et [illegible] sont uniformément transcrites par ⲑ : [illegible] *tham* ⲑⲁⲙ (XIV, 11), [illegible] *thoutsi* ⲑⲟⲩⲑⲓ (XIV, 13), [illegible] *kalakantsi* ⲕⲁⲗⲁⲕⲁⲛⲑⲓ (III, 24), *καλκάνθη*. Le ⲑ résultant de la combinaison ⲧ + ϩ était un *t* palatal emphatique, par suite de l'adjonction de l'aspirée ϩ, et particulièrement approprié pour noter le son du ط. L'autre, que nous voyons exprimé en démotique par $t+s$, correspond bien au θ spirant des Grecs, et c'est ce qui d'ailleurs l'a fait choisir pour représenter le ث et le ث.

(1) *Zeitschrift*, t. XXIII (1885), p. 109 (X, 18).
(2) É. Galtier, *Coptica-arabica*, dans le *Bull. de l'Institut français du Caire*, t. V, p. 104.
(3) P. Casanova, *Un texte arabe transcrit en caractères coptes*, dans le *Bull. de l'Institut français du Caire*, t. I, p. 13.
(4) *Ibid.*, p. 13.
(5) É. Galtier, *op. cit.*, p. 105.

Le ظ n'est pas représenté.

Le ع, suivant les cas, est écrit par ⲁ : ⲁⲛⲥⲁⲣⲱⲑ (form. LV, 109) عَنْزَرُوت, et par ⲉ : ⲉⲣⲁⲕⲓ (form. CIX, 227) عَراق. Affecté d'un *ḍamma* ـُ et précédé d'un *fatḥa*, il est rendu par ⲱ : ⲁⲥⲥⲱⲱⲇ (form. CVIII, 222) السَّعُوط. Il ne figure que deux fois dans le traité d'alchimie sous le son *a;* mais il semble que l'auteur en ait marqué l'articulation particulière par le redoublement de l'ⲁ[1] : ⲁⲗⲁⲁⲛⲥⲁⲣⲟⲧ العَنْزَرُوت, ⲁⲗⲙⲟⲩⲥⲁⲁⲧ المُصَعَّد[2]. Ces exemples, cependant, ne sont pas absolument concluants, car le redoublement de l'ⲁ est peut-être dû, dans un cas, à la présence du *fatḥa*, dans l'autre à celle du *tešdid*. Le ع est exprimé d'une façon plus conventionnelle au manuscrit de Cambridge par ϩ surmonté d'un ع ou d'un *hamza* ء[3].

Le غ est représenté par ⲅ : ⲁⲛϯⲙⲁⲅ (form. XCIX, 194) الدِّمَاغ.

Le ف est transcrit par ⲃ et par ϥ : ⲁⲥⲃⲁⲣ (form. XLVII, 88) et ⲁⲥϥⲁⲣ (form. LVII, 116) أَصْفَر ; ⲕⲁⲗⲁⲛⲃⲟⲩⲗ (form. LIV, 107) et ⲕⲁⲗⲁⲛϥⲟⲩⲣ (form. XLIX, 92) قَرَنْفُل.

Le ق est figuré par ⲕ : ⲉⲣⲁⲕⲓ (form. CIX, 227) عَراق ; ⲁⲕⲗⲏⲙⲓⲁ (form. XLV, 82) أَقْلِيميا.

Le ك est rendu par ⲕ : ⲕⲟⲩϣⲧ (form. LXXXV, 166) كُشْط, mais surtout par ϫ : ϫⲓⲑⲓⲣϩ (form. CLXXVI, 336) كَثِيراء ; ϫⲓⲡⲣⲓⲑ (form. CIX, 227) كِبْرِيت.

Le ل, comme le ر, échange avec ⲣ et ⲗ. A trois reprises il est écrit ⲛ dans l'article ال sans que, pourtant, la lettre solaire ن entre en jeu : ⲁⲛⲁϩⲙⲁⲣ (form. XCIII, 183) الأحمر ; ⲁⲛϯⲙⲁⲅ (form. XCIX, 194) الدماغ, qui devrait être régulièrement transcrit ⲁⲧϯⲙⲁⲅ ; ⲁⲛⲍⲱⲛⲏ (form. CLVIII, 313) الزّونية, الزّوفة. Le fait se rattache sans doute au phénomène d'échange entre le ل et le ن constaté dans l'arabe vulgaire d'Égypte[4].

(1) Cette façon d'exprimer le son du ع a été pendant longtemps fréquente en Europe; les Orientaux appliquent parfois le même procédé lorsqu'ils transcrivent en lettres latines (cf. G. Maspero, *Introd. à l'étude de la phonét. égypt.*, dans le *Rec. de trav.*, t. XXXIX, p. 139-140).
(2) *Zeitschrift*, t. XXIII (1885), p. 114 (XVII, 17) et p. 110 (XI, 2).
(3) P. Casanova, *Un texte arabe transcrit en caractères coptes*, p. 14. On rapprochera cette transcription du fait signalé par Spitta bey (*Grammatik des arabischen Vulgärdialectes von Ægypten*, p. 24) de la confusion qui s'établit parfois, dans la prononciation, entre le ع et le ح.
(4) W. Spitta bey, *op. cit.*, § 8, p. 26. On trouve également, au lexique français de la *scala* n° 43, les mots «jardin» et «table» écrits ϭⲁⲛⲁⲓⲛ et ⲑⲁⲡⲛⲉϩ. Le ⲛ y représente à la fois *r* et *l* (G. Maspero, *Le vocabulaire français d'un Copte du XIIIe siècle*, dans la *Bibl. égyptol.*, t. XXVII, p. 201 et 208).

Le م et le ن sont représentés par leurs équivalents normaux Ⲙ et Ⲛ. Le ن est soumis à la règle d'assimilation usuelle en copte devant le ب : ⲤⲞⲨⲘⲠⲞⲨⲖ (form. XLIX, 92) سُنْبُل (σουμβούλ, σουμπούλ); mais nous trouvons aussi ⲔⲀⲖⲀⲚⲂⲞⲨⲖ (form. LIV, 107) et ⲔⲀⲖⲀⲚϤⲞⲨⲢ (form. XLIX, 92) قَرَنْفُل. Cette règle est du reste ordinairement observée dans la prononciation de l'arabe[1].

Le ه est transcrit par Ϩ : ϨⲚ̄ⲦⲒ (form. XII, 27) هِنْدِىّ. A la fin des mots, il conserve la même valeur : ϢⲈϮⲚⲈϨ (form. XII, 27) شَادِنَة; il y est rendu aussi avec le son *t* qu'il a parfois : ⲔⲞⲖⲖⲀⲐ (form. CII, 202) قُلّة. Enfin le terme ⲀⲚⲌⲰⲚⲎ (form. CLVIII, 313) semble fournir une troisième forme en Ⲏ. Mais l'on peut concevoir quelque doute à ce sujet. Le mot est écrit tantôt ⲀⲚⲌⲰⲚⲎ, dans la *scala* n° 44 (fol. 20, v°), tantôt ⲌⲰⲚⲎ, avec l'article, ϮⲌⲰⲚⲎ, dans la *scala* bohaïrique (Kircher, p. 310). La variante ⲀⲚⲌⲰⲚⲎ, qui se retrouve en deux autres passages du traité (form. CLXIV, 320, et ⲦⲀⲚⲌⲰⲚⲎ, form. CLXIV, 322), me fait croire qu'il a passé du grec ζώνη au copte par l'intermédiaire de l'arabe, ⲀⲚ étant l'article ال[2]. Les graphies زونة (زُونَة) et زونية, la dernière fournie par les *scalæ*, montrent que l'on a ajouté au grec le ة du féminin arabe et que le η final a été rendu de façons différentes. L'une devrait régulièrement aboutir à une désinence en ⲈϨ, *ⲌⲰⲚⲈϨ, comme ϢⲈϮⲚⲈϨ = شادنة, en Ⲁ, *ⲌⲰⲚⲀ, suivant la prononciation actuelle du ة, et qui a été relevée au manuscrit de Cambridge dans ⲠⲞⲔⲢⲀ, بُكْرَة[3], ou en Ⲉ, *ⲌⲰⲚⲈ, doublet phonétique de la précédente forme et qui est fréquent dans le traité d'alchimie : ⲀⲖⲔⲀⲢⲞⲞⲢⲈ[4] القارورة, ⲀⲖⲘⲀⲔⲤⲈ[5] المقسة, ⲀⲖⲔⲞⲢⲈ[6] الكورة (χώρα), ⲀⲖⲬⲀⲢⲢⲞⲞⲠⲈ[7] الخروبة. Dans l'autre, الزونية, dont l'orthographe est purement égyptienne, partant, plus proche du copte ⲀⲚⲌⲰⲚⲎ, on a tenu compte du η négligé dans زونة, ce qui donnerait *zôniyé* ou *zôny*, le ة tendant à s'élider dans la langue vulgaire[8]. Le Ⲏ, dans la prononciation moderne du copte, varie entre *a* (*e*) et *i*, sans règle définie. Le manuscrit des *Théotokies* rend le Ⲏ par ا, dont la valeur ordinaire est Ⲁ et Ⲉ, et par ى. De même, dans le papyrus médical, ainsi qu'au traité d'alchimie, le Ⲏ et l'Ⲓ couvrent généralement un ى. Il y a donc pour le moins apparence que le Ⲏ de ⲀⲚⲌⲰⲚⲎ réponde seulement au ى de الزونية, le ة étant tombé. Le cas reste néanmoins assez douteux, car ية a été interprété par ⲒⲈ au traité d'alchimie dans (ϨⲘⲞⲨ) Ⲛ̄ⲀⲖⲀⲚⲦⲢⲀⲚⲒⲈ[1] الاندرانية (ملح), si l'accord de genre entre ملح et اندرانى a été observé, comme Stern semble le supposer[2]. La prononciation traduite par cette graphie donnerait une finale en *ié*, *al-and(a)raniyyé*, qui est correcte. Mais d'autre part le manuscrit médical écrit ⲘⲎⲢ̄Ϩ ⲀⲚⲆⲢⲀⲚⲒ (form. LVI, 114), ce qui ramènerait à l'Ⲏ, prononcé Ⲓ d'ⲀⲚⲌⲰⲚⲎ. Ici, il convient de tenir compte, pour expliquer ce changement, que ملح est indifféremment du masculin et du féminin. Il se pourrait donc qu'ⲀⲚⲆⲢⲀⲚⲒ fût pour اندرانى, forme la plus fréquente, et qui se rencontre dans la *scala* n° 43 (fol. 33, v°, l. 2), ⲈⲖⲀⲤ ملح اندرانى, et dans la *scala* bohaïrique (Kircher, p. 205), ⲠⲀⲢⲀⲘⲀⲚⲞⲨⲌ الملح الندرانى (*sic*)[3]. Cette hypothèse trouverait un appui dans ce que la désinence ـِىّ est écrite, dans le même document, par la diphtongue ⲈⲒ, ⲀⲢⲘⲈⲚⲈⲒ (form. XI, 24) أَرْمَنِىّ, ⲬⲀⲢⲘⲈⲚⲈⲒ (form. XCI, 176) كَرْمَانِىّ, qui se résout de coutume en Ⲓ.

Le و est représenté par ⲞⲨ, jamais par Ⲃ, comme il l'est au manuscrit de Cambridge : ⲔⲞⲨϢⲎⲦ (form. LXV, 128) كوشاد; ⲖⲞⲨⲖⲞⲨ (form. XLV, 82) لُؤلُؤ; ⲤⲈⲢⲀⲞⲨⲀⲚ̄Ⲧ (form. LI, 97) زَرَاوَنْد, ou par Ⲩ (*w*), à la suite de ا : ϬⲀⲨϢⲒⲢ (form. LXV, 127) جَاوْشِير.

Le و long, ـُو, est rendu de plusieurs façons : 1° par ⲀⲨ : ϨⲀⲨⲖⲈⲚ (form. LXXXVII, 169) خُولَان; 2° par ⲞⲨ : ⲐⲞⲨⲐⲒⲀ (form. LVI, 113) تُوتِيَا; ⲚⲞⲨϢⲀⲦ̄Ⲣ (form. XI, 25) نُوشَادِر; ⲠⲈⲢⲚⲞⲨϤⲈ (form. XCIII, 184) بَرْنُوف; ⲀⲖⲬⲀⲘⲘⲞⲨⲚ (form. XCI, 176) الكَمُّون; 3° par Ⲱ : ⲀⲚⲤⲀⲢⲰⲐ (form. LV, 109) عَنْزَرُوت; ⲀⲤⲤⲰⲰⲆ (form. CVIII, 222) السَعُوط. Il y a ici application de la règle copte qui contracte la syllabe ⲞⲨ en Ⲱ.

Précédé d'un *fatḥa*, ـَو, il est écrit ⲀⲨ : ⲠⲀⲨⲢⲀⲔ (form. XI, 24) بَوْرَق; de même qu'au manuscrit de Cambridge : ⲒⲀⲨⲘ يَوم[4].

(1) W. Spitta bey, *Gramm. des arab. Vulgärdial. von Ægypten*, p. 13.

(2) Voir ce qui a été dit plus haut à propos du remplacement du ل par le ن dans l'article.

(3) P. Casanova, *Un texte arabe transcrit en caractères coptes*, dans le *Bull. de l'Institut français du Caire*, t. I, p. 15. Il y a dans les *scalæ* des exemples assez nombreux d'échange entre le ة et l'ا : قنا (Kircher, p. 183) pour قنة; كسيله (Idem, p. 182) pour كسيلا; كراويه (*scala* n° 44, fol. 66, v°, 1re col., l. 12) pour كرويا.

(4) *Zeitschrift*, t. XXIII (1885), p. 110 (XI, 4).

(5) *Ibid.*, p. 106 (VI, 3).

(6) *Ibid.*, p. 113 (XV, 16).

(7) *Ibid.*, p. 111 (XIII, 3).

(8) Cf. W. Spitta bey, *op. cit.*, p. 14.

(1) *Zeitschrift*, t. XXIII (1885), p. 113 (XV, 15).

(2) *Ibid.*, p. 118.

(3) L'orthographe الندرانى, bien que corrompue, est reconnaissable.

(4) P. Casanova, *Un texte arabe transcrit en caractères coptes* (*Bull. Inst. franç. du Caire*, t. I, p. 15).

Le ى est transcrit par ⲏ ou par ⲓ : ⲗⲁⲃⲏⲥ (form. CXIII, 241) لَبِيس; ⲁⲕⲗⲏⲙⲓⲁ (form. XLV, 82) اَقْلِيمِيا; ⲑⲟⲩⲑⲓⲁ (form. LVI, 113) تُوتِيَا; ⲙⲁⲙⲓⲣⲁⲛ (form. V, 14) مَامِيرَان. A la fin des mots, et précédé d'un *kesra*, ـِـ, il est rendu soit par ⲉⲓ (=ⲓ) : ⲁⲣⲙⲉⲛⲉⲓ (form. XI, 24) أَرْمَنِي; ⲭⲁⲣⲙⲉⲛⲉⲓ (form. XCI, 176) كَرْمَانِي; soit encore par ⲓ, dans ⲁⲛⲇⲁⲣⲁⲛⲓ (form. LVI, 114) اندرانى[1].

L'assimilation du ل de l'article avec les lettres solaires n'est pas observée avec une régularité complète. A côté de ⲁⲛⲛⲓⲕⲣⲏⲥ (form. XCIII, 181) النِقْرِس et de ⲁⲥⲥⲱⲱⲇⲁ (form. CVIII, 222) السَعُوط, nous trouvons ⲁⲣϯⲛⲁⲣ (form. CLXVII, 325) الدِينَار et ⲁⲛϯⲙⲁⲅ (form. XCIX, 194) الدِمَاغ. L'article ال est assez souvent écrit ⲁⲛ ainsi que je l'ai signalé (p. 41).

Le *fatḥa*, ـَـ, dont j'ai déjà eu l'occasion de parler à la lettre ا, est écrit par ⲁ : ⲁⲗⲭⲁⲙⲙⲟⲩⲛ (form. XCI, 176) الكَمُّون, ⲁⲗϩⲁⲙ (form. LV, 110) الخَام, ⲁⲥϥⲁⲣ (form. LVII, 116) اَصْفَر; par ⲉ : ⲡⲉⲥⲉⲇ (form. XLV, 83) بَسَد; et quelquefois par ⲓ : ⲥⲓⲛϭⲓⲡⲓⲁ (form. XI, 24) زَنْجَبِيل; ϩⲟⲩⲗⲓⲛϭⲁⲛ (form. XLIX, 92) خُولَنْجَان. A deux reprises, il est représenté par ⲱ, mais dans des cas particuliers : ⲁⲣⲡⲱⲣⲱⲧ (form. XLIV, 81) البَرُود, et ⲁⲥⲥⲱⲱⲇⲁ (form. CVIII, 222) السَعُوط. Pour le premier de ces mots, il est probable qu'il s'agit d'une forme locale vocalisée en *oû-ô*, البُرُود; quant à l'autre, le son *ô* est sans doute dû au voisinage du ع.

Le *kesra*, ـِـ, est rendu par ⲉ et par ⲓ : ϩⲉⲗⲑⲓⲑ (form. LVI, 113) حِلْتِيت; ϩⲓⲗⲓⲗⲓϭ (form. XLIII, 79) حِلِيلِج; ⲁⲛϯⲙⲁⲅ (form. XCIX, 194) الدِمَاغ; fréquemment par ⲏ : ⲥⲁⲡⲏⲣ (form. LI, 98) صَبِر; ⲙⲏⲣ̄ϩ (form. LVI, 114) مِلْح; ⲁⲛⲛⲓⲕⲣⲏⲥ (form. XCIII, 181) النِقْرِس, ou par le trait-voyelle ¯ : ⲥⲁⲡ̄ⲣ (form. XII, 28) صَبِر; ⲛⲟⲩϣⲁⲧ̄ⲣ (form. XI, 25) نُوشَادِر.

Le *ḍamma*, ـُـ, est également exprimé de plusieurs manières : 1° par ⲟ : ⲕⲟⲗⲗⲁⲑ (form. CII, 202) قُلَّة; 2° par ⲱ : ⲁⲣⲙⲱⲣ (form. CCXXXVI, 419) التُّمّر; ⲭⲱϩⲉⲗ (form. XLI, 76) كُحْل; ϩⲱⲇⲱⲧ (form. LXXXI, 160) حُضَض; ⲁⲣϥⲱⲗ̄ⲙ (form. XC, 174) البُرَام; 3° par ⲟⲩ : ⲕⲁⲗⲁⲛϥⲟⲩⲣ (form. XLIX, 92) قَرَنْفُل; ⲇⲁⲣⲃⲟⲩⲗⲃⲟⲩⲗ (form. XII, 29) دار فُلْفُل; ⲕⲟⲩⲥ̄ⲧ

[1] Voir ce qui est dit au sujet de ce mot, p. 43, à la lettre ه.

(form. CCXXXIV, 417) قُسْط; ⲕⲟⲩϣⲧ (form. LXXXV, 166) كُشْط. Les deux dernières formes dominent.

Les voyelles faibles sont toujours transcrites.

Je n'ai pas remarqué que l'auteur eût rendu le *tanoûîn*. Pourtant, il y en a peut-être trace dans le mot ⲡⲉⲣⲛⲟⲩϥⲉ (form. XCIII, 184) بَرْنُوف, et dans ⲥⲓⲗⲉϥⲉ (form. CXXXV, 277), ⲥⲓⲣⲉϥⲉ (form. CXXXVI, 279) que je rapproche de سِرَاف. M. Casanova a noté que le *tanoûîn* du *fatḥa* ـًا est représenté au manuscrit de Cambridge par la voyelle simple ⲁ ou ⲉ, ⲉⲓⲍⲁ ايضًا, ϫⲉⲇⲁⲉ جدًّا, sans le son nasal qui lui est ordinaire[1]. Il est possible qu'il soit indiqué ici de la même façon par ⲉ. La terminaison en *i* (ι, η) et en *in* d'un certain nombre de formes copto-arabes et gréco-arabes, ⲃⲁⲣⲛⲁⲃⲓⲛ برنوف, τζουλέβη, ⲍⲟⲩⲗⲗⲁⲡⲓⲛ جولاب, παντζάρι بنجر, ἔμβλικιν, ἔμβλιτζι, ἔμβληκι أملج, μερδηκούση مردجوش, مردقوش, me paraît tenir compte de la désinence casuelle de l'arabe.

Le *soukoûn*, ـْـ, est indiqué assez souvent. Il est figuré par une petite barre semblable au trait-voyelle, avec lequel on peut le confondre, et qui surmonte la lettre quiescente et celle qui suit : ⲕⲟⲩⲥ̄ⲧ (form. CCXXXIV, 417) قُسْط; ⲙⲏⲣ̄ϩ (form. LVI, 114) مِلْح; ⲙⲓⲥ̄ⲕ (form. XLIII, 80) مِسْك; ⲥⲉⲣⲁⲟⲩⲁⲛ̄ⲧ (form. LI, 97) زَرَاوَنْد; ⲭⲁⲣ̄ϩ (form. LVI, 113) كَلْح.

Ce signe orthographique ne figure pas dans le manuscrit de Cambridge. Il est au contraire relativement fréquent dans le traité d'alchimie, détail qui a échappé à Stern. Il se présente ici, comme au papyrus médical, sous l'aspect d'un trait, mais la position qu'il occupe est variable. Il est placé :

1° Au-dessus de la lettre quiescente : ⲁⲗⲭⲓⲡ̄ⲣⲓⲧ[2] الكِبْرِيت; ⲧⲣ̄ϩⲁⲙ[3] دِرْهَم;

2° Au-dessus de la lettre quiescente et sur la suivante, comme au papyrus médical : ⲁⲥⲥⲉⲣ̄ⲛⲏϩ[4] الزَرْنِيخ; ⲁⲗⲙⲏⲧ̄ⲕⲁⲗ[5] المِثْقَال; ⲧⲉⲣ̄ϩⲁⲙ[6], ⲧⲣ̄ϩⲁⲙ[7] دِرْهَم;

[1] *Un texte arabe transcrit en caractères coptes*, dans le *Bull. de l'Institut français du Caire*, t. I, p. 9.
[2] *Zeitschrift*, t. XXIII (1885), p. 109, § IX, 20.
[3] *Ibid.*, p. 111 (XII, 7).
[4] *Ibid.*, p. 110 (XI, 10).
[5] *Ibid.*, p. 115 (XVIII, 6).
[6] *Ibid.*, p. 112 (XIV, 7).
[7] *Ibid.*, p. 115 (XVIII, 16).

3° Il couvre la lettre quiescente et les deux premières lettres de la seconde syllabe : ⲁⲣⲙⲁⲣ̅ⲑ̅ⲁ̅ⲕ[1] المُرْتَك, ou cette syllabe tout entière : ⲁⲗⲙⲁⲧⲕ̅ⲁ̅ⲗ̅[2] المِثْقَال; ⲁⲗⲁϩ̅ⲙ̅ⲁ̅ⲣ[3] الأَحْمَر; ⲁⲗⲃⲁϩ̅ⲙ̅[4] الفَحْم; ⲁⲥⲥ[ⲓ]ⲡⲁ̅ⲕ̅[5] الزِّيْبَق;

4° Il surmonte la dernière lettre du mot : ⲧⲉⲣϩⲁⲙ̅[6]; ⲁⲗⲁⲥⲃⲁⲣ̅[7] الأَصْفَر; ⲁⲧⲧⲁⲗⲕ̅[8] الطَّلْق. La forme ⲁⲗⲙⲏⲥϯⲭ̅ⲉ[9] المَصْطَكَا semble appartenir à la même série, à moins qu'il ne faille lire ⲁⲗⲙⲏⲥϯ̅ⲭⲉ, ce qui le rattacherait au groupe précédent.

Cette classification est évidemment arbitraire et enregistre, j'en suis convaincu, du moins pour les deux dernières catégories, quelques maladresses de scribe. On ne peut croire, en effet, qu'un signe dont la position est fixe par fonction ait subi des déplacements aussi nombreux et variés. Il serait donc nécessaire de contrôler sur l'original, car Stern, ne s'étant pas rendu compte de la signification de ce trait, qui *a priori* semble placé au hasard, n'a peut-être pas apporté tout le soin nécessaire à le faire figurer, dans le texte imprimé, à l'emplacement qu'il occupe sur le manuscrit.

Le redoublement de la lettre marquée d'un *tešdid* n'est pas toujours observé. Nous trouvons ⲁⲗⲭⲁⲙⲙⲟⲩⲛ (form. XCI, 176) الكَمُّون; ⲕⲟⲗⲗⲁⲑ (form. CII, 202) قُلَّة, mais aussi ⲙⲱⲣ (form. XLI, 77) مُرّ; ⲁⲗϩⲁⲙ (form. LV, 110) الحَّام; ⲟⲩⲁϣⲁⲕ (form. LV, 109) أُشَّق.

Le *hamza*, ـٔ, est noté dans la graphie ⲟⲩⲁϣⲁⲕ (form. LV, 109) أُشَّق, qui rappelle l'ancienne transcription *vasac*[10].

(1) *Zeitschrift*, t. XXIII (1885), p. 103 (I, 1).
(2) *Ibid.*, p. 105 (IV, 20).
(3) *Ibid.*, p. 104 (III, 1).
(4) *Ibid.*, p. 113 (XV, 16).
(5) *Ibid.*, p. 106 (VI, 4). L'ı est restitué d'après l'orthographe ordinaire de ce mot dans le manuscrit.
(6) *Ibid.*, p. 111 (XIII, 7).
(7) *Ibid.*, p. 116 (XIX, 19).
(8) *Ibid.*, p. 113 (XVI, 5). Cet exemple est douteux en raison de la variante ⲁⲧⲧⲁⲗⲉⲕ, p. 109 (X, 17); on trouve, il est vrai, les variantes τάλαχ (ταλάχ) et τάλκ (M. Berthelot, *Coll. des anc. alchim. grecs*, texte grec, p. 350, V, vii, 1).
(9) *Ibid.*, p. 107 (VII, 18).
(10) Cf. P. Guigues, *Le livre de l'art du traitement*, p. 90*.

TABLEAU DE CONCORDANCE DES TRANSCRIPTIONS.

COPTE.	ARABE.	ARABE.	COPTE.
ⲁ	ا, ـَا, ـَ, ع	ا	ⲁ, ⲉ, ⲏ; ـَا, ⲁ, ⲉ, ¯
ⲃ	ب, ف	ب	ⲃ, ⲡ, ϥ
ⲅ	غ	ت	ⲑ
ⲇ	د, ض, ط	ث	ⲑ
ⲉ	ا, ـَا, ـَ, ع, ـِ	ج	ⲕ, ϭ
ⲍ	ز	ح	ϩ
ⲏ	ا, ى, ـِ	خ	ϩ, ϣ (par erreur?)
ⲑ	ت, ث, ة	د	ⲇ, ⲧ
ⲓ	ى, ـِى, ـَ, ـِ	ذ	n'est pas représenté
ⲕ	ج, ق, ك	ر	ⲗ, ⲣ
ⲗ	ل, ر	ز	ⲥ, ⲍ
ⲙ	م	س	ⲥ
ⲛ	ن	ش	ϣ
ⲝ		ص	ⲥ
ⲟ	ـُ	ض	ⲇ, ⲧ
ⲡ	ب	ط	ⲇ, ⲧ
ⲣ	ر, ل	ظ	n'est pas représenté
ⲥ	ز, س, ص	ع	ⲁ, ⲉ
ⲧ	د, ض, ط	غ	ⲅ
ⲩ	و, dans او et ـَوْ, ⲁⲩ	ف	ⲃ, ϥ
ⲫ		ق	ⲕ
ⲭ	ك	ك	ⲕ, ⲭ
ⲯ		ل	ⲗ, ⲣ
ⲱ	ـُو, ـُ, ـُع	م	ⲙ
ϣ	ش, خ (par erreur?)	ن	ⲛ
ϥ	ب, ف	ه	ϩ
ϩ	ح, خ, ه	ة	ⲑ
ϫ		و	ⲩ, ⲟⲩ; ـُو, ⲱ, ⲁⲩ, ⲟⲩ; ـَوْ, ⲁⲩ; او, ⲁⲩ
ϭ	ج	ى	ⲏ, ⲓ; ـِى, ⲉⲓ (= ı)
ϯ	دى, ـِد	ـَ	ⲁ, ⲉ, ⲓ
ⲁⲩ	او, ـُو, ـَوْ	ـِ	ⲉ, ⲏ, ⲓ, ¯
ⲉⲓ	ـِى	ـُ	ⲟ, ⲱ, ⲟⲩ
ⲟⲩ	و, ـُو, ـُ	ـْ	—
—	ـَا, ـِ		

IX. — POIDS ET MESURES.

Les poids indiqués dans les recettes de ce traité appartiennent au système métrologique gréco-romain. Les sigles qui servent à les écrire se retrouvent dans les manuscrits médicaux grecs et, sauf variantes légères pour quelques-uns, dans les listes de notations techniques contenues dans les manuscrits d'alchimie, en particulier dans le manuscrit grec n° 2327 de la Bibliothèque nationale[1].

La livre (*λίτρα*), ⲗ/[2], ⲗⲓ[3], ⲗⲓⲧⲣⲁ[4], ⲗⲓⲧⲣⲉ[5], est figurée par trois signes différents : ⲗ̄ (form. XX, 44), ⲗ̄ (form. CLXXXVII, 350; CXCI, 356), ⲗ̄ (form. CXV, 244). L'un, ⲗ̄, est composé des deux premières lettres superposées du mot ⲗⲓⲧⲣⲁ, ⲗⲓ. C'est la forme classique[6]. Les deux autres en dérivent apparemment, bien que l'on n'en distingue plus avec netteté les éléments constitutifs. Nous verrons dans la suite que l'obole est aussi représentée par des sigles de plusieurs types. La présence de ces variantes est vraisemblablement due au fait que l'auteur, ayant puisé à divers ouvrages, a conservé les abréviations sous le dessin qu'elles revêtaient dans ceux-ci. Elles se rencontrent en effet groupées en quelques passages seulement du manuscrit et non réparties dans l'ensemble du texte, ainsi que cela n'aurait pas manqué de se produire si elles avaient fait partie de la série des signes pondéraux dont il se servait à l'ordinaire.

L'once (*οὐγκία*, *οὐγγία*), ⲟⲅⲕⲓⲁ, ⲟⲅⲅⲓⲁ, ⲟⲛⲅⲓⲁ[7], ϩⲁⲟⲩⲛⲅⲓⲁ[8], est écrite par l'abréviation ordinaire, ꜰ (*γο*)[9].

La drachme (*δραχμή*) est représentée par le signe ⊱ qui se rencontre, mais tourné en sens inverse, ⊰, dans les notations alchimiques du manuscrit grec n° 2327 de la Bibliothèque nationale[10]. On l'écrivait plus ordinairement par $<$, la demi-drachme étant figurée par le même signe renversé $>$.

[1] M. Berthelot, *Coll. des anc. alchim. grecs*, introd., p. 112 et seq.
[2] W. E. Crum, *Catal. of the Coptic manuscripts in the British Museum*, p. 258.
[3] *Ibid.*, p. 305.
[4] *Ibid.*, p. 471.
[5] *Ibid.*, p. 284.
[6] M. Berthelot, *op. cit.*, p. 120, l. 11.
[7] L. Stern, *Zwei koptische Urkunden aus Theben*, dans la *Zeitschrift*, t. XXII (1884), p. 150.
[8] W. E. Crum, *op. cit.*, p. 258.
[9] M. Berthelot, *op. cit.*, p. 120, l. 11. Le même signe est employé au papyrus magique de Londres-Leyde (XIV, 7, 10).
[10] *Ibid.*, p. 120, l. 15.

Le scrupule (*γραμμάριον*, *γράμμα*), ⲅⲣⲁⲙⲙⲁ[1], est indiqué par les lettres initiales de son nom, la haste de la seconde étant traversée par les deux barres abréviatives, ⲅⲣ; c'est la graphie usuelle des manuscrits médicaux grecs *γρ*.

L'obole (*ὀβολός*), ϩⲟⲃⲟⲗⲟⲥ[2], est généralement figurée par ϡ, une fois par ϡ (form. CXII, 240), ainsi que par ϡ (form. CXVIII, 250). Les deux derniers sigles servent souvent, comme on l'a vu, à écrire la diphtongue ⲉⲓ (§ VI, p. 14). J'ai hésité avant d'admettre qu'ils eussent la même valeur que ϡ. Cependant, l'examen des formules où ils se rencontrent rend cette identification vraisemblable. Il s'agit, dans la recette où le signe ϡ se trouve, d'un «grand collyre», ⲛⲟϭ ⲛ̄ⲕⲟⲗⲗⲓⲟⲛ, employé comme anthelminthique et composé d'un ϡ de vitriol vert et de trois ⲁ d'aloès malaxés avec du suc de choux. La première substance, à cause de sa nature irritante, devait nécessairement être administrée à faible dose, et le poids d'une obole ne semble pouvoir être dépassé. L'autre formule est celle d'un emplâtre à l'oxyde de plomb contenant cent ϡ de litharge, cent ϡ de sel, seize ϡ de résine, vingt ϡ d'asphalte et de l'huile. En comptant le ϡ pour une obole, on obtient un total de cent quarante-huit grammes[3] environ de matières médicamenteuses, l'huile non comprise, ce qui reste dans la moyenne du poids des emplâtres.

Il est plus difficile de fixer la valeur du poids représenté par ⲁ (form. CXII, 240). J'avais pensé qu'on dût y reconnaître la silique (*κεράτιον*) ou 1/3 d'obole, qui ne paraît dans aucun autre passage du manuscrit. Mais le rapprochement est impossible. La dose indiquée dans la formule est de trois ⲁ, c'est-à-dire d'une obole, si l'on admet que le ⲁ corresponde à la silique. Il est certain que, dans ce cas, l'auteur eût noté ce poids par le signe même de l'obole, ϡ ⲁ̄, et non par ⲁ ⲅ̄. L'hypothèse suivant laquelle ⲁ serait la silique reste donc sans base. Il est probable que nous avons affaire, de même que cela se produit pour l'obole, à une variante du signe de la drachme ou du scrupule. Le médicament décrit, un collyre destiné à être introduit dans le rectum, devait être d'un volume moyen. Il y entre une obole de vitriol vert et trois ⲁ d'aloès. La dernière matière constituait certainement la partie la plus considérable du remède. En admettant que ⲁ soit la drachme, nous aurions : une obole de vitriol (= 0 gr. 624) + trois drachmes d'aloès (= 11 gr. 25), soit au total 11 gr. 874, ce qui dépasse de plus du double le poids maximum (5 grammes, et même 3 grammes, d'après

[1] W. E. Crum, *Coptic manuscripts brought from the Fayyum*, p. 35.
[2] W. E. Crum, *Catal. of the Coptic manuscripts in the British Museum*, p. 138.
[3] Je compte ici d'après le système de Dioscoride basé sur l'once de trente grammes = huit drachmes de 3 gr. 75.

le *Codex*) que l'on donne actuellement aux suppositoires destinés aux adultes. Si au contraire le ɩ correspond au scrupule (1 gr. 25), l'ensemble des substances médicamenteuses serait de 4 gr. 36 (1 gr. 248 × 3 + 0 gr. 624) et s'écarterait fort peu de ce que pèse le suppositoire des modernes. Mais ici nous nous heurtons à la même objection que plus haut, concernant la silique, car 3 scrupules correspondent à une drachme, et le texte devrait porter ⳁ ⲗ̄, à moins d'erreur de la part du scribe. Étant donné que l'obole, écrite par ⲋ, figure déjà dans la même recette, et comme il ne peut s'agir ni de la silique, ni du scrupule, force est de revenir à la drachme, malgré le poids un peu fort pour un suppositoire, et de considérer, du moins provisoirement, que ɩ est une variante de ⳁ.

Les mesures employées pour les liquides sont seulement au nombre de deux, le ⲗⲁⲕ et l'ⲟⲩⲁⲑ ou ⲟⲩⲟⲑ.

Le ⲗⲁⲕ, var. ⲗⲟⲕ (Kircher, p. 148), ⲗⲟϭ (*scala* n° 44, fol. 105), qui est cité au papyrus magique de Londres-Leyde (XX, 11; XII 2 et *passim*), [illegible], et dont le nom se rapproche de celui du לג des Hébreux, est rendu par κοτύλη dans les *Septante* (X, 11; XII, 2 et *passim*). La contenance du cotyle est d'environ 0 l. 27 centil.

L'ⲟⲩⲁⲑ, ⲟⲩⲟⲑ, écrit pour ⲟⲩⲁⲧϩ, ⲟⲩⲟⲧϩ, est également mentionné au papyrus magique de Londres-Leyde (XXIV, 12, 20; v°, VII, 2, etc.), [illegible]. M. Griffith estime que l'*outeh* démotique représente peut-être un quart de *lok*[1]. Si l'on attribue à ce dernier, identifié au cotyle, une capacité moyenne de 0 l. 27 centil., l'ⲟⲩⲁⲑ devait correspondre approximativement à l'ὀξύβαφον (*acetabulum*) d'un peu moins de 0 l. 07 centil. La *scala* n° 44 (fol. 104) fournit un mot ⲟⲩⲟⲧϩⲉ que Peyron propose de corriger en ⲟⲩⲟⲧϩ[2]. La glose arabe le traduit par مغارف, pluriel de مغرفة, qui signifie «cuillère» et d'une manière plus générale tout ustensile servant à puiser de l'eau. Il est probable qu'il y a corrélation entre ⲟⲩⲟⲑ et ⲟⲩⲟⲧϩⲉ (ⲟⲩⲟⲧϩ), auquel cas ⲟⲩⲟⲑ serait une mesure analogue au κοχλιάριον ou au μύστρον. Le μύστρον est cité dans le fragment médical d'Akhmîm (form. IX) sous la forme ⲙⲓⲥⲧⲣⲁⲛⲟⲥ et, dans la *scala* bohaïrique sous celles de ⲙⲩⲥⲑⲏⲣ (Kircher, p. 130), ⲙⲩⲥⲑⲏⲣⲓ (Idem, p. 150), ⲙⲓⲥⲑⲩⲣⲓ (Idem, p. 216) ملعقة, la dernière étant donnée en variante de ⲕⲟⲕⲗⲓⲁⲣⲓⲟⲛ.

[1] *The demotic magical papyrus of London and Leiden*, trad., p. 150, note.
[2] *Lex. ling. copt.*, p. 156.

X. — CONVENTIONS POUR L'ÉTABLISSEMENT DU TEXTE IMPRIMÉ.

Le texte copte est reproduit sans aucun changement, tel qu'il figure en original, avec les fautes que le scribe y a introduites. Celles-ci sont signalées en note ou, lorsqu'il y a lieu, dans le commentaire qui accompagne la traduction. Il en est de même pour les lectures incertaines. Les signes de vocalisation, souvent omis, n'ont pas été rétablis.

Les lignes du manuscrit et les formules sont numérotées à la suite, sans qu'il soit tenu compte des lacunes qui isolent les fragments du début du traité, les premières en chiffres arabes, les autres en chiffres romains.

Les restitutions sont placées entre crochets [ ]. Si le rétablissement partiel ou total de la partie endommagée du texte est impossible, le nombre de lettres disparues est marqué approximativement par autant de points [.....], en prenant pour base d'appréciation la ligne située immédiatement au-dessus ou au-dessous de la lacune. Lorsqu'il n'a pas été possible d'évaluer exactement la proportion de caractères détruits, la lacune est annoncée par ....] ou par [..............., suivant que la déchirure du papyrus intéresse le commencement ou la fin d'une ligne, par .... (sans crochets), si elle se trouve au milieu d'une ligne.

Les renvois au texte sont faits au moyen du numéro de la formule accompagné de celui de la ligne : form. XI, 25.

Un certain nombre d'ouvrages cités dans les remarques jointes à la traduction du texte sont désignés soit par le seul nom de l'auteur, soit par leur titre abrégé. Ce sont :

'Abd ar-Razzâq, *Kašf ar-roumoûz* (كشف الرموز), édit. Ahmed ben Mourâd at-Turkî, 1 vol., Alger, 1321 de l'hégire.
Alexandre de Tralles, *Alexandri Tralliani medici absolutissimi libri duodecim. Razæ de pestilentia libellus. Omnes nunc primum de Græco accuratissime conversi multisque in locis restituti et emendati, per Ioannem Guinterium Andernacum*, Venise, 1555.
Avicenne, *Kitâb al-qânoûn fi'l-ṭibb* (كتاب القانون فى الطب), 1 vol., Rome, 1593.
Celse, *Traité de la médecine en huit livres*, édit. Des Étangs, 1 vol., Paris, 1859.
Dioscoride, *De materia medica*, édit. Max Wellmann (pour les livres I à IV), 2 vol., Berlin, 1906-1907; édit. C. Sprengel (pour le livre V), 2 vol., Leipzig, 1829-1830[1].

[1] M. Wellmann a procédé dans son édition des quatre premiers livres de Dioscoride à un numérotage nouveau des chapitres. C'est à cette classification que je me réfère. J'ai conservé, pour le livre V, l'ordre adopté dans l'édition de Sprengel.

Galien, *Œuvres anatomiques, physiologiques et médicales de Galien*, édit. Ch. Deremberg, 2 vol., Paris, 1854-1856; *Claudii Galeni opera omnia*, édit. C. G. Kühn, 22 vol., Leipzig, 1821-1833 (pour les citations du texte grec et des parties des œuvres non publiées par Deremberg).
Hippocrate, *Œuvres complètes d'Hippocrate*, édit. É. Littré, 10 vol., Paris, 1839-1861.
Ibn al-Baïṭâr = Leclerc, *Traité des simples par Ibn el-Beïthar*, 3 vol., Paris, 1877-1883 (imprimé dans les *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale*, t. XXIII, XXV et XXVI).
A. Kircher, *Lingua ægyptiaca restituta*, 1 vol., Rome, 1643.
Oribase, *Œuvres d'Oribase*, édit. Bussemaker et Ch. Deremberg, 6 vol., Paris, 1851-1876.
Pline, *C. Plinii secundi historiæ mundi libri XXXVII*, 1 vol., Lyon, 1561, et É. Littré, *Histoire naturelle de Pline*, 2 vol., Paris, 1883 (les divisions du texte sont indiquées d'après l'édition de Littré).
Rufus d'Éphèse, *Œuvres de Rufus d'Éphèse*, édit. Ch. Deremberg, 1 vol., Paris, 1879.
Théophraste, *Theophrasti eresii opera*, édit. F. Wimmer, 1 vol., Paris, 1866.
Géoponiques : Γεωπονικά, Geoponicorum sive de re rustica libri XX, édit. Is. Nicolas Niclas, 4 vol., Leipzig, 1781.
Papyrus Ebers : G. Ebers-L. Stern, *Papyros Ebers, das hermetische Buch über die Arzeneimittel der alten Ægypter in hieratischer Schrift*, 2 vol., Leipzig, 1875.
Papyrus Hearst : G.-A. Reisner, *The Hearst medicinal papyrus*, 1 vol., Leipzig, 1909.
Papyrus magique de Londres-Leyde : F. Ll. Griffith-H. Thompson, *The demotic magical papyrus of London and Leiden*, 3 vol., Londres, 1904-1909.
Papyrus médical de Berlin : W. Wreszinski, *Der grosse medizinische Papyrus des Berliner Museums*, 1 vol., Leipzig, 1909.
Papyrus médical de Londres : W. Wreszinski, *Der Londoner medizinische Papyrus und der Papyrus Hearst*, 1 vol., Leipzig, 1912.
Scala n° 43, scala n° 44 : manuscrits coptes n°s 43 et 44 (ancien fond) de la Bibliothèque nationale.

XI. — TEXTE ET TRADUCTION.

PREMIER FRAGMENT.

1

(1) ⳩ ϮⲠⲀϨⲢⲈ ⲈⲚⲂⲀⲖ [. . . . . (2) ⲚⲤⲘⲀϨⲞⲨ Ⲙ̄[Ⲛ̄(?) . . . . (3) ⲚⲒⲘ ⲘⲚ̄ ⸢ⲠⲀⲐⲞⲨⲤⲒⲤ⸣[. . . . . (4) ⲤⲘⲎⲢⲚⲎⲤ ⳨ ⲃ̄ ⲔⲞ[Ⲙ]ⲈⲞⲤ ⳨ ⲃ̄ ⲨⲆⲰ[Ⲣ . . . . (5)[. . . . .]ⲃ ⲈⲠⲈⲨⲘⲀ [. . . . .

(1) Remède pour les yeux . . . . ; (2) elle les enlèvera e[t[1] . . . . (3) quelconque et souffrance . . . . : (4) myrrhe deux drachmes, gomme deux drachmes, eau . . . . (5) . . . . à leur place . . . .

[1] Le ⲙ n'est pas certain. Le trait suscrit, qui est intact, couvrait en tout cas deux lettres, ce qui fait naturellement songer au groupe ⲙ̄ⲛ. Il me semble que la partie supérieure d'un des jambages de l'ⲛ est encore apparente.

Ligne 3 [1]. — ⲡⲗⲑⲩⲥⲓⲥ, *πάθησις*. Il ne reste plus que le bas des lettres de ce mot. La lecture que je propose présente néanmoins des garanties d'exactitude suffisantes, sauf sur un point peut-être. L'ⲗ et la désinence ⲥⲓⲥ ne laissent pas de doute. La lettre qui vient après l'ⲗ ne peut être qu'un ⲑ, ou un ⲟ, à l'extrême rigueur. L'écrasement du trait qui subsiste du caractère suivant est caractéristique de la haste de l'ⲩ. L'identification des deux barres du début est moins sûre. Leur écartement est sensiblement plus accusé que celui des jambages du ⲡ normal, ce qui ferait songer au groupe ⲧⲓ, seule interprétation, d'ailleurs, qui reste possible, si l'on écarte le ⲡ. En ce cas, il faudrait lire ⲧⲓⲗⲑⲩⲥⲓⲥ, *διάθεσις*. La raison qui m'a fait hésiter à choisir cette leçon est que ce mot se trouve toujours sous une graphie différente dans notre manuscrit : ϯⲗⲑⲩⲥⲓⲥ (form. CXXXVIII, 281) et ϯⲗⲑⲏⲥⲓⲥ (form. CCXXI, 398). D'autre part, le sens général du texte, autant qu'on peut encore le rétablir, semble plutôt exiger ⲡⲗⲑⲩⲥⲓⲥ.

Ligne 4 [2]. — ⲥⲙⲏⲣⲛⲏⲥ, *σμύρνα* (Dioscoride, I, 64). Les Coptes désignaient la gomme-résine du *Balsamodendron myrrha* Nees sous plusieurs noms : ⲥⲩⲛⲁⲣ (Kircher, p. 181), ⲥⲙⲏⲣⲛⲁ (Kircher, p. 282), var. ⲥⲙⲩⲣⲛⲁ (*scala* n° 44, fol. 65, v°, 1re col., l. 11) et ϣⲁⲗ (*scala* n° 44, *loc. cit.*). Notre auteur se sert parfois de l'expression arabe مرّ, avec ou sans l'article : ⲁⲣⲙⲱⲣ (form. CCXXXVI, 419), ⳅⲥⲣ = ⲙⲱⲣ (form. XLI, 77), et ⳅⲥⲟ = ⲙⲱⲗ (form. LII, 100). Le mot ⲥⲩⲛⲁⲣ est probablement d'origine égyptienne, mais sa forme antique n'a pas été encore retrouvée. Le nom indigène de la Myrrhe est ϣⲁⲗ. On le retrouve dans l'hiéroglyphique, et le démotique[1]. Il semble être d'introduction récente dans la langue. Ce terme ne paraît guère en effet avant les Ptolémées. Il ne figure dans aucun des livres médicaux ou similaires antérieurs à cette époque, non plus que dans le grand papyrus Harris, qui donne, pourtant, une nomenclature étendue de matières et de drogues végétales. Par contre, il est très fréquent dans le *Rituel de l'embaumement*[2], les inscriptions des temples d'Edfou, de Dendérah et de Kom-Ombo, ainsi que dans le papyrus magique de Londres-Leyde[3]. On pourrait conclure de ce fait que la Myrrhe fut connue tardivement en Égypte. Il est cependant fort probable que le *Balsamodendron myrrha* fut découvert au cours des expéditions entreprises dans les régions voisines de la mer Érythrée, dès le moyen empire, en même temps que les arbres qui fournissent l'Oliban, le Baume et les gommes-résines de même nature, que l'on confondait sous la dénomination collective d'*ânti*[4]. On a remarqué, il est vrai, que le

[1] F. Ll. Griffith-H. Thompson, *The demotic magical papyrus of London and Leiden*, IV, 6, 23; V, 5; VII, 2, 4; X, 32 et *passim*.
[2] G. Maspero, *Mém. sur quelques papyrus du Louvre*, p. 32, note 2, et p. 35.
[3] F. Ll. Griffith-H. Thompson, *loc. cit.*
[4] L'*ânti*, , proprement dit n'est pas la Myrrhe, comme certains auteurs l'ont admis (J. Dümichen, *Die Flotte*, p. 2; L. Stern, *Pap. Ebers*, Gloss., p. 9; H. Joachim, *Papyros Ebers*, p. 30, 31, 33, 35 et *passim*; G. A. Reisner, *Hearst med. Pap.*, p. 18; W. Wreszinski, *Der grosse medizinische Papyrus des Berl. Mus.*, p. 61, 70, 71; W. Golénischeff, *Le conte du naufragé*, p. 38; etc.), ni la Gomme arabique (J. Krall, *Studien zur Geschichte des alten Aegypten*, IV, 26-35, réfuté par V. Loret, *Études de droguerie égyptienne*, § I, dans le *Rec.*

[hiéroglyphes] n'est pas compris dans la liste des quatorze variétés d'*ânti* du *Laboratoire* d'Edfou [1]. Mais il est possible que cette liste copie un original antérieur aux Ptolémées, ce qui est le cas pour un bon nombre de textes du temple d'Edfou, et que la Myrrhe y porte le nom sous lequel elle fut introduite en Égypte [2]. Or, parmi les espèces d'*ânti* qu'elle cite, l'une, l'[hiéroglyphes] ou [hiéroglyphes], accuse certains caractères propres à la Myrrhe [3]. Il est de couleur rouge et présente des parties blanches à l'intérieur : [hiéroglyphes] [4]. La Myrrhe de choix est recueillie en petites masses irrégulières de teinte rouge sombre, dont la cassure montre des stries blanchâtres en forme de coups d'ongles, d'où le nom qui lui est donné de «Myrrhe onguiculée». L'[hiéroglyphes], *aham*, était connu dès le Nouvel Empire thébain et faisait partie des gommes-résines apportées du pays de Pouanît [5]. Il était utilisé en médecine, conjointement avec l'*ânti*-Oliban [6] et le *sontir*, [hiéroglyphes], la résine du *Pinus halepensis* L. [7].

Ligne 4 [3]. — ⲕⲟⲙⲉⲥ, *κόμμι*, de l'ancien égyptien [hiéroglyphes]. Ce mot paraît dans la suite du texte sous des orthographes diverses : ⲕⲟⲙⲙⲉ (form. XXII, 47), ⲕⲏⲙⲙⲉ (form. XXVII, 58), ⲕⲙⲙⲉ (form. LXIV, 124).

Ligne 4 [4]. — ϒⲁⲱ[ⲣ], *ὕδωρ*. L'ⲱ est légèrement endommagé, mais il est de toute façon certain. Le mot ϒⲁⲱⲣ se rencontre dans un autre passage du manuscrit (form. CCX, 378) : ϒⲁⲱⲣ [8] ⲛ̄ⲃⲣⲓⲟⲛ «eau (décoction) de lichen (*βρύον*)».

SECOND FRAGMENT.

II

(6) . . . .] ⲧⲁⲡ ⲛⲉⲉⲓⲟⲩⲁ ⲉⲧⲣⲱ[ϫ . . . .

(7) . . . . ⲁⲁ]ⲩ ⲛ̄ϥ ϩⲓ ⲙⲟⲟⲩ ⲛ̄ϣ[. . . . .

de trav., t. XVI, p. 147), mais l'Encens (cf. V. Loret, *La flore pharaonique*, 2e édit., p. 96). Lieblein a examiné la question en détail, dans un mémoire intitulé *Le mot* [hiéroglyphes] anti *n'indique pas myrrhe, mais encens, oliban*, et réuni des preuves décisives. Le terme *ânti* a disparu avec l'écriture hiéroglyphique. On ne trouve pas trace de son dérivé en copte. Les écrivains de l'Égypte chrétienne désignent l'Encens par le mot grec *λίβανος*. On a pensé pouvoir reconnaître dans l'expression *ἀέντιον*, qu'Hésychius explique par *αἰγύπτιον σμυρνίον*, le correspondant de [hiéroglyphes] (A. Wiedemann, *Sammlung altägyptischer Wörter*, p. 8, et F. Ll. Griffith-H. Thompson, *The dem. mag. pap. of London and Leiden*, t. III, p. 10). La ressemblance est accidentelle et le rapprochement n'offre aucune base sérieuse. Le *σμύρνιον* ou *smyrnion* de Dioscoride (III, 68) et de Pline (XXVII, 109, 1) ne répond en rien à la Myrrhe ni à l'Encens. C'est une plante ombellifère (*Smyrnium perfoliatum* L., *S. Dioscoridis* de Sprengel) qui doit son nom à l'odeur de sa racine, qui rappelle celle de la Myrrhe.

(1) G. Jéquier, *Sphinx*, t. XVI, p. 26, note 4.

(2) M. Jéquier est également d'avis (*loc. cit.*) que la Myrrhe doit figurer sous le nom d'une des espèces d'*ânti* désignées dans le texte d'Edfou.

(3) M. Loret (*La flore pharaonique*, 2e édit., p. 97) pense que l'*aham* correspond au *Bdellium* ou au *Balsamum*. Stern (*Papyros Ebers*, Gloss., p. 3) traduit ce mot par «*metallum quoddam ex Arabia apportatum*». L'erreur est évidente.

(4) É. Chassinat, *Le temple d'Edfou*, t. II, p. 205, l. 35.

(5) Cf. Éd. Naville, *The temple of Deir el Bahari*, t. III, pl. LXXIV.

(6) *Pap. Ebers*, XXX, 3.

(7) Cf. V. Loret, *Études de droguerie égyptienne*, dans le *Rec. de trav.*, t. XVI, p. 147.

(8) Ou peut-être ϒⲁⲱⲣ.

(6) . . . . corne de cerf calcinée . . . . (7) . . . . [fais]-en un collyre avec de l'eau de . . . .

Ligne 6 [1]. — ⲉⲉⲓⲟⲩⲁ. Cf. ⲓⲉⲓⲟⲩⲁ (Kircher, p. 165) et ⲉⲓⲟⲩⲁ (*scala* n° 44, fol. 19, v°, l. 6), ايل (hébreu אַיָּל). Il ne semble pas, contrairement à ce que Brugsch a supposé en le rapprochant de [hiéroglyphes] (*Dictionn. hiérogl.*, t. I, p. 206), que ce mot appartienne au vieux fond de la langue. On en trouve le prototype dans un passage du papyrus magique de Leyde (verso, X, 4) : [démotique]. Je n'en connais pas d'exemple plus ancien. Il a succédé au terme [hiéroglyphes] [1], [hiéroglyphes] [2], qui n'a pas laissé de traces en copte. La corne de cerf, [hiéroglyphes] [3], [hiéroglyphes] [4], [hiéroglyphes] [5], entrait dans un certain nombre de remèdes à l'époque pharaonique, en particulier pour des fumigations. D'après Dioscoride (II, 59), la corne de cerf calcinée, *ἐλάφου κέρας κεκαυμένον*, est hémostatique; on l'employait également contre les ulcères intestinaux, le dévoiement chronique, l'ictère, les écoulements utérins, l'ophtalmie purulente et comme détersif pour les ulcères de l'œil, enfin comme dentifrice. Avicenne (liv. II, p. ٢٤٠) lui reconnaît des propriétés identiques. Il dit qu'elle doit être calcinée jusqu'à ce qu'elle devienne blanche. Selon Ibn Zoher (*apud* Ibn al-Baïṭâr, n° 219), associée au vinaigre, elle guérit la lèpre et l'impétigo [6]. On la préparait de la façon suivante : après l'avoir coupée en petits morceaux, on la mettait dans un vase d'argile qu'on lutait; puis on la faisait cuire jusqu'à ce qu'elle devînt blanche; on la lavait ensuite comme on lave la cadmie [7].

Ligne 6 [2]. — La restitution ⲉⲧⲣⲱ[ϫ] = ⲉⲧⲣⲱⲕϩ est assurée par de nombreux passages du manuscrit (form. IV, 11; LV, 109; LXXVIII, 155 et *passim*).

Ligne 7 [3]. — ⲙⲟⲟⲩ ⲛ̄ϣ[. . . .]. La forme d'un petit fragment encore visible de la lettre qui suivait le ϣ me fait supposer que le mot endommagé doit être rétabli comme suit : ϣ[ⲟⲟⲃⲉ] ou ϣ[ⲱⲃⲉ] *cucumis*. Il est possible encore qu'il faille lire ϣ[ⲁⲙⲁⲣ]. L'eau de fenouil, ⲙⲟⲟⲩ ⲛ̄ϣⲁⲙⲁⲣ, est mentionnée ailleurs, dans un remède contre l'obscurcissement des yeux (form. CXIII, 241). Mais la restitution ϣ[ⲱⲃⲉ] me paraît plus probable. La nature de la maladie qu'il s'agissait de traiter ici ne nous étant pas connue, il est difficile de conclure [8].

(1) Tombeau de Ti; cf. H. Brugsch, *Dictionn. hiérogl.*, t. III, p. 904.

(2) P. E. Newberry, *Beni-Hasan*, t. II, pl. IV. L'animal est représenté au tombeau de Tî, ainsi qu'au tombeau de Baqit, à Beni-Hassan, ce qui permet de l'identifier sans difficulté. Un cerf figure dans le tribut du Rotenou, en l'an 38 de Thoutmôsis III (*Urkunden*, t. IV, p. 718, l. 12) : [hiéroglyphes]. Le déterminatif du mot *hanen* est en mauvait état. M. Sethe dit qu'il est «fast wie ein Giraffenkopf». Un examen attentif de l'original montrerait certainement que ce n'est pas une tête de girafe, mais celle d'un cerf dont les cornes sont détruites.

(3) *Papyrus Ebers*, XLVIII, 16.

(4) M. Wreszinski (de même que Brugsch, *Dictionn. hiérogl.*, t. III, p. 904) transcrit le groupe [hiéroglyphes] par *'b* (*Der grosse medizin. Pap. des Berl. Mus.*, Gloss., p. 117, *s. v.*), sans tenir compte de la variante [hiéroglyphes] fournie par le papyrus Ebers et du dérivé copte ⲧⲁⲡ.

(5) Ostracon n° 3255 du Louvre, cf. W. Spiegelberg, *Varia*, § III, dans le *Rec. de trav.*, t. XV, p. 67.

(6) Le remède préconisé par Ibn Zoher présente une certaine analogie avec l'*Esprit de Minderer*.

(7) Le produit ainsi obtenu est un phosphate de chaux. De nos jours, il entre dans la composition de la décoction blanche de Sydenham (*decoctum album*) ordonnée dans les cas de diarrhée aiguë et chronique.

(8) Je soupçonne pourtant qu'il devait être question d'une affection de l'œil et que le collyre dont la formule est mutilée est de la même nature que celui que Celse (VI, 6, 16) décrit sous le nom de *διὰ κέρατος*.

TROISIÈME FRAGMENT.

III

(8) ϣⲁⲗⲁⲥⲛⲟϥ ⲛⲁⲛⲟⲩ[ⲥ. . . . . (9) ⲏⲣⲡ̄ ⲛ̄ⲁⲥ ⲭⲣⲱ ⲙ̄ⲙⲟⲥ ⲥⲁ[ⲃⲟⲗ].

(8) Bon hémostatique . . . ., (9) vin vieux; emploie-le à l'extérieur.

Ligne 8 [1]. — ⲗⲁⲥⲛⲟϥ est composé de ⲗⲁ, cf. ⲉⲗ, ⲱⲗ, *tollere, auferre, removere,* et de ⲥⲛⲟϥ *sanguis.* Voir la variante ϣⲁⲥⲛⲟϥ, form. XL, 75. Dans les papyrus médicaux de la période pharaonique, les remèdes destinés à produire l'hémostase sont nommés [hieroglyphs] (*Pap. Ebers*, LVII, 6 et 12, LXXVII, 17; *Papyrus de Berlin*, XII, 9).

Ligne 9 [2]. — ⲭⲣⲱ, χρῶ (χράομαι).

Ligne 9 [3]. — ⲥⲁⲃⲟⲗ est rétabli d'après la formule IX, 22, qui, de même que celle-ci, concerne une préparation hémostatique.

IV

(10) ⲟⲩⲡⲁϩⲣⲉ ⲉⲧⲃⲉ ⲛ̄ⲃⲁⲗ ⲉⲧⲕⲏⲕ ⲕ[. . . . . (11) ⲫⲑⲁ ≡ⲫⲣ̊ⲥⲩ ⲋ ⲁ̄ ⲕⲟⲙⲉⲟⲥ ⲋ [. . . . . (12) ⲥⲓϣⲉ ⲛ̄ⲧⲣⲉ ⲥⲓϣⲉ ⲛ̄ⲁⲃⲟⲩⲕ ≡ⲏ𐅵[ⲥ. . . . . (13) ⲥⲓϣⲉ ⲛ̄ⲫⲓⲗⲭⲟ≡ ⲙⲟⲟⲩ ⲛ̄ⲏϭⲉ ≡ⲏ[ⲭⲥⲫ. . . . .

(10) Remède pour les yeux privés de cils[. . . . ., (11) plomb brûlé une once, gomme. . .once, ..., (12) fiel de milan, fiel de corbeau, miel. . . . ., (13) fiel de vautour, suc de poireau [frais. . . . .

Ligne 10 [1]. — ⲃⲁⲗ ⲉⲧⲕⲏⲕ. L'affection appelée ⲃⲁⲗ ⲉⲧⲕⲏⲕ devait être assez répandue en Égypte, car elle est mentionnée à maintes reprises dans le manuscrit. C'est la même qui est désignée sous le nom de ⲕⲁⲕⲃⲁⲗ dans la traduction copte bohaïrique du *Lévitique* (xxi, 20), où elle prend place parmi les maladies ou infirmités qui, chez les Juifs, rendaient impropre aux fonctions de sacrificateur. Le texte correspondant des *Septante* donne πτίλλος τοὺς ὀφθαλμοῦς. Le sens premier de ⲕⲏⲕ est fixé par la *scala magna* (Kircher, p. 233), qui rend ⲉϥⲕⲏⲕ par مقشر «décortiqué, dépouillé de son enveloppe, épluché, mis à nu», et précisé par notre traité même qui, à deux reprises, formule le traitement qu'il convient d'appliquer à ceux dont les jambes sont ⲕⲏⲕ ou ⲉⲧⲕⲏⲕ, c'est-à-dire «écorchées» : ⲟⲩⲁ ⲉⲣⲉ ⲛⲉϥⲥⲏⲃⲉ ⲕⲏⲕ (form. CLXXXV, 347), ⲟⲙⲉⲟⲥ ⲟⲛ ⲛ̄ⲥⲏϥⲉ ⲉⲧⲕⲏⲕ (form. CLXXXVI, 348). L'expression

ⲕⲁⲕϩⲣⲁϥ «*qui pilos faciei decorticados habet*», «*qui barbam habet erasam*»[1], complète la démonstration. Ainsi, ⲕⲏⲕ indique d'une façon générale, soit isolément, soit en composition, l'état particulier résultant de la disparition totale ou partielle, quelle qu'en soit la cause, de ce qui enveloppe ou revêt naturellement une partie quelconque du corps, peau ou poil suivant le cas. Ce peut être une excoriation, une desquamation aussi bien que la condition ou l'aspect de la peau lorsqu'elle est privée, par suite de la chute accidentelle, de l'épilation ou de l'action du rasoir, du poil qui la recouvre normalement. Le but auquel tendent les différents traitements du ⲃⲁⲗ ⲉⲧⲕⲏⲕ, et qui est la régénération des cils, permet de reconnaître le caractère essentiel de la maladie ou du moins l'un de ses symptômes : ⲟⲩⲁ ⲉⲣⲉ ⲛⲉϥⲃⲁⲗ ⲕⲏⲕ ⲉⲕⲟⲩⲱϣ ⲉⲧⲣⲉⲩⲣⲱⲧ ⲃⲟⲩϩⲉ (form. CVII, 220) «quelqu'un dont les yeux sont glabres, si tu veux que ses paupières se garnissent de cils»[2]; ⲝⲩⲣⲟⲛ ⲉⲛⲁⲛⲟⲩϥ ϣⲁϥⲑⲉⲣⲁⲡⲉⲩⲉ ⲛ̄ⲛ̄ⲃⲁⲗ ⲉⲧⲕⲏⲕ ϣⲁϥⲧⲣⲉⲩⲕⲁϩⲕ̄ ⲛ̄ⲥⲉⲣ̄ⲃⲟⲩϩⲉ (form. CII, 199) «bonne poudre, qui guérit les yeux atteints de glabréité et fait cesser l'atrichie»[3]. Le tour elliptique de ces phrases, de la dernière surtout, où le verbe ⲣⲱⲧ est sous-entendu, à moins que l'on n'ait oublié de l'écrire, les rend légèrement obscures. Il semblerait presque que l'on dût donner ici à ⲃⲟⲩϩⲉ la valeur βλεφαρίδες au lieu de celle de βλέφαρα qui lui est ordinaire. Mais il n'est pas nécessaire de recourir à cette conjecture, qui n'est justifiée par aucun texte. ⲣⲱⲧ, ainsi que j'aurai l'occasion de l'exposer en détail par la suite (form. XXIII), a, dans le cas particulier qui nous occupe, le sens complexe de «produire des poils, se couvrir de poils, être garni de poils». On dit ⲟⲩϣⲁⲣ ⲛ̄ⲉⲥⲱⲟⲩ. . . . . ⲉϥⲣⲏⲧ ⲛ̄ⲕⲁⲗⲱⲥ[4] «une peau de mouton..... bien fournie, bien garnie, de poils». Quelques autres passages du traité, rédigés d'une manière plus intelligible, viennent à l'appui de cette interprétation. Je n'en citerai que deux pour l'instant : ⲉⲧⲃⲉ ϩⲉⲛⲃⲟⲩϩⲉ ⲉⲩⲟ ⲛ̄ⲗⲉⲡⲥⲉⲗⲉⲡⲥⲉ ⲉⲕⲟⲩⲱϣ ⲧⲣⲉⲩⲣⲱⲧ ⲕⲁⲗⲱⲥ (form. CI, 197) «pour des paupières atteintes de lippitude, si tu veux qu'elles se garnissent bien de cils», et, dans l'ordre inverse, puisqu'il s'agit cette fois du trichiasis, qui nécessite l'ablation des cils et un traitement propre à les empêcher de repousser : ⲟⲩⲁ ⲉⲣⲉ ⲛⲉϥⲃⲁⲗ ⲱ ⲛ̄ⲃⲟⲩϩⲉ ⲉⲧⲙ̄ⲧⲣⲉⲩⲣⲱⲧ ⲛ̄ϭⲉ (form. CC) «quelqu'un dont les yeux ont des paupières qui ne doivent plus produire de cils». Le passage suivant d'une formule du papyrus Ebers (LXIII, 14) concernant la même maladie, [hieroglyphs], pourra être utilement comparé à la dernière phase, dont il confirme le sens. Il résulte encore de ce parallèle, pour l'ensemble des exemples précités, que la forme ⲧⲣⲉⲣⲱⲧ répond à l'hiéroglyphique [hieroglyphs] «faire pousser, croître, des poils», l'idée exprimée par [hieroglyphs] étant rendue en copte par le verbe ⲣⲱⲧ seul.

La chute des cils, ou ptilose, peut avoir plusieurs causes. Elle a le plus souvent pour origine la blépharite sous l'une quelconque de ses variétés. Il n'est donc pas hasardeux de dire que c'est ce mal, si commun en Égypte, que l'auteur a eu en vue ici. La *Vulgate*, d'ailleurs, au

[1] M. Kabis, *Auctarium lexici coptici Amedei Peyron*, dans la *Zeitschrift*, t. XIII (1875), p. 56.

[2] Litt. : «quelqu'un dont les yeux sont glabres, si tu veux qu'ils (les yeux) fassent garnir de poils les paupières».

[3] Je traduis par approximation. Si le passage n'est pas fautif, la forme verbale ⲣ̄ⲃⲟⲩϩⲉ constitue un idiotisme dont je ne connais pas d'exemple, mais qui a, je pense, le sens de ⲣⲱⲧ ⲃⲟⲩϩⲉ que je lui attribue conjecturalement.

[4] G. Zoëga, *Cat. cod. copt.*, p. 67.

Lévitique, porte *lippus* «chassieux» où les *Septante* écrivent *πτίλλος τοὺς ὀφθαλμούς*, les deux textes employant ainsi, pour rendre la même idée, l'image de deux des symptômes les plus apparents de la blépharite glanduleuse ou psorophtalmie : d'une part l'état résultant de l'écoulement de l'humeur sécrétée par la conjonctive palpébrale, de l'autre, la dépilation qui succède presque toujours à l'ulcération du rebord des paupières occasionnée par le contact de cette humeur. La version copte ṣa'îdique donne de son côté la variante ϵϥο λϵϥ, diversement et inexactement traduite en plusieurs occasions, ainsi que j'aurai l'occasion de l'établir, et qui a la même signification que l'expression ϵϥο ⲛ̄λϵπϲϵλϵπϲϵ «atteint de lippitude» de notre manuscrit (form. CI). Les médecins anciens, tout en classant à part la *πτίλωσις* ou *πτίλος*, le سلاق d'Avicenne (liv. III, p. ٣٢٥), ont pourtant reconnu, en particulier Avicenne, qu'elle est tributaire de la blépharite, et la description qu'en fait le célèbre médecin arabe se rapporte étroitement aux symptômes de l'ophtalmie ciliaire. Notre auteur adopte la même doctrine, car il ordonne un traitement commun pour la ptilose et la blépharite glanduleuse : ⲛ̄ⲃⲁⲗ ⲉⲧⲕⲏⲕ ⲙ̄ⲛ ⲛⲉⲧϣⲟⲩⲟ ⲣⲙⲉⲓ ⲉϥϫⲏϥ ⲉⲡⲉⲥⲏⲧ (form. VI, 15) «les yeux glabres et ceux qui laissent couler des larmes âcres»; ⲛⲉⲧϣⲟⲩⲟ ⲣⲙⲉⲓ ⲉϥϫⲏϥ ⲉⲡⲉⲥⲏⲧ caractérise nettement l'émission d'humeur corrosive qui se développe au cours de la dernière affection.

Ligne 11 [2]. — ⳁⲑⲁ ⲍⳁⲣ̄ⲥⲩ, ⲧⲁⲑ ⲉⲧⲣⲱϫ, pour ⲧⲁⲧϩ ⲉⲧⲣⲱⲕϩ. Le ⲧⲁⲑ ⲉⲧⲣⲱ̀ϫ est le *κεκαυμένος μόλυβδος* de Dioscoride (V, 96). Pour sa préparation, voir Dioscoride (*loc. cit.*), Pline (XXXIV, 50) et Berthelot (*Coll. des anc. alchim. grecs*, introd., p. 265).

Ligne 12 [3]. — ⲍⲏⳉ[ⲥ], ⲉⲃⲓⲱ.

Ligne 13 [4]. — ⲥⲓϣⲉ ⲛ̄ⳁⲍⲁⲟⲍ, ⲥⲓϣⲉ ⲛ̄ⲧⲛⲟⲩⲗⲉ (ⲛⲟⲩⲣⲉ,). Le fiel de vautour entrait dans la composition d'un collyre pour les taies de l'œil (Avicenne, *apud* Ibn al-Baïṭâr, n° 1038; voir aussi Oribase, *Euporistes*, IV, 24, t. V, p. 713).

Ligne 13 [5]. — ⲏϭⲉ : ⲡⲣⲁⲥⲁ · ⲡⲣⲁⲥⲟⲛ (*πράσον*) · ⲡⲏϭⲉ الكرات (*scala* n° 44, fol. 82, r°, 1re col., l. 7-8; *scala* n° 43, fol. 57, r°, l. 6); ⲏϭⲓ (Kircher, p. 196), *Allium porrum* L. M. Loret a identifié la plante avec le ⲏϭⲉ[1]. Ce rapprochement a de fortes chances d'être exact.

Ligne 13 [6]. — ⲍⲏ[ⲁⲥⳁ], ⲉⲃ[ⲟⲩⲱⲧ], pour ⲉϥⲟⲩⲱⲧ. Je crois distinguer, au bas de la cassure qui a emporté la troisième lettre, l'extrémité du trait oblique qui traverse le ⲗ.

V

(14) [ⲝ]ⲍⲩⲣ]ⲟⲛ ⲉⲛⲁⲛⲟⲩϥ ⲙⲁⲙⲓⲣⲁⲛ ⳓ ⲁ̄ [..................]
ⲅ̄ⲣ ⲁ̄ [.................

(14) Bonne [poud]re : curcuma long une obole,................ un scrupule................

Ligne 14 [1]. — ⲍⲩⲣⲟⲛ, *ξηρόν*, litt. : «sec». Ce mot paraît déjà dans le papyrus magique de Londres-Leyde (verso, IV, 14) : , avec le sens qu'il emprunte ici. Il est

(1) *Recherches sur quelques plantes connues des anciens Égyptiens*, § X, dans le *Rec. de trav.*, t. XVI, p. 1 et seq.

écrit pour *ξήριον*. On nommait *ξήρια* les médicaments administrés sous forme de poudres[1]. J'emprunte la restitution à la formule XLVI, dans laquelle le mâmîrân figure également (l. 85). La lacune est trop peu étendue pour contenir les premières lettres du terme ⲕⲟⲗⲗⲓⲟⲛ (*κολλύριον*), qui conviendrait de même si, comme il y a lieu de le croire, il s'agit d'un remède pour les yeux.

Ligne 14 [2]. — ⲙⲁⲙⲓⲣⲁⲛ مَامِيرَان, *μεμηρέν*, *μαμηρέ* (B. Langkavel, *Botanik der späteren Griechen*, p. 29). On admet communément que le mâmîrân est la Grande Chélidoine, *Chelidonium majus* L.[2]. Les botanistes arabes se sont souvent montrés hésitants, ou même contradictoires, sur son identification. «Le mâmîrân, dit Ibn al-Baïṭâr (n° 2080, voir aussi n° 1607), c'est la petite espèce de racines jaunes», عروق صفر. Nous lisons dans un autre passage de son ouvrage (n° 744), que la Chélidoine, خاليدونيون, «c'est ce que les médecins appellent les racines jaunes». Sous la rubrique عروق الصباغين «racines des teinturiers», il revient avec de plus amples détails sur la question : «Ce sont les racines jaunes, l'herbe aux hirondelles, بقلة الخطاطيف[3]. Il y en a deux espèces, dont une grande, qui s'appelle en persan *zerddjoûbé*, زردجوبه[4], *hourd*, هرد, en arabe, et que l'on dit être le Curcuma, كركم, et une petite espèce que l'on dit être le mâmîrân, ماميران» (n° 1525). Il fait suivre cet exposé de la description, tirée de Dioscoride (II, 180), du *χελιδόνιον μέγα* et d'une citation particulièrement intéressante d'Al-Ghafeky : «La plupart des traducteurs et des commentateurs prétendent que la petite espèce (de racines jaunes[5]) est le mâmîrân, tout comme la plupart prétendent que la grande est le Curcuma..... Le Curcuma vient de l'Inde..... Le mâmîrân vient de la Chine. Ses propriétés se rapprochent de celles du Curcuma..... Ces espèces de racines sont aussi un produit de l'Espagne, du pays des Berbères et du pays grec. Elles sont beaucoup plus actives que celles qui nous viennent du dehors. Les Grecs donnent à la plante le nom de *khâlidoûniaûn* (خاليدونيون, *χελιδόνιον*) ou d'herbe à l'hirondelle, الخطافية, et c'est aussi le nom qu'elle porte en Espagne.» A l'article كركم, Curcuma (n° 1917), citant encore Al-Ghafeky, il précise les indications précédentes : «On dit que c'est la racine de la plante appelée par Dioscoride خاليدونيون طو ماغا (*χελιδόνιον τὸ μέγα*). C'est la grande espèce des racines dites tinctoriales, عروق الصباغين. Ce sont les racines jaunes. La plante qui les fournit porte le nom d'herbe aux hirondelles, بقلة الخطاطيف. Quant au Curcuma connu chez nous, il consiste en racines qui viennent de l'Inde[6] et que l'on appelle *hourd*[7].»

(1) Cf. Celse, V, 11, 1, et Oribase, *Œuvres*, t. V, p. 132.

(2) J.-J. Clément-Mullet, *Le livre de l'agriculture*, t. II 2, p. 114, note 1; L. Leclerc, *Traité des simples par Ibn el-Beïthar*, t. III, p. 289, n° 2080; *Kachef er-roumoûz*, p. 219, n° 580; J. Berggren, *Guide français-arabe vulgaire*, appendice premier (herbier), col. 840; P. Guigues, *Le livre de l'art du traitement*, p. 24*. M. Guigues, depuis la publication de ce dernier ouvrage, a identifié le mâmîrân avec les rhizomes du *Coptis Tecta* Wallich (*Les noms arabes dans Sérapion*, p. 111, n° 502).

(3) Les Arabes donnent encore à la Chélidoine différents noms qui, tous, sont une traduction plus ou moins littérale du grec : حشيشة الخطاطيف، ذو الخطاطيف (cf. P. Guigues, *Les noms arabes dans Sérapion*, p. 110 et 111, n°s 501 et 502). الخطافية, L. Leclerc, *op. cit.*, n° 1525.

(4) Persan : زردجوبه.

(5) Leclerc (*op. cit.*, t. II, p. 441) sous-entend ici le mot *chélidoine*, ce qui est une erreur manifeste, comme le montre le contexte et l'article n° 2080.

(6) Un autre auteur auquel Ibn al-Baïṭâr emprunte également dit qu'il est apporté du Yémen et des îles de l'Inde (n° 1917). Il s'agit de l'archipel Malais, d'où nous vient encore le Curcuma.

(7) *Curcuma tinctorius* Guib., Safran des Indes.

Avicenne (liv. II, p. ٢١١) ne consacre que quelques mots au mâmîrân : خشب كعقد مايلة الى السود فيها انعطاف قليل وهو احد من عروق الصباغين «c'est un bois en quelque sorte noueux qui tire sur le noir et est un peu recourbé; c'est une des racines des teinturiers». Voici ce qu'il écrit au sujet de la Chélidoine, خاليدونيون[1] (liv. II, p. ٢٧٥) : قال بعضهم هو العروق ويقال له ماميران وقال اخرون صغيره وكبيره الزردجوش «quelques-uns prétendent que ce sont les racines que l'on nomme mâmîrân; d'autres disent qu'il y en a une petite (espèce), qui est le mâmîrân, et une grande, qui est le curcuma[2]». Abstraction faite de la qualification insolite de «bois», خشب, qui s'expliquerait d'ailleurs assez bien par l'un de ses noms locaux, «bois du vent», عود الرج (Ibn al-Baïṭâr, n° 1607), le mâmîrân, tel que l'a décrit Avicenne, peut facilement être identifié avec le *Curcuma longa* L. Le Curcuma long se présente sous la forme de tubercules cylindriques de la grosseur du doigt, courbés et légèrement annelés, revêtus d'une mince écorce grise.

Au résumé, les racines tinctoriales dites «racines jaunes» constituaient deux groupes :

a) La grande espèce, laquelle comprenait : 1° le *Chelidonium majus* L., originaire d'Espagne et du Maghreb; 2° le *Curcuma tinctorius* Guib. (safran des Indes), provenant des Indes; var. *C. rotunda*.

b) La petite espèce, le mâmîrân, ou Petit Curcuma, importé de Chine[3]; var. *C. longa*.

ʿAbd ar-Razzâq (p. ١٠١) l'appelle كركم رقيق «Curcuma mince», ce qui est la caractéristique de la variété *C. longa* (épaisseur : 0 m. 01 cent. à 0 m. 02 cent.) et la distingue clairement de la variété *rotunda* (épaisseur : 0 m. 02 cent. à 0 m. 05 cent.).

Les Arabes, ne connaissant pas la plante qui fournit le Curcuma[4], mais ayant remarqué que les propriétés colorantes et médicinales de celui-ci sont les mêmes que celles des rhizomes du *Chelidonium majus*, en ont conclu qu'ils avaient une origine commune, ce qui leur a fait dire que le كركم et le ماميران sont les racines de l'herbe aux hirondelles. Comme le montre Al-Ghafeky, ils établissaient pourtant une distinction de genre entre la grande racine jaune de l'Espagne et de l'Afrique du Nord, qui est bien la Grande Chélidoine, et celle qui leur parvenait de l'Inde. C'est donc une erreur de considérer qu'il s'agit toujours spécifiquement de la Grande Chélidoine lorsqu'ils parlent de l'herbe aux hirondelles. L'identification exacte ne peut être assurée qu'autant que le lieu de production est mentionné. Il semble d'ailleurs que quelques botanistes arabes aient choisi abusivement cette expression comme nom générique des plantes dont on tirait les produits colorants jaunes, par quoi s'expliquerait la synonymie singulière établie par ʿAbd ar-Razzâq (p. ٣٧) entre la Chélidoine, بقلة الخطاطيف, et la Gaude (*Reseda luteola* L.), ليرون.

[1] L'édition de Rome porte par erreur خاليدومنون.

[2] Le mot زردجوش, bien que Freytag l'ait admis, est d'allure suspecte. Il semble du reste qu'il se présente de façon variable dans les manuscrits d'Avicenne. La traduction latine de Costa et Monge donne en effet les transcriptions *aluardachule*, *alzardahune*, qui, rétablies en caractères arabes, correspondent à الوردخولة, الزردحونة. On reconnaîtra sans peine dans la dernière de ces formes une orthographe vicieuse de l'expression الزردجوبه (persan الزردچوبه) qu'Al-Ghafeky indique comme étant le nom persan du Curcuma. Cette leçon doit être évidemment substituée à الزردجوش.

[3] Il nous vient encore de la Chine une sorte de Curcuma d'excellente qualité.

[4] Il en a été de même en Europe, où l'on a cru pendant longtemps que le *C. longa* et le *C. rotunda* étaient les rhizomes de deux plantes différentes.

De nos jours, le *Chelidonium majus* n'est guère connu que sous le nom de mâmîrân[1]. Berggren fait figurer dans son droguier une grande et une petite espèce de mâmîrân, dont la dernière, selon lui, serait la Petite Scrofulaire[2], attribution du reste assez suspecte, qui n'a été relevée ni par Forskal ni par Schweinfurth.

Langkavel (*Botanik der späteren Griechen*, p. 29) signale, dans le grec médiéval, l'emploi des mots *κούρκουμ*, *μεμηρέν*, *μαμερέ*, directement empruntés à l'arabe, avec le sens de Chélidoine. Il y a là une erreur d'interprétation, car كركم (*κούρκουμ*) n'a jamais eu cette valeur, et je viens de montrer que le ماميران a été confondu à tort avec la Chélidoine.

Les Coptes, qui ont connu le Curcuma par l'entremise des Arabes, ont naturellement emprunté à ceux-ci le nom de cette drogue que leur langue ne possédait pas. Nous trouvons dans la *scala* bohaïrique l'équivalence ⲙⲁⲙⲓⲣⲱⲛ عود رج (Kircher, p. 187). Le mot ⲙⲁⲙⲓⲣⲱⲛ répond à la forme مَامِيرُون, variante de ماميران. Quant à l'expression عود رج, c'est, d'après Ibn al-Baïṭâr (nos 4 et 1607), le nom donné en Égypte au mâmîrân et à l'écorce d'Épine-Vinette[3], بربارس, *Berberis vulgaris* L., que les médecins du Caire emploient, dit-il, en place du mâmîrân de Chine ou de La Mecque, ماميران مكى. En glosant ⲙⲁⲙⲓⲣⲱⲛ par le nom égyptien du *Curcuma longa*, l'auteur du vocabulaire dissipe toute équivoque et fixe la différence qu'il convient de faire entre le mâmîrân et la Grande Chélidoine. Les lexiques ṣaʿîdiques, au contraire, s'en tiennent à la synonymie traditionnelle *χελιδόνιον* = ماميران : ⲭⲓⲗⲟⲇⲟⲛⲓⲟⲛ (*scala* n° 43, fol. 33, v°, l. 15), ⲭⲏⲗⲓⲧⲱⲛⲓⲟⲛ ماميران (*scala* n° 44, fol. 66, v°, 1re col., l. 22). Mais ils négligent la grande espèce de «racines jaunes» كركم, qui est citée dans le lexique bohaïrique : ⲟⲩⲕⲣⲓⲕⲓⲟⲛ كركم (Kircher, p. 184). ⲕⲣⲓⲕⲓⲟⲛ dérive du grec *κρόκιον* et signifie «qui tient du safran, qui a la couleur du safran».

Le nom égyptien de la Grande Chélidoine cité par Dioscoride (II, 180), *μοθόθ*, a été rapproché de l'hiéroglyphique [hiéroglyphes][4], assimilé jusqu'alors à ⲙⲉⲑⲗⲓⲟ عصفر (Kircher, p. 189), qui désigne la fleur du Carthame et parfois la plante elle-même. M. Loret a montré que cette identification est impossible et que le [hiéroglyphes] répond au Céleri cultivé (*Apium dulce*)[5].

VI

(15) [Ϩⲙⲉⲟ]ⲥ ⲕⲉ ⲉⲕϩⲱⲧⲁ ⲉⲛⲃⲁⲗ ⲉⲧⲕⲏⲕ ⲙ̄ⲛ ⲛⲉⲧϣⲟⲩⲟ

[1] G. Schweinfurth, *Arabische Pflanzennamen*, p. 70. Omis par Muschler.

[2] *Guide français-arabe vulgaire*, appendice premier, col. 840.

[3] Ou à l'écorce de sa racine (Idem, n° 4).

[4] A. Wiedemann, *Sammlung altägyptischer Wörter welche von klassischen Autoren umschrieben oder übersetzt worden sind*, p. 30. L'idée a été reprise et développée quelques années après par G. Ebers (*Papyrus Ebers. Die Maasse und das Kapitel über die Augenkrankheiten*, p. 99), qui semble avoir ignoré le travail de M. Wiedemann. L'attribution du mot *μοθόθ* à la langue égyptienne n'est d'ailleurs pas absolument certaine. Les manuscrits de Dioscoride ne s'accordent pas tous sur ce point. L'un d'eux donne la variante *Γάλλοι μοθόθ*, *Αἰγύπτιοι μονας*. Le Pseudo-Apulée donne le nom d'*othonea* au *Chelidonium majus* en égyptien; il attribue d'autre part le mot *mopop* (corruption évidente de *μοθόθ*) à la langue dace (cf. M. Wellmann, *Pedanii Dioscoridis Anazarbei de materia medica*, t. I, p. 250).

[5] *Recherches sur plusieurs plantes connues des anciens Égyptiens*, § XI, dans le *Rec. de trav.*, t. XVI, p. 4 et seq.

ⲣⲙⲉⲓ[1] ⲉϥϫⲏϥ ⲉⲡⲉⲥⲏⲧ ϥϫ[ⲟⲛⲧ ⲅⲁⲣ[2]] (16) ⲛ̄ⲧⲟⲧⲉⲛ ⲁⲙⲏⲣⲁⲥ ⲧⲣ ⲁ̄ ⲕⲁⲫⲱⲣⲁ ⲧⲣ ⲁ̄ ⲥⲙⲏⲣⲛⲏⲥ ⲧⲣ ⲁ̄ ⲱⲫⲥⲝ≡ⲗⲱ ⲧⲣ ⲁ̄ ⲁⲗⲗⲱ[ⲏⲥ][3] (17) ⲑⲛⲟⲟⲩ ⲕⲁⲗⲱⲥ ⲁⲁⲩ ⲛ̄ⲝⲩⲣⲟⲛ ⲭⲣⲱ ⲉⲣⲟⲟⲩ ϣⲁⲩⲗⲟ

(15) [Semblabl]e. Autre (remède à l'usage) externe pour les yeux qui n'ont point de cils et pour ceux qui laissent couler des larmes âcres; [il a été expérimenté] (16) par nous-mêmes : amidon un scrupule, camphre un scrupule, myrrhe un scrupule, antimoine un scrupule, alo[ès]; (17) broie-les bien; fais-en une poudre; emploie pour eux; ils guériront.

Ligne 15 [1]. — ⲟⲙⲉⲟⲥ, ὅμοιος. Voir form. XXVII, XXVIII et *passim*.

Ligne 15 [2]. — ⲉⲕⲝⲱⲧⲁ, ἔξωθεν (?).

Ligne 15 [3]. — ⲛⲃⲁⲗ..... ⲛⲉⲧϣⲟⲩⲟ ⲣⲙⲉⲓ ⲉϥϫⲏϥ ⲉⲡⲉⲥⲏⲧ. Il s'agit ici de l'ophtalmie purulente ou de la blépharite glanduleuse, qui provoquent toutes deux un écoulement plus ou moins abondant d'humeur, dont le contact irrite et enflamme la peau. Ces affections sont communes en Égypte, la première surtout, qui s'attaque en particulier aux enfants en bas âge.

Ligne 15 [4]. — ϫⲏϥ est écrit pour ϫⲏⲃ, ὀξύς, *acutus, acidus*.

Ligne 15 [5]. — ⲅⲁⲣ, γάρ.

Ligne 16 [6]. — ⲁⲙⲏⲣⲁⲥ paraît être, en tenant compte des échanges ordinaires ⲏ-ⲩ, ⲣ-ⲗ, ⲁ-ⲟ, l'adjectif ἄμυλος employé substantivement avec le sens d'ἄμυλον «amidon». L'amidon, d'après Ibn al-Baïṭâr (n° 2224), calme l'inflammation et les rugosités des paupières, tarit les larmes et dessèche les ulcères de l'œil, ce qui s'adapte fort bien au cas présent. Le nom de l'amidon est écrit de façon variable en plusieurs autres passages de notre papyrus : ⲁⲙⲏⲗⲗⲟⲩ (form. CLXXX, 341), ⲁⲙⲏⲗⲗⲟⲛ (form. CCX, 378) et ⲁⲙⲉⲗⲟⲩ (form. XI, 25; LXIV, 124; LXVI, 130, etc.). Le manuscrit d'Akhmîm offre la variante ⲁⲙⲁⲗⲉ (form. IV).

Ligne 16 [7]. — ⲕⲁⲫⲱⲣⲁ, كافور, καφόρα, κάφουρα, κάπφουρα, κάμφωρα. La *scala* bohaïrique met en regard de l'arabe كافور un mot ⲍⲟⲡⲓⲥⲥⲁ (Kircher, p. 187), écrit ⲍⲱⲡⲓⲁ̀ⲥⲁ dans les *scalæ* n°s 43 (fol. 32, v°, l. 8) et 44 (fol. 65, r°, 2e col., l. 13), qui peut donner lieu à confusion, car il est évidemment détourné de son sens originel. Ce mot correspond en apparence au grec ζωπίσσα, qui désigne la poix que l'on raclait sur la coque des bateaux et qui entrait dans la confection de certains onguents (Dioscoride, I, 72, 5; Pline, XVI, 23, 3, et XXIV, 26). Les Arabes nomment cette substance زفت السفن (Ibn al-Baïṭâr, n° 1115). Ce n'est certainement pas d'elle qu'il s'agit ici, mais bien du Camphre, comme on va le voir. La même expression se retrouve en effet dans le composé ⲣⲓⲍⲟⲍⲟⲡⲓⲥⲥⲁ, عرق الكافو (Kircher,

[1] Il ne subsiste plus que le bas des onze lettres qui précèdent. Celles-ci étaient intactes lorsque j'ai copié le texte.

[2] Pour la partie restituée du texte, voir la formule LXXX, 158. Le bas du ϫ est visible.

[3] L'indication de la dose n'était certainement pas inscrite à la suite du mot ⲁⲗⲗⲱ[ⲏⲥ], car le petit fragment de papyrus brisé à l'extrémité de la ligne ne pouvait porter plus de deux lettres. C'est un oubli qui se renouvelle en plusieurs endroits du manuscrit.

p. 182[1]) «racine de camphre»[2], qui est le nom du *Curcuma Zerumbet* Roxb. (cf. Ibn al-Baïṭâr, n°s 1097 et 1533)[3]. Ces deux exemples concordants prouvent donc que les Coptes appliquaient au Camphre, pour des raisons qu'il est malaisé de discerner, en même temps que la dénomination classique ⲕⲁⲫⲱⲣⲁ, celle de ⲍⲟⲡⲓⲥⲥⲁ (var. ⲍⲱⲡⲓⲁ̀ⲥ̧ⲁ) qui était réservée chez les Grecs à une drogue toute différente.

Ligne 16 [8]. — ⲱⲫⲥⲝ≡ⲗⲱ, ⲥⲧⲓⲙⲉⲟⲥ, στίμμι (Dioscoride, V, 99), *stimmi* (Pline, XXXIII, 33).

Ligne 16 [9]. — ⲁⲗⲗⲱ[ⲏⲥ], ἀλόη (Dioscoride, III, 22), *aloe* (Pline, XXVII, 5). La restitution est contrôlée par les formules LVI, 114; LXIV, 124; LXXX, 159; etc. L'auteur donne souvent à l'Aloès son nom arabe : ⲥⲁⲡⲏⲣ (form. LI, 98), ⲥⲁⲡ̄ⲣ (form. XII, 28; XLI, 77; etc.), صَبِر.

La *scala* bohaïrique distingue, par l'orthographe et par le genre, le nom de la plante : ϯⲁⲗⲗⲟⲓⲥ الصبارة (Kircher, p. 198), de celui du produit médicamenteux que l'on prépare avec le suc de ses feuilles : ⲡⲓⲁⲗⲗⲟⲏ الصبر (Kircher, p. 182 et 256)[4]. Mais il ne semble pas que cette règle ait été toujours rigoureusement observée, à en juger par un passage du manuscrit médical du Vatican sur lequel je reviendrai plus loin.

Les mots صَبَّارَة et صَبِر sont employés par les droguistes arabes avec un sens assez étendu. Ils ne se rapportent pas seulement à l'Aloès et à son extrait, mais d'une façon plus générale aux plantes amères et au suc qu'on en tire. Une formule du texte médical du Vatican (form. VIII), qui assimile la Scille à l'Aloès, permet de constater qu'il en était également ainsi chez les Coptes : ⲉⲕϣⲁⲛϫⲓ ⲙ̄ⲡⲉⲭⲩⲗⲟⲥ ⲛ̄ⲧⲥⲕⲓⲗⲗⲁ ⲉⲧⲉ ⲧⲁⲗⲗⲱⲓⲥ ⲧⲉ ⲙⲛ̄ ⲛⲉⲛ̄ϩⲟⲩⲛ ⲛ̄ⲟⲩⲗⲟⲙⲱⲡⲉⲡⲟⲛ (*sic*) ⲛ̄ⲅ̄ ⲧⲁϩ̄ⲥⲟⲩ ⲥⲉⲛⲁϭⲙ̄ⲧⲟⲛ «si tu prends le suc (χυλός) de la scille (σκίλλα), qui est l'aloès (ἀλόη), et l'intérieur d'un melon (μηλοπέπων), et que tu en enduises les (pieds)[5], ils seront soulagés».

Kircher (p. 256) signale une prétendue variété d'Aloès dont il n'y a pas lieu, après examen, de tenir compte :

ⲡⲓⲁⲗⲗⲱⲏ السمندل الصبر «*alia species Aloë*».

Elle ne pourrait être maintenue qu'à la condition de corriger سمندل en سمنجانى. Ce serait, dans ce cas, l'«Aloès bleu», الصبر السمنجانى, l'une des trois espèces mentionnées par les médecins et les naturalistes arabes (cf. Avicenne, liv. II, p. ٢٣٢, et Ibn al-Baïṭâr, n° 1388). Mais il n'est pas nécessaire de recourir à cet expédient. La glose arabe se compose de deux mots entièrement indépendants et qui rendent chacun un des sens particuliers du terme ⲁⲗⲗⲱⲏ : الصبر «l'aloès», السمندل «la salamandre» (ou «le phénix»), ce que Kircher n'a pas compris.

[1] Kircher a lu par erreur الكافور. La *scala* du Caire (V. Loret, *Les livres III et IV de la* Scala magna *de Schams-ar-Riâsah*, dans les *Ann. du Serv. des antiq.*, t. I, p. 58, n° 156*p*) est fautive : ⲣⲓⲝⲟⲍⲟⲡⲓⲥ̧ⲥⲁ.

[2] Kircher, se méprenant sur le sens de عرق (عِرْق) «racine», cependant indiqué par ⲣⲓⲍⲟ (ῥίζα), qu'il a confondu avec عرق (عَرَق) «sueur, exsudation», a rendu inexactement عرق الكافور par «*sudor camphoræ, humor qui ex arbore fluit*» au lieu de «*radix camphoræ*».

[3] La *scala* n° 43 (fol. 32, v°, l. 10) fournit un autre nom du *C. Zerumbet* : ⲁⲗⲁⲟⲩϫⲓ زرنبة (*sic*) وهو عروق كافور. Il ne me paraît pas douteux que زرنبة doit être corrigé en زرنبد, var. de زرنباد (cf. Ibn al-Baïṭâr, n° 1097).

[4] Cf. *scala* n° 43, fol. 34, r°, l. 7.

[5] Il s'agit d'un remède destiné à combattre l'inflammation des pieds, ⲟⲩⲉⲣⲏⲧⲉ ⲉⲧϩⲱⲕⲉ.

Pourtant, la même *scala*, au livre des animaux, chapitre des oiseaux, fournit un autre exemple de cette expression, ⲡⲓⲁⲗⲗⲟⲏ[1], suivie aussi de la traduction السمندل, qu'il a exactement interprétée par «*Avis Indica, species Phœnici*» (p. 169). Fleischer[2] a en effet reconnu que سمندل ne désigne pas seulement la salamandre, mais parfois encore le phénix, ce qui explique pourquoi l'ⲁⲗⲗⲟⲏ est classé ici parmi les oiseaux. Cet animal est cité également au manuscrit du Vatican n° LXI, fol. 100. Kabis l'identifie avec le *Moschus moschiferus* L.[3]. Le texte auquel il se réfère : ⲟⲩⲕⲟⲩϫⲓ ⲛ̄ϩⲱⲟⲛ[4]..... ⲉⲩⲙⲟⲩϯ ⲉⲣⲟϥ ϫⲉ ⲡⲓⲁⲗⲗⲟⲏ ⲧⲉϥϥⲣⲉ ⲇⲉ ⲡⲓⲁⲗⲙ ⲛ̄ⲥⲑⲟⲓⲛⲟⲩϥⲓ..... ⲙ̄ⲡⲁϥⲟⲩⲉⲙ ϩⲗⲓ ϩⲟⲗⲱⲥ ⲉⲃⲏⲗ ⲉⲛⲓϣⲉ ⲛ̄ⲥⲑⲟⲓⲛⲟⲩϥⲓ, et qu'il traduit «*parvum animal quod moschium vocant, eius cibus est ex lignis incensi; nihil comedit præter ligna incensi*» ne montre en rien qu'il s'agit plutôt du musc que du phénix.

Ligne 16 [10]. — ⲕⲁⲗⲱⲥ, *καλῶς*.

VII

(18) ⲟⲩⲕⲟⲗⲗⲓⲟⲛ ⲉⲧⲃⲉ ⲛ̄ⲃⲁⲗ ⲉⲧϣ ⲙ̄ⲙⲟⲟⲩ ⲙⲛ̄ ⲛⲉⲧϣ ⲛ̄ⲥⲓⲟⲩ ⲕⲓⲕⲓⲥ ⳨ ⲃ̄ ⲟⲃⲛⲉ ⳨ ⲃ̄ ⲕⲁⲗⲁⲕⲁⲛ[ⲑⲟⲥ ⳨.] (19) ⲁⲕⲁⲕⲓⲁⲥ ⳨ ⲃ̄ ⲑⲛⲟⲟⲩ ⲁⲁⲩ ⲛ̄ⲕⲟⲗⲗⲓⲟⲛ ⲭⲣⲱ »

(18) Collyre pour les yeux atteints de la cataracte et pour ceux qui sont affectés d'une taie : ricin deux drachmes, alun deux drachmes, vitriol [bleu... drachme], (19) acacia deux drachmes; pile-les; fais-en un collyre; emploie.

Ligne 18 [1]. — ⲕⲟⲗⲗⲓⲟⲛ. Ce mot correspond au grec *κολλύριον*. Bien que la forme en soit très altérée, sa source n'est pas douteuse. Son sens est établi du reste avec clarté par les emplois qui sont faits du médicament qu'il désigne et par les diverses compositions de celui-ci. Pour bien comprendre certaines des recettes de ⲕⲟⲗⲗⲓⲟⲛ qui paraissent dans le traité, il est indispensable de rappeler ce que les médecins anciens entendaient par «collyre», terme dont la signification s'est modifiée avec le temps et qui est resté attaché seulement, dans la médecine moderne, à un topique oculaire pulvérulent, mou ou liquide.

Le collyre était à l'origine un médicament de consistance solide que l'on introduisait dans certaines cavités naturelles ou accidentelles du corps.

Dans les œuvres d'Hippocrate il n'est jamais question du collyre en tant que remède ophtalmique. L'auteur se sert des verbes *πάσσειν* et *ἐγχέειν* lorsqu'il parle de l'application d'une

[1] Le mot est écrit fautivement ⲡⲓⲁⲗⲗⲟⲛ dans le manuscrit du Patriarcat copte du Caire (V. Loret, *Les livres III et IV de la* Scala magna *de Schams-ar-Riâsah*, dans les *Annales du Service des antiquités*, t. I, p. 52, n° 109).

[2] *Koptisch-arabische Handschrift*, dans la *Zeitschrift*, t. VII (1869), p. 84.

[3] *Auctarium lexici coptici Amedei Peyron*, dans la *Zeitschrift*, t. XII (1874), p. 125.

[4] La traduction donnée par Kabis montre que le texte imprimé est erroné et qu'il faut lire ⲍⲱⲟⲛ (*ζῶον*) au lieu de ϩⲱⲟⲛ.

poudre ou d'un onguent aux yeux[1]. Mais chez Celse et Galien, déjà, on rencontre plusieurs recettes de collyres pour les yeux. Oribase[2], qui en donne une description assez complète, d'après Antylle (140 après J.-C.), fait une très large place au collyre comme topique oculaire, tout en lui conservant son attribution primitive. «Les collyres proprement dits, écrit-il, s'appliquent aux yeux après avoir été triturés (*κολλύρια τὰ μὲν ἰδίως λεγόμενα ὀφθαλμοῖς προσφέρεται λεανθέντα*), tandis que ceux que l'on appelle vulgairement collyres entiers (*ὁλόκληρα*) sont ou appliqués contre des organes ou introduits dans des cavités, or on les applique contre l'utérus, et on les introduit dans les fistules et les foyers purulents.» Après avoir indiqué la composition et la forme que recevaient les collyres entiers destinés à être mis en contact avec la matrice, et qui devaient avoir quatre doigts de long, se terminer en queue de souris et être enroulés autour d'un fil de laine ou de lin pour en permettre l'extraction, il revient en détail sur les collyres pour les yeux. La meilleure époque pour la préparation de ceux-ci était le printemps. On leur ajoutait de la gomme pour les raffermir et empêcher qu'ils ne se cassent lorsqu'ils seraient secs. On conservait les collyres à base de substances minérales dans un vase de bronze, ce métal ayant la propriété d'améliorer les médicaments oculaires. Ils étaient employés à l'état humide, sous forme d'injection ou d'onction faite au moyen d'une spatule. Au moment de s'en servir, on les réduisait en poudre et on les associait à un excipient tel que l'eau de pluie, le vin, l'huile, le lait ou même le blanc d'œuf[3]. Les collyres faits avec le suc des plantes étaient au contraire utilisés sur-le-champ.

Le collyre pour les yeux était donc en quelque sorte analogue au trochisque. Comme celui-ci, il ne recevait sa forme définitive qu'au moment de son utilisation et suivant le mode d'application qui lui était réservé[4]. Ce type de médicament s'est conservé dans la pharmacopée arabe ancienne sous la dénomination de شياف qui est attribuée, de même que *κολλύριον*, à un suppositoire[5] et à un remède oculaire[6]. Le fait, qui est particulièrement clair dans le traité de Nadjm ad-Dîn Maḥmoûd, est confirmé non moins nettement en deux passages de la traduction latine de Sérapion cités par M. Guigues[7] : «*Sief quod supponitur in anum*» et «*fiat sief et fiant cum eo alcohol in oculum*». Un texte de Matthæus Sylvaticus, relevé aussi par M. Guigues, décrit le شياف pour les yeux sous l'aspect d'une petite masse de matières agglomérées empruntant la forme d'un noyau de datte que l'on frotte sur une pierre, avec un suc, pour préparer les collyres, méthode de pulvérisation qui est encore en usage en Orient pour les remèdes oculaires[8].

[1] Bussemaker et C. Daremberg, *Œuvres d'Oribase*, t. II, p. 889. M. Berendes est en contradiction avec les faits lorsqu'il prétend (*Die pharmacie bei den alten Kulturvölkern*, t. I, p. 421) que le collyre était employé à l'origine uniquement pour les maladies des yeux et qu'«il prit seulement plus tard la place du suppositoire». L'inverse est exact.

[2] *Coll. méd.*, X, 23, t. II, p. 432.

[3] *Loc. cit.* Aussi *Synopsis*, VIII, 39-43, t. V, 441-448, et *Synopsis*, III, 126 et seq., t. V, p. 133 et seq.

[4] Les trochisques s'administraient sous forme de boisson, d'injection ou d'onguent (Oribase, *Coll. méd.*, X, 24, t. II, p. 438), c'est-à-dire que, composés de substances desséchées et agglutinées, de même que les collyres, ils étaient comme ceux-ci triturés et incorporés à un excipient lorsqu'on voulait les employer. Cf. Celse, V, 20.

[5] P. Guigues, *Le livre de l'art du traitement*, p. ١٤٢ et seq.

[6] *Ibid.*, p. ٢١٢ et seq.

[7] *Ibid.*, p. xxix.

[8] *Ibid.*, p. xxix, et *Les noms arabes dans Sérapion*, p. 12, n° 17.

Nous devons voir dans les ⲕⲟⲗⲗⲓⲟⲛ de notre traité l'équivalent des *κολλύρια ἰδίως λεγόμενα* d'Oribase et des شيافات oculaires des Arabes.

Il ne semble pas que les *κολλύρια ὁλόκληρα* aient reçu un nom particulier dans cet ouvrage, où ils sont cependant représentés. A la formule CXII, il est question d'un «grand collyre» dont on doit administrer trois au malade à son coucher, ⲗⲁⲩ ⲛ̄ⲛⲟϭ ⲛ̄ⲕⲗ̅ ϯ ⲅ̄ ⲛⲁϥ ⲉϥⲛⲁⲛⲕⲟⲧⲉ. Il s'agit d'une médication anthelminthique, ce qui ne laisse aucun doute sur la signification de l'expression ⲛⲟϭ ⲛ̄ⲕⲗ̅, et cela d'autant moins que nous relevons l'emploi du suppositoire, appelé ⲕⲁⲙⲉ[1], dans un traitement semblable (form. CX, 236) : ϯ ⲟⲩⲕⲁⲙⲉ ⲛⲁϥ ⲥⲉⲛⲁⲉⲓ ⲉⲡⲉⲥⲏⲧ «administre-lui un suppositoire, et ils (les vers) s'en iront par le bas». On pourrait donc être tenté de croire que ⲛⲟϭ ⲛ̄ⲕⲗ̅ est la dénomination propre au «collyre entier». Mais, autre part (form. CXXII, 257), le même nom est donné à un topique oculaire, ⲛⲟϭ ⲛ̄ⲕⲟⲗⲗⲓⲟⲛ......... ⲭⲣⲱ ⲉϣⲱⲛⲉ ⲛⲓⲙ ⲉⲧϩⲛ̄ ⲃⲁⲗ, et nous trouvons encore l'épithète ⲛⲟϭ attachée à un remède, ⲟⲩⲛⲟϭ ⲛ̄ⲡⲁϩⲣⲉ (form. CXVII, 248), qui est certainement un emplâtre, à en juger par les matières qui le constituent (colophane, cire, ricin et huile de raifort), sa préparation et la place qu'il occupe au milieu d'une série de recettes de médicaments de cette espèce. Il est par suite impossible de rapprocher comme sens ⲛⲟϭ ⲛ̄ⲕⲗ̅ de *κολλύριον ὁλόκληρον*.

Nous avons, au contraire, la preuve à peu près certaine que ⲕⲟⲗⲗⲓⲟⲛ, comme شياف et d'une façon générale *κολλύριον*, se rapporte aux deux types de collyres, topique oculaire et suppositoire. Elle est fournie par la formule CXXXVII, relative à un ⲕⲟⲗ̅ ⲛ̄ⲗⲁⲥⲛⲟϥ, collyre hémostatique, dont le mode d'application n'est pas indiqué, mais qui est probablement destiné à arrêter une hémorragie anale. Ceci impliquerait l'idée du suppositoire. *Le livre de l'art du traitement* renferme deux recettes de شياف «contre l'écoulement du sang par l'anus» (ينفع من خروج الدم من المقعد, يحبس الدم من المقعد)[2], qui rendent cette interprétation plausible. Elle résulte encore implicitement de la *souscription* d'une recette de collyre (form. XLVII, 89) où il est dit ⲗⲁⲩ ⲛ̄ⲕⲗ̅ ⲉⲡⲃⲁⲗ «fais-en un collyre pour l'œil», ce que l'on n'eût pas écrit si ⲕⲟⲗⲗⲓⲟⲛ n'avait eu que la seule signification de médicament oculaire.

Le ⲕⲟⲗⲗⲓⲟⲛ destiné au traitement des affections ophtalmiques, de même que le *κολλύριον* et le شياف, est toujours administré à l'état liquide ou pâteux. Les collyres pulvérulents sont appelés ⲝⲩⲣⲟⲛ, de même qu'en grec (*ξήρια*). Ils s'identifient avec le *dharoûr*, ذرور, des Arabes, et partie avec le كحل, qui peut être pulvérulent ou pâteux.

Un autre genre de collyre en poudre, ⲁⲣⲡⲱⲣⲱⲧ (form. XLIV, 81), paraît une fois dans le traité. Son nom est emprunté à l'arabe برود, par quoi l'on désigne un collyre destiné à calmer l'inflammation des yeux.

Ligne 18 [2]. — ⲙⲟⲟⲩ. Cette affection est assez souvent citée dans le traité : ⲙⲟⲟⲩ (form. XLII, 78; LVI, 111; LXXXVII, 168; LXXXIX, 172), ⲟⲩⲙⲟⲟⲩ..... ⲉϥϩⲛ̄ ⲟⲩⲃⲁⲗ (form. LXXXIX, 172), ⲟⲩⲙⲟⲟⲩ ϩⲛ̄ ⲟⲩⲃⲁⲗ (form. XCI, 176); elle y est encore appelée ⲡⲙⲟⲩⲛϩⲟⲩⲛ (form. XII, 30), cf. ⲟⲩⲁ ⲉⲣⲉ ⲛⲉϥⲃⲁⲗ ⲟⲩⲛ̄ ⲙⲟⲩⲛ̄ϩⲟ́ⲩⲛ (form. CLXV, 323). Son siège est fixé avec précision et le caractère de son symptôme essentiel est suffisamment défini par le nom qu'elle porte. Elle correspond au [hiéroglyphe] des médecins pharaoniques et au ماء

(1) Pour ce mot, voir form. XXIV, 50, rem. 6.

(2) P. Guigues, *Le livre de l'art du traitement*, p. 108-109 et ١٤٣.

des Arabes qui, d'après Ebers[1] et M. Guigues[2], seraient l'hydrophtalmie. Il n'est pas exact que le ماء soit l'hydrophtalmie, du moins dans le sens que ce terme a pris dans l'oculistique moderne. La description qui en est faite par Avicenne (liv. III, p. ٣٥٢) est conforme à celle que les médecins grecs fournissent de l'*ὑπόχυσις* ou *ὑπόχυμα* et s'applique, par conséquent, à la cataracte. Le nom de نزول الما «descente de l'eau» ou de الما النازل «l'eau qui descend»[3] qu'il lui donne (liv. II, p. ٢١٧), conjointement à celui de ماء (liv. II, p. ٢٠٨, numérotée par erreur ١٨٠, ٢٤٧, ٢٥٣, ٢٥٨, ٣٤٥, ٣٧٤) et de ما العين (liv. II, p. ٣٤٠), est l'équivalent du bas latin *cataracta* (*καταρράκτης*)[4]. On sait que, pendant longtemps, on a supposé que la cataracte était due à l'introduction d'un liquide entre l'uvée et le cristallin[5]. Au point de vue étymologique, le ⲙⲟⲟⲩ, ⲙⲟⲟⲩ ϩⲛ̄ ⲃⲁⲗ, ⲙⲟⲩⲛϩⲟⲩⲛ, littéralement : «eau», «eau dans l'œil», «eau interne», répond fort bien à cette notion. Il en serait de même, il est vrai, pour l'hydrophtalmie. Mais plusieurs raisons, outre celle déjà donnée, s'opposent à ce rapprochement. L'hydropisie de l'œil, ou glaucome infantile, ne figure pas chez Galien, Oribase et Avicenne. C'est, en outre, une affection relativement peu répandue et qui atteint exceptionnellement les adultes. On s'expliquerait donc mal que l'auteur de notre traité lui eût fait aussi large place, négligeant la cataracte qui, au contraire, est fréquente et a retenu l'attention de tous les écrivains médicaux anciens.

Les médecins de l'époque pharaonique ont appliqué le nom de [hiéroglyphes][6] à la cataracte, comme l'a reconnu Ebers[7]. On retrouve dans cette expression, qui peut être approximativement rendue par «suspension» (ⲁϣⲓ, ⲉⲓϣⲉ, ⲓϣⲓ) ou «montée d'eau dans les yeux», l'origine de la doctrine qui a été professée presque jusqu'à nos jours, relativement à la cause de cette maladie. Il est possible que [hiéroglyphe][8] (*Papyrus Ebers*, LVI, 1), l'«eau», soit une abréviation de l'expression [hiéroglyphes], de même que ⲙⲟⲟⲩ est la forme abrégée de ⲙⲟⲟⲩ ϩⲛ̄ ⲃⲁⲗ, ⲙⲟⲩⲛϩⲟⲩⲛ chez les Coptes.

Ligne 18 [3]. — ⲥⲓⲟⲩ. Le ⲥⲓⲟⲩ, comme cette formule et plusieurs autres le montrent, est également une maladie des yeux : ⲟⲩⲥⲓⲟⲩ ⲉϥϩⲛ̄ ⲟⲩⲃⲁⲗ (form. LXXXIX, 172), ⲃⲁⲗ ⲉϥⲱ ⲛ̄ⲥⲓⲟⲩ (form. CCII, 369). Son nom paraît pouvoir se traduire par «étoile»[9]. Il ne semble pas qu'il appartienne au langage médical de l'Égypte antique. Je le crois plutôt emprunté à l'arabe. Au *Livre de l'agriculture*, dans le chapitre relatif au traitement des maladies des chevaux, il est question d'une affection appelée الكوكب «l'étoile», qui «se manifeste aux deux yeux..... ou bien à un seul. Les symptômes de diagnostic sont apparents. Quelquefois, toute la pupille est voilée; quelquefois, elle ne l'est qu'en partie. Parfois le mal est un reste d'ulcération (mal) guérie. Cette affection se présente dans le principe comme un léger nuage qui

(1) *Papyrus Ebers. Die Maasse und das Kapitel über die Augenkrankheiten*, p. 70.

(2) *Le livre de l'art du traitement*, p. 160 et *passim*.

(3) Cf. الما العارض من العين, liv. II, p. ٢٤١ (chap. فقيلاسوس).

(4) La *gutta in oculo* des médecins de l'école de Salerne.

(5) Τὰ δὲ ὑποχύματα ὑγρῶν παρέμπτωσιν πηγνυμένων μεταξὺ τοῦ ῥαγοειδοῦς καὶ τοῦ κρυσταλλοειδοῦς «la cataracte est produite par l'introduction de liquides coagulés entre l'uvée et le cristallin» (Oribase, *Synopsis*, VIII, 49, t. V, p. 453; cf. Rufus d'Éphèse, p. 441; Celse, VII, 7, 14).

(6) *Papyrus Ebers*, LX, 4 et 17. Quatre formules du papyrus lui sont consacrées.

(7) *Papyrus Ebers. Die Maasse und das Kapitel über die Augenkrankheiten*, p. 136.

(8) Ebers (*op. cit.*, p. 70) a cru y reconnaître, comme je l'ai dit, mais non sans hésitation, l'hydrophtalmie.

(9) Cette valeur est la seule que l'on connaisse jusqu'à présent au mot ⲥⲓⲟⲩ.

voile (la pupille) et qui, prenant de l'intensité, passe au blanc obscur [1]. » Il s'agit, Clément-Mullet l'a parfaitement compris, de la « taie » ou بياض. Avicenne, décrivant l'albugo (البياض, liv. III, p. ۳۴۲), en distingue deux espèces, que nous trouvons indiquées ici : 1° l'albugo léger (رقيق) et superficiel (حادث في السطح الخارج), que l'on nomme « nuage » (غمام), correspondant à notre nuage ou nubécule; 2° l'albugo épais (غليظ), appelé « albugo absolu » (بياض مطلقا), qui est notre albugo. Le *Livre de l'agriculture* signale une troisième forme, qui est un « reste d'ulcération guérie » [2], dans laquelle il est aisé de reconnaître le leucome, qui succède précisément à une plaie de la cornée. On voit, au résumé, que ces trois types d'opacités de la cornée sont exactement ceux auxquels les modernes donnent collectivement le nom de taie. Il y a de fortes raisons, par conséquent, de tenir pour certain que les expressions ⲥⲓⲟⲩ et كوكب, tirées d'une même image et s'appliquant toutes deux à une maladie du même organe, désignent dans les deux langues une affection identique. C'est à cette solution que je me suis arrêté. ⲥⲓⲟⲩ me semble être la traduction pure et simple de l'arabe كوكب et avoir pris, chez notre auteur, la signification technique attachée à ce terme. Cela est d'autant plus vraisemblable que les moyens thérapeutiques employés pour le traitement du ⲥⲓⲟⲩ sont semblables à ceux auxquels on avait recours pour dissiper les taies et les troubles graves de la vision dans la médecine grecque et arabe.

Ligne 18 [4]. — ⲕⲓⲕⲓⲥ, *κίκι* (Dioscoride, IV, 161), *cici* (Pline, XV, 7). Voir V. Loret, *Le ricin et ses emplois médicaux dans l'ancienne Égypte*, dans la *Revue de médecine*, t. XXII, p. 687-698.

La majorité des auteurs anciens reconnaissent au mot *κίκι* une origine égyptienne [3]. Toutefois, ils varient quant à son application exacte. Pour les uns, c'est le nom d'une huile [4]. Pour d'autres, celui du fruit dont cette huile est extraite [5] ou seulement celui de la plante [6],

(1) J.-J. Clément-Mullet, *Le livre de l'agriculture*, t. II 2, p. 108.

(2) Je ne pense pas qu'il soit nécessaire de traduire, ainsi que l'a fait Clément-Mullet, que c'est « un reste d'ulcération (mal) guérie ». Le leucome, dont il est certainement question ici, est en effet caractérisé par la dépression consécutive à une plaie de la cornée transparente. C'est ce que l'auteur veut dire par « reste d'ulcération guérie ».

(3) Hérodote, II, 94; Diodore de Sicile, I, 34, 11; Strabon, XVII, 25; Galien, *Explic. vocum Hippocr.*, édit. Franz, p. 414; Oribase, *Coll. méd.*, VII, 26, t. II, p. 107; Hésychius, *s. v.*; Ætius, I, *s. v.*; Paul d'Égine, VII, 3, *s. v.* Théophraste (*Hist. plant.*, X, 1, 1) cite ce mot, mais sans en indiquer la provenance. De même Dioscoride (IV, 161), Celse (V, 19, 26) et Pline (XV, 7). Le premier donne au Ricin le nom égyptien de *σησθάμνα*, var. *σύσθαμνα*.

(4) Ἀλείφατι δὲ χρέονται Αἰγυπτίων οἱ περὶ τὰ ἕλεα οἰκέοντες ἀπὸ τῶν σιλλικυπρίων τοῦ καρποῦ, τὸ καλεῦσι μὲν Αἰγύπτιοι κίκι (Hérodote, II, 94) « les Égyptiens qui habitent autour de ces marais usent d'une huile extraite du fruit des *Sillicyprium* et qu'ils nomment *kiki* ». Χρῶνται δὲ καὶ πρὸς τὴν τῶν λύχνων καῦσιν ἐπιχέοντες ἀντ' ἐλαίου τὸ ἀποθλιβόμενον ἔκ τινος φυτοῦ προσαγορευόμενον δὲ κίκι (Diodore de Sicile, I, 34, 11) « ils (les Égyptiens) se servent, pour alimenter leurs lampes, en place d'huile d'olive, d'une huile extraite d'une certaine plante et qu'ils désignent sous le nom de *kiki* ». Αἰγύπτιον ἔλαιον, ὅπερ αὐτοὶ καλοῦσι κίκινον (*Galen. explic. vocum Hippocr.*) « l'huile égyptienne, qu'ils appellent eux-mêmes *kiki* ».

(5) Τὸ κίκι καρπός τις σπειρόμενος ἐν ἀρούραις, ἐξ οὗ ἔλαιον ἀποθλίβεται εἰς μὲν λύχνον τοῖς ἀπὸ τῆς χώρας σχεδόν τι πᾶσιν (Strabon, XVII, 2, 5) « le *kiki* est un fruit que l'on sème dans les champs; on en extrait une huile qui est à peu près la seule dont les gens du pays se servent pour leurs lampes ».

(6) Κίκι..... δένδρον ἐστὶ συκῆς μικρᾶς μέγεθος ἔχον,..... καρπὸν δὲ ἐν βότρυσι τραχέσι..... ἐξ οὗ καὶ ἀποθλίβεται τὸ λεγόμενον κίκινον ἔλαιον (Dioscoride, IV, 161) « le *kiki* est un arbre de la taille d'un

ce qui ne laisse pas d'être embarrassant ici. La *scala* bohaïrique donne pourtant à ⲕⲓⲕⲓ [1], var. ⲕⲩⲕⲓ (Kircher, p. 185), le sens de « graine de Ricin » حب الخروع, et nomme la plante ϫⲓⲥⲙⲓ خروع (Kircher, p. 178). Les textes hiéroglyphiques ne nous ont conservé aucune trace de ces formes. Il ne semble pas possible en effet de comparer *κίκι* (ⲕⲓⲕⲓ) à [hieroglyphs] et à [hieroglyphs], comme M. Wiedemann l'a proposé [2], ni ϫⲓⲥⲙⲓⲥ à [hieroglyphs], nom du Ricin à l'époque pharaonique, ainsi que le voudrait M. Loret [3].

L'identification du [hieroglyphs] avec le Ricin est due à Révillout. Ayant relevé dans les papyrus démotiques de fréquentes mentions de l'emploi de l'huile de *deqam* pour l'éclairage, fait qui est signalé par les écrivains anciens au sujet du *κίκι*, il eut l'idée de rapprocher cette indication d'une phrase de l'inscription gravée sur la statue A. 90 du Louvre : [hieroglyphs] « j'ai fait don de l'huile de *deqam* pour l'éclairage de vos temples » [4]. Les textes médicaux ont pleinement démontré depuis que le *κίκι* et le [hieroglyphs] sont identiques.

Les Égyptiens se servaient en médecine du fruit du Ricin, [hieroglyphs] (*Pap. Hearst*, III, 11), de sa graine, [hieroglyphs] (*Pap. Ebers*, VIII, 14; LXIV, 14; LXXVI, 17; *Pap. méd. de Berlin*, V, 10; *Pap. Hearst*, II, 8), de l'huile extraite de sa graine, [hieroglyphs] (*Pap. Ebers*, XXVII, 11; cf. XLVII, 16 et seq.), de son écorce (?), [hieroglyphs] (*Pap. Ebers*, XLVII, 16) [5].

Ligne 18 [5]. — ⲟⲃⲛⲉ, cf. ⲟⲃⲉⲛ, ⲱⲃⲉⲛ, ⲁⲃⲉⲛ (*Zeitschrift*, t. XXIII (1885), p. 119), a été rapproché de [demotic] (*Papyrus magique de Londres-Leyde*, III, 29, et v°, XIV, 2) et de [hieroglyphs], par M. W. Max Müller (*Asien und Europa*, p. 188, note 3). Cette identification, qui a été reprise depuis par M. Loret (*Rec. de trav.*, t. XV, p. 199), est certainement exacte. On sait que l'Égypte était considérée dans l'antiquité comme l'un des principaux pays producteurs d'alun et que l'excellente qualité de celui qu'elle fournissait lui avait acquis la

petit figuier.....; ses fruits sont en grappes couvertes d'aiguillons.....; on en exprime l'huile appelée *kikinon* ». Κίκεως ὁ καρπός (Oribase, *Coll. méd.*, XV, 1, t. II, p. 648); κρότων · ἔνιοι δὲ Κύπριον σέσελιν ὀνομάζουσιν, Αἰγύπτιοι δὲ κίκι (Oribase, *op. cit.*, VII, 26, t. II, p. 107) « le Ricin, que quelques-uns appellent séseli de Chypre, et les Égyptiens *kiki* ». « *Proximum (oleum) fit e cici, arbore in Ægypto copiosa* » (Pline, XV, 7).

(1) V. Loret, *Les livres III et IV de la* Scala magna *de Schams-ar-Riâsah*, dans les *Ann. du Serv. des antiq.*, t. I, p. 58, n° 192 *p.*

(2) *Sammlung altägyptischer Wörter*, p. 24, *s. v. κάκεις*.

(3) *Le ricin et ses emplois médicaux dans l'ancienne Égypte*, dans la *Revue de médecine*, t. XXII, p. 694.

(4) *Une famille de paraschites et de taricheutes*, dans la *Zeitschrift*, t. XVII (1879), p. 92; cf. *L'antigraphe des luminaires*, dans la *Revue égyptol.*, t. II, p. 78-83.

(5) [hieroglyphs] « lorsqu'on écrase son écorce avec de l'eau et qu'on l'applique sur une tête qui est malade..... ». M. Loret (*op. cit.*, p. 696) rend [hieroglyphs] par « racines ». Il se peut qu'il ait raison. Hippocrate recommande en effet l'usage de la racine de Ricin en boisson, pour certaines affections de la matrice (*De la nature de la femme*, § 32, t. VII, p. 359; *Des maladies des femmes*, liv. II, § 201, t. VIII, p. 387). Mais je crois qu'il s'agit plutôt de l'écorce de la tige du Ricin ou de la tige elle-même. M. Joachim (*Pap. Ebers*, p. 62) traduit par « tige » (Stengel). Dans le premier cas, [hieroglyphs] serait une variante de [hieroglyphs], qui se rencontre accolé à [hieroglyphs] « grenade » dans les manuscrits médicaux, où il a le sens d'« écorce », comme M. Loret l'a parfaitement vu (*Recherches sur plusieurs plantes connues des anciens Égyptiens*, § III, dans le *Rec. de trav.*, t. VII, p. 110).

préférence des médecins. Hérodote rapporte (II, 180) qu'Amasis fit don de mille talents d'alun pour contribuer à la reconstruction du temple de Delphes.

Ligne 18 [6]. — ⲕⲁⲗⲁⲕⲁⲛ[ⲑⲟⲥ], *χάλκανθος*. Voir plus loin, form. XXV, 51, rem. 3.

Ligne 19 [7]. — ⲁⲕⲁⲕⲓⲁⲥ, *ἀκακία* (Dioscoride, I, 101; cf. Pline, XXIV, 67), اقاقيا (Avicenne, liv. II, p. ١٣٩; Ibn al-Baïṭâr, n° 1758; ʿAbd ar-Razzâq, p. ٢٥; cf. Kircher, p. 186). Suc exprimé des siliques et des feuilles[1] de l'*Acacia nilotica* Del. et réduit à consistance d'extrait par évaporation au soleil. Les Arabes lui donnent aussi le nom de رب القرظ «rob d'acacia»[2]. Son mode de préparation est indiqué par Dioscoride (*loc. cit.*) et par Pline (XXIV, 67, 1). Le dernier l'expose de la manière suivante : «*Spissatur succus ex folliculis aqua cœlestis perfusis : mox in pila tusis exprimitur organis : tunc densatur in sole*[3] *mortariis in pastillos*». Il est également décrit, sans changement notable, par ʿAbd al-Laṭîf (trad. S. de Sacy, p. 33), qui donne en outre le procédé de fabrication de l'Acacia commun destiné à l'exportation. Les auteurs en distinguent généralement deux sortes : l'une, que Pline considère comme un excellent remède oculaire, tirée des gousses cueillies avant maturité complète, était de couleur rouge[4]; l'autre, beaucoup moins active que celle-ci, obtenue par le traitement des fruits mûrs, se reconnaissait à sa teinte noir foncé[5]. L'extrait d'Acacia se trouve encore dans le commerce sous la forme de pains ronds, bruns, de petites dimensions. Son extrême rareté fait qu'on le remplace souvent par le suc des fruits encore verts du *Prunus spinosus* L.

VIII

(19) ⲟⲩϩⲗⲟⲥⲧ̅ⲛ ϩ̅ⲛ ⲟⲩⲃⲁⲗ ⲉⲣⲱⲧⲉ ⲛ̄ϣⲱⲃ ⲛ̄ⲥⲓϣⲉ (20) ⲁⲕⲊⲁⲙ ⲟⲩϣⲓ ⲉⲡⲟⲩⲁ ⲙⲁϫⲕⲟⲩ ⲙ̅ⲛ ⲟⲩⲁⲃⲣ̄ ⲙ≡ⲏⲊⲥ ⲧⲁⲁϥ ⲉⲩⲉⲓⲁⲟⲥ

(1) Le produit provenant des feuilles n'était pas estimé. Il passait pour être peu efficace.

(2) Ibn al-Baïṭâr, n° 1758; ʿAbd al-Laṭîf, *Relation de l'Égypte*, trad. S. de Sacy, p. 33; J. Berggren, *Guide français-arabe vulgaire*, appendice premier, col. 825. «*Per Rhob. cachiæ, succum ab immaturis siliquis illiusce arboris expressum intelligunt*» (Prosper Alpin, *De medicina Ægyptiorum*, p. 306; cf. Idem, *Ægypti historiæ naturalis*, t. II, p. 164). La méthode d'extraction que P. Alpin signale dans le dernier ouvrage, et qui est celle que pratiquait Cosme de Nigris, pharmacien vénitien qui introduisit le suc d'Acacia en Europe au xvi° siècle, s'écarte du procédé suivi par les anciens et les Arabes en ce qu'elle n'utilisait pas l'action du soleil, mais celle du feu, pour l'évaporation. Nous possédons une recette copte, malheureusement très mutilée, relative à la fabrication de l'Acacia (*Ægyptische Urkunden*, n° 27).

(3) Pline résume ici ce que dit Dioscoride. Les manuscrits de Dioscoride ne sont pas tous d'accord sur un point de détail. Suivant les uns, l'épaississement du suc devait se faire «au soleil», *ἐν ἡλίῳ* : c'est la version suivie par Oribase et que M. Wellmann a choisie pour son édition de la *Matière médicale*, t. I, p. 93; d'autres, au contraire, portent que l'opération s'effectuait «à l'ombre», *ἐν σκιᾷ* (édit. Sprengel, I, 133) : le manuscrit qu'Ibn al-Baïṭâr cite (n° 1758) appartient à ce groupe.

(4) Il n'est pas douteux que certains manuscrits de Dioscoride présentaient ici une variante. Suivant la version ordinaire, le suc du fruit non mûr est jaunâtre, *ὑπόκιρρον δὲ ἐκ τοῦ ὠμοῦ*. Le même passage est rendu par «tournant au rouge avant la maturité» dans Ibn al-Baïṭâr, où on lit encore : «Il faut choisir celui qui est de couleur analogue au rubis et d'une odeur aromatique particulière à l'acacia», au lieu de *ἐκλέγου δὲ τὸ ἠρέμα ἔγκιρρον, εὐῶδες, ὡς ἐν ἀκακίᾳ*. De plus, Pline (XXIV, 67, 2), parlant de la variété d'Acacia qui a le plus de qualités astringentes et réfrigérantes, dit qu'elle est *purpurea aut leucophæa*.

(5) Dioscoride, I, 101; ʿAbd al-Laṭîf, *Relation de l'Égypte*, trad. S. de Sacy, p. 33.

(21) ⲛ̄ⲗⲁⲃⲗⲁϭⲉⲉⲓⲛ ⲏ ⲟⲩⲉⲓ[ⲁⲟⲥ ⲛ̄. . . . . . . ⲛ̄ⲅ ⲧⲓ] ⲉⲛⲃⲁⲗ ϣⲁⲩⲣ̄ⲟⲩⲟⲉⲓⲛ ⲕⲁⲗⲱⲥ

(19) Obscurcissement de l'œil : lait de laitue sauvage, (20) opium, même poids de chaque[1]; mélange avec de la manne; mets dans une fiole (21) de verre ou une fio[le de. . . . ; applique] aux yeux, ils s'éclairciront bien.

Ligne 19 [1]. — ⲟⲩϩⲗⲟⲥⲧ̅ⲛ ϩ̅ⲛ ⲟⲩⲃⲁⲗ. Le mot ϩⲗⲟⲥⲧ̅ⲛ (var. ϩⲗⲁⲥⲧ̅ⲛ) a le sens bien établi de *nebula, obscuritas, caligo* : ⲛ̄ⲃⲁⲗ ⲛ̄ⲛ̄ⲃ̄ⲗⲗⲉ ⲉⲧϩ̅ⲙ ⲡⲕⲁⲕⲉ ⲙ̅ⲛ ⲡⲉϩⲗⲁⲥⲧ̅ⲛ ⲛⲁⲛⲁⲩ ⲉⲡⲟⲩⲟⲉⲓⲛ[2] «les yeux des aveugles, qui sont dans les ténèbres et l'obscurité, verront la lumière». En tant que maladie, il se rapporte à un trouble de la vue qui, *a priori*, semble être de même nature que l'affection appelée ⲛ̄ⲃⲁⲗ ⲉⲧⲱ ⲛ̄ⲕⲁⲕⲉ (form. XI, 26). La phrase citée ci-dessus montre pourtant que les termes ϩⲗⲟⲥⲧ̅ⲛ et ⲕⲁⲕⲉ ne sont point entièrement synonymes, et c'est dans cette différence de valeur plus ou moins sensible qu'il nous faudra chercher le signe diagnostique qui distingue ces maladies l'une de l'autre.

Il est dit, dans la *Genèse* (xxvii, 1), qu'Isaac, étant parvenu à un âge avancé, ⲛⲉϥⲃⲁⲗ ⲣ̄ϩⲗⲟⲥⲧ̅ⲛ ⲉⲧ̅ⲙⲛⲁⲩ ⲉⲃⲟⲗ[3] «ses yeux s'étaient obscurcis, et il ne voyait plus», ce que les *Septante* et la *Vulgate* rendent par *ἠμβλύνθησαν οἱ ὀφθαλμοὶ αὐτοῦ τοῦ ὁρᾶν* et «*caligaverunt oculi ejus et videre non poterat*». On pourrait penser que cet état correspond à ce qu'Oribase nomme l'amblyopie des vieillards, *τὰ τῶν πρεσβυτέρων ἀμβλυωπία* (*Euporistes*, IV, 16, t. V, p. 709). Mais sans recourir pour le moment à une identification aussi précise, il est possible de tirer une première indication de l'emploi qui est fait ici du verbe *ἀμβλύνειν* «émousser, ternir, obscurcir».

Au *Deutéronome* (xxxiv, 7), pour marquer que Moïse avait échappé à la débilité sénile, on note que, bien qu'il eût cent vingt ans lorsqu'il mourut, sa vue ne s'était point affaiblie : ⲛⲉϥⲃⲁⲗ ⲙ̄ⲡⲟⲩⲣ̄ϩⲗⲟⲥⲧⲉⲛ[4], *οὐκ ἠμαυρώθησαν οἱ ὀφθαλμοὶ αὐτοῦ*, «*non caligavit oculus ejus*». Il est évident que dans ce passage, pas plus que dans la *Genèse*, il n'est question d'une maladie spécifique des yeux. Il s'agit d'un phénomène dû à la fatigue ou au ralentissement fonctionnel de l'organe résultant de l'âge. D'autre part, ces textes, comme d'ailleurs ceux de source profane dans lesquels l'expression ϩⲗⲟⲥⲧ̅ⲛ se rencontre, démontrent que ce mot n'implique jamais l'idée d'obscurité complète, c'est-à-dire de cécité dans l'acception présente, par quoi, précisément, il se différencie de ⲕⲁⲕⲉ, *tenebræ, obscuritas*, qui suppose la perte totale de la vue dans le phénomène morbide désigné par ⲛ̄ⲃⲁⲗ ⲉⲧⲱ ⲛ̄ⲕⲁⲕⲉ. La variante dialectale ϩⲗⲟⲗ que la version bohaïrique lui oppose ordinairement ne laisse, en vérité, aucun doute sur ce point. Elle a comme équivalents les plus fréquents, dans les *Septante*, *ἀμαυρός* (*Lév.*, xiii, 21), *ὀμίχλη* (*Psal.*, cxlvii, 3), *ἀχλύς* (*Act.*, xiii, 11); ⲉⲣϩⲗⲟⲗ traduit *ἀμβλύνεσθαι* (*Gen.*, xxvii, 1), *ἀμαυροῦσθαι* (*Deut.*, xxxiv, 7). La *scala* de Kircher (p. 255 et 353) l'interprète par

(1) Litt. : «un poids de chaque».

(2) G. Zoëga, *Cat. cod. copt.*, p. 635.

(3) *Scala* n° 44, fol. 103, v°, 1re col., l. 17-18.

(4) G. Maspero, *Fragments de manuscrits coptes thébains*, dans les *Mém. publiés par les membres de la Miss. archéol. franç. du Caire*, t. VI, p. 128.

قتام, ضباب «brouillard, obscurité, noirâtre», et elle sert à rendre l'adjectif ⲉϥⲕⲣⲙⲣⲱⲙ «noirâtre, cendré» du texte ṣa'îdique du *Lévitique* (xiii, 21)[1], traduit lui-même par مسود اللون «de couleur noirâtre», dans la *scala* n° 44 (fol. 67).

Les affections oculaires entraînant l'affaiblissement à des degrés divers ou la disparition totale de la vue, signalées par les médecins grecs, sont les suivantes : l'amaurose (*ἀμαύρωσις*), l'achlys (*ἀχλύς*), l'amblyopie (*ἀμβλυωπία*), l'albugo (*λεύκωμα*), la cataracte (*ὑπόχυμα, ὑπόχυσις*) et le glaucome (*γλαύκωμα*). Nous avons eu déjà à nous occuper de la cataracte, ⲙⲟⲟⲩ, ⲙⲟⲟⲩ ϩ̅ⲛ ⲟⲩⲃⲁⲗ (voir p. 66, form. VII, 18, rem. 2) et de l'albugo, ⲥⲓⲟⲩ (voir p. 67, form. VII, 18, rem. 3); nous trouverons dans la suite la mention de l'amaurose, ⲕⲁⲕⲉ (form. XI, 26). Il nous reste donc, pour le ϩⲗⲟⲥⲧ̅ⲛ, le choix entre le glaucome, l'amblyopie et l'achlys. Il est possible que le glaucome soit cité au *Lévitique* (xxi, 20) sous le nom de ϩⲁⲧⲁⲓⲗⲉ, parmi les maux et infirmités qui éloignent du sacerdoce ceux qui en sont affligés : ⲉⲣⲉ ⲟⲩϩⲁⲧⲁⲓⲗⲉ ϩ̅ⲛ ⲛⲉϥⲃⲁⲗ[2]. Mais l'identification n'est pas absolument sûre. En effet, la traduction que la *scala* n° 44 (fol. 106, recto, 1re col., l. 4-5) donne de ce membre de phrase[3], مزورق العينين «dont les yeux sont bleuâtres, glauques» (cf. زرقة «glaucome», Avicenne, liv. III, p. ٣٤٤), s'écarte assez sensiblement des autres versions bibliques : תְּבַלֻּל בְּעֵינוֹ «dont l'œil est atteint d'albugo», *ἔφηλος* «qui a une tache blanche dans l'œil», «*habens albuginem in oculo*». Il y a donc lieu de ne l'accepter que sous réserves. Quoi qu'il en soit de la signification exacte de ϩⲁⲧⲁⲓⲗⲉ, il demeure du moins acquis que la maladie qui portait ce nom présentait un signe particulier, coloration bleuâtre (glaucome) ou tache blanche de la cornée (taie). Rien ne fait supposer que le ϩⲗⲟⲥⲧ̅ⲛ ait eu ce caractère. Tout au contraire, ce mot et son synonyme ϩⲗⲟⲗ accusent un symptôme très différent : nuage, brouillard, obscurcissement de la vision. Ceci nous laisse le choix entre l'achlys et l'amblyopie. L'achlys peut être la faiblesse de la vue due à l'influence de causes prédisposantes individuelles ou de causes occasionnelles (c'est ce qu'Oribase appelle *ἡ ἀχλὺς τῶν ὀμμάτων*, *nebula oculorum, caligo oculorum; Synopsis*, V, § 27, t. V, p. 222, et t. VI, p. 65), mais surtout, dans la nosologie moderne, l'obscurcissement de la cornée produit par une petite tache blanche (nubécule, néphélion) qui, placée dans la couche externe du tissu cornéal, intercepte en partie les rayons lumineux; le patient ne voit plus que comme à travers un nuage. C'est en fait la forme atténuée d'albugo qu'Avicenne appelle albugo superficiel ou nuage, غام (voir p. 68, form. VII, 18, rem. 3). Il a par conséquent une analogie certaine avec le ⲥⲓⲟⲩ de notre traité, et il convient, je crois, pour cette raison, de l'écarter. Suivant la définition fournie par Oribase, «l'amblyopie est l'obscurcissement de la vue tenant à quelque cause cachée», *ἀμβλυωπία δὲ ἀμυδρότης τοῦ ὁρᾶν ὑπό τινος ἀδήλου αἰτίας γενομένη* (*Synopsis*, VIII, § 50, t. V, p. 454). Elle est en effet provoquée par des lésions, non apparentes dans les cas ordinaires, des milieux de l'œil, ou résulte d'un état morbide indépendant de cet organe et dont elle n'est que l'un des symptômes. Elle me paraît répondre, mieux que l'achlys, au sens général du terme ϩⲗⲟⲥⲧ̅ⲛ.

[1] G. Maspero, *Fragments de manuscrits coptes thébains*, dans les *Mém. publiés par les membres de la Miss. archéol. franç. du Caire*, t. VI, p. 67.

[2] É. Amélineau, *Fragments de la version thébaine de l'Écriture*, dans le *Rec. de trav.*, t. VIII, p. 27. Cf. G. Maspero, *op. cit.*, p. 75.

[3] ⲟⲩϩⲁⲧⲁⲗⲏ (*sic*) ϩ̅ⲛ ⲛⲉϥⲃⲁⲗ.

L'antécédent hiéroglyphique de ϩⲗⲟⲥⲧ̅ⲛ ne se rencontre pas, à ma connaissance, dans les papyrus médicaux. Par contre, celui de ϩⲗⲟⲗ y figure sous les formes [hieroglyphs] (*Pap. méd. de Londres*, II, 8), [hieroglyphs] (*ibid.*, XI, 9), [hieroglyphs] (*Pap. Ebers*, LX, 19), [hieroglyphs] (*ibid.*, CIII, 8), [hieroglyphs] (*ibid.*, LXII, 18)[1]. Je ne serais pas surpris que l'on dût également considérer le mot [hieroglyphs] du papyrus Anastasi IV (XII, 8) comme une variante de [hieroglyphs]. Un fonctionnaire résidant à Qenqentaoui, se plaignant de l'oisiveté dans laquelle il végète, écrit à l'un de ses collègues : [hieroglyphs] «je passe mon temps à contempler les oiseaux; je pêche; et mon œil se brouille (à force de regarder) les chemins qui montent vers le pays de Dja». L'opinion de Chabas (*Voyage d'un Égyptien*, p. 249) est que [hieroglyphs] «se dit de la fatigue de l'œil qui se refuse à regarder, qui s'oppose à la vision». Elle a été combattue par Brugsch qui, après avoir proposé le sens de «wie zum Spott wohin sehen, zum Scherz ausschauen, vergeblich ausschauen» (*Dictionn. hiérogl.*, t. III, p. 923), s'est finalement arrêté à celui de «bekummert auslugen nach» (*op. cit.*, t. VI, p. 779). Maspero comprend la phrase différemment : «Mon œil fouille les chemins qui montent vers le pays de Zûâ» (*Du genre épistolaire*, p. 20). Il se rallie pourtant à la conjecture de Chabas par la traduction d'un passage du papyrus Sallier I (V, 9) : «L'homme qui n'a point de cœur s'occupe à des travaux manuels; son œil se fatigue sur eux», [hieroglyphs] (*sic*) [hieroglyphs] (*loc. cit.*, p. 28)[2]. Il semble donc, autant que les exemples trop peu nombreux recueillis jusqu'à présent permettent d'en juger, que [hieroglyphs] indique le trouble qui survient dans la vision lorsque les yeux se sont fixés longuement et de façon continue sur un même objet, c'est-à-dire, abstraction faite de la cause originelle qui peut varier, l'état défini par [hieroglyphs] - ϩⲗⲟⲗ et ϩⲗⲟⲥⲧ̅ⲛ ϩ̅ⲛ ⲟⲩⲃⲁⲗ, *caligo, nebula oculi, obscuritas oculi*. [hieroglyphs], de même que je l'ai fait observer pour ϩⲗⲟⲥⲧ̅ⲛ-ϩⲗⲟⲗ, est un symptôme et non une maladie. Ce caractère lui est reconnu au papyrus Ebers. Dans l'exposé d'un diagnostic, on lit : [hieroglyphs] (CIII, 8-9) «s'il (le patient) souffre de la nuque et que ses yeux soient obscurcis, dis-toi que ce sont les vaisseaux de son cou qui sont malades».

Ligne 19 [2]. — ⲉⲣⲱⲧⲉ ⲛ̅ⲱⲃ ⲛ̅ⲥⲓϣⲉ. La partie supérieure des deux dernières lettres du mot ⲥⲓϣⲉ est détruite. La plante ⲱⲃ (var. ⲱϥ, ⲟⲩϥ, ⲓⲱⲃ) est la *Lactuca satira* L. : ⲡⲓⲱⲃ خس (Kircher, p. 196); ⲑⲣⲓⲇⲁⲝ[3] · ⲡⲟⲩϥ خس (*scala* n° 43, fol. 57, v°, l. 5);

[1] Un passage du papyrus médical de Londres (XI, 9) établit la corrélation qui existe entre [hieroglyphs] et [hieroglyphs], W. Wreszinski, *Der Lond. medizin. Pap.*, p. 193. Cf. L. Stern, *Pap. Ebers*, Gloss., p. 18, et G. Ebers, *Papyrus Ebers. Die Maasse und das Kapitel über Augenkrankheiten*, p. 141, note 111. Ces deux auteurs ont transcrit à tort [hieroglyphs] et [hieroglyphs]. M. A. Erman a aussi admis la forme [hieroglyphs] dans son étude sur le papyrus 3027 de Berlin (*Zaubersprüche für Mutter und Kind*, p. 16 du tirage à part).

[2] Cette traduction implique une erreur du scribe, [hieroglyphs] ayant été écrit pour [hieroglyphs]. Le verbe [hieroglyphs] (cf. H. Brugsch, *Dictionn. hiérogl.*, t. III, p. 923, et t. VI, p. 778), pris dans le sens qu'on lui connaît, conviendrait mal en cet endroit.

[3] *Θρίδαξ, θρίδαξ ἥμερος* (Dioscoride, II, 136).

ⲙⲁⲣⲟⲩⲗⲓⲁ[1] · ⲡⲟⲩϥ الخص[2] (*scala* n° 44, fol. 82, r°, 1re col., l. 19-20). L'espèce appelée ici ⲱⲃ ⲛ̄ⲥⲓⲱϣⲉ « Laitue amère »[3] est la Laitue sauvage, θρίδαξ ἀγρία, dont les feuilles, suivant Dioscoride (II, 136), ont une saveur amère, et qui a, au dire du même auteur, les propriétés du Pavot[4]. La Laitue amère (*Lactuca amara*), rapporte Pline (XIX, 28, 2, et XX, 26, 5), a reçu le nom de *meconis* (*μηκωνίς*, *L. virosa* L.) à cause du lait soporifique qu'elle fournit en abondance.

Le latex de la Laitue sauvage (*lactucarium*), qui correspond à l'ⲉⲣⲱⲧⲉ ⲛ̄ⲱⲃ ⲛ̄ⲥⲓⲱϣⲉ de notre texte, est généralement recommandé par les médecins de l'antiquité pour le traitement de la plupart des maladies de l'œil. Il passait pour dissiper l'obscurcissement des yeux, cas auquel se rapporte précisément la présente formule. La médecine arabe l'utilise dans les mêmes occasions. Pris à la dose de deux oboles avec de l'oxycrat, il fait disparaître les taches blanches et le brouillard des yeux (ἄργεμα καὶ ἀχλύς); il cautérise, appliqué en onguent avec du lait de femme (Dioscoride, II, 136). « *Sanat omnia oculorum vitia cum lacte mulierum : argema, nubeculas, cicatrices adustionesque omnes, præcipue caligines. Imponitur etiam oculis in lana contra epiphores* » (Pline, XX, 26, 1). لبن البرى منه يجلوا قروح القرنيه..... ينفع من الغرب وادامه اكله يظلم العين (Avicenne, liv. II, p. ٢٧١) « le lait de la (laitue) sauvage détruit l'ulcère de la cornée; ..... il est utile contre l'égilops[5] et son incessante action rongeante qui obscurcit l'œil ».

On croit généralement que le nom de la Laitue est figuré par l'une ou l'autre des formes [hieroglyphs], [hieroglyphs], fréquentes dans les manuscrits médicaux (cf. V. Loret, *La flore pharaonique*, 2e édit., p. 69, n° 113). Une étude approfondie des emplois qui ont été faits de cette plante en thérapeuthique permettrait seule de trancher la question.

Ligne 20 [3]. — ⲁⲕⲥ̄ⲁⲙ, ⲟⲡⲓⲟⲛ. Le mot ⲟⲡⲓⲟⲛ revient très souvent dans notre papyrus. Il ne fait aucun doute que ce soit le grec ὄπιον « opium ». Toutefois, je ne puis manquer de signaler qu'on ne le trouve pas dans les listes de drogues des *scalæ* n°s 43 et 44 de la Bibliothèque nationale. Dans la *scala* bohaïrique, la glose arabe qui l'accompagne lui attribue un sens tout différent de celui qui semble lui convenir. Le Pavot a été cultivé en Égypte à une époque reculée. Dioscoride (IV, 64) nous a conservé le nom qu'il portait dans ce pays, *ναντί*, et Pline rapporte que les Égyptiens ont connu l'Opium.

Pour la période qui nous intéresse directement ici, les renseignements qui nous sont parvenus sont précis. ʿAbd al-Laṭif assure que l'Opium est une drogue particulière à l'Égypte[6] et que l'on tire du Pavot noir, dans le Ṣaʿîd[7]. Un autre écrivain arabe, Tamîmy (*apud* Ibn al-Baïṭâr, n° 116), écrivait déjà avant lui, vers la fin du xe siècle, que l'Opium n'était connu

[1] Μαρούλιον. La liste de plantes dressée par Assaf établit la synonymie entre מרולין-הסא (*μαρούλιον*), I. Löw, *Aramäische Pflanzennamen*, p. 175, n° 130.

[2] Pour cette orthographe, voir I. Löw, *op. cit.*, p. 176.

[3] Parthey (*Vocabularium copto-latinum*, p. 61) cite une forme ⲓⲱⲃ ⲛ̄ⲥⲱϣⲉ, qui a le même sens.

[4] Cf. Avicenne, liv. II, p. ٢٧١, et ʿAbd ar-Razzâq, p. ٧١.

[5] L'*αἰγίλωψ* a été confondu par les anciens avec la fistule lacrymale. C'est un ulcère profond qui se développe dans l'angle interne de l'œil, devant ou à côté du sac lacrymal, qu'il n'atteint pas, par quoi il se distingue de la fistule lacrymale. Il résulte d'une petite tumeur, l'anchilops (*ἀγχίλωψ*, tumeur lacrymale des anciens) parvenue à maturité.

[6] ومما يختص به مصر الافيون, J. White, *Abdollatiphi historiæ Ægypti compendium*, p. 49.

[7] D'où le nom d'*Opium thebaïcum* qu'il a reçu.

« ni en Orient ni en Occident, mais seulement en Égypte et particulièrement dans le Saïd, au lieu appelé Boutig (بوتيج)[1]; c'est de là qu'on l'expédiait dans toutes les autres contrées ». Pline (XX, 76, 3), rappelant les controverses relatives aux effets fâcheux, suivant quelques-uns, de l'Opium sur la vue[2], cite un propos d'Andreas qui fait supposer que l'Égypte était, de longue date, le marché où le monde ancien s'approvisionnait de cette substance. L'Opium, aurait-il dit, ne causait pas immédiatement la cécité parce qu'il était sophistiqué à Alexandrie. Il est impossible qu'un produit aussi essentiellement local n'ait pas figuré dans la pharmacopée des Coptes, qui avaient appris des médecins grecs et arabes, s'ils ne les connaissaient déjà par tradition, les ressources que le latex du Pavot met au service de la thérapeutique.

L'absence de toute mention de l'opium dans les *scalæ* n°s 43 et 44, pour singulière qu'elle soit, peut être mise sur le compte d'un oubli; mais la signification donnée au mot ⲟⲡⲓⲟⲛ dans le lexique bohaïrique présente un caractère d'invraisemblance tel qu'il est nécessaire de tirer le fait au clair. Voici le passage suspect où le terme figure (Kircher, p. 183); je le fais suivre de la traduction que Kircher en a donnée :

ⲟ̀ⲡⲓⲟⲛ	فوه	*Phu, opium, valeriana.*
ⲟ̀ⲡⲓⲁ[3]	فوه	*Phu.*
ⲁⲗⲓⲑⲣⲓⲧⲉⲛ	فوه	*Idem.*

Kircher s'est complètement mépris en rendant فوه par *Phu, opium, valeriana*. La plante *foû* (φοῦ, Dioscoride, I, 11) est bien la Valériane (*Valeriana Dioscoridis*, d'après Fraas, ou la *V. officinalis* L., selon Sprengel)[4], mais son nom est écrit فو[5] (فُو) par les botanistes arabes, conformément à l'orthographe grecque, et non فوه. L'identification ⲟⲡⲓⲟⲛ فوه *opium* n'est pas mieux fondée, car Opium se dit أفيُون en arabe. Le véritable sens de فوه (فُوّه) a échappé à Kircher. Il s'agit de la Garance (*Rubia tinctorum* L.)[6], appelée aussi فوه الصباغ (J. Berggren, *op. cit.*, col. 873), فوه الصباغين « Garance des teinturiers » (*scala* n° 43, fol. 33, r°, l. 4)[7], عروق حمر « racine rouge »[8] (Ibn al-Baïṭâr, n° 1530), عروق الصباغين « racine des teinturiers » (Dâoûd al-Anṭâki, édit. du Caire, 1308 hég., t. I, p. 219, L. Leclerc, *Kachef er-roumoûz*, p. 276, n° 684[9]).

[1] Quelques manuscrits citent Siout au lieu d'Aboutig. Prosper Alpin rapporte aussi que l'Opium de Siout, « *ex locis Sajeth* », était réputé (*De medicina Ægyptiorum*, p. 261).

[2] ʿAbd al-Laṭif (trad. S. de Sacy, p. 33) dit qu'Aristote en avait formellement interdit l'emploi pour les yeux et les oreilles, prétendant qu'il fait perdre la vue et l'ouïe. La même défense est attribuée à Érasistrate et à Diagoras par Dioscoride (IV, 64) et par Pline (XX, 76, 3).

[3] Le manuscrit du Patriarcat copte du Caire porte la variante ⲁ̀ⲡⲓⲁ (V. Loret, *Les livres III et IV de la Scala magna de Schams-ar-Riâsah*, dans les *Ann. du Serv. des antiq.*, t. I, p. 58, n° 161).

[4] « *In nostro orbe proximo laudatur Syriacum (nardum), mox Gallicum, tertio loco Creticum, quod aliqui agrium vocant, alii phu* », Pline, XII, 26, 3. Φοῦ, *οἱ δὲ καὶ τοῦτο ἀγρίαν νάρδον καλοῦσι*, Dioscoride, I, 11. Suivant Littré (*Hist. nat. de Pline*, t. I, p. 482), le Nard de Crète serait la *Valeriana italica* Lam.

[5] Avicenne, liv. II, p. ٢٢٩; Ibn al-Baïṭâr, n° 1709.

[6] Ibn al-Baïṭâr, n° 1710.

[7] Cf. Avicenne, liv. II, p. ٢٢٩.

[8] Ἐρευθέδανος ῥίζα, Dioscoride, III, 143.

[9] A l'article عروق حمر, qui ne se trouve pas dans l'édition d'Alger.

La physionomie essentiellement grecque de ⲟⲡⲓⲟⲛ et de ⲟⲡⲓⲁ limite, sans le moindre doute, le sens de ces deux formes à celui d'*ὄπιον*, et jamais ce mot n'a désigné la Garance, pas plus dans le langage mystique des savants que dans la nomenclature botanique populaire. J'ajouterai, et cette considération n'est pas sans valeur, que la Garance, en aucun temps, n'a été administrée dans les cas d'affections oculaires, à l'inverse de l'Opium. Enfin, l'Opium figure déjà sous son nom grec dans une formule du papyrus magique de Londres-Leyde (XXIV, 3). L'erreur est donc manifeste. La glose فوة s'applique exclusivement, de toute évidence, à ⲁⲗⲓⲑⲣⲓⲧⲉⲛ, qui, en tenant compte des échanges de lettres accoutumés, représente une graphie telle que ⲉⲣⲩⲑⲣⲓⲧⲉⲛ (*ἐρυθρότης*? [1]), apparentée à *ἐρυθρός*, et peut être pris comme synonyme d'*ἐρυθρόδανον* (Dioscoride, III, 143) [2].

En fait, le manuscrit dont s'est servi le scribe qui a exécuté la copie d'où sont sortis l'exemplaire publié par Kircher et celui qui appartient au Patriarcat copte du Caire devait porter la leçon que voici :

ⲟⲡⲓⲟⲛ	افيون	(opium)
ⲟⲡⲓⲁ	افيون	(opium)
ⲁⲗⲓⲑⲣⲓⲧⲉⲛ	فوة	(garance [3]).

Ligne 20 [4]. — ⲙⲁϫⲕ est pour ⲙⲟϫϭ, *miscere, commiscere*. Le même verbe est écrit plus loin ⲙⲟϫⲕ (form. LXXII, 143).

Ligne 20 [5]. — ϣⲃⲣ ⲙ︦ⲏⲥ, ϣⲏⲣ ⲛ̄ⲉⲃⲓⲱ. La lecture du premier groupe, bien que le bas des lettres soit brisé, est je crois certaine. Ce qui subsiste de la partie supérieure de la première et de la troisième lettre n'a pu appartenir qu'à un ϣ (ϣ) et à un ⲣ (ⲣ); la boucle du ⲣ est nette. Je ne connais pas d'autre exemple de cette forme en copte, sauf le verbe ϣⲏⲣ, rapproché de ϣⲱⲣ, *obturare*, par Peyron (*Lex. ling. copt.*, p. 304), qui n'aurait pas son emploi ici. L'impression qui résulte de l'examen du contexte est que ϣⲏⲣ indique la proportion de miel qui entrait dans la confection du remède, ou que ϣⲏⲣ ⲛ̄ⲉⲃⲓⲱ est le nom d'une préparation médicamenteuse renfermant du miel, ou celui, encore inédit, d'une drogue particulière qui, en raison de sa nature, était assimilée au miel. Dans la première conjecture, le mot ϣⲏⲙ (ϣⲃⲍ) *parvus, exiguus, parum, paulum*, assez fréquent dans le traité : ⲟⲩϣⲏⲙ ⲛ̄ⲕⲏⲣⲙⲥ (form. CLV, 309) «un peu de cendre», ⲟⲩϣⲏⲙ ⲛ̄ⲛⲉϩ (form. CLXIV,

[1] Le changement de l'*ο* en *ι* est fréquent dans les mots grecs passés en copte : *χελιδόνιον* a donné ⲭⲓⲗⲟⲇⲟⲛⲓⲟⲛ, et *κρόκιον* est devenu ⲕⲣⲓⲕⲓⲟⲛ (voir plus haut, p. 61).

[2] Parthey (*Voc. copt.*, p. 5) n'a pas été plus heureux que Kircher en définissant ⲁⲗⲓⲑⲣⲓⲧⲉⲛ par «*rhus, opium, valeriana*». Le Sumac (*Rhus coriaria* L.), *ῥοῦς* ou *ἐρυθρός* (Dioscoride, I, 108), شجرة السماق، سماق, ne peut être confondu avec le فوة.

[3] La Garance est encore nommée, assez étrangement du reste, ⲯⲟⲣⲁⲕⲉⲗⲟⲁ فوة الصباغين, dans la *scala* n° 43 (fol. 33, r°, l. 4), et ⲟⲯⲟⲣⲁⲕⲟⲗⲗⲟⲛ قوة, dans la *scala* n° 44 (fol. 66, r°, 1re col., l. 1). Ici encore il est clair que nous sommes en présence d'une attribution erronée. ⲯⲟⲣⲁⲕⲉⲗⲟⲁ et sa variante ⲟⲯⲟⲣⲁⲕⲟⲗⲗⲟⲛ sont formés de *ψόρος* ou *ὀψάριον* «poisson» et de *κόλλα* «colle», et identiques à ⲟⲯⲟⲣⲟⲅⲟⲗⲗⲓⲛ غرا سمك (Kircher, p. 189) «colle de poisson». ⲕⲟⲗⲗⲟⲛ se rencontre dans *τυρόκολλον* «colle de fromage» (var. *τυρόκολλα*, M. Berthelot, *Coll. des anc. alchim. grecs*, texte, p. 380). Cf. ⲕⲟⲗⲗⲁⲛ اشراس (Kircher, p. 183), colle faite avec les racines râpées de l'Ornithogale, dont se servent les cordonniers et les relieurs (Ibn al-Baïṭâr, n° 88).

321) «un peu d'huile», conviendrait en cet endroit. Mais il faudrait recourir à une correction du texte que la seconde hypothèse permet d'éviter. ϣⲏⲣ est probablement la transcription du persan شير «lait», passé dans la langue arabe, et qui se rencontre en composition dans quelques noms de drogues : شير املج (Avicenne, liv. II, p. ١٢٨; Ibn al-Baïṭâr, nos 145 et 1379), شير خشك (Ibn al-Baïṭâr, n° 1380), شير خشت (Avicenne, liv. II, p. ٢١٢). Les médecins arabes appellent شير املج l'Emblic macéré dans du lait (Avicenne, liv. II, p. ١٢٨; Ibn al-Baïṭâr, n° 1379) et auquel ce traitement a enlevé une partie de son astringence (Ibn al-Baïṭâr, n° 145). Il n'a évidemment aucun rapport avec le ϣⲏⲣ ⲛ̄ⲉⲃⲓⲱ. Le شير خشك ou شير خشت est une sorte de manne, le *siracost* (شيرخشت) du moyen âge. Il est mentionné dans la *scala* bohaïrique : ⲥⲩⲣⲓⲭⲱⲛ شير خشك (Kircher, p. 190 [1]), à la suite de la manne *tarandjoubîn*, ⲑⲁⲣⲁⲛⲅⲓⲃⲓⲟⲛ [2] ترنجبين (Kircher, p. 190), fournie par l'Alhagi (*Alhagi Maurorum* Tourn.). Son nom signifie au propre «lait desséché». Leclerc [3] rappelle, d'après d'Herbelot, qu'il porte également celui de شيرقند «lait de sucre». Cette dernière dénomination, jointe au fait de la persistance de l'élément شير «lait» dans les diverses désignations de cette espèce de manne, m'incite à supposer que ϣⲏⲣ ⲛ̄ⲉⲃⲓⲱ est peut-être l'un des noms du *siracost*, dérivé d'une forme arabe telle que شير عسل «lait de miel». Les auteurs orientaux comparent invariablement la manne au miel et au sucre [4]. «C'est un miel semblable au sucre», هو عسل كاسكر, dit ʿAbd ar-Razzâq (p. ٣٩). On les remplace l'un par l'autre en médecine [5]. Isḥâq ibn ʿAmrân (*apud* Ibn al-Baïṭâr, n° 408) prétend que ترنجبين signifie «miel de rosée», عسل الندى. Parmi les trois espèces de manne citées par Avicenne (liv. II, p. ٢١٢), l'une porte le nom de «miel» : «le *tarandjoubîn*, le *šîrkhoušt* et le miel que l'on apporte du mont Qaṣrân» [6], الترنجبين والشيرخشت والعسل المجلوب من جبال قصران. Pour les Arabes, du reste, l'origine et la nature de la manne et du miel ne sont point distinctes. La manne, ترنجبين, «est une rosée qui tombe du ciel sous forme d'humeur pareille à du miel concret et granuleux..... Elle tombe surtout de l'arbre *ḥâdj*, حاج» (Ibn al-Baïṭâr, n° 2177, voir aussi n° 408; cf. Avicenne, liv. II, p. ٢١٢). Le miel, écrit Avicenne (liv. II, p. ٢٣٣), est une rosée occulte (طل خفى) qui se répand sur les fleurs et que les abeilles recueillent. C'est une vapeur (بخار) qui s'élève et mûrit dans l'atmosphère (جو), se transforme et devient dense durant la nuit. «Le miel tombe de la même manière que celui du mont Qaṣrân», يقع العسل كما هو بجبال قصران, et ne s'en différencie que parce que

[1] Le manuscrit du Patriarcat copte (V. Loret, *Les livres III et IV de la* Scala magna *de Schams-ar-Riâsah*, dans les *Ann. du Serv. des antiq.*, t. I, p. 60, n° 289 *p*) donne la variante ⲥⲩⲣⲩⲭⲱⲛ; la glose arabe est incorrecte : سيرخنتك.

[2] Orthographié ⲑⲁⲣⲁⲛⲅⲓⲃⲓⲟⲛ, par suite, sans doute, d'une faute typographique. Var. : ⲑⲁⲣⲁⲛⲅⲓⲃⲓⲛ, V. Loret, *Les livres III et IV de la* Scala magna *de Schams-ar-Riâsah*, dans les *Ann. du Serv. des antiq.*, t. I, p. 60, n° 288 *p*.

[3] *Traité des simples par Ibn el-Beïthar*, t. II, p. 358, note.

[4] La manne fournie par l'*Asclepias gigantea* Forsk. ou l'*A. procera* L. (عشر, Ibn al-Baïṭâr, n° 1544) était appelée «sucre de ʿ*oušar*», سكر العشر (Ibn al-Baïṭâr, n° 1199; ʿAbd ar-Razzâq, p. ١٢٢, et trad. L. Leclerc, p. 275 et 329).

[5] L. Leclerc, *Kachef er-roumoûz*, p. 266, n° 653. La variante مُرّ «myrrhe», de l'édition d'Alger, p. ١١٨, est évidemment le résultat d'une manvaise lecture de مَنّ.

[6] Les diverses transcriptions qui se rencontrent dans la version latine de Costa et Monge (*Avicennæ arabum medicorum principis*, t. I, p. 359 et 360), *Cusuran, Casseran, Caseran, Chaseran*, montrent que l'orthographe de ce nom de lieu n'est pas uniforme dans tous les manuscrits.

celui-ci se dépose sur les arbres et les pierres et qu'il est récolté par les hommes. Nous venons de voir précisément que le «miel» du mont Qaṣrân est de la manne. Prosper Alpin compare aussi au miel certaine variété de manne liquide recueillie au Sinaï. Après avoir parlé du *siracost*, dont il décrit deux sortes, l'une sophistiquée avec de l'amidon et du sucre[1], du *terraniabim*, qui est rouge et provient d'Arménie, il ajoute : «*Quarta (species) est quidam liquor, ut mel, qui interdum condensatur, colligiturque supra arbores montis Synai in Arabia deserta a Reverendis monachis Colojeribus, eum montem habitantibus eamque consulibus. . . . . Hanc vocant terrengibil*[2].»

Berggren signale encore (*Guide français-arabe*, col. 564) une sorte de manne à laquelle on donne le nom de miel. «Dans le Ghor, الغور, ... croît, entre autres arbres et végétaux particuliers, un arbre appelé *Ghàrrab*[3], de la hauteur d'un olivier, avec des feuilles ressemblant à celles du peuplier. Un jus ou suc consolidé, extrêmement doux et savoureux, avec le goût du miel, est cueilli sur les feuilles de cet arbre et connu chez les Arabes sous le nom d'*Asal beyrouq*, عسل بيروق, ou miel de Beyroûq, lequel ils mangent comme du miel, même avec du beurre. Ils l'emploient aussi comme une gomme pour calfater leurs outres et en exclure l'air. Ce miel n'est cueilli qu'aux mois de mai et de juin, et alors souvent en forme de petits grains, qui sont tombés par terre. Il y croît un autre arbre, appelé *Tereschresch*, ترشرش, qui produit quelque chose pareille.»

Les textes me paraissent donc fournir de sérieux arguments en faveur de l'identification du ϣⲏⲣ ⲛ̄ⲉⲃⲓⲱ «lait (?) de miel» avec la manne. La seule objection qui pourrait lui être opposée est que cette expression est composée d'un mot arabe et d'un mot copte. Je ne crois pas qu'elle soit valable. شير n'est jamais usité en arabe avec le sens de «lait», en dehors des formes que j'ai signalées. L'auteur n'était par suite aucunement fondé à le rendre par ⲉⲣⲱⲧⲉ, équivalent ordinaire de لبن. Il a voulu sans doute faire ressortir la nuance existant entre شير et لبن dans ce cas particulier, ce qu'il n'eût point obtenu en écrivant ⲉⲣⲱⲧⲉ ⲛ̄ⲉⲃⲓⲱ, traduction servile, mais moins intelligible que ϣⲏⲣ ⲛ̄ⲉⲃⲓⲱ, de شير عسل.

Ligne 20 [6]. — ⲉⲓⲇⲟⲥ ⲛ̄ⲁⲃⲁϭⲉⲉⲓⲛ. ⲉⲓⲇⲟⲥ rappelle le grec *εἶδος* «aspect, apparence»; ⲁⲃⲁϭⲉⲉⲓⲛ est traduit par زجاج «verre», sous l'orthographe ⲁⲃⲉϭⲉⲉⲓⲛ, dans la *scala* n° 44 (fol. 91)[4]. La réunion de ces deux mots ne donne aucun sens satisfaisant ainsi compris. Le texte est pourtant correct, car il est reproduit en deux autres passages du manuscrit (form. CII, 202, et CIX, 232), dans des recettes de poudres pour les yeux, sans autre modification que la variante ⲉⲓⲧⲟⲥ ⲛ̄ⲁⲃⲁϭⲁⲉⲓⲛ. La préposition ⲉⲩ, *in*, qui précède le mot ⲉⲓⲇⲟⲥ et la mention de matière, ⲛ̄ⲁⲃⲁϭⲉⲉⲓⲛ, *vitreus*, qui le détermine, montrent qu'il s'agit d'un récipient dans lequel on conservait le médicament en attendant qu'il fût employé, comme on le voit par les formules VIII et CIX, et qui servait aussi aux travaux de

(1) C'est encore l'un des procédés ordinaires de falsification : on prend de la manne de mauvaise qualité, à laquelle on ajoute de l'amidon et de la cassonade; parfois l'on joint du sulfate de soude.

(2) *De medicina Ægyptiorum*, p. 274. La différence faite par Prosper Alpin entre *terraniabim* et *terrengibil* n'est pas fondée en principe. Chez les anciens traducteurs des œuvres médicales arabes, *tereniabin* et *trangibin* sont synonymes (cf. Costæus et Mongius, *Avicennæ arabum medicorum principis*, t. II, p. 424). Ce sont en effet des corruptions du même mot, ترنجبين. Les deux termes se sont conservés dans la pharmacopée moderne pour désigner la manne liquide ou manne de Perse.

(3) غَرَب (?), *Populus Euphraticus* Oliv.

(4) Pour les variantes assez nombreuses de ce mot, voir A. Peyron, *Lex. ling. copt.*, p. 2.

laboratoire, comme il résulte de la formule CII, 202-204 : ⲧⲁⲁϥ ⲉⲩⲉⲓⲇⲟⲥ ⲛ̄ⲁⲃⲁϭⲉⲉⲓⲛ ⲉϣⲧ̄ϥ ⲉⲩⲕⲟⲗⲗⲁⲑ ⲛ̄ϩⲏⲙ̄ⲝ ⲧⲱⲙ̄ⲥ ⲡϩⲏⲙ̄ⲝ ⲉⲩⲱⲑⲫ ⲉϥⲟⲃⲡ ⲛ̄ⲙ̄ ⲍ̄ ⲛ̄ⲧ̄ϥ ⲉⲃⲟⲗ ϩ̄ⲛ ⲡϩⲏⲙ̄ⲝ. . . . . ⲁⲗⲗⲁ ⲛ̄ⲡ̄ⲣⲕⲁϥ ⲉⲧⲁϩⲟ ⲡϩⲏⲙ̄ⲝ ⲁⲗⲗⲁ ⲕⲁϥ ⲉϥⲁϣⲉ ⲛ̄ⲁⲧⲡⲉ ⲙ̄ⲙⲟϥ ⲛ̄ⲇ ⲛ̄ϯⲃⲉ «mets-le (le médicament) dans un *éidos* de verre; suspends celui-ci dans un pot (قلة) de vinaigre; enfouis le (pot) de vinaigre dans du fumier frais (ⲥⲁⲧ ⲉϥⲗⲏⲕ) pendant sept jours; retire (ensuite) l'(*éidos*) du (pot de) vinaigre. . . . . Ne laisse pas l'(*éidos*) en contact avec le vinaigre; mais suspends-le de façon à ce qu'il soit à quatre doigts au-dessus de lui».

L'opération exposée ci-dessus ne nous est pas inconnue. Elle est souvent décrite par les alchimistes, qui donnent en même temps quelques renseignements sur le dispositif de l'appareil au moyen duquel on l'effectuait. Celui-ci se composait d'une fiole de verre, *φιάλη*, *φυάλη*[1], destinée à recevoir les matières à traiter, et qui était suspendue dans un vase de terre vide ou partiellement rempli de vinaigre. Le tout était chauffé, suivant le degré de température qu'il convenait d'atteindre, soit par un feu de charbon, soit à l'aide de fumier de cheval ou d'âne. Je reviendrai dans la suite avec plus de détails sur cet appareil (voir form. CII). Il me suffira de relever, pour le moment, l'absolue ressemblance qu'il présente avec celui dont notre auteur parle et de noter que l'un de ses principaux éléments, la *φιάλη*, y tient la même place que l'ⲉⲓⲇⲟⲥ du texte copte, qui doit, par conséquent, lui être assimilable. Le traité d'alchimie de Sohag nomme plusieurs des vaisseaux employés pour le traitement à chaud des métaux et des drogues. Ce sont le ⲕⲁⲧⲁϩ (قَدَح) : ⲧⲁⲁϥ ⲉⲩⲁⲗⲕⲁⲧⲁϩ ϲⲟⲗϭ̄ϥ ⲉⲛⲟⲙⲉ ⲛ̄ⲥⲱⲫⲟⲥ : ⲟⲩⲁϩ̄ϥ ⲉⲩⲁⲗⲭⲉⲛⲟⲩⲛ ⲛ̄ⲕⲟϩϯ[2] «place dans une coupe (القَدَح); enduis[3]-la de lut de science[4] (*σοφός*); mets sur un feu (الكَانُون) vif». Nous trouvons plus loin la mention de ce vase sous sa dénomination copte, ⲗⲡⲟⲧ[5], sorte de coupe, de bol, en verre ou en terre cuite, que les droguistes de la période pharaonique connaissaient déjà ()[6] et que l'on peut comparer à la *φιάλη* grecque dans sa première forme[7].

Le ⲕⲁⲣⲟⲟⲣⲉ (قَارُورَة) : ϭⲟⲡ ⲡⲁⲥⲥⲓⲡⲁⲕ ⲛⲁⲗⲙⲟⲩⲥⲁⲁⲧ : ⲱ ⲡⲁⲛⲛⲟⲩϣⲁⲁⲧⲉⲣ : ⲟⲩϣⲓ ⲉⲡⲟⲩⲁ̄ ⲑⲛⲟⲟⲩ ⲧⲁⲁⲩ ⲉⲩⲕⲁⲣⲟⲟⲣⲉ : ⲉⲥϩⲁⲕ ⲙⲙⲟⲟⲩ ⲛ̄ⲕⲉⲥⲟⲡ : ⲧⲟⲙⲥⲟⲩ ⲉⲡⲥⲱⲧ ⲛⲓⲱ[8] «prends du mercure sublimé (الزِيبَقْ المُصَعَّد) et (و) du sel ammoniac (النُوشَادِر),

(1) Le mot *φιάλη* signifiait au début une coupe ou tasse (voir les figures publiées par M. Berthelot, *Coll. des anc. alchim. grecs*, introd., p. 132, fig. 11; 143, fig. 20; 146, fig. 22; 147, fig. 23). Plus tard, il s'est étendu au flacon de verre à panse ronde et à long col droit, semblable au ballon actuel. C'est surtout dans ce sens qu'il est admis par les alchimistes (M. Berthelot, *op. cit.*, p. 161, fig. 37; 162, fig. 38; et *La chimie au moyen âge*, t. II, p. 112, fig. 4; 115, fig. 8; t. III, p. 49, fig. 4).

(2) *Zeitschrift*, t. XXIII (1885), p. 108 (VIII, 23-IX, 2); aussi p. 113 (XV, 4).

(3) Cf. ⲥⲱⲗϭ.

(4) طين الحكمة; *lutum sapientiæ*; le lut terreux des modernes (cf. M. Berthelot, *La chimie au moyen âge*, t. I, p. 100). La composition de ce lut est indiquée dans le traité d'alchimie syriaque du British Museum (*loc. cit.*, t. II, p. 152, § 38). C'est un mélange de terre de Cimole, de son de riz, de fumier et de tessons de pots broyés. On donnait aussi le nom de terre des philosophes à la terre provenant d'Assouan, qui servait à fabriquer les creusets.

(5) *Zeitschrift*, t. XXIII (1885), p. 111 (XII, 11).

(6) H. Brugsch et J. Dümichen, *Rec. de mon.*, t. IV, pl. XXIV, 141. Cf. , *Pap. magique de Londres-Leyde*, XIV, 15, et XV, 16.

(7) Voir plus haut, note 1.

(8) *Zeitschrift*, t. XXIII (1885), p. 110 (XI, 1-6, et XII, 1-2); p. 111 (XIII, 1-2).

même poids de chaque; triture-les; mets dans une fiole (القَارُورَة); triture (أَسْحَق) de nouveau; enfouis dans du fumier d'âne». Il est question plus loin de cette même fiole en argile : ⲗⲁⲕⲁⲣⲟⲟⲣⲉ ⲛⲟⲙⲉ[1].

L'ⲁⲙⲡⲟⲩⲗⲗⲉ (*ampulla*) : ⲕⲁⲥⲓⲧⲏⲣⲉ : ⲁⲥⲥⲓⲡⲁⲕ : ⲁⲛⲛⲟⲩϣⲁⲧⲉⲣ : ⲁⲧⲧⲁⲗⲉⲕ : ⲙⲁϩⲗⲟⲩⲗ : ⲙⲁⲕⲁⲣⲓϣⲑⲉ (*sic*) : ⲁⲡⲓⲁⲧ : ⲧⲁⲁⲩ ⲉⲩⲁⲙⲡⲟⲩⲗⲗⲉ : ⲥⲟⲗϭ̀ⲥ ⲉⲛⲟⲙⲉ ⲛⲥⲟⲫⲟⲥ : ⲧⲁⲁⲩ ⲉ̀ⲧⲉⲧⲣⲓⲣ[2] «étain (*κασσίτερος*), mercure (الزِّيبَق), sel ammoniac (النُّوشَادِر), talc[3] dissous[4] (طَلْق مُحَلُول), marcassite blanche[5] (مَرْقَشِيثا أَبْيَض); mets-les dans une ampoule (*ampulla*); enduis celle-ci de lut de science (*σοφός*) et place-la sur le fourneau». Le nom même de ce récipient, emprunté au latin, nous fixe sur sa forme. L'ⲁⲙⲡⲩⲗⲗⲉ n'est autre que la *φιάλη* sous son dernier aspect, et son emploi correspond à celui qui était fait de celle-ci[6]. C'est un flacon à corps globuleux terminé par un col de développement variable. Cet ustensile est donc comparable à l'ⲉⲓⲗⲟⲥ de notre papyrus. Il est souvent mentionné dans les traductions latines d'ouvrages d'alchimie[7].

Un autre type de vase, le ⲗⲓⲕ, est enfin cité dans le manuscrit de Sohag[8]. La *scala* bohaïrique le définit par كوز الزيت «vase à huile» (Kircher, p. 150). A la formule XC, 174, le même vase, dont le nom est, cette fois, orthographié ⲣⲓⲕ, joue un rôle identique à celui que l'ⲉⲓⲗⲟⲥ remplit dans l'opération décrite à la formule CII : ⲧⲁⲁⲩ ⲉⲩⲣⲓⲕ ⲧⲁⲁⲩ ⲉϩⲟⲩⲛ ⲉⲩⲁⲣϥⲱⲗ̄ⲙ ⲕⲁⲁⲩ ⲛ̄ⲙ̄ⲏ ⲁ̄ ⲙ̄ⲛ ⲟⲩϭⲱⲣϩ «mets les (matières) dans un vase à huile que tu placeras[9] dans une marmite de pierre (البُرْم) et laisse ainsi pendant un jour et une nuit». Des *liq*, ليق de verre sont mentionnés en deux passages du papyrus magique de Londres-Leyde[10]. Kircher (*loc. cit.*) traduit ⲗⲓⲕ par «*lecythus*», et cette interprétation, acceptée

[1] *Zeitschrift*, t. XXIII (1885), p. 112 (XIV, 5).

[2] *Ibid.*, p. 109 (X, 16-21); p. 116 (XX, 9).

[3] D'après un traité grec sur la coloration des pierres, le talc se nommait *τάλακ* chez les Perses et les Égyptiens (M. Berthelot, *Coll. des anc. alchim. grecs*, texte, p. 350, V, vii, § 1, l. 8). C'est la *κώμαρις* et l'*ἀφροσέληνον*, le *sputum lunæ* ou *spuma lunæ* des alchimistes grecs et latins (cf. M. Berthelot, *La chimie au moyen âge*, t. II, p. 134 et 176, § 106).

[4] Le manuscrit alchimique syriaque du British Museum renferme une recette pour dissoudre le talc.

[5] Lire ⲙⲁⲣⲕⲁϣⲓⲑⲉ (cf. form. XLV, 83, et LIII, 102). Il s'agit, dans ce passage, de la marcassite argentée (cf. M. Berthelot, *op. cit.*, t. II, p. 162), pyrite de cuivre. Pline (XXXIV, 30) signale deux sortes de pyrites de cuivre provenant des mines de Chypre, la jaune et la blanche. Les traducteurs arabes rendent toujours le mot *πυρίτης* par مرقشيتا (Ibn al-Baïṭâr, n° 382 : بوريطس = مرقشيتا), et ce terme a passé au moyen âge dans les traductions latines des œuvres des alchimistes arabes : *marcacida, almarcacida* (M. Berthelot, *op. cit.*, t. I, p. 217, § 158), *marcacide* (*loc. cit.*, p. 207, § 105; 210, § 114; 211, § 122 et *passim*), *marchaside* (*loc. cit.*, p. 223, § 185). 'Abd ar-Razzâq (p. ١٠١) dit que les marcassites dorée et argentée ressemblent à l'or et à l'argent, mais que, cependant, elles leur enlèvent leur ductilité, ce qui prouve qu'il s'agit bien d'un minerai de cuivre.

[6] Voir M. Berthelot, *Coll. des anc. alchim. grecs*, introd., p. 163, fig. 38. Le dernier appareil représenté à droite reproduit exactement le dispositif indiqué au manuscrit de Sohag. La *φιάλη* y tient la place de l'ⲁⲙⲡⲟⲩⲗⲗⲉ.

[7] Cf. M. Berthelot, *La chimie au moyen âge*, t. I, p. 108, § 10; 124, § X; 188, § 6; 193, § 28, et *passim*.

[8] *Zeitschrift*, t. XXIII (1885), p. 113 (XV, 20).

[9] Litt. : «mets-les», c'est-à-dire les matières et le ⲣⲓⲕ. De même, plus loin : ⲕⲁⲁⲩ «laisse-les».

[10] V, 26 et XXVII, 26. Il y a lieu de distinguer ce mot de la graphie semblable qui répond au copte ⲗⲟⲕ, ⲗⲟϭ, *κοτύλη*, et qui se rencontre dans le même document.

par Peyron (*Lex. ling. copt.*, p. 79), se voit confirmée par le fait que l'on trouve, parmi le matériel de laboratoire des alchimistes grecs, des flacons appelés *ληκύνθης* (var. *ληκύθις*)[1] et *ληκύθιον*[2] qui, très vraisemblablement, correspondent au ⲗⲓⲕ. Kabis[3], il est vrai, fournit, d'après une *scala* bohaïrique dont il n'indique pas la provenance, mais qui doit appartenir à la même famille que celle que Kircher a éditée, une équivalence différente : ⲗⲓⲕ كوز الزير, ce qui ferait du ⲗⲓⲕ le pot qui sert à puiser l'eau dans la grande jarre dénommée *zîr*. Cette double interprétation éveille le doute. La confusion est en effet facile entre زيت et زير, qui ne se distinguent que par la dernière lettre, surtout lorsque les points sont omis, comme c'est assez souvent le cas dans les manuscrits des lexiques copto-arabes. N'ayant pas les moyens de vérifier aux sources originales mêmes, il ne m'est pas permis de porter un jugement fondé. Mon impression, néanmoins, est que كوز الزيت représente la leçon correcte.

L'ⲉⲓⲗⲟⲥ n'est donc nommé nulle part dans le manuscrit alchimique de Sohag. Mais nous venons de voir que notre traité fait intervenir le ⲗⲓⲕ dans une opération fort semblable à celle où l'ⲉⲓⲗⲟⲥ est employé, ce qui donnerait à penser que les deux termes sont synonymes, quoique le grec *εἶδος*, auquel ⲉⲓⲗⲟⲥ se rattache sûrement, n'ait en aucun cas la valeur précise attachée à ⲗⲓⲕ, ou que ⲉⲓⲗⲟⲥ est une expression vague et générale dont le sens s'éclaire surtout par le contexte. C'est évidemment à la dernière de ces conjectures qu'il convient de s'arrêter. Dans les *Canons apostoliques*[4], *σκεῦος ὀθόνης* est traduit par ⲉⲓⲗⲟⲥ ⲛ̄ⲉⲓⲗⲁⲁⲩ. Or *σκεῦος* signifie à la fois «meuble, ustensile, vase, instrument» et s'applique encore, sans distinction, à tout objet d'équipement. Cet exemple établit la valeur correspondante de ⲉⲓⲗⲟⲥ qui, en fait, équivaut au latin *species*, étymologiquement et dans ses acceptions dérivées, sens auquel *εἶδος* a d'ailleurs abouti dans la basse grécité[5]. Ici, ⲉⲓⲗⲟⲥ ⲛ̄ⲉⲓⲗⲁⲁⲩ veut dire une pièce de vêtement de lin. Un contrat[6] mentionne un ⲉⲓⲗⲟⲥ ⲙ̄ⲡⲉⲛⲓⲡⲉ «ustensile de fer», et M. Steindorff[7] a très exactement interprété, dans un autre document, ⲉⲓⲧⲟⲥ[8] et ses variantes ⲉⲓⲧⲏⲥ, ⲓⲧⲏⲥ, par «Geräthe». Il est hors de doute que, dans la présente formule, et surtout dans la formule CII, pour l'explication de laquelle nous avons le secours d'autres documents, ⲉⲓⲗⲟⲥ doit être traduit par «vase, bouteille, flacon» ou «fiole».

IX

(22) [ϣⲁ]ⲗⲥⲛ[ⲟϥ][9] ⲉⲛⲁⲛⲟⲩⲥ ⲥⲁⲛⲧⲁⲣⲁⲭⲏⲥ ⲇⲟ≡ⲥⲓⲓⲓ ⲡⲓⲡⲓ ⲕⲟⲙⲉⲟⲥ ⲟⲩ[ⲁ] ⲉⲡⲟⲩⲁ ⲭⲣⲱ ⲥⲁⲃⲟⲗ

(22) Bon hémostatique : réalgar, graine de cresson alénois, poivre, gomme, même quantité de chaque; emploie à l'extérieur.

[1] M. Berthelot, *Coll. des anc. alchim. grecs*, texte, p. 287, § 7, 25.

[2] *Ibid.*, p. 314, § 62, 22.

[3] *Auctarium lexici coptici Amedei Peyron*, dans la *Zeitschrift*, t. XIII (1875), p. 84.

[4] P. de Lagarde, *Ægyptiaca*, p. 230.

[5] Cf. L. Stern, *Zwei koptische Urkunden aus Theben*, dans la *Zeitschrift*, t. XXII (1884), p. 147, note 7.

[6] E. Révillout, *Papyrus copte. Actes et contrats des musées égyptiens de Boulaq et du Louvre*, p. ⲓ̄ⲁ̄.

[7] *Eine koptische Bannbulle und andere Briefe*, dans la *Zeitschrift*, t. XXX (1892), p. 39.

[8] Cette forme se retrouve à la ligne 232 de notre papyrus.

[9] Restitué d'après la formule suivante. La partie inférieure de la haste du ϥ subsiste.

Ligne 22 [1]. — ⲥⲁⲛⲧⲁⲣⲁⲭⲏⲥ, *σανδαράχη*. Les auteurs anciens ont souvent confondu, sous cette commune dénomination, plusieurs substances minérales de couleur rouge, telles que le réalgar (sulfure rouge d'arsenic), le cinabre, le vermillon (sulfure de mercure), le minium (oxyde de plomb), et peut-être même, comme le suppose Berthelot [1], le kermès minéral (oxysulfure d'antimoine). C'est, d'après Dioscoride (V, 121), une matière brillante, de la couleur du cinabre, qui répand une odeur sulfureuse. Elle provient des mines d'or et d'argent, dit Pline (XXXIV, 55), et elle est d'autant meilleure qu'elle est plus rousse et que son odeur est plus forte, qu'elle est pure et friable. Il ajoute (XXXV, 22) qu'on en fabriquait avec de la céruse calcinée (« *cerussa in fornace cocta* ») [2].

Le nom de sandaraque fut également donné par les Grecs à l'*ἐριθάχη* ou propolis, suc résineux dont les abeilles enduisent leurs ruches [3]. Au moyen âge les alchimistes l'attribuent simultanément au réalgar [4] et à une résine [5]. Plus tard, il n'est plus appliqué qu'à des gommes ou résines. De nos jours, il désigne seulement, en médecine, la résine du *Thuya articulata* Desf. Déjà, pourtant, chez les Arabes, le terme سندروس, équivalent de *σανδαράχη*, *sandaraca*, était réservé à la seule sandaraque végétale [6]. La modification essentielle apportée au sens primitif de *σανδαράχη* remonte donc pour le moins au temps où notre manuscrit fut composé, et l'on peut, par suite, hésiter sur la nature organique de la matière que l'auteur a eu l'intention de désigner, d'autant mieux qu'Avicenne (liv. II, p. ٢١٨) dit que la sandaraque végétale, سندروس, comme ici la ⲥⲁⲛⲧⲁⲣⲁⲭⲏⲥ, a la propriété d'arrêter l'hémorragie, يمنع من نزف الدم, vertu qui lui est pareillement reconnue par Al-Ghafeky (*apud* Ibn al-Baïṭâr, n° 1238).

La *scala* ṣa'îdique montre toutefois d'une façon absolue que les Coptes avaient conservé le souvenir de la tradition ancienne et que la ⲥⲁⲛⲧⲁⲣⲁⲭⲏⲥ continuait d'être pour eux le réalgar : ⲥⲁⲣⲧⲁⲣⲁⲭⲏⲥ · ⲥⲁⲣⲇⲁⲣⲏⲭⲏⲥ زرنيخ احمر (*scalæ* n° 43, fol. 33, r°, l. 1, et n° 44, fol. 65, v°, 2e col., l. 22).

Les fragments alchimiques de Sohag adoptent, comme nom du réalgar et de l'orpiment, le mot arabe زرنيخ, auquel ils ajoutent une épithète d'espèce : [ⲡⲁ]ⲥⲥⲏⲣⲛⲏϩ ⲉⲧⲧⲟⲣϣ̄ ⲱ ⲡⲁ[ⲗⲗ]ⲥⲃⲁⲣ [7] (الزرنيخ الاحمر والاصفر) « l'arsenic rouge (réalgar) et le jaune (orpiment) ». Le premier y est encore nommé ⲁⲥⲥⲉⲣ̄ⲛⲏϩ ⲛ̄ⲕⲟⲕⲟⲥ [8], ⲁⲥⲥⲉⲣⲛⲉϩ ⲉⲕⲟⲕⲕⲟⲥ [9]; ⲕⲟⲕⲟⲥ, ⲕⲟⲕⲕⲟⲥ = *κόκκος* « de couleur rouge, écarlate ».

La *scala* éditée par Kircher (p. 204) traduit par زرنيخ احمر un mot ⲁⲛⲑⲣⲟⲕⲟⲥ, qui signifie au propre « cinabre » (*ἄνθραξ*), mais s'est étendu aussi à plusieurs substances minérales

(1) *Coll. des anc. alchim. grecs*, introd., p. 238.

(2) Cette sandaraque artificielle est le minium. Sa fabrication est décrite tout au long dans le manuscrit d'alchimie syriaque du British Museum, M. Berthelot, *La chimie au moyen âge*, t. II, p. 92.

(3) Aristote, *Hist. nat.*, édit. Camus, V, 22, et IX, 40; cf. Pline, XI, 7.

(4) M. Berthelot, *op. cit.*, t. I, p. 33, § 4, 35, § 11, 36, § 14, et *passim*.

(5) M. Berthelot, *op. cit.*, t. I, p. 100, 105, 108 et *passim*. D'après un petit lexique arabo-latin publié par Berthelot (*op. cit.*, t. I, p. 217, § 158), « *sandaraca, id est vernix* »; une note du manuscrit ajoute : « *Quidam dicunt quod sandaraca est papaverus* ». La sandaraque tirée du pavot semble être une teinture rouge (*op. cit.*, t. I, p. 87, note 2).

(6) Avicenne, liv. II, p. ٧١٨; Ibn al-Baïṭâr, n° 1238.

(7) *Zeitschrift*, t. XXIII (1885), p. 116 (XX, 3-4).

(8) *Ibid.*, p. 110 (XI, 10).

(9) *Ibid.*, p. 112-113 (XIV, 20-21).

rouges, ce qui est, comme je l'ai dit précédemment, le cas de *σανδαράχη* [1]. La synonymie ⲁⲛⲑⲣⲟⲕⲟⲥ زرنيخ احمر est donc légitime. Nous trouvons immédiatement après, dans le même lexique, la mention de la ⲥⲁⲧⲁⲣⲟⲭⲟⲥ زرنيخ (Kircher, p. 204), au sujet de laquelle quelques éclaircissements sont nécessaires. ⲥⲁⲧⲁⲣⲟⲭⲟⲥ, malgré la déformation que le mot a subie [2], et qui est déjà sensible dans ⲥⲁⲣⲧⲁⲣⲁⲭⲏⲥ et ⲥⲁⲣⲇⲁⲣⲏⲕⲏⲥ des *scalæ* nos 43 et 44, dérive, ce n'est pas douteux, de *σανδαράχη*. Ce serait, en ce cas, le réalgar, déjà cité sous le nom d'ⲁⲛⲑⲣⲟⲕⲟⲥ. Mais le sens de la glose est différent. Le زرنيخ des Arabes, qui ne doit pas être confondu avec notre arsenic métallique, correspond toujours à l'orpiment, de même que l'*ἀρσένικον* des Grecs et l'*arsenicum* des Latins [3]. Ibn al-Baïṭâr (n° 1100), dans le passage qu'il emprunte à l'article *ἀρσένικον* de Dioscoride, traduit ce nom par « arsenic jaune », de même qu'il interprète *σανδαράχη* par « arsenic rouge ». Les *scalæ* ṣa'îdiques le rendent identiquement : ⲁⲣⲥⲉⲛⲓⲕⲉ الزرنيخ (*scala* n° 44, fol. 66, r°, 2e col., l. 27), ⲁⲣⲥⲉⲛⲓⲕⲏ الزرنيخ الاصفر (*scala* n° 43, fol. 33, v°, l. 8). Il semblerait donc qu'il y eût défaut de concordance entre ⲥⲁⲧⲁⲣⲟⲭⲟⲥ et زرنيخ. Il n'en est rien, en réalité. La sandaraque dont il est question doit fort probablement être rapprochée de la *σανδαράχη χρυσῖτις* [4] « sandaraque qui ressemble à l'or », l'« arsenic couleur d'or », *ἀρσενικὸν χρυσίζοντος* [5]. Berthelot (*op. cit.*, p. 295, note 1) estime que la *σανδαράχη χρυσῖτις* est un sulfure d'arsenic naturel ou artificiel intermédiaire entre l'orpiment et le réalgar, ou du réalgar modifié par un commencement de grillage. L'arsenic mixte auquel Berthelot fait allusion paraît correspondre plutôt à la troisième espèce d'arsenic décrite par Pline (XXXIV, 56) et qui alliait la couleur de l'or à celle de la sandaraque, « *quo miscetur aureus color sandarachæ* ». Le syriaque *sandrachos*, il est vrai, est expliqué, dans le lexique de Bar Bahloul, d'après un ancien manuscrit, par « arsenic jaune et rouge », ce qui en ferait à la fois le synonyme de *σανδαράχη* et d'*ἀρσένικον*. Pourtant il est peu probable que cette identification se soit généralisée, car jamais le mot *σανδαράχη*, non suivi d'une épithète, n'a pris, à ma connaissance, dans les ouvrages d'alchimie, l'acception que l'auteur de la *scala* bohaïrique lui confère. Pour cette raison, j'ai cru nécessaire d'attirer l'attention sur l'emploi différent qui est fait du même terme dans les vocabulaires ṣa'îdique et bohaïrique et qui peut induire facilement en erreur.

J'aurai l'occasion de revenir plus loin (form. XIII) sur les mots coptes donnés par les *scalæ* comme équivalents du terme *sandaroûs* (سندروس), nom de la résine sandaraque en arabe.

Ligne 22 [2]. — ⲁⲟⲝⲥⲓⲙ, ϣⲗⲉⲓⲛ, écrit pour ϣⲗⲗⲉⲓⲛ. Nom de la graine de Cresson alénois (*Lepidium sativum* L.). L'identification est assurée par les *scalæ* : ⲕⲉⲣⲇⲁⲙⲱⲛ [6] · ⲕⲉⲣⲇⲁⲙⲱⲛⲟ · ϣⲗⲗⲉⲓⲛ حب الرشاد (*scala* n° 44, fol. 83, r°, 2e col., l. 14-16), ⲕⲩⲣⲧⲁⲙⲟⲛ · ϣⲗⲗⲉⲓⲛ حب الرشاد (*scala* n° 43, fol. 59, l. 11-12).

Les avis sont cependant partagés en ce qui concerne la signification de حب الرشاد. Löw

(1) Cf. M. Berthelot, *Coll. des anc. alchim. grecs*, introd., p. 238, 239 et 244.

(2) Cf. la transcription syriaque *sadrachos*, dans le lexique de Bar Bahloul, édit. Rubens Duval, col. 943.

(3) Dioscoride (V, 120) dit que l'arsenic se rencontre dans les mêmes mines que la sandaraque et que le meilleur est lamelleux et jaune; cf. Pline, XXXIV, 56.

(4) Papyrus X de Leyde, M. Berthelot, *Archéologie et histoire de la science*, p. 294, § 74.

(5) *Ibid.*, p. 290, § 57, et p. 294, § 73.

(6) *Κάρδαμον*, Dioscoride, II, 155. La même forme, ⲕⲁⲣⲧⲁⲙⲟⲛ, se rencontre dans notre papyrus (form. LXIII, 123).

(*Aramäische Pflanzennamen*, p. 397, note 1) prétend que c'est le nom de la plante elle-même, et cite à l'appui celui du Myrte de Syrie, حب الآس. On peut y joindre celui du *Convolvulus Nil* L., حب النيل, du *Plantago Psyllium* L. حب البراغيث (G. Schweinfurth, *Arabische Pflanzennamen*, p. 63) et d'autres encore. C'est également ainsi qu'il est compris par Ibn al-Baïṭâr (n° 578), de même que رشاد (n° 1041) et son synonyme حرف (n° 653). Leclerc[1] croit au contraire que حب الرشاد désigne plus particulièrement la graine du *L. sativum*. Il se rencontre sur ce point avec plusieurs auteurs arabes. Aboû Ḥanîfa, entre autres (*apud* Ibn al-Baïṭâr, n° 653), déclare que «le *ḥourf* (حرف, autre nom du رشاد[2]) est une *graine* qu'on emploie en médecine», opinion qui se retrouve citée dans le *Lisân al-ʿArab* (t. V, p. 310) : قيل الحرف حب كالخردل وقال ابو حنيفة هو الذى تسميه العامة حب الرشاد «on dit que le *ḥourf* est une graine pareille à la moutarde, et Aboû Ḥanîfa dit que c'est ce que le commun appelle *ḥabb ar-rašâd*». Je m'en suis tenu à cette définition, qui semble avoir été le plus généralement acceptée. Le Cresson alénois compte en effet surtout par sa graine dans la matière médicale ancienne. De là sans doute le nom de حب الرشاد, attaché abusivement à la plante, et qu'Aboû Ḥanîfa dénonce comme étant une forme vulgaire. L'interprétation suivante, «*cartami* (*cardami*) *semen, id est nasturtium*», introduit dans une des traductions latines d'Oribase (*Euporistes*, II, § VI, t. VI, p. 449), me fait croire que la même confusion s'est produite en Occident, au moyen âge, et que l'influence orientale n'y est peut-être pas étrangère. Elle offre en tout cas une ressemblance singulière avec la glose arabe حب الرشاد وهو الحرف recueillie par Löw (*op. cit.*, p. 396).

Le *L. sativum* fut cultivé dans la vallée du Nil dès les temps pharaoniques. Des graines en ont été retrouvées dans les tombes[3]. Dioscoride (II, 155) signale que les Égyptiens l'appelaient σέμεθ, et Stern (*Pap. Ebers*, t. II, Gloss., p. 39) a rapproché cette forme de l'hiéroglyphique [hieroglyphs], identification admise plus tard par MM. Wiedemann[4] et Joachim[5], mais sans que l'on ait jamais sérieusement tenté d'en établir le bien-fondé. Le [hieroglyphs] entre dans la composition de neuf remèdes au papyrus Ebers. Ce sont des préparations contre les *oukhdou* du ventre, [hieroglyphs] (XXIII, 5), ou de la bouche [hieroglyphs] (XXVII, 10); pour chasser l'inflammation des *oukhdou* (?) du buste, [hieroglyphs] (XXXVI, 1); contre la dyspepsie (pour que l'estomac conserve les aliments, litt. : «pour faire le cœur recevoir les pains»), [hieroglyphs] (LI, 2 et 5); pour soigner le foie, [hieroglyphs] (LXVII, 9 et 14); pour soigner le côté gauche, [hieroglyphs] (LXXIX, 15-16 = *Pap. Hearst*, II, 13[6]); enfin contre la douleur de la langue, [hieroglyphs] (LXXXVI, 2). La nature des trois premières maladies nous échappe, car le sens du mot [hieroglyphs], si fréquent dans les textes médicaux, n'a pu être encore exactement fixé. S'il s'agit,

(1) *Traité des simples par Ibn el-Beïthâr*, t. I, p. 429, note.

(2) حرف, Avicenne, liv. II, p. ١٧٢; Ibn al-Baïṭâr, n° 653 (cf. χούρφ, B. Langkavel, *Botanik der späteren Griechen*, p. 28), est le nom scientifique du حب الرشاد. Il figure dans la *scala* bohaïrique : ⲕⲁⲣⲁⲁⲙⲟⲛ خرف (*sic*) (V. Loret, *Les livres III et IV de la* Scala magna *de Schams-ar-Riâsah*, dans les *Ann. du Serv. des antiq.*, t. I, p. 58, n° 206), ⲕⲁⲣⲧⲁⲙⲟⲛ خرف (*sic*) (Kircher, p. 185). La traduction arabe de Dioscoride le donne comme équivalent de قردامون (καρδάμον), L. Leclerc, *loc. cit.*

(3) V. Loret, *La flore pharaonique*, 2ᵉ édit., p. 110.

(4) *Sammlung altägyptischer Wörter*, p. 38.

(5) *Papyros Ebers*, p. 18, 26, 39 et *passim*.

(6) Le titre donné ici est celui qui figure au papyrus Hearst. Il est incomplet dans le papyrus Ebers.

comme je le soupçonne, d'ulcérations, le [hieroglyphs] a quelques chances d'être la graine de Cresson alénois. On l'administrait en effet dans les cas de lésions ulcéreuses[1]. Elle passait aussi, auprès de certains, pour être favorable au foie[2], ce qui s'accorderait avec deux formules du papyrus Ebers (LXVII, 7-9 et 13-15). Par contre, Dioscoride (II, 155) et Aṭ-Ṭabary (*apud* Ibn al-Baïṭâr, n° 653) la déclarent nuisible à l'estomac, en désaccord du reste avec Avicenne (liv. II, p. ١٧٣). Je ne sais à quoi répondent les deux autres affections. Au résumé, si l'assimilation de [hieroglyphs] à σέμεθ ne soulève en principe aucune objection sérieuse au seul point de vue philologique, l'identification du premier avec la graine du *L. sativum* ne s'impose pas par les emplois spéciaux qui en étaient faits en médecine. Il n'est pas, d'autre part, absolument sûr que le [hieroglyphs] soit une graine plutôt qu'un minéral, une résine ou quelque matière réduite en poudre, car le nom de la plante qui l'aurait produite ne nous a pas encore été rendu par les textes.

Deux autres noms indigènes du Cresson alénois ont été conservés par les *scalæ* : ϣⲗⲁⲗⲉⲓⲛ (var. ϣⲗⲉⲓⲛ dans notre traité), déjà cité, et ϭⲁϩⲓⲙⲓ (Kircher, p. 194). ϣⲗⲁⲗⲉⲓⲛ a été rapproché par M. Griffith[3] du démotique [demotic][4], dont on remarquera le déterminatif propre aux grains, qui confirme le sens de «graine» impliqué par la glose arabe حب الرشاد de ϣⲗⲁⲗⲉⲓⲛ. Lauth[5] a cru retrouver le ϭⲁϩⲓⲙⲓ dans la plante [hieroglyphs][6]. M. Loret[7], après avoir admis tout d'abord cette similitude purement apparente, en a reconnu le mal-fondé et a rapporté le [hieroglyphs], [hieroglyphs], appelé aussi [hieroglyphs] dans les recettes du parfum kyphi[8], au *Convolvulus scoparius* L., l'ἀσπάλαθος des Grecs[9]. ϭⲁϩⲓⲙⲓ me paraît être représenté par [hieroglyphs] dans l'écriture hiéroglyphique, forme que Champollion a signalée et traduite par Carthame sauvage[10], et où Brugsch[11] a vu, à tort je crois, le copte ⲕⲣⲁⲙ, qui est à la fois le nom du *Carthamus lanatus* L., القرطم البرى (Kircher, p. 193), et de l'*Apium graveolens* L., الكرفس البرى (Kircher, p. 195).

Ligne 22 [3]. — ⲕ̄ⲕ̄. Le déchiffrement du groupe ⲕ̄ⲕ̄ est subordonné à une double hypothèse : les éléments de ce mot doivent être cherchés dans l'alphabet cryptographique ou bien ils représentent une abréviation conventionnelle du genre de celles que les alchimistes introduisaient dans leurs écrits. En supposant que le petit signe engagé entre les jambages du ⲡ soit un ϩ = 2 ou un ⲓ = 1, le sigle ⲕ̄ prendrait la valeur ⲕϩ ou ⲕⲓ. Or il n'y a, dans les trois langues où l'auteur a puisé indifféremment, aucun nom de drogue qui puisse être ramené à l'orthographe ⲕϩⲕϩ. La forme ⲕⲓⲕⲓ, que donnerait l'autre combinaison, fait songer au grec κικί «ricin». Il n'y a pas lieu pourtant de la retenir plus que la précédente, car

(1) Avicenne, liv. II, p. ١٧٣; Ibn al-Baïṭâr, n° 653.

(2) Dioscoride, II, 155; Pline, XX, 50; Avicenne, *loc. cit.*; Hobeïsh, *apud* Ibn al-Baïṭâr, *loc. cit.*

(3) *Demotic magical papyrus of London and Leide*, p. 193, note.

(4) *Papyrus magique de Londres-Leyde*, v°, XX, 6.

(5) *Die siebentägige Trauer um Osiris*, dans la *Zeitschrift*, t. IV (1866), p. 66.

(6) H. Brugsch et J. Dümichen, *Recueil de monuments égyptiens*, t. I, pl. VIII, 48.

(7) *Les fêtes d'Osiris au mois de Khoïak*, dans le *Rec. de trav.*, t. IV, p. 21, note 8.

(8) É. Chassinat, *Le temple d'Edfou*, t. II, p. 214.

(9) *Le kyphi, parfum sacré des anciens Égyptiens*, p. 47 et seq.; *La flore pharaonique*, 2ᵉ édit., p. 55, n° 84.

(10) *Grammaire hiéroglyphique*, p. 88.

(11) *Dictionn. hiérogl.*, t. IV, p. 1517.

ⲡⲡ est accompagné parfois de l'épithète ⲛ̄ⲗⲁⲗⲁⲩ (form. XLVII, 88), ⲛ̄ⲗⲁⲗⲉⲩ (form. LXXX, 159) «blanc», qui ne saurait convenir au Ricin. J'ai signalé la présence, dans ce manuscrit, de quelques graphies mixtes où se trouvent mêlés, en proportion variable, les caractères de l'alphabet normal et de l'alphabet cryptographique; par exemple : ϛⲱⲧ pour ⲓⲱⲧ «père», ⲟⲩⲥⲱⲃⲁ pour ⲟⲩⲱⲛⲏϣ «loup» (voir plus haut, § VII, p. 19). Appliquant ce principe à ⲡⲡ, ce groupe pourrait se lire ⲡϛⲡϛ = ⲡⲓⲡⲓ. La signification n'en apparaîtrait pas immédiatement plus claire que celle de ⲕϩⲕϩ ou de ⲕⲓⲕⲓ, mais s'expliquerait peut-être, mieux que pour ceux-ci, par une abréviation dont il resterait à déterminer la valeur. Nous serions ramenés de ce fait à la conjecture d'une notation technique.

Les listes d'abréviations et de signes du manuscrit de Saint-Marc, à peu près contemporain du nôtre, et celles du manuscrit n° 2327 de la Bibliothèque nationale, publiées par Berthelot[1], ne contiennent aucune figure absolument superposable à ⲡⲡ. En vertu de certaines analogies, on peut penser pourtant que ⲡⲡ dérive d'un mot dont on a écrit seulement la consonne initiale des deux syllabes principales et supprimé la désinence, l'indice placé sous le ⲡ marquant l'abréviation; ou même que cet indice est réellement un ϛ = ⲓ, le mot représenté par ⲡⲡ débutant dans ce cas par ⲡⲓⲡⲓ. Les noms de drogues où figurent deux ⲡ sont de rare occurrence en copte. Ils sont d'ailleurs dérivés du grec et se rapportent au Poivre : ⲡⲉⲡⲣⲟⲥ فلفل اسود (Kircher, p. 191), ⲡⲁⲣⲁⲡⲡⲓ فلفل ابيض (Kircher, p. 191), ⲡⲉⲡⲉⲣⲟⲛ دار فلفل (Kircher, p. 191), ⲡⲉⲡⲉⲣⲓⲛ · ⲡⲉⲡⲣⲉ فلفل (*scala* n° 44, fol. 66, r°, 1re col., l. 22). Le papyrus magique de Londres-Leyde (v°, XIV, 3) en fournit un exemple en écriture chiffrée, que M. Griffith a transcrit ⲡⲓⲡⲓⲣ. Le mot *πέπερι*, dans le manuscrit grec n° 2327 de la Bibliothèque nationale, est abrégé en $\frac{\varepsilon\rho}{\pi\pi}$, les deux lettres supérieures formant ligature[2]. L'abréviation ⲡⲓⲡⲓ de *πέπερι*, que je crois reconnaître dans ⲡⲡ, procède certainement de la forme ⲡⲓⲡⲓⲣ du papyrus de Londres-Leyde. D'autres considérations ajoutent à la vraisemblance de ce rapprochement. L'emploi du Poivre était très répandu dans la médecine ancienne. Le Poivre noir, le Poivre blanc et le Poivre long sont mentionnés de façon courante dans les antidotaires grecs et arabes. Ils entraient même tous trois dans la composition d'un électuaire appelé *τὸ διὰ τριῶν πεπέρεων τὸ ἁπλοῦν*[3]. Si l'on refusait d'admettre que ⲡⲡ eût désigné le Poivre, il faudrait supposer que l'auteur du traité n'a employé que le Poivre long, ⲁⲁⲣⲃⲟⲩⲗⲃⲟⲩⲗ (دار فلفل) dans ses ordonnances, tandis que, dans l'hypothèse où je me place, ⲡⲡ, ⲡⲡ ⲛ̄ⲗⲁⲗⲉⲩ et ⲁⲁⲣⲃⲟⲩⲗⲃⲟⲩⲗ répondraient rigoureusement à la série des trois espèces de Poivre qui figurent dans les vieilles pharmacopées, et dont la concordance s'établit comme suit entre notre traité et les *scalæ* :

ⲡⲡ = ⲡⲉⲡⲉⲣⲓⲛ · ⲡⲉⲡⲣⲉ · ⲡⲉⲡⲣⲟⲥ[4],	فلفل, فلفل اسود, *Piper nigrum* L.;
ⲡⲡ ⲛ̄ⲗⲁⲗⲉⲩ = ⲡⲁⲣⲁⲡⲡⲓ,	فلفل ابيض, *Piper album* L.;
ⲁⲁⲣⲃⲟⲩⲗⲃⲟⲩⲗ = ⲡⲉⲡⲉⲣⲟⲛ,	دار فلفل, *Piper longum* L.

[1] *Coll. des anc. alchim. grecs*, introd., p. 104 et seq.

[2] M. Berthelot, *op. cit.*, p. 116, l. 26.

[3] Oribase, *Synopsis*, III, § 194, t. V, p. 150 et 888; *Euporistes*, IV, § 146, t. V, p. 794.

[4] La *scala* du Caire (V. Loret, *Les livres III et IV de la* Scala magna *de Schams-ar-Riâsah*, dans les *Ann. du Serv. des antiq.*, t. I, p. 60, n° 305) attribue à ⲡⲉⲡⲣⲟⲥ le sens de «Poivre blanc» et de «Poivre noir».

Théophraste (*Hist. plant.*, IX, 20, 1) discerne deux sortes de Poivre seulement : l'un, rond comme un pois chiche (*σΊογγύλον ὥσπερ ὄροβος*), et qui possède une écorce et une enveloppe charnue, de même que les baies du Laurier; l'autre, long, noir, et dont les graines ressemblent à celles du Pavot (*πρόμηκες μέλαν σπερμάτια μηκωνικὰ ἔχον*). Dioscoride (II, 159) et Pline (XII, 14) en citent trois espèces, qu'ils disent être le même fruit cueilli à des états divers de maturation. La description qu'ils en font répond à l'opinion que la plupart des auteurs de l'antiquité ont eue sur la question. La voici résumée d'après Dioscoride. Le Poivre long (*μακρὸν πέπερι*) est le fruit encore vert d'un arbre de l'Inde qui affecte la forme d'une gousse (*λοβός*)[1]. Il contient des graines semblables à celles du mil, lesquelles, parvenues à un certain degré de maturité, fournissent le Poivre noir. La gousse s'ouvre plus tard spontanément et laisse sortir une grappe de baies ridées et aigres comme le verjus, qui sont le Poivre blanc[2]. Pour Avicenne (liv. II, p. ١٠٤), le Poivre long est également le premier fruit du Poivrier, اول ثمر الفلفل.

L'histoire du Poivre dans l'antiquité est loin d'être claire. La presque unanimité des auteurs veut qu'il soit le produit d'un arbre[3], alors qu'aux temps modernes il est récolté sur une liane. Pline (XII, 14, 1) laisse entendre, de plus, qu'il était fourni par plusieurs végétaux, qu'il compare, assez singulièrement du reste, au Genévrier : «*Passim vero quæ piper gignunt, juniperis nostris similes*». Il est à peu près certain qu'il n'était pas encore connu, ou employé, avant le IVe siècle antérieur à notre ère. On place ordinairement son introduction au temps qui suivit la campagne d'Alexandre aux bords de l'Indus. Pourtant, Hippocrate parle à plusieurs reprises d'une drogue indienne, *τὸ ἰνδικόν*[4], «que les Perses nomment poivre et qui renferme une chose ronde que l'on appelle myrtidanon», *ὃ καλέουσιν οἱ Πέρσαι πέπερι, καὶ ἐν τουτέῳ ἔνι σΊρογγύλον, ὃ καλέουσι μυρτίδανον*[5], et d'un «médicament indien pour les yeux nommé poivre», *ἰνδικὸν φαρμάκον τὸ τῶν ὀφθαλμῶν, ὃ καλέεται πέπερι*[6]. Cette substance ou drogue indienne n'est évidemment pas notre *Piper nigrum*, qu'elle a précédé dans la matière médicale primitive des Grecs ainsi que dans celle des peuples de l'Orient méditerranéen. Sans doute, on recevait alors de l'Inde divers produits végétaux dont la saveur et les vertus curatives se rapprochent de celles du Poivre et que l'on désignait collectivement par un terme emprunté à la langue du pays de production (le sanscrit *pappala*), transcrit *πέπερι* par les Grecs, ou rappelant cette origine même, *ἰνδικόν*. L'*ἰνδικόν-πέπερι* d'Hippocrate est du nombre de ceux-ci. Le nom de *μυρτίδανον*, qui lui est également attaché, et lui vient de sa ressemblance avec le

[1] Une cosse de haricot, suivant Pline.

[2] *Ὅπερ κατὰ τοὺς οἰκείους ἀναπλούμενον χρόνους βότρυας ἀνίησι, κόκκους φέροντας οἷον ἐρρυσωμένους τοὺς δὲ καὶ ὀμφακώδεις, οἵτινές εἰσι τὸ λευκὸν πέπερι* (Dioscoride, *loc. cit.*). Le texte de Pline est moins explicite dans le détail. Cf. Galien, *Opera omnia*, t. XII, p. 47, et t. XIV, p. 258; Oribase, *Coll. méd.*, XV, § 15, 12, t. II, p. 173; *Euporistes*, II, § 3, t. VI, p. 495.

[3] Sauf L. Lydus, *De mens.*, édit. Bekker, p. 58.

[4] *Des maladies des femmes*, II, § 158, t. VIII, p. 336.

[5] *Des maladies des femmes*, II, § 205, t. VIII, p. 394.

[6] *Des maladies des femmes*, I, § 81, t. VIII, p. 202. Cf. *μηδικὸν φαρμάκον τὸ τῶν ὀφθαλμῶν ὃ καλεῖται πέπερι*, *De la nature de la femme*, § 32, t. VII, p. 364. Plusieurs manuscrits du traité *Des maladies des femmes*, I, § 81, remplacent *ἰνδικόν* par *μηδικόν* (voir t. VIII, p. 202, note 11). On remarquera que le Poivre fut un des principaux remèdes oculaires anciens. Il semblerait qu'il fût emprunté à la thérapeutique indienne.

fruit du Myrte, est une indication positive sur sa nature[1] et s'accorde avec ce que dit Pline (XV, 35), qui prétend que les anciens, avant qu'ils connussent le Poivre, le remplaçaient par la baie du Myrte : «*Alius usus baccæ* (*myrti*) *fuit apud antiquos, antequam piper reperiretur, illius obtinens vicem*». On peut en rapprocher subsidiairement le fait que le Poivrier d'Italie, d'après le même auteur (XII, 14), n'est pas très différent du Myrte[2]. De nos jours encore, en Orient, on nomme «Poivre arabe» le fruit d'une Myrtacée[3]. Dès lors, on conçoit comment les écrivains ont pu persister, ce qui a généralement surpris, à donner comme un arbre la plante qui fournit le Poivre. La connaissant seulement par ouï-dire, ainsi qu'il résulte de Dioscoride, «le Poivre est, dit-on, un arbre qui croît dans l'Inde», *πέπερι δένδρον ἱστορεῖται φυόμενον ἐν Ἰνδίᾳ*, ils ont supposé qu'elle ne différait pas de celles qui produisaient l'*ἰνδικόν-πέπερι* et les autres drogues assimilées. Ibn al-Baïṭâr, à l'ordinaire bien renseigné et fort judicieux dans le choix des documents qu'il utilise, encore qu'il fut incomparablement mieux placé que les Grecs pour connaître la vérité sur ce point particulier, s'est cependant contenté de reproduire la description donnée par Dioscoride, preuve évidente que l'on ne possédait de son temps aucune notion exacte sur la nature réelle du *Piper nigrum* et que l'on continuait à considérer comme avérés les rapports des anciens à son sujet.

Le Poivre long des modernes est constitué par une sorte de chaton fourni par la grappe embryonnaire des fruits de la *Chavica officinarum* Miq. Le P. noir et le P. blanc, qui ont passé pendant longtemps pour être produits par des espèces différentes, sont les fruits du *P. nigrum* auxquels on fait subir une préparation spéciale. Pour le premier, les épis sont cueillis avant maturité, lorsque les baies sont rouges. Celles-ci, après avoir été séparées du pédoncule, sont séchées au soleil ou à feu doux. Le Poivre blanc est récolté plus tard; les fruits sont soumis à une brève macération dans de l'eau chaude, afin d'en détacher le sarcocarpe et de ne conserver que la graine.

X

(23) ⲪⲀⲖⲤⲚⲞϤ ⲤⲀⲚⲦⲀⲢⲀⲬⲎⲤ ꜰ ⲋ̄ ꞃꞃ ⲅ̄ ⲔⲞⲘⲈⲞⲤ ꜰ ⲃ̄ ⲬⲢⲰ ⲤⲀⲂⲞⲖ

[1] Foës (*Œcon. Hipp.*, *s. v. μυρτίδανον*) pense que c'est le Cubèbe. Les auteurs anciens ont varié sur le sens du mot *μυρτίδανον*. Galien (t. XIX, p. 128) dit que, pour la plupart, c'est le nom du Poivre; mais il cite néanmoins l'opinion de Dioscoride (I, 112), suivant lequel ce serait celui de l'excroissance tubéreuse qui se développe sur le tronc du Myrte : *μυρτίδανον οἱ πλεῖστοι μὲν τὸ πέπερι. Διοσκουρίδης δὲ ὁ Αναζαρβεὺς ἐν τῷ πρώτῳ περὶ ὕλης ἐπίφυσις ἀνώμαλον καὶ ὀχθώδη περὶ τὸ τῆς μυρσίνης πρέμνον.* On peut penser que Dioscoride s'est servi d'une appellation impropre, car cette espèce de galle est nommée par les médecins *μυρτάδα* (Galien) et *μυρτίδα* (Oribase, *Coll. méd.*, XIV, § 10, 28, t. II, p. 493; XV, § 12, 46, t. II, p. 667; *Euporistes*, II, § 1, 34, t. V, p. 629). Dans un passage du traité *Des maladies des femmes* (I, § 34, t. VIII, p. 82) Hippocrate parle de rameaux de *myrtidanum*, *μυρτιδάνου κλωνία*. Pour Pline (XIV, 9, 4, et XV, 35), le *myrtidanum* est le vin fabriqué avec les baies de Myrte.

[2] Le passage déjà cité de Pline (XII, 14, 1), «*passim vero quæ piper gignunt*», prouve du reste que l'on classait sous la rubrique *piper* non seulement le *P. nigrum* originaire de l'Inde, mais aussi plusieurs arbres croissant en d'autres pays. L'auteur cite une opinion suivant laquelle on rencontrait quelques-uns de ceux-ci au Caucase.

[3] P. Guigues, *Les noms arabes dans Sérapion*, p. 49, n° 188.

(23) Hémostatique : réalgar six onces, poivre trois (onces?[1]), gomme deux onces; emploie à l'extérieur.

XI

(24) ⲞⲝⲨⲢⲞⲚ ⲈⲚⲀⲚⲞⲨϤ ⲈⲚⲂⲀⲖ ⲠⲀⲨⲢⲀⲔ ⲀⲢⲘⲈⲚⲈⲒ ʒ ⲓ̈ ⲮⲒⲘⲒⲐⲒⲞⲨ ʒ ⲃ̄ ꞃꞃ ʒ ⲁ̄ ⲤⲒⲚϬⲒⲠⲒⲖ ʒ ⲁ̄ (25) ⲭⲋⲭ ʒ ⲩ ⲀⲘⲈⲖⲞⲨ ʒ ⲃ̄ ⲚⲞⲨϢⲀⲦ̄Ⲣ ʒ ⲁ̄ ⲐⲚⲞⲞⲨ ⲔⲀⲖⲰⲤ Ϣ̄ⲀϢⲰⲢⲞⲨ Ϩ̄Ⲛ ⲞⲨⲤⲞⲢ̄Ϥ ⲈϤϢⲞⲘⲈ (26) Ⲛ̄Ⲅ ⲦⲒ ⲈⲚ̄ⲂⲀⲖ ⲈⲦⲰ Ⲛ̄ⲔⲀⲔⲈ ϢⲀⲨⲢ̄ⲞⲨⲞⲈⲒⲚ ⲔⲀⲖⲰⲤ

(24) Poudre bonne pour les yeux : borax d'Arménie dix oboles, céruse deux oboles, poivre une obole, gingembre une obole, (25) verdet 2/3 d'obole, amidon deux oboles, sel ammoniac une obole; broie-les bien; tamise avec un crible fin; (26) applique aux yeux qui sont obscurcis, ils s'éclairciront bien.

Ligne 24 [1]. — ⲡⲁⲩⲣⲁⲕ ⲁⲣⲙⲉⲛⲉⲓ transcrit littéralement l'arabe بُورَق أَرْمَنِيّ. Le borax d'Arménie est cité par Ibn al-Baïṭâr (n° 381), qui remarque que cette variété est supérieure à celle d'Égypte. Elle est la meilleure d'après Avicenne (liv. II, p. ١٣١). Le borax actuel (borate de soude) a pris son nom au xviie siècle. La matière dont il s'agit ici appartient à la série de sels classés par les anciens sous la dénomination commune de *νίτρον*, *nitrum* (Dioscoride, V, 129; Pline, XXXI, 46); c'est un carbonate de soude : بورق هو النطرون ('Abd ar-Razzâq, p. ٣٦). Le traité d'alchimie syriaco-arabe du British Museum compte sept espèces de borax (M. Berthelot, *La chimie au moyen âge*, t. II, p. 164). Ibn al-Baïṭâr décrit sous la rubrique بورق un certain nombre de substances chimiquement distinctes, parmi lesquelles, outre les natrons, le تنكار, qui servait, comme notre borax, de fondant pour la soudure des métaux, et la chrysocolle (*χρυσοκόλλα*, Dioscoride, V, 104), لزاق الذهب, لحام الذهب, qui est un minerai de cuivre. On a souvent confondu celle-ci avec le *tinkar* à cause de son emploi en orfèvrerie, bien qu'elle en diffère essentiellement comme l'observe Ibn al-Baïṭâr (n° 2016). La *scala* bohaïrique (Kircher, p. 204) nomme le borax ⲃⲁⲣⲁⲕⲟⲛ.

Ligne 24 [2]. — ⲯⲓⲙⲓⲑⲓⲟⲩ, *ψιμύθιον* (Dioscoride, V, 103; Pline, XXXIV, 54).

Ligne 24 [3]. — ⲥⲓⲛϭⲓⲡⲓⲗ est l'arabe زَنْجَبِيل (Ibn al-Baïṭâr, n° 1125), *ζιγγίβερις* (Dioscoride, II, 160; Pline, XII, 14), *Zinziber officinale* Rosc.; cf. les formes grecques médiévales *ζανζαφήλ*, *ζεντεπήλ* (B. Langkavel, *Botanik der späteren Griechen*, p. 102). La *scala* bohaïrique donne au Gingembre le nom de ⲍⲁⲙⲡⲟⲗⲓⲟⲛ (Kircher, p. 184). Il est possible que ce soit une transcription défectueuse de l'arabe : *zan(dja)bîl*, *ⲍⲁⲛⲃⲓⲗ, *ⲍⲁⲛⲡⲓⲗ, *ⲍⲁⲙⲡⲓⲗ, à laquelle on a voulu donner une tournure copto-grecque par l'adjonction du suffixe ⲓⲟⲛ. Nous avons des exemples de ces adaptations dans les *scalæ*. L'échange du ⲃ en ⲡ est déjà

[1] Le copiste a oublié d'écrire le sigle du poids entre ꞃꞃ et le chiffre ⲅ̄.

marqué dans la transcription fournie par le manuscrit, ainsi que dans le grec récent ζανζαφήλ, ζεντεπήλ. Comparer la variante latine *zimpiberi* (Pline, XII, 14), qui n'est pas sans analogie avec ⲍⲁⲙⲡⲟ(ⲗⲓⲟⲛ). Dioscoride (*loc. cit.*) dit que le Gingembre agit contre l'obscurcissement des pupilles, ποιεῖ πρὸς τὰ ἐπισκοτοῦντα ταῖς κόραις. Il est recommandé pour le même usage par les médecins arabes (Ibn al-Baïṭâr, n° 1125; ʿAbd ar-Razzâq, p. ٨٥).

Ligne 25 [4]. — ⲭⲥⲭ, ⲩⲓⲟⲩ, ἰός. Ce mot est également écrit ⲩⲟⲥ, ⲩⲟⲩ, dans plusieurs passages du manuscrit. C'est la rouille des métaux, mais plus spécialement l'ἰὸς ξυσ7ός, le vert-de-gris dont Dioscoride (V, 91) indique les différents modes de préparation, et qui correspond au زنجار des Arabes (Avicenne, liv. II, p. ١٧٩; Ibn al-Baïṭâr, n° 1131).

Ligne 25 [5]. — ⲁⲙⲉⲗⲟⲩ, ἄμυλον (Dioscoride, II, 101; cf. Pline, XVIII, 17; XXII, 67). L'orthographe de ce mot est fort variable dans le manuscrit. Il y est écrit ⲁⲙⲏⲗⲗⲟⲩ (form. CLXXX, 341), ⲁⲙⲏⲗⲗⲟⲛ (form. CCX, 378), ⲁⲙⲏⲣⲁⲥ (voir plus haut, p. 62, form. VI, 16, rem. 6). Le papyrus d'Akhmîm (form. IV, 6) donne la variante ⲁⲙⲁⲗⲉ.

Ligne 25 [6]. — ⲛⲟⲩϣⲁⲧⲣ, نوشادر. Cf. ⲁⲛⲛⲟⲩϣⲁⲗⲧⲉⲣ, ⲁⲛⲛⲟⲩϣⲁⲧⲉⲣ (النوشادر), ⲗⲁⲙⲟⲩϣⲁⲧⲉⲣ des textes alchimiques de Sohag[1]. Nous rencontrerons par la suite le nom du sel ammoniac sous sa forme grecque, ⲁⲗⲟⲥ ⲁⲙⲙⲱⲛⲓⲁⲕⲟⲩ (form. CXVI, 246; CXXVIII, 267, et *passim*). Ibn al-Baïṭâr (n° 2241) dit que le sel ammoniac est utile contre les taies de l'œil (cf. Avicenne, liv. II, p. ٢٢٩, et ʿAbd ar-Razzâq, p. ١٤٣).

Ligne 25 [7]. — ϣⲗⲁϣⲱⲣ, cf. ϣⲉⲗϣⲉⲗ, *cribrare*.

Ligne 25 [8]. — ⲥⲟⲣϥ est écrit pour ⲥⲟⲗϥ, *cribrum*.

Ligne 26 [9]. — ⲛ̄ⲃⲁⲗ ⲉⲧⲱ ⲛ̄ⲕⲁⲕⲉ. L'affection désignée sous ce nom indique un état comparable à celui qui résulte du ϩⲗⲟⲥⲧⲛ̄ (ⲟⲩϩⲗⲟⲥⲧⲛ̄ ϩⲛ̄ ⲟⲩⲃⲁⲗ), dont il a été précédemment question (p. 71, form. VIII, 19, rem. 1), quoique, semble-t-il, de nature plus grave. Elle n'atteignait parfois qu'un œil, ⲟⲩⲃⲁⲗ ⲉϥⲱ ⲛ̄ⲕⲁⲕⲉ (form. LXXXV, 166). Le ϩⲗⲟⲥⲧⲛ̄, ainsi que je l'ai établi, s'identifie avec l'amblyopie (ἀμβλυωπία). C'est un trouble de la vue, presque toujours assez léger, qui ne provoque jamais, en tout cas, la cécité complète. Le sens de ⲕⲁⲕⲉ *tenebræ, obscuritas*, donne au contraire à penser que nous avons affaire à une maladie pouvant occasionner la perte totale de la vision, mais distincte toutefois de la cataracte ⲙⲟⲟⲩ (voir p. 66, form. VII, rem. 2). Ce mal, ou plutôt ce symptôme, répond à l'amaurose (ἀμαύρωσις) des anciens médecins grecs, la cataracte noire. On en trouve la mention au papyrus Ebers (LXII, 18) : [hiéroglyphes][2] [hiéroglyphes] «autre (remède) pour guérir le larmoiement[3] (épiphora), l'amaurose, l'amblyopie et les douleurs des yeux[4]».

(1) *Zeitschrift*, t. XXIII (1885), p. 118.

(2) Var. [hiéroglyphes], voir plus haut, p. 73, form. VIII, 19, rem. 1.

(3) Le mot [hiéroglyphes] a été rapproché par Stern (*Pap. Ebers*, t. II, Gloss., p. 18) du copte ϩⲓⲧ *lippitudo* (cf. G. Zoëga, *Cat. cod. copt.*, p. 646, note 26), dont le sens n'est pas lui-même très sûr. Peyron pense qu'il faut peut-être le rendre par *convulsis oculorum* (*Lex. ling. copt.*, p. 370). Le déterminatif [hiéroglyphe] semble indiquer un écoulement abondant et continu, tel que celui qui se produit dans l'épiphora, mieux que l'état chassieux des paupières causé par la blépharite, et qui exigerait plutôt l'emploi de [hiéroglyphe].

(4) Αἱ ἐν ὀφθαλμοῖς ὀδύναι, Oribase, *Synopsis*, VIII, § 41, t. V, p. 445.

XII

(27) ⳩ⲝⲩⲣⲟⲛ ⲉⲩⲙⲟⲩⲧⲉ ⲉⲣⲟϥ ϫⲉ ⲟⲩⲥⲓⲥⲉ ⲕⲁⲗⲁⲙⲓⲉ ⲥϯⲙⲉⲟⲥ ϣⲉϯⲛⲉϩ ϣⲓⲧⲣⲁϭ ϩⲛ̄ⲧⲓ (28) ⲥⲓⲛϭⲓⲡⲓⲗ ⲛⲟⲩϣⲁⲧⲉⲣ ⲣⲟⲩⲛⲡⲁ · ⲭⲁⲗⲕⲟⲥ · ⲥⲁⲡ̄ⲣ ⲑⲟⲩⲑⲓⲉ ⲟⲩⲁ ⲉⲡⲟⲩⲁ ⲕⲣⲟⲕⲟⲥ ⳅ ⲃ̄ (29) ⲃ︦ⲃ︦ ⳅ ⲗⲁⲣⲃⲟⲭⲃⲟⲭ ⳅ ⲑⲛⲟⲟⲩ ⲕⲁⲗⲱⲥ ⲁⲁϥ ⲛ̄ⲝⲩⲣⲟⲛ ⲧⲓ ⲉϩⲟⲩⲛ ⲉⲛⲃⲁⲗ ⲟⲩⲛ̄ ⲟⲩⲛⲟϭ (30) ⲛ̄ϭⲟⲙ ⲛ̄ϩⲏⲧϥ ⲉϥⲣ̄ⲡⲁϩⲣⲉ ⲉϣⲱⲛⲉ ⲛⲓⲙ ⲉⲧϩⲛ̄ ⲛⲃⲁⲗ ⲙⲛ̄ ⲡⲙⲟⲩⲛϩⲟⲩⲛ (31) [ⲙⲛ̄] ⲛⲉⲧⲱ ⲛ̄ⲕⲁⲕⲉ ⲙⲛ̄ ⲛⲉⲧⲕⲏⲕ ⲙⲛ̄ ⲛ[ⲉⲧ. . . . . ⲭⲣⲱ ⲥⲁϩⲟ]ⲩⲛ[1] ⲛ̄ⲛⲃⲁⲗ

(27) Poudre que l'on appelle *sisé kalamié* : antimoine, hématite, lepidium indien, (28) gingembre, sel ammoniac, styrax(?), cuivre, aloès, tutie, même quantité de chaque, safran deux oboles, (29) poivre 1/2 drachme, poivre long 1/2 drachme; broie-les bien; fais-en une poudre; administre à l'intérieur des yeux. Cette poudre est très (30) efficace. Elle guérit toutes les maladies des yeux, ainsi que la cataracte, (31) ceux qui sont atteints d'amaurose ou dont les paupières n'ont point de cils et ceux [qui sont. . . . .; emploie à l'inté]rieur des yeux.

Ligne 27 [1]. — ⲥⲓⲥⲉ ⲕⲁⲗⲁⲙⲓⲉ. Ce nom est évidemment d'origine arabe, comme le remède lui-même, dont on trouve des analogues dans Avicenne. Je n'ai pas réussi à la reconstituer dans sa forme originelle. ⲥⲓⲥⲉ vient peut-être de صيصة «fort, citadelle, rempart». L'équivalent de ⲕⲁⲗⲁⲙⲓⲉ est encore plus malaisé à déterminer, à cause de l'échange du ⲣ et du ⲗ, qui est perpétuel dans le manuscrit; le ⲕ, d'autre part, y servant à rendre presque indifféremment le ق et le ك. Il est possible qu'il faille lire كرمى (كريمة) «noble, généreux»; mais je n'ose l'affirmer. Les dénominations de ce genre ont presque toujours, chez les médecins arabes, un sens figuré peu intelligible pour nous, ce qui augmente la difficulté dans le cas présent. On trouve, par exemple, dans Avicenne, une préparation (دواء) pour les yeux nommée الاكسرين الاحمرين (liv. V, p. ٢٥١); un autre collyre (شياف) est appelé الكوكب «l'étoile», parce que, dit l'auteur, il n'a pas été surpassé (liv. V, p. ٢٥٠). Nous rencontrerons, dans la suite, une formule de collyre, également de provenance arabe, portant un nom de même nature, ⲡⲥⲁϩ ⲛ̄ϩⲩⲁⲧⲣⲟⲥ (form. CVI) «le maître du médecin».

Ligne 27 [2]. — ϣⲉϯⲛⲉϩ, شادنة (Ibn al-Baïṭâr, n° 1267), λίθος αἱματίτης (Dioscoride, V, 143). Cette matière figure dans la *scala* bohaïrique sous le nom de ⲁⲡⲁⲓⲕⲱⲛ شاذنج, شاذنة[2] (Kircher, p. 189), var. ⲁⲡⲁⲓⲕⲟⲛ[3]. L'hématite est un des principaux remèdes oculaires de la médecine ancienne[4].

(1) La restitution est faite d'après la formule L, 96.

(2) Ibn al-Baïṭâr (n° 1267) donne également les deux formes arabes. La première seule figure dans Avicenne (liv. V, p. ٢٥٩), où elle est écrite شاذنج.

(3) *Les livres III et IV de la* Scala magna *de Schams-ar-Riâsah*, dans les *Ann. du Serv. des antiq.*, t. I, p. 60, n° 282 *p*.

(4) Cf. Dioscoride, V, 143; Oribase, *Euporistes*, II, 1, t. V, p. 625; Pline, XXXVI, 37; Avicenne, liv. V, p. ٢٥٩.

Ligne 27 [3]. — ϣⲓⲧⲣⲁϭ ϩⲛ̄ⲧⲓ, شِيطْرَج هِنْدِىّ[1]. On admet en général que le *šîṭradj* est la Grande Passerage (*Lepidium latifolium* L.), le *λεπίδιον* de Dioscoride (II, 174). Sprengel dit cependant qu'il désigne tout autre chose chez Avicenne. Leclerc[2] croit pouvoir en donner la raison en déclarant que l'auteur «paraît avoir fondu l'article *lepidion* avec l'article *iberis* qui suit»[3]. Rien dans le texte d'Avicenne, comme on le verra plus loin, n'autorise une pareille conjecture. Elle est par contre parfaitement fondée en ce qui concerne Ibn al-Baïṭâr. L'auteur, après avoir indiqué le synonyme berbère, عُصَّاب, de شيطرج, et reproduit en partie le premier paragraphe du *περὶ λεπιδίου* de Dioscoride : «C'est une plante connue dont on fait une préparation avec du lait, du sel et de l'eau» (Ibn al-Baïṭâr, n° 1369), poursuit par la description du *Lepidium* tirée du livre X du traité des *Médicaments suivant les lieux* (p. 350), de Galien, qui correspond par des détails précis à celle de l'*ἰϐηρίς* donnée par Dioscoride, Ætius (XII, 2) et Pline (XXV, 49). Berggren[4] reconnaît le nom de شيطرج à deux espèces, la Passerage et l'Ibéris qui, pour lui, est le Cresson sauvage[5], qu'il nomme encore خامشة[6] et رشاد برى. Bien qu'il semble probable que les Arabes aient considéré le šîṭradj-Ibéris comme un *Lepidium* sauvage — ils remarquent en effet qu'il pousse sur les vieux murs et dans les terres incultes — on ne peut croire qu'ils l'aient identifié, du moins au moyen âge, avec le *Nasturtium sylvestre* R. Br., dont les fleurs sont jaunes, car les auteurs que je viens de citer disent que celles de l'Ibéris sont blanches. Il convient d'ajouter que l'Ibéris fut découvert au temps de Pline par le médecin Servilius Damocrates (Pline, XXV, 49), et c'est à ce dernier qu'est empruntée la matière de l'article de Galien relatif au Lepidium cité par Ibn al-Baïṭâr, mais qui, en réalité, comme je l'ai fait observer, fournit les caractéristiques de l'Ibéris telles qu'on les retrouve dans la plupart des ouvrages anciens. On aurait donc quelque raison de croire que la réunion du Lepidium et de l'Ibéris sous une dénomination commune n'est pas imputable aux Arabes, mais qu'elle remonte aux botanistes grecs. Le fait semble résulter du reste de la synonymie signalée par Ætius (XII, 2), qui écrit en effet : «Le Lepidium, que quelques-uns nomment Ibéris et Cardamine», *λεπίδιον ὃ ἔνιοι ἰϐηρίδα καὶ καρδαμίνην καλοῦσι.*

Avicenne (liv. II, p. ٢٥٩) groupe sous la rubrique شيطرج un produit végétal, le šîṭradj indien, qui nous intéresse particulièrement ici, et une plante qui n'est certainement pas le *λεπίδιον*.

الهندى قطاع خشب صغار دقاق وقشور كقشور الدار صينى صينى والمكسر الى الحمرة والسواد وينبت
الشيطرج فى الحيطان العتيقة وحيث لا يفلح وله ورق كورق الحرف ويكون فى الصيف كثير الورق ويصغر
ويزداد صغرا حتى لا يكاد يرى وليست فيه رائحة وهو كالحرف طعمه ورائحته تشبه القردمانا وقوته مثله

«l'indien (se présente sous la forme) de fragments de bois petits et minces et d'écorces semblables à l'écorce du Cinnamome de Chine[7], dont la cassure tire sur le rouge et le noir. Le

(1) La vocalisation de ce mot varie. La plus usitée est شِيطَرَج. Transcrite en copte, elle donnerait ϣⲓⲧⲁⲣⲁϭ.
(2) *Traité des simples par Ibn el-Beïthar,* t. II, p. 353, n° 1369, note.
(3) La notice relative à l'*ἰϐηρίς* a été tenue pour apocryphe. Elle ne figure pas dans les plus anciens manuscrits de Dioscoride.
(4) *Guide français-arabe vulgaire*, appendice premier, col. 858.
(5) *Op. cit.*, col. 855.
(6) Le šîṭradj de Syrie, suivant Ibn al-Baïṭâr (n° 751).
(7) Cf. Avicenne, liv. II, p. ١٥٩.

šîṭradj pousse sur les vieux murs et dans les lieux non cultivés. Ses feuilles sont pareilles à celles du Cresson alénois. Il porte en été un feuillage abondant, qui diminue et s'amoindrit jusqu'à ne plus paraître. Il n'a point d'odeur. Il a l'aspect du Cresson alénois, dont la saveur et le parfum rappellent ceux de la Cardamine, et sa vertu est la même.»

La seconde partie de cette notice traduit en substance, avec des variantes de détail, ce qui est dit de l'Ibéris dans quelques éditions de Dioscoride. Contrairement à ce que prétend Leclerc, on n'y relève aucun des traits propres au *λεπίδιον*, dont Dioscoride n'indique d'ailleurs que les propriétés médicinales, sans s'arrêter à sa morphologie.

S'il est facile d'établir l'identité du شيطرج en tant que plante, il est beaucoup moins aisé de déterminer la nature de la substance dont Avicenne parle en premier lieu et qui correspond assurément au ϣⲓⲧⲣⲁϭ ϩⲛ̄ⲧⲓ de notre texte. L'opinion des traducteurs d'Avicenne est qu'il s'agit d'une racine : «*Sceitaragi est radix delata ex India*»[1]. Mais ils distinguent le šîṭradj indien du šîṭradj ordinaire : «*Seitragiem* (sic) *herba similis nasturtio i. capsia*»[2]. L'impression première est que le šîṭradj de l'Inde est le produit d'un arbre du genre *Cinnamomun* ou *Laurus*. La comparaison qu'en fait Avicenne avec le دارصينى صينى, et plus spécialement la constatation qu'il se compose de fragments ligneux et d'écorce le rapprochent plus encore du Cinnamome qui, comme on le sait, consistait en ramuscules revêtus de leur enveloppe corticale (*Cassia lignea*, *Xylocinnamomum*), que de la Cannelle constituée seulement par des bandes d'écorce roulées (*Cassia fistularis*). Pourtant, dans cette conjecture même, les difficultés d'une identification précise ne seraient pas toutes résolues, car, souvent, des espèces absolument différentes ont été introduites dans ces deux classes de drogues et en empruntent le nom spécifique. Le دارصينى صينى, par exemple, dont Avicenne relève la similitude avec le šîṭradj indien, devient le Quinquina, كنكينة, dans la nomenclature de ʿAbd ar-Razzâq (p. ٧٩), qui le compte parmi les Cannelles (هو نوع من السليخة). Nous voyons encore cet écrivain (p. ٩٠) citer comme dénomination savante de l'écorce de Quinquina, qui, dit-il, est proche du Cinnamome, le mot سليخة (سليخة هى قريبة من الدار صينى وهى قشر شجرة كنكينة), équivalent ordinaire du grec *κασσία* (Dioscoride, I, 13), et réservé exclusivement, dans les ouvrages plus anciens, aux diverses sortes de Cannelle (Avicenne, liv. II, p. ٢٢٩; Ibn al-Baïṭâr, n° 1205). Un passage du même auteur (p. ١٠٢) vient encore obscurcir la question. Il y est rapporté que le šîṭradj de l'Inde est ce que l'on connaît sous le nom de thé et que les gens de Fez boivent avec du sucre pour remplacer le café : الهندى هو المعروف تاى وهو الذى تشربه النس بالسكر بدل القهوة بفاس. Ce que ʿAbd ar-Razzâq dit ensuite du šîṭradj est relatif à la Passerage et tiré d'Avicenne (liv. II, p. ٢٥٩). Le classement indiqué par les deux auteurs est donc le même; il y a par conséquent motif de croire que l'espèce exotique qu'ils mentionnent l'un et l'autre était initialement identique. Il est évident, pourtant, que l'assimilation du شيطرج هندى au thé ne peut être que récente et sans valeur pour l'époque à laquelle notre manuscrit remonte. Mais il est clair aussi qu'elle ne se serait jamais imposée à l'esprit de ceux qui l'ont imaginée en premier lieu si ce végétal n'eut présenté par quelque côté une ressemblance marquée avec le *Camelia Thea* Link, condition que ne remplit pas le *Lepidium latifolium*.

(1) Costæus et Mongius, *Avicennæ arabum medicorum principis*, t. II, p. 423, *s. v.* J'ignore où ils ont pris qu'il s'agit d'une racine, dont ils n'indiquent pas, du reste, à quelle plante elle appartenait. Avicenne ne dit rien de cela.
(2) *Loc. cit.*, t. II, p. 435, *s. v.*

Quoi qu'il en soit, il semble que le šîṭradj indien d'Avicenne se rapporte au produit d'un arbre ou d'un arbuste apparenté à ceux qui, au moyen âge, fournissaient le Cinnamome et la Cannelle. Mais la nature de la drogue, ramuscule, écorce ou racine, reste incertaine. S'il s'agit réellement d'une racine, comme l'assurent Costa et Monge, et ce que dit Avicenne prête difficilement à cette supposition, on devrait admettre que celle-ci, au XIe siècle, apparaissait seulement à l'état fragmentaire sur les marchés d'Orient et après avoir subi au pays d'origine une préparation qui la privait de son caractère originel, car, visiblement, Avicenne en ignorait la nature précise. De tout temps, bon nombre de simples importés des contrées étrangères ont été livrés au commerce sous une forme modifiée qui, jusqu'à ce qu'on disposât de moyens d'analyse sûrs, rendait leur détermination difficile. L'examen de leurs caractères extérieurs ou organoleptiques (odeur, saveur), parfois probant, a conduit aussi en maintes occasions à des suppositions erronées, non seulement sur la partie de la plante, souvent peu ou point connue elle-même, dont ils provenaient, mais encore, ce qui est plus grave, sur leur nature organique propre. Je citerai entre autres exemples le Cachou, dans lequel on vit, presque jusqu'à la fin du XVIIe siècle, un produit minéral, et qui reçut comme tel le nom de *Terra japonica*. Les botanistes arabes, de plus, ont souvent rapproché et donné la même appellation à des drogues possédant des propriétés médicinales voisines ou identiques, sans qu'il y eût vraiment rapport d'espèce entre elles et bien qu'elles fussent récoltées dans des contrées différentes. J'en ai fait déjà la remarque à propos de la Grande Chélidoine et du Curcuma (voir plus haut, p. 59, form. V, 14, rem. 2). Le cas a pu se produire pour le *Lepidium latifolium*, dont la racine servait en médecine, et le šîṭradj indien. Quel que soit d'ailleurs l'organe du végétal utilisé sous le nom de šîṭradj indien, la détermination spécifique n'en resterait pas moins difficile, d'autant qu'il n'est pas absolument certain que šîṭradj soit le nom réel ou communément adopté de la drogue indienne qui nous occupe. Dans son *Traité des simples*, Ibn al-Baïṭâr l'emploie exclusivement pour désigner le *Lepidium latifolium* (nos 655, 751, 1369, 1549 et 2131), et il ne fait pas allusion à l'espèce indienne. Cette omission pourrait impliquer que l'auteur la connaissait sous une autre dénomination. Aussi bien, il n'a pu l'ignorer, la trouvant mentionnée dans les écrits d'Avicenne, où il a largement puisé. L'emploi abusif du mot شيطرج est relevé d'ailleurs dans une note marginale de la traduction arabe de Dioscoride citée par Leclerc[1], et soi-disant empruntée à Ibn al-Baïṭâr, concernant le λεπίδιον : «Stephan y a vu le *šîṭradj*, mais en réalité, c'est autre chose; c'est le *ʿoussâb*». Le manuscrit d'Ibn al-Baïṭâr que Leclerc a traduit ne contient pas cette remarque, qui serait d'ailleurs en complète contradiction avec ce que le botaniste arabe a écrit au sujet de la Grande Passerage, qu'il identifie expressément avec le šîṭradj. Mais sa provenance importe peu. Il faut simplement en retenir qu'il existait divers courants d'opinion parmi les naturalistes, fait corroboré par la définition donnée par Djezzâr : شيطرج هو قشر عروق العصاب «le šîṭradj est l'écorce des racines du *ʿoussâb*»[2]. Pour les uns, le nom de شيطرج appartenait en propre et de façon exclusive au *Lepidium latifolium*, avec ce correctif, chez certains d'entre eux, que le terme عصاب s'appliquait en propre à la plante, شيطرج étant réservé à l'écorce de la racine de celle-ci. L'auteur anonyme de la note précitée n'admet, au contraire, aucun rapprochement entre شيطرج et عصاب. D'autres, enfin,

(1) *Traité des simples par Ibn el-Beïthar*, t. II, p. 353, n° 1369, note.

(2) Cf. I. Löw, *Aramäische Pflanzennamen*, p. 324, n° 264.

étendent le sens du premier mot à un médicament venu de l'Inde et que les droguistes recevaient sous forme de petits fragments de bois et d'écorce semblable à l'écorce du Cinnamome de Chine, suivant ce que dit Avicenne.

La *scala* bohaïrique nous a conservé un des équivalents coptes du terme شيطرج : ⲁⲣⲁⲙⲉⲛⲟⲩⲛ (Kircher, p. 187), var. ⲁ̀ⲣⲁⲛⲉⲛⲟⲩⲛ[1], que Kircher a traduit par «*Indica planta*». Il est probable que cette forme marque un mot emprunté à une langue étrangère.

Ligne 28 [4]. — ⲣⲟⲩⲛⲡⲁ. Ce mot, que nous retrouvons une autre fois à la formule XLV, 83, n'est certainement pas copte d'origine. Il n'est pas grec non plus. Parmi les graphies arabes qu'il peut couvrir plus ou moins exactement, en tenant compte des mutations accoutumées du ⲣ (ر, ل) et du ⲡ (ب, ف), aucune ne se rapporte à un nom de plante ou de médicament, sauf le terme رَنْف, رَنَف, qui désigne, semble-t-il, le *Salix Caprea* L. ou, d'après Kazimirski[2], une «espèce de saule musqué sauvage (en persan بيد مشك) dont on prépare des extraits»[3]. L'écart de vocalisation est cependant trop accusé pour que l'on puisse raisonnablement songer à trouver un lien entre ces formes, à moins de supposer une prononciation locale رُنْف, possible en principe, mais nullement démontrée. Hors de cette hypothèse, il faut admettre que nous avons affaire soit à un vocable arabe que je n'ai pas su découvrir, soit à une transcription maladroite d'un mot de cette langue. Dans le dernier cas, la conjecture la plus vraisemblable serait que ⲣⲟⲩⲛⲡⲁ a été écrit arbitrairement pour ⲣⲟⲩⲡⲛⲁ et tire son origine de لُبْنَى, qui est le nom du *Styrax officinalis* L. et par extension celui du baume qui en est extrait (cf. Ibn al-Baïṭâr, n° 2196). La métathèse *rounpa* pour *roupna* (*loubna*) est évidemment l'une de celles qui se justifieraient le mieux. Mais je n'ose trop attacher crédit à l'erreur qu'elle présume, malgré l'appui d'exemples nombreux de transpositions de lettres qui défigurent les mots étrangers passés au copte, car l'auteur du traité a reproduit en général avec exactitude l'orthographe de ceux qui paraissent dans son ouvrage.

Ligne 28 [5]. — ⲭⲁⲗⲕⲟⲥ, χαλκός. Le manuscrit fournit aussi les variantes ⲭⲁⲗⲕⲟⲩ, ⲭⲁⲣⲕⲟⲥ, ⲭⲁⲣⲕⲟⲩ, ⲭⲁⲣⲅⲟⲩ et ⲭⲟⲗⲕⲟⲩ.

Ligne 28 [6]. — ⲥⲁⲡ̅ⲣ (var. ⲥⲁⲡⲏⲣ, form. LI, 98) صَبِر. Voir plus haut, p. 63, form. VI, 16, rem. 9.

Ligne 28 [7]. — ⲑⲟⲩⲑⲓⲥ (var. ⲑⲟⲩⲑⲓⲁ, form. LVI, 113; LXXXI, 160, etc.) تُوتِيَا (Avicenne, liv. II, p. ٣٤٢-٣٤٣; Ibn al-Baïṭâr, n° 437), τουτία[4]. La tutie est un oxyde de zinc impur et correspond exactement au πομφόλυξ des Grecs (Dioscoride, V, 85; cf. Ibn al-Baïṭâr, *loc. cit.*). Elle a été rapprochée parfois de la magnésie[5]. Leclerc a remarqué que les Arabes, aujourd'hui, nomment plus particulièrement *toûtiya* les sulfates de zinc, de cuivre et de

(1) V. Loret, *Les livres III et IV de la* Scala magna *de Schams-ar-Riâsah*, dans les *Ann. du Serv. des antiq.*, t. I, p. 59, n° 228*p*. La variante du manuscrit du Patriarcat copte du Caire est probablement fautive, de même que l'est la glose arabe شطرج (*sic*) qui l'accompagne.

(2) *Dictionnaire arabe-français*, t. I, p. 933.

(3) Ce serait le Saule (خلاف) de Balkh (le بلخية), d'après la synonymie établie par quelques manuscrits d'Ibn al-Baïṭâr, qui fournissent d'ailleurs des orthographes variées : رتف, ريف, ديف à côté de رنف.

(4) M. Berthelot, *Coll. des anc. alchim. grecs*, introd., p. 153.

(5) M. Berthelot, *op. cit.*, p. 268. Le mot magnésie doit être pris ici dans le sens qu'il a reçu aux approches du moyen âge et qui rattache la magnésie à la famille des cadmies (cf. M. Berthelot, *op. cit.*, p. 250).

fer[1]. Il en était déjà ainsi aux temps plus anciens. Au XIe siècle, le médecin espagnol Ibn Ouâfid (*apud* Ibn al-Baïṭâr, *loc. cit.*) signale que cette substance se rencontre dans les fourneaux où l'on opère la fonte et l'affinage du cuivre, — ce qui indique bien un produit de sublimation analogue au pompholyx, — mais encore dans les mines situées sur les rivages de la mer des Indes, qui en fournissent de trois sortes : une blanche, une verte et une jaune tachée de rouge. Avicenne (*loc. cit.*), qui a précédé Ibn Ouâfid d'une quarantaine d'années, parle également, bien qu'avec moins de détails, de ces tuties naturelles. Elles sont mentionnées aussi dans un traité latin analysé par Berthelot et qui renferme un certain nombre de recettes empruntées aux Arabes. «Il y a trois tuties, l'une est une pierre blanche, en lames minces (?), tachée de jaune, froide et sèche. Une autre, la tutie marine, est une pierre verte[2], rugueuse, percée de trous; elle vient de l'Asie. Une autre est apportée de Syrie et d'Afrique; elle est blanche et tachetée, pesante. C'est avec elle que le cuivre rouge est teint en jaune[3].» La classification adoptée par ʿAbd ar-Razzâq (p. ٣٨) comprend de même des produits de différente nature. Mais la tutie sublimée était sans doute, dès son époque, d'un emploi peu fréquent, car il déclare ne pas la connaître; l'autre, dit-il, qui est celle qu'on utilise en Algérie, se fabrique en Turquie; elle est de couleur bleue. Comme le fait observer Leclerc[4], il s'agit du sulfate de cuivre, généralement appelé, de nos jours, توتيا, ou encore توتيا زرقا «tutie bleue», en Algérie, où il joue un rôle considérable dans la thérapeutique oculaire.

L'application du nom de *toûtiya* à des matières de prime abord si dissemblables n'est pas sans analogie avec ce qui s'est passé pour la cadmie, avec laquelle la tutie finit par se confondre dans quelques cas. En principe, la tutie est un oxyde métallique volatil[5] issu du traitement de la cadmie (calamine). Ibn al-Baïṭâr l'identifie expressément avec le πομφόλυξ, dont il décrit, sous le titre توتيا (n° 437), la nature et le mode de production, en copiant Dioscoride (V, 85)[6]. Le pompholyx, c'est-à-dire la tutie, expose-t-il, ne s'obtient pas seulement lorsque l'on ajoute au cuivre, pour le purifier, de la cadmie en poudre, mais aussi directement de cette dernière, dont il provient exclusivement. La cadmie portée dans un creuset au degré de température convenable se volatilise. Les parties les plus légères s'élèvent et s'attachent au plafond et aux parois de la chambre où l'opération s'effectue et forment le pompholyx, tandis que les éléments lourds et grossiers, auxquels on donne le nom de spode (σποδός), tombent à terre. C'est ce que dit Avicenne (liv. II, p. ٣٩٣) en termes plus concis mais non moins clairs : lorsque l'on sublime la cadmie, ce qui s'élève est de la bonne tutie; ce qui tombe[7] est de la cadmie appelée spode (صعد الاقليميا فكان تصعده توتيا جيدا ورسوبه قليميا يسمى سقودوس[8]). La tutie est donc en réalité ce que les Grecs nommaient cadmie *cap-*

[1] M. Guigues (*Les noms arabes dans Sérapion*, p. 113, n° 511) énumère la tutie blanche, ou oxyde de zinc, la tutie bleue, ou sulfate de cuivre, et la tutie rouge, exclusivement usitée en Égypte, selon lui, et que l'analyse lui a révélé être un oxydule de cuivre fondu.

[2] Il est fait allusion à la tutie verte dans M. Berthelot, *La chimie au moyen âge*, t. II, p. 66, § XXXV.

[3] *La chimie au moyen âge*, t. I, p. 87. Cf. p. 307.

[4] *Kachef er-roumoûz*, p. 347, note du n° 884.

[5] Djâber la classe parmi les sept esprits ou corps volatils, dont elle occupe le dernier rang.

[6] Voir aussi M. Berthelot, *op. cit.*, t. II, p. 128, § 35.

[7] Litt. : «ce qui tombe au fond».

[8] Lire : سفودوس.

nitis (καπνῖτις). Aussi voyons-nous, au moyen âge, l'expression *tuthia*, *tucia*, se substituer presque complètement au mot *cadmia* dans les traductions latines des ouvrages d'alchimie. Or, et c'est par là que l'on saisira mieux la raison du sens étendu donné au terme *toûtiya*, la cadmie, pour les anciens, désignait différentes sortes de produits naturels ou artificiels empruntant la même origine[1] : 1° des minerais (καδμεία μεταλλική, καδμεία λίθος) tels que la calamine, l'aurichalcite, autrement dit des carbonates de zinc et de cuivre; 2° des fumées qui se dégageaient des fourneaux pendant la fusion de ces minéraux et qui, suivant leur état de ténuité et la forme sous laquelle elles se déposaient, recevaient un nom particulier (βοτρυῖτις, πλακώδης, ὀστρακῖτις, ζωνῖτις, ὀνυχῖτις); 3° les résidus, scories et cendres métalliques[2] provenant de la fonte de la cadmie seule ou associée à d'autres minerais[3]. En comparant ces données à l'exposé fait par Ibn Ouâfid au sujet de la tutie native (توتيا معدنى) et à l'article πομφόλυξ de Dioscoride, par lequel Ibn al-Baïṭâr le complète, il est facile de se rendre compte que les savants arabes ont considéré les tuties et les cadmies, dans leurs formes essentielles, comme des substances congénères, sinon complètement semblables.

La tutie des Arabes diffère pourtant sur un point de la cadmie des écrivains grecs et latins. Les droguistes modernes de l'Orient donnent, comme nous l'avons vu, ce nom à l'oxyde de zinc (cadmie sublimée, cadmie des fourneaux), aux sulfates de zinc, de cuivre et de fer, ainsi qu'à un suboxyde de cuivre. Il est possible qu'ils se conforment en cela à une habitude prise avant eux par les alchimistes grecs; mais la preuve en reste à faire jusqu'à présent. On sait que le sulfate de cuivre se préparait, entre autres moyens, avec les eaux mères provenant des mines qui, précisément fournissaient la cadmie cuprique[4] (cf. Dioscoride, V, 114; Pline, XXXIV, 32). Cette origine a pu amener, dans quelques cas, à classer ce sel parmi les cadmies naturelles au même titre que le minerai lui-même et que les produits de sa sublimation. Les trois sortes de tutie extraites des mines, dont parlent Avicenne et Ibn Ouâfid, donnent jusqu'à un certain point crédit à cette supposition, car il peut s'agir de sulfates produits par la décomposition spontanée des pyrites par suite d'un séjour prolongé dans l'eau, à l'intérieur de la mine. Elles se rattacheraient alors, par leur nature, aux vitriols (زاج) : le blanc (chalcitis), sulfate de zinc, le vert (calcande), sulfate de cuivre (notre vitriol bleu), le jaune (misy) sulfate de fer basique impur. On peut citer à l'appui que, à l'époque récente, les expressions توتيه هنديه, tutie indienne, et توتيه رومانيه, tutie grecque, sont synonymes de زاج[5].

La tutie dont il est question dans notre traité est en tout cas, à coup sûr, l'oxyde de zinc correspondant à la cadmie sublimée ou pompholyx. C'est toujours cette substance qui est mentionnée dans les ouvrages médicaux contemporains du manuscrit de l'Institut français du Caire.

[1] «*Plura autem genera* (*cadmiæ ærariæ*) *sunt. Namque ut ipse lapis, ex quo fit æs, cadmia vocatur, fusuris necessarius, medicinæ inutilis : sic rursus in fornacibus exsistit, aliamque nominis sui originem recipit*», Pline, XXXIV, 22, 1.

[2] On a compris parfois la spode, σποδός ou σπόδιον, parmi celles-ci (cf. M. Berthelot, *La chimie au moyen âge*, t. II, p. 129-130). Suivant la tradition classique, la spode était congénère du pompholyx (Dioscoride, V, 85; Pline, XXXIV, 34, 1). Il s'agit alors de la spode blanche, le *nihil album* des auteurs du moyen âge.

[3] On obtenait par ces mélanges les cadmies (ou tuties) d'or, d'argent et de plomb (cf. Dioscoride, V, 85; Ibn al-Baïṭâr, n° 437).

[4] La cadmie était extraite des mêmes mines que la chalcite. La première se trouvait dans les couches profondes, tandis que l'autre était recueillie à la surface (Pline, XXXIV, 29, 1).

[5] J. Berggren, *Guide français-arabe vulgaire*, appendice premier, col. 882.

L'opinion courante, et qui semble fondée, est que le mot tutie a été emprunté à l'arabe. Berthelot[1] constate qu'il n'apparaît avec certitude qu'au temps des Arabes. Il pense, néanmoins, qu'il peut remonter aux alchimistes gréco-romains[2]. La plus ancienne mention que j'en connaisse en grec (*τουτία*) figure au manuscrit de Saint-Marc[3], qui date de la fin du IXe ou du commencement du Xe siècle. Il se rencontre une autre fois dans le même document, dans une recette attribuée à Zosime, mais qui y fut ajouté vers le XVe siècle[4], alors que le terme *tuthia* supplée déjà très souvent l'expression *cadmia* dans les traductions latines. Il n'y a donc aucune conséquence à en tirer quant à l'ancienneté et à la provenance du terme nouveau venu. Le copiste a pu en effet rajeunir le texte au moyen du lexique contemporain. Les vocabulaires coptes, où l'on aurait des chances de trouver trace authentique de la forme que l'hypothèse de Berthelot pressent, donnent deux mots différents en équivalence de l'arabe توتيا : ⲁⲕⲣⲉⲛⲕⲉⲛ (*scala* n° 43, fol. 34, v°, l. 15) et ⲟⲓⲕⲟⲃⲓⲛ (Kircher, p. 185), lesquels font sans doute partie de la nomenclature technique des alchimistes alexandrins. Pour ce qui est de l'orthographe ⲑⲟⲩⲑⲓⲉ, ⲑⲟⲩⲑⲓⲁ, adoptée par l'auteur du traité, elle est certainement arabe, ainsi qu'en témoigne l'emploi du ⲑ initial, correspondant régulier du ت, qui ne paraît jamais dans les transcriptions occidentales de ce mot : *τουτία*, *τουθία*, *tuthia*, *tucia*.

Ligne 28 [8]. — ⲕⲣⲟⲕⲟⲥ, *κρόκος*. Var. ⲕⲣⲟⲕⲟⲩ, ⲕⲣⲟⲅⲟⲥ, ⲕⲗⲟⲕⲟⲩ.

Ligne 29 [9]. — ⲁⲁⲣⲃⲟⲩⲁⲃⲟⲩⲁ, دار فُلْفُل (Avicenne, liv. II, p. ١٠٤; Ibn al-Baïṭâr, nos 845 et 1696). Var. ⲁⲁⲁⲃⲟⲩⲁⲃⲟⲩⲁ, ⲁⲁⲁⲃⲟⲩⲁ. Voir p. 86, form. IX, 22, rem. 3.

XIII

(32) [Ⲟⲩⲁ ⲉⲣⲉ ⲛⲉϥϭⲓϫ] ⲙ̄ⲛ ⲛⲉϥⲡⲁⲧ ϯⲕⲕⲁⲥ ⲉ[. . . . .] ϣ[. . . . . (33) [. . . .]ⲗ(?)ϥⲉ ⲟⲩⲱⲑ ⲡⲉⲭⲁⲣⲃⲁⲛⲉ [ⲙ̄ⲛ[5]. . . . . ⲃⲁ]ϣ[ⲟⲩ]ϣ[6] [ⲉ]ϥⲑⲟⲛⲏⲩ ⲉϥϣⲏⲗ ⲉϫ[ⲱⲟⲩ]

(32) [Quelqu'un dont les mains] et les pieds sont atteints de douleurs. . . . . (33). . . . . . fais fondre le galbanum [et]. . . . . rue broyée et tamisée sur [eux].

J'ai rétabli la partie disparue du début de la formule en m'inspirant du fait que les mains et les pieds sont mentionnés ensemble dans plusieurs autres recettes (voir form. CXXIV et

(1) *Coll. des anc. alchim. grecs*, introd., p. 268.

(2) *La chimie au moyen âge*, t. I, p. 87, note 4. L'exemple, écrit *τυθία* (*Coll. des anc. alchim. grecs*, texte grec, p. 424, l. 13), sur lequel il appuie cette supposition, paraît dans un passage dont le sens n'est pas clair (voir *ibid.*, trad., p. 406, note 3).

(3) M. Berthelot, *Coll. des anc. alchim. grecs*, introd., p. 153.

(4) *Ibid.*, texte grec, p. 227, l. 20.

(5) Il ne pouvait y avoir ici que ⲙ̄ⲛ ou ϩⲛ̄; le trait-voyelle est encore visible, ainsi qu'une très faible portion du haut de la première lettre, qui me paraît être un ⲙ.

(6) Il ne subsiste plus que le bas des deux ϣ. La cassure ne doit pas avoir fait perdre plus de deux lettres, dont il reste un fragment du bas de la dernière. La largeur de la lacune correspond exactement à l'espace occupé par la syllabe ⲟⲩ du mot ⲃⲁϣⲟⲩ[ϣ] écrit à la ligne 34.

CCXIV). Le nombre des lettres disparues n'est certainement pas supérieur à celui que comporte la restitution que je propose.

Ligne 33 [1]. — ⲟⲩⲱⲑ est pour ⲟⲩⲱⲧϩ, *fundere, liquare;* cf. [illegible][1].

Ligne 33 [2]. — ⲭⲁⲣⲃⲁⲛⲉ. L'orthographe de ce mot fait immédiatement songer au grec *χαλβάνη*, *galbanum* (Dioscoride, III, 83; Pline, XII, 56). Mais il est utile d'observer que le terme grec a été détourné de son sens primitif au moins dans l'un des dialectes coptes où il a passé. La *scala* bohaïrique, en effet, traduit ⲭⲁⲗⲃⲁⲛⲏ[2], var. ⲭⲁⲗⲗ̀ⲃⲁⲛⲏ (Kircher, p. 182), par l'arabe كسيلة, que Kircher interprète à son tour par «*storax, galbanum*»[3], et le Galbanum قنا (*sic*, pour قنة) y est cité un peu plus loin sous la double dénomination de ⲃⲁⲍⲉⲣⲱⲧ[4] (Kircher, p. 183), var. ⲃⲁⲍⲓⲣⲱⲧ[5], et de ⲕⲁⲕⲟⲛⲓⲁ (Kircher, p. 183), var. ⲕⲁⲕⲑⲛⲓⲁ[6]. Le *kissîlâ* (كسيلا) n'a aucun rapport avec les substances auxquelles, on ne voit trop pourquoi, Kircher l'a rapproché. C'est, au dire d'Avicenne (liv. II, p. ١٤١), l'écorce de tiges semblables à celles de la Garance (قشر عيدان كالفوة) et de couleur noire. ʿIsa ibn Massa (*apud* Ibn al-Baïṭâr, n° 1931) le décrit presque identiquement : ce sont des rameaux noirs pareils à ceux de la Garance. Sa tige ressemble à celle de la Garance et ses graines sont pareilles à celles du Cresson alénois, selon Ibn ʿAbdoûn (*loc. cit.*). Ibn al-Baïṭâr donne un aperçu intéressant de ce qu'était cette drogue en Égypte, de son temps : «Le médicament que l'on connaît aujourd'hui en Égypte sous le nom de *kissîlâ* consiste en écorces pareilles à celles de la cannelle, sans en avoir toutefois ni la saveur ni l'âcreté». Il ajoute qu'aucun des compilateurs qui en ont parlé après Avicenne n'a éclairci la question de son identification. Lui-même, d'ailleurs, ne se prononce pas sur ce point. Dans le *Kašf ar-roumoûz* (p. ١٣٠), ʿAbd ar-Razzâq fournit une indication plus précise, bien qu'elle n'ait peut-être qu'une valeur locale, comme Leclerc incline à le croire[7]. D'après lui, «c'est le *djaoûder*, qui est l'écorce de la racine du *tizghâ*», كسيلا هو الجودر وهو قشر عروق التيزغا. Les deux noms sont berbères. Le premier, جودر (cf. Ibn al-Baïṭâr, n° 539), est appliqué à un arbuste produisant des baies qui, d'abord rouges, deviennent noires ou de couleur cendrée à maturité. Leclerc[8] suppose qu'il s'agit du Sorbier, se référant au texte d'une note marginale de la traduction arabe de Dioscoride. Le جودر d'Ibn al-Baïṭâr n'est certainement pas le *Sorbus domestica* L., ni le *S. Acuparia* L. Des deux auteurs auxquels cet écrivain emprunte, l'un dit que «c'est un petit arbre épineux qui ne s'élève pas beaucoup»; l'autre rapporte qu'il a le développement et la taille de l'Azerolier. Pélissier[9], cité du reste par Leclerc, y voit, sans doute avec plus d'apparence de raison, un *Mespilus*. L'annotation marginale du Dioscoride arabe n'a pas le caractère concluant qu'on lui a prêté. Elle est la

(1) É. Chassinat, *Bull. de l'Inst. franç. du Caire*, t. I, p. 83.

(2) V. Loret, *Les livres III et IV de la* Scala magna *de Schams-ar-Riâsah*, dans les *Ann. du Serv. des antiq.*, t. I, p. 57, n° 142 *p.*

(3) Le même lexique donne encore comme synonyme de كسيلة un mot ⲗ̀ⲗⲭⲉϩⲃⲱⲛ, qui est peut-être transcrit de l'arabe. Kircher (p. 182) lui attribue la valeur de *storax liquida*.

(4) ⲃⲁⲍⲉⲣⲱⲧ (var. ⲃⲁⲍⲓⲣⲱⲧ) dérive du persan برزد, بيرزد par l'intermédiaire de l'arabe بَارِزَد, dont le copte a copié la forme altérée بارزود (cf. Ibn al-Baïṭâr, n° 238, note).

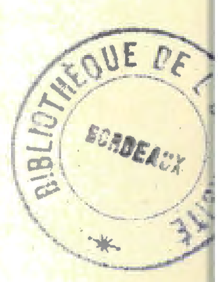
(5) V. Loret, *op. cit.*, p. 58, n° 174 *p.*

(6) *Ibid.*, p. 58, n° 175 *p.*

(7) *Kachef er-roumoûz*, p. 196.

(8) *Traité des simples par Ibn el-Beïthar*, t. I, p. 388, note du n° 539.

(9) *Description de la régence de Tunis*, p. 162.



conséquence d'une confusion dont nous retrouverons la trace autre part. Ibn al-ʿAwwâm[1] écrit à propos du Sorbier (غبيرا) «arbre de grande taille, ... il en est qui veulent que ce soit le *zahrour* (lire : *zaʿroûr*, زعرور[2]), ou azerolier sauvage; suivant d'autres, c'est l'arbre nommé par les Berbères *hawdar* (lire : *djaoûdar*, جودر); son écorce est employée pour la préparation des peaux». L'erreur est manifeste, car l'Azerolier ou Épine d'Espagne (*Cratægus azarolus* L.) et le جودر, que l'on rapproche du Sorbier, n'atteignent jamais, à beaucoup près, la taille de celui-ci (8 à 10 mètres). Elle ressort encore avec plus d'évidence si nous passons au second nom, تيزغا, signalé par ʿAbd ar-Razzâq comme synonyme de كسيلا et de جودر. Leclerc[3] raconte avoir vu dans les environs de Qalaʿat Benî Râšed un buisson qu'il croit être l'Épine-Vinette et dont l'écorce de la racine était employée, sous le nom de تيزغا, pour teindre en jaune. Le *Berberis vulgaris* L. est appelé en berbère اتيزار (Dâoûd al-Anṭâki), اترار (Ibn al-Baïṭâr, n° 20), اتوار (Idem, note du n° 20), ايزارا (L. Leclerc, *Kachef er-roumoûz*, p. 32, n° 54), ايزارا (*ibid.*, d'après le manuscrit d'Alger[4]). La forme اتيزار peut être comparée à تيزغا en supposant que le son particulier de غا ait été rendu par ار[5]. Le غ se transmue parfois en ر dans la prononciation, et il convient de tenir compte que le mot appartient à une langue non écrite, dont les articulations ont été notées approximativement. C'est ainsi que تيزغت, signalé encore par Aboû-l ʿAbbâs al-Ḥâfiḍh (*apud* Ibn al-Baïṭâr, n° 539) comme nom berbère du جودر, et qui est évidemment une graphie de تيزغا, se rencontre dans un autre manuscrit sous l'orthographe تازغت. Les variantes اترار, اتوار, ايزارا, ايزارا, se ramènent aisément au type اتيزار et rentrent dans la série des fautes habituellement commises par les copistes, changement du ت en ث, oubli ou déplacements de points, و mal écrit ou confondu avec ر. Lors même que l'on ne regarderait pas comme assurée l'identification mise en avant par le Dr Leclerc, il resterait du moins certain que le تيزغا est l'écorce de la racine d'un arbuste buissonnant ayant une grande analogie avec le Berbéris, ce qui s'adapte exactement à la description du جودر que l'on trouve dans Ibn al-Baïṭâr. La synonymie جودر = كسيلا-تيزغا indiquée par ʿAbd ar-Razzâq n'est donc point particulière au Maghreb ni récente.

L'incertitude que manifestent la plupart des auteurs arabes à l'égard du كسيلا est due sans doute à ce que cette drogue était constituée indifféremment par l'enveloppe corticale des rameaux ou des racines de divers végétaux appartenant au même genre ou ayant des caractères extérieurs communs, tels que l'Aubépine (*Mespilus Oxyacantha* Crantz), le Néflier (*M. Germanica* L.), l'Azerolier (*M. Azarolus* Smith)[6] et le Vinettier (*Berberis vulgaris* L.), اميرباريس,

[1] *Le livre de l'agriculture*, trad. J.-J. Clément-Mullet, t. I, p. 302.

[2] زعرور est un terme générique qui s'applique en réalité à l'Aubépine, au Néflier et à l'Azerolier, cf. L. Leclerc, *Kachef er-roumoûz*, p. 26, n° 38, et p. 129, n° 296.

[3] *Kachef er-roumoûz*, p. 32, note du n° 54.

[4] L'édition imprimée à Alger, p. ٢٢, corrige en ابرارا.

[5] A moins que nous n'ayons affaire à des noms empruntés à des dialectes différents. Ibn al-Baïṭâr (n° 4), en effet, signale un autre nom de l'écorce de la racine du Berbéris en berbère, الرغيس, que ʿAbd ar-Razzâq (p. ٢٢), qui l'écrit ارغيس, donne comme étant celui de l'arbuste.

[6] Ces trois arbustes ont reçu des Arabes le nom générique de زعرور (cf. L. Leclerc, *Kachef er-roumoûz*, p. 26, n° 38, et 129, n° 296), qui sert ordinairement à rendre le grec μέσπιλον (cf. Ibn al-Baïṭâr, n° 1112). Il semble que جودر ait eu le même sens. Dans Ibn al-Baïṭâr (n° 539), cette dénomination est certainement appliquée à deux espèces du genre *mespilus*.

sous le nom duquel les Arabes ont souvent désigné l'ὀξυάκανθα ou Aubépine de Dioscoride[1].

Le ⲭⲁⲗⲃⲁⲛⲏ-كسيلا du lexique copte bohaïrique diffère donc du χαλβάνη grec et ne peut être en aucune façon assimilé au ⲭⲁⲣⲃⲁⲛⲉ de notre texte, puisqu'il s'agit, dans celui-ci, d'une matière fusible ou soluble, résine ou gomme par conséquent, comme nous le voyons par l'instruction relative à la préparation du remède où il figure.

Les *scalæ* renferment plusieurs autres noms de matières végétales qui offrent de la ressemblance avec ⲭⲁⲣⲃⲁⲛⲉ. Ce sont : 1° ⲭⲁⲣⲃⲁⲛⲓ قسط حلو (Kircher, p. 186) «costus doux»; 2° ⲭⲁⲣⲟⲃⲟⲛⲏ حرجه (Kircher, p. 199), probablement pour حزمه (cf. حزمه البرى = ἐπιμήδιον[2]); 3° ⲕⲁⲗⲃⲁⲛⲉ سندروس (*scala* n° 43, fol. 33, v°, l. 8, et *scala* n° 44, fol. 66, r°, 2e col., l. 17) «sandaraque». Les deux premiers s'éliminent d'eux-mêmes, pour la raison qui nous a fait écarter ⲭⲁⲗⲃⲁⲛⲏ-كسيلا. Le dernier, ⲕⲁⲗⲃⲁⲛⲉ = سندروس, aurait un rapport de sens plus proche avec le terme ⲭⲁⲣⲃⲁⲛⲉ du manuscrit médical, ainsi qu'on va le voir. La *sindaroûs* des Arabes correspond d'une façon générale à notre sandaraque. Mais tandis que celle-ci représente une espèce déterminée de résine, celle qui provient du *Thuya articulata* Desf., la *sindaroûs* comprend, sans distinction d'origine, divers produits végétaux de même nature. Le mot prend de ce fait un sens plus étendu et beaucoup moins précis. Ainsi, dans la *scala* bohaïrique, l'expression ⲥⲧⲓⲣⲓⲁⲕⲏ (Kircher, p. 182), var. ⲥⲧⲓⲣⲓⲁⲕⲉ[3], évidemment dérivée de σΤύραξ «styrax», est rendue par صندروس (pour سندروس), de même que ⲕⲁⲗⲃⲁⲛⲉ dans le lexique ṣaʿîdique, comme nous venons de le voir. Au manuscrit d'alchimie syriaque du British Museum, la gomme ammoniaque, tirée d'une ombellifère analogue à la *Ferula* dont provenait le Galbanum des anciens, est appelée *sindaroûs*[4]. J'ai cité d'autre part la note marginale du manuscrit du *Liber sacerdotum* qui assimile la sandaraque au pavot, «*quidam dicunt quod sandaraca est papaverus*», rapprochement un peu énigmatique que Berthelot a tenté d'expliquer en supposant qu'il s'agit d'une teinture végétale extraite de cette plante[5], mais qui pourrait peut-être, par comparaison, s'appliquer au latex du pavot. Il est clair qu'en traduisant ⲥⲧⲓⲣⲓⲁⲕⲏ et ⲕⲁⲗⲃⲁⲛⲉ par سندروس on n'a point voulu désigner spécifiquement chacune des substances que ces mots désignent; on s'est servi simplement d'un terme générique collectif englobant les produits gommo-résineux d'une certaine catégorie.

On ne peut donc douter que le ⲕⲁⲗⲃⲁⲛⲉ de la *scala* ṣaʿîdique soit une gomme-résine et que, à l'encontre de ce qui s'est passé pour ⲭⲁⲗⲃⲁⲛⲏ dans le dialecte bohaïrique, ce mot ait conservé le sens qu'il tient du grec χαλβάνη. Il en résulte pour nous que le ⲭⲁⲣⲃⲁⲛⲉ du traité médical, et le ⲕⲁⲗⲃⲁⲛⲉ du lexique ṣaʿîdique, dont nous trouvons le nom écrit sous une orthographe à peine modifiée, [démotique] *karbana*, au papyrus magique de Londres-Leyde (v°, III, 6), correspondent certainement au χαλβάνη, Galbanum.

Ligne 33 [3]. — ϣⲏⲗ. Par la position qu'il occupe dans la phrase, et qui fixe son sens

[1] Ils ont été suivis en cela par quelques auteurs occidentaux anciens.

[2] I. Löw, *Aramäische Pflanzennamen*, p. 212, n° 158. Cette plante n'a pas été encore identifiée. Ce serait la Marsilée à quatre feuilles, d'après Littré (*Hist. nat. de Pline*, t. II, p. 236). Dioscoride (IV, 19; cf. Pline, XXVII, 53) dit que sa tige, mince, porte de dix à douze feuilles semblables à celles du lierre.

[3] V. Loret, *Les livres III et IV de la* Scala magna *de Schams-ar-Riâsah*, dans les *Ann. du Serv. des antiq.*, t. I, p. 57, n° 146 *p*.

[4] M. Berthelot, *La chimie au moyen âge*, t. II, p. 10.

[5] *Op. cit.*, t. I, p. 87, note 2.

presque à coup sûr (cf. les passages parallèles : θνοου ϣ̄λϣωλου, form. LIV, 108; θνοου καλως ϣ̄λϣωλου, form. XI, 25; LIII, 103), ce mot ne peut être rapproché que de ϣελϣελ, ϣ̄λϣωλ, *cribrare*, dont il est évidemment la forme simple.

XIV

(34) [ϣα ερε π]εϥσωμα τηρ̄ϥ ϣεϥε βαϣου[ϣ. . . . . . . ϩημ]ηϫ[1] ϕ≡κιιι≡ εϥθνηυ μουλαϩ (35) σαντελ παστου ϩ̄ν ουκωϩ̄τ μ̄ν ου[. . . . .] τωϩ̄ς πεϥσωμα τηρ̄ϥ ϣαϥλο

(34) [Quelqu'un] dont le corps entier est enflé : rue. . . . ., [vinai]gre, cumin broyé, cire, (35) santal; cuis-les au feu avec du. . . . .; enduis son corps entièrement, l'enflure disparaîtra.

Ligne 34 [1]. — σωμα, *σῶμα*.

Ligne 34 [2]. — ϣεϥε, cf. ϣαϥε. Est écrit aussi ϣεβε (form. XCIII, 180), ϣοβε (form. LXX, 137) et ϣαβε (form. I du manuscrit du Vatican).

Ligne 34 [3]. — βαϣουϣ. Cf. , *Papyrus magique de Londres-Leyde*, XIX, 40 et v°, VII, 5. Ce mot rappelle sensiblement le nom de *βησασᾶ* que, suivant Dioscoride (III, 45), les Syriens donnaient au *Peganum Harmala* L., *πήγανον ἄγριον*[2], conjointement à celui de *ἄρμαλα* (حرمل). Cf. Oribase, *Œuvres*, t. V, p. 144, l. 9 : *βησασᾶ ὃ τινες ἁρμαλᾶ καλοῦσι*, et Alexandre de Tralles, liv. IV, p. 68 : « *Besasa quod nonnulli Harmala appellant quidam vero agrestem rutam* ».

Ligne 34 [4]. — ϕ≡κιιι≡, τεπνε; cf. , . Nous trouverons plus loin la mention du *Cuminum Cyminum* L. sous son nom arabe λακαμμουν (form. XCI, 176) الكَمُّون. Les textes égyptiens antiques fournissent déjà la forme sémitisante (כַּמּוֹן).

Ligne 35 [5]. — σαντελ, صَنْدَل, *σαντάλ* (B. Langkavel, *Botanik der späteren Griechen*, p. 87). La *scala* bohaïrique donne au santal le nom de σαραχος (Kircher, p. 182). Le lexique ṣaʿîdique lui a conservé ceux qu'il porte en grec médiéval : σανδαλιον, σανδαλιον صندل (*scala* n° 44, fol. 65, v°, 1re col., l. 23-24), σανδαλον, ἀληθινον[3], πυρροξυλον صندل احمر (*ibid.*, fol. 65, v°, 1re col., l. 26-27, 2e col., l. 20).

[1] Cette restitution est faite d'après la formule XXV, 52.

[2] Cf. Oribase, *Coll. méd.*, X, 23, t. II, p. 437 : *ἡ τοῦ λεγομένου βησασᾶ τοῦ σπέρματος, ὅσπερ ἡγούμεθα πήγανον ἄγριον εἶναι* « ou de la graine de la plante que l'on nomme *bèsasa*, et que nous croyons être la rue sauvage ». L'édition de Dioscoride publiée par M. Wellmann attribue aussi les noms de *βησασᾶ* et d'*ἄρμαλα* à la *Ruta graveolens* L., *πήγανον κηπαῖον*.

[3] Les quatre premières lettres de ce mot sont écrites sur un grattage.

XV

(36) ϣν̄πραστρον εϣασβωκ εϣωνε νιμ μ[. . . . .] λαμϫετπ νζ̄ ϝ λ̄ς σϕ μοσο ϝ λ̄ς (37) χαρβανε ς β̄ παστου καλως ϣαν[τευσην]ϩιστα ϯ επληγη νιμ ϣασκεϩκωϩς

(36) Emplâtre dont on se sert pour une maladie quelconque. . . . . poix sèche une once 1/2, graisse de porc une once 1/2, (37) galbanum deux oboles; fais-les bien cuire jusqu'à ce [qu'ils épaississ]ent; applique sur une plaie quelconque, elle disparaîtra.

Ligne 36 [1]. — ν̄πραστρον, *ἔμπλαστρον*.

Ligne 36 [2]. — βωκ. Le sens de ce verbe est fixé par deux autres formules de notre traité : κολλιον ν̄στατικον. . . . . ϣασβωκ επεϩρευμα νιμ ν̄ας μ̄ν ν̄β̄ρρε (form. CVI, 215), ν̄πραστλον εϣασβωκ ενεπληγε ετμοκ̄ϩ (form. CXXXI, 271). La même valeur, « employer, se servir de », est attachée au démotique , qui figure au papyrus magique de Londres-Leyde dans des phrases analogues à celles-ci : « je t'emploierai pour la blessure (*πληγή*) du fils royal » (XX, 25; voir aussi XX, 26, et v°, XIII, 1).

Ligne 36 [3]. — λαμϫετπ, cf. λαμϫατ̄π زفت, *scala* n° 44, fol. 66, r°, 2e col., l. 21.

Ligne 36 [4]. — σϕ μοσο, ωτ ν̄λιλ (ριρ).

Ligne 37 [5]. — [σην]ϩιστα (cf. form. LXXII, 144; CXVIII, 267 et *passim;* var. σενϩιστα, form. LXXIII, 147; CL, 304), *συνιστάναι* « épaissir, prendre de la consistance, durcir ». La transcription tient compte de l'accentuation de l'*ι* initial d'*ἵστημι*.

Ligne 37 [6]. — πληγη, *πληγή*.

Ligne 37 [7]. — κεϩκωϩ. La valeur attribuée à ce verbe par les dictionnaires ne répond pas au sens qui s'impose dans ce passage et le suivant : ξυρον εϣαϥτρε ν̄σαϣ εθοου ϣοουε νετϩ̄ν τλπε μ̄ν μα νιμ ϩ̄ν πσωμα ϣαϥκεϩκωϩου ν̄ϥτρευϣοουε (form. LXVI, 129) « poudre pour faire sécher les ulcères malins de la tête ou d'une partie quelconque du corps; elle les fait disparaître et les dessèche ». Je considère κεϩκωϩ comme une forme redoublée de κεϩ, *rumpere*, et par suite comparable au ṣaʿîdique καϩκ̄ϩ, qui a la même signification.

XVI

(38) ϣν̄πραστρον ν̄περαωκ λαμϫετπ νζ̄[. . . . .

(38) Emplâtre émollient : poix sèche. . . . .

XVII

(39) ȣ[ⲡ]ⲁϩⲣⲉ ⲉⲥⲟϫ(?)[..]ⲧ(?)ⲕ(?)ⲱⲧ ⲥⲁⲩ(?)ⲁ(?)[1] [...............

(39) Remède pour...............

QUATRIÈME FRAGMENT.

XVIII

(40) [ȣⲛ̄ⲡⲗⲁⲥⲧⲣⲟⲛ ⲉϣⲁⲥⲃⲱⲕ ⲉⲛⲉⲡⲗⲏⲅⲏ ⲉⲧⲙⲟⲕ̄ϩ̄........ ....ⲉϥ]ⲗⲏⲕ F ϛ̄ ⲗⲓⲃⲁⲛⲟⲥ F ϛ̄ [.......... (41) [.....ⲡⲁⲥ-ⲧⲟⲩ ϩ̄ⲛ̄ ⲟⲩⲕⲱϩ̄ⲧ̄ ϣⲁⲛⲧⲉⲩⲥⲏ]ⲛϩⲓⲥⲧⲁ ⲕⲁⲗⲱⲥ ⳨[2] [ⲉⲛ̄ⲡⲗⲏⲅⲏ ⲉ]ⲧⲙ[ⲟ]ⲕ̄ϩ̄[3] ϣⲁⲩϣⲟⲟⲩⲉ

(40) [Emplâtre que l'on emploie pour les plaies douloureuses].......... frais six onces, encens six onces.......... (41)....[fais cuire au feu jusqu'à] bonne [consis]tance; [applique aux plaies doulou]reuses, elles sécheront.

Ce qui subsiste du texte, rapproché de divers autres passages du manuscrit, laisse deviner qu'il s'agit d'une recette d'emplâtre, et l'épithète ⲉⲧⲙⲟⲕ̄ϩ̄, qui dans la formule CXXXI, 271, accompagne le mot ⲡⲗⲏⲅⲏ, nous fixe très probablement sur la nature du mal dont le nom est détruit. J'ajouterai qu'Oribase (*Synopsis*, VII, 1, t. V, p. 327 et 328) indique l'encens comme remède pour la guérison des plaies. Il est donc à peu près certain que nous avons ici une variante de traitement de l'affection désignée à la formule CXXXI, à laquelle j'emprunte d'ailleurs la majeure partie des restitutions proposées.

Ligne 40 [1]. — ⲉⲧⲙⲟⲕ̄ϩ̄. Cette épithète détermine le mot ⲡⲗⲏⲅⲏ à la formule CXXXI, 271. On peut hésiter sur le choix du sens qui lui est affecté dans cette recette entre les acceptions assez nombreuses qui lui sont ordinaires et qui se rapportent le mieux à une plaie : *doloribus affectus, dolens, difficilis, gravis*. Ce peut être une plaie qui cause de la douleur ou qui se montre rebelle à la guérison. Il est question, au fragment médical d'Akhmîm (form. III), du traitement de ⲟⲩⲕⲓⲃⲉ ⲉⲥⲙⲟⲭϩ, c'est-à-dire d'un sein qui souffre de douleurs (névralgie de la mamelle). Ici le sens de ⲙⲟⲭϩ (pour ⲙⲟⲕϩ) n'est guère susceptible de doute[4]. La formule CXXIV, 260, de notre texte traite d'une maladie de l'utérus, ⲟⲩⲙⲏⲧⲣⲁ

[1] Il ne subsiste plus qu'une faible portion du haut des lettres. La lecture en est très incertaine.

[2] Le haut des lettres du mot ⲕⲁⲗⲱⲥ et du ⳨ est brisé.

[3] Les lettres ⲧ et ⲙ sont tombées depuis que j'ai copié le texte. On distingue encore une légère trace de l'ⲟ.

[4] U. Bouriant (*Fragment d'un livre de médecine en copte thébain*, p. 6, note 1, du tirage à part) croit que ⲉⲧⲙⲟⲭϩ est une faute pour ⲉⲧⲙⲟϫϩ, d'une racine ⲙϫϩ dont dérive ⲙϫⲁϩⲧ, ⲙϫⲁϩϫ «mortier». Cette correction ne s'impose en rien. Elle ne fournirait en tout cas aucun sens satisfaisant.

ⲉⲥⲙⲁⲭ[1], qui paraît être la métralgie. Ces deux exemples, dont l'interprétation présente un caractère de certitude suffisante, permettent de supposer que l'on désignait par ⲡⲗⲏⲅⲏ ⲉⲧⲙⲟⲕϩ les plaies compliquées de douleurs.

Ligne 40 [2]. — ⲗⲓⲃⲁⲛⲟⲥ, λίβανος. ⲗⲓⲃⲁⲛⲟⲛ · ⲗⲓⲃⲁⲛⲟⲥ اللبان (*scala* nº 44, fol. 65, vº, 1re col., l. 13-14). Cette synonymie est en désaccord avec celle que donne la *scala* bohaïrique : ⲗⲓⲃⲁⲛⲟⲥ حصا لبان (Kircher, p. 182). Le حصا لبان est le *Rosmarinus officinalis* L., le λιβανωτίς de Dioscoride (III, 75), et non l'encens, comme l'a cru Kircher. Niclas, dans son édition des *Géoponiques* (t. III, p. 813, note 2), cite cependant un passage de Nicandre (*Georg.*, liv. II) où λίβανος est employé pour λιβανωτίς.

XIX

(42) [ȣ.......................ⲟⲛ]ⲟ[2] ϩⲉⲛⲉⲗⲟⲗⲉ ⲛ̄ⲁ[ⲣ(?)..[3] ⲙⲛ̄ ⲥⲁⲛⲧⲁ]ⲣⲁⲭⲏⲥ[4] ϩⲓ ⲛⲉϩ ⲧⲱϩ̄ⲥ̄ ⲉⲣⲟⲟⲩ ϣⲁⲩⲗⲟ

(42) [................. pi]le des raisins de [..... avec du réal]gar et de l'huile; oins-les, ils guériront.

XX

(43) [ȣⲛ̄ⲡⲗⲁⲥⲧⲣⲟⲛ ⲉⲧⲃⲉ ⲧ]ⲟⲩⲁⲙⲥⲓⲣ ⲙⲛ̄ ⲡⲃⲁⲗ ϩⲟϫ̄ϥ̄ ⲙⲛ̄ ⲛⲉϣⲱ ⲙⲛ̄ ⲥⲁϣ ⲛⲓⲙ ⲉⲙ̄ⲛⲣⲱϥ ⲛ̄ϩⲏⲧⲟⲩ (44) [........] F ⲃ̄[5] ⲗⲓ-[ⲑⲁ]ⲣ[..]ⲕⲩⲣⲟⲛ F ⲃ̄ ⲁⲗⲟⲥ F ⲁ̄ ⲙⲟⲩⲗⲁϩ F ϛ̄ ⲙⲉϩ ⲁ̄ ⲡⲓⲥ ⲕⲙⲉϩ ⲙⲛ̄ ⲡⲙⲟⲩⲗ̄ϩ̄ (45) [ⲑⲛⲟ] ⲡⲉⲧϣⲟⲟⲩⲉ ϩⲓ ⲧⲉⲙϫⲁϩ̄ⲧ̄ ϩⲓ ϩⲏⲙ̄ϫ̄ ⲕⲁ-ⲗⲱⲥ ⲛ̄ⲅ ⲧⲁϩⲟⲩ ⲛ̄ⲅ ⲥⲁⲙⲟⲩ ⲙⲛ̄ ⲛⲉⲩⲉⲣⲏⲩ ⲕⲁⲗⲱⲥ ⲭⲣ͞ⲱ

(43) [Emplâtre pour la] mélanose, le ramollissement de l'œil, l'éruption vésiculeuse et toute plaie non infectée : (44)........ deux onces, litharge(?) deux onces, sel une once, cire six onces, huile une livre; fais cuire l'huile avec la cire[6]; (45) [pile] les matières sèches dans un mortier avec du bon vinaigre; ajoute-les (à l'huile et à la cire)[7]; mélange bien le tout ensemble; emploie.

[1] Le verbe ⲙⲁⲭ m'est connu par ce seul exemple. C'est certainement une variante de ⲙⲟⲕϩ vocalisée en ⲁ, dans laquelle les consonnes ⲕϩ se sont résolues en ⲭ, suivant la règle usitée en ṣaʿîdique.

[2] Le jambage de droite du ⲛ est encore visible.

[3] La haste de la lettre que je lis ⲣ subsiste.

[4] Il reste un petit fragment du second ⲁ.

[5] Le bas du jambage du ⲅ de F est encore distinct. La partie supérieure du ⲃ et le trait sont détruits. Le tout était parfaitement visible lorsque j'ai copié le manuscrit.

[6] «On ne peut faire cuire la cire entièrement seule, car elle brûle; ..... on l'ajoute à de l'huile ou à un ingrédient huileux», Oribase, *Synopsis*, II, 61, 23, t. V, p. 91.

[7] Ceci est conforme aux principes exposés par Oribase (*loc. cit.*) pour la confection des emplâtres.

J'ai été guidé pour la restitution du début de la ligne 43 par plusieurs indications absolument sûres : 1° la maladie appelée ⲛⲉϣⲱ est traitée à la formule CXVI au moyen d'un emplâtre dont la composition est sensiblement pareille à celle du topique prescrit ici; 2° les ingrédients qui figurent dans celui-ci forment la base ordinaire des emplâtres dans la pharmacopée ancienne; 3° le mode de préparation énoncé est conforme à celui de la préparation des emplâtres, en particulier de l'emplâtre blanc.

Ligne 43 [1]. — ⲟⲩⲁⲙⲥⲓⲣ. Il n'y a plus de visible que le bas des quatre dernières lettres du mot; mais la lecture en est certaine. Elle est assurée d'autre part par la variante ⲟⲩⲟⲙⲥⲓⲣ du manuscrit du Vatican (form. XXXVI).

Zoëga a assimilé cette maladie à la gangrène (*Cat. cod. copt.*, p. 630, note 44). Elle est classée au manuscrit du Vatican dans le chapitre des affections cutanées, ⲯⲱⲣⲁ ⲙⲛ̄ ⲛⲉⲧϩⲱⲕⲉ «gale et affections prurigineuses». Ce serait, d'après Rossi (*Etymologiæ ægyptiacæ*, p. 147), les marisques, les hémorroïdes. Il est question plus loin de deux affections, le ⲥⲓⲣ (form. XXII) et le ⲁⲙⲥⲓⲣ (form. CLXXXVII), qui lui sont sans doute apparentées.

Avant d'essayer de déterminer la nature du ⲟⲩⲁⲙⲥⲓⲣ, il est nécessaire d'examiner dans le détail un groupe assez nombreux de maladies qui semblent se rattacher à lui par la forme de leur nom. Ce sont :

1° le ⲟⲩⲁⲙⲟⲙⲉ (form. CLIX), le ⲁⲙⲟⲙⲉ (form. CXIV), le ⲙⲟⲙⲉ (form. CXXI);

2° le ⲟⲩⲁⲙⲉϯ (Zoëga, *op. cit.*, p. 68 et 337, note 371), le ⲁⲙⲏϯ (Kircher, p. 488);

3° le ⲟⲩⲁⲙϣⲁⲣ (form. CXXVII), le ⲁⲙϣⲁⲣ (form. XXXV).

Zoëga a observé que le mot ⲟⲩⲁⲙⲉϯ est composé de ⲟⲩⲉⲙ, *vorare*[1]. Cette remarque, qui est fort juste, doit apparemment être étendue à ⲟⲩⲁⲙⲟⲙⲉ, ⲟⲩⲁⲙϣⲁⲣ et ⲟⲩⲁⲙⲥⲓⲣ. La même construction se rencontre au papyrus Ebers (LXXXVIII, 1), dans le nom de maladie [hiéroglyphes], qui peut être rapproché de l'expression copte ⲟⲩⲁⲙⲥⲛⲟϥ (Zoëga, *op. cit.*, p. 95). Il est donc probable, à première vue, que nous avons affaire à un ensemble de cas pathologiques caractérisés par un symptôme commun, la destruction plus ou moins étendue et profonde de la peau et des tissus.

Le lexique ṣa'îdique reconnaît à ⲟⲩⲁⲙⲟⲙⲉ le sens de *γάγγραινα*, اكلة, et ارضية[2] «gangrène». L'action rongeante de la maladie est caractérisée par son nom même qui est dérivé, comme l'arabe ارضية (cf. ارض, *termes*), de celui du ver qui s'attaque au bois et le ronge[3] : ⲉⲣⲉ ⲡⲉⲡⲛ̄ⲁ ⲙ̄ⲡⲟⲛⲏⲣⲟⲛ ⲃⲟⲗⲃ̄ⲗ ϩⲛ̄ ⲛⲉⲧⲛ̄ⲯⲩⲭⲏ ⲛ̄ⲑⲉ ⲛ̄ⲛⲟⲩⲁⲙⲟⲙⲉ ⲃⲟⲗⲃ̄ⲗ ⲉϩⲣⲁⲓ ϩⲛ̄ ⲛ̄ⲃⲱ «l'esprit mauvais consume vos âmes comme les (vers) *ouamomé* détruisent le bois[4]». L'état auquel se trouvait réduit qui était atteint de ⲟⲩⲁⲙⲟⲙⲉ est décrit dans les *Actes* des saints Maxime et Domèce. Un prêtre de la ville de Séleucie d'Isaurie s'étant rendu coupable d'actes impurs, il fut frappé d'un coup par l'ange du Seigneur au moment où il s'apprêtait à offrir le sacrifice. Aussitôt il enfla comme une outre et, au bout de dix jours, ⲁ̀ ⲡⲉϥⲥⲱⲙⲁ ⲣ̄ⲡⲗⲏⲅⲏ · ϩⲱⲥⲧⲉ ⲛ̀ⲥⲉⲥⲉⲕ ⲃ̀ⲛ̀ⲧ ⲉⲃⲟⲗ ϩⲁⲣⲟϥ · ⲁⲩⲱ ⲛ̀ⲧⲉⲛⲉϥⲕⲉⲉⲥ ⲃⲱϣ ⲉⲃⲟⲗ · ⲉϥⲛⲉϫ ϩ̀ⲣⲟⲟⲩ ⲉ̀ⲃⲟⲗ ⲙ̀ⲡⲉϩⲟⲟⲩ ⲙ̀ⲛ̀ ⲧⲉⲩϣⲏ · ⲉⲧⲃⲉ ⲧⲟⲩⲁ̈ⲙⲟⲙⲉ ⲉ̀ⲧⲟⲩⲱⲙ ⲛ̀ⲥⲱϥ[1] «son corps ne fut plus qu'une plaie, si bien que des vers en sortaient et que ses os se dénudaient; il poussait des cris nuit et jour à cause de la gangrène qui le dévorait». Il est question aussi de l'ⲟⲩⲁⲙⲟⲙⲉ des membres inférieurs, ⲁ ⲛⲉϥⲟⲩⲉⲣⲏⲧⲉ ⲉⲣⲟⲩⲁⲙⲟⲙⲉ (Zoëga, *op. cit.*, p. 351), et de celle des gencives, ⲟⲩⲁ ⲛ̄ⲧⲁⲡⲁⲁϥ ⲛ̄ⲛⲉϥⲛⲁϫⲉ ⲣ̄ⲟⲩⲁⲙⲟⲙⲉ (form. CLIX), qui correspond au scorbut et peut-être aussi à la noma. Le caractère des lésions occasionnées par l'ⲟⲩⲁⲙⲟⲙⲉ semble bien être marqué ici par la présence du verbe ⲟⲩⲁⲙ, qui entre encore dans la composition du nom du ⲟⲩⲁⲙⲉϯ et du ⲟⲩⲁⲙϣⲁⲣ.

Les désordres causés par l'ⲟⲩⲁⲙⲉϯ ne diffèrent guère de ceux produits par l'ⲟⲩⲁⲙⲟⲙⲉ. Ils sont ainsi décrits dans la *Vie de saint Macaire d'Alexandrie* : un prêtre ⲉⲣⲉ ϫⲱϥ ⲧⲏⲣϥ ⲕⲏⲕ ⲉⲃⲟⲗ ⲉϥⲟⲓ ⲛϩⲟⲗⲓ ϩⲓⲧⲉⲛ ⲡⲓϣⲟⲛⲓ ⲫⲏⲉⲧⲟⲩⲙⲟⲩϯ ⲉⲣⲟϥ ϫⲉ ϯⲟⲩⲁⲙⲉϯ ⲉⲁⲥⲟⲩⲉⲙ ⲡⲉϥϩⲟ ⲧⲏⲣϥ ⲟⲩⲟϩ ⲛⲁϥⲕⲏⲕ ⲉⲃⲟⲗ ⲡⲉ ⲉⲕⲛⲁⲩ ⲉⲁϥ ⲛⲧⲁϥ ⲁⲛ ⲉⲃⲏⲗ ⲉⲕⲁⲥ ⲉϥⲟⲓ ⲛϩⲟϯ ⲉⲙⲁϣⲱ[2] «avait la tête entière mise à vif[3] et putréfiée par la maladie que l'on nomme *ouaméti;* le mal avait rongé tout son visage, qui était dépouillé de sa chair et dont on ne voyait plus que les os; il était hideux au plus haut point».

Zoëga a identifié le ⲟⲩⲁⲙⲉϯ avec le carcinome[4], lequel est mentionné sous son nom grec légèrement déformé dans un manuscrit du Vatican : ⲟⲩⲥϩⲓⲙⲉ ⲉⲣⲉ ⲟⲩϣⲱⲛⲉ ϩⲛ ⲧⲉⲥⲉⲕⲓⲃⲉ ⲉϣⲁⲩⲙⲟⲩⲧⲉ ⲉⲣⲟϥ ⲡⲕⲁⲗⲭⲓⲗⲱⲙⲁ[5] «une femme qui avait au sein le mal que l'on appelle carcinome (*καρκίνωμα*)». Il a été imité par Peyron[6] et par Kabis[7], qui traduisent le mot par «cancer». Le dernier lui reconnaît toutefois en même temps le sens de «gangrène» dans un passage du manuscrit LXVIII du Vatican : ⲉϥⲣⲫⲁϧⲣⲓ ⲉⲛⲟⲩϣⲁϣ ⲉⲧⲁⲩⲉⲣⲟⲩⲁⲙⲉϯ[8] «il soigne leurs plaies atteintes de gangrène»; et c'est en effet sa signification véritable.

Le mot ⲟⲩⲁⲙⲉϯ ne paraît pas dans les lexiques copto-arabes, mais la *scala* bohaïrique (Kircher, p. 488) rend ⲁⲙⲏϯ[9] par اكلة «gangrène»[10], ce qui en fait le synonyme de ⲟⲩⲁⲙⲟⲙⲉ, traduit اكلة, ارضية, et montre du même coup que ⲟⲩⲁⲙⲉϯ et ⲁⲙⲏϯ sont de simples doublets, conclusion que l'on doit sans doute étendre à ⲟⲩⲁⲙⲟⲙⲉ, ⲁⲙⲟⲙⲉ et à ⲙⲟⲙⲉ, ainsi qu'aux autres noms de maladies formés sur le même type. ⲟⲩⲁⲙⲟⲙⲉ et

(1) D'après lui (*op. cit.*, p. 337, note 371), le second élément du mot est peut-être ϧⲁⲧ «par quoi on désigne les matières molles du corps». Cette explication est forcée et manque de vraisemblance.

(2) *Scalæ* n° 43, fol. 50, v°, et n° 44, fol. 17, r°, et 79, r°. La *scala* n° 44 donne aussi à ⲟⲩⲁⲙⲟⲙⲉ le même sens qu'à ⲁⲡⲟⲧⲁⲕⲣⲓⲁ (*ποδάγρα*), نقرس. Mais c'est là une erreur corrigée au folio 17 de cet ouvrage et par la *scala* n° 43, fol. 50, où les deux termes ont reçu la traduction qui leur convient à chacun.

(3) Zoëga (*op. cit.*, p. 351, note 439) lui attribue une origine différente : «ⲟⲩⲁⲙⲟⲙⲉ *forte* ⲟⲩⲁⲙϩⲟⲙⲉ, *ἕρπης*, *ab* ϩⲱⲱⲙⲉ M. ϩⲱⲙⲓ *progredi*». Le rapprochement n'est pas fondé.

(4) Cf. M. Kabis, *Auctarium lexici coptici A. Peyron*, dans la *Zeitschrift*, t. XIII (1875), p. 111.

(1) H. Munier, *Une relation copte sa'îdique de la vie des saints Maxime et Domèce*, dans le *Bull. de l'Inst. franç. du Caire*, t. XIII, p. 98.

(2) G. Zoëga, *op. cit.*, p. 68.

(3) Voir plus haut, p. 56 et seq., form. IV, 10, rem. 1, ce qui est dit à propos du sens du mot ⲕⲏⲕ.

(4) *Ibid.*, p. 337, note 371.

(5) *Ibid.*, p. 337.

(6) *Lex. ling. copt.*, p. 144.

(7) *Auctarium lexici coptici A. Peyron*, dans la *Zeitschrift*, t. XIII (1875), p. 111.

(8) *Loc. cit.*

(9) Peyron (*op. cit.*, p. 144) propose de lire ⲟⲩⲁⲙⲏϯ. Cette correction n'est pas nécessaire. La forme ⲁⲙⲏϯ est justifiée par les variantes ⲁⲙⲟⲙⲉ, ⲁⲙϣⲁⲣ, ⲁⲙⲥⲓⲣ de ⲟⲩⲁⲙⲟⲙⲉ, ⲟⲩⲁⲙϣⲁⲣ, ⲟⲩⲁⲙⲥⲓⲣ.

(10) Kircher traduit, sans qu'on en devine la raison, par *mammillæ ejus*.

ⲟⲩⲁⲙⲉϯ (et j'entends aussi parler ici de leurs variantes ⲁⲙⲟⲙⲉ, ⲙⲟⲙⲉ, ⲁⲙⲏϯ) ne sont au résumé que des formes dialectales du nom de la gangrène, car ces mots sont nettement localisés. Tandis que ⲟⲩⲁⲙⲟⲙⲉ, ⲁⲙⲟⲙⲉ, ⲙⲟⲙⲉ n'ont été rencontrés jusqu'ici que dans des ouvrages écrits en ṣa'îdique, ⲟⲩⲁⲙⲉϯ et ⲁⲙⲏϯ ne figurent d'autre part, si je ne m'abuse, que dans les textes bohaïriques.

Le papyrus médical du Caire est le seul manuscrit où il soit fait mention du ⲟⲩⲁⲙϣⲁⲣ ou ⲁⲙϣⲁⲣ. La construction de ce mot, composé de ⲟⲩⲁⲙ *vorare*, et de ϣⲁⲣ *pellis* «le mal qui ronge la peau», donne une indication générale touchant la nature du symptôme dominant de l'affection dont il s'agit. Il ne semble pas que celle-ci ait eu, aux yeux des médecins coptes, le caractère de gravité du ⲟⲩⲁⲙⲟⲙⲉ (ⲟⲩⲁⲙⲉϯ), car, à la formule CXXVII, le traitement prescrit est le même que pour la ⲯⲱⲣⲁ ⲉⲥϩⲱϩ, la gale prurigineuse. Elle me paraît se rapporter à l'ulcère rongeant et, d'une manière plus large, aux accidents phagédéniques consécutifs à certaines lésions que les anciens, n'ayant pas toujours su reconnaître leurs causes déterminantes, ont soumis au même régime thérapeutique.

Nous ne savons rien de positif sur le ⲟⲩⲁⲙⲥⲓⲣ, si ce n'est qu'il était compté parmi les dermatoses. Le mot est employé au pluriel dans le manuscrit du Vatican (form. XXXVI), ⲛⲉⲟⲩⲟⲙⲥⲓⲣ. La cassure qui a fait disparaître le début de la recette ne permet pas de voir s'il en était de même dans le traité du Caire; ⲁⲙⲥⲓⲣ (form. CLXXVII) est en tout cas au singulier. Zoëga, ainsi que je l'ai rappelé, suppose que le ⲟⲩⲁⲙⲥⲓⲣ (dont le nom est écrit ⲟⲩⲟⲙⲥⲓⲣ dans le manuscrit médical du Vatican) est la gangrène, identification qui a peu de chances d'être exacte, cette maladie portant le nom de ⲟⲩⲁⲙⲟⲙⲉ en ṣa'îdique. Le sens «hémorroïdes, marisques» que lui attribue Rossi n'est appuyé d'aucune preuve. Il est probable que l'expression ⲟⲩⲁⲙⲥⲓⲣ, comme c'est le cas d'ⲟⲩⲁⲙϣⲁⲣ, renferme en soi les éléments d'identification de l'affection qu'elle désigne. Le mot ⲥⲓⲣ, qui par comparaison avec ⲟⲩⲁⲙϣⲁⲣ semble tenir ici le rôle de déterminatif d'espèce, s'applique à la fois à la couleur foncée des bandes annulaires qui décorent l'onyx et à une maladie (form. XXII), laquelle, s'il y a corrélation étymologique entre les deux valeurs du terme ⲥⲓⲣ, doit être classé parmi les mélanodermies. Le ⲟⲩⲁⲙⲥⲓⲣ serait, dans cette hypothèse, la «maladie rongeante brune» (ⲥⲓⲣ) et se rapporterait d'une façon générale aux formes de mélanose accompagnées d'ulcérations.

Je crois pouvoir classer comme suit, sauf variantes de détail, le groupe de maladies dont il vient d'être question.

ⲟⲩⲁⲙⲟⲙⲉ, ⲁⲙⲟⲙⲉ, ⲙⲟⲙⲉ (*ṣa'îd.*), gangrène;

ⲟⲩⲁⲙⲉϯ, ⲁⲙⲏϯ (*boh.*), gangrène;

ⲟⲩⲁⲙϣⲁⲣ, ⲁⲙϣⲁⲣ, ulcère rongeant, phagédénisme;

ⲟⲩⲁⲙⲥⲓⲣ, ⲁⲙⲥⲓⲣ, mélanose, accidents mélaniques entraînant le ramollissement et la destruction des tissus normaux (mélanose simple) ou pathologiques (tumeurs ou cancer mélaniques).

Ligne 43 [2]. — ⲃⲁⲗ ϩⲟϫϥ. Cf. ϩⲟϭⲃ, ϩⲱϭⲃ, ϩⲱϭϥ *marcescere, flaccescere*. L'expression ⲃⲁⲗ ϩⲟϫϥ «œil en décomposition, gâté, flétri», se rapporte à la forme grave que revêt l'ophtalmie purulente lorsque la maladie n'entre pas en voie de résolution. L'inflammation, après avoir altéré la conjonctive, «gagne les parties internes et y produit un gonflement si considérable que, souvent, au milieu d'atroces douleurs, l'œil, ramolli par l'inflammation,

éclate et laisse échapper l'humeur aqueuse, le cristallin et quelquefois même se vide entièrement[1]». Cet accident est fréquent en Égypte. Celse (VI, 6, 1) en parle longuement.

Ligne 43 [3]. — ⲛⲉϣⲱ. Ce mot se rencontre dans deux autres passages du traité (form. CXVI et CXXXVIII), accompagné, dans l'un, de noms pluriels. Il se pourrait donc que l'on dût le lire ϣⲱ, la syllabe initiale ⲛⲉ représentant l'article, et le rapprocher de ϣⲱ, *arena*. Je ne connais pas de maladie portant ce nom à l'époque antique ni chez les Coptes. Il est question, au contraire, au papyrus n° 3027 de Berlin, d'une affection infantile appelée [hiéroglyphes] : [hiéroglyphes][2]. L'expression [hiéroglyphes] sert aussi de terme de comparaison dans un diagnostic du papyrus Ebers (XLII, 19) qui manque malheureusement d'un peu de clarté : [hiéroglyphes] (*sic*, lire : [hiéroglyphes] ⲉⲓⲱⲧⲉ, *ros*) [hiéroglyphes] «si ses évacuations alvines[3] ressemblent à de la bouillie (?)[4] de fèves et que le liquide qui est sur elles jaillisse comme les *nešou* des *tepaout*.....». Stern dit à propos du mal appelé [hiéroglyphes] : «*Magna pap. Berol. min. pars de morbo quoddam infantium* nešu' *dicto agit, fortasse palati morbus ille* الدمل *dictus, quo Ægyptii recentiores infantes generatim atque universe laborare perhibent*[5]». Si je ne m'abuse, la maladie à laquelle il compare le [hiéroglyphes] serait le muguet, qui se rencontre en effet souvent chez les enfants. L'arabe دمل, auquel il se réfère, n'a pourtant jamais ce sens, mais celui de «bouton, clou, furoncle». Plusieurs raisons s'opposent du reste à ce que le [hiéroglyphes] soit une affection de la voûte palatine. D'abord le papyrus de Berlin spécifie qu'il atteint tous les membres de l'enfant, [hiéroglyphes]; en outre, si l'assimilation du [hiéroglyphes] au ⲛⲉϣⲱ est exacte, le traitement prescrit par les Coptes, et qui prévoit l'emploi d'emplâtres, écarte l'hypothèse d'une stomatite et indique clairement au contraire une maladie dont les signes se manifestent extérieurement, ce qui est en accord avec le papyrus de Berlin. M. Œfele[6] a eu raison, je crois, de l'identifier avec le pemphigus des nouveau-nés, qui est caractérisé par la production de bulles sur la peau. Les indices sur lesquels repose cette identification n'ont pas, à la vérité, toute la précision que l'on souhaiterait. Cela tient à la forme beaucoup plus littéraire que médicale sous laquelle le texte où nous devons les chercher se présente. Le symptôme essentiel de la maladie paraît être fixé par une formule imprécatoire à l'adresse du [hiéroglyphes][7] «*benou*, frère du sang, camarade du pus, père du *hounhounit*». Le mot [hiéroglyphes] est

[1] A. B. Clot-bey, *Aperçu général sur l'Égypte*, t. II, p. 365.

[2] A. Erman, *Zaubersprüche für Mutter und Kind*, dans les *Abhandl. der königl. Preuss. Akad. der Wissensch. zu Berlin*, 1901, p. 9 et 15 du tirage à part.

[3] Litt. : «si les choses qui tombent de son derrière». Le médecin recommande plus haut (l. 14-15) d'examiner le matin, chaque jour, les matières fécales du malade : [hiéroglyphes].

[4] [hiéroglyphes], *semen*, suivant Stern (*Papyros Ebers*, Gloss., *s. v.*). Brugsch déclare ce sens impossible et traduit «wie die Weisse der Bohnen» (*Dictionn. hiérogl.*, suppl., t. VIII, p. 1207). M. Joachim (*Papyros Ebers*, p. 50) est du même avis. Le rapprochement avec [hiéroglyphes] suggéré par Levi (*Vocab. gerogl.*, t. VII, p. 219) n'est pas acceptable, car il s'agit là d'une matière minérale. L'interprétation que je donne me semble préférable tout en restant hypothétique.

[5] *Papyros Ebers*, t. II, p. 29.

[6] *Zeitschrift*, t. XXXIX (1901), p. 149.

[7] A. Erman, *op. cit.*, p. 15.

nouveau. Nous voyons qu'il désigne un liquide que l'on apparente au sang et que d'autre part on dit proche du pus[1]; on le considère comme l'agent producteur (le père) du . Le est, à proprement parler, tout soulèvement de l'épiderme occasionné par l'infiltration des tissus. Le sens d'œdème que préfère M. Œfele, et qui est peut-être applicable dans certains cas, a l'inconvénient grave de donner à un terme plutôt vague et général une valeur spécifique trop restreinte qu'il n'acquiert à l'occasion que par la teneur du contexte ou par l'épithète qui l'accompagne. Ainsi nous trouvons le «*hounhounit* graisseux» (*Pap. Ebers*, CV, 1 et seq.) et le «*hounhounit* de pus» (*ibid.*, CIV, 9), (sic) (*ibid.*, CV, 8). Le , puisqu'il ne s'agit ni du sang (), ni du pus (,), ne peut être que le liquide séreux. Partant, le gonflement formé par l'accumulation de cette matière, et que le papyrus de Berlin assimile au , doit désigner une bulle, une phlyctène. Dans le pemphigus, les bulles qui se développent sur la peau s'ouvrent au bout d'un temps plus ou moins long et font place à des croûtes sous lesquelles le nouvel épiderme se forme. Une sorte de refrain, qui termine plusieurs strophes de l'incantation dont la vertu magique devait amener la guérison du , paraît se rapporter aux deux phases terminales de la maladie : , [2]; M. Œfele l'a déjà remarqué. Le verbe , , est rare. J'en connais seulement un exemple, au papyrus Ebers (L, 1), mais il est parfaitement clair. «pratiques pour un enfant qui souffre de la diarrhée (?) : ocre calcinée en trochisque. Si l'enfant est déjà grand, qu'on le lui fasse prendre à (son) repas; s'il est encore au maillot[3], qu'on le frictionne avec le lait de sa nourrice (litt. : «que sa nourrice émet»), pendant quatre jours». exprime l'idée d'expulsion hors d'un organe du liquide qui l'envahit accidentellement, comme le lait qui gonfle les seins d'une femme en état de lactation, ou d'un dépôt séreux ou purulent qui provoque l'enflure locale de la peau. La phrase fait donc allusion à la période de déclin du *nešou*, lorsque les vésicules se vident en laissant écouler le liquide qu'elles renferment, et c'est aussi à cela, sans doute, que se rapporte le passage du papyrus Ebers cité plus haut : (lire :) . et la variante indiquent la fin de la maladie marquée par la chute des croûtes qui surviennent après que les bulles se sont ouvertes.

Je pense que le mot ⲛⲉϣⲱ, dans notre traité, ne s'applique pas seulement au pemphigus des nouveau-nés, mais qu'il se rapporte, d'une façon générale, aux éruptions pemphigoïdes.

Ligne 43 [4]. — ⲥⲁϣ ⲉⲙ̄ⲛⲣⲱϥ ⲛ̄ϩⲏⲧⲟⲩ. Je rapproche ⲣⲱϥ de la forme connue ⲗⲱϥ

(1) La forme du papyrus Hearst, IX, 18, donnée en variante de du papyrus Ebers LXXII, confirme ce sens.

(2) A. Erman, *Zaubersprüche für Mutter und Kind*, p. 9, 15, 16 et seq.

(3) Ce passage vient à l'appui du fait rapporté par Hippocrate (*Des airs, des eaux et des lieux*, § 20, t. II, p. 75), que les Égyptiens emmaillotaient leurs enfants.

فسد (Kircher, p. 473) «être gâté, corrompu». Les ⲥⲁϣ ⲉⲙ̄ⲛⲣⲱϥ ⲛ̄ϩⲏⲧⲟⲩ sont les plaies saines, qui ne suppurent pas, «qui n'ont pas de corruption en elles».

Ligne 44 [5]. — ⲗⲓ[ⲑⲁ]ⲣ[. .]ⲕⲩⲣⲟⲛ. Le mot est coupé par un blanc de la valeur de deux lettres entre ⲣ et ⲕⲩⲣⲟⲛ, bien que, en réalité, il semble qu'il soit complet. Il ne peut en effet être lu autrement que ⲗⲓⲑⲁⲣⲕⲩⲣⲟⲛ, *λιθάργυρος*.

Ligne 44 [6]. — ɯ≡ϳ et ⲕɯ≡ϳ se transcrivent ⲛⲉϩ et ⲡⲛⲉϩ.

Ligne 44 [7]. — ⲁⲗⲟⲥ, *ἅλας*.

Ligne 45 [8]. — ⲕⲁⲗⲱⲥ, *καλός*.

Ligne 45 [9]. — ⲥⲁⲙ. Le verbe ⲥⲁⲙ ne se rencontre pas dans les dictionnaires. Il se trouve dans deux autres passages du traité où sa signification, comme ici, est parfaitement claire : ⲡⲁϩⲧⲟⲩ ⲉϫⲱϥ ϩⲓ ⲧⲉⲙϫⲁⲑ ⲥⲁⲙⲟⲩ ⲕⲁⲗⲱⲥ (form. LXVII, 132) «verse-les sur lui dans un mortier; mélange-les bien»; ⲥⲧⲟϥ ⲉⲧⲉⲙϫⲁⲑ ⲛ̄ⲕⲉⲥⲟⲡ ⲥⲁⲙ̄ϥ ⲕⲁⲗⲱⲥ (form. CII, 203-204) «verse-le de nouveau dans un mortier; mélange bien». Les fragments alchimiques en fournissent également un exemple : ⲥⲱⲙ (?) ⲛⲁⲓ ⲧⲏⲣⲟⲩ ⲙⲛ [ⲛⲉ]ⲩⲉⲣⲏⲩ[1] «mélange ces (substances) toutes ensemble». Cette forme provient de l'hiéroglyphique qui figure dans les recettes de droguerie de l'époque ptolémaïque. L'expression ⲥⲁⲙ ⲕⲁⲗⲱⲥ correspond à , [2] de ces textes.

XXI

(46) [. . .]ⲗ(?)ϫⲉ ϩⲉⲛⲃⲏⲛⲛⲉ ⲛ̄ⲡⲁⲣⲉⲟⲛ ⲙ̄ⲛ ⲟⲩⲛⲟⲉⲓⲧ ⲛ̄ⲑⲣⲁⲥⲓⲓⲓ ⲉⲗⲟⲗϣⲟⲟⲩⲉ ⲕⲁⲑⲁⲣⲟⲛ ⲛ̄ⲁⲥ ⲉϥⲓⲱ ⲑⲛⲟⲟⲩ ϯ ⲉⲣⲟⲥ ϣⲁⲥⲡⲱⲣⲉϫ

(46) . . . . . des vieilles dattes et de la farine de lentilles, raisins secs mondés et vieux, miel; broie-les; applique-lui, elle l'enlèvera.

Ligne 46 [1]. — ⲡⲁⲣⲉⲟⲛ, *παλαιόν*.

Ligne 46 [2]. — ⲑⲣⲁⲥⲓⲓⲓ, ⲁⲣϣⲓⲛ, cf.

Ligne 46 [3]. — ⲕⲁⲑⲁⲣⲟⲛ, *καθαρόν*.

Ligne 46 [4]. — ⲡⲱⲣⲉϫ, cf. ⲡⲱⲣⲕ, *evellere*, *eradicare*.

XXII

(47) Ⲩⲥⲓⲣ ⲉϥⲣⲁⲙⲁϩⲉ ϩⲓ ⲕⲉⲛⲧⲉ ϩⲓ ⲕⲟⲙⲙⲉ ϩⲓ ⲉϥⲓⲱ ϯ ⲛⲁⲩ ⲛ̄ⲉⲓⲥϯⲕⲟⲥ ⲧⲉⲩⲟⲩⲱⲙ ⲁⲗⲗⲁ ⲥⲟⲩ ⲙⲟⲟⲩ ⲛ̄ⲕⲉⲛⲧⲉ ⲉϫⲱⲟⲩ

(47) Mélanodermie : graine de lin, figue, gomme, miel; donne à manger au malade suivant sa force, mais verse du jus de figues dessus.

(1) *Zeitschrift*, t. XXIII (1885), p. 114 (XVII, 19).

(2) É. Chassinat, *Le temple d'Edfou*, t. II, p. 222, 223, 226, 229.

Ligne 47 [1]. — ⲥⲓⲣ. Zoëga donne au mot ⲥⲓⲣ le sens de *macula* [1]. Stern [2], Brugsch [3] et Levi [4] le comparent à du papyrus Ebers (XCII, 21), qu'ils traduisent par «morbus quidam cutis», «Flecken. . . . . Jedenfalls eine böse Hautkrankheit».

Il a été relevé une seule fois, jusqu'à présent, dans un fragment d'un traité sur les pierres attribué à Saint-Épiphane [5], où il est dit à propos de l'onyx (ⲡⲱⲛⲉ ⲛ̄ⲟⲛⲩⲭⲓⲟⲛ) : ⲉϥⲧⲉⲕⲉⲓⲁⲗ ⲉⲃⲟⲗ ⲛ̄ⲑⲉ ⲛ̄ⲛⲉⲉⲓⲃ ⲛ̄ⲣⲱⲙⲉ ⲛ̄ⲁⲥⲧⲓⲟⲥ ⲟⲩ (lire : ⲟⲩⲛ) ϩⲛ̄ⲕⲉⲕⲟⲩⲓ ⲇⲉ ⲛ̄ⲥⲓⲣ ⲛ̄ϩⲏⲧϥ̄ ⲏ ϩⲛ̄ⲙⲁⲉⲓⲛ ⲛ̄ⲕⲣⲟⲕⲟⲥ «il a l'éclat des ongles d'un homme élégant (ἀστεῖος), mais il porte des taches circulaires [6] de (couleur) *sir* ou des marques jaunes (κρόκος)». Le sens *macula* que Zoëga lui a prêté n'est donc pas exact. Le parallélisme des deux membres de phrase ϩⲛ̄ⲕⲉⲕⲟⲩⲓ ⲛ̄ⲥⲓⲣ et ϩⲛ̄ⲙⲁⲉⲓⲛ ⲛ̄ⲕⲣⲟⲕⲟⲥ prouve que ⲥⲓⲣ est le nom de la couleur des bandes annulaires de teinte foncée qui constituent le décor de l'agate onyx. Théophraste (*De lapid.*, V, 31) remarque précisément que le blanc et le brun se juxtaposent dans cette pierre, τὸ δ'ὀνύχιον μικτὸν λευκῷ καὶ φαιῷ παρ' ἄλληλα, d'où il résulte que ⲥⲓⲣ, dans le traité copte des pierres, est vraisemblablement synonyme de φαιός «brun, olivâtre, noirâtre». Si d'autre part il existe, comme je suis porté à le croire, une affinité étymologique entre ce mot et le nom de maladie ⲥⲓⲣ, cette dernière devrait son appellation à la coloration particulière que prenait la peau des individus qui en étaient atteints; ce serait une mélanodermie. C'est en conformité avec cette hypothèse que j'ai identifié le ⲟⲩⲁⲙⲥⲓⲣ-ⲁⲙⲥⲓⲣ, le «mal rongeant brun» ou «noirâtre», avec la mélanose. Le ⲥⲓⲣ figure au surplus dans un groupe de recettes dont la plupart sont relatives à des dermatoses ou à des affections considérées comme telles par les anciens. Bien que l'auteur n'ait pas toujours suivi un ordre méthodique dans le classement des maladies dont il s'occupe, le fait mérite d'être retenu comme une indication de quelque valeur.

Le , au papyrus Ebers, vient à la suite du , affection dont la nature n'a pas encore été fixée définitivement, et dont on a fait tour à tour un ulcère [7] et une tumeur enkystée (Balggeschwulst [8]); elle se manifestait en tout cas à l'extérieur, car on la traitait au moyen d'illitions, (*Pap. Ebers*, XCII, 19-20). La médication du est interne, et peut-être externe. La disposition du texte où il en est question est en effet un peu confuse, par la faute, il semble, du copiste. Il y est dit : [9] [10]

[1] *Cat. cod. copt.*, p. 611, note 23.
[2] *Papyros Ebers*, Gloss., t. II, p. 40.
[3] *Dictionn. hiérogl.*, suppl., t. VIII, p. 1080.
[4] *Vocab. gerogl.*, t. IV, p. 57.
[5] G. Zoëga, *loc. cit.*
[6] Cf. ⲕⲉⲕⲉ, ⲕⲁⲕⲉ «pupilles». Litt. : «mais il y a des pupilles de (couleur) *sir* en lui, ou des marques jaunes». On a souvent comparé à des yeux le dessin formé par les veines colorées de l'agate onyx. Cf. Pline, XXXVII, 24, 1; voir aussi J.-J. Clément-Mullet, *Essai sur la minéralogie arabe*, dans le *Journal asiat.*, 6e série, t. XI, p. 168.
[7] L. Stern, *Papyros Ebers*, Gloss., t. II, p. 22; H. Brugsch, *Dictionn. hiérogl.*, suppl., t. VI, p. 636.
[8] H. Joachim, *Papyros Ebers*, p. 169.
[9] Les parties soulignées du texte sont écrites à l'encre rouge dans l'original.
[10] Ou

(*Pap. Ebers*, XCII, 21-XCIII, 3). M. Wreszinski sectionne cette formule en deux, immédiatement après la phrase . Il estime, avec raison, qu'un titre a été oublié entre celle-ci et l'énoncé qui lui succède. Il est indubitable que le scribe a fait preuve d'étourderie dans ce passage, ne serait-ce qu'en écrivant à l'encre rouge, qui est réservée aux seuls en-têtes des recettes, les mots . Mais cette erreur peut je crois nous être utile. Elle me paraît montrer que le manuscrit dont le copiste s'est servi pour son travail portait bien un titre en cet endroit et que celui-ci se terminait de la même façon que l'*instruction* de l'ordonnance précédente : . . . . . [. . . . .], etc. J'imagine que le calligraphe, distrait, a dû prendre le calame chargé d'encre rouge avant d'avoir tracé les derniers mots de la première formule et qu'il a copié machinalement la fin de la rubrique de la suivante sans s'apercevoir qu'il commettait un bourdon. Cette explication semblerait-elle insuffisante, qu'il ne demeurerait pas moins probable que le texte que je viens de citer a trait en son ensemble à la maladie . En effet, il arrive parfois, au papyrus Ebers, que les formules relatives au traitement d'une même affection soient juxtaposées sans qu'aucun titre ne les sépare (LXXXVIII, 6; LXXXVIII, 22-LXXXIX, 1; XCII, 20), alors que normalement elles devraient être isolées par le mot . Un exemple de cette omission, que je ne crois pas fortuite, se trouve précisément quelques lignes plus haut, concernant le (XCII, 19). Donc, il y a toute apparence que nous ayons affaire à un double mode de médication du . S'il en est vraiment ainsi, non seulement l'assimilation de celui-ci avec une dermatose, mais aussi son rapprochement avec le ⲥⲓⲣ, tel que je l'ai défini plus haut, doivent être écartés puisque, dans un cas, le remède était appliqué en onction sur la verge ( ), ce qui fixe le siège du mal, qui n'est pas celui des mélanodermies. L'ignorance où nous sommes de la nature, et par suite des propriétés spécifiques des drogues employées pour traiter cette affection ne permet pas d'en déterminer le caractère exact. Mais il est sûr du moins que ces drogues n'ont aucun rapport, sauf le miel, avec celles qui composent le remède recommandé par l'auteur du traité copte pour combattre le ⲥⲓⲣ, lesquelles ne conviennent d'ailleurs pas aux maladies du groupe dont le semble faire partie.

La graine de Lin, d'après Pline (XX, 92, 1), passait pour faire disparaître les taches de la peau au visage des femmes (masque, chloasma utérin); Dioscoride (II, 103) dit qu'associée en cataplasme au nitre et à la Figue, elle enlève les éphélides et les boutons, αἴρει δὲ καὶ ἐφήλεις καὶ ἴονθους καταπλασθὲν σὺν νίτρῳ καὶ σύκῳ, ce qui est confirmé par ʿAbd ar-Razzâq (p. ٣٩), يقلع الكلف بالتين. On attribuait aussi à la gomme la propriété d'embellir le teint (Pline, XXIV, 64, 1). Leur emploi simultané dans le présent cas confirme ce que je disais en débutant. Le ⲥⲓⲣ est une affection occasionnant la coloration anormale des téguments, soit qu'il s'agisse seulement de la mélanodermie sous ses formes diverses, si comme je l'admets ⲥⲓⲣ a le même sens que φαιός, soit que ce nom ait été étendu aux phénomènes morbides d'origine variable qui provoquent l'altération locale de la couleur de la peau, conjecture que j'estime beaucoup moins probable que l'autre.

Ligne 47 [2]. — ⲉϥⲣⲁⲙⲁϩⲉ. ⲉϥⲣⲁ est écrit pour ⲉⲃⲣⲁ. Notre manuscrit fournit aussi les variantes ⲉⲃⲣⲉ (form. CXI, 239), ⲉⲃⲣⲁ (form. CLXVIII, 327), ainsi qu'une forme ⲉⲡⲣⲉ

(form. LXXIX, 157), qui vient en droite ligne de l'ancien, *ĕpret, ĕpre*. Le sens en est établi par les *scalæ* où le mot, au pluriel ⲛⲉⲃⲣⲏⲩⲉ, est rendu à la fois par ⲥⲡⲉⲣⲙⲁ (σπέρμα) et الحبوب (*scala* n° 44, fol. 83, r°, 1re col., l. 16-17; cf. *ibid.*, fol. 91, r°, 1re col., l. 30, et *scala* n° 43, fol. 58, v°, l. 18). C'est un terme général qui s'applique à toutes les graines en général. Toutefois, la graine de Lin portait un nom spécial qui nous a été conservé par la *scala* bohaïrique, ⲡⲓⲑⲉⲣⲉϣ · ⲡⲓⲑⲉⲣϣ بزر الكتان (Kircher, p. 194, 266), que Brugsch a rapproché de l'égyptien antique [1]. Cette identification ne semble pas avoir été prise en considération par les savants qui se sont occupés de la botanique et de la médecine pharaoniques. Ni M. Loret, ni M. Wönig ne la mentionnent. Quant à M. Joachim, il traduit une fois, avec doute d'ailleurs, par «Leinsamen (?)» [2], puis dans la suite par «rothes Korn» [3], «deše̯r-Samen» [4], «rother-Samen» [5]. M. Reisner laisse le mot sans traduction dans le glossaire de son édition du papyrus Hearst, M. Wreszinski le rend par «dšr-Körner» [6]. Les emplois médicaux du correspondent pourtant dans la plupart des cas à ceux de la graine de Lin [7].

On trouve encore, au papyrus Ebers, un mot qu'il ne faut pas confondre avec le précédent. Il est toujours accompagné d'un nom de fruit : [8] (XXXVII, 14, orthographié fautivement à la planche XXXVIII, 14), (XXXVIII, 5) [9], (sic) [10] (XXXIX, 10). Il a le sens de «graine, pépin» et peut-être, mais cela est beaucoup moins sûr, celui de «noyau». et proviennent d'une racine, ⲧⲉⲣϣ *ṣa'id.*, ⲑⲱⲣϣ *bohaïr.*, *rubrum esse*, qui s'applique parfaitement à la couleur rouge-brun de la graine de Lin. Les étaient les graines de toutes espèces dont la tunique est rouge. Nous en trouverons la preuve dans la mention des «graines de Caroube». Il devait y avoir entre et la différence qu'il y a en arabe entre بزر et حب.

ⲉϥⲣⲁⲙⲁϩⲉ n'est donc pas en soi une dénomination proprement égyptienne; c'est la traduction servile du grec λινόσπερμον (Dioscoride, II, 103).

ⲙⲁϩⲉ correspond à l'hiéroglyphique, et au démotique (*Pap. mag. de Londres-Leyde*, XII, 9; v°, XIII, 8). Brugsch a consacré une intéressante étude au mot

(1) *Dictionn. hiérogl.*, suppl., t. VII, p. 1375.
(2) *Papyros Ebers*, p. 23.
(3) *Op. cit.*, p. 25, 124, 134, 146.
(4) *Op. cit.*, p. 67.
(5) *Op. cit.*, p. 111.
(6) *Londoner medizin. Pap. und Pap. Hearst*, p. 172.
(7) *Pap. Ebers*, XXVI, 3; XXVII, 4; XLIX, 12; LXVIII, 9; LXXIII, 17; LXXVIII, 14 (cf. *Pap. Hearst*, XII, 4); LXXXIII, 3.
(8) Les, qui figurent dans les listes d'offrandes dès les plus anciennes époques, sont les fruits de la plante, utilisée elle-même en médecine. Il y en avait de deux espèces, les blancs et les verts.
(9) La traduction «das Rothe von weichem Wachse» donnée par Brugsch (*Dictionn. hiérogl.*, suppl., t. VI, p. 615) est inadmissible.
(10) Le mot passant sur deux lignes, il se peut que le scribe ait oublié, à la coupure, le groupe. Mais il est encore possible que soit une orthographe défective de, dont un exemple est fourni par (lire) (*Pap. Ebers*, XXXVIII, 14).

, dans son *Dictionnaire géographique* (suppl., p. 1200 et seq.), à propos de l'un des noms de la Basse-Égypte,. Il a montré que cette plante est bien le Lin. Les textes qu'il a réunis sont probants, et l'un d'eux, tiré du papyrus n° 3 de Boulaq, situe son centre principal de culture dans la région nord-est du Delta. Une inscription du temple de Dendérah [1] précise que la couleur de la fleur de ce végétal est bleue, et complète ainsi les éléments d'identification dont nous disposons : (sic) «l'étoffe bleue de la déesse Bleue (Hathor), on la teint (litt. : «on la fait») avec l'indigo broyé [2] dans l'eau du fleuve; on la traite de la façon que les anciens ont dite, afin qu'elle sorte avec la couleur des fleurs du lin».

Le Lin est une plante essentiellement égyptienne. Ibn al-'Awwâm [3], citant l'*Agriculture nabathéenne*, dit qu'il est «d'origine copte» et que c'est pour cette raison qu'il se plaît dans tous les terrains qui ont une analogie avec le sol de l'Égypte. Sa culture remonte à une haute époque dans ce pays. L'arrachage, , et le bottelage, , du Lin sont représentés aux tombeaux de Khounas, à Zaouîet al-Maïétin, et de Douahâpi, à Saqqarah [4], qui datent de la VIe dynastie. Il portait alors le nom de [5], comme Champollion l'a reconnu [6], et sa graine celui de [7].

Ligne 47 [3]. — ⲕⲉⲛⲧⲉ. Cf., *Pap. mag. de Londres-Leyde*, v°, VIII, 6. L'opinion courante est que ce mot remonte à la forme hiéroglyphique, qui figure dans la liste des arbres sacrés du temple de Dendérah [8], et dont on n'a signalé que ce seul exemple. Dümichen a cru reconnaître dans le l'espèce de Figuier dont les fruits, plus petits que les Figues cariques, étaient appelés κόττανα par les Grecs, et qui, d'après Pline (XIII, 10), se rencontrait en Syrie [9]. Ce rapprochement a été admis sans restriction par C. Joret [10].

Le terme κόττανον est sans nul doute d'origine syrienne, comme le fruit qu'il désigne. Dümichen l'a comparé, très justement je crois, à l'arabe *kottayn* (قطين) [11], nom que les Bédouins, de nos jours encore, donnent à la Figue sauvage de la région désertique. Avant lui, déjà, Wilkinson avait remarqué que le petit fruit du Figuier agreste qui croît dans le désert égyptien et en Syrie porte cette dénomination, et avait rapproché le fait du dire de Pline [12].

(1) J. Dümichen, *Altägypt. Tempelinschriften*, t. II, XIX, 9-10.
(2) Le mot endommagé doit être lu ou, d'après un petit texte relatif à la teinture des étoffes rituelles, rouge, verte et bleue : (sic) «la bleue, également, d'indigo broyé dans l'eau du fleuve», Rochemonteix-Chassinat, *Le temple d'Edfou*, t. I, p. 388.
(3) *Le livre de l'agriculture*, trad. J.-J. Clément-Mullet, t. II 1, p. 109.
(4) F. Champollion, *Notices manuscrites*, t. II, p. 452, 453; Mariette, *Les mastabas de l'Ancien Empire*, p. 337.
(5) Les deux noms et sont en réalité identiques. On a déjà signalé la métathèse pour.
(6) *Op. cit.*, t. II, p. 453.
(7) *Op. cit.*, t. II, p. 452, 453.
(8) J. Dümichen, *Bauurkunde der Tempelanlagen von Dendera*, pl. XIX.
(9) *Op. cit.* Cf. C. E. Moldenke, *Ueber die altägyptischen Bäume*, p. 18, note, et p. 100.
(10) *Les plantes dans l'antiquité et le moyen âge*, t. I, p. 116.
(11) *Op. cit.*, p. 18.
(12) *Manners and customs of the ancient Egyptians*, 2nd series (édit. 1841), t. I, p. 69.

Le même auteur ajoute que l'arbre est appelé *hamât*. Il s'agirait donc du *Ficus pseudosycomorus* Decsne ou *Ficus virgata* Roxb. (خماط)[1], que l'on rencontre au Sinaï, en Palestine, en Syrie, ainsi que dans quelques rares cantons de la rive orientale du Nil et dans le désert arabique[2]. Pourtant, si l'identification des mots *κόττανον*[3] et قطى ne soulève aucune objection sérieuse, la ressemblance entre [hiéroglyphes] (*kouanti, konti*)-ⲕⲉⲛⲧⲉ (var. ⲕⲉⲛⲧⲏ) et *κότταν(ον)* n'est pas tellement évidente que l'on puisse souscrire sans autre preuve à la thèse de Dümichen. Il semble singulier, de plus, que les Égyptiens de la période gréco-romaine aient choisi pour substituer au nom du Figuier usité depuis les temps les plus éloignés (la IIIe dynastie pour le moins) celui d'une variété étrangère qui, de l'aveu même de Joret[4], «paraît avoir été peu commune en Égypte et n'y avoir été cultivée qu'assez tard». Quoi qu'il en soit, le fait seul de l'emploi successif de deux noms, dont l'un, d'apparition récente, se rattache peut-être à une espèce spéciale, mérite examen, car il se pourrait qu'il indiquât que le Figuier fut importé en Égypte à deux reprises : le [hiéroglyphes] dans la haute antiquité, et le [hiéroglyphes] vers le moment de la conquête macédonienne. Il serait d'autant plus intéressant d'élucider ce point particulier que la question de la diffusion et de la domestication du Figuier dans l'ancien monde oriental, et notamment dans la vallée du Nil, demeure assez obscure.

Pline, parlant de la préférence que beaucoup de ses contemporains manifestaient à l'égard des Figues africaines, qui étaient le sujet d'une grande controverse, déclare que cette espèce est de naturalisation récente en Afrique et qu'elle porte le nom de son pays d'origine, «*nam de Africanis, quas multi præferunt cunctis, magna quæstio est : quum id genus in Africam nuperrime transierit, patriæ nomen obtinent*» (XV, 19, 2). Quoiqu'il ne fasse pas spécialement mention de l'Égypte, il n'est pas impossible que le fait qu'il signale soit en corrélation avec la disparition du vieux nom [hiéroglyphes] et son remplacement par [hiéroglyphes]-ⲕⲉⲛⲧⲉ, qui le supplanta complètement, conséquence probable, en effet, de l'acclimatation d'un arbre de provenance exotique. M. de Solms-Laubach pense que le Figuier fut importé du sud-est de la péninsule arabique[5]; M. Schweinfurth suppose qu'il provient du pays de Pouanit[6], ce qui placerait son habitat primitif plus à l'ouest. Or le nom du *Ficus carica* fourni par les textes égyptiens dès les premières dynasties, [hiéroglyphes], [hiéroglyphes] *dâbâaâ, dâb*, rappelle singulièrement celui qui est encore en usage dans l'Yémen et l'Arabie méridionale, تعب, pour désigner le *F. salicifolia* V. (*F. indica* et *F. Taab* Forsk.)[7]. Berggren[8] signale également, comme nom du *Caprificus*, une forme qui lui est comparable, شجر التّوب.

(1) Cf. G. Schweinfurth, *Arabische Pflanzennamen aus Ægypten, Algerien und Yemen*, p. 22.

(2) Cf. R. Muschler, *Manual flora of Egypt*, t. I, p. 247.

(3) Le mot doit être débarrassé de la désinence *ον* que les Grecs lui ont ajoutée. Pline se sert du pluriel *cottana*, écrit par d'autres, en particulier par Martial (XIII, 28), *coctana, coctona*. La forme employée par Pline est certainement la seule correcte.

(4) *Op. cit.*, p. 116.

(5) *Die Herkunft, Domestication und Verbreitung des gewöhnlichen Feigenbaumes*, p. 77.

(6) *Zeitschr. für Ethnologie*, 1891, p. 637. L'île où aborde le naufragé dont l'aventure est narrée au papyrus n° 1 du Musée de Saint-Pétersbourg, et qui était située dans ces parages (cf. É. Chassinat, *Çà et là*, § III, dans le *Rec. de trav.*, t. XVII, p. 53, et G. Maspero, *Notes sur quelques points de gramm. et d'hist.*, *loc. cit.*, t. XVII, p. 76-78), était plantée de figuiers; voir W. Golénischeff, *Le conte du naufragé*, p. 3, l. 2 (*Bibl. d'étude*, t. II).

(7) G. Schweinfurth, *Arabische Pflanzennamen*, p. 165.

(8) *Guide français-arabe vulgaire*, appendice premier, col. 887.

Je n'oserai affirmer qu'il y ait là autre chose qu'une coïncidence fortuite. Mais l'hypothèse d'une parenté entre [hiéroglyphes] et تعب ou توب n'a rien en soi d'invraisemblable, d'autant plus qu'il est difficile de rattacher la forme hiéroglyphique à la racine [hiéroglyphes], dont les sens dérivés sont peu nombreux[1], et que nous avons d'autre part l'exemple de végétaux introduits en Égypte y ayant conservé leur nom vernaculaire. Au reste, l'apparition brusque, à l'époque gréco-romaine, d'un mot nouveau et de consonance étrangère pour désigner le Figuier et son fruit, suivi de l'éclipse totale du nom dont on s'était servi jusque-là durant des siècles, montre que celui-ci n'appartenait probablement pas au vieux fond de la langue, sans quoi il eut survécu, ne fût-ce que d'une façon sporadique. Il est donc fort possible que le Figuier [hiéroglyphes] ait été importé directement du sud de l'Arabie en Égypte et qu'il tienne son nom de cette origine.

Reste le [hiéroglyphes]. On incline à croire que la culture du *Ficus* passa d'Arabie en Idumée, puis de là en Cœlé-Syrie. Aux temps bibliques, le pays de Canaan produisait déjà cet arbre en abondance[2]. Il était non moins répandu dans les régions voisines. Un officier de Pépi Ier, Ouni, raconte que lors de l'expédition qu'il conduisit contre les Hérishaîtou, qui occupaient une partie de la Syrie méridionale et le désert de l'isthme de Suez, ses soldats abattirent les Figuiers qu'ils trouvèrent dans la région. Sinouhit parle également de ceux qu'il rencontra en Kadouma, le pays d'Édom, suivant Chabas[3], mais qui semble plutôt être le קֵדְמָה de la Bible, nom d'un des clans d'Ismaël[4]. Le Figuier [hiéroglyphes], si l'on admet qu'il corresponde à l'arbre aux Figues *κόττανα*, a fort bien pu être apporté en Égypte à la suite des opérations militaires qui assurèrent aux premiers Ptolémées la possession momentanée de la Syrie. Déjà, sous les pharaons des XVIIIe et XIXe dynasties, plusieurs arbres avaient été amenés d'Asie dans les mêmes circonstances. Ce semble être le cas du Grenadier, [hiéroglyphes], [hiéroglyphes], et du Pommier, [hiéroglyphes], entre autres, qui restèrent connus sous leur nom sémitique. Le [hiéroglyphes] aurait aussi gardé le sien.

L'hypothèse de Dümichen qui tend à établir l'identité de sens entre [hiéroglyphes] et *κόττανον* demeure, en somme, jusqu'ici plausible. Reste à voir s'il se trouve quelque texte susceptible d'en fixer définitivement la valeur. Les documents hiéroglyphiques, comme je l'ai dit, hormis l'inscription déjà citée du temple de Dendérah, restent muets sur le [hiéroglyphes]. Ce n'est donc que par l'étude des écrits où se rencontre son nom dérivé copte que nous aurons chance d'obtenir un résultat.

(1) M. Loret a émis l'idée que la racine égyptienne qui a donné naissance au mot [hiéroglyphes] signifie «envelopper, enfermer» et voit là une allusion à la structure de la Figue, «qui n'est pas un fruit proprement dit, mais un réceptacle développé dans l'intérieur duquel sont *renfermées* les fleurs d'abord, puis les graines ensuite» (*La flore pharaonique*, 2e édit., p. 47, n° 62). L'explication est ingénieuse; mais elle s'inspire évidemment trop des méthodes analytiques de la botanique moderne. Je doute donc que les Égyptiens y aient songé. L'eussent-ils entrevue qu'elle présenterait quand même un côté artificiel, puisque le mot qu'ils auraient tenté d'interpréter par une forme de leur langue a les plus grandes chances d'appartenir à un dialecte sémitique.

(2) *Deut.*, VIII, 8.

(3) F. Chabas, *Les papyrus de Berlin*, p. 39, 75 et 76. Le rapprochement repose sur une lecture défectueuse du texte hiératique.

(4) G. Maspero, *Les mémoires de Sinouhît*, p. XLI (*Bibl. d'étude*, t. Ier).

Les *scalæ* donnent au Figuier les noms suivants :

ⲧⲃⲱ ⲛ̄ⲕⲉⲛⲧⲉ		*scala* n° 43, fol. 55, r°, l. 9; n° 44, fol. 81, r°, 1re col., l. 22; Kircher, p. 296 (التين التين).
ⲕⲉⲛⲧⲉ	شجرة التين	*scala* n° 44, fol. 81, r°, 2e col., l. 12.
ⲥⲩⲕⲁ		*scala* n° 44, fol. 81, r°, 1re col., l. 22 (συκῆ).
ⲕⲁⲣⲁⲇⲏⲥⲕⲏ		*scala* n° 44, fol. 81, r°, 2e col., l. 11 (καράδη συκῆ).

On trouve ailleurs le *Caprificus* désigné sous celui de ⲕ̄ⲛ̄ⲧⲉ ⲛ̄ϩⲟⲟⲩⲧ (G. Zoëga, *Cat. cod. copt.*, p. 628) = تين برى (I. Löw, *Aramäische Pflanzennamen*, p. 391), ἐρινεὸς συκῆ (Théophraste, *Hist. plant.*, I, 8, 2), ἀγρία συκῆ (*ibid.*, II, 2, 4; cf. Dioscoride, I, 128).

Le fruit y est nommé :

ⲕⲉⲛⲧⲉ	تين	*scala* n° 43, fol. 55, r°, l. 8; cf. Kircher, p. 177.
ⲥⲩⲕⲁ		*scala* n° 43, fol. 55, r°, l. 8 (συκῆ).
ⲥⲕⲏ		*scala* n° 43, fol. 55, v°, l. 7 (συκῆ).
ⲁⲛⲑⲟⲥⲙⲓⲁ	تين كبير احمر	*scala* n° 43, fol. 55, v°, l. 11 (ἀνθοσμίας).
ⲁⲥⲕⲁⲧⲓⲁ	التين المجموع	*scala* n° 44, fol. 81, r°, 2e col., l. 13 (ἰσχάδιον).
ⲛ̄ⲕⲉⲛⲧⲉ ⲉⲧⲕⲟⲧϥ̄		*scala* n° 44, fol. 81, r°, 2e col., l. 14.
ⲁⲥⲕⲁⲇⲓⲁ	قطين	*scala* n° 43, fol. 55, v°, l. 7 (ἰσχάδιον).

J'ai également relevé la mention de deux autres espèces de figues :

[illegible] (*Pap. mag. de Londres-Leyde*, v°, VIII, 6);

ⲃⲉⲉϣ (*Cant.*, II, 13; G. Zoëga, *op. cit.*, p. 606, note 5).

Il n'y a rien à tirer de la série de noms se rapportant à l'arbre. Les trois mots placés en tête de la seconde liste n'ont pas plus d'intérêt. Je rapproche ⲁⲛⲑⲟⲥⲙⲓⲁ de l'adjectif grec ἀνθοσμίας «parfumée»; la glose arabe تين كبير احمر indique que c'est une «grande Figue rouge». Une variété de Figues récoltées en Égypte, et dite d'Alexandrie, portait un surnom assez analogue, suivant Pline (XV, 19, 2) : «*Nam alexandrina e nigris est, candicante rima, cognomine delicatæ*». C'est d'elle sans doute qu'il est question au papyrus magique de Londres-Leyde, v°, VIII, 6. Peut-être est-ce la même que celle que les Coptes appelaient ⲁⲛⲑⲟⲥⲙⲓⲁ.

Le terme ⲁⲥⲕⲁⲧⲓⲁ (var. ⲁⲥⲕⲁⲇⲓⲁ), s'il vient du grec, comme tout l'indique, correspond à la forme plurielle de ἰσχάδιον qui, à côté de son sens ordinaire «petite Figue sèche», a dû avoir, de même que ἰσχάς «Figue sèche», dont elle est le diminutif, celui de Figue à l'état frais[1]. Il est rendu de deux façons en arabe : التين المجموع et قطين, et interprété par le copte ⲛ̄ⲕⲉⲛⲧⲉ ⲉⲧⲕⲟⲧϥ̄. La traduction قطين ramène à l'idée de Figue de petite taille attachée à κόττανον, qui, nous l'avons dit, est tiré de قطين, et à ἰσχάδιον. Les équivalents fournis par la *scala* n° 44, التين المجموع et ⲛ̄ⲕⲉⲛⲧⲉ ⲉⲧⲕⲟⲧϥ̄, s'accordent parfaitement entre eux, mais n'ont par contre aucun rapport apparent avec قطين. Leur signification, «les Figues cueillies», ne fait aucun doute. مجموع vient de جمع «cueillir» des fruits, et la valeur *decerpere, colligere* de ⲕⲟⲧϥ̄ (var. ⲕⲱⲧϥ̄, ⲕⲉⲧϥ̄, ⲕⲉⲧⲃ̄) ressort clairement du passage suivant cité par Zoëga[2] :

[1] Löw (*Aramäische Pflanzennamen*, p. 390) a relevé l'expression ἰσχὰς ξηρὰ qui assure à ἰσχάς le sens de «Figue» conjointement à celui de «Figue sèche», qui lui est surtout propre.

[2] *Cat. cod. copt.*, p. 456, note; voir aussi p. 512.

ⲛ̄ⲑⲉ ⲉⲧⲉⲙⲉⲩϫⲉⲉⲗⲉ ⲉⲗⲟⲟⲗⲉ ⲉⲃⲟⲗϩⲛ̄ ϣⲟⲛⲧⲉ ⲟⲩⲇⲉ ⲙⲉⲩⲕⲉⲧϥ̄ ⲕ̄ⲛ̄ⲧⲉ ⲉⲃⲟⲗϩⲛ̄ ⲁⲣⲟⲟⲩⲉ «de même que l'on ne récolte du raisin sur des épines, et qu'on ne cueille des figues sur des chardons» (cf. *Matth.*, VII, 16 : μήτι συλλέγουσιν ἀπὸ ἀκανθῶν σ7αφυλήν, ἢ ἀπὸ τριβόλων σῦκα). Par «Figues cueillies» je crois qu'il faut entendre que les ⲁⲥⲕⲁⲧⲓⲁ sont les Figues dont on fait la récolte, en d'autres termes celles qui sont bonnes à manger, par opposition aux fruits du Caprifiguier (Dhoukkâr, ذكّار) qui ne sont pas comestibles. Ceci ne peut nullement s'appliquer à une espèce définie, comme la *scala* n° 43 le laisse supposer en interprétant ⲁⲥⲕⲁⲇⲓⲁ par قطين. Dans ce lexique, qui a été composé avec soin, l'énumération suit un ordre logique, ce qui écarte toute présomption d'erreur matérielle. Elle débute (fol. 55, r°) par le nom copte et grec de la Figue en général une première fois au pluriel : ⲛ̄ⲕⲉⲛⲧⲉ, ⲥⲩⲕⲁ (σῦκα), puis (fol. 55, v°) au singulier ⲥⲕⲏ (ⲥⲩⲕⲏ, συκῆ); vient ensuite la petite Figue, ⲁⲥⲕⲁⲇⲓⲁ (ἰσχάδιον, قطين, cf. l'hébreu קָטָן *parvus*), enfin la Figue de forte taille, ⲁⲛⲑⲟⲥⲙⲓⲁ (تين كبير). Le rapprochement de la partie correspondante du texte des deux vocabulaires permettra de mieux juger de la nature et des causes des divergences qu'ils accusent et montrera en même temps que la différence de sens notée pour le mot ⲁⲥⲕⲁⲧⲓⲁ se répète à propos du nom de la Figue dite ⲁⲛⲑⲟⲥⲙⲓⲁ, à la *scala* n° 44 :

Scala n° 44, fol. 81, r°, 2e col., l. 11-19.		*Scala* n° 43, fol. 55, v°, l. 7-11.	
ⲕⲁⲣⲁⲇⲏⲥⲕⲏ	شجرة التين	ⲥⲕⲏ	تين
ⲕⲉⲛⲧⲉ	مثله		
ⲁⲥⲕⲁⲧⲓⲁ	التين المجموع	ⲁⲥⲕⲁⲇⲓⲁ	قطين [1]
ⲛ̄ⲕⲉⲛⲧⲉ ⲉⲧⲕⲟⲧϥ̄	مثله		
....		....	
....		....	
ⲕⲓⲇⲟⲛⲁⲧⲟⲛ	ثمار حلو	ⲕⲓⲧⲁⲛⲟⲧⲟⲛ	ثمارة حلوة
ⲁⲛⲑⲟⲥⲙⲓⲁ	مثله	ⲁⲛⲑⲟⲥⲙⲓⲁ	تين كبير احمر
ⲛ̄ⲕⲁⲣⲡⲟⲥ ⲉⲧϩⲟⲗϭ̄	مثله		

Tandis que l'auteur de la *scala* n° 43 essaie une sorte de classement par espèce, celui de la *scala* n° 44 procède par généralisation. Pour lui, l'ⲁⲥⲕⲁⲧⲓⲁ est le type de la «Figue que l'on cueille», à l'inverse des fruits du Figuier sauvage qui sont inutilisables et que pour cette raison on laisse sur l'arbre, et ⲁⲛⲑⲟⲥⲙⲓⲁ, au lieu d'être le nom d'une sorte de Figue particulière, devient l'appellation collective des fruits de saveur douce, sucrée, ⲛ̄ⲕⲁⲣⲡⲟⲥ (καρπός) ⲉⲧϩⲟⲗϭ̄, ثمار حلو.

Je ne parlerai que pour mémoire du mot ⲃⲉⲉϣ, que j'ai fait figurer dans la liste reproduite plus haut. Ce terme paraît au *Cantique des cantiques*, II, 13. A propos du renouveau de la nature au printemps, il est dit : ⲧⲃⲱ ⲛ̄ⲕⲉⲛⲧⲉ ⲁⲥⲧⲁⲩⲟ ⲉⲃⲟⲗ ⲛ̄ⲛⲉⲥⲃⲉⲉϣ (ἡ συκῆ ἐξήνεγκεν ὀλύνθους αὐτῆς) «le Figuier fait sortir ses premières figues». Les ⲃⲉⲉϣ sont donc ce qu'on appelle les Figues-fleurs, les Figues précoces qui constituent la première récolte et mûrissent difficilement. Le nom d'ὄλυνθοι «figues qui ne viennent pas à maturité», que leur donne la version grecque, s'est parfois confondu, sans doute pour cette raison, avec celui d'ἐρινεοί (οἱ δὲ ὄλυνθοι ὑπὸ δέ τινων ἐρινεοὶ καλούμενοι, Dioscoride, I, 128), «Figues sauvages».

[1] Cette ligne double la ligne 7 dans l'original.

Au résumé, l'examen auquel je viens de me livrer tourne à l'avantage de l'hypothèse de Dümichen en tant qu'elle touche à l'assimilation des termes *κόττανον* et قطى. L'emploi de ⲁⲥⲕⲁⲗⲁⲓⲁ (*ἰσχάδιον*) «petite Figue», dans la *scala* n° 43, comme synonyme de قطى, qui suivant Pline désigne aussi une Figue de petite taille, la confirme implicitement. Cette constatation permet de supposer que le Figuier syrien qui produisait les *cottana* était connu ou cultivé en Égypte à l'époque chrétienne. Mais pouvons-nous, partant des données acquises et les élargissant, admettre qu'il y ait identité d'origine entre [hiéroglyphes]-ⲕⲉⲛⲧⲉ et *κόττανον*? Je ne le pense pas. La *scala* n° 43 attache à قطى (*κόττανον*) un sens spécifique et non de genre, contrairement à ce qui devrait être si ce mot avait désigné vraiment, comme ⲕⲉⲛⲧⲉ, la Figue en général, ainsi qu'on l'a supposé. L'orthographe [hiéroglyphes], de plus, je l'ai déjà fait remarquer, ne ressemble que de loin à *κόττανον* et à قطى. On aurait dû écrire [hiéroglyphes]. Mais peut-être avons-nous affaire à un de ces cas de métathèse dont on trouve des exemples, et qui aurait eu également son effet sur le démotique [démotique] et sur le copte ⲕⲉⲛⲧⲉ. On doit hésiter devant une conjecture de cette nature parce qu'elle laisserait sans explication la valeur d'espèce donnée à ⲁⲥⲕⲁⲗⲁⲓⲁ-قطى.

Ligne 47 [4]. — ⲕⲟⲙⲙⲉ, *κόμμι*.

Ligne 47 [5]. — ⲉⲓⲥϯⲕⲟⲥ. Cette expression est assez fréquente dans le traité. Elle occupe toujours la même place dans la formule et fait partie de l'instruction concernant la façon dont le médicament doit être administré : ϯ ⲛⲁϥ ⲛ̄ϥⲟⲩⲱⲙ ⲛ̄ⲉⲓⲥϯⲕⲟⲥ (form. LXV, 128; cf. CCXXVIII, 407, et CCXXXIII, 415), ⲧⲥⲟϥ ⲛ̄ⲥ̄ϯⲥⲧⲓⲕⲟⲥ (form. CLXXII, 332). Le sens nous en est donné par la locution ⲕⲁⲧⲁ ϭⲟⲙ, qui la remplace parfois : ⲧⲥⲟⲟⲩ ⲕⲁⲧⲁ ⲧⲉⲩϭⲟⲙ (form. LXXIV, 149; LXXV, 152) «fais boire suivant leur force», c'est-à-dire suivant le degré de tolérance du malade, à dose convenable, les effets d'un remède étant variables d'après l'âge, le sexe et l'état général du patient. ⲉⲓⲥϯⲕⲟⲥ dérive du grec *οἰστικός*.

Ligne 47 [6]. — ⲁⲗⲗⲁ, *ἀλλά*.

Ligne 47 [7]. — ⲥⲟⲩ. Ce verbe m'est inconnu, du moins sous cet aspect. La préposition composée qui figure à la fin de la phrase laisse entrevoir le sens qu'il convient de lui attribuer. Je l'ai traduit par «verser» (pour arroser), ce qui me paraît rendre dans le gros l'idée exprimée par l'auteur. Il est toutefois difficile de dire si ⲉϫⲱⲟⲩ se rapporte aux matières administrées au malade ou à ⲥⲓⲣ, — ce qui je crois est le cas, — car le nom de la maladie, ordinairement écrit au singulier en tête de la recette, est souvent représenté dans la suite par une forme plurielle.

Pour la construction de la phrase, voir form. CII, 204, et surtout ms. du Vatican, form. XXX : ⲉⲧⲃⲉ ϩⲛ̄ϯⲣⲙⲟⲟⲩ ϫⲓ ⲛ̄ϩⲛ̄ϭⲱⲃⲉ ⲛ̄ⲟⲕⲉ ⲑⲟⲟⲩ ϭⲱⲁ̄ϭ̄ ⲉⲣⲁⲩ ⲁⲗⲗⲁ ⲁⲁϩⲙⲟⲩ «pour des éruptions de gale humide [1] : prends des feuilles de sésame; broie-les; frictionnes-en les parties malades; mais hache les (feuilles de sésame avant de les piler)».

XXIII

(48) [ⲟ̄. . .] ⲁⲩⲁⲏ ⲉⲕⲟⲩⲱϣ ⲧⲉⲥⲣⲱⲧ ⲧⲁⲡ ⲛ̄ⲏⲑⲝⲕⲉ ⲉϥⲣⲱ[ϫ] ϩⲓ ⲛⲉϩ ⲙⲉ ⲛ̄ⲅ ϯ ⲉⲣⲟⲟⲩ ϣⲁⲩⲣⲱⲧ

[1] Cf. ⲛ̄ϯⲱⲣⲁ ⲙ̄ⲙⲟⲟⲩ, *loc. cit.*, form. XIV.

(48) [Une. . . . .] cicatrice, si tu veux qu'elle se couvre de poils : corne de bouc calcinée et huile fine; applique-lui, les poils pousseront.

Ligne 48 [1]. — ⲁⲩⲁⲏ, *οὐλή*.

Ligne 48 [2]. — ⲣⲱⲧ. Les ouvrages médicaux anciens renferment généralement un certain nombre de recettes pour faire disparaître les cicatrices ou pour rendre au tissu cicatriciel, souvent noir ou violacé, la couleur normale de la peau. Aussi trouvons-nous dans ce traité deux formules se rapportant à cette thérapeutique spéciale : ⲟⲩⲁⲩⲁⲏ ⲉⲧⲣⲉⲥⲗⲟ (form. CXXXIII, 274), ⲟⲩⲛ̄ⲁⲩⲁⲏ ⲉⲥⲕⲏⲙ ⲉⲧⲣⲉⲥⲣ̄ⲡⲁⲩⲁⲛ ⲛ̄ⲥⲱⲙⲁ ⲙ̄ⲡⲣⲱⲙⲉ (form. CLIV, 308). Il ne paraît pas probable que le remède dont il est question ici ait eu son emploi dans l'un ou l'autre de ces cas. On pourrait supposer, à cause du verbe ⲣⲱⲧ, qu'il s'agit d'un de ces médicaments anaplérotiques auxquels on attribuait autrefois la propriété de favoriser et de hâter la cicatrisation des plaies avec perte de substance [1], et dont on trouve un exemple au papyrus Ebers (LXXI, 7) : [hiéroglyphes] «autre (recette) pour faire pousser les chairs». Mais le sens exact de la phrase ⲁⲩⲁⲏ ⲉⲕⲟⲩⲱϣ ⲧⲉⲥⲣⲱⲧ dépend tout entier de la valeur que prend le verbe ⲣⲱⲧ, mis en rapport cette fois avec les paupières, dans plusieurs formules indiquant des modes divers de traitement contre le trichiasis et la chute des cils causée par la blépharite. ⲟⲩⲁ ⲉⲣⲉ ⲛⲉϥⲃⲁⲗ ⲱ ⲛ̄ⲃⲟⲩϩⲉ ⲉⲧⲙ̄ⲧⲣⲉⲩⲣⲱⲧ ⲛ̄ⲅⲉ ⲉⲕϣⲁⲛⲧⲁⲕⲙⲟⲩ ⲧⲥⲟ ⲟⲩⲥⲛⲟϥ ⲛ̄ⲛⲟⲩⲣⲉ ⲉϥϧⲏⲙ ⲛ̄ⲅ ⲛ̄ⲥⲉⲡ ⲙⲉⲩⲣⲱⲧ (form. CC, 367) «quelqu'un dont les yeux ont des paupières qui ne doivent plus produire de cils : épile celles-ci et humecte-les par trois fois avec du sang chaud de vautour, elles ne produiront plus de cils»; ⲟⲙⲉⲟⲥ ⲟⲛ ⲉⲧⲃⲉ ⲛ̄ⲃⲟⲩϩⲉ ϫⲓ ⲛⲁⲕ ⲛ̄ⲅ ⲛ̄ϣⲟⲙⲧ ϩⲛ̄ ⲟⲩϩⲟϩ ⲙ̄ⲡⲟⲝⲉ (*sic*) ⲛ̄ⲧⲉⲕⲧⲉⲕ̄ⲙ ⲛ̄ⲃⲱϩⲉ ⲧⲉⲕⲡⲓⲣⲓϫⲉ ⲙ̄ⲙⲟⲟⲩ ϩⲛ̄ ⲡⲉⲩⲥⲛⲟϥ ⲙⲉⲩⲣⲱⲧ ⲛ̄ⲕⲉⲥⲟⲡ (form. C, 195) «semblable encore pour les paupières : prends trois tiques (ⲥⲓⲃ) provenant d'un bœuf noir (ⲉϩⲉ ⲛ̄ⲕⲁⲙⲉ [2]), épile les paupières, arrose-les avec le sang des tiques, elles ne produiront plus de cils» (voir aussi form. XCVIII, 192; XCIX, 193-194).

J'étudierai plus loin, au rang qu'elles occupent dans le manuscrit, chacune de ces formules avec le développement qui convient. Il me suffira, pour le moment, d'appeler l'attention sur la présence, dans celles dont je viens de donner des extraits, du verbe ⲧⲁⲕ̄ⲙ, ⲧⲉⲕ̄ⲙ, *extrahere, evellere*, qui permet de reconnaître la signification essentielle de l'ensemble du texte. Se rapportant aux paupières, il ne peut indiquer que la suppression des poils qui garnissent celles-ci, et il nous éclaire par là sur le sens assez ambigu de ⲣⲱⲧ : les paupières ayant été épilées, on empêche, par un moyen approprié, qu'elles ne se couvrent de nouveau de cils (ⲙⲉⲩⲣⲱⲧ ⲛ̄ⲕⲉⲥⲟⲡ). On sait que, dans la thérapeutique moderne, l'un des traitements du trichiasis consiste à arracher les cils déviés de leur direction ordinaire ou les cils surnuméraires et à en cautériser ensuite les bulbes afin d'éviter qu'ils ne repoussent. Déjà, les médecins de l'antiquité pharaonique avaient recours à cette pratique devenue classique, et nous en trouvons un exposé particulièrement clair au papyrus Ebers (LXIII, 14, et LXIV, 1) :

[1] Cf. Hippocrate, *Des plaies*, § 15, t. VI, p. 418; Oribase, *Synopsis*, II, § 46, t. V, p. 65; Celse, V, 5, 14, p. 123.

[2] ⲡⲟⲝⲉ, ⲕⲁⲙⲉ, est écrit par erreur pour ⲡⲉⲝⲉ, ⲕⲁⲙⲉ.

[hieroglyphes] «autre (recette) pour empêcher les cils (litt. : les poils de l'œil) de pousser après qu'on les aura enlevés[1].....; applique (le médicament) à la place des poils, après les avoir arrachés, ils ne repousseront plus». La relation de sens entre [hieroglyphes] et ⲛ̄ⲃⲟⲩϩⲉ ⲉⲧⲙ̄ⲧⲣⲉⲩⲣⲱⲧ ⲛ̄ϭⲉ ⲉⲕϣⲁⲛⲧⲁⲕⲙⲟⲩ est évidente, et si le texte copte se présente à nous sous une forme peut-être moins immédiatement intelligible que l'autre, c'est que le verbe ⲣⲱⲧ y évoque non seulement l'idée d'activité organique, comme à l'ordinaire, mais encore et conjointement celle du produit local issu de cette action, alors que le texte hiéroglyphique exprime ce sens complexe d'une manière plus compréhensible par [hieroglyphes].

Passant à la médication opposée, autrement dit à celle qui a pour objet de favoriser la régénérescence des cils disparus à la suite d'un accident, nous arrivons à la même constatation : ⲉⲧⲃⲉ ϩⲉⲛⲃⲟⲩϩⲉ ⲉⲩⲟ ⲛ̄ⲁϭⲡⲥⲉⲗⲉⲡⲥⲉ ⲉⲕⲟⲩⲱϣ ⲧⲣⲉⲩⲣⲱⲧ ⲕⲁⲗⲱⲥ..... ⲭⲣⲱ ⲥⲉⲛⲁⲣⲱⲧ ⲛ̄ⲕⲉⲥⲟⲡ (form. CI, 197-198) «pour des paupières atteintes de lippitude, si tu veux que leurs cils repoussent bien.....; emploie (le remède), elles produiront de nouveau des cils». J'ai signalé d'autre part (p. 57) un exemple de la valeur «être couvert de poils» donnée à ⲉϥⲣⲏⲧ. L'indication est suffisante, il semble, pour guider dans l'interprétation de la phrase ⲟⲩⲁⲩⲁⲏ ⲉⲕⲟⲩⲱϣ ⲧⲉⲥⲣⲱⲧ. Lorsqu'une cicatrice s'est formée sur une partie du corps naturellement couverte de poils, les tissus nouveaux restent glabres ou donnent naissance à des poils clairsemés et atrophiés. La valeur sous laquelle l'auteur du traité emploie le verbe ⲣⲱⲧ dans son ouvrage montre bien que le traitement qu'il formule a pour objet de fortifier le système pileux dégénéré du tissu cicatriciel et à rendre à la partie lésée l'aspect qu'elle avait auparavant. Je rappellerai à l'appui de cette interprétation que Pline (XXVIII, 46, 3) reconnaît à la cendre de corne de bouc mélangée avec de l'huile, substances qui composent précisément le liniment dont l'emploi est recommandé ici, la propriété d'empêcher la chute des cheveux. Il serait normal que l'action du même topique eût été utilisée pour faire cesser la glabréité des cicatrices.

Une formule du papyrus Ebers (LXVII, 1) intitulée [hieroglyphes] vise du reste un cas semblable ou analogue. Le mot [hieroglyphes] a été traduit par «plaie, blessure», sens qui lui convient en effet le plus souvent. Mais comme il n'est pas vraisemblable que l'on ait cherché à faire croître des poils sur une blessure, c'est-à-dire sur une plaie ouverte, il convient d'admettre qu'il a aussi une signification un peu différente, mais néanmoins dépendante de l'autre, celle de cicatrice. [hieroglyphes] serait à la fois la plaie et la trace que celle-ci laisse sur la peau après sa guérison.

Ligne 48 [3]. — ⲛⲟϫⲕⲉ, ⲃⲁⲙⲡⲉ, cf. [démotique], *Papyrus magique de Londres-Leyde*, X, 33.

Ligne 48 [4]. — ⲣⲱ[ⲭ]. Pour la restitution, voir form. IV, 11; LV, 109; LXXVIII, 155.

XXIV

(49) [ⲟⲩⲥϩⲓ]ⲙ[ⲉ ⲉⲧϣ]ⲱⲛⲉ ⲉⲧⲉⲥⲟⲧⲉ ⲉⲥϯⲕⲁⲥ ϩⲣⲟⲇⲓⲛⲟⲛ [.. ....]ⲓⲥ ⲟⲩⲏⲣ̄ⲧ̄ ⲉϥⲟⲕⲉⲙ (50) [ⲕⲏⲛⲛ]ⲉ ⲛ̄ⲱϥ̄ⲧ̄ ⲑⲛⲟⲟⲩ ϩⲓ ⲉϥⲓⲱ ⲟⲩⲟⲑⲟⲩ ϩⲛ̄ ⲟⲩⲕⲱϩ̄ⲧ̄ ⲭⲣⲱ ϩⲛ̄ ⲟⲩⲕⲏⲗⲙⲉ

(1) ϥⲉⲧ, ϥⲱⲧⲉ, ϥⲱϯ, *delere, exterminare, auferre.*

(49) [Une femme mala]de dont la matrice est douloureuse : huile de roses.........., roses flétries (?), (50) [graisse] d'oie; broie-les avec du miel; fais fondre au feu; emploie en pessaire.

Ligne 49 [1]. — ϩⲣⲟⲇⲓⲛⲟⲛ, ῥόδινον. Cf. ⲣⲱⲇⲓⲛⲟⲛ, ms. du Vatican, form. XXIV. Le lexique saʿîdique nomme l'huile de Roses ⲣⲟⲇⲟⲉⲗⲁⲓⲟⲛ (*scala* n° 44, fol. 66, r°, 1re col., l. 11), ⲣⲱⲇⲟⲉⲗⲉⲱⲛ (*scala* n° 43, fol. 33, r°, l. 9), ῥόδινον ἔλαιον. Elle est appelée ⲣⲟⲇⲓⲟⲛ (Kircher, p. 192) et ⲣⲟⲧⲟⲛ (Kircher, p. 180) dans la *scala* bohaïrique. Son nom indigène est ⲛⲉϩ ⲛ̄ⲟⲩⲉⲣⲧ (ms. d'Akhmîm, form. III et V). Le papyrus magique de Londres-Leyde (V, 9; XII, 28; v°, XXX, 8) mentionne un onguent à la Rose [démotique] (*ⲥⲟϭ̄ⲛ̄ ⲛ̄ⲟⲩⲏⲣ̄ⲧ̄) qui paraît correspondre à la ῥόδινον ἔλαιον des Grecs. L'huile de Roses était considérée par les médecins de l'antiquité comme un bon médicament pour la matrice. Sa préparation est décrite par Dioscoride (I, 43) et par Pline (XXI, 73, 1).

Ligne 49 [2]. — ⲟⲧⲉ, cf. ⲟⲧⲓ, ⲟⲟⲧⲉ, [hieroglyphes], [démotique] (*Pap. mag. de Londres-Leyde*, XII, 18; XXI, 22 et *passim*), *vulva, uterus.* L'affection dont il est question ici (métrite, métralgie, névralgie utérine) est la même que celle qui est dénommée plus loin (form. CXXIII) ⲙⲏⲧⲣⲁ ⲉⲥϣⲱⲛⲉ ⲉⲥϯⲕⲕⲁⲥ.

Ligne 49 [3]. — ⲟⲩⲏⲣ̄ⲧ̄ ⲉϥⲟⲕⲉⲙ. L'épithète ⲉϥⲟⲕⲉⲙ est rendue dans les lexiques par *tristis, mæstus.* Il est évident qu'elle a dans ce passage un sens différent emprunté au lexique technique et qui indique l'état dans lequel la fleur devait se trouver au moment de son emploi. La Rose était utilisée en médecine sous trois formes, en dehors des préparations spéciales qui certainement ne sont pas en jeu dans la présente recette : fraîche, sèche ou réduite en poudre (Pline, XXI, 73, 2). La Rose fraîche est appelée ⲟⲩⲏⲣ̄ⲧ̄ ⲉϥⲗⲏⲕ dans notre traité (form. CXXXIV, 275). La cendre de pétales de Roses servait surtout pour la confection de remèdes ophtalmiques, *calliblepharum* et autres; ce n'est donc point d'elle qu'il s'agit, ⲉϥⲟⲕⲉⲙ se prêterait d'ailleurs mal à cette interprétation. Reste la Rose sèche, fanée, flétrie. C'est elle je pense que l'auteur a désignée par ⲟⲩⲏⲣ̄ⲧ̄ ⲉϥⲟⲕⲉⲙ, en opposition à ⲟⲩⲏⲣ̄ⲧ̄ ⲉϥⲗⲏⲕ «Rose fraîche». Dans cette hypothèse, ⲉϥⲟⲕⲉⲙ serait ici synonyme de ⲉⲧϩⲟϭ̄ⲃ̄, ⲉϥϩⲟϭ̄ⲃ̄; cf. ⲡⲙⲟⲗⲟⲭⲏ ⲉⲧϩⲟϭ̄ⲃ̄ «la mauve flétrie» (G. Zoëga, *Cat. cod. copt.*, p. 477).

La Rose ne semble pas avoir eu d'emploi dans la vieille thérapeutique pharaonique, à moins qu'elle ne figure dans les traités médicaux de cette époque sous un nom différent de celui qu'elle porte en démotique et en copte. Chabas avait pensé retrouver le prototype de celui-ci dans un passage du papyrus Anastasi IV (XII, 2) sous la forme [hieroglyphes][1], qui reproduit en effet le démotique [démotique] et le copte ⲟⲩⲏⲣ̄ⲧ̄. Mais cette identification repose sur une mauvaise lecture de l'original, qui porte [hieroglyphes][2] «flûte de roseau, chalumeau».

(1) *Mél. égypt.*, 3e série, t. II, p. 87, note 2.

(2) S. Levi mentionne dans son *Vocab. gerogl.*, t. II, p. 86, les mots [hieroglyphes], [hieroglyphes], qu'il interprète par «rose», mais sans en indiquer l'origine. Il s'agit sans doute de l'exemple mal déchiffré par Chabas, lequel a été lu successivement par Brugsch [hieroglyphes] (*Dictionn. hiérogl.*, t. III, p. 738, *s. v.* [hieroglyphes]) et [hieroglyphes] (*loc. cit.*, suppl., t. V, p. 385) et traduit «chalumeau»; cf. G. Maspero, *Du genre épistolaire*, p. 32.

Brugsch[1] a également cité comme nom de la Rose le terme [hieroglyphs], que M. Loret[2] compare au copte ⲟⲩⲁⲗⲓ, Germandrée. Le rapprochement proposé par Brugsch est certainement inexact.

Ligne 50 [4]. — ⲕⲏⲛⲛⲉ est restitué d'après la formule CI, 198 : ⲕⲏⲛⲛⲉ ⲛ̄ⲱϥⲧ.

Ligne 50 [5]. — ⲱϥⲧ. Cf. ⲱⲃⲧ : ⲱⲧ ⲛ̄ⲱⲃⲧ (ms. du Vatican, form. XXXVIII). Zoëga (*Cat. cod. copt.*, p. 630, note 47) s'est entièrement trompé en rapprochant ⲱⲃⲧ de ⲟϥⲧ *figere* ou de ⲉⲓϥⲧ *clavus* et en traduisant ⲱⲧ ⲛ̄ⲱⲃⲧ par *adeps solidum* ou *sanies adhærens clavis a cruce avulsis*. Le sens véritable, *adeps anseris*, a été donné par Rossi (*Etymologiæ ægyptiacæ*, p. 249). ⲱⲧ ⲛ̄ⲱⲃⲧ répond à [hieroglyphs] de l'ancienne langue (*Pap. Ebers*, XXIV, 11; XXV, 11; XLIII, 18 et *passim*).

Ligne 50 [6]. — ⲕⲏⲗⲙⲉ. Ce mot est nouveau en copte. Il indique la forme sous laquelle le remède était administré : ⲭⲣⲱ ϩⲛ̄ ⲟⲩⲕⲏⲗⲙⲉ «emploie dans une *kêlmé*» ou «en *kêlmé*». Il se rencontre en cinq endroits de notre traité sous les orthographes ⲕⲏⲗⲙⲉ ou ⲕ̄ⲗⲙⲉ et en un sixième sous celle de ⲕⲣⲙⲉ.

Par trois fois, outre la présente formule, il figure dans des recettes concernant des affections de l'utérus :

ⲟⲩⲙⲏⲧⲣⲁ ⲉⲥϣⲱⲛⲉ ⲉⲥϯⲕⲕⲁⲥ .... ϯ ⲟⲩⲕ̄ⲗⲙⲉ ⲛⲁⲥ ⲥⲛⲁⲗⲟ (form. CXXIII, 259) «une matrice malade, qui souffre de douleurs, ... applique-lui une *kêlmé*; elle guérira»;

ⲟⲙⲉⲟⲥ ⲟⲩⲙⲏⲧⲣⲁ ⲉⲥⲙⲁⲭ........ ⲥⲉⲡ ⲟⲩⲕ̄ⲗⲙⲉ ⲛ̄ⲥⲟⲣⲧ̄ ⲛⲁⲗⲉⲩ ⲧⲁⲁⲥ ⲉϩⲣⲁⲓ ⲙ̄ⲙⲟϥ ⲥⲛⲁⲗⲟ (form. CXXIV, 261) «semblable, une matrice qui souffre de douleurs....., imbibe une *kêlmé* de laine blanche et applique-la sur elle; elle guérira»;

ⲥⲉⲡ ⲟⲩⲕⲗⲙⲉ ⲧⲁⲁⲥ ⲉϩⲣⲁⲓ ⲙ̄ⲙⲟϥ ⲧⲁⲁⲥ ⲟⲛ ⲉⲧⲟⲧⲉ ⲛ̄ⲟⲩⲥⲓⲙⲉ (*sic*) ⲉⲥϯⲕⲕⲁⲥ ⲥⲛⲁⲗⲟ (form. CLXVII, 326) «imbibe une *kêlmé* et place-la sur lui; applique-la aussi à la matrice d'une femme qui souffre de douleurs; elle guérira».

On en relève une autre fois l'emploi dans une médication vermifuge : ϯ ⲟⲩⲕⲗⲙⲉ ⲛⲁϥ ⲥⲁⲛⲉⲓ ⲉⲡⲉⲥⲏⲧ (form. CX, 236) «administre-lui une *kêlmé* (au malade), et ils s'en iront (les vers) par le bas».

Enfin dans un remède contre les douleurs :

ⲛ̄ⲅ ⲥⲉⲡ ⲟⲩⲕⲣⲙⲉ ⲛ̄ⲥⲟⲣⲧ̄ ⲛ̄ⲅ ⲕⲁⲥ ⲉϫⲛ̄ ⲙⲁ ⲛⲓⲙ ⲉϥϯⲕⲁⲥ ϩⲛ̄ ⲡⲣⲱⲙⲉ ϥⲛⲁⲗⲟ ϩⲛ̄ ⲟⲩϭⲉⲡⲏ (form. CCXIII, 384-385) «imbibe une *kêlmé* de laine et pose-la sur une partie quelconque du (corps) de l'homme affectée de douleurs, la douleur disparaîtra aussitôt».

Concurremment, deux des formules précitées qui prescrivent la *kêlmé* pour le traitement des troubles utérins le recommandent également pour les douleurs des mains et des pieds (form. CXXIV, 261) et pour celles du ventre, ⲟⲩⲁ ⲉⲣⲉ ϩⲏⲧϥ ϯⲕⲕⲁⲥ (form. CLXVII, 326).

(1) *Dictionn. hiérogl.*, t. II, p. 334.
(2) *La flore pharaonique*, 2e édit., p. 55, n° 82.

La forme ⲕ̄ⲗⲙⲉ doit certainement être rapprochée de l'expression [demotic] *klme-t*, que nous trouvons au papyrus médical de Londres-Leyde (v°, VI, 7-8), dans une recette relative à une maladie de la femme : [demotic] «tu imbiberas une *klme-t* avec du miel fin et tu la placeras sur elle (la matrice) jusqu'au matin, pendant trois ou quatre jours». Je n'en ai pas relevé de mention plus ancienne.

Le déterminatif ȣ de la variante démotique, qui révèle un objet confectionné avec de la toile ou une matière textile, l'indication de même ordre, ⲕⲣⲙⲉ ⲛ̄ⲥⲟⲣⲧ̄, ⲕ̄ⲗⲙⲉ ⲛ̄ⲥⲟⲣⲧ̄ ⲛ̄ⲗⲁⲗⲉⲩ, fournie par le traité copte, d'autre part, donnent une première idée de la nature de la *kêlmé*, notion que complète l'examen de ses divers modes d'emploi. C'était une sorte de tampon qui, après avoir été imprégné de substances médicamenteuses, était introduit dans certaines cavités du corps ou appliqué extérieurement sur les membres atteints de douleurs. Dans le premier cas, il correspond tout d'abord au pessaire[1], comme il résulte d'un passage de la *Synopsis* d'Oribase (IX, 55, t. V, p. 548) relatif au traitement du prolapsus de la matrice : «On prend une masse de laine molle à laquelle on donne une forme et une épaisseur correspondantes aux dimensions du vagin, on entoure cette masse d'un linge fin et on la trempe dans du suc d'hypocistis ou d'acacia délayé dans du vin; après cela, on l'applique contre la matrice». Le même auteur, décrivant la préparation des pessaires, dit ailleurs (*Coll. méd.*, X, 26; t. II, p. 442) : «On donnera aux pessaires la consistance du marc d'huile ou même une consistance un peu plus forte; ensuite on plongera dans le médicament de la laine pliée en deux, semblable à un plumasseau peu large de charpie, et on l'appliquera contre l'orifice de l'utérus avec un long fil de laine qui pende au dehors pour faciliter l'extraction du pessaire»[2]. Nous voyons d'ailleurs que les vieux médecins de l'antiquité égyptienne se servaient aussi de pessaires fabriqués avec de la toile de lin effilée : [hieroglyphs] (*Pap. Ebers*, XCVI, 19-20) «oins-en de la charpie[3] de byssus et place dans son vagin[4] pendant quatre jours».

La ⲕⲗⲙⲉ servant pour la médication anthelminthique indiquée à la formule CX appartient à la même catégorie. D'ordinaire, les vermifuges étaient administrés sous forme d'électuaire, de potion, de lavement ou de cataplasme posé sur le ventre. Mais Oribase (*Coll. méd.*, VIII, 39, 5, t. II, 256) recommande aussi l'usage du suppositoire. L'auteur du traité n'ignorait pas cette pratique, car il ordonne, à la formule CXII, pour chasser les vers, l'application d'un «grand collyre», ⲛⲟϭ ⲛ̄ⲕⲟⲗ, autrement dit d'un suppositoire[5]. Les Arabes préparaient

(1) Le mot «pessaire» est pris ici dans le sens donné par les anciens à *πεσσός*, *pessarium*, très différent de celui qu'il a reçu de nos jours.
(2) Les Arabes faisaient également les pessaires avec un tampon de laine ou de coton; cf. P. Guigues, *Le livre de l'art du traitement*, p. XXIX.
(3) Cf. ⲕⲁⲡ *filum*.
(4) Je suppose que [hieroglyph] est l'abréviation du mot [hieroglyphs] qui se rencontre dans la même formule, XCIV, 18.
(5) Voir ce qui a été dit précédemment (p. 64 et seq.) au sujet du mot ⲕⲟⲗⲗⲓⲟⲛ (*κολλύριον*).

les suppositoires, comme les pessaires, avec un tampon de laine ou de coton[1]. Il y a donc ici identité de matière et d'emploi entre la *kèlmé* et le suppositoire.

La ⲕ̅ⲗⲙⲉ pour l'usage externe, que l'on posait, en cas de douleurs, sur le ventre ou sur les membres malades, différait probablement des précédents par la forme et par les dimensions. Il est clair que ce devait être une espèce de compresse, un gâteau de laine non filée, — ou peut-être de charpie, — ce qui nous ramène au plumasseau du type courant. En dernière analyse, le mot a le sens du grec *μότωμα*, et prend pour nous, suivant la destination à laquelle on affectait la *kèlmé*, celui de «pessaire, suppositoire, plumasseau», étant bien entendu qu'il s'agit toujours d'une masse plus ou moins volumineuse de laine ou d'une matière analogue servant de support à des substances médicamenteuses.

XXV

(51) [ⲟⲩⲙ]ⲏϩⲉ ⲉⲡⲟⲣⲉⲝ ⲕⲁⲗⲁⲕⲁⲛⲑⲟⲩ ⳨ ⲇ̅ ⲭⲁⲣⲕⲓⲧⲉⲟⲥ ⳨ ⲇ̅ ⲗⲉⲡⲓⲧⲟⲥ ⲭⲁⲣⲕⲟⲩ ⳨ ⲇ̅ ⲕⲟⲙⲉⲟⲥ ⳨ ⲇ̅ (52) ⲇⲓⲫⲣⲩⲅⲟⲥ ⳨ ⲇ̅ ⲑⲛⲟⲟⲩ ϩⲓ ϩⲏⲙⲏϫ ⲁⲗⲩ ⲛ̄ⲥⲟⲗ ⳹ ⲉⲣⲟⲟⲩ ϣⲁⲥⲡⲟⲣⲉⲝ

(51) [Un a]bcès, pour qu'il s'ouvre : vitriol bleu quatre drachmes, vitriol blanc quatre drachmes, battitures de cuivre quatre drachmes, gomme quatre drachmes, (52) diphryge quatre drachmes; broie-les avec du vinaigre; fais-en un plumasseau; applique-lui, il s'ouvrira.

Ligne 51 [1]. — L'affection appelée ⲙⲏϩⲉ est l'une de celles dont il est le plus souvent question dans le traité. Celui-ci ne fournit pourtant aucun renseignement direct sur sa nature. Il nous apprend seulement qu'elle peut atteindre une partie quelconque du corps ou un organe, les yeux ou l'urètre par exemple : ⲟⲩⲙⲏϩⲉ ϩ̅ⲛ ⲛ̄ⲃⲁⲗ ⲏ̄ ϩ̅ⲛ ⲡⲥⲱⲙⲁ ⲛ̄ⲡⲣⲱⲙⲉ (form. XXVI, 53); ⲟⲩⲙⲏϩⲉ ⲉⲥϩ̅ⲛ ⲡⲙⲁ ⲛ̄ⲣ̅ⲛⲟϭ ⲙ̄ⲙⲏ (form. CCXII, 382). Son nom, fort heureusement, permet de l'identifier dans une certaine mesure. ⲙⲏϩⲉ dérive de la racine ⲙⲁϩ, ⲙⲉϩ, ⲙⲏϩ, ⲙⲟϩ, *implere, saturare, impleri, plenus esse*. C'est donc à un envahissement local des tissus par un liquide qu'il se rapporte. La médication maturative ou détersive, ⲟⲩⲝⲩⲣⲟⲛ ⲉⲛⲁⲛⲟⲩϥ ⲉⲧⲃⲉ ⲧⲙⲏϩⲉ ϣⲁϥⲕⲁⲑⲁⲣⲓⲍⲉ ⲙ̄ⲙⲟⲟⲩ (form. CXLII, 288), à laquelle on soumet la ⲙⲏϩⲉ dans la plupart des cas montre d'autre part qu'il s'agit de l'abcès ou peut-être plus exactement des tumeurs humorales que certains auteurs ont parfois désignées sous le nom commun d'apostèmes. La façon dont la guérison de la ⲙⲏϩⲉ s'opère dans quelques cas est d'ailleurs caractéristique de l'abcès, du furoncle, de l'anthrax et des tumeurs inflammatoires en général. On dit qu'elle «montera, s'élèvera, fera saillie[2]», ⲥⲛⲁⲉⲓ ⲉϩⲣⲁⲓ

[1] P. Guigues, *Le livre de l'art du traitement*, p. xxix.

[2] Il est possible que le verbe ⲃⲱϭⲉ exprime l'idée plus forte et plus expressive d'expulsion spontanée, de jaillissement du pus hors de l'abcès, qui se produit à l'issue de la période inflammatoire, sous l'influence d'un topique maturatif.

(form. XXVIII, 59), ⲥⲁⲃⲱϭⲉ ⲉϩⲣⲁⲓ (form. XXIX, 61), par quoi il faut entendre, je crois, qu'elle aboutira, arrivera à maturité.

Ligne 51 [2]. — ⲡⲟⲣⲉⲝ. Le ⲝ résulte de la fusion du ⲕ avec le suffixe ⲥ. Cf. ⲡⲟⲣ̅ⲕ, var. ⲡⲱⲣ̅ⲕ, que nous avons trouvé précédemment écrit ⲡⲱⲣⲉϫ (form. XXI, 46), et ⲡⲉⲣⲉϫ, ⲡⲟⲣ̅ϫ, ⲡⲱⲣ̅ϫ, ⲡⲟⲗ̅ⲕ, ⲡⲱⲗ̅ⲕ, ⲡⲱⲗ̅ϭ, *dividere, separare, evellere, eradicare*.

Ligne 51 [3]. — ⲕⲁⲗⲁⲕⲁⲛⲑⲟⲩ, *χάλκανθον*, sulfate de cuivre, couperose. Un des quatre vitriols employés dans la médecine ancienne[1]. Ces substances sont fréquemment citées dans ce traité. En voici la liste établie d'après celui-ci et les lexiques copto-arabes. Je les classe en prenant pour base la nomenclature d'Avicenne (liv. II, p. ١٩٧), qui est ordinairement adoptée par les auteurs orientaux[2] : القلقطار هو الاصفر والقلقديس هو الابيض والقلقند هو الاخضر والسورى هو الاحمر «le qolqoṭâr, qui est le jaune; le qalqadîs, qui est le blanc; le qalqand, qui est le vert; le sôri, qui est le rouge».

1° ⲙⲓⲥⲉⲟⲥ (form. XXVI, 53; LXII, 122; et *passim*), *μίσυ*, قلقطار; ⲡⲓⲕⲁⲗⲁⲩⲑⲟⲥ الخلقطار (*sic*, Kircher, p. 205), colcothar, vitriol jaune.

2° ⲭⲁⲗⲕⲓⲧⲉⲟⲥ, ⲭⲁⲣⲕⲓⲧⲉⲟⲥ (form. XXV, 51; XXVIII, 59; CII, 201; CXXXVI, 279, et *passim*), *χαλκῖτις*; ⲡⲓⲭⲁⲗⲁⲩⲁⲛ القلقديس (Kircher, p. 205), calcandis, vitriol blanc.

3° ⲕⲁⲗⲁⲕⲁⲛⲑⲟⲥ, ⲕⲁⲗⲁⲕⲁⲛⲑⲟⲩ, *χάλκανθος*, ⲕⲁⲗⲁⲕⲁⲛⲑⲏⲥ, *χαλκάνθη*, ⲕⲁⲗⲁⲑⲁⲛⲑ (*sic*), ⲕⲁⲗⲁⲛⲁⲛⲑ (*sic*), cf. [illegible] glosé ⲕⲁⲗⲁⲕⲁⲛⲑⲓ, *Papyrus magique de Londres-Leyde*, III, 24. ⲁⲛⲓⲅⲁⲙ, ⲁⲛⲓⲕⲁⲙ (ms. *passim*); ⲕⲟⲗⲟⲕⲟⲛⲑⲓⲧⲏⲥ, *χαλκανθώδης* (*scala* n° 43, fol. 34, v°, l. 7); ⲡⲓⲁ̀ⲛⲓⲕⲁⲙ القلقند (Kircher, p. 205), calcande, couperose noire des cordonniers (Pline, XXXIV, 27 et 32)[3], la *μελαντερία* de Dioscoride (V, 117), vitriol vert[4].

4° ⲍⲱⲣⲁⲓⲟⲥ (form. CXXX, 270), *σῶρυ* (Dioscoride, V, 118), سورى, sôri, vitriol rouge. La *scala* bohaïrique (Kircher, p. 205) insère entre le nom du vitriol vert et celui du vitriol blanc un mot ⲡⲓⲕⲣⲁⲕⲟⲩ الترك qui, par la place qu'il occupe dans la liste, pourrait se rapporter au sôri.

Ces sels sont des sulfates de cuivre et de fer basiques produits par la décomposition naturelle des pyrites. Du minerai nommé chalcitis, on tirait le misy, ou colcothar, et le sôri (Pline, XXXIV, 29). Le vitriol blanc semble avoir été la pyrite cuivreuse chalcitis elle-même[5]. Celle-ci était recueillie à la surface du gisement. Rendue friable et oxydée par l'action de l'air, son

[1] On en connaissait un plus grand nombre. Quelques auteurs orientaux en citent sept espèces (cf. M. Berthelot, *La chimie au moyen âge*, t. II, p. 144 et 163), mais toutes n'étaient pas utilisées par les médecins.

[2] On la retrouve par exemple dans le manuscrit d'alchimie syriaque publié par Berthelot (*La chimie au moyen âge*, t. II, p. 200).

[3] Ce nom lui a été conservé par les Arabes : زاج الاساكفة (Ibn al-Baïṭâr, n° 1080).

[4] Aujourd'hui, le vitriol vert correspond au sulfate ferreux, et le sulfate de cuivre porte le nom de vitriol bleu. Pour éviter toute confusion, je me conformerai à la définition moderne.

[5] On y a vu un sulfate d'alumine. Berthelot a montré (*Coll. des anc. alchim. grecs*, introd., p. 242) que la pyrite, sous l'influence de l'air et de l'eau, se délite et s'oxyde en formant des sulfates de cuivre, de fer, de zinc, d'alumine et d'alun.

peu de consistance l'a fait comparer à du duvet condensé, «*ut videatur lanugo concreta*» (Pline, *loc. cit.*). Quant au calcande, ou vitriol vert, c'était un sulfate de cuivre que l'on obtenait en faisant évaporer les eaux ayant séjourné en contact avec le minerai soit dans la mine, soit dans des fosses creusées à cet objet[1]. M. Lüring[2] estime que les anciens Égyptiens ont connu le sulfate de cuivre sous le nom de [hieroglyphs] (*Pap. Ebers*, XLVIII, 13; LVI, 4; LVII, 16, et *passim*). L'identification n'est pas certaine. Le [hieroglyphs] est probablement la même matière que le [hieroglyphs], [hieroglyphs] des textes ptolémaïques et qu'ils donnent comme provenant du pays de Pouanit. Brugsch[3] a rapproché celle-ci du sulfure d'antimoine, [hieroglyphs], sans raison sérieuse il semble.

Les Arabes ont souvent donné le nom de *sôri* à l'oxyde rouge de fer (sanguine, hématite) et l'ont aussi confondu avec d'autres substances minérales du même nom, par exemple le *sericon* (σίρικον)[4], céruse brûlée (minium). De même, les Grecs l'avaient assimilé au minium[5]. M. Joachim[6] a cru retrouver, après Ebers moins affirmatif que lui[7], le nom du sôri dans le mot [hieroglyphs] fréquent au papyrus Ebers. Mais il le traduit par «Bleivitriol», en quoi il se trompe. Le sôri était un sel de fer basique plus ou moins mélangé de sulfate de cuivre. Le vitriol de plomb était inconnu des anciens[8]. L'Égypte produisait le sôri le plus estimé (Dioscoride, V, 118; Pline, XXXIV, 30). Il est donc vraisemblable que ses médecins l'aient employé à l'époque pharaonique. On admet généralement du reste que le terme σῶρυ est d'origine égyptienne.

J'ai signalé plus haut (p. 97) la confusion qui s'est établie à l'époque plus récente, chez les Arabes, entre les vitriols (زاج) et les tuties (توتيا). Berggren[9] cite comme synonyme de زاج les noms توتيا هندية tutie indienne et توتيا رومانية tutie grecque.

Ligne 51 [4]. — ⲗⲉⲡⲓⲧⲟⲥ ⲭⲁⲣⲕⲟⲩ, λεπὶς χαλκοῦ (Dioscoride, V, 89), *squama æris* (Pline, XXXIV, 24). Ce sont les paillettes qui se détachaient sous l'action du marteau lorsque l'on forgeait les lingots de cuivre pour en faire des clous (Pline, *loc. cit.*). La *lepis* venait surtout de l'île de Chypre. Elle ne doit pas être confondue avec la fleur de cuivre, ἄνθος χαλκοῦ (Dioscoride, V, 88), *flos æris* (Pline, XXXIV, 24), qui se présentait aussi sous la forme d'écailles légères, semblables à de la balle de millet, *squama milii*. Celle-ci se produisait, sous le vent des soufflets, à la surface des lingots, au moment de la coulée, et elle tombait d'elle-même lorsqu'on plongeait les blocs de métal dans l'eau pour les refroidir. Il me semble que l'on peut identifier les squames ou battitures de cuivre avec les [hieroglyphs], [hieroglyphs] du papyrus Ebers (LXVII, 21; LXVIII, 13; LXXIX, 21; LXXX, 6, 10, etc.). Plusieurs

(1) Pour plus de détails, voir Dioscoride (V, 114-118) et Pline (XXXIV, 29-32).
(2) *Die über die medicinischen Kenntnisse der alten Ägypter berichtenden Papyri*, p. 91.
(3) *Dictionn. hiérogl.*, suppl., t. VI, p. 869, et VII, p. 1281.
(4) Le vitriol rouge est appelé séricon dans le manuscrit d'alchimie syriaque publié par Berthelot (*La chimie au moyen âge*, t. II, p. 200).
(5) Cf. M. Berthelot, *Coll. des anc. alchim. grecs*, introd., p. 242.
(6) *Papyros Ebers*, p. 7.
(7) *Papyrus Ebers. Die Maasse und das Kapitel über Augenkrankheiten*, p. 86.
(8) M. Berthelot, *Archéologie et histoire des sciences*, p. 241.
(9) *Guide français-arabe vulgaire*, appendice premier, col. 882.

identifications ont déjà été proposées : «Abgeriebene von Kupfer»[1] et «Kupferspähnen»[2]. Il est possible qu'il s'agisse des petites écailles que l'on obtenait par le raclage du métal, ou de la limaille de cuivre, χαλκοῦ ῥινήματα, dont parle Hippocrate (*Des maladies des femmes*, I, § 78, t. VIII, p. 186). Le rapprochement que Brugsch[3] a fait entre [hieroglyphs], le copte ⲍⲟⲟⲗⲉ *ærugo* et l'hébreu חֶלְאָה «rouille» n'est pas exact. Il est fondé sur la lecture supposée [hieroglyphs] du signe [hieroglyphs], infirmée par la variante [hieroglyphs].

Ligne 52 [5]. — ⲇⲓⲫⲣⲩⲅⲟⲥ, διφρυγές (Dioscoride, V, 119), *diphryges* (Pline, XXXIV, 37). Ce nom était donné au résidu qui restait dans le fond des fourneaux à cuivre après la fusion du métal : «*scoria extra fornaces, flos supernatat, diphryges remanet*» (Pline, XXXIV, 37). Zosime raconte avoir trouvé de la diphryge aux environs d'une mine, dans l'île de Chypre. Le directeur de cette mine lui dit que c'était le résidu inutilisé des fours[4]. On l'obtenait aussi en calcinant de la pyrite dans un four jusqu'à ce qu'elle se transformât en une sorte de terre rouge[5], ou en soumettant à l'action d'un feu de sarments, après l'avoir fait sécher au soleil, une argile spéciale[6] tirée d'une certaine grotte à Chypre[7]. La diphryge était dessicante et détersive.

Ligne 52 [6]. — ⲥⲟⲗ a le sens de *linum* et, plus souvent, comme le démotique [démotique][8] (var. [démotique][9]), celui d'*ellychnium* «mèche de lampe». Ce mot doit être rapproché dans ce cas du grec ἐλλύχνιον, qui désigne à la fois la mèche d'une lampe et, en médecine, une sorte de plumasseau dont on se servait pour les pansements. Cf. le bohaïrique ϯⲗⲱⲙⲓ الفتيلة (Kircher, p. 231). On trouve dans l'*Introduction* attribuée à Galien (*Œuvres*, t. XVI, p. 795) la mention de cinq espèces de plumasseaux : μότων δὲ εἴδη πέντε· σΊρεπΊὸς, ξυσΊὸς, τιλτὸς, ἐλλυχνιωτὸς, τριαπισκωτός. Le ⲥⲟⲗ correspond au quatrième type de ces tentes, dont les noms indiquent la forme qui leur était donnée. Cette signification ressort pleinement d'exemples tels que ⲥⲟⲗ ⲉⲡⲕⲁⲑⲓⲥⲙⲁ (form. LV, 109) «mèche pour l'anus (litt. : «le siège»)», ⲁⲗⲩ ⲛ̄ⲥⲟⲗ ϯ ⲉⲡⲕⲁⲑⲓⲥⲙⲁ (*ibid.*, 110) «fais-en une mèche, introduis(-la) dans l'anus», et de la variante ⲁⲁⲩ ⲛ̄ⲥⲁϩ ⲧⲁⲁⲩ ⲉϩⲣⲁⲓ ϩⲛ̄ ⲡⲕⲁⲑⲓⲥⲙⲁ (form. LXXV, 151) «fais-en une mèche (*terebra*) et introduis-la dans l'anus». Pourtant, dans la présente formule et dans la suivante, ⲥⲟⲗ a certainement la valeur de *linamentum*. Il ne peut s'agir en effet d'une mèche, mais d'une application externe, autrement dit d'une compresse de toile ou d'une galette de charpie placée sur la tumeur pour la faire mûrir. Le passage suivant le montre de façon claire : ⲁⲁϥ ⲛ̄ⲥⲟⲗ ⲛ̄ⲧϭⲟⲧ ⲛ̄ⲡϣⲓ ⲛ̄ⲧⲙⲏϩⲉ (form. XXVI, 55-56) «fais-en un plumasseau de la dimension de l'abcès». Nous avons vu déjà un cas de double emploi analogue à celui-ci à propos du mot ⲕⲏⲗⲙⲉ (p. 124).

(1) E. Lüring, *Die über die medicinischen Kenntnisse der alten Ägypter berichtenden Papyri*, p. 96.
(2) H. Joachim, *Papyros Ebers*, p. 110.
(3) *Dictionn. hiérogl.*, suppl., t. VI, p. 954.
(4) M. Berthelot, *La chimie au moyen âge*, t. II, p. 297.
(5) Peroxyde de fer ou sulfate basique, M. Berthelot, *Coll. des anc. alchim. grecs*, introd., p. 233.
(6) Probablement un oxyde ou un sel basique de fer hydraté, M. Berthelot, *loc. cit.*
(7) Dioscoride, V, 119; Pline, XXXIV, 37.
(8) *Papyrus magique de Londres-Leyde*, VI, 2, 7, 8, 11, 14, 15 et *passim*.
(9) *Ibid.*, V, 4, 5, 8; XXVII, 13, 31.

XXVI

(53) Ⲟⲙⲏϩⲉ ϩⲛ̄ ⲛ̄ⲃⲁⲗ ⲏ̄ ϩⲛ̄ ⲡⲥⲱⲙⲁ ⲛ̄ⲡⲣⲱⲙⲉ ⲇⲓⲁ ⲧⲟⲩⲇⲟⲩ ⲯⲓⲙⲓⲑⲓⲟⲩ ⲥⲧⲉⲡⲧⲉⲣⲓⲁⲥ ⲙⲓⲥⲉⲟⲥ (54) ⲕⲉⲛⲛⲁⲃⲉⲣⲉⲟⲥ ⲉⲕⲧ̄ⲙ̄ϭⲛ̄ ⲕⲉⲛⲛⲁⲃⲉⲣⲉⲟⲥ ϯ ⲡⲉⲙⲉⲗⲁⲛⲉ ⲉⲡⲉϥⲙⲁ ⲑⲛⲟⲟⲩ ϩⲓ ϩⲏⲙ̄ϫ ⲕⲁϥ (55) ϩⲛ̄ ⲡⲣⲏ ⳨ ⲅ́ ⲙⲛ̄ ⲛ̄ⲥⲱⲥ ⲛ̄ⲅ ⲑⲛⲟⲟⲩ ⲟⲛ ⲛ̄ⲅ ⲧⲁⲁϥ ⲛ̄ⲝⲩⲣⲟⲛ ⲉ̄ⲓ̄ⲉ̄ ⲛ̄ⲅ ⲁⲁϥ ⲛ̄ⲥⲟⲗ ⲛ̄ⲧϭⲟⲧ (56) ⲛ̄ⲡϣⲓ ⲛ̄ⲧⲙⲏϩⲉ ϯ ⲉⲡⲉⲥⲏⲧ ⲉⲣⲟⲥ ⲉ́ϣⲱⲡⲉ ⲁⲥⲱ́ⲥ̄ⲕ̄ ⲥⲛⲁⲣ̄ ⳨ ⲝ̄ ⲛ̄ⲧⲉⲥⲗⲟ ⲉϣⲱⲡⲉ ⲛ̄ⲡⲉⲥⲱⲥ̄ⲕ̄ (57) ⲥⲛⲁⲣ̄ ⳨ ⲓ̄ ⲉ̄ⲓ̄ ⲉⲡⲉϩⲟⲩⲟ ⲉⲛⲁⲓ ⲧⲉⲥⲉⲓ ⲉϩⲣⲁⲓ ⲁⲛϫⲟⲛⲧ̄ⲥ̄ ⲅⲁⲣ ⲁⲛϭⲏⲛⲧ̄ⲥ̄ ⲙ̄ⲙⲉ ⲉⲕϣⲁⲛϯ ⲉⲣⲟⲥ ⲥⲛⲁⲉⲓ ⲙⲁⲩⲁⲥ

(53) Un abcès dans les yeux ou sur le corps de l'homme, pour cela : céruse, alun, vitriol jaune, (54) cinabre; si tu n'as pas de cinabre, mets de l'encre à sa place; broie avec du vinaigre; laisse (55) au soleil pendant trois jours, puis broie de nouveau; fais-en une poudre ou un plumasseau de la (56) dimension de l'abcès, que tu placeras sur lui. S'il tarde, il restera soixante jours sans guérir; s'il ne tarde pas (57), il mettra dix jours ou davantage pour aboutir. Nous avons expérimenté ce remède et l'avons reconnu parfait. Si tu l'emploies pour un abcès, il s'en ira de lui-même.

Ligne 53 [1]. — ⲇⲓⲁ ⲧⲟⲩⲇⲟⲩ, *διὰ τοῦτο*.
Ligne 53 [2]. — ⲥⲧⲉⲡⲧⲉⲣⲓⲁⲥ, *σlυπlηρία*.
Ligne 53 [3]. — ⲙⲓⲥⲉⲟⲥ, *μίσυ* (voir p. 127, form. XXV, 51, rem. 3).
Ligne 54 [4]. — ⲕⲉⲛⲛⲁⲃⲉⲣⲉⲟⲥ, *κιννάβαρι* (Dioscoride, V, 109).
Ligne 54 [5]. — ⲙⲉⲗⲁⲛⲉ, *μέλαν*, *atramentum*; ⲡⲙⲉⲗⲁ المداد (*scalæ* n° 43, fol. 33, v°, l. 7, et n° 44, fol. 66, r°, 2° col., l. 25; Kircher, p. 141[1]). Le nom de l'encre, en bohaïrique, est ⲡⲓϫⲫⲏⲟⲩⲧ (Kircher, p. 141). L'encre de Koufa, ⲁⲃⲓⲣⲟⲛ مداد كوفى, figure dans la nomenclature des drogues fournie par la *scala* bohaïrique (Kircher, p. 188). Les différentes sortes d'encres étaient classées parmi les médicaments chauds et dessiccatifs, sauf celle de l'Inde qui, d'après Paul d'Égine, avait des propriétés réfrigérantes[2]. Il existait de nombreuses recettes pour la fabrication de l'encre. L'une est donnée par Dioscoride (V, 182); une autre se trouve au papyrus V de Leyde[3].
Ligne 55 [6]. — ⳨ est le signe abréviatif du mot *ἡμέρα* (voir plus haut, p. 16, § VI).
Ligne 57 [7]. — ⲅⲁⲣ, *γάρ*.

[1] Kircher rend inexactement ce mot par «papyrus».
[2] Cf. Oribase, *Coll. méd.*, XV, 1, 27; t. II, p. 718; Ibn al-Baïṭâr, n° 2098.
[3] M. Berthelot, *Coll. des anc. alchim. grecs*, introd., p. 12.

XXVII

(58) Ⲟⲙⲉⲟⲥ ⲟⲛ ⲕⲉⲙⲏϩⲉ ⲩ̄ⲟ̄ⲩ̄ ⲁ̄ ⲭⲁⲣⲕⲟⲥ ⲁ̄ ⲥⲧⲉⲡⲧⲉⲣⲓⲁⲥ ⲁ̄ ⲡⲃⲝⲝ≡ ⳁ ⲑⲛⲟⲟⲩ ⲕⲁⲗⲱⲥ ⲭⲣⲱ

(58) Semblable encore, autre abcès : verdet une (partie), cuivre une (partie), alun une (partie), gomme 1/2 (partie); broie-les bien; emploie.

Ligne 58 [1]. — ⲩ̄ⲟ̄ⲩ̄, *ἰός*.
Ligne 58 [2]. — ⲭⲁⲣⲕⲟⲥ, *χαλκός*.
Ligne 58 [3]. — ⲡⲃⲝⲝ≡, ⲕⲏⲙⲙⲉ.

XXVIII

(59) Ⲟⲙⲉⲟⲥ ⲟⲛ ⲕⲉⲙⲏϩⲉ ⲕⲁⲛⲑⲁⲣⲓⲥ ⲇ̄ ⲭⲁⲣⲕⲓⲧⲉⲟⲥ ⲇ̄ ⲭⲭ ⲇ̄ ⲡⲗⲝ≡ⲗⲱ ⲇ̄ ⲑⲛⲟⲟⲩ ϩⲓ ϩⲏⲙ̄ϫ ⲥⲉϩⲥⲱϩⲟⲩ ⲛ̄ⲧϭⲟⲧ ⲛ̄ⲧⲙⲏϩⲉ ⲥⲛⲁⲉⲓ ⲉϩⲣ[ⲁⲓ]

(59) Semblable encore, autre abcès ; cantharide quatre (parties), vitriol blanc quatre (parties), verdet quatre (parties); broie-les avec du vinaigre; frictionnes-en la région de l'abcès; il aboutira.

Ligne 59 [1]. — ⲕⲁⲛⲑⲁⲣⲓⲥ, *κανθαρίς* (Dioscoride, II, 61).
Ligne 59 [2]. — ⲭⲁⲣⲕⲓⲧⲉⲟⲥ, *χαλκῖτις* (voir p. 127, form. XXV, 51, rem. 3).
Ligne 59 [3]. — ⲭⲭ, ⲩⲟⲩ, *ἰός*.
Ligne 59 [4]. — ⲡⲗⲝ≡ⲗⲱ, ⲕⲟⲙⲉⲟⲥ, *κόμμι*.

XXIX

(60) Ⲟⲝⲩⲣⲟⲛ ⲉⲧⲃⲉ ⲧⲙⲏϩⲉ ⲕⲁⲇⲙⲓⲁⲥ ⳽ ⲇ̄ ⲁⲛⲓⲕⲁⲙ ⲉϥⲟⲩⲱⲧ[1] ⳽ ⲃ̄ ⲭⲁⲣⲕⲓⲧⲉⲟⲥ ⲉϥⲟⲩⲱⲧ ⳽ ⲃ̄ ⲩⲟⲩ ⳽ ⲃ̄ (61) [. . . . . ϯ ⲉⲣⲟ]ⲥ ⲥⲁⲃⲱϭⲉ ⲉϩⲣⲁⲓ

(60) Poudre pour l'abcès : cadmie quatre drachmes, vitriol bleu frais deux drachmes, vitriol blanc frais deux drachmes, verdet deux drachmes, (61). ; [applique-lui], il aboutira.

Ligne 60 [1]. — ⲕⲁⲇⲙⲓⲁⲥ, *καδμία*. Le manuscrit donne également les variantes ⲕⲁⲧⲙⲓⲉ, ⲕⲁⲧⲙⲓⲁⲥ, ainsi que les formes arabes ⲁⲕⲗⲏⲙⲓⲁ, ⲉⲕⲗⲏⲙⲓⲁ (اقليميا; form. XLV, 82, et XLVI, 85). La cadmie des anciens était un sublimé métallique que l'on recueillait sur les parois, la voûte et l'orifice supérieur des fourneaux servant à la fonte du cuivre et de

[1] Le bas des lettres, depuis le ⲇ du mot ⲕⲁⲇⲙⲓⲁⲥ, est détruit.

quelques autres métaux (Dioscoride, V, 84; Pline, XXXIV, 22, 1). J'ai eu l'occasion d'en parler à propos de la tutie (p. 95 et seq.). Elle ne doit pas être confondue ici avec la cadmie fossile (calamine), minerai dont on tirait le laiton. Il y avait diverses espèces de cadmies, entre autres, celle d'or et celle d'argent. La première entre dans la composition de plusieurs remèdes qui figurent dans ce traité (form. XLV, 82; XLVI, 85; LII, 99).

M. H. Joachim[1] traduit par «Galmei» (calamine, cadmie) un nom de drogue [hiéroglyphes], [hiéroglyphes], [hiéroglyphes], du papyrus Ebers (LIX, 4, 19; LXI, 5; LXXIX, 21; XCV, 6) et du papyrus Hearst (VIII, 8; XV, 9). Brugsch[2] le compare au ptolémaïque [hiéroglyphes], qu'il donne comme identique à [hiéroglyphes], *stibium*, ce qui semble résulter en effet d'un texte du temple de Dendérah. Un porteur d'offrandes tient en mains des vases renfermant du [hiéroglyphes]; l'inscription gravée près de cette figure dit : [hiéroglyphes][3] «il t'amène le pays de Monditi, joyeux, avec du *ḥetem* pour augmenter la vision de tes yeux». Dans l'inscription symétrique, [hiéroglyphes] est remplacé par [hiéroglyphes][4]; le lieu de production est le même dans les deux cas. Toutes les apparences sont donc en faveur du rapprochement suggéré par Brugsch. Mais il ne peut être question d'assimiler le [hiéroglyphes] au [hiéroglyphes], si le premier terme désigne l'antimoine. En effet, le [hiéroglyphes] et le [hiéroglyphes] sont certainement des substances différentes, car ils entrent ensemble dans la composition d'un même remède au papyrus Ebers (LIX, 4; LXI, 5; cf. *Papyrus Hearst*, XV, 9).

Les vieux médecins égyptiens se servaient du *ḥetem* pour traiter les affections des yeux (*Pap. Ebers*, LIX, 4, 19; LXI, 5), les affections des seins (*ibid.*, XCV, 6) et pour [hiéroglyphes], [hiéroglyphes] les veines, [hiéroglyphes] (*ibid.*, LXXIX, 21; *Pap. Hearst*, VIII, 8; XV, 9). Les Grecs et les Latins, ainsi que les Arabes, utilisaient la cadmie surtout dans les topiques ophtalmiques et pour les ulcères. Je n'ai pas connaissance qu'ils en fissent usage dans les autres cas où les thérapeutes de l'antiquité pharaonique préconisaient l'emploi du *ḥetem;* de plus, la calamine (*καδμεία λίθος*) n'a jamais été administrée à l'état natif, Pline est formel sur ce point (XXXIV, 22, 1). Ces réserves faites, l'identification proposée par M. Joachim reste vraisemblable, à la condition, toutefois, de voir dans le [hiéroglyphes] non pas la calamine (Galmei), mais la cadmie des fourneaux (Ofenbruch).

Ligne 60 [2]. — ⲁⲛⲓⲕⲁⲙ ⲉϥⲟⲩⲱⲧ. ⲁⲛⲓⲕⲁⲙ (var. ⲁⲛⲓⲅⲁⲙ, form. CX, 236) est, comme nous l'avons vu plus haut (p. 127, form. XXV, 51, rem. 3), le synonyme copte de ⲕⲁⲗⲁⲕⲁⲛⲑⲟⲥ, *χάλκανθος*.

L'épithète ⲉϥⲟⲩⲱⲧ jointe à ce nom, ainsi qu'il l'est, dans la même formule, au nom du vitriol blanc[5], ne doit pas être prise dans le sens de *viridis*, mais dans celui de *recens*. Il y avait, dans certains cas, intérêt à employer les vitriols frais, car ils se modifiaient en vieillissant : c'est ainsi que le vitriol blanc se transformait en sôri[6] ou en colcothar[7].

[1] *Papyros Ebers*, p. 89 et *passim*.
[2] *Dictionn. hiérogl.*, suppl., t. VI, p. 869.
[3] J. Dümichen, *Geogr. Inschriften*, t. II, pl. LXXIII, 6.
[4] *Ibid.*, pl. LXXII, 6. L'emploi d'un synonyme se constate également pour la cornaline [hiéroglyphes] (*ibid.*, pl. LXXII, 5), appelée [hiéroglyphes] dans le texte parallèle (*ibid.*, pl. LXXIII, 5).
[5] Nous trouverons plus loin le ⲙⲓⲥⲉⲟⲥ ⲉϥⲟⲩⲱⲧ (form. CXLII, 288).
[6] Pline, XXXIV, 29.
[7] Cf. M. Berthelot, *La chimie au moyen âge*, t. II, p. 44, note 6, et p. 124.

XXX

(62) [.......................................] ⲑⲛⲟⲟⲩ ⲟⲩ-ⲱϣ̄ⲙ ϩⲓ ⲉϥⲓⲱ ⳁ ⲛⲁϥ ⲧⲉϥⲟⲩⲱ[ⲙ ⲟⲩⲇⲱⲕⲓ]ⲙⲱⲛ [ⲡⲉ]

(62) ....; broie-les; mélange avec du miel; fais-le-lui manger. [C'est un (remède) éprou]vé.

Ligne 62. — ⲟⲩⲇⲱⲕⲓⲙⲱⲛ ⲡⲉ, *δόκιμος*. Ce passage est restitué d'après les formules CXXII, 258, et CCXXVI, 405.

XXXI

(63) [.......................................] ⲁ̅ ⲛⲉϩ ⲙⲉ ⲡⲉϥⲣⲱϣⲉ ⲛ̄ⲏⲣⲡ̄ (64) [...................................... ..ⲭⲣ]ⲱ

(63) ....un....., huile fine, quantité suffisante de vin, (64).......................[em]ploie.

XXXII

(64) ⲕⲉⲟⲩⲁ ⲟⲛ ⲫ≡ⲕⲙ≡ ⲉϥⲑⲛⲏⲩ ⳁ ⲉⲣⲟⲟ[ⲩ.........

(64) Autre encore : cumin broyé; applique-leur..........

Ligne 64. — ⲫ≡ⲕⲙ≡, ⲧⲉⲡⲛⲉ.

CORPS DU MANUSCRIT.

XXXIII

(65) [ⲑ[1]......................................(66) ⲑⲛⲟⲟⲩ ϩⲓ ϩⲏⲙ̄ⲝ ⲕ[ⲁⲁ[2]]ⲩ ϣⲁⲛⲧⲉ[ⲩϣⲟⲟⲩⲉ.....................

(65) ....; (66) broie-les avec du vinaigre et laisse-les jusqu'à ce qu'[ils soient secs................ ......

[1] Le bas de l'ornement de la lettre est visible.
[2] Ces deux lettres étaient encore lisibles lorsque j'ai copié le manuscrit.

XXXIV

(67) Ⲱⲁ ⲉϥⲣ̄ⲙⲏ ⲛ̄ⲥⲛⲟϥ ⲗⲏⲙ≡ ⲛ̄ⲱⲥⲁ̄ⲗⲕ ⲁ̄ ⲧⲣⲁ[ⲕⲁⲕⲁⲛⲑⲏⲥ . . .
. . . .

(67) Quelqu'un qui urine le sang : alun rond, gomme adra[gante . . . .
. . . .

Ligne 67 [1]. — ⲗⲏⲙ≡ ⲛ̄ⲱⲥⲁ̄ⲗⲕ, ⲟⲃⲛⲉ ⲛ̄ⲥⲓⲱ̄ⲡ. Dioscoride (V, 122) nous apprend que parmi les nombreuses espèces d'alun trois seulement servaient en médecine : le lamelleux, le rond et l'humide. Déjà, Hippocrate (*Des plaies*, § 18, t. VI, p. 423; *Des maladies des femmes*, I, § 75, t. VIII, p. 167) n'en cite que trois sortes pour le même usage, dont deux portent le nom de leur pays de provenance : le lamelleux, *σχίστος*, celui de Mélos *μηλείη*, le *melinum* de Pline (XXXV, 52, 6), et celui d'Égypte, *αἰγυπτίη*[1]. Les aluns médicinaux signalés par Pline (*loc. cit.*) sont les mêmes que ceux que Dioscoride mentionne : le *schistos* (*σχίστος*) ou *trichitis* (*τριχῖτις*, alun capillaire) formé de filaments blanchâtres et qui est comparable à notre alun de plume; le *strongyle* (*στρογγύλη*), de forme globuleuse, semblable à la pierre ponce et percé de trous comme une éponge, «*pumicosum et foraminum fistulis spongiæ simile*», que l'on calcinait sur des charbons jusqu'à ce qu'il fût réduit en cendres avant de l'employer; enfin l'alun liquide, *alumen liquidum* (*ὑγρά*). Chez les médecins arabes, la tradition ancienne persiste. Avicenne (liv. II, p. ٢٥٨), dans sa notice sur l'alun, شب, se réfère à Dioscoride et se borne à énumérer les espèces dont parle celui-ci : المشقق ou يمانى, le fissile ou du Yémen, qui est blanc, الرطب l'humide, et المدحرج le rond. Ibn al-Baïṭâr (n° 1279) n'apporte aucun renseignement inédit; il reproduit sans plus des extraits de Dioscoride et de Galien.

Par une coïncidence qui n'est peut-être pas fortuite, notre traité fournit également, à côté de la mention de l'alun sans épithète, ⲥⲧⲉⲡⲧⲉⲣⲓⲁⲥ, ⲟⲃⲛⲉ, le nom de trois variétés, qui sont les suivantes : ⲟⲃⲛⲉ ⲛ̄ⲥⲓⲱ̄ⲡ (dans la formule que nous étudions ici), ⲟⲃⲛⲉ ⲛ̄ⲗⲁⲥ (form. CXXXVIII, 282) et ⲟⲃ̄ⲛ ⲛ̄ⲥⲏϥⲉ (form. CLXXVII, 338). Il est vraisemblable qu'elles aient un rapport plus ou moins étroit avec celles dont il vient d'être question. Les *scalæ* donnent deux autres noms, ⲥⲧⲩⲯⲓⲛ (Kircher, p. 204) et ⲥⲁⲣⲁⲕⲟⲡⲡⲁⲕⲟⲥ (*scalæ* n° 43, fol. 33, v°, l. 5, et n° 44, fol. 66, r°, 2° col., l. 19), accompagnés de la même glose arabe شب يمانى «alun yéménien», qui désigne une espèce connue, l'alun fissile, appelée مشقق par Avicenne, et qui rentre par conséquent, presque à coup sûr, dans l'une des catégories citées dans notre manuscrit. Malheureusement, il n'y a rien à tirer de ces dénominations pour l'identification des termes spéciaux employés dans celui-ci. ⲥⲧⲩⲯⲓⲛ est emprunté au grec *στύψις*,

[1] L'alun d'Égypte et celui de l'île de Mélos étaient les plus estimés suivant Dioscoride et Pline. Hippocrate (*Des plaies*, § 18, t. VI, p. 422) cite encore l'alun-calcite, *χαλκῖτις στυπτηρίη*; mais Galien (*Explic. vocum Hippocr.*) expose que cette dénomination a le même sens que *χαλκῖτις*. Cette substance correspond donc au vitriol blanc, probablement ici un sulfate d'alumine (voir p. 127, note 5), ou à l'alun liquide, qui est de nature analogue.

qui a le sens de «matière astringente» et se rapporte aussi à l'action de fixer la teinture au moyen d'un caustique. L'alun servait en effet, dès les temps anciens, comme mordant pour teindre la laine (Pline, XXXV, 52, 1). Quant au mot ⲥⲁⲣⲁⲕⲟⲡⲡⲁⲕⲟⲥ, qui est évidemment d'origine grecque comme le premier, je crois qu'il est écrit pour *σαρκοφάγος* (*λίθος*), nom d'une pierre lamelleuse provenant d'Assos, en Troade, et qui avait la réputation de consumer les chairs (Pline, XXXVI, 27; cf. Dioscoride, V, 141). Il rappellerait, dans l'acception qui lui est attachée par la *scala* ṣa'îdique, le fait que l'on se servait de l'alun pour détruire les végétations et les fongosités des plaies et des ulcères.

Voyons maintenant quelle relation il peut y avoir entre l'ⲟⲃⲛⲉ ⲛ̄ⲥⲓⲱ̄ⲡ, l'ⲟⲃⲛⲉ ⲛ̄ⲗⲁⲥ, l'ⲟⲃ̄ⲛ ⲛ̄ⲥⲏϥⲉ et les espèces classiques d'alun.

Le mot ⲥⲓⲱ̄ⲡ est probablement le même que l'on rencontre dans le manuscrit alchimique de Sohag sous la forme ⲥⲓⲱ̄ϥ[1]. Le passage où celui-ci intervient est ainsi conçu : ϭ[ⲟⲡ ⲛ]ⲁⲧⲧⲟⲗⲕ ϭⲁ·ϥ (?) ⲉⲃⲟⲗ : ⲗⲁϥ ⲉⲥⲓⲱ̄ϥ ⲥⲓϥ. Il est aisé d'en saisir l'esprit, mais non de le rendre à la lettre. Le talc (ⲁⲧⲧⲟⲗⲕ, الطلق) subit une première préparation dont il est impossible de définir la nature, le verbe qui en fixe le sens, ϭⲁ·ϥ (?) ⲉⲃⲟⲗ, étant défiguré par une lacune; puis on en fait un ⲥⲓⲱ̄ϥ ⲥⲓϥ. Stern a rapproché ⲥⲓϥ de l'arabe سفّ, *pulver*[2]. Il se peut qu'il ait raison. En ce cas, il y aurait quelque chance pour que ⲥⲓⲱ̄ϥ, dont il ne dit rien, fût également arabe. Je ne lui ai pas trouvé d'ailleurs de correspondant graphique dans cette langue. En tout état de cause, on ne peut faire la preuve que ⲥⲓⲱ̄ϥ et ⲥⲓϥ appartiennent plutôt à l'arabe qu'au copte. Quelle que soit du reste l'opinion que l'on ait sur ce point particulier, la conclusion à laquelle le sens général de la phrase conduit est que ⲥⲓⲱ̄ϥ indique non pas une espèce déterminée de talc, mais la forme que cette matière recevait à la suite de manipulations de laboratoire. Il peut en être de même de l'ⲟⲃⲉⲛ ⲛ̄ⲥⲓⲱ̄ⲡ, à moins que celui-ci n'ait tiré son nom du fait qu'on le recueillait à l'état natif sous la forme appelée ⲥⲓⲱ̄ϥ et qui, ici, est donnée artificiellement au talc. En l'absence de renseignements plus précis, il faut renoncer à identifier l'ⲟⲃⲛⲉ ⲛ̄ⲥⲓⲱ̄ⲡ par la voie directe. Ce n'est qu'après avoir reconnu la nature de l'ⲟⲃⲛⲉ ⲛ̄ⲗⲁⲥ et de l'ⲟⲃ̄ⲛ ⲛ̄ⲥⲏϥⲉ, et en procédant par élimination, que l'on aura quelque chance de le classer.

L'épithète ⲛ̄ⲗⲁⲥ jointe au mot ⲟⲃⲛⲉ a un sens très limité. Elle peut être rapprochée du substantif ⲗⲁⲥ *lingua*, ou encore du verbe ⲗⲉⲥ *conterere, frangere*, et considérée comme un synonyme de ⲉⲧⲗⲁⲥ *contusus*. Dans le premier cas, ce serait l'«alun en langue» ou «en forme de langue», idiotisme qui suggérerait l'idée de l'alun lamelleux ou schisteux; dans l'autre hypothèse, on devrait y voir l'alun concassé. J'inclinerai plutôt à croire qu'il s'agit de l'alun schisteux.

L'espèce dite ⲥⲏϥⲉ n'est pas plus facile à définir que celle nommée ⲥⲓⲱ̄ⲡ. Les valeurs de ⲥⲏϥⲉ sont nombreuses : *calamus, arundo, tibia, crus, gladius, culter;* aucune prise dans le sens propre ne convient à l'alun. Il est probable que nous avons affaire, de même que pour les précédents noms, à une expression technique qui, comme tant d'autres, nous est restée inconnue jusqu'à présent. Le plus sûr est donc de rechercher si dans les documents de date antérieure et de matière analogue, il ne se trouve pas quelque forme susceptible d'être

[1] *Zeitschrift*, t. XXIII (1885), p. 108 (VIII, 16).
[2] *Op. cit.*, p. 119.

rapprochée de celle-ci. Les manuscrits médicaux et le papyrus magique de Londres-Leyde ne renferment aucun mot qui lui soit comparable. Par contre, le long texte du temple de Dendérah où sont décrites les fêtes célébrées en l'honneur d'Osiris pendant le mois de Khoiak fournit, sous différentes variantes orthographiques, plusieurs exemples d'un verbe (1), (2), (3) qui, s'il a survécu en copte, a dû aboutir à une graphie telle que ⲥⲏϥⲉ. Le sens en est certain : «humecter, humidifier, mouiller, imbiber» : «eau du nome Atî et du Bassin sacré, deux *hin* 1/2; imbiber trois *kha* 1/3 de régimes de dattes avec elle»; «*hin* de dattes, un; *hin* de gâteaux *šaï*, quatre; *hin* d'eau, deux 1/2; les imbiber», c'est-à-dire, comme l'a fort bien compris M. Loret «employer cette eau pour humecter les dattes et la pâte de gâteau(4)»; «le quinzième jour, couper l'huile avec de l'eau». Dans les recettes de parfumeries inscrites sur les parois du *Laboratoire* du temple d'Edfou, le même verbe revient avec fréquence. (5) «piler dans un mortier; mouiller avec du très bon vin, 1/2 *qad;* sceller ce mortier avec le cachet du Hirsešta ou du prêtre divin»; (6) «lui ajouter encens sec de première qualité, un *ten*, trois *qad* 1/3; humecter avec du vin, trois *qad* 1/3». (7) «leur ajouter le *kyphi* humide». La valeur de ressort on ne peut plus clairement de la phrase suivante : (8) «Bouto, également Assouan, avec le vin nouveau qu'elles renferment, pour imbiber l'*anti aouiša*, pour arroser le styrax, pour amollir tous les aromates du pays de Pouanit».

Si, comme il y a lieu de le supposer, ⲥⲏϥⲉ dérive de , , l'ⲟⲃⲛ̄ ⲛ̄ⲥⲏϥⲉ serait une matière molle ou pâteuse qui pourrait être identifiée avec l'alun liquide ou «mou», «humide», رطب, comme l'appelle Avicenne(9). L'ⲟⲃⲛⲉ ⲛ̄ⲗⲁⲥ étant d'autre part fort probablement l'alun schisteux, ainsi que j'ai essayé de l'établir, l'ⲟⲃⲛⲉ ⲛ̄ⲥⲓⲱⲡ̄ correspondrait à la troisième espèce citée par les auteurs anciens, l'alun rond.

Ligne 67 [2]. — ⲧⲣⲁⲕⲁⲕⲁⲛⲑⲏⲥ, *τραγάκανθα* (Dioscoride, III, 20; Théophraste, *Hist. plant.*, IX, 1, 3). Le mot est rétabli d'après la formule CVI, 217. Cf. ⲧⲣⲁⲕⲁⲛⲑⲉ الكثيرا (Kircher, p. 182). On le trouve également sous la forme arabe, avec ou sans l'article, ⲁⲣⲭⲓⲑⲓⲣ̄ⲍ (form. CCXXXVII, 420), ⲭⲓⲑⲓⲣ̄ⲍ (form. CLXXVI, 336 et *passim*).

(1) J. Dümichen, *Geogr. Inschriften*, t. II, pl. XXIII, 134.
(2) *Ibid.*, pl. XXV, 146.
(3) *Ibid.*, pl. XXVI, 154.
(4) V. Loret, *Les fêtes d'Osiris au mois de Khoiak*, dans le *Rec. de trav.*, t. V, p. 96.
(5) É. Chassinat, *Le temple d'Edfou*, t. II, p. 221.
(6) *Ibid.*, p. 223; cf. p. 203, 211 et 229.
(7) *Ibid.*, p. 212.
(8) *Ibid.*, p. 218.
(9) Dans l'*Arabicum nominum interpretatio* publiée par Andrea Alpago, à la suite de la traduction des œuvres d'Avicenne de Costa et Monge, t. II, p. 412, on en trouve la description suivante : «*Alumen humidum apud Arabes est species aluminis albi coloris sicut cerusa, aut lac, et est fluidem non petrosum*». Berthelot (*Coll. des anc. alchim. grecs*, introd., p. 237) suppose qu'il s'agit d'une solution de sulfate d'alumine plus ou moins pur.

XXXV

(68) ϥⲁⲙϣⲁⲣ ⲉⲧⲣⲉⲥⲕⲁϩⲕ̄ ⲥⲓⲗⲓⲕⲟⲩ ⲁ̄ ⲗⲩⲑⲁⲣⲕⲩ[ⲣⲟⲩ..... ....

(68) Ulcère rongeant(1), pour le faire cesser : minium une (partie), lithar-[ge.....................

Ligne 68. — ⲥⲓⲗⲓⲕⲟⲩ, *σίρικον*, *σήρικον*, سليقون, سيليقون, سريقون, زارقون. Les anciens ont donné indifféremment le nom de séricon à des oxydes rouges de fer (rubrique, sanguine)(2) et de plomb (minium)(3). Ils ont également assimilé cette substance au sandyx(4), qui se confond lui-même avec le minium(5) ou désigne, d'après Strabon (XI, 14), un corps minéral de la couleur de la pourpre, qui se rencontre dans les mines d'or de l'Arménie(6). Dans quelques textes, le séricon est identifié avec le *σῶρυ* (vitriol rouge, sulfate de fer basique le plus souvent mélangé à de l'oxyde de cuivre(7)), en raison sans doute de la ressemblance qu'il y avait entre eux(8). Le manuscrit syriaco-arabe du British Museum porte en marge d'une recette pour la préparation du séricon la mention «vitriol rouge»(9). Cette diversité d'attributions tient certainement au fait, signalé par Berthelot(10), que, dans l'antiquité et au moyen âge, nombre de matières minérales de couleur rouge, telles que les oxydes de fer et de plomb, les sulfures de mercure et d'arsenic, ont été souvent confondues sous le même nom, celui de *μίλτος*, par exemple, ou de *rubrica*, son synonyme latin(11). Le terme *σίλικον* reçut un sens analogue.

Pline rapporte que le séricon (*syricum*) servait à sophistiquer le cinabre (XXXIII, 40, 3) et qu'on le préparait en mélangeant la sinopis(12) et le sandyx(13) (XXXV, 24). Un passage mutilé

(1) Voir p. 108, form. XX, 43, rem. 1.
(2) M. Berthelot, *La chimie au moyen âge*, t. II, p. 8, note 4, et p. 10.
(3) *Ibid.*, p. 12, note 4, et p. 161.
(4) *Ibid.*, p. 331.
(5) Dioscoride, V, 103.
(6) Probablement la sandaraque ou réalgar, cf. Pline, XXXIV, 55.
(7) Voir plus haut, p. 127, form. XXV, 51, rem. 3.
(8) M. Berthelot, *op. cit.*, t. II, p. 8, note 4.
(9) *Ibid.*, t. II, p. 147; cf. p. 200. La formule concerne bien en effet un vitriol.
(10) *Coll. des anc. alchim. grecs*, introd., p. 261.
(11) Cf. Pline, XXXIII, 38. Le mot *minium* fut dans le même cas. Considéré d'abord comme synonyme de *κιννάβαρι* (Pline, *loc. cit.*), il fut bientôt employé pour désigner la plupart des substances minérales rouges, sans distinction de nature, et finit par aboutir au sens qu'il a conservé de nos jours.
(12) Rubrique, oxyde de fer.
(13) Oxyde de plomb. Le sandyx était obtenu par la calcination de la céruse; cf. Dioscoride, V, 103. C'est un véritable minium. Pline (XXXV, 23) signale encore qu'on le fabriquait en brûlant à parties égales de la fausse sandaraque (céruse calcinée) et de la rubrique (oxyde de fer). Ce produit peut être comparé au minium employé par les modernes pour peindre le fer et qui contient dans la proportion de 6 à 4 du minium et de l'oxyde magnétique (cf. M. Berthelot, *Coll. des anc. alchim. grecs*, introd., p. 262).

du livre IXe de Zosime, qui nous a conservé quelques fragments des formulaires de l'alchimie égyptienne, dit que si l'on brûle de la céruse avec du . . . . . (mot détruit [1]), il se produit ce que l'on appelle du séricon [2]. Le traité d'alchimie syriaco-arabe, déjà cité, où figure la recette précédente, nous apprend encore que lorsqu'on dissout le plomb au moyen du vinaigre pour obtenir de la céruse (ψιμύθιον), s'il y a excès de plomb, il se forme du séricon [3].

Il semble que les Orientaux aient rapproché plus spécialement le séricon du minium. C'est en ce sens qu'Ibn al-Baïṭâr résume la question, en termes fort précis d'ailleurs, à l'article اسرنج (n° 74) : «chez les peuples du Maghreb, dit-il, parlant du minium, c'est le *silîqoûn* (سليقون, σίρικον) ou *zarqoûn* (زرقون). On lui donne en grec le nom de *sandoûqs* (سندوقس, σάνδυξ).» ʿAbd ar-Razzâq (p. ١٠٨) confirme que le séricon était tiré du plomb : صرفان هو الرصاص الاسود ومنه يعمل الزارقون «Ṣarafân : c'est le plomb, et c'est avec lui que se fait le *zârqoûn* [4]».

En présence des sens variables du mot séricon nous devons surtout nous référer, dans le cas présent, à la définition adoptée par les savants arabes de l'époque la plus proche de notre manuscrit. Celle que donne Ibd al-Baïṭâr a vraisemblablement les meilleures chances de correspondre à la conception copte. Elle est corroborée en effet par la *scala* bohaïrique, qui mentionne le séricon sous les noms de ⲥⲉⲗⲓⲕⲟⲛ, ⲗⲓⲕⲁⲛⲟⲛ, transcrits par سيلقون (Kircher, p. 204), glose qui démontre de plus que l'identification considérée par Ibn al-Baïṭâr comme particulière au Maghreb était également reconnue en Égypte.

XXXVI

(69) ⲕⲉⲟⲩⲁ ⲟⲛ ⲥⲓⲗⲓⲕⲟⲩ ⲏ̅ ⲙⲟⲩⲗⲁϩ ⲏ̅ ⲛⲉϩ ⲙ̄[ⲙⲉ. . . . .

(69) Autre encore : minium huit (parties), cire huit (parties), huile fi[ne. . . . .

Il s'agit probablement, comme le montre l'adjonction de la cire et de l'huile au minium, d'un remède appliqué sous forme d'emplâtre. La présence de la litharge dans la précédente recette paraît indiquer également un médicament de même nature. Le minium entre dans la composition de quelques formules du *Codex* moderne (emplâtres, onguents ou trochisques) pour le traitement de certaines dermatoses graves.

Je pense que nous avons affaire, dans les deux cas, à des formules d'emplâtres adoucissants du genre de ceux que les Grecs nommaient λιπαραί. Celse (V, 19, 25) en donne une recette comparable. Elle contient du minium et de la litharge, comme ici, ainsi que de la cire, de l'axonge et quatre jaunes d'œufs.

[1] Probablement la sinopis.
[2] M. Berthelot, *La chimie au moyen âge*, t. II, p. 299.
[3] M. Berthelot, *op. cit.*, t. II, p. 10.
[4] Le manuscrit traduit par le Dr Leclerc remplace زارقون par سريقون (= سليقون), ce qui confirme la synonymie indiquée par Ibn al-Baïṭâr.

XXXVII

(70) [ⲟⲩⲡⲗ]ⲏⲅⲏ [1] ⲛ̄ⲁⲥ ⲉⲧⲣⲉⲥϣⲟⲟⲩⲉ ⲃⲁϣⲟⲩϣ ⲉϥϣⲟⲟⲩⲉ ⲛ̄ⲉϥ[. . . .] ⲏ̅ ⲗⲓⲑⲁⲗⲕⲩⲣⲟⲛ ⳨ ⲇ̅ [2] [. . . . . (71) ⲑⲩⲛ ⲁⲡⲉⲣⲟⲛ ⳨ ⲃ̅ ⲑⲛⲟⲟⲩ ⲕⲁⲗⲱⲥ ϩⲓ ⲏⲣⲡ̅ ⲛ̄ⲅ ⲭⲣ[ⲱ ⲉⲣⲟ]ⲟⲩ ϣⲁⲩϣⲟⲟⲩⲉ

(70) [Pl]aie ancienne, pour la faire sécher : rue sèche. . . . . . huit. . . . . ., litharge quatre drachmes, ... , (71) soufre natif deux drachmes; broie-les bien avec du vin; emploie pour les plaies anciennes, elles sécheront.

Ligne 70 [1]. — ⲗⲓⲑⲁⲗⲕⲩⲣⲟⲛ, λιθάργυρος (Dioscoride, V, 102). Le nom copte de la litharge, d'après la *scala* n° 43 (fol. 34, r°, l. 1), est ⲁⲥⲁⲗⲁⲃⲟⲧⲓⲟⲛ. La *scala* bohaïrique (Kircher, p. 205) donne pour le même nom l'orthographe grecque déformée ⲑⲁⲣⲕⲓⲣⲟⲛ.

Ligne 71 [2]. — ⲑⲩⲛ ⲁⲡⲉⲣⲟⲛ, θεῖον ἄπυρον; cf. ⲇⲓⲟⲛ ⲁⲡⲉⲣⲟⲛ, *Pap. mag. de Londres-Leyde*, v°, IX, 6 (Dioscoride, V, 123; Pline, XXXV, 50). L'expression copte correspondante se trouve au manuscrit du Vatican (form. XV, XVI et XVII) : ⲑⲏⲛ ⲛ̄ⲁⲧⲱϣ̄ⲙ, et ϩⲏⲛ ⲉⲙⲡⲁⲧⲟⲩⲁϣⲙⲉϥ (form. XXXIX).

Le soufre apyre est mentionné dans les *scalæ*, où son nom est diversement traduit. A la *scala* n° 43 (fol. 34, v°, l. 2), ⲑⲉⲟⲩ ⲁ̀ⲡⲉⲗⲟⲩ (θεῖον ἄπυρον) est rendu par كبريت عراق. La glose arabe pourrait signifier ici «soufre de l'Irâq» [3]. C'est évidemment la variété désignée dans notre manuscrit (form. CIX, 227) sous le nom de ⲭⲓⲡⲣⲓⲑ ⲁⲥⲃⲁⲣ ⲉⲣⲁⲕⲓ, transcription de l'arabe كبريت اصفر عراق. Toutefois, il est peu probable que l'épithète عراق, dans l'un et l'autre de ces exemples, rappelle la provenance de cette espèce de soufre, car l'expression عراق se rencontre dans le même lexique (fol. 34, r°, l. 19) associée au mot ورد «Rose» pour traduire le mot ⲣⲱⲧⲟⲛⲟⲛ : ⲣⲱⲧⲟⲛⲟⲛ ورد عراق. Le ⲣⲱⲧⲟⲛⲟⲛ est compris dans la liste des huiles aromatiques, ce qui induirait à le comparer au ῥόδινον «huile rosat» ou «onguent à la rose» des Grecs, si cette substance ne figurait à la ligne précédente : ⲉⲗⲁⲓⲟⲩⲣⲱⲧⲟⲛ دهن ورد (cf. ⲣⲱⲇⲟⲉ̀ⲗⲉⲱⲛ, *scala* n° 43, fol. 33, r°, l. 9; ⲣⲟⲇⲟⲉ̀ⲗⲁⲓⲟⲛ, ῥόδινον ἔλαιον, *scala* n° 44, fol. 66, r°, 1re col., l. 11; ⲣⲟⲧⲟⲛ, ⲣⲟⲗⲁⲓⲟⲛ, Kircher, p. 180 et 192). Le sens propre de ⲣⲱⲧⲟⲛⲟⲛ ورد عراق doit donc être cherché ailleurs, et il nous fixera sans doute, par rapprochement, sur celui de ⲑⲉⲟⲩ ⲁ̀ⲡⲉⲗⲟⲩ كبريت عراق.

Les préparations à la Rose sont en petit nombre. Ce sont : 1° l'huile de Roses déjà citée; 2° l'eau de Roses, ὑδροϱόδινον, ⲟⲩⲣⲁⲧⲟⲥⲧⲟⲙⲟⲛ ماورد (*scala* n° 44, fol. 65, r°, 2e col.,

[1] Ce mot, qui était parfaitement lisible lorsque j'ai copié le manuscrit, a presque complètement disparu depuis lors.
[2] Il ne reste plus que la partie inférieure du chiffre.
[3] Le soufre de l'Irâq est cité dans les traités d'alchimie; cf. M. Berthelot, *La chimie au moyen âge*, t. II, p. 77.

l. 23), var. ماورد عرق (*scala* n° 43, fol. 32, v°, l. 16); 3° l'essence de Roses; 4° le miel rosat, *ῥοδόμελι* [1]; 5° la confiture de Roses, *ῥοδόμηλον*, ⲣⲟⲧⲟⲙⲉⲗⲓⲟⲛ ورد مربا (*scala* n° 44, fol. 65, v°, 1re col., l. 4) [2]. De ces cinq produits, trois sont déjà identifiés en copte : l'huile, l'eau et les confitures de Roses; l'essence (ou huile volatile) et le miel rosat ne figurent pas dans la nomenclature fournie par les *scalæ*, ou bien ils doivent être déterminés l'un ou l'autre sous le nom de ⲣⲱⲧⲟⲛⲟⲛ. Ce terme n'est certainement pas applicable au miel rosat, dont le nom arabe, جلنجبين (Ibn al-Baïṭâr, n° 504; ʿAbd ar-Razzâq, p. ٥٩), emprunté au persan گل انگبین, ne peut être confondu avec l'expression ورد عراق, qui traduit ⲣⲱⲧⲟⲛⲟⲛ. Reste donc l'essence de Roses. Aux temps anciens, on l'obtenait par expression ou par macération dans l'huile ou le vin. Pline (XXI, 73, 1) décrit trois méthodes différentes d'extraction. Le procédé par distillation fut pratiqué de bonne heure en Perse, où il nous est connu par des documents de la fin du viiie siècle ou du commencement du suivant. Les observations de Razès (ixe-xe siècles) sur la distillation, qu'Ibn al-ʿAwwâm reproduit [3], accusent une technique déjà très complète. Il est possible que d'autres pays d'Orient en aient fait usage à une époque plus haute. Les appareils distillatoires inventés par les alchimistes gréco-romains et décrits aux premiers siècles de notre ère dans les traités dus aux femmes alchimistes Cléopâtre et Marie sont en principe semblables aux appareils que le médecin espagnol Aboû-l Qâsim, mort en 1107, et Ibn al-ʿAwwâm (xiie siècle) [4], qui cite du reste à ce propos Aboû-l Qâsim sous son surnom d'Az-Zahrawi [5], recommandent de se servir pour la préparation de l'eau de Roses, et ils ne diffèrent pas sensiblement de ceux que l'on employait récemment encore en Bulgarie pour la production de l'essence de Roses. Il est donc légitime d'admettre, sans risquer de sortir des limites de date et de lieu, que les lexiques copto-arabes peuvent comprendre des noms de produits liquides extraits par distillation. Or, on aura remarqué que ⲟⲩⲣⲁⲧⲟⲥⲧⲟⲙⲟⲛ «eau de Roses» est rendu par ماورد dans une *scala* et par ماورد عراق dans l'autre. عَرَقَ, en tant que verbe, signifie «suinter, transpirer, laisser couler goutte à goutte»; comme substantif, il a le sens «d'extrait», d'«essence» et s'applique aux liqueurs alcooliques, par exemple à l'eau-de-vie spéciale appelée عرق, *ῥακή*, dont la consommation est si répandue en Orient, notamment en Syrie. عرق apparaît ici comme synonyme de *σλάζειν*, *σλακτός* et des composés *ἀποσλάζειν*, *ἀπόσλαγμα* qui d'abord eurent uniquement trait à la filtration, puis, par l'extension logique de la signification primitive due à l'intervention d'une technique nouvelle, à la transformation des liquides par volatilisation. Ainsi, l'alcool de vin se dira *τὸ τοῦ οἴνου ἀπόσλαγμα* dans les écrits grecs du moyen âge. Je crois pouvoir conclure, m'appuyant sur ce qui précède, que l'ⲟⲩⲣⲁⲧⲟⲥⲧⲟⲙⲟⲛ ماورد عراق est l'«eau de Roses distillée» et que le ⲣⲱⲧⲟⲛⲟⲛ ورد عراق, litt. : «Rose distillée», est l'«essence de Roses».

[1] Oribase, *Coll. méd.*, V, 25; t. I, p. 402. Pour sa préparation, voir *Géoponiques*, VIII, 29, t. II, p. 550.

[2] Je ne tiens pas compte des boissons préparées avec des Roses, telles que l'hydro-rosat, *ὑδροροσάτον* (Oribase, *op. cit.*, t. I, p. 432) et le vin de Roses, *ῥοδίτης*, *ῥοσάτον* (Oribase, *op. cit.*, V, 25 et 33; t. I, p. 401, 431 et 432; cf. Pline, XIV, 19, 5), *ῥοδίτης οἶνος* (*Géoponiques*, VIII, 2, t. II, p. 531).

[3] J.-J. Clément-Mullet, *Le livre de l'agriculture*, t. II 1, p. 395 et seq.

[4] *Ibid.*, p. 380-397. Ibn al-ʿAwwâm a décrit avec beaucoup de minutie les différents modes de distillation de l'eau de Roses pratiqués en Orient.

[5] *Ibid.*, p. 380 et 392.

Reste à expliquer comment cette interprétation peut s'adapter à ⲑⲉⲟⲩ ⲁ̀ⲡⲉⲗⲟⲩ كبريت عراق. Il semble, *a priori*, impossible de la concilier avec la définition que Pline (XXXV, 50, 1) donne du soufre apyre : «*Genera quatuor (sulphuris) : vivum, quod Græci apyron vocant, nascitur solidum, hoc est, gleba : solum (cætera enim liquore constant, et conficiuntur oleo incocta) vivum effoditur, translucetque, et viret : eo solo ex omnibus generibus medici utuntur*». Le texte de Pline est clair en toutes ses parties : le soufre apyre n'était pas soumis aux opérations d'affinage que subissaient les variétés de soufre plus grossières; de là lui venait son nom d'*ἄπυρον*. Si l'on s'en tenait à la lettre au dire du naturaliste latin que le soufre apyre était employé seulement à l'état natif par les médecins, il serait impossible de justifier le sens du terme ⲉⲣⲁⲕⲓ dans l'expression ⲭⲓⲡⲣⲓⲑ ⲁⲥⲃⲁⲣ ⲉⲣⲁⲕⲓ كبريت اصفر عراق qui se trouve dans notre manuscrit autrement qu'en rattachant celui-ci au nom du pays, عراق, ʿIrâq, d'où ce soufre proviendrait. Cette solution n'étant aucunement applicable à ⲣⲱⲧⲟⲛⲟⲛ ورد عراق, ainsi qu'on vient de le voir, il est probable qu'elle ne l'est pas davantage en ce qui concerne le ⲭⲓⲡⲣⲓⲑ ⲁⲥⲃⲁⲣ ⲉⲣⲁⲕⲓ du texte médical et le ⲑⲉⲟⲩ ⲁ̀ⲡⲉⲗⲟⲩ - كبريت عراق de la *scala* n° 43.

Un des traités démocritains traduits en syriaque contient une recette pour la préparation du soufre apyre qui permet peut-être de comprendre pourquoi ⲑⲉⲟⲩ ⲁ̀ⲡⲉⲗⲟⲩ a pu être rendu par كبريت عراق. En voici la teneur : «prends du soufre vif (*θεῖον ἄπυρον*), fort, minéral. Broie-le dans du vinaigre distillé, pendant trois jours; fais chauffer dans une amphore, pendant un jour. Broie une seconde fois dans du vinaigre. Fais chauffer de la même manière, trois fois; fais monter en vapeur. Ceci est le traitement du soufre, (je dis) le soufre non brûlé et commun [1].»

L'opération décrite avait pour objet la sublimation du soufre. Sa trituration dans le vinaigre et le chauffage préalable devaient, le vinaigre agissant comme dissolvant, débarrasser le soufre des impuretés et des matières étrangères qu'il contenait [2]; puis on le «faisait monter en vapeur». Cette expression, qui revient souvent dans les ouvrages d'alchimie, ne laisse aucun doute sur le but de l'opération. Il est fréquemment question, dans ces mêmes livres, de l'extraction de la partie volatile du soufre [3]. On y recommande par exemple de changer les trois soufres en «vapeur» (*αἰθάλη* [4]) avant de s'en servir pour la teinture des métaux. Le produit obtenu s'appelle *αἰθάλη θείου ἀθίκτου* [5] «vapeur sublimée de soufre natif» [6], ou simplement *νεφέλη* «nuage», mot dont le sens particulier est expliqué dans le vocabulaire alchimique par : *Νεφέλη ἐστὶν αἰθάλη θείου* [7], «Nuage : c'est la vapeur sublimée du soufre». C'est au résumé notre fleur de soufre ou soufre sublimé, et c'est dans ce sens, évidemment, qu'il convient d'interpréter ⲑⲉⲟⲩ ⲁ̀ⲡⲉⲗⲟⲩ كبريت عراق et ⲭⲓⲡⲣⲓⲑ ⲁⲥⲃⲁⲣ ⲉⲣⲁⲕⲓ كبريت اصفر

[1] M. Berthelot, *La chimie au moyen âge*, t. II, p. 68, § XXXVIII.

[2] Pour purifier le mercure, on le laissait, pendant sept jours, dans du vinaigre additionné de natron, M. Berthelot, *op. cit.*, t. II, p. 26. La réduction du cinabre s'obtenait en broyant celui-ci dans du vinaigre, Pline, XXXIII, 41.

[3] Cf. M. Berthelot, *op. cit.*, t. II, p. 160, et *passim*.

[4] *Ibid.*, t. II, p. 28.

[5] M. Berthelot, *Coll. des anc. alchim. grecs*, texte grec, p. 150, l. 16, et *passim*.

[6] *Ἀθικτος*, *ἀκαυστος* et *ἄπυρος* sont employés presque indifféremment par les alchimistes.

[7] M. Berthelot, *op. cit.*, texte grec, p. 11. Quelques auteurs qualifient les *αἰθάλαι* de «demi-corps», *ἡμισώματα*; cf. M. Berthelot, *loc. cit.*, p. 7.

عراق. Les Coptes, considérant sans doute que la distillation et la sublimation procèdent d'un principe identique, ce qui est en effet à la base des doctrines alchimiques gréco-alexandrines [1], d'où le vieil axiome Ἄνω τὰ οὐράνια καὶ κάτω τὰ ἐπίγεια [2] «en haut les choses célestes et en bas les choses terrestres» [3], ont exprimé par le même terme arabe, عرق, l'idée qu'ils s'étaient faite de la nature des produits fournis par ces opérations et qu'ils se figuraient être l'«essence» [4] de la matière traitée.

Dans la *scala* bohaïrique (Kircher, p. 203), le soufre apyre est désigné sous le nom, peut-être défiguré, de ⲟⲛ ⲁⲡⲉⲣⲟⲛ [5] qui est traduit par الكبريت الاحمر «soufre rouge». Cette interprétation soulève une grave objection. Le soufre apyre, — «qui n'a pas passé au feu», pour employer l'expression grecque, — était, au dire de la plupart des écrivains anciens, de couleur jaune, ou verte, suivant Pline (XXXV, 50, 2). Ce n'est qu'après avoir été soumis à l'action du feu que le soufre devenait rouge [6]. Il ne peut donc point s'agir ici du soufre vif.

Le soufre rouge figure dans la nomenclature des diverses espèces de soufre dressée par les auteurs orientaux. Mais il ne paraît pas que l'on ait été toujours d'accord sur sa nature. Il fut cependant l'objet de recherches particulières; car, d'après le *Kitâb al-Fihrist*, un savant originaire d'Akhmîm, 'Othmân ibn Souweïd, aurait écrit à son sujet un traité intitulé *Livre du soufre rouge*, qui n'est connu que par cette seule mention. Ibn al-Baïṭâr (n° 1880) parle assez longuement de ce minéral. Les renseignements qu'il a réunis sont surtout tirés de récits fabuleux et manquent, sauf dans un cas, de valeur scientifique. Il rapporte, d'après Ibn Semdjoûn, que c'est une pierre précieuse que l'on trouve derrière la montagne, dans la Vallée des fourmis, où a passé Salomon, et que ces fourmis, creusant le roc, l'en font sortir. La citation qu'il tire d'Aristote offre plus d'intérêt en ce qu'elle peut aider à déterminer dans une certaine mesure la matière dont il s'agit. Le soufre rouge, y est-il dit, donne la nuit, lorsqu'il est encore dans la mine, une lueur de feu visible à la distance d'une parasange. Sorti de la mine, il perd cette propriété. On le fait entrer dans les ouvrages d'or, dont il modifie la couleur en la tempérant.

Le soufre rouge est appelé encore soufre marin, au manuscrit syriaque de Cambridge [7]. Berthelot croit que c'est un sulfure d'arsenic [8] et qu'il doit peut-être ce nom à son transport par mer du pays d'origine (Mélos et Lipari) en Syrie [9]. L'auteur du lexique arabo-latin inséré dans le *Liber sacerdotum* (ms. latin n° 6514 de la Bibliothèque nationale) pense qu'il convient

(1) Cf. M. Berthelot, *Coll. des anc. alchim. grecs*, trad., p. 173, § 2.

(2) M. Berthelot, *op. cit.*, texte grec, p. 145, l. 15. Il est souvent reproduit. C'est aussi en vertu de cet axiome que l'on appelait «divins» les liquides volatils et les matières sublimées, parce qu'ils étaient émis de bas en haut; cf. M. Berthelot, *op. cit.*, trad., p. 173, § 2.

(3) C'est-à-dire les matières distillées ou sublimées qui s'élèvent, par opposition aux scories, dépôts et lies, qui restent dans les appareils.

(4) Les Grecs ont dit «l'esprit», expression qui s'est maintenue dans le langage des chimistes modernes.

(5) Il semble probable que ⲟⲛ a été écrit par erreur pour ⲑⲏⲛ ou ⲑⲩⲛ.

(6) Cf. Masserdjouîh, *apud* Ibn al-Baïṭâr, n° 1880. Le texte de Dioscoride traduit par Ibn al-Baïṭâr dit que le soufre qui a vu le feu est rouge doré. La version grecque classique diffère; la couleur indiquée est le vert jaunâtre.

(7) M. Berthelot, *La chimie au moyen âge*, t. II, p. 19.

(8) *Ibid.*, t. II, p. 19, note 2.

(9) *Ibid.*, t. II, p. 6, note 13.

d'y voir le cinabre : «*Credo quod sulphur rubeum sit cinaprium*» [1]. Dans le *Livre du mercure oriental* (كتاب الزيبق الشرق), le soufre rouge est assimilé au mercure oriental [2], qui est un sulfure de mercure. Les alchimistes grecs ont connu le mercure oriental sous le nom d'ὑδράργυρος ἀνατολικός [3] et s'en servaient dans l'argyropée. Les listes de pierres tinctoriales signalent une pierre écarlate servant à la teinture des métaux qui est évidemment le même minéral que le soufre rouge ou mercure oriental. Elle est appelée aussi cinabre et soufre [4] et se confond encore avec l'arsenic [5]. Le rapprochement entre le cinabre et l'arsenic [6] est fréquent chez les alchimistes, qui désignent d'autre part de façon constante les sulfures de mercure et d'arsenic par le mot «soufre» [7]. La synonymie des termes cinabre, arsenic et soufre est nettement accusée par un passage de la traduction syriaque du livre IXe de Démocrite sur le mercure merveilleux ou mercure des philosophes : «Ses premiers noms (du mercure), en grec, sont les suivants : soufre, arsenic, sandaraque» [8]. Elle est en relation étroite avec la doctrine des trois «soufres qui s'unissent» signalée dans un autre traité de Démocrite, connu également par une version syriaque : «soufres (θεῖα) qui s'unissent entre eux; ils sont au nombre de trois : l'arsenic (ἀρσενικόν), le soufre apyre (θεῖον ἄπυρον) et la sandaraque (σανδαράχη)» [9]. Ce sont ces trois *soufres apyres* qui entraient dans la préparation du mercure appelé «tout mercure» (mercure des philosophes), qui servaient à la teinture des métaux, et dont il est fait mention dans le lexique alchimique : Ἅπασα ὑδράργυρος λέγεται ἡ διὰ τριῶν θείων ἀπύρων σύνθετος [10] «Tout mercure : se dit du mercure composé avec les trois soufres apyres» [11].

Le mercure des philosophes passait pour être la matière primitive des métaux [12]. Chacun des corps dont il était formé était générateur de l'or. «Le mercure est l'or vivant; la mère des métaux. Il les engendre par son union avec son mâle, le soufre [13].» L'arsenic était appelé

(1) M. Berthelot, *La chimie au moyen âge*, t. I, p. 217, § 158.

(2) *Ibid.*, t. III, p. 209, et p. ١٨٣ du texte arabe.

(3) M. Berthelot, *Coll. des anc. alchim. grecs*, texte grec, p. 389, l. 18.

(4) M. Berthelot, *La chimie au moyen âge*, t. II, p. 17.

(5) *Ibid.*, t. II, p. 18. Il est probable que cet arsenic est le sulfure rouge d'arsenic (réalgar) que l'on appelait cinabre d'Espagne (*op. cit.*, t. II, p. 69).

(6) Voir par exemple M. Berthelot, *op. cit.*, t. II, p. 69, § 1 et note 1.

(7) Il est dit dans une recette attribuée à Olympiodore : «L'arsenic est une espèce de soufre qui se volatilise au feu», M. Berthelot, *Coll. des anc. alchim. grecs*, introd., p. 67.

(8) M. Berthelot, *La chimie au moyen âge*, t. II, p. 82. Sandaraque doit être certainement pris ici dans le sens de cinabre, qui lui est souvent attribué, et non dans celui de réalgar, qui lui est propre; cf. M. Berthelot, *Coll. des anc. alchim. grecs*, introd., p. 239, 244 et *passim*.

(9) M. Berthelot, *La chimie au moyen âge*, t. II, p. 28, § 3; voir encore § 2 et 7. Pour le mot sandaraque, se reporter à la note précédente.

(10) M. Berthelot, *Coll. des anc. alchim. grecs*, texte grec, p. 6.

(11) Comparer la phrase de Zosime sur le travail du mercure : «Quand donc on parle de l'arrêt et de la fixation d'une teinture (des métaux), fixation rouge ou blanche, au moyen du soufre, ou de la sandaraque, ou de l'arsenic, sache qu'il s'agit de ce mercure (le mercure de toute espèce), car on opère avec les trois espèces du soufre. C'est pourquoi ses noms sont ceux-ci : soufre, arsenic, sandaraque.» M. Berthelot, *La chimie au moyen âge*, t. II, p. 243.

(12) M. Berthelot, *Les origines de l'alchimie*, p. 279.

(13) Rulandus, *Lexicon alchemiæ*, p. 47.

parfois hermaphrodite, parce qu'on le croyait intermédiaire entre l'or et l'argent et composé comme eux de soufre et de mercure[1]. De là vient le nom singulier de mercure d'arsenic, ὑδράργυρος ἀρσενίκου[2], appliqué à l'une de ses espèces, probablement notre arsenic métallique, lequel peut blanchir le cuivre par sublimation, comme le mercure extrait de son sulfure[3]. Aussi voyait-on dans l'arsenic, le mercure, le soufre et leurs composés les agents les plus sûrs de la transmutation des métaux.

On se souvient que la matière dont parle Aristote et qu'Ibn al-Baïṭâr identifie avec le soufre rouge servait dans les travaux d'orfèvrerie pour adoucir la teinte de l'or, soit par alliage soit par simple mise en couleur superficielle, ce que la concision du texte ne permet pas de préciser. Son emploi semble donc correspondre en cela avec celui qui était fait des sulfures d'arsenic et de mercure pour la fabrication de l'or et de l'argent artificiels ou de certaines variétés d'asèm. L'art des alchimistes, il est vrai, consistait surtout à modifier l'aspect des métaux vils en leur donnant l'apparence des métaux précieux; tandis qu'ici, c'est de l'or véritable qu'il s'agit. Mais nous relevons parmi les recettes techniques des orfèvres modernes divers procédés pour corriger la couleur de l'or. L'un, probablement fort ancien, consiste à ajouter de l'acide arsénieux à l'or fin pour le rendre plus blanc[4], ce qui rentre dans les données acquises par les vieux alchimistes sur les propriétés colorantes de l'arsenic et du mercure.

Les médecins chinois connaissent sous le nom de soufre rouge, *che-lieou-che, che-ting-tche*, «un soufre préparé dans le Chan-si, qui, d'abord malléable, tombe plus tard en poussière, et qu'on emploie contre les rhumatismes, la leuchorrhée et la métrorragée. Il sert aussi à la préparation du vermillon[5].» Malgré la description succincte qui en est donnée, il semble bien que cette matière soit un sulfure de mercure.

Au résumé, le ⲟ̀ⲛ ⲁⲡⲉⲣⲟⲛ كبريت الاحمر de la *scala* bohaïrique n'est pas le soufre vif, θεῖον ἄπυρον. C'est l'un des sulfures rouges (de mercure et d'arsenic) auxquels les alchimistes donnaient le nom de soufres apyres. Il correspond à l'ὑδράργυρος ἀνατολικός ou كبريت الشرق, autrement dit au cinabre, suivant le *Liber sacerdotum*. Il est toutefois probable que la confusion continuelle qui s'était établie entre les mots cinabre et sandaraque ait fait croire dans quelques cas que le soufre rouge était le sulfure rouge d'arsenic, et cela d'autant plus aisément que le cinabre et le réalgar ont les mêmes effets colorants sur certains métaux. L'hésitation marquée par l'auteur du petit lexique joint au *Liber sacerdotum* vient sans doute de là.

Cet exposé montre avec quelle prudence il convient d'user des lexiques techniques contenus dans les *scalæ*. Dans les deux passages où nous rencontrons l'expression ⲑⲉⲟⲩ ⲁ̀ⲡⲉⲗⲟⲩ ou ⲟ̀ⲛ (*sic*) ⲁⲡⲉⲣⲟⲛ, qui ne semblerait présenter aucune difficulté d'interprétation, la traduction arabe lui attribue un sens différent et distinct de celui qu'elle a communément en grec : une fois c'est le soufre sublimé (fleur de soufre), l'autre, le sulfure de mercure (cinabre), tandis que le traité médical lui conserve l'acception habituelle de soufre apyre.

(1) M. Berthelot, *Coll. des anc. alchim. grecs*, introd., p. 239.
(2) *Ibid.*, p. 116, l. 16, p. 99 et *passim*.
(3) *Ibid.*, p. 99 et 239.
(4) L'acide arsénieux était déjà connu au v° siècle de notre ère. L'alchimiste alexandrin Olympiodore en décrit la préparation et l'emploi dans une recette pour la fabrication de l'asèm. Cf. M. Berthelot, *op. cit.*, p. 67-68.
(5) J. L. Soubeiran et M. Dabry de Thiersant, *La matière médicale chez les Chinois*, p. 7.

XXXVIII

(72) ϣⲁⲡⲉ ⲛ̄ⲟⲩⲕⲟⲩⲓ̈ ⲛ̄ϣⲏⲣⲉ ⲉⲥⲱ ⲛ̄ⲯⲱⲣⲁ ⲉⲣⲱⲧⲉ ⲛ̄ⲛⲟⲩϩⲉ ϩⲓ ⲕⲟϳⲣ≡ ⲙ≡ϳⲥⲁ ϯ ⲉⲣⲟⲟⲩ ϣⲁⲩⲗⲟ

(72) Tête d'un petit enfant atteinte de psore : lait de sycomore et remède d'Éthiopie; applique-lui, le mal cessera.

Ligne 72 [1]. — ⲯⲱⲣⲁ, ψώρα. Le mot ψώρα ne s'appliquait pas seulement à la gale, mais encore à la plupart des maladies cutanées caractérisées par une éruption vésico-pustuleuse. J'avais pensé qu'il s'agit ici de la teigne, à cause du siège du mal. Il est beaucoup plus probable que c'est la forme d'impétigo appelée gourme (*lactamen*), commune chez les enfants, comme à la formule CCXXXI, ou peut-être l'*impetigo granulata*, qui s'attaque au cuir chevelu.

Ligne 72 [2]. — ⲉⲣⲱⲧⲉ ⲛ̄ⲛⲟⲩϩⲉ. Le lait de Sycomore est le suc laiteux que l'on obtenait en incisant les figues du Sycomore ou l'arbre lui-même. Dioscoride (I, 127) indique comment on le recueillait. On pratiquait au moyen d'une pierre une saignée dans l'écorce de l'arbre, au printemps, avant qu'il portât ses fruits. La liqueur qui s'écoulait était reçue sur une éponge ou de la laine; on la laissait sécher et l'on en faisait des tablettes qui étaient conservées dans un vase d'argile[1].

Quelques jours avant la cueillette des fruits du sycomore, dit ʿAbd al-Laṭîf, «un homme muni d'une pointe de fer monte sur l'arbre et fait avec cet instrument une piqûre à tous les fruits l'un après l'autre; il coule de la plaie une sorte de lait de couleur blanche»[2]. Il ajoute un peu plus loin que quand on fait une incision au fruit ou aux branches du sycomore, «il en sort un lait blanc....... Le lait qui coule de l'arbre a une qualité émolliente, qui cicatrise les blessures et résout les ulcères[3].»

Le latex du Sycomore, [hiéroglyphes], était déjà employé en médecine par les anciens Égyptiens. Il entrait dans la confection de plusieurs onguents[4].

Ligne 72 [3]. — ⲕⲟϳⲣ≡ ⲙ≡ϳⲥⲁ, ⲡⲁϩⲣⲉ ⲛ̄ⲉϭⲱϣ. Je ne sais à quoi correspond cette substance. Peut-être l'auteur a-t-il donné ce nom à la pierre d'Éthiopie, à laquelle on attribuait des propriétés détersives[5]. Il se peut encore, — mais cela est très douteux, — que ce soit la substance [hiéroglyphes], mentionnée au papyrus Ebers[6]. Le «remède d'Éthiopie» paraît une autre fois dans une recette de collyre (form. LXXXIV, 165).

(1) Cf. Ibn al-Baïṭâr, n° 509.
(2) S. de Sacy, *Relation de l'Égypte par Abd-Allatif*, p. 19. En été, les fruits du Sycomore sont remplis de lait, Pline, XIII, 14.
(3) S. de Sacy, *loc. cit.*
(4) *Papyrus Ebers*, LXIX, 8, 13 (cf. *Papyrus de Londres*, XV, 12); LXXIV, 4; *Papyrus Hearst*, III, 8; X, 17; *Papyrus de Berlin*, VIII, 1.
(5) Oribase, *Coll. méd.*, XIV, 48; t. II, p. 563.
(6) *Papyrus Ebers*, LXIX, 12 (= *Papyrus de Londres*, XV, 7, et XV, 11, où le mot est écrit [hiéroglyphes]).

XXXIX

(73) ⲰⲔⲟⲗⲗⲓⲟⲛ ⲙⲟⲛⲟⲏⲙⲉⲣⲟⲛ ⲕⲁⲧⲙⲓⲁⲥ ⳨ ⲁ̅ ⲕⲣⲟⲕⲟⲩ ⲙⲁⲕⲙⲁⲧⲟⲥ ⳨ ⲃ̅ ⲩⲑⲟⲡⲭ ⳨ ⲅ̅ ⲟⲡⲓⲟⲛ ⳨ ⲃ̅ (74) ⲕⲟⲙⲉⲟⲥ ⳨ ⲋ̅ ⲑⲛⲟⲟⲩ ⲁⲁⲩ ⲛ̄ⲕ ⲭⲣⲱ ⲉⲕϣⲁⲛⲧⲓ ⲯⲓⲙⲓⲑⲓⲟⲛ ⳾ ⲉⲕⲱⲥϩⲑ ϳⲗⲭϥ ⲉⲧϣⲟⲛⲉ ϥⲛⲁ[ⲗⲟ]

(73) Collyre d'un jour : cadmie une drachme, marc de safran deux drachmes, cuivre trois drachmes, opium deux drachmes, (74) gomme six drachmes; broie-les; fais-en un collyre; emploie. Si tu ajoutes de la céruse, applique au corps mâle malade, il guérira.

Ligne 73 [1]. — ⲙⲟⲛⲟⲏⲙⲉⲣⲟⲛ, μονοήμερον. Pour ce genre de collyre, voir Oribase, *Synopsis*, VIII, 40, t. V, p. 442. Alexandre de Tralles en donne plusieurs formules (II, p. 39 et 40).

Ligne 73 [2]. — ⲕⲁⲧⲙⲓⲁⲥ, καδμία.

Ligne 73 [3]. — ⲕⲣⲟⲕⲟⲩ ⲙⲁⲕⲙⲁⲧⲟⲥ, κροκόμαγμα, tourteau de safran. On fabriquait ce tourteau en pétrissant les aromates ayant servi à faire l'huile au safran [1]. Pline (XXI, 82) dit qu'il est utile contre la cataracte.

Ligne 73 [4]. — ⲩⲑⲟⲡⲭ, ⲭⲁⲗⲕⲟⲩ, χαλκός.

Ligne 74 [5]. — ⲕⲱⲥϩⲑ ϳⲗⲭϥ, ⲡⲥⲱⲙⲁ ϩⲟⲟⲩⲧ, *veretrum*. Cf. ms. d'Akhmîm (form. II) : ⲡⲥⲱⲙⲁ ⲛ̄ϩⲟⲟⲩⲧ ⲙ̄ⲡⲣⲱⲙⲉ. L'équivalent en bohaïrique est ⲥⲙⲟⲧ ⲛ̄ϩⲱⲟⲩⲧ [2].

XL

(75) ⲰⲔⲟⲗⲗⲓⲟⲛ ⲛ̄ϣⲁⲥⲛⲟϥ ⲭⲁⲣⲅⲟⲥ ⳨ ⲁ̅ ⲟⲡⲓⲟⲛ ⳨ ⲁ̅ ⲡⲡ ⲃ̅ (*sic*) ⲥⲙⲏⲣⲛⲏⲥ ⳨ ⲁ̅ ⲁⲁⲩ ⲛ̄ⲕ ⲭⲣⲱ ⲥⲁⲃⲟⲗ

(75) Collyre hémostatique : cuivre une drachme, opium une drachme, poivre deux (drachmes [3]), myrrhe une drachme; fais-en un collyre; emploie à l'extérieur.

Ligne 75. — ⲭⲁⲣⲅⲟⲥ, χαλκός.

(1) Cf. Oribase, *Synopsis*, II, 56, § 27, t. V, p. 73.
(2) M. Kabis, *Auctarium lexici coptici Amedei Peyron*, dans la *Zeitschrift*, t. XIII (1875), p. 140.
(3) Le copiste a évidemment oublié le signe ⳨ à la suite du mot ⲡⲡ, comme plus haut, formule X.

XLI

(76) ⲰⲜⲩⲣⲟⲛ ⲉⲛⲁⲛⲟⲩϥ ⲉϣⲱⲛⲉ ⲛⲓⲙ ⲉⲧϩⲛ̄ ⲛ̄ⲃⲁⲗ ⲕⲣⲟⲅⲟⲥ ⳨ ⲋ̅ ⲙⲁϩⲣⲉⲙⲁⲧⲓⲛⲓ ⳨ ⲁ̅ⲋ ⲭⲱϩⲉⲗ ϩ ⲁⲩⲗⲁⲛ (77) ⳨ ⲁ̅ ⲁⲕⲁⲕⲓⲁ ⳨ ⲁ̅ ⲝⲥⲣ ⳨ ⲁ̅ ⲥⲁⲡ̅ⲣ ⳨ ⲁ̅ ⲗⲕⲋⲗⲙ ⳨ ⲁ̅ ⲥⲓϣⲉ ⲛ̄≡ϳⲗⲭ [1] ≡ⲏⲗⲗⲭ≡ ⳨ ⲋ̅ ⲁⲁⲩ ⲛ̄ⲝⲩⲣ ⲭⲣ ⲉϣⲱⲛⲉ ⲛⲓⲙ

(76) Bonne poudre pour toutes les maladies des yeux : safran 1/2 drachme, *mahrématini* une drachme 1/2, collyre de lycium (77) une drachme, acacia une drachme, myrrhe une drachme, aloès une drachme, opium une drachme, fiel de bœuf desséché 1/2 drachme; fais-en une poudre; emploie pour toutes les maladies (des yeux).

Ligne 76 [1]. — ⲕⲣⲟⲅⲟⲥ, κρόκος.

Ligne 76 [2]. — ⲙⲁϩⲣⲉⲙⲁⲧⲓⲛⲓ. Je n'ai pas réussi à identifier cette drogue, dont le nom me paraît être d'origine arabe.

Ligne 76 [3]. — ⲭⲱϩⲉⲗ ϩ ⲁⲩⲗⲁⲛ. ⲭⲱϩⲉⲗ répond à كُحْل, et ⲁⲩⲗⲁⲛ est la transcription, avec élision du خ initial, de l'arabe خولان, pour ϩⲁⲩⲗⲁⲛ [2]. On pourrait être tenté de traduire ce membre de phrase par «antimoine ou Lycium». Mais outre que le signe ϩ diffère sensiblement de ceux qui servent à écrire, dans le traité, la conjonction ⲉⲓ : ϭ, ϭ, je n'ai constaté nulle part que l'on pût substituer le Lycium à l'antimoine. Au contraire, le Lycium de La Mecque, حضض مكى, est nommé كحل خولان [3], ce qui est un argument sûr en faveur de l'identification que je propose. Il est possible que ϩ soit emprunté à un alphabet conventionnel différent de celui dont l'auteur du traité s'est ordinairement servi et qu'il remplisse la fonction d'un ϩ (خ); mais je n'en puis fournir la preuve. Je signalerai l'emploi analogue d'un sigle ϭ placé devant le mot ⲕⲉⲕⲁⲩⲙⲉⲛⲟⲩ abrégé en ⲕⲁⲩⲙⲉⲛⲟⲩ : ⲭⲁⲗⲕⲟⲩ ϭ ⲕⲁⲩⲙⲉⲛⲟⲩ (form. LXXXIII, 163; CIII, 205; CXLV, 294), ⲕⲁⲧⲙⲓⲁⲥ ϭ ⲕⲁⲩⲙⲉⲛⲟⲩ (form. CIV, 209; CV, 213).

Le Lycium est appelé ⲁⲗⲁⲛⲟⲛ dans la *scala* bohaïrique (Kircher, p. 183). Toutefois, il convient de faire des réserves, car ce mot et la variante ⲉⲗⲁⲛⲟⲛ sont traduits par جنطيانا «Gentiane» dans les *scalæ* nos 43 et 44 de la Bibliothèque nationale. Je reviendrai sur ce point à la formule LXXXVII, à laquelle je renvoie.

Ligne 77 [4]. — ⲝⲥⲣ, ⲙⲱⲣ, مر, μούρ (B. Langkavel, *Botanik der späteren Griechen*, p. 42).

Ligne 77 [5]. — ⲥⲁⲡ̅ⲣ صبر. Cf. ⲥⲁⲡⲏⲣ (form. LI, 98). Voir form. VI, 16, rem. 9.

Ligne 77 [6]. — ⲗⲕⲋⲗⲙ, ⲟⲡⲓⲟⲛ, ὄπιον.

Ligne 77 [7]. — ⲥⲓϣⲉ ⲛ̄≡ϳⲗⲭ ≡ⲏⲗⲗⲭ≡, ⲥⲓϣⲉ ⲛ̄ⲉϩⲟⲟⲩ ⲉⲃϣⲟⲟⲩⲉ (ⲉϥϣⲟⲟⲩⲉ).

(1) Le ≡ est douteux. Peut-être conviendrait-il mieux de le lire ⲉ.
(2) Voir plus loin, formule LXXXVII, la note sur le mot ϩⲁⲩⲗⲁⲛ.
(3) 'Abd ar-Razzâq, p. ٥٩; cf. Ibn al-Baïtâr, n° 1901.

XLII

(78) ⲞⲘⲞⲞⲨ ⲘⲚ̄ ⲞⲨⲤⲒⲞⲨ ⲤⲒϢⲈ ⲚⲂⲀⲘⲠⲈ ϨⲒ ⲈⲢⲰ (*sic*) ⲚϢϭ- ⳨ ⲚΓ ⲦⲒ ⲈⲢⲞⲞⲨ

(78) Cataracte et taie : fiel de bouc et lait de femme; applique-leur.

Ligne 78. — ⲉⲣⲱ, lire : ⲉⲣⲱⲧⲉ. Le lait de femme est constamment indiqué par les médecins anciens pour le traitement des maladies des yeux.

XLIII

(79) ⲞⲘⲈⲞⲤ ⲞⲚ ϨⲒⲖⲒⲖⲒϬ Ⲛ̄ⲔⲀⲘⲈ ⲐⲚⲞⲞⲨ ⲔⲀⲖⲰⲤ ⲠⲀⲤⲦⲞⲨ ⲘⲚ̄ ⲞⲨⲎⲢⲠ̄ ⲈⲚⲀⲚⲞⲨϤ ϨⲚ̄ ⲞⲨⲔⲰϨ̄Ⲧ ⲈϤⲔⲈⲢⲀ (80) ⲔⲀⲀⲨ ϢⲀⲚ- ⲦⲈⲨϪⲢⲞ ⲔⲀⲀⲨ ⲦⲈⲨϢⲞⲞⲨⲈ ⲔⲀⲖⲰⲤ ϯ ⲞⲨⲔⲞⲨⲒ̈ ⲚⲘⲒⲤ̄Ⲭ ⲈⲢⲞϤ ⲐⲚⲞϤ ⲚⲜⲨⲢⲞ̄ ϯ ⲈⲚⲈⲦⲔⲎⲔ ⲘⲚ̄ ⲦⲈⲮⲰⲢ[Ⲁ]

(79) Semblable encore : myrobolans noirs; broie-les bien; fais-les cuire avec du bon vin à feu doux; (80) laisse jusqu'à ce que la matière prenne corps[1]; fais bien sécher; ajoute un peu de musc; broie en *xerion*[2]; administre à ceux dont les yeux sont dépouillés de cils[3] et pour la gale[4].

Ligne 79 [1]. — ϩⲓⲗⲓⲗⲓϭ جِلِيلَج, var. هِلِيلَج, ἐλιλέγ (B. Langkavel, *Botanik der späteren Griechen*, p. 16).

Les médecins arabes distinguent cinq espèces de Myrobolans[5] :

1° le املج, drupes du *Phyllanthus emblica* L., *Emblica officinalis* Gærtner;

2° le بليلج, *Myrobolanus bellerica* Gærtner;

3° le هليلج اصفر, Myrobolan citrin, *M. citrina* Gærtner;

4° le هليلج اسود, Myrobolan noir, appelé aussi هليلج هندى, Myrobolan indien;

5° هليلج كابلى, Myrobolan de Kaboul, *M. Chebula* Gærtner.

(1) Litt. : «jusqu'à ce qu'ils deviennent durs».

(2) C'est-à-dire : broie de façon à en faire un ξήριον, forme de médicament sec composé de drogues réduites en poudre. La phrase a le sens de ⲗⲁϥ ⲛ̄ⲝⲩⲣⲟⲛ, plus fréquemment employé.

(3) Voir plus haut, p. 56, form. IV, 10, rem. 1.

(4) Il s'agit probablement de la psorophtalmie, teigne des paupières, le remède étant destiné aux yeux.

(5) Plusieurs auteurs ajoutent le Myrobolan de Chine, cf. Ibn al-Baïṭâr, n° 2261. La liste donnée ici est établie d'après Avicenne, liv. II, p. ١٢٨, ١٤٤ et ١٤٢, et 'Abd ar-Razzâq, p. ١٤٤. Voir aussi L. Leclerc, *Kachef er-roumoûz*, p. 110, note du n° 153.

Quatre de ces espèces sont citées dans notre traité et la *scala* bohaïrique :

ⲁⲙⲗⲁϭ املج (form. XLVI, 84);

ϩⲓⲗⲓⲗⲓϭ ⲁⲥⲃⲁⲣ هليلج اصفر (form. XLVII, 88; LVII, 116 et *passim*) = ⲧⲣⲁⲯⲩⲗⲟⲛ (Kircher, p. 184);

ϩⲓⲗⲓⲗⲓϭ ⲛ̄ⲕⲁⲙⲉ هليلج اسود (form. XLIII, 79) = ⲧⲣⲓⲕⲟⲛⲟⲛ هليلج هندى (Kircher, p. 184);

ⲡⲉⲥⲟⲩⲣⲟⲧ هليلج كابلى (Kircher, p. 184)[1].

La *scala* n° 44 (fol. 83, v°, 1re col., l. 26-27) fournit deux autres noms du هليلج : ⲕⲓⲟⲥⲕⲓⲥⲧⲓⲟ̇ et ⲗⲗⲟⲟⲗⲉⲕⲁ.

Le Myrobolan noir est l'espèce communément appelée indienne, suivant Avicenne (liv. II, p. ١٤٢). Razès, Hobeïsh, Aboû-Djoreïdj, cités par Ibn al-Baïṭâr (n° 2261), et 'Abd ar-Razzâq (p. ١٤٤) déclarent que les pharmaciens se trompent lorsqu'ils vendent certains Myrobolans noirs comme étant des Myrobolans de l'Inde. Ce sont en réalité des fruits appartenant à l'espèce jaune qui doivent leur coloration au fait qu'ils sont demeurés plus longtemps sur l'arbre. Cueillis avant la maturité, ils sont jaunes. Hobeïsh ajoute que, pour la même raison, on trouve des Myrobolans de Kaboul de ces deux couleurs. Al-Basry et Isḥâq ibn 'Amrân prétendent que le *kaboûly* est noir[2].

Le Myrobolan de l'Inde est aussi nommé شعيرى[3]. On trouve dans les bazars de Syrie de petits Myrobolans noirs auxquels on donne le nom de هندى شعير[4]. Ce sont les mêmes que les ϩⲓⲗⲓⲗⲉϭ ⲛ̄ⲕⲁⲙⲉ de notre traité.

Avicenne (*loc. cit.*) prescrit l'emploi du Myrobolan en collyre pour combattre l'obscurcissement de la vue (العين الستر, litt. : «les yeux voilés») et dissiper les matières sanieuses (مواد) qui coulent des yeux.

Ligne 80 [2]. — ⲙⲓⲥ̄ⲭ مِسْك, μόσχος. Les lexiques copto-arabes nomment le musc de diverses façons : ⲙⲁⲗ̇ⲭⲟⲛ (*scala* n° 43, fol. 32, v°, l. 11), ⲙⲟⲗ̇ⲭⲟⲛ (*scala* n° 44, fol. 65, r°, 2e col., l. 16), ⲙⲟⲩⲥⲧⲟⲥ (*scala* n° 43, fol. 32, v°, l. 11), ⲙⲩⲥⲧⲟⲥ (*scala* n° 44, fol. 65, r°, 2e col., l. 17), ⲭⲁⲡⲡⲓⲣⲟⲥ (Kircher, p. 181), ⲭⲁⲛⲡⲓⲣⲟⲥ (*scala* du Patriarcat copte du Caire[5]).

XLIV

(81) ϢⲀⲢⲠⲰⲢⲰⲦ ⲈⲚⲂⲀⲖ ⲈⲦⲰ ⲚⲔⲰϨ̄Ⲧ ϢⲈϯⲚⲈϨ ⳨ Ⲓ̈ ⲠⲞⲖⲠⲬ ⳨ Ⲁ̄ ⲐⲚⲞⲞⲨ ⲔⲀⲖⲰⲤ ⲖⲀϤ ⲚⲜⲨⲢⲞⲚ ⲬⲢⲰ

(1) Var. du ms. du Caire : ⲡⲉⲥⲟⲩⲣⲱⲧ (V. Loret, *Les livres III et IV de la* Scala magna *de Schams-ar-Riâsah*, dans les *Ann. du Serv. des antiq.*, t. I, p. 58, n° 184 *p*). La glose arabe كالى que donne le même manuscrit est fautive.

(2) *Apud* Ibn al-Baïṭâr, n° 2261.

(3) J. Berggren, *Guide français-arabe vulgaire*, appendice premier, col. 865.

(4) P. Guigues, *Les noms arabes dans Sérapion*, p. 25.

(5) V. Loret, *Les livres III et IV de la* Scala magna *de Schams-ar-Risâah*, dans les *Ann. du Serv. des antiq.*, t. I, p. 57, n° 125 *p*.

(81) Collyre rafraîchissant pour les yeux atteints d'inflammation : hématite dix drachmes, safran une drachme; broie-les bien; fais-en une poudre; emploie.

Ligne 81 [1]. — ⲁⲣⲡⲱⲣⲱⲧ البُرُود (l'orthographe la plus usitée est بَرُود), nom d'une forme de collyre sec adoucissant employé pour les maladies des yeux. Avicenne (liv. V, p. ٢٥٥) donne une formule de ce médicament. Elle est plus complexe qu'ici, mais contient également de l'hématite (شادنج) et du safran (زعفران). Le *Livre de l'art du traitement,* de Nadjm ad-Dîn Maḥmoûd, fournit trois recettes de *baroûd* d'une composition différente[1].

Ligne 81 [2]. — ⲡⲟⲗⲡⲁ, ⲕⲗⲟⲕⲟⲩ (ⲕⲣⲟⲕⲟⲩ), *κρόκος.*

XLV

(82) ⲟⲝⲩⲣⲟⲛ ⲉⲛⲃⲁⲗ ⲛⲁⲛⲟⲩϥ ⲕⲁⲗⲱⲥ ϣⲉϯⲛⲉϩ ⲁⲕⲗⲏⲙⲓⲁ ⲣⲁⲥⲁⲣⲉ ⲭⲁⲣⲕⲟⲥ ⲗⲟⲩⲗⲟⲩ ⲭⲭ (83) ⲙⲁⲣⲕⲁϣⲓⲑⲉ · ⲡⲉⲥⲉⲁ · ⲣⲟⲩⲛⲡⲁ · ϣⲉⲛⲕ ⲟⲩϣ[ⲓ ⲉⲡⲟ]ⲩⲁ ⲑⲛⲟⲟⲩ ⲕⲁⲗⲱⲥ ⲗⲁⲩ ⲛ̄ⲝⲩⲣⲟⲛ ⲭⲣⲱ

(82) Très bonne poudre pour les yeux : hématite, cadmie d'or, silphium (?), cuivre, perle, verdet, (83) pyrite, corail, styrax (?)[2], coquillage *šenk*, même poids de [cha]que; broie-les bien; fais-en une poudre; emploie.

Ligne 82 [1]. — ⲁⲕⲗⲏⲙⲓⲁ اقليميا; cf. ⲅⲕⲗⲏⲙⲓⲁ, form. XLVI, 85, ⲁⲕⲗⲓⲙⲓⲧⲏⲥ الاقليميا (Kircher, p. 202). Le mot اقليميا ou قليميا passe pour venir du grec *καδμεία.* L'identité de sens est en tout cas assurée par la traduction arabe de Dioscoride, où on lit : قدميا وهو الاقليميا[3]. Ibn al-Baïṭâr (n° 1825) a composé la notice qu'il consacre à cette matière au moyen d'extraits de Galien et de Dioscoride qui concernent la *καδμεία* dans son ensemble, sans faire de différence entre le minerai, les fumées et les scories. Il considérait donc, on peut le penser, l'*aqlîmîâ* comme identique à la *καδμεία* dans toutes ses formes. Avicenne dit au sujet de l'aqlîmîâ d'argent (liv. II, p. ٢٣٧) : قد يتخذ الاقليميا من الذهب والفضة ويتخذ من النحاس ومن المارقشيتا وهو ثفل يعلوا السبك ودخان والذى يرسب صفايحى «on extrait l'aqlîmîâ de l'or et de l'argent; on en tire également du cuivre et de la marcassite. C'est la crasse qui s'élève au-dessus du métal en fusion et une fumée; c'est aussi ce qui tombe au fond en forme de plaque.» Le sens de l'expression صفايحى appliquée à la dernière catégorie d'aqlîmîâ, et qui est adéquat à celui du grec *πλακώδης*, nom donné à la variété de cadmie constituée par les matières qui s'attachent à la partie basse des parois des fourneaux, donne à penser que l'aqlîmîâ يرسب صفايحى «qui tombe au fond en forme de plaque» est celle qui se dépose en croûte comme il vient d'être dit, en d'autres termes, la *cadmia placitis.* Il écrit ailleurs, à propos de l'aqlîmîâ d'or (liv. II, p. ٢٣٩) : افضل الذهبى العنقودى الرمادى اللون الطرى والصفايحى اغلظ «la meilleure

(1) P. Guigues, *Le livre de l'art du traitement,* p. 162 et ٢٠٨.

(2) Voir p. 95, form. XII, 28, rem. 4.

(3) L. Leclerc, *Traité des simples par Ibn el-Beïthar,* t. III, p. 106, n° 1826, note.

(aqlîmîâ) d'or est celle qui est en forme de grappe, de couleur cendrée, récente, et celle qui se présente en plaque très épaisse». Il s'agit, en premier lieu, de la *cadmia botryitis;* عنقودى traduit en effet le mot *βοτρυῖτις*, par lequel Dioscoride (V, 84) désigne la cadmie qui s'attachait en grappe à la voûte des fourneaux (cf. Pline, XXXIV, 22, 2)[1]. Enfin, dans un passage que j'ai déjà cité à propos de la tutie, le même auteur se sert successivement du terme اقليميا en parlant de la cadmie fossile et de la spode : صعد الاقليميا فكان تصعده توتيا جيدا ورسوبه قليميا يسمى سفودوس (liv. II, p. ٢٦٣) «lorsque l'on sublime de la cadmie, ce qui s'élève est de la bonne tutie (pompholyx), ce qui tombe au fond est de la cadmie appelée spode». La spode[2] est un produit de sublimation de même espèce que la tutie (pompholyx de Dioscoride) mais qui, moins léger que celle-ci, retombait sur la sole des fourneaux des fonderies.

Il y a donc ici identité, sauf sur un point essentiel, entre l'aqlîmîâ telle que la décrit Avicenne et la *καδμεία* des Grecs. Elle comprend le minerai (cadmie fossile, *καδμεία μεταλλική*, *καδμεία λίθος*), les fumées métalliques (*σποδός*) autres que la tutie (*πομφόλυξ*), la cadmie en grappe (*βοτρυῖτις*) et en plaque (*πλακώδης*). Mais on y ajoute l'écume qui monte à la surface du métal en fusion, que Dioscoride ni Pline ne considèrent comme étant de la cadmie.

Dâoûd al-Anṭâki voit surtout dans l'aqlîmîâ l'écume et les résidus grossiers provenant de la réduction de certains minerais. Cette notion, plus tardive en apparence, semble s'être substituée à l'autre. On la trouve exprimée par les traducteurs occidentaux au xvie siècle : «*Marchasita est fæx æris, sicut clymia auri, fæx auri, et sicut antimonium de minera plumbi*[3]». Elle est également exposée dans le traité des simples de ʿAbd ar-Razzâq (xviiie siècle), qui donne une définition très précise de ce que l'on entendait de son temps par aqlîmîâ (p. ٣٠) : «Ce sont les scories (خبث) de tous les corps en fusion. On les distingue par le nom du métal qui leur est ajouté; ainsi, on dit l'aqlîmîâ d'or.....; celle d'argent est la litharge (المرداسنج)[4].» Dâoûd al-Anṭâki et ʿAbd ar-Razzâq, qui ont puisé l'un et l'autre aux sources anciennes de la science grecque et arabe, reflètent sans doute une opinion ayant eu cours à côté de celle qui est présentée par Avicenne et Ibn al-Baïṭâr. La comparaison que ʿAbd ar-Razzâq fait entre l'aqlîmîâ d'argent et la litharge (*spuma argenti*) se rattache directement à la tradition grecque antique[5].

(1) Il y en avait de deux espèces, la cendrée et la rouge. La dernière était réputée comme médicament ophtalmique.

(2) Je m'en tiens ici à la définition de Dioscoride, qui est celle adoptée par les savants arabes — et coptes fort probablement. Pline emploie le mot *spodos* dans le sens inverse de celui que lui attribue Dioscoride. La spode est pour lui une sorte de suie blanche qui s'envole des fourneaux où l'on fait fondre la cadmie et la pierre à cuivre; c'est ce que quelques-uns, dit-il, appellent *pompholyx* (XXXIV, 34, 1). La seule différence qu'il relève entre le pompholyx et la spode est que le premier se prépare par le lavage tandis qu'on ne lave pas l'autre (XXXIV, 33, 1).

(3) Costa et Monge, *Avicennæ arabum medicorum principis,* t. II, p. 433.

(4) Il y avait plusieurs sortes de litharge. Celle-ci était tirée des minerais argentifères : c'était l'écume de la matière en fusion, «*fervescentis materiæ spuma*», Pline, XXXIII, 35, 3 (cf. Dioscoride, V, 102). Elle ne doit pas être confondue avec l'*helcysma* ou scorie d'argent (voir plus loin, form. CCXXXII, 412). Pline insiste sur la différence qu'il y a lieu de faire entre l'écume (*spuma*) et la scorie (*scoria*) d'argent : «*Distat a scoria, quo potest spuma a fæce distare. Alterum purgantis se materiæ, alterum purgatæ vitium est*» (*loc. cit.*).

(5) Voir la note précédente. Pour Avicenne (liv. II, p. ٢٠٧), il n'y a qu'une seule sorte de litharge, le plomb brûlé, الانك المحرق.

Les écrivains orientaux de la bonne époque ont soigneusement distingué la cadmie (اقليميا) de la tutie (توتيا), comme les Grecs l'ont fait pour la cadmie et le pompholyx. Cette différence n'est plus observée avec la même rigueur dans les traductions latines d'ouvrages d'alchimie exécutées au moyen âge. Celles-ci emploient souvent indifféremment les mots *cadmia* et *tuthia*, bien que les produits qu'ils désignent soient à l'origine de nature dissemblable. L'auteur de notre traité, qui ne fait pas de différence entre l'ⲁⲕⲗⲏⲙⲓⲁ et la ⲕⲁⲧⲙⲓⲉ, les sépare cependant de la ⲑⲟⲩⲑⲓⲉ. Nous trouvons à la formule XLVI, 85, l'ⲉⲕⲗⲏⲙⲓⲁ [signe] l'aqlîmîâ d'or associée à la ⲑⲟⲩⲑⲓⲉ dans un remède ophtalmique, lequel est certainement emprunté à un formulaire arabe, de même que la présente recette.

L'aqlîmîâ était très recommandée par les médecins arabes pour le traitement des maladies des yeux[1].

Ligne 82 [2]. — [signe]. Ce signe fait partie des notations alchimiques des Arabes. Il diffère du signe de l'or des Grecs, que nous trouverons plus loin accompagnant le nom de la cadmie : ⲕⲁⲧⲙⲓⲉ [signe] (form. LII, 99, et LIV, 106). Les signes alchimiques sont rares dans les manuscrits arabes; ils copient ordinairement ceux dont se servaient les Grecs.

Ligne 82 [3]. — ⲣⲁⲥⲁⲣⲉ. Ce mot m'est inconnu. Les drogues énumérées dans la formule étant indiquées, sauf deux, sous leurs noms arabes, il est possible qu'il en soit également de même pour le ⲣⲁⲥⲁⲣⲉ. Les recherches que j'ai faites dans cette direction n'ont apporté aucun résultat. Faute de mieux, et sous toutes réserves, je rapprocherai donc ce terme du grec λάσαρον, qui désigne la gomme-résine extraite du *Silphium*, le حلتيت ou صمغ الانجدان des Arabes. ⲣⲁⲥⲁⲣⲉ — ou ⲗⲁⲥⲁⲣⲉ, dans l'hypothèse où je me place — reproduit peut-être le nom du suc du σίλφιον dans l'un des dialectes parlés en Cyrénaïque, région qui fournissait primitivement cette substance[2], ce qui semble d'ailleurs être le cas du latin *laser*, dont on fait dériver λάσαρον, qui paraît en effet en grec à une époque un peu tardive.

La gomme-résine du Silphium était ordonnée à la fois par les médecins grecs et arabes pour le traitement des affections des yeux (Dioscoride, III, 80; Avicenne, liv. II, p. ١٧٥). Ce serait donc une raison pour l'identifier ici avec le ⲣⲁⲥⲁⲣⲉ. Nous la trouvons dans cet emploi, sous son nom arabe de ϩⲉⲗⲑⲓⲑ حلتيت à la formule LVI, 113, attribuée à un médecin copte célèbre.

Ligne 82 [4]. — ⲭⲁⲣⲕⲟⲥ (ⲭⲁⲗⲕⲟⲥ), χαλκός.

Ligne 82 [5]. — ⲗⲟⲩⲗⲟⲩ, لُؤْلُؤ. Les perles figurent souvent dans les remèdes oculaires chez les Arabes. Avicenne a donné plusieurs recettes de collyres pulvérulents où elles sont employées (liv. V, p. ٢٥٢, ٢٥٣ et ٢٥٥[3]). On se servait de perles non perforées لولو غير متقوب (Avicenne, *loc. cit.*).

Ligne 82 [6]. — ⲭⲁ͙, ⲩⲟⲩ, ἰός.

Ligne 83 [7]. — ⲙⲁⲣⲕⲁϣⲓⲑⲉ, مَرْقَشِيتا, marcassite[4]. Le mot *marcacide*[5], *marcacida*[6],

[1] Cf. Avicenne, liv. II, p. ٢٤١; liv. V, p. ٢٥٢ et seq.; P. Guigues, *Le livre de l'art du traitement*, p. 160.

[2] Au temps de Pline, la plante avait complètement disparu de ce pays; on l'apportait surtout de la Syrie, de la Perse et des contrées voisines (Pline, XIX, 15, 1; XXII, 48).

[3] Voir aussi P. Guigues, *Le livre de l'art du traitement*, p. 164, form. 5, et p. 166, form. 1.

[4] Cf. L. Stern, *Fragment eines koptischen Tractates über Alchimie*, dans la *Zeitschrift*, t. XXIII (1885), p. 117.

[5] M. Berthelot, *La chimie au moyen âge*, t. I, p. 207, § 105, et p. 210, § 114.

[6] *Op. cit.*, p. 207, § 104.

et avec l'article *almarcacida*[1], *limarcasida*[2], s'est substitué dans les traductions du moyen âge, sous l'influence des alchimistes arabes, au terme *pyrites* (πυρίτης) pour désigner les sulfures et arséniosulfures de tous les métaux[3].

On en a aussi donné la définition suivante : « *Marchasita est fæx æris* »[4]. La *fæx æris* est le résidu composé de la partie imparfaitement réduite des pyrites et qui restait au fond des fourneaux à cuivre. Elle correspond à l'une des trois sortes de diphryge décrites par Dioscoride (V, 119) et par Pline (XXXIV, 37).

Ligne 83 [8]. — ⲡⲉⲥⲉⲇ, بُسَّد, *Corallium rubrum*. Le corail tenait rang comme tonique, astringent et dessiccatif dans la pharmacopée de l'antiquité et du moyen âge (Ibn al-Baïṭâr, n° 282). Dioscoride (V, 138) le recommande entre autres pour les maladies des yeux. Pline (XXXII, 11) dit qu'on l'incorporait, calciné, dans les compositions ophtalmiques. Avicenne (liv. V, p. ٢٥٢) énumère longuement ses vertus curatives; il le fait figurer dans plusieurs recettes de poudres pour les yeux[5].

Ligne 83 [9]. — ϣⲉⲛⲕ, شَنْج. Nom d'un grand coquillage que l'on rencontre dans les mers de l'Inde et sur les côtes de l'Abyssinie et du Yémen. Ibn al-Baïṭâr (n° 1346)[6] le décrit d'après le *Moršed* d'At-Tamîmy et le compare à un cauris (ودع) de grande taille (*loc. cit.* et n° 2272). Calciné, il entrait dans la composition de collyres détersifs. Ce coquillage n'a pas été identifié.

XLVI

(84) [ⲟ̅ⲩ̅]ⲝⲩⲣⲟⲛ ⲉⲧⲃⲉ ⲛ̄ⲃⲁⲗ ⲉⲧϣⲱⲛⲉ ϩ̄ⲛ ϭⲓⲛϣⲱⲛⲉ ⲛⲓ[ⲙ ⲥⲧⲓ]ⲙⲉⲟⲥ ⲑⲟⲩⲑⲓⲉ ⲁⲙⲗⲁϭ ʒ ⲕ̄ ⲉⲡⲟⲩⲁ [. . . .] (85) ⲙⲁⲙⲓⲣⲁⲛ ʒ ⲩ ⲉⲕⲗⲏⲙⲓⲁ [signe] ⲡⲟⲗⲡ⳯ ⲉⲓϣⲙⲉⲭ ▒ ⲍ̄ (?) ⲉⲡⲟⲩⲁ ⲕⲁⲫⲱⲣⲁ ʒ ⲓⲃ́ ⲑⲛⲟ ⳨ⲉ ⲛ̄ⲗⲁ [ⲛ̄ϩⲓ] (86) ⲗⲓⲗⲓϭ ⲧⲁⲁⲩ ⲉⲡⲙⲟⲟⲩ ϣⲁⲛⲧⲟⲩⲣⲱⲕ ⲥⲱⲧ̄ϥ ⲡⲙⲟⲟⲩ ⲉⲃⲟⲗ ⲧⲥⲱ ⲡⲓⲡⲁϩⲣⲉ ϣⲁⲛⲧⲉϥⲥⲱϣϥ (87) ⲕⲁⲁϥ ϣⲁⲛⲧⲉϥϣⲟⲟⲩⲉ ⲕⲁⲗⲱⲥ ⲛ̄ⲅ̄ ⲑⲛⲟϥ ⲕⲁⲗⲱⲥ ⲁⲁϥ ⲛ̄ⲝⲩⲣⲟⲛ ⲭⲣⲱ

(84) Poudre pour les yeux atteints d'une affection quelcon[que : anti]moine, tutie, emblic, vingt drachmes de chaque, (85) curcuma long 2/3 de drachme, cadmie d'or, safran, *eïšmekh*, sept (?). . . . .[7] de chaque, camphre 1/12[8] de drachme; broie cinq drupes de myrobolan; (86) mets-les dans l'eau jusqu'à

[1] M. Berthelot, *La chimie au moyen âge*, t. I, p. 199, § 58.

[2] *Op. cit.*, p. 208, § 108.

[3] Cf. M. Berthelot, *Coll. des anc. alchim. grecs*, introd., p. 257. Voir aussi plus haut, p. 80, note 5.

[4] Costa et Monge, *Avicennæ arabum medicorum principis*, t. II, p. 433.

[5] Voir aussi P. Guigues, *Le livre de l'art du traitement*, p. 164, form. 5, et p. 166, form. 1.

[6] Cf. P. Guigues, *op. cit.*, p. 15*.

[7] La lecture du chiffre n'est pas certaine; la lettre est brisée dans le haut. Le signe du poids est complètement détruit. Il ne semble pas qu'il y ait place pour ʒ dans la lacune.

[8] Pour cette fraction, voir W. E. Crum, *Coptic manuscripts brought from the Fayyum*, p. 79.

ce qu'ils se ramollissent; filtre l'eau, arroses(-en) le médicament jusqu'à ce qu'il soit imbibé; (87) laisse-le sécher complètement; broie bien; fais une poudre; emploie.

Ligne 84 [1]. — ⲁⲙⲗⲁϭ, أملج; voir p. 148, form. XLIII, 79, rem. 1.
Ligne 85 [2]. — ⲡⲟⲗⲡⲭ̀, ⲕⲗⲟⲕⲟⲩ (ⲕⲣⲟⲕⲟⲩ), *κροκός*.
Ligne 85 [3]. — ⲉⲓϣⲙⲉϫ. Ce mot me paraît masquer une forme arabe, que je n'ai pas su découvrir.
Ligne 85 [4]. — ⲁⲗ. Le ⲗ est un peu endommagé, mais il est pourtant lisible. Je traduis ce mot par «drupe», sens qui est imposé par le contexte. Il n'est pas certain, toutefois, que ce soit un terme inédit. Peut-être est-il identique à ⲁⲗ *calculus*, l'aspect et la dureté des fruits desséchés du Myrobolan les ayant fait comparer à des petites pierres. Ce rapprochement appellerait néanmoins une réserve. La forme ϯⲉ, en effet, marque que ⲁⲗ est ici un substantif féminin, ce qui n'est pas le cas de ⲁⲗ (ⲡⲓ) *calculus*.

XLVII

(88) ⲕⲟⲗⲗⲓⲟⲛ ⲉⲛⲃⲁⲗ ⲑⲟⲩⲑⲓⲉ ℥ ⲁ̅ ϩⲓⲗⲓⲗⲓϭ ⲁⲥⲃⲁⲣ ℥ ϛ̅ ⲡⲓⲡⲓ ⲛ̄ⲗⲁⲗⲁⲩ ℥ ⲁ̅ ⲕⲟⲙⲉⲟⲥ ℥ ⲅ̅ (89) ⲑⲛⲟⲟⲩ ⲗⲁⲩ ⲛ̄ⲕⲭ̀ ⲉⲡⲃⲁⲗ ⲛⲁⲛⲟⲩϥ ⲕⲁⲗⲱⲥ ⲉϣⲱⲛⲉ ⲛⲓⲙ ⲉⲧⲥⲁϩⲟⲩⲛ ⲛ̄ⲛ̄ⲃⲁⲗ

(88) Collyre pour les yeux : tutie une drachme, myrobolan jaune six drachmes, poivre blanc une drachme, gomme trois drachmes; (89) broie-les bien; fais-en un collyre pour l'œil. Il est très bon pour toutes les maladies internes des yeux.

Ligne 88. — ϩⲓⲗⲓⲗⲓϭ ⲁⲥⲃⲁⲣ, هليلج اصفر.

XLVIII

(90) ⲡⲁϩⲣⲉ ⲉⲩϯ ⲙⲙⲟϥ ⲥⲁϩⲟⲩⲛ ⲉⲛⲃⲁⲗ ⲛⲟⲩⲛⲉ ⲛ̄ⲡⲟⲗⲡⲭ̀ ℥ ⲁ̅ ⲉⲕϩⲓ ⲙ̄ⲙⲟϥ ϩⲓ ⲙⲟⲟⲩ (91) ⲭⲁⲣⲕⲟⲥ ⲉⲕϩⲓ ⲙ̄ⲙⲟϥ ϩⲓ ⲙⲟⲟⲩ ℥ ⲁ̅ ⲟⲡⲓⲟⲛ ⲉⲕϩⲓ ⲙ̄ⲙⲟϥ ϩⲓ ⲙⲟⲟⲩ ℥ ⲋ̅ ϯ ⲉⲃⲁⲗ ⲛⲓⲙ ⲉⲧϣⲱⲛⲉ ⲉⲧϯⲕⲕⲁⲥ

(90) Remède que l'on administre à l'intérieur des yeux : bulbe de *Crocus sativus* une drachme, triture-la avec de l'eau, (91) cuivre, triture-le avec de l'eau, une drachme, opium, triture-le avec de l'eau, 1/2 drachme. Applique à tout œil malade et qui souffre de douleur.

Ligne 90 [1]. — ⲡⲟⲗⲡⲭ̀, ⲕⲗⲟⲕⲟⲩ (ⲕⲣⲟⲕⲟⲩ), *κρόκος*.
Ligne 91 [2]. — ⲭⲁⲣⲕⲟⲥ, ⲭⲁⲗⲕⲟⲥ, *χαλκός*.

XLIX

(92) ⲝⲏⲣⲟⲛ ⲉⲛⲁⲛⲟⲩϥ ⲉⲡⲃⲁⲗ ⲥⲓⲛϭⲓⲡⲓⲗ و ϩⲟⲩⲗⲓⲛϭⲁⲛ و ⲕⲁⲗⲁⲛϥⲟⲩⲣ و ⲥⲟⲩⲙⲡⲟⲩⲗ ℥ ⲁ̅ (93) ⲉⲡⲟⲩⲁ ⲑⲛⲟⲟϥ ⲕⲁⲗⲱⲥ ϯ ⲃⲣ̂ⲃⲕ ⲛ̄ⲥⲱϥ ⲛ̄ⲛ̂ ⲍ ⲉⲕⲥⲱⲙ ⲉⲣⲟϥ ⲙ̄ⲙⲏⲛⲉ ⲙ̄ⲛ̄ⲛ̄ⲥⲱⲥ ⲕⲁⲁϥ (94) ⲧⲉϥϣⲟⲟⲩⲉ ⲑⲛⲟϥ ϣⲗ̄ϥ ⲣ̄ϩⲱⲃ ⲛⲁⲕ ⲛ̄ϩⲏⲧ̄ϥ ⲛ̄ϣⲱⲣⲡ ⲙ̄ⲛ ⲣⲟⲩϩⲉ ⲥⲟⲩⲱ̄ ⲛⲁⲕ ⲡⲁϣⲏⲣⲉ

(92) Bonne poudre pour l'œil : gingembre, galanga, girofle, nard indien, une drachme (93) de chaque; broie bien; ajoute du vin pendant sept jours en mélangeant chaque jour, puis laisse (94) sécher; broie (de nouveau). Elle travaillera pour toi par elle-même matin et soir : (c'est) du blé pour toi, ô mon fils!

Ligne 92 [1]. — Le signe placé entre les différents noms de drogues est la particule copulative arabe و employée à la place de ⲙ̄ⲛ ou de ϩⲓ, et qui figure, mais transcrite cette fois par ⲱ, dans les fragments alchimiques publiés par Stern : ϭⲟⲡ ⲡⲁⲥⲥⲓⲡⲁⲕ ⲛ̄ⲁⲙⲟⲩⲥⲁⲁⲧ ⲱ ⲡⲁⲛⲛⲟⲩϣⲁⲧⲉⲣ [1] «prends le mercure sublimé et le sel ammoniac». Cette phrase copie exactement l'arabe خذ الزيبق المصعد والنوشادر.
Ligne 92 [2]. — ϩⲟⲩⲗⲓⲛϭⲁⲛ, خُولَنْجَان (Ibn al-Baïṭâr, n° 829; ʿAbd ar-Razzâq, p. ٧٠); خاولنجان (Avicenne, liv. II, p. ٢٧٢). Rhizome de l'*Alpinia officinarum* Hance.
Ligne 92 [3]. — ⲕⲁⲗⲁⲛϥⲟⲩⲣ, قَرَنْفُل (Avicenne, liv. II, p. ٢٤٣; Ibn al-Baïṭâr, n° 1748; ʿAbd ar-Razzâq, p. ١٣٠), *καρυόφυλλον* (I. Löw, *Aramäische Pflanzennamen*, p. 355, n° 301). Ce mot est aussi écrit ⲕⲁⲗⲁⲛⲃⲟⲩⲗ à la formule LIV, 107.
Ligne 92 [4]. — ⲥⲟⲩⲙⲡⲟⲩⲗ, سُنْبُل (Avicenne, liv. II, p. ٢٦٥; Ibn al-Baïṭâr, n° 1237 et 2207; ʿAbd ar-Razzâq, p. ٤١); *σουμπούλ*, *σουμβούλ* (B. Langkavel, *Botanik der späteren Griechen*, p. 83). Voir ⲛⲁⲣⲧⲟⲥⲧⲁⲭⲟⲥ, *ναρδόσταχυς*, form. LXVIII, 134, rem. 3.
Ligne 93 [5]. — ⲃⲣ̂ⲃⲕ, ⲏⲣⲏⲡ.
Ligne 93 [6]. — ⲥⲱⲙ. Ce verbe se rencontre dans deux autres passages du traité avec un contexte presque identique : ϯ ⲙⲟⲟⲩ ⲛ̄ⲥⲱⲟⲩ ϩⲓ ⲧⲉⲙϫⲁⲑ ⲛ̄ⲛ̂ ⲍ̅ ⲉⲕⲥⲱⲙ ⲛ̄ⲥⲱⲟⲩ ⲛ̄ⲙ̄ⲙⲏⲛⲉ (form. CIII, 207) «ajoute-leur de l'eau dans un mortier pendant sept jours et mélange-les chaque jour»; ⲧⲥⲟϥ ⲙⲟⲟⲩ ⲛ̄ⲏⲃⲟ≡ ⲓ̂ⲥⲫ̂ⲣ̂≡ ⲉϥϫⲗⲍⲃⲗ (ⲛ̄ⲃⲏⲗⲉ ϭⲓⲧⲣⲉ ⲉϥϩⲟⲙⲏϫ) ⲛ̄ⲛ̂ ⲕ̅ⲁ̅ ⲉⲕⲥⲱⲙ ⲛ̄ⲥⲱϥ ⲙ̄ⲙⲏⲛⲉ ⲙ̄ⲙⲏⲛⲉ ϣⲁⲛⲧⲉϥϫⲣⲟ (form. CIX, 229-230) «arrose-le avec du jus de pulpe acide de citron pendant vingt et un jours, en mélangeant la matière chaque jour jusqu'à ce qu'elle devienne dure». Il semble que ce soit le même que celui qui est écrit ⲥⲟⲙ dans le recueil de recettes alchimiques de Sohag : ⲥⲟⲙ ⲛⲁⲓ ⲧⲏⲣⲟⲩ ⲙⲛ [ⲛⲉ]ⲩⲉⲣⲏⲩ [2] «mélange toutes ces (matières) ensemble», et que j'ai rapproché précédemment de ⲥⲁⲙ (p. 111, form. XX, 45, rem. 9). Le sens de ⲥⲁⲙ, qui dérive

[1] *Zeitschrift*, t. XXIII (1885), p. 110 (XI, 2); voir encore p. 105 (III, 17), 107 (VII, 10, 11, 18, 19) et seq.
[2] *Zeitschrift*, t. XXIII (1885), p. 114 (XVII, 19).

de 𓊹 𓏏 𓃀, est certain. Si ⲥⲱⲙ, contrairement à ce que je suppose, est différent de ⲥⲟⲙ, et par conséquent de ⲥⲁⲙ, l'écart de signification qui existerait entre eux ne pourrait se traduire que par une faible nuance, car il est clair qu'il s'agit, dans les formules où ils figurent, d'opérer le mélange des substances médicamenteuses soumises à la macération. Le sens de «remuer, agiter», qui ramènerait à la même idée, conviendrait peut-être à ⲥⲱⲙ. Mais il ne semble pas qu'il y ait lieu de voir dans cette forme, du moins par le petit nombre d'exemples qui en sont connus, autre chose qu'une variante orthographique de ⲥⲁⲙ et de ⲥⲟⲙ.

L

(95) ϩⲟⲡⲁϩⲣⲉ ⲉⲕϯ ⲙ̄ⲙⲟϥ ⲥⲁⲃⲟⲗ ⲉⲡⲃⲁⲗ ⲁⲕⲥⲝ ϫⲓⲉⲓⲣⲉ ⲛ̄ϣⲟⲛⲧⲉ ⲁⲕⲁⲕⲓⲁ · ⲭⲁⲣⲕⲟⲥ · ⲕⲟⲙⲉⲟⲥ · (96) ⲟⲩⲁ ⲉⲡⲟⲩⲁ ⲑⲛⲟⲟⲩ ⲗⲁⲩ ⲛ̄ⲕⲁ ⲭⲣⲱ ⲥⲁⲃⲟⲗ ⲛ̄ⲛ̄ⲃⲁⲗ.

(95) Remède que tu administreras à l'extérieur de l'œil : opium, silique d'acacia Nilotica, acacia, cuivre, gomme, (96) même quantité de chaque; broie-les; fais-en un collyre; emploie à l'extérieur des yeux.

Ligne 95 [1]. — ⲁⲕⲥⲝ, ⲟⲡⲓⲟⲩ, ὄπιον.
Ligne 95 [2]. — ϫⲓⲉⲓⲣⲉ, cf. ϫⲓⲡⲉ خرنوب (Kircher, p. 176, 265, 270).

LI

(97) ϩⲕⲟⲗⲗⲓⲟⲛ ⲉⲛⲁⲛⲟⲩⲥ ⲕⲁⲗⲱⲥ ϣⲁⲥⲧⲣⲉ ⲡⲟⲩⲟⲉⲓⲛ ϫⲱⲧⲉ ⲛ̄ϥⲣⲟⲩⲟⲉⲓⲛ ⲕⲁⲗⲱⲥ ⲥⲉⲣⲁⲟⲩⲁⲛ̄ⲧ 𐅵 ⲓ̄ (98) ⲙⲉⲙⲓⲑⲁ 𐅵 ⲓ̄ ⲱⲑⲕⲃⲣ̄ 𐅵 ⲓ̄ ⲕⲁⲗⲁⲕⲁⲛⲑⲟⲥ 𐅵 ⲕ̄ ⲡⲟⲗⲡⲝ 𐅵 ⲕ̄ ⲑⲛⲟⲟⲩ ⲗⲁⲩ ⲛ̄ⲕⲁ ⲭⲣⲱ

(97) Très bon collyre, qui rend la lumière à celui qui ne voit pas bien : aristoloche dix drachmes, (98) glaucium dix drachmes, aloès dix drachmes, vitriol bleu vingt drachmes, safran vingt drachmes; broie-les; fais-en un collyre; emploie.

Ligne 97 [1]. — ⲥⲉⲣⲁⲟⲩⲁⲛ̄ⲧ, زراوند (Avicenne, liv. II, p. ١٧١; Ibn al-Baïtâr, n° 1099; ʿAbd ar-Razzâq, p. ٨٣). Ce mot traduit chez les auteurs arabes le grec ἀριστολοχία (Dioscoride, III, 4). Cf. ⲁ̀ⲣⲓⲥⲧⲟⲗⲟⲭⲓⲁ̀ الزراوند (Kircher, p. 186), ⲁⲣⲉⲥⲧⲟⲗⲟⲭⲓⲁ̀ الزوروند (*scala* n° 44, fol. 66, r°, 2ᵉ col., l. 28), ⲁ̀ⲗⲓⲥⲧⲟⲗⲟⲭⲓⲁ̀ زراوند مدحرج (*scala* n° 43, fol. 33, v°, l. 10). On remarquera que l'auteur de la *scala* n° 43 attribue au mot ⲁⲗⲓⲥⲧⲟⲗⲟⲭⲓⲁ un sens particulier et restreint qu'il n'a pas dans les autres lexiques, non plus qu'en grec, celui d'Aristoloche ronde (*Aristolochia rotunda* L.), l'ἀριστολοχία σΊρογγύλη de Dioscoride (*loc. cit.*). La racine

de l'Aristoloche ronde et celle de l'Aristoloche longue, μακρὰ ἀριστολοχία (Dioscoride, *loc. cit.*) زراوند طويل (Ibn al-Baïtâr, n° 1099; ʿAbd ar-Razzâq, p. ٨٣), servaient toutes deux, et servent encore, en médecine.

Dioscoride nous a conservé le nom de l'Aristoloche en égyptien; mais l'orthographe en a été défigurée par les copistes : σοϐόν, σοϐοέφ, σοποέφ, σοφοέφ (cf. *sopop, sopoep, sophosph*[1], Apulée, chap. 20). M. Wiedemann l'a rapproché du 𓈖𓈖𓏏 des papyrus médicaux[2]. L'identification a peu de chance d'être exacte.

Ligne 98 [2]. — ⲙⲉⲙⲓⲑⲁ, مامیثا (Avicenne, liv. II, p. ٢١٠; Ibn al-Baïtâr, n° 2059; ʿAbd ar-Razzâq, p. ١٠٠), *Glaucium corniculatum* L. Ce mot se rencontre sous l'orthographe grécisée ⲙⲁⲙⲓⲑⲱⲛ dans la *scala* bohaïrique (Kircher, p. 190)[3]. Il s'agit ici de l'extrait de Glaucium dont les Grecs usaient pour la confection d'un collyre, τὸ διὰ γλαυκίου[4]. Dioscoride donne quelques détails au sujet de sa fabrication. Les indigènes[5], dit-il, versent les feuilles du Glaucium dans un vase de terre et les font chauffer dans un four jusqu'à ce qu'elles soient à demi desséchées par l'évaporation; alors ils les pilent et en expriment le suc (Dioscoride, III, 86). Pline (XXVII, 59) la décrit en des termes semblables; mais d'après lui, ce sont les graines et non les feuilles de la plante que l'on traitait. «*Granum habet* (*glaucion*) *crocei coloris. Hoc in olla fictili luto circumlitum, in clibanis calefaciunt : deinde exemto succum exprimunt ejusdem nominis.*» Les Arabes le préparent au moyen du suc de la plante séché au soleil et aggloméré en petites masses de la forme d'un noyau de datte, auxquelles ils donnent le nom de شياف مامیثا[6].

Le suc du Glaucium était considéré comme un excellent remède ophtalmique. Il a conservé cette réputation en Orient.

ʿAbd ar-Razzâq (p. ١٠٠) a expliqué le mot مامیثا d'une façon assez singulière. Il y voit le nom du Sésame : هو شجرة الجلجلان وهو السمسم «c'est un arbre qui fournit le *djouldjoulân*, c'est-à-dire le sésame». Il s'est complètement trompé.

Ligne 98 [3]. — ⲱⲑⲕⲃⲣ̄, ⲥⲁⲡⲏⲣ, صبر (voir p. 63, form. VI, 16, rem. 9).
Ligne 98 [4]. — ⲕⲁⲗⲁⲕⲁⲛⲑⲟⲥ, χάλκανθος (voir p. 127, form. XXV, 51, rem. 3).
Ligne 98 [5]. — ⲡⲟⲗⲡⲝ, ⲕⲗⲟⲕⲟⲩ (ⲕⲣⲟⲕⲟⲩ), κρόκος.

LII

(99) ϩⲙⲉⲟⲥ ⲉⲧⲃⲉ ϣⲱⲛⲉ ⲛⲓⲙ ⲉⲧϩⲛ̄ ⲛ̄ⲃⲁⲗ ⲉ̄ⲓ ⲥⲓⲟⲩ ⲉ̄ⲓ ⲙⲟⲟⲩ ⲉ̄ⲓ ⲗⲁϥ ⲛ̄ϩⲟⲩⲟ ⲕⲁⲧⲙⲓⲉ 𓂀 𐅵 ⲓ̄ (100) ⲭⲁⲗⲕⲟⲩ 𐅵 ⲉ̄ ⲝⲥⲟ 𐅵 ⲗ̄ ⲕⲣⲟⲕⲟⲥ 𐅵 ⲕ̄ ⲟⲡⲓⲟⲛ 𐅵 ⲋ̄ ⲭⲟⲣⲃⲫ 𐅵 ⲋ̄ ⲕⲟⲙⲙⲉ ⲛ̄ⲁⲗⲉⲩ 𐅵 ⲉ̄ (101) ⲑⲛⲟⲟⲩ ⲕⲁⲗⲱⲥ ⲗⲁⲩ ⲛ̄ⲕⲁ ⲭⲣⲱ ⲉⲣⲟⲟⲩ

(1) Corrigé en *sophoeph*, cf. I. Löw, *Aramäische Pflanzennamen*, p. 280.
(2) *Sammlung altägyptischer Wörter*, p. 41.
(3) Kircher lui donne le sens erroné de «menthe».
(4) Oribase, *Coll. méd.*, X, 23, § 20; t. II, p. 436. Cf. Pline, XXVII, 59.
(5) Suivant Dioscoride (III, 86) et Pline (XXVII, 59), le Glaucium venait de la Syrie et de la Perse : Γλαύκιον χυλός ἐσΊι βοτάνης κατὰ Ἱεράπολιν τῆς Συρίας γεννωμένης; «*Glaucion in Syria et Parthia nascitur*».
(6) Cf. P. Guigues, *Le livre de l'art du traitement*, p. xxix, et p. ٢١٩, form. 15 et 17.

(99) Semblable, pour toutes les maladies de l'intérieur des yeux, taie, ou cataracte, ou excroissance de chair : cadmie d'or dix drachmes, (100) cuivre cinq drachmes, myrrhe une drachme, safran vingt drachmes, opium 1/2 drachme, roses 1/2 drachme, gomme blanche cinq drachmes; (101) broie-les bien; fais-en un collyre; emploie pour ces maladies.

Ligne 99 [1]. — ⲉⲓ, cf. ⲉⲓⲥ, ⲉⲉⲓⲉ, *vel, aut.*

Ligne 99 [2]. — ⲁⲁϥ ⲛ̄ϩⲟⲩⲟ, litt. : « chair supplémentaire ». Il s'agit ici de l'*ἐγκανθίς*, production charnue qui se développe sur la caroncule lacrymale[1]. L'expression copte se rapproche très sensiblement du nom donné à cette affection par les médecins arabes : زيادة لحم المؤق (Avicenne, liv. III, p. ٣٣١).

Ligne 99 [3]. — ⲕⲁⲧⲙⲓⲉ, *καδμία*. Le signe ☉ qui accompagne ce mot est celui du soleil, dont les alchimistes grecs se servaient pour désigner l'or. Le plus ancien exemple relevé jusqu'ici de cette notation symbolique figure au papyrus X de Leyde, que l'on place vers la fin du IIIe siècle de notre ère[2]. Il en existe un autre, antérieur d'un siècle environ, au papyrus magique de Londres-Leyde (XVII, 19), où il est traduit par [signe] *hele* (*ἥλιος*). Le papyrus Anastasi DLXXIV de la Bibliothèque nationale le renferme également; il y a le sens de *ἥλιος* « soleil »[3]. Nous avons déjà vu (p. 150, form. XLV, 82) la variante arabe de ce signe[4].

Ligne 100 [4]. — ϩⲥⲟ, ⲙⲱⲗ (ⲙⲱⲣ), مُرّ.

Ligne 100 [5]. — ⲗⲟϥⲃⲓⲫ, ⲟⲩⲁⲣⲏⲧ.

Ligne 100 [6]. — ⲕⲟⲙⲙⲉ ⲡ̄ⲗⲁⲉⲩ, cf. [hiéroglyphes], *Pap. Ebers*, X, 10; XLIII, 11.

LIII

(102) Ⲟⲙⲉⲟⲥ ⲕⲉⲟⲩⲁ ⲟⲛ ⲛ̄ⲧⲉϥϩⲉ ⲥⲧⲓⲙⲉⲟⲥ ⳨ ⲓ̄ ⲙⲁⲣⲕⲁϣⲓⲑⲉ ⳨ ⲉ̄ ⲑⲟⲩⲑⲓⲉ ⳨ ⲅ̄ ⲕⲁⲧⲙⲓⲉ ⳨ ⲁ̄ (103) ⲗⲟⲩⲗⲟⲩ ⳨ ⲅ̄ ϣⲉⲧⲓⲛⲉϩ ⳨ ⲕ̄ ⲡⲟⲗⲡⲭ ⳨ ⲁ̄ ⲑⲛⲟⲟⲩ ⲕⲁⲗⲱⲥ ϣⲗⲁϣⲱⲗⲟⲩ ⲧⲁⲁⲩ ⲉⲧⲉⲙⲭⲁⲑ (104) ⲧⲥⲟⲟⲩ ⲏⲣⲡ̄ ϩⲓ ⲧⲉⲙⲭⲁⲑ ⲛ̄[illegible] ⲕ̄ⲏ ⲕⲁⲁϥ ϣⲁⲛⲧⲉϥϣⲟⲟⲩⲉ ⲁⲁϥ ⲛ̄ⲝⲩⲣⲟⲛ ⲛ̄ⲅ ϯ ⲉⲣⲟⲟⲩ (105) ⲛ̄ϣⲟⲣⲡ̄ ⲙⲛ̄ ⲣⲟⲩϩⲉ ⲛ̄ⲡ̄ⲣⲕⲁϥ ⲛ̄ⲥⲱⲕ ⲙⲟⲛ (*sic*) ⲛⲁⲛⲟⲩϥ ⲕⲁⲗⲱⲥ ⲁⲛⲇⲟⲕⲓⲙⲍⲉ (*sic*) ⲙⲙⲟϥ ⲕⲁⲗⲱⲥ

(102) Semblable; autre encore du même genre : antimoine dix drachmes, pyrite cinq drachmes, tutie trois drachmes, cadmie une drachme, (103) perle trois drachmes, hématite vingt drachmes, safran une drachme; broie-les bien;

(1) Cf. Oribase, *Synopsis*, VIII, § 56; t. V, p. 458.

(2) M. Berthelot, *Archéologie et histoire des sciences*, p. 301, note 2.

(3) A. Erman, *Die ägyptischen Beschwörungen des grossen Pariser Zauberpapyrus*, dans la *Zeitschrift*, t. XXI (1883), p. 99.

(4) Pour la cadmie d'or, voir p. 152, form. XLV, 82, rem. 2.

passe au tamis; mets dans un mortier; (104) arrose les matières avec du vin dans le mortier pendant vingt-huit jours; laisse jusqu'à ce que ce soit sec; fais-en une poudre; applique aux yeux malades (105) matin et soir. Ne néglige pas ce remède. Il est parfaitement éprouvé. Nous l'avons essayé avec succès.

Ligne 103 [1]. — ⲡⲟⲗⲡⲭ, ⲕⲗⲟⲕⲟⲩ (ⲕⲣⲟⲕⲟⲩ), *κρόκος*.

Ligne 105 [2]. — ⲙⲟⲛ. Lire : (ⲟⲩⲇⲟⲕⲓ)ⲙⲟⲛ, *δόκιμον*; cf. form. CCXXVI, 405.

Ligne 105 [3]. — ⲁⲛⲇⲟⲕⲓⲙⲍⲉ. Lire : ⲁⲛⲇⲟⲕⲓⲙ(ⲁ)ⲍⲉ, *δοκιμάζειν*; cf. form. LXXX, 158.

LIV

(106) Ⲟⲙⲉⲟⲥ ϣⲁϥⲧⲣⲉ ⲛ̄ⲃⲁⲗ ⲣ̄ⲟⲩⲟⲉⲓⲛ ⲕⲁⲗⲱⲥ ⲕⲁⲧⲙⲓⲉ ☉ ⲥϯⲙⲉⲟⲥ ⲗⲁⲥ ⲛ̄ⲉⲓⲟⲙ ϩⲁⲗⲉⲥⲟⲩⲛ (107) ⲯⲓⲙⲓⲑⲓⲟⲛ ϩⲙⲟⲩ ⲡⲉⲣⲟ ⲫⲗⲫⲗ ⲇⲁⲗⲃⲟⲭⲃⲟⲭ ⲕⲁⲗⲁⲛⲃⲟⲭ ⲟⲩϣⲓ ⲉⲡⲟⲩⲁ ⲛⲟⲩϣⲁⲧⲏⲣ ⲛ̄ϩ (108) ⲑⲛⲟⲟⲩ ϣⲗⲁϣⲱⲗⲟⲩ ⲁⲁⲩ ⲛ̄ⲝⲩⲣⲟⲛ ϯ ⲉⲣⲟⲟⲩ ϣⲁⲩⲗⲟ

(106) Semblable, (remède) qui éclaircit bien la vue[1] : cadmie d'or, antimoine, os de seiche, escargot, (107) céruse, sel royal, poivre, poivre long, girofle, même poids de chaque, sel ammoniac. . . . . . . ; (108) broie; tamise; fais une poudre; applique aux yeux, ils guériront.

Ligne 106 [1]. — ⲗⲁⲥ ⲛ̄ⲉⲓⲟⲙ. Ce nom traduit littéralement l'arabe لسان البحر « langue de mer », qui est la dénomination courante de l'os de seiche. Ibn al-Baïṭâr (n° 1172) dit : « Le poisson que les Grecs nomment *sibyâ* (سيبيا, *σηπία*). . . . . , on emploie en médecine le test qu'il contient; c'est ce que les médecins désignent sous le nom de *langue de mer* (لسان البحر) ». Voir encore les nos 885 et 1259.

L'action curative de l'os de seiche dans les affections oculaires est reconnue par Dioscoride (II, 21) : « La matière noire de la seiche (*σηπία*) cuite, prise en aliment, se digère mal et relâche le ventre. Son test (*ὄστρακον*)[2], préparé en collyre, convient pour frotter les paupières rugueuses. Brûlée dans son propre test (*καὲν δὲ ἐν τῷ ἰδίῳ ὀστράκῳ*), jusqu'à ce que les feuillets qui le composent se séparent, et réduite en poudre fine, elle fait disparaître les dartres, la pelade et les éphélides et (nettoie) les dents[3]. Elle est bonne également pour les lavages

(1) Ce collyre est ce que les médecins grecs appelaient *κολλύριον ὀξυδορκικόν* (Oribase, *Coll. méd.*, X, 23, 29, t. II, p. 488). Cf. les recettes du papyrus Ebers (LXI, 14, 19 et suiv.) pour [hiéroglyphes] et [hiéroglyphes].

(2) *Crusta sepiæ* (Pline, XXXII, 23), *ossa sepiæ* (*ibid.*, 28, 2), *testa sepiæ* (*ibid.*, 43).

(3) *Σμήχει, λεῖον, ἀλφούς, πίτυρα, ὀδόντας, ἐφήλεις*, litt. : « nettoie, réduit en poudre fine, dartres, pelade, dents et taches de hâle ». M. Berendes (*Des Pedanios Dioskurides aus Anazarbos Arzneimittellehre*, p. 160) estime que « *ὀδόντας* de *ὀδούς*, toute proéminence (Hervorragung), est mieux traduit ici par boutons ou verrues que par dent ». C'est une erreur. La poudre de seiche était employée pour blanchir les dents

ophtalmiques. On l'emploie aussi en insufflations contre le leuchome des bestiaux[1]. Enfin, elle dissipe les tumeurs membraneuses qui se forment dans les yeux (*πτερύγια τὰ ἐν ὀφθαλμοῖς τήκει*), mélangée avec du sel finement broyé. »

On trouve au papyrus Ebers[2] et au papyrus médical de Londres[3], la mention d'une matière dont le nom, [hieroglyphs] «langue de lac», offre une curieuse analogie avec ⲗⲁⲥ ⲛ̄ⲉⲓⲟⲙ. On n'a pu encore en déterminer la nature. Stern a cru qu'il s'agit d'une graine, «*semen herbæ*»[4]. C'est aussi l'opinion de MM. Joachim[5] et Wreszinski[6], lesquels, d'ailleurs, n'ont su l'identifier avec aucune espèce connue. Il est possible que ce soit le fruit ou la graine d'un végétal aquatique. Néanmoins, le déterminatif [hieroglyphs] n'est pas à lui seul concluant, car il s'applique avec autant de fréquence aux minéraux, aux gommes, aux résines et en général à toutes les substances pulvérulentes; de plus, le nom de plante [hieroglyphs] n'a jamais été relevé jusqu'à présent, à ma connaissance, dans les textes médicaux ou autres.

Il serait tentant de rapprocher [hieroglyphs] de ⲗⲁⲥ ⲛ̄ⲉⲓⲟⲙ (لسان البحر). Malheureusement, on ne peut établir facilement un rapport de sens entre [hieroglyphs] (ϣⲏⲓⲉ) *lacus* et ⲉⲓⲟⲙ [hieroglyphs], [hieroglyphs], [hieroglyphs] *mare*, à moins de prendre [hieroglyphs] pour une variante graphique de [hieroglyphs]; mais je n'en connais pas d'exemple.

L'utilisation du [hieroglyphs] en thérapeutique s'adaptait à des cas nombreux. On s'en servait pour soigner les plaies produites par les brûlures ([hieroglyphs], *Pap. Ebers*, LXVIII, 9 et 11; cf. *Pap. méd. de Londres*, VI, 3), pour lénifier les vaisseaux de tous les membres ([hieroglyphs], *Pap. Ebers*, LXXXI, 15), pour détendre la raideur de tous les membres ([hieroglyphs] (sic) [hieroglyphs], *ibid.*, LXXXIII, 21), pour la préparation d'un médicament destiné à produire l'hémostase à la suite de l'excision d'une tumeur sanguine[7] ([hieroglyphs], *ibid.*, LXXXVIII,

(Oribase, *Euporistes*, IV, 66, 3, t. V, p. 744), et c'est ce que veut dire précisément Dioscoride. Le fait apparaît dans un précédent chapitre (II, 9, 2) où, parlant de la cendre d'escargot, dont il indique l'emploi à la fois contre des dermatoses et comme dentifrice, l'auteur répète presque mot pour mot la phrase précitée : *σμήχει λέπρας, ἀλφούς, ὀδόντας.* M. Berendes interprète correctement ce passage par : «Aussatz, weisse Flecken und Zähne zu reinigen» (*op. cit.*, p. 155).

(1) Cette médication est signalée par Ibn al-ʿAwwâm (*Le livre de l'agriculture*, trad. J.-J. Clément-Mullet, t. II 2, p. 109).

(2) XXXI, 12; LXV, 2; LXVIII, 9, 11; LXXII, 5, 8; LXXXI, 15; LXXXIII, 21; LXXXVIII, 11; CVI, 2.

(3) VI, 3 (= *Pap. Ebers*, LXVIII, 11); VI, 6 (= *Pap. Ebers*, LXXII, 8).

(4) *Papyros Ebers*, t. II, Gloss., p. 29.

(5) «Seezungekörner», *Papyros Ebers*, p. 30, 103, 111, 120, 121 et *passim*.

(6) «Nś-š-Körner», *Der Lond. mediz. Pap.*, p. 183, 184.

(7) Le mot [hieroglyphs] nous est connu par cet unique exemple. Stern l'a traduit par «*rima seu scissura, veluti spinarum in cute*» (*Pap. Ebers*, t. II, p. 46). La phrase précitée a été également rendue par «Arzenei für den Dorn (*Šentet*) und seine Auschneidung, wenn Blut herauskommt» (*op. cit.*, t. I, p. 34), et «Mittel gegen eine Ritze, die geschnitten ist, so dass das Blut aus ihr herauskommt» (H. Joachim, *Papyros Ebers*, p. 159). Le texte signifie mot à mot «remède de la *šendit* on coupe elle, sortie de sang d'elle», en langage plus clair : «remède de la *šendit* que l'on excise et d'où il sort du sang». La *šendit* me paraît rentrer dans la catégorie des tumeurs sanguines ou peut-être des excroissances (verrues, polypes, etc.) dont l'ablation occasionne une hémorragie abondante. Je remarquerai toutefois que le déterminatif [hieroglyphs] serait plutôt indiqué dans le premier cas et que [hieroglyphs] conviendrait mieux dans la seconde conjecture.

10), pour la confection d'un suppositoire ([hieroglyphs], *ibid.*, XXXI, 12). Tout ceci est sans rapport avec les affections pour lesquelles les médecins grecs ou orientaux recommandaient l'usage de l'os de seiche. Par contre, quelques remèdes réservés au traitement de la dermatose [hieroglyphs][1] (*ibid.*, LXXII, 3, 6) et des tumeurs scrofuleuses (?) [hieroglyphs][2] (*ibid.*, CV, 16) contiennent du [hieroglyphs], et nous avons vu que Dioscoride préconise l'os de seiche dans certaines maladies de la peau, de même que Pline (XXXII, 28, 2) l'indique pour les parotides.

Au demeurant, les renseignements que j'ai réunis ne permettent pas de tirer une conclusion valable quant à la nature de la substance [hieroglyphs]. L'argument philologique paraît plutôt nettement contraire à son identification avec le ⲗⲁⲥ ⲛ̄ⲉⲓⲟⲙ. Son emploi en médecine, d'autre part, n'est pas suffisamment caractéristique pour en assurer la détermination. J'ai pensé néanmoins qu'il convenait d'appeler l'attention sur les indices, faibles d'ailleurs, qui sembleraient être en faveur du rapprochement des deux noms, car quelque texte plus probant que ceux dont je me suis servi a pu m'échapper, qui permettrait peut-être d'en éclairer le sens et de fixer définitivement l'identité de [hieroglyphs].

Ligne 106 [2]. — ϩⲁⲗⲉⲥⲟⲩⲛ, حَلَزُون. Les cendres d'escargots brûlés dans leurs coquilles sont utiles pour les maladies des yeux, d'après Dioscoride (II, 9). Avicenne (liv. II, p. ١٧٧) dit que l'escargot calciné convient pour le traitement des ulcères de l'œil (المحرق منه القروح العين). Son mucus, mélangé avec de la myrrhe et de l'aloès, appliqué sur le front, dessèche les humeurs qui viennent de la tête aux yeux, suivant Al-Ghafeky (*apud* Ibn al-Baïṭâr, n° 690). L'emploi du mucus, صديد, d'escargot en collyre est indiqué par ʿAbd ar-Razzâq (p. ٩٣). Bien que l'auteur du traité n'en dise rien, c'est probablement de la cendre d'escargot qu'il s'agit ici, puisque le remède doit être employé sous forme de poudre.

Ligne 107 [3]. — ϩⲙⲟⲩ ⲡⲉⲣⲟ. Cette variété de sel reparaît dans un autre passage du manuscrit (form. CCXXIII, 401). Elle est également citée, ϩⲙⲟⲩ ⲡⲣⲣⲟ, dans les fragments alchimiques publiés par Stern[3]. A la formule LVI, 114, qui a trait à différentes affections des yeux, la mention de l'os de seiche précède immédiatement celle du ⲙⲏⲣ̄ϩ ⲁⲛⲇⲣⲁⲛⲓ ملح اندرانى «sel andérâny». Il semble donc tout à fait probable que ϩⲙⲟⲩ ⲡⲉⲣⲟ est le nom copte du sel appelé andérâny[4] par les Arabes.

Ligne 107 [4]. — ⲇⲁⲗⲃⲟⲭⲃⲟⲭ est une variante graphique de ⲇⲁⲣⲃⲟⲩⲗⲃⲟⲩⲗ دار فُلْفُل dont il a été question plus haut (p. 98, form. XII, 29, rem. 9).

Ligne 107 [5]. — ⲕⲁⲗⲁⲛⲃⲟⲭ, ⲕⲁⲗⲁⲛⲃⲟⲩⲗ, var. de ⲕⲁⲗⲁⲛϥⲟⲩⲣ قَرَنْفُل, *καρυόφυλλον* (voir p. 155, form. XLIX, 92, rem. 3).

Ligne 107 [6]. — ⲛⲟⲩϣⲁⲧⲏⲣ ñنو. La signification exacte du signe abréviatif joint au nom du sel ammoniac m'échappe. Je crois cependant qu'elle peut s'expliquer de la façon suivante. Le sel ammoniac des anciens (Dioscoride, V, 125; Pline, XXXI, 39, 4), que l'on apportait de la Cyrénaïque, était certainement une variété de sel fossile ou de carbonate de soude.

(1) D'après Stern (*Pap. Ebers*, t. II, Gloss., p. 34) : ⲕⲱⲕ *pustula*.

(2) D'après Stern (*op. cit.*, t. II, p. 16) : *tumor scrofulosus, struma, guttur turgidum*. Voir aussi A. Erman, *Zaubersprüche für Mutter und Kind*, p. 16 et 19 : «Geschwulst». Ce terme demanderait à être étudié de plus près.

(3) *Zeitschrift*, t. XXIII (1885), p. 116 (XX, 6-7).

(4) Pour ce mot, voir p. 168, form. LVI, 114, rem. 7.

Les caractères en sont très nets. C'était une matière opaque, de la couleur de l'alun lamelleux, en forme de longues aiguilles et de goût désagréable («*similis est colore alumini, quod schiston vocant, longis glebis, neque perlucidis, ingratus sapore*», Pline, *loc. cit.*), que l'on trouvait sous le sable. On le remplaçait par le sel cappadocien, le sel andérâny des Arabes, ou sel gemme, dans les opérations chimiques, comme il est indiqué dans une recette pour la fabrication de l'asèm égyptien, au papyrus X de Leyde (form. 84) : *καὶ πρόσβαλε ἁλὸς ἀμμωνιακοῦ ἢ Καππαδοκικοῦ*[1].

A l'époque arabe, il en est autrement. Le mot نوشادر désigne deux substances différentes, l'une naturelle, l'autre artificielle. Al-Ghafeky (*apud* Ibn al-Baïṭâr, n° 2241) dit que la première est extraite des mines et que l'autre provient de la suie des bains, surtout de ceux qui sont chauffés au fumier, — détail caractéristique. On associait donc, dès ce moment, sous une dénomination commune, l'ancien *ἅλς ἀμμωνιακός* (chlorure de sodium et carbonate de soude) des Grecs et un produit analogue au sel ammoniac (chlorhydrate d'ammoniaque) des modernes. Plusieurs savants orientaux confirment encore implicitement le fait, entre autres Djâber (ixe siècle), dans le *Liber de septuaginta*, qui parle de la sublimation du sel ammoniac[2], ce qui ne peut s'appliquer ni au sel gemme ni au natron. En outre, dans la liste des termes techniques placée en tête du traité d'alchimie syriaque du British Museum, une note accompagnant la mention du sel ammoniac rappelle qu'il est employé dans la fabrication du bleu qui ressemble au lapis-lazuli[3], c'est-à-dire de l'émail bleu connu des céramistes orientaux, et en particulier de ceux de l'Égypte, dès la plus haute antiquité, précision qui vise évidemment le carbonate de soude, comme le remarque Berthelot. Il n'est pas douteux que les Coptes aient connu ces deux sels. Et comme celui dont il est question dans la présente formule correspond à coup sûr à notre sel ammoniac, — le substitut de l'autre espèce, le sel andérâny, figurant dans le remède, — je pense que l'épithète ⲛ̄كو, que je n'ai pu traduire, avait pour objet de marquer la sorte de ⲛⲟⲩϣⲁⲧⲏⲣ qu'il fallait choisir. L'auteur adopte ailleurs la forme ⲁⲗⲟⲥ ⲁⲙⲙⲱⲛⲓⲁⲕⲟⲩ (form. CXVI, 246; CXXVIII, 267 et *passim*) à laquelle il a certainement conservé la signification qu'elle avait dans les anciens écrits grecs.

LV

(109) ⲟⲩⲥⲟⲗ ⲉⲡⲕⲁⲑⲓⲥⲙⲁ ⲉϥⲗⲉⲙⲗⲱⲙ ϣⲁϩⲙ ◎ ⳨ ⲕ̄ ⲟⲩⲁϣⲁⲕ ⳨ ⲁ̄ ⲁⲛⲥⲁⲣⲱⲑ ⳨ ⲁ̄ ϩⲟⲥⲙ̄ ⲉϥⲣⲱϫ ⳨ ⲃ̄ ⲑⲛⲟⲟⲩ (110) ⲟⲩⲟϣⲙⲟⲩ ϩⲓ ⲙⲟⲟⲩ ⲁⲁⲩ ⲛ̄ⲥⲟⲗ ⳨ ⲉⲡⲕⲁⲑⲓⲥⲙⲁ ϣⲁϥ ⲛ̄ⲛⲁⲗϩⲁⲙ ⲉⲃⲟⲗ ⲙⲛ̄ ⲛⲁⲣⲁⲡⲣⲓⲧⲉ

(109) Mèche pour l'anus qui se putréfie : sulfure d'arsenic (?) vingt drachmes, gomme ammoniaque une drachme, sarcocolle une drachme, natron calciné

(1) M. Berthelot, *Archéologie et histoire des sciences*, p. 296.

(2) M. Berthelot, *op. cit.*, p. 329, et *Coll. des anc. alchim. grecs*, introd., p. 45, note 2, et p. 237. La sublimation du sel ammoniac est aussi décrite dans le traité d'alchimie syriaque publié par M. Berthelot, *La chimie au moyen âge*, t. II, p. 143.

(3) M. Berthelot, *La chimie au moyen âge*, t. II, p. 8.

deux drachmes[1]; broie-les; (110) pétris-les avec de l'eau; fais-en une mèche; introduis-la dans l'anus. Elle fera tomber les chairs corrompues et les.....

Ligne 109 [1]. — ⲕⲁⲑⲓⲥⲙⲁ, *κάθισμα*. Ce mot a ici le sens dérivé de «siège, fondement, anus, rectum», et est comparable à *ἕδρα* et au latin *sedes*, qui signifient à la fois «siège», meuble sur lequel on s'assied, et «siège», fondement, anus. Il reparaît avec la même valeur dans les passages suivants du traité : ⲟⲩⲧⲥⲱ ⲉⲧⲃⲉ ⲡⲛⲟϭ ⲛ̄ⲙⲁϩⲧ̄..... ⲁⲁⲩ ⲛ̄ⲥⲁϩ ⲧⲁⲁⲩ ⲉϩⲣⲁⲓ ϩⲛ̄ ⲡⲕⲁⲑⲓⲥⲙⲁ (form. LXXV, 150) «potion pour le gros intestin....., fais-en un plumasseau et introduis par le bas dans le rectum»; ϣⲁⲥ ⲛ̄ⲛ̄ⲱⲛⲉ ⲉⲃⲟⲗ ϩⲛ̄ ⲡⲕⲁⲑⲓⲥⲙⲁ (form. LXV, 127) «elle expulse les calculs par l'anus».

Ligne 109 [2]. — ⲗⲉⲙⲗⲱⲙ, cf. ⲗⲱⲙ, *tabescere, marescere*.

Ligne 109 [3]. — ϣⲁϩⲙ ◎. Je n'ai pas retrouvé ce mot en copte. Il est très probablement arabe, comme la recette elle-même. En ce cas, je ne vois qu'une seule forme qu'il transcrive exactement : شحم «graisse». Si le rapprochement est fondé, et il a de fortes chances de l'être, le terme ϣⲁϩⲙ ne serait pas pris dans le sens ordinaire, mais appartiendrait à la nomenclature mystique «dont se servaient les scribes afin de mettre en défaut la curiosité du vulgaire»[2], car la graisse faisant nécessairement fonction d'excipient dans la préparation du remède, devrait être reléguée, en cette qualité, comme d'habitude, à la fin de la formule et non placée en tête. Ce qui montre mieux encore que le ϣⲁϩⲙ n'est pas à proprement parler la graisse, c'est la présence, à la suite de ce mot, du signe ◎, qui fixe assurément, de même que ✐ et ✐ (voir p. 158 et p. 152), le rapport spécifique de la drogue indiquée et doit par conséquent nous procurer le moyen de déterminer celle-ci. Un signe semblable termine un certain nombre de formules (CXXIV, 262; CXXVII, 266; CXXIX, 269 et *passim*). Dans cette position, il n'a d'autre rôle apparent que de marquer une coupure du texte. S'il a, ce dont je doute, une valeur symbolique, la signification m'en échappe et ne s'avère d'ailleurs aucunement. Ce passage est le seul, du reste, où on le trouve accolé à un nom de substance.

Les tableaux de signes et d'abréviations alchimiques grecs publiés par Berthelot renferment un signe ◎ absolument semblable à celui de notre traité. Il y est traduit par *ᾠά*, *ᾠόν* «œufs, œuf»[3]. En tenant compte de cette ressemblance, le groupe ϣⲁϩⲙ ◎ signifierait «graisse d'œuf». Les traités d'alchimie fournissent plusieurs exemples d'expressions du même type : graisse de cuivre[4], graisse de sel[5], d'arsenic[6], de scorpion[7], de laine[8]; la graisse d'œuf

(1) ϩⲟⲥⲙ̄ ⲉϥⲣⲱϫ ⳨ ⲃ̄ a été ajouté en interligne, par la même main, au-dessus de ⲁⲛⲥⲁⲣⲱⲑ.

(2) Pap. V de Leyde, col. XII, cf. M. Berthelot, *Coll. des anc. alchim. grecs*, introd., p. 10. Ces synonymes spéciaux sont souvent cités par Dioscoride comme étant ceux qu'employaient les «prophètes» ou comme étant tirés d'ouvrages d'alchimistes notoires. L'auteur d'un des traités contenus dans le manuscrit d'alchimie syriaque du British Museum y fait une allusion très claire en tête d'un chapitre où il donne la liste des noms des corps, des esprits et des pierres : «Ces noms spéciaux leur ont été donnés par les philosophes, dit-il, pour servir de signes et de marques distinctives», M. Berthelot, *La chimie au moyen âge*, t. II, p. 156.

(3) *Coll. des anc. alchim. grecs*, introd., p. 108, l. 26, et p. 114, l. 8 et 23.

(4) M. Berthelot, *La chimie au moyen âge*, t. II, p. 162, note 1.

(5) *Ibid.*, t. II, p. 160.

(6) *Ibid.*, t. II, p. 246, § 11.

(7) *Ibid.*, t. II, p. 200.

(8) *Ibid.*, t. II, p. 162.

y figure également[1]. L'identification n'en est pas toujours facile à faire. Nous savons cependant, par les alchimistes eux-mêmes, que «graisse de sel» est l'un des noms du sel ammoniac[2]. Berthelot suppose que la «graisse de laine» désigne le cuivre rouge[3]. La «graisse de scorpion» est probablement un sel basique de fer. Cela résulte assez clairement d'une glose du *Liber sacerdotum* : «*Quidam dicunt quod scorpium est testudo, et quidam dicunt quod est ferrum*»[4]. Mais il y a lieu de tenir compte du fait que certains auteurs ont aussi appelé le soufre «scorpion»[5], et ils ont nommé de même les deux arsenics (réalgar et orpiment)[6]. On peut supposer que la «graisse d'arsenic» est en rapport avec l'un des deux sulfures d'arsenic (réalgar et orpiment). Quant à la «graisse d'œuf», aucun texte n'en indique expressément la nature. Le nom d'«œuf» a été donné à plusieurs sortes de substances[7], par application d'un symbolisme compliqué et très souvent obscur[8], si bien que l'on ne sait jamais au juste s'il faut l'entendre au sens propre ou au sens mystique. Cependant, la persistance avec laquelle le mot «œuf» est associé dans la langue hermétique aux composés d'arsenic me fait croire que «graisse d'œuf» doit être considéré comme synonyme de l'expression «graisse d'arsenic» et désigne un sulfure d'arsenic. Le signe de l'œuf et celui du cinabre, qui est la substance fondamentale de l'*œuf philosophique*, étant semblables[9], j'avais pensé un instant qu'il s'agissait du sulfure rouge de mercure. Mais le cinabre est mentionné dans la même liste que la «graisse d'œuf», par quoi le rapprochement devient impossible. D'autre part, les médecins arabes employaient les sulfures rouge et jaune d'arsenic contre la gangrène et la putréfaction[10], ainsi que l'est ici le ϣⲁϩⲙ ☉.

Une autre hypothèse pourrait être envisagée. Elle me paraît fragile. Nous avons vu que dans l'expression «cadmie d'or» l'indice d'espèce varie selon que le premier terme est emprunté au grec ou à l'arabe : ⲕⲁⲧⲙⲓⲉ (form. LII, 99; LIV, 106), ⲁⲕⲁⲗⲏⲙⲓⲁ (form. XLV, 82), ⲉⲕⲁⲗⲏⲙⲓⲁ (form. XLVI, 85). Le signe symbolique est tiré dans le premier cas de la série des notations alchimiques grecques, dans l'autre de celle qui était, il semble, usitée

(1) M. Berthelot, *La chimie au moyen âge*, t. II, p. 162.

(2) *Ibid.*, t. II, p. 160.

(3) *Ibid.*, t. II, p. 162, note 1.

(4) *Ibid.*, t. I, p. 188, § 9. La seconde opinion figure dans la version latine d'un traité de Razès, *ibid.*, t. I, p. 188, note 1.

(5) *Ibid.*, t. II, p. 160.

(6) *Ibid.*, t. II, p. 160. Au manuscrit de Saint Marc, le signe du scorpion est traduit par ces mots : *ἀργυρόχαλκος κεκαυμένος καὶ πεπηγμένος* «argyrochalque brûlé et fixé». Il se rapporte probablement au blanchiment du cuivre par le mercure ou l'arsenic (M. Berthelot, *Coll. des anc. alchim. grecs*, introd., p. 154).

(7) Un oxysulfure d'arsenic est appelé «huile d'œuf» (M. Berthelot, *La chimie au moyen âge*, t. II, p. 61, § XXIV), l'acide arsénieux «chaux d'œuf» (*loc. cit.*, p. 62, § XXV).

(8) Voir le traité *Sur l'œuf philosophique*, et la *Nomenclature de l'œuf*, dans M. Berthelot, *Coll. des anc. alchim. grecs*, trad., p. 18 et 21.

(9) M. Berthelot, *Coll. des anc. alchim. grecs*, introd., p. 108, l. 13 et 26, et p. 116, l. 13.

(10) Cf. P. Guigues, *Le livre de l'art du traitement*, p. 173, § 19. Les effets du médicament cité, qui porte le nom persan de ديك برديك, sont comparables à ceux que produisait le remède formulé ici : «il convient contre la gangrène, la putréfaction, pour chasser les mauvaises odeurs et enlever les chairs corrompues», ينفع من الاكلة والعفن ويقطع الريحة المنتنة ويذهب باللحم الفسد.

chez les savants arabes. N'avons-nous pas dans ☉ le représentant proprement égyptien de ceux-ci, dérivé de l'hiéroglyphe ☉ *râ* «soleil»? On remarquera que ☉ reproduit exactement la partie inférieure de *ἥλιος*. ϣⲁϩⲙ ☉ serait alors le synonyme copte de ⲕⲁⲧⲙⲓⲉ et d'ⲁⲕⲁⲗⲏⲙⲓⲁ. Suivant Avicenne (liv. II, p. ١٢٧), la cadmie d'or est un médicament abstergent et détersif, par conséquent approprié au traitement du cas de gangrène auquel se rapporte la présente recette. La principale objection que cette conjecture soulève, et dont on appréciera la valeur, réside dans l'origine même de la formule qui nous occupe, laquelle est certainement arabe. Le mot ϣⲁϩⲙ, non retrouvé en copte, a donc aussi de grandes chances d'être arabe. L'explication que j'ai donnée tout d'abord présente pour cette raison beaucoup plus de vraisemblance.

Ligne 109 [4]. — ⲟⲩⲁϣⲁⲕ, وشّق, أشّق (Avicenne, liv. II, p. ١٣٠; Ibn al-Baïṭâr, n° 83; ʿAbd ar-Razzâq, p. ٢٠). Cf. ⲁⲙⲟⲛⲓⲁⲕⲟⲛ الاشق الكلخ (Kircher, p. 186) et ⲗⲓⲭⲁⲗϭ الكلخ (*scala* n° 43, fol. 33, v°, l. 19). Je soupçonne que ⲗⲓⲭⲁⲗϭ est écrit pour ⲗⲁⲭⲁⲗϭ الكلخ. Nous trouverons ce mot orthographié, sans l'article, ⲭⲁⲣϩ, à la formule LVI, 113. Suivant Ibn al-Baïṭâr (n° 1961), كلخ est le nom du Galbanum en Espagne et de la Gomme ammoniaque en Égypte.

La Gomme ammoniaque est fournie actuellement par deux plantes ombellifères originaires de la Perse et du Turkestan, le *Dorema Ammoniacum* Don. et le *D. Aucheri* Boiss. Elle diffère totalement de l'*ἀμμωνιακόν* de Dioscoride (III, 84). Celui-ci venait de Cyrène de Libye. Il était produit par l'Agasyllis (*ἀγασυλλίς*), que Dioscoride considère comme un Narthex (*ὀπός ἐστὶ νάρθηκος γεννωμένου ἐν τῇ κατὰ Κυρήνην Λιβύῃ*) et dont il place l'habitat dans la région où était situé le temple de Jupiter Ammon (*ἐν Λιβύῃ τῇ κατ' Ἄμμωνα*)[1]. On a dit que le terme *ἀμμωνιακόν* figure pour la première fois dans Dioscoride[2]. Il se rencontre pourtant déjà dans les œuvres d'Hippocrate (*Des maladies des femmes*, II, § 201, t. VIII, p. 387). La substance qu'il désigne est nommée «larmes d'agasyllis» par Galien. Pline (XII, 49) l'appelle à la fois *lacryma Hammoniaci* et *Metopion*[3].

On en distinguait deux espèces : le *thrausma* (*θραῦσμα*)[4], semblable aux grains d'encens, qui n'était mélangé d'aucune matière étrangère, bois ou pierre, dont l'odeur ressemblait à celle du castoréum et qui avait une saveur amère; le *phyrama* (*φύραμα*), qui était au contraire souillé de sable et de pierres. Ce dernier provenait sans doute du suc exsudé spontanément des parties basses de la plante et qui était tombé sur le sol[5].

Il est fort probable que l'*oušš̌aq* dont il est question dans notre traité était déjà la gomme-résine tirée du *Dorema*. Son nom se rencontre dans Avicenne (liv. II, p. ١٣٠), qui ne fournit

(1) Oasis de Siwah. Un des noms de l'*ἀμμωνιακόν* cités par Dioscoride, *κριόθεος* «dieu-bélier», rappelle ce lieu d'origine. Le texte de Pline (XII, 49) est assez obscur, mais il fait également allusion à «l'oracle d'Ammon près duquel croît l'arbre qui produit la Gomme ammoniaque» (*Hammonis oraculum, juxta quod gignitur arbor*).

(2) L. Planchon, *Précis de matière médicale*, t. II, p. 69.

(3) J'adopte ici la traduction de Littré. Plusieurs traducteurs ont attribué le nom de *metopion* à la plante même, par erreur il semble. On remarquera que Dioscoride (III, 83) signale que la gomme-résine Galbanum était appelée par certains *μετώπιον*, var. *μέτωπον*.

(4) Pline dit *thrauston*.

(5) Pline (XXIV, 14) parle de la Gomme ammoniaque en sorte et en larmes (*hammoniaci natura atque lacrymæ*). La première répond, comme forme, à notre Gomme ammoniaque «en masses».

aucun détail sur la plante. Mais l'origine persane du mot marque assurément celle du produit qu'il désigne.

Ligne 109 [5]. — ⲁⲛⲥⲁⲣⲱⲑ, عَنْزَرُوت (Avicenne, liv. II, p. ١٢٧; Ibn al-Baïṭâr, n[os] 171, 1599); أَنْزَرُوت (ʿAbd ar-Razzâq, p. ١٨). Cf. ⲁⲗⲗⲁⲛⲥⲁⲣⲟⲧ[1]. La *σαρκοκόλλα* de Dioscoride (III, 85).

Ligne 110 [6]. — ϣⲁ, cf. ϫⲁ. Ce verbe, qui reparaît dans plusieurs passages du manuscrit (voir par exemple form. LXV, 127), y a toujours le sens de l'hiéroglyphique [hiéroglyphes].

Ligne 110 [7]. — ⲁⲗϩⲁⲙ. Suivant le mode de transcription adopté par l'auteur (ϩ = ح ou خ), ce mot peut représenter l'une des deux formes que voici : اللَحّم, dérivée de حُمّ «avoir la fièvre», ou الخَامّ «chair corrompue, chair dégageant une mauvaise odeur par suite de la putréfaction». L'intitulé de la formule montre qu'il faut choisir la seconde. Il s'agit d'un cas de gangrène de l'anus, et la médication a pour objet de faire tomber les escarres.

Ligne 110 [8]. — ⲁⲣⲁⲡⲣⲓⲧⲉ. J'ignore le sens de ce mot, qui est certainement arabe.

LVI

(111) ⲟⲩⲕⲟⲗⲗⲓⲟⲛ ⲛⲧⲉ ⲁⲡⲁ ⲕⲩⲗⲓⲗⲟⲥ ⲡⲥⲟⲫⲟⲥ ⲛ̄ⲁⲣⲭⲏⲁⲧⲣⲟⲥ ⲉⲧⲃⲉ ⲡⲙⲟⲟⲩ ⲙⲛ̄ ⲡⲥⲓⲟⲩ ⲙⲛ̄ ⲡⲙⲟⲩϩⲟⲩ (112) ⲙⲛ̄ ⲡⲉϩⲗⲟⲥⲧⲛ̄ ϩⲛ̄ ⲛ̄ⲃⲁⲗ ⲙⲛ̄ ⲛⲉⲧⲕⲏⲕ ⲁⲩⲧⲟⲕⲓⲙⲁⲍⲉ ⲙ̄ⲙⲟⲥ ϩⲓⲧⲛ̄ ⲟⲩⲛⲟϭ ⲛ̄ⲁⲣⲭⲏⲁⲧⲣⲟⲥ (113) ⲑⲟⲩⲑⲓⲁ ℈ ⲕ̄ ⲭⲁⲗⲕⲟⲥ ℈ ⲅ̄ ⲯⲓⲙⲓⲑⲓⲟⲛ ℈ ⲇ̄ ϩⲉⲗⲑⲓⲑ ℈ ⲅ̄ ϫⲁⲣ̄ϩ ⲉϥϩⲏⲙ ℈ ⲕ̄ ⲗⲁⲥ ⲛ̄ⲉⲓⲟⲙ[2] (114) ℈ ⲕ̄ ⲙⲏⲣ̄ϩ ⲁⲛⲇⲣⲁⲛⲓ ℈ ⲕ̄ ⲟⲡⲓⲟⲛ ℈ ⲕ̄ ⲗⲓⲃⲁⲛⲟⲥ ℈ ⲕ̄ ⲑⲟⲟⲥⲃⲱ ℈ ⲕ̄ ⲕⲟⲙⲉⲟⲥ ℈ ⲕ̄ (115) ⲉⲕⲉⲓⲛⲉ ⲙ̄ⲙⲟⲥ ⲉϩⲟⲩⲛ ⲛ̄≡ⲟⲥⲫ≡ ⲓⲑⲟⲍⲭⲟ ⲗⲁⲩ ⲛ̄ⲕ̄ ϫⲣⲱ ⲛ̄ϣⲱⲣⲡ ⲙⲛ̄ ⲛ̄ⲣⲟⲩϩⲉ ϣⲁⲩⲗⲟ

(111) Collyre d'apa Cyrille, l'habile archiâtre, pour la cataracte, la taie, l'inflammation, (112) l'obscurcissement des yeux et la ptilose. Il a été expérimenté par un grand archiâtre. (113) Tutie vingt drachmes, cuivre trois drachmes, céruse quatre drachmes, asa fœtida trois drachmes, gomme ammoniaque en morceaux vingt drachmes, os de seiche (114) vingt drachmes, sel andérâny vingt drachmes, opium vingt drachmes, encens vingt drachmes, aloès vingt drachmes, gomme vingt drachmes; (115) mets dans du lait de chamelle; fais-en un collyre; emploie matin et soir, ces maux guériront.

Ligne 111 [1]. — ⲥⲟⲫⲟⲥ, *σοφός*.
Ligne 111 [2]. — ⲁⲣⲭⲏⲁⲧⲣⲟⲥ, *ἀρχίατρος*.

(1) *Zeitschrift*, t. XXIII (1885), p. 114 (XXVII, 17).
(2) Les deux dernières lettres du mot ⲉⲓⲟⲙ sont à demi détruites, mais la lecture en est certaine.

Ligne 111 [3]. — ⲙⲟⲩϩⲟⲩ. Ce nom de maladie dérive soit de ⲙⲁϩ, ⲙⲟϩ, ⲙⲟⲩϩ *implere, plenus esse*, soit de ⲙⲟϩ, ⲙⲟⲩϩ *ardere, comburere*. Je crois qu'il doit être rattaché à la dernière de ces formes et qu'il s'agit de l'inflammation de l'œil, mais cela n'est pas certain.

Ligne 113 [4]. — ϩⲉⲗⲑⲓⲑ حِلْتِيت (Avicenne, liv. II, p. ١٧٤; Ibn al-Baïṭâr, n[os] 158 et 688; ʿAbd ar-Razzâq, p. ٤٤), *χαλτίθη*[1]. Le حلتيت est donné par les savants arabes comme étant la gomme-résine du Silphium, صمغ الانجدان[2].

J'ai eu l'occasion (p. 152, form. XLV, 82, rem. 3) de faire une brève allusion au rapport établi par les Arabes entre la gomme-résine du *σίλφιον* et le صمغ الانجدان. Il n'est pas inutile de revenir un peu en détail sur la question afin de dissiper l'équivoque qui peut résulter de cette synonymie. Dioscoride (III, 80) donne comme origine géographique du Silphium la Syrie, l'Arménie, la Médie et la Libye (*σίλφιον γεννᾶται ἐν τοῖς κατὰ Συρίαν καὶ Ἀρμενίαν καὶ Μηδίαν τόποις καὶ Λιβύην*). En réalité, il a réuni sous un nom unique deux groupes de végétaux congénères, mais néanmoins distincts. Le Silphium de Libye, *ὀπὸς κυρηναϊκός*, n'a pu être connu des Arabes. En effet, Pline (XIX, 15, 1; XXII, 48) déclare que, de son temps, la plante était d'une extrême rareté et que l'on n'employait plus guère que le Silphium importé de la Syrie, de la Perse et des pays environnants, lequel correspond peut-être à l'*ὀπὸς μηδικός*. Le صمغ الانجدان répond donc nécessairement au Silphium de Perse cité par l'auteur latin, et signalé déjà par Dioscoride[3]. Le rapprochement qu'Ibn al-Baïṭâr (n° 688) fait entre حلتيت, nom actuel de l'Asa fœtida, et صمغ الانجدان, ajouté à ce que nous savons sur le lieu de provenance de l'Asa fœtida, assure d'autre part l'identification de l'une au moins des espèces de انجدان[4].

La *scala* n° 43 (fol. 34, v°, l. 18) rend le mot حلتيت par ⲩⲡⲟⲅⲓⲥⲧⲏⲥ, qui est le grec *ὑποκιστίς*, nom du *Cytinus hypocistis* L. (Dioscoride, I, 97), dont le suc, traité de la même manière que celui des siliques d'Acacia, servait à préparer un extrait employé en médecine. Le fait est à retenir, car si l'attribution est exacte, ce que la *scala* n° 44 ne permet pas de contrôler, le mot y étant omis, il s'ensuivrait que le ϩⲉⲗⲑⲓⲑ des médecins d'Égypte était le suc de l'Hypociste et non l'Asa fœtida. La *scala* bohaïrique nomme l'Asa fœtida ⲁⲗⲑⲓⲗⲓⲁ (Kircher, p. 183).

Ligne 113 [5]. — ϫⲁⲣ̄ϩ, كَلْخ (Ibn al-Baïṭâr, n° 1961; ʿAbd ar-Razzâq, p. ١٤١)[5]. A été identifié avec le *Ferula sinaïca* Boiss.[6]. Suivant Ibn al-Baïṭâr, c'est le nom du Galbanum en

(1) Du Cange, *Glossarium ad scriptores mediæ et infimæ græcitatis*, s. v.
(2) La synonymie *σίλφιον* (سلفيون) انجدان est formellement établie par les traductions arabes d'auteurs grecs (L. Leclerc, *Traité des simples par Ibn el-Beïthar*, t. I, p. 144).
(3) Ceci impliquerait en même temps que les Grecs ont connu l'Asa fœtida. On a cherché à identifier celle-ci avec le Silphium de Cyrénaïque. L'erreur a été généralement dénoncée. L'Asa fœtida, si les anciens l'ont connu, n'a pu être que le Silphium de provenance orientale, c'est-à-dire celui de Perse.
(4) Il semble probable, encore à l'heure actuelle, que l'Asa fœtida qui parvient en Europe est le produit de la sécrétion de plantes de plusieurs espèces.
(5) Cf. Ibn al-ʿAwwâm, *Le livre de l'agriculture*, trad. J.-J. Clément-Mullet, t. II 2, p. 259, note 2, et I. Löw, *Aramäische Pflanzennamen*, p. 340.
(6) Cf. G. Schweinfurth, *Arabische Pflanzennamen*, p. 21, et R. Muschler, *Manual flora of Egypt*, t. II, p. 707.

Espagne et de la Gomme ammoniaque en Égypte, ce qui est confirmé par la *scala* bohaïrique : ⲁⲙⲟⲛⲓⲁⲕⲟⲛ الكلخ الاشق (Kircher, p. 186). La *scala* n° 43 (fol. 33, v°, l. 19) fournit une forme ⲁⲓⲭⲁⲗϭ rendue par الكلخ, qui doit probablement être écrite pour ⲁⲁⲭⲁⲗϭ et correspondre au ⲭⲁⲣ̄ϩ de notre texte (voir p. 165, form. LV, 109, rem. 4). En fait, كلخ est le correspondant exact du grec νάρθηξ (Dioscoride, III, 77).

Avicenne (liv. II, p. ١٣٠) attribue à la Gomme ammoniaque des propriétés thérapeutiques qui conviennent parfaitement ici : يلين خشونة الاجفان والجرب ويجلوا البياض وينفع رطوبات العين «elle adoucit les rugosités des paupières et la psore, dissipe la taie et est utile contre les humidités de l'œil».

Ligne 113 [6]. — ⲉϥϩⲏⲙ. L'épithète ⲉϥϩⲏⲙ *calidus*, annexée à ⲭⲁⲣ̄ϩ, fournit un sens peu satisfaisant. Je n'ai pas trouvé trace ailleurs d'une variété de Gomme ammoniaque portant le nom de «chaude». Dioscoride (III, 84) et Pline (XII, 49) en citent deux espèces : le θραῦσμα ou *thrauston* (θραυστόν), ce qui signifie «fragment, morceau, débris» ou «brisé», et le φύραμα, que l'on peut traduire par «mélangé». Ces dénominations se rapportent, comme il est aisé de le voir, aux formes sous lesquelles la drogue était livrée au commerce. L'une désigne la gomme en larmes, en petits fragments, la plus estimée (1); l'autre répond à la gomme en masses, qui contient toujours des matières étrangères. Il n'y a dans tout ceci aucun rapprochement à faire avec ⲉϥϩⲏⲙ *calidus*. Et pourtant, il est logique de supposer que ce qualificatif masque l'un des noms d'espèce précités. Les gommes-résines ne se présentent en effet que sous un nombre d'aspects peu variés. La langue plus ancienne possède un verbe qui se rencontre quelquefois dans les textes médicaux, soit sous la forme simple [hiéroglyphes], [hiéroglyphes], soit sous la forme factitive [hiéroglyphes], tout en conservant le même sens de *contundere, frangere, rumpere* (2) : [hiéroglyphes] (3), [hiéroglyphes] (4) «blé concassé», [hiéroglyphes] (5) «broyé dans un mortier» (cf. [hiéroglyphes] (6)), [hiéroglyphes] (7) «broyer des caroubes; faire des boulettes; en frotter les membres». Il semble que ⲉϥϩⲏⲙ doive être rattaché à ϩⲱⲙⲓ *rumpere, frangere*, dérivé de [hiéroglyphes] (8). Le ⲭⲁⲣ̄ϩ ⲉϥϩⲏⲙ serait en ce cas la Gomme ammoniaque en fragments, en petits morceaux, et représenterait le θραῦσμα (ou θραυστόν) des auteurs classiques.

Ligne 114 [7]. — ⲙⲏⲣ̄ϩ ⲁⲛⲇⲣⲁⲛⲓ, ملح اندرانى. Le sel andérâny est souvent cité. On l'utilisait en médecine de même qu'en alchimie (9). Il n'a pas été possible d'en reconnaître jusqu'à présent la nature exacte, et les auteurs anciens ne sont pas entièrement d'accord eux-mêmes sur son lieu d'origine. Leclerc (10) signale pourtant un passage du *Moršed* d'At-Tamîmy où il est

(1) Pline dit que l'on préfère celle dont les morceaux sont le plus petits.
(2) Il est possible que [hiéroglyphes] soit distinct de [hiéroglyphes] et se retrouve dans ⲥⲁϭⲉⲙ *contundere*.
(3) *Papyrus Ebers*, XLIX, 12.
(4) *Ibid.*, LXXV, 15.
(5) *Ibid.*, LXXVII, 3.
(6) É. Chassinat, *Le temple d'Edfou*, t. II, p. 221.
(7) *Papyrus Ebers*, LXXXVI, 10.
(8) Brugsch (*Dictionn. hiérogl.*, suppl., t. VI, p. 819) a comparé [hiéroglyphes] à ϩⲱⲙⲓ *contundere, concultare*.
(9) Cf. L. Stern, *Zeitschrift*, t. XXIII (1885), p. 113 (XV, 15), où son nom est écrit ϩⲙⲟⲩ ⲛ̄ⲁⲁⲁⲛⲧⲁⲣⲁⲛⲓⲉ.
(10) *Traité des simples par Ibn el-Beïthar*, t. III, p. 336-337, note.

montré qu'il provient d'un village de Syrie voisin d'Alep, nommé Al-Andérâ. Bar-Bahloul l'explique par sel de Cappadoce (1), l'ἅλς Καππαδοκικός des alchimistes grecs (2). Ibn al-Baïṭâr (n° 2164), dans la traduction qu'il donne du chapitre de Dioscoride relatif au sel (V, 125), ajoute que certaines personnes prétendent que le sel gemme n'est autre que le sel andérâny et que celui-ci ressemble à du cristal (3). L'opinion la plus répandue est en effet qu'il s'agit du sel gemme. Elle s'est maintenue chez les savants du moyen âge. On lit dans un petit lexique arabo-latin : «*Salis gemme, id est dara*» (4). *Dara* paraît bien être une altération du nom Andérâ, dont la première syllabe a disparu. Nous trouvons d'ailleurs dans Avicenne (5) la forme درانى pour اندرانى. Le manuscrit alchimique arabo-syriaque du British Museum en fait une espèce distincte du sel comestible (6). Il était en tout cas considéré comme le sel du type le plus pur.

Les lexiques copto-arabes ne fournissent à son sujet aucun renseignement utile. La *scala* n° 43 (fol. 33, v°, l. 2) traduit ملح اندرانى par ⲉⲁⲁⲥ, ⲉⲁⲥ «sel», sans aucune indication d'espèce. On trouve dans la *scala* bohaïrique (Kircher, p. 205) la mention ⲡⲓⲁ̀ⲣⲁⲙⲁⲛⲟⲩ̄ الملح الندرانى (*sic*), dont on ne peut malheureusement rien tirer en ce qui concerne la forme copte, manifestement empruntée à une langue étrangère. Il est à peu près sûr que le sel andérâny portait en copte le nom de ϩⲙⲟⲩ ⲡⲉⲣⲟ «sel du roi» (voir plus haut, p. 161, form. LIV, 107, rem. 3).

Ligne 114 [8]. — ⲑⲟⲟⲥⲃⲱ, ⲁⲁⲁⲱⲏⲥ, ἀλόη.

Ligne 115 [9]. — ⲍⲟⲥⲫⲍ ⲣⲑⲍⲭⲟ, ⲉⲁⲱⲧⲉ (ⲉⲣⲱⲧⲉ) ϭⲁⲙⲟⲩⲁ.

LVII

(116) ⲟⲩⲕⲟⲗⲗⲓⲟⲛ ⲉⲥⲣ̄ϣⲁⲩ ϩⲓϩⲟⲩⲛ ⲁⲩⲱ ϩⲓⲃⲟⲗ ϩⲓⲗⲓⲗⲓϭ ⲁⲥϥⲁⲣ ⳨ ⲓ̈ ⲑⲟⲩⲑⲓⲉ ⳨ ⲓ̈ ⲡⲡ ⳨ ⲁ̄ ⲡⲁⲍⲍⲁⲱ (117) ⳨ ⲕ̄ ⲑⲛⲟⲟⲩ ⲁⲁⲩ ⲛ̄ⲕⲟⲗ ⲭⲣⲱ ⲉⲛⲃⲁⲗ ϩⲓϩⲟⲩⲛ ⲁⲩⲱ ϩⲓⲃⲟⲗ ϣⲁⲩⲗⲟ

(116) Collyre utile pour l'intérieur et pour l'extérieur (des yeux) : myrobolan jaune dix drachmes, tutie dix drachmes, poivre une drachme, gomme (117) vingt drachmes; broie-les; fais-en un collyre; emploie pour les yeux à l'intérieur et à l'extérieur; ils guériront.

Ligne 116 [1]. — ⲁⲥϥⲁⲣ اصْفَر.

Ligne 116 [2]. — ⲡⲁⲍⲍⲁⲱ, ⲕⲟⲙⲉⲟⲥ, κόμμις.

(1) M. Berthelot, *La chimie au moyen âge*, t. II, p. 137.
(2) M. Berthelot, *Archéologie et histoire des sciences*, p. 296.
(3) Cf. Avicenne, liv. II, p. ٢١٢ : درانى كالبلور.
(4) M. Berthelot, *La chimie au moyen âge*, t. I, p. 217, § 158.
(5) Liv. II, p. ٢١٢.
(6) *Op. cit.*, t. II, p. 146, § 18, et p. 163, § 74.

LVIII

(118) ⲟⲩⲕⲟⲗⲗⲓⲟⲛ ⲉⲡⲃⲁⲗ ⲥⲁⲃⲟⲗ ⲥⲁⲛⲧⲁⲣⲁⲭⲏⲥ ⲕⲣⲟⲕⲟⲩ ⲙⲁⲕⲙⲁⲧⲟⲥ ⲟⲡⲓⲟⲛ ⲡⲡ ⲕⲟⲙⲉⲟⲥ (119) ⲟⲩⲱϣⲓ ⲉⲡⲟⲩⲁ ⲑⲛⲟⲟⲩ ⲁⲁⲩ ⲛ̄ⲕ̄ ⲭⲣⲱ ⲥⲁⲃⲟⲗ ϣⲁⲩⲗⲟ

(118) Collyre pour l'extérieur de l'œil : réalgar, marc de safran, opium, poivre, gomme, (119) même poids de chaque; broie-les; fais-en un collyre; emploie à l'extérieur, les yeux guériront.

LIX

(120) ⲟⲙⲉⲟⲥ ⲛ̄ϭⲱϣϭⲉϣ ⲉϩⲟⲩⲛ ⲕⲁⲧⲙⲓⲁⲥ ⲯⲓⲙⲓⲑⲓⲟⲛ ⲗⲕⲥⲭ ⲥⲙⲏⲣⲛⲏ ⲕⲁⲗⲁⲕⲁⲛⲑ ⲕⲟⲙⲉⲟⲥ ⳨ ⲏ̄ ⲉⲡⲟⲩⲁ[1] ⲁⲁⲩ ⲛ̄ⲕ̄ ⲭⲣⲱ

(120) Semblable pour instillation : cadmie, céruse, opium, myrrhe, vitriol bleu, gomme, huit drachmes de chaque; (broie-les); fais-en un collyre; emploie.

Ligne 120 [1]. — ϭⲱϣϭⲉϣ ⲉϩⲟⲩⲛ signifie littéralement «aspersion interne»[2]. La nature et le mode d'application du remède, qui ne sont peut-être pas très clairement exprimés ici, sont précisés par deux autres recettes : ϭⲱϣϭⲉϣ ⲉⲡⲃⲁⲗ ⲥⲁϩⲟⲩⲛ (form. LXXVII), ⲕⲟⲗⲗⲓⲟⲛ ⲛ̄ϭⲱϣϭⲉϣ (form. CCXXXVI). Il s'agit d'un collyre que l'on introduisait dans l'œil. ϭⲱϣϭⲉϣ indique la façon dont il était administré. J'ai dit précédemment[3] que le ⲕⲟⲗⲗⲓⲟⲛ, lorsqu'il s'agit du topique oculaire, est toujours appliqué sous forme pâteuse, à la spatule, ou à l'état liquide. C'est à la dernière de ces formes que se rapporte l'expression ϭⲱϣϭⲉϣ.

Les praticiens de l'époque pharaonique usaient déjà du collyre liquide, qu'ils administraient en se servant d'un tuyau de plume : [hieroglyphs][4] «tu l'injecteras (le collyre) au moyen d'une plume de vautour».

Ligne 120 [2]. — ⲗⲕⲥⲭ, ⲟⲡⲓⲟⲩ, ὄπιον.

Ligne 120 [3]. — ⲥⲙⲏⲣⲛⲏ, σμύρνα.

Ligne 120 [4]. — ⲕⲁⲗⲁⲕⲁⲛⲑ, forme abrégée de ⲕⲁⲗⲁⲕⲁⲛⲑⲟⲥ, χάλκανθος.

(1) Il faut certainement rétablir ici le verbe ⲑⲛⲟ, qui a été omis par le copiste.

(2) ϭⲟϣϭⲉϣ رش, *scala* n° 44 (fol. 17); cf. A. Peyron, *Lex. ling. copt.*, p. 420.

(3) Page 64, form. VII, 18, rem. 1.

(4) *Pap. Ebers*, LVI, 14-15.

LX

(121) ⲟⲩⲁⲡⲉ ⲉⲥⲟ ⲛ̄ⲫⲱⲣⲁ ⲁⲟ≡ⲥⲓⲓⲓ ϣⲁⲗⲧⲏⲙ ⲑⲛⲟⲟⲩ ϩⲓ ϩⲙ̄ⲭ ⲭⲣⲱ

(121) Tête atteinte de psore[1] : graine de cresson alénois, moutarde; broie-les avec du vinaigre; emploie.

Ligne 121 [1]. — ⲁⲟ≡ⲥⲓⲓⲓ, ϣⲁⲉⲓⲛ; cf. ϣⲗⲁⲉⲓⲛ.

Ligne 121 [2]. — ϣⲁⲗⲧⲏⲙ. Ce mot est présenté dans les lexiques copto-arabes sous deux sens différents : dans la *scala* bohaïrique, où il est écrit ϣⲉⲗⲧⲁⲙ, comme synonyme de سلجم (Kircher, p. 194) et de خردل (Kircher, p. 366), dans la *scala* n° 43 (fol. 57, v°, l. 1), avec l'orthographe ϣⲉⲗⲧⲉⲙ, comme équivalent de خردل seulement. Silvestre de Sacy, qui n'a évidemment eu sous les yeux que le premier exemple, l'a corrigé en ϣⲉⲗⲅⲁⲙ, pensant qu'il a été emprunté aux Arabes par les Coptes, «car, dit-il, si les Arabes eussent pris des Coptes le nom de ce végétal, l'orthographe du mot original serait plutôt ⲡⲓϣⲉⲗϫⲁⲙ»[2]. Il y reconnaît le Colza[3]. L'identification est inexacte. Dans le passage de ʿAbd al-Laṭîf commenté par S. de Sacy[4] et qui sert de prétexte à cette remarque, il est dit à propos de la Colocase qu'on la pèle et qu'on la fend ensuite comme le سلجم : يقشر ثم يشقق على مثل السلجم[5]. Or le *Brassica campestris oleifera* L. a une racine grêle qui ne prêterait guère à l'opération indiquée. On s'accorde d'ailleurs à faire du سلجم la grosse Rave, *Brassica rapa* L., le γογγύλη de Dioscoride (III, 110)[6]. Quant à la correction proposée, elle est elle-même mal fondée. Le mot سلجم se trouve en effet écrit en copte, ⲥⲉⲗϭⲁⲙ (سَلْجَم) : ⲥⲉⲗϭⲁⲙ لغت السلجم (*scala* n° 43, fol. 57, r°, l. 20), ⲛⲥⲉⲗϭⲁⲙ سلجم (*scala* n° 44, fol. 82, r°, 1re col., l. 27), et il voisine du reste, dans la *scala* n° 43, avec ϣⲉⲗⲧⲉⲙ. Il n'est pas possible de discerner par qui, des Coptes ou des Arabes, l'emprunt a été fait. Nous avons constaté, en effet (p. 25 et seq.), que si les Coptes ont transcrit le ج par ϭ, les Arabes ont de leur côté figuré le ϭ par ج.

Reste à fixer le sens de ϣⲉⲗⲧⲁⲙ, sur lequel les lexiques anciens ne sont pas d'accord. Nous avons vu que la *scala* bohaïrique traduit ce mot par سلجم *rapa, napus*, dans la liste des plantes; plus loin, dans une autre section, elle le rend par خردل *sinapi*, valeur qui lui est attribuée par la *scala* n° 43 (fol. 57, v°, l. 1), qui ajoute le synonyme ⲥⲉⲛⲁⲡⲓⲛ (σίνηπι), et qu'on lui trouve également dans *Matthieu*, XIII, 31 (ϣⲉⲗⲧⲁⲙ), XVII, 20 (ϣ̄ⲗⲧⲁⲙ), et

(1) Voir p. 145, form. XXXVIII, 72, rem. 1.

(2) *Relation de l'Égypte d'après Abd-Allatif*, p. 98, note 57.

(3) D'après Vansleb, *Nouvelle relation d'Égypte*, p. 101.

(4) *Op. cit.*, p. 22.

(5) J. White, *Abdollatiphi historiæ Ægypti compendium*, p. 28.

(6) Cf. L. Leclerc, *Traité des simples par Ibn el-Beïthar*, t. II, n° 1338; I. Löw, *Aramäische Pflanzennamen*, p. 241, n° 177; P. Guigues, *Le livre de l'art du traitement*, p. 15*; R. Muschler, *Manual flora of Egypt*, t. I, p. 410. Le *Brassica napus* L., d'après J.-J. Clément-Mullet, *Le livre de l'agriculture d'Ibn al-Awam*, t. II 1, p. 171, note 1.

Luc, XIII, 19 (ϣⲉⲗⲧ̄ⲙ̄)[1]. Il paraît donc certain que l'unique exemple de la leçon ϣⲉⲗⲧⲁⲙ سلجم *rapa* est le produit d'une erreur, et que nous sommes autorisés à la corriger en ϣⲉⲗⲧⲁⲙ خردل *sinapi*. L'erreur est de la nature de celle que j'ai eu déjà l'occasion de signaler, à propos du mot ⲟⲡⲓⲟⲛ فوة[2]. Elle est due sans doute à la proximité de mots devant être traduits par سلجم et par خردل, que le scribe, distrait, n'a pas fait suivre de leurs correspondants exacts. Le rapprochement des deux passages des *scalæ* nos 43 et 44 où se rencontre la mention du ⲥⲉⲗϭⲁⲙ et du ϣⲉⲗⲧⲉⲙ montrera comment elle a pu se produire :

Scala n° 43 (fol. 57, r° et v°).		
(r°, l. 18)	ⲕⲟⲕⲅⲏⲛ	اللفت
	ⲅⲏⲗⲓⲟⲩ	اللفت
	ⲥⲉⲗϭⲁⲙ	لفت السلجم
(v°, l. 1)	ⲥⲉⲛⲁⲡⲓⲛ · ϣⲉⲗⲧⲉⲙ	الخردل

Scala n° 44 (fol. 82, r°, 1re col.).		
(l. 25)	ⲅⲟⲅⲅⲏⲗⲓⲟⲩ	لفت
	ⲅⲟⲅⲅⲏⲛ	متلة
	ⲃⲉⲣⲛⲓⲕⲟⲛⲓ · ⲛⲥⲉⲗϭⲁⲙ	سَلجم
	ⲥⲓⲛⲏⲡⲓ · ⲥⲓⲛⲁⲡⲉⲛ	خردل
	ⲛ̇ⲗⲁⲧⲏ	متلة
	ⲥⲉⲛⲁⲡⲉⲟⲥ · ⲕⲟⲩⲕⲁ	حب خردل

La disposition du texte du manuscrit reproduit par Kircher et du manuscrit du Patriarcat copte du Caire diffère il est vrai de celle-ci. Mais l'archétype qui a servi à établir ces copies portait probablement à la suite ⲥⲉⲗϭⲁⲙ سلجم et ϣⲉⲗⲧⲁⲙ خردل. Le premier mot aura été omis et remplacé par le suivant, auquel la glose سلجم s'est trouvée appliquée, par suite, d'une façon erronée.

La Moutarde, de même que la graine de Cresson alénois qui lui est associée, servait pour le traitement des affections psoriques[3], ce qui n'est pas le cas de la Rave. Nous avons là une raison de plus pour rejeter la synonymie ϣⲉⲗⲧⲁⲙ سلجم de la *scala* bohaïrique.

LXI

(122) Ⲟⲙⲉⲟⲥ ϩⲣⲏⲣⲉ ϣⲟⲛⲧⲉ ϩⲓ ⲙⲟⲟⲩ ⲛ̄ⲱⲗⲁϫϭ≡ ⲭⲣⲱ

(122) Semblable : fleurs d'acacia Nilotica et blanc d'œuf; emploie.

Ligne 122. — ⲱⲗⲁϫϭ≡, ⲥⲟⲟⲩϩⲉ.

LXII

(122) Ⲟⲙⲉⲟⲥ ⲗⲓⲃⲁⲛⲟⲥ ⳨ ⲁ̄ ⲙⲓⲥⲉⲟⲥ ⳨ ⲁ̄ ⲑⲛⲟⲟⲩ ϩⲓ ⲙⲟⲟⲩ ⲛⲱⲗⲁϫϭ≡ ⲭⲣⲱ

(122) Semblable : encens une drachme, vitriol jaune une drachme; broie-les avec du blanc d'œuf; emploie.

Ligne 122. — ⲱⲗⲁϫϭ≡, ⲥⲟⲟⲩϩⲉ.

(1) Voir aussi G. Zoëga, *Cat. cod. copt.*, p. 426, note 43 : ⲃⲗⲃⲓⲗⲏ ⲛ̄ϣⲗⲧ̄ⲙ̄ «graine de moutarde».
(2) Voir p. 74, form. VIII, 20, rem. 3.
(3) Pline, XX, 87, 3, et XX, 70.

LXIII

(123) Ⲟⲙⲉⲟⲥ ⲛ̄ⲥⲙⲁⲁⲩ ⲉⲧⲧⲓⲕⲕⲁⲥ ⲗⲓⲃⲁⲛⲟⲥ ⳨ ⲁ̄ ⲕⲁⲣⲧⲁⲙⲟⲛ ⳨ ⲁ̄ ϩⲓ[1] ⲙⲟⲟⲩ ⲛ̄ⲱⲗⲁϫϭ≡ ⲭⲣⲱ

(123) Semblable; tempes douloureuses : encens une drachme, graine de cresson alénois une drachme; (broie-les) avec du blanc d'œuf; emploie.

Ligne 123 [1]. — ⲕⲁⲣⲧⲁⲙⲟⲛ, *κάρδαμον*; voir p. 83, form. IX, 22, rem. 2.
Ligne 123 [2]. — ⲱⲗⲁϫϭ≡, ⲥⲟⲟⲩϩⲉ.

LXIV

(124) Ⲟⲙⲉⲟⲥ ⲛⲉⲥⲙⲁⲁⲩ ⲥⲙⲏⲣⲛⲏⲥ ⲁⲗⲁⲱⲏⲥ ⲗⲓⲃⲁⲛⲟⲥ ⲑⲝ≡ⲟⲗ ⲕⲙⲙⲉ ⲟⲩⲁ ⲉⲡⲟⲩⲁ ⲑⲛⲟⲟⲩ ϩⲓ ⲏⲣⲡ̄ ϩⲓ ⲙⲟⲟⲩ ⲛ̄ⲱⲗⲁϫϭ[≡] ⲭ̄ⲣ̄

(124) Semblable pour les tempes : myrrhe, aloès, encens, amidon, gomme, même quantité de chaque; broie-les avec du vin et du blanc d'œuf; emploie.

Ligne 124 [1]. — ⲑⲝ≡ⲟⲗ, ⲁⲙⲉⲗⲟⲩ, *ἄμυλον*; voir p. 90, form. XI, 25, rem. 5.
Ligne 124 [2]. — ⲱⲗⲁϫϭ[≡], ⲥⲟⲟⲩϩ[ⲉ].

LXV

(125) Ⲟⲩⲡⲁϩⲣⲉ ⲉϣⲁϥⲑⲉⲣⲁⲡⲉⲩⲉ ⲛ̄ⲛⲉⲧϣⲱⲛⲉ ⲉⲡⲉⲩⲛⲟⲉⲓϣ ⲛ̄ⲧⲁⲛϭⲛ̄ⲧϥ̄ ⲉϥⲥⲏϩ ϩⲛ̄ ⲛ̄ϫⲱⲱⲙⲉ (126) ⲛ̄ⲛⲁⲣⲭⲁⲓⲟⲛ ϣⲁⲥⲉⲩⲫⲉ-ⲣⲉⲓ ⲇⲉ ⲟⲛ ⲛ̄ⲛ̄ⲉⲛⲧⲁⲛⲉⲩⲙⲉⲣⲟⲥ ⲱⲗⲉⲕ ⲙⲛ̄ ⲡⲉⲩⲥⲱⲙⲁ ⲙⲛ̄ ⲡϣⲱ ⲛⲙⲏ (127) ϣⲁⲥ ⲛ̄ⲧⲁⲛⲉϩⲓⲟⲙⲉ ϩⲛ̄ ⲟⲩⲙⲟⲧⲛⲉⲥ ϣⲁⲥ ⲛ̄ⲛ̄ⲱⲛⲉ ⲉⲃⲟⲗ ϩⲛ̄ ⲡⲕⲁⲑⲓⲥⲙⲁ ϭⲁⲩϣⲓⲣ (128) ⲥⲙⲏⲣⲛⲏⲥ ⲡϫⲁⲃϯ ⲟⲩⲁ ⲉⲡⲟⲩⲁ ⲑⲛⲟⲟⲩ ⲙⲛ̄ ⲡⲉⲩⲣⲱϣⲉ ⲛ̄ⲉⲃⲓⲱ ϯ ⲛⲁϥ ⲛ̄ϥⲟⲩⲱⲙ ⲛ̄ⲉⲓⲥϯⲕⲟⲥ ϩⲓ ⲏⲣⲡ̄

(125) Remède pour soigner ceux qui souffrent de la rate, que nous avons trouvé écrit dans les livres (126) des anciens. Il est également utile pour ceux dont les membres ou le corps sont courbés et pour la gravelle; (127) il provoque l'écoulement facile des menstrues des femmes et expulse les calculs par le

(1) Le verbe ⲑⲛⲟ a été oublié par le copiste. Voir les formules LXII et LXIV.

siège : opopanax, (128) myrrhe, gentiane, même quantité de chaque; broie-les avec une quantité suffisante de miel; fais manger au malade suivant sa force avec du vin.

Ligne 125 [1]. — ⲑⲉⲣⲁⲡⲉⲩⲉ, θεραπεύειν.
Ligne 126 [2]. — ⲁⲣⲭⲁⲓⲟⲛ, ἀρχαῖον.
Ligne 126 [3]. — ⲉⲩⲫⲉⲣⲉⲓ, ὠφελεῖν. La variante ⲱⲫⲉⲗⲉⲓ figure à la formule VI du manuscrit du Vatican. Le verbe ὠφελεῖν est fréquent dans les écrits médicaux.
Ligne 126 [4]. — ⲇⲉ, δέ.
Ligne 126 [5]. — ⲙⲉⲣⲟⲥ, μέλος.
Ligne 127 [6]. — ϭⲁⲩϣⲓⲣ, جاوشير (Avicenne, liv. II, p. ١٥١; Ibn al-Baïṭâr, n° 459, ʿAbd ar-Razzâq, p. ٥٢), γευσίρ, ζευσίρ, ζευσήρ, τζαδουσήρ (B. Langkavel, *Botanik der späteren Griechen*, p. 40). Gomme-résine de l'*Opopanax chironium* Koch. Est également désigné dans le traité sous son nom grec ⲁⲡⲟⲡⲁⲛⲁⲕⲟⲥ, ὀποπαναξ (form. CXCII, 358, et CCIII, 370); cf. ⲁⲣⲡⲟⲡⲁⲛⲁⲝ صمغ الجاوشير (Kircher, p. 181).
Ligne 128 [7]. — ⲡⲁⲇⲃⲫ, ⲕⲟⲩϣⲏⲧ. J'ai pensé voir dans ce mot une variante de ⲕⲟⲩϣⲧ (form. LXXXV, 166) كوشط *costus*. Mais la vocalisation de la syllabe finale ne prête pas à ce rapprochement. Je crois plutôt que ⲕⲟⲩϣⲏⲧ est la transcription du persan كوشاد qui, d'après Ibn al-Baïṭâr (n°s 515 et 1990), désigne la Gentiane des Grecs (جنطيانا الرومى), la meilleure espèce, suivant Avicenne (liv. II, p. ١٥٢), qui ajoute que cette plante est apéritive des obstructions de la rate et qu'elle provoque l'écoulement de l'urine et des règles.

LXVI

(129) ⲟⲩⲝⲩⲣⲟⲛ ⲉϣⲁϥⲧⲣⲉ ⲛ̄ⲥⲁϣ ⲉⲑⲟⲟⲩ ϣⲟⲟⲩⲉ ⲛⲉⲧϩⲛ̄ ⲧⲁⲡⲉ ⲙⲛ̄ ⲙⲁ ⲛⲓⲙ ϩⲛ̄ ⲡⲥⲱⲙⲁ ϣⲁϥⲕⲉϩⲕⲱϩⲟⲩ (130) ⲛ̄ϥⲧⲣⲉⲩϣⲟⲟⲩⲉ ⲁⲙⲉⲗⲟⲩ ⲋ ⲁ̄ ⲥⲓⲗⲓⲕⲟⲩ ⲋ ⲋ̄ ⲗⲓⲃⲁⲛⲟⲥ ⲋ ⲋ̄ ⲑⲛⲟⲟⲩ ⲡⲑⲟⲥⲱ ⲭⲣⲱ

(129) Poudre qui fait sécher les plaies malignes de la tête ou d'une partie quelconque du corps; elle les fait disparaître (130) en les desséchant : amidon une once, minium 1/2 once, encens 1/2 once; broie-les bien; emploie.

Ligne 130. — ⲡⲑⲟⲥⲱ, ⲕⲁⲗⲱⲥ, καλῶς.

LXVII

(131) ⲟⲩⲛ̄ⲡⲣⲁⲥⲧⲣⲟⲛ ⲛ̄ⲭⲱⲣⲁ ⲙⲟⲩⲗ̄ϩ ⳨ ⲏ̄ ⲡⲑⲟⲟⲑⲥⲱⲥⲑⲱ ⳨ ⲗ̄ⲋ̄ ⲭⲭ ⳨ ⲏ̄ ⲡⲉⲥⲣⲱϣⲉ ⲛ̄ⲛⲉϩ (132) ⲑⲛⲟ ⲕⲭⲭ ϩⲓ ⲧⲉⲙⲭⲁⲑ ⲟⲩⲱⲑ ⲛⲁⲓ ϩⲛ̄ ⲡⲕⲱϩ̄ⲧ ⲡⲁϩⲧⲟⲩ ⲉϫⲱϥ ϩⲓ ⲧⲉⲙⲭⲁⲑ ⲥⲁⲙⲟⲩ ⲕⲁⲗⲱⲥ ⲭ̄ⲣ̄ⲱ

(131) Emplâtre du pays : cire huit drachmes, colophane trente-six drachmes, verdet huit drachmes, quantité suffisante d'huile; (132) pile le verdet dans un mortier; fais fondre les autres substances sur le feu; verse-les (ensuite) sur le verdet dans le mortier; mélange bien; emploie.

Ligne 131 [1]. — ⲛ̄ⲡⲣⲁⲥⲧⲣⲟⲛ, ἔμπλαστρον.
Ligne 131 [2]. — ⲭⲱⲣⲁ, χώρα [1]. L'«emplâtre du pays» est l'emplâtre égyptien dont Galien donne plusieurs recettes [2]. C'est une variété d'emplâtre vert, comme le montrent sa composition et son mode de préparation [3].
Ligne 131 [3]. — ⲡⲑⲟⲟⲑⲥⲱⲥⲑⲱ, ⲕⲁⲗⲁⲫⲱⲛⲓⲁⲥ, κολοφωνία.
Lignes 131 et 132 [4]. — ⲭⲭ, ⲡⲭⲭ, ⲩⲟⲩ, ⲡⲩⲟⲩ, ἰός.

LXVIII

(133) ⲉⲧⲃⲉ ϣⲱⲛⲉ ⲛⲓⲙ ⲉⲧϩⲛ̄ ⲡⲉⲥⲧⲟⲙⲁⲭⲟⲥ

(134) ⲟⲩⲥⲧⲟⲙⲁⲭⲟⲥ ⲛⲧⲁϥⲃⲱϭⲉ ⲛⲁⲣⲧⲟⲥⲧⲁⲭⲟⲥ ⲫ≡ⲕⲙ≡ ⲏ̄ⲣ̄ⲡ̄ ⲛ̄ⲥⲧⲟⲓ̄ ⲑⲛⲟⲟⲩ ⲕⲁⲗⲱⲥ ⲧⲥⲟϥ ϥⲛⲁⲗⲟ

(133) Pour toutes les maladies de l'estomac.

(134) Estomac qui saute : nard indien, cumin, vin aromatique; broie-les bien; fais boire au malade, il guérira.

Ligne 134 [1]. — ⲥⲧⲟⲙⲁⲭⲟⲥ, στόμαχος.
Ligne 134 [2]. — ⲃⲱϭⲉ, *insilire, exilire, saltitare*. ⲥⲧⲟⲙⲁⲭⲟⲥ ⲛⲧⲁϥⲃⲱϭⲉ signifie littéralement «estomac qui saute, qui fait des bonds». On peut hésiter, de prime abord, à mettre un nom sur la maladie ainsi singulièrement définie. Fort heureusement, la nature du traitement permet de l'identifier de façon sûre. Il ne s'agit pas, comme il y aurait quelque raison de le croire, de contractions spasmodiques résultant d'un état nauséeux, ou de crampes d'estomac, mais du hoquet. Le verbe ⲃⲱϭⲉ exprime le mouvement convulsif causé par la contraction brusque du diaphragme. Le hoquet, λυγμός, *singultus*, était classé par les médecins grecs parmi les maladies de l'orifice de l'estomac, τὰ τοῦ στόματος τῆς γαστρὸς πάθη [4]. Oribase, citant Galien, en décrit longuement les causes et indique les moyens propres à le faire cesser [5]. Parmi les remèdes qu'il signale figurent le nard et le cumin broyé pris dans du vin [6],

(1) Voir une autre recette d'emplâtre du même nom, form. CXIX.
(2) *Sec. gen.*, III, 9, VI, 4, 8, 9, 12, t. XIII, p. 643, 645, 649, 883, 890-906.
(3) Oribase, *Synopsis*, II, 61, § 13; t. V, p. 89-90.
(4) *Ibid.*, IX, 10, t. V, p. 476, et t. VI, p. 284.
(5) *Loc. cit.*, et *Synopsis*, VI, 42, t. V, p. 319. Voir aussi Dioscoride, *Euporistes*, II, 4; Alexandre de Tralles, VII, 15.
(6) *Loc. cit.*

que nous voyons ordonnés ici. Cette médication diffère du reste en tout point de celle que l'on recommande pour les autres affections de l'estomac étudiées en même temps que le λυγμός. Nous pouvons donc induire de cette particularité que l'expression ⲥⲧⲟⲙⲁⲭⲟⲥ ⲛ̄ⲧⲁϥⲃⲱϭⲉ et λυγμός ont le même sens au point de vue médical.

Avicenne (liv. III, p. ٤٥٣) consacre un long chapitre au hoquet (فواق) et à son traitement.

Ligne 134 [3]. — ⲛⲁⲣⲧⲟⲥⲧⲁⲭⲟⲥ, ναρδόσταχυς, νάρδουστάχυς (1) (Dioscoride, I, 7), *Nardostachys Jatamansi* D. C. La *scala* n° 44 (fol. 65, r°, 2e col., l. 24) donne les synonymes ⲛⲁⲣⲧⲟⲥⲧⲁⲭⲩⲟⲥ ناردين طيب; la *scala* bohaïrique renferme la forme corrompue ⲡⲓⲁ̀ⲣⲧⲟⲥⲧⲣⲟⲭⲟⲥ سنبل الطيب (Kircher, p. 180), écrite ⲡⲓⲁⲣⲧⲟⲥⲧⲣⲁⲭⲟⲥ dans le manuscrit du Caire (2). Suivant Ibn al-Baïṭâr (n° 1237), le سنبل طيب est l'espèce indienne, nommée aussi سنبل العصافير (3). Le même auteur dit encore (n° 2207) : « *Nârdîn* (ناردين), c'est une expression grecque. Prise absolument, elle signifie le nard indien (السنبل الهندى). »

Nous avons déjà relevé la mention du Spicanard sous son nom arabe ⲥⲟⲩⲙⲡⲟⲩⲗ (سنبل) à la formule XLIX, 92.

LXIX

(135) Ϩⲟⲙⲉⲟⲥ ⲟⲩⲥⲧⲟⲙⲁⲭⲟⲥ ⲉϥⲧⲉⲙⲧⲱⲙ ⲛ̄ⲧⲏⲩ ⲉⲣⲉ ⲧⲉϥⲗⲟ ⲛⲓⲃⲉ ⲧⲉⲡ̄ⲛ ⲡ̄ⲣ̄ ⲃⲁϣⲟⲩϣ ⲱϛⲙⲟⲕ≡ (136) ϩⲟⲥ̄ⲙ ⲛ̄ⲁⲣⲁⲃⲓⲕⲟⲛ ⲉϥⲓⲱ ⲑⲛⲟⲟⲩ ⲕⲁⲗⲱⲥ ⳾ ⲛⲁϥ ⲛ̄ϥⲟⲩⲱⲙ ϥⲛⲁⲟⲩϫⲁⲓ

(135) Semblable. Estomac obstrué par les gaz, pour qu'il cesse de produire des vents : cumin, poivre, rue, moutarde, (136) natron arabique, miel; broie-les bien; fais manger au malade; il recouvrera la santé.

Ligne 135 [1]. — ⲧⲉⲙⲧⲱⲙ, cf. ⲧⲱⲙ *obturare, claudere.* Le cas traité ici est la pneumatose gastrique, ἡ πνευμάτωσις ἐν γαστρί (4).

Ligne 135 [2]. — ⲱϛⲙⲟⲕ≡ se transcrit ⲥⲓⲛⲁⲡⲉ. Un tel mot est inconnu en copte. S'il est emprunté à l'arabe, et rien ne peut le laisser croire, j'ignore à quel nom de drogue il correspond. Il est à peu près certain que cette forme est fautive et que l'on aurait dû écrire ⲱϛⲙⲑⲕ≡, ⲥⲓⲛⲁⲡⲉ. Une erreur parallèle a été commise à la formule XCIX, 195, où on lit ⲡⲟⳅ≡, ⲕⲁⲙⲉ, alors que le contexte impose ⲡⲑⳅ≡, ⲕⲁⲙⲉ. Dans les deux passages, l'ⲟ est parfaitement formé. La méprise étant grossière et se répétant, alors que les fautes de cette nature sont plutôt rares dans le manuscrit, on pourrait envisager l'hypothèse de l'emploi d'une valeur appartenant à un système cryptographique dans lequel la lettre ⲟ représentait la voyelle ⲁ. Nous avons remarqué que l'auteur met parfois en pratique un procédé du même genre en intercalant dans un mot écrit en clair une ou plusieurs lettres figurant dans l'alphabet secret. Mais il est beaucoup plus vraisemblable que le copiste a simplement oublié de barrer le ⲑ dans les deux cas (1).

(1) Oribase, *Coll. méd.*, XV, 1, § 13, t. II, p. 667.

(2) V. Loret, *Les livres III et IV de la* Scala magna *de Schams-ar-Riâsah*, dans les *Ann. du Serv. des antiq.*, t. I, p. 57, n° 116 *p*.

(3) Cf. Avicenne, liv. II, p. ٢٢٥ : سنبل الطيب وهو سنبل العصافير.

(4) Oribase, *Synopsis*, IX, 11, t. V, p. 484.

La correction ⲱϛⲙⲑⲕ≡, ⲥⲓⲛⲁⲡⲉ (σίνηπι, σινάπι, Dioscoride, II, 154), se justifie d'autant mieux dans ce passage que la Moutarde était considérée comme chaude et résolutive des humeurs et que, précisément, le traitement indiqué avait pour but d'empêcher, à l'aide de médicaments échauffants, la formation des gaz produits par « une chaleur tiède qui dissout en vapeurs les humeurs et les aliments existant dans l'estomac » (2). Les drogues qui lui sont associées dans la formule ont les mêmes propriétés.

LXX

(137) Ϩⲟⲙⲉⲟⲥ ⲟⲩⲧⲟⲙⲁⲭⲟⲥ (*sic*) (3) ⲉϥⲛⲟⲩϫ ⲥⲁϣ ⲉϥⲕⲏⲙ ⲉϩⲣⲁⲓ ⲉ̄ⲓ̄ⲉ ⲉϥϣⲟⲃⲉ ⲙⲙⲓⲛ ⲛⲓⲙ ϫⲓ ⲛⲁⲕ ⲛ̄ϩⲉⲛ (138) ⲥⲫⲟⲛⲅⲟⲥ ⲟⲙ̄ⲥ ⲉⲩϩⲏⲙ̄ϫ ⲉϥⲡⲟⲥⲉ ⲙ̄ⲛ ϩⲉⲛϭⲱⲃⲉ ⲛ̄ⲕⲓⲥⲥⲟⲥ ⲉⲧⲉ ⲡⲉⲥⲙⲓⲗⲁⳅ ⲡⲉ ⲛ̄ⲅ̄ (139) ⲗⲁϩⲙⲟⲩ ϩⲓ ⲏⲣ̄ⲡ ⲛ̄ⲅ̄ ⲁⲁⲩ ⲛ̄ⲕⲁⲧⲁⲡⲗⲁⲥⲙⲁ ϩⲓϫⲱϥ ⲛ̄ⲧ ⲉⲡⲉⲧϣⲱⲛⲉ ⲟⲩ ⲟⲩⲧⲣⲟⲫⲏ (140) ⲉⲥⲁⲥⲓⲱⲟⲩ ⲉⲧⲉ ⲟⲩⲥⲟⲟⲩϩⲉ ⲇⲉ ⲧⲉϥⲥⲱⲥ ⲉ̄ⲓ ⲟⲩϩⲁⲗⲓⲕⲛⲏ ⲉ̄ⲓ ⲟⲩⲏⲣ̄ϫ ⲉ̄ⲓ ⲟⲩⲟⲩⲣⲏⲧⲉ ⲛ̄ⲭⲏⲣⲁⲥ (141) ⲉ̄ⲓ ϩ̄ⲛⲁϥⲩ ⲫⲁⲥⲓⲁⲛⲟⲥ

(137) Semblable. Estomac qui produit de la bile noire ou qui est gonflé d'une manière quelconque : prends des (138) éponges trempées dans du vinaigre ardent et des feuilles de lierre, qui est le *smilax;* (139) triture-les avec du vin et fais-en un cataplasme que tu appliqueras sur lui. Donne au malade une nourriture (140) légère, telle qu'un œuf à gober, du bouillon de volaille grasse, du museau ou du pied de porc, (141) ou de la chair (?) de faisan.

Ce traitement est issu de la thérapeutique grecque. On le trouve prescrit dans les *Euporistes* de Dioscoride (II, 3), la *Synopsis* et les *Euporistes* d'Oribase, les œuvres médicales d'Alexandre de Tralles (VII, 8); il figure également dans les *Canons* d'Avicenne. Nous en connaissons trois rédactions différentes. L'une, abrégée, est reproduite dans le texte grec de la *Synopsis* et des *Euporistes*, la traduction latine du xe siècle de la *Synopsis* (manuscrit de Laon) d'Oribase, qui la cite d'après Galien, et dans les *Canons* d'Avicenne, où elle est légèrement modifiée par l'addition de quelques passages extraits de la seconde version. Celle-ci, beaucoup plus développée, nous a été conservée par Dioscoride et Alexandre de Tralles. Elle copie en substance

(1) La forme de ce caractère est très variable dans le manuscrit. Parfois, allongé, il sort de l'alignement des autres caractères. Souvent, au contraire, il est arrondi et de la même grosseur que l'ⲟ.

(2) Cf. Oribase, *Synopsis*, IX, 11, t. V, p. 484, où cette théorie est exposée au long d'après Galien.

(3) Lire ⲥⲧⲟⲙⲁⲭⲟⲥ, στόμαχος.

la première, mais l'augmente de prescriptions complémentaires relatives au traitement, entre autres l'emploi du cataplasme de feuilles de lierre. La dernière enfin, qui se trouve seulement dans la traduction latine de la *Synopsis* faite au VIIe siècle, vers 630-640 (manuscrit latin n° 10233 de la Bibliothèque nationale), et que notre auteur a reprise, ne retient des précédentes que l'essentiel. C'est la seule où il soit fait mention du régime alimentaire auquel le malade doit être soumis. Je les reproduis ici l'une après l'autre pour aider à mieux comprendre la leçon copte, qui est corrompue et n'est pas toujours très claire, et afin de montrer à quelles transformations la rédaction originale a été soumise au cours des temps avant d'être fixée en copte.

a) Synopsis [1] : Ἐπὶ δὲ τῶν γεννώντων χολὴν μέλαιναν καὶ φυσωμένων τὸν σ7όμαχον ἐπιτίθει, καὶ μάλισ7α ἐν ταῖς ἐπιθέσεσι, σπόγγους ὄξει δριμυτάτῳ βεβρεγμένους· μετὰ δὲ τούτους εἰ ἐπιμένοειν, σ7υπ7ηρίαν ὑγρὰν μετὰ χαλκάνθου λείου μέλιτι ἀναλαμβάνων ἐπιτίθει. «Chez les malades dont l'orifice de l'estomac est distendu par les gaz et engendre de la bile noire, vous appliquerez des éponges trempées dans du vinaigre très âcre, traitement qui convient surtout pendant l'exacerbation des accès; si les accidents persistent, on appliquera un mélange d'alun liquide et de vitriol bleu trituré, incorporés dans du miel.»

Synopsis (ms. de Laon) [2] : «*Generatam igitur in stomachum ex coleribus nigris inflammationem, super tensuram ipsam stomachi ponis spongias ex aceto acro infusas. Post autem si permanet, stypteria humidam cum lippidus* [3] *calcu aut calcantum tritum cum mel superpone.*»

Avicenne [4] : وان كان الخلط الموذى والمنصب سوداويا ينفع من ذلك طبيخ الفوذنج مع عسل وطبيخ الافتيمون والفوذنج البرى ومما ينفع من ذلك ان يعجن الشب والقلقديس والنحاس المحرق بعسل ويوضع على المعدة ويجب ان يصير فى معدهم وقت صعوبة العلة اسفنجه مبلولة بخل حار جدا. «Et si l'humeur qui se répand tient de la bile noire, une décoction de pouliot avec du miel ou une décoction de cuscute et de pouliot sauvage lui conviendront. L'alun, le vitriol bleu et le cuivre brûlé pétris avec du miel, que l'on appliquera sur l'estomac, sont parmi les remèdes utiles dans ce cas. On obtiendra un meilleur effet si l'on applique sur l'estomac du malade [5], pendant la crise, des éponges imbibées de vinaigre très chaud.»

b) Dioscoride [6] : Χολὴν γεννῶντας μέλαιναν, καὶ ἐμφυσωμένους σ7όμαχον καὶ ἔντερα ὠφελεῖ γλήχωνος ἀπόζεμα ἢ ἀπόβρεγμα ϖινόμενον, καὶ ὕδωρ τὸ ἀπὸ τοῦ ϖεπυρωμένου σιδήρου, ἐν ᾧ σίδηρος σβέννυται· ἁρμόζουσι δὲ καὶ σπόγγοι ἐξ ὄξους ἐπιτιθέμενοι, μάλισ7α κατὰ τὴν ἐμφύσησιν τῶν ἐντέρων καὶ τῆς διανοίας τὴν ϖαρατροπήν· εἰ δὲ ἐπιμένει, σ7υπ7ηρίαν ὑγρὰν μετὰ χαλκάνθου καὶ ἀλόης καὶ μέλιτος ἐπιτίθει, κηρωτῇ μίξας· ἢ κισσοῦ φύλλα ἑφθὰ σὺν οἴνῳ κατάπλασσε, ἢ ἀρνόγλωσσον λεῖον σὺν ἁλσὶν, ἢ βοὸς ἀγελαίας βόλβιτον ξηρὸν ἐν οἴνῳ ἑψημένον, ἢ ϖράσιον μετ' ἄρτου καὶ ῥοδίνου· καὶ βολβοὶ (ϖοιοῦσι) μετὰ σ7υπ7ηρίας λεῖοι. «A ceux qui engendrent de la bile noire et dont l'estomac et les intestins sont gonflés par les gaz, il est utile de faire boire une décoction ou une infusion de pouliot, et de l'eau dans laquelle on aura éteint un fer rougi

(1) *Synopsis*, IX, 10, § 29-30, t. V, p. 483. — (2) *Loc. cit.*, t. VI, p. 291. — (3) *Lepis; λεπὶς χαλκοῦ.* — (4) Livre III, p. ٣٢٣. — (5) Litt. : «sur leur estomac». — (6) *Euporistes*, II, 3.

au feu. Des éponges trempées dans du vinaigre conviennent également, surtout durant la distension gazeuse des intestins et la période d'hébétude. Si l'état persiste, on appliquera de l'alun liquide, du vitriol bleu, de l'aloès et du miel mélangés avec du cérat; ou des feuilles de lierre cuites dans du vin, en cataplasme; ou du plantain trituré avec du sel; ou du fumier sec de bœuf domestique cuit dans du vin; ou du marrube avec du pain et de l'huile de roses; enfin, des oignons broyés avec de l'alun.»

Alexandre de Tralles [1] : «*De iis qui atram bilem colligunt, et inflatione stomachi laborant. Quibus præcordia, et stomachus inflatur, melancholicis in eum recrementis confluentibus, spongias aceto quā accerrimo imbutas imponito, et si post has malum remāserit, alumen liquidum cum chalcanto levi, et melle modico exceptum applicato, aut hædere foliis in vino coctis stomachum obducito, aut stercore bovis armentarie sicco et vino cocto. At si qui inflationem stomachi potissimum experitur, calaminthæ decoctum ex aqua modico mellis despumati et piperis adjecto, potui dato flatus sane discutit. Non confert autem ad calidas intemperies, et ea quæ ex nimia adustione generantur, vitia, sed potius illis qui melancholico humore laborant, opitulatur.*»

c) Synopsis (ms. lat. n° 10233 de la Bibl. nat.) [2] : «*Quibus vero nigra cholera stomacum adtemptant cum inflationem stomaci et ventris, superponis et maxime in ipsa inflationem vel tensionem spongeas acito acro infusas. Post haec vero permanente adhuc causa, stipteria humida cum calcu cecaumeno aut calcantu trita cum mel superponis. Aliqui etiam aedere* [3] *folia cocta in vino cataplasma superponunt. Cibos vero accipiant ova sorbiles et juscella e pinguium gallinarum et de ungulas porcorum et cronia* [4], *et fasianorum et perdicum carnes edant. Si vero illa inflammatio necdum digesta est et stomaci tensio perseveraverit, polii hervae* [5] *decoctionem convenit accipere aut calamentis, admixto mel dispumato.*»

La traduction copte n'a certainement pas été faite sur un texte grec. Bien qu'elle contienne la mention, déformée d'ailleurs, du double traitement et du régime alimentaire qui se trouve seulement dans la version latine du VIIe siècle, laquelle doit avoir suivi de très près le texte primitif d'Oribase, abrégé au contraire dans les manuscrits grecs de la *Synopsis* que nous connaissons, et surtout dans la traduction latine la plus récente, il n'est pas possible d'admettre qu'elles aient été établies l'une et l'autre sur un manuscrit de la même langue et de la même famille. Le texte copte est vicié en effet par une erreur grossière : les deux médications formulées dans le texte latin du VIIe siècle, application d'éponges saturées de vinaigre et apposition d'un cataplasme de feuilles de lierre, y sont confondues de telle sorte qu'elles ne constituent plus qu'une prescription unique. Il porte : ϫⲓ ⲛⲁⲕ ⲛ̄ϩⲉⲛⲥⲫⲟⲛⲅⲟⲥ ⲟⲙ̄ⲥ ⲉⲩϩⲏⲙ̄ϫ ⲉϥⲡⲟⲥⲉ ⲙ̄ⲛ ϩⲉⲛϭⲱⲃⲉ ⲛ̄ⲕⲓⲥⲥⲟⲥ ⲉⲧⲉ ⲡⲉⲥⲙⲓⲗⲁⲝ ⲡⲉ ⲛ̄ⲅ ⲗⲁϩⲙⲟⲩ ϩⲓ ⲏⲣ̄ⲡ ⲛ̄ⲅⲁⲁⲩ ⲛ̄ⲕⲁⲧⲁⲡⲗⲁⲥⲙⲁ ϩⲓϫⲱϥ «prends des éponges trempées dans du vinaigre ardent et des feuilles de lierre, qui est le smilax; triture-les avec du vin; fais-en un cataplasme que tu appliqueras sur lui», où le latin dit : «Tu appliqueras, surtout pendant la période de gonfle-

(1) *Œuvres médicales* (liv. VII, chap. 8), p. 101.
(2) *Loc. cit.*, t. VI, 291.
(3) *Hederæ.*
(4) Var. : *Gronia.*
(5) Var. : «*herbi*». *Polium herba*, Pouliot, Germandrée.

ment ou de tension, des éponges imbibées de vinaigre acide..... Certains appliquent aussi un cataplasme de feuilles de lierre cuites dans du vin.» Si mauvais que l'on suppose qu'ait été le manuscrit grec dont notre auteur se serait servi, il n'est pas présumable qu'il y ait eu entre lui et la version dont le texte latin est issu une différence aussi marquée que celle qu'accuse la rédaction copte. L'écart est du reste trop grand pour avoir été réalisé en une seule fois. Il ne peut matériellement s'expliquer que par le passage successif de la version originale dans différentes langues, à la suite de quoi celle-ci s'est progressivement altérée. Il ne s'agit pas là d'une simple hypothèse, car nous avons plusieurs preuves, dont une au moins très claire, que l'auteur du traité a utilisé pour son travail une traduction arabe, ou tout au moins orientale. L'emploi de l'expression ϩⲏⲙ̄ϫ ⲉϥⲡⲟⲥⲉ dans la phrase ϩⲉⲛⲥⲫⲟⲛⲅⲟⲥ ⲟⲙ̄ⲥ ⲉⲩϩⲏⲙ̄ϫ ⲉϥⲡⲟⲥⲉ correspondant à *σπόγγους ὄξει δριμυτάτῳ βεβρεγμένους* et à «*spongias ex aceto acro infusas*», «*spongeas acito acro infusas*» est caractéristique de ce fait. ⲉϥⲡⲟⲥⲉ n'a jamais le sens de *δριμύς*, *acer*; on lui connaît exceptionnellement, à côté de la valeur *coctus*, celle d'*ignitus*. Lorsqu'il est question, dans le traité, de vinaigre fort, très acide, on écrit ϩⲏⲙ̄ϫ ⲉⲧϫⲏϥ (form. LXXXI, 161), ϩⲏⲙ̄ϫ ⲉϥϫⲏϥ (form. CXCVIII, 365), ou bien on emploie la forme grecque ⲟⲝⲏⲥ ⲟⲝⲩⲥⲧⲏⲥ (form. CXLVI, 297). ϫⲏϥ (var. de ϫⲏⲃ) est en effet l'équivalent exact d'*ὀξύς*, *acidus*, *acutus*. Or Avicenne, dans le passage parallèle, s'exprime comme suit : اسفنجه مبلولة بخل حار جدا «des éponges imbibées de vinaigre très chaud». Le sens littéral de la leçon copte ϩⲏⲙ̄ϫ ⲉϥⲡⲟⲥⲉ *acetum ignitum*, vinaigre ardent, vif, brûlant, est, on le voit, beaucoup plus proche de l'arabe خل حار جدا que du grec *ὄξος δριμύτατος*. L'auteur du traité en préférant ⲉϥⲡⲟⲥⲉ à ⲉϥϫⲏϥ n'a donc pas obéi à une préoccupation de recherche de style, mais au souci de rendre la nuance qui figurait dans le texte qu'il avait sous les yeux et qui paraît dans Avicenne, «vinaigre très chaud», c'est-à-dire très fort, ayant une grande acidité (خل حريف, خل ثقيف). Cela implique l'emploi d'un manuscrit rédigé dans une langue autre que le grec, par conséquent oriental. La même phrase fournit encore un argument d'aspect peut-être plus décisif. Le mot ⲕⲓⲥⲥⲟⲥ y est expliqué par ⲥⲙⲓⲗⲁⲝ : ϩⲉⲛϭⲱⲃⲉ ⲛ̄ⲕⲓⲥⲥⲟⲥ ⲉⲧⲉ ⲡⲉⲥⲙⲓⲗⲁⲝ ⲡⲉ. Comme je le montrerai plus loin (rem. 3), cette interprétation, qui constituerait un véritable contresens en grec, est au contraire possible en arabe. Cette langue possède en effet un mot لبلاب qui, soit seul, soit accompagné d'une épithète, désigne à la fois le lierre, *κισσός*, et diverses plantes grimpantes parmi lesquelles le Liseron des haies, *σμῖλαξ*. Rapprochant ce fait de l'impossibilité de justifier la glose ⲕⲓⲥⲥⲟⲥ ⲉⲧⲉ ⲡⲉⲥⲙⲓⲗⲁⲝ ⲡⲉ par le grec, la conclusion qui s'impose est que l'ouvrage auquel l'auteur du traité a puisé était rédigé en arabe, seule langue, avec le syriaque, qui ne peut être mis ici en cause pour plusieurs raisons, dans laquelle le Lierre et certains végétaux appelés *smilax* par les Grecs ont reçu le même nom.

Ligne 137 [1]. — ⲥⲁϣ; cf. ⲥⲁϣⲉ *amarus esse*; (*Pap. méd. Berl.*, X, 12), ⲋⲙⲉϥ (*Pap. mag. Londres-Leyde*, III, 22, XXIII, 30 et *passim*), ⲥⲓϣⲉ *fel*.

Ligne 138 [2]. — ⲥⲫⲟⲛⲅⲟⲥ, *σπόγγος*.

Ligne 138 [3]. — ⲕⲓⲥⲥⲟⲥ ⲉⲧⲉ ⲡⲉⲥⲙⲓⲗⲁⲝ ⲡⲉ. Ce passage met en parallélisme deux noms de plantes entièrement étrangers l'un à l'autre. Les auteurs anciens, il est vrai, relèvent quelques traits de ressemblance entre le Lierre et certaines espèces de Smilax (1), mais jamais

(1) Voir par exemple Dioscoride, II, 146; IV, 143; Pline, XVI, 63; XXIV, 49.

ils n'ont montré qu'ils supposaient qu'il y eut une affinité spécifique quelconque entre eux, pas plus qu'ils ne les ont confondus nommément. Cependant, à ne voir que notre texte, il semblerait que le terme ⲕⲓⲥⲥⲟⲥ eût pris chez les Coptes une acception plus large et plus vague que celle que *κισσός* avait en grec, puisqu'ils devaient, comme le présent cas tendrait à l'établir, adjoindre à ce mot une glose destinée à préciser l'une de ses valeurs accidentelles. Le fait serait en désaccord absolu avec ce que nous connaissons de l'emploi des formes grecques introduites dans la langue copte où, sauf de rares exceptions, elles ont conservé intact leur sens originel. Il est donc peu probable que *κισσός*, malgré l'apparence contraire, ait fait exception à cette règle presque absolue. Le nom copte du Lierre ne nous est pas connu (1), et le mot ⲕⲓⲥⲥⲟⲥ ne figure pas dans les lexiques copto-arabes que j'ai consultés, ce qui laisse le problème insoluble par la voie directe. On remarquera pourtant qu'un mot *kissos*, transcription évidente de *κισσός*, est entré dans le vocabulaire égyptien dès les premiers siècles de l'ère chrétienne. Il se rencontre à trois reprises au papyrus magique de Londres-Leyde (XXIV, 10, 19 et 22), où la plante est ainsi décrite : «Le *kissos* ( ) croît dans les jardins. Ses feuilles ressemblent à celles du *šekam*; elles sont trilobées comme les feuilles de la vigne et mesurent une palme. Sa fleur est blanche, — d'autres disent jaune» (2) (*loc. cit.*, XXIV, 22-25). Nous ignorons ce qu'était le *šekam* (3), connu par cette seule mention; mais il n'est pas contestable que le *kissos* soit le Lierre, *κισσός*, et non une espèce assimilée. La même conclusion peut je crois s'étendre au ⲕⲓⲥⲥⲟⲥ des Coptes. L'équivalence ⲕⲓⲥⲥⲟⲥ = ⲥⲙⲓⲗⲁⲝ résulterait donc de l'intervention d'un élément étranger au grec et au copte.

J'ai dit plus haut que la recette qui nous occupe ici n'a pu être traduite directement du grec. L'emploi arbitraire du mot ⲥⲙⲓⲗⲁⲝ comme synonyme de ⲕⲓⲥⲥⲟⲥ en est l'indice le plus clair.

Les botanistes arabes désignent sous l'appellation commune de لَبْلَاب plusieurs plantes grimpantes (4), parmi lesquelles le Lierre (5) et le Liseron (6), qu'ils distinguent, mais sans règle absolue, par une épithète : لبلاب الكبير (= قسوس, Ibn al-Baïṭâr, n° 1786, *κισσός*) «Grand *leblâb*», *Hedera helix* L.; لبلاب الصغير (Idem, n° 1297 et 2004, قريولة (7), اقسين) «Petit *leblâb*», *Convolvulus arvensis* L., *ἐλξίνη* (8). On constate le même fait en syriaque (9).

Les Coptes, de leur côté, ont compris au moins l'un des *σμῖλαξ* parmi les لبلاب. Dioscoride,

(1) Plutarque (*De Iside et Osiride*, 37) nous a cependant transmis un des noms égyptiens du Lierre, *χενόσιρις*. Il paraît transcrire une forme , qui n'a d'ailleurs pas encore été retrouvée dans les textes hiéroglyphiques et qui donnerait en copte ϣⲏⲛ ⲛ̄ⲟⲩⲥⲓⲣⲓ, ϣⲉ ⲛ̄ⲟⲩⲥⲓⲣⲓ. On comparera le nom de l'Armoise, ϣⲏⲛ ⲙ̄ⲡⲣⲏ ( ).

(2) Litt. : «sa fleur a l'aspect de l'argent, autre version : de l'or».

(3) Il est possible qu'il corresponde au *σμῖλαξ λεία*, *Convolvulus sepium* L., dont le feuillage est comparé à celui du Lierre, *ὅμοια κισσῷ τὰ φύλλα ἔχει, μαλακώτερα δὲ καὶ λεπτότερα* (Dioscoride, IV, 143).

(4) L. Leclerc, *Traité des simples par Ibn el-Beïthar*, t. I, p. 127, note du n° 138; *Kachef er-roumoûz*, p. 207, n° 505, note.

(5) L. Leclerc, *op. cit.*, n° 322 et 583; *Kachef er-roumoûz*, n° 147, 372 et 505.

(6) L. Leclerc, *Traité des simples par Ibn el-Beïthar*, n° 1786 et 2004.

(7) I. Löw, *Aramäische Pflanzennamen*, p. 140, n° 100.

(8) Dioscoride, IV, 39.

(9) I. Löw, *op. cit.*, p. 140-142.

au chapitre du σμῖλαξ τραχεῖα (IV, 142), cite le nom de cette plante en langue égyptienne : λυιαθή. Celui-ci se retrouve dans la *scala* bohaïrique, traduit par لبلاب : ⲗⲓⲃⲓⲧⲏ لبلاب (Kircher, p. 197). Les formes λυιαθή et ⲗⲓⲃⲓⲧⲏ (*liuiti, liviti*) correspondent phonétiquement d'assez près pour qu'on les juge identiques. L'écart apparent porte sur la lettre ⲃ, qui couvre le son *w* (و), ou *v* dans la prononciation récente. Les manuscrits de Dioscoride, qui souvent présentent les mots étrangers sous des orthographes variables, par suite de l'audition plus ou moins heureuse d'articulations inhabituelles, conservent ici une uniformité assez complète : λυιαθη, λυιαθι, λυειαθη, αυειαθη [1].

On voit dès lors comment le rapprochement a pu se faire entre ⲕⲓⲥⲥⲟⲥ et ⲥⲙⲓⲗⲁⲝ. Le premier traducteur qui a fait passer le texte du grec en arabe avait le choix entre deux mots pour rendre le terme κισσός; l'un, simple transcription du grec, قسوس, l'autre appartenant à sa propre langue, لبلاب. La présence de ⲕⲓⲥⲥⲟⲥ dans la version copte implique *a priori* qu'il a usé du premier. Mais il est non moins certain que s'il s'était borné à cette interprétation littérale, le compilateur copte n'eut pas manqué de reconnaître qu'il s'agissait expressément du Lierre, et l'idée ne lui fut pas venue d'expliquer ce qui était clair en soi. Il est donc probable que le mot قسوس était glosé par لبلاب dans le manuscrit dont celui-ci disposait, soit dans le corps même du texte, soit par une note marginale. ⲕⲓⲥⲥⲟⲥ ⲉⲧⲉ ⲡⲉⲥⲙⲓⲗⲁⲝ ⲡⲉ correspond en effet à une phrase telle que قسوس وهو اللبلاب, qui est du type ordinaire de ces sortes d'annotations. La traduction arabe de Dioscoride fournit maints exemples de ces gloses ajoutées à la version primitive pour expliquer le sens propre d'un terme spécifique grec. Il n'est pas rare, d'autre part, que les libraires aient incorporé dans les copies qu'ils exécutaient les scolies consignées aux marges des manuscrits qu'ils avaient la charge de reproduire. Or l'auteur du traité trouvant à la fois les noms de قسوس et de لبلاب appliqués à la même plante, pouvait hésiter sur leur signification réciproque, car il est constant que لبلاب non suivi d'une épithète a été le plus généralement pris dans le sens de Convolvulus. C'est celui que lui donnent les traducteurs d'Avicenne : «*Leblab est volubilis, seu lupulus, ut patet verba Avic. et Mesue consideranti*» [2]. La confusion est en outre continuelle entre لبلاب = Lierre et لبلاب = Convolvulus. L'exemple le plus complet qu'on en puisse donner est fourni par Ibn al-ʿAwwâm, qui écrit : «Le liseron est une plante nommée *Corde des pauvres* (حبل المساكين). Il porte une fleur jolie; c'est une espèce petite de lierre [3].» Or, pour Ibn al-Baïṭâr (nos 583 et 1786), ʿAbd ar-Razzâq (n° 505) et la plupart des écrivains arabes, la «Corde des pauvres» est toujours le Lierre.

Au résumé, il me paraît démontré que l'auteur du traité disposant d'un texte arabe dans lequel le mot κισσός était rendu, comme il arrive souvent, par une transcription littérale قسوس, suivie de son synonyme لبلاب : قسوس وهو اللبلاب «*qissos*, c'est-à-dire le *leblâb*», a donné à لبلاب le sens de σμῖλαξ qui lui est le plus souvent affecté lorsqu'il n'est pas expressément déterminé par une épithète, sens qui ressort à la fois, comme je l'ai montré, de Dioscoride

(1) La variante αυειαθη est une faute évidente et doit être corrigée en λυειαθη. Les éditions de Dioscoride adoptent en général la forme λυΐσθη. Celle-ci ne se rencontre pas dans les manuscrits collationnés par M. Wellmann. Il est probable que cette leçon doit être modifiée en λυΐαθη, le σ ayant été mal lu.

(2) Costæus et Mongius, *Avicennæ arabum medicorum principis*, t. II, p. 419.

(3) J.-J. Clément-Mullet, *Le livre de l'agriculture*, t. II 1, p. 312.

et de la *scala* bohaïrique : σμῖλαξ = λυιαθή = ⲗⲓⲃⲓⲧⲏ = لبلاب. Il n'est pas impossible, d'autre part, que la confusion ait été favorisée par la ressemblance qu'offrent les noms κισσάμπελος et κισσάνθεμον du Liseron des champs, *Convolvulus arvensis* L. (ἑλξίνη) avec celui du Lierre.

La *scala* ṣaʿîdique traduit ⲥⲙⲓⲗⲁⲝ par بادروج, *Ocimum basilicum* L. (*scalæ* n° 43, fol. 57, v°, l. 14, et n° 44, fol. 82, r°, 2e col., l. 23). Il n'y a pas lieu, évidemment, de tenir compte de cette identification dans le cas présent.

Ligne 139 [4]. — ⲕⲁⲧⲁⲡⲗⲁⲥⲙⲁ, κατάπλασμα.

Ligne 139 [5]. — ⲧⲣⲟⲫⲏ, τροφή.

Ligne 140 [6]. — ϩⲁⲗⲓⲕⲛⲏ correspond dans la traduction latine de la *Synopsis* à «*juscella e pinguium gallinarum*», «des bouillons de poules grasses». C'est le sens que je lui ai gardé ici. Le mot est nouveau. Je le crois composé de ϩⲁⲗⲏⲧ *avis, gallina*, et de ⲕⲛⲓ *pinguedo, pinguefacere, pinguescere*, ce qui le rapprocherait du sens fourni par la *Synopsis*, sans que l'on puisse toutefois, sur ce seul exemple, affirmer qu'il désigne plutôt le bouillon que la volaille grasse elle-même. Le bouillon de poule et surtout de vieux coq était considéré comme salutaire à l'estomac et à l'intestin par les médecins grecs [1] et arabes [2].

Ligne 140 [7]. — ⲟⲩⲏⲣϫ̅ ⲉ̅ⲓ ⲟⲩⲟⲩⲣⲏⲧⲉ ⲛ̄ⲭⲏⲣⲁⲥ. Le passage est traduit dans la *Synopsis* : «*ongulas porcorum et cronia*» (var. : *gronia*). La rédaction copte adopte une disposition un peu différente. Le mot ⲏⲣϫ̅, qui est nouveau, correspond certainement à *cronia*, *gronia*, qui doit être rapproché du bas latin *grunia* «museau, groin», et dont le sens est assuré du reste par la phrase suivante de la *Synopsis* : βελτίους οἱ πόδες τῶν ὑῶν εἰσι τοῦ ῥύγχους καὶ τῶν ὤτων [3], rendu par «*meliores autem sunt pedes porcini, de grunia et omnium meliores sunt aures*» [4] dans la version latine.

Ligne 140 [8]. — ⲭⲏⲣⲁⲥ, χοῖρος.

Ligne 141 [9]. — ϩ̅ⲛ̅ⲁⲫⲩ ⲫⲁⲥⲓⲁⲛⲟⲥ. Ce membre de phrase est rendu dans la *Synopsis* par «*fasianarum et perdicum carnes*». La version copte est abrégée ou semble l'être en ce qu'elle omet de mentionner l'un des deux oiseaux cités par le texte latin. Elle est, de plus, un peu obscure par suite de l'emploi du terme ⲁⲫⲩ, dont le sens reste à déterminer. La *Synopsis* autoriserait à traduire celui-ci par *carnes*. Mais il paraît difficile d'y voir une variante de ⲁϥⲟⲩⲓ (ϩ̅ⲛ̅). Peut-être est-il possible d'appliquer jusqu'à un certain point ⲁⲫⲩ par le grec ἀφή, qui indique le rapport, la relation, la liaison, la dépendance. Le mot ⲫⲁⲥⲓⲁⲛⲟⲥ (φασιανός) ne désigne pas, en effet, de façon exclusive le faisan chez les Coptes, mais encore, comme l'indique la *scala* n° 44 (fol. 56, r°, 2e col., l. 24), la perdrix Qatta (*Tetras qatta*), ⲫⲁⲥⲓⲁⲛⲟⲥ قطا, la même que la *scala* bohaïrique appelle ⲕⲁⲫⲁⲓ (Kircher, p. 168) et qui est représentée dans un des hypogées de Beni-Hassan [5] sous le nom de [illegible]. Ainsi que je l'ai fait remarquer, tandis que la *Synopsis* mentionne le faisan et la perdrix, le traité ne cite qu'un seul nom d'oiseau. Mais par une coïncidence curieuse, il se trouve que celui-ci, ⲫⲁⲥⲓⲁⲛⲟⲥ, se rapporte à la fois au faisan et à la perdrix. Y a-t-il là une simple rencontre fortuite

(1) Oribase, *Coll. méd.*, XV, 2, t. II, p. 738.

(2) Avicenne, liv. II, p. ١٥٨, chap. دجاج وديك. Cf. Ibn al-Baïṭâr, n° 854.

(3) Oribase, *Synopsis*, IV, 14, 14, t. V, p. 165, l. 28; cf. *Coll. méd.*, III, 15, 14, t. II, p. 215.

(4) Oribase, *Synopsis*, IV, 14, t. VI, p. 15.

(5) F. Champollion, *Mon.*, t. IV, pl. 351.

ou l'auteur a-t-il voulu rendre par ⲁⲫⲩ ⲫⲁⲥⲓⲁⲛⲟⲥ, sous une forme plus concise, marquant par ⲁⲫⲩ l'idée de relation entre le faisan et la perdrix que sa langue lui permettait de faire, le sens que nous trouvons exprimé dans le texte latin par «*fasianarum et perdicum carnes*»? Il n'est pas permis de le dire avec une entière certitude. En tout cas, la phrase ainsi comprise serait très fortement elliptique et ne tiendrait pas compte du terme *carnes*, qui est indispensable à son intelligence. Cette conjecture a donc, je crois, peu de chances d'être fondée. La seule qui vraiment lèverait la difficulté résultant de l'emploi de ⲁⲫⲩ serait de voir dans cette forme une orthographe fautive ou locale de ⲁϥⲟⲩⲓ «chairs» et de traduire ⲍ̄ⲛ̄ⲁⲫⲩ ⲫⲁⲥⲓⲁⲛⲟⲥ par «de la chair de faisan». L'hypothèse d'un *lapsus calami*, de même que celle de la substitution du ⲫ au ϥ dans un ouvrage écrit en dialecte saʿîdique, qui laisserait d'ailleurs inexpliquée la désinence irrégulière du pluriel, ne me semble pas valoir mieux que l'autre.

Quoi qu'il en soit, nous avons ici une preuve nouvelle que le manuscrit dont l'auteur du traité s'est servi n'était pas écrit en grec, car il lui était facile alors de traduire φασιανοῦ ἢ πέρδικος κρέας par ⲟⲩⲁϥ ⲛ̄ⲫⲁⲥⲓⲁⲛⲟⲥ ⲏ̄ ⲛ̄ⲡⲉⲣⲇⲓⲝ en conservant à φασιανός et à πέρδιξ[1] leur sens originel.

LXXI

(141) Ⲟⲙⲉⲟⲥ ⲟⲩⲥⲧⲟⲙⲁⲭⲟⲥ ⲉϥϯⲕⲕⲁⲥ ⲧⲉⲡⲛ̄ ⲉϥϭⲏϫ ⲍϛϯ ⲑⲛⲟⲟⲩ ϩⲓ ϣⲁϫϧ≡ ⲭⲣⲱ

(141) Semblable. Estomac qui souffre de douleurs : cumin grillé, céleri; broie-les avec de l'œuf; emploie.

Ligne 141 [1]. — ϭⲏϫ, cf. ϭⲏϭ, *assare, coquere*.
Ligne 141 [2]. — ⲍϛⲫ, ⲙⲓⲧ, cf. *scala* bohaïrique : ⲡⲓⲙⲓⲧ الكرفس (Kircher, p. 195).
Ligne 141 [3]. — ϣⲁϫϧ≡, ⲥⲟⲟⲩϩⲉ.

LXXII

(142) Ⲙ̄ⲡⲗⲁⲥⲧⲣⲟⲛ ⲉⲧⲃⲉ ⲡⲥⲧⲟⲙⲁⲭⲟⲥ ⲙⲟⲩⲁ̄ϩ ϝ ⲅ̄ ⲙⲁⲥϯⲭⲉ ϝ ⲁ̄ ⲕⲁⲗⲁⲫⲟⲛⲓⲁⲥ ϝ ⲁ̄ (143) ⲯⲓⲙⲓⲑⲓⲟⲩ ϝ ⲁ̄ ⲥⲧⲏⲣ̄ⲍ ϝ ⲁ̄ ⲙⲟϫⲕⲟⲩ ⲧⲁⲁⲩ ϩⲓϫⲱ ⲡⲉⲧϣⲱⲛⲉ ⲙ̄ⲛ̄ⲛ̄ⲥⲱⲥ ⲧⲉⲕⲡⲁⲥⲧⲟⲩ ⲕⲁⲗ (144) ϣⲁⲛⲧⲉⲩⲥⲏⲛϩⲓⲥⲧⲁ ⲧⲁⲁⲩ ⲉϫⲱϥ ⲛ̄ⲕⲁⲧⲁⲡⲗⲁⲥⲙⲁ ϥⲛⲁⲗⲟ

(142) Emplâtre pour l'estomac : cire trois onces, mastic une once, colophane une once, (143) céruse une once, styrax une once; mélange-les et applique-les

[1] Les Coptes ont conservé à la perdrix commune le nom qu'elle avait en grec : ⲡⲉⲣⲇⲓⲝ · ⲡⲉⲣⲧⲓⲕⲏⲛ حجل, *scala* n° 44, fol. 56, r°, 1re col., l. 6.

sur le malade après que tu les auras bien fait cuire jusqu'à (144) consistance. Mets-les sur lui en cataplasme, il guérira.

Ligne 142 [1]. — ⲙⲁⲥϯⲭⲉ, résine du *Pistacia lentiscus* L., μαστίχη, مصطكى[1]. Cf. ⲁⲗⲙⲏⲥϯⲭ̄ⲉ[2], ⲙⲁⲥⲧⲓⲭⲏ مصطكا (*scala* n° 44, fol. 65, v°, 1re col., l. 15). On distinguait deux sortes de Mastic, l'une blanche, ou grecque رومى (Avicenne, liv. II, p. ٢٠٣; ʿAbd ar-Razzâq, p. ١٤٨)[3], nommée aussi علك الرومى (Ibn al-Baïṭâr, n° 1581) «résine grecque», l'autre noire, ou égyptienne, قبطى[4] (Avicenne et ʿAbd ar-Razzâq, *loc. cit.*), qui correspond au μαστίχη αἰγυπτία des médecins grecs[5].
Ligne 142 [2]. — ⲕⲁⲗⲁⲫⲟⲛⲓⲁⲥ, καλοφωνία; cf. ⲕⲁⲗⲁⲃⲟⲛⲓⲁ قلفونية (Kircher, p. 188).
Ligne 143 [3]. — ⲥⲧⲏⲣ̄ⲍ, στύραξ (Dioscoride, I, 66); cf. ⲥⲧⲏⲣⲁⲍ (form. LXXIII, 145) : ⲥⲧⲩⲣⲁⲍ اسطرقس (Kircher, p. 182). Le nom du Styrax, en bohaïrique, est ⲁⲙⲓⲛⲁⲕⲟⲩ (Kircher, p. 182). Il figure au papyrus magique de Londres-Leyde (XIV, 23) : [demotic] *amouniak*, comme M. Griffith l'a constaté. M. Loret (*La flore pharaonique*, 2e édit., p. 63, n° 99) rapproche ⲁⲙⲓⲛⲁⲕⲟⲩ de [hieroglyphs] (cf. [hieroglyphs], *Pap. Ebers*, LXIX, 10) et de [hieroglyphs].
Ligne 143 [4]. — ⲙⲟϫⲕ (var. ⲙⲁϫⲕ, form. VIII, 20, et *passim*); est écrit pour ⲙⲟϫϭ, *miscere*.
Ligne 143 [5]. — ⲕⲁⲗ, abréviation de ⲕⲁⲗⲱⲥ, καλῶς.
Ligne 144 [6]. — ⲕⲁⲧⲁⲡⲗⲁⲥⲙⲁ, κατάπλασμα.

LXXIII

(145) Ⲟⲙⲉⲟⲥ ⲃⲏⲛⲛⲉ ⲉϥⲧⲁⲍ ϝ ⲃ̄ ⲛⲟⲉⲓⲧ ⲛ̄ⲁϣⲥⲏ≡ ϝ ⲏ̄ ⲯⲓⲙⲓⲑⲓⲟⲛ ϝ ⲁ̄ ⲥⲧⲏⲣⲁⲍ ϝ ⲃ̄ ⲍⲑⲱⲫϛⲩ≡ ϝ ⲁ̄ (146) ϝ ⲁ̄ (*sic*) ⲃⲁϣⲟⲩϣ ⲉϥⲗⲏⲕ ϝ ⲁ̄ ⲕⲣⲟⲕⲟⲥ ϝ ⲁ̄ ⲑⲛⲟⲟⲩ ⲕⲁⲗⲱⲥ ⲙⲁϫⲕⲟⲩ ⲙⲛ̄ ⲟⲩⲏⲣⲡ̄ ⲛ̄ⲁⲡⲁⲥ (147) ⲡⲁⲥⲧⲟⲩ ϣⲁⲛⲧⲟⲩⲥⲉⲛϩⲓⲥⲧⲁ ⲕⲁⲗⲱⲥ ⲕⲁⲁⲩ ϩⲓϫⲱϥ ⲛ̄ⲕⲁⲧⲁⲡⲗⲁⲥⲙⲁ ϥⲛⲁⲗⲟ

(145) Semblable : dattes écrasées deux onces, farine de concombre huit onces, céruse une once, styrax deux onces, mastic une once, (146) rue fraîche une once, safran une once; broie-les bien; mélange avec du vin vieux; (147) fais cuire jusqu'à consistance convenable; applique-les-lui en cataplasme; il guérira.

[1] On l'appelait également كيا (ʿAbd ar-Razzâq, p. ١٤٩), كية (Idem, p. ١٤٨), du grec Χία (voir plus bas, note 5).
[2] L. Stern, *Zeitschrift*, t. XXIII (1885), p. 107 (II, 18).
[3] C'est le mastic de Chio.
[4] Quelques manuscrits écrivent نبطى. C'est le cas de ceux qui ont servi à établir l'édition des *Canons* d'Avicenne imprimée à Boulaq (t. I, p. 360) et la traduction du *Kašf ar-roumoûz* publiée par le Dr Leclerc. Les éditions de Rome et d'Alger de ces ouvrages portent la leçon correcte قبطى.
[5] Μαστίχη αἰγυπτία, Oribase, *Synopsis*, VII, 41, t. V, p. 388. Μαστίχη ἡ μὲν λευκὴ καὶ Χια . . . . ἡ δὲ μέλαινα ἡ Αἰγυπτία, Idem, *Coll. méd.*, XV, 1, § 12, 10, t. II, p. 661 (tiré de Galien).

Ligne 145 [1]. — ⲃⲏⲛⲛⲉ ⲉϥⲧⲁϫ. Il ne paraît pas que ⲉϥⲧⲁϫ puisse être rapporté à aucune des formes similaires déjà rencontrées : ⲧⲟⲕⲥ *fixus, infixus esse;* ⲧⲱⲕⲥ *figere, transfigere, pungere;* ⲑⲁϫ *figere, infigere, transfigere.* ⲧⲉⲕⲥ *compactus, durus,* qui se trouve dans un texte publié par Zoëga[1], semblerait offrir un sens plus compatible avec ⲃⲏⲛⲛⲉ. Ibn Massouîh (*apud* Ibn al-Baïṭâr, n° 425) dit en effet que les «dattes dures» tonifient l'estomac. Mais je doute qu'il y ait un rapport entre les deux cas, car l'auteur arabe parle de la Datte prise en aliment et non de son emploi dans un médicament pour l'usage externe. D'ailleurs, dans le texte de Zoëga, ⲧⲉⲕⲥ exprime l'idée de durcissement par la cuisson. Il n'est pas invraisemblable que ⲃⲏⲛⲛⲉ ⲉϥⲧⲁϫ soit l'un des sept noms sous lesquels les Arabes désignent la Datte, suivant le degré de formation ou de maturité qu'elle a atteint[2], ou même celui de la pâte faite avec ce fruit et appelée عجوة. L'unique exemple de l'expression ⲉϥⲧⲁϫ dans le traité en rend l'interprétation difficile. Pourtant, Oribase, dans le chapitre qu'il consacre au cataplasme de Dattes, fournit les éléments d'une hypothèse à laquelle je crois pouvoir m'arrêter. Décrivant le mode de préparation d'un de ces topiques destiné, comme ici, à être appliqué sur l'estomac, nomme φοίνικες ϖατητοί les Dattes que l'on devait employer. «On arrose d'un peu de vin des dattes *patètes* et on y ajoute de la poudre d'*alphiton*..... Si l'on n'a pas à sa disposition de pareilles dattes, mais qu'on en possède de plus grasses, on y fait de petites incisions et on les trempe dans du vin jusqu'à ce qu'elles en soient saturées[3].» On admet ordinairement que les Dattes patètes sont celles qu'on laissait sécher sur l'arbre. Par cela, elles se rapprocheraient des Dattes que les Égyptiens appellent تمر, au dire de Prosper Alpin, et qui, d'après le même auteur, sont «*siccos maturos*», ou des رطب, «*qui ferè putridi sunt*»[4]. Pline (XIII, 9, 4) en parle en ces termes : «*Tertium ex his genus*[5] *patetæ, nimio liquore abundat : rumpitque se pomi ipsius, etiam in sua matre, ebrietas, calcatis similis*». Il est probable que Pline fait erreur et qu'il a pris pour des fruits d'une espèce particulière de palmier les Dattes parvenues à un état de maturité très avancé et qui étaient livrées à la consommation sous une forme que leur nom de patètes désigne clairement, c'est-à-dire «foulées, écrasées, pressées» (ϖατέιν). Toutefois, il convient d'observer que l'arabe عجوة désigne à la fois une sorte de pâte grossière faite avec des Dattes foulées aux pieds, non mondées de leurs noyaux, et enfermée dans des sacs de peau de chèvre, et une espèce renommée de Dattes de Médine[6]. Peut-être avons-nous affaire ici à une expression de même nature. Quoi qu'il en soit, en s'en tenant au sens littéral de ϖατητός et à ce que rapporte Pline, les φοίνικες ϖατητοί sont des Dattes foulées, écrasées, ou qui, parvenues à un degré de maturité avancé, semblent avoir été foulées aux pieds (*calcatis similis*).

Le rapprochement entre ⲃⲏⲛⲛⲉ ⲉϥⲧⲁϫ et φοίνιξ ϖατητός que me suggère le texte d'Oribase paraît donc présenter certaines garanties. ⲃⲏⲛⲛⲉ ⲉϥⲧⲁϫ n'étant ni la Datte fraîche

[1] *Cat. cod. copt.*, p. 382, note 18.
[2] Cf. L. Leclerc, *Kachef er-roumoûz*, p. 74, n° 173, et S. de Sacy, *Relat. de l'Égypte par Abd-Allatif*, p. 74.
[3] *Coll. méd.*, IX, 40, t. II, p. 359.
[4] *Hist. nat. Ægypti*, t. II, p. 17.
[5] Il s'agit du Palmier caryote. Cf. Dioscoride, I, 109, 2, et Strabon, *Géogr.*, XII, 1, 51.
[6] Suivant S. de Sacy (*Relat. de l'Égypte par Abd-Allatif*, p. 118), عجوة signifie une espèce de Dattes de la meilleure qualité ou des Dattes pourries de maturité. Les noms affectés aux différents états de la Datte ou à ses diverses sortes varient selon les localités (*loc. cit.*), ce qui rend leur explication difficile.

(ⲉϥⲗⲏⲕ, ⲉϥⲟⲩⲱⲧ), ni la Datte sèche (ⲉϥϣⲟⲟⲩⲉ), il ne reste guère à envisager qu'une désignation d'espèce ou d'un état spécial sous lequel le fruit se présente. La coïncidence de l'emploi des Dattes dites patètes pour la confection d'un cataplasme pour l'estomac me paraît être une indication suffisamment concluante.

Ligne 145 [2]. — ⲁⲥⲏ≡, ϣⲱⲃⲉ. La *scala* n° 44 (fol. 83, r°, 1re col., l. 25-28) traduit ϣⲱⲃⲉ par بطيخ الاصفر et lui donne comme synonymes ⲡⲉⲡⲱⲛⲉⲥ (ϖέπων) «melon», ⲃⲟⲩⲕⲉⲣⲟⲥ (βούκερας) et ⲧⲏⲗⲓⲥ (τῆλις) «fenugrec». L'article est évidemment entaché d'erreur, car les autres lexiques rendent invariablement ϣⲱⲃⲉ et ses variantes ϣⲟⲟⲃⲉ et ϣⲱⲡⲓ par فقوس «concombre» (*Cucumis sativus* L.).

Ligne 145 [3]. — ⲥⲧⲏⲣⲁϫ, στύραξ (voir p. 185, form. LXXII, 143, rem. 3).

Ligne 145 [4]. — ϫⲟⲱⲫⲥⲩ≡, ⲙⲁⲥⲧⲓⲭⲉ, μαστίχη (voir p. 185, form. LXXII, 142, rem. 1).

LXXIV

(148) Ⲩⲕⲁⲑⲁⲣⲓⲥⲙⲟⲥ ⲡ̅ⲡ̅ ϣⲗⲁⲉⲓⲛ ⲥⲁⲕⲁⲙⲟⲩⲛⲓⲁ F ⲁ̅ ⲉⲡⲟⲩⲁ ⲛⲓⲧⲣⲟⲩ F ⲏ̅ ⲉⲩⲫⲟⲣⲃⲓⲟⲩ F ⲏ̅ (149) ⲑⲛⲟⲟⲩ ⲕⲁⲗⲱⲥ ⲟⲩⲱϣ̄ⲙ ϩⲓ ⲉϥⲓⲱ ⲧⲥⲟⲟⲩ ⲕⲁⲧⲁ ⲧⲉⲩϭⲟⲙ ⲛ̄ⲛⲉϥⲧ ⲥⲛⲁⲉⲓ ⲉⲡⲉⲥⲏⲧ

(148) Purgatif : poivre, graine de cresson alénois, scammonée, une once de chaque, natron huit onces, euphorbe huit onces; (149) broie-les bien; pétris avec du miel; fais boire suivant la force du malade, les gaz partiront par le bas.

Ligne 148 [1]. — ⲕⲁⲑⲁⲣⲓⲥⲙⲟⲥ, καθαρισμός (litt. : «purification»).

Ligne 148 [2]. — ⲥⲁⲕⲁⲙⲟⲩⲛⲓⲁ, σκαμμωνία (Dioscoride, IV, 170), *Convolvulus scammonia* L. Cf. *scala* bohaïrique : ⲥⲁⲕⲁⲙⲟⲛⲓⲁ̀ سقمونيا وهي المحمودة (Kircher, p. 181).

Ligne 148 [3]. — ⲛⲓⲧⲣⲟⲩ, νίτρον.

Ligne 148 [4]. — ⲉⲩⲫⲟⲣⲃⲓⲟⲩ, εὐφόρβιον (Dioscoride, III, 82).

Ligne 149 [5]. — ⲛⲉϥⲧ, cf. ⲛⲉϥ *flare, flatus.*

LXXV

(150) Ⲩⲧⲥⲱ ⲉⲧⲃⲉ ⲡⲛⲟϭ ⲛ̄ⲙⲁϩ̄ⲧ ⲥⲙⲏⲣⲛⲏⲥ F ⲕ̅ ⲕⲁⲥⲧⲱⲣ F ⲕ̅ ⲁⲛⲓⲅⲁⲙ F ⲕ̅ ⲉⲩⲫⲟⲣⲃⲓⲟⲩ F ⲅ̅ (151) ⲑⲛⲟⲟⲩ ⲕⲁⲗⲱⲥ ⲁⲁⲩ ⲛ̄ⲥⲁϩ ⲧⲁⲁⲩ ⲉϩⲣⲁⲓ ϩ̄ⲛ ⲡⲕⲁⲑⲓⲥⲙⲁ ⲉⲕϣⲁⲛⲟⲩⲱϣ ⲧⲥⲱ ⲟⲩⲱϣ̄ⲙ ϩⲓ ⲉϥⲓⲱ (152) ⲧⲥⲟⲟⲩ ⲕⲁⲧⲁ ⲧⲉⲩϭⲟⲙ

(150) Potion pour le gros intestin : myrrhe vingt onces, castoréum vingt onces, vitriol vert vingt onces, euphorbe trois onces; (151) broie-les bien, fais-en un suppositoire et introduis-le par le bas dans le rectum. Si tu veux,

administres-en un peu en potion avec du miel; (152) fais boire suivant la force du malade.

Ligne 150 [1]. — ⲧⲥⲱ peut être traduit soit par «*potio*» soit par «*irrigatio*». Mais nous voyons que ce purgatif était administré en suppositoire. Le mot a donc ici une acception particulière, propre sans doute au vocabulaire technique, qui en fait le synonyme de ⲕⲁⲑⲁⲣⲓⲥⲙⲟⲥ, καθαρισμός, des formules LXXIV et LXXVI. On remarquera, ce qui appuie cette hypothèse, que dans la seconde de ces recettes, le médicament est appliqué en collyre, ⲕⲟⲗⲗⲓⲟⲛ, c'est-à-dire en suppositoire, forme souvent indiquée par les médecins grecs pour les préparations purgatives [1].

Ligne 150 [2]. — ⲕⲁⲥⲧⲱⲣ, κάσ7ωρ, κασ7όριον (κάσ7ορος ὄρχις, Dioscoride, II, 24), *castoreum* (Pline, XXXII, 13). *Scala* n° 44, fol. 66, v°, 1re col., l. 9 : ⲕⲁⲥⲧⲟⲣⲓⲟⲛ جندبادستر; var. : ⲕⲟⲥⲧⲟⲣⲓⲟ̄, *scala* n° 43, fol. 33, v°, l. 12.

Ligne 151 [3]. — ⲥⲁϩ désigne un suppositoire d'un type particulier qui doit sans doute son nom à la forme qui lui était donnée [2]. Cf. ⲡⲓⲥⲁϩ المثقب (Kircher, p. 123) «vrille, foret, tarière». Un passage d'Oribase relatif aux suppositoires employés pour provoquer l'évacuation des matières alvines semble fournir une indication sur sa nature. «On donne à quelques-uns de ces suppositoires la forme d'un bouton de sonde, à d'autres celle d'un collyre [3]; les uns sont introduits seuls, les autres *enroulés sur de la laine* fine, de façon que la laine fasse saillie au dehors, afin de pouvoir les retirer facilement; nous employons surtout cette méthode pour les suppositoires âcres» [4]. La présence du vitriol vert dans la recette qui nous occupe classe le suppositoire en question dans cette catégorie. Nous avons vu précédemment (form. XXIV, 50, rem. 6) que l'un de ces médicaments, nommé ⲕ̄ⲁⲙⲉ, était préparé au moyen d'un tampon de laine, comme ceux dont parle Oribase. Les Arabes procédaient également de même.

LXXVI

(153) ϯⲕⲁⲑⲁⲣⲓⲥⲙⲟⲥ ⲉⲛⲁⲛⲟⲩϥ ⲥⲁⲡ̄ⲣ ℨ ⲋ̄ ⲡⲁⲑⲁⲙⲟⲩⲛ ℨ ⲕ̄ ⲥⲁⲕⲁⲙⲟⲩⲛⲓⲁ ℨ ⲁ̄ ⲑⲛⲟⲟⲩ ⲗⲁⲩ ⲛ̄ⲕ̄ [ⲭⲣⲱ]

(153) Bon purgatif : aloès six drachmes, cuscute vingt drachmes, scammonée une drachme; broie-les; fais-en un collyre; [emploie].

Ligne 153 [1]. — ⲥⲁⲡ̄ⲣ, cf. ⲥⲁⲡⲏⲣ, p. 157, form. LI, 98, rem. 3, صبر.

Ligne 153 [2]. — ⲡⲁⲑⲁⲙⲟⲩⲛ. Je suppose que ce mot est une transcription de l'arabe افتيمون, ἐπίθυμον, *Cuscuta Epithymum* Murr. (Dioscoride, IV, 177), dont la voyelle initiale,

(1) Oribase, *Coll. méd.*, VIII, 39, t. II, p. 254 et 257.
(2) Voir p. 129, form. XXV, 52, rem. 6.
(3) Pour la définition des diverses espèces de collyre, voir plus haut, p. 64, form. VII, 18, rem. 1.
(4) *Op. cit.*, p. 257-258.

écrite par le trait ¯, ⲡ̄ⲁⲑⲁⲙⲟⲩⲛ, pour ⲉⲡⲁⲑⲁⲙⲟⲩⲛ, comme dans ⲛ̄ⲡⲣⲁⲥⲧⲣⲟⲛ, ἔμπλασ7ρον (form. LXXII, 142, et *passim*), n'a pas été marquée par le copiste. La terminaison ⲟⲩⲛ prouve qu'il n'a pas été copié directement sur le grec, à l'inverse de la forme ⲉⲡⲓⲑⲩⲙⲱⲛ fournie par la *scala* n° 44 (fol. 65, v°, 2e col., l. 12). La *scala* bohaïrique donne une graphie singulière, qui varie d'ailleurs suivant les manuscrits : ⲩⲡⲟⲡⲓⲑⲩⲙⲟⲛ (Kircher, p. 187), ⲁⲡⲟⲡⲓⲑⲩⲙⲟⲛ [1], dans laquelle on a intercalé l'article copte ⲡⲓ entre les deux éléments qui composent le mot grec, ἐπι (ⲁⲡⲟ, ⲩⲡⲟ) + ⲡⲓ + θυμον (ⲑⲩⲙⲟⲛ), la préposition ἐπί ayant été transformée d'autre part en ἀπό et ὑπό.

La Cuscute est signalée par Oribase comme le plus énergique des médicaments purgatifs [2].

LXXVII

(154) ϯϭⲱϣϭⲉϣ ⲉⲡⲃⲁⲗ ⲥⲁϩⲟⲩⲛ ⲯⲓⲙⲓⲑⲓⲟⲩ ℨ ⲁ̄ ⲭⲁⲗⲕⲟⲥ ℨ ⲃ̄ ⲟⲡⲓⲟⲛ ℨ ⲁ̄ ⲑⲛⲟⲟⲩ ⲗⲁⲩ ⲛ̄ⲕ̄ ⲭⲣⲱ.

(154) Instillation pour l'œil [3] : céruse une drachme, cuivre deux drachmes, opium une drachme; broie-les; fais-en un collyre; emploie.

LXXVIII

(155) ϯⲝⲩⲣⲟⲛ ⲉϣⲁϥⲧⲣⲉ ⲛ̄ⲃⲁⲗ ⲣ̄ⲟⲩⲟⲉⲓⲛ ϩⲛ̄ ⲡⲟⲩⲉ ⲭⲁⲣⲕⲟⲥ ⲉϥⲣⲱⲝ ℨ ⲁ̄ ⲗⲉⲡⲓⲧⲟⲥ ⲭⲟⲗⲕⲟⲩ ℨ ⲁ̄ (156) ⲥⲟⲩⲙⲡⲟⲩⲗ ℨ ⲁ̄ ⲡ̄ⲡ̄ ℨ ⳉ ⲑⲛⲟⲟⲩ ⲛ̄ⲅ̄ ⲧⲥⲟⲟⲩ ⲃⲣ̄ⲃⲕ ⲛ̄ⲏ̄ ⲍ̄ ⲛ̄ⲅ̄ ⲕⲁⲁϥ ⲧⲉϥϣⲟⲟⲩⲉ ⲁϥ ⲛ̄ⲝ̄ⲣ ⲭⲣⲱ

(155) Poudre qui fait que les yeux distinguent ce qui est au loin : cuivre brûlé une drachme, battitures de cuivre une drachme, (156) nard indien une drachme, poivre 1/2 drachme; broie-les; arrose-les de vin pendant sept jours, (puis) laisse sécher; fais-en une poudre; emploie.

Ce collyre est à comparer au κολλύριον ὀξυδορκικόν des médecins grecs [4] et aux remèdes pour [hiéroglyphes] ou pour [hiéroglyphes] des papyrus médicaux égyptiens [5].

Ligne 155 [1]. — ⲭⲟⲗⲕⲟⲩ (ⲭⲁⲗⲕⲟⲩ), χαλκός.

Ligne 156 [2]. — ⲃⲣ̄ⲃⲕ, ⲏⲣⲏⲡ.

(1) V. Loret, *Les livres III et IV de la* Scala magna *de Schams-ar-Riâsah*, dans les *Ann. du Serv. des antiq.*, t. I, p. 59, n° 238.
(2) *Coll. méd.*, VII, 26, 97, t. II, p. 117; cf. Dioscoride, IV, 177, Rufus d'Éphèse (*apud* Razès), p. 457, et Ibn al-Baïtâr, n° 112. Rufus (*loc. cit.*) associe, comme il est fait ici, la Cuscute avec l'Aloès : «*Purgantur cum epithimo et aloe*».
(3) Litt. : «aspersion interne pour l'œil». Voir form. LIX et CCXXXVI. On trouvera plus haut, p. 170, l'explication de l'expression ϭⲱϣϭⲉϣ.
(4) Oribase, *Coll. méd.*, X, 23, 29, t. II, p. 438.
(5) *Pap. Ebers*, LXI, 14 et seq.

LXXIX

(157) Ⲝⲩⲣⲟⲛ ⲕⲁⲇⲙⲓⲁⲥ ⳨ ⲇ̅ ⲛⲁⲣⲧⲟⲥⲧⲁⲭⲟⲥ ⳨ ⲁ̅ ⲡⲡ ⲙ≡ⲕⲣ≡ ⳨ ⲕ̅ⲏ̅ ⲗⲁⲩ ⲛ̄ⲝⲣ ⲭⲣⲱ

(157) Poudre : cadmie quatre drachmes, nard indien une drachme, poivre en grains vingt-huit drachmes; fais-en une poudre; emploie.

Ligne 157. — ⲙ≡ⲕⲣ≡, ⲛⲉⲡⲣⲉ.

LXXX

(158) Ⲟⲙⲉⲟⲥ ⲝⲣ ⲉϥϫⲟⲛⲧ̄ ⲅⲁⲣ ⲛ̄ⲧⲟⲧⲉⲛ ⲁⲛⲇⲟⲕⲓⲙⲁⲍⲉ ⲙ̄ⲙⲟϥ ⲁⲛϭⲛⲧ̄ϥ ⲉⲣⲛⲟϥⲣⲉ ⲉϣⲱⲛⲉ ⲛⲓⲙ ⲉⲧϩ̄ⲛ̄ ⲛ̄ⲃⲁⲗ (159) ⲥϯⲙⲉⲟⲥ ⳨ ⲇ̅ ⲗⲉⲡⲓⲧⲟⲥ ⲭⲁⲗⲕⲟⲩ ⳨ ⲃ̅ ⲡⲡ ⲛ̄ⲟⲟ≡ⲭ ⳨ ⲁ̅ ⲥⲧⲉⲡⲧⲉⲣⲓⲁⲥ ⳨ ⲇ̅ ⲁⲗⲗⲱⲏⲥ ⳨ ⲁ̅ ⲗⲁⲩ ⲛ̄ⲝⲣ ⲭⲣⲱ

(158) Semblable. Poudre expérimentée par nous-mêmes. Nous l'avons essayée et l'avons reconnue utile pour toutes les maladies des yeux (159) : antimoine quatre drachmes, battitures de cuivre deux drachmes, poivre blanc une drachme, alun quatre drachmes, aloès une drachme; fais-en une poudre; emploie.

Ligne 159 [1]. — ⲛ̄ⲟⲟ≡ⲭ, ⲛ̄ⲗⲁⲉⲩ.
Ligne 159 [2]. — ⲥⲧⲉⲡⲧⲉⲣⲓⲁⲥ, *στυπτηρία*.

LXXXI

(160) Ⲕⲟⲗⲗⲓⲟⲛ ⲉϣⲱⲛⲉ ⲛⲓⲙ ⲉⲧϩ̄ⲛ̄ ⲛⲃⲁⲗ ϩⲓⲗⲓⲗⲓϭ ⲁⲥϥⲁⲗ ⳨ ⲕ̅ ⲑⲟⲩⲑⲓⲁ ⳨ ⲇ̅ ⲥⲓⲛϭⲓⲡⲓⲁ ⳨ ⲁ̅ ϩⲱⲇⲱⲧ ⳨ 𐅵 (161) ⲧⲁⲁϥ (*sic*) ⲉⲡϩⲏⲙ̄ⲝ̄ ⲉⲧϫⲏϥ ⲗⲁⲩ ⲛ̄ⲕ ⲭⲣⲱ ⲉϣⲱⲛⲉ ⲛⲓⲙ ⲉⲧϩ̄ⲛ̄ ⲛⲃⲁⲗ ϣⲁⲩⲗⲟ

(160) Collyre pour toutes les affections des yeux : myrobolan jaune vingt drachmes, tutie quatre drachmes, gingembre une drachme, lycium 1/2 drachme; (161) mets-le (*sic*) dans du vinaigre âcre; fais-en un collyre; emploie pour toutes les affections des yeux, elles guériront.

Ligne 160 [1]. — ⲁⲥϥⲁⲗ (ⲁⲥϥⲁⲣ), أَصْفَر.
Ligne 160 [2]. — ϩⲱⲇⲱⲧ, حُضُض (voir p. 194, form. LXXXVII, 169, remarque).
Ligne 161 [3]. — ϫⲏϥ, cf. ϫⲏⲃ, *ὀξύς*, *acutus*, *acidus*. ϩⲏⲙ̄ⲝ̄ ⲉⲧϫⲏϥ a le sens du grec *ὄξος δριμύ*, *ὄξος ὀξύ*. Cf. form. CXLVI, 297 : ⲟⲝⲏⲥ ⲟⲝⲩⲥⲧⲏⲥ.

LXXXII

(162) Ⲝⲩⲣⲟⲛ ϩⲓⲗⲓⲗⲓϭ ⲁⲥⲃⲁⲗ ⲅ̅ ⲑⲟⲩⲑⲓⲁ ⲇⲁⲗⲃⲟⲭ ⲕⲏⲙⲙⲉ ⲟⲩϣⲓ ⲉⲡⲟⲩⲁ ⲑⲛⲟⲟⲩ ⲗⲁⲩ ⲛ̄ⲝⲩⲣⲟⲛ ⲭⲣⲱ

(162) Poudre : myrobolan jaune trois (drupes[1]), tutie, poivre long, gomme, même poids de chaque; broie-les; fais-en une poudre; emploie.

Ligne 162 [1]. — ⲁⲥⲃⲁⲗ (ⲁⲥϥⲁⲣ), أَصْفَر.
Ligne 162 [2]. — ⲇⲁⲗⲃⲟⲭ, abréviation de ⲇⲁⲗⲃⲟⲭⲃⲟⲭ (ⲇⲁⲗⲃⲟⲩⲗⲃⲟⲩⲗ, ⲇⲁⲣⲃⲟⲩⲗⲃⲟⲩⲗ), دار فُلفُل (voir p. 98, form. XII, 29, rem. 9).

LXXXIII

(163) Ⲝⲩⲣⲟⲛ ⲉϣⲱⲛⲉ ⲛⲓⲙ ⲉⲧϩ̄ⲛ̄ ⲛ̄ⲃⲁⲗ ⲭⲁⲗⲕⲟⲩ ﹐ ⲕⲁⲩⲙⲉⲛⲟⲩ ⳨ ⲏ̅ ⲗⲓⲑⲟⲩ ⲥⲭⲓⲥⲧⲟⲩ ⳨ ⲏ̅ (164) ⲑⲛⲟⲟⲩ ⲗⲁⲩ ⲛ̄ⲝⲩⲣⲟⲛ ⲭⲣⲱ ⲉⲣⲟⲟⲩ ⲛ̄ϣⲱⲣⲡ̄ ⲙ̄ⲛ ⲣⲟⲩϩⲉ ◎

(163) Poudre pour toutes les affections des yeux : cuivre brûlé huit drachmes, pierre fissile huit drachmes; (164) broie-les; fais-en une poudre; emploie pour les yeux matin et soir.

Ligne 163 [1]. — ⲕⲁⲩⲙⲉⲛⲟⲩ doit être lu ⲕⲉⲕⲁⲩⲙⲉⲛⲟⲩ (cf. form. CXXXIV, 275), *κεκαύμενος*. Le sigle ﹐ placé entre ⲭⲁⲗⲕⲟⲩ et ⲕⲁⲩⲙⲉⲛⲟⲩ ne peut être qu'un signe abréviatif destiné à remplacer la syllabe initiale du second mot. Il figure encore, dans la même position, aux formules CIII, 205, et CXLV, 294, sans qu'on puisse lui donner une autre attribution; car, dans ces différents cas, il s'agit avec évidence du *χαλκὸς κεκαύμενος* (*æs ustum*, نحاس محرق). Ailleurs, on le trouve à la suite de ⲕⲁⲇⲙⲓⲁⲥ, mais précédant toujours ⲕⲁⲩⲙⲉⲛⲟⲩ (form. CIV, 209, et CV, 213). Par contre, lorsque le mot ⲕⲉⲕⲁⲩⲙⲉⲛⲟⲩ est écrit au long (form. CXXXIV, 275), il ne paraît pas.

Ligne 163 [2]. — ⲗⲓⲑⲟⲩ ⲥⲭⲓⲥⲧⲟⲩ, *λίθος σχιστός* (Dioscoride, V, 144), *schistos* (Pline, XXXVI, 37 et 38). La pierre fissile venait de l'Ibérie occidentale, d'après Dioscoride. La meilleure, de couleur safranée, se clivait facilement. Ses propriétés étaient les mêmes que celles de l'hématite, mais moins actives[2]; on l'employait, comme celle-ci, pour le traitement de certaines maladies des yeux. Sotacus, cité par Pline (XXXVI, 38), en fait une des cinq espèces d'hématite. Mais il ajoute qu'il y a un *schistos* d'un autre genre que les hématites et qu'il nomme anthracite. Cette substance est noire, dit-il, et se trouve en Afrique. Usée sur la pierre à

(1) Peut-être a-t-on oublié d'indiquer le sigle pondéral (cf. p. 206, form. XCIV, 186). Le chiffre ⲅ a été, en tout cas, ajouté après coup. Il est assez mal formé et ressemble un peu à un ϛ. Le Myrobolan est dosé dans le traité soit par nombre de drupes (ⲗⲗ, form. XLVI, 85, rem. 4; voir p. 154), soit au poids (*passim*).

(2) Cf. Oribase, *Coll. méd.*, XV, 1, § 26, 2, t. II, p. 707.

aiguiser, elle donne, par le côté qui tenait à la terre, une couleur noire, par l'autre une couleur safranée. Elle est excellente pour les préparations ophtalmiques. La λίθος σχιστός de Dioscoride et le schiste-anthracite de Sotacus sont évidemment de même nature. Elle était en tout cas fort analogue à l'hématite, comme le remarque Pline, qui ajoute qu'elle servait à falsifier celle-ci (XXXVI, 37). Berthelot y voit l'hématite fibreuse[1]. Ibn al-Baïtâr nomme cette pierre حجر مشقق (n° 598), ce qui est la traduction littérale du grec λίθος σχιστός. Il reproduit le chapitre que Dioscoride lui consacre et un passage de Galien, sans y rien ajouter. Une note de la traduction arabe de Dioscoride, citée par Leclerc[2], fournit les précisions suivantes : la pierre fissile est jaune comme le *ouars* (ورس, Kamala (?), *Rottlera tinctoria* Willd.) ou le Curcuma; elle est très commune en Espagne; on la rencontre dans les berges argileuses de la sierra Névada; placée sur le feu, elle répand une odeur de corne.

LXXXIV

(165) ⲔⲞⲖⲖⲒⲞⲚ: Ⲕ[ⲞⲖⲖⲒⲞⲚ] ⲈⲚⲂⲀⲖ ⲈⲦϢⲰⲚⲈ ϨⲚ̄ ϬⲒⲚϢⲰⲚⲈ ⲚⲒⲘ ⲬⲬ ⳨ ⲁ̄ ⲠⲀϨⲢ[Ⲉ Ⲛ̄Ⲉ]ϬⲰϢ ⳨ ⲁ̄ ⲐⲞⲨⲐⲒⲀ ⳨ ⲁ̄ [ⲀⲀⲨ] Ⲛ̄Ⲕ ⲬⲢⲰ

(165) C[ollyre] pour les yeux atteints d'une affection quelconque : verdet une drachme, remèd[e d'É]thiopie[3] une drachme, tutie une drachme; [fais-en] un collyre; emploie.

Ligne 165. — ⲬⲬ, ⲨⲞⲨ, ἰός.

LXXXV

(166) ⲂⲀⲖ ⲈϤⲞ Ⲛ̄ⲔⲀⲔⲈ ⲠⲬⲀϢϥ Ⲛ̄ⲖⲀⲈⲨ ϨⲒⲦ̄Ϥ ϨⲒ ⲘⲞⲞⲨ Ϩ̄Ⲛ [Ⲟ]ⲨⲀⲔⲰⲚⲈ ⲬⲢⲰ

(166) Œil atteint d'obscurcissement : costus blanc; triture-le avec de l'eau dans un *akôné;* emploie.

Ligne 166 [1]. — ⲠⲬⲀϢϥ, ⲔⲞⲨϢⲦ, [signes] (*Pap. mag. de Londres-Leyde*, XII, 2), كُشْط (Ibn al-Baïtâr, n° 1943); est écrit aussi ⲔⲞⲨⲤ̄Ⲧ (form. CCXXXIV, 417), قسط (Avicenne, liv. II, p. ٢٤٥; ʿAbd ar-Razzâq, p. ١٣٣), كست (ʿAbd ar-Razzâq, p. ١٤٢), κόστος (Dioscoride, I, 16). Le Costus blanc est l'espèce décrite par Dioscoride sous le nom de Costus arabique. D'après Dâoûd, ce serait au contraire l'espèce indienne[4], qui est noire suivant Dioscoride. Avicenne (*loc. cit.*) suit la classification de Dioscoride.

(1) *Coll. des anc. alchim. grecs*, introd., p. 252.
(2) *Traité des simples par Ibn el-Beïthar*, t. I, p. 405, note du n° 598.
(3) Voir p. 145, form. XXXVIII, 72, rem. 3.
(4) L. Leclerc, *Traité des simples par Ibn el-Beïthar*, t. III, p. 86.

Ligne 166 [2]. — ⲀⲔⲰⲚⲈ est clairement un nom de vase, qu'il faut peut-être rapprocher de [hiéroglyphes] ou de [hiéroglyphes][1]. Ce mot rappelle également le grec ἀκόνη, qui désigne la pierre à aiguiser (cf. ⲞⲨⲀ̀ⲔⲰⲚⲎ المسن, Kircher, p. 125), dont on se servait en médecine (Dioscoride, V, 167) et qui, réduite en poudre, s'employait contre les taies de l'œil (Ibn al-Baïtâr, n° 2128). Si ⲀⲔⲰⲚⲈ, ce qui est possible, dérive d'ἀκόνη, le vase tirerait son nom de celui de la pierre dont il était fait. On sait que les anciens préparaient souvent ou conservaient les médicaments oculaires dans des vaisseaux d'une matière déterminée qui passait pour rendre ceux-ci plus efficaces.

LXXXVI

(167) ⲂⲀⲖ ⲈϤϯⲔⲔⲀⲤ ⲘⲚ̄ ϨⲈⲚⲤⲘⲀⲨ ⲞⲠⲒⲞⲚ ϪⲒⲈⲒⲢⲈ Ⲛ̄ϢⲞⲚⲦⲈ ⲐⲚⲞⲞⲨ ⲞⲨⲞϢⲘⲞⲨ ϨⲒ ⲘⲞⲞⲨ ⲀⲖⲈ ⲈⲢⲞⲞⲨ ϢⲀⲨⲖⲞ

(167) Œil et tempes qui souffrent de douleurs : opium, siliques d'acacia Nilotica; broie-les; pétris-les avec de l'eau; oins l'œil et les tempes, ils guériront.

LXXXVII

(168) ⲜⲨⲢⲞⲚ ⲈⲚⲀⲚⲞⲨϤ ⲈϢⲰⲚⲈ ⲚⲒⲘ ⲈⲦϨ̄Ⲛ Ⲛ̄ⲂⲀⲖ Ⲉ̄Ⲓ ⲘⲞⲞⲨ Ⲉ̄Ⲓ ⲤⲒⲞⲨ ϨⲒⲖⲒⲖⲒϬ اصفر ⳨ ⲋ̄ ⲚⲞⲨϢⲀⲦ̄Ⲣ ⳨ 𐋃̄ (169) ϨⲀⲨⲖⲈⲚ ⳨ Ⲅ̄ ⳨ ⲀϨ̄ ⲦⲀⲢⲂⲞⲬ ⳨ ⲁ̄ ⲐⲚⲞⲞⲨ ⲀⲀⲨ Ⲛ̄ⲜⲨⲢⲞⲚ ϯ ⲈⲢⲞⲞⲨ Ⲛ̄ϢⲰⲢ̄Ⲡ ⲘⲚ̄ ⲢⲞⲨϨⲈ

(168) Bonne poudre pour toutes les affections des yeux, la cataracte ou la taie : myrobolan jaune six drachmes, sel ammoniac 1/2 drachme, (169) lycium trois drachmes, poivre une drachme 1/2, poivre long une drachme; broie-les; fais-en une poudre; administre aux yeux matin et soir.

Ligne 169. — ϨⲀⲨⲖⲈⲚ[2] (voir ⲀⲨⲖⲀⲚ, p. 147, form. XLI, 76), خُولَان (Ibn al-Baïtâr, n° 831), χαυλέν (B. Langkavel, *Botanik der späteren Griechen*, p. 18) est un des noms de l'extrait que l'on obtenait en faisant bouillir les racines et les branches[3] d'un arbuste épineux de l'Inde, le λύκιον ou πυξάκανθα[4] (Dioscoride, I, 100; Pline, XII, 15, 2, et XXIV, 77), dont Fraas et Sprengel, entre autres, ont fait le *Rhamnus infectorius* L. Quelques autres préparations similaires, obtenues par le traitement de plantes variées, portaient le même nom[5]. Masserdjouîh

(1) Dans l'original, le vase est muni de deux anses.
(2) Le synonyme de ce mot, ϨⲰⲖⲀⲰⲦ, حضض, qui est l'équivalent arabe régulier du grec λύκιον, figure à la formule LXXXI, 160 (voir p. 190).
(3) La racine et les graines, Pline, XII, 15, 2.
(4) Cf. Galien, *Opera omnia*, t. XII, p. 63 : λύκιον ἢ πυξάκανθον.
(5) Pline mentionne par exemple le Lycium que l'on préparait en Lycie avec la Centaurée (XXV, 30) et celui que l'on faisait avec la Gentiane (XXVI, 87, 2).

(*apud* Ibn al-Baïṭâr, n° 680) en cite trois espèces[1] : le Lycium indien, حضض هندى, le
Lycium arabe, qui est proprement le حضض (ou Lycium de La Mecque, خولان مكى, d'après
plusieurs auteurs) et celui que l'on tirait par décoction du bois de l'Épine-Vinette (زرشك,
Berberis vulgaris L.). Pour Avicenne (liv. II, p. ۱۷۲), il n'y a qu'une seule espèce authentique
de Lycium (حضض), celui de l'Inde, qui est le suc du *fîlzahradj*[2], عصارة الفيلزهرج[3], que l'on
falsifiait avec le suc de l'Épine-Vinette, عصارة الزرشك; quant au Lycium de La Mecque, il déclare
que c'est un produit artificiel, واما المكى فهو مصنوع, sans dire de quel végétal il était extrait[4].
Mais ʿAbd ar-Razzâq (p. ٥٩) le complète sur ce point. Il identifie le حضض avec le خولان de La
Mecque et ajoute, citant At-Tlemsânî : هو عصارة العوسج الاسود ويسمى الحضض المكى «c'est le suc
du ʿ*oûsadj* noir, que l'on nomme *houḍaḍ* de La Mecque». Chez Ibn al-Baïṭâr (n° 1602) عوسج
est le nom du ῥάμνος de Dioscoride (I, 90), ce qui est en accord avec la traduction arabe de
Dioscoride, رمنس وهو العوسج[5], et les *scalæ* coptes d'autre part : ⲣⲁⲙⲛⲟⲥ عوسجة, عوسج (Kircher,
p. 176 et 199), ϩⲣⲁⲙⲛⲟⲥ عوسج (*scalæ* n°s 43, fol. 56, r°, l. 18, et 44, fol. 81, v°, 1re col.,
l. 23). Pline (XXIV, 76) signale déjà que la racine d'une ronce noire, classée parmi celles
que les Grecs nomment *rhamnos*, fournissait, bouillie dans de l'eau, un médicament appelé
Lycium[6]. La préparation connue plus tard sous le nom de Lycium mecquois était donc em-
ployée bien avant la conquête arabe et considérée comme un véritable Lycium. La classification
faite par Masserdjouîh semble s'appuyer en principe sur des données exactes, bien qu'elle ne
concorde pas avec celle d'Avicenne, qui s'en tient à la thèse de Dioscoride, lequel ne connaît
qu'un seul Lycium. Ibn al-Baïṭâr (n° 1720) se conforme de même à la tradition classique.
Traitant du mot فيلزهرج, dont Avicenne se sert pour désigner le λύκιον de Dioscoride, qui
est en effet le véritable Lycium indien, il déclare qu'il est inexact que ce soit le nom du médi-
cament appelé en grec *oxyachantha*, opinion qui a été avancée par Ibn Ḥassân et adoptée par
Al-Ghafeky. Or l'ὀξυάκανθα est le Vinettier, زرشك. Cette remarque a pour conséquence d'éta-
blir que le suc extrait du زرشك, que Masserdjouîh donne comme troisième espèce de Lycium,
et qu'Avicenne dit avoir été employé pour sophistiquer le فيلزهرج était, de même que celui
du *Rhamnos*, utilisé en pharmacie par les anciens.

Les trois espèces de Lycium citées par Masserdjouîh peuvent par suite être identifiées comme suit avec leurs correspondants anciens :

1° Suc du λύκιον ou πυξάκανθα, عصارة الفيلزهرج, Lycium indien;

2° Suc du ῥάμνος عصارة العوسج, Lycium arabe;

3° Suc de l'ὀξυάκανθα عصارة الزرشك, Lycium d'Épine-Vinette.

(1) Masserdjouîh emploie le mot فيلزهرج comme synonyme générique de λύκιον.

(2) Φαϊλαζαχαράτ, B. Langkavel, *Botanik der späteren Griechen*, p. 13.

(3) L'édition de Rome porte par erreur فيلزج. فيلزهرج signifie en persan «fiel d'éléphant», مرارة الفيل. D'après Ibn al-Baïṭâr (n° 1720), ce nom était donné au Lycium parce que ce suc était exprimé et recueilli dans un grand ventricule et qu'il ressemble en volume et en couleur au fiel d'un gros animal. Pline (XII, 15, 2) cite un fait connexe. Les Indiens, dit-il, envoient le Lycium dans des outres de peau de chameau ou de rhinocéros.

(4) Nous verrons plus loin qu'il était fourni par une ronce.

(5) L. Leclerc, *Traité des simples par Ibn el-Beïthar*, t. II, p. 484.

(6) Le Shérif (*apud* Ibn al-Baïṭâr, n° 1602) mentionne aussi la décoction de racine de Rhamnos.

Le Lycium de la pharmacopée moderne, encore en usage dans certains pays comme anti-ophtalmique, est tiré de diverses berbéridées de l'Inde, où il porte le nom de *Ruzot*. On pense généralement qu'il est le même que le Lycium des anciens[1].

Il n'est pas possible de dire à quelle espèce appartient le Lycium de notre traité. Mais il y a chance que ce soit l'arabe. Le ʿ*oussedj* (*Lycium arabicum* Schweinf.) croissait évidemment en Égypte au temps où cet ouvrage fut composé. Prosper Alpin le décrit en détail[2], et on le rencontre encore de nos jours dans le désert arabique[3]. Il paraît donc assez probable que l'on ait préparé sur place un extrait avec sa racine ou son écorce.

La *scala* bohaïrique mentionne le خولان sous le nom d'ⲁⲗⲁⲛⲟⲛ (Kircher, p. 183[4]). Mais elle ne s'accorde nullement en cela avec le lexique ṣaʿîdique, qui traduit ⲁⲗⲁⲛⲟⲛ (*scala* n° 44, fol. 66, v°, 1re col., l. 23), var. ⲉⲗⲁⲛⲟⲛ (*scala* n° 43, fol. 33, v°, l. 16) par جنطيانا «Gentiane». S'agit-il ici de l'extrait de Gentiane que Pline (XXVI, 87, 2) signale parmi les Lycium? La coïncidence est curieuse; malheureusement, nous manquons de moyens pour résoudre le problème qu'elle pose.

LXXXVIII

(170) Ⲟⲝⲩⲣⲟⲛ ⲉϣⲁϥⲧⲣⲉ ⲛ̄ⲃⲁⲗ ⲣ̄ⲟⲩⲟⲉⲓⲛ ⲛ̄ⲥⲉⲛⲁⲩ ⲉⲃⲟⲗ ϩⲛ̄ ⲡⲟⲩⲉ ⲛ̄ⲕⲟⲩⲓ ⲙⲛ̄ ⲛ̄ⲛⲟϭ ϭⲱⲃⲉ ⲛ̄ⲕⲟⲥ (171) ⲉⲧϣⲟⲟⲩⲉ ⳨ ⲣ̄ⲕ ϫⲗⲱⲃⲍ ⳨ ⲁ̄ ⲑⲛⲟⲟⲩ ⲕⲁⲗⲱⲥ ϩⲓ ⲏⲣⲡ̄ ⲛ̄ⲁⲡⲁⲥ ϯ ⲉⲣⲟⲟⲩ ⲛ̄ϣⲱⲣⲡ̄ ⲙⲛ̄ ⲣⲟⲩϩⲉ

(170) Poudre pour éclaircir les yeux qui ne voient pas de loin les petits (objets) et les grands : feuilles de *kos* (171) sèches cent vingt drachmes, natron une drachme; broie-les bien avec du vin vieux; applique aux yeux matin et soir.

Ligne 170 [1]. — ⲕⲟⲥ. Je n'ai pas réussi à identifier cette plante, dont le nom ne m'est connu que par ce seul exemple.

Il n'est pas impossible que la graphie ⲕⲟⲥ masque une forme cryptographique. Mais en ce cas, emprunte-t-elle tous ses éléments à l'alphabet conventionnel ou est-elle mixte, c'est-à-dire renferme-t-elle à la fois une ou plusieurs lettres appartenant à l'un et à l'autre des deux systèmes graphiques[5]? Transposé en entier, le mot ⲕⲟⲥ se transcrirait ⲡⲗⲱ ou ⲡⲣⲱ, par mutation habituelle du ⲗ en ⲣ, ce qui n'est pas plus clair pour nous que ⲕⲟⲥ. La seconde hypothèse n'implique qu'un petit nombre de formes : ⲡⲟⲥ, ⲡⲟⲱ, ⲕⲟⲱ, ⲕⲗⲱ (ⲕⲣⲱ), dont trois sont certainement à écarter. Reste ⲕⲗⲱ, qu'il y aurait peut-être lieu de comparer au nom de plante *klo* qui se trouve au papyrus magique de Londres-Leyde (XXIV, 27; v°, III, 2)

(1) *Annales des sciences naturelles; botanique*, t. II, p. 181.

(2) *Historiæ naturalis Ægypti*, t. II, p. 22.

(3) G. Schweinfurth, *Arabische Pflanzennamen*, p. 53; R. Muschler, *Manual flora of Egypt*, t. II, p. 849.

(4) Kircher traduit ce mot par «roseau aquatique»; l'erreur est évidente.

(5) Voir p. 19, où plusieurs formes de ce type ont été réunies.

et que MM. Griffith et Thompson ont rapproché du copte ⲕⲗⲟ [1] signalé par O. von Lemm [2]. Je me bornerai pour le moment à signaler la possibilité de la lecture ⲕⲗⲱ du mot ⲕⲟⲥ et de son identité avec *klo* et ⲕⲗⲟ sans hasarder d'autres conclusions.

Ligne 171 [2]. — ϧⲗⲱⲃⲍ̄, ϩⲟⲥⲏⲙ.

LXXXIX

(172) ⲂⲘⲞⲞⲨ ⲘⲚ̄ ⲞⲨⲤⲒⲞⲨ ⲈϤϨⲚ̄ ⲞⲨⲂⲀⲖ ⲔⲞⲠⲢⲞⲤ Ⲛ̄ϬⲈⲢⲞⲘⲠⲈ ⲐⲚⲞⲞⲨ (*sic*) ⲔⲀⲖⲰⲤ ϨⲒ ⲈϤⲒⲰ Ⲛ̄ⲀⲦⲘⲞⲞⲨ ⲬⲢⲰ

(172) Cataracte et taie de l'œil : fiente de pigeon; triture-la bien avec du miel sans eau; emploie.

Ligne 172 [1]. — ⲕⲟⲡⲣⲟⲥ, *κόπρος*. Pline (XXIX, 38, 6) recommande la fiente de pigeon contre la taie et l'ægylops.

Ligne 172 [2]. — ⲉϥⲓⲱ ⲛ̄ⲁⲧⲙⲟⲟⲩ. J'ignore ce que l'auteur entend par «miel sans eau». Je pense pourtant que cette expression, qui revient plusieurs fois dans le traité, peut s'expliquer par le fait que Dioscoride (II, 82) dit que le bon miel ne doit pas être liquide, *οὐχ ὑγρόν* [3]. Le copte ⲁⲧⲙⲟⲟⲩ traduit probablement *οὐχ ὑγρόν* dans le sens littéral de «non humide».

XC

(173) ⲂⲌⲨⲢⲞⲚ ⲈⲚⲈⲂⲀⲖ ⲈⲦϢⲰⲚⲈ ϨⲚ̄ ϬⲒⲚϢⲰⲚⲈ ⲚⲒⲘ ϨⲒⲖⲒⲖⲒϬ ⲈⲨ- اصفر ⳨ Ⲍ̄ ⲐⲞⲨⲐⲒⲈ ⳨ Ⲍ̄ ⲐⲚⲞⲞⲨ (174) ⲘⲚ̄ ⲚⲈⲨⲈⲢⲎⲨ ⲦⲀⲀⲨ ⲈⲨ-ⲢⲒⲔ ⲦⲀⲀⲨ ⲈϨⲞⲨⲚ ⲈⲨⲀⲢϤⲰⲖⲘ̄ ⲔⲀⲀⲨ Ⲛ̄ⲘⲎ Ⲁ̄ ⲘⲚ̄ ⲞⲨϬⲰⲢⲀϨ (175) Ⲛ̄ⲦⲞⲨ ⲈⲂⲞⲖ ⲐⲚⲞⲞⲨ ⳿ ⲔⲎⲘⲘⲈ Ⲛ̄ϢⲞⲚⲦⲈ ⳨ Ⲁ̄ ⲐⲚⲞⲞⲨ ϯ ⲘⲞⲞⲨ Ⲛ̄ⲀⲐⲌⲐⲞ ⲈⲢⲞⲞⲨ Ⲛ̄ⲘⲎ Ⲍ̄ ⲬⲢⲰ Ⲛ̄ϨⲢ

(173) Poudre pour les yeux atteints d'une affection quelconque : myrobolan jaune sept drachmes, tutie sept drachmes; broie-les (174) ensemble; mets-les (ensuite) dans un vase à huile que tu placeras dans une marmite de pierre; laisse pendant un jour et une nuit; (175) (puis) retire (les matières du vase), broie-les (de nouveau); ajoute de la gomme d'acacia, une drachme; broie (une fois encore et) verse sur (les ingrédients) de l'eau de fenouil pendant sept jours; emploie en poudre [4].

[1] *Demotic magical papyrus of London and Leiden*, p. 151, note l. 27.

[2] *Kleine koptische Studien*, X, dans le *Bull. de l'Acad. des Sciences de Saint-Pétersbourg*, t. XIII (1900), p. 12 et seq.

[3] Cf. Avicenne, liv. II, p. ٢٣٣.

[4] Le mode de préparation de ce remède rappelle celui qui est décrit à la formule CII (voir p. 219).

Ligne 174 [1]. — ⲣⲓⲕ, cf. ⲡⲓⲗⲓⲕ كوز الزيت (Kircher, p. 150), رسح (*Pap. mag. de Londres-Leyde*, V, 26, XXVII, 26). Voir p. 80, ce qui est dit au sujet de ce vase.

Ligne 174 [2]. — ⲁⲣϥⲱⲗⲙ̄, البُرَم, en général, «marmite», mais, plus spécialement, «marmite de pierre». L'équivalent copte est ⲡⲓⲁⲙⲓⲛ البرام (Kircher, p. 129) [1].

Ligne 175 [3]. — ⲕⲏⲙⲙⲉ ⲛ̄ϣⲟⲛⲧⲉ désigne la gomme arabique, cf. [hiéroglyphes] (*Pap. Ebers*, LIV, 16).

Ligne 175 [4]. — ⲁⲑⲍⲑⲟ, ϣⲁⲙⲁⲗ (ϣⲁⲙⲁⲣ).

XCI

(176) ⲂⲘⲞⲞⲨ ϨⲚ̄ ⲞⲨⲂⲀⲖ ϪⲒ ⲚⲀⲔ Ⲛ̄ⲞⲨⲀⲖⲬⲀⲘⲘⲞⲨⲚ ⲬⲀⲢⲘⲈⲚⲈⲒ ⲦⲢⲒⲠⲞⲨ Ⲙ̄ⲘⲞϤ ⲔⲀⲖⲰⲤ ⲤⲞⲦϤ ⲈⲂⲞⲖ (177) ϨⲚ̄ ⲞⲨⲤⲦⲞⲈⲒⲤ ⲠⲘⲞⲞⲨ ⲈⲦⲤⲚⲀⲈⲒ ⲈⲂⲞⲖ Ⲛ̄ϨⲎⲦϤ ⲦⲀϤ ⲈϨⲞⲨⲚ ⲈⲔⲎⲐⲞ ϢⲀϤϤⲒ ⲠⲘⲞⲞⲨ ϨⲚ̄ Ⲛ̄ⲂⲀⲖ ⲞⲨⲦⲞⲔⲒⲘⲞⲚ ⲠⲈ

(176) Cataracte : prends du carvi; écrase-le bien; filtre (177) dans un linge le suc qui en sortira; mets-le dans l'œil; il enlèvera l'eau qui est dans les yeux. C'est un (remède) éprouvé.

Ligne 176 [1]. — ⲁⲗⲭⲁⲙⲙⲟⲩⲛ ⲭⲁⲣⲙⲉⲛⲉⲓ, الكَمُّون كَرْمَانِيّ. ʿAbd ar-Razzâq (p. ١٣٤) dit que «le Cumin *karmâny* est le Carvi et la Cardamine», الكمون الكرمانى وهو الكرويا وهو القردمانا. A l'article Cumin d'Arménie, كمون ارمنى (p. ١٤١), il précise cette identification : كمون ارمنى هو الكرويا والكمون الكرمانى «le Cumin d'Arménie, c'est le Carvi et le Cumin *karmâny*». Leclerc [2] conteste le rapprochement. Pour lui, le Carvi est bien le Cumin d'Arménie; mais, s'appuyant sur l'autorité d'Ibn al-Baïṭâr (nº 1967), il identifie le كمون كرمانى avec le Cumin d'Éthiopie de Dioscoride (III, 59), *τὸ Αἰθιοπικὸν κυμίνον*, espèce à laquelle Hippocrate [3] a donné le nom de *βασιλικόν* que lui ont conservé quelques écrivains arabes, Dâoûd al-Anṭâki et Ibn al-Baïṭâr entre autres, qui l'appellent ملوكى, باسليقون. Pourtant, Ibn al-Baïṭâr ne s'en tient pas à cette seule attribution. Dans un autre passage de son ouvrage (nº 1969), il assimile le Cumin d'Éthiopie (كمون حبشى) au «Cumin sauvage, qui a des graines noires pareilles à celles de la Nigelle». De son côté, ʿAbd ar-Razzâq, qui le nomme aussi «pain des Pharaons», خبز الفراعنة (p. ١٥٤), le donne comme étant l'Ammi نانخواة (p. ١٣٤, ١٥٤ et p. ١٤١). La question, on le voit, est assez embrouillée, le Cumin كرمانى ayant été successivement confondu avec le Carvi, le *qardamânâ*, le Cumin d'Éthiopie (ou royal), lequel est à son tour pris pour le Cumin sauvage et l'Ammi. La cause apparente de ces contradictions est que le mot كمون, ainsi que l'expose

[1] Kircher traduit par «*vas e stanno*», ce qui est contredit par Kazimirski (*Dictionnaire arabe-français*, t. I, p. 118). Peyron (*Lex. ling. copt.*, p. 5) admet le même sens et corrige, sans en donner la raison, la glose arabe en البوم.

[2] *Kachef er-roumoûz*, p. 181, note du nº 427.

[3] *De humor.*, § 10, t. V, p. 490.

'Abd ar-Razzâq (p. ١٣٤), ne s'applique pas seulement au Cumin mais encore à d'autres végé-taux, dont chacun se différencie par une épithète. Celle-ci a pu être mal comprise parfois et surtout varier localement, comme on en a l'exemple pour quelques noms de plantes et de fruits.

Leclerc a eu parfaitement raison de rapprocher le Cumin *karmâny* du Cumin d'Éthiopie ou royal. Cela résulte de la comparaison du texte de Dioscoride relatif au Cumin cultivé : *κύμινον τὸ ἥμερον εὔστομον*[1], *καὶ τούτου μᾶλλον τὸ* Αἰθιοπικόν, *ὅπερ* Ἱπποκράτης *βασιλικὸν ἐκάλεσεν* (III, 59) «le Cumin cultivé est agréable à la bouche, et l'Éthiopien, qu'Hippocrate appelle royal, l'est davantage», avec la citation qu'Avicenne en donne : قال ديسقوريدوس البستانى طيب الطعم وخاصة الكرمانى (liv. II, p. ١٤٢) «Dioscoride dit que le (Cumin) cultivé est parfumé au goût, et en particulier le karmâny». Mais il semble qu'il n'ait pas eu connaissance de ce passage d'Avicenne, dont le sens est fort clair, car il se montre surpris de l'emploi que les Arabes ont fait du mot *karmâny*[2], qu'il suppose avoir été substitué par eux au grec *ἥμερον* : «Dioscoride, écrit-il, dit que le cumin cultivé, *hêmeros*, est agréable à la bouche, surtout celui d'Éthiopie. Il est singulier que les auteurs arabes, au lieu de rendre cette expression *hêmeros*, l'aient tous remplacée par l'expression *kermani*. Nous lisons dans Ebn Beithar : Dioscoride rapporte que le cumin jouit d'une saveur agréable, surtout celui de kerman»[3]. Or la version d'Ibn al-Baïṭâr qu'il a publiée quelques années plus tard porte : «Il y a un cumin aromatique, et c'est particulièrement celui de Kermân, qu'Hippocrate appelle Basilikon, ce qui veut dire royal»[4]. Il est à remarquer que dans les deux cas le botaniste arabe ne tient pas compte du mot *ἥμερον*; il traduit seulement le sens général de la phrase écrite par Dioscoride. Avicenne la suit de beaucoup plus près, ce qui permet de voir que كرمانى ne correspond nullement à *ἥμερον* (بستانى), ni ne remplace ce mot, mais est au contraire synonyme d'Αἰθιοπικόν ou de *βασιλικόν* (باسليقون, ملوكى). La preuve que l'épithète كرمانى n'a jamais été mise à la place d'*ἥμερον* est fournie au surplus par la *scala* n° 43 (fol. 59, r°, l. 19), où se trouve la mention ⲁⲣⲙⲉⲗⲟⲥ كمون كرمانى برى «Cumin karmâny sauvage», par quoi s'explique sans doute qu'Ibn al-Baïṭâr (n° 1969) ait pu classer le كمون حبشى Cumin d'Éthiopie parmi les espèces agrestes. Avicenne constate du reste (*loc. cit.*), et Ibn al-ʿAwwâm le confirme[5], que chaque espèce de Cumin existe à l'état cultivé et à l'état sauvage.

Le sens originel de l'expression كرمانى n'a pas été expliqué jusqu'à présent. Mais le terme lui-même a pris une telle importance qu'il est devenu le synonyme de *κύμινον* et a remplacé parfois celui-ci en copte sous la forme grécisée ⲕⲉⲣⲙⲉⲛⲟⲛ (*scala* n° 43, fol. 58, r°, l. 10), ⲕⲉⲣⲙⲏⲛⲟⲛ (*scala* n° 44, fol. 82, v°, 1re col., l. 6). Il semble que ce soit un ethnique, et l'on serait tenté de le faire dériver du grec Καρμανία (ethn. Καρμανίς, Καρμάνιος), nom d'une région de la Perse[6]. Le كمون كرمانى pourrait être alors le même que le كمون فارسى,

[1] Var. : *εὐστόμαχον*.

[2] Il va même jusqu'à considérer cette expression comme douteuse, «bien que se rencontrant autre part que chez notre compilateur» ('Abd ar-Razzâq). Le fait qu'elle figure dans le traité médical copte prouve qu'elle est parfaitement légitime et qu'elle fut d'un usage courant.

[3] *Kachef er-roumoûz*, p. 182, note du n° 427.

[4] *Traité des simples par Ibn el-Beïthar*, t. III, p. 196, n° 1967.

[5] J.-J. Clément-Mullet, *Le livre de l'agriculture*, t. II 1, p. 242.

[6] Le cas serait analogue à celui du Carvi (*Careum*), qui passait pour tenir son nom de celui du pays dont il provenait, la Carie (*Caria*), «*gentis suæ nomine appellatum*» (Pline, XIX, 49).

Cumin persan, cité par ʿAbd ar-Razzâq (p. ١٣٤), et qui, dit-il, est appelé aussi باسليقون «royal», épithète appliquée, nous l'avons vu, au *κύμινον* Αἰθιοπικόν. Mais le même auteur indique un peu plus loin que l'on remplace le Cumin persan par le karmâny qui, pour lui, est le Carvi. Un autre fait s'oppose à ce rapprochement : Avicenne (liv. II, p. ١٤٢), qui fait figurer conjointement parmi les espèces de Cumin le Karmâny et le Persan, précise en outre que le premier est noir et l'autre jaune. Il est donc probable que le nom de *bâsilîqoûn* a été attribué par ʿAbd ar-Razzâq au Cumin de Perse par erreur, ainsi que l'admet Leclerc[1]. En tout cas, si le lien de parenté entre كرمانى et Καρμανία reste incertain, il n'y a pas lieu de l'écarter définitivement, car l'épithète كرمانى se retrouve associée au nom du Carvi en persan, زيرهٔ كرمانى[2], ce qui est en faveur de cette origine. Il se peut d'ailleurs que la Perse ait produit une variété de Cumin ou une plante assimilée à celui-ci et connue sous un nom générique autre que celui de كمون فارسى, laquelle serait le كمون كرمانى, confondu plus tard, par certains auteurs, avec le *κύμινον* Αἰθιοπικόν ou *βασιλικόν*.

La liste des Cumins, telle que les lexiques copto-arabes permettent de la reconstituer, suit la classification des botanistes arabes. De même que celle-ci, elle comprend, parmi les Cumins sauvages, divers végétaux étrangers au genre Cuminum.

La *scala* bohaïrique cite cinq noms pour trois espèces :

ⲡⲓⲑⲁⲡⲉⲛ الكمون الابيض (Kircher, p. 193), Cumin blanc;

ⲡⲓⲡⲉⲗⲗⲁ̀ⲑⲓⲟⲛ · ⲡⲓⲗⲁⲛⲧⲓⲑⲉ (var. ⲡⲓⲗⲁⲙⲧⲓⲑⲉ[3]) الكمون الاسود (Kircher, p. 193), Cumin noir;

ⲡⲓⲑⲁⲓⲙⲟⲩⲛ · ⲡⲓⲡⲉⲕⲁ̀ⲛⲟⲥ الكمون الجبلى (Kircher, p. 193), Cumin de montagne.

Les lexiques ṣaʿîdiques, et en particulier la *scala* n° 43, ajoutent à la liste des noms du *Cuminum Cyminum* quelques indications intéressantes sur les Cumins sauvages :

ⲕⲉⲙⲓⲛⲟⲛ (*scala* n° 44, fol. 66, r°, 1re col., l. 23), ⲕⲉⲣⲙⲉⲛⲟⲛ (*scala* n° 43, fol. 58, v°, l. 10), var. ⲕⲉⲣⲙⲏⲛⲟⲛ (*scala* n° 44, fol. 82, v°, 1re col., l. 6), ⲕⲣⲓⲛⲑⲟⲛ, ⲕⲣⲓⲑⲁⲣⲓ, ⲙⲏⲥⲓⲟⲛ, ⲍⲓⲁⲕⲩⲙⲓⲛⲟⲛ (*ibid.*, fol. 83, r°, 1re col., l. 10-12), ⲡⲧⲁⲡ̄ (*scala* n° 43, fol. 58, r°, l. 9), var. ⲡⲧⲁⲡ̄ⲛ̄, ⲡⲧⲁⲡⲉⲛ (*scala* n° 44, fol. 66, r°, 1re col., l. 23, fol. 82, v°, 1re col., l. 6, et fol. 83, r°, 1re col., l. 13), الكمون, Cumin;

ⲅⲁⲕⲣⲉϣⲁⲥ كمون كرمانى (*scala* n° 43, fol. 34, r°, l. 9), Cumin karmâny;

ⲑⲉⲣⲥⲓⲡⲉⲛ كمون ابيض (*ibid.*, fol. 34, v°, l. 1), Cumin blanc;

ⲙⲉⲗⲁⲛⲑⲓⲟⲩ (*ibid.*, fol. 58, r°, l. 11, et *scala* n° 44, fol. 82, v°, 1re col., l. 7), ⲡⲉⲥⲧⲓⲛ-ⲅⲁⲙⲏ (*scala* n° 44, fol. 82, v°, 1re col., l. 8), كمون اسود, Cumin noir;

ⲕⲩⲙⲓⲟⲛ (*sic*) ⲁⲅⲣⲓⲟ̄ · ⲧⲁⲡⲉⲛ ϩⲟⲟⲩⲧ (*scalæ* n° 43, fol. 59, r°, l. 20-21, et n° 44, fol. 83, r°, 2e col., l. 29), var. ⲁⲅⲣⲓⲟⲛⲕⲩⲙⲟⲛ (*scala* n° 44, fol. 83, r°, 2e col., l. 28) كمون برى, Cumin sauvage;

ⲁⲣⲙⲉⲗⲟⲥ كمون كرمانى برى (*scala* n° 43, fol. 59, r°, l. 19), Cumin karmâny sauvage, avec la variante ⲁⲣⲙⲉⲗⲉⲟⲥ شونيز برى (*scala* n° 44, fol. 83, r°, 2e col., l. 25), Nigelle sauvage.

Le bohaïrique ⲑⲁⲡⲉⲛ et le ṣaʿîdique ⲧⲁⲡⲉⲛ correspondent au [hiéroglyphes], [hiéroglyphes] de l'écriture hiéroglyphique. Ces mots sont glosés par كمون ابيض Cumin blanc, ou simplement par

[1] *Kachef er-roumoûz*, p. 182, note du n° 427.

[2] Schlimmer, *Terminologie médico-pharmaceutique et anthropologique française-persane*, s.v.

[3] V. Loret, *Les livres III et IV de la* Scala magna *de Schams-ar-Riâsah*, dans les *Ann. du Serv. des antiq.*, t. I, p. 61, n° 345.

كمون Cumin. Par Cumin blanc, on désigne ordinairement l'Anis[1], appelé aussi كمون حلو, Cumin doux[2], ou حب حلو, graine douce[3]. Toutefois, en Égypte, le nom de كمون ابيض est attribué au *Cuminum Cyminum* L. Ceci est en accord avec le sens déjà reconnu à ⲑⲁⲡⲉⲛ, ⲧⲁⲡⲉⲛ, et à [hiéroglyphes]. Une autre forme assez énigmatique, ⲑⲉⲣⲥⲓⲡⲉⲛ, est donnée par la *scala* n° 43 avec la même traduction, et dont on ne peut dire si elle est indigène ou provient d'un mot grec corrompu, ce qui est assez douteux. Je la crois égyptienne d'origine et peut-être dérivée d'un nom composé construit sur le type de [hiéroglyphes], Indigo.

Ibn al-Baïṭâr (n° 1972) et la généralité des auteurs arabes voient dans le Cumin noir, كمون اسود, le Cumin sauvage. Mais ce nom est aussi donné par eux à la *Nigella sativa* L., شونيز, ou graine noire, حبة اسود (Idem, n° 1351), حبة سودا ('Abd ar-Razzâq, p. ١٠٢), *μελάνσπερμον* des Grecs (cf. Pline, XX, 71). Les *scalæ* se rallient à cette double attribution tant par la synonymie qu'elles fournissent que par la place qu'elles font aux plantes dénommées كمون اسود dans la catégorie des Cumins. Il est toutefois juste de dire que la glose كمون اسود n'y échange jamais en l'occurrence avec كمون برى Cumin sauvage : ⲙⲉⲗⲗⲛⲑⲓⲟⲩ كمون اسود (*scalæ* n°s 43, fol. 58, r°, l. 10, et 44, fol. 82, v°, 1re col., l. 7) avec la variante intéressante ⲡⲓⲥⲧⲓⲅⲙⲉ شونيز وهو الكمون الاسود (*scala* n° 43, fol. 58, r°, l. 12) «Nigelle, et c'est le Cumin noir»; cf. ⲡⲉⲥⲧⲓⲛⲅⲁⲙⲏ كمون اسود (*scala* n° 44, fol. 82, v°, 1re col., l. 8), ⲥⲧⲓⲕⲏⲙⲙⲉ (form. CXXVII, 265), ⲥϯⲕⲉⲙⲉ (manuscrit du Vatican, form. XXVI). La *scala* bohaïrique donne deux noms en regard de كمون اسود : ⲡⲉⲗⲗⲁ̀ⲑⲓⲟⲛ (Kircher, p. 193), que l'on serait tenté de corriger en ⲙⲉⲗⲁ(ⲛ)ⲑⲓⲟⲛ[4], *μελάνθιον* (Dioscoride, III, 79), forme à laquelle il se rattache en tout cas originairement, et ⲗⲁⲛⲧⲓⲑⲉ (Kircher, p. 193), var. ⲗⲁⲙⲧⲓⲑⲉ[5]. Le dernier se retrouve, il semble, dans le ṣa'îdique ⲗⲁⲛⲑⲓⲁⲅⲣⲓⲟⲛ شونيز برى (*scala* n° 44, fol. 83, r°, 2e col., l. 26) «Nigelle sauvage», que Bsciai lit *μελανθιάγριον*[6].

Je m'occuperai plus tard des deux autres noms fournis par le lexique bohaïrique qui se rapportent aux Cumins sauvages.

Les dénominations d'assonance grecque employées dans le dialecte ṣa'îdique et glosées par كمون ont surtout un intérêt lexicographique, sauf ⲕⲉⲣⲙⲉⲛⲟⲛ et ⲕⲉⲣⲙⲏⲛⲟⲛ, dont j'ai précédemment parlé, et qui transcrivent l'arabe كرمانى ou le nom dont celui-ci est dérivé.

Le كمون كرمانى, nous l'avons vu, est le *κύμινον Αἰθιοπικόν* ou *βασιλικόν* (ملوكى, باسليقون). Il porte en copte le nom de ⲅⲁⲕⲣⲉⲱⲁⲥ, qui semble être tiré d'une langue étrangère. Je n'ai pu malheureusement en découvrir le prototype, ce qui aurait sans doute aidé à la compré-

[1] J.-J. Clément-Mullet, *Le livre de l'agriculture*, t. II 1, p. 249; 'Abd ar-Razzâq, p. ١٩ et ١٣٣.

[2] L. Leclerc, *Traité des simples par Ibn el-Beïthar*, t. I, p. 146, note du n° 159; *Kachef er-roumoûz*, p. 182.

[3] L. Leclerc, *Traité des simples par Ibn el-Beïthar*, t. III, p. 198, n° 1968.

[4] Par suite d'un échange inverse, nous trouvons le mot *πήγανον* écrit ⲙⲉⲅⲁⲛⲟⲩ dans la *scala* n° 43, fol. 57, l. 19 (cf. ⲡⲁⲅⲁⲛⲟⲩ, *scala* n° 44, fol. 82, r°, 2e col., l. 29; ⲡⲓⲕⲁⲛⲟⲛ سداب بستانى, Kircher, p. 196). Les lexiques copto-arabes fournissent un assez grand nombre de fautes de ce genre. Ainsi, la *Ruta sylvestris*, سداب برى, est appelée ⲙ̀ⲧⲟⲧϥ dans la *scala* bohaïrique (Kircher, p. 195) et ϥⲧⲱⲧϥ dans la *scala* n° 44, fol. 83, v°, 1re col., l. 5.

[5] V. Loret, *Les livres III et IV de la* Scala magna *de Schams-ar-Riâsah*, dans les *Ann. du Serv. des antiq.*, t. I, p. 61, n° 345.

[6] *Novum auctarium lexici sahidico-coptici*, dans la *Zeitschrift*, t. XXV (1887), p. 71.

hension de l'expression كرمانى. Cela est d'autant plus regrettable qu'il est possible que l'on doive rapprocher le كمون كرمانى de la plante appelée *kemūn karamāni* et *kemmûn qarâmâny* par MM. Schweinfurth[1] et Muschler[2], qui l'identifient avec le *Zygophyllum coccineum* L.[3]. Encore que ces noms présentent des divergences orthographiques et que l'un des éléments du dernier fasse songer à l'ethnique قَرَمَانِىّ «de Caramanie», il est difficile de ne pas leur reconnaître un air de parenté assez complet. Je ne voudrais pourtant pas tirer des conclusions définitives de données manifestement insuffisantes. Mais il est permis de douter que le *κύμυνον Αἰθιοπικόν* ou *κ. βασιλικόν*, auquel répond l'arabe كمون كرمانى, ملوكى ou باسليقون, soit vraiment une variété du Cumin cultivé. Est-ce le *Zygophyllum coccineum*, et l'identification est-elle classique ou simplement populaire ou propre à l'Égypte seule? C'est ce que j'examinerai plus loin.

Nous avons déjà vu que 'Abd ar-Razzâq assimile le كمون كرمانى au Carvi, qui pour lui est aussi le قردمانا, et le كمون حبشي Cumin éthiopien, autre désignation du كمون كرمانى, à l'Ammi نانخواة. Quoi qu'en pense Leclerc, ces identifications ne sont point absurdes ou du moins sans fondement. Dioscoride (III, 62) signale que quelques-uns appliquent le nom de *κύμινον Αἰθιοπικόν* ou *βασιλικόν* à l'Ammi. D'autre part, le Carvi porte en arménien, entre autres noms, celui de *kermeni čaman*[4], qui correspond à l'arabe كمون كرمانى. On trouve de même, en persan, l'épithète كرمانى accolée au nom du Carvi, زيرۀ كرمانى[5]. Pourtant, il y a doute sur ce point : M. Löw[6] considère, avec Vullers[7], que زيرۀ est synonyme de كمون et cite à l'appui زيرۀ صحرانى comme équivalent de كمون برى[8]. L'indécision résulte ici de la continuelle confusion qui s'est produite à l'égard du Cumin et du Carvi, et qui fait que l'on a prétendu que le כַּמֹּן de la Bible était le *Carum Carvi*[9]. En tout cas, le Cumin karmâny était semblable au Carvi. Isḥâq ibn 'Amrân le constate (*apud* Ibn al-Baïṭâr, n° 1967). «Il est plus petit, dit-il, mais il en a la couleur et l'odeur; sa saveur est celle du Cumin blanc»[10].

Le rapprochement avec le قردمانا est plus difficile à admettre. Suivant Aboû-l 'Abbâs an-Nebâty (*apud* Ibn al-Baïṭâr, n° 1747), le قردمانا ressemble au Carvi de montagne (C. sauvage) كراويا جبلى (C. persan كراويا فارسيه, C. grec كراويا روميه, Idem, n° 1914). Ibn al-'Awwâm l'assimile complètement au Carvi sauvage[11], et la traduction latine de Sérapion porte «*Cardameni id est carvi agreste*». Quelques auteurs pensent que les Arabes ont confondu sous le terme قردمانا le *καρδάμωμον* (Dioscoride, I, 6), qui est une Zingibéracée, et le *κάρδαμον* (Idem, II, 155), qui est un *Lepidium*. La confusion a pu se produire quelquefois. Mais Ibn al-Baïṭâr, au mot قردامومن (n° 1777) *καρδάμωμον*, renvoie à l'article قردمانا (n° 1747) et non au قردامُن

[1] *Arabische Pflanzennamen*, p. 67.

[2] *Manual flora of Egypt*, t. I, p. 578.

[3] D'après M. Schweinfurth, ce nom est donné seulement à la capsule.

[4] Vart. Alischan, *Haipusag gam haigagan pusaparutium*, p. 1858.

[5] Schlimmer, *Terminologie médico-pharmaceutique et anthropologique française-persane*, s. v.

[6] *Aramäische Pflanzennamen*, p. 206.

[7] *Lexicon persico-latinum*, t. II, p. 170.

[8] M. Löw n'a pas tenu compte ici du sens variable de l'arabe كمون, que j'ai signalé précédemment (p. 197).

[9] J.-J. Clément-Mullet, *Le livre de l'agriculture*, t. II 1, p. 244, note 1.

[10] Le Cumin blanc est en général l'Anis; c'est le Cumin ordinaire en Égypte (voir plus haut, p. 200, ce qui est dit à ce sujet). Il s'agit ici de l'Anis.

[11] J.-J. Clément-Mullet, *op. cit.*, t. II 1, p. 244, note 1, et p. 250.

(n° 1776) *κάρδαμον*, qu'il décrit sous la rubrique حرف (n° 653) *Lepidium sativum*. C'est là une preuve claire qu'il distinguait le قردمانا du *κάρδαμον*. Si donc une erreur s'est produite, ce n'est pas dans la limite indiquée. M. Siegel[1] croit que le قردمانا est probablement une Ombellifère proche du Cumin sauvage de Dioscoride. Il est vraisemblable que l'appellation de كمون كرمانى se soit étendue, comme nous l'avons constaté pour *κύμινον Αἰθιοπικόν*, à une autre graine que celle du Cumin, dans cette synonymie un peu touffue et propre à produire la confusion. Il se pourrait donc que le قردمانا correspondît, non pas au كمون كرمانى, comme le voudrait ʿAbd ar-Razzâq, mais à l'espèce appelée كمون كرمانى برى, que la *scala* n° 43 nomme ⲁⲣⲙⲉⲗⲟⲥ, et que la *scala* n° 44 identifie avec la Nigelle sauvage, ⲁⲣⲙⲉⲗⲉⲟⲥ شونيز برى, qui reste d'ailleurs à identifier. L'hypothèse s'impose d'autant plus naturellement que, ainsi que je le montrerai, les *scalæ* coptes paraissent avoir introduit parmi les Cumins sauvages le *Peganum Harmala* L., que les botanistes modernes classent dans la famille des Zygophyllacées, groupe auquel MM. Schweinfurth et Muschler rattachent le *kemūn karamāni* ou *kemmûn qarâmâny*.

Dioscoride décrit deux sortes de Cumin sauvage (III, 60). On reconnaît généralement dans la première la *Lagoecia cuminoide* L., dans l'autre, la *Nigella arvensis* L. ou la *N. aristata* L. La *scala* saʿîdique ne donne aucune précision à leur sujet; elle reproduit simplement l'expression grecque et la fait suivre de son équivalent copte : ⲕⲩⲙⲓⲟⲛ (*sic*) ⲁⲅⲣⲓⲟ̄, ⲁⲅⲣⲓⲟⲛⲕⲩⲙⲟⲛ, ⲧⲁⲡⲉⲛ ϩⲟⲟⲩⲧ كمون برى (*scalæ* n°s 43, fol. 59, r°, l. 20-21, et 44, fol. 83, r°, 2° col., l. 28-29). Le lexique bohaïrique, au contraire, fournit deux noms, ⲑⲁⲓⲙⲟⲩⲛ et ⲡⲉⲕⲁ̀ⲛⲟⲥ كمون جبلى (Kircher, p. 193), dont l'un, ⲡⲉⲕⲁ̀ⲛⲟⲥ, est particulièrement curieux. Il rappelle le grec *πήγανον* (Dioscoride, III, 45) et en dérive certainement. Nous trouvons de plus, à la *scala* n° 43 (fol. 59, r°, l. 19), traduit par كمون كرمانى برى «Cumin karmâny sauvage», un mot ⲁⲣⲙⲉⲗⲟⲥ qui lui-même semble devoir être rapproché d'*ἅρμαλα*, حرمل, nom que les Syriens donnaient, avec celui de *βησασᾶ*, suivant Dioscoride (III, 45 et 46), au *πήγανον ἄγριον*. Le même terme, écrit ⲁⲣⲙⲉⲗⲉⲟⲥ et suivi de ⲗⲁⲛⲑⲓⲁⲅⲓⲟⲛ et de ⲥⲧ̄ⲕ̄ⲙⲙⲉ ⲛ̄ϩⲟⲟⲩⲧ, est rendu, comme ceux-ci, par شونيز برى «Nigelle sauvage», à la *scala* n° 44 (fol. 83, r°, 2° col., l. 25-27). Il y a, d'après Ibn al-ʿAwwâm, deux espèces «bien distinctes» de Nigelle sauvage[2]. L'une est la Nielle des blés; l'autre, dit-il, ressemble en tout point à la Nigelle des jardins. Il est difficile de fixer son identité sur cette seule indication. Mais il ne peut en tout cas être question d'elle ici. La comparaison des formes ⲡⲉⲕⲁ̀ⲛⲟⲥ (كمون جبلى[3]), ⲁⲣⲙⲉⲗⲟⲥ, ⲁⲣⲙⲉⲗⲉⲟⲥ (كمون كرمانى برى), *πήγανον* et *ἅρμαλα* donne en effet l'impression fort nette qu'il s'agit d'une plante appartenant à la tribu des Péganées, et dont le nom ⲁⲣⲙⲉⲗⲟⲥ précise le genre[4], ce qui entraînerait à reviser l'attribution admise pour l'un des Cumins sauvages

(1) *Mechithar's des Meisterarztes aus Her «Trost bei Fiebern»*, p. 225.

(2) J.-J. Clément-Mullet, *Le livre de l'agriculture*, t. II 1, p. 246.

(3) جبلى échange à l'ordinaire avec برى et a le sens du grec *ἄγριον*. Cependant, en quelques circonstances, ils marquent l'un et l'autre une différence. C'est peut-être le cas ici. Nous trouvons par exemple : ⲡⲓⲕⲁⲛⲟⲛ سداب بستانى, ⲕⲉϥⲣⲓⲟⲥ سداب جبلى (Kircher, p. 196) et ⲙ̄ⲧⲟⲧϥ سداب برى (Idem, p. 195). Mais il était nécessaire de conserver à جبلى et à برى leur valeur propre afin de traduire littéralement les noms des trois espèces de Rue indiquées par Dioscoride (III, 45) : *πήγανον κηπαῖον* (ou *ἥμερον*), *π. ὀρεινόν* et *π. ἄγριον*. Il ne paraît pas devoir en être de même pour كمون برى et كمون جبلى.

(4) L'arabe *ḥarmal*, حرمل, s'applique à la fois au *Peganum Harmala* (Zygophyllacées) et à la *Ruta chalepen-*

de Dioscoride. Il y a de toute évidence une relation certaine entre l'identification signalée plus haut du *kemūn karamāni* ou *kemmûn qarâmâny* avec le *Zygophyllum coccineum* L. (le *Z. desertorum* de Forskâl) et celle que les Coptes ont faite du Cumin sauvage avec le *Peganum*, ⲡⲉⲕⲁ̀ⲛⲟⲥ, ⲁⲣⲙⲉⲗⲟⲥ كمون جبلى, كمون كرمانى برى. Cependant, il convient de retenir que tous les auteurs qui ont parlé du Cumin karmâny s'accordent à dire que son parfum est supérieur à celui du Cumin ordinaire. Or les quelques Zygophyllacées que l'on rencontre en Orient n'ont rien de commun, par leur arome ou par leur saveur, avec le Cumin. Cette caractéristique écarte donc *a priori* la possibilité d'une affinité quelconque entre le كمون كرمانى des écrivains du moyen âge, que je considère comme étant le Carvi, et le *kemūn karamāni*, *Zygophyllum coccineum* L., des Égyptiens contemporains. Par contre, il semble que, dans le classement récent, le *kemūn karamāni* ait succédé au كمون كرمانى برى, ce dernier ayant désigné en premier lieu le *Peganum Harmala* L.

La nomenclature des différents végétaux classés par les lexiques coptes dans la catégorie des Cumins peut être fixée de la façon suivante :

1° ⲧⲁⲡⲉⲛ, ⲑⲁⲡⲉⲛ, ⲍⲓⲁⲕⲩⲙⲓⲛⲟⲛ, ⲕⲉⲣⲙⲉⲛⲟⲛ, ⲕⲉⲣⲙⲏⲛⲟⲛ, ⲕⲣⲓⲛⲑⲟⲛ, ⲕⲣⲓⲑⲁⲣⲓ, ⲙⲏⲥⲓⲟⲛ, كمون, *κύμινον ἥμερον* (Dioscoride, III, 59), *Cuminum Cyminum* L. et divers[1].

2° ⲑⲉⲣⲥⲓⲡⲉⲛ, كمون ابيض, *Cuminum Cyminum* L. en Égypte; ordinairement, *ἄνησσον*, *ἀνίσον* (Dioscoride, III, 56), *Pimpinella Anisum* L.

3° ⲅⲁⲕⲣⲉⲱⲁⲥ, كمون كرمانى, *κύμινον Αἰθιοπικόν* ou *βασιλικόν* (Dioscoride, III, 59), *Carum Carvi* L.

4° ⲥⲧⲓⲅⲙⲉ, ⲥⲧⲓⲛⲅⲁⲙⲏ, ⲙⲉⲗⲁⲛⲑⲓⲟⲩ, ⲗⲁⲛⲧⲓⲑⲉ, ⲡⲉⲗⲁ̀ⲑⲓⲟⲛ (ⲙⲉⲗⲁⲛⲑⲓⲟⲛ?), كمون اسود, شونيز, *μελάνθιον* (Dioscoride, III, 79), *Nigella sativa* L.

5° ⲧⲁⲡⲉⲛ ϩⲟⲟⲩⲧ, ⲕⲩⲙⲓⲟⲛ ⲁⲅⲣⲓⲟ̄, ⲁⲅⲣⲓⲟⲛⲕⲩⲙⲟⲛ, كمون برى, *κύμινον ἄγριον* (Dioscoride, III, 60 et 61), *Lagoecia cuminoide* L., *Nigella arvensis* L. ou *N. aristata* L.

6° ⲑⲁⲓⲙⲟⲩⲛ, ⲡⲉⲕⲁ̀ⲛⲟⲥ, كمون جبلى, et ⲁⲣⲙⲉⲗⲟⲥ, ⲁⲣⲙⲉⲗⲉⲟⲥ, ⲗⲁⲛⲑⲓⲁⲅⲣⲓⲟⲛ (pour *μελάνθιον ἄγριον*?), ⲥⲧ̄ⲕ̄ⲙⲙⲉ ⲛ̄ϩⲟⲟⲩⲧ, كمون كرمانى برى, شونيز برى, *πήγανον*, *ἅρμαλα* (حرمل) (Dioscoride, III, 45 et 46), *Peganum Harmala* L.

Ligne 176 [2]. — ⲧⲣⲓⲡⲟⲩ, *τρίβειν*; cf. ⲧⲣⲓⲃⲉ (form. CV, 214; *Cod. Vaticanus*, form. XLV), ϯⲃⲉ (form. CLXXIV, 334), ϯϥⲉ (form. CXXXVI, 279).

Ligne 177 [3]. — ⲕⲏⲑⲟ, ⲡⲃⲗⲗ.

Ligne 177 [4]. — ⲧⲟⲕⲓⲙⲟⲛ, *δόκιμον*.

sis L. (Rutacées), d'après Muschler (*Manual flora of Egypt*, t. I, p. 572 et p. 585), au seul *P. Harmala*, suivant Schweinfurth (*Arabische Pflanzennamen*, p. 64), qui donne à la *R. chalepensis* le nom de *sadâb*, سداب (*op. cit.*, p. 40), sous lequel on désigne en effet généralement les différentes espèces de Rue.

(1) En raison du sens étendu de كمون, dont j'ai parlé plus haut (p. 197), il est à peu près certain que les mots coptes classés sous cette glose ne désignent pas tous spécifiquement le Cumin. ⲕⲉⲣⲙⲉⲛⲟⲛ (var. ⲕⲉⲣⲙⲏⲛⲟⲛ), par exemple, s'il dérive comme je le crois de كرمانى, s'appliquerait au Carvi. L'étude approfondie des autres mots traduits par كمون dans les *scalæ* conduirait vraisemblablement à des constatations du même ordre.

XCII

(178) ⲕⲟⲗⲗⲓⲟⲛ ⲛ̄ⲡⲉⲣⲥⲓ ⲕⲁⲇⲙⲓⲁⲥ ⳁ ⲏ̅ ⲭⲁⲣⲕⲟⲩ ⳁ ⲇ̅ ⲟⲡⲓⲟⲛ ⳁ ⲇ̅ ⲕⲣⲟⲕⲟⲩ ⲙⲁⲕⲙⲁⲧⲟⲥ ⳁ ⲇ̅ (179) ⲕⲗⲉⲕⲟⲩ ⳁ ⲇ̅ ⲱʃⲟʃⲡϫ ⳁ ⲇ̅ ⲕⲟⲙⲉⲟⲥ ⳁ ⲇ̅ ⲑⲛⲟⲟⲩ ⲁⲁⲩ ⲛ̄ⲕ ⲭⲣⲱ

(178) Collyre persan : cadmie huit drachmes, cuivre quatre drachmes, opium quatre drachmes, marc de safran quatre drachmes, (179) vin doux quatre drachmes, minium quatre drachmes, gomme quatre drachmes; broie-les; fais-en un collyre; emploie.

Ligne 178 [1]. — ⲡⲉⲣⲥⲓ, فَرْسِىّ.
Ligne 178 [2]. — ⲭⲁⲣⲕⲟⲩ (ⲭⲁⲗⲕⲟⲩ), χαλκός.
Ligne 179 [3]. — ⲕⲗⲉⲕⲟⲩ, γλεῦκος; cf. ⲅⲗⲉⲩⲕⲟⲥ سلافة (*scala* n° 43, fol. 54, v°, l. 14). Le vin doux est nommé ⲏⲣⲡ̄ ⲉϥⲛⲟⲧ̄ⲙ dans un autre passage (form. CLXXXVII, 351).
Ligne 179 [4]. — ⲱʃⲟʃⲡϫ, ⲥⲓⲗⲓⲕⲟⲩ (voir p. 137, form. XXXV, 68, remarque).

XCIII

(180) ⲕⲟⲗⲗⲓⲟⲛ ⲉⲛⲃⲁⲗ ⲉⲧϣⲉⲃⲉ ⲙ̄ⲛ ϣⲱⲛⲉ ⲛⲓⲙ ⲙ̄ⲛ ⲡϣⲉⲃⲉ ⲛ̄ⲡⲥⲱⲙⲁ ⲙ̄ⲛ ⲡϯⲕⲕⲁⲥ ⲛ̄ⲛ̄ⲙⲉⲣⲟⲥ (181) ⲙ̄ⲛ ⲡⲁⲛⲛⲓⲕⲣⲏⲥ ⲙ̄ⲛ ⲛ̄ⲡⲗⲩⲅⲏ ⲙ̄ⲛ ⲛ̄ⲕⲱⲗ ⲛ̄ⲡⲁⲧ ⲉⲩⲥⲱⲟⲩϩ ⲉϩⲟⲩⲛ ⲟⲡⲓⲟⲛ ʃ ⲙⲱⲣ ʃ ⲁⲕⲁⲕⲓⲁ ʃ (182) ⲕⲏⲙⲙⲉ ⲛ̄ϣⲟⲛⲧⲉ ʃ ϫⲓⲉⲓⲣⲉ ⲛ̄ϣⲟⲛⲧⲉ ʃ ⲗⲓⲃⲁⲛⲟⲥ ʃ ⲩⲑⲟⲡⲗⲱ ʃ ϩⲁⲩⲗⲉⲛ ʃ ⲕ̄ⲣⲙ̄ⲥ ⲛ̄ϣⲉ ⲛ̄ⲡϫʃ≡ ʃ (183) ϩⲙⲟⲩ ⲛ̄ⲟⲩⲱⲙ ʃ ⲥⲁⲡ̄ⲣ ʃ ⲕⲣⲟⲕⲟⲩ ʃ ⲱⲑⲟⲱⲓⲃⲁ ⲁⲛⲁϩⳅⲑⲣ ʃ ⲥⲓⲗⲓⲕⲟⲩ ʃ ⲙⲟⲟⲩ ⲛ̄ⲱⲗϫʃ≡ (184) ⲙⲟⲟⲩ ⲛ̄ⲡⲉⲣⲛⲟⲩϥⲉ ⳁ ⲕ̅ ⲕⲁⲧⲁ ⲟⲩⲁ ⲑⲛⲟⲟⲩ ⲁ̅ ⲁ̅ ⲟⲩⲟϣⲙⲟⲩ ϩⲓ ⲙⲟⲟⲩ ⲛ̄ⲱⲗϫʃ≡ ⲓ̅ⲉ̅ ⲙⲟⲟⲩ (185) ⲛ̄ⲡⲉⲣⲛⲟⲩϥⲉ ⲁⲁⲩ ⲛ̄ⲛⲟⲩⲙⲉⲥ ϩⲓⲧⲟⲩ ϩⲓ ϩⲏⲙ̄ϫ ϯ ⲉϣⲱⲛⲉ ⲛⲓⲙ ⲉⲧⲛⲏⲩ ⲉⲧⲟⲧ̄ⲕ ⲕⲁⲧⲁ ⲥⲙⲁⲧ ⲛⲓⲙ

(180) Collyre pour les yeux gonflés et pour toute maladie (des yeux), pour l'enflure du corps, la douleur des membres, (181) la goutte, les plaies, l'ankylose des genoux : opium, myrrhe, acacia, (182) gomme d'acacia Nilotica, siliques d'acacia Nilotica, encens, cuivre, lycium, cendre de bois de *kouhé*, (183) sel comestible, aloès, safran, réalgar, minium, blanc d'œuf, (184) suc de conyza, vingt drachmes de chaque; broie ces matières séparément; pétris-les (ensuite) avec du blanc d'œuf ou du suc (185) de conyza; divise-les en portions égales que tu mettras dans du vinaigre. Administre (ce collyre) à tout malade qui se présentera à toi, suivant chaque cas.

Ligne 180 [1]. — ϣⲉⲃⲉ, cf. ϣⲁⲃⲉ (manuscrit du Vatican, form. I), ϣⲟⲃⲉ (form. LXX, 137), ϣⲉϥⲉ (form. XIV, 34; CLXXII, 331), et ϣⲁϥⲉ (A. Peyron, *Lex. ling. copt.*, p. 318).
Ligne 180 [2]. — ⲙⲉⲣⲟⲥ, μέλος. Cf. ⲛⲓⲙⲉⲗⲟⲥ الاعضا (Kircher, p. 418), ⲟⲙⲉⲗⲟⲥ عضو (Idem, p. 423).
Ligne 181 [3]. — ⲁⲛⲛⲓⲕⲣⲏⲥ, النِقْرِس.
Ligne 181 [4]. — ⲡⲗⲩⲅⲏ. Ce mot est employé dans la *scala* bohaïrique avec le sens de «jaunisse» اليرقان (Kircher, p. 160). Il a une signification différente dans notre manuscrit, où il est donné en variante de ⲡⲗⲏⲅⲏ, πληγή, «blessure, plaie» : ⲛⲉⲡⲗⲩⲅⲏ ⲛ̄ⲧⲁⲩⲱⲥⲕ «les plaies persistantes» (form. CLXXXVII, 349), ⲡⲗⲩⲅⲏ ⲛ̄ⲁⲥ «plaie ancienne» (form. CLXXXIX, 353), ⲡⲗⲩⲅⲏ ⲉⲧϫⲟϩ̄ⲙ «plaie infectée» (form. CCXVI, 389), ⲡⲁⲑⲟⲥ ⲛⲓⲙ ⲛ̄ⲡⲗⲩⲅⲏ «tout trouble morbide causé par les plaies» (form. CCXXXII, 412). Je ne pense pas qu'il y ait lieu de le comprendre autrement dans ce passage.
Ligne 181 [5]. — ⲛ̄ⲕⲱⲗ ⲛ̄ⲡⲁⲧ ⲉⲩⲥⲱⲟⲩϩ ⲉϩⲟⲩⲛ, litt. : «les articulations des genoux réunies», jointes, adhérentes, c'est-à-dire l'immobilisation complète de l'articulation des genoux, l'ankylose; peut-être aussi l'arthrite, qui cause une raideur prononcée du membre et aboutit, à l'état aigu, à l'ankylose. Cf. ⲕ̄ⲗ *volvere*, ⲕⲟⲗ, ⲕⲱⲗ *involvere*, ⲕⲉⲗⲓ *junctura ossium*, ⲕⲉⲗⲗⲉ ⲛ̄ⲣⲁⲧ *articulatio pedis*.
Ligne 182 [6]. — ⲩⲑⲟⲡⲗⲱ, ⲭⲁⲗⲕⲟⲥ, χαλκός.
Ligne 182 [7]. — ⲡϫʃ≡, ⲕⲟⲩϩⲉ. Je ne connais pas d'autre exemple de ce nom d'arbre. Peut-être a-t-on écrit par erreur ⲡϫʃ≡ pour ⲙϫʃ≡, ⲛⲟⲩϩⲉ «sycomore».
Ligne 183 [8]. — ϩⲙⲟⲩ ⲛ̄ⲟⲩⲱⲙ est la traduction littérale de ملح الطعام «sel alimentaire, sel comestible». Ce sel figure dans une formule du grand collyre *basiliqoûn*[1], et il semble, par rapprochement avec deux autres formules du même collyre[2], que ce soit celui que l'on appelle parfois *andérâny* (voir plus haut, p. 168, form. LVI, 114, rem. 7). Certains auteurs, cependant, les distinguent.
Ligne 183 [9]. — ⲱⲑⲟⲱⲓⲃⲁ ⲁⲛⲁϩⳅⲑⲣ. La composition de ce groupe semblerait indiquer qu'il est formé de trois mots distincts : ⲱⲑⲟⲱⲓⲃⲁ, ⲁⲛⲁϩ et ⳅⲑⲣ, la coupure paraissant être matériellement tracée par l'emploi de groupes de lettres qui appartiennent à des systèmes graphiques différents. D'autre part, comme on l'aura remarqué, les noms de drogues, dans cette formule, sont isolés entre eux par un signe spécial ʃ, dont l'absence marque ici que l'ensemble se rapporte à une seule substance.

L'identification du premier terme, ⲱⲑⲟⲱⲓⲃⲁ = ⲥⲁⲗⲛⲏϣ, ⲥⲁⲣⲛⲏϣ, est certaine et n'offre aucune difficulté. C'est l'arabe زِرْنِيخ «arsenic». Régulièrement, il devrait être écrit ⲱⲑⲟⲱⲓⲃʃ, ⲥⲁⲗⲛⲏϩ, ⲥⲁⲣⲛⲏϩ, le خ étant transcrit à l'ordinaire par ϩ. Le mot est orthographié ⲥⲉⲣⲛⲏϩ, ⲥⲏⲣⲛⲏϩ, dans les fragments alchimiques publiés par Stern[3]. Mais l'échange du ϩ et du ϣ en copte, bien que rare, a été déjà constaté[4], ce qui explique cette anomalie apparente. La forme ⲥⲁⲣⲛⲏϣ figure dans un manuscrit d'Oxford que M. Crum a eu l'amabilité de me signaler.

(1) P. Guigues, *Le livre de l'art du traitement*, p. ٢٠٩, form. ١٣.
(2) Avicenne, liv. V, p. ٢٥٥.
(3) *Zeitschrift*, t. XXIII (1885), p. 118.
(4) A. Peyron, *Lex. ling. copt.*, p. 279.

ⲁⲛⲁϩ ne trouve pas d'équivalent dans la nomenclature pharmaceutique copte ou arabe.

Quant à ϫⲟⲣ, ⲙⲁⲣ, on pourrait, à la rigueur, le rattacher à la racine مر «être amer». Ce n'est certainement pas la Myrrhe, ⲙⲱⲣ, مُرّ; la vocalisation est différente, مَر, et l'auteur évite les substitutions de voyelles lorsqu'il se sert d'un mot arabe. Dans cette hypothèse, ϫⲟⲣ prendrait la valeur d'épithète servant de complément à ⲁⲛⲁϩ, et ⲱⲑⲟⲙⲃⲁ n'aurait aucun lien avec ce qui suit. Ceci serait en opposition avec l'observation que nous avons faite concernant l'emploi du signe ⳾ destiné à séparer les noms des ingrédients qui composent le remède. Il faudrait supposer que celui-ci a été omis entre ⲱⲑⲟⲙⲃⲁ et ⲁⲛⲁϩ. La solution à laquelle je me suis arrêté tient compte de cette objection et cela sans recourir à une correction. Le nom de l'arsenic est très souvent accompagné de l'adjectif «rouge» ou «jaune», qui précise la nature de cette substance : «réalgar» ou «orpiment»[1]. Or en réunissant, malgré leur graphie disparate, ⲁⲛⲁϩ à ϫⲟⲣ[2], on obtient une forme ⲁⲛⲁϩϫⲟⲣ = ⲁⲛⲁϩⲙⲁⲣ, qui est l'arabe زرنيخ الاحمر «arsenic الأَحْمَر «rouge». Le tout doit donc se déchiffrer ⲥⲁⲗⲛⲏϣ ⲁⲛⲁϩⲙⲁⲣ, زرنيخ الاحمر «arsenic rouge», réalgar, et fournit ainsi un sens satisfaisant. En réalité, le texte devrait porter ⲁⲗⲁϩϫⲟⲣ ou ⲁⲣⲁϩϫⲟⲣ. Mais un exemple tiré de notre manuscrit, ⲁⲛ†ⲙⲁⲅ (form. XCIX, 194) pour ⲁⲧ†ⲙⲁⲅ, الدماغ, ou ⲁⲗ†ⲙⲁⲅ, sans assimilation du ل avec la lettre solaire د, montre que l'article ال était parfois rendu par ⲁⲛ[3].

Ligne 184 [10]. — ⲡⲉⲣⲛⲟⲩϥⲉ. Je crois reconnaître dans ce mot l'arabe بَرْنُوف, *Conyza Dioscoridis* Desf. Très abondante en Égypte au moyen âge[4], cette plante s'y rencontre encore de nos jours[5]. M. Percy E. Newberry en a identifié quelques échantillons trouvés dans des tombes au Fayoum[6]. Le mot برنوف a passé au copte bohaïrique sous la forme ⲃⲁⲣⲛⲁⲃⲓⲛ (Kircher, p. 199[7]).

Ligne 185 [11]. — ⲛⲟⲩⲙⲉⲥ, cf. ⲛⲱⲙⲥ يفرق, *dividit, separat, secat;* ⲛⲟⲩⲟⲙⲟⲟⲩⲥⲓⲟⲥ المتساوى, *coæquales, æquales substantiæ* (Kircher, p. 421).

XCIV

(186) ⲟⲩⲕⲟⲗⲗⲓⲟⲛ ⲉⲛⲁⲛⲟⲩⲥ ⲉϣⲱⲛⲉ ⲛⲓⲙ ϩⲛ̄ ⲛ̄ⲃⲁⲗ ⲥⲧⲉⲡⲧⲉⲣⲓⲁ ⳋ (*sic*)[8] ⲁⲙⲉⲗⲟⲩ ⳾ ⲁ̄ ⲉⲕⲁϩⲉⲗϩⲱⲗⲟⲩ ⲉϫⲛ̄ (187) ⲡⲙⲟⲟⲩ

(1) Voir p. 82, form. IX, 22, rem. 1.

(2) Le manuscrit nous fournit des exemples assez nombreux de l'emploi simultané des deux alphabets; voir plus haut, p. 19.

(3) Voir aussi ⲁⲛⲍⲱⲛⲏ (form. CLVIII, 313) الزونية. Cet exemple est peut-être moins sûr que l'autre.

(4) Cf. Ibn al-Baïṭâr, n° 264.

(5) Cf. Raffeneau-Delile, *Hist. des plantes cultivées en Égypte*, p. 104 (*Descr. de l'Égypte*, édit. Panckouke, t. XIX); G. Schweinfurth, *Arabische Pflanzennamen*, p. 54; R. Muschler, *Manual flora of Egypt*, t. II, p. 967.

(6) F. Petrie, *Kahun, Gurob and Hawara*, p. 47.

(7) La glose برقوق qui figure au manuscrit du Patriarcat copte du Caire (V. Loret, *Les livres III et IV de la* Scala magna *de Schams-ar-Riâsah*, dans les *Ann. du Serv. des antiq.*, t. I, p. 63) est erronée. C'est, suivant les régions, le nom d'une variété de Prune ou celui de l'Abricot (βερίκοκκα).

(8) La mention de l'unité de poids a été omise par le copiste.

ⲉⲧⲕⲏϥ ⲛ̄ⲅ̄ ⲧⲁⲁϥ ⲉⲣⲟϥ ϥⲛⲁⲣϣⲱϣⲉ ⲛⲟⲩⲥⲟⲡ ⲉⲡⲉⲃⲟⲧ ⲉϥⲛⲁϥⲓ ϣⲱⲛⲉ ⲛⲓⲙ ⲉⲃⲟⲗ ϩⲛ̄ ⲡⲃⲁⲗ

(186) Bon collyre pour toutes les maladies des yeux : alun six (*sic*), amidon quatre oboles; répand-les sur (187) de l'eau froide; administre au malade. Il suffit (d'appliquer ce collyre) une fois par mois (pour qu')il enlève toute maladie de l'œil.

Ligne 186. — ϩⲉⲗϩⲱⲗ. Le sens *extendere, dilatare*[1], que l'on attribue ordinairement au verbe ϩⲉⲗϩⲱⲗ, convient assez mal ici. Celui de la forme simple ϩⲱⲗ, *abjicere, spargere*[2], serait mieux approprié. Toutefois, il me semble encore possible que ϩⲉⲗϩⲱⲗ soit pour ϣⲉⲗϣⲱⲗ *cribrare*. Nous venons de voir (p. 205, form. XCIII, 183, rem. 9), dans l'ordre inverse, le mot ⲥⲁⲗⲛⲏϩ (ⲥⲁⲣⲛⲏϩ زرنيخ) écrit ⲥⲁⲗⲛⲏϣ.

XCV

(188) ⲉⲣⲱⲧⲉ ⲛ̄ⲥⲓⲙⲉ (*sic*) ⲉⲣⲱⲧⲉ ⲛ̄ⲉⲉⲥ † ⲉⲛⲃⲁⲗ ⲉⲧ†ⲕⲕⲁⲥ ϥⲛⲁϣⲱⲃϣ̄

(188) Lait de femme, lait d'ânesse; administre aux yeux qui sont atteints de douleurs, et le malade sera calmé.

Ligne 188. — ⲉⲣⲱⲧⲉ ⲛ̄ⲥⲓⲙⲉ. Le mot ⲥϩⲓⲙⲉ «femme», est orthographié sous la forme ⲥⲓⲙⲉ dans deux autres passages du manuscrit, où le sens n'en est pas douteux : ⲧⲁⲁⲥ ⲟⲛ ⲉⲧⲟⲧⲉ ⲛ̄ⲟⲩⲥⲓⲙⲉ ⲉⲥ†ⲕⲕⲁⲥ (form. CLXVII, 326) «(tu peux) l'appliquer également contre la matrice d'une femme qui souffre de douleurs»; ϫⲩⲣⲟⲛ ⲉϥϣⲗ ⲥⲛⲟϥ ϣϥ ⲛ̄ⲥⲓⲙⲉ ⲉϥⲣⲱϫ..... (form. CLXXIV, 334) «poudre hémostatique : cheveux brûlés de femme.....».

Le lait de femme instillé dans l'œil est efficace contre la douleur, Pline, XXVIII, 21, 1.

XCVI

(189) ϫⲓ ⲛⲁⲕ ⲛ̄ⲟⲩϩⲃⲟⲓⲛⲉ ⲛⲕⲑⲉⲛⲟⲥ ⲙ̄ⲛ ⲟⲩⲭⲏⲗⲗⲟⲥ ⲛ̄ⲙⲉϩⲙⲟⲩϩⲉ ⲁⲁⲩ ⲛ̄ⲕ︦ ⲡⲓⲣⲓⲭⲉ ⲡⲃⲁⲗ ϥⲛⲁⲗⲟ

(189) Prends de la crasse (?) de peigne et du suc de pourpier; fais-en un collyre; étale autour de l'œil, le mal cessera.

(1) G. Zoëga, *Cat. cod. copt.*, p. 553, note 6.

(2) *Ibid.*, p. 531, note 1; cf. p. 440, note 14.

Ligne 189 [1]. — ϩⲃⲟⲓⲛⲉ. Je traduis ce mot conjecturalement. Associé à ⲕⲑⲉⲛⲟⲥ, il ne semble pas qu'il puisse désigner autre chose que la crasse qui se dépose sur les peignes. La crasse humaine était communément employée en médecine[1].

Ligne 189 [2]. — ⲕⲑⲉⲛⲟⲥ, *κτέις*.

Ligne 189 [3]. — ⲭⲏⲗⲗⲟⲥ, *χυλός*.

Ligne 189 [4]. — ⲡⲓⲣⲓⲭⲉ, *περιχέιν*.

XCVII

(190) ϩⲉⲛⲃⲁⲗ ⲉⲩϣⲱϣ̄ⲧ ⲉⲃⲟⲗ ϫⲓ ⲛⲁⲕ ⲛ̄ⲟⲩⲕⲟⲩⲓ̈ ⲛ̄ⲡⲣ̄ⲝⲉⲱ ϩⲓⲧⲟⲩⲱϥ ⲛ̄ⲟⲩϩⲣⲱ ⲛ̄ⲗⲱ (191) ⲛ̄ⲅ̄ ⲗⲁϥ ⲛ̄ⳁ ⲛ̄ⲅ̄ ⲡⲓⲣⲓⲭⲉ ⲙ̄ⲙⲟⲟⲩ ⲥⲉⲛⲁⲗⲟ ⲧⲁⲭⲏ

(190) Des yeux clos : prends un peu de cendre auprès du foyer (?) d'un fourneau; (191) fais-en un collyre; étends(-le) autour des yeux, ils guériront promptement.

Ligne 190 [1]. — ϩⲉⲛⲃⲁⲗ ⲉⲩϣⲱϣ̄ⲧ ⲉⲃⲟⲗ signifie littéralement «des yeux clos au dehors». Le signe diagnostique tracé par cette phrase fait immédiatement penser à l'un des symptômes de la blépharite glanduleuse. On sait que dans cette affection, lors du processus inflammatoire, les glandes pileuses des paupières et les glandes de Meibomius sécrètent en abondance une matière épaisse et jaunâtre qui s'attache aux cils et les agglutine. Or l'adverbe ⲉⲃⲟⲗ joint à ϣⲱϣ̄ⲧ indique que, dans le cas visé, l'occlusion se produit à l'extérieur, ce qui est en effet la conséquence de l'écoulement catarrhal dont je viens de parler : l'humeur sécrétée, se desséchant à l'air, forme croûte et interdit le libre jeu des paupières.

Ligne 190 [2]. — ⲡⲣ̄ⲝⲉⲱ, ⲕⲣⲙⲉⲥ.

Ligne 190 [3]. — ϩⲣⲱ ⲛ̄ⲗⲱ. Nous avons ici une expression dont je n'ai pas retrouvé l'équivalent ailleurs. Les deux mots en composition ont chacun, à l'état isolé, dans le langage ordinaire, le sens de *fornax, caminus*. Une double hypothèse est possible : ou bien ϩⲣⲱ emprunte, dans le présent cas, une valeur spéciale : ce n'est pas du fourneau dans son ensemble qu'il s'agit, mais de l'une quelconque de ses parties; ou bien ϩⲣⲱ ⲛ̄ⲗⲱ s'applique à un type particulier de fourneau dont le nom serait comparable, par sa forme, à ϩⲣⲱ ⲛ̄ϭⲱⲣ *fumarium*.

ϩⲣⲱ semble avoir succédé à [hieroglyphs], qui est surtout le nom du fourneau des métallurgistes[2] et de celui dont on se servait dans les laboratoires[3]; aussi traduit-il parfois le grec *χωνευτήριον*[4]. Mais, de même que [hieroglyphs], qui a précédé ⲗⲱ, a passé du sens d'autel à feu,

(1) Cf. Oribase, *Coll. méd.*, XV, 2, 34, t. II, p. 730. Pline, XXVIII, 3, 1.

(2) Cf. *Papyrus Sallier II*, pl. IV, l. 7.

(3) É. Chassinat, *Le temple d'Edfou*, t. II, p. 221.

(4) A. Peyron, *Lex. ling. copt.*, p. 361.

portatif ou fixe, sur lequel on consumait les offrandes dans les cérémonies rituelles à celui de foyer à l'usage domestique, seule acception, d'ailleurs, qui soit restée attachée au copte ⲗⲱ, [hieroglyphs] a aussi désigné le fourneau utilisé pour la cuisson des aliments. ϩⲣⲱ a conservé cette dernière affectation : ϩⲗⲛϩⲣⲱ, au *Lévitique*, xi, 35, rend כִּירַיִם et *χυτροπόδες*. Le sens de «pot de terre muni de pieds» que lui assigne la version des *Septante*[1], et qui du reste est assez différent de celui du terme hébreu, ne correspond pas, d'une façon générale, à la définition du type de foyer employé en Égypte aux temps anciens. Il laisse cependant entrevoir la possibilité d'une interprétation vraisemblable.

Brugsch[2] et Levi[3] ont signalé un mot [hieroglyphs], [hieroglyphs], qui se rencontre à la fois au papyrus Ebers[4] et au temple de Dendérah[5], et qu'ils ont traduit par «espèce particulière de vase». Je l'ai rencontré également dans les inscriptions du temple d'Edfou, mais seulement sous l'orthographe [hieroglyphs][6], [hieroglyphs][7] *heroua*. Il peut parfaitement avoir abouti au copte ϩⲣⲱ.

Au temple d'Edfou, le personnage qui présente l'offrande [hieroglyphs], [hieroglyphs] aux dieux a entre les mains un vase dont la forme est celle d'une écuelle [hieroglyphs][8]. La probabilité d'une affinité quelconque entre le mot [hieroglyphs] et ϩⲣⲱ «fourneau» n'apparaît peut-être pas clairement tout d'abord. Pourtant, si l'on se reporte à la figurine de rôtisseur trouvée à Meïr[9], on voit que le cuisinier expose sa volaille au-dessus d'un brasero constitué par une sorte de terrine [hieroglyphs] pleine de charbons ardents. Une réplique du même sujet, dans un bas-relief funéraire, montre en outre, près du cuisinier, une marmite garnie à pleins bords de morceaux de viande chauffant sur un foyer [hieroglyphs][10]. C'est là en effet, de multiples exemples permettent d'en juger, le modèle le plus commun du réchaud adopté pour les usages domestiques, et il n'est pas rare, de nos jours encore, d'en constater l'emploi chez les gargotiers ambulants qui circulent dans les rues des villes d'Égypte. La fournette des orfèvres est composée du même élément, auquel s'ajoute une sorte de dôme faisant office de réverbère[11]. Le vase [hieroglyphs], en tant qu'ustensile servant au culte, devait être évidemment d'une taille un peu inférieure à celle d'un fourneau moyen. Mais il est admissible que son nom ait été donné à un type de poteries de forme constante ([hieroglyphs]), bien que de dimensions variables. Dans ce cas, il n'y aurait aucune invraisemblance à faire dériver ϩⲣⲱ de [hieroglyphs] en passant par [hieroglyphs], étant admis que le fourneau [hieroglyphs] tenait son nom de celui du vase [hieroglyphs], qui en constituait l'élément principal, le foyer. ϩⲣⲱ ⲛ̄ⲗⲱ

(1) La *Vulgate* se borne à transcrire le mot grec : *chytropodes*.

(2) *Dictionn. hiérogl.*, suppl., t. VI, p. 833.

(3) *Vocab. gerogl.*, t. V, p. 201.

(4) LXXII, 8; XCII, 8; XCIV, 6. En réalité, la forme [hieroglyphs] ne se rencontre pas au papyrus Ebers, comme l'indiquent Brugsch et Levi, mais seulement à Edfou.

(5) A. Mariette, *Dendérah*, t. I, pl. 72 *c*, et J. Dümichen, *Altägyptische Tempelinschriften*, t. II, pl. XIX, 9. Le texte publié par Dümichen est incomplet et fautif.

(6) É. Chassinat, *Le temple d'Edfou*, t. II, p. 70 (Ws. 3 g. I, l. 1 et 3); p. 183 (Yn. 1 g. II, l. 1).

(7) *Ibid.*, t. I, p. 462 (R. m^t. int. 4 g., l. 3).

(8) *Ibid.*, pl. XL^a et XLII^b.

(9) L. Borchardt, *Die Dienerstatuen*, dans la *Zeitschrift*, t. XXXV (1897), p. 127; G. Maspero, *Le Musée égyptien*, t. I, pl. XLII et p. 38.

(10) J. G. Wilkinson, *Manners and customs of the ancient Egyptians* (édit. 1842), 1st series, t. II, p. 388, fig. 278.

(11) Un bon exemple de ce genre de fourneau est donné dans P. Newberry, *The life of Rekhmara*, pl. XVIII.

signifierait en termes propres le «foyer (la terrine) d'un fourneau» et correspondrait à une expression hiéroglyphique telle que *.

Je m'en suis tenu jusqu'à présent à la valeur attribuée par Brugsch et Levi à , . Mais celle-ci repose-t-elle sur des données suffisantes; de plus, est-il bien certain qu'à Edfou le mot , , se rapporte au récipient présenté par l'officiant plutôt qu'à son contenu? L'établissement du premier point permettra de conclure pour le second.

De prime abord, il ne paraît pas que l'on puisse confondre, comme on l'a fait, *herouît* (fém.) avec *heroud* (masc.). Il convient donc d'examiner ces termes séparément.

Le texte où figure, à Dendérah, est relatif aux tissus servant à la vestiture des dieux du temple. On y indique les matières qui servaient à teindre certaines des étoffes rituelles : la bleu clair (?), la verte et la bleu foncé. En voici les principaux passages que je reproduis parallèlement afin de mieux en faire ressortir le sens, et dont j'ai supprimé les parties inutiles à la démonstration :

«L'étoffe bleu clair (?), que l'on fait (que l'on teint) avec l'*ouân* frais, pour envelopper Hathor.
L'étoffe divine verte, que l'on fait avec du *herouît* de......, pour orner le corps d'Ouadjit.
L'étoffe bleu de la déesse Bleue, que l'on fait avec l'indigo broyé dans l'eau du fleuve.»

Dans cette inscription, , correspondant à et à , ne peut évidemment pas désigner un vase. C'est le nom d'une matière avec laquelle on teignait en vert. Malheureusement, le sens de reste incertain, ce qui empêche de préciser davantage. Le contexte semblerait plutôt exiger qu'il y eût à la place un nom de végétal. Mais la présence du déterminatif , dans la copie de Mariette et dans celle de Dümichen, ne permet guère de contester la lecture de ce mot, à moins que l'on n'imagine que ait été gravé pour , supposition qui, pour être acceptable, devrait être appuyée par l'existence d'une plante , que les textes n'ont point fait connaître jusqu'à présent.

Pas plus qu'ici, n'a la valeur de «vase» au papyrus Ebers, où il est donné, cette fois, comme un produit fabriqué avec de la bière ou tiré de celle-ci (la levure?) :
(LXXII, 7-8) «*Djââ* cuit avec du *herouît* de bière; fais manger (au malade) pendant quatre jours»;
(XCII, 8) «Minium, *herouît* de bière parfaite; administre-lui»;
(XCIV, 5-6) «Excréments secs, *herouît* de bière; en enduire les doigts de la femme».

Il résulte de ces quelques exemples que est un terme général appliqué, d'une part, à une substance tinctoriale, de l'autre, à une matière extraite de la bière, et n'a, par conséquent, aucunement la signification de «vase» qu'on lui a assignée.

Les textes qui accompagnent, à Edfou, la présentation du , , sont intrinsèquement trop peu explicites pour permettre de déterminer le sens de ce mot. Pourtant, on y

relève par deux fois une allusion plus ou moins directe à la vigne. Le dieu dit à l'officiant : [(1)] «je te donne tous les raisins sur leurs ceps» (litt. : «sur leurs bois»); ..... [(2)] «je te donne l'Oasis d'El-Khargeh.....», région qui était réputée pour l'excellence de ses produits vinicoles. Il semblerait donc que le *heroud* fût en rapport soit avec le raisin, soit avec le vin, et qu'il s'agît d'une expression du type de , qui est tantôt le vase avec lequel se faisait l'offrande du vin, tantôt le vin lui-même. Un passage du *Mythe d'Horus*, commenté par Lefébure[(3)], en indique, je crois, la nature véritable. Il y est fait mention d'un breuvage composé de raisin écrasé dans de l'eau et appelé et . Au déterminatif près, l'identité est certaine. C'est évidemment aussi de cette boisson qu'il est question au papyrus Anastasi I (I, l. 7-8) : «tout ce qui sort de sa bouche est imprégné de miel et raffermit leurs cœurs comme le *herouîd*»[(4)]. Cette impression est confirmée par la présence, au papyrus Ebers, de plusieurs formules d'une potion appelée (XL, 21), (XLI, 12; XLV, 12, 13, 21; XLVI, 2), (*sic*) (XLV, 10), dans laquelle, toutefois, il n'entre pas de raisin.

Ainsi, et ne doivent pas être confondus, et ni l'un ni l'autre de ces mots ne désigne un vase. L'hypothèse que j'avais émise en débutant, considérant que ϩⲣⲱ dérivait peut-être d'une forme ancienne apparentée à , , demeure donc sans base. Mais, bien que fausse sur le fond, elle a cependant permis de rectifier une erreur qui s'était glissée dans les lexiques.

Reste celle d'après laquelle le ϩⲣⲱ ⲛ̄ⲗⲱ serait un type particulier de fourneau employé dans les travaux de laboratoire ou dans la vie domestique (fourneau suspendu (?); cf. ⲗⲱ *suspendere*). Elle me paraît être la plus vraisemblable. Pourtant, une identification plus précise est impossible dans l'état de nos connaissances. La traduction que je donne, «foyer (?) d'un fourneau», est par conséquent toute provisoire; elle tient compte seulement du sens attaché d'ordinaire à chacun des deux mots associés ici.

Ligne 191 [4]. — ⲧⲁⲭⲏ, *ταχύ*.

XCVIII

(192) ⲦϢⲎⲚϤⲈ ⲚϪϬⲀⲔ ⲈⲔϢⲀⲚⲞϪⲂⲰ ⲚⲄ ⲬⲢⲰ ⲘⲘⲞⲤ ⲈⲚⲂⲀⲖ ⲈⲦⲰ ⲚⲂⲞⲨϨⲈ ⲘⲈⲨⲢⲰⲦ ⲚⲔⲈⲤⲞⲠ

(192) La peau d'un serpent que tu auras laissée pourrir, emploie-la pour les yeux dont les paupières[(5)] ne doivent plus produire de cils.

(1) *Le temple d'Edfou*, t. II, p. 184.
(2) *Ibid.*, t. I, p. 463.
(3) *OEuvres diverses*, t. III, p. 271 (*Bibl. égyptol.*, t. XXXVI).
(4) Levi (*Vocab. gerogl.*, t. V, p. 201) cite ce mot sous l'orthographe (?), d'après G. Maspero (*Du genre épistolaire chez les Égyptiens de l'époque pharaonique*, p. 107, note 4), comme un nom de plante inconnu ou une variante de «fleur». Le groupe , lu (?), est parfaitement distinct.
(5) Pour l'expression ⲃⲟⲩϩⲉ ⲣⲱⲧ, voir plus haut, p. 56, form. IV, 10, rem. 1, et p. 121, form. XXIII, 48, rem. 2.

Ligne 192 [1]. — ϣⲏⲛϥⲉ, cf. ϣ̄ⲛϥⲉ S., ϣⲉⲛϥⲓ B., *βύρσα, squama, corium.*

Ligne 192 [2]. — ẋʃⲗⲕ, ⲟⲩϩⲟⲡ. Le mot ϩⲟⲡ, comme nom d'animal, ne m'est pas connu. J'ai fait observer, en étudiant l'alphabet cryptographique (voir plus haut, p. 18), que le ⲕ, outre qu'il représente la valeur ⲡ, sert aussi à noter le son ϥ, qui n'est figuré par aucun signe spécial dans ce système d'écriture. Je crois donc pouvoir affirmer que ϩⲟⲡ est une variante de ϩⲟϥ. Cela résulte également de l'emploi du terme ϣⲏⲛϥⲉ qui précède ϩⲟⲡ. La ϣⲏⲛϥⲉ ⲛ̄ϩⲟⲡ est la dépouille que le serpent abandonne au moment de la mue, *γῆρας ὄφεως* (Dioscoride, II, 17), *membrana, senectus anguis* (Pline, XXIX, 32, 4; 38, 4), *membrana aspidis* (Idem, XXIX, 38, 3), *vernatio anguis* (Idem, XXIX, 35), سلخ الحية (Avicenne, liv. II, p. ١٨٠, *s. v.* حية; Ibn al-Baïṭâr, n° 1210; ʿAbd ar-Razzâq, p. ١٠٠). Cette peau était utilisée en médecine dans de nombreux cas. Son action sur les maladies des yeux est reconnue par la plupart des auteurs de l'antiquité et du moyen âge.

Ligne 192 [3]. — ⲉⲕϣⲁⲛⲟẋⲃⲱ se transcrit ⲉⲕϣⲁⲛⲗⲟⲩⲏⲥ. Le verbe ⲗⲟⲩⲏ ne trouve d'équivalent dans aucune des trois langues auxquelles notre auteur emprunte. En conséquence, il y a tout lieu de penser que nous avons ici un exemple d'orthographe mixte dont j'ai signalé plusieurs cas (p. 19). Une lettre seulement, dans cette conjecture, peut avoir conservé sa valeur normale, le ⲃ. Le verbe ⲗⲟⲩⲃ n'est pas plus connu que ⲗⲟⲩⲏ. Mais la mutation des labiales ⲃ et ϥ, phénomène fréquent, surtout dans notre manuscrit, autorise à supposer que ⲗⲟⲩⲃ est écrit pour ⲗⲟⲩϥ et doit être rapproché de ⲗⲱϥ, que la *scala* bohaïrique traduit par فسد (Kircher, p. 473) «corrompre, gâter».

Pline (XXIX, 38, 3), passant en revue les remèdes oculaires tirés des animaux, indique une recette de collyre qui n'est pas sans analogie avec le traitement décrit ici : «*Fit et collyrium ex vipera, in olla putrefacta, vermiculisque enatis cum croco tritis*».

XCIX

(193) ⲉⲧⲙ̄ⲡⲧⲣⲉ ⲛ̄ⲃⲟⲩϩⲉ ⲣⲱⲧ ⲧⲱⲍⲟⲩ ⲉⲣⲉ Ɒ ϭⲱϫⲉϥ ⲛ̄ⲅ̄ ϫⲓ ⲛ̄ⲟⲩⲁⲛⲅⲉⲫⲁⲣⲟⲥ ⲛ̄ẋʃⲗⲟ ⲍⲗẋ (194) ⲉⲧⲉ ⲡⲉϥⲁⲛϯⲙⲁⲅ ⲡⲉ ⲛ̄ⲧⲉϥⲁⲡⲉ ⲙⲛ̄ ⲟⲩϣⲏⲙ ⲛ̄ⲥⲭⲓⲥⲧⲟⲩ ⲛ̄ⲅ̄ ⲧⲁⲗϥ ⲉⲣⲟⲟⲩ ⲙⲉⲩⲣⲱⲧ ⲛ̄ⲟ[ⲩ]ⲱϩⲙ̄

(193) Pour empêcher que les paupières ne produisent des cils qui piquent (l'œil) : les cils étant enlevés, prends une cervelle de loutre, (194) c'est-à-dire la cervelle qui est dans sa tête, et un peu de pierre fissile; applique aux paupières, elles ne se couvriront plus de cils.

Ligne 193 [1]. — ⲧⲱⲍ, cf. ⲧⲱⲕⲥ S., ⲑⲱⲕⲥ, ⲑⲟⲩⲍ B., *figere, transfigere, pungere.* Il faut reconnaître dans l'expression ⲛ̄ⲃⲟⲩϩⲉ ⲣⲱⲧ ⲧⲱⲍⲟⲩ la désignation du trichiasis, c'est-à-dire la déviation des cils vers le globe de l'œil qu'ils piquent et irritent. Cette affection

est déjà mentionnée dans le papyrus Ebers (pl. LXIII, 12-13), comme l'a parfaitement constaté Ebers (1) : [hiéroglyphes] «autre (recette) pour empêcher la déviation (2) des poils de l'œil». Lieblein, qui s'est occupé de cette dernière formule (3), lui compare un passage des *Euporistes* de Dioscoride (I, 52) qui aide à fixer le sens de ⲧⲱⲍ : «*Evulsos vero pilos, qui citra diuturnam fluxionem oculos pungebant* (*νυττούσας*), *ut plurimum renasci prohibent ea, quæ sequuntur, siquidem illinantur, cum primum illi evulsi fuerint : nempe*.....» (4). ⲧⲱⲍⲟⲩ répond à *νυττούσας*. Cherchant à démontrer la concordance étroite du texte égyptien avec celui de Dioscoride, Lieblein a été entraîné à donner au mot [hiéroglyphes] la signification de *νύσσειν*, erreur qu'Ebers a corrigée en le traduisant par «Einstülpung». Il y a là, en réalité, deux modes de définition du trichiasis : le papyrus Ebers s'attache au symptôme du mal, la direction anormale prise par les cils (5); l'auteur copte, au contraire, de même que le fait Dioscoride, le caractérise par l'effet résultant du contact des cils déviés avec le globe oculaire.

Ligne 193 [2]. — ⲉⲣⲉ Ɒ ϭⲱϫⲉϥ. L'emploi malencontreux du signe Ɒ, dont la signification m'échappe, rend ce membre de phrase un peu obscur. Néanmoins, ϭⲱϫⲉϥ, que je rapproche de ϭⲱϫ̄ⲃ *demere, subtrahere,* en laisse deviner le sens général. Je crois, et le texte de Dioscoride cité plus haut prête à cette supposition, qu'il a trait à l'épilation des paupières. Nous voyons en effet, dans la formule suivante, qui est, elle aussi, relative à la même affection, que l'on procédait à l'ablation des cils avant d'appliquer le médicament destiné à empêcher qu'ils ne repoussent. Pline (XXXII, 47, 2) dit d'ailleurs qu'aucun dépilatoire ne doit être appliqué qu'après évulsion préalable des poils. C'est là du reste un mode de traitement encore en usage de nos jours et qui consiste à arracher les cils et à cautériser leurs bulbes. Cette méthode était pratiquée déjà par les vieux médecins égyptiens. Le papyrus Ebers nous a conservé plusieurs recettes (6), que l'on peut utilement comparer à celles que notre manuscrit consacre au trichiasis (7), où elle est clairement exposée. Celle-ci, par exemple : [hiéroglyphes] ..... (énoncé de la composition du remède) ..... [hiéroglyphes] (8) «autre (recette) pour empêcher le poil de l'œil de pousser après qu'il a été arraché......., appliquer à la place de ce poil après qu'il a été enlevé, il ne poussera plus». On retrouve ici, au mot ⲧⲱⲍ et à quelques détails de rédaction près, le prototype de la formule copte.

Ligne 193 [3]. — ⲁⲛⲅⲉⲫⲁⲣⲟⲥ, *ἐγκέφαλος.*

Ligne 193 [4]. — ẋʃⲗⲟ ⲍⲗẋ, ⲟⲩϩⲟⲗ (lire ϩⲟⲣ) ⲙⲟⲟⲩ, est la traduction de l'arabe كلب الما (Avicenne, liv. IV, p. ١٣١; cf. Ibn al-Baïṭâr, n° 688) «chien d'eau». Berggren (9) donne

(1) *Papyrus Ebers. Die Maasse und das Kapitel über die Augenkrankheiten*, p. 165.
(2) Cf. H. Brugsch, *Dictionn. hiérogl.*, suppl., t. V, p. 304.
(3) *Zeitschrift*, t. XVIII (1880), p. 127 et seq.
(4) Dioscoride, édit. C. Sprengel, t. II, p. 116.
(5) Avicenne (liv. III, p. ٣٢٨) appelle le trichiasis الشعر المنقلب «les poils retournés», expression comparable à celle dont se sert le papyrus Ebers.
(6) Pl. LXIII, 12, à LXIV, 3.
(7) Formules C et CC.
(8) *Pap. Ebers*, pl. LXIII, 14-18; cf. pl. LXIII, 21-23.
(9) *Guide français-arabe vulgaire*, col. 864.

ce nom à la lotte[1] (*Mustela, Mustela marina*, Pline, IX, 29, 2, et XXXII, 37, 1) et celui de كلب كبير موى «grand chien aquatique», à la loutre[2]. Le nom de كلب الما n'est certainement pas exclusif à la lotte et doit s'appliquer aussi à la loutre. Dans l'énumération des poisons animaux, Avicenne cite le fiel de «chien d'eau», مرارة كلب الما (*loc. cit.*), sans que l'on puisse voir s'il s'agit d'un poisson ou d'un mammifère. Pourtant, il y a présomption en faveur du second, car le chapitre qui y a trait est placé entre ceux qui concernent le «fiel de léopard», مررة النمر, et la «pointe de queue de cerf», طرف ذنب الايل. Mais un passage d'Ibn al-Baïṭâr (*loc. cit.*) est beaucoup plus explicite. Parlant de la mauvaise réussite des récoltes dans le Sind, il indique comment les habitants s'essayent à y remédier. Prenant de l'*Asa fœtida*, ils la «renferment dans un linge et la suspendent à l'embouchure des cours d'eau, et son odeur, répandue dans les moissons, y tue ce qu'il y a de *chiens d'eau*, كلاب الما, et de vers». Il est évident qu'il ne peut être question ici de poissons, dont l'action ne s'exerce en rien sur les récoltes, mais d'un animal vivant dans les cours d'eau ou à proximité de ceux-ci et produisant à l'occasion des ravages dans les champs. C'est le cas de la loutre qui gîte dans le voisinage des rivières et emprunte une partie de sa nourriture aux végétaux.

Le papyrus Ebers mentionne, parmi les matières qui entrent dans la composition d'un topique destiné à empêcher les cils de repousser, la cervelle d'un animal appelé [hiéroglyphes] : [hiéroglyphes][3] «autre (recette) : huile de bœuf une partie, *am* une partie, cervelle[4] d'*âpnenit* une partie; broyer ensemble; mettre sur le feu; appliquer à la place des poils (= cils)». Il est intéressant de rechercher s'il y a une relation d'espèce entre le ϩⲟⲣ ⲙⲟⲟⲩ et l'[hiéroglyphes].

Le mot [hiéroglyphes], orthographié deux fois de cette façon au papyrus Ebers[5], a reçu le déterminatif [hiéroglyphe] dans deux autres passages du même manuscrit[6], ainsi qu'au papyrus Hearst[7]. Les avis au sujet de l'identification de l'animal qu'il désigne sont divers et inconciliables. Stern rapproche, avec doute d'ailleurs, [hiéroglyphes] et [hiéroglyphes] de ⲟⲃⲓⲟⲛ *serpens*[8]. On a fait observer que ⲟⲃⲓⲟⲛ n'est pas copte mais vient du grec ὄφις[9], ce qui exclut toute possibilité d'analogie entre les deux noms. Ebers, pour des raisons peut-être un peu subtiles, tirées de l'emploi des déterminatifs [hiéroglyphe] et [hiéroglyphe], est porté à croire qu'il s'agit de la taupe (Maulwurf) qui

(1) *Guide français-arabe vulgaire*, col. 864.

(2) *Op. cit.*, col. 860.

(3) Pl. LXIII, 19-20.

(4) Le mot [hiéroglyphes] a été diversement interprété : *intestinum quoddam*, L. Stern, *Papyros Ebers*, Gloss., p. 9, H. Brugsch, *Dictionn. hiérogl.*, suppl., t. V, p. 223; *intestinum quoddam piscis*, *anseris*, S. Levi, *Vocab. gerogl.*, t. I, p. 190; «Innerer Theil», G. Ebers, *Papyrus Ebers. Die Maasse und das Kapitel über die Augenkrankheiten*, p. 169; «Innere», H. Joachim, *Papyros Ebers*, p. 27 et 100; «Eingeweide (?)», Idem, p. 31; «roe (?), eggs (?)», G. A. Reisner, *The Hearst medical papyrus*, p. 18. Seul, M. Wreszinski en a su reconnaître le véritable sens (*Der Lond. medizin. Pap.*, p. 118), qui est d'ailleurs parfaitement défini par le papyrus Ebers (pl. XXX, 1) : [hiéroglyphes] «cervelle de silure (c'est-à-dire) ce que l'on trouve contenu dans son crâne».

(5) Pl. LXIII, 20, et LXXXVIII, 5.

(6) Pl. LXXIV, 14 et LXXXVIII, 15.

(7) Pl. X, 4; X, 18; XI, 3 (= *Pap. Ebers*, pl. LXXXVIII, 15); XIII, 5.

(8) *Papyros Ebers*, t. II, Gloss., p. 9.

(9) G. Ebers, *Papyrus Ebers. Die Maasse und das Kapitel über die Augenkrankheiten*, p. 169, note 180.

«wie ein Wurm in der Erde lebt und diese durchwühlt»[1]. Brugsch[2] et Levi[3] se rallient à l'opinion de Stern. Le premier, pourtant, donne plus tard une nouvelle interprétation : il rapproche [hiéroglyphes] d'ⲁϥⲗⲉⲗⲓ, σαῦρα[4]. Suivant la nature du déterminatif, M. Joachim traduit soit par «*āpnent*-Thiere»[5], soit par «*āpnent*-Wurm»[6]; il combine enfin les deux sens en «*āpnent*-Wurm (Maulwurf)» dans l'index qui termine son livre[7]. Dans l'édition qu'il a récemment publiée du papyrus Hearst, M. Wreszinski interprète [hiéroglyphes] par «*ʿpnn-t* Wurm»[8].

Une recette du papyrus Ebers[9] contre l'alopécie, reproduite dans le papyrus Hearst[10], donne la leçon [hiéroglyphes], où le passage correspondant porte [hiéroglyphes]. Cette variante marque que l'animal [hiéroglyphes] est un ophidien et non un ver, car [hiéroglyphes] est fort probablement écrit pour [hiéroglyphes]. Quoi qu'il en soit, le sens de «ver» ne pourrait être maintenu si l'on admet, comme le font la plupart des auteurs, l'identité de [hiéroglyphes] et de [hiéroglyphes]. Le fait de l'utilisation de la cervelle d'*âpnenit*, [hiéroglyphes], dans le remède précité le démontre. On éprouve, en outre, quelque difficulté à concilier l'emploi irrégulier du déterminatif [hiéroglyphe] dans l'une ou l'autre de ces attributions, à moins de le mettre au compte d'un scribe inattentif, solution toujours discutable et suspecte. L'hypothèse par laquelle Ebers tente d'expliquer cette anomalie procède beaucoup plus du raisonnement que de l'application de règles graphiques consacrées par l'usage. La conclusion la plus logique est que nous sommes en présence de noms d'animaux différents : [hiéroglyphes] serait un serpent, peut-être le naja, en raison de la variante [hiéroglyphes] (= [hiéroglyphes]), et [hiéroglyphes] la loutre. On remarquera que dans le passage du papyrus Ebers où il est question de la cervelle d'*âpnenit*, le nom est écrit [hiéroglyphes] et non [hiéroglyphes]. Les divers modes du traitement du trichiasis indiqués dans notre manuscrit offrent une telle ressemblance avec ceux que les livres médicaux pharaoniques préconisent qu'il est impossible de n'y point reconnaître une survivance des pratiques de l'art thérapeutique de la vieille Égypte. J'y vois donc un motif sérieux de croire à une communauté de sens entre [hiéroglyphes] et ⲁⲛⲅⲉⲫⲁⲣⲟⲥ ⲛ̄ⲟⲩϩⲟⲣ ⲙⲟⲟⲩ.

Ligne 194 [5]. — ⲁⲛϯⲙⲁⲅ, الدِماغ.

Ligne 194 [6]. — ⲥⲭⲓⲥⲧⲟⲩ, σχιστός.

C

(195) Ⲟⲙⲉⲟⲥ ⲟⲛ ⲉⲧⲃⲉ ⲛ̄ⲃⲟⲩϩⲉ ϫⲓ ⲛⲁⲕ ⲛ̄ⲅ̄ ⲛ̄ⲱϭⲏ ϩⲛ̄ ⲟⲩ≡ϭ≡ ϣⲡⲟϫ≡ (*sic*) ⲛ̄ⲧⲉⲕⲧⲉⲕⲙ̄ ⲛ̄ⲃⲱϩⲉ (196) ⲧⲉⲕⲡⲓⲣⲓϫⲉ ⲙ̄ⲙⲟⲟⲩ ϩⲛ̄ ⲡⲉⲩⲥⲛⲟϥ ⲙⲉⲩⲣⲱⲧ ⲛ̄ⲕⲉⲥⲟⲡ

(1) G. Ebers, *Papyrus Ebers. Die Maasse und das Kapitel über die Augenkrankheiten*, p. 169, note 180.

(2) *Dictionn. hiérogl.*, suppl., t. V, p. 209.

(3) *Vocabolario geroglifico*, t. I, p. 182.

(4) *Sendschreiben an Professor Ebers*, dans la *Zeitschrift*, t. XX (1882), p. 68.

(5) *Papyros Ebers*, p. 100 et 159.

(6) *Op. cit.*, p. 126 et 160.

(7) *Op. cit.*, p. 209.

(8) *Der Londoner medizinische Papyrus und der Papyrus Hearst*, p. 103, 107 et 117.

(9) Pl. LXVII, 3-4.

(10) Pl. X, 18-XI, 1.

(195) Semblable encore pour lès paupières : prends trois tiques sur un bœuf noir; épile les paupières; (196) frotte-les avec le sang des tiques, elles ne produiront plus de cils.

Ligne 195 [1]. — ⲱⲥ̀ⲏ, ⲥⲓⲃ. Ce mot est rendu par قراد[1] (*Acarus ricinus, Ixodes ricinus*) dans la *scala* n° 44 (fol. 57, r°, 1re col., l. 7 et 11).

Ligne 195 [2]. — ⳉϳⳉ ⲙ̄ⲡⲟϫⳉ, ⲉϩⲉ ⲛ̄ⲕⲁⲙⲉ. La forme ⲡⲟϫⳉ est évidemment fautive et doit être corrigée en ⲡⲑϫⳉ, ⲕⲁⲙⲉ[2]. On sait la place considérable que les animaux à pelage noir ont tenue dans les superstitions populaires. Pline (XXVIII, 77, 9) rapporte que la femme dont on a frotté les lombes avec du sang de tiques prises sur un taureau sauvage noir n'est plus soumise aux désirs vénériens. Une tique provenant de l'oreille gauche d'un chien noir et portée en amulette calme toutes les douleurs (Idem, XXX, 24, 2)[3]. Le même auteur signale que le sang d'une tique de chien empêche les cils de repousser (XXX, 46, 2), ce qui est en accord presque complet avec notre texte.

La cautérisation des bulbes ciliaires au moyen du sang de certains animaux est une pratique fort ancienne. Le papyrus Ebers renferme plusieurs formules consacrées à ce genre de traitement (pl. LXIII, 12-19). Pour en rendre probablement l'action plus efficace, on combinait parfois le sang d'animaux d'espèces différentes. C'est ainsi que l'on faisait entrer dans la composition de l'une de ces préparations le sang du lézard, du bœuf, de l'âne, du porc, du chien et de la chèvre (*Pap. Ebers*, pl. LXIII, l. 14 et suiv.). Cette thérapeutique trouva de nombreux partisans parmi les médecins de l'antiquité et du moyen âge[4].

Ligne 195 [3]. — ⲃⲱϩⲉ, cf. ⲃⲟⲩϩⲉ.

CI

(197) ⲉⲧⲃⲉ ϩⲉⲛⲃⲟⲩϩⲉ ⲉⲩⲟ ⲛ̄ⲗⲉⲡⲥⲉⲗⲉⲡⲥⲉ ⲉⲕⲟⲩⲱϣ ⲧⲣⲉⲩⲣⲱⲧ ⲕⲁⲗⲱⲥ ⲉⲩⲫⲟⲣⲃⲓⲟⲩ (198) ϩⲓ ⲕⲏⲛⲛⲉ ⲛ̄ⲱϥ̄ⲧ ⲥⲙⲏⲣⲛⲏⲥ ϩⲓ ϳⲁⲱⲃϫ ⲡⲓϣⲓ ⲛ̄ⲟⲩⲱⲧ ⲛ̄ⲅ̄ ⲣⲭⲟⲩ ⲛ̄ⲅ̄ ⲑⲛⲟⲟⲩ ⲭⲣⲱ ⲥⲉⲛⲁⲣⲱⲧ ⲛ̄ⲕⲉⲥⲟⲡ

(197) Pour des paupières atteintes de lippitude, si tu veux qu'elles se recouvrent bien de cils : euphorbe, (198) graisse d'oie[5], myrrhe et natron, même

[1] Cf. Ibn al-Baïṭâr, n° 693.

[2] Nous avons relevé la même faute à la formule LXIX, 135, rem. 2, voir p. 176.

[3] Remédie également à la fièvre quarte, cf. Djâber, *Le livre des balances*, dans M. Berthelot, *La chimie au moyen âge*, t. III, p. 151, et texte arabe, p. ١١٩. Le pou (قمل) avait la même propriété, Ibn al-Baïṭâr, n° 1834.

[4] Dioscoride, II, 79; Pline, XXX, 46; Avicenne, liv. II, p. ١٤٥, et liv. III, p. ٣٢٨. Cf. Lieblein, *Zeitschrift*, t. XVIII (1880), p. 127. Pline (XXXII, 24, 6) indique encore pour le traitement du trichiasis l'humeur (*succus*) qui s'écoule du corps des grenouilles que l'on a transpercées avec un jonc, mélangée au suc de la Bryone (*vitis albæ lacryma*).

[5] Voir p. 124, form. XXIV, 50, rem. 5.

poids de chaque; fais calciner; broie; emploie; les paupières produiront de nouveau des cils.

Ligne 197 [1]. — ⲗⲉⲡⲥⲉⲗⲉⲡⲥⲉ. Ce mot est nouveau sous l'aspect qu'il revêt ici. Il dérive évidemment d'un radical ⲗⲉⲡⲥ, ⲗⲉⲡⲥⲉ. Le remède formulé, et qui a pour objet de faire repousser les cils, montre qu'il se rapporte à une maladie des paupières qui provoque la ptilose, ce qui l'apparente à l'état dénommé ⲕⲁⲕⲃⲁⲗ, ⲃⲁⲗ ⲉⲧⲕⲏⲕ, ⲃⲁⲗ ⲕⲏⲕ, dont il a été question précédemment (voir p. 56, form. IV, 10, rem. 1)[1]. Or, au *Lévitique*, xxi, 20, la version copte ṣa'îdique fournit précisément une expression ⲗⲉϯ (ⲗⲉⲡⲥ) où le bohaïrique donne ⲕⲁⲕⲃⲁⲗ, ce qui semble bien établir la synonymie de ces deux termes. Pourtant, Bsciai signale dans la *scala* n° 43 (fol. 92, v°) un extrait du même passage du *Lévitique* dans lequel ⲟ̄ ⲛ̄ⲗⲉϯ a le sens de *gibbosus esse*, *κυρτὸς εἶναι*, صار احدب[2]. Il ajoute que dans le texte copte déjà connu de ce livre ⲟ̄ ⲛ̄ⲗⲉⲡⲥ̄ correspond à *ἔφηλος εἶναι*. Enfin, Peyron, citant la *scala* n° 44, fol. 106, qui reproduit aussi la phrase susmentionnée du *Lévitique*, constate que ⲉϥⲟ ⲛ̄ⲗⲉϯ y est interprété par مجذم *amputatum*[3]. Ainsi, le mot ⲗⲉϯ, bien qu'il provienne en réalité d'une source unique, a été rendu successivement sous quatre sens différents : 1° être atteint de ptilose (suivant la variante bohaïrique); 2° être bossu; 3° avoir une tache dans l'œil; 4° être amputé. Deux de ces valeurs seulement sont en rapport avec les yeux; mais elles se réfèrent à des affections tout à fait distinctes. La seule qui puisse être applicable au cas auquel notre traité se rapporte, si ⲗⲉϯ et ⲗⲉⲡⲥⲉⲗⲉⲡⲥⲉ, comme je le suppose, sont identiques, est indiscutablement celle que j'ai indiquée en premier lieu et qui rattache ⲗⲉϯ à ⲕⲁⲕⲃⲁⲗ. Toutefois, pour bien fixer ce point, il est indispensable de rechercher la cause des interprétations divergentes dont ⲗⲉϯ a été l'objet et surtout de découvrir, parmi celles-ci, celle qui a le plus de chances d'être exacte.

Voici, avec les versions correspondantes des *Septante* et de la *Vulgate*, la traduction copte ṣa'îdique du passage du *Lévitique* où ⲗⲉϯ figure :

ⲏ̄ ⲟⲩⲣⲱⲙⲉ	ⲉⲣⲉ	ⲟⲩⲱϣ̄ϥ	ϩ̄ⲛ ⲧⲉϥϭⲓϫ·
ἢ ἄνθρωπος	*ᾧ ἂν ᾖ ἐν αὐτῷ*	*σύντριμμα*	*χειρὸς*
si		*fracto*	*pede,*

ⲏ̄ ⲟⲩⲱϣ̄ϥ	ϩ̄ⲛ ⲧⲉϥⲟⲩⲉⲣⲏⲧⲉ·	ⲏ̄ ⲉϥⲟ ⲛ̄ⲕⲟⲣⲧⲟⲥ·	ⲏ̄ ⲉϥⲟ ⲛ̄ⲗⲉϯ·
ἢ σύντριμμα	*ποδός,*	*ἢ κυρτὸς*	*ἢ ἔφηλος*
si	*manu,*	*si gibbus,*	*si lippus,*

ⲏ̄ ⲉⲣⲉ ⲟⲩϩⲁⲧⲁⲓ̈ⲗⲉ ϩ̄ⲛ ⲛⲉϥⲃⲁⲗ[4].
ἢ πτίλλος τοὺς ὀφθαλμούς.
si albuginem habens in oculo.

[1] Le fait ressort également de la comparaison du début des formules CI et CVII.

[2] *Novum auctarium lexici sahidico-coptici*, dans la *Zeitschrift*, t. XXIV (1886), p. 92.

[3] *Lex. ling. copt.*, p. 82.

[4] G. Maspero, *Fragments de manuscrits coptes-thébains*, dans les *Mém. publiés par les membres de la Miss. archéol. franç. du Caire*, t. VI, p. 75; É. Amélineau, *Fragments de la version thébaine de l'Écriture* (*Anc. Test.*), dans le *Rec. de trav.*, t. VIII, p. 27-28.

Le texte bohaïrique donne, pour la partie qui nous intéresse :

ⲓⲉ	ⲉⲣⲉ ⲛⲉϥⲃⲁⲗ ⲟⲓ ⲛ̀ⲗⲟⲩⲁⲛ	ⲛ̀ⲭⲗⲟ ⲓⲉ ⲉϥⲟⲓ ⲛ̀ⲕⲁⲕⲃⲁⲗ
ἢ	*ἔφηλος*	*ἢ πτίλλος τοὺς ὀφθαλμούς*
si	*lippus,*	*si albuginem habens in oculo.*

On constatera, d'après ce qui vient d'être exposé, que ⲗⲉϥ a servi tour à tour à désigner, en ṣa'îdique, soit dans les extraits fournis par les *scalæ*, soit dans la version intégrale du *Lévitique*, trois des défauts physiques énumérés dans le texte biblique, tandis que notre traité semble lui attribuer au contraire une signification proche de celle de l'expression bohaïrique ⲕⲁⲕⲃⲁⲗ, rendue par *πτίλλος τοὺς ὀφθαλμούς*, ce qui l'identifierait à la cinquième des tares qui éloignaient du sacerdoce. En comparant les diverses rédactions reproduites ci-dessus, il est aisé de se rendre compte qu'elles ne se superposent pas rigoureusement et que chacune d'elles accuse des interversions de mots. Ἔφηλος et *lippus* n'ont aucun rapport commun, de même que *πτίλλος τοὺς ὀφθαλμούς* et *albuginem habens in oculo*. Quant au copte ⲉⲣⲉ ⲟⲩϩⲁⲧⲁⲓ̈ⲗⲉ ϩ̄ⲛ ⲛⲉϥⲃⲁⲗ, il signifie «ayant une tache (une taie) dans les yeux» ou, peut-être, «qui est atteint de glaucome»[1], le texte hébreu dit : תְּבַלֻּל בְּעֵינוֹ «ayant des taches aux yeux»; c'est l'équivalent du bohaïrique ⲉⲣⲉ ⲛⲉϥⲃⲁⲗ ⲟⲓ ⲛ̀ⲗⲟⲩⲁⲛ ⲛ̄ⲭⲗⲟ «dont les yeux sont de la couleur de la plante *khlo*», du grec *ἔφηλος* et de *albuginem habens in oculo*, mais non celui de *πτίλλος τοὺς ὀφθαλμούς*, comme la place qu'il occupe dans la phrase, par rapport à la traduction des *Septante*, le donnerait à penser. Bsciai, en rapprochant ⲉϥⲟ ⲛ̄ⲗⲉϥ d'*ἔφηλος*, ne s'est pas aperçu que la version copte ne suit pas mot pour mot les *Septante*. Il eût pu tout aussi bien, en prenant pour base le texte massorétique ou la *Vulgate*, donner à ⲗⲉϥ le sens de *tenuis* (דַּק), qui ne lui convient pas mieux, ou de *lippus*, qui est exact. Il est évident que les compilateurs des *scalæ* n°s 43 et 44 ont été victimes d'une confusion du même genre.

En fait, la version grecque sur laquelle le texte copte ṣa'îdique qui nous est parvenu a été établie devait porter :

ἢ	*κυρτὸς*	*ἢ*	*πτίλλος τοὺς ὀφθαλμούς*	*ἢ*	*ἔφηλος*
(ⲏ̄	ⲉϥⲟ ⲛ̄ⲕⲟⲣⲧⲟⲥ	ⲏ̄	ⲉϥⲟ ⲛ̄ⲗⲉϥ	ⲏ̄	ⲉⲣⲉ ⲟⲩϩⲁⲧⲁⲓⲗⲉ ϩ̄ⲛ ⲛⲉϥⲃⲁⲗ).

Il n'est pas certain que *πτίλλος τοὺς ὀφθαλμούς* corresponde littéralement à ⲉϥⲟ ⲛ̄ⲗⲉϥ, qui signifie plutôt, je crois, «être chassieux», *lippus*, ainsi que l'écrit la *Vulgate*. J'ai montré précédemment (p. 58) que ⲃⲁⲗ ⲉⲧⲕⲏⲕ, ⲕⲁⲕⲃⲁⲗ (*πτίλλος τοὺς ὀφθαλμούς*, *πτίλος*, «*oculus sine pilis constitutus*», «*is qui in palphebris* (sic) *pilos non habet*»[2]) et ⲗⲉϥ, ⲗⲉⲡⲥⲉⲗⲉⲡⲥⲉ désignent des symptômes communs à diverses variétés de la blépharite, entre autres la blépharite glanduleuse ou psorophtalmie, caractérisée par l'état chassieux des paupières dû à l'hypersécrétion des glandes de Meibomius (lippitude) et la chute des cils (ptilose) causée par l'action irritante de l'humeur agglutinée qui détruit les bulbes ciliaires.

Ligne 198 [2]. — ϫⲗⲱⲃⲍ̄, ϩⲟⲥⲏⲙ.

Ligne 198 [3]. — ⲣϫ = ⲣⲁϫ. Je compare ce verbe à ⲣⲱϫ, écrit pour ⲣⲱⲕϩ (var. ⲣⲁⲕϩ, ⲣⲉⲕϩ, ⲣⲟⲕϩ). Cf. form. IV, 11; LV, 109; LXXVIII, 155 et *passim*.

(1) Voir plus haut, p. 72.

(2) Oribase, *Euporistes*, IV, 22, t. VI, p. 544; cf. t. V, p. 712.

CII

(199) ⲝⲩⲣⲟⲛ ⲉⲛⲁⲛⲟⲩϥ ϣⲁϥⲑⲉⲣⲁⲡⲉⲩⲉ ⲛ̄ⲛ̄ⲃⲁⲗ ⲉⲧⲕⲏⲕ ϣⲁϥⲧⲣⲉⲩⲕⲁϩ̄ⲕ ⲛ̄ⲥⲉⲣ̄ⲃⲟⲩϩⲉ (200) ⲙ̄ⲛ ⲛⲉⲧ̄ϩⲱϩ ⲙ̄ⲛ ⲛⲉⲧⲉⲣⲉⲛⲉⲩⲥⲱⲡⲉ ⲟⲩⲟⲙ̄ⲧ ⲙ̄ⲛ ⲛⲉⲧϯⲣⲙⲉⲓⲏ ⲉⲩⲙⲟⲩⲧⲉ ⲉⲣⲟϥ ϫⲉ ⲕⲁⲗⲓⲃ(201)ⲗⲉⲫⲁⲗⲟⲛ ⲕⲁⲧⲙⲓⲁⲥ ⳨ ⲁ̄ ⲭⲁⲣⲕⲓⲧⲉⲟⲥ ⳨ ⲁ̄ ⲑⲛⲟⲟⲩ ⲕⲁⲗⲱⲥ ϩⲓ ⲙⲟⲟⲩ ϩⲓ ⲧⲉⲙϫⲁⲑ (202) ⲕⲁϥ ϣⲁⲛⲧⲉϥϣⲟⲟⲩⲉ ⲕⲁⲗⲱⲥ ⲧⲁⲁϥ ⲉⲩⲉⲓⲇⲟⲥ ⲛ̄ⲁⲃⲁϭⲉⲉⲓⲛ ⲉϣⲧ̄ϥ ⲉⲩⲕⲟⲗⲗⲁⲑ ⲛ̄ϩⲏⲙ̄ϫ (203) ⲧⲱⲙ̄ⲥ ⲡϩⲏⲙ̄ϫ ⲉⲩⲱⲑϥ ⲉϥⲟⲃⲡ ⲛ̄ⲙ̄ ⲍ̄ ⲛ̄ⲧ̄ϥ ⲉⲃⲟⲗ ϩ̄ⲛ ⲡϩⲏⲙ̄ϫ ⲥⲧⲟϥ ⲉⲧⲉⲙϫⲁⲑ ⲛ̄ⲕⲉⲥⲟⲡ (204) ⲥⲁⲙ̄ϥ ⲕⲁⲗⲱⲥ ⲁⲁϥ ⲛ̄ⲝⲩⲣⲟⲛ ⲭⲣⲱ ⲁⲗⲗⲁ ⲛ̄ⲡ̄ⲣⲕⲁϥ ⲉⲧⲁϩⲟ ⲡϩⲏⲙ̄ϫ ⲁⲗⲗⲁ ⲕⲁϥ ⲉϥⲁϣⲉ ⲛ̄ⲁⲧⲡⲉ ⲙ̄ⲙⲟϥ ⲛ̄ⲇ̄ ⲛ̄ϯⲃⲉ

(199) Bonne poudre qui guérit les yeux glabres, fait cesser l'atrichie[1], (200) les démangeaisons (des yeux), l'épaississement des paupières et le larmoiement. On l'appelle *kallib*(201)*lépharon*. Cadmie une drachme, vitriol blanc une drachme; broie-les bien avec de l'eau dans un mortier; (202) laisse jusqu'à ce que ce soit complètement sec; mets dans une fiole de verre; suspends celle-ci dans un pot de vinaigre; (203) enfouis le (pot de) vinaigre dans du fumier frais pendant sept jours; retire (ensuite) la (fiole) du (pot de) vinaigre et remets la (matière) au mortier; (204) mélange[2] bien; fais une poudre; emploie. Mais ne laisse pas la (fiole) en contact avec le vinaigre; suspends-la à quatre doigts au-dessus de lui.

Ligne 199 [1]. — ⲕⲁϩ̄ⲕ, cf. ⲕⲉϩⲕ, ⲕⲁϩⲕⲉ *rumpere*. Voir form. CXIX et CLXXXIX.

Lignes 200-201 [2]. — ⲕⲁⲗⲓⲃⲗⲉⲫⲁⲗⲟⲛ, *καλλιϐλέφαρον*. Voir Oribase, *Euporistes*, IV, 26, t. V, p. 715, et Pline, XXI, 73, 2; XXVIII, 47, 2.

Ligne 202 [3]. — ⲉⲓⲇⲟⲥ. J'ai indiqué précédemment le sens de ce mot (p. 78, form. VIII, 20, rem. 6). J'ajouterai ici quelques remarques complémentaires concernant l'appareil à digestion ou à fixation dont l'ⲉⲓⲇⲟⲥ faisait partie et son utilisation[3].

Les alchimistes orientaux lui donnaient, en raison de son dispositif, le nom caractéristique de «vase suspendu»[4] ou encore d'«enterrement suspendu»[5], d'où l'expression «enterrement

(1) Je suppose que ⲣ̄ⲃⲟⲩϩⲉ a ici le sens équivalent de ⲣⲱⲧ ⲃⲟⲩϩⲉ qui, dans plusieurs formules, indique l'état dans lequel on tend à ramener les yeux atteints de l'affection ⲕⲏⲕ, c'est-à-dire dépouillés de leurs cils par suite de la blépharite.

(2) Pour ce verbe, voir p. 111, form. XX, 45, rem. 8.

(3) Un appareil de même nature est mentionné à la formule XC (voir plus haut, p. 196).

(4) M. Berthelot, *La chimie au moyen âge*, t. II, p. 180, § 118.

(5) *Ibid.*, p. 178, § 112.

du corps suspendu»[1] pour désigner l'opération décrite dans notre traité; ils appelaient «enterrement»[2] le fumier dans lequel on l'enfouissait pour le chauffer. Nous venons de voir qu'il se composait, dans ses parties essentielles, d'une fiole à cuire, l'ϵιλ̄οc, et d'un vaisseau de terre, κολλλθ (قلّة). La recommandation qui clôt la formule : «Ne laisse pas la fiole en contact avec le vinaigre; suspends-la à quatre doigts au-dessus de lui», doit retenir l'attention. En effet, la cuisson des ingrédients enfermés dans la fiole se pratiquait de plusieurs façons avec cet appareil, et le résultat de l'opération dépendait du choix approprié qui en était fait. Il importait donc que l'on indiquât la position de la fiole par rapport au pot de terre qui lui servait d'enveloppe, ou au liquide que celui-ci contenait parfois. Il résulte des recettes alchimiques qui nous sont parvenues que le vase à digestion pouvait être soumis au moins à deux modes de chauffage : par l'air chaud, par la vapeur. Dans le premier cas, il était simplement suspendu dans une marmite de terre vide : «La pyrite, mets-la avec du miel dans une fiole, et fais chauffer par l'intermédiaire de l'air, de cette façon : on place la fiole dans une marmite d'argile, en couvrant celle-ci d'un couvercle troué au milieu, de manière que le vase de verre soit suspendu et se balance»[3]. Dans l'autre, qui correspond à l'opération dont il est question dans notre traité, la bouteille de verre était fixée au-dessus du liquide dont la marmite était cette fois à demi remplie ou bien l'affleurait : «Après avoir pulvérisé, mets dans un vase..... Suspends le vase au milieu d'un autre vase de grande dimension contenant du vinaigre piquant; ferme le vase et laisse pendant quelques jours[4].» «Place cette composition dans un flacon (*φιάλη*) non bouché, et mets dans un vase (de terre) du vinaigre commun très fort. Dispose le flacon (contenant) la composition de façon à ce qu'il flotte sur le vinaigre. Lute tout autour le vase (qui contient) le vinaigre, avec son couvercle[5].» Ces descriptions sont suffisamment complètes pour qu'il soit facile de reconstituer en son ensemble cet appareil d'ailleurs fort simple. Le croquis ci-dessus (fig. 1) en montre la silhouette générale[6]. Les ouvrages d'alchimie grecs et arabes en ont du reste conservé le dessin schématique. La figure 2, tirée du manuscrit de Saint-Marc, le montre sous la forme la plus ancienne qui nous soit connue (fin du xe ou commencement

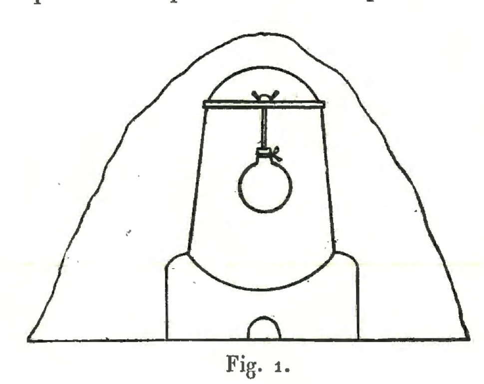


Fig. 1.

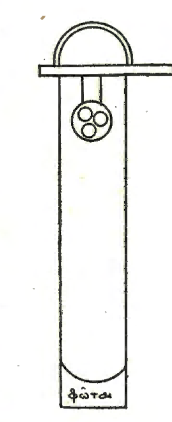


Fig. 2.

(1) M. Berthelot, *La chimie au moyen âge*, t. II, p. 182, § 123.
(2) *Ibid.*, p. 186.
(3) M. Berthelot, *op. cit.*, t. II, p. 36; voir aussi p. 186.
(4) M. Berthelot, *Coll. des anc. alchim. grecs* (texte grec), p. 341, § 12, 19, trad., p. 327.
(5) *Ibid.*, p. 385, § 2, 25, trad., p. 369.
(6) Dans ce croquis, l'appareil, entouré de fumier, repose sur un fourneau. J'ai suivi en cela l'indication fournie par la figure du manuscrit XIII Ru. 6 de Leyde dont il est question plus loin, et par la légende qui l'accompagne. Les fioles à digestion elles-mêmes, lorsqu'elles étaient chauffées avec du fumier, étaient placées sur un support. Le manuscrit précité montre un petit appareil dressé sur un trépied, près duquel on a écrit *ἐν βολϐίτοις* «dans le fumier»; cf. M. Berthelot, *Coll. des anc. alchim. grecs*, introd., p. 169.

du xie siècle)[1]. C'est un vase cylindrique de terre cuite (*ἄγγος ὀσῖρακίνου*), coiffé d'un couvercle voûté sous lequel la fiole à cuire ou à sécher (*ὄπΊησις*)[2] est suspendue à une *kérotakis* (*κηροτακίς*); le tout repose sur un foyer, le chauffage s'effectuant au moyen d'un feu de bois ou de fumier, ou de fumier en fermentation. On le retrouve encore au manuscrit arabe n° 440 de la Bibliothèque de Leyde[3], peu différent de ce qu'il était chez les Grecs (fig. 3). Un manuscrit syriaque du British Museum le montre sous une forme voisine de celle que les textes décrivent. Le lien par lequel la fiole était fixée au couvercle du vase extérieur y est nettement apparent (fig. 4)[4]. Il fut cependant l'objet de perfectionnements notables, et nous le voyons sous son nouvel aspect dans le manuscrit XXIII Ru. 6 de Leyde[5]. Il se compose alors d'une marmite renflée du bas, dont le couvercle bombé est percé d'un trou, et d'un vase formé de trois segments s'emboîtant l'un dans l'autre, qui remplace la *φιάλη* primitive, l'ϵιλ̄οc de notre texte. Cette sorte de matras est muni d'oreillettes destinées à recevoir le lien de suspension qui le maintenait à hauteur convenable dans la marmite et passait par l'ouverture pratiquée au centre du couvercle de celle-ci (fig. 5). Berthelot le compare à l'*aludel* arabe, qui lui est en effet semblable[6]. La légende, écrite dans un grec corrompu, qui accompagne le dessin, explique l'usage de l'appareil : *τοῦτ' ἐμπνέης τὸ ἄλον καὶ τὸ ἄλον ἐνατάλῳ ἡ πρῶτος, δεύτερον, τρίτον* (*sic*) «ceci est l'un des vases où l'on évapore, et l'autre, celui où l'on ramollit; c'est-à-dire, le premier, le second et le troisième (segment)». Pour plus de clarté, le dessinateur a représenté, à côté de l'appareil complet, le vase à digestion démonté, ses trois segments (*κόμματα*) isolés; une courte inscription en indique l'emploi : *ἐναταλωνάσι φιλίαζη κατὰ τὰ τρία κομάτια* (*sic*) «on ramollit et l'on combine (les matières) dans les trois segments». La cloche et son contenu sont placés sur un fourneau sur lequel on lit : *ἐν βολϐίτοις καμίνιον* «fourneau entouré de fumier», allusion au mode de chauffage dont nous avons parlé et qui est mentionné dans notre traité.

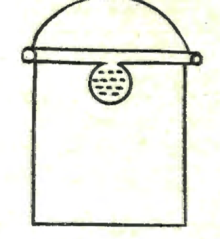


Fig. 3.

Fig. 4.

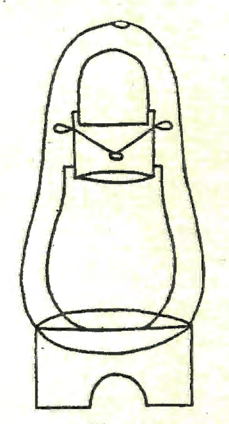


Fig. 5.

(1) M. Berthelot, *Coll. des anc. alchim. grecs*, introd., p. 143, fig. 21.
(2) M. Berthelot, *op. cit.*, p. 162 et 168.
(3) M. Berthelot, *La chimie au moyen âge*, t. III, p. 49, fig. 2. Le manuscrit date de la fin du vie ou du commencement du viie siècle de l'Hégire, *loc. cit.*, p. 43.
(4) M. Berthelot, *op. cit.*, t. II, p. 115, fig. 9.
(5) M. Berthelot, *Coll. des anc. alchim. grecs*, introd., p. 170, fig. 44. Le même appareil se reconnaît dans les dessins un peu plus sommaires du manuscrit n° 2327 de la Bibliothèque nationale (fol. 81, v°, et 221, v°), cf. M. Berthelot, *op. cit.*, p. 161, fig. 37 (à droite) et p. 163, fig. 38 (avant-dernière figure de droite). Le dispositif caractéristique du haut de la *φιάλη* est très sensiblement pareil aux segments médian et supérieur de l'appareil reproduit au manuscrit de Leyde, et le trou du couvercle bombé de la cloche en terre est parfaitement marqué.
(6) Voir les représentations d'*aludels* publiées par Manget, *Bibliotheca chemica*, t. I, p. 540, fig. 2; cf. M. Berthelot, *op. cit.*, p. 172, fig. 45. Ces aludels étaient en verre.

Ligne 202 [4]. — ⲕⲟⲗⲗⲁⲑ est la transcription de l'arabe كُحْل.
Ligne 203 [5]. — ϣⲟϥ ⲉϥⲟⲃⲡ = ⲥⲁⲧ ⲉϥⲗⲏⲕ.
Ligne 204 [6]. — ⲁⲗⲗⲁ, ἀλλά.

CIII

(205) Ⲝⲏⲣⲟⲛ ⲉⲛⲁⲛⲟⲩϥ ⲕⲁⲗⲱⲥ ⲕⲁⲗⲓⲃⲗⲉⲫⲁⲣⲟⲛ ⲥϯⲙⲉⲟⲥ ϡ ⲏ̅ ⲕⲣⲟⲕⲟⲥ ϡ ⲁ̅ ⲭⲁⲗⲕⲟⲥ ⲋ ⲕⲁⲩⲙⲉⲛⲟⲩ (206) ϡ ⲕ̅ ⲛⲁⲣⲧⲟⲥ-ⲧⲁⲭⲟⲥ ϡ ⲁ̅ ⲩⲑⲟⲡⲥ̄ⲫⲉⲗⲱ ⲉⲕⲭⲥⲫ ϡ ⲁ̅ ⲑⲛⲟⲟⲩ ⲕⲁⲗⲱⲥ ϣ̄ⲗϣⲱ-ⲣⲟⲩ (207) ϯ ⲙⲟⲟⲩ ⲛ̄ⲥⲱⲟⲩ ϩⲓ ⲧⲉⲙϫⲁⲑ ⲛ̄ⲛ̄ϩ ⲍ̅ ⲉⲕⲥⲱⲙ ⲛ̄ⲥⲱⲟⲩ ⲛ̄ⲙⲙⲏⲛⲉ ⲕⲁⲗⲩ ϣⲁⲛⲧⲉⲩϣⲟⲟⲩⲉ (208) ⲑⲛⲟⲟⲩ ⲁⲁⲩ ⲛ̄ⲝⲏⲣⲟⲛ ⲭⲣⲱ ⲡⲓⲙⲟⲟⲩ [ⲉ]ⲧⲉⲕϯ ⲙ̄ⲙⲟϥ ⲉⲣⲟϥ ⲟⲩⲙⲟⲟⲩ ⲡⲉ ⲛ̄ⲗⲃⲭ

(205) Très bonne poudre *kalliblépharon* (1) : antimoine huit drachmes, safran une drachme, cuivre brûlé (2) (206) vingt drachmes; nard indien une drachme; vitriol blanc frais (3) une drachme; broie-les bien; tamise; (207) ajoute-leur de l'eau dans un mortier pendant sept jours, et mélange-les (4) chaque jour; laisse sécher; (208) broie (de nouveau); fais une poudre; emploie. L'eau que tu ajoutes, c'est de l'eau de citerne.

Ligne 206 [1]. — ⲩⲑⲟⲡⲥ̄ⲫⲉⲗⲱ ⲉⲕⲭⲥⲫ, ⲭⲁⲗⲕⲓⲧⲉⲟⲥ (χαλκῖτις) ⲉⲡⲟⲩϣⲧ (pour ⲉϥⲟⲩⲱⲧ).
Ligne 206 [2]. — ϣ̄ⲗϣⲱⲣ, cf. ϣ̄ⲗϣⲱⲗ (p. 158, form. LIII, 103), et ϣⲉⲗϣⲉⲗ, ϣⲟⲗϣ̄ⲗ (Peyron, *Lex.*, p. 291).
Ligne 208 [3]. — ⲗⲃⲭ, ϣⲏⲩ. Je rapproche ce mot de ϣⲏⲓ, ϣⲏⲉⲓ, ϣⲏⲓⲉ *cisterna*. On se servait d'eau de citerne pour préparer un collyre arabe (*baroud*) analogue à celui-ci et dont la formule est donnée par Nadjm ad-Dîn Mahmoûd (5).

Les médecins de la période pharaonique ont su distinguer de bonne heure les propriétés particulières de certaines eaux. Ils prescrivent entre autres, suivant les cas, l'eau qui n'a pas bouilli […] (*Pap. Ebers*, XLII, 7), l'eau de pluie […] (*ibid.*, LXXVII, 21), l'eau de la crue (6) […] (*Pap. méd. de Berlin*, VIII, 1), l'eau courante (7) […] (*Pap. Ebers*, LXXXVII, 9). La «très bonne eau de puits»,

(1) Une recette de poudre *kalliblépharon* (ξηρὸν καλλιβλέφαρον) est donnée dans Oribase, *Synopsis*, III, 147; t. V, p. 239.
(2) Pour cette forme, voir p. 191, form. LXXXIII, 163, rem. 1.
(3) Voir p. 132, form. XXIX, 60, rem. 2.
(4) Voir p. 155, form. XLIX, 93, rem. 6.
(5) P. Guigues, *Le livre de l'art du traitement*, p. 162-163, form. 3.
(6) H. Brugsch, *Dictionn. hiérogl.*, t. III, p. 915. L'eau de pluie (Regenwasser), d'après W. Wreszinski, *Der grosse medizin. Pap. des Berl. Mus.*, p. 69, ce qui n'est pas soutenable.
(7) Cf. ⲡⲱⲧ *fugere, currere.*

[…] (1), était employée pour la confection de certains parfums à l'usage des temples.

CIV

(209) Ⲝⲏⲣⲟⲛ ⲕⲁⲗⲓⲃⲗⲉⲫⲁⲣⲟⲛ ⲕⲁⲇⲙⲓⲁⲥ ⲋ ⲕⲁⲩⲙⲉⲛⲟⲩ (2) ϡ ⲇ̅ ⲡⲉⲡⲗⲏⲙⲙⲉⲛⲏⲥ ϡ ⲇ̅ (210) ⲁⲙⲙⲱⲛⲓⲁⲕⲟⲩ ϡ ⲇ̅ ϩⲙϩⲙ ϡ ⲇ̅ ⲕⲣⲟⲅⲟⲥ ϡ ⲇ̅ ⲟⲓⲛⲟⲩ ⲕⲁⲗⲟⲩ ϡ ⲋ (*sic*) ⲉ̅ ⲑⲛⲟⲟⲩ ⲕⲁⲗⲱⲥ (211) ϯ ⲙⲟⲟⲩ ⲛ̄ⲗⲃⲭ ⲛ̄ⲥⲱⲟⲩ ⲁⲁⲩ ⲛ̄ⲝⲏⲣⲟⲛ ⲭ̅ⲣ̅ⲱ̅

(209) Poudre *kalliblépharon* : cadmie calcinée et lavée quatre drachmes, (210) gomme ammoniaque quatre drachmes, poivre quatre drachmes, safran quatre drachmes, bon vin cinq onces (3); pile bien; (211) ajoute de l'eau de citerne; fais une poudre; emploie.

Ligne 209 [1]. — ⲡⲉⲡⲗⲏⲙⲙⲉⲛⲏⲥ peut correspondre, en raison de l'échange ordinaire du ⲗ en ⲣ et du ⲏ en ⲩ, à ϖεπρημένης «brûlée» ou à ϖεπλυμένης «lavée». Avec la première de ces formes, nous aurions un nom de matière comparable à celui qui figure plus loin, ⲫⲣⲓⲕⲧⲏⲥ, Φρυκτῆς (form. CXXXIX, 284, rem. 4); j'ignore à quelle drogue on devrait alors le rapporter. L'autre suggère une double hypothèse. ⲕⲁⲇⲙⲓⲁⲥ ⲋ ⲕⲁⲩⲙⲉⲛⲟⲩ ϡ ⲇ̅ ⲡⲉⲡⲗⲏⲙⲙⲉⲛⲏⲥ ϡ ⲇ̅ est pour ⲕⲁⲇⲙⲓⲁⲥ (ⲕⲉ)ⲕⲁⲩⲙⲉⲛⲟⲩ ϡ ⲇ̅ (ⲕⲁⲇⲙⲓⲁⲥ) ⲡⲉⲡⲗⲏⲙⲙⲉⲛⲏⲥ ϡ ⲇ̅, ou bien c'est une traduction défectueuse du texte grec utilisé par notre auteur et qui portait probablement καδμείας κεκαυμένης καὶ ϖεπλυμένης < δ′ (4). Dans ce cas, l'indication de poids ϡ ⲇ̅ aurait été introduite par erreur à la suite de (ⲕⲉ)ⲕⲁⲩⲙⲉⲛⲟⲩ. Cette dernière supposition paraîtra très vraisemblable si l'on considère qu'une faute d'inattention s'est glissée dans la même formule (l. 210), où ⲟⲓⲛⲟⲩ ⲕⲁⲗⲟⲩ est accompagné de la double mention de poids ϡ ⲋ ⲉ̅ «drachmes onces cinq».

L'équivalence ⲡⲉⲡⲗⲏⲙⲙⲉⲛⲏⲥ-ϖεπρημένης doit être écartée *a priori*, cela n'est pas douteux. Mais, bien qu'il y ait certainement lieu de faire une correction au texte ou de rétablir peut-être un mot oublié ou sous-entendu, le choix entre les deux conjectures, vraisemblables à un égal degré, que je viens d'exposer, reste douteux. La cadmie calcinée subissait généralement un lavage avant d'être employée en médecine (Dioscoride, V, 84; Pline, XXXIV, 22, 4); pourtant ce n'était pas la règle absolue. De plus, s'agit-il de la cadmie naturelle (calamine), du sublimé métallique (cadmie des fourneaux) ou des deux à la fois? Ce qui changerait l'aspect de la question. Pline, après avoir déclaré que la première n'était d'aucune utilité en matière médicale, «*lapis, ex quo fit æs, cadmia vocatur, fusuris necessarius, medicinæ inutilis*» (XXXIV, 22, 1), revient cependant un peu plus loin sur cette affirmation. Nymphodore, dit-il, brûle sur

(1) É. Chassinat, *Le temple d'Edfou*, t. II, p. 222. Cf. ϣⲱⲧⲉ.
(2) Pour cette graphie, voir p. 191, form. LXXXIII, 163, rem. 1.
(3) Le scribe a écrit successivement par inadvertance les sigles de deux poids différents.
(4) Cf. Oribase, *Synopsis*, III, §§ ριζ′, ριθ′, t. V, p. 133.

du charbon la cadmie naturelle la plus lourde et la plus dense, l'éteint dans du vin de Chio, la pile, puis la passe au travers d'un linge, la pulvérise dans un mortier, la fait macérer dans de l'eau de pluie et pulvérise le sédiment qui se forme jusqu'à ce que la substance devienne semblable à de la céruse. Il ajoute que la préparation d'Iollas est la même, mais que le choix porte sur le minerai le plus pur. «*Nymphodorus lapidem ipsum quam gravissimum spississimumque urit pruna, et exustum Chio vino restinguit, tunditque, mox linteo cribrat, atque in mortario terit, mox aqua pluvia macerat, iterumque terit quod subsedit, donec cerussæ simile fiat..... Eadem Iollæ ratio : sed quam purissimum lapidem eligit*» (XXXIV, 22, 4). Est-ce la cadmie métallique ainsi traitée que notre auteur désigne par ⲕⲁⲇⲙⲓⲁⲥ (ⲕⲉ)ⲕⲁⲩⲙⲉⲛⲟⲩ, ⲡⲉⲡⲗⲏⲙⲙⲉⲛⲏⲥ (*πεπλυμένης*) étant l'abréviation de ⲕⲁⲇⲙⲓⲁⲥ ⲡⲉⲡⲗⲏⲙⲙⲉⲛⲏⲥ (*καδμεία πεπλυμένη*) et se rapportant à l'autre espèce de cadmie, celle des fourneaux, que, suivant Pline, certains médecins brûlent dans des marmites de terre après l'avoir pilée, lavent dans des mortiers et font sécher «*quidam in ollis fictilibus tusam urunt, ac lavant in mortariis, postea siccant*» (XXXIV, 22, 4)? Aucun des ouvrages médicaux anciens que j'ai eu l'occasion de consulter n'autorise pareille interprétation. Ils ne citent que la cadmie calcinée ou la cadmie calcinée et lavée. Rien n'y montre non plus que la cadmie obtenue par traitement direct du minerai, d'après le procédé décrit par Pline, ait été d'un emploi courant et surtout qu'on lui ait fait une place à part dans la thérapeutique. Il est constant au contraire, partout où le contrôle peut s'exercer, que le mot cadmie est toujours appliqué aux fumées métalliques recueillies dans les fonderies de cuivre. C'est le sens qu'il doit avoir ici. Donc, s'agissant de la cadmie artificielle seule, il n'y avait aucune raison que l'on associât la cadmie calcinée avec la cadmie lavée dans un même remède, puisque l'une ne différait de l'autre que par son état de pureté plus complet, le lavage ayant pour objet principal de la débarrasser autant que possible des matières étrangères qui la souillaient. Au résumé, il y a lieu de corriger le passage litigieux comme suit : ⲕⲁⲇⲙⲓⲁⲥ (ⲕⲉ)ⲕⲁⲩⲙⲉⲛⲟⲩ ⲡⲉⲡⲗⲏⲙⲙⲉⲛⲏⲥ ⳨ ⲇ̅ «cadmie calcinée et lavée quatre drachmes», et de considérer comme un *lapsus calami* la valeur pondérale ⳨ ⲇ̅ intercalée entre les deux qualificatifs.

Ligne 210 [2]. — ⲁⲙⲙⲱⲛⲓⲁⲕⲟⲩ, *ἀμμωνιακόν* (Dioscoride, III, 84; voir Pline, XII, 49; XXIV, 14). La Gomme ammoniaque est considérée par Dioscoride et par Pline comme un excellent médicament ophtalmique. En collyre, elle dissipe les taies, éclaircit la vue, fait disparaître les cicatrices des yeux et calme les démangeaisons.

Dans d'autres passages, l'auteur désigne la Gomme ammoniaque sous ses noms arabes : ⲟⲩϣⲁⲕ (p. 165, form. LV, 109, rem. 4) et ⲭⲁⲣ̅ϩ (p. 167, form. LVI, 113, rem. 5).

Ligne 210 [3]. — ⲟⲓⲛⲟⲩ ⲕⲁⲗⲟⲩ, *οἶνος καλός*.

Ligne 211 [4]. — ⲁⲃⲝ, ϣⲏⲩ (voir p. 222, form. CIII, 208, rem. 3).

CV

(212) ⲝⲩⲣⲟⲛ ⲕⲁⲗⲓⲃⲗⲉⲫⲁⲗⲟⲛ ⲉⲛⲁⲛⲟⲩϥ ⲕⲁⲗⲱⲥ ⲉϣⲱⲛⲉ ⲛⲓⲙ ⲉⲧϩ̅ⲛ ⲛⲃⲁⲗ (213) ⲕⲁⲧⲙⲓⲁⲥ ⳾ ⲕⲁⲩⲙⲉⲛⲟⲩ ⲭⲁⲣⲕⲟⲥ ⲟⲓⲥⲟⲛ ⲧⲏⲛ ⲕⲁⲧⲙⲓⲁⲥ ⲱⲡⲧⲏⲥⲁⲛ ⲇⲓⲁ ⲙⲉⲣⲓⲧⲟⲥ (214) ⲕⲁⲓ ⲗⲉⲓⲁ ⲧⲁⲥ

ⲃⲉⲥⲟⲛ ⲟⲓⲛⲱ ⲃⲁⲗ ⲧⲣⲓⲃⲉ ⲙⲙⲟⲟⲩ ⲁⲛ ⲅⲉⲛⲓⲧⲁⲓ ⲁⲛⲉⲗⲟⲙⲉⲛⲟⲥ ⲭⲣⲱ

(212) Poudre *kalliblépharon* très bonne pour toute maladie des yeux : (213) cadmie calcinée, cuivre; réduis la cadmie grillée en morceaux (214) et délaie les.....(?) dans du vin; verse (dans un mortier); triture jusqu'à ce que ce soit dissous; emploie.

Cette recette est entièrement grecque. Une partie même en est reproduite dans sa langue d'origine. Peut-être est-il permis de tirer de ce fait la conclusion que le signe abréviatif ⳾, qui figure ici dans la graphie ⳾ ⲕⲁⲩⲙⲉⲛⲟⲩ, et dont j'ai déjà parlé (p. 191, form. LXXXIII, 163, rem. 1), n'est pas copte mais grec. La portion du texte conservée dans sa forme primitive paraît devoir se transcrire comme suit : *Καδμείας κεκαυμένης, χαλκοῦ · οἶσον τὴν καδμείαν ὀπτήσαν διὰ μερίδος καὶ λεῖα τὰς* ⲃⲉⲥⲟⲛ *οἴνῳ · βάλε, τρίβε* ⲙⲙⲟⲟⲩ (*ἕως*) *ἂν γένηται ἀναλυόμενος · χρῶ.*

Je n'ai pas su découvrir l'équivalent de ⲃⲉⲥⲟⲛ. Il me semble, si j'ai bien saisi le mouvement de la phrase, que ce mot se rapporte à ⲕⲁⲧⲙⲓⲁⲥ ⲱⲡⲧⲏⲥⲁⲛ.

ⲃⲁⲗ est peut-être pour ⲃⲟⲗ *dissolvere*, cf. ⲃⲁⲗⲟⲩ ⲉⲃⲟⲗ ϩ̅ⲛ ⲡⲕⲱϩ̅ⲧ (form. CLXXXVII, 351) «fais-les fondre au feu»; mais le contexte me semble plutôt exiger *βάλε*.

CVI

(215) [ⲕⲟⲗⲗⲓⲟⲛ ⲛ̅ⲥⲧⲁⲧⲓⲕⲟⲛ ⲡⲁⲛ]ⲕⲁⲗ[ⲓⲟ]ⲛ[(1)] ⲡⲉⲧⲉϣⲁⲩⲙⲟⲩⲧⲉ ⲉⲣⲟϥ ϫⲉ ⲡⲥⲁϩ ⲛ̅ϩⲩⲁⲧ[ⲣⲟⲥ[(1)]] (216) ϣⲁⲥⲃⲱⲕ ⲉⲛⲉϩⲣⲉⲩⲙⲁ ⲛⲓⲙ ⲛ̅ⲁⲥ ⲙ̅ⲛ ⲛ̅ⲃⲣⲣⲉ ⲕⲣⲟⲕⲟⲥ ⳨ ⲋ̅ ⲕⲁⲇⲙⲓⲁⲥ ⳨ ⲕ̅ⲇ̅ ⲭⲁⲣⲕⲟⲥ ⳨ ⲇ̅ (217) ⲟⲡⲓⲟⲛ ⳨ ⲋ̅ ⲧⲣⲁⲕⲁⲕⲁⲛⲑⲏⲥ ⳨ ⲁ̅ ⳾ ⲱⲝⲃⲟⲙⲃⲱ ⳨ ⲋ̅ ⲑⲟⲡⲑⲟⲡⲥⲑⲱ ⳨ ⲕ̅ⲇ̅ ⲕⲟⲙⲉⲟⲥ ⳨ ⲑ̅ (218) ⲑⲛⲟ ⲡⲭⲁⲣⲕⲟⲥ ⲙ̅ⲛ ⲡⲕⲁⲧⲙⲓⲁⲥ ⲙ̅ⲛ ⲡⲟⲡⲓⲟⲛ ⲕⲁⲗⲱⲥ ⳹ ⲡⲕⲉⲥⲉⲡⲉ ⲉⲡⲙⲟⲟⲩ (219) ϣⲁⲛⲧⲟⲩⲣⲱⲕ ⲧⲁϩⲟⲩ ⲙ̅ⲛ ⲛⲉⲩⲉⲣⲏⲩ ⲁⲁⲩ ⲛ̅ⲕⲟⲗⲗ ⲛ̅ⲅ ⲭⲣⲱ

(215) [Collyre astringent le meilleur,] que l'on appelle habituellement «le maître du médecin». (216) On l'emploie pour toutes les fluxions anciennes et récentes. Safran six drachmes, cadmie vingt-quatre drachmes, cuivre quatre drachmes, (217) opium six drachmes, gomme adragante une drachme 1/2, myrrhe six drachmes, acacia vingt-quatre drachmes, gomme neuf drachmes; (218) broie bien le cuivre, la cadmie et l'opium; mets le reste (des ingrédients) dans de l'eau (219) jusqu'à ce qu'ils soient ramollis; mélange le tout; fais un collyre; emploie.

(1) La partie du texte placée entre crochets a disparu depuis que j'en ai pris copie, en 1904.

Ligne 215 [1]. — ⲤⲦⲀⲦⲒⲔⲞⲚ, *σ7ατικόν*. Un collyre portant le même nom, كحل اسطاطيقون, et de composition presque identique (les deux textes ont évidemment une source commune), est recommandé par Avicenne (liv. V, p. ٢٥٢) pour le traitement de la fluxion, نزل, des yeux (infiltration de la conjonctive, conjonctivite catarrhale). Ce rapprochement permet d'identifier la maladie indiquée ici peu clairement par le mot ϩⲢⲈⲨⲘⲀ, *ῥεῦμα*, dont le sens s'étend à la fois à la fluxion, quel qu'en soit le siège, au rhume [1], au rhumatisme, et qu'il faut entendre, dans le cas présent, par *ῥεῦμα ὀφθαλμῶν*. L'exposé des substances qui entrent dans le médicament prouve au surplus qu'il s'agit d'une affection des yeux. La formule est d'origine grecque.

Ligne 215 [2]. — ⲠⲀⲚⲔⲀⲖⲒⲞⲚ, *πανκαλλίον*.

Ligne 215 [3]. — ϩⲨⲀⲦⲢⲞⲤ, *ἰατρός*. Peut-être conviendrait-il de traduire ⲤⲀϩ ⲚϩⲨⲀⲦⲢⲞⲤ par «maître de l'oculiste». La *scala* bohaïrique rend en effet ⲒⲀⲐⲢⲞⲤ (*ἰατρός*) par الكحال *medicus oculorum* (Kircher, p. 109). Comme il s'agit ici d'une recette de collyre, l'hypothèse est vraisemblable.

Ligne 216 [4]. — ϩⲢⲈⲨⲘⲀ, *ῥεῦμα*.

Ligne 217 [5]. — ⲦⲢⲀⲔⲀⲔⲀⲚⲐⲎⲤ, *τραγάκανθα*. L'auteur se sert plus fréquemment du nom arabe de la gomme adragante, ⲬⲒⲐⲒⲢϩ كثيرة.

Ligne 217 [6]. — ⲰϪⲂⲞϢⲂⲰ, ⲤⲘⲎⲀⲚⲎⲤ (ⲤⲘⲎⲢⲚⲎⲤ), *σμύρνα*.

Ligne 217 [7]. — ⲐⲠⲐⲠⲤⲐⲰ, ⲀⲔⲀⲔⲒⲀⲤ, *ἀκακία*.

CVII

(220) ϢⲀ ⲈⲢⲈ ⲚⲈϤⲂⲀⲖ ⲔⲎⲔ ⲈⲔⲞⲨⲰϢ ⲈⲦⲢⲈⲨⲢⲰⲦ ⲂⲞⲨϩⲈ ⲔⲀⲆⲘⲒⲀⲤ ⳨ Ⲓⲋ ⲀⲢⲘⲈⲚⲒⲞⲨ ⳨ Ⲁ (221) ⲬⲀⲖⲔⲞⲤ ⳨ Ⲕ ⲈⲨⲪⲞⲢⲂⲒⲞⲨ ⲈϤϬⲎϪ ⲔⲀⲖⲰⲤ ⳨ Ⲁ ⲐⲚⲞⲞⲨ ⲔⲀⲖⲰⲤ ⲀⲀⲨ ⲚϪⲎⲢⲞⲚ ϯ ⲈⲢⲞⲞⲨ ⲤⲈⲚⲀⲢⲰⲦ

(220) Quelqu'un qui a les yeux glabres, si tu veux que ses paupières produisent des cils : cadmie seize drachmes, azurite une drachme, (221) cuivre vingt drachmes, euphorbe bien grillé une drachme; pile bien; fais une poudre; applique-leur, il leur poussera des cils.

Ligne 220 [1]. — ⲀⲢⲘⲈⲚⲒⲞⲨ, *ἀρμένιον*. L'*armenium* est un carbonate de cuivre bleu [2], l'azurite, le bleu de montagne. Dioscoride (V, 105) et Pline (XXXV, 28) l'indiquent comme un médicament favorable à la croissance des cils. Le meilleur, dit Dioscoride, est lisse, de couleur bleue, non pierreux et facile à casser; son action est la même, quoique moins puissante, que celle de la chrysocolle [3]. Pline écrit à son sujet : «*Armenia mittit quod ejus nomine*

[1] Voir plus loin, p. 229, form. CVIII, 222.

[2] Cf. M. Berthelot, *Coll. des anc. alchim. grecs*, introd., p. 243 et 262.

[3] La chrysocolle employée en médecine était un sel basique de cuivre (cf. Dioscoride, V, 104, et Pline, XXXIII, 28). La plus réputée venait d'Arménie (Dioscoride, *loc. cit.*), comme l'*armenium*. La chrysocolle native recueillie dans les mines d'or, d'argent ou de cuivre était jaune; on s'en servait pour la teinture (Pline, XXXIII, 26, 2).

appellatur. Lapis est hic quoque chrysocollæ modo infectus [1] *: optimumque est, qui maxime vicinum est, communicato colore cum cæruleo.*» Ibn al-Baïṭâr (n° 2000) reproduit la description donnée par Dioscoride et l'applique au lapis-lazuli, لازورد. Il la fait suivre toutefois de la remarque que voici : «Quelques-uns de nos savants prétendent que cet *armenium* n'est pas le *lazouard*, mais bien la pierre d'Arménie. En effet, le lapis-lazuli est une pierre dure, l'autre est molle [2].» Les Arabes ont souvent confondu l'armenium avec le lapis-lazuli. Leclerc attribue leur méprise au fait que Dioscoride traite de l'*ἀρμένιον* et du *κύανος* à la suite l'un de l'autre [3]. La raison qu'il invoque n'est pas recevable. Le *κύανος* de Dioscoride n'est pas le lapis-lazuli, c'est un carbonate de cuivre bleu, comme l'armenium [4]. Il est classé chez cet auteur parmi les métaux et les oxydes métalliques, après deux autres sels de cuivre. Oribase le place formellement au nombre des *μεταλλικοί* [5], tout en le séparant de l'*ἀρμένιον* [6], qu'il nomme *ἀρμενιακόν* dans un passage correspondant [7]. D'autre part, ce que Dioscoride (V, 106) rapporte au sujet de cette substance ne peut guère tromper sur sa nature. «Le *kyanos* se rencontre dans les mines de cuivre à Chypre. On le trouve surtout dans le sable des excavations creusées au bord de la mer; on utilise celui-là de préférence. On doit choisir celui qui est de couleur bleu foncé. Calciné, il ressemble au vitriol blanc; lavé, à la cadmie.» Il est manifeste que les compilateurs arabes n'ont pu, à la lecture de l'auteur grec, prendre une pareille matière pour le lapis-lazuli. Ils en parlent peu, il est vrai, et se contentent, le plus souvent, de transcrire son nom, قوانوس [8]. Ils n'indiquent que rarement celui qu'il avait reçu dans leur propre langue. Ibn al-Baïṭâr, qui l'appelle لينج (n° 2053), se borne à traduire, sans commentaire ou adjonction d'aucune sorte, ce qu'en ont dit Galien et Dioscoride. L'erreur relevée par le Dr Leclerc n'a pas, en tout cas, l'origine qu'il lui suppose. Elle est due à l'emploi fréquent du même mot, لازورد (plus récemment لازورد), pour nommer l'armenium et le lapis-lazuli, et en général les matières minérales de couleur bleue [9], fait dont les traducteurs n'ont pas toujours tenu compte. Ainsi, la traduction arabe de Dioscoride rend *ἀρμένιον* par ارمانيا

[1] Allusion à la préparation que l'on faisait subir à la chrysocolle native en la mêlant avec la gaude pour la rendre apte à teindre la laine en jaune (cf. Pline, XXXIII, 26, 2).

[2] Cette dernière observation est corroborée par Avicenne (liv. II, p. ١٨٢, chap. حجر ارمنى).

[3] L. Leclerc, *Kachef er-roumoûz*, p. 31, note du n° 51.

[4] L. Leclerc (*Traité des simples par Ibn el-Beïthar,* t. III, p. 216, note du n° 2000) soutient, contre l'évidence, l'opinion contraire. Théophraste signale trois sortes de *κύανος* : le scythique, le cypriote et l'égyptien (*De lapid.*, 55; cf. Pline, XXXVII, 38). Le *kyanos* de Scythie, dont il y avait deux espèces, mâle et femelle, le premier plus foncé que l'autre (*De lapid.*, 31), et qui était parfois parsemé de poussière dorée (Pline, *loc. cit.*), est le lapis-lazuli. Celui de Chypre, ou kyanos natif, *κύανος αὐτοφυής*, qui contenait de la chrysocolle (*De lapid.*, 39) et que l'on tirait des mines de cuivre (*De lapid.*, 51), correspond au *κύανος* de Dioscoride (V, 106). C'était un carbonate de cuivre semblable, sinon identique, à l'armenium. Enfin, le kyanos égyptien, ou artificiel, *κύανος σκευαστός* (*De lapid.*, 55; Pline, XXXVII, 38), était un bleu vitrifié à base de cuivre, fort anciennement fabriqué par les Égyptiens, le [hiéroglyphes] («lapis-lazuli artificiel», par opposition au [hiéroglyphes] «lapis-lazuli naturel»).

[5] *Coll. méd.*, XV, 1, § 27, 17; t. II, p. 715.

[6] *Synopsis*, II, 56, § 62; t. V, p. 79.

[7] *Coll. méd.*, XV, 1, § 27, 4; t. II, p. 713.

[8] L. Leclerc, *Traité des simples par Ibn el-Beïthar,* t. III, p. 216, note du n° 2000.

[9] Nous avons vu (note 4) que c'est le cas des mots *κύανος* et [hiéroglyphes] chez les Grecs et les Égyptiens.

وهو اللازورد [1]. Les auteurs byzantins étendent d'autre part le sens *lâzoûard* au *κύανος*. Nicolas Myrepsos est particulièrement précis sur ce point. Son témoignage est d'autant plus précieux qu'il cite les noms sous leur forme arabe à peine modifiée : *λίθος λαζούριος* (لازورد) ἢ *λίτζι* (لينج)[2]; *λαπις λίτζι τουτέσ7ι λίθου λαζουρίου*[3]. Il se peut encore que cette identité de nom résulte d'une conception que nous trouvons exposée par ʿAbd ar-Razzâq, suivant laquelle la pierre d'Arménie et le lapis-lazuli seraient le même minéral parvenu à des degrés de formation différents. Bien qu'Ibn al-Baïṭâr n'en dise rien, il est assez vraisemblable que l'influence de cette idée ne soit pas étrangère au classement par lequel il confond l'armenium avec le lapis-lazuli. Quoi qu'il en soit, ʿAbd ar-Razzâq marque d'une façon certaine le double sens de لازورد, qu'il écrit indifféremment ازورد. «*Âzoûard* : c'est la pierre *lâzoûard*[4]..... C'est la pierre d'Arménie. Sa couleur est bleue comme celle du ciel[5].» Cette description sommaire serait sans valeur positive, car elle s'adapterait aussi bien au carbonate bleu de cuivre ou au lapis-lazuli, si elle n'était complétée par les précisions fournies par deux autres articles. Le même auteur dit plus loin : «pierre d'Arménie (حجر ارمنى) : c'est l'*âzoûard* (ازورد[6] = lapis-lazuli) avant qu'il ne soit complètement formé dans la mine»[7]; enfin, il écrit, à propos du lapis-lazuli, لازورد, qu'il ne faut pas le confondre avec la pierre d'Arménie[8]. Il est clair que nous nous trouvons ici en présence de deux matières distinctes qui ont reçu le même nom : l'ازورد ou لازورد = حجر ارمنى = حجر لازورد que nous savons être l'*ἀρμένιον*, et l'ازورد ou لازورد qui est le lapis-lazuli.

La *scala* bohaïrique donne en regard du nom de la pierre d'Arménie, حجر ارمنى, un mot ⲫⲓⲙⲟⲗⲓⲁ̀ (KIRCHER, p. 189), var. ⲫⲩⲙⲟⲗⲓⲁ[9], qui semble n'avoir aucun rapport avec l'armenium. On pourrait être tenté d'y reconnaître une orthographe corrompue du grec *κιμωλία*, qui désigne la terre de Cimole. Mais cette hypothèse impliquerait une erreur beaucoup trop forte de la part de l'auteur de la *scala* ou du copiste, ce qui la rend peu acceptable. La terre d'Arménie, طين ارمنى (*Ἀρμενία βῶλος*), figure également dans le même lexique sous une dénomination non moins étrange : ⲗⲓⲙⲟⲧⲓⲑⲟⲥ (KIRCHER, p. 189), var. ⲗⲓⲙⲟⲧⲉⲑⲟⲥ[10].

[1] L. LECLERC, *Traité des simples par Ibn el-Beïthar*. Malgré cette indication, Leclerc persiste à donner à لازورد le sens unique de lapis-lazuli (cf. *loc. cit.* et *Kachef er-roumoûz*, p. 30, n° 51, où il est clairement question de la pierre d'Arménie = *ἀρμένιον*). Il ajoute que «sous le nom de *lazouard*, Avicenne et Sérapion traitent réellement de l'*armeniacum*» (*loc. cit.*). L'affirmation est inexacte : le premier réserve le nom de لازورد au lapis-lazuli (liv. II, p. ١٩٩) et celui de حجر ارمنى à l'armenium (liv. II, p. ١٨٢). Quant à Sérapion, il mentionne la حجر الازورد (P. GUIGUES, *Les noms arabes dans Sérapion*, p. 56, n° 215), qui n'est autre que la «pierre d'Arménie», حجر ارمنى, suivant ʿAbd ar-Razzâq (*Kašf ar-roumoûz*, p. ٢٥).

[2] Voir DIOSCORIDE, *Mat. med.*, édit. Sprengel, t. I, p. 773, note 68. La transcription exacte devrait être *λίντζι*. Pour l'équivalence ج τζ, voir plus haut, p. 30.

[3] E. SEIDEL, *Mechithar's des Meisterarztes aus Her «Trost bei Fiebern»*, p. 260, note *c*.

[4] Le manuscrit utilisé par le Dr Leclerc porte ازورد.

[5] *Kašf ar-roumoûz*, p. ٢٥.

[6] Le manuscrit traduit par Leclerc donne la variante لازورد.

[7] *Kašf ar-roumoûz*, p. ٩٧. ʿAbd ar-Razzâq applique dans ce passage une théorie morphologique très répandue dans l'antiquité et le moyen âge pour le classement des minéraux.

[8] *Kašf ar-roumoûz*, p. ١٣٩.

[9] V. LORET, *Les livres III et IV de la* Scala magna *de Schams-ar-Riâsah*, dans les *Ann. du Serv. des antiq.*, t. I, p. 60, n° 277 *p*.

[10] *Ibid.*, p. 60, n° 278 *p*.

CVIII

(222) Ϣⲁⲥⲥⲱⲱⲁ ⲉⲧⲃⲉ ⲡⲉϩⲣⲉⲩⲙⲁ ⲙ̄ⲛ ⲡⲙⲁⲩⲉ ⲉⲧϩⲟⲣ̄ϣ ⲉⲥⲱⲧ̄ⲙ ϫⲓ ⲛⲁⲕ ⲛ̄... ⲛ̄ⲉⲩⲫⲟⲣⲃⲓⲟⲩ (223) ⲟⲩⲟⲑⲟⲩ ϩⲓ ⲛⲉϩ ⲙⲉ ϯ ⲉϩⲣⲁⲓ ϩⲛ̄ ϣⲉⲛⲧ̄ϥ ϣⲁⲩⲗⲟ ⲉⲩⲟ ⲛ̄ϩⲣⲉⲩⲙⲁ ⲛ̄ⲥⲉⲥⲱⲧ̄ⲙ ⲛ̄ⲕⲉⲥⲟⲡ

(222) *Caputpurgium* pour le rhume et la toux pénible à entendre. Prends des...[1] d'euphorbe, (223) fais-les fondre dans de l'huile fine; introduis dans le nez du malade, le mal cessera et le rhume ne se fera plus entendre.

Ligne 222. — ⲁⲥⲥⲱⲱⲁ السَّعُوط est le nom donné par les Arabes aux remèdes que l'on administre par les narines. Les traducteurs d'Avicenne l'expliquent ainsi : «*Alshauthat sunt caputpurgia, quæ fiunt cum rebus liquidis per nares attractis*»[2]. Cette définition est en partie incomplète et doit être précisée. Le mot سعوط ne désigne pas la forme spéciale du médicament, car ce peut être un liquide[3], une matière pâteuse[4], une pilule[5] ou une poudre[6]; il se rapporte à la manière dont on l'appliquait. Le verbe سَعَطَ dont il dérive signifie «administrer un médicament par le nez».

J'ai conservé le vieux terme *caputpurgium*, n'en trouvant pas d'autre qui pût rendre assez exactement l'expression arabe. M. Guigues n'est pas d'avis qu'il convienne pour traduire سعوط et estime qu'il serait mieux appliqué aux sternutatoires, عطوس[7]. Il est évident que les sternutatoires, qui se composent d'ailleurs toujours de substances pulvérisées, ce qui les distingue des *saʿoûṭat*, sont de véritables *caputpurgia*[8]. Pourtant, il n'est pas moins clair que l'on se proposait également, avec les *saʿoûṭat*, de dégager la tête des humeurs qui, croyait-on, agissaient localement sur elle, douleurs[9], ophtalmie[10], méningite[11], perte de la mémoire[12], etc., ou étaient la cause de troubles plus ou moins généralisés dans les autres parties du

[1] Je n'ai pu réussir à déchiffrer le mot qui se trouve ici et qui se compose de trois lettres.

[2] COSTA et MONGE, *Avicennæ arabum medicorum principis*, t. II, p. 410, 3e col., *s. v.*

[3] *Ibid.*, t. II, p. 318, 2e col., et p. 319, 1re col.; P. GUIGUES, *Le livre de l'art du traitement*, p. 78, form. 1; p. 79, form. 8, 9 et 11.

[4] COSTA et MONGE, *op. cit.*, t. II, p. 318, 2e col.; P. GUIGUES, *op. cit.*, p. 78, form. 2, 3; p. 79, form. 6, 7, 10; p. 80, form. 13.

[5] P. GUIGUES, *op. cit.*, p. 80, form. 14.

[6] *Ibid.*, p. 78, form. 4; p. 79, form. 5.

[7] *Ibid.*, p. XXVII.

[8] Ils étaient employés contre la paralysie faciale ou généralisée, les douleurs de tête, la léthargie (cf. P. GUIGUES, *op. cit.*, p. 101-102), c'est-à-dire dans un certain nombre de cas où l'on avait également recours aux *saʿoûṭat*.

[9] COSTA et MONGE, *op. cit.*, t. II, p. 318, 2e col.; P. GUIGUES, *op. cit.*, p. 78, form. 2, 4; p. 79, form. 6-9; p. 80, form. 14.

[10] COSTA et MONGE, *op. cit.*, t. II, p. 318, 2e col.

[11] P. GUIGUES, *op. cit.*, p. 78, form. 3.

[12] *Ibid.*, p. 78, form. 4.

corps, paralysie[1], tremblement[2], amollissement des membres[3], jaunisse[4], scrofule[5], éléphantiasis[6]. Aucun nom ne saurait donc mieux leur convenir que celui de *caputpurgia*.

CIX

(224) ⲟⲝⲩⲣⲟⲛ ⲉⲛⲁⲛⲟⲩϥ ⲕⲁⲗⲱⲥ ⲉϣⲱⲛⲉ ⲛⲓⲙ ⲉⲧϩⲛ̄ ⲛ̄ⲃⲁⲗ ⲁⲓⲧⲟⲕⲓⲙⲁⲍⲉ ⲙ̄ⲙⲟϥ ⲁⲓϭⲛ̄ ⲙ̄ⲙⲉ ⲙⲛ̄ ⲟⲩⲟⲛ (225) ⲉϥⲧⲉⲧⲱⲛ ⲉⲣⲟϥ ⲛⲁⲛⲟⲩϥ ⲡⲉϣⲏⲣⲉ ⲉⲕϣⲁⲛⲥⲙⲏⲛⲧϥ̄ ⲛⲁⲛⲟⲩϥ ⲡⲁⲣⲁ ⲡⲉϥϣⲓ ⲛ̄[ϩⲁϩ] (226) ⲛ̄ⲥⲟⲡ ⲉⲕϣⲁⲛⲥⲙ̄ⲛⲧϥ̄ ⲧⲉⲕϫⲟⲛⲧϥ̄ ⲟⲩⲭⲣⲏⲙⲁ ⲡⲉ ⲉⲕⲱ ⲙ̄ⲙⲟϥ ϩⲛ̄ ⲡⲉⲕⲧⲁⲙⲓⲟⲛ (227) ⲕⲁⲇⲙⲓⲁⲥ ⲑⲟⲩⲑⲓⲉ ⲥϯⲙⲉⲟⲥ ⲩⲥⲕⲣ̄ⲥⲁ ⲑⲱⲏⲑⲣ̄ ⲉⲣⲁⲕⲓ ⲝⲁϫ ⲛ̄ϳⲑⲫ ⲟⲩϣⲓ ⲕⲁⲧⲁ ⲛ̄ⲟⲩⲁ ⲛ̄ϩⲏⲧⲟⲩ (228) ⲑⲛⲟⲟⲩ ⲕⲁⲗⲱⲥ ϣⲗ̄ϣⲱⲗⲟⲩ ⲥⲧⲟⲟⲩ ⲉⲧⲉⲙϫⲁⲑ ⲧⲓ ⲡⲝⲁϫ ⲛ̄ϳⲑⲫ ⲉϫⲱⲟⲩ ⲑⲛⲟⲟⲩ ⲕⲁⲗⲱⲥ (229) ϣⲁⲛⲧⲉⲕⲛⲁⲩ ⲉⲡⲝⲁϫ ⲛ̄ϳⲑⲫ ⲁϥⲣ̄ⲁⲧⲟⲩⲱⲛ̄ϩ ⲉⲃⲟⲗ ⲉϥⲧⲱϩ ⲙⲛ̄ ⲛⲓⲡⲁϩⲣⲉ ⲧⲥⲟϥ ⲙⲟⲟⲩ ⲛ̄ⲏⲃⲟ≡ (230) ⲓⲥⲫⲣ̄≡ ⲉϥϳⲁⲝⲃⲇ ⲛ̄ⲙ̄ⲣ̄ ⲕ̄ⲁ ⲉⲕⲥⲱⲙ ⲛ̄ⲥⲱϥ ⲙ̄ⲙⲏⲛⲉ ⲙ̄ⲙⲏⲛⲉ ϣⲁⲛⲧⲉϥϫⲣⲟ ⲧⲉϥϣⲟⲟⲩⲉ (231) ϯ ⲟⲩⲕⲟⲩⲓ̈ ⲙ̄ⲙⲓⲥ̄ⲭ ⲉⲣⲟϥ ⲙⲛ̄ ⲟⲩⲕⲟⲩⲓ̈ ⲛ̄ⲕⲁⲫⲱⲣⲁ ⲑⲛⲟⲟⲩ ⲕⲁⲗⲱⲥ ϣⲁⲛⲧⲟⲩⲣ̄ϣⲁⲩ ⲧⲁⲁϥ (232) ⲉⲩⲉⲓⲧⲟⲥ ⲛ̄ⲁⲃⲁϭⲁⲉⲓⲛ ⲥⲓⲕⲏϩⲉ ⲙ̄ⲙⲟϥ ⲛ̄ⲧⲟⲧ̄ⲕ ϩⲱⲥ ⲭⲣⲏⲙⲁ ⲛⲁⲛⲟⲩϥ ⲛ̄ⲧⲟⲧ̄ⲧ ⲁⲛⲟⲕ ⲡⲁⲣⲁ ⲛ̄ⲭⲣⲏⲙⲁ (233) ⲧⲏⲣⲟⲩ ⲙ̄ⲡⲕⲁϩ ⲭⲣⲱ ⲉⲣⲟⲕ ⲙⲛ̄ ⲛⲁⲡⲉⲕⲏⲓ ⲙⲛ̄ ⲛⲉⲕⲥⲏⲛⲅⲉⲛⲏⲥ ⲙⲛ̄ ⲛⲉⲕⲣ̄ⲙⲁⲁⲩⲉⲓ ⲭⲣⲱ ⲛ̄ϣⲱⲣⲡ̄ (234) ⲙⲛ̄ ⲣⲟⲩϩⲉ ⲛ̄ⲍ̄ ⲛ̄ϩⲟⲟⲩ ⲕⲁⲧⲁ ⲉⲃⲟⲧ ⲉ̄ⲥ ⲅ̄ ⲛ̄ϩⲟⲟⲩ ⲕⲁⲧⲁ ⲉⲃⲟⲧ ⲁϥϫⲱⲕ

(224) Poudre très bonne pour toute maladie des yeux. Je l'ai expérimentée et je l'ai reconnue parfaite; elle n'a point (225) sa pareille en efficacité, ô mon fils. Si tu la prépares, (tu verras) qu'elle est précieuse nombre de fois au delà de son poids; (226) si tu la prépares, tu trouveras que c'est une richesse à conserver dans ton trésor. (227) Cadmie, tutie, antimoine, soufre jaune sublimé, mercure, même quantité de chaque. (228) Broie bien; tamise; verse dans un mortier; ajoute le mercure; triture bien (229) jusqu'à ce que tu voies le mercure disparaître, mêlé aux autres drogues. Arrose avec du jus de pulpe (230) acide de citron pendant vingt et un jours en mélangeant chaque jour,

(1) Costa et Monge, *Avicennæ arabum medicorum principis*, t. II, p. 318, 2e col.; P. Guigues, *Le livre de l'art du traitement*, p. 79, form. 5; p. 80, form. 14.
(2) Costa et Monge, *op. cit.*, t. II, p. 318, 2e col.
(3) *Ibid.*, t. II, p. 318, 2e col.
(4) P. Guigues, *op. cit.*, p. 79, form. 10.
(5) *Ibid.*, p. 80, form. 12.
(6) *Ibid.*, p. 80, form. 13.

jusqu'à ce que la matière durcisse et se dessèche. (231) Ajoute un peu de musc et un peu de camphre; broie bien, autant qu'il convient; mets (232) dans une fiole de verre. Garde(?) ce remède pour toi comme un bien précieux; il m'a été profitable plus que toutes les richesses (233) de la terre. Uses-en pour toi, pour les gens de ta maison, pour tes parents et pour tes voisins. Emploie matin (234) et soir pendant sept jours par mois ou (pendant) trois jours par mois. C'est fini.

Ligne 225 [1]. — ⲡⲁⲣⲁ, *παρά*.
Ligne 226 [2]. — ⲭⲣⲏⲙⲁ, *χρῆμα*.
Ligne 226 [3]. — ⲧⲁⲙⲓⲟⲛ, *ταμεῖον*.
Ligne 227 [4]. — ⲩⲥⲕⲣ̄ⲥⲁ ⲑⲱⲏⲑⲣ̄, ⲭⲓⲡⲣⲓⲑ ⲁⲥⲃⲁⲣ (ⲁⲥϥⲁⲣ) كبريت اصفر. Cf. ⲁⲗⲭⲓⲡⲣⲓⲧ[1], ⲁⲗⲭⲓⲡⲣⲓⲧ ⲉⲛⲁⲗⲁⲥⲃⲁⲣ[2].

Ligne 227 [5]. — ⲉⲣⲁⲕⲓ عَرَاقِى. J'ai indiqué plus haut (p. 139, form. XXXVII, 71, rem. 2) la signification de ce mot en même temps que celle de ⲭⲓⲡⲣⲓⲑ ⲁⲥⲃⲁⲣ ⲉⲣⲁⲕⲓ كبريت اصفر عراق.

Ligne 227 [6]. — ⲝⲁϫ ⲛ̄ϳⲑⲫ, ⲙⲟⲟⲩ ⲛ̄ϩⲁⲧ «eau d'argent», le mercure, ماء ورق, ماء ورق des alchimistes arabes[3]. ⲙⲟⲟⲩ ⲛ̄ϩⲁⲧ est la traduction littérale du grec *ὑδράργυρος* (*ὕδωρ ἄργυρος*). Cf. ⲁⲣⲁⲣⲅⲩⲣⲟⲛ · ⲍⲁⲛⲡⲁⲕⲟⲛ زيبق (*scala* n° 44, fol. 65, v°, 1re col., l. 20-21).

La synonymie établie par le lexique ṣa'îdique mérite de retenir l'attention.

On rencontre en effet, dans la *scala* bohaïrique, le mot ⲍⲁⲙⲡⲁⲕⲟⲛ, certainement de même origine que ⲍⲁⲛⲡⲁⲕⲟⲛ, suivi de la glose دهن زيبق[4] «huile de mercure, onguent mercuriel», ou دهن زنبق (Kircher, p. 192), que Kircher a rendue par «huile de Lis», mais qui devrait être traduite par «huile de Jasmin» (l'*oleum zambac* des alchimistes du moyen âge[5]), زنبق étant le nom du *Jasminum Sambac* L. M. Loret corrige زيبق, que porte le manuscrit du Patriarcat copte, en زنبق[6], conformément à la lecture de Kircher, en quoi il a peut-être raison. Le sens de دهن زنبق est établi de façon sûre par Ibn al-Baïṭâr (n° 916), ainsi que par 'Abd ar-Razzâq (p. ٨٩). Andrea Alpago, dans l'*Arabicorum nominum interpretatio* qui est jointe à la traduction des *Canons* d'Avicenne (t. II, p. 421), le précise en ces termes : «*Oleum zanbach* (sic) *apud vulgares arabicos est oleum liliorum alborum, tamen apud physicos peritos est oleum factum ex floribus iasimini*».

(1) L. Stern, *Fragment eines koptischen Tractates über Alchimie*, dans la *Zeitschrift*, t. XXIII (1885), p. 109 (IX, 20).
(2) *Ibid.*, p. 114 (XVII, 15-16).
(3) Voir M. Berthelot, *La chimie au moyen âge*, t. III, p. 19 et 75 du texte arabe.
(4) V. Loret, *Les livres III et IV de la* Scala magna *de Schams-ar-Riâsah*, dans les *Ann. du Serv. des antiq.*, t. I, p. 61, n° 323 *p*.
(5) Cf. M. Berthelot, *La chimie au moyen âge*, t. I, p. 111, § 15 et 16; p. 112, § 17.
(6) *Les livres III et IV de la* Scala magna *de Schams-ar-Riâsah*, dans les *Ann. du Serv. des antiq.*, t. I, p. 224, *s. v.*

Cependant, Berthelot émet un certain doute au sujet de la signification réelle de l'expression *oleum zambac*[1]. Il est hors de discussion que pour les médecins elle ait eu celle d'huile de Jasmin. Mais il n'est pas impossible non plus que les alchimistes lui aient donné une valeur particulière, ainsi qu'ils l'ont fait pour de nombreux termes, ou qu'il y ait eu, ce qui semble plus probable, à côté de l'huile de Jasmin, une autre matière du même nom et dérivée du mercure. La variante ⲍⲁⲙⲡⲁⲕⲟⲛ دهن زيبق fournie par le manuscrit du Patriarcat copte du Caire et l'équivalence ⲍⲁⲛⲡⲁⲕⲟⲛ-ⲁ̇ⲣⲁⲣⲅⲩⲣⲟⲛ (*ὑδράργυρος*) زيبق de la *scala* ṣaʿîdique sont de nature à le faire supposer. Stern, en outre, a relevé, dans le traité d'alchimie de Sohag, un mot ⲥⲁⲙⲡⲁⲕ[2], ⲥⲙⲡⲁⲕ[3], ayant le sens de «mercure» et pris comme synonyme de ⲥⲓⲡⲁⲕ[4], ⲥⲓⲡⲁⲅ[5], qui est la transcription exacte de زيبق. ⲥⲁⲙⲡⲁⲕ nous ramène à ⲍⲁⲛⲡⲁⲕⲟⲛ زيبق de la *scala* n° 44. Malheureusement, par une coïncidence fâcheuse, ⲍⲁⲛⲡⲁⲕⲟⲛ, dans ce texte, précède immédiatement la mention de l'huile de Jasmin. Des interversions ou des fautes de traduction s'étant parfois produites dans les gloses arabes des *scalæ*[6], on peut être tenté de soupçonner que tel est le cas ici. Le texte se présente ainsi :

ⲁ̇ⲣⲁⲣⲅⲩⲣⲟⲛ	زيبق	mercure.
ⲍⲁⲛⲡⲁⲕⲟⲛ	مثله	*ibid.*
ⲓⲁⲥⲙⲉⲗⲁⲓⲟⲛ	دهن ياسمين	huile de Jasmin.

Sa disposition rend l'erreur possible. Le scribe a pu, en effet, mal placer le mot مثله, le manuscrit qu'il a copié portant :

ⲁ̇ⲣⲁⲣⲅⲩⲣⲟⲛ	زيبق	mercure.
ⲍⲁⲛⲡⲁⲕⲟⲛ	دهن ياسمين	huile de Jasmin.
ⲓⲁⲥⲙⲉⲗⲁⲓⲟⲛ	مثله	*ibid.*

La présence du mot ⲥⲁⲙⲡⲁⲕ en variante de ⲥⲓⲡⲁⲕ, dans le traité d'alchimie, permet, je crois, d'écarter toute présomption d'erreur. ⲍⲁⲛⲡⲁⲕⲟⲛ est évidemment identique à ⲥⲁⲙⲡⲁⲕ. Il n'en diffère que par le changement du ⲥ en ⲍ, qui est normal dans la transcription du ز, et par l'adjonction de la désinence ⲟⲛ, fréquente pour les mots arabes incorporés dans la langue copte. Les deux formes ont une origine commune, زيبق. Le ⲙ (ⲛ) introduit dans la transcription copte a été sans doute appelé par le ⲡ et joue un rôle euphonique. Il se rencontre dans plusieurs formes grecques dérivées de l'arabe ou du persan, entre autres dans *συμπεσῖένε* سبستان (pers. سپستان) «Sébeste», *μπατιάμ* باديان «Fenouil», *μπερμπέρις* (*βέρϐερις*) انبرباريس «Épine-Vinette».

Lignes 229-230 [7]. — ⲛⲃⲟ≡ ⳩≡ ⲉϥϳⲗ︦ⲃⲁ, ⲃⲏⲗⲉ ϭⲓⲧⲣⲉ ⲉϥϩⲟⲙⲏϫ. ⲃⲏⲗⲉ, que nous trouvons écrit ⲃⲏⲗⲗⲉ dans plusieurs autres passages de notre papyrus (form. CXX, 254; CLXI, 317, et CXCVI, 362) et ⲃ̄ⲗⲗⲉ au manuscrit médical du Vatican (form. VI), est identique au bohaïrique ⲃⲓⲗⲟⲥ, traduit مخ dans la *scala magna* (Kircher, p. 170)[1]. Le sens en est tout à fait net : مخ signifie le cœur, l'intérieur d'une chose, le jaune de l'œuf et, souvent, par extension, tout ce qui est contenu dans sa coquille, l'*albumen* et le *vitellus*; c'est donc, parlant d'un fruit, sa chair, sa pulpe, le mésocarpe. Cette valeur ressort exactement dans notre traité, où ⲃⲏⲗⲗⲉ ⲛ̄ⲥⲟⲟⲩϩⲉ désigne le jaune d'œuf[2], par opposition à ⲙⲟⲟⲩ ⲛ̄ⲥⲟⲟⲩϩⲉ, qui est l'albumine[3]. Voyons maintenant comment ⲃⲏⲗⲉ doit être compris, se rapportant au citron. Les médecins grecs distinguent trois parties dans celui-ci : la partie acide (*τὸ ὀξὺ* ou *τὸ ἔνδον ὀξῶδες*) qui est au milieu (*κατὰ μέσον αὐτοῦ*), la partie qui entoure celle-ci et qui est «en quelque sorte sa chair» (*οἷον ἡ σὰρξ αὐτοῦ*), enfin l'enveloppe qui le recouvre extérieurement, l'écorce[4]. Avicenne (liv. II, p. ١٣٣) conçoit de la même manière la structure du citron, qu'il décompose en حامض (= *τὸ ὀξὺ*) pulpe acide, لحم (= *σάρξ*) chair, et قشر écorce, ce qui correspond à la pulpe, à la peau blanche et amère qui protège celle-ci et forme la seconde écorce du fruit, et au zeste qui constitue l'écorce extérieure. Ici, l'auteur du traité, comme dans maintes occasions, s'est rallié à la manière de voir des Grecs, également admise par les Arabes. ⲃⲏⲗⲉ ϭⲓⲧⲣⲉ ⲉϥϩⲟⲙⲏϫ est la traduction fidèle de l'expression *τὸ (τοῦ κίτρου) ἔνδον ὀξῶδες*[5] qui, nous venons de le montrer, était le nom de la pulpe acide qui occupe le centre du citron, *τὸ ὀξὺ κατὰ μέσον αὐτοῦ*. Cette portion du fruit est d'ailleurs la seule qui fournisse du suc en abondance. Le zeste et la seconde écorce en produisent en proportion si infime qu'on ne saurait l'utiliser pour la macération.

Ligne 232 [8]. — ⲥⲓⲕⲏϩⲉ. Ce mot est nouveau pour moi. Je l'interprète approximativement en tenant compte du sens général du contexte.

Ligne 233 [9]. — ⲥⲏⲛⲅⲉⲛⲏⲥ, *συγγενής*.

Ligne 233 [10]. — ⲣ̄ⲙ̄ⲗⲁⲩⲉⲓ, cf. ⲣ̄ⲙ̄ⲣⲁⲩⲏ *vicinus* (A. Peyron, *Lex. ling. copt.*, p. 175).

CX

(235) Ϣⲁ ⲉⲣⲉ ϩⲉⲛⲙⲓⲥ ⲛ̄ϩⲏⲧ̄ϥ̄ ϣⲁⲩⲙⲟⲩⲧⲉ ⲉⲣⲟⲟⲩ ϫⲉ ⲧⲙⲓⲥ (?) ϣⲟⲉⲓϣ ϫⲓ ⲛ̄ⲟⲩⲁⲛⲓⲅⲁⲙ ⲉϥⲟⲩⲱⲧ (236) ⲑⲛⲟⲟⲩ (*sic*) ϩⲓ ⲏⲣⲡ ⳩ ⲟⲩⲕⲁⲙⲉ ⲛⲁϥ ⲥⲉⲛⲁⲉⲓ ⲉⲡⲉⲥⲏⲧ ⲉ̄ⳋ ⲧⲉⲕⲧⲓ ⲡⲁⲛⲓⲕⲁⲙ ⲉⲩⲭⲉⲗⲗⲟⲥ ⲛ̄ⲥⲟⲩⲱ (237) ⲧⲉϥⲥⲱϥ ⲧⲉⲕⲕⲁⲡⲛⲓⲍⲉ ⲙ̄ⲙⲟϥ ⲛ̄ⲉⲗⲕⲟ ⲛ̄ⲛⲁⲙ ⲥⲉⲛⲁⲉⲓ ⲉⲡⲉⲥⲏⲧ ⲉ̄ⳋ ⲛ̄ⲅ ϫⲓ ⲛ̄ⲟⲩⲙⲉϩⲙⲟⲩϩⲉ (238) ⲙ̄ⲛ ⲟⲩⲉⲣⲱⲧⲉ ⲛ̄ⲉϩⲉ ⲙ̄ⲛ ⲟⲩⲉϥⲓⲱ ⳹ ⲟⲩⲁⲡⲟⲧ ⲛⲁϥ ⲛ̄ϩⲏⲧ̄ϥ̄ ⲛ̄ⳁ ⲅ̄ ⲡⲉⲥⲧⲟⲩ ⲛ̄ϣⲟⲣⲡ

(1) *La chimie au moyen âge*, t. I, p. 111, note 1.
(2) *Zeitschrift*, t. XXIII (1885), p. 107 (VII, 19).
(3) *Ibid.*, p. 115 (XVIII, 17).
(4) *Ibid.*, p. 107 (VII, 19 et *passim*).
(5) *Ibid.*, p. 111 (XVII, 15). Les traductions latines ont conservé les formes *çaïbac* (M. Berthelot, *op. cit.*, p. 217, § 158) et *çeuhac* (*op. cit.*, p. 226, § 201, et p. 227, § 203).
(6) J'en ai cité des exemples p. 76 et 172.

(1) L'édition de Kircher porte par erreur مخ.
(2) Voir form. CXX, 254.
(3) Voir form. LXI, 122; LXII, 122; LXIII, 123 et *passim*. Zoëga (*Cat. cod. copt.*, p. 627, note 13) rend ⲃ̄ⲗⲗⲉ par *albumen*.
(4) Galien, *De alim. facult.*, II, 37, t. VI, p. 618; Oribase, *Coll. méd.*, II, 64, t. I, p. 72; Siméon Seth, *De alim. facult.* (édit. Bogdanus, Paris, 1658), p. 52.
(5) Siméon Seth, *op. cit.*, p. 52.

(235) Quelqu'un qui a en lui des vers que l'on nomme vers poussière (?) : prends du vitriol bleu frais; (236) broie avec du vin; administre en suppositoire, les vers évacueront par le bas. — Ou bien mets le vitriol dans une décoction de blé; (237) fais boire au patient et fumige-le avec de l'écorce de tamaris; les vers évacueront par le bas. — Ou encore prends du pourpier, (238) du lait de vache et du miel; donnes-en une coupe au malade pendant trois jours. Fais cuire au préalable.

Ligne 235 [1]. — ⲙⲓⲥ doit être rapproché de ⲙⲓⲥⲓ حية, *serpens* (Kircher, p. 172), [hiéroglyphes] [(1)], et a ici le sens dérivé de «ver» qui était également attaché à son antécédent hiéroglyphique, ainsi qu'il résulte d'un texte du temple d'Edfou cité par Brugsch : [hiéroglyphes] [(2)] «le territoire de To-amit avec ses grains qui prospèrent sans vers» (= sans que les vers les attaquent). Le cas n'est du reste pas rare, dans la langue ancienne, du même mot appliqué à la fois au serpent et au ver. C'est ce qui s'est produit en particulier pour [hiéroglyphes] (ϩⲟϥ) et pour [hiéroglyphes] (ϫⲉⲧϥⲓ), qui paraissent dans les manuscrits médicaux avec la valeur de «ver» : [hiéroglyphes] (*Pap. méd. de Berlin*, I, 3; *Pap. Ebers*, XVII, 2; XX, 1), [hiéroglyphes] (*Pap. Ebers*, XX, 19-20). Le latin *serpens* prête à une remarque identique.

Le nom d'espèce ⲙⲓⲥ ϣⲟⲉⲓϣ est malaisé à déterminer en raison de la double signification de ϣⲟⲉⲓϣ : *contagium* et *pulvis*. Il peut être traduit à la fois par «ver de contagion», d'«infection», de «corruption», ou «ver poussière», dénominations également peu claires pour nous. Oribase, dans un paragraphe de la *Collection médicale* (VIII, 33; t. II, p. 245) relatif aux helminthes, dit que l'«on observe à l'extrémité des intestins une maladie de la nature suivante : il s'y forme certains petits animaux semblables aux vers de la chair en putréfaction et que l'on nomme *ascarides*». Il est possible que le ⲙⲓⲥ ϣⲟⲉⲓϣ, le «ver de corruption», soit à rapprocher de ces ascarides, à cause de sa ressemblance avec les vers qui se développent dans les chairs en décomposition. Mais ceci n'est qu'une hypothèse. Quant au «ver poussière», si l'on adopte le second sens, son nom viendrait probablement de la petite taille des parasites auxquels il était donné. Dans les deux cas, il ne peut être question, je pense, que de l'*Oxyuris vermicularis* ou *Ascaris vermicularis*.

Ligne 236 [2]. — ⲭⲉⲗⲗⲟⲥ, χυλός. Ordinairement, «suc, jus» de plantes obtenu par expression. Est ici synonyme d'ἀφέψημα «décoction», comme il l'est souvent dans les écrits des médecins grecs : χυλὸς πιτύρου, χυλὸς ἄρτου [(3)], χυλὸς πτισάνης [(4)], χυλὸς φακῆς [(5)], etc.

Ligne 237 [3]. — ⲕⲁⲡⲛⲓⲍⲉ, καπνίζειν.

(1) S. Levi, *Vocab. gerogl.*, t. III, p. 40. Τὸ δὲ ὄνομα τοῦ ὄφεως παρ' Αἰγυπτίοις ἐστὶ Μεισί, Horapollon, *Hierogl.*, I, 59.

(2) *Dictionn. hiérogl.*, suppl., t. VI, p. 726. Le mot [hiéroglyphes] n'est pas complètement certain ici. [hiéroglyphe] peut être le verbe «naître» comme semble le vouloir un texte parallèle (*loc. cit.*), où [hiéroglyphes] est remplacé par [hiéroglyphes] : [hiéroglyphes] «prospèrent sans produire de vers».

(3) Oribase, *Coll. méd.*, VIII, 24, § 13, t. II, p. 208.

(4) *Ibid.*, VIII, 24, § 25, t. II, p. 211.

(5) *Ibid.*, VIII, 25, § 8, t. II, p. 227.

CXI

(239) Ϩⲟⲙⲉⲟⲥ ⲉⲃⲣⲉϣϥ ⲑⲛⲟϥ ⲧⲉϥⲥⲱϥ ϩⲓ ⲑⲉⲣⲙⲱⲛ ϥ̄ⲛⲁⲕⲁⲃⲟⲗ ⲛ̄ⲛ̄ⲉϩⲉⲗⲙⲓⲥ

(239) Semblable : graine de laitue; broie-la; fais boire au malade avec de l'eau chaude, il vomira les vers.

Ligne 239 [1]. — ϣϥ, cf. ϣⲃ, form. VIII, 19. ⲡⲓϣⲃ الخس (Kircher, p. 196).

Ligne 239 [2]. — ⲑⲉⲣⲙⲱⲛ, θερμόν. Cf. l'expression copte correspondante, ⲧⲥⲟⲟⲩ ϩⲓ ⲥⲉⲗϩⲱ, de la formule CLXIX, 328.

Ligne 239 [3]. — ϩⲉⲗⲙⲓⲥ, ἕλμις.

CXII

(240) Ϩⲟⲙⲉⲟⲥ ⲕⲁⲗⲗⲁⲑⲁⲛⲑ ⳁ ⲁ̄ ⲁⲗⲗⲱⲏⲥ ⳅ ⲅ̄ ⲑⲛⲟⲟⲩ ⲟⲩⲟϣⲙⲟⲩ ϩⲓ ⲙⲟⲟⲩ ⲛ̄ϩⲧⲓⲧ ⲗⲁⲩ ⲛ̄ⲛⲟϭ ⲛ̄ⲕⲗ ⳨ ⲅ̄ ⲛⲁϥ ⲉϥⲛⲁⲛⲕⲟⲧⲉ

(240) Semblable : vitriol bleu une obole, aloès trois drachmes [(1)]; broie-les; malaxe avec du suc d'oignon; fais un grand collyre; administres-en trois au malade lorsqu'il se couchera.

Ligne 240 [1]. — ⲕⲁⲗⲗⲁⲑⲁⲛⲑ est écrit pour ⲕⲁⲗⲗⲁⲕⲁⲛⲑ, χαλκάνθος. Pour la mutation du ⲕ en ⲑ, voir plus haut, p. 35.

Ligne 240 [2]. — ⲛⲟϭ ⲛ̄ⲕⲗ «grand collyre», a ici le sens du grec κολλύριον ὁλόκληρον «collyre entier», c'est-à-dire de collyre que l'on appliquait contre l'utérus ou que l'on introduisait dans les cavités naturelles du corps [(2)]. Pourtant, comme je l'ai montré précédemment (p. 66), la ressemblance n'existe que dans la forme donnée au médicament. L'épithète ⲛⲟϭ n'identifie en rien ⲛⲟϭ ⲛ̄ⲕⲗ avec l'expression grecque, car elle se trouve appliquée ailleurs à un collyre pour les yeux (form. CXXII, 257), ce qu'Oribase appelait le «collyre proprement dit», et à un emplâtre (form. CXVII, 248). Voir form. CX, pour l'emploi du suppositoire contre les vers intestinaux et, form. XXIV, la note sur le mot ⲕⲏⲗⲙⲉ (p. 124).

Ligne 240 [3]. — ϩⲧⲓⲧ. Le sens de ce mot n'est pas absolument sûr ici. Les lexiques le traduisent en effet de diverses façons. La *scala* ṣa'īdique le rend par بصل «Oignon», mais elle lui donne comme synonymes ⲉⲙϫⲟⲗ «Oignon», ⲕⲟⲗⲙⲉⲥⲓⲟⲥ «Oignon» [(3)], ⲕⲣⲁⲙⲃⲏ «Chou»,

(1) Pour les sigles ⳁ et ⳅ, voir § IX, p. 49-50.

(2) On trouvera la description de ce médicament dans Oribase, *Coll. méd.*, X, 23, t. II, p. 432.

(3) Je n'ai pas retrouvé la forme originelle du mot ⲕⲟⲗⲙⲉⲥⲓⲟⲥ, écrit ⲅⲟⲣⲙⲉⲥⲓ dans la *scala* n° 43, fol. 57, r°, l. 7, où il est rendu, ainsi que ⲅⲏⲗⲓⲁ, par بصل «Oignon». ⲅⲏⲗⲓⲁ répond au pluriel grec γήτειa, γήθυα «Ciboules».

ⲕⲣⲟⲙⲉⲧⲓⲁ «petit Oignon»[1], ⲅⲏⲗⲓⲁ «Ciboule» (*scala* n° 44, fol. 82, r°, 1re col., l. 10-12). Il semblerait donc que l'équivalence ⲕⲣⲁⲙⲃⲏ (*κράμϐη*) «Chou» ait été introduite par erreur dans cette liste, car le même terme reparaît ailleurs dans le manuscrit sous les orthographes ⲕⲣⲁⲙⲃⲏ (fol. 81, v°, 1re col., l. 15, cf. *scala* n° 43, fol. 56, r°, l. 12) et ⲅⲣⲁⲙⲃⲏ (*ibid.*, fol. 82, v°, 1re col., l. 15, cf. *scala* n° 43, fol. 58, r°, l. 16) exactement traduit cette fois par كرنب, comme il l'est également dans le lexique bohaïrique (ⲕⲣⲁⲙⲃⲉ قرنب (*sic*), pour كرنب[2], Kircher, p. 183). L'Oignon y porte également son nom grec ⲕⲣⲟⲙⲙⲩⲱⲛ (*κρόμμυον*) بصل (fol. 82, v°, 2e col., l. 2). Pourtant, l'on ne peut conclure en toute certitude à une erreur, car la *scala* bohaïrique interprète de son côté ϩⲧⲓⲧ par سلق «Blette» (Kircher, p. 195), d'où il ressort nettement que ce terme a eu des valeurs distinctes. Celle de «Oignon» serait en apparence la plus fréquente. Je l'ai adoptée dans le cas présent parce que pendant longtemps l'Oignon fut employé comme vermifuge; mais Dioscoride (*Euporistes*, II, 67), d'autre part, recommande le suc de Chou cru (*κράμϐης ὠμῆς χυλός*) contre les ascarides, ce qui rend le choix difficile. Le ϩⲧⲓⲧ reparaît dans trois autres formules (CXXVI, 263, CCXII, 382, et CCXXX, 419), dans la composition d'un emplâtre et pour le traitement d'un abcès de l'urètre et d'un cas d'omphacèle infantile, sans qu'il soit possible de l'identifier autrement que par hypothèse.

CXIII

(241) ϢⲀ ⲈⲢⲈ ⲚⲈϤⲂⲀⲖ Ⲟ̄ Ⲛ̄ϨⲀⲖⲞⲤⲦⲈⲚ ⲤⲒϢ Ⲛ̄ⲞⲐⲎⲂⲰ ⲠⲐⲌ☰ ⲈϤⲒⲰ Ⲛ̄ⲚⲞⲨϨⲈ ⲘⲞⲞⲨ Ⲛ̄ϪⲐⲌⲐⲞ ⲦⲀϨⲞⲨ ⲘⲚ̄ ⲚⲈⲨⲈⲢⲎⲨ ⲬⲢⲰ

(241) Quelqu'un dont les yeux sont atteints d'obscurcissement : fiel de labis noir, rob de sycomore, eau de fenouil; mélange; emploie.

Ligne 241 [1]. — ⲟⲑⲏⲃⲱ ⲡⲑⲍ☰, ⲗⲁⲃⲏⲥ ⲕⲁⲙⲉ. Nom du *Cyprinus niloticus* L., لَبِيس, qui a été décrit en détail par Isidore Geoffroy Saint-Hilaire[3]. C'est le poisson *ἀλάϐης*, *ἀλλάϐης*, signalé par Strabon (XVII, 2, 4) parmi les nombreuses espèces qui vivent dans le Nil, l'*alabeta* dont parle également Pline (V, 10, 1), et que l'on a identifié à tort avec le *Gadus lota* L. et le *Petromyzon fluviatilis* L. M. Loret a fort judicieusement reconnu le nom du Cyprin lébis

[1] ⲕⲣⲟⲙⲉⲧⲓⲁ ne répond pas au grec *κρόμμυον* comme on l'a dit (A. Peyron, *Lex. ling. copt.*, p. 373; V. Loret, *La flore pharaonique*, 2e édit., p. 36, n° 42). C'est le pluriel *κρομμύδια* du diminutif *κρομμύδιον* «petit Oignon». Le mot ⲅⲏⲗⲓⲁ qui suit est d'ailleurs de même le pluriel de *γήτειον*, *γήθυον*. On remarquera toutefois que la *scala* n° 43, fol. 57, r°, l. 9, fournit une forme ⲅⲣⲱⲙⲏⲧⲓⲁ, traduite par بصل الفار «Oignon de rat», Scille (*σκίλλα*), qui est évidemment une variante de ⲕⲣⲟⲙⲉⲧⲓⲁ. Si le rapprochement est exact, le mot grec aurait été détourné de son sens primitif, car la bulbe de Scille est très volumineuse et son nom ne pourrait être rattaché étymologiquement à *κρομμύδιον*.

[2] L'orthographe régulière figure dans le manuscrit du Patriarcat copte du Caire, cf. V. Loret, *Les livres III et IV de la* Scala magna *de Schams-ar-Riâsah*, dans les *Ann. du Serv. des antiq.*, t. I, p. 58, n° 163.

[3] *Description de l'Égypte* (édit. Panckoucke), t. XXIV, p. 281 et seq. Forskål en avait déjà indiqué avant lui, sommairement, les caractères généraux (*Descr. anim.*, n° 104).

dans l'hiéroglyphique [hiéroglyphes][1], forme qui s'est conservée dans le copte ⲗⲉⲓϥⲓ لبيس (Kircher, p. 170). Le *labis* noir, [démotique], est mentionné au papyrus magique de Londres-Leyde (IX, 9).

L'égyptien [hiéroglyphes] a dû passer au grec sous une première forme **λαϐης*[2], que l'on retrouve à la fois dans le démotique *lbs* cité plus haut et dans l'arabe لبيس. L'orthographe ⲗⲁⲃⲏⲥ qui figure dans notre traité copie l'une de ces formes dérivées.

Il n'est peut-être pas sans intérêt de rappeler ici une tradition recueillie par Maqrîzî (édit. G. Wiet, t. I, p. 284; trad. Bouriant, p. 188), suivant laquelle le *labîs*, de même que le *bolṭî* (بلطى), n'aurait commencé à paraître dans le Nil que sous le khalifat d'Al-ʿAzîz billâh Nazâr ibn al-Moʿizz lidîn Allâh, et l'auteur ajoute que c'est probablement un poisson de mer qui entre dans l'eau douce. Cette observation s'accorderait mal avec le dire de Strabon, qui considère l'*ἀλλάϐης* comme un poisson spécialement nilotique. L'unique texte indigène où il soit fait mention du [hiéroglyphes], le Papyrus Anastasi I (XV, 8), semble donner raison, au contraire, à l'historien arabe, du moins d'une façon générale. Il signale la présence de ce poisson dans le nord-est du Delta, c'est-à-dire dans une région soumise surtout au régime maritime. Il précise même le lieu où on le rencontre : [hiéroglyphes]. Malheureusement, le sens du mot [hiéroglyphes], qui est d'apparence sémitique, n'est pas connu. Il est possible qu'il ait désigné l'un des petits lacs salés qui jalonnaient la frontière orientale de l'Égypte entre le rivage méditerranéen et les lacs amers. Mais ce n'est là qu'une conjecture dont il n'est pas permis de tirer des conclusions définitives.

Ligne 241 [2]. — ⲉϥⲓⲱ ⲛ̄ⲛⲟⲩϩⲉ. Le mot ⲉϥⲓⲱ a ici le sens de «rob», ainsi que je l'ai établi pour un autre passage du manuscrit (form. CCXVI, 390), au sujet du ⲉⲃⲓⲱ ⲛ̄ⲃⲏⲛⲛⲉ «miel (rob) de dattes». At-Tamîmy, dans le *Moršed*, dit que le rob de Sycomore se fabriquait avec la figue de Sycomore nommée *balmy* (بلمى)[3]. ʿAbd al-Laṭîf indique comment on le prépare : «On fait cuire le fruit dans l'eau jusqu'à ce qu'il ait déposé ses principes; après quoi l'on fait cuire cette eau avec du sucre jusqu'à ce qu'elle prenne et forme comme une gelée; alors, on la retire du feu»[4]. Suivant At-Tamîmy, on ajoutait, au moment de la cuisson, un peu de gomme adragante et quantité égale de gomme arabique, et on laissait réduire jusqu'à consistance du miel[5].

Ligne 241 [3]. — ϫⲑⲍⲑⲟ, ϣⲁⲙⲁⲗ (ϣⲁⲙⲁⲣ).

CXIV

(242) ϢⲘⲀϪⲈ ⲈϤⲦⲒⲔⲔⲀⲤ ⲠⲀⲢⲀ ⲠϢⲒ ⲞⲠⲒⲞⲚ ⲔⲎⲚⲚⲈ Ⲛ̄ⲌⲐⲐⲰ☰ ⲈⲢⲰⲦⲈ ⲂⲞⲖⲞⲨ ⲈⲂⲞⲖ ⲘⲚ̄ ⲚⲈⲨⲈⲢⲎⲨ (243) ⲐⲘⲞⲞⲨ ϯ ⲈⲠⲘⲀϪⲈ

[1] *Zeitschrift*, t. XXX (1892), p. 26.

[2] Peut-être est-ce la même que *λεϐίας*, rapprochée du démotique *lbs* par M. Griffith (*The demotic magical papyrus of London and Leiden*, p. 68, note), mais cela me paraît fort douteux. Le *λεϐίας* doit, en effet, être distingué de l'*ἀλάϐης*, et n'est pas, comme ce dernier, un poisson particulier à l'Égypte.

[3] *Apud* Ibn al-Baïṭâr, n° 509; cf. S. de Sacy, *Relation de l'Égypte par Abd-Allatif*, p. 85.

[4] S. de Sacy, *op. cit.*, p. 20.

[5] Ibn al-Baïṭâr, n° 509.

ϥⲛⲁⲗⲟ ⲛ̄ⲧⲉⲩⲛⲟⲩ ⲁⲗⲗⲁ ⲛ̄ⲡⲣ̄ϯⲡⲁϩⲣⲉ ⲉⲣⲱⲙⲉ ϣⲁⲛⲧⲉⲕϫⲓ ⲛ̄ⲡⲉⲕⲃⲉⲕⲉ

(242) Oreille qui souffre à l'excès : opium, graisse de veau, lait; fais-les fondre ensemble; (243) fais chauffer; applique à l'oreille, la douleur cessera sur-le-champ. Mais n'administre le remède à l'homme que lorsque tu auras pris ton salaire.

Ligne 242 [1]. — ⲡⲁⲣⲁ ⲡϣⲓ, litt. : «outre la mesure», *παρ' ὃ δεῖ*, *πέρα τοῦ μετρίου*.
Ligne 242 [2]. — ⲍⲑⲟⲱ≡, ⲙⲁⲁⲥⲉ.

CXV

(244) Ⲩ̄ⲛ̄ⲡⲣⲁⲥⲧⲣⲟⲛ ⲉⲧⲃⲉ ϯⲕⲕⲁⲥ ⲛⲓⲙ ⲡⲓⲧⲏⲛⲏⲥ ⋔ ⲁ̄ ⲭⲭ ⳨ ⲗ̄ ⲁⲗⲧⲕⲁⲥ ⲙ̄ⲙⲁⲥⲉ ⳨ ⲓ̄ⲋ̄ ⲡⲃⲱⲱⲱ≡ (245) ⲛ̄ⲟⲋⲟ ⳨ ⲃ̄ ⲡⲉⲩⲣⲱϣⲉ ⲛ̄ϩⲏⲙ̄ϫ̄ ⲡⲁⲥⲧⲟⲩ ϩ̄ⲛ ⲟⲩϭⲁⲗⲁϩ̄ⲧ̄ ⲛ̄ⲃⲣⲣⲉ ⲭⲣⲱ ⲉⲣⲟⲟⲩ ϣⲁⲩⲗⲟ

(244) Emplâtre pour une douleur quelconque : résine de pin une livre[1], verdet une drachme, moelle de veau seize drachmes, graisse (245) de porc deux drachmes, quantité suffisante de vinaigre; fais cuire dans une marmite neuve; emploie; les douleurs disparaîtront.

Ligne 244 [1]. — ⲡⲓⲧⲏⲛⲏⲥ, *πιτυΐνη*. Zoëga[2] suppose que la variante ⲡⲉϯⲛⲏⲥ du manuscrit du Vatican (form. I) est une faute pour ⲣⲉϯⲛⲏⲥ. Cette forme est cependant correcte, comme le montre le papyrus de l'Institut français du Caire, où ⲡⲓⲧⲏⲛⲏⲥ se rencontre plusieurs fois (form. CXVIII, 250; CLXXXVII, 350). Zoëga a été sans doute trompé par le fait que, dans la formule précitée, le mot ⲣⲉϯⲛⲏⲥ est substitué une fois à ⲡⲉϯⲛⲏⲥ.
Lignes 244-245 [2]. — ⲡⲃⲱⲱⲱ≡ ⲛ̄ⲟⲋⲟ, ⲕⲏⲛⲛⲉ ⲛ̄ⲁⲓⲁ (ⲣⲓⲣ).

CXVI

(246) Ⲩ̄ⲛ̄ⲡⲗⲁⲥⲧⲣⲟⲛ ⲉⲧⲃⲉ ⲛⲉϣⲱ ⲁⲗⲟⲥ ⲁⲙⲙⲱⲛⲓⲁⲕⲟⲩ ↄ ⲏ̄ ⲗⲩⲑⲁⲗⲅⲩⲣⲟⲛ ↄ ⲇ̄ ⲥⲧⲉⲡⲧⲉⲣⲓⲁⲥ ↄ ⲓ̄ⲉ̄ (247) ⲟⲩⲗⲁⲕ ⲛ̄ⲛⲉϩ ⲙⲉ ⲡⲉⲥⲧⲟⲩ ⲕⲁⲗⲱⲥ ϣⲁⲛⲧⲉⲩⲥⲏⲛϩⲓⲥⲧⲁ ⲭⲣⲱ ◎

(246) Emplâtre pour l'éruption vésiculeuse[3] : sel ammoniac huit oboles, litharge quatre oboles, alun quinze oboles, (247) un cotyle d'huile fine; fais bien cuire jusqu'à consistance convenable; emploie.

[1] Pour ce sigle, voir § IX, p. 48.
[2] *Cat. cod. copt.*, p. 626, note 2.
[3] Voir p. 109, form. XX, 43, rem. 3.

Ligne 246 [1]. — ⲁⲗⲟⲥ ⲁⲙⲙⲱⲛⲓⲁⲕⲟⲩ, *ἅλς ἀμμωνιακός*.
Ligne 246 [2]. — ⲗⲩⲑⲁⲗⲅⲩⲣⲟⲛ, *λιθαργύρος*.
Ligne 247 [3]. — ⲗⲁⲕ, cf. ⲗⲟⲕ, *κοτύλη*, [démotique], *Papyrus magique de Londres-Leyde*, X, 11; XII, 2 et *passim*. Voir plus haut, p. 50, § IX.

CXVII

(248) Ⲩ̄ⲛⲟϭ ⲛ̄ⲡⲁϩⲣⲉ ⲉⲓⲣ̄ϩⲱⲃ ⲛ̄ϩⲏⲧ̄ⲥ̄ ⲁⲛⲟⲕ ⲙ̄ⲛ ⲡⲁⲉⲓⲱⲧ ⲕⲁⲗⲁⲫⲱⲛⲓⲁⲥ ⳨ ⲋ̄ ⲕⲓⲕⲓⲥ ⳨ ⲃ̄ (249) ⲕⲩⲣⲟⲩ ⳨ ⲁ̄ↄ̄ ⲛⲉϩ ⲛ̄ⲥⲓⲙ ⲡⲁⲥⲧⲟⲩ ⲛ̄ⲅ̄ ⲭⲣⲱ ◎

(248) Grand remède auquel j'ai travaillé moi-même, avec mon père : colophane six drachmes, ricin deux drachmes, (249) cire une drachme 1/2, huile de raifort; fais cuire; emploie.

Ligne 249 [1]. — ⲕⲩⲣⲟⲩ, *κηρός*. La nature des substances qui entrent dans la composition de ce remède montre qu'il s'agit d'un emplâtre.
Ligne 249 [2]. — ⲛⲉϩ ⲛ̄ⲥⲓⲙ, cf. [démotique], *Pap. mag. de Londres-Leyde*, XX, 21; XXVIII, 11. Le mot ⲥⲓⲙ paraît sous deux sens en copte. La *scala* bohaïrique lui donne celui de «fourrage, herbe, légumes» الكلا، البقولات (Kircher, p. 180), qui se retrouve dans l'ancien égyptien [hiéroglyphes], [hiéroglyphes]. Les vieux textes médicaux ne lui connaissent, il semble, que celui-là[1]. C'est également la seule valeur sous laquelle on le rencontre dans les textes bibliques[2]. Par contre, il est rendu par فجل «Rave» dans le lexique ṣa'îdique (*scalæ* n°s 43, fol. 57, v°, l. 5, et 44, fol. 82, r°, 2e col., l. 11), qui lui donne pour synonymes ⲣⲉⲫⲁⲛⲟⲛ (*ῥάφανος*), ⲣⲉⲫⲁⲛⲓⲇⲓⲁ (*ῥαφανίδιον*), ⲣⲉⲡⲁⲛⲧ, ⲣⲉⲫⲁⲇⲓⲛ. Zoëga[3] a traduit ⲛⲉϩ ⲛ̄ⲥⲓⲙ par *oleum raphani*, de même que Maspero l'a fait pour la forme démotique précitée[4], et ils ont eu évidemment raison.

L'huile de Raifort, *ῥαφανέλαιον*, est mentionnée par Dioscoride (I, 37), qui, après avoir indiqué ses emplois en médecine, rapporte que les Égyptiens s'en servaient pour cuire leurs aliments. Pline (XXIII, 49, 1) la signale également. Le même auteur parle encore (*loc. cit.*) d'une certaine *oleum herbaceum* dans laquelle Littré a vu une «huile herbacée», c'est-à-dire «faite de certaines herbes». Suivant l'un des sens donnés à ⲥⲓⲙ, on pourrait croire qu'elle correspond au ⲛⲉϩ ⲛ̄ⲥⲓⲙ. Mais l'explication fournie par Littré n'est pas exacte. *Herbaceus* signifie «qui a la couleur de l'herbe, qui est vert», et non «fait avec des herbes».

[1] *Pap. Ebers*, XXXVI, 10; XXXVII, 13; XXXVIII, 6; *Pap. Hearst*, III, 4; *Pap. méd. de Londres*, VIII, 6.
[2] *Genèse*, I, 21, 29; IX, 1; *Exode*, IX, 25; *Deut.*, XXXII, 2.
[3] *Cat. cod. copt.*, p. 629.
[4] *Études démotiques*, dans le *Rec. de trav.*, t. I, p. 39.

CXVIII

(250) ⲞⲚ̄ⲠⲢⲀⲤⲦⲀⲞⲚ Ⲛ̄ⲠⲀⲤⲒⲔⲎ ⲔⲀⲒ ⲠⲞⲦⲀⲔⲢ̄ ∫ ⲖⲒⲐ[ⲀⲖ]ⲔⲨⲢⲞⲚ ⳽ Ⲣ̄ ⲀⲖⲞⲤ ⳽ Ⲣ̄ ⲠⲒⲦⲎⲚⲤ̄ ⳽ Ⲓⲋ̄ ⲀⲤⲪⲀⲖⲦⲞⲚ ⳽ Ⲕ̄ ⲈⲖⲈⲞⲨ ⲬⲢⲰ

(250) Emplâtre . . . . et . . . . : lith[ar]ge cent oboles, sel cent oboles, résine de pin seize oboles, bitume vingt oboles, huile; emploie.

Ligne 250 [1]. — ⲠⲀⲤⲒⲔⲎ, ⲠⲞⲦⲀⲔⲢ̄. Le sens de ces deux mots m'échappe, ainsi que celui du signe qui les accompagne.

Ligne 250 [2]. — ⲀⲤⲪⲀⲖⲦⲞⲚ, *ἄσφαλτον*.

Ligne 250 [3]. — ⲈⲖⲈⲞⲨ, *ἔλαιον*.

CXIX

(251) ⲞⲚ̄ⲠⲖⲀⲤⲦⲢⲞⲚ Ⲛ̄ⲬⲰⲢⲀ ⲈⲤⲘⲞⲨϨ ⲈⲤⲔⲀϨⲔ̄ ⲨⲞⲤ ⳾ Ⲏ̄ ⲬⲀⲖⲔⲞⲤ ⳾ Ⲏ̄ ⲖⲈⲠⲒⲦⲞⲤ ⲬⲀⲖⲔⲞⲨ ⳾ Ⲏ̄ ⲔⲨⲢⲞⲨ ⳾ Ⲏ̄ (252) ⲖⲒⲂⲀⲚⲞⲤ ⳾ Ⲏ̄ ⲤⲚⲀⲨ Ⲛ̄ⲞⲨⲞⲐ Ⲛ̄ⲚⲈϨ Ⲛ̄ⲞⲨⲎⲢⲦ̄ ⲠⲈⲤⲦⲞⲨ ⲘⲚ̄ ⲠⲘⲞⲨⲢ̄Ϩ ⲐⲚⲰ ⲚⲈⲦϢⲞⲞⲨⲈ ϨⲒ ⲦⲈⲘϪⲀⲐ (253) ⲠⲀϨⲦⲞⲨ ⲈϪⲰⲞⲨ ⲬⲢⲰ

(251) Emplâtre du pays caustique et résolutif : verdet huit drachmes, cuivre huit drachmes, battitures de cuivre huit drachmes, cire huit drachmes, (252) encens huit drachmes, deux cuillerées[1] d'huile de roses; fais cuire l'huile de roses avec la cire; broie les matières sèches dans un mortier; (253) verse-les sur l'huile et la cire[2]; emploie.

Nous avons déjà rencontré, form. LXVII (p. 174), une autre recette d'« emplâtre du pays » (emplâtre égyptien). Le mode de préparation en est identique[3]. Il est exposé ici en termes plus concis. C'est celui que les médecins grecs indiquent pour les emplâtres renfermant du cuivre ou des oxydes de cuivre. Cf. Oribase, *Synopsis*, II, 61, t. V, p. 88-90.

Ligne 251. — ⲨⲞⲤ, *ἰός*.

CXX

(254) ⲞϪⲈⲢϨⲞϤ ⲔⲀⲦⲘⲒⲀⲤ ⲚⲈϨ ⲘⲈ Ⲃ̄ⲖⲖⲈ Ⲛ̄ⲰⲖⲀϪ⳿Ⲋ≡ ⲐⲚⲞⲞⲨ ⲘⲚ̄ ⲚⲈⲨⲈⲢⲎⲨ ϢⲀⲚⲦⲈⲨⲤⲈⲚϨⲒⲤⲦⲀ ⲬⲢⲰ Ⲛ̄ⲞⲨⲘⲎϨ Ⲛ̄ϨⲂⲞⲨⲒ

(1) Voir § IX, p. 50.

(2) Litt. : « deux cuillerées d'huile de roses; cuis elles avec la cire; triture les matières sèches (= verdet, cuivre, etc.) dans un mortier; verse elles sur elles (= l'huile et la cire) ».

(3) Voir également form. XX (p. 105), où les manipulations sont décrites avec un peu plus de clarté.

(254) *Djerhof* : cadmie, huile fine, jaune d'œuf; broie-les ensemble jusqu'à consistance; emploie avec une plume d'ibis.

Ligne 254 [1]. — ϪⲈⲢϨⲞϤ. Ce mot m'est inconnu, et la teneur de la formule ne permet pas d'en découvrir le sens. La manière dont le médicament est administré laisse pourtant supposer que c'est le nom d'une maladie siégeant dans l'une des cavités naturelles du corps et que l'on traitait par les injections. Nous trouvons à la formule CCXII, relative aux soins à donner pour un abcès de l'urètre, la même mention de l'emploi d'un tuyau de plume d'ibis : ϯ ⲈⲢⲞⲞⲨ Ⲛ̄ⲞⲨⲘⲎϨⲈ Ⲛ̄ϨⲂⲞⲨⲒ. Il ne peut s'agir là que d'une injection ou encore de l'application d'une sonde ou d'une bougie médicamenteuse formée d'un tuyau de plume chargé d'une composition de consistance pâteuse. Oribase prescrit pour les affections urétrales l'usage de sondes de cette nature[1].

Les médecins de l'Égypte antique se servaient aussi de tuyaux de plumes pour injecter les substances médicamenteuses : (*Pap. Ebers*, LVI, 14-15).

Ligne 254 [2]. — Ⲃ̄ⲖⲖⲈ Ⲛ̄ⲰⲖⲀϪ⳿Ⲋ≡, Ⲃ̄ⲖⲖⲈ Ⲛ̄ⲤⲞⲞⲨϨⲈ. Le Ⲃ̄ⲖⲖⲈ[2] Ⲛ̄ⲤⲞⲞⲨϨⲈ serait, suivant Zoëga[3], le « blanc d'œuf ». Cela est complètement inexact. J'ai fixé plus haut (p. 232, form. CIX, 229, rem. 7) le sens du mot Ⲃ̄ⲖⲖⲈ, ⲂⲎⲖⲖⲈ, à propos de l'expression ⲂⲎⲖⲖⲈ ϬⲒⲦⲢⲈ, et j'ai montré qu'il répond à celui de l'arabe مح qui, dans la *scala* bohaïrique, traduit ⲂⲒⲖⲞⲤ[4], variante dialectale de Ⲃ̄ⲖⲖⲈ. مح signifie l'intérieur d'une chose, sa partie la meilleure, la pulpe d'un fruit; ici, le jaune d'œuf, appelé parfois sa « moelle », مخ, par Avicenne (liv. II, p. ١٤٣). Dans quelques occasions, il est vrai, ce terme s'applique à la totalité de la matière incluse dans la coquille de l'œuf; mais ce n'est pas le cas de Ⲃ̄ⲖⲖⲈ, dans notre manuscrit du moins. L'œuf y est mentionné de trois façons différentes : 1° ⲤⲞⲞⲨϨⲈ, sans autre indication, lorsqu'il s'agit de l'œuf complet, c'est-à-dire du blanc et du jaune réunis; 2° ⲘⲞⲞⲨ Ⲛ̄ⲤⲞⲞⲨϨⲈ, littéralement « eau d'œuf », pour désigner l'albumen; 3° Ⲃ̄ⲖⲖⲈ Ⲛ̄ⲤⲞⲞⲨϨⲈ, où nous devons nécessairement voir le vitellus. Au reste, si l'on conservait le moindre doute sur la valeur de Ⲃ̄ⲖⲖⲈ, il serait levé par la formule CXCVI : ⲞⲨⲂⲖⲖ ⲈϤⲂⲀⲤⲀⲚⲒⲌⲈ ⲔⲀⲖⲞⲤ ⲈϤⲞ Ⲛ̄ϨⲢⲈⲨⲘⲀ ⲞⲨⲀⲢⲦ̄ ⲔⲢⲞⲔⲞⲨ ⲂⲖⲖⲈ Ⲛ̄ⲤⲞⲞⲨϨⲈ Ⲛ̄ⲦⲈ ⲠⲈϨⲞⲞⲨ ⲚⲈϨ ⲚϨⲢⲞϯⲚⲞⲚ ⲐⲚⲞⲞⲨ ϯ ⲈϪⲰⲞⲨ ϢⲀⲨⲖⲞ ⲈⲨⲂ[ⲀⲤⲀⲚⲒⲌⲈ] « œil qui souffre la torture par suite d'une fluxion : rose, safran, jaune d'œuf du jour, huile de roses; pile; applique sur les (yeux), ils cesseront de souffrir ». Or, Avicenne (liv. II, p. ١٤٤), parlant des propriétés médicinales de l'œuf, s'exprime ainsi : صفرته مع الزعفران ودهن الورد ينفع جدا من ضربان العين « son jaune, avec le safran et de l'huile de roses, est très utile contre les douleurs des yeux ». La parfaite corrélation qui existe entre le dire du médecin arabe et la médication formulée par notre auteur établit nettement que Ⲃ̄ⲖⲖⲈ Ⲛ̄ⲤⲞⲞⲨϨⲈ correspond à مح البيض.

Ligne 254 [3]. — ⲘⲎϨ Ⲛ̄ϨⲂⲞⲨⲒ. Le premier de ces mots est écrit ⲘⲎϨⲈ à la formule CCXII, 383 : ⲘⲎϨⲈ Ⲛ̄ϨⲂⲞⲨⲒ. Il se rencontre dans un texte publié par Zoëga[5] avec le sens

(1) *Coll. méd.*, L, 9, § 9; t. IV, p. 473.

(2) Var. : ⲂⲎⲖⲖⲈ, form. CLXI, 317.

(3) *Cat. cod. copt.*, p. 627, note 13.

(4) Ce mot n'a pas été recueilli par Peyron, sans doute à cause de sa consonance grecque.

(5) *Cat. cod. copt.*, p. 659.

de «plume» : ΕΙΟΥΕϢ ΤΑΜΙΕ ΝΕΙϹΑΤⲰ ΕΒΟΛϨΝ ϨΕΝΜΗϨΕ «je veux confectionner ces éventails avec des plumes». Cf. ΜΕϨΕ ريشة (*scala* n° 44, fol. 56, v°, 1ʳᵉ col., l. 23), [hiéroglyphes], [hiéroglyphes] «plumes d'autruches»[1].

Il n'est pas facile de déterminer l'espèce de l'oiseau ϨΒΟΥΙ. Son nom figure en composition dans le bohaïrique ϪΗΒϨΒΟΥΙ qui, suivant Peyron[2], désignerait la «huppe» d'après la liste des oiseaux impurs donnée par le *Deutéronome* (XIV, 17). Il y a lieu de remarquer cependant que ϪΗΒϨΒΟΥΙ ne se rencontre pas parmi les noms assez nombreux de la huppe qui nous sont conservés par les vocabulaires copto-arabes. Peyron, du reste, ne s'en tient pas à ce seul rapprochement. Il relève dans la *scala* n° 44, fol. 108, un mot ΦΙΒΟΥΙ, emprunté également au *Deutéronome* et traduit الواق, qu'il rend par *ἱέραξ, accipiter*, et croit être le même que ϪΗΒϨΒΟΥΙ[3]. Il est possible que les deux termes aient le même sens. Mais il est par contre certain que ΦΙΒΟΥΙ ne signifie pas *accipiter* et qu'il n'a rien de commun avec الواق, qui me paraît avoir été écrit pour الغواق «le héron». ΦΙΒΟΥΙ signifie «l'ibis». Le copte saʿidique traduit *ἴβις* par ΦΙΒΟΙ, ΦΙΒⲰΙ, au *Lévitique* (XI, 17), précisément dans le passage relatif à l'interdiction faite aux Hébreux de se nourrir de la chair de certains oiseaux. Il suffira de rapprocher les versions du *Deutéronome* pour se convaincre que l'identification erronée fournie par la *scala* n° 44, et sur laquelle Peyron s'est fondé, est due à un déplacement de mots, dont j'ai déjà signalé un exemple (p. 218, form. CI, 197, rem. 1). Je crois que ϨΒΟΥΙ est une forme contracte de ΦΙΒΟΥΙ, ΦΙΒⲰΙ, ΦΙΒΟΙ = ΠϨΙΒΟΥΙ, ΠϨΙΒⲰΙ, ΠϨΙΒΟΙ.

Les excréments de cet oiseau, ΚΟΠΡΟϹ ΝϨΒΟΥЇ (form. CLVIII, 313), étaient employés en médecine.

CXXI

(255) ⲞΞΥΡΟΝ ΝΤΙΑΧΑΡⲦΟΥ ΕΤΒΕ ΝΜΟΜΕ ΕΘΟΟΥ ΛΙΒΑΝΟϹ 𐅵 Ā ΟΥⲰΝ ΝΧΑΡΤΗϹ ΕΤΡⲰΧ (256) ΟΥⲰΝ ΝΑΝΑϢ ΝΠΡΗ ΕΤΡⲰΧ ΘΝΟΟΥ ΜΝ ΝΕΥΕΡΗΥ ϢΑΝΤΕΥϹΗΝϨΙϹΤΑ ΧΡⲰ ΕΡΟΟΥ ΝΞΥΡΟΝ

(255) Poudre au papier pour les gangrènes[4] de mauvaise nature : encens quatre drachmes, une partie de papier brûlé, (256) une partie d'ambrosie brûlée; broie-les ensemble jusqu'à consistance; emploie pour elles sous forme de poudre.

Ligne 255 [1]. — ΤΙΑΧΑΡⲦΟΥ, *διὰ χάρτου*, cf. ORIBASE, *Synopsis*, III, 113; t. V, p. 132 et *passim*. ʿAbd ar-Razzâq (p. ١٣٣) dit que le قرطاس (*χάρτης*) est le papier d'Égypte fabriqué avec du papyrus, بردى. Il est question plus loin (form. CLXV, 323) du «papier hiératique», ΧΑΡΤΗϹ ΝϨΙΕΡΑΤΙΚΟΝ, *χάρτης ἱερατικός*. Cf. ΧΑΡΤΗϹ ورق الكتابة (KIRCHER, p. 141).

[1] Pap. Koller. A. H. GARDINER, *Egyptian hieratic texts*, p. 47.
[2] *Lex. ling. copt.*, p. 381.
[3] *Op. cit.*, p. 344.
[4] Voir p. 106 et seq., form. XX, 43, rem. 1.

Ligne 255 [2]. — ΕΘΟΟΥ, ΕΤϨΟΟΥ, *malus*; cf. 20, *malus, pejor*.

Ligne 256 [3]. — ΑΝΑϢ ΝΠΡΗ dérive évidemment d'une forme hiéroglyphique telle que *[hiéroglyphes], *[hiéroglyphes], qui n'a pas encore été retrouvée. On rencontre en copte un nom de plante très analogue à celui-ci, ϢΗΝ ΜΠΡΗ[1], qui est identifié dans la *scala* n° 44 avec l'*ἀρτεμισία* : ΑΡΘⲰΜⲰϹΙΑϹ, ΑΡΤΕΜΕϹΙΑϹ, ΠϢΗΝ ΜΠΡΗ الارطماسيا (fol. 83, r°, 2ᵉ col., l. 20-22), cf. ΤΕΜΕϹΙΑ (*scala* n° 43, fol. 59, r°, l. 16), ΑΡΤΕΜϹΙϹ (KIRCHER, p. 196). Faut-il voir dans ΑΝΑϢ ΝΠΡΗ et ϢΗΝ ΜΠΡΗ deux dénominations différentes de la même plante? Je penche d'autant plus à le croire que l'Ambrosie (ΑΡΤΙΜΕϹΙϹ) brûlée est précisément employée contre le ΟΥΑΜΟΜΕ[2] des gencives (form. CLIX). La طباسيس des Arabes correspond de nos jours à l'*Ambrosia maritima* L.[3], qui croît abondamment en Égypte. L'Ambrosie (*ἀμβροσία*) était également nommée *ἀρτεμισία*, suivant Dioscoride (III, 114), remarque qui s'accorde avec la synonymie établie par les lexiques copto-arabes. Pline (XXVII, 11) dit à son sujet : «*Ambrosia vagi nominis est, et circa alias herbas fluctuati : unam habet certam..... botrys a quibusdam vocatur, ab aliis artemisia*» (voir aussi XXV, 36).

CXXII

(257) ⲞΝΟϬ ΝΚΟΛΛΙΟΝ ΕΙΡϨⲰΒ ΝϨΗΤϹ ΑΝΟΚ ΜΝ ΠΑϤⲰΤ ΟΥΝΟϬ ΤΕ ΤΕϹϬΟΜ ΚΑΔΜΙΑϹ 𐅵 ΛΔ ΧΑΛΚΟϹ 𐅵 ΚΔ (258) ΟΠΙΟΝ 𐅵 Η ΑΚΑΚΙΑϹ 𐅵 ΞΔ ΘΝΟΟΥ ΚΑΛⲰϹ ΛΑΥ ΝΚ ΧΡⲰ ΕϢⲰΝΕ ΝΙΜ ΕΤϨΝ ΒΑΛ ΟΥΔⲰΚΙΜⲰΝ

(257) Grand collyre auquel j'ai travaillé avec mon père; grande est sa vertu : cadmie trente-quatre drachmes, cuivre vingt-quatre drachmes, (258) opium huit drachmes, acacia soixante-quatre drachmes; broie-les bien; fais-en un collyre; emploie pour n'importe quelle maladie de l'œil. C'est un remède éprouvé.

Ligne 257. — ϤⲰΤ, ΙⲰΤ.

CXXIII

(259) ⲞΜΗΤΡΑ ΕϹϢⲰΝΕ ΕϹⲦΚΚΑϹ ΤΡΙΑΤΟϹ 𐅵 Ā ΑΚΑΚΙΑϹ 𐅵 Ā ΤΑΑΥ ΕΠΝΕϨ ΝΝⲒ Γ Ⲧ ΟΥΚΛΜΕ ΝΑϹ ϹΝΑΛΟ

[1] Le nom égyptien du Lierre cité par Plutarque (*De Iside et Osiride*, 37), *χενόσιρις*, affecte une forme du même type, qui correspondrait en hiéroglyphes et en copte à des graphies du genre de *[hiéroglyphes], *ϢΗΝ ΝΟΥϹΙΡΙ. M. Wiedemann (*Sammlung altägyptischer Wörter*, p. 44) fait dériver, sans raison il semble, le premier élément de ce mot de [hiéroglyphes] «plante, fleur».
[2] Variante de ΜΟΜΕ; voir p. 106 et seq., form. XX, 43, rem. 1.
[3] R. MUSCHLER, *Manual flora of Egypt*, t. II, p. 992; cf. G. SCHWEINFURTH, *Arabische Pflanzennamen*, p. 5.

(259) Matrice malade et douloureuse : *triatos* une drachme, acacia une drachme; mets-les dans de l'huile pendant trois jours; applique en pessaire à la matrice; elle guérira.

Ligne 259. — ⲧⲣⲓⲁⲧⲟⲥ. Je n'ai pas réussi à découvrir la nature de cette drogue.

CXXIV

(260) Ⲟⲙⲉⲟⲉ ⲟⲩⲙⲏⲧⲣⲁ ⲉⲥⲙⲁϫ ⲙⲛ̄ ϩⲉⲛϭⲓϫ ⲙⲛ̄ ϩⲉⲛⲡⲁⲧ ⲟⲡⲓⲟⲛ ⲑⲛⲟϥ ⲙⲛ̄ ⲟⲩϣ≡ʃ ϣⲡⲟⲥ (261) ⲙⲛ̄ ⲟⲩϣ≡ʃ ϣϫⲃⲣ̄ⲃϥ ⲥⲉⲡ ⲟⲩⲕⲁⲙⲉ ⲛ̄ⲥⲟⲣ̄ⲧ ⲛ̄ⲗⲁⲉⲩ ⲧⲁⲁⲥ ⲉϩⲣⲁⲓ ⲙ̄ⲙⲟⲥ ⲥⲛⲁⲗⲟ ◎

(260) Semblable. Matrice atteinte de douleurs — ou des mains ou des pieds (souffrant de même) : opium; broie-le avec de l'huile de musaraigne (261) et de l'huile de roses; imbibe un pessaire de laine et applique sur la matrice; elle guérira.

Ligne 260 [1]. — ⲙⲁϫ est écrit pour ⲙⲟⲕϩ : ⲉⲧⲙⲟⲕϩ, *afflictus, dolens, doloribus affectus.*

Ligne 260 [2]. — ϣ≡ʃ ϣⲡⲟⲥ, ⲛⲉϩ ⲛ̄ⲕⲗⲓ. Le mot ⲕⲗⲓ est une variante orthographique de ⲕⲗⲏ. Il offre, de plus, une certaine ressemblance avec les formes ⲁⲕⲗⲏ et ⲕⲁⲗⲏ, qui se rencontrent dans les vocabulaires copto-arabes et auxquelles il semble, *a priori*, ne pas être complètement étranger.

M. Loret a reconnu dans ⲕⲗⲏ le nom du *Zizyphus Spina-Christi* Willd.[1]. La *scala* bohaïrique traduit ⲁⲕⲗⲏ (Kircher, p. 173), var. ⲕⲁⲗⲏ[2], par عرسة «belette», valeur qui est également assurée par la version ṣaʿîdique du *Lévitique* (xi, 29); ⲕⲁⲗⲏ est rendu encore par فور «rats, souris» dans la *scala* n° 44 (fol. 55, v°, 1re col., l. 30). Au papyrus magique de Londres-Leyde, il est question par trois fois du «fiel de *gale-t*, [illegible], d'Alexandrie»[3]. M. Griffith a justement rapproché [illegible] du grec γαλῆ[4], d'où dérivent aussi ⲁⲕⲗⲏ et ⲕⲁⲗⲏ. La glose فور du manuscrit n° 44 de Paris tend toutefois à prouver que ⲕⲁⲗⲏ a été pris parfois par les Coptes dans le sens le plus large donné à γαλῆ, et qui comprend la belette, le putois, la fouine, le furet et même, chez des auteurs de date plus récente, le chat. ⲛⲉϩ ⲛ̄ⲕⲗⲓ, si l'on s'en tient à l'identification que M. Loret a donnée du terme ⲕⲗⲏ, signifierait donc «huile de Jujubier» ou «huile de Jujubes». Ce serait une huile essentielle fabriquée avec les fleurs, les feuilles, les fruits ou les noyaux des fruits du *Zizyphus*[5]. Mais est-il certain que ⲕⲗⲏ soit, ainsi qu'il a été dit, le nom du Jujubier?

(1) *La flore pharaonique*, 2e édit., p. 98, n° 166. Cf. Parthey, *Vocab. copto-latinum*, p. 67.

(2) V. Loret, *Les livres III et IV de la* Scala magna *de Schams-ar-Riâsah*, dans les *Ann. du Serv. des antiq.*, t. I, p. 54, n° 173*a*.

(3) Col. XIII, 22; XXIV, 25 et 37.

(4) *Demotic magical papyrus*, index, p. 85, n° 899.

(5) Cf. دهن لب الخوخ «huile de noyaux de pêches», Ibn al-Baïṭâr, n° 930, دهن لب نوى المشمش «huile de noyaux d'abricots», Idem, n° 929.

M. Loret, dans la notice qu'il a consacrée au *Zizyphus Spina-Christi*, constate que «cet arbre porte dans les lexiques copto-arabes les noms ⲕⲏⲛⲁⲣⲓ, ⲕⲗⲏ et ⲭⲣⲱⲟⲩⲛⲓ»[1]. Je ne connais que deux de ces ouvrages, les *scalæ* nos 43 et 44, les mêmes évidemment que M. Loret a consultés, où le mot ⲕⲗⲏ paraisse dans les listes de végétaux, et il n'y a nullement la valeur propre de Jujubier.

Il est facile d'en juger. La *scala* n° 43 (fol. 60, r°, l. 3) mentionne un végétal appelé ⲙⲁϫⲉ ⲕⲗⲏ, وذن القطا «oreille de chat» d'après la glose arabe. Les variantes suivantes, fournies par la *scala* n° 44 (fol. 83, v°, 1re col., l. 30-31), en fixent l'espèce : ⲙⲉⲟⲥⲃⲟⲧ, ⲙⲁⲁϫⲉ ⲕⲗⲏ ورق السدر «feuille de Jujubier». La plante ⲙⲁⲁϫⲉ ⲕⲗⲏ figure encore dans une formule du papyrus magique de Londres-Leyde (v°, VII, 1) : [illegible] «eau (suc) d'oreille de *qle-t*». J'ai réuni ici les différents passages des lexiques précités relatifs au Jujubier. Dans aucun d'eux il n'est question de cet arbre sous le nom de ⲕⲗⲏ :

Scala n° 44, fol. 81, v°, 1re col., l. 31, et 2e col., l. 1 :

ⲡⲁⲗⲓⲟⲩⲣⲟⲥ[2] · ⲛ̄ϭⲱⲃⲉ ⲛ̄ⲛ̄ⲕⲏⲛⲁⲣⲏ[3] · ورق السدر.

Ibid., fol. 81, v°, 1re col., l. 24-25 :

ⲡⲁⲛⲟⲩⲣⲉⲁ · ⲉⲣⲓⲙⲓⲁⲛ[4] · ⲛ̄ⲕⲏⲛⲁⲣⲏ · النبق السدر.

Scala n° 43, fol. 56, r°, l. 19-21 :

ⲡⲁⲛⲟⲩⲣⲉⲁ · السدر
ⲉⲣⲉⲙⲓⲁⲛ · نبق النبق
ⲧ̄ⲕⲏⲛⲁⲣⲏ · نبقة سدرة

Peut-être existe-t-il quelque autre document où ⲕⲗⲏ soit employé seul, en variante de ⲕⲏⲛⲁⲣⲏ et de ⲭⲣⲱⲟⲩⲛⲓ[5], ainsi que M. Loret l'affirme. Il a échappé jusqu'à présent à mon attention. Quoi qu'il en soit, les exemples signalés ci-dessus prouvent indiscutablement que ⲕⲗⲏ, dans certains cas du moins, désigne un animal, car il ne serait possible de reconnaître ici, dans ⲕⲗⲏ, le Jujubier, سدر, qu'en attribuant à ⲙⲁⲁϫⲉ le sens de «feuille», ورق, qu'il n'a jamais eu.

A ne considérer que les variantes ⲙⲁⲁϫⲉ ⲕⲗⲏ et وذن القطا, il ressortirait que ⲕⲗⲏ est le nom du «chat», qui, comme je l'ai fait remarquer, a été appelé quelquefois γαλῆ. Mais, à

(1) *La flore pharaonique*, 2e édit., p. 98, n° 166.

(2) Παλίουρος, Dioscoride, I, 92.

(3) Peyron (*Lex. ling. copt.*, p. 68) a rapproché sans raison ⲕⲏⲛⲁⲣⲓ (*lege* ⲕⲏⲛⲁⲣⲏ) du grec κινάρα *Carduus sativus*. ⲕⲏⲛⲁⲣⲏ (Kircher, p. 177, var. ⲕⲉⲛⲛⲁⲣⲓ; Loret, *Les livres III et IV de la* Scala magna *de Schams-ar-Riâsah*, dans les *Ann. du Serv. des antiq.*, t. I, p. 56, n° 62*p*) provient de l'arabe كُنَّار، كُنَار, *Zizyphus Spina-Christi*, dont les Grecs ont fait κόναρος, κόνναρος; cf. I. Löw, *Aramäische Pflanzennamen*, p. 283, n° 229.

(4) Il y a lieu de supposer qu'ⲉⲣⲓⲙⲓⲁⲛ, var. ⲉⲣⲉⲙⲓⲁⲛ, correspond à la forme רימין indiquée comme équivalent de نبق par Maïmonide et qui, suivant Kaleb, qui signale la même synonymie, est arabe; cf. I. Löw, *op. cit.*, p. 284.

(5) ⲭⲣⲱⲟⲩⲛⲓ figure seulement dans la *scala* bohaïrique. Cf. Kircher, p. 174.

côté de ⲙⲁⲁϫⲉ ⲕⲁⲏ, nous trouvons le synonyme ⲙⲉⲟⲥⲃⲟⲧ qui, étymologiquement, conduit à une constatation toute différente. Frappé par cette dissemblance, Bsciai a entrepris du reste de rectifier ⲙⲉⲟⲥⲃⲟⲧ en *μυοσωτίς*, *μυόσωτον*, et ورق السدر en اذن الفار[1]. Il n'est pas nécessaire d'insister sur l'exagération évidente de cette correction. L'une des plantes appelées اذن الفار, وذن الفار[2], par les Arabes, et qui en effet correspond au *μυοσωτίς*, *μυόσωτον* des Grecs, est citée dans la *scala* n° 44 (fol. 83, r°, 2° col., l. 24) : ⲙⲁⲁϫⲉ ⲙ̄ⲡⲓⲛ. ⲙⲉⲟⲥⲃⲟⲧ provient apparemment d'une expression tirée ou imitée du grec **μυὸς βοτάνη* «*herba muris*», dont le sens, il est vrai, peut paraître mal approprié aux feuilles d'un arbre. Je ne crois pas néanmoins qu'il y ait lieu de recourir à la correction du texte pour expliquer la contradiction qui semble résulter de l'emploi des variantes ⲙⲁⲁϫⲉ ⲕⲁⲏ, ⲙⲉⲟⲥⲃⲟⲧ et وذن القطا en tant que noms des feuilles du Jujubier. Nous avons vu que l'auteur de la *scala* n° 44 rend ⲕⲁⲁⲏ «belette» par فور «rats, souris», c'est-à-dire qu'il réunit sous une dénomination générale les animaux du genre appelé *γαλῆ* par les Grecs et les classe suivant la conception arabe sous le genre فار (*μῦς*). Il a évidemment procédé de même en écrivant ⲙⲉⲟⲥⲃⲟⲧ, ce qui établirait la concordance entre ⲕⲁⲏ et ⲙⲉⲟⲥ (*μῦς*), mais sans préjuger pourtant de l'identité de l'animal ⲕⲁⲏ, qui peut appartenir à l'une quelconque des espèces assimilées au فار. Pour ce qui est de ⲙⲁⲁϫⲉ ⲕⲁⲏ = وذن القطا, sauf erreur, la question se pose différemment : وذن القطا ne traduit pas ⲙⲁⲁϫⲉ ⲕⲁⲏ mot pour mot; c'est un simple synonyme, de même que ⲙⲉⲟⲥⲃⲟⲧ, d'ailleurs.

La comparaison des formes démotiques [démotique] et [démotique], qui correspondent respectivement à *γαλῆ*, ⲕⲁⲁⲏ, ⲁⲕⲁⲏ et à ⲕⲁⲏ, ⲕⲁⲓ, permet de constater qu'il n'y a aucune parenté de sens ou d'origine entre ⲕⲁⲁⲏ et ⲕⲁⲏ, ce qui ne résulte pas aussi clairement du copte, ⲕⲁⲏ pouvant être, à première vue, le contracte de ⲕⲁⲁⲏ, de même que nous avons la métathèse ⲁⲕⲁⲏ. La variante ⲙⲉⲟⲥⲃⲟⲧ rattache pourtant l'animal ⲕⲁⲏ au genre فار, et, par suite, pour la raison que j'ai exposée plus haut, au groupe des petits mammifères auquel appartient la *γαλῆ* (ⲕⲁⲁⲏ). Mais c'est là une indication beaucoup trop vague, et qui ne peut donner lieu à une détermination spécifique précise. Le mot ⲕⲁⲏ n'appartient certainement pas à la langue grecque; rien ne prouve non plus qu'il soit de provenance égyptienne, car il n'a pas laissé jusqu'ici de traces dans les textes hiéroglyphiques. Reste l'hypothèse d'un emprunt fait au fond sémitique, supposition qu'autorise l'exemple [démotique] (אַיָּל, إيّل) «cerf», du papyrus magique (v°, X, 4). Or Avicenne, dans le chapitre où il traite de la morsure de la musaraigne, donne à cet animal, en même temps que son nom grec موغالى (*μυγαλῆ*, *μυογαλῆ*), celui de قلا[3] : موغالى وهو القلا[4]. L'affinité orthographique entre ⲕⲁⲏ et قلا est assez prononcée pour qu'on s'y arrête. Je n'oserai affirmer, en l'absence d'autres preuves, que l'identité soit complète; d'autant plus que l'emploi de la musaraigne en médecine ne paraît pas avoir été très répandu, à l'encontre de la belette et du rat, dont on utilisait beaucoup les

(1) *Novum auctarium lexici sahidico-coptici*, dans la *Zeitschrift*, t. XXIV (1886), p. 90.
(2) Ibn al-Baïṭâr en cite quatre espèces; voir n° 31-34.
(3) L'édition de Rome porte قلا. La leçon correcte est قلا.
(4) Livre IV, p. ١٣٣ (numérotée par erreur ١٣٣ dans l'édition de Rome). Le traitement contre la morsure de la musaraigne est également indiqué dans Dioscoride, *Euporistes*, II, 123, et Pline, XXX, 7, 1.

cendres[1], ou que l'on faisait bouillir dans de l'huile ou du vin[2], et même de la taupe[3]. Néanmoins, je ne crois pas m'écarter sensiblement de la vérité en traduisant ⲕⲁⲏ, ⲕⲁⲓ, par «musaraigne»[4]. Le papyrus Ebers mentionne l'huile de souris, [hiéroglyphes] (LXXXII, 15), qui rentre dans la catégorie du ⲛⲉϩ ⲛ̄ⲕⲁⲓ de notre traité.

Ligne 261 [3]. — ϩⲙϣ ϣⲁⲃⲣⲃⲣ, ⲛⲉϩ ⲛ̄ⲟⲩⲏⲣⲏⲧ.

CXXV

(262) ⲟⲙⲏⲧⲣⲁ ⲉⲥⲟⲣ̄ϫ ϫⲓ ⲛⲁⲕ ⲛ̄ⲟⲩⲫⲉⲕⲙⲉ ⲛ̄ⲧ ⲣⲟϩⲙⲉϥ ⲙⲁⲣⲉⲥϩⲙⲟⲥ ⲉϩⲣⲁⲓ ⲉϫⲱϥ ⲥⲛⲁⲗⲟ ϩⲛ̄ ⲡⲟⲩⲱϣ ⲙⲡⲛⲟⲩⲧⲉ

(262) Occlusion de matrice : prends du cumin; écrase-le; que la femme s'asseye dessus; le mal cessera, s'il plaît à Dieu[5].

Ligne 262 [1]. — ⲫⲉⲕⲙⲉ, ⲧⲉⲡⲛⲉ.
Ligne 262 [2]. — ⲣⲟϩⲙ̄, cf. ⲗⲱϩⲙ̄, *frangere*, *triturare*.

CXXVI

(263) ⲟⲙ̄ⲡⲣⲁⲥⲧⲣⲟⲛ ⲁⲣⲧⲉⲙⲉⲥⲓⲁⲥ ⲉⲗⲉⲗⲟⲩⲱⲛ̄ϣ ϩⲧ ⲅ̄ ⲛ̄ⲧⲁⲣ ⲉⲡⲟⲩⲁ ⲑⲛⲟⲟⲩ ⲕⲁⲗⲱⲥ ⲥⲕ ⲕⲉϫϩⲁϫ (264) ⲧⲁⲁϥ ⲉⲧⲉⲙϫⲁⲑ ϫϫ ⲕ̄ ⲥⲁⲛⲧⲉⲗ ⲓ̄ⲋ̄ ⲙⲟⲩⲗⲁϩ ⲓ̄ ⲛⲉϩ ⲛ̄ⲥⲓⲙ ⲡⲁⲥⲧⲟⲩ ⲕⲁⲗⲱⲥ ⲧⲁⲁⲩ ⲉⲧⲉⲙϫⲁⲑ ⲭⲣⲱ

(263) Emplâtre : ambrosie, morelle, oignon (?), trois parties (?) de chaque; pile-les bien; exprimes-en le suc; (264) mets-le dans un mortier; verdet vingt (drachmes[6]), santal seize drachmes, cire dix drachmes, huile de raifort; fais bien cuire; mets au mortier; emploie.

La rédaction extrêmement concise de cette formule exige quelques mots de commentaire pour que le sens en ressorte clairement.

L'opération décrite se fait en deux temps. D'abord on extrait par trituration le suc des substances végétales fraîches, qui est mis de côté; les autres ingrédients, santal, cire, huile, qui constituent la base de l'emplâtre, sont cuits à part; le tout est enfin réuni dans un mortier au moment de l'application.

(1) Pline, XXIX, 39, 2; XXX, 13; 23, 1; 27, 3; 36, 1, et *passim*.
(2) Idem, XXIX, 39, 2; XXX, 12, 3; 14, et *passim*.
(3) Idem, XXX, 12, 5.
(4) La version saïdique des *Septante* (*Lévitique*, XI, 30) conserve le nom grec ⲙⲩⲟⲅⲁⲗⲏ.
(5) ان شا الله.
(6) La désignation de l'unité pondérale a été omise, comme nous l'avons relevé déjà plusieurs fois.

La raison de cette pratique est exposée par Oribase [1], au chapitre *de la cuisson des médicaments que l'on met dans les emplâtres*, tiré d'Antylle : Σπερμάτων δὲ καὶ ῥιζῶν καὶ βοτανῶν οὐδὲ ἓν ἕψησιν ὑπομένει· λεανθέντων οὖν καὶ μενόντων ἐν θυίᾳ καταχυτέον τὰ τηκτά «il n'y a pas de graine, de racine ou d'herbe qui supporte la cuisson; donc, on les triture et on les laisse dans un mortier, et les ingrédients fondus sont versés dessus».

Ligne 263 [1]. — ⲉⲗⲉⲗⲟⲩⲱⲛ̄ϣ, var. ⲉⲗⲟⲗⲉ ⲛ̄ⲟⲩⲱⲛ̄ϣ (form. CCXV). La plante ⲟⲩⲱⲛ̄ϣ paraît ici pour la première fois dans les textes coptes. Elle semble correspondre au [hiéroglyphes] [2] de l'époque pharaonique, connu surtout par ses fruits, [hiéroglyphes] [3], [hiéroglyphes], [hiéroglyphes], [hiéroglyphes], qui servaient en médecine et qui offrent une apparence de parenté avec le ⲉⲗⲉⲗⲟⲩⲱⲛ̄ϣ, ⲉⲗⲟⲗⲉ ⲛ̄ⲟⲩⲱⲛ̄ϣ de notre traité.

Je n'ai relevé, jusqu'à présent, qu'un seul exemple vraiment certain, celui qui est donné plus haut, du nom de ce végétal. Il remonte au Nouvel Empire. Ses fruits, au contraire, sont cités très souvent, en particulier dans les manuscrits médicaux et les inscriptions ptolémaïques. Ils figurent dès la Ve dynastie parmi les aliments que l'on offrait aux morts, [hiéroglyphes] [4], à côté des Sébestes [hiéroglyphes], des Caroubes [hiéroglyphes], des Figues [hiéroglyphes], des Jujubes [hiéroglyphes], etc.

Plusieurs plantes dont le nom renferme l'élément [hiéroglyphes] ont été rapportées au [hiéroglyphes], qui sont peut-être sans rapport avec lui. Il convient donc d'examiner le bien-fondé de ces rapprochements avant de tenter toute identification.

C'est en premier lieu le [hiéroglyphes] (*Pap. Anastasi I*, XXIV, 3), que Chabas a rendu par «souliers de chien-loup» [5], mais qu'il n'a pas essayé de classer. Cette traduction littérale a été conservée par la plupart des égyptologues [6]. Maspero a pensé qu'il faut peut-être l'identifier avec «l'une des plantes épineuses appelées aujourd'hui encore *Kelbiah* ou *Omm el-kelb* par les Arabes d'Égypte et de Syrie» [7]. Je ne connais qu'une espèce d'*Omm-kelb* أم كلب. Elle est décrite par Ibn al-Baïṭâr (n° 153) et répond à l'ἀνάγυρος de Dioscoride (III, 150), l'*Anagyris fœtida* L. [8]. Ibn al-Baïṭâr signale que l'*Omm-kelb* se rencontre en Égypte; un échantillon lui en fut apporté au Caire, qui provenait du lieu dit مراكع موسى. Il n'est pas sûr que ce soit elle que Maspero ait voulu désigner, car l'Anagyris ne porte pas d'épines.

M. Loret a proposé d'isoler [hiéroglyphes] de [hiéroglyphes], qu'il rapproche de [hiéroglyphes], et de relier le premier mot à celui qui le précède dans le texte, [hiéroglyphes], «souliers de chien-loup» lui paraissant «assez bizarre pour une dénomination de plante», et d'expliquer [hiéroglyphes] par «*Plante gênante pour les sandales*, ce qui serait un nom excellent pour une plante rampante et épineuse» [9]. Comme nous ne savons rien de précis sur la nature

[1] *Synopsis*, II, 61, t. V, p. 94-95.
[2] F. Ll. Griffith, *Hier. pap. from Kahun*, pl. XXVII, 21.
[3] *Loc. cit.*
[4] Louvre, B. 49.
[5] *Voyage d'un Égyptien en Syrie*, p. 233-234.
[6] H. Brugsch, *Dictionn. hiérogl.*, t. I, p. 264; G. Maspero, *Les contes populaires de l'Égypte ancienne*, 3e édit., p. LXIII; A. H. Gardiner, *Egyptian hieratic texts*, p. 26, note 8.
[7] G. Maspero, *Les contes populaires*, 3e édit., p. LXIII, note 1.
[8] Une note marginale du manuscrit de la traduction arabe de Dioscoride confirme cette identification; cf. L. Leclerc, *Traité des simples par Ibn el-Beithar*, t. I, p. 138, n° 153, note.
[9] V. Loret, *Recherches sur plusieurs plantes connues des anciens Égyptiens*, § VI, dans le *Rec. de trav.*, t. XV, p. 109, note 1.

du [hiéroglyphes] ou du [hiéroglyphes] que M. Loret lui substitue, si ce n'est qu'il croissait dans la région montagneuse de la côte de Syrie, nous ne pouvons dire s'il est rampant et pourvu d'épines et encore bien moins nous appuyer sur cette inconnue pour fixer le sens d'une appellation qui resterait somme toute aussi étrange que celle de «souliers de chien-loup». Les nomenclatures botaniques de tous les temps et de tous les pays abondent en expressions baroques. Dioscoride en cite un grand nombre qu'il emprunte à diverses langues et parfois aux prophètes, c'est-à-dire aux scribes sacerdotaux dépositaires des traditions scientifiques de l'Égypte et qui, comme nous l'apprend le papyrus V de Leyde (col. XII-XIII), se servaient de noms mystiques «afin de dérouter la curiosité du vulgaire». «Souliers de chien-loup» n'y ferait pas plus mauvaise figure que αἷμα ἰφθαλμοῦ «Sang-de-l'œil», donné à l'Anagallis (Dioscoride, II, 178), ὁμοίως τρίχες κυνοκεφάλου «Semblable-aux-poils-du-cynocéphale», appliqué à l'Aneth (Idem, III, 58), et que tant d'autres apparentés par leur singularité à [hiéroglyphes] (*Pap. Hearst*, IX, 24), [hiéroglyphes], [hiéroglyphes] (*Pap. Ebers*, XCV, 9 et 13) «Poils-de-veau» [1], «Poils-de-tête-de-veau» [2], à [hiéroglyphes] (*Pap. Ebers*, XCV, 9 et 13) «Accouchée-du-Sud», ou à [hiéroglyphes] (*ibid.*, III, 6, 12, 19; IV, 13 et *passim*) «Poils-de-la-terre» des vieux écrits médicaux égyptiens.

Au résumé, la modification suggérée par M. Loret ne s'impose pas absolument. Par suite, on ne saurait admettre avec lui sans réserves l'existence d'une plante [hiéroglyphes] dont les graines se seraient appelées [hiéroglyphes]. Il n'est pas douteux, par contre, et l'on en verra plus loin la preuve, que [hiéroglyphes], dans [hiéroglyphes], peut parfaitement provenir de [hiéroglyphes] «loup», de même que [hiéroglyphes] et ses variantes. Le sens de [hiéroglyphes] aurait peut-être besoin d'être revu d'un peu plus près. Brugsch (*Dictionn. hiérogl.*, t. VII, p. 1317) a reconnu à [hiéroglyphes] «sandale» la valeur plus rare de «plante du pied», *planta, vestigium, solum*. Son synonyme [hiéroglyphes], var. [hiéroglyphes], [hiéroglyphes], ⲧⲟⲟⲩⲉ, n'a-t-il pas eu, à l'occasion, une acception semblable ou celle de «trace laissée par les pas», par le contact de la plante des pieds, *vestigium* (cf. notre Pas-d'âne, *Tussilago Farfara* L.), dérivation toute naturelle de l'autre? Dans ce cas, [hiéroglyphes] se traduirait soit par «Pattes-de-loup», avec la nuance indiquée, nom qui rappelle celui de كف الذيب [3] donné par les Arabes (cf. Ibn al-Baïṭâr, n° 1952) à la Grande Gentiane (*Gentiana lutea* L.), qui abonde sur les montagnes de l'Asie antérieure, où le [hiéroglyphes] se rencontrait, suivant le récit du papyrus Anastasi I, soit par «Pas-de-loup».

Maspero a pensé trouver le nom du fruit de l'*ouônes* dans un passage des *Chants d'amour* du papyrus Harris n° 500 : [hiéroglyphes] «ma *baie de loup* qui engendre ton ivresse» [4]. Le terme [hiéroglyphes], dit-il, signifie littéralement «graine de loup», et désigne probablement une plante analogue aux [hiéroglyphes] qui sont

[1] Cf. le nom du Lis blanc indiqué précédemment.
[2] M. Wreszinski (*Der Londoner medizinische Papyrus und der Papyrus Hearst*, p. 101) traduit [hiéroglyphes] par «Lattich (?) haar» et présume qu'il s'agit des corolles plumeuses (Federkronen) des fleurs ou des poils de la face inférieure des feuilles. Il n'est pas certain que [hiéroglyphes] soit la Laitue, qui paraît plutôt avoir été désignée par [hiéroglyphes].
[3] كف est la paume de la main chez l'homme; la patte ou la face palmaire de la patte de certains animaux.
[4] *Études égyptiennes*, t. I, p. 233.

mis en parallèle avec le vin[1]. Le rapprochement est en effet tentant et s'impose en quelque sorte d'instinct. Aussi l'idée a-t-elle été reprise par M. Loret qui, la développant, a proposé de corriger [hiéroglyphes] en [hiéroglyphes], donnant pour raison les fautes de déterminatifs qui existent dans tous les papyrus[2]. L'erreur est possible pour [hiéroglyphes], et elle s'est en effet produite, notamment dans deux passages du papyrus médical de Berlin (X, 6; XI, 5), où l'on trouve [hiéroglyphes] avec le sens bien certain du mot écrit [hiéroglyphes] dans le même manuscrit (VII, 5). Mais elle l'est infiniment moins pour [hiéroglyphes], et encore serait-elle établie qu'il resterait à faire la preuve que le mot [hiéroglyphes] a été usité dans le sens de «baie» ou de «graine». En réalité, il est fort rare sous cette valeur. Je l'ai rencontré dans le nom de la graine de Lin, [hiéroglyphes], sous l'Ancien Empire; encore n'est-il pas sûr que ce soit le même terme, car le genre en est différent. [hiéroglyphes] désigne le plus souvent les boulettes d'encens ou faites avec du natron ou des matières minérales servant aux purifications rituelles. Je pense donc que la phrase des *Chants d'amour* ne peut être corrigée comme on l'a fait et qu'il serait préférable d'en tenter l'explication sans recourir à un expédient facile mais trop souvent trompeur.

On a émis enfin l'hypothèse de la possibilité d'une affinité entre la forme [hiéroglyphes] (*Papyrus Anastasi IV*, 1*b*, 1) avec [hiéroglyphes], la première étant l'orthographe sémitisée de l'autre[3]. Ce mot n'étant connu jusqu'à présent que par un unique exemple et se trouvant de plus dans un passage fort mutilé, toute conjecture à son sujet reste aventureuse.

La seule tentative vraiment sérieuse d'identification qui ait été faite du fruit [hiéroglyphes] est due à M. V. Loret[4]. S'appuyant sur le fait que des mots de la vieille langue ayant un [hiéroglyphe] à l'initiale ont donné indistinctement un ⲃ ou la diphtongue ⲟⲩ en copte, et que le [hiéroglyphe] se transmue parfois en ⲣ, il a pensé pouvoir rapprocher [hiéroglyphes] de ⲃⲉⲣϣⲏⲟⲩ, qui est le nom de la Coriandre[5]. La forme hiéroglyphique aurait successivement passé à ⲟⲩⲉⲛϣⲏⲟⲩ, ⲃⲉⲛϣⲏⲟⲩ pour aboutir à ⲃⲉⲣϣⲏⲟⲩ[6]. L'identité de la graine «*ounshi*» avec la graine de Coriandre ressortirait encore de ce «qu'il existe en copte un mot ⲟⲛϣ, ⲱⲛϣ, qui répond lettre pour lettre au radical [hiéroglyphes] et dont les sens se rapportent d'une manière frappante aux propriétés de la Coriandre : ⲟⲛϣ, ⲱⲛϣ, *attonitus esse; attonitus respicere, manere; defixis oculis respicere; defixa mente contemplari; stupor, stupiditas mentis;* ἐννεός, *stupefactus;* ἀνετίζειν, *oculis defixis intueri, obstupescere;* ἀπενεοῦσθαι, *obstupescere;* ⲡⲓ-ⲱⲛϣ = البهتة (étonnement, stupéfaction), السبات (sommeil, léthargie). Un verbe [hiéroglyphes] ne s'est pas encore rencontré en ancien égyptien, mais il est bien certain qu'il existait et que c'est lui qui a donné naissance au nom égyptien de la Coriandre, dont la dénomination se trouve ainsi désigner les propriétés caractéristiques»[7].

[1] *Études égyptiennes*, t. I, p. 233, note 1.
[2] *Recherches sur plusieurs plantes connues des anciens Égyptiens*, § VI, dans le *Rec. de trav.*, t. XV, p. 107, note 2.
[3] V. Loret, *op. cit.*, p. 110, note 1.
[4] *Op. cit.*, p. 105-111.
[5] Le mot [hiéroglyphes] a été rendu avant lui par «grain, particulièrement le grain de raisin», H. Brugsch, *Dictionn. hiérogl.*, suppl., t. V, p. 322, et par «anis», G. Maspero, *Contes égyptiens*, 3ᵉ édit., p. 48, note 4.
[6] *Op. cit.*, p. 106.
[7] *Op. cit.*, p. 108.

M. Loret conclut enfin que le mot ⲱⲛⲏϣ, dont U. Bouriant lui avait signalé la présence dans notre manuscrit, «doit être la forme scientifique et correcte, dérivée directement de [hiéroglyphes], du mot ⲃⲉⲣϣⲏⲟⲩ, qui n'en serait que la forme populaire et usée»[1].

Il convient de mettre au point le rapprochement qui précède. Le mot ⲱⲛⲏϣ cité par M. Loret d'après le papyrus de l'Institut français du Caire comme étant dérivé de [hiéroglyphes], n'existe pas sous cette orthographe dans notre manuscrit. Il doit y avoir eu confusion avec ⲟⲩⲥⲙⲃⲁ = ⲟⲩⲱⲛⲏϣ (form. CLXIV, 321), écrit deux autres fois ⲟⲩⲱⲛ̄ϣ (form. CCXXIV, 402), lequel ne se rapporte pas au fruit assimilé au [hiéroglyphes], qui est toujours nommé ⲟⲩⲱⲛ̄ϣ, mais au «loup» [hiéroglyphes] : ϫⲟⲱ ⲛ̄ⲟⲩⲥⲙⲃⲁ = ϩⲁⲥ ⲛ̄ⲟⲩⲱⲛⲏϣ «fiente de loup», ⲟⲩⲟϩⲃⲉ (lire ⲟⲃϩⲉ) ⲛ̄ⲟⲩⲱⲛ̄ϣ «une dent de loup», ϣⲁⲣ ⲛ̄ⲟⲩⲱⲛ̄ϣ «peau de loup».

On aura remarqué que M. Loret relie à la fois [hiéroglyphes] à deux dérivés coptes d'origine évidemment distincte : ⲟⲛϣ, ⲱⲛϣ *attonitus esse, attonitus respicere*, etc., et ⲃⲉⲣϣⲏⲟⲩ *coriandrum*, issu, selon lui, de *Ounshâou*-ⲟⲩⲉⲛϣⲏⲟⲩ. Le premier peut difficilement se relier à un radical [hiéroglyphes]. Le syllabique [hiéroglyphe] est le plus ordinairement représenté en copte par ⲟⲩⲛ et ⲟⲩⲱⲛ, jamais par ⲟⲛ : [hiéroglyphe] a donné ⲟⲩⲛ̄, ⲟⲩⲱⲛ *esse;* [hiéroglyphes], ⲟⲩⲛⲁϥ, ⲟⲩⲛⲟϥ *exsultare, lætitia;* [hiéroglyphes]*, ⲟⲩⲛⲟⲩ *hora;* [hiéroglyphes], ⲟⲩⲉⲛ, ⲟⲩⲏⲛ, ⲟⲩⲟⲛ, ⲟⲩⲱⲛ *aperire;* [hiéroglyphes], ⲟⲩⲱⲛϩ *visio, adparitio;* [hiéroglyphes], ⲟⲩⲱⲛ̄ϣ *lupus*. Ceci écarte la possibilité de ramener [hiéroglyphes] à une racine [hiéroglyphes]-ⲟⲛϣ, ⲱⲛϣ rappelant les propriétés excitantes et enivrantes de la Coriandre. Ce mot n'a pu donner naissance qu'à une forme ⲟⲩⲟⲛ̄ϣ, ⲟⲩⲱⲛ̄ϣ, et c'est en effet cette dernière que nous trouvons dans notre manuscrit. Comme conséquence, la transformation d'ⲟⲩⲱⲛ̄ϣ en ⲃⲉⲣϣⲏⲟⲩ est des plus improbables.

Un fait montrera qu'elle n'est pas possible. Nous avons vu que le scribe du papyrus médical de Berlin, sur les trois fois qu'il a eu à écrire le mot [hiéroglyphes], s'est trompé à deux reprises en l'orthographiant [hiéroglyphes], comme s'il s'agissait du loup[2]. Cette erreur, qui est évidemment due à l'homophonie des deux mots, pourrait aussi indiquer un lien étymologique entre eux. Sans préjuger pour le moment du sens possible de [hiéroglyphes], il est permis de supposer que [hiéroglyphes] et [hiéroglyphes], en passant au copte, ont conservé la ressemblance phonétique qu'ils avaient dans la vieille langue. Or, [hiéroglyphes] a donné ⲟⲩⲱⲛϣ et ⲃⲱⲛϣ. Le traité médical paraît rendre [hiéroglyphes] par ⲟⲩⲱⲛ̄ϣ, c'est-à-dire de la même façon que [hiéroglyphes]. Si donc il s'est produit pour ce terme le même phénomène de transformation de la diphtongue ⲟⲩ en ⲃ, ce n'est pas dans ⲃⲉⲣϣⲏⲟⲩ qu'il faut s'attendre à le retrouver, mais dans une forme telle que ⲃⲱⲛϣ, comme [hiéroglyphes].

[1] V. Loret, *Recherches sur plusieurs plantes connues des anciens Égyptiens*, § VI, dans le *Rec. de trav.*, t. XV, p. 111, note 1.
[2] M. Wreszinski (*Der grosse medizinische Papyrus des Berliner Museums*, p. 77, n° 119, et p. 80, n° 135) corrige [hiéroglyphes] en [hiéroglyphes], orthographe qui ne se rencontre dans aucun texte médical. La forme correcte [hiéroglyphes], qui figure dans le même manuscrit, quelques pages auparavant (VII, 5), indique la substitution qu'il y a lieu de faire. De plus, la formule 135 a un duplicata dans le papyrus Ebers (LII, 7-10), où le mot est écrit [hiéroglyphes]. L'erreur du scribe n'était du reste possible, graphiquement, que par suite de la ressemblance que la ligature du [hiéroglyphe] et du [hiéroglyphe] offre, dans une écriture rapide, avec [hiéroglyphe]; elle serait impossible avec le [hiéroglyphe] hiératique.

Il n'y a donc aucune raison d'admettre l'identification proposée par M. Loret en tant qu'elle repose sur la seule hypothèse de la dérivation de [hieroglyphs], [hieroglyphs] en ⲃⲉⲣϣⲏⲟⲩ.

Passant de la démonstration philologique aux preuves, peut-être plus directes, qui peuvent être tirées de l'emploi fait par les médecins égyptiens du [hieroglyphs], M. Loret a dressé la liste des cas dans lesquels il était ordonné et les a comparés à ceux pour lesquels les médecins grecs, latins et arabes recommandaient l'usage de la Coriandre. Il y a entre eux une coïncidence assez complète. Toutefois, comme le plus grand nombre des maladies traitées au moyen du [hieroglyphs] ne sont pas susceptibles d'être soignées seulement à l'aide de la Coriandre, et que, de plus, l'assimilation du [hieroglyphs] au ⲃⲉⲣϣⲏⲟⲩ ne peut être maintenue, le rapprochement reste sur ce point sans valeur absolument probante.

Les livres médicaux ne nous apprennent rien sur la nature spéciale du [hieroglyphs]. Les renseignements qui nous sont parvenus à son sujet proviennent presque sans exception des inscriptions gravées dans les temples ptolémaïques. Quelques listes géographiques le signalent parmi les produits agricoles locaux, et il semble ressortir de ces textes que l'aire principale de culture de la plante ait été située dans le Delta. On la rencontrait encore, cependant, dans certaine région asiatique dont la situation ne nous est pas connue : [hieroglyphs] (1) «je t'amène le pays de Djefrer, montagne du lapis-lazuli, dont la cime produit (2) l'*ouônes* » (3).

Le [hieroglyphs], M. Griffith l'a déjà remarqué (4), est un arbre fruitier, comme l'indique le déterminatif [hieroglyph]. De même que la vigne, il était cultivé en treille : [hieroglyphs] (sic) [hieroglyphs] (sic) (5). Le texte est évidemment corrompu en plusieurs endroits. Il est pourtant possible d'en saisir le sens général en se reportant aux citations que l'on trouvera plus loin. Je le comprends ainsi : «je t'amène le vignoble d'*ouônes* fructifiant (6) à la perfection en treille, ... (7) Edfou; il te donne baies et liquide pour tes besoins». Il n'est point fait ici allusion, comme on l'a cru, à «une mixture composée d'*Ouonshi* et de vin ou plutôt d'*Ouonshi*, de raisin et d'eau» (8), mais fort clairement aux baies d'ouônes et à leur suc.

(1) É. Chassinat, *Le temple d'Edfou*, t. II, p. 278.

(2) Variante de [hieroglyphs], S. Levi, *Vocab. gerogl.*, t. III, p. 107.

(3) Il est nécessaire de faire ici une réserve. Tous les textes de la série dont celui-ci fait partie ont uniquement trait aux richesses minérales des pays désignés. Il n'y est jamais question des plantes qu'on y rencontre. Je serais par suite porté à croire que [hieroglyphs] désigne peut-être un minéral dans le cas présent. On verra plus loin (form. CLXIV, rem. 1) un exemple de ressemblance graphique tout à fait comparable portant sur un mot qui sert à écrire à la fois le nom du minium et celui du fruit du Genévrier.

(4) *Hier. pap. from Kahun*, t. II, p. 69.

(5) J. de Rougé, *Inscriptions et notices recueillies à Edfou*, t. I, pl. XXXIX, l. 4.

(6) Je suppose que [hieroglyphs] est écrit pour [hieroglyphs], mot qui se retrouve ailleurs sous l'orthographe [hieroglyphs] (voir p. 254) et que je rapproche de [hieroglyphs] du papyrus Anastasi IV (12, 9). Cf. le démotique [demotic] (*Pap. mag. de Londres-Leyde*, XII, 7) et le copte ⲟⲩⲧⲁϩ *fructus, fructum dare*.

(7) Le passage [hieroglyphs] (que M. Loret a corrigé en [hieroglyphs], *Recherches sur plusieurs plantes connues des anciens Égyptiens*, § VI, dans le *Rec. de trav.*, t. XV, p. 107) n'offre pas de sens. Il semblerait, d'après les textes parallèles (voir p. 254 et 255), que l'original dût porter [hieroglyphs], «elle met pour toi Edfou dans l'abondance», ou quelque chose d'approchant.

(8) V. Loret, *op. cit.*, p. 107.

Ses fruits, dont on fabriquait une boisson, sont le plus souvent, pour ne pas dire toujours, mis en parallèle avec la vigne et avec le vin :

[hieroglyphs] (1) «il t'amène la campagne du Nord avec ....; elle ..... à toi toutes choses, toi qui es la dame des grains qui crée toutes les céréales, la dame des ouônes qui fait les *anemmti* (2) ».

[hieroglyphs] (3) «il t'amène la campagne opulente avec les ouônes, Œil d'Horus sous forme de vin; ils sont purs et tu t'en abreuves; ton cœur exulte et il se réjouit de la richesse (4) du sol».

[hieroglyphs] (5) «il t'amène le district troïque avec les ouônes, Samenḥ avec le vin; il te conduit (6) le canal Âq avec l'eau de l'inondation, qui irrigue pour toi les terrains élevés». M. Loret a reproduit cette phrase sous une forme tronquée et le sens lui en a échappé : [hieroglyphs] ..... [hieroglyphs] «il t'amène le district troïque avec la graine *Ouonshi*, le district *Sha-menh* avec le vin ....., ce qui met pour toi les têtes en danse» (7). La valeur du mot [hieroglyphs], var. [hieroglyphs] (8), en tant que nom de terrains d'une situation particulière (9), résulte de nombreux textes, et [hieroglyphs] ne signifie pas «danser»; cf. [hieroglyphs] (10); [hieroglyphs] (sic) [hieroglyphs] (11).

Dans une représentation de l'offrande du vin, à Dendérah, Harmakhis est appelé [hieroglyphs] (12) «soleil des deux terres, faucon seigneur des faucons, maître du vignoble qui fait être les plantes annuelles et croître les ouônes sur terre».

Un autre tableau de ce temple montre le roi présentant un vase [hieroglyph] à Horus d'Edfou auquel il dit : [hieroglyphs] (lire [hieroglyph]) [hieroglyphs] (13) «ce vase est plein d'ouônes qui sortent de Péluse». Cette ville, comme on le sait, était réputée pour ses vins.

Souvent, la liqueur qui en était extraite se confond à tel point avec le vin qu'elle est nommée dans les formules que l'on récitait lorsqu'on présentait celui-ci aux dieux et prend parfois

(1) J. Dümichen, *Geogr. Inschriften*, t. IV, pl. CXXIX.

(2) Les *anemmti* sont les vases dont on se servait dans les temples pour l'oblation du vin. C'est aussi, parfois, un des noms du vin. Il est possible qu'il faille l'entendre ici comme tel.

(3) J. Dümichen, *op. cit.*, t. IV, pl. CLII et CXC. Cf. A. Mariette, *Dendérah*, t. I, pl. XVII, 21.

(4) Litt. : «l'abondance».

(5) J. Dümichen, *op. cit.*, t. I, pl. XXV, 3. Cf. A. Mariette, *Dendérah*, t. I, pl. LXVI, 14. La copie de Mariette est meilleure.

(6) Litt. : «il introduit, fait entrer (*âq*) à toi».

(7) V. Loret, *Recherches sur plusieurs plantes connues des anciens Égyptiens*, § VI, dans le *Rec. de trav.*, t. XV, p. 107.

(8) H. Brugsch, *Dictionn. hiérogl.*, t. IV, p. 1540, et suppl., t. VII, p. 1322.

(9) Brugsch (*loc. cit.*) le donne comme synonyme de [hieroglyphs]. Je crois plutôt que ce sont les terres que les eaux de l'inondation n'atteignent pas et que l'on doit irriguer artificiellement, les شرق.

(10) H. Brugsch, *Dictionn. hiérogl.*, t. IV, p. 1584.

(11) É. Chassinat, *Le temple d'Edfou*, t. II, p. 254.

(12) A. Mariette, *Dendérah*, t. III, pl. XVI *c*.

(13) *Ibid.*, pl. XIX *p*.

son nom même. Ainsi, au temple de Dendérah, le roi offre le vin, , à Hathor, «dame du vin», , et à Horus d'Edfou en disant : (sic) (sic) [1] «vignoble florissant[2], dont les ouônes prospèrent, le suc jaillit de leur sein, vous vous en abreuvez[3], et vos faces brillent sans cesse».

Au mammisi d'Edfou, dans la même circonstance, l'officiant dit : [4] «je te donne le pays du Nord (?)[5] couvert d'ouônši».

Dans un cas identique, au grand temple d'Edfou, l'officiant prononce les paroles suivantes : [6] «le dieu bon vivant, qui amène l'Œil d'Horus (le vin); l'*oudja* est muni de ce qui lui est nécessaire; florit le . . . .[7] leurs ouônes et amène l'*anemit*[8] que fait ruisseler Amîakhouît, le seigneur du vignoble».

Deux tableaux de ce sanctuaire ont, il me semble, un caractère décisif pour l'identification du terme *ouônes*, car la plante s'y trouve figurée. Il s'agit de la consécration aux dieux du temple d'un «vignoble» d'ouônes. Le roi est représenté portant à deux mains une treille d'où pendent de grosses grappes de raisin; sous la treille, une sorte de récipient affectant la forme (peut-être la cuve à fouler) est également remplie de grappes. La formule d'offrande du premier de ces tableaux est ainsi conçue : (sic) [9] «Don d'un vignoble d'ouônes. Formule : Ces vignobles d'ouônes couverts[10] de raisins dont le jus (litt. : leur eau) est plus abondant que les eaux de l'inondation, ils font regorger Edfou de vin pour les besoins du seigneur des dieux. — T'enivre, auguste[11], régente des déesses, le breuvage enivrant que l'on élève vers toi».

Dans l'autre tableau, le titre est détruit; mais la scène est identique. Voici la formule récitée par le roi : [12] «les vignobles qui florissent dans Har-maa[13], et qui

[1] A. Mariette, *Dendérah*, t. II, pl. LXXVI.

[2] Le début du texte a été inexactement gravé ou copié. ne donne aucun sens. Il devrait y avoir, semble-t-il, quelque chose comme , sur quoi j'ai basé ma traduction. Nous trouverons plus loin, cependant, une forme non moins singulière : , qui ressemble beaucoup à .

[3] Lire : .

[4] É. Chassinat, *Le mammisi d'Edfou*, p. 153.

[5] Il est possible que le groupe ne désigne pas ici l'Égypte du Nord, mais une localité particulière située dans le IIIe nome du Delta; cf. É. Chassinat, H. Gauthier et H. Pieron, *Fouilles de Qattah*, p. 11 et seq.

[6] Edfou, mur d'enceinte, face interne, paroi est, 1er reg., XVe tableau.

[7] Les lacunes ne permettent pas de donner une traduction suivie.

[8] Voir plus haut, p. 253, note 2.

[9] Edfou, cour, côté est, 11e colonne.

[10] Litt. : «florissants».

[11] L'offrande est faite à Horus et à Hathor, auxquels l'officiant adresse alternativement la parole.

[12] Edfou, mur d'enceinte, face externe, paroi est, 1er registre.

[13] Un des noms d'Edfou.

fructifient tous, courbés sous les ouônes, ils font regorger Edfou de vin, Harmakhouti, dont tu ouvres ta bouche; leurs fruits sont pour fêter ton corps, et lorsque tu les suces, ton cœur est pacifié. — Tu t'es enivrée, auguste, régente[1], et ton effigie s'en enivre au gré de ton cœur». Le dieu Horus répond au roi : «je te donne les vignobles chargés de leurs ouônes, qui font regorger ta demeure d'aliments».

En présence de ces textes, il est difficile de nier que soit un des noms du Raisin en général ou celui des fruits d'une espèce particulière de Vigne. Les synonymes qui lui sont donnés, et , la persistance, d'autre part, de l'emploi du mot «vigne, vignoble»[2], pour désigner le lieu où l'on cultivait l'ouônes, sont autant de preuves qui viennent confirmer le fait, du moins en ce qui concerne la période ptolémaïque. La seule note discordante est fournie par l'expression du papyrus de Kahoûn, où le mot paraîtrait pour la première fois, à ma connaissance, appliqué au Raisin. Faudrait-il en conclure que ait eu une valeur différente antérieurement aux Ptolémées?

L'identification qui précède, et que je considère comme assurée, remet en question celle du ⲉⲗⲟⲗⲟⲩⲱⲛ̄ϣ, ⲉⲗⲟⲗⲉ ⲛ̄ⲟⲩⲱⲛ̄ϣ de notre traité, que l'on aurait pu supposer devoir être résolue par un simple rapprochement avec . Il est en effet tout à fait improbable que cette expression ait désigné le Raisin dans la langue médicale des Coptes. Les deux passages de notre traité où elle figure ne prêtent guère en tout cas à ce sens. Je crois qu'il faut plutôt y chercher une dénomination traduite du grec ou de l'arabe.

Les formes de ce genre ne sont pas rares dans le lexique botanique des anciens. Notre manuscrit en offre un autre exemple : ⲉⲗⲟⲗⲟⲩⲟϩⲉ (form. CCXXVIII, 407) «Raisin de scorpion». Ibn al-Baîtâr cite le عنب الحية Raisin de serpent, Bryone, Couleuvrine, *Bryonia dioïca* L. (no 1591), le عنب الدب Raisin d'ours, *Arbutus uva-ursi* L. (no 1590), et aussi le عنب الذيب ou عنب الثعلب Raisin de loup ou Raisin de renard, qui est la Morelle, *Solanum nigrum* L. (no 1589). عنب الذيب a le sens littéral du copte ⲉⲗⲟⲗⲉ ⲛ̄ⲟⲩⲱⲛ̄ϣ.

Ce nom de Raisin de loup, Raisin de renard, donné à la Morelle, n'est pas arabe, en réalité. Apulée (*De med. herb.*) et Isidore (*Originum*) rendent στρύχνος par *uva lupina*, et on lit, dans la traduction latine des *Euporistes* d'Oribase (II, 1, 83; t. VI, p. 513) : «*Ytrignu* (var., *strignon*), *quem alii uva lupina, alii uva canina, alii uva coculum vocant*». Je n'ai point retrouvé le *Solanum nigrum* sous cette désignation dans les ouvrages des botanistes et des médecins grecs. Il est pourtant douteux que les écrivains latins et les traducteurs des *Euporistes* l'aient forgée de toutes pièces. Les derniers ont certainement fait entrer dans le texte de la version récente de l'œuvre d'Oribase des additions marginales que portait l'exemplaire grec dont ils se sont servis[3], car la rédaction originale donne seulement τρύχνον ἢ στρύχνον τὸ ἐδώδιμον[4] à la place du passage cité plus haut. Or, ces annotations devaient être écrites en grec. Encore, voudrait-on imputer les modifications du texte primitif aux traducteurs, qu'il ne serait pas possible, à cause de l'âge des manuscrits[5], de supposer qu'elles reflètent directement une

[1] Voir p. 254, note 11.

[2] Brugsch a donné de nombreux exemples de ce sens, *Dictionn. hiérogl.*, t. IV, p. 1421, et suppl., t. VII, p. 1216.

[3] Voir Bussemaker et Ch. Daremberg, *Œuvres d'Oribase*, t. VI, p. xxv.

[4] *Op. cit.*, t. V, p. 639.

[5] Les manuscrits latins des *Euporistes* forment deux groupes : l'un date du viie siècle, l'autre du xe. Les

influence arabe ou même orientale. La notice qu'Ibn al-Baïṭâr a consacrée à la Morelle noire (n° 1589) montre de la façon la plus claire que la dénomination عنب الثعلب ou عنب الذيب, qui s'est généralisée dans les pays de langue arabe[1], n'appartient pas originairement à cette langue. «عنب الثعلب. Il y en a une espèce cultivée[2] que l'on appelle en arabe *fenâ* (فنا), *rebraq* (ربرق) et *tholothân* (ثلثان). Nos compatriotes espagnols lui donnent le nom de *raisin de loup* (عنب الذيب).» Le soin que l'auteur prend de dire : «que l'on appelle *en arabe*.....» prouve que le nom qu'il cite précédemment est étranger. La même impression se dégage du texte de ʿAbd ar-Razzâq (p. ١١٧) : «عنب الثعلب : c'est le raisin de loup (عنب الذيب), la *moqanîna* (مقنينة) dans notre langue, et même, on dit aussi *baqnîn* (بقنين)». Il est vraisemblable qu'il faille faire remonter cette appellation aux Berbères, car le Dr Leclerc a signalé que la Morelle est nommée *Touchchent* en Kabylie, forme qui dérive de *ouchchen* «chacal»[3]. L'expression «Raisin de loup» (ou de chacal), عنب الذيب, qui est propre à l'Espagne au dire d'Ibn al-Baïṭâr, a pu en ce cas prendre naissance dans ce pays sous l'influence du berbère *toušśent*. Fait curieux à noter : les deux plus anciens exemples du nom d'*uva lupina* donné à la Morelle se rencontrent, comme nous l'avons vu, dans les écrits d'un auteur né dans une ville de l'Afrique du Nord, Apulée, et dans ceux d'un Espagnol, Isidore de Séville. N'y a-t-il pas là, au moins en apparence, une indication de sa provenance originelle et peut-être aussi la confirmation de son emploi local signalé par Ibn al-Baïṭâr? Cette dénomination spéciale fut probablement admise dans le grec byzantin, d'où elle a dû passer au copte, à moins que notre médecin, ainsi qu'il l'a fait souvent, l'ait traduite sur l'expression عنب الذيب, déjà répandue de son temps dans les contrées soumises à la domination arabe.

Dioscoride (IV, 70) nous a conservé le nom égyptien de la Morelle noire cultivée (*σ7ρύχνος μέλας κηπαῖος*), *ἀληλώ*, qui semble correspondre à [hiéroglyphes] et au copte ⲁⲗⲟⲗⲓ, ⲉⲗⲟⲟⲗⲉ, ⲉⲗⲉⲟⲗⲉ «Raisin». Fait qui peut démontrer le bien-fondé de ce rapprochement, le lexique ṣaʿîdique (*scala* n° 43, fol. 59, v°, l. 13) l'appelle «Raisin sauvage», ⲗⲉⲉⲗϩⲟⲟⲩⲧ (pour ⲉⲗⲉⲗϩⲟⲟⲩⲧ[4]), forme que l'arabe traduit à la fois par «Raisin sauvage» العنب البرى, et «Raisin de loup» عنب الذيب.

La *scala* bohaïrique désigne la *Solanum nigrum* sous les noms de ⲥϯⲣⲩⲭⲛⲟⲛ (*σ7ύχνος*) عنب الثعلب et de ⲡⲉⲗⲉⲙⲱⲛ عنب الذيب (Kircher, p. 198).

Ligne 263 [2]. — ϩϯⲧ, var. de ϩⲧⲓⲧ; voir p. 235, form. CXII, 240, rem. 3.

Ligne 263 [3]. — ⲧⲁⲣ. J'ai rapproché conjecturalement ce mot de ⲧⲉⲣ *pars*, cité par

manuscrits du second groupe, d'où est tirée la citation donnée plus haut, ont été traduits directement sur un original grec. Cf. Bussemaker et Ch. Deremberg, *Œuvres d'Oribase*, t. VI, p. xxvii.

[1] Cf. G. Schweinfurth, *Arabische Pflanzennamen*, p. 43, et R. Muschler, *Manual flora of Egypt*, t. II, p. 842.

[2] C'est le *σ7ρύχνος κηπαῖος* ou *ἥμερος* de Dioscoride (IV, 70). La traduction arabe de Dioscoride porte en effet : سطروخنن البستانى وهو عنب الثعلب, cf. L. Leclerc, *Traité des simples par Ibn el-Beïthar*, t. I, p. 194, note du n° 227.

[3] *Traité des simples par Ibn el-Beïthar*, t. II, p. 474, note du n° 1589. Leclerc nomme ailleurs la Morelle *Touchanîn*, en berbère, *Kachef er-roumoûz*, p. 265, note du n° 651. On remarquera la ressemblance assez grande qui existe entre le berbère *oušśen* et l'égyptien [hiéroglyphes], ⲟⲩⲱⲛϣ «loup».

[4] Nous trouvons dans la même *scala* (fol. 53, v°, l. 17) une forme comparable, ⲗⲉⲗϣⲟⲟⲩⲉ زبيب, écrite pour ⲉⲗⲉⲗϣⲟⲟⲩⲉ *uva passa*.

Parthey (*Vocab. coptico-latinum*, p. 176); mais il est fort possible aussi que ce soit un nom de poids.

Ligne 263 [4]. — ⲥⲕ, ⲱⲡ, pour ⲱϥ; cf. ⲟϥ, *exprimere*.

Ligne 263 [5]. — ⲕ≡ ⲭ⳨ⲗⲗ, ⲡⲉⲩⲙⲟⲟⲩ.

Ligne 264 [6]. — ⲭⲗ, ⲩⲟⲩ.

CXXVII

(265) ⲞⲨϮⲱⲣⲁ ⲉⲥϩⲱϩ ⲣⲱϫ ϫⲱϥⲓ̈ⲥⲡⲃ⳨⳨≡ ⲛ̄ⲅ ⲑⲛⲟϥ ⲕⲁⲗⲱⲥ ⲙ̄ⲛ ⲟⲩϩⲏⲙ̄ϫ ⲉϥϫⲱϥ ϣⲁⲛⲧⲉϥⲥⲏⲛϩⲓⲥⲧⲁ (266) ⲕⲁⲗⲱⲥ ⲗⲁⲗⲱϥ ⲕⲁⲁϥ ϩ̄ⲛ ⲡⲁⲏⲣ ⲉⲓⲁϥ ⲉⲃⲟⲗ ⲙ̄ⲙⲟⲟⲩ ⲉϥϩⲏⲙ ϥⲛⲁⲗⲟ ⊚ ⲉⲕϣⲁⲛⲧⲉϥ ⲉⲧⲟⲩⲁⲙⲥⲓⲣ ⲟⲛ ⲥⲛⲁϣⲟⲟⲩⲉ

(265) Gale prurigineuse : fais rôtir de la nigelle; broie-la bien avec du vinaigre piquant jusqu'à consistance (266) convenable; oins le (malade avec ce mélange); laisse-le à l'air; lave-le (ensuite) avec de l'eau chaude; le mal disparaîtra. — Si tu appliques aussi ce remède à l'ulcère rongeant, il séchera.

Ligne 265. — ϫⲱϥⲓ̈ⲥⲡⲃ⳨⳨≡, ⲟⲩⲥⲧⲓⲕⲏⲙⲙⲉ (voir p. 200 et 203).

CXXVIII

(267) ⲞⲨⲡⲧⲏⲣⲓⲕⲟⲛ ⲉⲧⲃⲉ ⲛ̄ⲃⲁⲗ ⲕⲁⲧⲙⲓⲁⲥ ⳨ ⲃ̄ ⲙⲁⲣⲁⲃⲁⲑⲣⲟⲛ ⳨ ⲇ̄ ⲁⲗⲟⲥ ⲁⲙⲙⲟⲛⲓⲁⲕⲟⲩ ⳨ ⲁ̄ ⲭⲁⲗⲕⲟⲥ ⳨ ⲁ̄ ⲭⲣⲱ

(267) *Ptêrikon* pour les yeux : cadmie deux drachmes, malabathrum quatre drachmes, sel ammoniac une drachme, cuivre une drachme; emploie.

Ligne 267 [1]. — ⲡⲧⲏⲣⲓⲕⲟⲛ. Ce mot tire évidemment son origine du grec et ne peut guère dériver que de *ϖ7έρυξ* ou de *ϖ7ερύγιον*. Il est difficile d'y reconnaître, comme le contexte l'exige, le nom d'un médicament. Je ne vois, dans le formulaire de la médecine grecque, aucun remède dont on puisse le rapprocher. Il s'agirait peut-être, si le texte est correct, d'une sorte de petit emplâtre. Mais je soupçonne plutôt que le passage est corrompu et qu'il devrait porter : ⲟⲩⲡⲧⲏⲣⲓⲕⲟⲛ ⲉⲧϩ̄ⲛ ⲛ̄ⲃⲁⲗ «ptérygion (*ϖ7ερύγιον*) dans les yeux». Ce serait, en ce cas, l'affection de la conjonctive oculaire connue sous le nom de ptérygion. Quoiqu'elle offre une certaine vraisemblance, je présente néanmoins cette conjecture sous toutes réserves.

Ligne 267 [2]. — ⲙⲁⲣⲁⲃⲁⲑⲣⲟⲛ. Ce nom de drogue figure dans deux autres formules (CXLIII, 291, et CLXXXIV, 344). Il est écrit une fois ⲙⲁⲗⲁⲃⲁⲑⲣⲟⲛ (⳨ⲑⲟⲑⲏⲑⲁⲣⲁⲙ, form. CXLIII) et est accompagné d'un synonyme dans l'autre exemple : ⲙⲟⲟⲩ ⲛ̄ⲡⲓⲉⲛⲧⲏϭ ϫⲉ ⲙⲁⲣⲁⲃⲁⲑⲣⲟⲛ «eau d'*entêğ*, c'est-à-dire de *marabathron*». Il ne s'agirait donc pas du

μαλάβαθρον des Grecs (Dioscoride, I, 12). En effet, ⲉⲛⲧⲏϫ, forme dialectale de ⲉⲛⲧⲏϭ[1], est rendu par زوان, *Lolium tumulentum* L., dans la *scala* bohaïrique (Kircher, p. 197)[2]. Le même mot, au pluriel, est traduit d'une façon vague dans la *scala* n° 44 (fol. 83, r°, 2e col., l. 12-13) : ⲙ̄ⲙⲓⲛⲉ · ⲛ̄ⲛ̄ⲧⲏϭ · ⲙⲓⲕⲙⲁ · ⲃⲟⲧⲁⲛⲏ حشايش «herbes». Les sens *βοτάνη* (*Sap. Salom.*, 359) et *ῥίζαι* (*ibid.*, 863) ont été également signalés par Peyron (*Lex. ling. copt.*, p. 262). D'un autre côté, le lexique ṣa'îdique interprète *μαλάβαθρον* de la façon suivante : ⲙⲁⲗⲁⲃⲁⲑⲣⲟⲩ · ϣⲁⲙⲁⲣ ϩⲟⲟⲩⲧ شمار برى (*scala* n° 44, fol. 83, v°, 1re col., l. 32, et 2e col., l. 1), «Fenouil sauvage»; la *scala* n° 43 (fol. 57, v°, l. 13) donne la glose رازيانج «Fenouil». On ne peut concilier ces données contradictoires qui font successivement du ⲙⲁⲗⲁⲃⲁⲑⲣⲟⲛ l'Ivraie, le Fenouil et le Fenouil sauvage. L'erreur est flagrante. L'Ivraie était surtout employée en cataplasme pour les maladies de la peau (lichen, lèpre, Dioscoride, II, 100; cf. Pline, XXII, 58, 3); elle n'est jamais citée par les médecins anciens comme possédant des propriétés favorables au traitement des yeux, ce qui est au contraire le cas du Malabathrum (Dioscoride, I, 12; Pline, XXIII, 48)[3]. Le Fenouil sauvage, outre le nom de ϣⲁⲙⲁⲣ ϩⲟⲟⲩⲧ sous lequel il est le plus ordinairement désigné, porte dans la *scala* bohaïrique celui de ⲙⲁⲗⲁⲧⲣⲟⲛ emprunté au grec *μάραθρον*, *μάλαθρον* (Dioscoride, III, 70) : ⲙⲁⲗⲁⲧⲣⲟⲛ شمار برى (Kircher, p. 193), var. : ⲙⲁⲗⲁⲧⲣⲓⲟⲛ[4]. Aussi est-il évident que la traduction ϣⲁⲙⲁⲣ ϩⲟⲟⲩⲧ, شمار برى et رازيانج qui accompagne ⲙⲁⲗⲁⲃⲁⲑⲣⲟⲩ dans les vocabulaires de la Bibliothèque nationale est le résultat d'un *lapsus calami* ou d'une interpolation et qu'il convient de conserver à ce mot la signification qu'il a en grec. Le Fenouil est du reste cité à deux reprises, dans une autre partie de la *scala* n° 44 (fol. 82, v°, 2e col., l. 10-11 et l. 16-17), sous le nom de ⲙⲁⲗⲁⲛⲑⲣⲟⲛ · ⲙⲁⲣⲁⲑⲣⲟⲩ رازيانج شمار[5], et une fois à la *scala* n° 43 (fol. 60, r°, l. 4) sous celui de ϣⲁⲙⲉⲣ ϩⲟⲟⲩⲧ شمار برى.

Il reste à rechercher comment l'auteur du traité a été conduit à utiliser le mot ⲙⲁⲣⲁⲃⲁⲑⲣⲟⲛ pour expliquer ⲉⲛⲧⲏϭ qui, jusqu'à présent, n'est connu qu'avec le sens d'Ivraie. S'agit-il d'une acception nouvelle pour nous du second de ces termes, ce qui est possible[6]; ou bien la synonymie indiquée est-elle malheureuse et due à un écart de plume, ce qui n'est pas moins vraisemblable? L'état actuel de nos connaissances encore très incomplètes sur la nomenclature botanique des Coptes ne permet pas de répondre d'une manière satisfaisante à la première question. Le même problème s'est posé, d'apparence aussi insoluble, à la formule LXX, où ⲕⲓⲥⲥⲟⲥ, «Lierre», est présenté comme équivalent de ⲥⲙⲓⲗⲁⲝ «Smilax»; il a trouvé son explication dans un synonyme arabe qui rend à la fois ces deux mots. Le cas peut être

[1] Cf. G. Zoëga, *Cat. cod. copt.*, p. 367, 381, note 10, et p. 426.

[2] Le manuscrit du Patriarcat copte du Caire (V. Loret, *Les livres III et IV de la* Scala magna *de Schams-ar-Riâsah*, dans les *Ann. du Serv. des antiq.*, t. I, p. 63, n° 431) donne en variante le pluriel ⲛⲓⲉⲛⲧⲉϫ avec la même traduction.

[3] Des trois formules où il est indiqué dans le traité, deux fois il figure dans des médicaments oculaires : à la formule CLXXXIV, il entre dans la composition d'une préparation destinée à faciliter l'extraction des dents.

[4] V. Loret, *op. cit.*, p. 61, n° 349.

[5] La glose arabe manque dans la seconde citation.

[6] Cela est d'autant plus probable que l'on rencontre la mention du ⲉⲛⲧⲏϭ ⲛ̄ⲁⲅⲣⲓⲟⲛ (Geo. P. G. Sobhy, *Le martyre de saint Hélias*, p. 41, 2e col., l. 15-16), qui peut difficilement s'appliquer à l'Ivraie.

semblable ici, quoique la probabilité d'une valeur inédite de ⲉⲛⲧⲏϭ soit surtout, je crois, à envisager. Dans l'hypothèse d'une faute, que je n'admets que comme un pis aller, on devrait considérer que ⲉⲛⲧⲏϭ couvre une forme arabe mal transcrite, laquelle serait le nom du Malabathrum, ساذج, qui, transposé en lettres coptes, donnerait ⲥⲁⲧⲏϭ ou ⲥⲉⲧⲏϭ, graphies assez voisines en somme de ⲉⲛⲧⲏϭ. Mais je n'ose pas m'arrêter à cette solution qui, nous le verrons plus loin, a peu de chances d'être fondée.

Le Malabathrum figure dans de nombreux remèdes ophtalmiques[1]; il a même donné son nom à un collyre كحل الساذج[2]. Avicenne (liv. II, p. ٢١٤) le recommande pour les tumeurs oculaires, الساذج صالح الاورام العين[3]. 'Abd ar-Razzâq (p. ٤١) dit qu'on l'emploie en cataplasme sur l'œil, ce qui donnerait peut-être une indication sur la valeur du mot ⲡⲧⲏⲣⲓⲕⲟⲛ qui figure en tête de la formule, si la forme n'est pas fautive.

Il est mentionné dans la *scala* bohaïrique sous le nom de ⲫⲓⲗⲟⲛ ⲕⲁⲣⲁⲗⲁⲃⲁⲧⲣⲟⲩⲛ ساذج هندى (Kircher, p. 187), corruption de *φύλλον μαλάβαθρου*[4], souvent abrégé en *φύλλον*. Les savants du moyen âge l'ont appelé aussi *φύλλον ἰνδικόν*, *folium indicum*, en raison de sa provenance. Il semble que le Malabathrum soit désigné au papyrus magique de Londres-Leyde (XII, 1) par un mot assez singulier [demotic] *hebâir, hebarir*[5], qui est glosé par ⲙⲁⲗⲁⲃⲁⲑⲟⲩ (*sic*).

Les anciens, qui ignoraient son origine exacte, ont rapporté différentes légendes à son sujet. Pline (XII, 59) en indique trois espèces : le Malabathrum de Syrie, fourni par un arbre à feuilles roulées et en apparence desséchées («*Dat et malobathron Syria, arborem folio convoluto, arido colore*»); celui d'Égypte, qu'il ne décrit pas; enfin celui de l'Inde, plus estimé que les autres, qui, dit-il, croît dans les marais comme la lentille («*in paludibus ibi gigni tradunt lentis modo*»). Dioscoride ne cite que le dernier. On suppose que cette drogue était constituée en réalité par les feuilles aujourd'hui inusitées d'un arbre que l'on a diversement identifié : *Laurus cassia* L., *Laurus cinnamomum* L. ou *Cinnamomum Tamala* Nees.

Nous venons de voir que parmi les espèces de Malabathron citées par Pline, il en est une dite égyptienne. Malheureusement, l'auteur latin ne donne aucun détail sur sa nature. N'avons-nous pas dans ⲉⲛⲧⲏϭ le nom scientifique copte du Malabathrum égyptien? Je m'arrêterais volontiers à cette explication qui justifierait d'une façon rationnelle et sans apporter de correction au texte, la synonymie établie entre ⲉⲛⲧⲏϭ et ⲙⲁⲣⲁⲃⲁⲑⲣⲟⲛ à la formule CLXXXIV.

CXXIX

(268) ⲟⲩⲡⲗⲏⲅⲩ ⲛ̄ⲁⲥ ⲉⲕⲟⲩⲱϣ ⲉⲙⲟϩ̄ⲥ̄ ⲉϩⲣⲁⲓ ϭⲟⲩϭ ⲛ̄ⲁⲡⲁⲥ ≡ⲕⲁⲗⲁⲝ≡ ⲕⲁⲧⲙⲓⲁⲥ ⲑⲛⲟⲟⲩ· ⲙ̄ⲛ ⲛⲉⲩⲉⲣⲏⲩ (269) ⲣⲟϥⲣⲉϥ ⲉϫⲱⲥ ⳁ ⲟⲩⲫⲗ≡ⲥⲱ ⲙⲁⲥⲟ ⲉϫⲱⲥ ⲛ̄ⲅ ⲙⲟⲣⲉⲥ ⲥⲛⲁⲗⲟ ◎

[1] Cf. P. Guigues, *Le livre de l'art du traitement*, p. 158 et seq.

[2] *Ibid.*, p. ٢٠٦.

[3] Cf. Dioscoride, I, 12 : *πρὸς τὰς ὀφθαλμικὰς φλεγμονὰς ἁρμόζει.*

[4] Galien, *Œuvres*, t. XII, p. 66.

[5] M. Griffith (*The demotic magical papyrus of London and Leiden*, trad., p. 87, note) fait observer qu'il semble y avoir une lacune entre la lettre *r* et l'indication de poids qui suit; le mot serait donc incomplet sous la forme donnée plus haut.

(268) Plaie ancienne que tu veux faire cicatriser[1] : vieux carthame sec, cadmie; broie-les ensemble; (269) répands (?) sur la plaie; recouvre-la d'une bandelette de lin (?) que tu lieras; elle guérira.

Ligne 268 [1]. — ⲡⲗⲏⲅⲩ, cf. les variantes ⲡⲗⲩⲅⲏ, ⲡⲗⲏⲅⲏ, πληγή.
Ligne 268 [2]. — ≡ⲕⲁⲗⲗ≡, ⲉⲡϣⲟⲟⲩⲉ (ⲉϥϣⲟⲟⲩⲉ).
Ligne 269 [3]. — ⲣⲟϥⲣⲉϥ. Ce verbe a ici une valeur qui n'est pas indiquée dans les dictionnaires. Je pense qu'il signifie «répandre, étendre, étaler». Il est remplacé par ⲥⲣⲟϥⲣⲉϥ dans plusieurs passages d'un fragment médical publié par M. Turaïeff (*Materialen*, n° 9) : ⲛ̄ⲅ ⲥⲣⲟϥⲣⲉϥ ⲉϫⲱⲥ ⲙⲡⲓⲡⲗⲁϩⲣⲉ.
Ligne 269 [4]. — ϥⲗ≡ⲋⲱ ⲙⲁⲋⲟ, ⲧⲟⲉⲓⲥ ⲛ̄ϣⲓⲗ.

CXXX

(270) ϢⲀ ⲈⲢⲈ ⲚⲈϤⲚⲀϪⲈ ϢⲰⲚⲈ ⲌⲰⲢⲀⲒⲞⲤ ʒ ⲁ̄ ⲘⲒⲤⲈⲞⲤ ʒ ⲁ̄ ⲤⲦⲈⲠⲦⲈⲢⲒⲀⲤ ʒ ⲁ̄ ⲐⲚⲞⲞⲨ ⲔⲀⲖⲰⲤ ⳨ ⲈϨⲞⲨⲚ ⲈⲢⲰϤ ϤⲚⲀⲖⲞ

(270) Quelqu'un dont les dents sont malades : vitriol rouge une drachme, vitriol jaune une drachme, alun une drachme; broie-les bien; administre-lui; il guérira.

Ligne 270 [1]. — ⲍⲱⲣⲁⲓⲟⲥ, σῶρυ, voir p. 127, form. XXV, 51, rem. 3.
Ligne 270 [2]. — ⲙⲓⲥⲉⲟⲥ, μίσυ, voir p. 127, form. XXV, 51, rem. 3.

CXXXI

(271) ϢⲚ̄ⲠⲢⲀⲤⲦⲖⲞⲚ ⲈϢⲀⲤⲂⲰⲔ ⲈⲚⲈⲠⲖⲎⲄⲎ ⲈⲦⲘⲞⲔ̄ϩ ⲞⲨⲚⲞϬ ⲦⲈ ⲦⲈⲤϬⲞⲘ ⲖⲒⲐⲀⲖⲔⲨⲢⲞⲚ ʒ ⲕ̄ ⲘⲞⲨⲗ̄ϩ (272) ʒ ⲏ̄ ⲯⲒⲘⲒⲐⲒⲞⲚ ⲃ̄ (*sic*) ⲔⲎⲚⲈ Ⲛ̄ⲞⲋⲞ Ⲛ̄ⲦⲀⲨϤⲒ ⲠⲈϤϳⲬⲎ̄ⲁ Ⲛ̄ⲂⲢⲢⲈ ⲞⲨⲰⲐ ⲠⲔⲎⲚⲈ ⲈⲂⲞⲖ Ⲙ̄Ⲛ ⲠⲘⲞⲨⲖⲀϨ ⲠⲀϨⲦⲞⲨ ⲈⲦⲈⲘϪⲀⲐ ⲬⲢⲰ

(271) Emplâtre que l'on emploie[2] pour les plaies douloureuses[3]; il est d'une grande puissance : litharge vingt drachmes, cire (272) huit drachmes, céruse deux (drachmes), graisse de porc dont on a enlevé le *hubš* récemment; fais fondre la graisse et la cire; verse-les dans un mortier; emploie.

La *souscription* de cette formule est écourtée et par suite difficile à comprendre. Il faut entendre que la graisse et la cire, après avoir été fondues, doivent être versées dans un mortier où l'on a préalablement mis la litharge et la céruse, comme il est indiqué aux formules

[1] Litt. : «se remplir, se combler». Il s'agit d'un remède anaplérotique.
[2] Voir p. 103, form. XV, 36, rem. 2.
[3] Voir p. 104, form. XVIII, 40, rem. 1.

CXLVI et CXLVIII entre autres. C'est le mode ordinaire de préparation des emplâtres où il entre des matières minérales.

Ligne 271 [1]. — ⲛ̄ⲡⲣⲁⲥⲧⲗⲟⲛ, ἔμπλαστρον.
Ligne 271 [2]. — ⲗⲓⲑⲁⲗⲕⲩⲣⲟⲛ (ⲗⲓⲑⲁⲣⲕⲩⲣⲟⲛ), λιθαργύρος.
Ligne 272 [3]. — ⲟⲋⲟ, ⲗⲓⲗ (ⲣⲓⲣ).
Ligne 272 [4]. — ϳⲭⲏ̄ⲁ, ϩⲩⲃ̄ϣ. Le mot ϩⲩⲃ̄ϣ n'est probablement pas copte. Ce qui autorise à le croire, c'est d'abord son aspect insolite et surtout la présence du trait qui surmonte les deux dernières lettres. Lorsque l'auteur use de l'alphabet cryptographique, il écrit en règle générale toutes les voyelles et n'utilise que très exceptionnellement ce signe de vocalisation. Celui-ci, dans le même cas, paraît par contre souvent dans les transcriptions de l'arabe, où il remplit la fonction du *soukoûn*[1]. Je ne vois guère que l'arabe جُفْش, qui désigne les menus ustensiles de ménage, vases, bouteilles, paniers, etc., dont la prononciation puisse être représentée par ϩⲩⲃ̄ϣ. Encore, la transcription laisserait-elle à désirer sur un point : le *kesra* est rendu dans le traité par ⲉ, ⲓ et surtout par ⲏ[2], qui d'ailleurs a le même son que l'ⲩ; جُفْش devrait donc donner ϩⲉⲃ̄ϣ, ϩⲓⲃ̄ϣ ou ϩⲏⲃ̄ϣ. Toutefois, il y a lieu de tenir compte que dans le manuscrit copte-arabe des *Théotokies* l'ⲩ est toujours transcrit par ى, de même que l'ⲓ et l'ⲏ[3], ce qui répond en effet au son habituel de ces trois lettres coptes. Phonétiquement, le rapprochement n'est donc point impossible. Il est beaucoup moins satisfaisant dans son rapport avec la construction et le mouvement de la phrase. Celle-ci se traduit littéralement : «graisse de porc dont on a enlevé son *hubš* récemment». Le sens de حفش «pot, vase» ne se justifierait pas ici. Pour qu'il fût possible, il faudrait que le texte portât : ⲕⲏⲛⲉ ⲛ̄ⲟⲋⲟ ⲛ̄ⲧⲁⲩϥⲓ ⲉⲃⲟⲗ ϩⲛ̄ ⲡⲉϥϳⲭⲏ̄ⲁ ⲛ̄ⲃⲣⲣⲉ «graisse de porc que l'on a retirée de son pot récemment». Il est possible que le scribe ait omis d'écrire ⲉⲃⲟⲗ ϩⲛ̄; le traité fournit des exemples d'oublis plus graves. Mais je préfère, plutôt que de m'arrêter à cette correction hypothétique, m'en tenir à la lettre du texte et supposer qu'il s'agit de graisse de porc préparée d'une certaine façon, par suppression d'une matière nommée ϩⲩⲃ̄ϣ.

CXXXII

(273) ϢⲚⲠⲖⲀⲤⲦⲢⲞⲚ ⲬⲢⲈⲨⲢⲞⲚ ⲔⲀⲖⲀⲪⲞⲚⲒⲀⲤ F ⲋ̄ Ⲭⲁ F ⲁ̄ ⲘⲞⲨⲖⲀϨ F ⲅ̄ ⲔⲎⲚⲚⲈ Ⲛ̄ⲢⲒⲢ F ⲅ̄ ⲠⲀⲤⲦⲞⲨ ⲬⲢⲰ

(273) Emplâtre vert : colophane six onces, verdet une once; cire trois onces, graisse de porc trois onces; fais-les cuire; emploie.

Ligne 273 [1]. — ⲭⲣⲉⲩⲣⲟⲛ (ⲭⲗⲉⲩⲣⲟⲛ), χλωρόν.
Ligne 273 [2]. — ⲕⲁⲗⲁⲫⲟⲛⲓⲁⲥ, κολοφωνία.
Ligne 273 [3]. — ⲭⲁ, ⲩⲟⲩ, ἰός.

[1] Voir ce qui est dit à ce sujet, § VIII, p. 45.
[2] Voir p. 44 et le tableau annexé à la page 47.
[3] É. Galtier, *Coptica-arabica*, dans le *Bull. de l'Institut français du Caire*, t. V, p. 101.

CXXXIII

(274) ⲁⲩⲗⲏ ⲉⲧⲣⲉⲥⲗⲟ ⲕⲏⲛⲛⲉ ⲛ̄ⲣⲓⲣ ⲟⲩⲁⲙⲉ ⲛ̄ⲣⲁϩ̄ⲧ̄ ⲟⲩⲁⲑⲟⲩ ⲛ̄ⲅ̄ ⲁⲗⲁⲱⲥ

(274) Cicatrice, pour la faire disparaître : graisse de porc, terre à foulon; fais-les fondre; oins-la.

Ligne 274. — ⲁⲩⲗⲏ, *οὐλή*.

CXXXIV

(275) ⲇⲓⲁϩⲣⲟϯⲟⲛ ⲉⲥϩⲁϣⲡⲏⲣⲉ ⲉⲓⲣ̄ϩⲱⲃ ⲛ̄ϩⲏⲧ̄ϥ̄ ⲟⲩⲏⲣ̄ⲧ̄ ⲉϥⲗⲏⲕ ⳁ ⲗ̄ ⲭⲁⲗⲕⲟⲥ ⲕⲉⲕⲁⲩⲙⲉⲛⲟⲩ ⳁ ⲗ̄ (276) ⲕⲟⲙⲉⲟⲥ ⳁ ⲇ̄ ⲏⲣⲡ̄ ⲛ̄ⲁⲙⲓⲛⲉⲟⲛ ⲡⲉϥⲣⲱϣⲉ ⲉ̄ ⲙⲛ̄ ⲡⲉⲧⲟⲩⲟⲧ̄ϥ̄ ⲉⲡⲁⲓ ⲙ̄ⲙⲟȣ ⊚

(275) Collyre à la rose merveilleux auquel j'ai travaillé : rose fraîche trente drachmes, cuivre brûlé trente drachmes, (276) gomme quatre drachmes, quantité suffisante de vin aminéen auquel on n'a pas ajouté d'eau.

Ligne 275 [1]. — ⲇⲓⲁϩⲣⲟϯⲟⲛ, *διάρροδιον*.

Ligne 276 [2]. — ⲏⲣⲡ̄ ⲛ̄ⲁⲙⲓⲛⲉⲟⲛ, *οἶνος ἀμηνέος*[1], *οἶνος ἀμιναῖος*. Ce vin était fréquemment employé pour les préparations pharmaceutiques. Il en est souvent question dans les œuvres d'Oribase[2] et dans celles de plusieurs autres auteurs[3]. Le nom d'aminéen était donné à un plant particulier de vigne que l'on cultivait en Bithynie, à Naples et en Sicile. Pline en parle longuement. Il place les vignes aminéennes au premier rang à cause de la qualité de leurs vins qui gagnaient en vieillissant. Il en décrit cinq espèces (XIV, 4, 2).

CXXXV

(277) ⲡⲗⲩⲅⲏ ⲛ̄ⲧⲁⲥⲣ̄ⲥⲓⲗⲉϥⲉ ⲕⲉⲡⲉⲗⲉⲟⲥ ⳁ ⲏ̄ ⲥⲉⲡⲧⲉⲣⲓⲁⲥ (*sic*) ⳁ ⲇ̄ ⲁⲣⲓⲥⲧⲟⲣⲟⲭⲓⲁⲥ ⳁ ⲇ̄ ⲕⲓⲕⲓⲥ ⳁ ⲇ̄ (278) ⲑⲛⲟⲟⲩ ⲡⲁⲥⲧⲟⲩ ϩⲓ ⲉϥⲓⲱ ϯ ϩⲓϫ̄ⲛ̄ ⲧⲥⲏⲣⲁⲝ ⲥⲛⲁϣⲟⲟⲩⲉ ⲟⲩⲱϣ̄ⲙ̄ ϩⲓ ⲉⲧⲁⲫⲟⲩ ⲧⲁϥ ⲉⲛϭⲟⲩϭ ⲙⲛ̄ ⲛ̄ⲥⲓⲣⲉϥⲉ

(277) Plaie phagédénique : câprier huit drachmes, alun quatre drachmes, aristoloche quatre drachmes, ricin quatre drachmes; (278) broie-les; fais-les

(1) M. Berthelot, *Coll. des anc. alchim. grecs*, introd., p. 109 et 113. Berthelot traduit successivement par «vin doux» et «vin d'Amina».

(2) *Coll. méd.*, V, 6, 33; t. I, p. 349; *Synopsis*, III, 132, 136, t. V, p. 136, 137, 876, 877.

(3) Voir Bussemaker et Ch. Deremberg, *OEuvres d'Oribase*, t. I, p. 639.

cuire avec du miel; pose sur le trou, la plaie séchera. — Mélange (ce médicament) avec de l'*étaphos*, et applique-le aux ulcérations légères (?) et aux ulcères rongeants.

Ligne 277 [1]. — ⲥⲓⲗⲉϥⲉ, ⲥⲓⲣⲉϥⲉ. Je n'ai pas rencontré d'autres exemples de cette expression en dehors de ceux qui sont contenus dans la présente formule et la suivante, relative au ⲥⲓⲣⲉϥⲉ «opiniâtre, rebelle», ⲛ̄ⲧⲁⲥⲱⲕ. Nous voyons que l'accident morbide qu'elle désigne se manifeste soit isolément (ⲥⲓⲣⲉϥⲉ ⲛ̄ⲧⲁⲥⲱⲕ), soit par complication des plaies (ⲡⲗⲩⲅⲏ ⲛ̄ⲧⲁⲥⲣ̄ⲥⲓⲗⲉϥⲉ). Dans le second cas, il est dit que le remède était placé sur le «trou», la «cavité», ϩⲓϫ̄ⲛ̄ ⲧⲥⲏⲣⲁⲝ (l. 278). L'indication n'est pas indifférente. Elle montre, par l'emploi du mot ⲥⲏⲣⲁⲝ, que je rapproche du grec *σήραγξ*[1], que la plaie atteinte de ⲥⲓⲗⲉϥⲉ n'était pas superficielle, mais formait une dépression sensible. Ce détail peut aider à en fixer la nature.

Le mot ⲥⲓⲗⲉϥⲉ, ⲥⲓⲣⲉϥⲉ, n'est probablement pas copte. Je crois pouvoir le rapporter à l'arabe سراف «qui ronge, qui mange». La ⲡⲗⲩⲅⲏ ⲛ̄ⲧⲁⲥⲣ̄ⲥⲓⲗⲉϥⲉ est donc une «plaie qui ronge», qui s'étend en surface ou se creuse; c'est ce que la *Synopsis* d'Oribase appelle les *φαγέδαιναι*, les *vulnera fagedenica*[2], et qu'un des manuscrits explique par «*id est qui se comedent*»[3]. Il est vraisemblable que l'on comprenait sous cette dénomination les plaies infectées ou gangreneuses, les chancres et les ulcères phagédéniques. La remarque faite plus haut, à propos du mot ⲥⲏⲣⲁⲝ, qui présume la perte de substance subie par les plaies affectées de ⲥⲓⲗⲉϥⲉ, contrôle le rapprochement proposé entre ce dernier terme et سراف, et en montre la justesse.

Il y a une corrélation évidente entre le ⲥⲓⲗⲉϥⲉ et l'ⲟⲩⲁⲙⲟⲙⲉ, dont il a été précédemment question[4]. L'action caractéristique de ces affections se révèle par l'origine parallèle du nom qui leur est donné. Le sens premier de سراف (ⲥⲓⲣⲉϥⲉ) est associé au rôle destructeur de l'insecte سرفة qui ronge le bois. ⲟⲩⲁⲙⲟⲙⲉ, traduit ارضية «ulcère rongeant» dans la *scala* n° 43, désigne également le *termes*, ارض[5], qui exerce les mêmes ravages que le سرفة. Cette comparaison résume en une image suffisamment expressive la nature des symptômes propres au ⲥⲓⲗⲉϥⲉ et au ⲟⲩⲁⲙⲟⲙⲉ.

Nous trouverons plus loin la mention de deux cas qui paraissent offrir une certaine analogie avec le ⲥⲓⲗⲉϥⲉ : ⲟⲩⲁⲩⲧⲱⲙⲁ ⲉⲧⲣⲉϥϫⲱⲣⲉ ⲉⲃⲟⲗ ⲙⲟⲩⲛ ⲉⲧⲡⲱϣⲉ (form. CLVI) et ⲟⲩⲥⲁϣ ⲉⲧⲣⲉϥϫⲱⲱⲣⲉ ⲉⲃⲟⲗ ⲉⲋ ⲧⲉϥⲟⲩⲱⲛ (form. CXCVII).

Ligne 277 [2]. — ⲕⲉⲡⲉⲗⲉⲟⲥ dérive il semble, avec l'échange ordinaire du ⲣ en ⲗ, de la forme perso-arabe كَبَر[6] (pour la désinence en ⲉⲟⲥ, cf. حرمل ⲁⲣⲙⲉⲗⲟⲥ, ⲁⲣⲙⲉⲗⲉⲟⲥ[7])

(1) ⲥⲏⲣⲁⲝ ne doit pas être confondu avec *σύριγξ* «fistule», qui est orthographié ⲥⲩⲣ̄ⲝ à la formule CCXVI, 389.

(2) *Synopsis*, III, 35, t. V, p. 113 et 858.

(3) *Ibid.*, t. V, p. 858, note *b*.

(4) Pour cette maladie, voir p. 106, form. XX, 43, rem. 1.

(5) *Loc. cit.*

(6) Var. قبار (Dâoûd), قبر (*scalæ*). M. I. Löw (*Aramäische Pflanzennamen*, p. 263) considère ces deux formes comme appartenant à l'arabe vulgaire.

(7) Voir ci-dessus, p. 202.

ou reproduit peut-être le génitif (καππάρεως) du grec κάππαρις (Dioscoride, II, 173), *Capparis spinosa* L., dont l'origine est d'ailleurs la même.

La racine et les feuilles du Câprier étaient employées pour le traitement des ulcères malins[1].

L'arbuste est nommé ⲡⲓⲗⲁⲡⲁⲛⲟⲛ القبر dans la *scala* bohaïrique (Kircher, p. 197). Le même lexique contient aussi le nom de l'écorce de racine de Câprier, ⲗⲁⲥⲗⲁϥ, que Peyron[2] considère à tort comme étant copte. Il s'agit de l'arabe أصَف, qui désigne d'une façon générale le *C. spinosa*[3]. Le manuscrit reproduit par Kircher traduit ⲗⲁⲥⲗⲁϥ par الاصفل وهو قسر[4] (*sic*) اصل الكبر (p. 191) «l'*asfal*, c'est l'écorce de la racine du Câprier»; celui du Patriarcat copte du Caire écrit le premier mot الاصطعل[5]. Tous les deux sont fautifs : اصفل et اصطعل n'offrent aucun sens et doivent être lus اصف. Il est possible également qu'ⲗⲁⲡⲁⲛⲟⲛ ne soit pas originairement copte[6].

Ligne 277 [3]. — ⲥⲉⲡⲧⲉⲣⲓⲁⲥ, lire ⲥⲧⲉⲡⲧⲉⲣⲓⲁⲥ, σʈυπʈηρία (cf. form. XXVI, 53; XXVII, 58, et *passim*).

Ligne 277 [4]. — ⲁⲣⲓⲥⲧⲟⲣⲟⲭⲓⲁⲥ (ⲁⲣⲓⲥⲧⲟⲗⲟⲭⲓⲁⲥ), ἀριστολοχία (Dioscoride, III, 4), var. ⲗⲓⲥⲧⲟⲗⲟⲭⲓⲁⲥ (form. CXXXIX, 284). L'Aristoloche est désignée sous son nom arabe ⲥⲉⲣⲁⲟⲩⲁⲛ̅ⲧ زراوند dans un autre passage du traité (form. LI, 97).

Ligne 278 [5]. — ⲥⲏⲣⲁⲝ, σήραγξ.

Ligne 278 [6]. — ⲉⲧⲁⲫⲟⲩ. Je n'ai pas réussi à fixer le sens de ce mot, qui, apparemment, dérive d'une forme grecque. Le contexte indique que c'est un nom de drogue.

Ligne 278 [7]. — ϭⲟⲩϭ. Cette maladie est mentionnée plus loin (form. CXXXVIII, 281) dans une énumération où les affections éruptives dominent, mais sans que rien pourtant permette de l'identifier. On trouve dans la *scala* bohaïrique un mot ϭⲟϫ ضبع que Kircher (p. 487) rend par *morbi genus* et que l'on pourrait croire être le même que ϭⲟⲩϭ. Vérification faite, la glose arabe a été mal lue ou est corrompue. Peyron[7] la corrige en صبغ «*pigmentum quo quid tingitur*». Un autre passage de la *scala* : ⲛⲓϭⲟϫ الصبغ (Kircher, p. 125) «les teintures» lui donne raison et montre qu'il n'existe aucun rapport entre ϭⲟⲩϭ et ϭⲟϫ. Il semble que ϭⲟⲩϭ doive être rapproché de ϫⲟⲩϫ *abscindere*. Dans cette conjecture, ϭⲟⲩϭ prendrait le sens de «coupure» et peut-être celui de déchirure de la peau, d'écorchure, d'ulcération superficielle, aposyrme (ἀπόσυρμα[8]), en opposition aux ⲥⲓⲣⲉϥⲉ, qui sont des ulcères profonds et de nature maligne.

(1) Ibn al-Baïṭâr, n° 1877; 'Abd ar-Razzâq, p. ١٣٤; Avicenne, liv. II, p. ١٩٤.

(2) *Lex. ling. copt.*, p. 13.

(3) Ibn al-Baïṭâr, n° 95; I. Löw, *Aramäische Pflanzennamen*, p. 262, n° 201. 'Abd ar-Razzâq (p. ٢٣) dit que c'est le nom de la Câpre, حب الكبر, mais il ajoute plus loin (p. ١٠٣) que اصف et كبر désignent la même chose, c'est-à-dire le Câprier. On trouve également la forme لَصَف, Ibn al-Baïṭâr, n° 2030, et I. Löw, *op. cit.*; cf. G. Schweinfurth, *Arabische Pflanzennamen*, p. 132; R. Muschler, *Manual flora of Egypt*, t. II, p. 391.

(4) Lire : قشر.

(5) V. Loret, *Les livres III et IV de la* Scala magna *de Schams-ar-Riâsah*, dans les *Ann. du Serv. des antiq.*, t. I, p. 61, n° 299. Dans l'index, M. Loret rétablit l'orthographe اصفل d'après l'édition de Kircher.

(6) Telle semble avoir été l'opinion de Peyron, qui n'a pas admis ce mot dans son dictionnaire.

(7) *Lex. ling. copt.*, p. 421.

(8) Voir Oribase, *Synopsis*, VII, 5, t. V, p. 332, et t. VI, p. 135.

CXXXVI

(279) ⲟⲩⲥⲓⲣⲉϥⲉ ⲛ̅ⲧⲁⲥⲱⲥⲕ ⲭⲁⲣⲕⲓⲧⲉⲟⲥ ⳨ ⲇ̅ ⲙⲓⲥⲉⲟⲥ ⳨ ⲃ̅ ⲕⲁⲗⲁⲕⲁⲛⲑⲟⲥ[1] ⳨ ⲋ̅ ⲩⲑⲟⲡⲗⲱ ⳨ ⲁ̅ ϯϥⲉ ⲙ̅ⲙⲟⲟⲩ ϩⲓ ϩⲏⲙ̅ϫ ⲭⲣⲱ

(279) Ulcère rongeant rebelle : vitriol blanc quatre drachmes, vitriol jaune deux drachmes, vitriol bleu six drachmes, cuivre une drachme; broie-les avec du vinaigre; emploie.

Ligne 279 [1]. — ⲭⲁⲣⲕⲓⲧⲉⲟⲥ (ⲭⲁⲗⲕⲓⲧⲉⲟⲥ), χαλκῖτις.
Ligne 279 [2]. — ⲩⲑⲟⲡⲗⲱ, ⲭⲁⲗⲕⲟⲥ, χαλκός.
Ligne 279 [3]. — ϯϥⲉ, cf. ⲧⲣⲓⲃⲉ (form. CV, 214; manuscrit du Vatican, form. XLV), ϯⲃⲉ (form. CLXXIV, 334) et ⲧⲣⲓⲡⲟⲩ (form. XCI, 176), τρίβειν.

CXXXVII

(280) ⲟⲩⲕⲟ̅ⲗ︦ ⲛ̅ⲗⲁⲥⲛⲟϥ ⲗⲓⲃⲁⲛⲟⲥ ⳨ ⲃ̅ ⲯⲓⲙⲓⲑⲓⲟⲩ ⳨ ⳽̅ ⲗⲓⲑⲁⲗⲕⲩⲣⲟⲛ ⳨ ⳽̅ ⲉⲩⲫⲟⲣⲃⲓⲟⲩ ⳨ ⳽̅ ⲕⲟⲙⲉⲟⲥ ⳨ ⳽̅ ⲗⲁⲩ ⲛ̅ⲕ︦ ⲭⲣⲱ

(280) Collyre hémostatique : encens deux drachmes, céruse 1/2 drachme, litharge 1/2 drachme, euphorbe 1/2 drachme, gomme 1/2 drachme; fais-en un collyre; emploie.

CXXXVIII

(281) ⲟⲩⲧⲣⲁⲭⲟⲙⲁ ⲛ̅ⲧⲁⲥⲱⲥ̅ⲕ ⲙ̅ⲛ ⲛ̅ⲉⲓϥ̅ⲧ ⲙ̅ⲛ ⲛⲉϣⲱ ⲙ̅ⲛ ⲛ̅ϭⲟⲩϭ ⲙ̅ⲛ ⲛ̅ϫⲟⲩϥ ⲙ̅ⲛ ϯⲁⲑⲟⲩⲥⲓⲥ ⲛⲓⲙ (282) ⲁⲙⲙⲱⲛⲓⲁⲕⲟⲩ ⲑⲩⲙⲓⲁⲙⲁⲧⲟⲥ ⳨ ⲃ̅ ⲟⲃⲉⲛ ⲛ̅ⲗⲁⲥ ⳨ ⲅ̅ ⲕⲟⲙⲉⲟⲥ ⳨ ⲃ̅ ⲑⲛⲟⲟⲩ ϩⲓ [ⲙⲟ]ⲟⲩ ⲗⲁⲗⲉ ⲉⲣⲟⲟⲩ

(281) Trachome rebelle, clous, éruption vésiculeuse[2], coupures[3], brûlures et trouble morbide quelconque : (282) gomme ammoniaque deux drachmes, alun schisteux[4] trois drachmes, gomme deux drachmes; broie-les avec de l'e[au]; oins les (parties malades).

(1) Le signe abréviatif ϛ est relié à la barre transversale du ⲑ dans l'original.

(2) Voir p. 109, form. XX, 43, rem. 3.

(3) Voir p. 264, form. CXXXV, 278, rem. 7.

(4) Voir p. 135, form. XXXIV, 67, rem. 1.

Ligne 281 [1]. — ⲧⲣⲁⲭⲱⲙⲁ, τράχωμα. Maladie de la conjonctive oculaire qui, sous son action, se dessèche et se rétracte. Elle portait également le nom de ξηροφθαλμία et de σκληροφθαλμία. C'est le جسا الاجفان des médecins arabes (Avicenne, liv. III, p. ٣٢٥).

Ligne 281 [2]. — ϫⲟⲩϥ. Il est possible qu'il s'agisse d'un état inflammatoire, comme au *Lévitique*, xiii, 24, 25 et 28.

Ligne 281 [3]. — ϯⲁⲑⲉⲥⲓⲥ, διάθεσις.

Ligne 282 [4]. — ⲁⲙⲙⲱⲛⲓⲁⲕⲟⲩ ⲑⲩⲙⲓⲁⲙⲁⲧⲟⲥ, ἀμμωνιακὸν θυμίαμα (Dioscoride, III, 84), *Hammoniaci lacryma* (Pline, XII, 49). Voir ⲁⲙⲙⲱⲛⲓⲁⲕⲟⲩ (p. 224, form. CIV, 210, rem. 2), ⲭⲁⲣ̄ⲍ̄ (p. 167, form. LVI, 113, rem. 5) et ⲟⲩⲁϣⲁⲕ (p. 165, form. LV, 109, rem. 4).

CXXXIX

(283) ⲞⲨⲝⲩⲣⲟⲛ ⲉϣⲁϥⲙⲟⲩϩ ϩⲛ̄ ⲟⲩϭⲉⲡⲏ ⲉⲓⲉⲣⲉⲟⲥ ⳨ ⲇ̄ ⲟⲣⲟⲃⲟⲩ ⳨ ⲇ̄ ⲗⲉⲡⲓⲧⲟⲥ ⳨ ⲃ̄ (284) ⲁⲗⲓⲥⲧⲟⲗⲟⲭⲓⲁⲥ ⳨ ⲇ̄ ⲫⲣⲓⲕⲧⲏⲥ ⳨ ⲓ̄ⲋ̄ ⲗⲓⲃⲁⲛⲟⲥ ⳨ ⲃ̄ ⲩⲑⲟⲡⲥⲫⲝⲗⲱ ⳨ ⲕ̄ ⲑⲛⲟⲟⲩ ⲕⲁⲗⲱⲥ ⲁⲁⲩ ⲛ̄ⲝⲩⲣⲟⲛ ⲭⲣⲱ

(283) Poudre qui cautérise promptement : iris quatre drachmes, vesce quatre drachmes, battitures (de cuivre)[1] deux drachmes, (284) aristoloche quatre drachmes, résine torréfiée seize drachmes, encens deux drachmes, vitriol blanc vingt drachmes; broie-les bien; fais-en une poudre; emploie.

Ligne 283 [1]. — ⲉⲓⲉⲣⲉⲟⲥ me paraît correspondre au grec ἴρεως génitif de ἶρις. Le même mot est écrit ⲓⲉⲣⲉⲟⲥ au manuscrit du Vatican, form. XXXI.

Ligne 283 [2]. — ⲟⲣⲟⲃⲟⲩ. J'ai conservé à ce mot le sens qu'ὄροβος a en grec (Dioscoride, II, 108). Toutefois, il convient de constater que dans les lexiques ṣa'îdiques, il désigne le *Trifolium alexandrinum* L. : ⲟⲣⲟⲃⲟⲥ برسيم كرسنة (*scala* n° 43, fol. 59, r°, l. 1), ⲟⲣⲟⲃⲟⲥ · ⲟⲣⲃⲉⲥ · ⲟⲣⲁⲝ · ⲧⲣⲓⲫⲓⲗⲗⲟⲛ · ⲧⲣⲓⲙ برسيم (*scala* n° 44, fol. 83, r°, 1re col., l. 32, 2e col., l. 1).

Ligne 284 [3]. — ⲁⲗⲓⲥⲧⲟⲗⲟⲭⲓⲁⲥ (ⲁⲣⲓⲥⲧⲟⲗⲟⲭⲓⲁⲥ), ἀριστολοχία.

Ligne 284 [4]. — ⲫⲣⲓⲕⲧⲏⲥ, φρυκτῆς. Cette matière est mentionnée dans une recette d'onguent émollient reproduite par Oribase. La version latine correspondante permet de l'identifier : κηροῦ, φρυκτῆς, πιτυΐνης[2], «*cera, resina frixa, resina pituina*»[3].

Ligne 284 [5]. — ⲩⲑⲟⲡⲥⲫⲝⲗⲱ, ⲭⲁⲗⲕⲓⲧⲉⲟⲥ, χαλκῖτις, voir p. 127, form. XXV, 51, rem. 3.

[1] Voir p. 270, form. CXLVI, 296, rem. 3.

[2] *Synopsis*, III, 43; t. V, p. 118.

[3] *Ibid.*, t. V, p. 852. Voir aussi *Synopsis*, III, 165 et 166; t. V, p. 142 et 881. Dans ce dernier exemple, le texte latin porte seulement *frictes*.

CXL

(285) ⲞⲨⲕⲟⲩⲛⲧ̄ϥ ⲛ̄ⲟⲩⲣⲱⲙⲉ ⲉϥϣⲱⲛⲉ ⲉⲣⲟϥ ⲉⲃⲓⲱ ⲛ̄ⲁⲧⲙⲟⲟⲩ ⲃⲁⲗ ⲛ̄ⲁⲃⲟⲩⲕ ⲉϥⲑⲏⲛⲏⲩ ⲕⲁⲗⲱⲥ (286) ⲟⲩⲟϣⲙⲟⲩ ⲙⲛ̄ ⲛⲉⲩⲉⲣⲏⲩ ⲭⲣⲱ ⊚

(285) Un homme qui souffre de la face dorsale de la main (?) : miel sans eau[1], fève grecque bien broyée; (286) mélange-les ensemble; emploie.

Ligne 285 [1]. — ⲕⲟⲩⲛⲧ. Le mot est nouveau. Il ne paraît pas que l'on puisse l'identifier avec ⲕⲟⲩⲛ *pudendum virile, sinus*, ni avec l'arabe قنّ «testicule». La traduction que j'en donne est absolument hypothétique. Elle me semble ressortir d'une manière plus ou moins claire de deux autres passages du manuscrit : ⲟⲩⲉⲓϥⲧ ϩⲛ̄ ⲟⲩⲕⲟⲩⲛⲧ̄ϥ ⲛ̄ⲟⲩⲁ (form. CXLI, 287) «un clou à la face dorsale de la main (?) de quelqu'un», ⲟⲩⲁ ⲉϥⲟ. . . . . ⲛ̄ⲥⲁϣ ⲛ̄ⲕⲟⲩⲛⲧⲟⲩ ⲁⲩⲱ ⲛ̄ⲧⲏⲃⲉ (form. CCXIX, 393) «quelqu'un qui a des ulcérations à la face dorsale des mains (?) et aux doigts». Je crois que les ⲥⲁϣ ⲛ̄ⲕⲟⲩⲛⲧⲟⲩ et (ⲥⲁϣ) ⲛ̄ⲧⲏⲃⲉ correspondent aux شقوق ما بين الاصابع et aux شقوق اليد, c'est-à-dire aux gerçures qui se produisent sur la face dorsale des mains et entre les doigts, dont Avicenne (liv. IV, p. ١٢٩) formule le traitement, ce qui fixerait le sens exact de ⲕⲟⲩⲛⲧ. Si, comme il paraît probable, il s'agit d'une partie de la main, ce ne peut guère être que la face dorsale qui, plus que la paume, est sujette à des affections variées.

Le ϥ de ⲕⲟⲩⲛⲧ̄ϥ est certainement paragogique[2], comme le montre la variante ⲕⲟⲩⲛⲧⲟⲩ. Il ne peut se justifier autrement ici ainsi que dans le membre de phrase ⲟⲩⲉⲓϥⲧ ϩⲛ̄ ⲟⲩⲕⲟⲩⲛⲧ̄ϥ ⲛ̄ⲟⲩⲁ.

Ligne 285 [2]. — ⲃⲁⲗ ⲛ̄ⲁⲃⲟⲩⲕ, cf. ⲃⲁⲗⲗⲁⲃⲱⲕ (fragment médical d'Akhmîm, form. VII). L'identification en est fournie par le manuscrit du Vatican (form. XXVIII) : ⲕⲩⲁⲙⲟⲥ ⲛ̄ϩⲩⲗⲏⲛⲓⲕⲟⲛ ⲉⲧⲉ ⲟⲩⲃⲁⲗⲗⲁⲃⲱⲕ ⲧⲉ. Ce nom de la Fève grecque, κύαμος ἑλληνικός (Dioscoride, II, 105), *Vicia faba* L., se rencontre au papyrus magique de Londres-Leyde (V, 24-25; XXVII, 25) [demotic].

CXLI

(287) ⲞⲨⲉⲓϥⲧ ϩⲛ̄ ⲟⲩⲕⲟⲩⲛⲧ̄ϥ ⲛ̄ⲟⲩⲁ ⲗⲓⲑⲁⲗⲕⲩⲣⲟⲛ ϩⲓ ⲏϭⲉ ⲉϥϣⲟⲩⲱⲟⲩ ⲑⲛⲟⲟⲩ ⲙⲛ̄ ⲛⲉⲩⲉⲣⲏⲩ ⲟⲩⲟϣⲙⲟⲩ ϩⲓ ⲉⲃⲓⲱ ⲭⲣⲱ ⲉⲣⲟⲟⲩ

(287) Un clou à la face dorsale de la main (?) de quelqu'un : litharge et poireau sec; broie-les ensemble; mélange-les avec du miel; emploie.

Ligne 287. — ϣⲟⲩⲱⲟⲩ, ϣⲟⲟⲩⲉ.

[1] Voir p. 196, form. LXXXIX, 172, rem. 2.

[2] A. Peyron, *Lex. ling. copt.*, p. 321.

CXLII

(288) ⲝⲩⲣⲟⲛ ⲉⲛⲁⲛⲟⲩϥ ⲉⲧⲃⲉ ⲧⲙⲏϩⲉ ϣⲁϥⲕⲁⲑⲁⲣⲓⲍⲉ ⲙ̄ⲙⲟⲟⲩ ⲛ̄ϥⲙⲁϩⲟⲩ ⲙⲓⲥⲉⲟⲥ ⲉϥⲟⲩ[ⲱⲧ] ⳨ ⲇ̅ (289) ⲭⲁⲗⲕⲓⲧⲉⲟⲥ ⳨ ⲇ̅ ⲁⲗⲓⲥⲧⲟⲣⲟⲭⲓⲁⲥ ⳨ ⲅ̅ ⲥⲧⲣⲟⲣⲓⲧⲏⲥ ϝ ⲓ̅ ⲗⲉⲡⲓⲧⲟⲥ ⳨ ⲇ̅ ⲑⲛⲟⲟⲩ ⲙ̄ⲛ ⲛⲉⲩⲉⲣⲏⲩ ⲭⲣⲱ ⲛ̄ⲝⲩⲣⲟⲛ

(288) Bonne poudre pour l'abcès; elle les (*sic*) mondifie et les fait aboutir : vitriol jaune frais[1] quatre drachmes, (289) vitriol blanc quatre drachmes, aristoloche trois drachmes, *strorites* dix onces, battitures (de cuivre)[2] quatre drachmes; broie-les ensemble; emploie en poudre.

Ligne 288 [1]. — ⲕⲁⲑⲁⲣⲓⲍⲉ, *καθαρίζειν*.
Ligne 289 [2]. — ⲁⲗⲓⲥⲧⲟⲣⲟⲭⲓⲁⲥ (ⲁⲣⲓⲥⲧⲟⲗⲟⲭⲓⲁⲥ), *ἀριστολοχία*.
Ligne 289 [3]. — ⲥⲧⲣⲟⲣⲓⲧⲏⲥ. Je n'ai pas retrouvé l'équivalent grec de ce mot.

CXLIII

(290) ⲕⲟⲗⲗⲓⲟⲛ ⲉⲧⲃⲉ ⲛ̄ⲃⲁⲗ ⲉⲧⲡⲟⲣ̄ϩ ⲙ̄ⲛ ⲛⲉⲧⲟ ⲛ̄ⲕⲁⲕⲉ ⲙ̄ⲛ ⲛⲉⲧⲕⲏⲕ ⲕⲁⲧⲙⲓⲁⲥ ⳨ ⲁ̅ ⲭⲁⲗⲕⲟⲥ ⳨ ⲁ̅ (291) ⲕⲣⲟⲕⲟⲥ ⳨ ⲁ̅ ⲛⲁⲣⲧⲟⲥⲧⲁⲭⲟⲥ ⳨ ⲃ̅ ⲗⲏⲅⲓⲟⲛ ⳨ ⲅ̅ ⲥⲙⲏⲣⲛⲏⲥ ⳨ ⲃ̅ ⲍⲑⲟⲑⲏⲑⲁⲣⲗⲁⲱ ⳨ ⲅ̅ ⲥ†ⲙⲉⲟⲥ ⳨ ⲁ̅ (292) ⲕⲟⲙⲉⲟⲥ ⳨ ⲃ̅ ⲑⲛⲟⲟⲩ ⲙ̄ⲛ ⲛⲉⲩⲉⲣⲏⲩ ⲕⲁⲗⲱⲥ ⲗⲁⲩ(?) ⲛ̄ⲕ̸ ⲭⲣⲱ ⲉⲣⲟⲟⲩ ◎

(290) Collyre pour les yeux blessés, pour ceux qui sont atteints d'amaurose[3] et ceux qui n'ont point de cils : cadmie une drachme, cuivre une drachme, (291) safran une drachme, nard indien deux drachmes, lycium trois drachmes, myrrhe deux drachmes, malabathrum trois drachmes, antimoine une drachme, (292) gomme deux drachmes; broie-les bien ensemble; fais-en un collyre; emploie pour eux.

Ligne 290 [1]. — ⲡⲟⲣ̄ϩ, cf. ⲡⲟⲗ̄ϩ, ⲡⲱⲗ̄ϩ, *vulnus, vulnerari*.
Ligne 291 [2]. — ⲗⲏⲅⲓⲟⲛ, *λύκιον* (Dioscoride, I, 100).
Ligne 291 [3]. — ⲍⲑⲟⲑⲏⲑⲁⲣⲗⲁⲱ, ⲙⲁⲗⲁⲃⲁⲑⲣⲟⲛ, *μαλάβαθρον* (Dioscoride, I, 12), voir p. 257-258, form. CXXVIII, 267, rem. 2.

[1] Voir p. 132, form. XXIX, 60, rem. 2.
[2] Voir p. 270, form. XLVI, 296, rem. 3.
[3] Voir p. 90, form. XI, 26, rem. 9.

CXLIV

(293) ⲁⲙⲟⲙⲉ ⲁⲣⲥⲩⲛⲓⲅⲟⲛ ⳨ ⲇ̅ ⲥⲁⲛⲧⲁⲣⲁⲭⲏⲥ ⳨ ⲇ̅ ⲭⲁⲗⲕⲓⲧⲉⲟⲥ ⳨ ⲇ̅ ⲁϩⲉⲥⲧⲟⲩ ⲉⲃⲓⲱ ⲙ̄ⲙⲉ ⲭⲣⲱ ⲉⲣⲟⲟⲩ ϣⲁⲩⲗⲟ

(293) Gangrène[1] : orpiment quatre drachmes, réalgar quatre drachmes, vitriol blanc quatre drachmes, chaux vive, miel fin; emploie pour elle; elle guérira.

Ligne 293. — ⲁϩⲉⲥⲧⲟⲩ. J'ai pensé rapprocher ce mot de ϩⲁⲥⲧ″ *laborare, operam dare*, et y voir l'indication de la prescription relative au mode de préparation du médicament qui se trouve ordinairement à cette place dans le texte des formules : «travaille-les avec du miel fin». Mais outre que ce verbe ne se rencontre en aucun autre passage du manuscrit, où l'on emploie presque exclusivement, en pareil cas, le verbe ⲑⲛⲟ et quelquefois ⲟⲩⲟϣ̄ⲙ, il faudrait encore rétablir la préposition ϩⲓ, qui est nécessaire. Je me suis donc arrêté à la solution suivante, que j'estime plus vraisemblable, quoiqu'elle ne soit pas de tout point satisfaisante[2]. ⲁϩⲉⲥⲧⲟⲩ me paraît avoir été écrit pour ⲁⲃⲉⲥⲧⲟⲩ, forme que je rapproche d'ⲁⲃⲉⲥⲧⲟⲛ, qui figure à la formule CLXXXII, 343, à côté de l'orpiment et du réalgar, comme ici. Il s'agirait de la chaux vive, *ἄσβεστος* (Dioscoride, V, 132). ⲁⲃⲉⲥⲧⲟⲩ fait également songer au Henné, dont le nom est orthographié ⲁⲃⲏⲥⲧⲟⲩ à la *scala* n° 43 (fol. 33, v°, l. 20), et qui servait en médecine[3]. Mais il convient de l'éliminer, ses propriétés curatives n'étant pas appropriées au traitement de la gangrène. La chaux, au contraire, beaucoup plus utilisée d'ailleurs, était considérée comme caustique et résolutive. Mélangée avec de la cire et du miel rosat, ou avec du vinaigre et du miel rosat, elle mène, dit Pline (XXXVI, 57), les ulcères serpigineux à cicatrisation[4]. La seule objection vraiment sérieuse qui s'opposerait à cette identification serait la disparition du ⲥ à la première syllabe, et qui affecte à la fois ⲁϩⲉⲥⲧⲟⲩ (ⲁⲃⲉⲥⲧⲟⲩ) et ⲁⲃⲉⲥⲧⲟⲛ. Le même accident s'est produit dans le traité, portant sur deux mots pour le moins aussi familiers à un médecin, *στόμαχος* et *τροχίσκος*, qui y sont rendus par ⲧⲟⲙⲁⲭⲟⲥ (form. LXX, 137) et ⲧⲣⲟⲭⲓⲕⲟⲥ (form. CCIX, 376).

CXLV

(294) ⲕⲟⲗⲗⲓⲟⲛ ⲛ̄ⲥⲧⲁⲧⲓⲕⲟⲛ ⲉⲧⲃⲉ ⲛⲓⲕⲟⲩⲓ̈ ⲛ̄ϣⲏⲣⲉ ⲭⲁⲗⲕⲟⲥ ⲋ ⲕⲁⲩⲙⲉⲛⲟⲩ ⳨ ⲃ̅ ⲯⲓⲙⲓⲑⲓⲟⲛ ⳨ ⲃ̅ (295) ⲟⲡⲓⲟⲛ ⳨ ⲃ̅ ⲕⲟⲙⲉⲟⲥ ⳨ ⲃ̅ ⲭⲣⲱ ϩⲓ ⲏⲣ̄ⲡ ϩⲓ ⲉⲣⲱⲧⲉ ◎

[1] Voir p. 106, form. XX, 43, rem. 1.
[2] Elle ne tient pas compte, en effet, de l'omission du dosage. Mais il est utile de remarquer que le cas se présente parfois où le poids d'une ou de plusieurs drogues n'est pas inscrit dans l'énoncé de la formule, voir par exemple form. CLVIII, CLXII, CLXXX, et *passim*.
[3] Dioscoride, I, 95; Ibn al-Baïṭâr, n° 719.
[4] Cf. ʿAbd ar-Razzâq, p. ١٠٤.

(294) Collyre astringent[1] pour les petits enfants : cuivre brûlé deux drachmes, céruse deux drachmes, (295) opium deux drachmes, gomme deux drachmes; emploie avec du vin et du lait.

Ligne 294 [1]. — ⲥⲧⲁⲧⲓⲕⲟⲛ, *στατικόν*.
Ligne 294 [2]. — ⲭⲁⲗⲕⲟⲥ ; ⲕⲁⲩⲙⲉⲛⲟⲩ, *χαλκὸς κεκαυμένος*, voir p. 191, form. LXXXIII, 163, rem. 1.

CXLVI

(296) ⲕⲟⲗⲗⲟⲧⲓⲕⲏ ⲕⲩⲣⲟⲩ ⳨ ⲕ̅ⲇ̅ ⲩⲟⲩ ⲝⲩⲥⲙⲁⲧⲟⲥ ⳨ ⲓ̅ⲃ̅ ⲗⲉⲡⲓⲧⲟⲥ ⳨ ⲇ̅ ⲙⲁⲛⲁⲥⲥⲩⲗⲓⲃⲁⲛⲟⲥ ⳨ ⲃ̅ (297) ⲧⲉⲣⲉⲃⲓⲛⲑⲟⲥ ⳨ ⲃ̅ ⲕⲏⲛⲉ ⳨ ⲁ̅ ⲉⲗⲉⲟⲩ ⲝⲏⲥⲧⲏⲥ ⳨ ⲃ̅ ⲟⲝⲏⲥ ⲟⲝⲩⲥⲧⲏⲥ ⳨ ⲃ̅ ⲛⲉⲧⲗⲏⲕ ⲃⲟⲗⲟⲩ ⲉⲃⲟⲗ (298) ϩⲛ̅ ⲡⲕⲱϩⲧ̅ ⲡⲁϩⲧⲟⲩ ϩⲓϫⲛ̅ ⲛⲉⲧϣⲟⲟⲩⲉ ϩⲓ ⲧⲉⲙϫⲁⲑ ⲭⲣⲱ

(296) Pommade cicatrisante : cire vingt-quatre drachmes, raclure de vert-de-gris douze drachmes, battitures (de cuivre) quatre drachmes, poussière d'encens deux drachmes, (297) térébinthe deux drachmes, graisse une drachme, huile raclée deux drachmes, vinaigre acide deux drachmes; les matières molles ayant été dissoutes (298) sur le feu, verse-les sur les ingrédients secs dans un mortier; emploie.

Ligne 296 [1]. — ⲕⲟⲗⲗⲟⲧⲓⲕⲏ, *κολλοτική*.
Ligne 296 [2]. — ⲩⲟⲩ ⲝⲩⲥⲙⲁⲧⲟⲥ, *ἰοῦ ξύσμα*, cf. *ἰὸς ξυστός* (DIOSCORIDE, V, 91). Dioscoride (*loc. cit.*) et Pline (XXXIV, 26, 1) décrivent en détail la préparation de cette matière.
Ligne 296 [3]. — ⲗⲉⲡⲓⲧⲟⲥ, *λεπίδος* (DIOSCORIDE, V, 89). J'ai traduit ce mot par analogie avec d'autres passages du manuscrit où il est accompagné de ⲭⲁⲗⲕⲟⲩ (form. XXI, 51; LXXVII, 115, et *passim*); mais il est possible qu'il faille le rendre différemment. En effet, dans une formule de poudre contre la gangrène insérée dans la *Synopsis* d'Oribase[2], le même mot, employé seul comme ici, est traduit par « *lepidas ferri* » dans la version latine[3]. Il y est donc pris dans le sens de *λεπὶς στομώματος* (DIOSCORIDE, V, 90). Cela semble être d'ailleurs une exception. *Λεπίς*, sans adjonction de matière, a toujours le sens de battitures de cuivre chez Dioscoride.
Ligne 296 [4]. — ⲙⲁⲛⲁⲥⲥⲩⲗⲓⲃⲁⲛⲟⲥ, *μάννα λιβάνου* (DIOSCORIDE, I, 68, 6), « manne d'encens », دقاق الكندر des Arabes (IBN AL-BAÏṬÂR, n° 874). Ce sont les paillettes d'encens détachées par frottement (« *micas concussu elisas mannam vocamus* », PLINE, XII, 32, 4; cf. IBN AL-BAÏṬÂR, n° 1974).

[1] Voir p. 225, form. CVI. — [2] *Synopsis*, III, 124, t. V, p. 132. — [3] *Loc. cit.*, t. V, p. 873.

Ligne 297 [5]. — ⲧⲉⲣⲉⲃⲓⲛⲑⲟⲥ, *τερέβινθος* (*τέρμινθος*, DIOSCORIDE, I, 71), *terebinthus* (PLINE, XIII, 12), *Pistacia Terebinthus* L.
Ligne 297 [6]. — ⲉⲗⲉⲟⲩ ⲝⲏⲥⲧⲏⲥ, *ἐλαίου ξυστόν*. Suivant Pline, la « raclure d'huile », *strigmentum olei* (XV, 5), était la crasse composée de sueur et d'huile que l'on enlevait sur le corps des athlètes (XXVIII, 13). On lui reconnaissait des propriétés émollientes, résolutives et incarnatives.
Ligne 297 [7]. — ⲟⲝⲏⲥ ⲟⲝⲩⲥⲧⲏⲥ, *ὀξὸς ὀξύ*. ⲟⲝⲩⲥⲧⲏⲥ est copié sur le substantif *ὀξύτης* dont on a fait un qualificatif.

CXLVII

(299) ⲉⲙⲡⲗⲁⲥⲧⲣⲟⲛ ⲉⲥⲙⲟⲩϩ ⲙⲟⲩⲗⲁϩ ⳨ ⲃ̅ ⲯⲓⲙⲓⲑⲓⲟⲛ ⳨ ⲁ̅ ⲛⲉϩ ⲡⲉⲥⲣⲱϣⲉ ⲭⲣⲱ ◎

(299) Emplâtre caustique : cire deux drachmes, céruse une drachme, huile quantité suffisante; emploie.

Ligne 299. — ⲙⲡⲗⲁⲥⲧⲣⲟⲛ (ⲙ̅ⲡⲗⲁⲥⲧⲣⲟⲛ), *ἔμπλαστρον*.

CXLVIII

(300) ϩⲟⲙⲉⲟⲥ ⲡⲙⲟⲩϩ ⲛ̅ⲧⲁⲡⲉ ⲩ̅ⲟ̅ⲩ̅ ⳨ ⲅ̅ ⲕⲁⲣⲁⲫⲟⲛⲓⲁⲥ ⳨ ⲅ̅ ⲕⲏⲛⲛⲉ ⲙ̅ⲙⲁⲁⲥⲉ ⳨ ⲁ̅ ⲛⲉϩ ⲡⲉϥⲣⲱϣⲉ (301) ⲟⲩⲱⲑ ⲛⲉⲧⲗⲏⲕ ϩⲛ̅ ⲡⲕⲱϩⲧ̅ ⲧⲁⲁⲩ ϩⲓϫⲛ̅ ⲛⲉⲧϣⲟⲟⲩⲉ ϩⲓ ⲧⲉⲙϫⲁⲑ ⲭⲣⲱ ◎

(300) Semblable (pour) l'inflammation de la tête : verdet trois drachmes, colophane trois drachmes, graisse de veau une drachme, huile, quantité suffisante; (301) fais fondre les substances molles au feu; verse-les sur les ingrédients secs dans un mortier; emploie.

Ligne 300. — ⲕⲁⲣⲁⲫⲟⲛⲓⲁⲥ, cf. ⲕⲁⲗⲁⲫⲟⲛⲓⲁⲥ (form. LXXII, 142), *κολοφωνία*.

CXLIX

(302) ⲉⲙⲡⲗⲁⲥⲧⲣⲟⲛ ⲛ̅ⲕⲁⲙⲉ ; ⲉⲥϯⲥⲟⲉⲓⲧ ⲗⲓⲑⲁⲗⲕⲩⲣⲟⲛ ⳨ ⲣ̅ ⲗⲓⲃⲁⲛⲟⲥ ⳨ ⲕ̅ ⲧⲉⲗⲉⲃⲓⲛⲑⲟⲥ ⳨ ⲕ̅ⲉ̅ (303) ⲗⲁⲙϫⲉⲧⲡ̅ ⲛ̅ⲝⲩⲣⲟⲛ ⳨ ⲕ̅ⲉ̅ ⲡⲁⲥⲧⲟⲩ ϩⲛ̅ ⲟⲩⲕⲱϩⲧ̅ ⲉϥⲕⲉⲣⲁ ⲭⲣⲱ ◎

(302) Emplâtre noir ou « renommé » : litharge cent drachmes, encens vingt drachmes, térébinthe vingt-cinq drachmes, (303) poix sèche vingt-cinq drachmes; fais-les cuire sur un feu doux; emploie.

Ligne 302 [1]. — ⲧⲉⲗⲉⲃⲓⲛⲑⲟⲥ, cf. ⲧⲉⲣⲉⲃⲓⲛⲑⲟⲥ (form. CXLVI, 297), τερέβινθος.
Ligne 303 [2]. — ⲕⲉⲣⲁ, κερά, de κεράννυμι «tempérer, modérer». La même expression figure à la formule XLIII, 79.

CL

(304) ⲟⲩⲙⲏϩⲉ ⲕⲁⲛⲑⲁⲣⲓⲥ ⳨ ⲁ̅ ⲩⲟⲩ ⳨ ⲁ̅ ⲭⲁⲣⲕⲓⲧⲉⲟⲥ ϝ ⳨ ⲉⲣⲉⲟⲩ ϩⲣⲟϯⲛⲟⲛ ⲑⲟⲟⲟⲩ ϣⲁⲛⲧⲟⲩⲥⲉⲛϩⲓⲥⲧⲁ ⲕⲁ (*sic*) ⲭⲣⲱ

(304) Abcès : cantharide une drachme, verdet une drachme, vitriol blanc 1/2 once, huile de roses; broie jusqu'à consistance convenable; emploie.

Ligne 304 [1]. — ⲉⲣⲉⲟⲩ, cf. ⲉⲗⲉⲟⲩ (form. CXVIII, 250), ἔλαιον.
Ligne 304 [2]. — ϩⲣⲟϯⲛⲟⲛ, ῥόδινον.
Ligne 304 [3]. — ⲕⲁ est pour ⲕⲁⲗⲱⲥ, καλῶς.

CLI

(305) ⲟⲩⲛⲁϫⲉ ⲧⲉⲥⲉϥ ⲉϫⲛ̄ ⲉϫⲱ ϩⲓ ⲡⲉⲛⲓⲡⲉ ⲉⲣⲉⲃⲟⲣⲟⲩ ⲉϥⲟϫ ϩⲓ ⲥⲓϣⲉ ϯ ⲉⲡⲥⲁ ⲛ̄ⲡⲙⲁϫⲉ ⲉⲧⲉⲣⲉ ⲡϣⲟⲗ (306) ⲉⲧⲉⲕⲟⲩⲱϣ ⲉ̅ ⲛ̄ⲧϥ ⲛ̄ϩⲏⲧϥ ⲕⲛⲁⲣ̄ϣⲡⲏⲣⲉ ⊙

(305) Dent à enlever par le fer : ellébore de bonne qualité et fiel; applique sur la région de la joue[1] où se trouve la molaire (306) que tu veux extraire, tu seras émerveillé!

Ligne 305 [1]. — ⲉⲣⲉⲃⲟⲣⲟⲩ, ἐλλέβορος (Dioscoride, IV, 148), *Helleborus orientalis* Tourn. La *scala* bohaïrique nomme l'Ellébore ϯⲩⲁⲛⲑⲟⲥ (Kircher, p. 184).

La préparation formulée ici a le caractère d'un véritable analgésique. Pline (XXV, 21, 5) mentionne les propriétés narcotiques des deux espèces d'Ellébore. L'action calmante de l'Ellébore sur les dents est d'autre part signalée à la fois par les médecins grecs et les médecins arabes. Oribase recommande l'application d'un collutoire composé d'Ellébore noir et de vinaigre contre les douleurs dentaires[2]. ʿAbd ar-Razzâq (p. ٧١) dit qu'appliqué avec du miel sur une dent cariée, il la guérit. L'Ellébore noir, خربق اسود (ἐλλέβορος μέλας), en fumigation, calme les douleurs dentaires suivant Ibn Massouïh (*apud* Ibn al-Baïṭâr, n° 776).

Oribase indique quelques autres préparations que l'on employait pour extraire les dents sans douleur[3]. Nous trouvons encore plus loin (form. CLXXXIV) la recette d'un médicament destiné à faciliter l'avulsion des dents.

Ligne 305 [2]. — ⲉϥⲟϫ. Je rapproche cette forme de ⲉϥⲟⲩⲟϫ, *sanus, integer*.

[1] Litt. : «de l'oreille».
[2] *Euporistes*, IV, 60, t. V, p. 741. Cf. Pline, XXV, 107.
[3] *Ibid.*, IV, 62, t. V, p. 742, et t. VI, p. 579.

CLII

(306) ⲟⲩⲙⲏϩⲉ ⲕⲁⲧⲙⲓⲁⲥ ⲭⲁⲗⲕⲟⲩ ⲩⲟⲩ ϩⲙⲟⲩ ⲛ̄ⲧⲟⲟⲩ ⲟⲩⲁ ⲉⲡⲟⲩⲁ ⲑⲟⲟⲟⲩ ⲕⲁⲗⲱⲥ ⲭⲣⲱ ⲥⲛⲁⲉϥ ⲉϩⲣⲁⲓ

(306) Abcès : cadmie, cuivre, verdet, sel de montagne, même quantité de chaque; broie-les bien; emploie; il aboutira.

Ligne 306. — Le ϩⲙⲟⲩ ⲛ̄ⲧⲟⲟⲩ «sel de montagne», est le sel gemme, l'ἅλς ὀρυκτός des Grecs (Dioscoride, V, 125), qui est mentionné dans une recette du codex Vaticanus (form. I) : ⲡⲉϩⲙⲟⲩ ⲛ̄ϣⲁⲩⲙⲟⲩⲧⲉ ⲉⲣⲟϥ ⲱⲁⲩⲕⲧⲟⲥ.

CLIII

(307) ⲟⲩⲁ ⲉⲣⲉ ⲡⲁⲗⲁϥ ⲛ̄ⲛⲉϥⲛⲉϫⲉ ϯⲕⲕⲁⲥ ⲛⲉϫⲉ ⲛ̄ⲉϭⲱϣ ⲥⲁⲛ-ⲧⲁⲣⲁⲭⲏⲥ ⲑⲟⲟⲟⲩ ⲕⲁⲗ ⲭⲣⲱ ⲉⲣⲟⲟⲩ ϣⲁⲩⲗⲱ

(307) Quelqu'un dont les gencives[1] sont douloureuses : dent d'Éthiopie, réalgar; broie-les bien; emploie pour elles; elles guériront.

Ligne 307. — ⲛⲉϫⲉ ⲛ̄ⲉϭⲱϣ. Je n'ai pu identifier la matière que l'auteur appelle «dent d'Éthiopie». Je suppose que c'est l'ivoire, mais sans en être autrement sûr. L'ivoire figurait parmi les productions les plus précieuses du pays de Koush. Le nom de dent éthiopienne peut donc fort bien lui venir de celui du lieu d'où on l'importait.

Dioscoride (II, 57) dit que la râpure de dent d'éléphant est astringente, ce qui conviendrait au traitement de la gingivite. Ibn al-Baïṭâr (n° 1714) signale de son côté divers emplois de l'ivoire en médecine. On remarquera que la dent d'âne et de porc figurent dans la matière médicale de l'Égypte pharaonique (*Pap. Ebers*, LVIII, 21-22; LXVI, 20; LXXIV, 20).

CLIV

(308) ⲟⲩⲛ̄ⲁⲩⲗⲏ ⲉⲥⲕⲏⲙ ⲉⲧⲣⲉⲥⲣ̄ⲡⲁⲩⲁⲛ ⲛ̄ⲡⲥⲱⲙⲁ ⲙ̄ⲡⲣⲱⲙⲉ ⲙ̄ϫⲱⲣ ⲛ̄ⲁⲣⲙⲟ[....]ⲛ ⲑⲟⲛϥ ϩⲓ ⲃⲣ̄ⲕ ⲭⲣⲱ ⲉⲣⲟⲟⲩ ϣⲁⲩⲗⲟ

(308) Cicatrice noire, pour lui faire reprendre la couleur (de la peau) du corps de l'homme : oignon de.......; broie-le avec du vin; emploie pour elle; elle disparaîtra.

Ligne 308. — ⲃⲣ̄ⲕ, ⲏⲣⲡ.

[1] Litt. : «la chair de ses dents».

CLV

(309) Ⲙⲉϫⲡⲱⲛⲉ ⲟⲩϣⲏⲙ ⲛ̄ⲕⲏⲣⲙⲉⲥ ⲛ̄ⲥⲁⲛⲧⲁⲗ ⲛ̄ⲁⲡⲁⲥ ⲟⲩϣⲏⲙ ⲛ̄ϣⲟⲗ ⲙⲛ̄ ⲟⲩϣⲏⲙ ⲛ̄ⲏⲣⲡ̄ ⲥⲱⲗϭ ⲉⲣⲟⲟⲩ

(309) Lichen : un peu de cendre de vieux santal, un peu d'oignon et un peu de vin; oins les (parties atteintes).

Ligne 309 [1]. — ⲙⲉϫⲡⲱⲛⲉ. Ce nom de maladie paraît dans un passage du *Lévitique* (XXII, 22) reproduit dans la *scala* n° 44 [1], où il est traduit par l'arabe قوب. Il figure également, orthographié ⲙⲉϣⲡⲱⲛⲉ, dans le même livre (XXI, 20) [2], et ⲙⲉϣⲫⲱⲛⲓ (قوبة), dans le lexique bohaïrique (Kircher, p. 160). Les versions correspondantes de la Bible donnent comme équivalents : יַלֶּפֶת, λειχήν, *impetigo*.

Pline (XXVI, 2-3) parle d'une maladie importée d'Asie à Rome, vers le milieu du règne de Tibère, à laquelle on avait donné le nom grec de *lichen* et que les Latins appelèrent ensuite, par manière de plaisanterie, *mentagre*, parce qu'elle s'attaquait d'abord au menton. Cette affection, contagieuse par simple contact, siégeait principalement à la face, qu'elle envahissait parfois en entier, sauf les yeux. Elle gagnait aussi le cou, les mains et la poitrine, couvrant la peau de croûtes farineuses. Ceux qui en étaient atteints conservaient des cicatrices affreuses, car on la traitait par les caustiques, et l'on devait cautériser profondément si l'on voulait que le mal disparût sans retour. Pline ajoute : «*Advenerunt que ex Ægypto genitrice talium vitiorum medici, hanc solam operam afferentes*» [3]. Cette dernière remarque donnerait à penser que le ⲙⲉϫⲡⲱⲛⲉ, qui d'après les *Septante* correspond au λειχήν des Grecs, est en rapport avec l'affection du même nom décrite par Pline. Le fait que les médecins égyptiens s'étaient spécialisés dans le traitement de celle-ci montre en tout cas qu'elle était commune dans leur pays.

Le ⲙⲉϫⲡⲱⲛⲉ était commun aux hommes et aux animaux. Le *Lévitique* (XXII, 22) prescrit que le bétail atteint de cette affection ne pourra être offert en holocauste.

Nous avons vu que les *scalæ* traduisent ⲙⲉϫⲡⲱⲛⲉ par قوب, قوبة. Les mêmes lexiques donnent également comme équivalent de la première forme le mot ⲯⲟⲣⲁ (ψώρα) : ⲯⲟⲣⲁ القوب (*scala* n° 43, fol. 51, r°, l. 7), ⲯⲟⲣⲁ ⲛ̄ⲁⲅⲣⲓⲟⲛ القوب الذكر (*ibid.*, l. 6), et ⲯⲱⲣⲁ y est rendu à son tour par جرب et حكة (Kircher, p. 160). Cette synonymie ne laisse pas d'être gênante au premier abord, car elle confond sous une dénomination unique trois affections distinctes : le قوب, قوبة (قوبا, Avicenne, liv. IV, p. ١٤٥) impétigo, dartre, lichen, le جرب (*ibid.*) gale, et le حكة (*ibid.*) prurigo. Ces sens divers sont d'ailleurs exprimés en grec par ψώρα. Le texte du *Lévitique* distingue expressément la gale, ⲯⲱⲣⲁ, du ⲙⲉϫⲡⲱⲛⲉ : ne peut prendre part au sacrifice l'homme qui ⲉⲣⲉ ⲟⲩⲯⲱⲣⲁ ⲛ̄ⲛⲁⲅⲣⲓⲟⲛ (*sic*) ϩⲓⲱⲱϥ ⲏ ⲟⲩⲙⲉϣⲡⲱⲛⲉ

(1) A. Peyron, *Lex. ling. copt.*, p. 116.

(2) G. Maspero, *Fragments de manuscrits coptes-thébains*, dans les *Mém. publiés par les membres de la Miss. archéol. franç. du Caire*, t. VI, p. 75.

(3) Pline fait encore allusion, en un autre endroit (XXIX, 30, 1), au rôle malheureux joué par un médecin égyptien dans le traitement d'un cas de lichen.

(*Lévit.*, XXI, 20); toutes les versions sont concordantes : ᾧ ἂν ᾖ ἐν αὐτῷ ψώρα ἀγρία ἢ λειχήν, «*si jugem scabiem, si impetiginem in corpore* (*habuerit*)» [1]. La même séparation est observée dans notre traité (form. CCXIX) : ⲟⲩⲁ ⲉϥⲟ ⲛ̄ϩⲏⲗⲉ ϩⲛ̄ ⲡⲉϥⲥⲱⲙⲁ ⲏ̄ ⲙⲉϫⲡⲱⲛⲉ ⲉ̄ⲓ ⲯⲱⲣⲁ «quelqu'un qui a des boutons (ἧλος) sur le corps, du lichen ou de la gale». Le sens «gale» doit donc être écarté. Quant au prurigo, il semble qu'il était connu sous le nom de ϩⲱϩ (voir par exemple p. 277, form. CLXI, 316).

Les anciens ont reconnu quatre sortes de lichen [2]. Trois formes en sont seulement nommées dans notre manuscrit : ⲙⲉϫⲡⲱⲛⲉ (form. CLV, CXCVIII et CCXVI), ⲙⲉϫⲡⲱⲛⲉ ⲛ̄ϩⲟⲟⲩⲧ (form. CCXVII), lichen sauvage, et ⲙⲉϫⲡⲱⲛⲉ ⲉⲥⲱ ⲛ̄ⲥⲁϣ (form. CLXIII), lichen ulcéré. Dans la première, je verrai le lichen vulgaire, qui est une affection dartreuse voisine de l'eczéma; le ⲙⲉϫⲡⲱⲛⲉ ⲛ̄ϩⲟⲟⲩⲧ, λειχὴν ἄγριον [3], serait le *lichen agrius* des modernes, également proche de l'eczéma et qui provoque un prurit assez violent accompagné d'ulcérations légères et de la formation de croûtes; enfin le ⲙⲉϫⲡⲱⲛⲉ ⲉⲥⲱ ⲛ̄ⲥⲁϣ correspond probablement à l'eczéma impétigineux.

Ligne 309 [2]. — ⲥⲁⲛⲧⲁⲗ صَنْدَل; cf. ⲥⲁⲛⲧⲉⲗ (form. XIV, 35).

Ligne 309 [3]. — ϣⲟⲗ est peut-être écrit pour ϣⲁⲗ «Myrrhe». Mais il me paraît plus vraisemblable encore que ce soit une variante de ϫⲟⲗ *cepa* [4]. Nous avons vu dans la précédente remarque un exemple typique de la substitution du ϣ au ϫ dans le nom du lichen : ⲙⲉϣⲡⲱⲛⲉ, ⲙⲉϫⲡⲱⲛⲉ. L'Oignon pilé était employé contre les psores (Pline, XX, 20, 2). On utilisait l'Ail, ϣϫⲏⲛ, dans le même cas (manuscrit du Vatican, form. XXII).

CLVI

(310) Ⲁⲩⲧⲱⲙⲁ ⲉⲧⲣⲉϥϫⲱⲣⲉ ⲉⲃⲟⲗ ⲙⲟⲩⲛ ⲉⲧⲡⲱϣⲉ ⲑ[ⲏⲛ] ⲗⲁⲙϫ̄ⲡ ⲛ̄ⲝⲩⲣⲟⲛ ⲛⲉϩ ⲛ̄ⲥⲓⲙ ⲑⲛⲟⲟⲩ (311) ⲙⲛ ⲛⲉⲩⲉⲣⲏⲩ ⲧⲁⲗⲩ ⲉϫ̄ⲛ ⲡⲙⲁ ⲙ̄ⲡⲣⲱⲙⲉ ⲉⲧϣⲱⲛⲉ ϥⲛⲁⲗⲟ ϩⲛ̄ ⲧϭⲟⲙ ⲛ̄ⲡϫⲟⲉⲓⲥ ◎

(310) Coupure qui s'étend et reste ouverte [5] : sou[fre], poix sèche, huile de raifort; broie-les (311) ensemble; applique sur la partie malade de l'individu; la (coupure) guérira par la puissance du Seigneur.

Ligne 310 [1]. — ⲁⲩⲧⲱⲙⲁ est je crois écrit pour ⲁⲛⲧⲱⲙⲁ, ἐντομή. Cf. ⲥⲁϣ ⲉⲧⲣⲉϥϫⲱⲱⲣⲉ ⲉⲓ ⲧⲉϥⲟⲩⲱⲛ (form. CXCVII, 363).

Ligne 310 [2]. — ⲗⲁⲙϫ̄ⲡ est pour ⲗⲁⲙϫⲉⲧ̄ⲡ, cf. form. XV, 36; XVI, 38; CXLIX, 303.

(1) Λειχήν est ordinairement rendu dans les traductions latines d'ouvrages médicaux par *impetigo*.

(2) Oribase, *Synopsis*, VII, 49, t. VI, p. 193.

(3) *Ibid.*, t. V, p. 395.

(4) G. Zoëga, *Cat. cod. copt.*, p. 648, note 48.

(5) Litt. : «divisée», c'est-à-dire dont la cicatrisation ne s'opère pas.

CLVII

(312) ⲟⲩⲧⲁⲡⲣⲟ ⲉⲥϣⲱⲛⲉ ⲥⲧⲉⲡⲧⲉⲣⲓⲁⲥ ⳨ ⲁ̅ ⲁⲛⲏⲑⲟⲩ ⳨ ⲁ̅ ⲫϯ ⲡⲉⲧⲥⲟⲟⲩⲛ ϫⲉ ⲛⲁⲛⲟⲩ ⲡⲓⲡⲁϩⲣⲉ ⲉⲙⲁⲧⲉ ϫⲓ ⲛ̄ⲡⲉⲕⲃⲉⲕⲉ

(312) Bouche malade : alun une drachme, aneth une drachme. Dieu sait combien ce remède est bon! Prends ton salaire.

Ligne 312. — ⲁⲛⲏⲑⲟⲩ, ἄνηθον (Dioscoride, III, 58), *Anethum graveolens* L. Cf. ⲁ̀ⲛⲓⲑⲟⲛ (*scala* du Caire [1]), ⲁⲛⲓⲑⲱⲟⲛ (*scala* n° 44, fol. 82, v°, 1re col., l. 12) شبث.

Le nom indigène de l'Aneth serait ἀραχού, suivant Dioscoride. La *scala* ṣaʿîdique fournit le suivant : ⲉⲙⲓⲥⲉ (*scala* n° 43, fol. 58, r°, l. 15; n° 44, fol. 82, v°, 1re col., l. 12), écrit ⲁⲙⲓⲥⲓ dans la version copte de Matthieu, xxiii, 23, et qui paraît provenir de l'hiéroglyphique [2]. Ce rapprochement n'est toutefois pas certain, car le lexique bohaïrique contient une forme ⲁ̀ⲙⲓⲥⲓ rendue par نعناع (Kircher, p. 195 et 334) «Menthe», qui peut avoir la même origine.

L'Aneth était encore appelé ⲕⲁⲣⲱ (*scala* n° 43, fol. 58, r°, l. 15; n° 44, fol. 82, v°, 1re col., l. 11). Cela tient à la synonymie locale existant en arabe entre l'Aneth et le Carvi [3], καρώ (Dioscoride, III, 57), كراويا. Celle-ci est encore accusée par la dénomination ⲕⲁⲣⲛⲁⲃⲁⲁⲓⲛ شبث (*scala* n° 44, fol. 82, v°, 1re col., l. 10), καρναβάδιον [4], dont le sens initial en grec est le même que celui de καρώ.

CLVIII

(313) ⲟⲩⲁⲛⲍⲱⲛⲏ ⲕⲁⲧⲙⲓⲁⲥ ⳨ ⲇ̅ ⲕⲣⲟⲕⲟⲥ ⳨ ⲁ̅ ⲕⲟⲡⲣⲟⲥ ⲛ̄ϩⲃⲟⲩⲓ̈ ⲑⲟⲟⲩ ⲕⲁⲗ⳿ ϩⲓ ⲏⲣⲡ ⲭ︦ⲣ︦ ⲉⲣⲟⲟⲩ

(313) Herpès zoster : cadmie quatre drachmes, safran une drachme, fiente d'ibis; broie-les bien avec du vin; emploie pour lui.

Ligne 313. — ⲁⲛⲍⲱⲛⲏ (cf. form. CLXIV, 320 et 322) dérive du grec ζώνη, peut-être par l'entremise de l'arabe comme semblerait l'indiquer l'adjonction du préfixe ⲁⲛ qui représenterait en ce cas l'article ال [5]. Les lexiques donnent indifféremment, pour le mot ζώνη «ceinture», les formes ⲁⲛⲍⲱⲛⲏ زونه (*scala* n° 44, fol. 20, v°) et ϯⲍⲱⲛⲏ المنطقة الزونية (Kircher, p. 310).

[1] V. Loret, *Les livres III et IV de la* Scala magna *de Schams-ar-Riâsah*, dans les *Ann. du Serv. des antiq.*, t. I, p. 63, n° 439. Le manuscrit édité par Kircher (p. 198) porte la variante ⲁ̀ⲛⲓⲍⲟⲛ.

[2] V. Loret, *Recherches sur plusieurs noms de plantes connues des anciens Égyptiens*, dans le *Rec. de trav.*, t. VII, p. 106 et seq.

[3] R. Muschler, *Manual flora of Egypt*, t. II, p. 707.

[4] Simeo Sethus, *Syntagma de alimentorum facultatibus*, édit. Langkavel, p. 56.

[5] Pour la transcription ⲁⲛ de l'article ال, voir ⲁⲛⲁϩⲙⲁⲣ الاحمر (form. XCIII, 183) et ⲁⲛϯⲙⲁⲅ الدماغ (form. XCIX, 194).

CLIX

(314) ⲟⲩⲁ ⲛ̄ⲧⲁ ⲡⲁⲁϥ ⲛ̄ⲛⲉϥⲛⲁϫⲉ ⲣ̄ⲟⲩⲁⲙⲟⲙⲉ ϫⲓ ⲍ̅ ⲛ̄ⲕⲣⲁⲧⲟⲥ ⲛ̄ⲁⲣⲧⲓⲙⲉⲥⲓⲥ ⲉϥⲣⲱϫ ⲙⲛ̄ ⲟⲩⲉϥⲓⲱ ⲭⲣⲱ ⲉⲣⲟⲟⲩ

(314) Quelqu'un dont les gencives [1] se gangrènent [2] : prends sept branches d'ambrosie brûlée et du miel; emploie pour elles.

Ligne 314 [1]. — ⲕⲣⲁⲧⲟⲥ, κλάδος.

Ligne 314 [2]. — ⲁⲣⲧⲓⲙⲉⲥⲓⲥ, ἀρτεμισία (Dioscoride, III, 113 et 114; cf. Pline, XXVII, 11). Est écrit ⲁⲣⲧⲉⲙⲓⲥⲓⲁⲥ à la formule CXXVI, 263. Les *scalæ* traduisent ⲁⲣⲧⲉⲙⲉⲥⲓⲁⲥ et ⲁⲣⲧⲉⲙⲥⲓⲥ par ⲁⲣⲧⲉⲙⲥⲓⲥ (voir p. 243, form. CXXI, 256, rem. 3).

CLX

(315) ⲉⲧⲃⲉ ϩⲉⲛⲥⲙⲁⲁⲩ ⲉⲩϯⲕⲕⲁⲥ ⲉⲩϣⲱⲛⲉ ⲥⲁⲙⲓⲧ ⳨ ⲅ̅ ϣⲁⲗⲧⲁⲙ ⳨ ⲁ̅ ⲟⲩϣⲏⲙ ⲛ̄ϩⲙ̅ⲝ̅ ⲑⲟⲟⲩ ⲕⲁⲗ⳿ ⲭⲣⲱ ⲉⲣⲟⲟⲩ

(315) Pour des tempes douloureuses et malades : semoule trois drachmes, moutarde [3] une drachme, un peu de vinaigre; broie-les bien; emploie pour elles.

Ligne 315. — ⲥⲁⲙⲓⲧ سميد. Le *samîd* est une sorte de semoule faite de froment grossièrement moulu [4]. Il répond d'une façon générale au *similago* des Latins (Pline, XVIII, 20, 4). Certains auteurs y ont vu au contraire la fleur de farine [5]. On le préparait de diverses manières, variant sans doute suivant les lieux. M. Guigues [6] décrit l'un de ces procédés. Le blé, préalablement concassé, est cuit à l'eau; puis on le moud après l'avoir laissé sécher au soleil.

CLXI

(316) ⲟⲩϩⲩⲗⲏ ⲙⲛ̄ ⲟⲩϩⲱϩ ϩⲟⲥⲙ̄ ⲥⲟⲣⲙ̄ ⲛ̄ϩⲏⲙ̅ⲝ̅ ⲛ̄ⲁⲡⲁⲥ ⲧⲁϩⲟϥ ⲛ̄ϣⲟⲣⲡ ⲙ̄ⲛⲛ̄ⲥⲱⲥ ⲕⲁⲑⲁⲣⲟⲛ ϩⲓ ⲏⲣⲡ (317) ϩⲓ ⲃⲏⲗⲁⲉ ⲛ̄ⲥⲟⲟⲩϩⲉ ϩⲓ ⲛⲉϩ ⲙⲉ ⲉⲡϩⲁⲉ ϥⲓⲧ̄ϥ ⲉⲧⲥⲓⲟⲩⲛⲉ ⲉϥⲛⲁⲗⲟ ⊚

[1] Litt. : «la chair de ses dents».

[2] Voir p. 106, form. XX, 43, rem. 1.

[3] Voir p. 171, form. LX, 121, rem. 2.

[4] 'Abd ar-Razzâq, p. 44.

[5] Costa et Monge, *Avicennæ arabum medicorum principis*, t. II, p. 423.

[6] *Le livre de l'art du traitement*, p. 122.

(316) Clou et prurigo : natron, lie de vinaigre vieux; frottes(-en) d'abord le (malade); puis lave(-le) avec du vin, (317) du jaune d'œuf et de l'huile fine; mets-le enfin au bain; il guérira.

Ligne 316 [1]. — ϩⲩⲗⲏ (var. ϩⲏⲗⲉ, form. CCXIX, 393). Ce mot est rendu dans la *scala* bohaïrique (Kircher, p. 311) par الغاية «fin, limite, extrémité» et par الهيولب (*sic*, lire : الهيولى), qui est la transcription du grec ὕλη «matière» dont une chose est formée (cf. ⲁⲧϩⲏⲗⲉ, *immaterialis*). Aucun de ces sens ne convient ici. ϩⲩⲗⲏ revient assez souvent au manuscrit du Vatican (form. XXVII, XXXVI, XXXVIII, XL), qui traite des maladies cutanées. Nous voyons à la formule XXVII comment l'affection se manifeste : ⲉⲧⲃⲉ ϩⲩⲗⲏ ⲛ̄ϣⲁⲥⲉⲓ ⲉⲃⲟⲗ ϩⲙ̄ ⲡⲥⲱⲙⲁ ⲙ̄ⲡⲣⲱⲙⲉ. Il est dit à la formule CCXIX de notre manuscrit, qui est empruntée à la même source : ⲟⲩⲁ ⲉϥⲟ ⲛ̄ϩⲏⲗⲉ ϩⲛ̄ ⲡⲉϥⲥⲱⲙⲁ. Il s'agit donc d'une éruption locale ou généralisée. Dans cet ordre d'idées, ϩⲩⲗⲏ ne peut guère provenir que du grec ἧλος «clou», et répond au copte ⲉⲓϥⲧ (form. CXXXVIII, 281; CXLI, 287).

Ligne 316 [2]. — ⲧⲁϩⲟϥ. Le contexte exige ici ⲧⲁϩⲥϥ, comme le montrent, du reste, les formules similaires du manuscrit du Vatican.

Ligne 316 [3]. — ⲕⲁⲑⲁⲣⲟⲛ, καθαίρειν.

Ligne 317 [4]. — ⲥⲓⲟⲩⲛⲉ, cf. ⲥⲓⲟⲟⲩⲛ (form. CCXXV, 404), ⲥⲓⲁⲟⲩⲛ (ms. du Vatican, form. XXI, XXV), [illegible] (*Pap. magique de Londres-Leyde*, XIII, 15; XXI, 27; v°, VI, 4; VII, 3; VII, 6).

CLXII

(318) ⲟⲩⲯⲱⲣⲁ ⲙⲟⲩⲣ̄ϩ F ⲁ̄ ⲥⲁⲛⲧⲉⲗ F ⲁ̄ ⲑⲉⲛ ⲉϥⲟⲩⲱⲧ F ϛ̄ ⲏⲑⲁϫⲁ ⲉϥϣⲟⲟⲩⲉ ⲛⲉϩ ⲛ̄ⲥⲓⲙ ⲡⲁϩⲧⲟⲩ ⲕⲁⲗ̷ ⲭⲣⲱ

(318) Gale : cire une once, santal une once, soufre frais six onces, rue sèche, huile de raifort; fais-les bien cuire (?); emploie.

Ligne 318 [1]. — ⲑⲉⲛ ⲉϥⲟⲩⲱⲧ. Les auteurs arabes décrivent quatre espèces de soufre : le rouge, le jaune, le blanc et le noir (Ibn al-Baïṭâr, n° 1880), ou le rouge, le jaune, le gris et le noir (ʿAbd ar-Razzâq, p. ١٣٤). Pline dit cependant qu'à l'état vif, le soufre est extrait transparent et vert et que c'est la seule espèce qu'emploient les médecins : «*Solum* (*cætera enim liquore constant, et conficiuntur oleo incocta*) *vivum effoditur, translucetque, et viret : eo solo ex omnibus generibus medici utuntur*» (XXXV, 50, 2).

Si l'épithète ⲉϥⲟⲩⲱⲧ doit être prise ici dans le sens de *viridis*, ⲑⲉⲛ ⲉϥⲟⲩⲱⲧ serait synonyme de ⲑⲩⲛ ⲁⲡⲉⲣⲟⲛ, θεῖον ἄπυρον. Je pense qu'il convient plutôt de la rendre par celui de *recens* qu'elle a, appliquée aux vitriols, dans plusieurs autres passages du traité : ⲭⲁⲣⲕⲓⲧⲉⲟⲥ ⲉϥⲟⲩⲱⲧ (form. XXIX, 60; CIII, 206), ⲙⲓⲥⲉⲟⲥ ⲉϥⲟⲩ[ⲱⲧ] (form. CXLII, 288).

Ligne 318 [2]. — ⲏⲑⲁϫⲁ, ⲃⲁϣⲟⲩϣ.

Ligne 318 [3]. — ⲡⲁϩⲧ. Ce verbe a toujours le sens de «verser» dans les nombreux passages de notre traité où on le rencontre. Il n'aurait donc pas son emploi ici. Je pense qu'il a été écrit par erreur pour ⲡⲁⲥⲧ «cuire».

CLXIII

(319) ⲟⲩⲙⲉϫ̀ⲡⲱⲛⲉ ⲉⲥⲱ ⲛ̄ⲥⲁϣ ⲏⲑⲁϫⲁ ⲉⲧⲗⲏⲕ ʒ ⲁ̄ ⲣⲓⲑⲁⲗⲕⲩⲣⲟⲛ ʒ ⲇ̄ ⲟⲩⲁⲑ ⲛ̄ϩⲏⲙ̄ϫ ⲛⲉϩ ⲡⲉϥⲣⲟϣⲉ ⲭⲣⲱ

(319) Lichen ulcéré[1] : rue fraîche une drachme, litharge quatre drachmes, une cuillerée de vinaigre, huile, quantité suffisante; emploie.

Ligne 319 [1]. — ⲏⲑⲁϫⲁ, ⲃⲁϣⲟⲩϣ.

Ligne 319 [2]. — ⲣⲓⲑⲁⲗⲕⲩⲣⲟⲛ (ⲗⲓⲑⲁⲣⲕⲩⲣⲟⲛ), λιθαργύρος.

Ligne 319 [3]. — ⲟⲩⲁⲑ. Nous avons rencontré précédemment (form. CXXXIII, 274) un mot de même aspect qui a le sens bien fixé de «fondre, faire fondre» sur le feu, ainsi que ses variantes ordinaires ⲟⲩⲟⲑ (form. XXIV, 50; CVIII, 223) et ⲟⲩⲱⲑ (form. XIII, 33; LXVII, 132; CXXXI, 272; CXLVIII, 301). Ce n'est évidemment pas de lui qu'il s'agit ici. L'expression ⲟⲩⲁⲑ figure, outre la présente formule, dans trois autres recettes où elle est mise en rapport soit avec le vin, soit avec le vinaigre. Il y aurait donc quelque motif de la rapprocher de ⲟⲩⲟⲑ, qui désigne une mesure pour les liquides, la «cuillerée», *cochlear*[2]. Ainsi ⲏⲑⲁϫⲁ ⲉⲧⲗⲏⲕ ʒ ⲁ̄ ⲣⲓⲑⲁⲗⲕⲩⲣⲟⲛ ʒ ⲇ̄ ⲟⲩⲁⲑ ⲛ̄ϩⲏⲙ̄ϫ ⲛⲉϩ ⲡⲉϥⲣⲟϣⲉ se traduirait par «rue fraîche une drachme, litharge quatre drachmes, *une cuillerée* de vinaigre, huile, quantité suffisante», interprétation qui s'adapterait également passage suivant (form. CLXXII, 331-332) : ⲟⲩⲥⲟⲟⲩϩⲉ ⲛ̄ⲧⲉ ⲡⲉϩⲟⲟⲩ ⲙ̄ⲛ ⲟⲩⲁⲑ ⲛ̄ⲏⲣⲡ̄ ⲛ̄ⲁⲥⲕⲁⲗⲟⲛ ⲙ̄ⲛ ⲟⲩⲙ≡ϩ ⲝⲝ≡ «œuf du jour, *une cuillerée* de vin d'Ascalon, huile fine». Elle conviendrait encore, sauf correction du texte, à la formule CLXXXVII, 350 : ⲙⲟⲩⲣ̄ϩ ⸸ ⲃ̄ ⲛⲉϩ ⸸ ⲁ̄ ⲡⲓⲧⲏⲛⲏⲥ ⸸ ⲃ̄ ⲏⲣⲡ̄ ⲉϥⲛⲟⲧ̄ⲙ ʒ ⲓ̈ ⲛ̄ⲟⲩⲁⲑ. Il n'est pas contestable que le membre de phrase ⲏⲣⲡ̄ ⲉϥⲛⲟⲧ̄ⲙ ʒ ⲓ̈ ⲛ̄ⲟⲩⲁⲑ est incorrect. Régulièrement, le texte devrait porter ⲏⲣⲡ̄ ⲉϥⲛⲟⲧ̄ⲙ ⲓ̈ ⲛ̄ⲟⲩⲁⲑ «vin doux dix cuillerées». Le scribe a oublié de biffer la première mention de poids ʒ écrite abusivement. Un lapsus semblable se rencontre à la formule CIV, 210 : ⲟⲓⲛⲟⲩ ⲕⲁⲗⲟⲩ ʒ F ⲉ̄. Cet exemple, qui pourrait être appuyé par plusieurs autres preuves d'inattention relevées çà et là dans le manuscrit, autorise pleinement une correction. Mais si des passages que nous venons d'examiner il ressort avec plus ou moins de précision que ⲟⲩⲁⲑ signifie ou peut signifier «cuillerée», la formule CCXXXII, 412-413 prouve, sans la moindre équivoque, que c'est aussi le nom d'une substance tirée du vinaigre ou celui du vinaigre ayant subi une préparation spéciale : ⲉⲣⲅⲓⲥⲙⲁⲧⲟⲥ ʒ ⲅ̄ ⲛⲉϩ ʒ ⲅ̄ ⲟⲩⲁⲑ ⲛ̄ϩⲏⲙ̄ϫ ʒ ⲅ̄ «scorie d'argent trois drachmes, huile trois drachmes, *ouath* de vinaigre trois drachmes». Il n'est pas impossible, en fait, que cette valeur s'étende au ⲟⲩⲁⲑ ⲛ̄ϩⲏⲙ̄ϫ de la formule CLXIII ainsi

[1] Probablement l'eczéma impétigineux. Voir p. 274-275, form. CLV, 309, rem. 1.

[2] Voir § IX, p. 50. Cf. form. CXIX, 252.

qu'au ⲟⲩⲁⲑ ⲛ̄ⲏⲣ̄ⲡ ⲛ̄ⲁⲥⲕⲁⲗⲟⲛ de la formule CCXXII, quoique, dans le dernier cas, elle s'impose d'une manière moins immédiate.

Le vinaigre figure sous diverses formes dans la pharmacopée antique. La plus répandue était une sorte de sirop composé de vinaigre, de miel et d'eau, l'ὀξύμελι d'Hippocrate et des médecins grecs (plus tard ὀξύσαχαρ, lorsque l'on commença à remplacer le miel par le sucre), سكنجبين des Arabes (Avicenne, liv. V, p. ٣١١)[1]. Il n'en est pas question dans notre manuscrit, car il est évident que l'ⲟⲩⲁⲑ ⲛ̄ϩⲏⲙ̄ϫ ne désigne pas l'oxymel. La *scala* n° 44 (fol. 66, r°, 1re col., l. 13) lui a conservé sa dénomination grecque, ⲟⲝⲉⲙⲉⲗⲓⲛ. On utilisait la lie (ou peut-être la *mère*) du vinaigre, ⲥⲟⲣ̄ⲙ ⲛ̄ϩⲏⲙ̄ϫ, qui est mentionnée dans le traité (form. CLXI, 316) et au manuscrit du Vatican (form. XXIX). Enfin, au moyen âge, apparaît le vinaigre distillé, *acetum stillatum*. Mais est-il possible de l'identifier avec le ⲟⲩⲁⲑ ⲛ̄ϩⲏⲙ̄ϫ? Chronologiquement parlant, rien ne s'y oppose. Nous savons que les appareils distillatoires étaient connus en Égypte aux premiers siècles de notre ère. Plusieurs sont décrits dans les ouvrages des femmes alchimistes Cléopâtre et Maria la Juive[2], ainsi que par Zosime[3] (vers le IIIe siècle), et j'ai montré que l'eau de roses distillée est nommée dans les *scalæ*[4]. Mais nous n'avons ici pour faire la preuve de ce rapprochement que la ressource, assez pauvre en la circonstance, de la conjecture philologique.

Le sens initial de ⲟⲩⲁⲑ (ⲟⲩⲟⲑ, ⲟⲩⲟⲧϩ, ⲟⲩⲱⲧϩ, ⲟⲧϩ), qui se retrouve avec la plupart de ses dérivés dans la vieille langue, est exactement rendu par le latin *fundere*, avec sa double acception exprimée en français par :

a) verser, répandre, faire couler ( ),

b) fondre, mettre en fusion au moyen du feu ([5]).

Je laisserai de côté les sens secondaires déjà connus, qui n'apportent aucune clarté dans la discussion.

Le ⲟⲩⲁⲑ ⲛ̄ϩⲏⲙ̄ϫ est selon toute apparence un produit obtenu par le traitement à chaud du vinaigre. Il ne peut guère être question, dans ce cas, que de la distillation. Je n'essaierai pas d'expliquer par suite de quelle conception doctrinale les alchimistes coptes ont pu être conduits à établir une relation de nom entre les opérations concernant la transformation des matières par la fusion et celles de la distillation, car il est possible que ⲟⲩⲁⲑ marque dans le langage technique une nuance qui nous échappe, n'étant point perceptible dans les textes purement religieux ou littéraires que la culture copte nous a rendus.

Je ne pense pas qu'il soit prudent d'étendre à ⲟⲩⲁⲑ ⲛ̄ⲏⲣ̄ⲡ ⲛ̄ⲁⲥⲕⲁⲗⲟⲛ l'hypothèse formulée à propos de ⲟⲩⲁⲑ ⲛ̄ϩⲏⲙ̄ϫ. Il me paraît plutôt que là, comme dans ⲏⲣ̄ⲡ ⲉϥⲛⲟⲧ̄ⲙ ï ⲛ̄ⲟⲩⲁⲑ, il s'agit d'une mesure de capacité. Il faudrait autrement y reconnaître le vin distillé, c'est-à-dire l'alcool, l'« eau ardente »[1], l'« eau inflammable qui se consume sans brûler la matière (sur laquelle elle est déposée) »[2], dont la plus ancienne recette figure dans la *Mappæ clavicula*[3]. Un passage du *Livre des feux* de Marcus Græcus établit que cette « eau » fut employée en médecine : « *Et nota quod illa quæ primo egreditur est bona et ardens, postrema vero est utilis medicinæ. De prima etiam mirabile fit collirium ad maculam vel pannum oculorum*[4]. » Berthelot a montré, dans sa belle étude *Sur la découverte de l'alcool*[5], que les Arabes, à la fin du XIe siècle, se servaient du *dibicos* et du *tribicos*[6] des alchimistes alexandrins, au moyen desquels ils distillaient l'eau de roses, le vin et le vinaigre[7]. Rien ne s'oppose donc, en principe, à ce que l'auteur de notre traité, qui vivait au pays d'origine de l'art sacré, vers l'an mille, ait connu les liquides distillés fournis par le vin et le vinaigre.

(1) Dans quelques-unes de recettes d'oxymel données par Avicenne, le choix est laissé entre le miel et le sucre.

(2) M. Berthelot, *La chimie au moyen âge*, t. I, p. 139.

(3) M. Berthelot, *Coll. des anc. alchim. grecs*, texte, p. 225, § 5, trad., p. 217.

(4) Voir p. 140, form. XXXVII, 71, rem. 2.

(5) É. Chassinat, *Une monnaie d'or à légendes hiéroglyphiques*, dans le *Bull. de l'Institut français du Caire*, t. I, p. 83, note 2.

CLXIV

(320) ϢⲀⲚⲌⲰⲚⲎ ⲉⲧⲉ ϣⲁⲩ⳨ ⲉⲃⲟⲗ ϩⲛ̄ ⲛ̄ⲣⲱⲙⲉ ϫⲓ ⲛⲁⲕ ⲛ̄ⲟⲩⲡⲏⲣ̄ϣ ⲙⲛ̄ ⲟⲩϳⲑⲱ ⲛ̄ⲑⲏϫⲡ ⲙⲛ̄ ⲟⲩϳⲑⲱ (321) ⲛ̄ϳⲗ⳨ ⲙⲛ̄ ⲟⲩϳⲑⲱ ⲛ̄ⲟⲩⲥⲱⲃϣ ⲙⲛ̄ ⲟⲩϣⲏⲙ ⲛ̄ⲛⲉϩ ⲙⲉ ⲑⲛⲟⲟⲩ ⲙⲛ̄ ⲛⲉⲩⲉⲣⲏⲩ ⲕⲁⲗⲱⲥ (322) ⲙⲛ̄ ⲡⲓⲏⲣ̄ⲡ ⲛ̄ⲁⲡⲁⲥ ⲛ̄ⲡⲣ̄ⲕⲁⲁⲩ ⲉⲩϭⲉⲛⲛⲏⲩⲧ ⲉⲡⲉϩⲟⲩⲟ ⳨ ⲉⲡⲉⲧⲉⲣⲉ ⲧⲁⲛⲍⲱⲛⲏ ϩⲓⲱⲱϥ ϣⲁϥⲗⲟ ϩⲛ̄ ⲟⲩϭⲉⲡⲏ

(320) Herpès zoster[8] qui sort du (corps) d'un homme : prends du minium, de la fiente de corbeau, de la fiente (321) d'hyène, de la fiente de loup et un peu d'huile fine; broie-les bien ensemble (322) avec du vin vieux; ne laisse pas le mélange[9] durcir plus qu'il ne faut; applique à celui qui a de l'herpès zoster sur lui, il guérira rapidement.

Ligne 320 [1]. — ⲡⲏⲣ̄ϣ. Le nom du minium a été reconnu par MM. Griffith et Thompson dans le mot ⲡⲏⲣϣ qui se trouve au papyrus magique de Londres-Leyde[10] et que Brugsch avait rapproché de l'hiéroglyphique , qu'il croyait être la Coriandre[11]. Les cinq passages où ce mot se rencontre mettent en évidence que ce n'est pas un végétal. Ils sont tous

(1) M. Berthelot, *La chimie au moyen âge*, t. I, 117. § 27.

(2) *Ibid.*, t. I, p. 61.

(3) *Ibid.*, t. I, p. 141.

(4) *Ibid.*, t. I, p. 142.

(5) *Ibid.*, t. I, p. 136 et seq.

(6) *Ibid.*, t. I, p. 139-140.

(7) *Ibid.*, t. I, p. 141.

(8) Voir p. 276, form. CLVIII, 313, remarque.

(9) Litt. : « ne les laisse pas », c'est-à-dire les matières énumérées.

(10) V, 4; VI, 2; XVI, 22; XVII, 21; XXVII, 13.

(11) *Dictionn. hiérogl.*, t. II, p. 489.

relatifs à la lampe servant aux évocations, sur laquelle on ne devait avoir mis ni *pereš* ni eau de gomme : [hieroglyphs]. M. Griffith fait judicieusement remarquer que le papyrus grec magique V de Leyde (col. I, l. 22, et IV, l. 25 [1]) prescrit précisément d'user en pareil cas d'une lampe «non peinte au minium» (*ἀμίλτωτος* [2]).

L'origine de ce nom remonte fort au delà des limites de la période gréco-romaine, car on le relève déjà dans les textes médicaux de l'époque pharaonique. Mais, par suite d'une méprise presque inévitable dans un système graphique du type des hiéroglyphes, on ne l'a point reconnu, le confondant avec un autre terme d'aspect identique, [hieroglyphs], quoique de valeur différente. Le déterminatif [hieroglyphs] propre à ces deux formes étant commun à la fois aux graines et aux minéraux, l'attention s'est portée naturellement vers une identification botanique qui semblait être exigée par les textes dans la généralité des cas. Brugsch, comme je viens de le dire, a rendu [hieroglyphs] par *Coriandrum sativum* L. M. Loret lui avait reconnu le même sens [3]; mais, étudiant plus tard la recette du *kyphi* gravée dans le laboratoire du grand temple d'Edfou, où se trouve l'équivalence [hieroglyphs] (sic) [hieroglyphs] [4] «*pereš*, autrement dit graines d'*ouân*», il rectifia la précédente identification et reporta le [hieroglyphs] au Genièvre [5].

La synonymie accusée par le texte ptolémaïque, en même temps qu'elle classe sans conteste le [hieroglyphs] parmi les végétaux, nous assure d'un autre côté la possibilité de reconnaître l'existence d'une forme [hieroglyphs] complètement étrangère au [hieroglyphs]. En effet, les deux expressions figurent conjointement dans une formule du papyrus Ebers (LXXXII, 3-4 = *Papyrus Hearst*, IX, 3-4), où elles désignent manifestement deux matières différentes : [hieroglyphs], etc. Il est certain que [hieroglyphs] ne peut être identifié ici avec baies du Genévrier, [hieroglyphs], déjà nommées au début de la recette. Ce fait autorise à y voir l'antécédent du démotique [hieroglyphs] et du copte ⲡⲏⲣⲱ̄ «minium». Bien que les cinq formules du papyrus Ebers [6] et les deux du papyrus Hearst [7] dans lesquelles le *pereš* est encore cité ne soient pas aussi probantes, la composition des médicaments auxquels il est associé et la nature des affections qu'il contribuait à traiter laissent soupçonner que dans la majorité d'entre elles ce n'est pas du Genièvre, mais du minium qu'il s'agit. Le remède décrit à la formule du papyrus Ebers que je viens de reproduire en partie avait pour objet d'«amollir les jointures de tous les membres» [hieroglyphs]; les autres se rapportent à des cas semblables : «amollir toutes choses» [hieroglyphs] (LXXX, 4-6, 9-14). Si nous passons au papyrus Hearst, nous constatons que les préparations contenant du *pereš* sont utilisées pour des traitements de nature similaire : «calmer les

[1] G. Parthey, *Zwei griech. Zauberpap.*, I, 277.

[2] *The demotic magical papyrus of London and Leiden*, p. 44, note.

[3] *Rec. de trav.*, t. VII, p. 111 et seq.

[4] É. Chassinat, *Le temple d'Edfou*, t. II, p. 211, Zo. 2 d., l. 23.

[5] *Le kyphi, parfum sacré des anciens Égyptiens*, dans le *Journal asiat.*, 8e série, t. X, p. 120-123. Voir aussi C. E. Moldenke, *Über die in altägypt. Texten erwähnten Bäume*, p. 138. M. Wreszinski, négligeant l'indication fournie par les Égyptiens eux-mêmes sur la nature du [hieroglyphs], persiste à y voir la Coriandre (*Der Londoner medizinische Papyrus*, p. 93 et *passim*).

[6] XLVI, 10-13; LXV, 4-5; LXXII, 12-14; LXXX, 4-6, 9-16.

[7] VIII, 7-8; XV, 8-10.

vaisseaux» [hieroglyphs] (VIII, 7-8), «adoucir les vaisseaux de tous les membres d'un individu» [hieroglyphs] (XV, 8-10). Enfin, dans une autre recette de liniment du papyrus Ebers (LXXVII, 12-14) pour «amollir la cuisse» [hieroglyphs]. Quoique le mot soit écrit cette fois [hieroglyphs], par erreur ou par échange régulier du [hieroglyphs] en [hieroglyphs], il semble bien que ce soit encore du minium qu'il est question. Sur les huit passages des deux traités médicaux dans lesquels le [hieroglyphs] est nommé, il n'y en a que deux, en réalité, pour lesquels on ne puisse dire s'il est parlé du minium ou du Genièvre.

Ligne 320 [2]. — ϫⲟⲱ ⲛ̄ⲑⲏϩ︦ⲡ︦, ϩⲁⲥ ⲛ̄ⲁⲃⲟⲩⲕ.

Lignes 320-321 [3]. — ϫⲟⲱ ⲛ̄ϫⲁϯ︦ⲉ︦, ϩⲁⲥ ⲛ̄ϩⲟⲓⲧⲉ.

Ligne 321 [4]. — ϫⲟⲱ ⲛ̄ⲟⲩⲥⲓⲙⲃ︦ⲁ︦, ϩⲁⲥ ⲛ̄ⲟⲩⲱⲛϣ.

Ligne 322 [5]. — ϭⲉⲛⲛⲏⲩⲧ. Je rattache cette forme au verbe ϭⲛⲏⲟⲩⲧ (ϭ̄ⲛⲏⲟⲩⲧ) *durum fieri, indurari*, dont Kabis a réuni des exemples [1].

CLXV

(323) ⲫⲁ ⲉⲣⲉ ⲛⲉϥⲃⲁⲗ ⲟⲩⲛ̄ ⲙⲟⲩⲛ̄ϩⲟ̄ⲩⲛ ⲥⲓϣⲉ ⲛ̄ϩⲏⲧ︦ⲥ︦ ⲥⲓϣⲉ ⲛ̄ⲉⲣϭⲟⲓ̈ ⲉⲃⲓⲱ ⲕ︦ⲣ︦ⲙⲉⲥ ⲛ̄ⲭⲁⲣⲧⲏⲥ ⲛ̄ϩⲓⲉⲣⲁⲧⲓⲕⲟⲛ ⲭ︦ⲣ︦

(323) Quelqu'un dont les yeux sont atteints de la cataracte [2] : fiel d'ichneumon (?), fiel de poulet, miel, cendre de papier hiératique; emploie.

Ligne 323 [1]. — ϩⲏⲧ︦ⲥ︦. J'ignore de quel animal il s'agit. Peut-être est-ce le [hieroglyphs] [3], ichneumon (?) des textes hiéroglyphiques [4]?

Ligne 323 [2]. — ⲉⲣϭⲟⲓ̈, cf. ⲉⲣϫⲱ. Pline (XXIX, 38, 5) signale l'emploi du fiel de poulet pour les maladies des yeux.

Ligne 323 [3]. — ⲭⲁⲣⲧⲏⲥ ⲛ̄ϩⲓⲉⲣⲁⲧⲓⲕⲟⲛ, *χάρτης ἱερατικός*. Le «papier hiératique» était fabriqué avec les lamelles tirées de la partie centrale de la tige du papyrus. On le réservait, comme son nom l'indique, aux livres sacrés (Pline, XIII, 23, 1).

CLXVI

(324) ⲫⲁ ⲉⲣⲉ ⲛ̄ϩⲉⲗⲙⲓⲥ ⲛ̄ϩⲏⲧ︦ϥ︦ ⲭⲁⲙⲁⲙⲉⲗⲟⲛ ⲙⲁⲥϯⲭⲉ ⲃⲁϣⲟⲩϣ ⲏⲣ︦ⲡ︦ ⲑⲛⲟⲟⲩ ⲧ︦ⲁ︦ϩⲟⲩ ⲙ̄ⲛ ⲡⲏⲣ︦ⲡ︦ ⲧ[ⲥⲟ]ϥ

(324) Quelqu'un qui a des vers en lui : camomille, mastic, rue, vin; broie-les; mélange avec le vin; fais-lui boire.

[1] *Auctarium lexici coptici Amedei Peyron*, dans la *Zeitschrift*, t. XIV (1876), p. 117.

[2] Voir p. 66, form. VII, 18, rem. 2.

[3] Le signe exact manque dans la collection des caractères hiéroglyphiques utilisés par l'imprimerie de l'Institut français.

[4] H. Brugsch, *Dictionn. hiérogl.*, t. VI, p. 373.

Ligne 324 [1]. — ϩⲉⲗⲙⲓⲥ, *ἕλμις*.

Ligne 324 [2]. — ⲭⲁⲙⲁⲙⲉⲗⲗⲟⲛ, *χαμαίμηλον* (Dioscoride, III, 137). Est orthographié ⲭⲁⲙⲉⲙⲉⲗⲟⲛ au manuscrit du Vatican (form. V)[1] et ⲭⲁⲙⲉⲙⲉⲗⲱⲛ (form. XV).

La *scala* n° 43 (fol. 33, r°, l. 8) fournit comme nom de l'huile de Camomille une forme évidemment tronquée : ⲙⲉⲙⲉⲗⲉⲟ̀ⲛⲉ دهن بابونج (lire : ⲭⲁⲙⲉⲙⲉⲗⲉⲟ̀ⲛⲉ), mais qui est néanmoins intéressante en ce que, rapprochée d'un autre passage de ce lexique (fol. 33, v°, l. 9) : ⲁⲛⲑⲉⲙⲓⲥ دهن بابونج, et de la *scala* n° 44 (fol. 66, r°, 2e col., l. 24) : ⲁⲛⲧⲩⲙⲓⲥ بابونج, elle confirme la synonymie *ἀνθεμίς-χαμαίμηλον* signalée par Dioscoride (*loc. cit.*)[2].

Le nom indigène de la *Matricaria Chamomilla* L., [hieroglyphs] *tehou-ouâb*, suivi de son équivalent grec, est donné par le papyrus magique de Londres-Leyde (v°, II, 1). La *scala* bohaïrique la nomme ⲕⲟⲅⲁⲛⲟⲥ (Kircher, p. 192).

CLXVII

(325) Ϣⲁ ⲉⲣⲉ ϩⲏⲧϥ̄ ϯⲕⲕⲁⲥ ⲛⲉϩ ⲛ̄ⲁⲣϯⲛⲁⲣ ⲕⲏⲛⲉ ⲥⲧⲏⲣⲝ̄ ⲛ̄ⲁⲡⲟⲩⲭⲁⲗⲁⲙⲱⲛ ⲡⲁⲥⲧⲟⲩ ⲙ̄ⲛ ⲛⲉⲩⲉⲣⲏⲩ (326) ⲥⲉⲡ ⲟⲩⲕⲁⲙⲉ ⲧⲁⲁⲥ ⲉϩⲣⲁⲓ ⲙ̄ⲙⲟϥ ⲧⲁⲁⲥ ⲟⲛ ⲉⲧⲟⲧⲉ ⲛ̄ⲟⲩⲥⲓⲙⲉ ⲉⲥϯⲕⲕⲁⲥ ⲥⲛⲁⲗⲟ ◎

(325) Quelqu'un dont le ventre est douloureux : huile de graine de cuscute, graisse, styrax de suc de roseau aromatique; fais-les cuire ensemble; (326) imbibes(-en) un tampon[3] et place-le sur le (ventre du malade). — Tu (peux) aussi l'appliquer contre la matrice d'une femme qui souffre, elle guérira.

Ligne 325 [1]. — ⲁⲣϯⲛⲁⲣ me paraît être le persan دينار, qui est le nom de la graine de Cuscute[4].

Ligne 325 [2]. — ⲥⲧⲏⲣⲝ̄ ⲛ̄ⲁⲡⲟⲩⲭⲁⲗⲁⲙⲱⲛ. Je n'ai trouvé nulle part la mention du styrax (*σίυραξ*) de suc de roseau (*ὀποκάλαμος*) aromatique et les données précises manquent pour identifier cette drogue. ⲥⲧⲏⲣⲝ̄ emprunte ici un sens qui n'est pas habituel au grec *σίυραξ*. Il s'agit sans doute d'une préparation faite avec la substance blanchâtre et visqueuse, de goût âcre et astringent, qui remplit le canal du *Calamus aromaticus* (Dioscoride, I, 18). Hippocrate fait figurer le Roseau aromatique dans une injection astringente (*Des maladies des femmes*, I, t. VIII, p. 190). Ces propriétés calmantes reconnues ici sont signalées par Rufus d'Éphèse (p. 499).

Guibourt a classé le *C. aromaticus* parmi les Gentianées et a montré la ressemblance qu'il présente avec la *Gentiana Chirayita*. D'autres auteurs l'ont identifié avec l'*Acorus Calamus*, par lequel il est remplacé d'ailleurs dans la pharmacopée moderne.

(1) Cette forme se retrouve également au papyrus magique de Londres-Leyde, v°, II, 1.
(2) Voir aussi Pline, XXII, 26, 1.
(3) Voir p. 124, form. XXIV, 50, rem. 6.
(4) Cf. I. Löw, *Aramäische Pflanzennamen*, p. 230, n° 171.

CLXVIII

(327) ⲟⲙⲉⲟⲥ ⲉⲃⲣⲁ ϭⲓⲛϭⲓⲛ ϩⲓ ⲛⲉϩ ⲫⲥϫⲱ ≡ⲣ̊ⲗⲁϫ ϣⲁⲩⲗⲟ ◎

(327) Semblable : graine de *ğinğin* et huile; oins-en les parties malades, elles guériront.

Ligne 327 [1]. — ϭⲓⲛϭⲓⲛ. J'ignore ce qu'est exactement cette plante. Les papyrus médicaux citent parfois un végétal [hieroglyphs][1] et sa graine [hieroglyphs][2], dont le nom rappelle d'aussi près que possible, du moins en apparence, celui du ϭⲓⲛϭⲓⲛ de notre traité. Nous voyons qu'on l'employait, de même que celui-ci, contre les maux de ventre : [hieroglyphs] (*Pap. Ebers*, VIII, 3), [hieroglyphs] (*ibid.*, LII, 8-10; cf. *Pap. méd. Berlin*, XI, 5-6), [hieroglyphs] (*ibid.*, LIV, 10), et qu'il avait des propriétés laxatives : [hieroglyphs] (*ibid.*, IX, 16), [hieroglyphs] (*ibid.*, X, 20). Un passage du papyrus Ebers (IX, 18) le compare à la Fève de Phénicie : [hieroglyphs]. Je ne sais pas ce que les Égyptiens entendaient par Fève de Phénicie; mais le rapprochement qu'ils ont fait démontre que le [hieroglyphs] était une baie ou une graine d'assez fort volume. Le [hieroglyphs] a été identifié avec le Raisin non parvenu à maturité[3], qui est appelé ϣⲉⲗϣⲏⲓⲗⲓ en bohaïrique (Kircher, p. 178) et ⲃⲩⲧⲉⲩⲁⲗⲓⲁⲛ, ⲁⲙⲫⲁⲕⲓⲟⲛ[4], ⲉⲗⲉⲗϩⲏⲙⲝ̄ en ṣa'îdique (*scala* n° 44, fol. 80, v°, 2e col., l. 18-20; cf. *scala* n° 43, fol. 54, v°, l. 8-9). La peine que l'on a prise de signaler la similitude existant entre le [hieroglyphs] et l'[hieroglyphs] s'oppose, semble-t-il, à cette identification. Le Verjus était de toute évidence suffisamment connu des médecins pour qu'il fût inutile d'attirer leur attention sur sa ressemblance avec tout autre fruit ou graine. Il est d'ailleurs difficile de maintenir cette attribution en présence du fait que le [hieroglyphs] était utilisé à l'état de farine, [hieroglyphs] (*Pap. Ebers*, IV, 6-7), si comme on le croit[5] [hieroglyphs] ([hieroglyphs]) a ce sens.

Ligne 327 [2]. — ⲫⲥϫⲱ ≡ⲣ̊ⲗⲁϫ, ⲧⲱϩⲥ ⲉⲣⲟⲟⲩ.

CLXIX

(328) Ϣⲁ ⲉⲣⲉ ⲛⲉϥϫⲟⲉⲓⲧ ϣⲱⲛⲉ ⲕⲁⲧⲁ ⲱϩ ⲑⲛⲱ ϩⲉⲛϭⲱⲃⲉ ⲛ̄ⲧⲁⲫⲛⲉ ϣⲁϣⲱⲗⲟⲩ ⲟⲩⲟϣⲙⲟⲩ ϩⲓ ⲉⲃⲓⲱ ⲧⲥⲟⲟⲩ ϩⲓ ⲥⲉⲗϩⲱ

(328) Quelqu'un dont les testicules sont malades d'une façon permanente : pile des feuilles de laurier; tamise; mélange avec du miel; fais-lui boire avec de l'eau chaude.

(1) *Pap. Ebers*, III, 14; IV, 7-8; VIII, 5; IX, 17; X, 20; XXIII, 13, 17; LII, 8; LIV, 12.
(2) *Papyrus médical de Berlin*, XI, 6. Les deux formes échangent (voir *Papyrus Ebers*, LII, 8, et *Papyrus de Berlin*, XI, 6).
(3) V. Loret, *La flore pharaonique*, 2e édit., p. 101, n° 167.
(4) Ὀμφακίον (Dioscoride, V, 6).
(5) A. Erman, *Aegyptische Glossar*, p. 60 et 67.

Ligne 328 [1]. — ⲧⲁⲫⲛⲉ, *δάφνη* (Dioscoride, I, 78); cf. ⲁⲁⲫⲛⲁⲓ القار (lisez : الغار; Kircher, p. 189 [1]). Les lexiques copto-arabes nous ont également conservé le nom de la fleur et du fruit du Laurier : ⲟⲩⲡⲓⲧⲁ (Kircher, p. 191), var. ⲟⲩⲣⲓⲧⲁ (ms. du Patriarcat copte du Caire [2]) زهر غار; ⲁⲁⲫⲛⲁⲥ [3] حب الغار (*scala* n° 44, fol. 65, v°, 2e col., l. 10); le manuscrit du Vatican (form. XXXIV) emploie la forme grecque ⲕⲱⲕⲕⲱ (*κοκκός*) ⲧⲁⲫⲛⲏ (*δάφνη*).

Ligne 328 [2]. — ⲱϩ, cf. ⲟⲩⲱϩ *perseverare.*

Ligne 328 [3]. — ⲥⲉⲗϩⲱ. Cf. ⲥⲉⲗϩⲟ. Je traduis comme si le texte portait ϩⲓ ⲙⲟⲟⲩ ⲥⲉⲗϩⲱ. Le mot ⲙⲟⲟⲩ est certainement sous-entendu, de même qu'à la formule CXI, 239, où l'auteur se sert du synonyme grec de ⲥⲉⲗϩⲱ : ⲧⲉϥⲥⲱϥ ϩⲓ ⲑⲉⲣⲙⲱⲛ.

CLXX

(329) ϨⲞⲘⲈⲞⲤ ⲞⲚ ϨⲎⲦ̅Ϥ̅ Ⲛ̄ⲦⲰⲢⲈ ⲂⲀϢⲞⲨϢ ⲈϤⲀⲎⲔ ⲐⲚⲞⲞⲨ ϨⲒ ⲂⲢ̅ⲂⲔ Ⲛ̄Ⲅ ⲦⲤⲞⲞⲨ ⲤⲈⲚⲀⲖⲞ ⊙

(329) Semblable encore : cœur (?) de saule, rue fraîche; broie-les avec du vin; fais boire au malade, il guérira.

Ligne 329 [1]. — ϩⲏⲧ̅ϥ̅ ⲛ̄ⲧⲱⲣⲉ. Le Saule a fourni à la médecine antique de nombreuses drogues. Dioscoride (I, 104) et Pline (XXIV, 39) [4] signalent l'emploi de son écorce, de son suc, de ses feuilles, de ses fleurs, de ses fruits et de ses graines. Les anciens Égyptiens ne s'en sont pas moins servis. Ils en utilisaient les rameaux (*Pap. méd. de Berlin*, VII, 12), les fruits, (*Pap. Ebers*, LXXV, 2), (*Pap. méd. de Berlin*, VII, 3; *Pap. Hearst*, VII, 16; XV, 15; XVI, 3), les graines (*Pap. Ebers*, XCI, 9) et la sciure, (*ibid.*, LXXXIII, 2).

Aucune des matières énumérées ci-dessus ne paraît présenter un rapport quelconque avec le ϩⲏⲧ̅ϥ̅ ⲛ̄ⲧⲱⲣⲉ. Je ne crois pas qu'il y ait lieu de rapprocher l'expression ϩⲏⲧ̅ϥ̅ du mot , qui désigne une partie de certains arbres et qui entrait dans les préparations médicinales. Le [5] et le [6], par exemple, figurent dans des potions vermifuges. Le était considéré comme une matière de choix, car on en faisait des phylactères. Les amulettes et étaient fabriquées en *khet* de sycomore [7]. On le distingue du bois ordinaire, , dans la pharmaceutique. Ce paraît être le «cœur» de l'arbre.

[1] Kircher, trompé par la glose arabe, a traduit ⲁⲁⲫⲛⲁⲓ par «*pix*».

[2] V. Loret, *Les livres III et IV de la* Scala magna *de Schams-ar-Riâsah*, dans les *Annales du Serv. des antiq.*, t. I, p. 60, n° 302. Cette forme paraît être la bonne. Il est possible qu'elle dérive de l'arabe ورد, synonyme de زهر «fleur».

[3] *Δαφνίς* (Dioscoride, *loc. cit.*).

[4] Cf. Oribase, *Mat. méd.*, XV, 1; t. II, p. 640.

[5] *Pap. méd. de Berlin*, I, 2, 4; *Pap. Ebers*, XVII, 5; XXII, 2. On trouve aussi la variante , *Pap. Ebers*, XVII, 20; XVIII, 10.

[6] *Pap. de Berlin*, I, 4.

[7] *Livre des morts*, chap. clv et clvi; cf. G. Maspero, *Mém. sur quelques papyrus de Louvre*, p. 3 et seq.

On trouve également, dans certains écrits alchimiques que je compte publier bientôt, la mention d'une substance dénommée comme ici ϩⲏⲧ̅ϥ̅, mais sans aucune indication d'espèce. ϫⲓ ⲃ̅ ⲛϩⲏⲧ̅ϥ̅ ⲁⲩⲱ ⲁ̅ ⲛⲁⲗⲍⲑⲣ̅ⲁⲑⲡⲑ «prends deux parties de *hêtef* et une partie de litharge (ⲁⲗⲙⲁⲣⲑⲁⲕⲁ المرتك)»; ϫⲓ ⲟⲩϣⲓ ⲛϩⲏⲧ̅ϥ̅ ⲧⲁⲁϥ ⲉϫⲛ ⲓ ⲛⲃ.... ⲃ «prends une partie de *hêtef* et ajoute-lui dix parties de.....»; ⲛ̄ⲅ ϫⲓ ⲡⲁⲗⲭⲓⲡⲣⲓⲑ ⲛ̄ⲁⲗⲁⲥⲃⲁⲣ ⲙ̄ⲛ [ⲡ]ⲁⲗⲕⲁⲗⲁⲕⲁⲛⲧ ⲛⲕⲩⲡⲣⲟⲥ ⲑⲛⲟⲟⲩ ⲕⲁⲗⲱⲥ ⲧⲓ ⲛϩⲏⲧ̅ϥ̅ ϩⲁⲡⲉⲥⲏⲧ «prends du soufre jaune [1] (الكبريت الاصفر) et du vitriol bleu de Chypre (القلقند القبرس); broie-les bien; ajoute du *hêtef*».

La similitude de ces formes donne à penser que le ϩⲏⲧ̅ϥ̅ des médecins et le ϩⲏⲧ̅ϥ̅ des alchimistes étaient théoriquement des produits de même famille, bien que leur composition dût varier, suivant que les éléments constitutifs en étaient empruntés aux végétaux ou aux minéraux. Malheureusement rien ne permet d'en préciser la nature exacte. La seule conjecture qu'il soit permis de faire avec quelque vraisemblance, et qui s'appuie sur le sens étymologique de ϩⲏⲧ, est que le ϩⲏⲧ̅ϥ̅ est le principe essentiel et actif d'une matière, en d'autres termes, pour le médecin, un extrait, une essence, pour l'alchimiste, très probablement, les corps ramenés à la matière fondamentale.

Ligne 329 [2]. — ⲃⲣ̅ⲃⲕ, ⲏⲣⲏⲡ.

CLXXI

(330) ϨⲞⲘⲈⲞⲤ ⲞⲚ ⲘⲈⲖⲒⲖⲒⲦⲞⲚ ⲞⲨⲎⲢ̅Ⲧ̅ ⲔⲖⲞⲘ Ⲛ̄ϢⲈⲖⲈⲈⲦ ⲐⲚⲞⲞⲨ ⲦⲤⲞϤ ϨⲒ ⲎⲢ̅Ⲡ̅ ϢⲀϤⲖⲞ ϨⲚ̅ ⲦϬⲞⲘ Ⲙ̄ⲪⲒⲚⲞⲨⲦⲈ

(330) Semblable encore : mélilot, rose, couronne-de-fiancée; broie-les; fais boire au malade avec du vin; il guérira par la puissance de Dieu.

Ligne 330 [1]. — ⲙⲉⲗⲓⲗⲓⲧⲟⲛ est, je crois, malgré la substitution de la brève ⲓ à la longue ⲱ (dont il y a d'ailleurs des exemples), le nom du Mélilot, *μελίλωτον*, *μελίλωτος* (Dioscoride, III, 40), *Melilotus creticus* L., écrit ⲙⲉⲗⲓⲗⲱⲧⲁ اكليل الملك dans la *scala* n° 44 (fol. 65, v°, 2e col., l. 18). La *scala* bohaïrique nomme le Mélilot ⲟⲩⲕⲗⲓⲙⲟⲥ (Kircher, p. 188).

Ligne 330 [2]. — ⲕⲗⲟⲙ ⲛ̄ϣⲉⲗⲉⲉⲧ, litt. : «couronne de fiancée», est certainement une traduction de l'arabe اكليل العروس. Je ne sais ce qu'est cette plante. Son nom est construit sur le type de celui du Mélilot اكليل الملك (Ibn al-Baïṭâr, n° 128), *ἀκλιλμελίκ* (B. Langkavel, *Botanik der späteren Griechen*, p. 2), et du Romarin اكليل الجبل (Ibn al-Baïṭâr, n° 129).

CLXXII

(331) ϨⲞⲘⲈⲞⲤ ⲞⲨⲀ ⲈⲢⲈ ⲚⲈϤϪⲞⲈⲒⲦ ϢⲰⲚⲈ ⳓ ⲈⲨϢⲈϤⲈ ⲞⲨⲤⲞⲞⲨϨⲈ Ⲛ̄ⲦⲈ ⲠⲈϨⲞⲞⲨ Ⲙ̄Ⲛ ⲞⲨⲀⲐ Ⲛ̄ⲎⲢ̅Ⲡ̅ (332) Ⲛ̄ⲀⲤⲔⲀⲖⲞⲚ Ⲙ̄Ⲛ

[1] Soufre apyre.

ⲟⲩⲙⲉ≡ϳ ⲍⲍ≡ ⲧⲥⲟϥ ⲛ̄ϳⲥϯⲕⲟⲥ ϥⲛⲁⲗⲟ ◎ ⲙⲛ̄ ⲟⲩϣⲏⲙ ⲛ̄ϩⲟⲥⲙ̄ ⲛ̄ⲁⲣⲁⲏⲓⲕⲟⲛ ◎

(331) Semblable. Quelqu'un dont les testicules sont malades ou gonflés : œuf du jour, une cuillerée[1] de vin (332) d'Ascalon, huile fine; fais-lui boire suivant (sa) force; il guérira. — Et un peu de natron d'Arabie.

Ligne 332 [1]. — ⲁⲥⲕⲁⲗⲟⲛ, Ἀσκάλον.
Ligne 332 [2]. — ⲙⲉ≡ϳ ⲍⲍ≡, ⲛⲉϩ ⲙ̄ⲙⲉ.
Ligne 332 [3]. — ϳⲥϯⲕⲟⲥ, ⲉⲓⲥϯⲕⲟⲥ.
Ligne 332 [4]. — ⲁⲣⲁⲏⲓⲕⲟⲛ se lit régulièrement ⲁⲣⲁⲃⲓⲕⲟⲛ, ἀραβικόν. Le scribe a introduit ici une valeur de l'alphabet cryptographique, ⲏ = ⲃ. Ces formes hybrides ne sont pas rares. J'en ai signalé un certain nombre d'exemples (p. 19). L'exactitude de la transcription ⲁⲣⲁⲃⲓⲕⲟⲛ est prouvée d'autre part par un passage équivalent de la formule LXIX, 136 : ϩⲟⲥⲙ̄ ⲛ̄ⲁⲣⲁⲃⲓⲕⲟⲛ.

CLXXIII

(333) Ⲟⲩⲙⲁϫⲉ ⲉϥϣⲱⲛⲉ ⲟⲣⲓⲕⲁⲛⲟⲛ ϩⲩⲥⲥⲟⲡⲟⲛ ⲡⲁⲥⲧⲟⲩ ⲕⲁⲗⲱⲥ ⲭⲣⲱ ◎

(333) Oreille malade : origan, hysope; fais-les bien cuire; emploie.

Ligne 333 [1]. — ⲟⲣⲓⲕⲁⲛⲟⲛ, ὀρίγανος (Dioscoride, III, 27) *Origanum heracleoticum* L. La *scala* n° 43 (fol. 59, r°, l. 5) traduit ⲟ̀ⲣⲓⲕⲁⲛⲟⲩ par صعتر[2], qui est le nom de l'Origan et de la Sariette (Ibn al-Baïṭâr, n° 1398), mais surtout celui des Labiées aromatiques en général[3]. Dans la *scala* bohaïrique (Kircher, p. 184), ⲟ̀ⲣⲓⲕⲁⲛⲟⲛ est rendu par فودنج جبلى, qui traduit parfois en effet ὀρίγανον[4].

Ligne 333 [2]. — ϩⲩⲥⲥⲟⲡⲟⲛ, ὕσσωπος (Dioscoride, III, 25), *Origanum smyrnæum* ou *syriacum* L. La *scala* n° 43 (fol. 56, r°, l. 15) fait suivre le mot ϩⲩⲥⲥⲱⲡⲟⲥ des noms arabes suivants : جاحم, ريحان et زوف (زوفا) qui se rapportent à des espèces différentes : les deux premières au Basilic (*Ocimum Basilicum* L.), le troisième à l'Hysope.

CLXXIV

(334) Ⲟⲩⲝⲩⲣⲟⲛ ⲉϥⲱⲗⲥⲛⲟϥ ϥⲱ ⲛ̄ⲥϩⲓⲙⲉ ⲉϥⲣⲱϫ ϫ̄ⲃⲃⲉⲥ ⳁⲃⲉ ⲙ̄ⲙⲟⲟⲩ ⲙⲛ̄ ⲛⲉⲩⲉⲣⲏⲩ ϯ ϩⲓϫⲛ̄ ⲡⲙⲁ ⲉⲧϣⲟⲩⲟ ⲥⲛⲟϥ

(1) Ou peut-être «alcool». Voir ce qui est dit à ce sujet, p. 279, form. CLXIII, 319, rem. 3.
(2) Cf. *scala* n° 44 (fol. 83, r°, 2e col., l. 2), où ce nom est écrit ⲟⲩⲣⲓⲁ̀ⲛⲟⲩ (*sic*). On y a joint le mot ⲛⲟⲩⲕ, par suite d'une erreur évidente, que la *scala* n° 43 corrige : ⲛⲟⲩⲕ كراويا (fol. 59, v°, l. 5) «Carvi».
(3) P. Guigues, *Les noms arabes dans Sérapion*, p. 97.
(4) Cf. I. Löw, *Aramäische Pflanzennamen*, p. 329, n° 277.

(334) Poudre hémostatique : cheveux de femme brûlés, charbon; broie-les ensemble; mets à l'endroit où le sang coule.

Pline (XXVIII, 20) signale la cendre de cheveux de femme comme hémostatique.
Ligne 334. — ⳁⲃⲉ, cf. p. 265, form. CXXXVI, 279, rem. 3.

CLXXV

(335) Ⲟⲩⲙⲏϩⲉ ⲥⲧⲁⲕⲙⲁ ⲭⲁⲗⲕⲟⲥ ⳨ ⲃ̄ ⲕⲉⲣⲏⲧ ⲛ̄ⲟⲥⲟ ⳨ ⲃ̄ ⲭⲭ ⳨ ⲋ̄ ⲭⲣⲱ ◎

(335) Abcès : liqueur de cuivre deux drachmes, *kerêt* de porc deux drachmes, verdet six drachmes; emploie.

Ligne 335 [1]. — ⲥⲧⲁⲕⲙⲁ ⲭⲁⲗⲕⲟⲥ, σῖάγμα χαλκοῦ.
Ligne 335 [2]. — ⲕⲉⲣⲏⲧ. Je ne connais pas d'autre exemple de ce mot, dont je n'ai pas réussi à découvrir le sens.
Ligne 335 [3]. — ⲟⲥⲟ, ⲣⲓⲣ (ⲣⲓⲣ).
Ligne 335 [4]. — ⲭⲭ, ⲩⲟⲩ, ἰός.

CLXXVI

(336) Ⲟⲙⲉⲟⲥ ⲟⲩⲙⲏϩⲉ ⲕⲁⲧⲙⲓⲁⲥ ⳨ ⲁ̄ ⲙⲓⲥⲉⲟⲥ ⳨ ⲁ̄ ⲭⲭ ⳨ ⲁ̄ ⲟⲝⲏⲥ ⳨ ⲁ̄ ⲭⲓⲑⲓⲣ̄ϩ ⳨ ⲁ̄ ⲭⲁⲕⲓⲧⲉⲟⲥ (*sic*) ⳨ ⲁ̄ (337) ⲙⲏⲙⲏ ⲛ̄ⲕⲟⲩⲓ̈ ⲛ̄ϣⲏⲣⲉ ⳨ ⲗ̄ⲇ̄ ⲑⲛⲟⲟⲩ ⲕⲁⲗⲱⲥ ⲙⲛ̄ ⲧⲙⲏ ⲛ̄ⲅ ϯ ⲉⲣⲟⲟⲩ ϣⲁⲩⲗⲟ ◎

(336) Semblable, abcès : cadmie une once, vitriol jaune une once, verdet une once, vinaigre une once, gomme adragante une once, vitriol blanc une once, (337) urine de petit enfant trente-quatre drachmes; broie bien avec l'urine; applique aux abcès, ils guériront.

Ligne 336 [1]. — ⲭⲭ, ⲩⲟⲩ, ἰός.
Ligne 336 [2]. — ⲟⲝⲏⲥ, ὄξος. La même forme figure au manuscrit du Vatican (form. XXIV); cf. *scala* n° 44 (fol. 66, r°, 1re col., l. 18) : ⲟⲝⲟⲥ · ⲟⲝⲓⲗⲏⲛ · ϩ̄ⲙϫ · خل.
Ligne 336 [3]. — ⲭⲓⲑⲓⲣ̄ϩ, كثيرة, كثيراء; est écrit également avec l'article ⲁⲣⲭⲓⲑⲓⲣ̄ϩ à la formule CCXXXVII, 420. La gomme adragante est citée dans un autre passage du manuscrit (form. CVI, 217) sous son nom grec ⲧⲣⲁⲕⲁⲕⲁⲛⲑⲏⲥ, τραγάκανθα.
Ligne 336 [4]. — ⲭⲁⲕⲓⲧⲉⲟⲥ, lire ⲭⲁⲗⲕⲓⲧⲉⲟⲥ, χαλκῖτις.
Ligne 337 [5]. — ⲙⲏⲙⲏ ⲛ̄ⲕⲟⲩⲓ̈ ⲛϣⲏⲣⲉ. L'urine d'enfant impubère était employée

d'une manière constante en médecine[1], ainsi que dans les opérations alchimiques[2]. Berthelot a montré comment l'expression *οὖρον παιδὸς ἄφθορου* s'est transformée dans les manuscrits postérieurs, du fait des copistes, en *οὖρον ἄφθαρον* «urine non corrompue»[3]. Celle-ci est nommée ⲘⲎ ⲚⲀⲪⲐⲀⲢⲦⲞⲤ (*ἄφθαρτος*) dans notre traité (form. CCI, 368).

CLXXVII

(338) ⲘⲀⲘⲤⲒⲢ ⲞⲂ̅Ⲛ ⲚⲤⲎϤⲈ ⲡ̅ⲡ̅ ⲀⲢⲤⲨⲚⲒⲔⲞⲚ ⲨⲐⲞⲪⲂⲰ ⲚⲂ̅ⲢⲢⲈ ⲈⲦⲢⲰϪ ⲐⲚⲞⲞⲨ ⲔⲀ ⲞⲨⲞϢⲘⲞⲨ ϨⲒ ⲈϤⲒⲰ ⲚⲀⲦⲘⲞⲞⲨ ⲬⲢⲰ

(338) Mélanose[4] : alun liquide[5], poivre, orpiment, papier neuf brûlé, broie-les bien; mélange avec du miel sans eau[6]; emploie.

Ligne 338. — ⲨⲐⲞⲪⲂⲰ, ⲬⲀⲖⲦⲎⲤ (ⲬⲀⲢⲦⲎⲤ), *χάρτης*.

CLXXVIII

(339) ⲘⲜⲨⲢⲞⲚ ⲚⲦⲈⲀⲬⲀⲢⲦⲞⲚ ⲈⲦⲂⲈ ⲚⲚⲀⲀϪⲈ ⲘⲚ ⲠⲀⲀϤ ⲚⲚⲚⲀⲀϪⲈ ⲀⲢⲤⲎⲚⲒⲔⲞⲚ ⳽ ⲖⲈⲠⲒⲦⲞⲤ ⳽ ⲐⲒⲞⲨ ⲀⲠⲈⲢⲞⲨ (340) ⲬⲀⲢⲦⲎⲤ ⲈϤⲢⲰϪ ⳽ ⲘⲰⲖⲎⲂⲞⲨ ⳽ ⲀⲖⲞⲤ ⳾ Ⲁ̅ ⲈⲠⲞⲨⲀ ⲐⲚⲞⲞⲨ ⲔⲀⲖⲰⲤ ⲬⲢⲰ ◎

(339) Poudre au papier pour les dents et les gencives : orpiment, battitures (de cuivre[7]), soufre natif, (340) papier brûlé, plomb, sel, quatre drachmes de chaque; broie-les bien; emploie.

Ligne 339 [1]. — ⲦⲈⲀⲬⲀⲢⲦⲞⲚ, *διὰ χάρτου* (voir p. 242, form. CXXI, 255, rem. 1).
Ligne 339 [2]. — ⲐⲒⲞⲨ ⲀⲠⲈⲢⲞⲨ, *θεῖον ἄπυρον* (voir p. 139, form. XXXVII, 71, rem. 2).
Ligne 340 [3]. — ⲬⲀⲢⲦⲎⲤ ⲈϤⲢⲰϪ correspond à *χάρτης κεκαυμένος*.
Ligne 340 [4]. — ⲘⲰⲖⲎⲂⲞⲨ, *μόλυβος*, *μόλυβδος*.
Ligne 340 [5]. — ⲀⲖⲞⲤ, *ἅλας*.

(1) Dioscoride, II, 81; Pline, XXVIII, 18, 1.
(2) M. Berthelot, *Archéologie et histoire des sciences*, p. 301, note 1.
(3) *Loc. cit.*
(4) Voir p. 106, form. XX, 43, rem. 1.
(5) Voir p. 134, form. XXXIV, 67, rem. 1.
(6) Voir p. 196, form. LXXXIX, 172, rem. 2.
(7) Voir p. 270, form. CXLVI, 296, rem. 3.

CLXXIX

(341) ⲞⲘⲈⲞⲤ ⲈⲦⲂⲈ ⲠⲈⲨⲢⲈⲨⲘⲞⲎ ⲚⲞⲨⲚⲈ ⲚϨⲀⲤⲢ ⲈϤⲢⲰϪ ϨⲒ ⲘⲞⲞⲨ ⲬⲢⲰ ◎

(341) Semblable, pour leur fluxion[1] : bulbe d'oignon brûlée et eau; emploie.

Ligne 341 [1]. — ⲢⲈⲨⲘⲞⲎ me paraît être une forme corrompue de *ῥεῦμα*. Cf. Oribase, *Euporistes*, IV, 68 (t. VI, p. 582), «*ad reumatigantes gingivas*».
Ligne 341 [2]. — ϨⲀⲤⲢ, ⲘϪⲰⲢ (ⲘϪⲰⲖ); cf. form. CLIV, 308.

CLXXX

(341) ⲞⲘⲈⲞⲤ ⲖⲒⲂⲀⲚⲞⲨ ⳾ Ⲃ̅ ⲀⲘⲎⲖⲖⲞⲚ ⳾ Ⲃ̅ ⲞⲢⲞⲂⲞⲨ ⲐⲚⲞⲞⲨ ⲬⲢⲰ

(341) Semblable : encens deux drachmes, amidon deux drachmes, vesce[2]; broie-les; emploie.

Ligne 341. — ⲀⲘⲎⲖⲖⲞⲚ, *ἄμυλον* (Dioscoride, II, 101). Pour les différentes orthographes de ce mot, voir p. 62, form. VI, 16, rem. 6.

CLXXXI

(342) ⲞⲘⲈⲞⲤ ⲬⲀⲢⲔⲒⲦⲈⲞⲤ ⳾ Ⲁ̅ ⲬⲀⲢⲔⲞⲤ ⳾ Ⲁ̅ ⲘⲒⲤⲈⲞⲤ ⳾ Ⲃ̅ ⲬⲒⲐⲒⲢϨ ⳾ Ⲅ̅ ⲐⲚⲞⲞⲨ ϨⲒ ϨⲎⲘϪ ⲈϤϪⲎϤ ⲬⲢⲰ ◎

(342) Semblable : vitriol blanc quatre drachmes, cuivre une drachme, vitriol jaune deux drachmes, gomme adragante trois drachmes; broie-les avec du vinaigre piquant; emploie.

CLXXXII

(343) ⲞⲘⲈⲞⲤ ⲀⲂⲈⲤⲦⲞⲚ ⳾ Ⲁ̅ ⲀⲢⲤⲨⲚⲒⲔⲞⲚ ⳾ Ⲁ̅ ⲤⲀⲚⲦⲀⲢⲀⲬⲎⲤ ⳾ Ⲁ̅ ⲬⲢⲰ ◎

(343) Semblable : chaux vive[3] une drachme, orpiment quatre drachmes, réalgar quatre drachmes; emploie.

(1) Il s'agit des gencives, dont il est question à la formule précédente.
(2) Voir p. 266, form. CXXXIX, 283, rem. 2.
(3) Voir p. 269, form. CXLIV, 293, remarque.

CLXXXIII

(343) Ⲟⲙⲉⲟⲥ ⲝⲩⲣⲟⲛ ⲛ̄ϣⲁⲥⲛⲟϥ ⲕⲁⲗⲁⲫⲟⲛⲓⲁⲥ ℈ ⲃ̄ ⲭⲁⲣⲕⲓⲧⲉⲟⲥ ℈ ⲁ̄ ⲭⲣⲱ

(343) Semblable, poudre hémostatique : colophane deux drachmes, vitriol blanc une drachme; emploie.

CLXXXIV

(344) Ⲟⲛⲁⲁϫⲉ ⲉ̄ⲥ ⲟⲩϣⲟⲗ ⲉⲧⲣⲉⲥ⳿ ⲉϫⲛ̄ ⲡⲉⲛⲓⲡⲉ ⲡⲙⲟⲟⲩ ⲛ̄ⲡⲓⲉⲛⲧⲏϭ ϫⲉ ⲙⲁⲣⲁⲃⲁⲑⲣⲟⲛ ⲙⲟⲟⲩ ⲛ̄ϭⲱⲃⲉ ⲛ̄ϣⲟⲛⲧⲉ (345) ⲟⲩⲱⲛ ⲛ̄ⲕⲁⲛⲑⲁⲣⲓⲥ ⲟⲩⲉⲣⲱⲧⲉ ⲛ̄ϭⲓⲧⲣⲉⲡⲓⲛ ⲟⲩⲃⲁϣⲟⲩϣ ⲛ̄ⲁⲅⲣⲓⲟⲛ ⲑⲛⲟⲟⲩ ⲕⲁⲗ ⲧⲁⲁⲩ ⲉⲡⲙⲁ ⲛ̄ⲧⲛⲟⲩⲛⲉ (346) ⲛ̄ⲡϣⲟⲗ ⲉ̄ⲥ ⲧⲛⲁⲁϫⲉ ⲕⲁⲁϥ ⲛ̄ⲟⲩⲁⲡⲧⲣⲏⲧⲉ ⲁⲙⲁϩⲧⲉ ⲙ̄ⲙⲟϥ ⲛ̄ⲡⲉⲕϯⲃⲉ ⲙⲛ̄ ⲧⲉⲕ⳿ⲛⲉ ⲥⲛⲁ⳿ ϩⲛ̄ ⲟⲩϭⲉⲡⲏ ◎

(344) Dent ou molaire pour que le fer l'enlève : eau d'*entěǧ*, c'est-à-dire de malabathrum[(1)], eau de feuilles d'acacia Nilotica, (345) une partie de cantharide, du lait de *ǧitrepin*, de la rue sauvage; broie-les bien; mets sur la racine (346) de la molaire ou de la dent; laisse un moment; puis prends la dent entre l'index[(2)] et le pouce; elle s'en ira rapidement.

On trouvera une préparation pour le même objet à la formule CLI.
Ligne 346. — ⲁⲡⲧⲣⲏⲧⲉ, cf. ⲁⲡⲣⲏⲧⲉ.

CLXXXV

(347) Ⲟⲁ ⲉⲣⲉ ⲛⲉϥⲥⲏⲃⲉ ⲕⲏⲕ ⲗⲓⲃⲁⲛⲟⲩ ⳿ ⲥⲓⲗⲓⲕⲟⲩ ⳿ ⲯⲓⲙⲓⲑⲓⲟⲩ ⲕⲁⲧⲙⲓⲁⲥ ℈ ⲁ̄ ⲉⲡⲟⲩⲁ ⲑⲛⲟⲟⲩ ⲕⲁⲗⲱⲥ ⲭⲣⲱ ◎

(347) Quelqu'un dont les jambes sont excoriées : encens, minium, céruse, cadmie, une drachme de chaque; broie-les bien; emploie.

(1) Voir p. 257, form. CXXVIII, 267, rem. 2.
(2) Litt. : «ton doigt».

CLXXXVI

(348) Ⲟⲙⲉⲟⲥ ⲟⲛ ⲛⲥⲏϥⲉ ⲉⲧⲕⲏⲕ ⲗⲓⲃⲁⲛⲟⲥ ⳿ ⲕⲁⲧⲙⲓⲁⲥ ⳿ ⲯⲓⲙⲓⲑⲓⲟⲛ ⳿ ⲗⲩⲑⲁⲗⲕⲩⲣⲟⲛ ℈ ⲁ̄ ⲉⲡⲟⲩⲁ ⲑⲛⲟⲟⲩ ⲕⲁⲗⲱⲥ ⲭⲣⲱ

(348) Semblable encore pour les jambes excoriées : encens, cadmie, céruse, litharge, une drachme de chaque; broie-les bien; emploie.

Ligne 348. — ⲗⲩⲑⲁⲗⲕⲩⲣⲟⲛ, *λιθαργύρος*.

CLXXXVII

(349) Ⲟⲙⲡⲗⲁⲥⲧⲣⲟⲛ ⲉⲥⲟⲩⲁⲃϣ̄ ⲉϣⲁⲥⲑⲉⲣⲁⲡⲉⲩⲉ ⲛ̄ⲛⲉⲡⲗⲩⲅⲏ ⲛ̄ⲧⲁⲩϣⲥⲕ ⲙⲛ̄ ⲛ̄ⲣⲱⲝ ⲛ̄ⲟⲩϩⲟⲣ ⲙⲛ̄ ⲛ̄ⲣⲱⲝ (350) ⲛ̄ⲛⲉⲣⲱⲙⲉ ⲛⲁⲛⲟⲩⲥ ⲕⲁⲗⲱⲥ ⲧⲁⲑ ⲉϥⲣⲱⲭ ⲉ ⲏ̄⳿ ⲙⲟⲩⲣ̄ϩ ⲃ̄ ⲛⲉϩ ⲁ̄ ⲡⲓⲧⲏⲛⲏⲥ ⲃ̄ ⲏⲣⲡ̄ (351) ⲉϥⲛⲟⲧ̄ⲙ ℈ ⲓ̈ ⲛ̄ⲟⲩⲗⲑ (*sic*) ⲃⲁⲗⲟⲩ ⲉⲃⲟⲗ ϩⲛ̄ ⲡⲕⲱϩ̄ⲧ ⲭⲣⲱ ◎

(349) Emplâtre blanc pour traiter les plaies invétérées, les morsures de chien et les morsures (350) d'homme, il est très bon : plomb brûlé huit onces 1/2, cire deux livres, huile une livre, résine de pin deux livres, vin (351) doux dix cuillerées[(1)]; fais fondre sur le feu; emploie.

Ligne 349 [1]. — ⲙⲡⲗⲁⲥⲧⲣⲟⲛ, *ἔμπλαστρον*.
Ligne 349 [2]. — ⲡⲗⲩⲅⲏ, *πληγή*.
Lignes 349-350 [3]. — ⲣⲱⲝ ⲛ̄ⲛⲉⲣⲱⲙⲉ. Pline (XXVIII, 8) dit que la morsure de l'homme est parmi les plus dangereuses («*morsus hominis inter asperrimos quoque numeratur*»). En fait, la plupart des médecins de l'antiquité et du moyen âge s'en sont occupés. Le traitement en est indiqué dans trois formules du papyrus Ebers (LXIV, 5-11) et du papyrus Hearst (II, 6-8), [hieroglyphs] (*Pap. Hearst*, II, 6), ce qui donne une idée de l'importance qu'on y attachait. Oribase lui consacre un chapitre, *πρὸς ἀνθρωποδήκτους*[(2)], de même qu'Avicenne, فصل فى عض الانسان للانسان (liv. IV, p. ١٤١).

CLXXXVIII

(352) Ⲟϩⲗⲟⲥⲧ̄ⲛ ϩⲛ̄ ⲛⲃⲁⲗ ⲡϩⲩⲡⲁⲣ ⲛ̄ⲟⲩⲧⲣⲁⲕⲟⲛ ⲙⲛ̄ ⲡⲉϥⲥⲓϣⲉ ⲙⲛ̄ ⲟⲩⲉϥⲓⲱ ⲑ̄ⲩ[(3)] ⲙ̄ⲙⲟϥ ⲛ̄ϩⲏⲧⲟⲩ ⲛ̄ⲅ̄ ⲡⲓⲣⲓⲭⲛⲉ ⲛ̄ⲛⲉϥⲃⲁⲗ ϩⲛ̄ ⲡⲉⲥⲛⲟϥ ⲛ̄ⲡⲉⲧⲣⲁⲕⲟⲛ ϥⲛⲁ⳿ⲟⲣϩ

(1) Le signe de la drachme a été écrit par erreur; voir p. 279, form. CLXIII, 319, rem. 3.
(2) *Euporistes*, III, 71; t. V, p. 681, et t. VI, p. 524.
(3) Dans l'original, le signe abréviatif est relié à la barre transversale du ⲑ.

(352) Obscurcissement des yeux[1] : le foie d'un bouc, son fiel et du miel, ... le (malade?) avec eux (et) frotte ses yeux avec le sang du bouc; il verra.

La forme abrégée sous laquelle le verbe de la première phrase est écrit, et dont il est difficile de rétablir l'orthographe pleine, rend cette partie du texte obscure.

Ligne 352 [1]. — ϩⲩⲡⲁⲣ, *ἧπαρ*.

Ligne 352 [2]. — ⲧⲣⲁⲕⲟⲛ. Ce mot peut être rapproché à la fois de *τράγος* «bouc[2]» et de *δράκων* «vive» (dragon marin, *δράκων θαλάσσιος*, Dioscoride, II, 13). Le fiel de bouc étant signalé à plusieurs reprises, dans le traité (form. XLII, 78; CXCV, 361), parmi les remèdes oculaires, et en particulier associé au miel, comme il l'est ici, pour le traitement du ϩⲗⲟⲥⲧⲉⲛ (form. CXCV, 361), ce fait me porte à penser que ⲧⲣⲁⲕⲟⲛ est l'équivalent de *τράγος*.

Suivant Pline (XXVIII, 47, 3), le sang de bouc guérit la nyctalopie; le fiel de chèvre, avec du miel, est bon contre les brouillards de la vue, d'après le même auteur (XXVIII, 47, 4).

Ligne 352 [3]. — ⲡⲓⲣⲓⲭⲛⲉ, cf. ⲡⲓⲣⲓⲭⲉ (form. XCVI, 189; XCVII, 191; C, 196), *περιχεῖν*.

CLXXXIX

(353) ⲞⲨⲡⲁϩⲣⲉ ⲉⲛⲉⲡⲗⲩⲅⲏ ⲛ̄ⲁⲥ ⲉⲧⲣⲉⲩⲗⲟ ⲛ̄ⲥⲉⲕⲁϩ̄ⲕ̄ ⲕⲏⲛⲛⲉ ϫ̄ϫⲟⲱⲍ ⲙⲟⲩⲣ̄ϩ ⲉϥⲓⲱ ⲉϥⲡⲟⲥⲉ ⲭⲣⲱ ⲉⲣⲟⲟⲩ ϣⲁⲩⲗⲟ ⊚

(353) Remède pour les plaies anciennes et qui les fait disparaître[3] : graisse de veau, cire, miel cuit; emploie pour elles; elles guériront.

Ligne 353. — ϫ̄ϫⲟⲱⲍ, ⲙ̄ⲙⲁⲥⲉ.

CXC

(354) ⲞⲨⲕⲟⲗⲗⲓⲟⲛ ⲉⲧⲃⲉ ⲡⲉϩⲗⲟⲥⲧ̄ⲛ̄ ⲙ̄ⲛ ⲧⲉⲯⲱⲣⲁ ⲙ̄ⲛ ⲛ̄ⲕⲱⲣ̄ⲙ̄ ⲉⲧϩ̄ⲱϩ ⲕⲁⲧⲙⲓⲁⲥ ⳨ ⲏ̄ ⲭⲁⲗⲕⲟⲥ ⳨ ⲇ̄ (355) ⲁⲗⲁⲱⲏⲥ ⳨ ⲃ̄ ⲟⲡⲓⲟⲛ ϧ ⲃ̄ ⲛⲁⲣⲧⲟⲥⲧⲁⲭⲟⲥ ϧ ⲃ̄ ⲁⲕⲁⲕⲓⲁⲥ ϧ ⲃ̄ ⲕⲟⲙⲉⲥ ⳨ ⲃ̄ ⲑⲟⲟⲩ ⲕⲁⲗⲱⲥ ⲁⲗⲩ ⲛ̄ⲕ̄ ⲭⲣⲱ ⲥⲁϩⲟⲩⲛ ϧ ⲥⲁⲃⲟⲗ

(354) Collyre pour l'obscurcissement (des yeux), la gale (des paupières) et le prurit de la commissure interne des yeux : cadmie huit drachmes, cuivre quatre drachmes, (355) aloès deux drachmes, opium deux oboles, nard indien deux oboles, acacia deux oboles, gomme deux drachmes; broie-les bien; fais-en un collyre; emploie à l'intérieur ou à l'extérieur.

[1] Voir p. 71, form. VIII, 19, rem. 1.

[2] ⲧⲣⲁⲅⲟⲥ·ϭⲓⲉ, التيس, *scala* n° 44, fol. 55, r°, 2° col., l. 6.

[3] Litt. : «pour faire elles cesser point elles disparaissent». ⲕⲁϩ̄ⲕ̄ *rumpere;* voir form. XXXV, 68; CII, 199; CXIX, 251.

Ligne 354 [1]. — ⲯⲱⲣⲁ. L'auteur a voulu certainement parler ici de la teigne des paupières, *ψωροφθαλμία*[1].

Ligne 354 [2]. — ⲕⲱⲣ̄ⲙ̄ est pour ⲕⲱⲗ̄ⲙ̄, mot qui répond au grec *κανθός*; cf. ⲕⲁⲛⲑⲟⲥ ⲛ̄ⲃⲁⲗ الاماق (*scala* n° 44, fol. 69). Le bohaïrique emploie le terme ⲉⲅⲙⲟⲥ (Kircher, p. 75).

CXCI

(356) ⲞⲨⲕⲟⲗⲗⲓⲟⲛ ⲛ̄ⲡⲓⲣⲓⲭⲉ ⲥⲁⲃⲟⲗ ⲉⲗⲕⲟ ⲛ̄ⲛⲁⲙ ⳨ ⲁ̄ ⲁⲕⲁⲕⲓⲁⲥ ⳨ ⲃ̄ ⲕⲙⲙⲉ ⳨ ⲃ̄ ⲑⲟⲟⲩ ⲁⲗⲩ ⲛ̄ⲕ̄ ⲭⲣⲱ ⲥⲁⲃⲟⲗ ⊚

(356) Collyre pour onction externe : écorce de tamaris une livre, acacia deux livres, gomme deux livres; broie-les; fais-en un collyre; emploie à l'extérieur.

Ligne 356. — ⲕⲟⲗⲗⲓⲟⲛ ⲛ̄ⲡⲓⲣⲓⲭⲉ ⲥⲁⲃⲟⲗ signifie littéralement «collyre à étendre autour (*περιχεῖν*) à l'extérieur», c'est-à-dire, pour oindre l'extérieur des yeux, pour l'usage externe.

CXCII

(357) ⲞⲨⲕⲟⲗⲗⲓⲟⲛ ⲉⲧⲃⲉ ⲡⲥⲓⲟⲩ ⲙ̄ⲛ ⲡⲙⲟⲟⲩ ⲯⲓⲙⲓⲑⲓⲟⲩ ϝ ϧ ⲩⲟⲩ ϝ ⳁ ⲁⲗⲟⲥ ⲁⲙⲙⲱⲛⲓⲁⲕⲟⲩ ϝ ⳁ (358) ⲁⲡⲟⲡⲁⲛⲁⲕⲟⲥ ϝ ⳁ ⲁⲕⲁⲕⲓⲁⲥ ϝ ϧ ⲕⲟⲙⲉⲥ ϝ ϧ ⲑⲟⲟⲩ ⲁⲗⲩ ⲛ̄ⲕ̄ ⲭⲣⲱ ⲉⲣⲟⲟⲩ ⲛ̄ϣⲱⲣ̄ⲡ̄ ⲙ̄ⲛ ⲣⲟⲩϩⲉ ⊚

(357) Collyre pour la taie et la cataracte : céruse 1/2 once, verdet huit (?) onces, sel ammoniac huit (?) onces, (358) opopanax huit (?) onces, acacia 1/2 once, gomme 1/2 once; broie-les; fais-en un collyre; emploie pour ces maladies matin et soir.

Ligne 357 [1]. — ⳁ me paraît être la forme régularisée du chiffre 8 cursif.

Ligne 358 [2]. — ⲁⲡⲟⲡⲁⲛⲁⲕⲟⲥ, *ὀποπάναξ*, gomme-résine extraite du *πάνακες Ηράκλειον* (Dioscoride, III, 48), *Opopanax chironium* Koch. Cf. ⲁⲡⲟⲡⲁⲛⲁϫ (*sic*), صمغ الجاوشير (Kircher, p. 181). L'Opopanax est désigné sous son nom arabe ϭⲁⲩϣⲓⲣ جاوشير à la formule LXV, 127.

[1] Oribase, *Euporistes*, IV, 28; t. V, p. 716.

CXCIII

(359) Ⲟⲩⲃⲁⲗ ⲉϥⲟ ⲙⲙⲟⲟⲩ ⲋ ⲉϥⲟ ⲛ̄ϩⲗⲟⲥⲧⲛ̄ ⲕⲣⲟⲕⲟⲩ ⲛⲁⲣⲭⲟⲥ-ⲧⲁⲭⲟⲥ ⲉϥⲓⲱ ⲛⲁⲧⲙⲟⲟⲩ ⲑⲛⲟⲟⲩ ⲧⲁϩⲟⲩ ⲙⲛ̄ ⲡⲉϥⲓⲱ ⲭⲣⲱ ⊙

(359) Œil atteint de la cataracte ou atteint d'obscurcissement : safran, nard indien, miel sans eau; broie (le safran et le nard); mélange avec le miel; emploie.

Ligne 359. — ⲛⲁⲣⲭⲟⲥⲧⲁⲭⲟⲥ est une faute pour ⲛⲁⲣⲧⲟⲥⲧⲁⲭⲟⲥ, *ναρδόσταχυς*; voir p. 176, form. LXVIII, 134, rem. 3.

CXCIV

(360) Ⲟⲩⲃⲁⲗ ⲉϥⲟ ⲛ̄ϩⲗⲟⲥⲧⲉⲛ ⲙⲏ ⲛ̄ϭⲓⲛϭⲗⲟⲩ ⲥⲓϣⲉ ⲛ̄ⲟⲑⲏⲃⲱ ⲡⲑⲝ≡ ⲙⲟⲟⲩ ⲛ̄ⲃⲁϣⲟⲩϣ ⲛ̄ⲁⲅⲣ ⲧⲁϩⲟⲩ ⲕⲁⲗ※ ⲭⲣⲱ ⊙

(360) Œil atteint d'obscurcissement : urine de chauve-souris, fiel de labis noir, suc de rue sauvage; mélange-les bien; emploie.

Ligne 360 [1]. — ϭⲓⲛϭⲗⲟⲩ, cf. ϭⲓⲛϭⲗⲟ, ϭⲓⲛϭⲗⲱ, ϭⲉⲛϭⲉⲗⲟ, ϭⲛϭⲉⲗⲟ, *vespertilio*.
Ligne 360 [2]. — ⲟⲑⲏⲃⲱ ⲡⲑⲝ≡, ⲗⲁⲃⲏⲥ ⲕⲁⲙⲉ; voir p. 236-237, form. CXIII, 241, rem. 1.
Ligne 360 [3]. — ⲁⲅⲣ, ⲁⲅⲣⲓⲟⲛ, *ἄγριον*.

CXCV

(361) Ⲟⲙⲉⲟⲥ ⲥⲓϣⲉ ⲛ̄ϭⲓⲛⲉ ⲛ̄ⲃⲁⲙⲡⲉ ≡ⲏⲋⲥ ⲙⲑⲫⲝⲗⲁⲭ ⲧⲁϩⲟⲩ ⲙⲛ̄ ⲛⲉⲩⲉⲣⲏⲩ ⲭⲣⲱ ⊙

(361) Semblable : fiel liquide (?) de bouc, miel sans eau; mélange-les ensemble; emploie.

Ligne 361 [1]. — Je rapproche ϭⲓⲛⲉ de ϭⲏⲛ, *mollis, liquidum esse*. La raison de la mention spéciale faite ici du «fiel liquide» pourrait tenir à ce que le fiel destiné aux usages médicaux était conservé ordinairement à l'état sec (Pline, XXVIII, 40). Je doute néanmoins que cette explication soit valable. Il est possible encore que nous ayons dans ϭⲓⲛⲉ ⲛ̄ⲃⲁⲙⲡⲉ le nom collectif des animaux appartenant à la race caprine ou celui de la chèvre. Le fiel de celle-ci était, en effet, autant que celui du bouc, employé en oculistique. Pline (XXVIII, 47, 4) signale qu'on s'en servait, mélangé avec du miel, comme l'est le ⲥⲓϣⲉ ⲛ̄ϭⲓⲛⲉ ⲛ̄ⲃⲁⲙⲡⲉ, pour traiter les obscurcissements de la vue (*caligines*), groupe d'affections auquel se rattache le ϩⲗⲟⲥⲧⲉⲛ (voir p. 72) dont il est question dans la présente formule.
Ligne 361 [2]. — ≡ⲏⲋⲥ ⲙⲑⲫⲝⲗⲁⲭ, ⲉⲃⲓⲱ ⲛ̄ⲁⲧⲙⲟⲟⲩ.

CXCVI

(362) Ⲟⲩⲃⲁⲗ ⲉϥⲃⲁⲥⲁⲛⲓⲍⲉ ⲕⲁⲗⲟⲥ ⲉϥⲟ ⲛ̄ϩⲣⲉⲩⲙⲁ ⲟⲩⲁⲣ̄ⲧ̄ ⲕⲣⲟ-ⲕⲟⲩ ⲃⲁⲗⲉ ⲛ̄ⲥⲟⲟⲩϩⲉ ⲛ̄ⲧⲉ ⲡⲉϩⲟⲟⲩ ⲛⲉϩ ⲛϩⲣⲟϯⲛⲟⲛ ⲑⲛⲟⲟⲩ ϯ ⲉϫⲱⲟⲩ ϣⲁⲩⲗⲟ ⲉⲩⲃ[ⲁⲥⲁⲛⲓⲍⲉ]

(362) Œil qui souffre la torture par suite d'une fluxion : rose, safran, jaune d'œuf du jour, huile de roses; broie-les; mets sur les yeux; ils cesseront de souffrir.

Le traitement prescrit ici est indiqué par Avicenne (liv. II, p. ١٤٤, chap. de l'œuf, بيض) : صفرته مع الزعفران ودهن الورد ينفع جدا من ضربان العين «son jaune (de l'œuf) avec le safran et de l'huile de roses convient beaucoup pour les douleurs des yeux».
Ligne 362 [1]. — ⲃⲁⲥⲁⲛⲓⲍⲉ, *βασανίζειν*.
Ligne 362 [2]. — ϩⲣⲉⲩⲙⲁ, *ῥεῦμα*.
Ligne 362 [3]. — ϩⲣⲟϯⲛⲟⲛ, *ῥόδινον*.

CXCVII

(363) Ⲟⲩⲥⲁϣ ⲉⲧⲣⲉϥϫⲱⲱⲣⲉ ⲉⲃⲟⲗ ⲉⲋ ⲧⲉϥⲟⲩⲱⲛ ⲙⲟⲩⲣ̄ϩ̄ F ⲁ̄ ⲥⲁⲛⲧⲉⲗ F ⲃ̄ ⲕⲏⲛⲛⲉ ⲛ̄ⲉϣⲱ ⲛⲁⲧϩⲙⲟⲩ F ⲁ̄ (364) ⲙⲟⲟⲩ ⲛ̄ⲡⲉⲛ ⲉⲧⲡⲱϣ F ⲁ̄ ⲡⲁⲥⲧⲟⲩ ⲙⲛ̄ ⲛⲉⲩⲉⲣⲏⲩ ⲭⲣⲱ ⲉⲣⲟⲟⲩ ⊙

(363) Ulcère qui s'étend ou reste ouvert[1] : cire une once, santal deux onces, graisse de porc non salée une once, (364) décoction de souris fendue une once; fais-les cuire ensemble; emploie pour les ulcères.

Ligne 363 [1]. — ⲕⲏⲛⲛⲉ ⲛ̄ⲉϣⲱ ⲛⲁⲧϩⲙⲟⲩ. Pline parle des divers emplois de la graisse non salée. Celle de porc était utilisée pour le traitement des écorchures et des brûlures (Pline, XXVIII, 37, 2). On soignait les furoncles par le suif de bœuf mêlé au sel, ou, lorsqu'il y avait douleur, trempé dans l'huile, liquéfié et sans sel (XXVIII, 70).
Ligne 364 [2]. — ⲡⲉⲛ ⲉⲧⲡⲱϣ. L'utilisation de la souris, en médecine, remonte à la vieille pharmacopée pharaonique. La souris grillée, [hiéroglyphes], préparée avec de l'huile, est citée au papyrus Hearst (X, 10), et le papyrus Ebers mentionne l'huile de souris, [hiéroglyphes] (LXXXII, 14). On traitait une maladie infantile nommée [hiéroglyphes] en faisant manger au malade, ou à sa mère, une souris cuite, et l'on suspendait au cou de l'enfant les os de celle-ci enfermés dans une bandelette à laquelle on avait fait sept nœuds : [hiéroglyphes] (sic) [hiéroglyphes] (2).

(1) Cf. form. CLVI.
(2) A. Erman, *Zaubersprüche für Mutter und Kind*, dans les *Abhandlung. der königl. Preuss. Akademie der Wissenschaften*, 1901, p. 31 du tirage à part.

Dioscoride (II, 69) écrit que l'on prétend généralement que cet animal, fendu en long, est employé utilement contre les piqûres de scorpion, et que sa chair rôtie arrête la salivation des enfants auxquels on la donne à manger. Ibn al-Baïṭâr (n° 1652) enregistre ces dires et les complète par les rapports de quelques autres auteurs. On affirme, écrit-il, qu'elle fait tomber les verrues et guérit les scrofules : pour cela, on l'ouvre et on l'applique toute chaude. Les bains de siège pris dans sa décoction sont utiles contre la dysurie. Fendue et appliquée sur les épines et les échardes, elle les fait sortir. Les têtes de souris séchées ou brûlées, mêlées avec du miel, forment une embrocation excellente contre l'alopécie. Avicenne (liv. II, p. ٢٤٠, chap. فار) et ʿAbd ar-Razzâq (p. ١٣٩) reproduisent avec plus ou moins de détails les emplois médicaux de la souris indiqués par Dioscoride.

On remarquera qu'il est presque toujours question, dans les différents cas cités, de «souris fendue», de même que dans le traité copte.

CXCVIII

(365) ⲘⲈϪⲠⲰⲚⲈ ⲐⲎⲚ F ⲁ̄ ⲔⲞⲘⲈⲞⲤ F ⲁ̄ ⲂⲖ̄ϪⲈ Ⲛ̄ⲦⲢⲒⲢ F ⲁ̄ ⲐⲚⲞⲞⲨ ϨⲒ ϨⲎⲘ̄Ϫ̄ ⲈϤϪⲎϤ ϢⲀⲚⲦⲈⲨⲤⲚⲎϨⲒⲤⲦⲀ ⲬⲢⲰ

(365) Lichen : soufre une once, gomme une once, tesson de four une once; broie-les avec du vinaigre piquant jusqu'à consistance convenable; emploie.

Ligne 365. — ⲃⲗ̄ϫⲉ ⲛ̄ⲧⲣⲓⲣ. Ce sont les ὄστρακα[1] des Grecs et les *testæ* des Latins. Les médecins anciens attribuaient aux tessons de terre cuite des propriétés dessiccantes et détersives. Dioscoride (V, 177) dit que les tessons de four qui ont été fortement cuits sont caustiques[2]; aussi guérissent-ils, mêlés à du vinaigre, le prurit et les papules. Les auteurs arabes en font aussi mention; ils les nomment خزف[3] et خزف التنور[4]. Ibn al-ʿAwwâm en signale même l'emploie en vétérinaire pour les chevaux atteints de la gale des oreilles, حكة باذن[5].

Les vieux Égyptiens s'en sont également servis. Les têts de pots neufs, [hiéroglyphes] (var. [hiéroglyphes]) entrent dans la composition de deux onguents au papyrus Hearst (XI, 17[6]; XIII, 2). Il est aussi question de [hiéroglyphes] dans la recette d'un onguent destiné à empêcher les cils de repousser après l'épilation (traitement du trichiasis), [hiéroglyphes], au papyrus Ebers (LXIII, 18-19) : [hiéroglyphes]

(1) ὄστρακα κριβάνων, Oribase, *Euporistes*, IV, 66, 1; t. V, p. 744.
(2) Cf. Oribase, *Œuvres*, t. II, p. 719.
(3) Ibn al-Baïṭâr, n° 790; P. Guigues, *Les noms arabes dans Sérapion*, p. 34, n° 118.
(4) P. Guigues, *Le livre de l'art du traitement*, p. 65*.
(5) J.-J. Clément-Mullet, *Le livre de l'agriculture*, t. II 2, p. 139.
(6) Reproduit *Papyrus Ebers*, LXXVIII, 17.

[hiéroglyphes] «sang de chauve-souris[1] une partie, tesson[2] de pot neuf une partie, miel une partie; broyer fin; appliquer à la place de ce poil[3] après qu'il aura été arraché».

CXCIX

(366) ⲞⲨⲀ ⲈⲢⲈ ⲚⲈϤⲂⲀⲖ ϨⲰϨ ⲔⲀⲦⲘⲒⲀⲤ F ⲋ̄ ⲠⲒⲠ F ⲁ̄ ⲀⲖⲞⲤ ⲀⲘⲘⲰⲚⲒⲀⲔⲞⲨ F ⲋ̄ ⲐⲚⲞⲞⲨ ⲔⲀⲖⲰⲤ ⲬⲢⲰ Ⲛ̄ⲜⲨⲢⲞⲚ ⊙

(366) Quelqu'un dont les yeux sont atteints de démangeaison : cadmie six onces, poivre une once, sel ammoniac six onces; broie-les bien; emploie en poudre.

CC

(367) ⲞⲨⲀ ⲈⲢⲈ ⲚⲈϤⲂⲀⲖ Ⲱ Ⲛ̄ⲂⲞⲨϨⲈ ⲈⲦⲘ̄ⲦⲢⲈⲨⲢⲰⲦ Ⲛ̄ϬⲈ ⲈⲔϢⲀⲚⲦⲀⲔⲘⲞⲨ ⲦⲤⲞ ⲞⲨⲤⲚⲞϤ Ⲛ̄ⲚⲞⲨⲢⲈ ⲈϤϨⲎⲘ Ⲛ̄Ⲅ̄ Ⲛ̄ⲤⲈⲠ ⲘⲈⲨⲢⲰⲦ

(367) Quelqu'un dont les yeux ont des paupières qui ne doivent plus produire de cils[4] lorsque tu les auras épilées : arrose (les paupières) par trois fois avec du sang chaud de vautour, elles ne produiront plus de cils.

Voir les formules XCIX et C.
Ligne 367 [1]. — ϭⲉ, cf. ⲕⲉ *iterum*.
Ligne 367 [2]. — ⲧⲁⲕⲙ, cf. ⲧⲉⲕⲙ̄, p. 215, form. C, 195.

CCI

(368) ⲞⲨⲢⲰⲘⲈ ⲈϤʃⲰⲢ̄Ϩ ⲀⲚ ϨⲒ ⲢⲞⲨϨⲈ ⲘⲞⲞⲨ Ⲛ̄ⲎϬⲈ ⲘⲎ Ⲛ̄ⲀⲪⲐⲀⲢⲦⲞⲤ ⲘⲈϨ ⲚⲈϤⲂⲀⲖ Ⲛ̄ϨⲀϨ Ⲛ̄ⲤⲞⲠ ϤⲚⲀʃⲰⲢ̄Ϩ ⲔⲀⲖⲰⲤ

(368) Un homme qui ne voit pas le soir : suc de poireau, urine non corrompue; emplis(-en) ses yeux fréquemment, il verra bien.

(1) «*Vespertilionum sanguis psilothri vim habet*», Pline, XXX, 46, 1.
(2) Litt. : «lèvre» (si l'on tient compte du déterminatif), c'est-à-dire le rebord d'un pot. Je pense que ce mot a dans le cas présent un sens dérivé correspondant à celui de «tesson, éclat» et qu'il se rapporte à la forme du têt de poterie, de même que [hiéroglyphes], [hiéroglyphes] est apparenté à [hiéroglyphes], [hiéroglyphes] ([hiéroglyphes]) «carapace (de tortue)» du papyrus Ebers (XXVII, 14-15; LXV, 9).
(3) Le poil de l'œil, [hiéroglyphes], les cils.
(4) Voir p. 121, form. XXIII, 48, rem. 2.

Il s'agit de l'affection appelée νυκτάλωπα par les médecins grecs[1] et dont Oribase donne, d'après Galien, une description très précise : Νυκτάλωπα δὲ λέγουσιν, ὅταν συμβῇ τὴν μὲν ἡμέραν βλέπειν, δυομένου δὲ ἡλίου ἀμαυρότερον ὁρᾶν, νυκτὸς δὲ γενομένης οὐδὲ ὅλως ὁρᾶν «Le mot *nyctalopie* est usité lorsqu'il arrive qu'on y voit pendant le jour, qu'on voit moins distinctement quand le soleil est couché, et qu'on ne voit pas du tout aussitôt que la nuit est venue»[2].

Ce trouble visuel est nommé ⲱⲙⲥⲉ̀ⲃⲟⲗ عشى dans la *scala* bohaïrique (Kircher, p. 158).

Ligne 368. — ⲁⲫⲑⲁⲣⲧⲟⲥ, ἄφθαρτος. ⲙⲏ ⲁⲫⲑⲁⲣⲧⲟⲥ est le correspondant du grec οὖρον ἄφθαρτον; voir à ce sujet p. 289, form. CLXXVI, 337, rem. 5.

CCII

(369) Ȣⲃⲁⲗ ⲉϥⲱ ⲛ̄ⲥⲓⲟⲩ ⲕⲟⲡⲣⲟⲥ ⲛ̄ϭⲉⲣⲱⲙⲡⲉ ⲉⲃⲓⲱ ⲛ̄ⲁⲧⲙⲟⲟⲩ ⲭⲣⲱ ◎

(369) Œil affecté d'une taie : fiente de pigeon, miel sans eau; emploie.

Cf. form. LXXXIX. Pline (XXIX, 38, 6) signale l'emploi de la fiente de pigeon contre la taie.

CCIII

(370) Ȣⲁ ⲛ̄ⲧⲉ (*sic*) ⲛⲉϥⲃⲁⲗ ⲣ̄ⲟⲩⲟʃⲛ ⲕⲁⲗⲱⲥ ⲥⲓϥⲉ ʃ ⲁ̄ ⲁⲡⲟⲡⲁⲛⲁⲕⲟⲥ ʃ ⲁ̄ ⲑⲛⲟⲟⲩ ⲙⲛ̄ ⲛⲉⲩⲣⲏⲩ (*sic*) ⲭⲣⲱ عرفه هنس

(370) Quelqu'un dont les yeux ne voient pas[3] bien : résine de cèdre une obole, opopanax une obole; broie-les ensemble; emploie. — L'a connu Jean.

Ligne 370. — ⲥⲓϥⲉ, cf. ⲥⲓϥⲓ قطران (Kircher, p. 256), κεδρία (Dioscoride, I, 77), [hiéroglyphes].

CCIV

(371) Ⲟⲙⲉⲟⲥ ⲟⲩϩⲗⲟⲥⲧⲛ̄ ϩⲛ̄ ⲛ̄ⲃⲁⲗ ⲉʃ ⲉⲩⲟ ⲙ̄ⲙⲟⲟⲩ ⲁⲙⲙⲱⲛⲓⲁⲕⲟⲩ ⲑⲩⲙⲓⲁⲙⲁⲧⲟⲥ ʃ ⲃ̄ ⲛⲓⲧⲣⲟⲛ ʃ ⲃ̄ ⲉϥⲓⲱ ⲛ̄ⲁⲧⲙⲟⲟⲩ ⲭⲣ︦ⲱ︦

(371) Semblable : obscurcissement des yeux ou (yeux) atteints de la cataracte : gomme ammoniaque deux oboles, natron deux oboles, miel sans eau; emploie.

(1) Hippocrate, *De la vision*, VII, t. IX, p. 158; Paul d'Égine, III, 21; Alexandre de Tralles, liv. II, 6, p. 45; Dioscoride, *Euporistes*, I, 44 (édit. Sprengel), t. II, p. 114; cf. Pline, XXVIII, 47, 3; Celse, liv. VI, vi, 38, p. 181.

(2) *Synopsis*, VIII, 48; t. V, p. 451; cf. t. VI, p. 256.

(3) Litt. : «un non ses yeux brillent bien», ne sont pas clairs, sont voilés. ⲛ̄ⲧⲉ est pour ⲛ̄ⲧⲁ. . . . . ⲁⲛ.

CCV

(372) Ⲟⲙⲉⲟⲥ ⲉϥⲓⲱ ⲛ̄ⲁⲧⲙⲟⲟⲩ ⲥⲓϣⲉ ⲛ̄ⲍⲑⲱ≡ ⲭⲣ︦ⲱ︦ ◎ Ⲟ (*sic*)

(372) Semblable : miel sans eau, fiel de veau; emploie.

CCVI

(373) Ⲟⲙⲉⲟⲥ ⲟⲩⲙⲁϫⲉ ⲉϥϣⲱⲛⲉ ⲁⲙⲙⲱⲛⲓⲁⲕⲟⲩ ⲑⲩⲙⲓⲁⲙⲁⲧⲟⲥ ϩⲓⲧ̄ϥ ϩⲓ ⲉⲣⲱⲧⲉ ⲛ̄ⲥϩⲓⲙⲉ ⲉⲥⲙⲟⲥⲉ ⲛ̄ⲟⲩ[ϣ]ⲏⲣⲉ ⲛ̄ϩⲟⲟⲩⲧ ⲭⲣⲱ ⲉⲣⲟϥ

(373) Semblable; oreille malade : gomme ammoniaque; triture-la avec du lait d'une femme qui a mis au monde un enfant mâle; emploie pour elle.

Ligne 373. — ⲉⲣⲱⲧⲉ ⲛ̄ⲥϩⲓⲙⲉ ⲉⲥⲙⲟⲥⲉ ⲛ̄ⲟⲩ[ϣ]ⲏⲣⲉ ⲛ̄ϩⲟⲟⲩⲧ. Le lait de femme a joué pendant longtemps un rôle assez important en médecine à cause de la supériorité qu'on lui avait reconnue sur celui des animaux. On l'employait surtout pour les maladies des yeux[1], des oreilles et du nez[2]. Au xviie siècle on le recommandait encore, administré en instillations, en cas de douleurs violentes des yeux et des oreilles[3]. Mais il semble que les médecins de l'antiquité aient montré une préférence pour le lait provenant d'une femme ayant donné le jour à un garçon (γάλα ἀῤῥενοτόκου γυναικός, Dioscoride, V, 99, «*lac mulieris puerum enixæ*», Pline, XX, 51, 4; cf. XXVIII, 21), comme il est dit ici. Les papyrus Ebers et Hearst, surtout le premier, en font de fréquentes mentions, [hiéroglyphes]. Au papyrus Ebers, il est principalement cité dans des recettes de médicaments oculaires (LIX, 8; LX, 14; LXII, 10, 17). Il figure aussi au papyrus de Berlin, mais à l'occasion de pratiques destinées à faire connaître si une femme concevra ou restera stérile (v°, I, 3, 5). Hippocrate donne la formule d'une préparation destinée à favoriser la conception, dans laquelle entre le lait d'une femme nourrissant un enfant mâle, γάλα γυναικὸς κουροτρόφου[4].

CCVII

(374) Ȣⲃⲁⲗ ⲉϥⲱ ⲛ̄ⲥⲓⲟⲩ ⲉⲣⲱⲧⲉ ⲙⲟⲟⲩ ⲛ̄ϣⲱⲃⲉ ⲉϥⲗⲟϩ︦ⲙ ⲉϥⲥⲱⲧ̄ϥ ⲉϥⲓⲱ ⲛⲁⲧⲙⲟⲟⲩ ⳾ ⲉⲣⲟⲟⲩ ϣⲁⲩⲗⲟ ◎

(374) Œil affecté d'une taie : lait, jus clarifié de concombre écrasé, miel sans eau; applique aux yeux, ils guériront.

(1) Voir p. 207, form. XCV, 188. Hippocrate, *De morbis mulierum*, I, 105, t. VIII, p. 228.

(2) Hippocrate, *De morbis*, III, 2, t. VII, p. 120; Oribase, *Euporistes*, 36, 37; t. V, p. 719, 720. Dioscoride, II, 70, 6. Pline, XX, 51, 4; XXVIII, 21, 47, 4, 48, 1, 3. Avicenne, liv. II, p. ١٠٢, chap. لبن.

(3) Bartholomæus Perdulcis, *Universa medicina*, Lugduni, 1650, p. 462 et 683.

(4) *De morbis mulierum*, I, 75, t. VIII, p. 166.

CCVIII

(375) Ⲟⲙⲉⲟⲥ ⲟⲛ ϫⲓ ⲛⲁⲕ ⲛ̄ⲡⲓⲉⲓϥ ⲛ̄ⲧⲡⲁⲧ ⲛ̄ⲟⲩⲛⲁⲙ ⲛ̄ⲉⲉⲓⲱ ⲣⲱϫ̄ϥ ⲑⲛⲟⲟϥ ϩⲓ ⲉϥⲓⲱ ⲛⲁⲧⲙⲟⲟⲩ ⲭⲣⲱ ⊚

(375) Semblable encore : prends le sabot de la patte droite d'un âne; fais-le calciner; broie-le avec du miel sans eau; emploie.

Ligne 375 [1]. — ⲓⲉⲓϥ, cf. ⲉⲓⲉⲃ, ⲉⲓⲃ *ungula.*

Ligne 375 [2]. — ⲡⲁⲧ, cf. [hieroglyphs] (*Pap. Ebers*, LXXVII, 16). Le sabot calciné d'âne figure dans une recette du papyrus Ebers (LXV, 21) : [hieroglyphs]. Pline (XXVIII, 47, 2) note l'emploi de la cendre de sabot d'âne mêlé au lait d'ânesse pour guérir les taies et les taches des yeux.

Les matières empruntées à la patte droite des quadrupèdes passaient pour jouir de vertus particulières. Pline (XXVIII, 47, 2) dit en effet que la moelle prise à la jambe droite de devant d'un bœuf est utile pour les affections causées par les cils, les maux des paupières et des commissures de l'œil.

Ligne 375 [3]. — ⲉⲉⲓⲱ. La première lettre est légèrement indécise. On peut hésiter, à la lecture, entre ⲓⲉⲓⲱ et ⲉⲉⲓⲱ. La seconde forme est la plus probable. Les deux orthographes sont d'ailleurs légitimes. Le mot «âne» est encore écrit ⲓⲱ à la formule XCV, 188.

CCIX

(376) Ⲧⲣⲟⲭⲓⲕⲟⲥ (*sic*) ⲉⲧⲃⲉ ⲡϩⲩⲙⲉⲕⲣⲁⲛⲓⲟⲛ ⲕⲟⲡⲣⲟⲥ ⲛ̄ϭⲉⲣⲟⲙⲡⲉ ⲗⲓⲃⲁⲛⲟⲥ ⲁⲣⲥⲩⲛⲓⲕⲟⲛ ϝ ⲁ̄ ⲉⲡⲟⲩⲁ ⲑⲛⲟⲟⲩ ϩⲓ ϩⲏⲙ̄ϫ ⲭⲣⲱ

(376) Trochisque pour la migraine : fiente de pigeon, encens, orpiment, une once de chaque; broie-les avec du vinaigre; emploie.

Ligne 376. — ⲧⲣⲟⲭⲓⲕⲟⲥ, lire ⲧⲣⲟⲭⲓⲥⲕⲟⲥ, *τροχίσκος*. Ce mot se rencontre correctement écrit au fragment médical d'Akhmîm (form. II). Cf. ⲧⲣⲟⲭⲓⲥⲭⲟⲥ دوا شربة (*scala* n° 43, fol. 34, v°, l. 17). ⲧⲣⲟⲭⲓ(ⲥ)ⲕⲟⲥ ⲉⲧⲃⲉ ⲡϩⲩⲙⲉⲕⲣⲁⲛⲓⲟⲛ répond au grec *τροχίσκος ἡμικρανικός*[1].

Le nom de trochisque a été donné autrefois à des médicaments composés de diverses substances sèches et broyées que l'on agglomérait sous forme de tablettes rondes au moyen d'un agglutinant. L'emploi en a presque complètement disparu dans la pharmacopée moderne. Les médecins grecs distinguaient trois sortes de trochisques : ceux que l'on administrait sous forme de boisson (*πινόμενοι*), ceux que l'on donnait en injection (*ἐνιέμενοι*), enfin ceux qui étaient

(1) Oribase, *Synopsis*, III, 106; t. V, p. 131.

appliqués en onguent (*καταχριόμενοι*)[1]. Lorsqu'on voulait employer ces pastilles, on les faisait fondre dans un excipient approprié à l'usage auquel on les destinait. C'est ce que montre le manuscrit d'Akhmîm (form. II). Après avoir indiqué la formule d'un liniment, ⲡⲉⲣⲓⲭⲓⲥⲙⲁ (*περίχρισμα*) pour les seins douloureux et le «corps mâle de l'homme» (ⲉⲧⲃⲉ ⲛ̄ⲕⲓⲃⲉ ⲉⲩ†ⲕⲁⲥ ϣⲁϥⲉⲣϣⲁⲩ ⲟⲛ ⲉⲡⲥⲟⲙⲁ ⲛ̄ϩⲟⲟⲩⲧ ⲛ̄ⲡⲣⲱⲙⲉ), l'auteur ajoute : ⲕϣⲁⲛⲟⲩⲱϣ ⲉⲕⲁϥ ⲉⲩⲙⲏⲛ ⲉⲃⲟⲗ ⲗⲁⲙⲃⲁⲛⲉ[2] ⲙ̄ⲙⲟϥ ⲛ̄ⲅ ⲗⲩ ⲛ̄ⲧⲣⲟⲭⲓⲥⲕⲟⲥ ⲛ̄ⲅⲕⲁⲩ ϣⲁ ⲧⲉⲩⲭⲣⲓⲁ[3] ϩ̄ⲛ ⲧⲉⲭⲣⲓⲁ ⲧⲉ ⲃⲉⲗ ⲛⲉⲧⲣⲟⲭⲓⲥⲕⲟⲥ ⲉⲃⲟⲗ ϩⲓ ⲙⲟⲟⲩ ⲛ̄ⲥⲁⲩϩⲉ ⲭⲣⲱ «si tu veux conserver le médicament, prends-le, fais-en des trochisques et laisse-les jusqu'au moment de les utiliser. Pour t'en servir, fais dissoudre les trochisques dans du blanc d'œuf; emploie». Ce trochisque, de même que celui qui fait l'objet de la présente formule, rentre dans la catégorie des *καταχριόμενοι*.

Avicenne (liv. V, p. ٢٦٤) nous a conservé la recette d'un médicament contre la migraine où figure la fiente de pigeon, خرء الحمام.

CCX

(377) Ⲕⲟⲗⲗⲓⲟⲛ ⲕⲁⲗⲟⲛ ⲛ̄ⲉⲣⲕⲉⲥⲧⲁⲧⲟⲛ ⲕⲁⲧⲙⲓⲁⲥ ϝ ⲅ̄ ⲯⲓⲙⲓⲑⲓⲟⲛ ϝ ⲅ̄ ⲁⲕⲁⲕⲓⲁⲥ ⳨ ⲓ̄ⲏ̄ ⲥⲙⲏⲣⲛⲏⲥ ⳨ ⲓ̄ⲇ̄ (378) ⲁⲙⲏⲗⲗⲟⲛ ⳨ ⲑ̄ ⲕⲣⲟⲕⲟⲩ ⳨ ⲁ̄ⲋ̄ ⲭⲓⲑⲓⲣ̄ϩ ⳨ ⲑ̄ ⲩ́ⲇⲱⲣ ⲛ̄ⲃⲣⲓⲟⲛ ⲭⲣⲱ ⊚

(377) Bon collyre extrêmement actif : cadmie trois onces, céruse trois onces, acacia dix-huit drachmes, myrrhe quatorze drachmes, (378) amidon neuf drachmes, safran une drachme 1/2, gomme adragante neuf drachmes, eau de mousse; emploie.

Ligne 377 [1]. — ⲛ̄ⲉⲣⲕⲉⲥⲧⲁⲧⲟⲛ, *ἐνεργέστατον*.

Ligne 378 [2]. — ⲩ́ⲇⲱⲣ, *ὕδωρ*.

Ligne 378 [3]. — ⲃⲣⲓⲟⲛ, *βρύον* (Dioscoride, I, 21); cf. ⲃⲣⲩⲟⲛ أشنة (*scala* n° 44, fol. 65, v°, 2ᵉ col., l. 7).

CCXI

(379) Ⲕⲟⲗⲗⲓⲟⲛ ⲙⲟⲛⲁϩⲩⲙⲉⲣⲟⲛ ⲕⲟⲗⲗⲟⲩⲑⲟⲥ ⲁⲣⲭⲏⲁⲧⲣⲟⲩ ⲕⲩ ⲙⲁⲣⲧⲏⲣⲟⲩ ⲕⲁⲇⲙⲓⲁⲥ ⳨ ϛ̄ (380) ⲭⲁⲗⲕⲟⲥ ⳨ ⲃ̄ ⲕⲣⲟⲕⲟⲥ ⳨ ⲁ̄ ⲁⲕϛⲁⲓⲁ ϝ ⲋ̄ ⲥⲙⲏⲣⲛⲏⲥ ϝ ⲁ̄ ⲥⲁⲣⲕⲁⲕⲱⲗⲉⲱⲥ ϝ ⲁ̄ (381) ⲁⲗⲗⲱⲏⲥ ϝ ⲋ̄ ⲭⲓⲑⲓⲣ̄ϩ ⳨ ϛ̄ ⲕⲟⲙⲉⲟⲥ ϝ ⲁ̄ ⲗⲁⲩ ⲛ̄ⲕ ϩⲓ ⲏⲣⲡ ⲛ̄ⲥⲧⲟⲓ ⲭⲣⲱ ⊚

(1) Oribase, *Coll. méd.*, X, 24; t. II, p. 438.

(2) Pour *ἀναλαμβάνειν*. On disait *ἀναλαμβάνειν φάρμακον εἰς τροχίσκους*.

(3) *Χρεία*.

(379) Collyre d'un jour de Coluthus, archiâtre et martyr : cadmie six drachmes, (380) cuivre deux drachmes, safran une drachme, opium 1/2 once, myrrhe une once, sarcocolle une once, (381) aloès 1/2 once, gomme adragante six drachmes, gomme une once; fais-en un collyre avec du vin aromatique; emploie.

Ligne 379 [1]. — ⲙⲟⲛⲁϩⲩⲙⲉⲣⲟⲛ, *μονοήμερον*. Voir p. 146, form. XXXIX, 73, rem. 1.

Ligne 379 [2]. — ⲕⲟⲗⲗⲟⲩⲑⲟⲥ. Ce personnage était le fils du *præses* d'Arsinoé et le beau-frère d'Arien, préfet d'Égypte. Il fut martyrisé lors de la persécution de Dioclétien[1]. Sa fête figure au *Synaxare* à la date du 25 Pachons.

Ligne 379 [3]. — ⲁⲣⲭⲏⲁⲧⲣⲟⲩ, *ἀρχίατρος*.

Ligne 379 [4]. — ⲕⲩ, *καί*.

Ligne 379 [5]. — ⲙⲁⲣⲧⲏⲣⲟⲩ, *μαρτύρ*.

Ligne 380 [6]. — ⲁⲕⳉⲗⲙ, ⲟⲡⲓⲟⲛ, *ὄπιον*.

Ligne 380 [7]. — ⲥⲁⲣⲕⲁⲕⲱⲗⲉⲱⲥ, *σαρκόκολλα* (Dioscoride, III, 85).

CCXII

(382) ⲟⲩⲙⲏϩⲉ ⲉⲥϩⲛ̄ ⲡⲙⲁ ⲛ̄ⲣ̄ⲛⲟϭ ⲙ̄ⲙⲏ ⲕⲁⲗⲁⲕⲁⲛⲑⲟⲩ ϩⲓ ϭⲱⲃⲉ ⲛ̄ϩϯⲧ ⲙⲛ̄ ⲟⲩⲱⲛ ⲛ̄ⲉⲩⲫⲟⲣⲃⲓⲟⲩ ⲉϥϭⲏϭ (383) ϩⲓ ϭⲱⲃⲉ ⲙ̄ⲙⲟⲗⲟⲭⲏ ⲛ̄ⲁⲓⲣ̄ ⲑⲛⲟⲟⲩ ⲙⲛ̄ ⲛⲉⲩⲉⲣⲏⲩ ϩⲓ ⲛⲉϩ ⲛ̄ϩⲣⲟϯⲛⲟⲛ ϯ ⲉⲣⲟⲟⲩ ⲛ̄ⲟⲩⲙⲏϩⲉ ⲛ̄ϩⲃⲟⲩⲓ ϫⲓ ⲡⲃⲉⲕⲉ ⲛ̄ϣⲟⲣⲡ̄

(382) Abcès de l'urètre : vitriol bleu, feuille de chou, une partie d'euphorbe grillé, (383) feuille de mauve sauvage; broie-les bien ensemble avec de l'huile de roses; administre au malade au moyen d'une plume d'ibis[2]. Prends ton salaire d'avance[3].

Ligne 382 [1]. — ⲙⲏϩⲉ ⲉⲥϩⲛ̄ ⲡⲙⲁ ⲛ̄ⲣ̄ⲛⲟϭ ⲙ̄ⲙⲏ, litt. : «abcès qui est dans le lieu de faire l'émission d'urine».

Ligne 382 [2]. — ϩϯⲧ (cf. ϩⲧⲓⲧ, p. 235, form. CXII, 240, rem. 3). On peut hésiter entre le Chou, la Bette, et l'Oignon, auxquels les *scalæ* attribuent le même nom. Il y a lieu de tenir compte, toutefois, que ʿAbd ar-Razzâq (p. ٢٣٩) dit que le suc du chou mondifie les abcès. Je me suis inspiré de cette indication pour ma traduction, tout en faisant les réserves qu'exigent les sens divers donnés au mot ϩϯⲧ par les vocabulaires dressés par les Coptes.

Ligne 383 [3]. — ⲙⲟⲗⲟⲭⲏ, *μολόχη*.

(1) Ses *Actes*, dont il ne reste qu'une faible partie, ont été publiés par A. Georgi, *De miraculis S. Coluthi*, et par A. Peyron, *Grammatica linguæ copticæ*, p. 165-167.

(2) Voir p. 241 et 242, form. CXX, 254, rem. 1 et 3.

(3) Voir p. 317, form. CCXXVI, 405, rem. 2.

CCXIII

(384) ⲡϩⲁⲥ ⲛ̄ⲡⲉⲥⲑⲣⲟⲩⲑⲟⲥ ⲉⲕⲑⲛⲟϥ ⲕⲁⲗⲱⲥ ⲛ̄ⲥⲡⲁⲑⲓϯⲕⲟⲛ ⲛ̄ⲅ̄ ⲥⲉⲡ ⲟⲩⲕⲣ̄ⲙⲉ ⲛ̄ⲥⲟⲣⲧ̄ ⲛ̄ⲅ̄ ⲕⲁⲥ ⲉϫⲛ̄ ⲙⲁ (385) ⲛⲓⲙ ⲉϥⲧⲓⲕⲁⲥ ϩⲛ̄ ⲡⲣⲱⲙⲉ ϥⲛⲁⲗⲟ ϩⲛ̄ ⲟⲩϭⲉⲡⲏ ⊚

(384) La fiente de passereau que tu tritures bien au moyen d'une spatule à double courbure, imprègnes-en un tampon[1] de laine et place-le sur une partie (385) quelconque (du corps) de l'homme affectée de douleur; celle-ci cessera rapidement.

Ligne 384 [1]. — ⲥⲑⲣⲟⲩⲑⲟⲥ, *στρουτός*; cf. ⲥⲉⲧⲣⲟⲩⲑⲟⲥ العصفور, *scala* n° 44, fol. 56, r°, 2e col., l. 17.

Ligne 384 [2]. — ⲥⲡⲁⲑⲓϯⲕⲟⲛ est formé des mots grecs *σπάθη* «spatule» et *διγόνατος* «qui a une double courbure».

CCXIV

(386) ⲟⲩⲁ ⲉⲣⲉ ϩⲉⲛϣⲟⲛⲧⲉ ϩⲛ̄ ⲛⲉϥϭⲓϫ ⲉ̄ⳉ ⲛⲉϥⲡⲁⲧ ⲉ̄ⳉ ⲡⲉϥⲥⲱⲙⲁ ⲧⲏⲣϥ̄ ⲟⲩⲃⲏⲃ ⲛ̄ϫⲁϫ ⲛ̄ⲃⲏⲛⲉ ⲙⲛ̄ ⲟⲩⲃⲓⲑⳉ[2] ⲙⲙⲟⲟⲩ ⲑⲛⲟⲟⲩ ϩⲓ ϩⲏⲙϫ ⲉϥϫⲏϥ ⲁⲗⲉ ⲉⲣⲟⲟⲩ ϣⲁⲩϩⲉ

(386) Quelqu'un qui a des épines dans les mains, les pieds ou une partie quelconque du corps : nid d'hirondelle et *bithos* aquatique; broie-les avec du vinaigre piquant; oins les (parties blessées); les (épines) sortiront.

Ligne 386. — ϫⲁϫ ⲛ̄ⲃⲏⲛⲉ. L'hirondelle est habituellement nommée ⲃⲏⲛⲓ, ⲃⲉⲛⲓ. La forme que nous rencontrons ici doit être rapprochée du bohaïrique ϭⲁϫ ⲙ̄ⲃⲓⲣⲓ سنونوا (Kircher, p. 169), ϭⲁϫⲓ ⲙ̄ⲃⲓⲣⲓ سنونة وهو عصفور الجنة[3].

Le papyrus Ebers (LXXXVIII, 4 et seq.) fournit la recette d'un remède pour l'extraction des épines, où l'on trouve peut-être la mention du nid d'hirondelle : [hieroglyphs] «pratiques pour enlever une épine qui est dans les chairs : nid de *bàibàiou*, miel; applique sur elle». [hieroglyphs] est évidemment écrit pour [hieroglyphs], [hieroglyphs], [hieroglyphs], ⲃⲏⲃ, et il n'y a guère que le nid de l'hirondelle (*Hirundo urbica* L.), construit en boue, qui puisse être utilisé pour la confection d'un topique, ou celui de la salangane (*Hirundo esculenta* L.); mais il est peu vraisemblable qu'il soit question ici de ce dernier.

Le nom de ⲃⲏⲃ *antrum, spelunca, foramen, forca* donné au nid de l'hirondelle est caractéristique de la forme et de la nature de celui-ci.

(1) Voir p. 124, form. XXIV, 50, rem. 6.

(2) Le signe abréviatif ⳉ est relié par le haut à la barre transversale du ⲑ dans l'original.

(3) M. Kabis, *Auctarium lexici coptici Amedei Peyron*, dans la *Zeitschrift*, t. XIV (1876), p. 118.

CCXV

(387) Ⲡⲁϣⲉ ⲉⲥϯϣⲁϩ ⲛ̄ⲕⲱϩ̄ⲧ ⲉⲥϯⲕⲕⲁⲥ ϫⲓ ⲛⲁⲕ ⲛ̄ϩⲉⲛϭⲱⲃⲉ ⲛ̄ⲑⲟⲩⲣⲉ ϩⲓ ⲙⲉϩⲙⲟⲩϩⲉ ϩⲓ ⲙⲟⲟⲩ ⲛ̄ⲉⲗⲟⲗⲉ (388) ⲛ̄ⲟⲩⲱⲛ̄ϣ ϩⲓ ⲕⲣⲟⲕⲟⲥ ϩⲓ ⲙⲟⲟⲩ ⲛ̄ⲱⲗⲁⲭʃ≡ ⲙ̄ⲛ ⲟⲩⲕⲟⲩⲓ̈ ⲛ̄ⲁⲕϛⲁⲙ ⲑⲛⲟⲟⲩ ⲙ̄ⲛ ⲟⲩⲕⲟⲩⲓ̈ ⲛ̄ⲁⲛⲕⲣⲁⲧⲱⲣ ⲭⲣⲱ

(387) Pustule violemment enflammée et douloureuse : prends des feuilles de saule, du pourpier, du suc de morelle (388), du safran, du blanc d'œuf et un peu d'opium; broie-les avec un peu de vin pur; emploie.

Ligne 387 [1]. — ⲡⲁϣⲉ est certainement identique à ⲡⲁⲓϣⲉ (ⲧ), qui se rencontre aux formules II et XXIII du manuscrit du Vatican[1], et déjà, semble-t-il, sous l'orthographe [démotique] (ⲡⲁⲉⲓϣⲉ) au papyrus magique de Londres-Leyde (XIII, 24). Zoëga croit que c'est le nom d'un remède magique[2]. Le texte établit pourtant en toute clarté que la ⲡⲁⲓϣⲉ est une maladie.

Form. II : ⲉⲧⲃⲉ ⲧⲡⲁⲓϣⲉ ϯⲧⲁⲣⲕⲟ ⲙ̄ⲙⲟⲕ ⲡⲁⲅⲅⲉⲗⲟⲥ ⲉⲧϫⲓϩⲙⲟⲧ ϩⲓϫ̄ⲛ ϣⲱⲛⲉ ⲛⲓⲙ ⲛ̄ϣⲁϥⲉⲓ ⲉϫ̄ⲛ ⲡⲣⲱⲙⲉ ⲙⲁⲗⲓⲥⲧⲁ ⲡⲉⲓϣⲱⲛⲉ ⲡⲁⲓ ⲛ̄ϣⲁϥϥⲓ ⲙ̄ⲡⲣⲱⲙⲉ ϩ̄ⲙ ⲡⲉϥⲅⲉⲣⲟⲥ ⲙⲁⲣⲉϯ ⲡⲁⲓϣⲉ ⲉⲓ ⲉⲃⲟⲗ ϩ̄ⲛ ⲛ̄ⲇ̄ⲇ̄ ⲟⲣⲓⲏⲗ ⲅⲁⲃⲣⲓⲏⲗ ⲣⲁⲫⲁⲏⲗ ⲡⲉⲧⲧⲱⲃ̄ϩ̄ ϣⲱⲛⲉ ⲛⲓⲙ ⲙⲁⲣⲉϥⲗⲟ ⲛ̄ϭⲓ ⲛ̄ⲇ̄ⲇ̄ ⲛⲟϣⲡ̄ϥ ϩⲓ ⲏⲣ̄ⲡ. «Pour la *païšé* : Je t'adjure, ô ange qui accueilles les prières concernant toute maladie qui s'abat sur l'homme, et de préférence ce mal-là, qui s'empare de l'homme en sa vieillesse, fais que la *païšé* sorte d'un tel, Oriel, Gabriel, Raphaël, que l'on implore (pour) toute maladie, accorde qu'un tel soit guéri. Asperge (?) le patient[3] avec du vin.»

Form. XXIII : ⲟⲩⲡⲁⲓϣⲉ ϫⲓ ⲛ̄ⲟⲩⲧⲁⲡ ⲛ̄ⲉⲥⲁⲩ ⲙ̄ⲛ ⲟⲩϣⲁⲁⲣ ⲛ̄ⲓⲱ ⲣⲁϩⲟⲩ ⲑⲛⲟⲟⲩ ϩⲓ ϩⲙ̄ϫ ⲗⲟⲗⲉ ⲉⲣⲟⲥ ϩⲓ ⲛⲉϩ ⲙ̄ⲙⲉ. «*Païšé* : prends de la corne de bélier et de la peau d'âne; fais-les brûler; broie-les avec du vinaigre; oins le mal avec de l'huile fine.»

Le doute, s'il pouvait subsister, serait d'ailleurs dissipé par la présence, dans une liste de maladies contenue dans la *scala* n° 43 (fol. 51, r°, l. 2), de l'expression ⲧⲡⲁⲓϣⲉ, qui y est traduite الحب, الحبة. Bsciai[4] admet que ce mot a le sens de *lues venerea, lues gallica*, حب étant, dit-il, le nom de cette affection dans le dialecte de la Haute-Égypte. Le rapprochement est mal fondé, car il néglige un fait qui prime toute autre considération. La ⲡⲁⲓϣⲉ atteint «l'homme en sa vieillesse», suivant le manuscrit du Vatican; et ce n'est pas le cas particulier de la syphilis. En outre, il est peu croyable que l'auteur du lexique ait choisi, contre son habitude, une acception purement locale. حب et حبة signifient d'une manière courante «bouton, pustule, bubon».

(1) G. Zoëga, *Cat. cod. copt.*, p. 627-628.
(2) *Op. cit.*, p. 627, note 5.
(3) Litt. : «asperge(?)-le». Le pronom masculin montre bien qu'il s'agit du malade et non du mal.
(4) *Novum auctarium lexici sahidico-coptici*, dans la *Zeitschrift*, t. XXV (1887), p. 62.

Au résumé, tout ce qu'il est permis d'avancer avec certitude au sujet de la ⲡⲁⲓϣⲉ, c'est qu'il s'agit d'un affection à détermination cutanée, caractérisée par une élevure locale du derme, et qui pouvait donner lieu à une forte inflammation et à de la douleur; enfin, qu'elle s'attaquait aux individus affaiblis par l'âge. L'hypothèse de la syphilis doit donc être rejetée comme n'ayant aucune base. Elle soulèverait d'ailleurs, en raison de la date des manuscrits où le nom de la ⲡⲁⲓϣⲉ figure, de multiples objections que nous ne sommes pas en mesure de résoudre dans l'état actuel de la question.

Ligne 388 [2]. — ⲱⲗⲁⲭʃ≡, ⲥⲟⲟⲩϩⲉ.

Ligne 388 [3]. — ⲁⲕϛⲁⲙ, ⲟⲡⲓⲟⲛ, *ὄπιον*.

Ligne 388 [4]. — ⲁⲛⲕⲣⲁⲧⲱⲣ. Le fragment médical d'Akhmîm (form. VI) fournit un mot ⲁⲛⲕⲣⲁⲧⲟⲛ qui est certainement en rapport de sens avec celui-ci. Bouriant le fait venir d'*ἄκρατον*[1] (sous-entendu *οἶνος*) «vin sans mélange, vin pur». Je croirai plus volontiers qu'il est copié sur *ἄνακρατος* (*ἀνὰ κράτος*) «qui a toute sa force, toute sa puissance», ce qui ne modifie du reste en rien la teneur de la traduction. Dans la conjecture de Bouriant, en effet, il faudrait rapprocher, par analogie, ⲁⲛⲕⲣⲁⲧⲱⲣ d'*ἀκράτωρ*, dont la signification est inverse et à première vue incompatible avec le contexte. Il me paraît probable que cette forme est composée d'*ἀνά* et de *κράτωρ* et qu'elle a le sens de (vin) «qui a toute sa puissance», c'est-à-dire que l'on n'a point additionné d'eau.

CCXVI

(389) Ⲡⲁϩⲣⲉ ⲉⲧⲥⲩⲣ̄ⲝ̄ ⲉⲧⲥⲁⲃⲟⲗ ⲙ̄ⲛ ⲛ̄ⲙⲉϫⲡⲱⲛⲉ ϣⲁϥⲣ̄ϣⲁⲩ ⲇⲉ ⲟⲛ ⲉⲡⲗⲩⲅⲏ ⲛⲓⲙ ⲉⲧϫⲟϩ̄ⲙ ⲩ̇ⲟⲩ̇ ⳨ ⲇ̄ (390) ⲥⲭⲓⲥⲧⲟⲩ ⳨ ⲇ̄ ϩⲏⲙ̄ϫ ⲅ ⲁ̄ ≡ⲏϛⲥ ⲛ̄ⲏⲃⲱⲱ≡ ⲡⲉϥⲣⲱϣⲉ ⲡⲁⲥⲧⲟⲩ ϣⲁⲛⲧⲟⲩⲙ̄ⲣⲁϣ ⲭⲣⲱ ⲥⲁⲃⲟⲗ ʃ ⲥⲁϩⲟⲩⲛ

(389) Remède pour la fistule externe et les lichens; il convient également pour toute plaie infectée : verdet quatre drachmes, (390) pierre schisteuse quatre drachmes, vinaigre une once, rob de dattes, quantité suffisante; fais cuire jusqu'à ce que la matière prenne une couleur fauve; emploie à l'extérieur ou à l'intérieur.

Ligne 389 [1]. — ⲥⲩⲣ̄ⲝ̄ ⲉⲧⲥⲁⲃⲟⲗ. La fistule (*σύριγξ*) dont il est question est la fistule incomplète (borgne) externe, celle qui n'a qu'un orifice externe.

Ligne 390 [2]. — ≡ⲏϛⲥ ⲛ̄ⲏⲃⲱⲱ≡, ⲉⲃⲓⲱ ⲛ̄ⲃⲏⲛⲛⲉ. C'est le *dibs*, دبْس, ou «miel de dattes»[2] des Arabes. Hobeïš ibn al-Ḥasan (*apud* Ibn al-Baïṭâr, n° 850) décrit ainsi la fabrication du rob de dattes. On prend des dattes fraîches de bonne qualité, que l'on met dans

(1) *Fragment d'un livre de médecine en copte thébain*, dans les *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. XV (1887), p. 7 du tirage à part.
(2) J.-J. Clément-Mullet, *Le livre de l'agriculture*, t. I, p. 548, et II 1, p. 178. Il a été question précédemment du «rob de sycomore», ⲉϥⲓⲱ ⲛ̄ⲛⲟⲩϩⲉ, voir p. 237, form. CXIII, 241, rem. 2.

une marmite; on ajoute dix livres d'eau préalablement bouillie par livre de dattes. Après cuisson, on presse les dattes à la chaleur et on les met dans des vases que l'on expose au soleil jusqu'à ce que le suc soit épaissi. Puis on procède à une seconde cuisson en chauffant jusqu'à ce que la consistance voulue soit atteinte.

Le rob de dattes est détersif et fait disparaître le lentigo, d'après Menhâdj (*apud* Ibn al-Baïṭâr, *loc. cit.*).

CCXVII

(391) ⲰⲘⲈϪⲠⲰⲚⲈ Ⲛ̄ϨⲞⲞⲨⲦ ⲚⲞⲨⲚⲈ Ⲛ̄ϪⲚⲎ ϨⲎⲘ̄Ϫ ⲈϤϪⲎϤ ⲔⲞⲠⲢⲞⲤ Ⲛ̄ⲜⲰⲖϪ ⲐⲚⲞⲞⲨ ⲔⲀⲖⲰⲤ ⲬⲢⲰ ◎

(391) Lichen *agrius*[1] : racine d'euphorbe épineux (?), vinaigre piquant, fiente de mouton; broie-les bien; emploie.

Ligne 391 [1]. — ϫⲛⲏ. Peyron a donné à ϫⲛⲏ le sens d'*althæa, malva*[2]. Le seul exemple auquel il se réfère se rencontre à la *scala* n° 44, dans la série de noms que voici (fol. 83, r°, 2ᵉ col., l. 30-32) :

ⲁⲛⲑⲉⲁⲥ ⲃⲟⲧⲁⲛⲏ	بقولات بريه
ϫⲛⲏ ϩⲟⲟⲩⲧ	مثله
ⲗⲓⲡⲡⲁⲣⲓⲟⲛ ⲁⲅⲣⲓⲟⲛ	مثله

L'identification qu'il propose s'appuie sur une correction du mot ⲁⲛⲑⲉⲁⲥ, qu'il lit ἀλθαία. Cette correction n'est nullement justifiée par la glose arabe appliquée à ⲁⲛⲑⲉⲁⲥ ⲃⲟⲧⲁⲛⲏ et aux deux termes suivants, dont elle fait les synonymes de celui-ci. بقولات بريه signifie littéralement «légumes sauvages»[3]. La valeur admise par Peyron implique que cet auteur a rapproché بقولات de بُقُول «Mauve» et considéré بقولات بريه comme équivalent de خطمى برى[4], l'un des noms de l'Althæa, qui est une sorte de Mauve sauvage, *μαλάχη ἄγρια*, d'après Théophraste (*Hist. plant.*, IX, 15, 5) et Dioscoride (III, 146). Mais il s'agirait plutôt, *a priori*, d'une dénomination collective groupant des plantes qui peuvent fort bien ne pas appartenir à la même espèce. Cela résulte en fait de la *scala* n° 43, que Peyron n'a point citée, et où les noms, répartis cette fois en plusieurs endroits du lexique, ont reçu chacun une traduction différente :

ⲃⲱⲧⲁⲛⲁⲛⲑⲉⲏⲥ	حزرت اسبوت (?)	(fol. 59, r°, l. 22).
ϫⲛⲏ ⲛ̄ϩⲱⲟⲩⲧ	اشنان جبلى	(fol. 59, v°, l. 1).
ⲗⲓⲡⲡⲁⲣⲓⲟⲛ	ვ عم جبلى	(fol. 59, v°, l. 5).

(1) Voir p. 274, form. CLV, 309, rem. 1.

(2) *Lex. ling. copt.*, p. 388.

(3) Dans le titre du livre XVIII de la *scala* n° 44 (fol. 81, v°, 2ᵉ col., l. 31), le pluriel est écrit de même qu'ici sous la forme بقولات, qui est donnée au contraire comme un singulier dans la *scala* bohaïrique : ⲡⲓⲥⲓⲙ البقولات (Kircher, p. 180). L'orthographe régulière بقول figure également dans les deux lexiques : ⲛ̄ⲗⲁⲭⲁⲛⲟⲛ (*λάχανον*) · ⲛ̄ⲟⲩⲟⲧⲉ بقول (*scala* n° 44, fol. 82, r°, 1ʳᵉ col., l. 2-3), ⲛⲓⲟⲩⲟ̇ϯ بقول (Kircher, p. 195).

(4) I. Löw, *Aramäische Pflanzennamen*, p. 361.

L'un d'eux, ⲗⲓⲡⲡⲁⲣⲓⲟⲛ ვ عم جبلى, peut être immédiatement identifié, et cela sans la moindre difficulté. ვ عم est la traduction exacte du grec *ἀείζωον*, *Sempervivum*[1]. Le qualificatif جبلى qui lui est adjoint montre que nous avons affaire à l'espèce appelée *ἀείζωον ἄγριον* (Dioscoride, IV, 90), que l'on nommait aussi *ἀνδράχνη ἄγρια* (Pourpier sauvage)[2], parce que ses feuilles s'étalent comme celles du Pourpier et qu'il croît parmi les rochers.

De même que ⲗⲓⲡⲡⲁⲣⲓⲟⲛ se rattache étymologiquement à *λιπαρής* «persistant, constant, continuel» et n'est en somme qu'une variante du nom le plus usité du Sempervivum, *ἀείζωον*, il semble qu'ⲁⲛⲑⲉⲁⲥ soit une épithète précisant l'un des caractères saillants de la plante à laquelle elle est appliquée. On peut relier cette forme à la racine *ἀνθεῖν* «être florissant». Le composé ⲃⲱⲧⲁⲛⲁⲛⲑⲉⲏⲥ «plante florissante», serait alors comparable aux noms de *ἐριθαλές*, *ἀειθαλές* «toujours verdoyant, toujours florissant», donnés à la Joubarbe (Dioscoride, IV, 88)[3]. Malheureusement, la glose arabe n'est pas claire, pour moi du moins, et le déchiffrement que j'en ai fait reste incertain. Il semble bien, néanmoins, qu'elle ne se rapporte ni à l'Althæa, غسل, خطمى, خطمية الكبيرة, ni à la Mauve, خبازة, ملوخية, à moins que اسبوت (?) ne soit écrit pour أَسْبُت, pluriel de سَبْت qui, suivant Kazimirski, désigne une espèce de Mauve (خطمى). Mais je doute fort que cette explication soit acceptable; elle restera en tout cas douteuse tant que le sens du premier terme de la traduction arabe n'aura pas été fixé.

Avec ϫⲛⲏ, nous nous retrouvons sur un terrain en apparence plus solide. La traduction اشنان جبلى assimile cette plante à un Salsola[4]. L'espèce qualifiée ici de «sauvage», جبلى, ne m'est pas connue. Mais il est certain que les Arabes ont classé des végétaux très divers[5] parmi les Salsola. Aussi bien voyons-nous Dâoûd al-Anṭâki et ʿAbd ar-Razzâq (p. ٢١), qui l'a copié, donner comme synonymes de اشنان les noms ابوقابس et ابوفانس[6], dont le premier, écrit correctement ابوفايس dans un manuscrit d'Ibn al-Baïṭâr (n° 10), a été rapproché par Leclerc du grec *ἱπποφαές* (Dioscoride, IV, 159; cf. Pline, XXVII, 14)[7], *Euphorbia spinosa* Spr. M. Löw a signalé aussi que اشنان a parfois le même sens que ملاح[8], qui est le nom de l'*ἀνδρόσακες*[9] de Dioscoride (III, 133), le *Tubularia acetabulum*, d'après Sprengel. L'Hysope est appelée parfois اشنان داود (Ibn al-Baïṭâr, n° 87 *bis*), ce qui élargit le sens possible de اشنان.

Pour ce qui est du ϫⲛⲏ de notre traité, j'éprouve donc quelque hésitation à y reconnaître l'un des Salsola des botanistes modernes. La partie de la plante employée dans le remède

(1) Cf. Ibn al-Baïṭâr, n° 732; I. Löw, *Aramäische Pflanzennamen*, p. 160, n° 112; J. Berggren, *Guide français-arabe vulgaire*, col. 870.

(2) Cf. بقلة جبلية *Portulaca silvestris*, J. Berggren, *Guide français-arabe vulgaire*, col. 870. بقلة برية Pourpier à feuilles étroites, P. Guigues, *Les noms arabes dans Sérapion*, p. 19, n° 50.

(3) Cf. *Semperflorium* (Apulée, *Herb.*, 123), qui est un des noms de la Joubarbe.

(4) Ibn al-Baïṭâr, n° 87.

(5) Aboû Ḥanîfa, *apud* Ibn al-Baïṭâr, n° 87.

(6) L. Leclerc, *Kachef er-roumoûz*, p. 25, n° 35; cf. *Traité des simples par Ibn el-Beïthar*, t. I, p. 18 et 89. Le manuscrit du *Kašf* reproduit dans l'édition d'Alger (p. ٢١) porte اباقابس et اباقابوس. Dans tous les manuscrits d'Ibn al-Baïṭâr, sauf le n° 1071 de la Bibliothèque nationale, ces noms sont corrompus.

(7) Ces formes couvrent en réalité deux des noms de l'Hippophaé indiqués par Dioscoride : ابوقابس (pour ابوفايس) *ἱπποφαές* et ابوفانس *ἱπποφανής*, *ἱπποφανίς*.

(8) *Aramäische Pflanzennamen*, p. 42, n° 11.

(9) اندروصاقس, Ibn al-Baïṭâr, nᵒˢ 165 et 2172 (*s. v.* ملاح).

formulé est la racine, et celle de la Soude n'est pas mentionnée par les naturalistes orientaux comme possédant des propriétés médicinales. Ils citent au contraire, d'après les Grecs, celle de l'*ἱπποφαές*, ابوفايس, qui est épaisse et molle, dont on tirait un suc amer qui est comparé à la résine qui sort de la racine du Thapsia, *ῥίζα παχεῖα καὶ μαλακή, ὀποῦ μεστή, γευσαμένῳ πικρά, ὀπιζομένη ὥσπερ ἡ θαψία* (Dioscoride, *loc. cit.*). Ce suc était administré à l'intérieur pour purger le corps des humeurs bilieuses, pituitaires et aqueuses. Un rapprochement entre la racine d'Hippophaé et le ⲛⲟⲩⲛⲉ ⲛ̄ϫⲛⲏ présente donc une certaine vraisemblance. J'ai cru pouvoir m'arrêter ici, ne fût-ce que provisoirement, à cette identification qui tient compte, d'une part, de la synonymie établie entre ϫⲛⲏ et اشنان جبلى par la *scala* n° 43 et, de l'autre, du rapport établi par les savants arabes entre l'Ousnân et l'Hippophaé. Quelle que soit d'ailleurs l'espèce désignée par les Grecs sous le nom d'*ἱπποφαές*, — et il n'est pas complètement sûr qu'il s'agisse, comme on l'a dit, de l'Euphorbe épineux, — on peut tenir pour certain que c'est là une des plantes dont on tirait la soude et que les Arabes appelaient أُشْنَان, terme qui correspond exactement à notre Salsola. Ce végétal se rencontrait, comme le Salsola kali et les végétaux fournissant la soude, au bord de la mer et dans les terrains sablonneux, *φύεται μὲν ἐν παραθαλασσίοις καὶ ἀμμώδεσι τόποις* (Dioscoride, IV, 159). On l'employait, suivant Dioscoride (*loc. cit.*), pour le nettoyage des vêtements, *ἐν ᾧ γνάπτουσι τὰ ἱμάτια*[1], et c'est pourquoi, du reste, Ibn al-Baïṭâr (n° 10) le nomme «savon grec», غسل الرومى. Dâoûd prétend que son suc est la soude عصارة القلى[2]. ʿAbd ar-Razzâq (p. ٢١), qui l'identifie avec le اشنان, dit qu'on brûle la plante et qu'on en retire l'alun d'*ârmâs*, شب ارماس[3], ou alun de passereaux شب العصفر (*sic*)[4], qui, lorsqu'on l'a épuré, est le sel de kali humide (carbonate de soude), ملح القلى الرطب.

La pluralité de sens de ϫⲛⲏ me paraît du reste probable. Je la crois démontrée par un mot ϫⲛⲉ qui a été relevé dans un sermon de Shenouti et qui est sans doute semblable à ϫⲛⲏ. Zoëga l'a traduit par «*proverbium, problema, curiosa quæstio*»[5], ce qui est une erreur évidente. Mieux inspiré, Peyron y a vu le nom d'une plante dont il n'a pas su déterminer l'espèce[6]. Bsciai, influencé très probablement par l'opinion de Peyron concernant ϫⲛⲏ, a traduit ϫⲛⲉ par *malva*, sans donner ses raisons ni tenir compte des *scalæ* : ⲁⲕϫⲓⲥⲃⲱ ⲉⲛⲉϩ

(1) Cf. Paul d'Égine, VII, 3, *s. v.* *ἱπποφαές*. Ibn al-Baïṭâr (n° 10) rapporte avoir vu les gens du pays d'Antalia se servir de la racine d'Hippophaé pour laver les vêtements.

(2) L. Leclerc, *Traité des simples par Ibn el-Beïthar*, t. I, p. 89, note du n° 87.

(3) ʿAbd ar-Razzâq donne ailleurs (p. ١٣٣) la même expression comme synonyme de قلى «soude». Leclerc (*Kachef er-roumoûz*, p. 303, n° 754, note) dit ne pas l'avoir retrouvée autre part. Je ne suis pas éloigné de croire qu'elle est due à une erreur de copiste. Elle est remplacée, en effet, dans le manuscrit édité par Aḥmad ben Mourâd at-Turkî (p. ٢١), par شب او قلى ارماد «alun ou soude de cendres», ce qui semble plus correct.

(4) Cf. خرو العصافير «fiente de passereaux», nom donné à la soude blanche par Avicenne (liv. II, p. ١٣١, chap. اشنان). J'ai conservé la traduction adoptée par Leclerc (*op. cit.*, p. 25, n° 35), que je crois exacte, par suite de son analogie avec la variante fournie par Avicenne, bien qu'elle ne corresponde pas au sens du mot عصفر, probablement fautif. Les copistes, certains du moins, ont en tout cas vu ici, dans عصفر, le nom du Carthame. Ainsi, le manuscrit publié à Alger (p. ٢١) porte شب العصفر والعصفر هو شجرة القرطم «alun de ʿousfour, et le ʿousfour, c'est le Carthame».

(5) *Cat. cod. copt.*, p. 477, note 20.

(6) *Lex. ling. copt.*, p. 888.

ⲡϫⲛⲉ ⲉⲧⲟ̀ ⲙ̄ⲡϣ̄ⲗⲱⲙ ⲏ ⲡⲙⲟⲗⲟⲭⲏ ϩ̄ⲙ ⲡⲕⲁⲩⲙⲁ «*Didicisti unquam semidebilem malvam* (ⲡϫⲛⲉ) *seu* ⲙⲟⲗⲟⲭⲏ *malvam languidam in æstu*»[1]. S'il est douteux que Shenouti ait répété sous deux termes différents le nom de la Mauve, il n'est pas moins invraisemblable qu'il ait songé à la Soude : voulant faire impression sur son auditoire, il était naturel qu'il choisît, pour être mieux compris, une plante commune et familière à tous. ϫⲛⲏ a donc, je crois, de même que ϫⲛⲉ, un sens autre que celui de Salsola que la glose de la *scala* n° 43 lui assure, si toutefois اشنان a en réalité cette signification dans l'expression اشنان جبلى.

Ligne 391 [2]. — ⲕⲟⲡⲣⲟⲥ, *κόπρος*.

Ligne 391 [3]. — ⲝⲱⲗⲁ̄, ⲉⲥⲟⲟⲩ.

CCXVIII

(392) Ϭⲙⲉⲟⲥ ⲁⲗⲕⲉⲣⲉ ⲛ̄ⲧⲏϥⲧ ⲡⲉⲥⲧ̄ϥ ϩⲓ ϩⲏⲙ̄ϫ ϩⲓ ⲛⲉϩ ⲧⲱϩ̄ⲥ ⲉⲣⲟⲟⲩ ⲉⲕⲑⲙⲟ ⲙ̄ⲙⲟϥ ⲕⲁⲧⲁ ⲥⲟⲡ ⲉⲕⲧⲱϩⲥ

(392) Semblable : cendre de poisson; fais-la cuire avec du vinaigre et de l'huile; oins-les (parties malades). Fais chauffer le médicament chaque fois que tu l'appliqueras en onction.

Ligne 392. — ⲁⲗⲕⲉⲣⲉ. Ce mot, à en juger par l'aspect, est arabe. Je ne sais en tout cas aucune forme copte qui lui ressemble. ⲧⲏϥⲧ répond à ⲧⲉⲃ̄ⲧ[2], qui est traduit سمك «poisson» dans la *scala* bohaïrique (Kircher, p. 170), d'où il résulte qu'ⲁⲗⲕⲉⲣⲉ est le nom d'une partie du corps d'un poisson ou d'un produit issu du poisson.

Les vieux médecins égyptiens tiraient des animaux aquatiques, et surtout des différentes espèces de poissons, des remèdes administrés dans les cas les plus variés : la céphalalgie, [hiéroglyphes] (*Pap. Ebers*, XLVII, 10 = *Pap. Hearst*, VI, 3), la migraine, [hiéroglyphes] (*Pap. Ebers*, XLVII, 14), la fièvre [hiéroglyphes][3] (*ibid.*, LII, 22), les fistules, [hiéroglyphes] (*ibid.*, LXX, 20), les maux d'oreilles, [hiéroglyphes] (*Pap. de Berlin*, VI, 11), pour extraire les épines, [hiéroglyphes] (*Pap. Ebers*, LXXXVIII, 8), comme lactigène, [hiéroglyphes] (*ibid.*, XCVII, 10)[4]. Ils se servaient en général de la tête, [hiéroglyphes] (*ibid.*, LII, 22), [hiéroglyphes] (*ibid.*, XLVII, 12 = *Pap. Hearst*, VI, 3), [hiéroglyphes] (*ibid.*, XLVII, 15; LXXXVIII, 8), de la cervelle, [hiéroglyphes] (*ibid.*, XXX, 1), du fiel, [hiéroglyphes] (*Pap. de Berlin*, X, 12), de l'épine dorsale, [hiéroglyphes] (*Pap. Ebers*, XCVII, 10), des arêtes, [hiéroglyphes] (*ibid.*, XLVII, 11 = *Pap. Hearst*, VI, 3), [hiéroglyphes] (*Pap. de Berlin*, VI, 11)[5] ou des parties

(1) *Novum auctarium lexici sahidico-coptici*, dans la *Zeitschrift*, t. XXV (1887), p. 62, *s. v.* ⲡϣ̄.

(2) Cf. [hiéroglyphes], *Pap. Ebers*, LXXI, 20.

(3) ϩ̄ⲙⲙⲉ, ϩⲙⲟⲙ S., ϧⲙⲟⲙ Boh., ϩⲙⲁⲙ Fay.

(4) On frottait la colonne vertébrale de la nourrice avec un onguent dans lequel entrait de l'échine de poisson *âḥâ* calcinée et de l'huile.

(5) Suivant M. Wreszinski (*Der grosse medizinische Papyrus des Berliner Museums*, p. 66), il s'agirait de la nageoire dorsale. Ce peut être aussi bien l'arête dorsale. Pline (XXXII, 26, 1) recommande l'emploi des arêtes calcinées et broyées de tout poisson salé.

charnues (*Pap. Ebers*, LXXX, 8)[1], lesquels étaient presque toujours préalablement calcinés.

Ils furent imités en cela par les Grecs[2], les Latins[3] et les Arabes[4]. Pline, qui donne de longs et fort intéressants détails sur les remèdes tirés des animaux, nous apprend, entre autres choses, que le lichen (XXXII, 27, 1), dont l'auteur du traité s'occupe ici, était soigné au moyen de cendres de mènes (*sparus mæna*). Peut-être trouverons-nous là l'explication du mot ⲁⲗⲕⲉⲣⲉ. Si celui-ci, comme il y a tout lieu de l'admettre, est d'origine arabe, le choix de la forme qu'il transcrit est aisé. Il n'y en a guère qu'une, قلى[5] «soude», qui s'en rapproche d'assez près, en tenant compte de la mutation des liquides, mais le ى aurait été rendu de façon anormale par ⲉ. Le traité ne fournit pas d'exemple du ى écrit ⲉ. Cependant, cette lettre y représente le *kesra*, comme il est de règle au manuscrit de Cambridge[6], et elle échange dans cet emploi avec le ⲏ et l'ⲓ[7]. La transcription régulière devrait être ⲁⲗⲕⲉⲣⲓ, ⲁⲗⲕⲁⲣⲓ ou ⲁⲗⲕⲉⲗⲓ, telle qu'on la rencontre dans un autre texte, dans l'expression ϩⲙⲟⲩ ⲛ̄ⲁⲗⲕⲉⲗⲓ (ملح القلى) «sel de soude» (carbonate de soude).

قلى est le nom de la soude[8] tirée des cendres des plantes du genre Salsola et que les Arabes nomment plantes acides, الحمض[9]. L'ⲁⲗⲕⲉⲣⲉ serait ici le produit de l'incinération des poissons. Je n'ai pas connaissance d'une telle extension du terme القلى. Pourtant il est certain qu'il eut chez les alchimistes orientaux une signification assez large, en rapport sans doute avec l'action chimique de la soude, et qu'on l'étendit à des matières autres que celles obtenues par la combustion des plantes maritimes. Dans le langage conventionnel des alchimistes, le plomb est appelé «alcali des corps»[10]. A l'article *emphôma* (ἔμφωμα)[11] du lexique de Bar Bahloul (col. 190, l. 14 et 22), il est rapporté que Paul d'Égine a prétendu que cette matière

(1) Il est aussi question une fois du (*Pap. de Berlin*, VI, 11). M. Wreszinski (*loc. cit.*) pense que ce sont les «écailles». Je ne le crois pas. Les écailles de poisson portent le nom de (A. Erman, *Zaubersprüche für Mutter und Kind*, p. 9; voir V. Loret, *Le titre* , dans le *Rec. de trav.*, t. XXXVIII, p. 64 et seq.). est, de plus, au singulier. Ce mot, par sa forme, paraît être apparenté à , «boucle, natte de cheveux, barbe»; mais son origine probable ne laisse soupçonner en rien le sens qu'il revêt en l'occurrence.

(2) Dioscoride, II, 18, 20 et seq.

(3) Pline, XXXII, 15-52.

(4) Avicenne, liv. II, p. ٢٢٧; Ibn al-Baïṭâr, n° 1222.

(5) Les auteurs vocalisent le mot قلى de façons assez différentes. La forme que je donne ici est celle que Leclerc a adoptée dans son édition d'Ibn al-Baïṭâr (n° 1828). Kazimirski (*Dictionn. français-arabe*, t. II, p. 808) l'écrit قِلْي, et M. Guigues (*Le livre de l'art du traitement*, p. 63*), قِلَى.

(6) P. Casanova, *Un texte arabe transcrit en caractères coptes*, dans le *Bull. de l'Institut franç. du Caire*, t. I, p. 16.

(7) Voir p. 44.

(8) Avicenne, liv. II, p. ٢٤٨; Ibn al-Baïṭâr, n° 1828; 'Abd ar-Razzâq, p. ١٣٣; P. Guigues, *Le livre de l'art du traitement*, p. 20*; J. Berggren, *Guide français-arabe vulgaire*, col. 138. Pour Silvestre de Sacy (*Relation de l'Égypte par Abd-Allatif*, p. 567), le قلى n'est pas la soude, mais la plante que l'on brûle pour obtenir celle-ci. Le sens est plus étendu qu'il ne l'admet, comme le montrent les textes alchimiques.

(9) Ibn al-Baïṭâr, *loc. cit.*

(10) M. Berthelot, *La chimie au moyen âge*, t. II, p. 158.

(11) Un des noms de la céruse.

est le marc de vin brûlé et, dans un autre endroit, l'*alcali*. L'interprétation imputée à Paul d'Égine, qui est peut-être mal comprise ou déformée par la faute du traducteur syriaque, reflète sûrement une conception orientale dans la forme qui lui est donnée. Il en résulte du moins que le nom d'*alcali* était attaché aux résidus de la calcination de certaines matières organiques, et rien ne s'oppose en principe à ce qu'on ait compris parmi ces produits le poisson réduit à l'état de cendre.

On peut poser comme règle à peu près constante que le poisson, quelle qu'en fut l'espèce et la partie qu'on en utilisât, sauf les viscères, était calciné avant de figurer dans les préparations médicinales, aussi bien chez les Grecs et les Latins que chez les Arabes. L'auteur du traité n'a pas dû s'écarter, plus qu'à son habitude, de la règle commune; l'eût-il fait d'ailleurs, qu'il n'eût pas manqué de revenir aux pratiques de la vieille pharmacopée du pays. Or nous voyons par les papyrus Ebers et Hearst que la plupart des drogues, presque toujours d'origine animale, correspondant à celles que les médecins de l'antiquité et de la période arabe recommandaient de soumettre à l'action réductrice du feu avant d'en faire usage subissaient le même traitement aux temps pharaoniques. Cette action est exprimée par le verbe , dont le sens n'a pas été exactement compris. Il a été traduit par «*calefacere, torrefacere*»[1], «*tepidum esse*»[2], «erwärmen»[3], «erhitzen»[4], «kochen»[5], «sieden (?)»[6]. Ces interprétations ne tiennent pas exactement compte de la signification précise de , dont on a fait sans raison le synonyme de , terme qui s'applique seulement à la cuisson et dont il diffère absolument.

La confusion qui s'est produite provient de ce que est accompagné à l'ordinaire de la préposition et d'un nom de liquide, l'huile dans la plupart des cas, [7], de même que : [8]. Cependant, de nombreux exemples montrent que «avec» est souvent une abréviation de [9] «mettre avec» : (*Pap. Hearst*, XI, 1) = (*Pap. Ebers*, LXVII, 5). Il est évident que , dans la première phrase, ne peut être rendu, comme l'indique la variante, par «lotus cuit avec de l'huile».

Le rapprochement que je suggère entre ⲕⲉⲣⲉ et قلى, bien qu'il soit vraisemblable, reste pourtant problématique dans une certaine mesure, car il se peut que ⲕⲉⲣⲉ, comme je le disais en débutant, soit le nom d'une partie du corps du poisson dont l'équivalent arabe m'échappe.

(1) L. Stern, *Papyros Ebers*, t. II, Gloss., p. 39.

(2) H. Brugsch, *Dictionn. hiérogl.*, suppl., p. 1077.

(3) H. Joachim, *Papyros Ebers*, p. 62, 107, 108, 178.

(4) *Ibid.*, p. 75, 108.

(5) *Ibid.*, p. 159, 160 (cf. G. A. Reisner, *The Hearst medical Papyrus*, p. 39); W. Wreszinski, *Der Londoner medizinische Papyrus und der Papyrus Hearst*, p. 104, 107.

(6) W. Wreszinski, *op. cit.*, p. 103.

(7) *Pap. Ebers*, XLIX, 1; LII, 21, 22; LXV, 13, 18; LXVI, 13; LXVII, 4; LXXXVIII, 8; XCII, 10.

(8) *Ibid.*, XIII, 19; XXXVII, 14; XXXVIII, 7 et *passim*.

(9) *Ibid.*, XLIX, 15; LXVII, 6; LXXXVIII, 14; *Papyrus Hearst*, X, 4, 9; XI, 3. En quelques endroits, est remplacé par , qui semble vouloir dire «*admiscere*» (d'après L. Stern, *Papyros Ebers*, t. II, Gloss., p. 63, et H. Brugsch, *Dictionn. hiérogl.*, suppl., t. VI, p. 963) : , *Pap. Ebers*, LXVI, 7; XCII, 8, 11.

CCXIX

(393) ⲫⲁ ⲉϥⲟ ⲛ̄ϩⲏⲗⲉ ϩⲛ̄ ⲡⲉϥⲥⲱⲙⲁ ⲏ̄ ⲙⲉϫⲡⲱⲛⲉ ⲉ̅ⲋ ϯⲱⲣⲁ ⲙⲛ̄ ⲛ̄ⲥⲁϣ ⲛ̄ⲕⲟⲩⲛⲧⲟⲩ ⲁⲩⲱ ⲛ̄ⲧⲏⲃⲉ (394) ϣⲁϥⲣ̄ϣⲁⲩ ⲇⲉ ⲟⲛ ⲛ̄ⲗⲱⲧⲉ ⲙⲛ̄ ⲛ̄ϩⲱϩ ⲉϫⲛ̄ ⲛⲉⲩⲕⲉϩⲧⲉ ϣⲁϥⲣ̄ϣⲁⲩ ⲉⲣⲟⲟⲩ ⲧⲏⲣⲟⲩ ⲉⲓⲁⲗⲁⲩ ⲉⲃⲟⲗ ⲛ̄ⲑⲉⲣ(395)ⲙⲟⲛ ⲛ̄ϣⲟⲣⲡ̄ ϯ ⲡⲓⲡⲁϩⲣⲉ ⲉⲣⲟⲟⲩ ϣⲁⲩⲗⲟ ⲃⲁϣⲟⲩϣ ⲉϥⲗⲏⲕ ⳁ ⲣ̄ ϯⲙⲓⲑⲓⲟⲛ (*sic*) ⳁ ⲣ̄ ⲓⲓⲓ≡ⲋ ϩ̄ϩ̄ⲭⲟⲱⲃⲓⲓⲓⲃ ⲑⲛⲟⲟⲩ ⲙⲛ ⲛⲉⲩⲉⲣⲏⲩ ⲭⲣⲱ

(393) Quelqu'un qui a des clous sur le corps, du lichen ou de la gale, des ulcérations sur la face dorsale des mains[1] et aux doigts; (394) est utile également contre les blessures (?) et à ceux qui ont du prurigo sur les reins[2]; il convient à toutes ces affections. Lave d'abord le malade avec de l'eau chaude (395), applique-lui (ensuite) le remède, et le mal guérira : rue fraîche cent drachmes, céruse cent drachmes, huile de myrte; broie-les ensemble; emploie.

Cette formule a visiblement la même origine que la formule XXVII du manuscrit du Vatican. Les variantes qu'elle accuse sont dues surtout à des négligences de copiste qui ont modifié dans le détail l'aspect de la rédaction primitive. La comparaison des deux textes en facilitera l'intelligence :

ⲉⲧⲃⲉ ⲟⲩϩⲩⲗⲏ ⲛ̄ϣⲁⲥⲉⲓ ⲉⲃⲟⲗ ϩⲙ̄ ⲡⲥⲱⲙⲁ ⲛ̄ⲡⲣⲱⲙⲉ ⲙⲛ̄ ⲛⲉϯⲱⲣⲁ ⲙⲛ̄ ⲛⲉⲥⲁϣ ⲙⲛ̄ ⲛⲉⲧⲏⲏⲃⲉ ⲛ̄ϣⲁⲩⲛⲟⲩϫ ⲉⲃⲟⲗ ϣⲁⲥⲣ̄ϣⲁⲩ ⲟⲛ ⲛ̄ⲛⲉⲕⲟⲗⲟⲧⲏ ⲙⲛ̄ ⲛⲉⲧϩⲱϩ ϩⲓϫⲛ̄ ⲧⲉⲩⲕⲉϩⲧⲉ ⲓⲁⲗⲩ ⲉⲃⲟⲗ ⲛ̄ϣⲟⲣⲡ̄ ϩⲓ ⲑ(ⲉ)ⲣⲙⲱⲛ ⲃⲁϣⲟⲩϣ ⲉϥⲗⲏⲕ ⲋ[3] ⲣ̄ ϯⲙⲓⲑⲓⲟⲩ ⲋ ⲧ̄ ⲗⲓⲑⲁⲣⲕⲏⲣⲟⲛ ⲋ ⲋ̄ ⲛⲉϩ ⲙ̄ⲙⲟⲣⲥⲩⲛⲁ ⲑⲛⲟⲟⲩ ⲙⲛ̄ ⲛⲉⲩⲉⲣⲏⲩ ⲛ̄ⲅ̄ ⲛⲟϫⲟⲩ ⲉⲩⲗⲁⲁⲩ ⲛ̄ⲃ̄ⲣ̄ⲃⲉ ⲛ̄ⲅ̄ ⲭⲣⲱ «pour un clou qui sort du corps de l'homme, les psores, les ulcérations, les doigts qui suppurent; est utile également pour les..... et pour ceux qui ont du prurigo sur les reins : lave d'abord avec de l'eau chaude, (puis administre le remède :) rue fraîche cent drachmes, céruse trois cents drachmes, litharge six drachmes, huile de myrte; broie-les ensemble; verse dans un vase quelconque; emploie».

Ligne 393 [1]. — ϩⲏⲗⲉ, cf. ϩⲩⲗⲏ, ἧλος (voir p. 278, form. CLXI, 316, rem. 1).

Ligne 394 [2]. — ⲗⲱⲧⲉ semble devoir être rapproché de ⲗⲱⲱⲧⲉ *vulnerari*. Pourtant, le manuscrit du Vatican donne en variante un mot ⲕⲟⲗⲟⲧⲏ, qui dérive très probablement du grec et rappelle χολώδης «bilieux» et χωλότης «claudication». L'un des deux textes est donc corrompu, et il est fort possible qu'il faille rétablir la leçon ⲕⲟⲗⲱⲧⲉ dans notre traité, terme dont le sens n'est d'ailleurs pas clair.

Ligne 394 [3]. — ⲑⲉⲣⲙⲟⲛ, θερμόν.

Ligne 395 [4]. — ⲓⲓⲓ≡ⲋ ϩ̄ϩ̄ⲭⲟⲱⲃⲓⲓⲓⲃ, ⲛⲉϩ ⲙ̄ⲙⲟⲩⲭⲥⲏⲛⲏ (μυρσινέλαιον, Dioscoride, I,

(1) Voir p. 267, form. CXL, 285, rem. 1.
(2) Peut-être l'herpès zoster.
(3) Le sigle que donne ici l'original est un peu différent et ressemble plutôt à un *sigma* S.

39). Cf. ⲙⲟⲣⲥⲩⲛⲁ, ms. du Vatican, form. XXVII; ⲙⲟⲩⲣⲥⲓⲛⲁ, *ibid.*, form. XXXIII; ⲙⲟⲩⲣⲥⲓⲛⲉ, *ibid.*, form. XXXV; ⲧⲙⲟⲩⲣⲥⲩⲛⲏ المرسين, الاس (*scala* n° 43, fol. 56, r°, l. 13); ⲧⲙⲟⲣⲥⲓⲛⲏ الاس (*scala* n° 44, fol. 81, v°, 1re col., l. 16).

CCXX

(396) ⲫⲕⲟⲗⲗⲓⲟⲛ ⲉⲧⲃⲉ ⲛ̄ⲃⲁⲗ ⲉⲧⲟ ⲛ̄ϩⲣⲉⲩⲙⲁ ⲧⲉⲩⲱⲃ̄ϣ ⲛ̄ⲧⲉⲩⲛⲟⲩ ϫⲓ ⲛⲁⲕ ⲛ̄ⲛⲉⲭⲁⲩⲗⲟⲥ ⲛ̄ⲙⲉϩⲙⲟⲩϩⲉ (397) ⲑⲛⲟⲩ (*sic*) ⲕⲁⲗⲱⲥ ⲱϥ ⲡⲉϥⲙⲟⲟⲩ ⲕⲁⲁϥ ϩⲛ̄ ⲧϩⲁⲓⲃⲉⲥ ⲙⲛ̄ ⲟⲩϣⲏⲙ ⲛ̄ⲕⲏⲙⲙⲉ ⲁⲁⲩ ⲛ̄ⲕ̄ ⲭⲣⲱ ◎

(396) Collyre pour les yeux atteints de fluxion; il les soulage immédiatement : prends des tiges de pourpier; (397) broie-les bien; exprimes-en le suc; laisse-le à l'ombre en ajoutant un peu de gomme[1]; fais-en un collyre; emploie.

Ligne 396. — ⲭⲁⲩⲗⲟⲥ, χαυλός.

CCXXI

(398) ⲫⲕⲟⲗⲗⲓⲟⲛ ⲉϥⲏⲡ ⲉϩⲣⲱⲙⲙⲏ ⲟⲩⲥⲧⲁϯⲕⲟⲛ ⲧⲉ ⲉⲥⲣ̄ϣⲁⲩ ⲉⲛⲉ[ϩ]ⲣⲉⲩⲙⲁ ⲙⲛ̄ ϯⲁⲑⲏⲥⲓⲥ (399) ⲧⲏⲣⲥ ⲛ̄ⲛ̄ⲃⲁⲗ ⲕⲁⲧⲙⲓⲁⲥ ⲋ ⲥⲙⲏⲣⲛⲏⲥ ⲋ ⲕⲣⲟⲕⲟⲥ ⲋ ⲟⲡⲓⲟⲩ ⳁ ⲇ̄ ⲉⲡⲟⲩⲁ ⲕⲟⲙⲉⲟⲥ ⳁ ⲓ̄ⲃ̄ (400) ⲁⲕⲁⲕⲓⲁⲥ ⳁ ⲓ̄ⲃ̄ ⲑⲛⲟⲟⲩ ⲁⲁⲩ ⲛ̄ⲕ̄ ⲭⲣⲱ ◎

(398) Collyre estimé pour (sa) force; c'est un astringent utile pour les fluxions et tout état maladif (399) des yeux : cadmie, myrrhe, safran, opium, quatre drachmes de chaque, gomme douze drachmes, (400) acacia douze drachmes; broie-les; fais-en un collyre; emploie.

Ligne 398 [1]. — ϩⲣⲱⲙⲙⲏ, ῥώμη.
Ligne 398 [2]. — ⲥⲧⲁϯⲕⲟⲛ, σ]ατικόν.
Ligne 398 [3]. — ϯⲁⲑⲏⲥⲓⲥ, διάθεσις.

CCXXII

(400) ⲟⲩⲁⲥⲭⲁⲣⲁ ⲉⲗⲕⲟ ⲛⲛⲟⲙ ⲑⲛⲟⲟⲩ(*sic*) ⲁⲁⲩ ⲛ̄ϩ̄ⲡ̄ ⲉ̄ⲓ̄ ⲟⲩⲱϣ̄ⲙ (401) ϩⲓ ⲉⲃⲓⲱ ⲛ̄ⲅ̄ ϯ ⲉⲣⲟϥ ⲕⲛⲁⲣ̄ϣⲡⲏⲣⲉ ◎

(400) Une escarre : écorce de tamaris; broie-la; fais-en une poudre ou mélange (401) avec du miel; applique sur elle, tu seras émerveillé.

Ligne 400. — ⲁⲥⲭⲁⲣⲁ, ἐσχάρα.

(1) Litt. : «laisse-le à l'ombre avec un peu de gomme».

CCXXIII

(401) ⲟⲩⲡⲁϩⲣⲉ ⲉⲧⲃⲉ ⲡϣⲉⲛⲉϣⲁⲩ ⲕⲓⲕⲓⲥ ⳾ ϫⲓⲑⲓⲣ̅ϩ ⳾ ϩⲙⲟⲩ ⲡⲉⲣⲟ ϩⲣⲓⲛⲟ̅ⲧ̅ⲟⲩ ⲑⲛⲟⲟⲩ ⳨ ⲉⲣⲟⲟⲩ ⲛ̅ⲝⲩⲣⲟⲛ

(401) Remède pour le *šénéšau* : ricin, gomme adragante, sel royal [1], chicorée; broie-les; applique en poudre.

Ligne 401 [1]. — ϣⲉⲛⲉϣⲁⲩ semble être un mot construit avec la préformante ϣⲉ *ictus*, qui figure dans ϣⲉⲛⲫⲁⲧ *ictus calcis*, ϣⲉⲛⲕⲉϩ *ictus pugni*, et qui se rencontre également dans un nom de maladie, ϣⲉⲛⲙⲁϧⲧ *dysenteria*. Le sens du second élément, ⲉϣⲁⲩ, m'échappe.

Ligne 401 [2]. — ϩⲣⲓⲛⲧⲟⲟⲩ, cf. ϩⲣⲓⲛⲧⲟⲩ هندبا, *scala* n° 44, fol. 83, v°, 1re col., l. 1.

CCXXIV

(402) Ⲟⲩⲁ ⲉⲣⲉ ⲡⲉϥⲙⲉϩⲧⲟ ϣⲱⲛⲉ ⲟⲩⲟϩⲃⲉ(*sic*) ⲛ̅ⲟⲩⲱⲛ̅ϣ ⲧⲁⲥ ⲉⲩϣⲁⲣ ⲛ̅ⲟⲩⲱⲛ̅ϣ ⲙⲟⲣ̅ⲥ ⲉϫ̅ⲛ ⲧⲉϥϩⲉⲗⲡⲉ ϥⲛⲁⲗⲟ

(402) Quelqu'un dont l'intestin est malade : (prends) une dent de loup; mets-la dans de la peau de loup; attache-la sur le nombril du malade; il guérira.

Ligne 402. — ⲟϩⲃⲉ est certainement une faute : il faut lire ⲟⲃϩⲉ. Le copiste avait écrit tout d'abord ⲟⲃⲉ; puis constatant son erreur, il a intercalé tant bien que mal, dans l'espace étroit compris entre la première et la seconde lettre, un ϩ dont les deux extrémités dépassent sensiblement l'alignement (voir pl. XIX). Mais en rectifiant son premier *lapsus*, il s'est trompé de nouveau en insérant à la mauvaise place la lettre qu'il avait oublié d'écrire.

Le remède indiqué fait partie des prescriptions médico-magiques dont les auteurs anciens nous ont conservé de nombreux exemples. Les dents de loup et la peau du même animal y figurent dans un certain nombre de cas (cf. Pline, XXVIII, 78).

Nous voyons à la formule CCXXVI que la fiente calcinée de loup était employée contre les douleurs d'intestin.

CCXXV

(403) Ⲟⲙⲉⲟⲥ ⲉⲧⲃⲉ ⲡⲙⲉϩⲧⲱ ⲕⲉⲛⲛⲁⲣⲉ ⲛ̅ⲥⲧⲟⲓ̈ ⳾ ⲍ̅ ⲗⲁⲙ ⳾ ⲃ̅ ⲉⲩⲫⲟⲣϥⲓⲟⲩ ⳾ ⲃ̅ ⲥⲙⲏⲣⲛⲏⲥ ⳾ ⲁ̅ ⲑⲛⲟⲟⲩ (404) ⲕⲁⲗⲱⲥ ⲧⲥⲟϥ ϩⲓ ⲑⲉⲣⲙⲟⲛ ϩ̅ⲛ ⲧⲥⲓⲟⲟⲩⲛ ⲡⲁϩⲧⲟⲩ ϥⲛⲁⲗⲟ ◎

[1] Voir p. 161, form. LIV, 107, rem. 3.

(403) Semblable pour l'intestin : jujube aromatique sept drachmes, *aam* deux drachmes, euphorbe deux drachmes, myrrhe une drachme; broie-les (404) bien; fais boire (au malade) dans de l'eau chaude lorsqu'il sera au bain; . . . . . .; il guérira.

Ligne 403 [1]. — ⲕⲉⲛⲛⲁⲣⲉ est identique à ⲕⲏⲛⲁⲣⲏ, ⲕⲉⲛⲛⲁⲣⲓ سدر, نبق, dont il a été question plus haut (p. 244, form. CXXIV, 260, rem. 2). Toutefois, je ne saurais préciser à quelle variété de *Zizyphus* le ⲕⲉⲛⲛⲁⲣⲉ ⲛ̅ⲥⲧⲟⲓ̈ répond. Ibn al-Baïṭâr (n° 1165) parle d'une espèce de *nabiq* plus odorante et plus douce que les autres et qui embaume la bouche de qui le mange, le *nabiq* de Hidjr, que l'on ne rencontre que dans un seul endroit. Il se peut que ce fruit soit le même que celui qui est désigné ici et dont le nom signifie «jujube parfumé», «aromatique».

Ligne 403 [2]. — ⲗⲁⲙ. Je n'ai pas réussi à déterminer la nature de cette drogue. Son nom rappelle celui de la plante , des papyrus médicaux, non identifiée elle-même.

Ligne 403 [3]. — ⲉⲩⲫⲟⲣϥⲓⲟⲩ (ⲉⲩⲫⲟⲣⲃⲓⲟⲩ), *εὐφόρβιον*.

Ligne 404 [4]. — ⲡⲁϩⲧⲟⲩ doit avoir été introduit abusivement dans la phrase, ou celle-ci a été tronquée par suite d'un oubli du copiste. ⲡⲁϩⲧ a toujours le sens de «verser», dans notre traité (form. CXIX, 253; CXXXI, 272; CXLVI, 298), de même qu'au manuscrit du Vatican (form. I), valeur qu'il n'est pas possible de justifier ici.

CCXXVI

(405) Ⲟⲙⲉⲟⲥ ⲡⲙⲉϩⲧⲟ ⲉⲧ⳿ϯⲕⲕⲁⲥ ⲕⲟⲡⲣⲟⲥ ⲛⲗⲏⲕⲟⲥ ⲉϥⲣⲱϫ ⲉϥⲑⲟⲛⲏⲩ ϩⲓ ⲡⲡ ⲛⲗⲁⲗⲩ ⲟⲩⲟϣⲙⲟⲩ ϩⲓ ⲉϥⲓⲱ ⲧⲥⲟϥ ⲁⲗⲗⲁ ϫⲓ ⲡⲃⲉ (*sic*) ⲛ̅ϣⲟⲣ̅ⲡ ⲟⲩⲇⲟⲕⲓⲙⲟⲛ ⲡⲉ

(405) Semblable : intestin qui souffre de douleurs : fiente de loup calcinée et broyée avec du poivre blanc; mélange avec du miel; fais boire au malade. Prends ton salaire d'abord, car c'est un remède éprouvé.

Ligne 405 [1]. — ⲗⲏⲕⲟⲥ, *λύκος*.

Ligne 405 [2]. — ⲡⲃⲉ, lire ⲡⲃⲉⲕⲉ; cf. form. CLVII, 312; CCXII, 383. La mention relative au salaire perçu d'avance n'implique pas que, dans l'esprit de l'auteur, le résultat de l'application du remède soit douteux, mais au contraire que les honoraires sont acquis à coup sûr, les effets du traitement étant connus et garantis par l'expérience. C'est ce qui ressort de la phrase suivante : ⲫϯ ⲡⲉⲧⲥⲟⲟⲩⲛ ϫⲉ ⲛⲁⲛⲟⲩ ⲡⲓⲡⲁϩⲣⲉ ⲉⲙⲁⲧⲉ ϫⲓ ⲛ̅ⲡⲉⲕⲃⲉⲕⲉ «Dieu sait combien le remède est bon! Prends ton salaire» (form. CLVII, 312). Tel ne semblerait pas être le cas ici, si l'on donne à ⲁⲗⲗⲁ, *ἀλλά*, le sens restrictif; ⲇⲟⲕⲓⲙⲟⲛ serait alors pour *δοκίμιον* «essai, épreuve» : ⲁⲗⲗⲁ ϫⲓ ⲡⲃⲉ(ⲕⲉ) ⲛ̅ϣⲟⲣ̅ⲡ ⲟⲩⲇⲟⲕⲓⲙⲟⲛ ⲡⲉ «mais prends le salaire d'abord, (car) c'est une expérience». Il n'est guère possible de s'arrêter à cette conjecture. D'abord, l'auteur du traité insiste trop souvent sur l'excellence des

remèdes qu'il formule pour que l'on admette qu'il ait inséré dans son recueil des recettes dont il mettait en doute l'efficacité. De plus, parlant d'un collyre auquel il «a travaillé» avec son père, c'est-à-dire dont il est l'inventeur (form. CXXII), il termine son exposé par ⲟⲩⲇⲱⲕⲓⲙⲱⲛ. On ne peut imaginer qu'il donne le résultat de ses recherches comme étant dépourvu de valeur pratique. ⲟⲩⲇⲱⲕⲓⲙⲟⲛ figure certainement là pour *δόκιμον* (*φάρμακον*) «remède qui a fait ses preuves». Un passage de la formule LIII, malheureusement corrompu, mais dont le sens reste néanmoins clair, prouve que ⲇⲟⲕⲓⲙⲟⲛ a ce sens : ⲛ̄ⲡ̄ⲣⲕⲁϥ ⲛ̄ⲥⲱⲕ (ⲟⲩⲇⲟⲕⲓ)ⲙⲟⲛ ⲛⲁⲛⲟⲩϥ ⲕⲁⲗⲱⲥ ⲁⲛⲇⲟⲕⲓⲙ(ⲁ)ⲍⲉ ⲙ̄ⲙⲟϥ ⲕⲁⲗⲱⲥ «ne le néglige pas (le médicament), car il est parfaitement éprouvé; nous l'avons expérimenté avec succès». ⲟⲩⲇⲟⲕⲓⲙⲟⲛ ⲡⲉ (var. ⲟⲩⲇⲟⲕⲓⲙⲟⲛ) rend la même idée que la locution [hiéroglyphes] qui se rencontre assez souvent à la fin des formules des papyrus médicaux et est quelquefois développée en [hiéroglyphes] (ⲇⲟⲕⲓⲙⲟⲛ ⲛ̄ϩⲁϩ ⲛ̄ⲥⲟⲡ) «éprouvé maintes fois». ⲁⲗⲗⲁ n'a donc probablement ici qu'un rôle d'explétif et n'influe en rien sur le sens de la phrase.

CCXXVII

(406) ⲟⲙⲉⲟⲥ ⲟⲩⲁ ⲉⲣⲉ ⲛ̄ϩⲉⲗⲙⲓⲥ ⲛ̄ϩⲏⲧ̄ϥ ϩ̄ⲛ ⲧⲉϥⲗⲟϫⲟⲥ ⲛ̄ϫⲙⲏ ϩⲓ ⲉⲗⲟⲗⲉ ϣⲟⲟⲩⲉ ⲗⲟϩⲙⲟⲩ ⲧⲥⲟϥ ⲡⲉⲩⲙⲟⲟⲩ ⲥⲉⲛⲁʃ

(406) Semblable : quelqu'un qui a des vers en lui, dans son *lodjos : nédjmê* et raisin sec; triture-les; fais-en boire le suc au malade, les vers s'en iront.

Ligne 406. — ⲗⲟϫⲟⲥ est un terme nouveau. C'est apparemment soit le synonyme scientifique de ⲙⲁϩⲧ, ⲙⲉϩⲧⲟ, soit la désignation plus précise d'une partie des intestins, l'intestin grêle, peut-être, où séjournent habituellement les ascarides.

CCXXVIII

(407) ⲟⲩⲁ ⲉϥϣⲟⲩ ⲛⲥⲛⲟϥ ⲉϩⲣⲁⲓ ⲥⲁϩⲣⲁⲓ ⲙⲙⲟϥ ⲛⲟʃⲧ ⲛ̄ʃⲱⲧ ⲛⲟʃⲧ ⲛ̄ϭⲟⲩϭ ⲛ̄ϩⲟⲕⲉ ⲉⲗⲟⲗⲟⲩⲟϩⲉ ⲡⲉⲥⲧⲟⲩ ⲛⲟⲟⲩϣ ⲛ̄ϥⲱⲙ (*sic*) ⲛ̄ʃⲥϯⲕⲟⲥ

(407) Quelqu'un qui perd du sang par le bas : farine d'orge, farine de carthame décortiqué, raisin de scorpion; fais cuire en bouillie. Que le malade (en) mange suivant sa force[1].

Ligne 407 [1]. — ϣⲟⲩ, cf. ϣⲟⲩⲟ *fluere, defluere, evacuare.*

Ligne 407 [2]. — ϭⲟⲩϭ ⲛ̄ϩⲟⲕⲉ. La traduction que je propose s'appuie sur la mention faite par Oribase d'une préparation laxative pour laquelle on utilisait les graines de Carthame

[1] Il se peut que le texte soit tronqué et qu'il faille lire ϯ ⲛⲁϥ ⲛ̄ϥⲟⲩⲱⲙ ⲛ̄ⲉⲓⲥϯⲕⲟⲥ, comme à la formule LXV, 128. Nous trouverons cependant plus loin, formule CCXXXIII, 415, un autre exemple de la même phrase avec le verbe ⲟⲩⲱⲙ écrit ⲱⲙ, ainsi qu'il l'est ici.

dépouillées de leur tunique et pilées[1]. ϩⲟⲕⲉ serait à rapprocher de ϩⲱⲕⲉ *radere, tondere,* ϩⲱⲱⲕⲉ *excoriare, decorticare*[2].

Ligne 407 [3]. — ⲉⲗⲟⲗⲟⲩⲟϩⲉ. Ce nom appartient probablement à la nomenclature botanique mystique ou populaire dont la plupart des auteurs anciens ont fait usage. Il rappelle par sa forme celui du Câprier et de la Bryone, *ὀφιοσταφυλον* (Dioscoride, II, 173, et IV, 182) et l'ⲉⲗⲉⲗⲟⲩⲱⲛ̄ϣ de notre traité[3]. Je n'ai pas réussi à l'identifier.

CCXXIX

(408) ⲟⲩⲁ ⲛ̄ⲧⲁⲩϯ ⲟⲩⲁⲡⲟⲧ ⲛ̄ⲫⲁⲣⲙⲁⲅⲓⲁ ⲛⲁϥ ϫⲑⲱ ⲛ̄ϫⲁϫ ⲛ̄ⲃⲏⲛⲉ ⲧⲥⲟϥ ϩⲓ ϩⲉⲛⲕⲉ ϥⲛⲁⲕⲁⲃⲟⲗ ⲛ̄ⲡϩⲓⲕ

(408) Quelqu'un à qui l'on a donné une coupe de poison : fiente d'hirondelle; fais-lui boire avec de la bière; il vomira le poison.

Ligne 408 [1]. — ⲫⲁⲣⲙⲁⲅⲓⲁ, *φαρμακία* (*φαρμακεία*), pour *φάρμακον*.

Ligne 408 [2]. — ϫⲑⲱ, ϩⲁⲥ.

CCXXX

(409) ⲟⲩⲕⲟⲩⲓ̈ ⲛ̄ϣⲏⲣⲉ ⲉⲣⲉ ⲧⲉϥϩⲉⲧⲣⲉ ⲛⲏⲩ ⲉⲃⲟⲗ ⲗⲱϩ̄ⲙ ϩϯⲧ ⲉⲓⲁϥ ⲉⲃⲟⲗ ϩ̄ⲛ ⲡⲉϥⲙⲟⲟⲩ ⲛ̄ϩⲁϩ ⲛ̄ⲥⲟⲡ ϥⲛⲁⲗⲟ

(409) Un petit enfant dont le nombril (?) fait saillie au dehors : écrase du chou[4]; lave fréquemment la partie malade avec le suc de celui-ci; l'enfant guérira.

Ligne 409. — ϩⲉⲧⲣⲉ. Ce mot est nouveau[5]. Mais nous voyons, par le contexte, que c'est le nom d'un organe interne, lequel, dans certains cas, sortant de sa cavité naturelle, peut faire saillie au dehors, ⲛⲏⲩ ⲉⲃⲟⲗ; l'accident se produit chez les enfants en bas âge. Deux affections surtout, dont les petits enfants sont atteints, répondent à cette description : la hernie ombilicale (omphacèle) et la procidence du rectum (exanie). J'incline à croire qu'il s'agit de la première. L'ombilic, il est vrai, est ordinairement appelé ϩⲉⲗⲡⲉ. C'est sous ce nom que notre auteur le désigne (voir p. 316, form. CCXXIV), et nous ne lui en connaissons pas d'autre jusqu'à présent. Pourtant, on peut citer plusieurs exemples de dénominations multiples dans des cas semblables. Notre traité en fournit un, confirmé par ailleurs, concernant

[1] *Coll. méd.*, VIII, t. II, p. 260.

[2] M. Kabis, *Auctarium lexici coptici Amedei Peyron*, dans la *Zeitschrift*, t. XIV (1876), p. 60.

[3] Voir p. 248, form. CXXVI, 263, rem. 1.

[4] Peut-être faut-il traduire ϩϯⲧ par «oignon». Voir p. 235, form. CXII, 240, rem. 3.

[5] Il ne paraît pas possible de le rapprocher ici de ϩⲁⲧⲣⲉ, *δίδυμος* (A. Peyron, *Lex. ling. copt.*, p. 372).

l'intestin. Celui-ci est désigné à la fois par les mots ⲙⲁϩ̄ⲧ (form. LXXV, 150), ⲙⲉϩⲧⲟ (form. CCXXIV, 402, var. ⲙⲉϩⲧⲱ, form. CCXXV, 403) et ⲥⲁⲛϩⲟⲩⲛ (form. CCXXXIV, 416), le dernier probablement d'origine populaire, comme sa forme semble l'indiquer. Je pense que nous nous trouvons ici en présence d'un fait comparable et que ϩⲉⲗⲡⲉ et ϩⲉⲧⲣⲉ ont le même sens. Le second terme paraît être apparenté à ϩⲟⲧ̄ⲣ̄, ϩⲱⲧ̄ⲣ̄, ϩⲟⲧⲣⲉ, *conjungere*, et à [hieroglyphs][1] «corde, lien», nom qui aurait été donné d'abord au cordon ombilical et se serait étendu, dans la langue vulgaire, au nombril lui-même, par un rapprochement d'idées tout naturel. L'hypothèse de l'exanie, qui attribuerait à ϩⲉⲧⲣⲉ la valeur d'intestin rectum ou celle d'anus, est au contraire, *a priori*, infiniment moins vraisemblable que celle à laquelle je me suis arrêté, car, à l'inverse de celle-ci, aucune donnée d'ordre étymologique ne vient l'appuyer.

CCXXXI

(410) ⲞⲨⲔⲞⲨⲒ̈ ⲛ̄ϣⲏⲣⲉ ⲉⲣⲉ ⲧⲉϥⲁⲡⲉ ⲱ ⲛ̄ⲥⲁϣ ϩⲓ ⲯⲱⲣⲁ ⲙ̄ⲛ ⲡⲉϥⲥⲱⲙⲁ ⲣⲱϫ ϩⲉⲛϭⲱⲃⲉ ⲛ̄ⲑⲟⲩⲣⲉ ϫⲓ (411) ⲛ̄ⲡⲟⲩⲕ̄ⲣ̄ⲙⲉⲥ ϩⲓ ⲛⲉϩ ⲛ̄ϩⲣⲟϯⲛⲟⲛ ϯ ⲉⲣⲟⲟⲩ ϣⲁⲩⲗⲟ ⲧⲟⲩϣⲟⲟⲩⲉ ◎

(410) Un petit enfant dont la tête et le corps sont affectés d'ulcères et de psore : brûle des feuilles de saule; prends (411) leur cendre et de l'huile de roses; applique sur les parties atteintes, elles guériront par dessiccation.

Le mot ⲯⲱⲣⲁ n'a pas ici le sens spécifique de gale. Il doit être pris dans celui, plus général, d'affection psorique, c'est-à-dire de dermatose caractérisée par la production de vésico-pustules qui, se desséchant, font place à des croûtes jaunâtres. Il s'agit évidemment, dans la présente formule, de la forme d'impétigo commune chez les enfants et connue sous le nom de croûte de lait (*lactamen, crusta lactea*).

CCXXXII

(412) ⲞⲨⲛ̄ⲡⲣⲁⲥⲧⲣⲟⲛ ⲉⲛⲁⲛⲟⲩⲥ ⲉϩⲱϩ ⲛ̄ⲥⲁϣ ⲙ̄ⲛ ⲡⲁⲑⲟⲥ ⲛⲓⲙ ⲛ̄ⲡⲗⲩⲅⲏ ⲉⲣⲅⲓⲥⲙⲁⲧⲟⲥ ⳨ ⲅ̄ ⲛⲉϩ ⳨ ⲅ̄ (413) ⲟⲩⲁⲑ ⲛ̄ϩⲏⲙ̄ϫ ⳨ ⲅ̄ ⲧⲁⲗⲟⲟⲩ ⲉⲡⲕⲱϩ̄ⲧ ⲡⲁⲥⲧⲟⲩ ⲕⲁⲗⲱⲥ ⲧⲁϩ̄ϥ ϩ̄ⲛ ⲟⲩⲃⲟⲓ̈ ⲉϥⲗⲏⲕ ⲛⲁⲛⲟⲩⲥ ⲛ̄ⲡⲗⲩⲅⲏ ⲛⲓⲙ ⲉⲧϫⲟϩ̄ⲙ

(412) Emplâtre bon pour le prurit des ulcères et pour toute espèce de complication des plaies : scorie d'argent trois drachmes, huile trois drachmes, (413) vinaigre distillé[2] trois drachmes; mets sur le feu; fais bien cuire; mélange avec du *boï* frais. (Cet emplâtre est) utile pour toutes les plaies infectées.

[1] *Pépi II*, 975 (édit. G. Maspero).
[2] Voir p. 279, form. CLXIII, 319, rem. 3.

Ligne 412 [1]. — ⲡⲁⲑⲟⲥ, *πάθος*. ⲡⲁⲑⲟⲥ ⲛⲓⲙ ⲛ̄ⲡⲗⲩⲅⲏ signifie littéralement «maladie quelconque de plaie».

Ligne 412 [2]. — ⲉⲣⲅⲓⲥⲙⲁⲧⲟⲥ, *ἕλκυσμα*. Dioscoride (V, 101) dit : *ἡ δὲ τοῦ ἀργύρου σκωρία καλεῖται ἕλκυσμα ἢ ἔγκαυμα* «la scorie d'argent s'appelle *helkysma* ou *enkauma*». Le mot est écrit ⲉⲗⲕⲓⲥⲙⲁⲧⲟⲥ au manuscrit du Vatican, form. XXIV.

Suivant Oribase, on donnait spécialement le nom d'helkysma aux scories d'argent qui possèdent des propriétés desséchantes[1]. Pline (XXXIII, 35) rapporte qu'elle entrait dans la composition des emplâtres, surtout pour la cicatrisation des plaies.

Ligne 413 [3]. — ⲉⲧϫⲟϩ̄ⲙ. Cf. ϫⲱϩ̄ⲙ, *pollutio, impuritas*.

CCXXXIII

(414) ⲞⲨⲁ ⲉϥⲛⲟⲩϫ ⲥⲛⲟϥ ⲉϩⲣⲁⲓ ϩ̄ⲛ ⲣⲱϥ ϫⲓⲉⲓⲣⲉ ⲛ̄ϣⲟⲛⲧⲉ ⳨ ⲃ̄ ⲕⲟⲩⲕⲉ ⲛ̄ϳ≡ⲣ̊ⲍⲑⲙ ⳨ ⲁ̄ ⲕⲁⲓⲣⲉ ⲛ̄ⲫⲟⲛϯⲛⲟⲛ (415) ⳽ ⲁ̄ ϩⲣⲓⲛⲧⲟⲟⲩ ⳨ ⲃ̄ ϣⲁⲙⲁⲣ ϩⲟⲟⲩⲧ ⳨ ⲁ̄ ϩⲣⲏⲣⲉ ⲛ̄ϭⲟⲩϭ ⳨ ⲋ̄ ⲑⲛⲟⲟⲩ ⲟⲩⲱϣ̄ⲙ ϩⲓ ⲉϥⲓⲱ ⲛ̄ϥⲱⲙ[2] ⲛ̄ϳⲥϯⲕⲟⲥ

(414) Quelqu'un qui rejette du sang par la bouche : silique d'acacia Nilotica deux drachmes, écorce de grenade une drachme, aveline (415) une obole, chicorée deux drachmes, rue sauvage une drachme, fleur de carthame six drachmes; broie-les; mélange avec du miel. Que le malade (en) mange suivant sa force.

Ligne 414 [1]. — ϳ≡ⲣ̊ⲍⲑⲙ, ϩⲉⲣⲙⲁⲛ. ⲕⲟⲩⲕⲉ ⲛ̄ϩⲉⲣⲙⲁⲛ قشر الرمان, *scala* n° 43, fol. 56, v°, l. 15; n° 44, fol. 81, v°, 2e col., l. 16.

Ligne 414 [2]. — ⲕⲁⲓⲣⲉ ⲛ̄ⲫⲟⲛϯⲛⲟⲛ correspond évidemment, malgré la forme singulière donnée au second mot, au grec *κάρυον ποντικόν* (Dioscoride, I, 125, 3), *nux Pontica* (Pline, XV, 24, 3), Noix du Pont, *Corylus avellana* L. ⲕⲁⲓⲣⲉ, dans la *scala* n° 43 (fol. 55, v°, l. 2-3), est présenté comme synonyme de ⲗⲉⲡⲧⲟⲕⲁⲣⲓⲟⲛ (*λεπτοκάρυον*) بندق «Noisette» :

ⲕⲟⲣⲓⲁ الجوز ⲛⲕⲁⲓⲣⲉ البندق
ⲗⲉⲡⲧⲟⲕⲁⲣⲓⲟⲛ البندق.

On l'a rendu au contraire par جوز «Noix», cf. ⲕⲟⲓⲣⲓ جوز (Kircher, p. 177), dans la *scala* n° 44 (fol. 81, r°, 2e col., l. 6) :

ⲕⲟⲣⲟⲓⲁ · ⲃⲏⲣⲟⲓⲁ الجوز
ⲛⲕⲁⲓⲣⲉ مثله
ⲗⲉⲡⲧⲟⲕⲁⲣⲓⲟⲛ بندق

[1] *Coll. méd.*, XV, 1, 40, t. II, p. 720.
[2] La lecture des deux premières lettres, dont le haut est brisé, est légèrement douteuse. Elle est justifiée par le passage correspondant de la formule CCXXVIII. Voir p. 318, note.

Ces sortes de contradictions sont communes dans les lexiques copto-arabes, et j'ai eu l'occasion d'en relever quelques-unes. Le bohaïrique ⲕⲟⲓⲣⲓ semble donner raison à la *scala* n° 43, de même que notre traité, si ⲫⲟⲛϯⲛⲟⲛ est écrit, comme il est permis de le supposer, pour ⲫⲟⲛϯⲕⲟⲛ (ⲡⲟⲛϯⲕⲟⲛ).

La Noisette est désignée en bohaïrique par le mot ⲡⲁⲛⲧⲟⲕⲓ (Kircher, p. 176), sur l'origine duquel M. Loret hésite, ne sachant pas s'il «est dérivé d'un mot hiéroglyphique ancêtre de l'arabe بندق ou s'il n'est que la transcription du nom arabe»[1]. La survivance du nom égyptien antique de la Noisette ne doit pas être cherchée dans le copte ⲡⲁⲛⲧⲟⲕⲓ et moins encore dans بندق. Ibn al-Baïṭâr (n° 359) dit en effet expressément de celui-ci que c'est un mot persan dont l'équivalent arabe est جلوز. Il y a donc apparence, sinon certitude complète, que ⲡⲁⲛⲧⲟⲕⲓ ne provient pas de la vieille langue mais copie au contraire بندق.

CCXXXIV

(416) ⲟⲩⲁ ⲉϥϣⲱⲛⲉ ⲉⲡⲉϥⲥⲁⲛϩⲟⲩⲛ ϩⲛ̄ ϭⲓⲛϣⲱⲛⲉ ⲛⲓⲙ ⲥⲙⲏⲣⲛⲏⲥ ⳁ ⲁ̄ ⲁⲣⲁⲃⲓⲕⲟⲛ ⳁ ⲉ̄ ⲕⲁⲕⲓⲁⲥ (*sic*) ⳁ ⲇ̄ (417) ⲕⲟⲩⲥⲧ̄ ⳁ ⲁ̄ ⲏⲑⲁⲭⲁ ⲛ̄ⲁⲅⲣ ⳁ ⲅ̄ ⲑⲛⲟⲟⲩ ⲟⲩⲟϣⲙⲟⲩ ϩⲓ ⲉϥⲓⲱ ϯ ⲛⲁϥ ϩⲓ ⲙⲟⲟⲩ ⲉϥϩⲏⲙ ◎

(416) Quelqu'un qui souffre d'une affection quelconque de l'intestin : myrrhe une drachme, gomme arabique cinq drachmes, acacia quatre drachmes, (417) costus une drachme, rue sauvage quatre drachmes; broie-les; mélange avec du miel; fais prendre au malade avec de l'eau chaude.

Ligne 416 [1]. — ⲁⲣⲁⲃⲓⲕⲟⲛ, ἀραϐικόν. Je suppose que c'est là une abréviation pour ⲕⲏⲙⲙⲉ ⲛ̄ⲁⲣⲁⲃⲓⲕⲟⲛ. Il est possible cependant que le copiste ait omis un mot et qu'il s'agisse d'une autre matière. Dans le manuscrit, en effet, ⲁⲣⲁⲃⲓⲕⲟⲛ est toujours accolé à ϩⲟⲥⲙ̄ «nitre» (form. LXIX, 136; CLXXII, 332).

Ligne 416 [2]. — ⲕⲁⲕⲓⲁⲥ, lire ⲁⲕⲁⲕⲓⲁⲥ, ἀκακία.

Ligne 417 [3]. — ⲕⲟⲩⲥⲧ̄, قسط (voir p. 192, form. LXXXV, 166, rem. 1).

Ligne 417 [4]. — ⲏⲑⲁⲭⲁ ⲛ̄ⲁⲅⲣ, ⲃⲁϣⲟⲩϣ ⲛ̄ⲁⲅⲣⲓⲟⲛ.

CCXXXV

(418) ⲟⲩⲕⲟⲗⲗⲓⲟⲛ ⲉⲛⲃⲁⲗ ⲥⲁⲃⲟⲗ ⲁⲣⲥⲩⲛⲓⲕⲟⲛ ⸗ ⲕⲣⲟⲕⲟⲩ ⲙⲁⲕⲙⲁⲧⲟⲥ ⲡⲓⲡ ⳁ ⲓ̄ ⲉⲡⲟⲩⲁ ⲟⲡⲓⲟⲛ ⳁ ⲉ̄ ⲕⲟⲙⲉⲟⲥ ⳁ ⲓ̄ ⲭⲣⲱ

(418) Collyre pour l'extérieur des yeux : orpiment, marc de safran, poivre, dix drachmes de chaque, opium cinq drachmes, gomme dix drachmes; emploie.

(1) *La flore pharaonique*, 2e édit., p. 45, n° 58.

CCXXXVI

(419) ⲟⲩⲕⲟⲗⲗⲓⲟⲛ ⲛ̄ϭⲱϣϭⲉϣ ⲕⲁⲧⲙⲓⲁⲥ ⲯⲙⲓⲑⲓⲟⲛ (*sic*) ⲟⲡⲓⲟⲛ ⲁⲣⲙⲱⲣ ⲭⲓⲑⲓⲣ̄ϩ ⲕⲟⲙⲉⲟⲥ ⳁ ⲁ̄ ⲉⲡⲟⲩⲁ ⲑⲛⲟⲟⲩ ⲁⲁⲩ ⲛ̄ⲕ ⲭⲣⲱ

(419) Collyre pour instillation : cadmie, céruse, opium, myrrhe, gomme adragante, gomme, une drachme de chaque; broie-les; fais-en un collyre; emploie.

Cf. formules LIX (p. 170) et LXXVII (p. 189).

Ligne 419. — ⲁⲣⲙⲱⲣ الَّمُر, synonyme de ⲥⲙⲏⲣⲛⲏⲥ, que nous avons rencontré dans une formule parallèle (LIX, 120). Ce mot est également écrit sans l'article, ⲙⲱⲣ (form. XLI, 77, et XCIII, 181).

CCXXXVII

(420) ⲟⲩⲁ ⲉϥⲥⲓⲧ ⲥⲛⲟϥ ⲉϩⲣⲁⲓ ϩⲛ̄ ⲣⲱϥ ⲁⲣⲭⲓⲑⲓⲣ̄ϩ ⲧⲁⲁϥ ⲉⲡⲏⲣⲡ̄ ϣⲁⲛⲧ̄ϥⲗⲱⲕ ⲧⲟϩ̄ϥ ϩⲓ ⲉϥⲓⲱ ϯ ⲛⲁϥ ⲧⲉϥⲟⲩⲱⲙ

(420) Quelqu'un qui crache le sang[1] : gomme adragante; mets-la dans du vin jusqu'à ce qu'elle se ramollisse; mélange-la avec du miel; donne à manger au malade.

Cf. formule CCXXXIII (p. 321).

Ligne 420. — ⲧⲟϩ, cf. ⲧⲁϩ, ⲧⲱϩ *miscere*.

(1) Litt. : «qui émet du sang par la bouche».

ADDITIONS ET CORRECTIONS.

Page 14, ligne 1, *au lieu de : pruritum parti, lire : pruritum pati.*

Page 40, ligne 26, *au lieu de : καλκάνθη, lire : χαλκάνθη.*

Page 44, ligne 28, *au lieu de :* المّر, *lire :* المُرّ.

Page 50, ligne 7, *au lieu de :* ز, *lire :* ژ.

Page 52, ligne 18, *au lieu de : medicinal, lire : medical.*

Page 52, ligne 25, *au lieu de :* ancien fond, *lire :* ancien fonds.

Page 56, ligne 27, *au lieu de : ὀφθαλμοῦς, lire : ὀφθαλμούς.*

Page 62, ligne 22, la forme ⲁⲙⲏⲗⲗⲟⲩ doit être corrigée en ⲁⲙⲏⲗⲗⲟⲛ.

Page 73, ligne 26 et suivante, *au lieu de :* [hieroglyphs], *lire :* [hieroglyphs].

Page 74, ligne 22, *au lieu de :* thérapeuthique, *lire :* thérapeutique.

Page 77, note 5, *au lieu de :* manvaise, *lire :* mauvaise.

Page 90, ligne 11, *au lieu de :* ⲁⲙⲏⲗⲗⲟⲩ, *lire :* ⲁⲙⲏⲗⲗⲟⲛ.

Page 99, ligne 23, *au lieu de :* qui est, *lire :* et c'est.

Page 103, ligne 7, *au lieu de :* applique sur une plaie quelconque, elle disparaîtra, *lire :* applique sur une plaie quelconque, il (l'emplâtre) la fera disparaître.

Page 106, ligne 18, *au lieu de :* CXIV, *lire :* CXLIV.

Page 108, ligne 27, *au lieu de :* classé, *lire :* classée.

Page 117, ligne 23, *au lieu de :* [hieroglyphs], *lire :* [hieroglyphs].

Page 130, ligne 13, *au lieu de :* fais-en une poudre ou un plumasseau, *lire :* administre sous forme de poudre ou fais-en un plumasseau.

Page 131, ligne 14, après verdet quatre (parties), *ajouter :* gomme quatre (parties).

Page 144, ligne 25, *au lieu de :* كبريت, *lire :* زيبق.

Page 147, ligne 5, je crois distinguer, sur l'épreuve photographique dont je dispose, les traces d'un ⲱ au-dessus de ⲭⲣ.

Page 154, ligne 29, *au lieu de :* triture-la, *lire :* triture-le.

Page 156, ligne 10, *au lieu de :* ⲁⲕⲁⲕⲓⲁ, *lire :* ⲁⲕⲁⲕⲓⲁⲥ.

Page 157, ligne 7, *au lieu de :* chance, *lire :* chances.

Page 158, ligne 20, *au lieu de :* [hieroglyphs], *lire :* [hieroglyphs].

Page 159, ligne 4 et rem. 2. J'ai supposé que ⲙⲟⲛ était écrit pour ⲟⲩⲇⲟⲕⲓⲙⲟⲛ, *δόκιμον*, «éprouvé». La même forme se rencontre ailleurs et a été signalée par M. Crum (*Coptic ostraca*, n° 83, et *Catal. of the coptic manuscripts in the Collection of the J. Rylands library*, p. 56, note 2), qui l'a rendue par «certainly». Le passage ⲙⲟⲛ ⲛⲁⲛⲟⲩϥ ⲕⲁⲗⲱⲥ devrait donc être traduit par «certainement, il est très bon».

Page 159, note 2, *au lieu de :* p. 488, *lire :* p. 438.

Page 163, ligne 1. Le verbe ⲟⲩⲱϣⲙ̄ est ordinairement traduit par *miscere,* mais il semble qu'il ait eu également dans un nombre de cas au moins aussi nombreux le sens de *subigere* que je lui attribue ici. Il est en général assez difficile, dans notre texte, de faire avec certitude un choix entre ces deux valeurs.

Page 184, ligne 25, *au lieu de :* ⲡⲥⲧⲟⲙⲁⲭⲟⲥ, *lire :* ⲡⲉⲥⲧⲟⲙⲁⲭⲟⲥ.

Page 185, ligne 9, *au lieu de : καλοφωνία, lire : κολοφωνία.*

Page 187, avant-dernière ligne, *au lieu de :* vitriol vert, *lire :* vitriol bleu.

Page 197, ligne 10, *au lieu de :* ⲟⲩⲥ̧ⲧⲟⲉⲓⲥ, *lire :* ⲟⲩⲧⲟⲉⲓⲥ.

Page 213, ligne 25, *au lieu de :* [illegible], *lire :* [illegible].

Page 230, ligne 5, *au lieu de :* ⲉϥⲧⲉⲧⲱⲛ, *lire :* ⲉϥⲧⲉⲛⲧⲱⲛ.

Page 233, ligne 27, *au lieu de :* [illegible], *lire :* ⳁ.

Page 235, ligne 3, *au lieu de :* ⲛ̄ⲛ̄ⲉϩⲉⲗⲙⲓⲥ, *lire :* ⲛ̄ⲛ̄ϩⲉⲗⲙⲓⲥ.

Page 240, ligne 8, *au lieu de : ἄσφαλτον, lire : ἄσφαλτος.*

Page 244, ligne 11, *au lieu de :* pessaire de laine, *lire :* pessaire de laine blanche.

Page 257, ligne 8, ⲉϥϫⲱϥ, lecture douteuse; plus probablement ⲉϥϫⲏϥ.

Page 257, ligne 10, *au lieu de :* ⲟⲩⲁⲙⲥⲓⲣ, *lire :* ⲟⲩⲁⲙϣⲁⲣ; la traduction est exacte.

Page 257, ligne 18, *au lieu de :* ⲁⲙⲙⲟⲛⲓⲁⲕⲟⲩ, *lire :* ⲁⲙⲙⲱⲛⲓⲁⲕⲟⲩ.

Page 257, remarque 2 (ⲙⲁⲣⲁⲃⲁⲑⲣⲟⲛ). La traduction de la phrase ⲙⲟⲟⲩ ⲛ̄ⲡⲓⲉⲛⲧⲏϭ ϫⲉ ⲙⲁⲣⲁⲃⲁⲑⲣⲟⲛ doit être rétablie comme suit : «eau de la plante appelée malabathrum»; cf. ⲟⲩⲉⲛⲧⲏⲏϭ ϫⲉ ⲕⲁⲣⲧⲁⲙⲱⲛ ⲙⲙⲏⲧⲣⲙⲉⲕⲏⲙⲉ ϫⲉ ⲡϣⲓϥⲉ «une herbe appelée cardamum, nommée *šifé* dans la langue des Égyptiens» (Crum, *Catal. of the coptic manuscripts in the Collection of the J. Rylands library,* p. 59, n° 108). L'hypothèse que j'ai émise (p. 259) au sujet d'une identité possible entre ⲉⲛⲧⲏϭ et l'arabe سَاذَج (ⲥⲁⲧⲏϭ) reste sans base.

Page 262, ligne 2, ⲟⲩⲁⲙⲉ ⲛ̄ⲡⲁϩⲧ̄. Le mot «argile» est généralement écrit ⲟⲙⲉ, ⲟⲟⲙⲉ. Il semblerait donc que l'on dût lire ici ⲁⲙⲉ, par suite de l'échange de l'ⲟ en ⲁ, qui est normal, et voir dans ⲟⲩ l'article partitif. Je crois pourtant que nous avons affaire à une variante ⲟⲩⲁⲙⲉ de ⲟⲙⲉ (= ⲁⲙⲉ), de même que nous trouvons, dans notre traité, ⲁⲙⲟⲙⲉ et ⲟⲩⲁⲙⲟⲙⲉ, ⲁⲙⲥⲓⲣ et ⲟⲩⲁⲙⲥⲓⲣ, ⲁⲙϣⲁⲣ et ⲟⲩⲁⲙϣⲁⲣ. Il n'est guère possible d'admettre, en effet, que la syllabe initiale ⲟⲩ corresponde à l'article partitif, car celui-ci est rarement employé dans les énumérations de drogues.

Page 270, ligne 19, *au lieu de : κολλοτική, lire : κολλητική.*

Page 270, ligne 23, *au lieu de :* form. XXI, 51; LXXVII, 115, *lire :* form. XXV, 51; LXXVIII, 155.

Page 277, ligne 16. J'ai rapproché, peut-être à tort, le terme ⲥⲁⲙⲓⲧ de l'arabe سَمِيد, car il figure dans les textes bibliques (*Gen.,* xviii, 6; *Lévit.,* ix, 4; *Ézéch.,* xvi, 13, 19) avec le sens de *σεμίδαλις, simila, similago* qu'il a dans notre texte, ce qui montre qu'il appartient au fonds ancien de la langue. Son origine sémitique reste en tout cas certaine. Il est difficile de discerner, en raison des emprunts abondants faits à l'arabe par l'auteur du traité, s'il s'agit ici d'une transcription ou de la forme indigène. Les deux hypothèses présentent autant de vraisemblance. La même hésitation peut d'ailleurs s'exercer au sujet du mot ⲟⲩⲁⲣⲧ̄ (form. CXCVI, 362) «rose», qui figure dans une recette d'inspiration arabe. Faut-il y reconnaître une variante orthographique de ⲟⲩⲏⲣⲧ̄, ⲟⲩⲉⲣⲧ̄, ou bien la transcription (que je crois plus

probable) de وَرْد, le trait qui surmonte la syllabe finale correspondant au *soukoûn,* comme je l'ai montré par de nombreux exemples (p. 45)? Les apparences demeurent aussi troublantes dans le premier cas que dans l'autre.

E. de Rougé (*apud* P. Pierret, *Voc. hiér.,* p. 491) a pensé pouvoir identifier ⲥⲁⲙⲓⲧ avec l'hiéroglyphique [illegible]. Il n'y a aucun rapport évident entre les deux mots.

Page 288, ligne 6, *au lieu de : Ἀσκάλον, lire : Ἀσκάλων.*

Page 291, ligne 4, *au lieu de :* brûlée, *lire :* brûlé.

Page 292, ligne 13, *au lieu de :* eau d'*entêğ,* c'est-à-dire de malabathrum, *lire :* eau de la plante appelée malabathrum.

Page 293, dernière ligne, ϧⲟⲣϩ. La forme particulière de l'ⲟ, qui se rapproche sensiblement de celle que prend parfois l'ⲱ, m'incite à croire qu'il est préférable de lire ϧⲱⲣϩ.

Page 295, ligne 20, *au lieu de :* ⲁⲕⲁⲕⲓⲁⲥ, *lire :* ⲁⲕⲁⲕⲓⲁⲥ.

Page 303, avant-dernière ligne, *au lieu de :* ⲥⲁⲣⲕⲁⲕⲱⲗⲉⲱⲥ, *lire :* ⲥⲁⲣⲕⲁⲕⲱⲗⲉⲟⲥ. Même correction à la page 304, rem. 7.

Page 304, ligne 24. Le mot ⲛⲟϭ, dans l'expression ⲡⲙⲁ ⲛ̄ⲣ̄ⲛⲟϭ ⲙ̄ⲙⲏ, est évidemment identique à ⲛⲟϫ *jacere, projicere, emittere,* en conformité avec les formes ⲛⲟϭ (ṣa'îd.) et ⲛⲟϫ (boh.), *magnus.*

Page 305, ligne 19, *au lieu de :* sortiront, *lire :* tomberont.

Page 315, ligne 12, *au lieu de : χαυλός, lire : καυλός.*

Page 320, ligne 6, *au lieu de :* [illegible], *lire :* [illegible].

INDEX.

I. — INDEX DES MOTS COPTES [1].

Les particules et en général toutes les formes purement grammaticales ont été exclues de cet index.
Le numéro placé entre crochets renvoie à la page où le mot est étudié.

[1] Il n'est tenu compte, dans cet index et les suivants, que des mots contenus dans le traité.

ⲕⲟⲩϣⲧ ⲛ̄ⲁⲗⲉⲩ, costus blanc, LXXXV, 166, p. 192.
ⲡⲡ ⲛ̄ⲁⲗⲉⲩ, poivre blanc, LXXX, 159, p. 190.
ⲥⲟⲣ̄ⲧ̄ ⲛ̄ⲁⲗⲉⲩ, laine blanche, CXXIV, 261, p. 244.
ⲁⲗⲥⲛⲟϥ (voir ⲱⲗⲥⲛⲟϥ) [56], hémostatique, III, 8, p. 56; IX, 22, p. 81; X, 23, p. 88.
ⲕⲟ̄ⲗ̄ ⲛ̄ⲁⲗⲥⲛⲟϥ, collyre hémostatique, CXXXVII, 280, p. 265.
ⲁⲗⲧⲕⲁⲥ, moelle.
ⲁⲗⲧⲕⲁⲥ ⲙ̄ⲙⲁⲥⲉ, moelle de veau, CXV, 244, p. 238.
ⲁⲙⲁϩⲧⲉ, prendre, saisir, CLXXXIV, 346, p. 292.
ⲁⲙⲟⲙⲉ (voir ⲟⲩⲁⲙⲟⲙⲉ, ⲙⲟⲙⲉ) [106], gangrène, CXLIV, 293, p. 269.
ⲟⲩⲁ ⲛ̄ⲧⲁ ⲡⲁⲗϥ ⲛ̄ⲛⲉϥⲛⲁϫⲉ ⲣ̄ⲟⲩⲁⲙⲟⲙⲉ, quelqu'un dont les gencives se gangrènent, CLIX, 314, p. 277.
ⲁⲙⲥⲓⲣ (voir ⲟⲩⲁⲙⲥⲓⲣ, ⲥⲓⲣ) [106], mélanose, CLXXVII, 338, p. 290.
ⲁⲙϣⲁⲣ (voir ⲟⲩⲁⲙϣⲁⲣ) [108], ulcère rongeant, phagédénisme, XXXV, 68, p. 137.
ⲁⲛ, négation, CCI, 368, p. 299.
ⲁⲛⲁϣ ⲛ̄ⲡⲣⲏ [243], ambrosie, CXXI, 256, p. 242.
ⲁⲛⲓⲅⲁⲙ (voir ⲁⲛⲓⲕⲁⲙ) [127], vitriol bleu, LXXV, 150, p. 187.
ⲁⲛⲓⲅⲁⲙ ⲉϥⲟⲩⲱⲧ [132], vitriol bleu frais, CX, 235, p. 233.
ⲁⲛⲓⲕⲁⲙ (voir ⲁⲛⲓⲅⲁⲙ) [127], vitriol bleu, CX, 236, p. 233.
ⲁⲛⲓⲕⲁⲙ ⲉϥⲟⲩⲱⲧ [132], vitriol bleu frais, XXIX, 60, p. 131.
ⲁⲛⲟⲕ, moi, CIX, 232, p. 230; CXVII, 248, p. 239; CXXII, 257, p. 243.
ⲁⲡⲁ, apa, LVI, 111, p. 166.
ⲁⲡⲁⲥ, vieux, ancien.
ⲏⲣⲡ̄ ⲛ̄ⲁⲡⲁⲥ, vin vieux, LXXIII, 146, p. 185; LXXXVIII, 171, p. 195; CLXIV, 322, p. 281.
ⲕⲏⲣⲙⲉⲥ ⲛ̄ⲥⲁⲛⲧⲁⲗ ⲛ̄ⲁⲡⲁⲥ, cendre de vieux santal, CLV, 309, p. 274.
ⲥⲟⲣⲙ̄ ⲛ̄ϩⲏⲙ̄ϫ̄ ⲛ̄ⲁⲡⲁⲥ, lie de vinaigre vieux, CLXI, 316, p. 277.
ϭⲟⲩϭⲉ ⲛ̄ⲁⲡⲁⲥ ⲉⲡϣⲟⲟⲩⲉ, vieux carthame sec, CXXIX, 268, p. 259.
ⲁⲡⲉ, tête, XCIX, 194, p. 212.
ⲁⲡⲉ ⲉⲥⲟ ⲛ̄ⲯⲱⲣⲁ, tête atteinte de psore, LX, 121, p. 171.
ⲁⲡⲉ ⲛ̄ⲟⲩⲕⲟⲩⲓ̈ ⲛ̄ϣⲏⲣⲉ ⲉⲥⲱ ⲛ̄ⲯⲱⲣⲁ, tête d'un petit enfant atteinte de psore, XXXVIII, 72, p. 145.
ⲙⲟⲩϩ ⲛ̄ⲧⲁⲡⲉ, inflammation de la tête, CXLVIII, 300, p. 271.
ⲛ̄ⲥⲁϣ ⲉⲑⲟⲟⲩ ⲛⲉⲧϩⲛ̄ ⲧⲁⲡⲉ, les plaies malignes de la tête, LXVI, 129, p. 174.
ⲟⲩⲕⲟⲩⲓ̈ ⲛ̄ϣⲏⲣⲉ ⲉⲣⲉ ⲧⲉϥⲁⲡⲉ ⲱ ⲛ̄ⲥⲁϣ ϩⲓ ⲯⲱⲣⲁ, un petit enfant dont la tête est affectée de plaies et de psore, CCXXXI, 410, p. 320.
ⲁⲡⲟⲧ, coupe, CX, 238, p. 233; CXLVIII, 300, p. 271.
ⲁⲡⲧⲣⲏⲧⲉ (pour ⲁⲡⲣⲏⲧⲉ), instant, moment, CLXXXIV, 346, p. 292.
ⲁⲣϣⲓⲛ [111], lentille.
ⲛⲟⲉⲓⲧ ⲛ̄ⲁⲣϣⲓⲛ, farine de lentille, XXI, 46, p. 111.
ⲁⲥ, vieux, ancien.
ⲉⲗⲟⲟⲗϣⲟⲟⲩⲉ ⲕⲁⲑⲁⲣⲟⲛ ⲛ̄ⲁⲥ, vieux raisin sec mondé, XXI, 46, p. 111.
ⲏⲣⲡ̄ ⲛ̄ⲁⲥ, vin vieux, III, 9, p. 56.
[ⲡⲗ]ⲏⲅⲏ ⲛ̄ⲁⲥ, plaie ancienne, XXXVII, 70, p. 139.
ⲡⲗⲏⲅⲩ ⲛ̄ⲁⲥ, CXXIX, 268, p. 259.
ⲡⲗⲩⲅⲏ ⲛ̄ⲁⲥ, CLXXXIX, 353, p. 294.
ϩⲣⲉⲩⲙⲁ ⲛ̄ⲁⲥ, rhume ancien, CVI, 216, p. 225.
ⲁⲥⲓⲱⲟⲩ, léger.
ⲟⲩⲧⲣⲟⲫⲏ ⲉⲥⲁⲥⲓⲱⲟⲩ, une nourriture légère, LXX, 140, p. 177.
ⲁⲧⲙⲟⲟⲩ, sans eau.
ⲉⲃⲓⲱ ⲛ̄ⲁⲧⲙⲟⲟⲩ, miel sans eau, CXL, 285, p. 267; CXCV, 361, p. 296; CCII, 369, p. 300.
ⲉϥⲓⲱ ⲛ̄ⲁⲧⲙⲟⲟⲩ, LXXXIX, 172, p. 196; CLXXVII, 338, p. 290; CXCIII, 359, p. 296; CCIV, 371, p. 300; CCV, 372, p. 301; CCVII, 374, p. 301; CCVIII, 375, p. 302.
ⲁⲧⲟⲩⲱⲛ̄ϩ, n'être pas visible.
ⲣ̄ⲁⲧⲟⲩⲱⲛ̄ϩ ⲉⲃⲟⲗ, disparaître, CIX, 229, p. 230.
ⲁⲧϩⲙⲟⲩ, sans sel.
ⲕⲏⲛⲛⲉ ⲛ̄ⲉϣⲱ ⲛ̄ⲁⲧϩⲙⲟⲩ, graisse de porc non salée, CXCVII, 363, p. 297.
ⲁⲩⲁⲛ, couleur.
ⲡⲁⲩⲁⲛ ⲙ̄ⲡⲥⲱⲙⲁ ⲙ̄ⲡⲣⲱⲙⲉ, la couleur du corps de l'homme, CLIV, 308, p. 273.
ⲁⲩⲱ, et, LVII, 116, 117, p. 169; CCXIX, 393, p. 314.
ⲁⲫⲩ [183], chair (?).
ⲁⲫⲩ ⲫⲁⲥⲓⲁⲛⲟⲥ, chair (?) de faisan, LXX, 141, p. 177.
ⲁϣ, fourneau.
ϩⲣⲱ ⲛ̄ⲁϣ [208], foyer (?) d'un fourneau, XCVII, 190, p. 208.

ⲁϣⲉ (voir ⲉϣ), suspendre.
ⲕⲁϥ ⲉϥⲁϣⲉ ⲛ̄ⲁⲧⲡⲉ ⲙ̄ⲙⲟϥ ⲛ̄ⲇ̄ ⲛ̄ϯⲃⲉ, laisse-le suspendu à quatre doigts au-dessus de lui, CII, 204, p. 219.

Ⲃ

ⲃⲁⲗ, œil, I, 1, p. 52; VIII, 21, p. 71; XII, 29, 30, p. 91; XLVIII, 91, p. 154; LVII, 117, p. 169; XCI, 177, p. 197; XCVI, 187, p. 207; CLXXXVIII, 352, p. 293; CCI, 368, p. 299.
ⲃⲁⲗ ⲉⲧⲕⲏⲕ [56], yeux privés de cils, IV, 10, p. 56; VI, 15, p. 61; CII, 199, p. 219. — ⲟⲩⲁ ⲉⲣⲉ ⲛⲉϥⲃⲁⲗ ⲕⲏⲕ, quelqu'un qui a les yeux glabres, CVII, 220, p. 226.
ⲃⲁⲗ ⲉϥⲟ ⲛ̄ⲕⲁⲕⲉ [90], œil atteint d'obscurcissement (amaurose), LXXXV, 166, p. 192. — ⲛ̄ⲃⲁⲗ ⲉⲧⲱ ⲛ̄ⲕⲁⲕⲉ, XI, 26, p. 89.
ⲃⲁⲗ ⲉϥϯⲕⲁⲥ, œil qui souffre de douleurs, LXXXVI, 167, p. 193. — ⲛ̄ⲃⲁⲗ ⲉⲧϯⲕⲁⲥ, XCV, 188, p. 207.
ⲃⲁⲗ ⲉϥⲱ ⲛ̄ⲥⲓⲟⲩ [67], œil affecté d'une taie, CCII, 369, p. 300; CCVII, 374, p. 301.
ⲃⲁⲗ ϩⲟϫϥ [108], ramollissement de l'œil, XX, 43, p. 105.
ⲃⲁⲗ ϩⲱϩ, yeux atteints de démangeaisons, CXCIX, 366, p. 299.
ⲛ̄ⲃⲁⲗ ⲉⲧⲟ ⲛ̄ϩⲣⲉⲩⲙⲁ, les yeux atteints de fluxion, CCXX, 396, p. 315.
ⲛ̄ⲃⲁⲗ ⲉⲧⲡⲟⲣ̄ϩ ⲙⲛ̄ ⲛⲉⲧⲟ ⲛ̄ⲕⲁⲕⲉ ⲙⲛ̄ ⲛⲉⲧⲕⲏⲕ, les yeux blessés, ceux qui sont atteints de caligo, et ceux qui sont dépouillés de cils, CXLIII, 290, p. 268.
ⲛ̄ⲃⲁⲗ ⲉⲧⲱ ⲛ̄ⲃⲟⲩϩⲉ ⲙⲉⲩⲣⲱⲧ ⲛ̄ⲕⲉⲥⲟⲛ, les yeux dont les paupières ne doivent plus produire de cils, XCVIII, 192, p. 211.
ⲟⲩⲃⲁⲗ ⲉϥⲃⲁⲥⲁⲛⲓⲍⲉ ⲕⲁⲗⲟⲥ ⲉϥⲟ ⲛ̄ϩⲣⲉⲩⲙⲁ, un œil qui souffre la torture par suite d'une fluxion, CXCVI, 362, p. 297.
ⲟⲩⲃⲁⲗ ⲉϥⲟ ⲙ̄ⲙⲟⲟⲩ ⳾ ⲉϥⲟ ⲛ̄ϩⲗⲟⲥⲧ̄ⲛ̄, œil atteint de la cataracte ou d'obscurcissement (amblyopie), CXCIII, 359, p. 296. — ⲟⲩⲙⲟⲟⲩ ϩⲛ̄ ⲟⲩⲃⲁⲗ, cataracte, XCI, 176, p. 197. — ⲟⲩⲙⲟⲟⲩ ⲙⲛ̄ ⲟⲩⲥⲓⲟⲩ ⲉϥϩⲛ̄ ⲟⲩⲃⲁⲗ, cataracte et taie de l'œil, LXXXIX, 172, p. 196. — ⲛ̄ⲃⲁⲗ ⲉⲧⲱ ⲙ̄ⲙⲟⲟⲩ ⲙⲛ̄ ⲛⲉⲧⲱ ⲛ̄ⲥⲓⲟⲩ, les yeux atteints de la cataracte et ceux qui sont affectés d'une taie, VII, 18, p. 64. — ϣⲁϥϥⲓ ⲡⲙⲟⲟⲩ ϩⲛ̄ ⲛ̄ⲃⲁⲗ, il enlèvera l'eau qui est dans les yeux (c'est-à-dire la cataracte), XCI, 177, p. 197.
ⲟⲩⲃⲁⲗ ⲉϥⲟ ⲛ̄ϩⲗⲟⲥⲧⲉⲛ, œil atteint d'obscurcissement, CXCIV, 360, p. 296. — ⲟⲩⲁ ⲉⲣⲉ ⲛⲉϥⲃⲁⲗ ⲟ̄ ⲛ̄ϩⲗⲟⲥⲧⲉⲛ, quelqu'un qui a les yeux atteints d'obscurcissement, CXIII, 241, p. 236. — ⲟⲩϩⲗⲟⲥⲧ̄ⲛ̄ ϩⲛ̄ ⲟⲩⲃⲁⲗ, obscurcissement de l'œil, VIII, 19, p. 70. — ϩⲗⲟⲥⲧ̄ⲛ̄ ϩⲛ̄ ⲛ̄ⲃⲁⲗ, obscurcissement des yeux, LVI, 112, p. 166; CLXXXVIII, 352, p. 293; CCIV, 371, p. 300.
ϩⲉⲛⲃⲁⲗ ⲉⲩϣⲟϣ̄ⲧ̄ ⲉⲃⲟⲗ, des yeux clos, XCVII, 190, p. 208.
ⲟⲩⲁ ⲉⲣⲉ ⲛⲉϥⲃⲁⲗ ⲟⲩⲛ̄ ⲙⲟⲩⲛ̄ϩ̄ϭⲩⲛ, quelqu'un dont les yeux sont atteints de la cataracte, CLXV, 323, p. 283.
ⲟⲩⲁ ⲉⲣⲉ ⲛⲉϥⲃⲁⲗ ⲱ ⲛ̄ⲃⲟⲩϩⲉ ⲉⲧⲙ̄ⲧⲣⲉⲩⲣⲱⲧ ⲛ̄ϭⲉ, quelqu'un dont les yeux ont des paupières qui ne doivent plus produire de cils, CC, 367, p. 299.
ⲟⲩⲁ ⲛ̄ⲧⲉ ⲛⲉϥⲃⲁⲗ ⲣ̄ⲟⲩⲟ⳿ⲛ (ⲁⲛ?) ⲕⲁⲗⲱⲥ, quelqu'un dont les yeux (ne) voient (pas) bien, CCIII, 370, p. 300.
ⲟⲩⲙⲏϩⲉ ϩⲛ̄ ⲛ̄ⲃⲁⲗ, un abcès dans les yeux, XXVI, 53, p. 130.
ϣⲱⲛⲉ ⲛⲓⲙ ⲉⲧⲥⲁϩⲟⲩⲛ ⲛ̄ⲛ̄ⲃⲁⲗ, toutes les maladies internes des yeux, XLVII, 89, p. 154.
ϣⲱⲛⲉ ⲛⲓⲙ ⲉⲧϩⲛ̄ ⲛ̄ⲃⲁⲗ, toutes les maladies des yeux, XII, 30, p. 91; LII, 99, p. 157; LXXX, 158, p. 190; LXXXI, 161, p. 190; CIX, 224, p. 230. — ϣⲱⲛⲉ ⲛⲓⲙ ⲉⲧϩⲛ̄ ⲃⲁⲗ, CXXII, 258, p. 243.
ϣⲱⲛⲉ ⲛⲓⲙ ϩⲛ̄ ⲡⲃⲁⲗ, toute maladie de l'œil, XCIV, 187, p. 207.
ⲁⲣⲡⲱⲣⲱⲧ ⲉⲛ̄ⲃⲁⲗ ⲉⲧⲱ ⲛ̄ⲕⲱϩ̄ⲧ̄, collyre rafraîchissant pour les yeux atteints d'inflammation, XLIV, 81, p. 149.
ⲕⲟⲗⲗⲓⲟⲛ ⲉⲛⲁⲛⲟⲩⲥ ⲉϣⲱⲛⲉ ⲛⲓⲙ ϩⲛ̄ ⲛ̄ⲃⲁⲗ, bon collyre pour toutes les maladies des yeux, XCIV, 186, p. 206.
ⲕⲟⲗⲗⲓⲟⲛ ⲉⲛ̄ⲃⲁⲗ, collyre pour les yeux, XLVII, 88, p. 154. — ⲁⲁⲩ ⲛ̄ⲕ̄ ⲉⲡⲃⲁⲗ, fais-en un collyre pour l'œil, XLVII, 89, p. 154.
ⲕⲟⲗⲗⲓⲟⲛ ⲉⲛ̄ⲃⲁⲗ ⲉⲧϣⲉⲃⲉ, collyre pour les yeux gonflés, XCIII, 180, p. 204.
ⲕ[ⲟⲗⲗⲓⲟⲛ] ⲉⲛ̄ⲃⲁⲗ ⲉⲧϣⲱⲛⲉ ϩⲛ̄ ϭⲓⲛϣⲱⲛⲉ ⲛⲓⲙ, collyre pour les yeux atteints d'une affection quelconque, LXXXIV, 165, p. 192.
ⲕⲟⲗⲗⲓⲟⲛ ⲉⲛ̄ⲃⲁⲗ ⲥⲁⲃⲟⲗ, collyre pour l'extérieur des yeux, CCXXXV, 418, p. 322. — ⲕⲟⲗⲗⲓⲟⲛ ⲉⲡⲃⲁⲗ ⲥⲁⲃⲟⲗ, LVIII, 118, p. 170.

ⲕⲟⲗⲗⲓⲟⲛ ⲉϣⲱⲛⲉ ⲛⲓⲙ ⲉⲧϩⲛ̄ ⲛ̄ⲃⲁⲗ, collyre pour une affection quelconque de l'œil, LXXXI, 160, p. 190.

ⲝⲩⲣⲟⲛ ⲉⲛⲁⲛⲟⲩϥ ⲉⲡⲃⲁⲗ, bonne poudre pour l'œil, XLIX, 92, p. 155. — ⲝⲩⲣⲟⲛ ⲉⲛⲁⲛⲟⲩϥ ⲉⲛⲃⲁⲗ, XI, 24, p. 89.

ⲝⲩⲣⲟⲛ ⲉⲛⲁⲛⲟⲩϥ ⲉϣⲱⲛⲉ ⲛⲓⲙ ⲉⲧϩⲛ̄ ⲛ̄ⲃⲁⲗ, bonne poudre pour une affection quelconque des yeux, XLI, 76, p. 147; LXXXVII, 168, p. 193. — ⲝⲩⲣⲟⲛ ⲉⲛⲁⲛⲟⲩϥ ⲕⲁⲗⲱⲥ ⲉϣⲱⲛⲉ ⲛⲓⲙ ⲉⲧϩⲛ̄ ⲛ̄ⲃⲁⲗ; CIX, 224, p. 230.

ⲝⲩⲣⲟⲛ ⲉⲛⲉⲃⲁⲗ ⲉⲧϣⲱⲛⲉ ϩⲛ̄ ϭⲓⲛϣⲱⲛⲉ ⲛⲓⲙ, poudre pour les yeux atteints d'une affection quelconque, XC, 173, p. 196.

ⲝⲩⲣⲟⲛ ⲉⲧⲃⲉ ⲛ̄ⲃⲁⲗ ⲉⲧϣⲱⲛⲉ ϩⲛ̄ ϭⲓⲛϣⲱⲛⲉ ⲛⲓ[ⲙ], poudre pour les yeux atteints d'une affection quelconque, XLVI, 84, p. 153.

ⲝⲩⲣⲟⲛ ⲉϣⲁϥⲧⲣⲉ ⲛ̄ⲃⲁⲗ ⲣ̄ⲟⲩⲟⲉⲓⲛ ⲛ̄ⲥⲉⲛⲁⲩ ⲉⲃⲟⲗ ϩⲛ̄ ⲡⲟⲩⲉ, poudre pour éclaircir les yeux qui ne voient pas de loin, LXXXVIII, 170, p. 195.

ⲝⲩⲣⲟⲛ ⲉϣⲁϥⲧⲣⲉ ⲛ̄ⲃⲁⲗ ⲣ̄ⲟⲩⲟⲉⲓⲛ ϩⲛ̄ ⲡⲟⲩⲉ, poudre qui fait que les yeux distinguent ce qui est au loin, LXXVIII, 155, p. 189.

ⲝⲩⲣⲟⲛ ⲉϣⲱⲛⲉ ⲛⲓⲙ ⲉⲧϩⲛ̄ ⲛ̄ⲃⲁⲗ, poudre pour toutes les affections des yeux, LXXXIII, 163, p. 191.

ⲝⲩⲣⲟⲛ ⲕⲁⲗⲓⲃⲗⲉⲫⲁⲗⲟⲛ ⲉⲛⲁⲛⲟⲩϥ ⲕⲁⲗⲱⲥ ⲉϣⲱⲛⲉ ⲛⲓⲙ ⲉⲧϩⲛ̄ ⲛⲃⲁⲗ, poudre *kalliblépharon* très bonne pour toute maladie des yeux, CV, 212, p. 224.

ⲡⲁϩⲣⲉ ⲉⲕϯ ⲙ̄ⲙⲟϥ ⲥⲁⲃⲟⲗ ⲉⲡⲃⲁⲗ, remède que tu administreras à l'extérieur de l'œil, L, 95, p. 156.

ⲡⲁϩⲣⲉ ⲉⲩⲧⲓ ⲙⲙⲟϥ ⲥⲁϩⲟⲩⲛ ⲉⲛⲃⲁⲗ, remède que l'on administre à l'intérieur des yeux, XLVIII, 90, p. 154.

ⲡⲧⲏⲣⲓⲕⲟⲛ ⲉⲧⲃⲉ ⲛ̄ⲃⲁⲗ [257], *ptérikon* pour les yeux, CXXVIII, 267, p. 257.

ⲭⲣⲱ ⲥⲁⲃⲟⲗ ⲛ̄ⲛ̄ⲃⲁⲗ, emploie à l'extérieur des yeux, L, 96, p. 156.

ϣⲁϥⲧⲣⲉ ⲛ̄ⲃⲁⲗ ⲣ̄ⲟⲩⲟⲉⲓⲛ ⲕⲁⲗⲱⲥ, il éclaircit bien la vue (les yeux), LIV, 106, p. 159.

ϭⲱϣϭⲉϣ ⲉⲡⲃⲁⲗ ⲥⲁϩⲟⲩⲛ [170], instillation pour l'œil, LXXVII, 154, p. 189.

ⲃⲁⲗ (voir ⲃⲟⲗ), dissoudre, fondre.

ⲃⲁⲗⲟⲩ ⲉⲃⲟⲗ ϩⲛ̄ ⲡⲕⲱϩ̄ⲧ, fais-les fondre sur le feu, CLXXXVII, 351, p. 293.

ⲃⲁⲗ ⲛ̄ⲁⲃⲟⲩⲕ [267], litt. : œil de corbeau; fève grecque (vesce), CXL, 285, p. 267.

ⲃⲁⲙⲡⲉ [122], bouc.

ⲥⲓϣⲉ ⲛ̄ⲃⲁⲙⲡⲉ, fiel de bouc, XLII, 78, p. 148.

ⲥⲓϣⲉ ⲛ̄ϭⲓⲛⲉ ⲛ̄ⲃⲁⲙⲡⲉ [296], fiel liquide (?) de bouc, CXCV, 361, p. 296.

ⲧⲁⲡ ⲛ̄ⲃⲁⲙⲡⲉ ⲉϥⲣⲱ[ϫ], corne de bouc calcinée, XXIII, 48, p. 120.

ⲃⲁϣⲟⲩϣ, rue, XIII, 33, p. 98; XIV, 34, p. 102; LXIX, 135, p. 176; CLXVI, 324, p. 283.

ⲃⲁϣⲟⲩϣ ⲉⲧⲗⲏⲕ, rue fraîche, CLXIII, 319, p. 279.

ⲃⲁϣⲟⲩϣ ⲉϥⲗⲏⲕ, LXXIII, 146, p. 185; CLXX, 329, p. 286; CCXIX, 395, p. 314.

ⲃⲁϣⲟⲩϣ ⲉϥϣⲟⲟⲩⲉ, rue sèche, XXXVII, 70, p. 139; CLXII, 318, p. 278.

ⲃⲁϣⲟⲩϣ ⲛ̄ⲁⲅⲣⲓⲟⲛ (var. ⲛ̄ⲁⲅⲣ), rue sauvage, CLXXXIV, 345, p. 292; CXCIV, 360, p. 296; CCXXXIV, 417, p. 322.

ⲙⲟⲟⲩ ⲛ̄ⲃⲁϣⲟⲩϣ ⲛ̄ⲁⲅⲣ, eau de rue sauvage, CXCIV, 360, p. 296.

ⲃⲉ (lire ⲃⲉⲕⲉ), salaire, CCXXIV, 405, p. 317.

ⲃⲉⲕⲉ (voir ⲃⲉ), salaire, CXIV, 243, p. 238; CLVII, 312, p. 276; CCXII, 383, p. 304.

ⲃⲏⲃ, nid.

ⲃⲏⲃ ⲛ̄ϫⲁϫ ⲛ̄ⲃⲏⲛⲉ [305], nid d'hirondelle, CCXIV, 386, p. 305.

ⲃⲏⲗⲉ (voir ⲃⲏⲗⲗⲉ, ⲃ̄ⲗⲗⲉ) [232], l'intérieur d'une chose, dans le sens étendu du latin *medulla*.

ⲙⲟⲟⲩ ⲛ̄ⲃⲏⲗⲉ ϭⲓⲧⲣⲉ ⲉϥϩⲟⲙⲏϫ, jus de pulpe acide de citron, CIX, 229, p. 230.

ⲃⲏⲗⲗⲉ (voir ⲃⲏⲗⲉ, ⲃ̄ⲗⲗⲉ) [232, 241], l'intérieur d'une chose, dans le sens étendu du latin *medulla*.

ⲃⲏⲗⲗⲉ ⲛ̄ⲥⲟⲟⲩϩⲉ, jaune d'œuf, CLXI, 317, p. 277.

ⲃⲏⲛⲉ, voir ϫⲁϫ ⲛ̄ⲃⲏⲛⲉ.

ⲃⲏⲛⲛⲉ, datte.

ⲃⲏⲛⲛⲉ ⲉϥⲧⲁⲝ [186], datte écrasée, foulée (datte *patète*), LXXIII, 145, p. 185.

ⲃⲏⲛⲛⲉ ⲛ̄ⲡⲁⲣⲉⲟⲛ, vieille datte, XXI, 46, p. 111.

ⲉⲃⲓⲱ ⲛ̄ⲃⲏⲛⲛⲉ [307], rob de dattes, CCXVI, 390, p. 307.

ⲃ̄ⲗⲗⲉ (voir ⲃⲏⲗⲉ, ⲃⲏⲗⲗⲉ) [232, 241], l'intérieur d'une chose, dans le sens étendu du latin *medulla*.

ⲃ̄ⲗⲗⲉ ⲛ̄ⲥⲟⲟⲩϩⲉ, jaune d'œuf, CXX, 254, p. 240.

ⲃⲗⲗⲉ ⲛ̄ⲥⲟⲟⲩϩⲉ ⲛ̄ⲧⲉ ⲡⲉϩⲟⲟⲩ, jaune d'œuf du jour, CXCVI, 362, p. 297.

ⲃ̄ⲗϫⲉ [298], tesson.

ⲃ̄ⲗϫⲉ ⲛ̄ⲧⲣⲓⲣ, tesson de four, CXCVIII, 365, p. 298.

ⲃⲟⲓ̈, nom d'une matière non identifiée.

ⲧⲁϩ̄ϥ ϩⲛ̄ ⲟⲩⲃⲟⲓ̈ ⲉϥⲗⲏⲕ, mélange-le avec du *boï* frais, CCXXXII, 413, p. 320.

ⲃⲟⲗ (voir ⲃⲁⲗ), dissoudre, fondre.

ⲃⲟⲗⲟⲩ ⲉⲃⲟⲗ ⲙⲛ̄ ⲛⲉⲩⲉⲣⲏⲩ, fais-les fondre ensemble, CXIV, 242, p. 237.

ⲃⲟⲗⲟⲩ ⲉⲃⲟⲗ ϩⲛ̄ ⲡⲕⲱϩ̄ⲧ, fais-les fondre sur le feu, CXLVI, 297-298, p. 270.

ⲃⲟⲩϩⲉ, paupière.

ⲃⲟⲩϩⲉ ⲉⲩⲟ ⲛ̄ⲗⲉⲡⲥⲉⲗⲉⲡⲥⲉ, paupières atteintes de lippitude, CI, 197, p. 216.

ⲃⲁⲗ ⲉⲧⲱ ⲛ̄ⲃⲟⲩϩⲉ ⲙⲉⲩⲣⲱⲧ ⲛ̄ⲕⲉⲥⲟⲡ, yeux dont les paupières ne doivent plus produire de cils, XCVIII, 192, p. 211.

ⲉⲧⲙ̄ⲡⲧⲣⲉ ⲛ̄ⲃⲟⲩϩⲉ ⲣⲱⲧ ⲧⲱⲝⲟⲩ, pour empêcher que les paupières ne produisent des cils qui piquent (l'œil), XCIX, 193, p. 212.

ⲟⲩⲁ ⲉⲣⲉ ⲛⲉϥⲃⲁⲗ ⲕⲏⲕ ⲉⲕⲟⲩⲱϣ ⲉⲧⲣⲉⲩⲣⲱⲧ ⲃⲟⲩϩⲉ, quelqu'un qui a les yeux glabres, si tu veux que ses paupières produisent des cils, CVII, 220, p. 226.

ⲟⲩⲁ ⲉⲣⲉ ⲛⲉϥⲃⲁⲗ ⲱ ⲛ̄ⲃⲟⲩϩⲉ ⲉⲧⲙ̄ⲧⲣⲉⲩⲣⲱⲧ ⲛ̄ϭⲉ, quelqu'un dont les yeux ont des paupières qui ne doivent plus produire de cils, CC, 367, p. 299.

ⲧⲉⲕ̄ⲙ ⲛ̄ⲃⲟⲩϩⲉ, épiler les paupières, C, 195, p. 215.

ϣⲁϥⲧⲣⲉⲩⲕⲁϩ̄ⲕ ⲛ̄ⲥⲉⲣ̄ⲃⲟⲩϩⲉ, il fait cesser l'atrichie, CII, 199, p. 219.

ⲃ̄ⲣⲣⲉ, récent, neuf.

ⲕⲏⲛⲉ ⲛ̄ⲣⲓⲣ ⲛ̄ⲧⲁⲩϥⲓ ⲡⲉϥϩⲩⲃ̄ϣ ⲛ̄ⲃ̄ⲣⲣⲉ, graisse de porc dont on a enlevé le *hubš* récemment, CXXXI, 272, p. 260.

ⲭⲁⲗⲧⲏⲥ ⲛⲃ̄ⲣⲣⲉ ⲉⲧⲣⲱϫ, papier neuf brûlé, CLXXVII, 338, p. 290.

ϩⲣⲉⲩⲙⲁ ⲛⲓⲙ ⲛ̄ⲁⲥ ⲙⲛ̄ ⲛ̄ⲃ̄ⲣⲣⲉ, tout rhume ancien ou récent, CVI, 216, p. 225.

ϭⲁⲗⲁϩ̄ⲧ ⲛ̄ⲃ̄ⲣⲣⲉ, marmite neuve, CXV, 245, p. 238.

ⲃⲱⲕ [103], employer, se servir de.

ⲛ̄ⲡⲣⲁⲥⲧⲣⲟⲛ ⲉϣⲁⲥⲃⲱⲕ ⲉⲛⲉⲡⲗⲏⲅⲏ ⲉⲧⲙⲟⲕ̄ϩ, emplâtre que l'on emploie pour les blessures douloureuses, XVIII, 40, p. 104; CXXXI, 271, p. 260.

ⲛ̄ⲡⲣⲁⲥⲧⲣⲟⲛ ⲉϣⲁⲥⲃⲱⲕ ⲉϣⲱⲛⲉ ⲛⲓⲙ, emplâtre dont on se sert pour toutes les maladies, XV, 36, p. 103.

ϣⲁⲥⲃⲱⲕ ⲉⲛⲉϩⲣⲉⲩⲙⲁ ⲛⲓⲙ ⲛ̄ⲁⲥ ⲙⲛ̄ ⲛ̄ⲃ̄ⲣⲣⲉ, elle sert pour tous les rhumes anciens ou récents, CVI, 216, p. 225.

ⲃⲱϭⲉ, saillir, sauter, bondir.

ⲃⲱϭⲉ ⲉϩⲣⲁⲓ [127], aboutir (en parlant d'un abcès), XXIX, 61, p. 131.

ⲥⲧⲟⲙⲁⲭⲟⲥ ⲛ̄ⲧⲁϥⲃⲱϭⲉ [175], estomac qui saute (hoquet), LXVIII, 134, p. 175.

ⲉ

ⲉⲃⲓⲱ (voir ⲉϥⲓⲱ), miel, IV, 12, p. 56; LXV, 128, p. 173; CXLI, 287, p. 267; CLXV, 323, p. 283; CLXIX, 328, p. 285; CCXXII, 401, p. 315.

ⲉⲃⲓⲱ ⲙ̄ⲙⲉ, miel fin, CXLIV, 293, p. 269.

ⲉⲃⲓⲱ ⲛ̄ⲁⲧⲙⲟⲟⲩ [196], miel sans eau, CXL, 285, p. 267; CXCV, 361, p. 296; CCII, 369, p. 300.

ⲉⲃⲓⲱ ⲛ̄ⲃⲏⲛⲛⲉ [307], rob de dattes, CCXVI, 390, p. 307.

ϣⲏⲣ ⲛ̄ⲉⲃⲓⲱ [76], manne, VIII, 20, p. 70.

ⲉⲃⲟⲧ, mois, XCIV, 187, p. 207; CIX, 234, p. 230.

ⲉⲃⲣⲁ (voir ⲉⲃⲣⲉ, ⲉϥⲣⲁ), graine.

ⲉⲃⲣⲁ ϭⲓⲛϭⲓⲛ, graine de *ǧinǧin*, CLXVIII, 327, p. 285.

ⲉⲃⲣⲉ (voir ⲉⲃⲣⲁ, ⲉϥⲣⲁ), graine.

ⲉⲃⲣⲉ ⲱϥ, graine de laitue, CXI, 239, p. 235.

ⲉⲉⲓⲟⲩⲗ [55], cerf.

ⲧⲁⲡ ⲛ̄ⲉⲉⲓⲟⲩⲗ ⲉⲧⲣⲱ[ϫ], corne de cerf calcinée, II, 6, p. 54.

ⲉⲉⲓⲱ (voir ⲓⲱ), âne.

ⲡⲓⲉⲓϥ ⲛ̄ⲧⲡⲁⲧ ⲛ̄ⲟⲩⲛⲁⲙ ⲛ̄ⲉⲉⲓⲱ, le sabot de la patte droite d'un âne, CCVIII, 375, p. 302.

ⲉⲑⲟⲟⲩ, mauvais.

ⲥⲁϣ ⲉⲑⲟⲟⲩ, plaie maligne, LXVI, 129, p. 174.

ⲉ̄ⲓ, ⲉ̄ʃ, ʃ, ʃ, ʃ (voir ⲉ̄ⲓⲉ̄), ou, *passim*.

ⲉⲓ, ⲉʃ, ʃ, aller, CLXXXIV, 346, p. 292; CCXXVII, 406, p. 318.

ⲉʃ ⲉⲃⲟⲗ, sortir, XCI, 176, p. 197.

ⲁⲛⲍⲱⲛⲉ ⲉⲧⲉ ϣⲁⲩʃ ⲉⲃⲟⲗ ϩⲛ̄ ⲛ̄ⲣⲱⲙⲉ, herpès zoster qui sort du (corps) de l'homme, CLXIV, 320, p. 281.

ⲉⲓ ⲉⲡⲉⲥⲏⲧ, sortir par le bas, LXXIV, 149, p. 187; CX, 236, 237, p. 233.

ⲉⲓ ⲉϩⲣⲁⲓ, aboutir (en parlant d'un abcès), XXVI, 57, p. 130; XXVIII, 59, p. 131; (ⲉʃ) CLII, 306, p. 273.

ⲟⲩⲛⲁϫⲉ ⲉ̄ʃ ⲟⲩϣⲟⲗ ⲉⲧⲣⲉⲥʃ ⲉϫⲛ̄ ⲡⲉⲛⲓⲡⲉ, une dent ou une molaire, pour que le fer l'enlève, CLXXXIV, 344, p. 292.

ⲟⲩⲛⲁϫⲉ ⲧⲉⲥⲉʃ ⲉϫⲛ̄ ⲉϫⲱ ϩⲓ ⲡⲉⲛⲓⲡⲉ, une dent à enlever par le fer, CLI, 305, p. 272.

ⲉⲓⲁ (voir ⲉⲓⲁⲁ), laver.
ⲉⲓⲁϥ ⲉⲃⲟⲗ ⲙ̄ⲙⲟⲟⲩ ⲉϥϩⲏⲙ, lave-le à l'eau chaude, CXXVII, 266, p. 257.
ⲉⲓⲁϥ ⲉⲃⲟⲗ ϩⲙ̄ ⲡⲉϥⲙⲟⲟⲩ, lave-le avec son suc (du chou), CCXXX, 409, p. 319.
ⲉⲓⲁⲁ (voir ⲉⲓⲁ), laver.
ⲉⲓⲁⲁⲩ ⲉⲃⲟⲗ ⲛ̄ⲑⲉⲣⲙⲟⲛ, lave-les à l'eau chaude, CCXIX, 394, p. 314.
ⲉ̄ⲓ̄ⲉ̄ (voir ⲉ̄ⲓ̄), ou, XXVI, 55, p. 130; LXX, 137, p. 177.
ⲉⲓⲛⲉ, mettre.
ⲉⲕⲉⲓⲛⲉ ⲙ̄ⲙⲟⲥ ⲉϩⲟⲩⲛ ⲛ̄ⲉⲗⲱⲧⲉ ϭⲁⲙⲟⲩⲗ, mets-la dans du lait de chamelle, LVI, 115, p. 166.
ⲉⲓⲛⲉ, pouce.
ⲁⲙⲁϩⲧⲉ ⲙ̄ⲙⲟϥ ⲛ̄ⲡⲉⲕϯⲃⲉ ⲙⲛ̄ ⲧⲉⲕⲉⲓⲛⲉ, saisis-la (la dent) entre le doigt (l'index) et le pouce, CLXXXIV, 346, p. 292.
ⲉⲓⲟⲙ, mer.
ⲗⲁⲥ ⲛ̄ⲉⲓⲟⲙ [159], langue de mer (os de seiche), LIV, 106, p. 159; LVI, 113, p. 166.
ⲉⲓⲱⲣ̄ϩ, voir, CLXXXVIII, 352, p. 293.
ⲟⲩⲣⲱⲙⲉ ⲉϥⲉⲓⲱⲣ̄ϩ ⲁⲛ ϩⲓ ⲣⲟⲩϩⲉ, un homme qui n'y voit pas le soir, CCI, 368, p. 299.
ⲉⲓⲱⲧ (voir ⲓⲱⲧ), père, CXVII, 248, p. 239.
ⲉⲓⲱⲧ, orge.
ⲛⲟⲉⲓⲧ ⲛ̄ⲉⲓⲱⲧ, farine d'orge, CCXXVIII, 407, p. 318.
ⲉⲓϥ̄ⲧ̄, clou, CXXXVIII, 281, p. 265.
ⲉⲓϥ̄ⲧ̄ ϩⲛ̄ ⲟⲩⲕⲟⲩⲛⲧ̄ϥ ⲛ̄ⲟⲩⲁ, clou à la face dorsale (?) de la main de quelqu'un, CXLI, 287, p. 267.
ⲉⲗⲉⲗⲟⲩⲱⲛ̄ϣ (voir ⲉⲗⲟⲗⲉ) [248], morelle, CXXVI, 263, p. 247.
ⲉⲗⲕⲟ, écorce.
ⲉⲗⲕⲟ ⲛ̄ⲛⲁⲙ, écorce de tamaris, CX, 237, p. 233; CXCI, 356, p. 295.
ⲉⲗⲕⲟ ⲛ̄ⲛⲟⲙ, écorce de tamaris, CCXXII, 400, p. 315.
ⲉⲗⲟⲗⲉ, raisin.
ⲉⲗⲟⲗⲉ ⲛ̄ⲁⲣ....., XIX, 42, p. 105.
ⲉⲗⲟⲗⲉ ⲛ̄ⲟⲩⲱⲛ̄ϣ (voir ⲉⲗⲉⲗⲟⲩⲱⲛ̄ϣ) [248], morelle, CCXV, 387, p. 306.
ⲉⲗⲟⲗⲉ ϣⲟⲟⲩⲉ, raisin sec, CCXXVII, 406, p. 318.
ⲉⲗⲟⲗⲟⲩⲟϩⲉ [319], raisin de scorpion, CCXXVIII, 407, p. 318.
ⲉⲗⲟⲗϣⲟⲟⲩⲉ, raisin sec, XXI, 46, p. 111.
ⲉⲗⲱⲧⲉ (voir ⲉⲣⲱ, ⲉⲣⲱⲧⲉ), lait.
ⲉⲗⲱⲧⲉ ϭⲁⲙⲟⲩⲗ, lait de chamelle, LVI, 115, p. 166.

ⲉⲙⲁⲧⲉ, beaucoup, grandement.
ⲫϯ ⲡⲉⲧⲥⲟⲟⲩⲛ ϫⲉ ⲛⲁⲛⲟⲩ ⲡⲓⲡⲁϩⲣⲉ ⲉⲙⲁⲧⲉ, Dieu sait combien ce remède est bon, CLVII, 312, p. 276.
ⲉⲛⲁⲛⲟⲩ (voir ⲛⲁⲛⲟⲩ), bon, V, 14, p. 58; IX, 22, p. 81; XI, 24, p. 89; XLI, 76, p. 147; XLIII, 79, p. 148; XLIX, 92, p. 155; LI, 97, p. 156; LXXVI, 153, p. 188; LXXXVII, 168, p. 193; XCIV, 186, p. 206; CII, 199, p. 219; CIII, 205, p. 222; CXLII, 288, p. 268; CCXXXII, 412, p. 320.
ⲉⲛⲁⲛⲟⲩ ⲕⲁⲗⲱⲥ, très bon, CV, 212, p. 224; CIX, 224, p. 230.
ⲉⲛⲧⲏϭ [257], plante.
ⲙⲟⲟⲩ ⲛ̄ⲡⲓⲉⲛⲧⲏϭ ϫⲉ ⲙⲁⲣⲁⲃⲁⲑⲣⲟⲛ, eau de la plante appelée malabathrum, CLXXXIV, 344, p. 292.
ⲉⲣ, ⲣ̄, faire, *passim*.
ⲉⲣⲏⲩ, ensemble.
ⲃⲟⲗⲟⲩ ⲉⲃⲟⲗ ⲙⲛ̄ ⲛⲉⲩⲉⲣⲏⲩ, fais-les fondre ensemble, CXIV, 242, p. 237.
ⲑⲛⲟⲟⲩ ⲙⲛ̄ ⲛⲉⲩⲉⲣⲏⲩ, broie-les ensemble, XC, 174, p. 196; CXX, 254, p. 240; CXXI, 256, p. 242; CXXIX, 268, p. 259; CXLI, 287, p. 267; CXLII, 289, p. 268; CXLIII, 292, p. 268; CLVI, 311, p. 275; CLXIV, 321, p. 281; CCIII, 370, p. 300; CCXII, 383, p. 304; CCXIX, 395, p. 314.
ⲟⲩⲟϣⲙⲟⲩ ⲙⲛ̄ ⲛⲉⲩⲉⲣⲏⲩ, mélange-les ensemble, CXL, 286, p. 267.
ⲡⲁⲥⲧⲟⲩ ⲙⲛ̄ ⲛⲉⲩⲉⲣⲏⲩ, fais-les cuire ensemble, CLXVII, 325, p. 284; CXCVII, 364, p. 297.
ⲥⲁⲙⲟⲩ ⲙⲛ̄ ⲛⲉⲩⲉⲣⲏⲩ, mélange-les (litt.: réunis-les, associe-les) ensemble, XX, 45, p. 105.
ⲧⲁϩⲟⲩ ⲙⲛ̄ ⲛⲉⲩⲉⲣⲏⲩ, mélange-les ensemble, CVI, 219, p. 225; CXIII, 241, p. 236; CXCV, 361, p. 296.
ϯⲃⲉ ⲙ̄ⲙⲟⲟⲩ ⲙⲛ̄ ⲛⲉⲩⲉⲣⲏⲩ, broie-les ensemble, CLXXIV, 334, p. 288.
ⲉⲣⲱ (voir ⲉⲣⲱⲧⲉ, ⲉⲗⲱⲧⲉ), lait.
ⲉⲣⲱ ⲛ̄ⲥϩⲓⲙⲉ, lait de femme, XLII, 78, p. 148.
ⲉⲣⲱⲧⲉ (voir ⲉⲣⲱ, ⲉⲗⲱⲧⲉ), lait, CXIV, 242, p. 237; CXLV, 295, p. 269; CCVII, 374, p. 301.
ⲉⲣⲱⲧⲉ ⲛ̄ⲉϩⲉ, lait de vache, CX, 238, p. 233.
ⲉⲣⲱⲧⲉ ⲛ̄ⲓⲱ, lait d'ânesse, XCV, 188, p. 207.
ⲉⲣⲱⲧⲉ ⲛ̄ⲛⲟⲩϩⲉ [145], lait (latex) de sycomore, XXXVIII, 72, p. 145.
ⲉⲣⲱⲧⲉ ⲛ̄ⲥⲓⲙⲉ (*sic*), lait de femme, XCV, 188, p. 207.

ⲉⲣⲱⲧⲉ ⲛ̄ⲥϩⲓⲙⲉ ⲉⲥⲙⲟⲥⲉ ⲛ̄ⲟⲩ[ϣ]ⲏⲣⲉ ⲛ̄ϩⲟⲟⲩⲧ [301], lait d'une femme qui a mis au monde un enfant mâle, CCVI, 373, p. 301.
ⲉⲣⲱⲧⲉ ⲛ̄ⲱⲃ ⲛ̄ⲥⲓϣⲉ [73], lait (latex) de laitue amère, VIII, 19, p. 70.
ⲉⲣⲱⲧⲉ ⲛ̄ϭⲓⲧⲣⲉⲡⲓⲛ, lait de *ğitrepin*, CLXXXIV, 345, p. 292.
ⲉⲣϭⲟï, poulet.
ⲥⲓϣⲉ ⲛ̄ⲉⲣϭⲟï, fiel de poulet, CLXV, 323, p. 283.
ⲉⲥⲏⲧ, le bas, la partie inférieure.
ⲛⲉⲧϣⲟⲩⲟ ⲣⲙⲉⲓ ⲉϥϫⲏϥ ⲉⲡⲉⲥⲏⲧ, ceux (les yeux) qui laissent couler des larmes âcres, VI, 15, p. 61-62.
ⲛ̄ⲛⲉϥⲧ ⲥⲛⲁⲉⲓ ⲉⲡⲉⲥⲏⲧ, les vents s'en iront par le bas, LXXIV, 149, p. 187.
ⲧⲉⲕⲕⲁⲡⲛⲓⲍⲉ ⲙ̄ⲙⲟϥ ⲛ̄ⲉⲗⲕⲟ ⲛ̄ⲛⲁⲙ ⲥⲉⲛⲁⲉⲓ ⲉⲡⲉⲥⲏⲧ, fumige-le avec de l'écorce de tamaris, ils (les vers) partiront par le bas, CX, 237, p. 233.
ϯ ⲉⲡⲉⲥⲏⲧ ⲉⲣⲟⲥ, place sur elle, XXVI, 56, p. 130.
ϯ ⲟⲩⲕ̄ⲗ̄ⲙⲉ ⲛⲁϥ ⲥⲉⲛⲁⲉⲓ ⲉⲡⲉⲥⲏⲧ, administre-lui un suppositoire, ils (les vers) partiront par le bas, CX, 236, p. 233.
ⲉⲥⲟⲟⲩ, mouton.
ⲕⲟⲡⲣⲟⲥ ⲛ̄ⲉⲥⲟⲟⲩ, fiente de mouton, CCXVII, 391, p. 308.
ⲉⲧⲃⲉ, pour, *passim*.
ⲉⲩ, dans.
ⲉⲩⲥⲁⲧ ⲉϥⲗⲏⲕ, dans du fumier frais, CII, 203, p. 219.
ⲉⲩⲭⲉⲗⲗⲟⲥ ⲛ̄ⲥⲟⲩⲟ, dans une décoction de blé, CX, 236, p. 233.
ⲉϣⲧ̄ϥ ⲉⲩⲕⲟⲗⲗⲁⲑ ⲛ̄ϩⲏⲙ̄ϫ̄, suspends-le dans un pot de vinaigre, CII, 202, p. 219.
ⲥⲫⲟⲛⲅⲟⲥ ⲟⲙ̄ⲥ̄ ⲉⲩϩⲏⲙ̄ϫ̄, éponge trempée dans du vinaigre, LXX, 138, p. 177.
ⲧⲁⲁⲩ ⲉⲩⲣⲓⲕ, mets-les dans un vase à huile, XC, 174, p. 196.
ⲧⲁⲁⲩ ⲉϩⲟⲩⲛ ⲉⲩⲁⲣϥⲱⲗ̄ⲙ, mets-les dans une marmite de pierre, XC, 174, p. 196.
ⲧⲁⲁϥ ⲉⲩⲉⲓⲇⲟⲥ ⲛ̄ⲁⲃⲁϭⲉⲉⲓⲛ, mets-le dans une fiole de verre, VIII, 20, p. 70; CII, 202, p. 219; CIX, 232, p. 230.
ⲧⲁⲥ ⲉⲩϣⲁⲣ ⲛ̄ⲟⲩⲱⲛ̄ϣ, mets-la dans de la peau de loup, CCXXIV, 402, p. 316.
ⲉϣ (voir ⲁϣⲉ), suspendre.
ⲉϣⲧ̄ϥ ⲉⲩⲕⲟⲗⲗⲁⲑ ⲛ̄ϩⲏⲙ̄ϫ̄, suspends-le dans un pot de vinaigre, CII, 202, p. 219.
ⲉϣⲱ, porc.

ⲕⲏⲛⲛⲉ ⲛ̄ⲉϣⲱ ⲛ̄ⲁⲧϩⲙⲟⲩ, graisse de porc sans sel, CXCVII, 363, p. 297.
ⲉ́ϣⲱⲡⲉ, si, XXVI, 56, p. 130.
ⲉϥⲓⲱ (voir ⲉⲃⲓⲱ), miel, XXI, 46, p. 111; XXII, 47, p. 111; XXIV, 50, p. 122; XXX, 62, p. 133; LXIX, 136, p. 176; LXXIV, 149, p. 187; LXXV, 151, p. 187; CX, 238, p. 233; CXXXV, 278, p. 262; CLIX, 314, p. 277; CLXXXVIII, 352, p. 293; CCXXVI, 405, p. 317; CCXXXIII, 415, p. 321; CCXXXIV, 417, p. 322; CCXXXVII, 420, p. 323.
ⲉϥⲓⲱ ⲉϥⲡⲟⲥⲉ, miel cuit, CLXXXIX, 353, p. 294.
ⲉϥⲓⲱ ⲛ̄ⲁⲧⲙⲟⲟⲩ [196], miel sans eau, LXXXIX, 172, p. 196; CLXXVII, 338, p. 290; CXCIII, 359, p. 296; CCIV, 371, p. 300; CCV, 372, p. 301; CCVII, 374, p. 301; CCVIII, 375, p. 302.
ⲉϥⲓⲱ ⲛ̄ⲛⲟⲩϩⲉ [237], rob de sycomore, CXIII, 241, p. 236.
ⲉϥⲣⲁ (voir ⲉⲃⲣⲁ, ⲉⲃⲣⲉ), graine.
ⲉϥⲣⲁⲙⲁϩⲉ [113], graine de lin, XXII, 47, p. 111.
ⲉϩⲉ, bœuf, vache.
ⲉⲣⲱⲧⲉ ⲛ̄ⲉϩⲉ, lait de vache, CX, 238, p. 233.
ϫⲓ ⲛⲁⲕ ⲛ̄ⲅ̄ ⲛ̄ⲥⲓⲃ ϩⲛ̄ ⲟⲩⲉϩⲉ ⲛ̄ⲕⲁⲙⲉ, prends trois tiques sur un bœuf noir, C, 195, p. 215.
ⲉϩⲟⲟⲩ, bœuf.
ⲥⲓϣⲉ ⲛ̄ⲉϩⲟⲟⲩ ⲉⲃϣⲟⲟⲩⲉ, fiel desséché de bœuf, XLI, 77, p. 147.
ⲉϭⲱϣ, Éthiopie.
ⲛⲉϫⲉ ⲛ̄ⲉϭⲱϣ [273], dent d'Éthiopie, CLIII, 307, p. 273.
ⲡⲁϩⲣⲉ ⲛ̄ⲉϭⲱϣ [145], remède d'Éthiopie, XXXVIII, 72, p. 145; LXXXIV, 165, p. 192.

Ⲏ

ⲏ, ou, *passim*.
ⲏⲓ, maison, CIX, 233, p. 230.
ⲏⲡ, estimer, apprécier.
ⲕⲟⲗⲗⲓⲟⲛ ⲉϥⲏⲡ ⲉ̀ϩⲣⲱⲙⲙⲉ, collyre estimé pour (sa) force, CCXXI, 398, p. 315.
ⲏⲣ̄ⲡ̄ (voir ⲏⲣⲏⲡ), vin, XXXI, 63, p. 133; XXXVII, 71, p. 139; LIII, 104, p. 158; LXIV, 124, p. 173; LXV, 128, p. 173; LXX, 139, p. 177; CX, 236, p. 233; CXLV, 295, p. 269; CLIV, 308, p. 273; CLV, 309, p. 274; CLVIII, 313, p. 276; CLXI, 316, p. 277; CLXVI, 324, p. 283; CLXXI, 330, p. 287; CCXXXVII, 420, p. 323.
ⲏⲣ̄ⲡ̄ ⲉⲛⲁⲛⲟⲩϥ, bon vin, XLIII, 79, p. 148.

ⲏⲣⲡ̄ ⲉϥⲛⲟⲧⲙ̄, vin doux, CLXXXVII, 350, p. 293.
ⲏⲣⲡ̄ ⲛ̄ⲁⲙⲓⲛⲉⲟⲛ [262], vin aminéen, CXXXIV, 276, p. 262.
ⲏⲣⲡ̄ ⲛ̄ⲁⲡⲁⲥ, vin vieux, LXXIII, 146, p. 185; LXXXVIII, 171, p. 195; CLXIV, 322, p. 281.
ⲏⲣⲡ̄ ⲛ̄ⲁⲥ, vin vieux, III, 9, p. 56.
ⲏⲣⲡ̄ ⲛ̄ⲁⲥⲕⲁⲗⲟⲛ, vin d'Ascalon, CLXXII, 331-332, p. 287.
ⲏⲣⲡ̄ ⲛ̄ⲥⲧⲟⲓ̈, vin aromatique, LXVIII, 134, p. 175; CCXI, 381, p. 303.
ⲏ̄ⲣⲏⲡ (voir ⲏⲣⲡ̄), vin, XLIX, 93, p. 155; LXXVIII, 156, p. 189; CLXX, 329, p. 286.
ⲏⲣϫ̄ [183], groin.
ⲟⲩⲏⲣϫ̄ ⲉ̄ⲓ ⲟⲩⲟⲩⲣⲏⲧⲉ ⲛ̄ⲭⲏⲣⲁⲥ, du groin ou du pied de porc, LXX, 140, p. 177.
ⲏϭⲉ [58], poireau.
ⲏϭⲉ ⲉϥϣⲟⲟⲩⲉ, poireau sec, CXLI, 287, p. 267.
ⲙⲟⲟⲩ ⲛ̄ⲏϭⲉ, suc de poireau, IV, 13, p. 56; CCI, 368, p. 299.

ⲑ

ⲑⲉⲛ (voir ⲑⲏⲛ, ⲑⲩⲛ), soufre.
ⲑⲉⲛ ⲉϥⲟⲩⲱⲧ [278], soufre frais, CLXII, 318, p. 278.
ⲑⲏⲛ (voir ⲑⲉⲛ, ⲑⲩⲛ), soufre, CLVI, 310, p. 275; CXCVIII, 365, p. 298.
ⲑⲙⲟ, faire chauffer, CXIV, 243, p. 237; CCXVIII, 392, p. 311.
ⲑⲛⲏⲩ (voir ⲑⲛⲟ, ⲑⲛⲱ), broyer.
ⲃⲁⲗ ⲛ̄ⲁⲃⲟⲩⲕ ⲉϥⲑⲛⲏⲩ, fève grecque (vesce) broyée, CXL, 285, p. 267.
[ⲃⲁ]ϣ[ⲟⲩ]ϣ [ⲉ]ϥⲑⲛⲏⲩ, rue broyée, XIII, 33, p. 98.
ⲕⲟⲡⲣⲟⲥ ⲛ̄ⲁⲏⲕⲟⲥ ⲉϥⲣⲱⲕ ⲉϥⲑⲛⲏⲩ, fiente de loup calcinée et broyée, CCXXVI, 405, p. 317.
ⲧⲉⲡⲛⲉ ⲉϥⲑⲛⲏⲩ, cumin broyé, XIV, 34, p. 102; XXXII, 64, p. 133.
ⲑⲛⲟ (voir ⲑⲛⲏⲩ, ⲑⲛⲱ), broyer, VII, 19, p. 64; XXI, 46, p. 111; XXVI, 55, p. 130; XXX, 62, p. 133; XXXIX, 74, p. 146; XLVI, 85, p. 153; XLVII, 89, p. 154; XLIX, 94, p. 155; L, 96, p. 156; LI, 98, p. 156; LIV, 108, p. 159; LV, 109, p. 162; LVII, 117, p. 169; LVIII, 119, p. 170; LXVII, 132, p. 174; LXXVI, 153, p. 188; LXXVII, 154, p. 189; LXXVIII, 156, p. 189; LXXXII, 162, p. 191; LXXXIII, 164, p. 191; LXXXVI, 167, p. 193; LXXXVII, 169, p. 193; XC, 175, p. 196; XCII, 179, p. 204; XCIII, 184, p. 204; CI, 198, p. 216; CIII, 208, p. 222; CXI, 239, p. 235; CXII, 240, p. 235; CXXXV, 278, p. 262; CLXVI, 324, p. 283; CLXXI, 330, p. 287; CLXXX, 341, p. 291; CXCI, 356, p. 295; CXCII, 358, p. 295; CXCIII, 359, p. 296; CXCVI, 362, p. 297; CCXI, 400, p. 315; CCXII, 400, p. 315; CCXIII, 401, p. 316; CCXXXIII, 415, p. 321; CCXXXIV, 417, p. 322; CCXXXVI, 419, p. 323.
ⲑⲛⲟ ⲡⲉⲧϣⲟⲟⲩⲉ ϩⲓ ⲧⲉⲙϫⲁϩⲧ̄ ϩⲓ ϩⲏⲙϫ̄ ⲕⲁⲗⲱⲥ, broie ce qui est sec dans un mortier avec du bon vinaigre, XX, 45, p. 105.
ⲑⲛⲟⲟⲩ (var. ⲑⲛⲟϥ) ⲕⲁⲗⲱⲥ, broie-les bien, VI, 17, p. 62; XI, 25, p. 89; XII, 29, p. 91; XXVII, 58, p. 131; XLIII, 79, p. 148; XLIV, 81, p. 149; XLV, 83, p. 150; XLVI, 87, p. 153; XLIX, 93, p. 155; LII, 101, p. 157; LIII, 103, p. 158; LXVI, 130, p. 174; LXVIII, 134, p. 175; LXIX, 136, p. 176; LXXIII, 146, p. 185; LXXIV, 149, p. 187; LXXV, 151, p. 187; CII, 201, p. 219; CIII, 206, p. 222; CIV, 210, p. 223; CVII, 221, p. 226; CIX, 228, 231, p. 230; CXXVI, 263, p. 247; CXXX, 270, p. 260; CXXXIX, 284, p. 266; CLII, 306, p. 273; CLIII, 307, p. 273; CLX, 315, p. 277; CLXXVII, 338, p. 290; CLXXVIII, 340, p. 290; CLXXXIV, 345, p. 292; CLXXXV, 347, p. 292; CLXXXVI, 348, p. 293; CXC, 355, p. 294; CXCIX, 366, p. 299; CCXVII, 391, p. 308; CCXXV, 403, p. 316.
ⲑⲛⲟⲟⲩ ⲕⲁⲗⲱⲥ ⲙⲛ̄ ⲧⲙⲏ, broie-les bien avec l'urine, CLXXVI, 337, p. 289.
ⲑⲛⲟⲟⲩ ⲕⲁⲗⲱⲥ ϩⲓ ⲉϥⲓⲱ ⲛ̄ⲁⲧⲙⲟⲟⲩ, broie-les bien avec du miel sans eau, LXXXIX, 172, p. 196; CCVIII, 375, p. 302.
ⲑⲛⲟⲟⲩ ⲕⲁⲗⲱⲥ ϩⲓ ⲏⲣⲡ̄, broie-les bien avec du vin, XXXVII, 71, p. 139; LXXXVIII, 171, p. 195; CLVIII, 313, p. 276.
ⲑⲛⲟⲟⲩ ⲙⲛ̄ ⲛⲉⲩⲉⲣⲏⲩ, broie-les ensemble, XC, 173-174, p. 196; CXX, 254, p. 240; CXXI, 256, p. 242; CXXIX, 268, p. 259; CXLI, 287, p. 267; CXLII, 289, p. 268; CXLIII, 292, p. 268; CLVI, 310-311, p. 275; CLXIV, 321, p. 281; CCIII, 370, p. 300; CCXII, 383, p. 304; CCXIX, 395, p. 314.
ⲑⲛⲟⲟⲩ ⲙⲛ̄ ⲟⲩⲕⲟⲩⲓ̈ ⲛ̄ⲁⲛⲕⲣⲁⲧⲱⲣ, broie-les avec un peu de vin pur, CCXV, 388, p. 306.
ⲑⲛⲟⲟⲩ ⲙⲛ̄ ⲡⲉⲩⲣⲱϣⲉ ⲛ̄ⲉⲃⲓⲱ, broie-les avec une quantité suffisante de miel, LXV, 128, p. 173.
ⲑⲛⲟⲟⲩ ϣⲁⲛⲧⲟⲩⲥⲉⲛϩⲓⲥⲧⲁ ⲕⲁ(ⲗⲱⲥ), broie-les jusqu'à consistance convenable, CL, 304, p. 272.
ⲑⲛⲟⲟⲩ ϩⲓ ⲉϥⲓⲱ, broie-les avec du miel, XXIV, 50, p. 122.
ⲑⲛⲟⲟⲩ (var. ⲑⲛⲟϥ) ϩⲓ ⲏⲣⲡ̄, broie-les avec du vin, LXIV, 124, p. 173; CX, 236, p. 233; CLIV, 308, p. 273; CLXX, 329, p. 286.
ⲑⲛⲟⲟⲩ ϩⲓ [ⲙⲟ]ⲟⲩ, broie-les avec de l'eau, CXXXVIII, 282, p. 265.
ⲑⲛⲟⲟⲩ ϩⲓ ⲙⲟⲟⲩ ⲛ̄ⲥⲟⲟⲩϩⲉ, broie-les avec du blanc d'œuf, LXII, 122, p. 172.
ⲑⲛⲟⲟⲩ ϩⲓ ⲥⲟⲟⲩϩⲉ, broie-les avec de l'œuf, LXXI, 141, p. 184.
ⲑⲛⲟⲟⲩ ϩⲓ ϩⲏⲙϫ̄ (var. ϩⲏⲙϫ̄ ⲉϥϫⲏϥ), broie-les avec du vinaigre (*var.* vinaigre piquant), XXV, 52, p. 126; XXVI, 54, p. 130; XXVIII, 59, p. 131; XXXIII, 66, p. 133; LX, 121, p. 171; CLXXXI, 342, p. 291; CXCVIII, 365, p. 298; CCIX, 376, p. 302; CCXIV, 386, p. 305.
ⲑⲛⲟϥ ⲙⲛ̄ ⲟⲩⲛⲉϩ ⲛ̄ⲕⲁⲓ, broie-le avec de l'huile de musaraigne, CXXIV, 260, p. 244.
ⲑⲛⲟϥ ⲛ̄ⲝⲩⲣⲟⲛ, broie-le en poudre, XLIII, 80, p. 148.
ⲑⲛⲱ (voir ⲑⲛⲏⲩ, ⲑⲛⲟ), broyer.
ⲑⲛⲱ ⲛⲉⲧϣⲟⲟⲩⲉ ϩⲓ ⲧⲉⲙϫⲁϩ, broie les matières sèches dans un mortier, CXIX, 252, p. 240.
ⲑⲟⲩⲣⲉ (voir ⲧⲱⲣⲉ), saule.
ϭⲱⲃⲉ ⲛ̄ⲑⲟⲩⲣⲉ, feuille de saule, CCXV, 387, p. 306; CCXXXI, 410, p. 320.
ⲑⲩⲛ (voir ⲑⲉⲛ, ⲑⲏⲛ), soufre.
ⲑⲩⲛ ⲁⲡⲉⲣⲟⲛ [139], soufre natif, XXXVII, 71, p. 139.
ⲑϣ, ..., CLXXXVIII, 352, p. 293.

ⲓ

ⲓⲉⲓϥ, sabot.
ⲡⲓⲉⲓϥ ⲛ̄ⲧⲡⲁⲧ ⲛ̄ⲟⲩⲛⲁⲙ ⲛ̄ⲉⲉⲓⲱ, le sabot de la patte droite d'un âne, CCVIII, 375, p. 302.
ⲓⲱ (voir ⲉⲉⲓⲱ), ânesse.
ⲉⲣⲱⲧⲉ ⲛ̄ⲓⲱ, lait d'ânesse, XCV, 188, p. 207.
ⲓⲱⲧ (voir ⲉⲓⲱⲧ), père, CXXII, 257, p. 243.

ⲕ

ⲕⲁ (voir ⲕⲁⲁ), laisser, délaisser, abandonner, poser.
ⲕⲁⲥ ⲉϫⲛ̄ ⲙⲁ ⲛⲓⲙ ⲉϥⲧⲓⲕⲁⲥ ϩⲛ̄ ⲡⲣⲱⲙⲉ, pose-la sur une partie quelconque (du corps) de l'homme affectée de douleur, CCXXIII, 384, p. 305.
ⲕⲁϥ ⲉϥⲁϣⲉ ⲛ̄ⲁⲧⲡⲉ ⲙ̄ⲙⲟϥ ⲛ̄ⲁ̄ ⲛ̄ϯⲃⲉ, laisse-le suspendu à quatre doigts au-dessus de lui, CII, 204, p. 219.
ⲕⲁϥ ϩⲛ̄ ⲡⲣⲏ ⲛ̄ ⲅ̄, laisse-le au soleil pendant trois jours, XXVI, 54, p. 130.
ⲙ̄ⲡⲣ̄ⲕⲁϥ ⲉⲧⲁϩⲟ ⲡϩⲏⲙϫ̄, ne le laisse pas en contact avec le vinaigre, CII, 204, p. 219.
ⲙ̄ⲡⲣ̄ⲕⲁϥ ⲛ̄ⲥⲱⲕ, ne le néglige pas, LIII, 105, p. 158.
ⲕⲁⲁ (voir ⲕⲁ), laisser, poser.
ⲕⲁⲁⲩ ⲛ̄ϩ̄ ⲁ̄ ⲙⲛ̄ ⲟⲩϭⲱⲣⲁϩ, laisse-les pendant un jour et une nuit, XC, 174, p. 196.
ⲕⲁⲁⲩ ⲧⲉⲩϣⲟⲟⲩⲉ ⲕⲁⲗⲱⲥ, laisse-les bien sécher, XLIII, 80, p. 148. — ⲕⲁⲁϥ ⲧⲉϥϣⲟⲟⲩⲉ, XLIX, 93, p. 155; LXXVIII, 156, p. 189.
ⲕⲁⲁⲩ ϣⲁⲛⲧⲉⲩϫⲣⲟ, laisse-les jusqu'à ce qu'ils prennent corps, XLIII, 80, p. 148.
ⲕⲁⲁⲩ ϩⲓϫⲱϥ ⲛ̄ⲕⲁⲧⲁⲡⲗⲁⲥⲙⲁ, pose-le sur lui en cataplasme, LXXIII, 147, p. 185.
ⲕⲁⲁϥ ϣⲁⲛⲧⲉϥϣⲟⲟⲩⲉ ⲕⲁⲗⲱⲥ, laisse-le jusqu'à ce qu'il soit bien sec, XLVI, 87, p. 153; LIII, 104, p. 158.
ⲕⲁⲁϥ ϩⲛ̄ ⲡⲁⲏⲣ, laisse-le à l'air, CXXVII, 266, p. 257.
ⲕⲁⲁϥ ϩⲛ̄ ⲧϩⲁⲓⲃⲉⲥ, laisse-le à l'ombre, CCXX, 397, p. 315.
ⲙ̄ⲡⲣ̄ⲕⲁⲁⲩ ⲉⲩϭⲉⲛⲛⲏⲩⲧ ⲉⲡⲉϩⲟⲩⲟ, ne les laisse pas durcir plus qu'il ne faut, CLXIV, 322, p. 281.
ⲕⲁⲃⲟⲗ, vomir.
ϥⲛⲁⲕⲁⲃⲟⲗ ⲛ̄ⲛ̄ϩⲉⲗⲙⲓⲥ, il vomira les vers, CXI, 239, p. 235.
ϥⲛⲁⲕⲁⲃⲟⲗ ⲙ̄ⲡϩⲓⲕ, il vomira le poison, CCXXIX, 408, p. 319.
ⲕⲁⲓⲣⲉ [321], noix.
ⲕⲁⲓⲣⲉ ⲙ̄ⲫⲟⲛϯⲕⲟⲛ (pour ⲫⲟⲛϯⲕⲟⲛ), noix pontique (aveline), CCXXXIII, 414, p. 321.
ⲕⲁⲕⲉ [90], obscurcissement (amaurose).
ⲃⲁⲗ ⲉϥⲟ ⲛ̄ⲕⲁⲕⲉ, œil atteint d'obscurcissement, LXXXV, 166, p. 192. — ⲛ̄ⲃⲁⲗ ⲉⲧⲟ ⲛ̄ⲕⲁⲕⲉ, XI, 26, p. 89.
ⲛⲉⲧⲟ ⲛ̄ⲕⲁⲕⲉ, (les yeux) qui sont atteints d'obscurcissement, CXLIII, 290, p. 268. — ⲛⲉⲧⲱ ⲛ̄ⲕⲁⲕⲉ, XII, 31, p. 91.
ⲕⲁⲙⲉ (voir ⲕⲏⲙ), noir.
ⲉϩⲉ ⲛ̄ⲕⲁⲙⲉ, bœuf noir, C, 195, p. 215.
ⲙⲡⲗⲁⲥⲧⲣⲟⲛ ⲛ̄ⲕⲁⲙⲉ, emplâtre noir, CLXIX, 302, p. 271.

ⲥⲓϣ ⲛ̄ⲁⲗⲃⲏⲥ ⲕⲁⲙⲉ, fiel de cyprin labis noir, CXIII, 241, p. 236. — ⲥⲓϣⲉ ⲛ̄ⲁⲗⲃⲏⲥ ⲕⲁⲙⲉ, CXCIV, 360, p. 296.
ϩⲓⲗⲓⲗⲓϭ ⲛ̄ⲕⲁⲙⲉ, myrobolan noir, XLIII, 79, p. 148.
ⲕⲁϩ, terre, monde.
ⲛ̄ⲭⲣⲏⲙⲁ ⲧⲏⲣⲟⲩ ⲙ̄ⲡⲕⲁϩ, tous les trésors de la terre, CIX, 233, p. 230.
ⲕⲁϩ̄ⲕ̄ (voir ⲕⲉϩⲕⲱϩ), arrêter, faire cesser, faire disparaître.
ⲁⲙϣⲁⲣ ⲉⲧⲣⲉⲥⲕⲁϩ̄ⲕ̄, ulcère rongeant, pour le faire cesser, XXXV, 68, p. 137.
ⲛ̄ⲡⲗⲁⲥⲧⲣⲟⲛ ⲛ̄ⲭⲱⲣⲁ ⲉⲥⲙⲟⲩϩ ⲉⲥⲕⲁϩ̄ⲕ̄, emplâtre du pays, caustique et résolutif, CXIX, 251, p. 240.
ⲡⲁϩⲣⲉ ⲉⲛⲉⲡⲗⲩⲅⲏ ⲛ̄ⲁⲥ ⲉⲧⲣⲉⲩⲗⲟ ⲛ̄ⲥⲉⲕⲁϩ̄ⲕ̄, remède pour les plaies anciennes et qui les fait disparaître, CLXXXIX, 353, p. 294.
ϣⲁϥⲑⲉⲣⲁⲡⲉⲩⲉ ⲛ̄ⲛ̄ⲃⲁⲗ ⲉⲧⲕⲏⲕ ϣⲁϥⲧⲣⲉⲩⲕⲁϩ̄ⲕ̄ ⲛ̄ⲥⲉϥ̄ⲃⲟⲩϩⲉ, il guérit les yeux glabres, fait cesser l'atrichie, CII, 199, p. 219.
ⲕⲉ, autre, *passim*.
ⲕⲉⲛⲛⲁⲣⲉ, jujube.
ⲕⲉⲛⲛⲁⲣⲉ ⲛ̄ⲥⲧⲟⲓ̈ [317], jujube aromatique, CCXXV, 403, p. 316.
ⲕⲉⲛⲧⲉ [115], figue.
ⲙⲟⲟⲩ ⲛ̄ⲕⲉⲛⲧⲉ, suc de figue, XXII, 47, p. 111.
ⲕⲉⲟⲩⲁ, autre, *passim*.
ⲕⲉⲣⲏⲧ, mot de sens indéterminé.
ⲕⲉⲣⲏⲧ ⲛ̄ⲁⲓⲁ, *kérêt* de porc, CLXXV, 335, p. 289.
ⲕⲉⲥⲉⲡⲉ, reste, reliquat.
† ⲡⲕⲉⲥⲉⲡⲉ ⲉⲡⲙⲟⲟⲩ ϣⲁⲛⲧⲟⲩⲣⲱⲕ, mets le reste (des ingrédients) dans de l'eau jusqu'à ce qu'ils soient ramollis, CVI, 218, p. 225.
ⲕⲉⲥⲟⲡ, de nouveau, *passim*.
ⲕⲉϩⲕⲱϩ (voir ⲕⲁϩ̄ⲕ̄) [103], arrêter, cesser, disparaître.
† ⲉⲡⲗⲏⲅⲏ ⲛⲓⲙ ϣⲁⲥⲕⲉϩⲕⲱϩⲥ, applique sur une plaie quelconque, elle la fera disparaître, XV, 37, p. 103.
ϣⲁϥⲕⲉϩⲕⲱϩⲟⲩ ⲛ̄ϥⲧⲣⲉⲩϣⲟⲟⲩⲉ, elle les fera disparaître en les desséchant, LXVI, 129, p. 174.
ⲕⲉϩⲧⲉ, reins.
ϩⲱϧ ⲉϫⲛ̄ ⲛⲉⲩⲕⲉϩⲧⲉ, (ceux qui ont du) prurigo sur les reins, CCXIX, 394, p. 314.
ⲕⲏⲕ [56], dépourvu de poils, glabre, écorché.
ⲃⲁⲗ ⲕⲏⲕ, œil privé de cils (ptilose), CVII, 220, p. 226. — ⲃⲁⲗ ⲉⲧⲕⲏⲕ, IV, 10, p. 56; VI, 15, p. 61; CII, 199, p. 219.
ⲛⲉⲧⲕⲏⲕ, (les yeux) qui n'ont point de cils, XLIII, 80, p. 148; LVI, 112, p. 166; CXLIII, 290, p. 268.
ⲥⲛⲃⲉ ⲕⲏⲕ, jambe écorchée, CLXXXV, 347, p. 292. — ⲥⲛϥⲉ ⲉⲧⲕⲏⲕ, CLXXXVI, 348, p. 293.
ⲕⲏⲗⲙⲉ (voir ⲕ̄ⲗ̄ⲙⲉ, ⲕ̄ⲣ̄ⲙⲉ) [124], pessaire, suppositoire, tampon.
ⲭⲣⲱ ϩⲛ̄ ⲟⲩⲕⲏⲗⲙⲉ, emploie en pessaire (litt. dans un pessaire), XXIV, 50, p. 122.
ⲕⲏⲙ (voir ⲕⲁⲙⲉ), noir.
ⲗⲩⲗⲏ ⲉⲥⲕⲏⲙ, cicatrice noire, CLIV, 308, p. 273.
ⲥⲁϣ ⲉϥⲕⲏⲙ, bile noire, LXX, 137, p. 177.
ⲕⲏⲙⲙⲉ (voir ⲕ̄ⲙ̄ⲙⲉ), gomme, XXVII, 58, p. 131; LXXXII, 162, p. 191; CCXX, 397, p. 315.
ⲕⲏⲙⲙⲉ ⲛ̄ϣⲟⲛⲧⲉ [197], gomme d'acacia, XC, 175, p. 196; XCIII, 182, p. 204.
ⲕⲏⲛⲉ (voir ⲕⲏⲛⲛⲉ), graisse, CXLVI, 297, p. 270; CLXVII, 325, p. 284.
ⲕⲏⲛⲉ ⲛ̄ⲁⲓⲁ ⲛ̄ⲧⲁⲩϥⲓ ⲡⲉϥϩⲩⲃ̄ϣ̄ ⲛ̄ⲃ̄ⲣ̄ⲣⲉ, graisse de porc dont on a enlevé le *hubš* récemment, CXXXI, 272, p. 260.
ⲕⲏⲛⲛⲉ (voir ⲕⲏⲛⲉ), graisse.
ⲕⲏⲛⲛⲉ ⲙ̄ⲙⲁⲁⲥⲉ, graisse de veau, CXLVIII, 300, p. 271. — ⲕⲏⲛⲛⲉ ⲙ̄ⲙⲁⲁⲥⲉ, CXIV, 242, p. 237. — ⲕⲏⲛⲛⲉ ⲙ̄ⲙⲁⲥⲉ, CLXXXIX, 353, p. 294.
ⲕⲏⲛⲛⲉ ⲛ̄ⲉϣⲱ ⲛ̄ⲁⲧϩⲙⲟⲩ [297], graisse de porc non salée, CXCVII, 363, p. 297.
ⲕⲏⲛⲛⲉ ⲛ̄ⲁⲓⲁ, graisse de porc, CXV, 244, p. 238.
ⲕⲏⲛⲛⲉ ⲛ̄ⲣⲓⲣ, graisse de porc, CXXXII, 273, p. 261; CXXXIII, 274, p. 262.
[ⲕⲏⲛⲛ]ⲉ ⲛ̄ⲱϥⲧ, [graiss]e d'oie, XXIV, 50, p. 122; CI, 198, p. 216.
ⲕⲏⲣⲙⲉⲥ (voir ⲕ̄ⲣ̄ⲙⲉⲥ, ⲕ̄ⲣ̄ⲙⲥ), cendre.
ⲕⲏⲣⲙⲉⲥ ⲛ̄ⲥⲁⲛⲧⲁⲗ ⲛ̄ⲁⲡⲁⲥ, cendre de vieux santal, CLV, 309, p. 274.
ⲕⲏϥ, frais, froid.
ⲙⲟⲟⲩ ⲉϥⲕⲏϥ, eau fraîche, XCIV, 187, p. 206.
ⲕ̄ⲗ̄ⲙⲉ (voir ⲕⲏⲗⲙⲉ, ⲕ̄ⲣ̄ⲙⲉ) [124], pessaire, suppositoire, tampon.
ⲥⲉⲡ ⲟⲩⲕ̄ⲗ̄ⲙⲉ, imbibe un tampon, CLXVII, 326, p. 284.
ⲥⲉⲡ ⲟⲩⲕ̄ⲗ̄ⲙⲉ ⲛ̄ⲥⲟⲣ̄ⲧ̄ ⲛ̄ⲗⲁⲉⲩ, imbibe un pessaire de laine blanche, CXXIV, 261, p. 244.
† ⲟⲩⲕ̄ⲗ̄ⲙⲉ ⲛⲁϥ, administre-lui un suppositoire, CX, 236, p. 233; un pessaire, CXXIII, 259, p. 243.

ⲕⲗⲟⲙ, couronne.
ⲕⲗⲟⲙ ⲛ̄ϣⲉⲗⲉⲧ [287], «couronne de fiancée», nom d'une plante non identifiée, CLXXI, 330, p. 287.
ⲕⲗⲱ (ou ⲕⲟⲥ) [195], nom d'une plante non identifiée.
ϭⲱⲃⲉ ⲛ̄ⲕⲗⲱ (ou ⲕⲟⲥ) ⲉⲧϣⲟⲟⲩⲉ, feuille sèche de *klô* (ou de *kos*), LXXXVIII, 170, p. 195.
ⲕ̄ⲙ̄ⲙⲉ (voir ⲕⲏⲙⲙⲉ), gomme, LXIV, 124, p. 173; CXCI, 356, p. 295.
ⲕⲟⲥ, voir ⲕⲗⲱ.
ⲕⲟⲩⲓ̈, petit, petite quantité, peu.
ⲟⲩⲕⲟⲩⲓ̈ ⲛ̄ⲁⲛⲕⲣⲁⲧⲱⲣ, un peu du vin pur, CCXV, 388, p. 306.
ⲟⲩⲕⲟⲩⲓ̈ ⲛ̄ⲕⲁⲫⲱⲣⲁ, un peu de camphre, CIX, 231, p. 230.
ⲟⲩⲕⲟⲩⲓ̈ ⲛ̄ⲕⲣⲙⲉⲥ, un peu de cendre, XCVII, 190, p. 208.
ⲟⲩⲕⲟⲩⲓ̈ ⲛ̄ⲙⲓⲥ̄ⲕ̄, un peu de musc, XLIII, 80, p. 148; CIX, 231, p. 230.
ⲟⲩⲕⲟⲩⲓ̈ ⲛ̄ⲟⲡⲓⲟⲛ, un peu d'opium, CCXV, 388, p. 306.
ⲟⲩⲕⲟⲩⲓ̈ ⲛ̄ϣⲏⲣⲉ, un petit enfant, XXXVIII, 72, p. 145; CXLV, 294, p. 269; CLXXVI, 337, p. 289; CCXXX, 409, p. 319; CCXXXI, 410, p. 320.
ϣⲁϥⲧⲣⲉ ⲛ̄ⲃⲁⲗ ϥ̄ⲟⲩⲟⲉⲓⲛ ⲛ̄ⲥⲉⲛⲁⲩ ⲉⲃⲟⲗ ϩⲛ̄ ⲡⲟⲩⲉ ⲛ̄ⲕⲟⲩⲓ̈ ⲙⲛ̄ ⲛ̄ⲛⲟϭ, il éclaircit les yeux qui ne voient pas de loin les petits (objets) et les grands, LXXXVIII, 170, p. 195.
ⲕⲟⲩⲕⲉ, écorce.
ⲕⲟⲩⲕⲉ ⲛ̄ϩⲉⲣⲙⲁⲛ, écorce de grenade, CCXXXIII, 414, p. 321.
ⲕⲟⲩⲛⲧ [267], face dorsale de la main (?).
ⲕⲟⲩⲛⲧ̄ϥ ⲛ̄ⲟⲩⲣⲱⲙⲉ ⲉϥϣⲱⲛⲉ, homme qui souffre de la face dorsale de la main (?), CXL, 285, p. 267.
ⲉⲓϥ̄ⲧ̄ ϩⲛ̄ ⲟⲩⲕⲟⲩⲛⲧ̄ϥ ⲛ̄ⲟⲩⲁ, clou sur la face dorsale de la main (?) de quelqu'un, CXLI, 287, p. 267.
ⲥⲁϣ ⲛ̄ⲕⲟⲩⲛⲧⲟⲩ, ulcération de la face dorsale des mains (?), CCXIX, 393, p. 314.
ⲕⲟⲩϩⲉ [205], nom d'un végétal non identifié (probablement pour ⲛⲟⲩϩⲉ, sycomore).
ⲕ̄ⲣ̄ⲙ̄ⲥ̄ ⲛ̄ϣⲉ ⲛ̄ⲕⲟⲩϩⲉ (ⲛⲟⲩϩⲉ?), cendre de bois de *kouhé* (ou de sycomore), XCIII, 182, p. 204.
ⲕⲣⲙⲉ (voir ⲕⲏⲗⲙⲉ, ⲕ̄ⲗ̄ⲙⲉ) [124], pessaire, suppositoire, tampon.
ⲥⲉⲡ ⲟⲩⲕⲣⲙⲉ ⲛ̄ⲥⲟⲣ̄ⲧ̄, imbibe un tampon de laine, CCXIII, 384, p. 305.
ⲕ̄ⲣ̄ⲙⲉⲥ (voir ⲕⲏⲣⲙⲉⲥ, ⲕ̄ⲣ̄ⲙ̄ⲥ̄), cendre, XCVII, 190, p. 208; CCXXXI, 411, p. 320.
ⲕ̄ⲣ̄ⲙⲉⲥ ⲛ̄ⲭⲁⲣⲧⲏⲥ ⲛ̄ϩⲓⲉⲣⲁⲧⲓⲕⲟⲛ, cendre de papier hiératique, CLXV, 323, p. 283.
ⲕ̄ⲣ̄ⲙ̄ⲥ̄ (voir ⲕⲏⲣⲙⲉⲥ, ⲕ̄ⲣ̄ⲙⲉⲥ), cendre.
ⲕ̄ⲣ̄ⲙ̄ⲥ̄ ⲛ̄ϣⲉ ⲛ̄ⲕⲟⲩϩⲉ [205], cendre de bois de *kouhé* (peut-être ⲛⲟⲩϩⲉ, sycomore), XCIII, 182, p. 204.
ⲕⲱ (voir ⲕⲁ, ⲕⲁⲁ), déposer, conserver, CIX, 226, p. 230.
ⲕⲱⲗ, articulation.
ⲛ̄ⲕⲱⲗ ⲛ̄ⲡⲁⲧ ⲉⲩⲥⲱⲟⲩϩ ⲉϩⲟⲩⲛ [205], les articulations des genoux réunies (ankylose des genoux), XCIII, 181, p. 204.
ⲕⲱⲣ̄ⲙ̄ [295], commissure interne de l'œil.
ⲕⲱⲣ̄ⲙ̄ ⲉⲧϩⲱϧ, prurit de la commissure interne de l'œil, CXC, 354, p. 294.
ⲕⲱϩ̄ⲧ̄, feu, inflammation.
ⲁⲡⲡⲱⲣⲱⲧ ⲉⲛ̄ⲃⲁⲗ ⲉⲧⲱ ⲛ̄ⲕⲱϩ̄ⲧ̄, collyre rafraîchissant pour les yeux atteints d'inflammation, XLIV, 81, p. 149.
ⲃⲁⲗⲟⲩ ⲉⲃⲟⲗ ϩⲛ̄ ⲡⲕⲱϩ̄ⲧ̄, fais-les fondre sur le feu, CLXXXVII, 351, p. 293. — ⲃⲟⲗⲟⲩ ⲉⲃⲟⲗ ϩⲛ̄ ⲡⲕⲱϩ̄ⲧ̄, CXLVI, 297, p. 270.
ⲟⲩⲟⲑⲟⲩ ϩⲛ̄ ⲟⲩⲕⲱϩ̄ⲧ̄, fais-les fondre sur un feu, XXIV, 50, p. 122.
ⲟⲩⲱⲑ ⲛⲁⲓ ϩⲛ̄ ⲡⲕⲱϩ̄ⲧ̄, fais fondre celles-là sur le feu, LXVII, 132, p. 174.
ⲟⲩⲱⲑ ⲛⲉⲧⲗⲏⲕ ϩⲛ̄ ⲡⲕⲱϩ̄ⲧ̄, fais fondre les (matières) molles sur le feu, CXLVIII, 301, p. 271.
ⲡⲁⲥⲧⲟⲩ ⲙⲛ̄ ⲟⲩⲏⲣ̄ⲡ̄ ⲉⲛⲁⲛⲟⲩϥ ϩⲛ̄ ⲟⲩⲕⲱϩ̄ⲧ̄ ⲉϥⲕⲉⲣⲁ, fais-les cuire avec du bon vin sur un feu doux, XLIII, 79, p. 148.
ⲡⲁⲥⲧⲟⲩ ϩⲛ̄ ⲟⲩⲕⲱϩ̄ⲧ̄, fais-les cuire sur le feu, XIV, 35, p. 102; XVIII, 41, p. 104.
ⲡⲁⲥⲧⲟⲩ ϩⲛ̄ ⲟⲩⲕⲱϩ̄ⲧ̄ ⲉϥⲕⲉⲣⲁ, fais-les cuire sur un feu doux, CXLIX, 303, p. 271.
ⲡⲁϣⲉ ⲉⲥ†ϣⲁϩ ⲛ̄ⲕⲱϩ̄ⲧ̄, pustule enflammée, CCXV, 387, p. 306.
ⲧⲁⲗⲟⲟⲩ ⲉⲡⲕⲱϩ̄ⲧ̄, mets-les sur le feu, CCXXXII, 413, p. 320.

ⲗ

ⲗⲁⲕ [50, 239], cotyle.
ⲟⲩⲗⲁⲕ ⲛ̄ⲛⲉϩ ⲙⲉ, un cotyle d'huile fine, CXVI, 247, p. 238.
ⲗⲁⲗⲉ (voir ⲗⲁⲗⲱ), oindre, enduire, LXXXVI, 167, p. 193; CXXXVIII, 282, p. 265; CCXIV, 386, p. 305.

ⲗⲁⲗⲱ (voir ⲗⲁⲗⲉ), oindre, enduire, CXXVII, 266, p. 257; CXXXIII, 274, p. 262.

ⲗⲁⲙϫⲉⲧⲡ̄ (voir ⲗⲁⲙϫ̄ⲡ), poix.

ⲗⲁⲙϫⲉⲧⲡ̄ ⲛ̄ⲝⲩⲣⲟⲛ (var. ⲛ̄ⲝ), poix sèche, XV, 36, p. 103; XVI, 38, p. 103; CXLIX, 303, p. 271.

ⲗⲁⲙϫ̄ⲡ (voir ⲗⲁⲙϫⲉⲧⲡ̄), poix.

ⲗⲁⲙϫ̄ⲡ ⲛ̄ⲝⲩⲣⲟⲛ, poix sèche, CLVI, 310, p. 275.

ⲗⲁⲥ, langue.

ⲗⲁⲥ ⲛ̄ⲉⲓⲟⲙ [159], langue de mer (os de seiche), LIV, 106, p. 159; LVI, 113, p. 166.

ⲟⲃⲉⲛ ⲛ̄ⲗⲁⲥ [135], alun schisteux (en forme de langue?), CXXXVIII, 282, p. 265.

ⲗⲁϩⲙ (voir ⲗⲟϩ̇ⲙ, ⲗⲱϩ̄ⲙ), écraser, triturer.

ⲛ̄ⲅ ⲗⲁϩⲙⲟⲩ ϩⲓ ⲏⲣ̄ⲡ, triture-les avec du vin, LXX, 139, p. 177.

ⲗⲉⲙⲗⲱⲙ [163], décomposer, putréfier, corrompre.

ⲕⲁⲑⲓⲥⲙⲁ ⲉϥⲗⲉⲙⲗⲱⲙ, anus putréfié, LV, 109, p. 162.

ⲗⲉⲡⲥⲉⲗⲉⲡⲥⲉ [217], lippitude.

ⲃⲟⲩϩⲉ ⲉⲩⲟ ⲛ̄ⲗⲉⲡⲥⲉⲗⲉⲡⲥⲉ, paupières atteintes de lippitude, CI, 197, p. 216.

ⲗⲏⲕ (voir ⲗⲱⲕ), frais (litt. : humide, par opposition à ϣⲟⲟⲩⲉ sec), XVIII, 40, p. 104; mou (s'applique aux matières qui se liquéfient sous l'action du feu ou se dissolvent dans un liquide).

ⲃⲁϣⲟⲩϣ ⲉⲧⲗⲏⲕ, rue fraîche, CLXIII, 319, p. 279. — ⲃⲁϣⲟⲩϣ ⲉϥⲗⲏⲕ, LXXIII, 146, p. 185; CLXX, 329, p. 286; CCXIX, 395, p. 314.

ⲟⲩⲏⲣ̄ⲧ ⲉϥⲗⲏⲕ, rose fraîche, CXXXIV, 275, p. 262.

ⲥⲁⲧ ⲉϥⲗⲏⲕ, fumier frais, CII, 203, p. 219.

ⲧⲁϩ̄ϥ ϩ̄ⲛ ⲟⲩⲃⲟⲓ̈ ⲉϥⲗⲏⲕ, mets-le dans du *boï* frais, CCXXXII, 413, p. 320.

ⲛⲉⲧⲗⲏⲕ, les (matières) molles (c'est-à-dire ce qui est mou, les matières qui peuvent être liquéfiées ou dissoutes), CXLVI, 297, p. 270.

ⲟⲩⲱⲑ ⲛⲉⲧⲗⲏⲕ ϩ̄ⲛ ⲡⲕⲱϩ̄ⲧ, fais fondre les matières molles sur le feu, CXLVIII, 301, p. 271.

ⲗⲓⲁ (voir ⲣⲓⲣ), porc.

ⲕⲉⲣⲏⲧ ⲛ̄ⲗⲓⲁ, *kérêt* de porc, CLXXV, 335, p. 289.

ⲕⲏⲛⲉ ⲛ̄ⲗⲓⲁ, graisse de porc, CXXXI, 272, p. 260. — ⲕⲏⲛⲛⲉ ⲛ̄ⲗⲓⲁ, CXV, 244, p. 238.

ⲱⲧ ⲛ̄ⲗⲓⲁ, graisse de porc, XV, 36, p. 103.

ⲗⲟ (voir ⲗⲱ), arrêter, cesser, guérir, VI, 17, p. 62; XIV, 35, p. 102; XIX, 42, p. 105; XXVI, 56, p. 130; XXXVIII, 72, p. 145; XXXIX, 74, p. 146; LIV, 108, p. 159; LVI, 115, p. 166; LVII, 117, p. 169; LVIII, 119, p. 170; LXVIII, 134, p. 175; LXIX, 135, p. 176; LXXII, 144, p. 184; LXXIII, 147, p. 185; LXXXI, 161, p. 190; LXXXVI, 167, p. 193; XCVI, 189, p. 207; XCVII, 191, p. 208; CVIII, 223, p. 229; CXIV, 243, p. 238; CXV, 245, p. 238; CXXIII, 259, p. 243; CXXIV, 261, p. 244; CXXV, 262, p. 247; CXXVII, 266, p. 257; CXXIX, 269, p. 259; CXXX, 270, p. 260; CXXXIII, 274, p. 262; CXLIV, 293, p. 269; CLIV, 308, p. 273; CLVI, 311, p. 275; CLXI, 317, p. 277; CLXIV, 322, p. 281; CLXVII, 326, p. 284; CLXVIII, 327, p. 285; CLXX, 329, p. 286; CLXXI, 330, p. 287; CLXXII, 332, p. 288; CLXXVI, 337, p. 289; CLXXXIX, 353, p. 294; CXCVI, 362, p. 297; CCVII, 374, p. 301; CCXIII, 385, p. 305; CCXIX, 395, p. 314; CCXXIV, 402, p. 316; CCXXV, 404, p. 316; CCXXX, 409, p. 319; CCXXXI, 411, p. 320.

ⲗⲟⲩⲃ [212], corrompre, pourrir.

ⲧϣⲏⲛϥⲉ ⲛ̄ⲟⲩϩⲟⲡ ⲉⲕϣⲁⲛⲗⲟⲩⲃ̄ⲥ, la peau d'un serpent que tu auras laissée pourrir, XCVIII, 192, p. 211.

ⲗⲟⲩⲏ, voir ⲗⲟⲩⲃ.

ⲗⲟϩ̇ⲙ (voir ⲗⲁϩⲙ, ⲗⲱϩ̄ⲙ), écraser, triturer, CCXXVII, 406, p. 318.

ⲙⲟⲟⲩ ⲛ̄ϣⲱⲃⲉ ⲉϥⲗⲟϩ̇ⲙ ⲉϥⲥⲱⲧ̄ϥ, suc clarifié de concombre écrasé, CCVII, 374, p. 301.

ⲗⲟϫⲟⲥ [318], mot de sens indéterminé.

ⲟⲩⲁ ⲉⲣⲉ ⲛ̄ϩⲉⲗⲙⲓⲥ ⲛ̄ϩⲏⲧ̄ϥ ϩ̄ⲛ ⲧⲉϥⲗⲟϫⲟⲥ, quelqu'un qui a des vers en lui dans son *lodjos*, CCXXVII, 406, p. 318.

ⲗⲱ (voir ⲗⲟ), arrêter, cesser, guérir, CLIII, 307, p. 273.

ⲗⲱⲕ (voir ⲗⲏⲕ), amollir.

ⲛ̄ⲡⲣⲁⲥⲧⲣⲟⲛ ⲛ̄ⲡⲉⲣⲗⲱⲕ, emplâtre émollient, XVI, 38, p. 103.

ⲧⲁⲁϥ ⲉⲡⲏⲣ̄ⲡ ϣⲁⲛⲧ̄ϥⲗⲱⲕ, mets-le dans du vin jusqu'à ce qu'il se ramollisse, CCXXXVII, 420, p. 323.

ⲗⲱⲧⲉ [314], blessure (?), CCXIX, 394, p. 314.

ⲗⲱϩ̄ⲙ (voir ⲗⲁϩⲙ, ⲗⲟϩ̇ⲙ), écraser, triturer.

ⲗⲱϩ̄ⲙ ϩⲧ̄ⲧ, écrase du chou, CCXXX, 409, p. 319.

Ⲙ

ⲙ̄ (ⲛ̄), négation, XCVIII, 192, p. 211; XCIX, 194, p. 212; C, 196, p. 215; CC, 367, p. 299.

ⲙⲁ, place, endroit, I, 5, p. 52; XXVI, 54, p. 130; CLVI, 311, p. 275; CLXXIV, 334, p. 288; CLXXXIV, 345, p. 292; CCXIII, 384, p. 305.

ⲡⲙⲁ ⲛ̄ⲣ̄ⲛⲟϭ ⲙ̄ⲙⲏ, l'urètre, CCXII, 382, p. 304.

ⲙⲁⲁⲥⲉ (voir ⲙⲁⲥⲉ), veau.

ⲕⲏⲛⲛⲉ ⲙ̄ⲙⲁⲁⲥⲉ, graisse de veau, CXLVIII, 300, p. 271. — ⲕⲏⲛⲛⲉ ⲛ̄ⲙⲁⲁⲥⲉ, CXIV, 242, p. 237.

ⲙⲁⲥⲉ (voir ⲙⲁⲁⲥⲉ), veau.

ⲁⲗⲧⲕⲁⲥ ⲙ̄ⲙⲁⲥⲉ, moelle de veau, CXV, 244, p. 238.

ⲕⲏⲛⲛⲉ ⲙ̄ⲙⲁⲥⲉ, graisse de veau, CLXXXIX, 353, p. 294.

ⲥⲓϣⲉ ⲛ̄ⲙⲁⲥⲉ, fiel de veau, CCV, 372, p. 301.

ⲙⲁⲩⲁ, spontanément.

ⲥⲛⲁⲉⲓ ⲙⲁⲩⲁⲥ, elle s'en ira spontanément, XXVI, 57, p. 130.

ⲙⲁⲩⲉ, toux.

ⲙⲁⲩⲉ ⲉⲧϩⲟⲣ̄ϣ ⲉⲥⲱⲧ̄ⲙ, toux pénible à entendre, CVIII, 222, p. 229.

ⲙⲁⲝ (voir ⲙⲟⲕ̄ϩ) [104], douleur; souffrir.

ⲙⲏⲧⲣⲁ ⲉⲥⲙⲁⲝ, matrice atteinte de douleurs, CXXIV, 260, p. 244.

ⲙⲁϩ, enlever, I, 2, p. 52; CXLII, 288, p. 268.

ⲙⲁϩⲉ [113], lin.

ⲉϥⲣⲁⲙⲁϩⲉ, graine de lin, XXII, 47, p. 111.

ⲙⲁϩ̄ⲧ (voir ⲙⲉϩⲧⲟ, ⲙⲉϩⲧⲱ), intestin.

ⲡⲛⲟϭ ⲛ̄ⲙⲁϩ̄ⲧ, le gros intestin, LXXV, 150, p. 187.

ⲙⲁϫⲉ, oreille, CXIV, 243, p. 237; CLI, 305, p. 272.

ⲙⲁϫⲉ ⲉϥⲧⲓⲕⲕⲁⲥ ⲡⲁⲣⲁ ⲡϣⲓ, oreille qui souffre outre mesure, CXIV, 242, p. 237.

ⲙⲁϫⲉ ⲉϥϣⲱⲛⲉ, oreille malade, CLXXIII, 333, p. 288; CCVI, 373, p. 301.

ⲙⲁϫⲕ (voir ⲙⲟϫⲕ) [76], mêler, mélanger.

ⲙⲁϫⲕⲟⲩ ⲙ̄ⲛ ⲟⲩⲏⲣ̄ⲡ ⲛ̄ⲁⲡⲁⲥ, mélange-les avec du vin vieux, LXXIII, 146, p. 185.

ⲙⲁϫⲕⲟⲩ ⲙ̄ⲛ ⲟⲩϣⲏⲣ ⲛ̄ⲉⲃⲓⲱ, mélange-les avec de la manne, VIII, 20, p. 70.

ⲙⲉ, vrai, véritable, fin (pur, sans mélange), parfait.

ⲁⲓϭ̄ⲛ ⲙ̄ⲙⲉ, je l'ai trouvé (reconnu) parfait, CIX, 224, p. 230.

ⲁⲛϭⲛ̄ⲧ̄ⲥ ⲙ̄ⲙⲉ, nous l'avons reconnue parfaite, XXVI, 57, p. 130.

ⲉⲃⲓⲱ ⲙ̄ⲙⲉ, miel fin, CXLIV, 293, p. 269.

ⲛⲉϩ ⲙⲉ, huile fine, XXIII, 48, p. 120; XXXI, 63, p. 133; CVIII, 223, p. 229; CXVI, 247, p. 238; CXX, 254, p. 240; CLXI, 317, p. 277; CLXIV, 321, p. 281. — ⲛⲉϩ ⲙ̄ⲙⲉ, XXXVI, 69, p. 138; CLXXII, 332, p. 288.

ⲙⲉϩ (voir ⲙⲟϩ), remplir.

ⲙⲉϩ ⲛⲉϥⲃⲁⲗ ⲛ̄ϩⲁϩ ⲛ̄ⲥⲟⲡ, remplis(-en) ses yeux fréquemment, CCI, 368, p. 299.

ⲙⲉϩⲙⲟⲩϩⲉ, pourpier, CX, 237, p. 233; CCXV, 387, p. 306.

ⲭⲁⲩⲗⲟⲥ ⲛ̄ⲙⲉϩⲙⲟⲩϩⲉ, tige de pourpier, CCXX, 396, p. 315.

ⲭⲏⲗⲗⲟⲥ ⲛ̄ⲙⲉϩⲙⲟⲩϩⲉ, suc de pourpier, XCVI, 189, p. 207.

ⲙⲉϩⲧⲟ (voir ⲙⲁϩ̄ⲧ, ⲙⲉϩⲧⲱ), intestin.

ⲟⲩⲁ ⲉⲣⲉ ⲡⲉϥⲙⲉϩⲧⲟ ϣⲱⲛⲉ, quelqu'un dont l'intestin est malade, CCXXIV, 402, p. 316.

ⲙⲉϩⲧⲟ ⲉⲧϯⲕⲕⲁⲥ, intestin qui souffre de douleurs, CCXXVI, 405, p. 317.

ⲙⲉϩⲧⲱ (voir ⲙⲁϩ̄ⲧ, ⲙⲉϩⲧⲟ), intestin, CCXXV, 403, p. 316.

ⲙⲉϫⲡⲱⲛⲉ [274], lichen (maladie de la peau), CLV, 309, p. 274; CXCVIII, 365, p. 298; CCXVI, 389, p. 307; CCXIX, 393, p. 314.

ⲙⲉϫⲡⲱⲛⲉ ⲉⲥⲱ ⲛ̄ⲥⲁϣ, lichen ulcéré (probablement l'eczéma impétigineux), CLXIII, 319, p. 279.

ⲙⲉϫⲡⲱⲛⲉ ⲛ̄ϩⲟⲟⲩⲧ, lichen *agrius*, CCXVII, 391, p. 308.

ⲙⲏ (voir ⲙⲏⲙⲏ), urine, CLXXVI, 337, p. 289.

ⲙⲏ ⲛ̄ⲁⲫⲑⲁⲣⲧⲟⲥ [289, 300], urine non corrompue, CCI, 368, p. 299.

ⲙⲏ ⲛ̄ϭⲓⲛϭⲗⲟⲩ, urine de chauve-souris, CXCIV, 360, p. 296.

ⲡⲙⲁ ⲛ̄ⲣ̄ⲛⲟϭ ⲙ̄ⲙⲏ, l'urètre, CCXII, 382, p. 304.

ⲡϣⲱ ⲛ̄ⲙⲏ, la gravelle, LXV, 126, p. 173.

ⲣ̄ⲙⲏ ⲛ̄ⲥⲛⲟϥ, uriner le sang, XXXIV, 67, p. 134.

ⲙⲏⲙⲏ (voir ⲙⲏ), urine.

ⲙⲏⲙⲏ ⲛ̄ⲕⲟⲩⲓ̈ ⲛ̄ϣⲏⲣⲉ, urine de petit enfant, CLXXVI, 337, p. 289.

ⲙⲏⲛⲉ, chaque jour.

ⲉⲕⲥⲱⲙ ⲉⲣⲟϥ ⲙ̄ⲙⲏⲛⲉ, mélange-le chaque jour, XLIX, 93, p. 155. — ⲉⲕⲥⲱⲙ ⲛ̄ⲥⲱⲟⲩ ⲛ̄ⲙⲙⲏⲛⲉ, CIII, 207, p. 222. — ⲉⲕⲥⲱⲙ ⲛ̄ⲥⲱϥ ⲙ̄ⲙⲏⲛⲉ ⲙ̄ⲙⲏⲛⲉ, CIX, 230, p. 230.

ⲙⲏϩ (voir ⲙⲏϩⲉ) [241], plume.

ⲙⲏϩ ⲛ̄ϩⲃⲟⲩⲓ, plume d'ibis, CXX, 254, p. 240.

ⲙⲏϩⲉ (voir ⲙⲏϩ) [241], plume.

ⲙⲏϩⲉ ⲛ̄ϩⲃⲟⲩⲓ, plume d'ibis, CCXII, 383, p. 304.

ⲙⲏϩⲉ [126], abcès, XXV, 51, p. 126; XXVII, 58, p. 131; XXVIII, 59, p. 131; XXIX, 60, p. 131; CL, 304, p. 272; CLII, 306, p. 273; CLXXV, 335, p. 289; CLXXVI, 336, p. 289.

ⲙⲏϩⲉ ⲉⲥϩ̄ⲛ ⲡⲙⲁ ⲛ̄ⲣ̄ⲛⲟϭ ⲙ̄ⲙⲏ, abcès de l'urètre, CCXII, 382, p. 304.

ⲙⲏϩⲉ ϩⲛ̅ ⲛ̅ⲃⲁⲗ ⲏ ϩⲛ̅ ⲡⲥⲱⲙⲁ ⲛ̅ⲡⲣⲱⲙⲉ, un abcès dans les yeux ou sur le corps de l'homme, XXVI, 53, p. 130.

ⲝⲩⲣⲟⲛ ⲉⲛⲁⲛⲟⲩϥ ⲉⲧⲃⲉ ⲧⲙⲏϩⲉ, bonne poudre pour l'abcès, CXLII, 288, p. 268.

ⲥⲟⲗ ⲛ̅ⲧϭⲟⲧ ⲛ̅ⲡϣⲓ ⲛ̅ⲧⲙⲏϩⲉ, plumasseau de la dimension de l'abcès, XXVI, 55, p. 130.

ⲙⲓⲛ, genre, espèce, LXX, 137, p. 177.

ⲙⲓⲥ [234], ver intestinal, CX, 235, p. 233.

ⲙⲓⲥ ϣⲟⲉⲓϣ, ver poussière(?), CX, 235, p. 233.

ⲙⲓⲧ [184], céleri, LXXI, 141, p. 184.

ⲙⲛ̅, négation, *passim*.

ⲙⲛ̅ⲛ̅ⲥⲱ//, ensuite, XXVI, 55, p. 130; XLIX, 93, p. 155; LXXII, 143, p. 184; CLXI, 316, p. 277.

ⲙⲟⲕ̅ϩ̅ (voir ⲙⲁⲭ) [104], douleur.

ⲡⲗⲏⲅⲏ ⲉⲧⲙⲟⲕ̅ϩ̅, plaie douloureuse, XVIII, 40, 41, p. 104; CXXXI, 271, p. 260.

ⲙⲟⲙⲉ (voir ⲁⲙⲟⲙⲉ, ⲟⲩⲁⲙⲟⲙⲉ) [106], gangrène.

ⲛ̅ⲙⲟⲙⲉ ⲉⲑⲟⲟⲩ, les gangrènes de mauvaise nature, CXXI, 255, p. 242.

ⲙⲟⲛ [325], assurément, certainement, LIII, 105, p. 158.

ⲙⲟⲟⲩ, eau, décoction, suc d'une plante ou d'un fruit, XLVI, 86, p. 153; XLVIII, 90, 91, p. 154; LV, 110, p. 162; LXXXV, 166, p. 192; LXXXVI, 167, p. 193; CIII, 207, 208, p. 222; CVI, 218, p. 225; CXXVI, 263, p. 247; CXXXIV, 276, p. 262; CXXXVIII, 282, p. 265; CLXXIX, 341, p. 291; CCXXVII, 406, p. 318; CCXXX, 409, p. 319.

ⲙⲟⲟⲩ ⲉⲧⲕⲏϥ, eau fraîche, XCIV, 187, p. 206.

ⲙⲟⲟⲩ ⲉϥϩⲏⲙ, eau chaude, CXXVII, 266, p. 257; CCXXXIV, 417, p. 322.

ⲙⲟⲟⲩ ⲛ̅ⲃⲁϣⲟⲩϣ ⲛ̅ⲁⲓⲣ̅, décoction (ou suc) de rue sauvage, CXCIV, 360, p. 296.

ⲙⲟⲟⲩ ⲛ̅ⲃⲏⲗⲉ ϭⲓⲧⲣⲉ ⲉϥϩⲟⲙⲏϫ [232], suc de pulpe acide de citron, CIX, 229, p. 230.

ⲙⲟⲟⲩ ⲛ̅ⲉⲗⲟⲗⲉ ⲛ̅ⲟⲩⲱⲛ̅ϣ, suc de morelle, CCXV, 388, p. 306.

ⲙⲟⲟⲩ ⲛ̅ⲏϭⲉ, suc de poireau, IV, 13, p. 56; CCI, 368, p. 299.

ⲙⲟⲟⲩ ⲛ̅ⲕⲉⲛⲧⲉ, suc de figue, XXII, 47, p. 111.

ⲙⲟⲟⲩ ⲛ̅ⲡⲉⲛ, décoction de souris, CXCVII, 364, p. 297.

ⲙⲟⲟⲩ ⲛ̅ⲡⲉⲣⲛⲟⲩϥⲉ, suc de conyza, XCIII, 184, 185, p. 204.

ⲙⲟⲟⲩ ⲛ̅ⲡⲓⲉⲛⲧⲏϭ ϫⲉ ⲙⲁⲣⲁⲃⲁⲑⲣⲟⲛ, eau (décoction) de la plante appelée malabathrum, CLXXXIV, 344, p. 292.

ⲙⲟⲟⲩ ⲛ̅ⲥⲟⲟⲩϩⲉ [241], eau d'œuf (blanc d'œuf), LXI, 122, p. 172; LXII, 122, p. 172; LXIII, 123, p. 173; LXIV, 124, p. 173; XCIII, 183, p. 204; CCXV, 388, p. 306.

ⲙⲟⲟⲩ ⲛ̅ϣ[.....], II, 7, p. 54.

ⲙⲟⲟⲩ ⲛ̅ϣⲁⲙⲁⲗ, décoction (ou suc) de fenouil, XC, 175, p. 196; CXIII, 241, p. 236.

ⲙⲟⲟⲩ ⲛ̅ϣⲏⲩ [222], eau de citerne, CIII, 208, p. 222; CIV, 211, p. 223.

ⲙⲟⲟⲩ ⲛ̅ϣⲱⲃⲉ ⲉϥⲗⲟϩⲙ ⲉϥⲥⲱⲧ̅ϥ̅, suc clarifié de concombre écrasé, CCVII, 374, p. 301.

ⲙⲟⲟⲩ ⲛ̅ϩⲁⲧ [231], eau d'argent (*ὑδράργυρος*, mercure), CIX, 227, 228, 229, p. 230.

ⲙⲟⲟⲩ ⲛ̅ϩⲧⲓⲧ, suc d'oignon (ou de chou), CXII, 240, p. 235.

ⲙⲟⲟⲩ ⲛ̅ϭⲱⲃⲉ ⲛ̅ϣⲟⲛⲧⲉ, décoction de feuilles d'acacia, CLXXXIV, 344, p. 292.

ⲃⲓⲑ/ ⲙ̅ⲙⲟⲟⲩ, *bithos* aquatique, CCXIV, 386, p. 305.

ⲟⲩϩⲟⲗ ⲙⲟⲟⲩ [213], chien d'eau (loutre), XCIX, 193, p. 212.

ⲥⲟⲧϥ ⲉⲃⲟⲗ ϩⲛ̅ ⲟⲩⲧⲟⲉⲓⲥ ⲡⲙⲟⲟⲩ ⲉⲧⲥⲛⲁⲉ/ ⲉⲃⲟⲗ ⲛ̅ϩⲏⲧ̅ϥ̅, filtre dans un linge le suc qui en sortira, XCI, 176, p. 197.

ϫⲓ ⲛⲁⲕ ⲛ̅ⲛⲉⲭⲁⲩⲗⲟⲥ ⲛ̅ⲙⲉϩⲙⲟⲩϩⲉ ⲑⲛⲟⲩ (*sic*) ⲕⲁⲗⲱⲥ ⲱϥ ⲡⲉϥⲙⲟⲟⲩ, prends des tiges de pourpier, exprimes-en le suc, CCXX, 396-397, p. 315.

ⲙⲟⲟⲩ (voir ⲙⲟⲩⲛ̅ϩⲟⲩⲛ) [66], cataracte, XLII, 78, p. 148; LII, 99, p. 157; LVI, 111, p. 166; LXXXVII, 168, p. 193.

ⲟⲩⲙⲟⲟⲩ ⲙⲛ̅ ⲟⲩⲥⲓⲟⲩ ⲉϥϩⲛ̅ ⲟⲩⲃⲁⲗ, cataracte et taie de l'œil, LXXXIX, 172, p. 196.

ⲟⲩⲙⲟⲟⲩ ϩⲛ̅ ⲟⲩⲃⲁⲗ, cataracte, XCI, 176, p. 197.

ⲛ̅ⲃⲁⲗ ⲉⲧⲱ ⲙ̅ⲙⲟⲟⲩ, les yeux atteints de la cataracte, VII, 18, p. 64. — ⲟⲩⲃⲁⲗ ⲉϥⲟ ⲙ̅ⲙⲟⲟⲩ, CXCIII, 359, p. 296.

ⲟⲩϩⲗⲟⲥⲧ̅ⲛ̅ ϩⲛ̅ ⲛ̅ⲃⲁⲗ ⲉ/ ⲉⲩⲟ ⲙ̅ⲙⲟⲟⲩ, obscurcissement des yeux ou (yeux) atteints de la cataracte, CCIV, 371, p. 300.

ⲕⲟⲗⲗⲓⲟⲛ ⲉⲧⲃⲉ ⲡⲥⲓⲟⲩ ⲙⲛ̅ ⲡⲙⲟⲟⲩ, collyre pour la taie et la cataracte, CXCII, 357, p. 295.

ϣⲁϥϥⲓ ⲡⲙⲟⲟⲩ ϩⲛ̅ ⲛ̅ⲃⲁⲗ, il enlève l'eau qui est dans les yeux (c'est-à-dire la cataracte), XCI, 177, p. 197.

ⲙⲟⲣ, lier, attacher, CXXIX, 268, p. 259; CCXXIV, 402, p. 316.

ⲙⲟⲥⲉ, enfanter.

ⲉⲣⲱⲧⲉ ⲛ̅ⲥϩⲓⲙⲉ ⲉⲥⲙⲟⲥⲉ ⲛ̅ⲟⲩ[ϣ]ⲏⲣⲉ ⲛ̅ϩⲟⲟⲩⲧ, lait de femme qui a mis au monde un enfant mâle, CCVI, 373, p. 301.

ⲙⲟⲧⲛⲉⲥ, facile, aisé.

ϣⲁⲥ ⲛ̅ⲧⲁⲛⲉϩⲓⲟⲙⲉ ϩⲛ̅ ⲟⲩⲙⲟⲧⲛⲉⲥ, elle provoque l'écoulement facile des menstrues des femmes, LXV, 127, p. 173.

ⲙⲟⲩⲗⲁϩ (voir ⲙⲟⲩⲗ̅ϩ̅, ⲙⲟⲩⲣ̅ϩ̅), cire, XIV, 34, p. 102; XX, 44, p. 105; XXXVI, 69, p. 138; CXXVI, 264, p. 247; CXXXI, 272, p. 260; CXXXII, 273, p. 261; CXLVII, 299, p. 271.

ⲙⲟⲩⲗ̅ϩ̅ (voir ⲙⲟⲩⲗⲁϩ, ⲙⲟⲩⲣ̅ϩ̅), cire, XX, 44, p. 105; LXVII, 131, p. 174; LXXII, 142, p. 184; CXXXI, 271, p. 260.

ⲙⲟⲩⲛ, demeurer, persister.

ⲁⲩⲧⲱⲙⲁ ⲉⲧⲣⲉϥϫⲱⲣⲉ ⲉⲃⲟⲗ ⲙⲟⲩⲛ ⲉⲧⲡⲱϣⲉ, coupure (*ἐντωμή*?) qui s'étend et reste ouverte, CLVI, 310, p. 275.

ⲙⲟⲩⲛϩⲟⲩⲛ (voir ⲙⲟⲟⲩ) [66], cataracte, XII, 30, p. 91. — ⲙⲟⲩⲛ̅ϩϭⲩⲛ, CLXV, 323, p. 283.

ⲙⲟⲩⲣ̅ϩ̅ (voir ⲙⲟⲩⲗⲁϩ, ⲙⲟⲩⲗ̅ϩ̅), cire, CXIX, 252, p. 204; CLXII, 318, p. 278; CLXXXVII, 350, p. 293; CLXXXIX, 353, p. 294; CXCVII, 363, p. 297.

ⲙⲟⲩⲧⲉ, appeler, XII, 27, p. 91; CII, 200, p. 219; CVI, 215, p. 225; CX, 235, p. 233.

ⲙⲟⲩϩ (voir ⲙⲟⲩϩⲟⲩ), cautériser; inflammation.

ⲙⲡⲗⲁⲥⲧⲣⲟⲛ ⲉⲥⲙⲟⲩϩ, emplâtre caustique, CXLVII, 299, p. 271.

ⲛ̅ⲡⲗⲁⲥⲧⲣⲟⲛ ⲛ̅ⲭⲱⲣⲁ ⲉⲥⲙⲟⲩϩ ⲉⲥⲕⲁϩ̅ⲕ̅, emplâtre du pays, caustique et résolutif, CXIX, 251, p. 240.

ⲝⲩⲣⲟⲛ ⲉϣⲁϥⲙⲟⲩϩ ϩⲛ̅ ⲟⲩϭⲉⲡⲏ, poudre pour cautériser promptement, CXXXIX, 283, p. 266.

ⲡⲙⲟⲩϩ ⲛ̅ⲧⲁⲡⲉ, l'inflammation de la tête, CXLVIII, 300, p. 271.

ⲙⲟⲩϩⲟⲩ (voir ⲙⲟⲩϩ) [167], inflammation de l'œil, LVI, 111, p. 166.

ⲙⲟϩ (voir ⲙⲉϩ), remplir, combler.

ⲟⲩⲡⲗⲏⲅⲩ ⲛ̅ⲁⲥ ⲉⲕⲟⲩⲱϣ ⲉⲙⲟϩ̅ⲥ̅ ⲉϩⲣⲁⲓ, une plaie ancienne que tu veux faire cicatriser (litt. : si tu veux qu'elle se comble, se remplisse), CXXIX, 268, p. 259.

ⲙⲟϫⲕ (voir ⲙⲁϫⲕ) [76], mêler, mélanger, LXXII, 143, p. 184.

ⲙ̅ⲣⲁϣ, roux, couleur fauve.

ⲡⲁⲥⲧⲟⲩ ϣⲁⲛⲧⲟⲩⲙ̅ⲣⲁϣ, fais-les cuire jusqu'à ce qu'ils prennent une couleur fauve, CCXVI, 390, p. 307.

ⲙ̅ϫⲱⲣ, oignon.

ⲙ̅ϫⲱⲣ ⲛ̅ⲁⲣⲙⲟ....., CLIV, 308, p. 273.

ⲛⲟⲩⲛⲉ ⲛ̅ⲙ̅ϫⲱⲣ ⲉϥⲣⲱⲕ, bulbe d'oignon brûlé, CLXXIX, 341, p. 291.

N

ⲛ̅, négation, *passim*.

ⲛ̅ (ⲉⲛ), enlever, retirer, extraire, présenter, donner.

ⲛ̅ⲧ ⲉⲡⲉⲧϣⲱⲛⲉ ⲟⲩ ⲟⲩⲧⲣⲟⲫⲏ ⲉⲥⲁⲥⲓⲱⲟⲩ, donne au malade une nourriture légère, LXX, 139, p. 177.

ⲛ̅ⲧ̅ϥ̅ ⲉⲃⲟⲗ ϩⲛ̅ ⲡϩⲏⲙ̅ϫ̅, retire-le du vinaigre, CII, 203, p. 219.

ⲡϣⲟⲗ ⲉⲧⲉⲕⲟⲩⲱϣ ⲉ̅ ⲛ̅ⲧ̅ϥ̅ ⲛ̅ϩⲏⲧ̅ϥ̅, la molaire que tu veux qu'il en enlève, CLI, 305, p. 272.

ⲧⲁⲁⲩ ⲉϩⲟⲩⲛ ⲉⲩⲁⲣϥⲱⲗ̅ⲙ̅ ⲕⲁⲁⲩ ⲛ̅ⲣ̅ ⲁ̅ ⲙⲛ̅ ⲟⲩϭⲱⲣⲁϩ ⲛ̅ⲧⲟⲩ ⲉⲃⲟⲗ, mets-les dans une marmite de pierre; laisse-les pendant un jour et une nuit, (puis) retire-les, XC, 175, p. 196.

ⲛⲁⲁϫⲉ (voir ⲛⲁϫⲉ, ⲛⲉϫⲉ), dent, CLXXXIV, 344, 346, p. 292.

ⲗⲁϥ ⲛ̅ⲛ̅ⲛⲁⲁϫⲉ, les gencives, CLXXVIII, 339, p. 290.

ⲛⲁⲙ (voir ⲛⲟⲙ), tamaris.

ⲉⲗⲕⲟ ⲛ̅ⲛⲁⲙ, écorce de tamaris, CX, 237, p. 233; CXCI, 356, p. 295.

ⲛⲁⲛⲟⲩ (voir ⲉⲛⲁⲛⲟⲩ), bon, III, 8, p. 56; XLV, 82, p. 150; XLVII, 89, p. 154; LIII, 105, p. 158; CLVII, 312, p. 276; CCXXXII, 412, 413, p. 320.

ⲛⲁⲛⲟⲩⲥ ⲕⲁⲗⲱⲥ, très bonne, CLXXXVII, 350, p. 293.

ⲛ̅ⲁⲧⲡⲉ, au-dessus.

ⲕⲁϥ ⲉϥⲁϣⲉ ⲛ̅ⲁⲧⲡⲉ ⲙ̅ⲙⲟϥ ⲛ̅ⲇ̅ ⲛ̅ϯⲃⲉ, laisse-le suspendu à quatre doigts au-dessus de lui, CII, 204, p. 219.

ⲛⲁⲩ, voir, LXXXVIII, 170, p. 195; CIX, 229, p. 230.

ⲛⲁϫⲉ (voir ⲛⲁⲁϫⲉ, ⲛⲉϫⲉ), dent, CXXX, 270, p. 260; CLI, 305, p. 272.

ⲟⲩⲁ ⲛ̅ⲧⲁ ⲡⲁⲁϥ ⲛ̅ⲛⲉϥⲛⲁϫⲉ ⲣ̅ⲟⲩⲁⲙⲟⲙⲉ, quelqu'un dont les gencives se gangrènent (scorbut), CLIX, 314, p. 277.

ⲛⲉⲡⲣⲉ, grain.

ⲡ̅ⲡ̅ ⲛⲉⲡⲣⲉ, poivre en grains, LXXIX, 157, p. 190.

ⲛⲉⲩⲉⲣⲏⲩ, voir ⲉⲣⲏⲩ.

ⲛⲉϣⲱ [109], éruption vésiculeuse, éruption pemphigoïde, XX, 43, p. 105; CXXXVIII, 281, p. 265.

ⲛ̅ⲡⲗⲁⲥⲧⲣⲟⲛ ⲉⲧⲃⲉ ⲛⲉϣⲱ, emplâtre pour l'éruption vésiculeuse, CXVI, 246, p. 238.

ⲛⲉϥⲧ, gaz, vent.

ⲛ̅ⲛⲉϥⲧ ⲥⲛⲁⲉⲓ ⲉⲡⲉⲥⲏⲧ, les gaz partiront par le bas, LXXIV, 149, p. 187.

ⲛⲉϩ, huile, XIX, 42, p. 105; XX, 44, p. 105; LXVII, 131, p. 174; CXXIII, 259, p. 243; CXLVII, 299, p. 271; CXLVIII, 300, p. 271; CLXIII, 319, p. 279; CLXVIII, 327, p. 285; CLXXXVII, 350, p. 293; CCXVIII, 392, p. 311; CCXXXII, 412, p. 320.

ⲛⲉϩ ⲙⲉ, huile fine, XXIII, 48, p. 120; XXXI, 63, p. 133; CVIII, 233, p. 229; CXVI, 247, p. 238; CXX, 254, p. 240; CLXI, 317, p. 277; CLXIV, 321, p. 281. — ⲛⲉϩ ⲙ̄ⲙⲉ, XXXVI, 69, p. 138; CLXXII, 332, p. 288.

ⲛⲉϩ ⲙ̄ⲙⲟⲩⲁⲥⲓⲛⲏ [314], huile de myrte, CCXIX, 395, p. 314.

ⲛⲉϩ ⲛ̄ⲁⲣϯⲛⲁⲣ [284], huile de graine de cuscute, CLXVII, 325, p. 284.

ⲛⲉϩ ⲛ̄ⲕⲗⲓ [244], huile de musaraigne, CXXIV, 260, p. 244.

ⲛⲉϩ ⲛ̄ⲟⲩⲏⲣⲏⲧ [123], huile de roses, CXXIV, 261, p. 244. — ⲛⲉϩ ⲛ̄ⲟⲩⲏⲣ̄ⲧ̄, CXIX, 252, p. 240.

ⲛⲉϩ ⲛ̄ⲥⲓⲙ [239], huile de raifort, CXVII, 249, p. 239; CXXVI, 264, p. 247; CLVI, 310, p. 275; CLXII, 318, p. 278.

ⲛⲉϩ ⲛ̄ϩⲣⲟϯⲛⲟⲛ [123], huile de roses, CXCVI, 262, p. 297; CCXII, 383, p. 304; CCXXXI, 411, p. 320.

ⲛⲉϫⲉ (voir ⲛⲁϫϫⲉ, ⲛⲁϫⲉ), dent.

ⲁⲁϥ ⲛ̄ⲛⲉϫⲉ, gencive, CLIII, 307, p. 273.

ⲛⲉϫⲉ ⲛ̄ⲉϭⲱϣ [273], dent d'Éthiopie (ivoire?), CLIII, 307, p. 273.

ⲛⲏⲩ, venir, sortir.

ⲟⲩⲕⲟⲩⲓ̈ ⲛ̄ϣⲏⲣⲉ ⲉⲣⲉ ⲧⲉϥϩⲉⲧⲣⲉ ⲛⲏⲩ ⲉⲃⲟⲗ [319], un petit enfant dont le nombril (?) fait saillie au dehors (omphacèle), CCXXX, 409, p. 319.

ϯ ⲉϣⲱⲛⲉ ⲛⲓⲙ ⲉⲧⲛⲏⲩ ⲉⲧⲟⲧ̄ⲕ̄, administre à tout malade qui se présente à toi, XCIII, 185, p. 204.

ⲛⲓⲃⲉ, gaz, vent.

ⲟⲩⲥⲧⲟⲙⲁⲭⲟⲥ ⲉϥⲧⲉⲙⲧⲱⲙ ⲛ̄ⲧⲏⲩ ⲉⲣⲉ ⲧⲉϥⲗⲟ ⲛⲓⲃⲉ, un estomac obstrué par les gaz, pour qu'il cesse de produire des vents, LXIX, 135, p. 176.

ⲛⲓⲙ, tout, quelconque, *passim*.

ⲛ̄ⲕⲟⲧⲉ, se coucher, CXII, 240, p. 235.

ⲛⲟⲉⲓⲧ, farine.

ⲛⲟⲉⲓⲧ ⲛ̄ⲁⲣϣⲓⲛ, farine de lentille, XXI, 46, p. 111.

ⲛⲟϧⲧ ⲛ̄ϧⲱⲧ, farine d'orge, CCXXVIII, 407, p. 318.

ⲛⲟⲉⲓⲧ ⲛ̄ϣⲱⲃⲉ, farine de concombre, LXXIII, 145, p. 185.

ⲛⲟⲉϧⲧ ⲛ̄ϭⲟⲩϭ ⲛ̄ϩⲟⲕⲉ, farine de carthame décortiqué, CCXXVIII, 407, p. 318.

ⲛⲟⲉⲓϣ, rate.

ⲛⲉⲧϣⲱⲛⲉ ⲉⲡⲉⲩⲛⲟⲉⲓϣ, ceux qui sont malades de la rate, LXV, 125, p. 173.

ⲛⲟⲙ (voir ⲛⲁⲙ), tamaris.

ⲉⲗⲕⲟ ⲛ̄ⲛⲟⲙ, écorce de tamaris, CCXXII, 400, p. 315.

ⲛⲟⲧ̄ⲙ̄, doux.

ⲏⲣ̄ⲡ̄ ⲉϥⲛⲟⲧ̄ⲙ̄, vin doux, CLXXXVII, 351, p. 293.

ⲛⲟⲩⲗⲉ (voir ⲛⲟⲩⲣⲉ), vautour.

ⲥⲓϣⲉ ⲛ̄ⲧⲛⲟⲩⲗⲉ, fiel de vautour, IV, 13, p. 56.

ⲛⲟⲩⲛⲉ, racine, bulbe.

ⲛⲟⲩⲛⲉ ⲛ̄ⲕⲗⲟⲕⲟⲩ, bulbe de *crocus sativus*, XLVIII, 90, p. 154.

ⲛⲟⲩⲛⲉ ⲛ̄ⲙ̄ϫⲱⲣ ⲉϥⲣⲱϫ, bulbe d'oignon brûlé, CLXXIX, 341, p. 291.

ⲛⲟⲩⲛⲉ ⲛ̄ⲡϣⲟϫ ⲉ̄ⲓ̄ ⲧⲛⲁϫϫⲉ, racine de la molaire ou de la dent, CLXXXIV, 346, p. 292.

ⲛⲟⲩⲛⲉ ⲛ̄ϫⲛⲏ [308], racine d'euphorbe épineux (?), CCXVII, 391, p. 308.

ⲛⲟⲩⲣⲉ (voir ⲛⲟⲩⲗⲉ), vautour.

ⲥⲛⲟϥ ⲛ̄ⲛⲟⲩⲣⲉ ⲉϥϩⲏⲙ, sang chaud de vautour, CC, 367, p. 299.

ⲛⲟⲩⲧⲉ, Dieu.

ⲫϯ ⲡⲉⲧⲥⲟⲟⲩⲛ ϫⲉ ⲛⲁⲛⲟⲩ ⲡⲓⲡⲁϩⲣⲉ ⲉⲙⲁⲧⲉ, Dieu sait combien ce remède est bon, CLVII, 312, p. 276.

ϩ̄ⲛ̄ ⲡⲟⲩⲱϣ ⲙ̄ⲡⲛⲟⲩⲧⲉ, par la volonté de Dieu, CXXV, 262, p. 247.

ϩ̄ⲛ̄ ⲧϭⲟⲙ ⲛ̄ⲫⲓⲛⲟⲩⲧⲉ, par la puissance de Dieu, CLXXI, 330, p. 287.

ⲛⲟⲩϩⲉ, sycomore.

ⲉⲣⲱⲧⲉ ⲛ̄ⲛⲟⲩϩⲉ [145], lait (latex) de sycomore, XXXVIII, 72, p. 145.

ⲉϥⲓⲱ ⲛ̄ⲛⲟⲩϩⲉ [237], rob de sycomore, CXIII, 241, p. 236.

ⲛⲟⲩϫ, rejeter, évacuer, produire.

ⲟⲩⲁ ⲉϥⲛⲟⲩϫ ⲥⲛⲟϥ ⲉϩⲣⲁⲓ ϩ̄ⲛ̄ ⲣⲱϥ, quelqu'un qui rejette du sang par la bouche, CCXXXIII, 414, p. 321.

ⲟⲩ(ⲥ)ⲧⲟⲙⲁⲭⲟⲥ ⲉϥⲛⲟⲩϫ ⲥⲁϣ ⲉϥⲕⲏⲙ ⲉϩⲣⲁⲓ, un estomac qui produit de la bile noire, LXX, 137, p. 177.

ⲛⲟϥⲣⲉ, bon, utile.

ⲉⲣⲛⲟϥⲣⲉ ⲉϣⲱⲛⲉ ⲛⲓⲙ, est utile pour toutes les maladies, LXXX, 158, p. 190.

ⲛⲟϭ, grand, LXXXVIII, 170, p. 195.

ⲁⲁⲩ ⲛ̄ⲛⲟϭ ⲛ̄ⲕ̄ⲗ̄, fais-en un grand collyre, CXII, 240, p. 235.

ⲟⲩⲛ̄ ⲟⲩⲛⲟϭ ⲛ̄ϭⲟⲙ ⲛ̄ϩⲏⲧ̄ϥ̄, une grande force est en lui (il est très efficace), XII, 29, p. 91.

ⲟⲩⲛⲟϭ ⲛ̄ⲁⲣⲭⲏⲁⲧⲣⲟⲥ, un grand médecin, LVI, 112, p. 166.

ⲟⲩⲛⲟϭ ⲛ̄ⲕⲟⲗⲗⲓⲟⲛ, un grand collyre, CXXII, 257, p. 243.

ⲟⲩⲛⲟϭ ⲛ̄ⲡⲁϩⲣⲉ, un grand remède, CXVII, 248, p. 239.

ⲟⲩⲛⲟϭ ⲧⲉ ⲧⲉⲥϭⲟⲙ, grande est sa puissance (sa vertu, son efficacité), CXXII, 257, p. 243; CXXXI, 271, p. 260.

ⲡⲛⲟϭ ⲙ̄ⲙⲁϩ̄ⲧ̄, le gros intestin, LXXV, 150, p. 187.

ⲛⲟϭ (ⲛⲟϫ), lancer, projeter, émettre.

ⲙⲏϩⲉ ⲉⲥϩ̄ⲛ̄ ⲡⲙⲁ ⲛ̄ϥ̄ⲛⲟϭ ⲙ̄ⲙⲏ, abcès qui est dans l'endroit où se fait l'émission de l'urine (abcès de l'urètre), CCXII, 382, p. 304.

ⲛ̄ⲧⲉⲩⲛⲟⲩ, immédiatement, CXIV, 243, p. 238; CCXX, 396, p. 315.

ⲛ̄ϫⲙⲏ, nom d'une plante non identifiée, CCXXVII, 406, p. 318.

O

ⲟ (voir ⲱ), être, *passim*.

ⲟⲃⲉⲛ (voir ⲟⲃ̄ⲛ̄, ⲟⲃⲛⲉ) [69], alun.

ⲟⲃⲉⲛ ⲛ̄ⲗⲁⲥ [134], alun schisteux, CXXXVIII, 282, p. 265.

ⲟⲃ̄ⲛ̄ (voir ⲟⲃⲉⲛ, ⲟⲃⲛⲉ) [69], alun.

ⲟⲃ̄ⲛ̄ ⲛ̄ⲥⲏϥⲉ [134], alun liquide, CLXXVII, 338, p. 290.

ⲟⲃⲛⲉ (voir ⲟⲃⲉⲛ, ⲟⲃ̄ⲛ̄) [69], alun, VII, 18, p. 64.

ⲟⲃⲛⲉ ⲛ̄ⲥⲓϣ̄ⲡ̄ [134], alun rond, XXXIV, 67, p. 134.

ⲟⲃϩⲉ [316], dent.

ⲟⲃϩⲉ ⲛ̄ⲟⲩⲱⲛ̄ϣ̄, dent de loup, CCXXIV, 402, p. 316.

ⲟⲕⲉⲙ [123], fané, flétri.

ⲟⲩⲏⲣ̄ⲧ̄ ⲉϥⲟⲕⲉⲙ, rose flétrie, XXIV, 49, p. 122.

ⲟⲙ̄ⲥ̄, être plongé, trempé (dans un liquide).

ⲥⲫⲟⲛⲅⲟⲥ ⲟⲙ̄ⲥ̄ ⲉⲩϩⲏⲙ̄ϫ̄, éponge trempée dans du vinaigre, LXX, 138, p. 177.

ⲟⲛ, aussi, encore, de nouveau, *passim*.

ⲟⲟⲩϣ, bouillie.

ⲡⲉⲥⲧⲟⲩ ⲛ̄ⲟⲟⲩϣ, fais-les cuire en bouillie, CCXXVIII, 407, p. 318.

ⲟⲣ̄ϫ̄, fermer, boucher.

ⲙⲏⲧⲣⲁ ⲉⲥⲟⲣ̄ϫ̄, matrice obturée (occlusion de la matrice), CXXV, 262, p. 247.

ⲟⲧⲉ [123], vulve, matrice.

[ⲟⲩⲥϩⲓ]ⲙ[ⲉ ⲉⲧϣ]ⲱⲛⲉ ⲉⲧⲉⲥⲟⲧⲉ ⲉⲥϯⲕⲁⲥ, [une femme mala]de dont la matrice est douloureuse, XXIV, 49, p. 122.

ⲟⲧⲉ ⲛ̄ⲟⲩⲥⲓⲙⲉ (*sic*) ⲉⲥϯⲕⲕⲁⲥ, matrice d'une femme qui souffre, CLXVII, 326, p. 284.

ⲟⲩ, ⲟⲩⲁ, un, *passim*.

ⲟⲩⲁ ⲉⲡⲟⲩⲁ, même quantité de chaque, IX, 22, p. 81; XII, 28, p. 91; L, 96, p. 156; LXIV, 124, p. 173; LXV, 128, p. 173; CLII, 306, p. 273. — ⲉⲡⲟⲩⲁ, précédé d'une mention de quantité, XLVI, 84, 85, p. 153; XLIX, 93, p. 155; LIX, 120, p. 170; LXXIV, 148, p. 187; CXXVI, 263, p. 247; CLXXVIII, 340, p. 290; CLXXXV, 347, p. 292; CLXXXVI, 348, p. 293; CCIX, 376, p. 302; CCXXI, 399, p. 315; CCXXXV, 418, p. 322; CCXXXVI, 419, p. 323.

ⲟⲩϣⲓ ⲉⲡⲟⲩⲁ, même poids de chaque (un poids de chaque), VIII, 20, p. 70; XLV, 83, p. 150; LIV, 107, p. 159; LVIII, 119, p. 170; LXXXII, 162, p. 191.

ⲟⲩϣⲓ ⲕⲁⲧⲁ ⲛ̄ⲟⲩⲁ ⲛ̄ϩⲏⲧⲟⲩ, même poids de chacun d'eux, CIX, 227, p. 230. — ⲕⲁⲧⲁ ⲟⲩⲁ, de chaque, XCIII, 184, p. 204.

ⲟⲩⲁⲃ̄ϣ̄, blanc.

ⲙⲡⲗⲁⲥⲧⲣⲟⲛ ⲉⲥⲟⲩⲁⲃ̄ϣ̄, emplâtre blanc, CLXXXVII, 349, p. 293.

ⲟⲩⲁⲑ (voir ⲟⲩⲟⲑ, ⲟⲩⲱⲑ) [279], faire fondre, dissoudre; produit de distillation.

ⲕⲏⲛⲛⲉ ⲛ̄ⲣⲓⲣ ⲟⲩⲁⲙⲉ ⲛ̄ⲣⲁϩ̄ⲧ̄ ⲟⲩⲁⲑⲟⲩ, graisse de porc, terre à foulon, fais-les fondre, CXXXIII, 274, p. 262.

ⲟⲩⲁⲑ ⲛ̄ϩⲏⲙ̄ϫ̄ [279], vinaigre distillé, CCXXXII, 413, p. 320.

ⲟⲩⲁⲑ [279], cuillerée (peut-être, produit de distillation).

ⲟⲩⲁⲑ ⲛ̄ⲏⲣ̄ⲡ̄ ⲛ̄ⲁⲥⲕⲁⲗⲟⲛ, cuillerée de vin d'Ascalon, CLXXII, 331, p. 287.

ⲟⲩⲁⲑ ⲛ̄ϩⲏⲙ̄ϫ̄, cuillerée de vinaigre (ou vinaigre distillé?), CLXIII, 319, p. 279.

ⲟⲩⲁⲑ (voir ⲟⲩⲟⲑ) [279], cuillerée.

ⲏⲣ̄ⲡ̄ ⲉϥⲛⲟⲧ̄ⲙ̄ ⲓ̄ ⲛ̄ⲟⲩⲁⲑ, vin doux, dix cuillerées, CLXXXVII, 350-351, p. 293.

ⲟⲩⲁⲙⲉ [326], argile.

ⲟⲩⲁⲙⲉ ⲛ̄ⲣⲁϩ̄ⲧ̄, terre à foulon, CXXXIII, 274, p. 262.

ⲟⲩⲁⲙⲟⲙⲉ (voir ⲁⲙⲟⲙⲉ, ⲙⲟⲙⲉ) [106], gangrène.

ⲟⲩⲁ ⲛ̄ⲧⲁ ⲡⲁⲗⲁϥ ⲛ̄ⲛⲉϥⲛⲁϫⲉ ⲣ̄ⲟⲩⲁⲙⲟϣⲉ, quelqu'un dont les gencives se gangrènent, CLIX, 314, p. 277.
ⲟⲩⲁⲙⲥⲓⲣ (voir ⲁⲙⲥⲓⲣ, ⲥⲓⲣ) [108], mélanose, XX, 43, p. 105.
ⲟⲩⲁⲙϣⲁⲣ (voir ⲁⲙϣⲁⲣ) [106], ulcère rongeant, phagédénisme, CXXVII, 266, p. 257.
ⲟⲩⲁⲣⲏⲧ (voir ⲟⲩⲁⲣ̄ⲧ̄, ⲟⲩⲏⲣⲏⲧ, ⲟⲩⲏⲣ̄ⲧ̄) [123], rose, LII, 100, p. 157.
ⲟⲩⲁⲣ̄ⲧ̄ (voir ⲟⲩⲁⲣⲏⲧ, ⲟⲩⲏⲣⲏⲧ, ⲟⲩⲏⲣ̄ⲧ̄) [123], rose, CXCVI, 362, p. 297.
ⲟⲩⲉ, loin.
 ⲝⲩⲣⲟⲛ ⲉϣⲁϥⲧⲣⲉ ⲛ̄ⲃⲁⲗ ⲣ̄ⲟⲩⲟⲉⲓⲛ ⲛ̄ⲥⲉⲛⲁⲩ ⲉⲃⲟⲗ ϩ̄ⲛ ⲡⲟⲩⲉ, poudre pour éclaircir les yeux qui ne voient pas de loin, LXXXVIII, 170, p. 195.
 ⲝⲩⲣⲟⲛ ⲉϣⲁϥⲧⲣⲉ ⲛ̄ⲃⲁⲗ ⲣ̄ⲟⲩⲟⲉⲓⲛ ϩ̄ⲛ ⲡⲟⲩⲉ, poudre qui fait que les yeux distinguent ce qui est au loin, LXXVIII, 155, p. 189.
ⲟⲩⲏⲣⲏⲧ (voir ⲟⲩⲁⲣⲏⲧ, ⲟⲩⲁⲣ̄ⲧ̄, ⲟⲩⲏⲣ̄ⲧ̄) [123], rose.
 ⲛⲉϩ ⲛ̄ⲟⲩⲏⲣⲏⲧ [123], huile de roses, CXXIV, 261, p. 244.
ⲟⲩⲏⲣ̄ⲧ̄ (voir ⲟⲩⲁⲣⲏⲧ, ⲟⲩⲁⲣ̄ⲧ̄, ⲟⲩⲏⲣⲏⲧ) [123], rose, CLXXI, 330, p. 287.
 ⲟⲩⲏⲣ̄ⲧ̄ ⲉϥⲗⲏⲕ, rose fraîche, CXXXIV, 275, p. 262.
 ⲟⲩⲏⲣ̄ⲧ̄ ⲉϥⲟⲕⲉⲙ [123], rose flétrie, XXIV, 49, p. 122.
 ⲛⲉϩ ⲛ̄ⲟⲩⲏⲣ̄ⲧ̄ [123], huile de roses, CXIX, 252, p. 240.
ⲟⲩⲛ̄ (voir ⲟⲩⲟⲛ), être, XII, 29, p. 91; CLXV, 323, p. 283.
ⲟⲩⲛⲁⲙ, droit.
 ⲡⲓⲉⲓϥ ⲛ̄ⲧⲡⲁⲧ ⲛ̄ⲟⲩⲛⲁⲙ ⲛ̄ⲉⲉⲓⲱ, le sabot de la patte droite d'un âne, CCVIII, 375, p. 302.
ⲟⲩⲟⲉⲓⲛ, lumière, clarté, vue.
 ϣⲁⲥⲧⲣⲉ ⲡⲟⲩⲟⲉⲓⲛ ϫⲱⲧⲉ ⲛ̄ϥⲣ̄ⲟⲩⲟⲉⲓⲛ ⲕⲁⲗⲱⲥ, elle rend la lumière à celui qui ne voit pas bien, LI, 97, p. 156.
 ⲣ̄ⲟⲩⲟⲉⲓⲛ, éclaircir (la vue), rendre la vue, voir.
 ⲟⲩⲁ ⲛ̄ⲧⲉ ⲛⲉϥⲃⲁⲗ ⲣ̄ⲟⲩⲟ·ⲛ (ⲁⲛ?) ⲕⲁⲗⲱⲥ, quelqu'un dont les yeux ne voient pas bien, CCIII, 370, p. 300.
 ⲧⲓ ⲉⲛ̄ⲃⲁⲗ ⲉⲧⲱ ⲛ̄ⲕⲁⲕⲉ ϣⲁⲩⲣ̄ⲟⲩⲟⲉⲓⲛ ⲕⲁⲗⲱⲥ, applique aux yeux qui sont obscurcis, ils s'éclairciront bien, XI, 26, p. 89.
 [ⲧⲓ] ⲉⲛ̄ⲉⲃⲁⲗ ϣⲁⲩⲣ̄ⲟⲩⲟⲉⲓⲛ ⲕⲁⲗⲱⲥ, [applique] aux yeux, ils s'éclairciront bien, VIII, 21, p. 71.
 ϣⲁϥⲧⲣⲉ ⲛ̄ⲃⲁⲗ ⲣ̄ⲟⲩⲟⲉⲓⲛ ⲕⲁⲗⲱⲥ, il fait que les yeux voient bien, LIV, 106, p. 159.
 ϣⲁϥⲧⲣⲉ ⲛ̄ⲃⲁⲗ ⲣ̄ⲟⲩⲟⲉⲓⲛ ϩ̄ⲛ ⲡⲟⲩⲉ, il fait que les yeux distinguent ce qui est au loin, LXXVIII, 155, p. 189.
 ϣⲁϥⲧⲣⲉ ⲛ̄ⲃⲁⲗ ⲣ̄ⲟⲩⲟⲉⲓⲛ ⲛ̄ⲥⲉⲛⲁⲩ ⲉⲃⲟⲗ ϩ̄ⲛ ⲡⲟⲩⲉ, elle éclaircit les yeux qui ne voient pas de loin, LXXXVIII, 170, p. 195.
ⲟⲩⲟⲑ (voir ⲟⲩⲁⲑ) [279], cuillerée.
 ⲥⲛⲁⲩ ⲛ̄ⲟⲩⲟⲑ ⲛ̄ⲛⲉϩ ⲛⲟⲩⲏⲣ̄ⲧ̄, deux cuillerées d'huile de roses, CXIX, 252, p. 240.
ⲟⲩⲟⲑ (voir ⲟⲩⲁⲑ, ⲟⲩⲱⲑ) [279], faire fondre, dissoudre.
 ⲟⲩⲟⲑⲟⲩ ϩ̄ⲛ ⲟⲩⲕⲱϩ̄ⲧ̄, fais-les fondre sur le feu, XXIV, 50, p. 122.
 ⲟⲩⲟⲑⲟⲩ ϩⲓ ⲛⲉϩ ⲙⲉ, fais-les fondre avec de l'huile fine, CVIII, 223, p. 229.
ⲟⲩⲟⲙ̄ⲧ̄, épais.
 ⲛⲉⲧⲉⲣⲉ ⲛⲉⲩⲥⲱⲡⲉ ⲟⲩⲟⲙ̄ⲧ̄, ceux dont les paupières sont épaisses, CII, 200, p. 219.
ⲟⲩⲟⲛ (voir ⲟⲩⲛ̄), être.
 ⲙ̄ⲛ ⲟⲩⲟⲛ ⲉϥⲧⲉⲛⲧⲱⲛ ⲉⲣⲟϥ ⲛⲁⲛⲟⲩϥ, il n'y a pas son pareil en efficacité, CIX, 224, p. 230.
ⲟⲩⲟⲧ̄ϥ̄, verser.
 ⲏⲣ̄ⲡ̄ ⲛ̄ⲁⲙⲓⲛⲉⲟⲛ..... ⲉ̄ ⲙ̄ⲛ ⲡⲉⲧⲟⲩⲟⲧ̄ϥ̄ ⲉⲡⲁⲓ ⲙ̄ⲙⲟⲟⲩ, vin aminéen..... auquel on n'a point ajouté d'eau, CXXXIV, 276, p. 262.
ⲟⲩⲟϣ̄ⲙ̄ (voir ⲟⲩⲱϣ̄ⲙ̄), mélanger, malaxer, pétrir.
 ⲟⲩⲟϣⲙⲟⲩ ⲙ̄ⲛ ⲛⲉⲩⲉⲣⲏⲩ, mélange-les ensemble, CXL, 286, p. 267.
 ⲟⲩⲟϣⲙⲟⲩ ϩⲓ ⲉⲃⲓⲱ, mélange-les avec du miel, CXLI, 287, p. 267; CLXIX, 328, p. 285. — ⲟⲩⲟϣⲙⲟⲩ ϩⲓ ⲉϥⲓⲱ, CLXXVII, 338, p. 290; CCXXVI, 405, p. 317; CCXXXIV, 417, p. 322.
 ⲟⲩⲟϣⲙⲟⲩ ϩⲓ ⲙⲟⲟⲩ, malaxe-les avec de l'eau, LV, 110, p. 162; LXXXVI, 167, p. 193.
 ⲟⲩⲟϣⲙⲟⲩ ϩⲓ ⲙⲟⲟⲩ ⲛ̄ⲥⲟⲟⲩϩⲉ ⲓ̄ⲉ̄ ⲙⲟⲟⲩ ⲛ̄ⲡⲉⲣⲛⲟⲩϥⲉ, malaxe-les avec du blanc d'œuf ou du suc de conyza, XCIII, 184, p. 204.
 ⲟⲩⲟϣⲙⲟⲩ ϩⲓ ⲙⲟⲟⲩ ⲛ̄ϩⲧⲓⲧ, malaxe-les avec du suc d'oignon (ou de chou), CXII, 240, p. 235.
ⲟⲩⲣⲏⲧⲉ, pied.
 ⲟⲩⲣⲏⲧⲉ ⲛ̄ⲭⲏⲣⲁⲥ, pied de porc, LXX, 140, p. 177.
ⲟⲩⲱⲑ (voir ⲟⲩⲁⲑ, ⲁⲩⲟⲑ), faire dissoudre, fondre.

 ⲟⲩⲱⲑ ⲛⲁⲓ ϩ̄ⲛ ⲡⲕⲱϩ̄ⲧ̄, fais fondre ceux-là sur le feu, LXVII, 132, p. 174.
 ⲟⲩⲱⲑ ⲛⲉⲧⲗⲏⲕ ϩ̄ⲛ ⲡⲕⲱϩ̄ⲧ̄, fais fondre les ingrédients mous sur le feu, CXLVIII, 301, p. 271.
 ⲟⲩⲱⲑ ⲡⲕⲏⲛⲉ ⲉⲃⲟⲗ, fais fondre la graisse, CXXXI, 272, p. 260.
 ⲟⲩⲱⲑ ⲡⲉⲭⲁⲣⲃⲁⲛⲉ, fais fondre le galbanum, XIII, 33, p. 98.
ⲟⲩⲱⲙ (voir ⲱⲙ), manger, XXII, 47, p. 111; XXX, 62, p. 133; LXV, 128, p. 173; LXIX, 136, p. 176; CCXXXVII, 420, p. 323.
 ϩⲙⲟⲩ ⲛ̄ⲟⲩⲱⲙ [205], sel comestible, XCIII, 183, p. 204.
ⲟⲩⲱⲛ, ouvrir.
 ⲥⲁϣ ⲉⲧⲣⲉϥϫⲱⲱⲣⲉ ⲉⲃⲟⲗ ⲉ/ ⲧⲉϥⲟⲩⲱⲛ, ulcère qui s'étend ou reste ouvert, CXCVII, 363, p. 297.
ⲟⲩⲱⲛ, partie.
 ⲟⲩⲱⲛ ⲛ̄ⲁⲛⲁϣ ⲛ̄ⲡⲣⲏ ⲉⲧⲣⲱⲕ, une partie d'ambrosie brûlée, CXXI, 256, p. 242.
 ⲟⲩⲱⲛ ⲛ̄ⲉⲩⲫⲟⲣⲃⲓⲟⲩ ⲉϥϭⲏϭ, une partie d'euphorbe grillé, CCXII, 382, p. 304.
 ⲟⲩⲱⲛ ⲛ̄ⲕⲁⲛⲑⲁⲣⲓⲥ, une partie de cantharide, CLXXXIV, 345, p. 292.
 ⲟⲩⲱⲛ ⲛ̄ⲭⲁⲣⲧⲏⲥ ⲉⲧⲣⲱϫ, une partie de papier brûlé, CXXI, 255, p. 242.
ⲟⲩⲱⲛⲏϣ (voir ⲟⲩⲱⲛ̄ϣ̄), loup.
 ϩⲁⲥ ⲛ̄ⲟⲩⲱⲛⲏϣ, fiente de loup, CLXIV, 321, p. 281.
ⲟⲩⲱⲛ̄ϣ̄ (voir ⲟⲩⲱⲛⲏϣ), loup.
 ⲉⲗⲟⲗⲉ ⲛ̄ⲟⲩⲱⲛ̄ϣ̄ (voir ⲉⲗⲉⲗⲟⲩⲱⲛ̄ϣ̄), morelle (raisin de loup), CCXV, 388, p. 306.
 ⲟⲃϩⲉ ⲛ̄ⲟⲩⲱⲛ̄ϣ̄, dent de loup, CCXXIV, 402, p. 316.
 ϣⲁⲣ ⲛ̄ⲟⲩⲱⲛ̄ϣ̄, peau de loup, CCXXIV, 402, p. 316.
ⲟⲩⲱⲧ, récent, frais.
 ⲁⲛⲓⲅⲁⲙ ⲉϥⲟⲩⲱⲧ [132], vitriol bleu frais, CX, 235, p. 233. — ⲁⲛⲓⲕⲁⲙ ⲉϥⲟⲩⲱⲧ, XXIX, 60, p. 131.
 ⲑⲉⲛ ⲉϥⲟⲩⲱⲧ [278], soufre frais, CLXII, 318, p. 278.
 ⲙⲓⲥⲉⲟⲥ ⲉϥⲟⲩ[ⲱⲧ], vitriol jaune, CXLII, 288, p. 268.
 ⲙⲟⲟⲩ ⲛ̄ⲏϭⲉ ⲉⲃ[ⲟⲩⲱⲧ], suc de poireau frais, IV, 13, p. 56.
 ⲭⲁⲗⲕⲓⲧⲉⲟⲥ ⲉⲡⲟⲩⲱⲧ, vitriol blanc frais, CIII, 206, p. 222. — ⲭⲁⲣⲕⲓⲧⲉⲟⲥ ⲉϥⲟⲩⲱⲧ, XXIX, 60, p. 131.
ⲟⲩⲱⲧ, pareil, semblable.
 ⲡⲓϣⲓ ⲛ̄ⲟⲩⲱⲧ, le poids semblable (même poids de chaque), CI, 198, p. 216.
ⲟⲩⲱϣ, vouloir, volonté, XXIII, 48, p. 120; LXXV, 151, p. 187; CI, 197, p. 216; CVII, 220, p. 226; CXXIX, 268, p. 259; CLI, 306, p. 272.
 ϩ̄ⲛ ⲡⲟⲩⲱϣ ⲙ̄ⲡⲛⲟⲩⲧⲉ, par la volonté de Dieu, CXXV, 262, p. 247.
ⲟⲩⲱϣ̄ⲙ̄ (voir ⲟⲩⲟϣ̄ⲙ̄), mélanger, malaxer, pétrir.
 ⲟⲩⲱϣ̄ⲙ̄ ϩⲓ ⲉⲃⲓⲱ, mélanger avec du miel, CCXXII, 400, p. 315. — ⲟⲩⲱϣ̄ⲙ̄ ϩⲓ ⲉϥⲓⲱ, XXX, 62, p. 133; LXXIV, 149, p. 187; CCXXXIII, 415, p. 321.
 ⲟⲩⲱϣ̄ⲙ̄ ϩⲓ ⲉⲧⲁⲫⲟⲩ, mélanger avec de l'*étaphos*, CXXXV, 278, p. 262.
 ⲟⲩⲱϣⲙⲟⲩ ϩⲓ ⲙⲟⲟⲩ, pétris-les avec de l'eau, LV, 110, p. 162.
ⲟ[ⲩ]ⲱϩ̄ⲙ̄, recommencer, renouveler.
 ⲛ̄ⲟ[ⲩ]ⲱϩ̄ⲙ̄, de nouveau, XCIX, 194, p. 212.
ⲟⲩϩⲟⲗ (voir ⲟⲩϩⲟⲣ), chien.
 ⲁⲛⲅⲉⲫⲁⲣⲟⲥ ⲛ̄ⲟⲩϩⲟⲗ ⲙⲟⲟⲩ [213], cervelle de chien d'eau (loutre), XCIX, 193, p. 212.
ⲟⲩϩⲟⲣ (voir ⲟⲩϩⲟⲗ), chien.
 ⲣⲱⲝ ⲛ̄ⲟⲩϩⲟⲣ, morsure de chien, CLXXXVII, 349, p. 293.
ⲟⲩϫⲁⲓ, être en bonne santé, LXIX, 136, p. 176.
ⲟϩⲃⲉ, voir ⲟⲃϩⲉ.
ⲟϫ [372], être pur, intact; de bonne qualité.
 ⲉⲣⲉⲃⲟⲣⲟⲩ ⲉϥⲟϫ, ellébore de bonne qualité, CLI, 305, p. 272.

ⲡ

ⲡⲁⲥⲧ (voir ⲡⲉⲥⲧ), cuire, XIV, 35, p. 102; XV, 37, p. 103; XVIII, 41, p. 104; XLIII, 79, p. 148; LXXII, 143, p. 184; LXXIII, 147, p. 185; CXV, 245, p. 238; CXVII, 249, p. 239; CXXVI, 264, p. 247; CXXXII, 273, p. 261; CXXXV, 278, p. 262; CLXXIII, 333, p. 288; CCXXXII, 413, p. 320.
 ⲡⲁⲥⲧⲟⲩ ⲙ̄ⲛ ⲛⲉⲩⲉⲣⲏⲩ, fais-les cuire ensemble, CLXVII, 325, p. 284; CXCVII, 364, p. 297.
 ⲡⲁⲥⲧⲟⲩ ϩ̄ⲛ ⲟⲩⲕⲱϩ̄ⲧ̄ ⲉϥⲕⲉⲣⲁ, fais-les cuire à feu doux, XLIII, 79, p. 148; CXLIX, 303, p. 271.
 ⲡⲁⲥⲧⲟⲩ ϣⲁⲛⲧⲟⲩⲙ̄ⲣⲁϣ, fais-les cuire jusqu'à ce qu'ils prennent une couleur fauve, CCXVI, 390, p. 307.
ⲡⲁⲥⲓⲕⲏ, mot de sens indéterminé.
 ⲛ̄ⲡⲣⲁⲥⲧⲗⲟⲛ ⲛ̄ⲡⲁⲥⲓⲕⲏ ⲙ̄ⲛ ⲡⲟⲧⲁⲕ̄ⲣ̄, emplâtre........., CXVIII, 250, p. 240.

ⲡⲁⲧ, genou, jambe.
ⲕⲱⲗ ⲛ̄ⲡⲁⲧ [205], articulation du genou, XCIII, 181, p. 204.
ⲡⲓⲉⲓϥ ⲛ̄ⲧⲡⲁⲧ ⲛ̄ⲟⲩⲛⲁⲙ ⲛ̄ⲉⲉⲓⲱ, le sabot de la patte droite d'un âne, CCVIII, 375, p. 302.
ⲡⲁϣⲉ [306], pustule.
ⲡⲁϣⲉ ⲉⲥϯϣⲁϩ ⲛ̄ⲕⲱϩ̄ⲧ̄ ⲉⲥϯⲕⲕⲁⲥ, pustule enflammée et douloureuse, CCXV, 387, p. 306.
ⲡⲁϩⲣⲉ, remède, médicament, XVII, 39, p. 104; CIX, 229, p. 230; CLVII, 312, p. 276; CCXIX, 395, p. 314.
ⲡⲁϩⲣⲉ ⲉⲕϯ ⲙ̄ⲙⲟϥ ⲥⲁⲃⲟⲗ ⲉⲡⲃⲁⲗ, remède que tu administreras à l'extérieur de l'œil, L, 95, p. 156.
ⲡⲁϩⲣⲉ ⲉⲛⲃⲁⲗ, remède pour les yeux, I, 1, p. 52.
ⲡⲁϩⲣⲉ ⲉⲛⲉⲡⲗⲩⲅⲏ ⲛ̄ⲁⲥ, remède pour les blessures anciennes, CLXXXIX, 353, p. 294.
ⲡⲁϩⲣⲉ ⲉⲧⲃⲉ ⲛ̄ⲃⲁⲗ ⲉⲧⲕⲏⲕ, remède pour les yeux privés de cils, IV, 10, p. 56.
ⲡⲁϩⲣⲉ ⲉⲧⲃⲉ ⲡϣⲉⲛⲉϣⲁⲩ, remède pour le *šénéšau*, CCXXIII, 401, p. 316.
ⲡⲁϩⲣⲉ ⲉⲧⲥⲩⲣ̄ⲝ ⲉⲧⲥⲁⲃⲟⲗ, remède pour la fistule externe, CCXVI, 389, p. 307.
ⲡⲁϩⲣⲉ ⲉⲩϯ ⲙ̄ⲙⲟϥ ⲥⲁϩⲟⲩⲛ ⲉⲛ̄ⲃⲁⲗ, remède que l'on administre à l'intérieur des yeux, XLVIII, 90, p. 154.
ⲡⲁϩⲣⲉ ⲉϣⲁϥⲑⲉⲣⲁⲡⲉⲩⲉ ⲛ̄ⲛⲉⲧϣⲱⲛⲉ ⲉⲡⲉⲩⲛⲟⲉⲓϣ, remède pour soigner ceux qui souffrent de la rate, LXV, 125, p. 173.
ⲡⲁϩⲣⲉ ⲛ̄ⲉϭⲱϣ [145], remède d'Éthiopie, XXXVIII, 72, p. 145; LXXXIV, 165, p. 192.
ⲟⲩⲛⲟϭ ⲛ̄ⲡⲁϩⲣⲉ, un grand remède, CXVII, 243, p. 239.
ⲡⲣ̄ϯⲡⲁϩⲣⲉ, l'administration d'un remède, CXIV, p. 243, 238.
ⲣ̄ⲡⲁϩⲣⲉ, guérir, XII, 30, p. 91.
ⲧⲥⲱ ⲡⲓⲡⲁϩⲣⲉ ϣⲁⲛⲧⲉϥⲥⲱⲱϥ, arrose le médicament jusqu'à ce qu'il soit imbibé, XLVI, 86, p. 153.
ⲡⲁϩⲧ, verser, LXVII, 132, p. 174; CXIX, 253, p. 240; CXXXI, 272, p. 260; CXLVI, 298, p. 270; CLXII, 318, p. 278; CCXXV, 404, p. 316.
ⲡⲉ, être, *passim*.
ⲡⲉⲛ, souris.
ⲙⲟⲟⲩ ⲛ̄ⲡⲉⲛ ⲉⲧⲡⲱϣ [297], décoction de souris fendue, CXCVII, 364, p. 297.
ⲡⲉⲛⲓⲡⲉ, fer.
ⲟⲩⲛⲁⲁϫⲉ ⲉ̄ʃ ⲟⲩϣⲟⲗ ⲉⲧⲣⲉⲥʃ ⲉϫⲛ̄ ⲡⲉⲛⲓⲡⲉ, une dent ou une molaire, pour que le fer l'enlève, CLXXXIV, 344, p. 292.
ⲟⲩⲛⲁϫⲉ ⲧⲉⲥⲉʃ ⲉϫⲛ̄ ⲉϫⲱ ϩⲓ ⲡⲉⲛⲓⲡⲉ, une dent à enlever par le fer, CLI, 305, p. 272.
ⲡⲉⲥⲧ (voir ⲡⲁⲥⲧ), cuire, CX, 238, p. 233; CXVI, 247, p. 238; CXIX, 252, p. 240; CCXVIII, 392, p. 311; CCXXVIII, 407, p. 318.
ⲡⲏⲣ̄ϣ [281], minium, CLXIV, 320, p. 281.
ⲡⲓⲥ, cuire, XX, 44, p. 105.
ⲡⲟⲣⲉⲝ (ⲡⲟⲣ̄ⲕ; voir ⲡⲱⲣⲉⲭ) [127], diviser, séparer.
[ⲟⲩⲙ]ⲏϩⲉ ⲉⲡⲟⲣⲉⲝ, [un ab]cès, pour qu'il s'ouvre, XXV, 51, p. 126.
ⲡⲟⲣ̄ϩ [268], être blessé.
ⲛ̄ⲃⲁⲗ ⲉⲧⲡⲟⲣ̄ϩ, les yeux blessés, CXLIII, 290, p. 268.
ⲡⲟⲥⲉ, cuire, brûler.
ⲉϥⲓⲱ ⲉϥⲡⲟⲥⲉ, miel cuit, CLXXXIX, 353, p. 294.
ϩⲏⲙ̄ϫ ⲉϥⲡⲟⲥⲉ [180], vinaigre ardent (vinaigre fort, comme ϩⲏⲙ̄ϫ ⲉϥϫⲏϥ), LXX, 138, p. 177.
ⲡⲟⲧⲁⲕ̄ⲣ̄, mot de sens indéterminé.
ⲛ̄ⲡⲣⲁⲥⲧⲗⲟⲛ ⲛ̄ⲡⲁⲥⲓⲕⲏ ⲕⲁⲓ ⲡⲟⲧⲁⲕ̄ⲣ̄, emplâtre........., CXVIII, 250, p. 240.
ⲡⲱⲣⲉⲭ (voir ⲡⲟⲣⲉⲝ), diviser, séparer, faire disparaître, XXI, 46, p. 111.
ⲡⲱϣ (voir ⲡⲱϣⲉ), fendre, ouvrir en deux.
ⲙⲟⲟⲩ ⲛ̄ⲡⲉⲛ ⲉⲧⲡⲱϣ [297], décoction de souris fendue, CXCVII, 364, p. 297.
ⲡⲱϣⲉ (voir ⲡⲱϣ), fendre, ouvrir.
ⲁⲩⲧⲱⲙⲁ ⲉⲧⲣⲉϥϫⲱⲱⲣⲉ ⲉⲃⲟⲗ ⲙⲟⲩⲛ ⲉⲧⲡⲱϣⲉ, coupure (ἐντωμή?) qui s'étend et reste ouverte, CLVI, 310, p. 275.

Ⲣ

ⲣ̄, être, faire, *passim*.
ⲣⲁⲭ (voir ⲣⲱⲭ), brûler, calciner, CI, 198, p. 216.
ⲣⲁϩ̄ⲧ̄, foulon.
ⲟⲩⲁⲙⲉ ⲛ̄ⲣⲁϩ̄ⲧ̄, terre à foulon, CXXXIII, 274, p. 262.
ⲣⲏ, soleil.
ⲁⲛⲁϣ ⲛ̄ⲡⲣⲏ [243], ambrosie (litt. : fleur du soleil), CXXI, 256, p. 242.
ⲕⲁϥ ⲛ̄ⲡⲣⲏ ⲙ̄ ⲅ̄, laisse-le au soleil pendant trois jours, XXVI, 55, p. 130.
ⲣⲓⲣ (voir ⲗⲓⲗ), porc.
ⲕⲏⲛⲛⲉ ⲛ̄ⲣⲓⲣ, graisse de porc, CXXXII, 273, p. 261; CXXXIII, 274, p. 262.
ⲣⲓⲕ [197], vase à huile, XC, 174, p. 196.

ⲣⲙⲉⲓ (voir ⲣⲙⲉⲓⲏ), larme.
ⲛⲉⲧϣⲟⲩⲟ ⲣⲙⲉⲓ ⲉϥϫⲏϥ, ceux (les yeux) qui laissent couler des larmes âcres, VI, 16, p. 62.
ⲣⲙⲉⲓⲏ (voir ⲣⲙⲉⲓ), verser des larmes, larmoyer.
ⲛⲉⲧϯ ⲣⲙⲉⲓⲏ, ceux (les yeux) qui larmoient, CII, 200, p. 219.
ⲣ̄ⲙⲏ, uriner.
ⲣ̄ⲙⲏ ⲛ̄ⲥⲛⲟϥ, uriner le sang, XXXIV, 67, p. 134.
ⲣ̄ⲙ̄ⲗⲁⲩⲉⲓ [233], voisin, CIX, 233, p. 230.
ⲣ̄ⲛⲟϭ, voir ⲛⲟϭ.
ⲣⲟ (pour ⲣ̄ⲣⲟ), roi.
ϩⲙⲟⲩ ⲡⲉⲣⲟ [161], sel royal, LIV, 107, p. 159; CCXXIII, 401, p. 316.
ⲣ̄ⲟⲩⲟⲉⲓⲛ, voir ⲟⲩⲟⲉⲓⲛ.
ⲣⲟⲩϩⲉ, soir, XLIX, 94, p. 155; LIII, 105, p. 158; LVI, 115, p. 166; LXXXIII, 164, p. 191; LXXXVII, 169, p. 193; LXXXVIII, 171, p. 195; CIX, 234, p. 230; CXCII, 358, p. 295; CCI, 368, p. 299.
ⲣⲟϣⲉ (voir ⲣⲱϣⲉ), quantité suffisante.
ⲛⲉϩ ⲡⲉϥⲣⲟϣⲉ, huile, quantité suffisante, CLXIII, 319, p. 279.
ⲣⲟϥⲣⲉϥ, répandre (?), CXXIX, 269, p. 259.
ⲣⲟϩⲙ (voir ⲗⲁϩ̄ⲙ̄, ⲗⲟϩⲙ, ⲗⲱϩ̄ⲙ̄), écraser, triturer, CXXV, 262, p. 247.
ⲣ̄ⲡⲁϩⲣⲉ, voir ⲡⲁϩⲣⲉ.
ⲣⲱ, bouche, CCXXXIII, 414, p. 321; CCXXXVII, 420, p. 323.
ⲣⲱⲕ (voir ⲗⲱⲕ), amollir.
ⲧⲁⲁⲩ ⲉⲡⲙⲟⲟⲩ ϣⲁⲛⲧⲟⲩⲣⲱⲕ, mets-les dans l'eau jusqu'à ce qu'ils se ramollissent, XLVI, 86, p. 153.
ϯ ⲡⲕⲉⲥⲉⲡⲉ ⲉⲡⲙⲟⲟⲩ ϣⲁⲛⲧⲟⲩⲣⲱⲕ, mets le reste des ingrédients dans l'eau jusqu'à ce qu'ils se ramollissent, CVI, 218, p. 225.
ⲣⲱⲙⲉ, homme, CXIV, 243, p. 238; CCXIII, 385, p. 305.
ⲁⲛⲍⲱⲛⲁ ⲉⲧⲉ ϣⲁⲩʃ ⲉⲃⲟⲗ ϩ̄ⲛ̄ ⲛ̄ⲣⲱⲙⲉ, herpès zoster qui sort du (corps) d'un homme, CLXIV, 320, p. 281.
ⲛ̄ⲣⲱⲝ ⲛ̄ⲛⲉⲣⲱⲙⲉ, les morsures d'homme, CLXXXVII, 349-350, p. 293.
ⲕⲟⲩⲛⲧ̄ϥ ⲛ̄ⲟⲩⲣⲱⲙⲉ ⲉϥϣⲱⲛⲉ, un homme qui souffre de la face dorsale de la main (?), CXL, 285, p. 267.
ⲟⲩⲣⲱⲙⲉ ⲉϥʃⲱⲣ̄ϩ ⲁⲛ ϩⲓ ⲣⲟⲩϩⲉ, un homme qui ne voit pas le soir, CCI, 368, p. 299.
ⲡⲁⲩⲁⲛ ⲛ̄ⲡⲥⲱⲙⲁ ⲙ̄ⲡⲣⲱⲙⲉ, la couleur du corps de l'homme, CLIV, 308, p. 273.
ⲡⲙⲁ ⲙ̄ⲡⲣⲱⲙⲉ ⲉⲧϣⲱⲛⲉ, la partie malade de l'homme, CLVI, 311, p. 275.
ⲡⲥⲱⲙⲁ ⲛ̄ⲡⲣⲱⲙⲉ, le corps de l'homme, XXVI, 53, p. 130.
ⲣⲱⲝ, morsure.
ⲛ̄ⲣⲱⲝ ⲛ̄ⲟⲩϩⲟⲣ ⲙ̄ⲛ̄ ⲛ̄ⲣⲱⲝ ⲛ̄ⲛⲉⲣⲱⲙⲉ, les morsures de chien et les morsures d'homme, CLXXXVII, 349, p. 293.
ⲣⲱⲧ [121], se couvrir de poils, XXIII, 48, p. 120; XCVIII, 192, p. 211; XCIX, 193, 194, p. 212; C, 195, p. 216; CI, 197, 198, p. 216; CVII, 220, 221, p. 226; CC, 367, p. 299.
ⲣⲱⲭ (voir ⲣⲁⲭ), brûler, calciner.
ⲁⲛⲁϣ ⲛ̄ⲡⲣⲏ ⲉⲧⲣⲱⲭ, ambrosie brûlée, CXXI, 256, p. 242.
ⲕⲟⲡⲣⲟⲥ ⲛ̄ⲗⲏⲕⲟⲥ ⲉϥⲣⲱⲭ, fiente de loup calcinée, CCXXVI, 405, p. 317.
ⲕⲣⲁⲧⲟⲥ ⲛ̄ⲁⲣⲧⲓⲙⲉⲥⲓⲥ ⲉϥⲣⲱⲭ, branche d'ambrosie brûlée, CLIX, 314, p. 277.
ⲛⲟⲩⲛⲉ ⲛ̄ⲙ̄ϫⲱⲣ ⲉϥⲣⲱⲭ, bulbe d'oignon brûlé, CLXXIX, 341, p. 291.
ⲧⲁⲑ ⲉⲧⲣⲱⲭ, plomb brûlé, IV, 11, p. 56. — ⲧⲁⲑ ⲉϥⲣⲱⲭ, CLXXXVII, 350, p. 293.
ⲧⲁⲡ ⲛ̄ⲃⲁⲙⲡⲉ ⲉϥⲣⲱ[ⲭ], corne de bouc calcinée, XXIII, 48, p. 120.
ⲧⲁⲡ ⲛ̄ⲉⲉⲓⲟⲩⲗ ⲉⲧⲣⲱ[ⲭ], corne de cerf calcinée, II, 6, p. 54.
ⲭⲁⲗⲧⲏⲥ ⲛ̄ⲃ̄ⲣ̄ⲣⲉ ⲉⲧⲣⲱⲭ, papier neuf brûlé, CLXXVII, 338, p. 290.
ⲭⲁⲣⲕⲟⲥ ⲉϥⲣⲱⲭ, cuivre brûlé, LXXVIII, 155, p. 189.
ⲭⲁⲣⲧⲏⲥ ⲉⲧⲣⲱⲭ, papier brûlé, CXXI, 255, p. 242. — ⲭⲁⲣⲧⲏⲥ ⲉϥⲣⲱⲭ, CLXXVIII, 340, p. 290.
ϥⲱ ⲛ̄ⲥⲓⲙⲉ (*sic*) ⲉϥⲣⲱⲭ, cheveux de femme brûlés, CLXXIV, 334, p. 288.
ϩⲟⲥ̄ⲙ̄ ⲉϥⲣⲱⲭ, natron brûlé, LV, 109, p. 162.
ⲣⲱϣⲉ (voir ⲣⲟϣⲉ), quantité suffisante.
ⲉⲃⲓⲱ ⲛ̄ⲃⲏⲛⲛⲉ ⲡⲉϥⲣⲱϣⲉ, rob de dattes, quantité suffisante, CCXVI, 309, p. 307.
ⲏⲣ̄ⲡ̄ ⲛ̄ⲁⲙⲓⲛⲉⲟⲛ ⲡⲉϥⲣⲱϣⲉ, vin aminéen, quantité suffisante, CXXXIV, 276, p. 262.
ⲛⲉϩ ⲡⲉⲥⲣⲱϣⲉ, huile quantité suffisante, CXLVII, 299, p. 271. — ⲛⲉϩ ⲡⲉϥⲣⲱϣⲉ, CXLVIII, 300, p. 271.
ⲡⲉⲥⲣⲱϣⲉ ⲛ̄ⲛⲉϩ, quantité suffisante d'huile, LXVII, 131, p. 174.
ⲡⲉⲩⲣⲱϣⲉ ⲛ̄ⲉⲃⲓⲱ, quantité suffisante de miel, LXV, 128, p. 173.
ⲡⲉⲩⲣⲱϣⲉ ⲛ̄ϩⲏⲙ̄ϫ, quantité suffisante de vinaigre, CXV, 245, p. 238.
ⲡⲉϥⲣⲱϣⲉ ⲛ̄ⲏⲣ̄ⲡ̄, quantité suffisante de vin, XXXI, 63, p. 133.

ⲣⲱϣⲉ, suffire.
ⲉϥⲛⲁⲣ̣ⲱϣⲉ ⲛ̄ⲟⲩⲥⲟⲡ ⲉⲡⲉⲃⲟⲧ, il suffira d'une fois par mois, XCIV, 187, p. 207.
ⲣⲱϥ (ⲗⲱϥ) [110], corruption, infection.
ⲥⲁϣ ⲛⲓⲙ ⲉⲙ̄ⲛ̄ⲣⲱϥ ⲛ̄ϩⲏⲧⲟⲩ, toute plaie non infectée, XX, 43, p. 105.
ⲣ̄ϣⲁⲩ, voir ϣⲁⲩ.
ⲣ̄ϩⲱⲃ, voir ϩⲱⲃ.

C

ⲥⲁ, côté.
ϯ ⲉⲡⲥⲁ ⲛ̄ⲡⲙⲁϫⲉ ⲉⲧⲉⲣⲉ ⲡϣⲟⲗ, mets du côté de l'oreille (ici : la joue) où se trouve la molaire, CLI, 305, p. 272.
ⲥⲁⲃⲟⲗ, extérieur.
ⲕⲟⲗⲗⲓⲟⲛ ⲉⲡⲃⲁⲗ ⲥⲁⲃⲟⲗ, collyre pour l'extérieur de l'œil, LVIII, 118, p. 170.
ⲕⲟⲗⲗⲓⲟⲛ ⲛ̄ⲡⲓⲣⲓⲭⲉ ⲥⲁⲃⲟⲗ, collyre pour onction externe, CXCI, 356, p. 295.
ⲡⲁϩⲣⲉ ⲉⲕϯ ⲙ̄ⲙⲟϥ ⲥⲁⲃⲟⲗ ⲉⲡⲃⲁⲗ, remède que tu administreras à l'extérieur de l'œil, L, 95, p. 156.
ⲥⲩⲣ̄ⲝ̄ ⲉⲧⲥⲁⲃⲟⲗ, fistule externe, CCXVI, 389, p. 307.
ⲭⲣⲱ ⲥⲁⲃⲟⲗ, emploie à l'extérieur, III, 9, p. 56; IX, 22, p. 81; X, 23, p. 88; XL, 75, p. 146; L, 96, p. 156; LVIII, 119, p. 170; CXCI, 356, p. 295.
ⲭⲣⲱ ⲥⲁϩⲟⲩⲛ ʃ ⲥⲁⲃⲟⲗ, emploie à l'intérieur ou à l'extérieur, CXC, 355, p. 294; CCXVI, 390, p. 307.
ⲥⲁⲙ (voir ⲥⲱⲙ) [111], réunir, associer, d'où : mêler, mélanger.
ⲥⲁⲙⲟⲩ ⲕⲁⲗⲱⲥ, mélange-les bien, LXVII, 132, p. 174. — ⲥⲁⲙ̄ϥ̄ ⲕⲁⲗⲱⲥ, CII, 204, p. 219.
ⲥⲁⲙⲟⲩ ⲙ̄ⲛ̄ ⲛⲉⲩⲉⲣⲏⲩ, mélange-les ensemble, XX, 45, p. 105.
ⲥⲁⲙⲓⲧ [277, 326], semoule, CLX, 315, p. 277.
ⲥⲁⲛϩⲟⲩⲛ, intestin, entrailles.
ⲟⲩⲁ ⲉϥϣⲱⲛⲉ ⲉⲡⲉϥⲥⲁⲛϩⲟⲩⲛ ϩ̄ⲛ̄ ϭⲓⲛϣⲱⲛⲉ ⲛⲓⲙ, quelqu'un qui souffre d'une affection quelconque de l'intestin, CCXXXIV, 416, p. 322.
ⲥⲁⲧ, fumier.
ⲥⲁⲧ ⲉϥⲗⲏⲕ, fumier frais, CII, 203, p. 219.
ⲥⲁϣ (voir ⲥⲓϣ, ⲥⲓϣⲉ) [180], bile.
ⲟⲩ(ⲥ)ⲧⲟⲙⲁⲭⲟⲥ ⲉϥⲛⲟⲩϫ ⲥⲁϣ ⲉϥⲕⲏⲙ ⲉϩⲣⲁⲓ, un estomac qui produit de la bile noire, LXX, 137, p. 177.

ⲥⲁϣ, plaie, ulcère.
ⲥⲁϣ ⲉⲑⲟⲟⲩ, plaie maligne, LXVI, 129, p. 174.
ⲥⲁϣ ⲉⲧⲣⲉϥϫⲱⲱⲣⲉ ⲉⲃⲟⲗ ⲉʃ ⲧⲉϥⲟⲩⲱⲛ, ulcère qui s'étend ou reste ouvert, CXCVII, 363, p. 297.
ⲥⲁϣ ⲛⲓⲙ ⲉⲙ̄ⲛ̄ⲣⲱϥ ⲛ̄ϩⲏⲧⲟⲩ, toute plaie non infectée, XX, 43, p. 105.
ⲥⲁϣ ⲛ̄ⲕⲟⲩⲛⲧⲟⲩ ⲁⲩⲱ ⲛ̄ⲧⲏⲃⲉ, ulcération de la face dorsale des mains (?) et des doigts, CCXIX, 393, p. 314.
ⲁⲡⲉ ⲱ ⲛ̄ⲥⲁϣ ϩⲓ ⲯⲱⲣⲁ, tête affectée de plaies et de psore, CCXXXI, 410, p. 320.
ⲙⲉϫⲡⲱⲛⲉ ⲉⲥⲱ ⲛ̄ⲥⲁϣ, lichen ulcéré (probablement l'eczéma impétigineux), CLXIII, 319, p. 279.
ϩⲱϩ ⲛ̄ⲥⲁϣ, prurit des ulcères, CCXXXII, 412, p. 320.
ⲥⲁϩ [188], mèche, suppositoire.
ⲁⲁⲩ ⲛ̄ⲥⲁϩ ⲧⲁⲁⲩ ⲉϩⲣⲁⲓ ϩ̄ⲛ̄ ⲡⲕⲁⲑⲓⲥⲙⲁ, fais-en une mèche et introduis-la par le bas dans le rectum, LXXV, 151, p. 187.
ⲥⲁϩ, maître.
[ⲕⲟⲗⲗⲓⲟⲛ.....] ⲡⲉⲧⲉϣⲁⲩⲙⲟⲩⲧⲉ ⲉⲣⲟϥ ϫⲉ ⲡⲥⲁϩ ⲛ̄ϩⲩⲁⲧ[ⲣⲟⲥ], [collyre.....] que l'on appelle habituellement «le maître du médecin», CVI, 215, p. 225.
ⲥⲁϩⲟⲩⲛ, intérieur, XII, 31, p. 91.
ⲡⲁϩⲣⲉ ⲉⲩⲧⲓ ⲙ̄ⲙⲟϥ ⲥⲁϩⲟⲩⲛ ⲉⲛⲃⲁⲗ, remède que l'on administre à l'intérieur des yeux, XLVIII, 90, p. 154.
ⲭⲣⲱ ⲥⲁϩⲟⲩⲛ ʃ ⲥⲁⲃⲟⲗ, emploie à l'intérieur ou à l'extérieur, CXC, 355, p. 294; CCXVI, 390, p. 307.
ϣⲱⲛⲉ ⲛⲓⲙ ⲉⲧⲥⲁϩⲟⲩⲛ ⲛ̄ⲛ̄ⲃⲁⲗ, toutes les maladies qui sont à l'extérieur de l'œil, XLVII, 89, p. 154.
ϭⲱϣϭⲉϣ ⲉⲡⲃⲁⲗ ⲥⲁϩⲟⲩⲛ [170], instillation pour l'œil (litt. : aspersion pour l'œil à l'intérieur), LXXVII, 154, p. 189.
ⲥⲉⲗϩⲱ [286], eau chaude.
ⲧⲥⲟⲟⲩ ϩⲓ ⲥⲉⲗϩⲱ, fais-les boire (les drogues) avec de l'eau chaude, CLXIX, 328, p. 285.
ⲥⲉⲡ, imbiber, humecter.
ⲥⲉⲡ ⲟⲩⲕ̄ⲗ̄ⲙⲉ ⲛ̄ⲥⲟⲣ̄ⲧ̄ ⲛ̄ⲗⲁⲉⲩ, imbibe un pessaire de laine blanche, CXXIV, 261, p. 244. — ⲥⲉⲡ ⲟⲩⲕ̄ⲗ̄ⲙⲉ, CLXVII, 326, p. 284. — ⲥⲉⲡ ⲟⲩⲕⲣⲙⲉ ⲛ̄ⲥⲟⲣ̄ⲧ̄, CCXIII, 384, p. 305.
ⲥⲉⲡ (voir ⲥⲟⲡ), fois, CC, 367, p. 299.
ⲥⲉϩⲥⲱϩ, frotter, frictionner.
ⲥⲉϩⲥⲱϩⲟⲩ ⲛ̄ⲧϭⲟⲧ ⲛ̄ⲧⲙⲏϩⲉ ⲥⲛⲁⲉⲓ ⲉϩⲣ[ⲁⲓ],

frictionnes-en la région de l'abcès, il aboutira, XXVIII, 59, p. 131.
ⲥⲏⲃⲉ (voir ⲥⲏϥⲉ), jambe.
ⲟⲩⲁ ⲉⲣⲉ ⲛⲉϥⲥⲏⲃⲉ ⲕⲏⲕ, quelqu'un qui a les jambes écorchées, CLXXXV, 347, p. 292.
ⲥⲏϥⲉ (voir ⲥⲏⲃⲉ), jambe.
ⲥⲏϥⲉ ⲉⲧⲕⲏⲕ, jambe écorchée, CLXXXVI, 348, p. 293.
ⲥⲏϥⲉ [134], être mou, humide.
ⲟⲃ̄ⲛ̄ ⲛ̄ⲥⲏϥⲉ, alun liquide (humide), CLXXVII, 338, p. 290.
ⲥⲏϩ, écrire.
ⲉϥⲥⲏϩ ϩ̄ⲛ̄ ⲛ̄ϫⲱⲱⲙⲉ ⲛ̄ⲛ̄ⲁⲣⲭⲁⲓⲟⲛ, écrit dans les livres des anciens, LXV, 125, p. 173.
ⲥⲓⲃ, tique.
ϫⲓ ⲛⲁⲕ ⲛ̄ⲅ̄ ⲛ̄ⲥⲓⲃ ϩ̄ⲛ̄ ⲟⲩⲉϩⲉ ⲛ̄ⲕⲁⲙⲉ, prends trois tiques sur un bœuf noir, C, 195, p. 215.
ⲥⲓⲕⲏϩⲉ, garder (?), conserver (?).
ⲥⲓⲕⲏϩⲉ ⲙ̄ⲙⲟϥ ⲛ̄ⲧⲟⲧ̄ⲕ̄ ϩⲱⲥ ⲭⲣⲏⲙⲁ, garde (?) ce remède pour toi comme un bien précieux, CIX, 232, p. 230.
ⲥⲓⲙ [239], raifort.
ⲛⲉϩ ⲛ̄ⲥⲓⲙ, huile de raifort, CXVII, 249, p. 239; CXXVI, 264, p. 247; CLVI, 310, p. 275; CLXII, 318, p. 278.
ⲥⲓⲙⲉ (pour ⲥϩⲓⲙⲉ), femme.
ⲉⲣⲱⲧⲉ ⲛ̄ⲥⲓⲙⲉ, lait de femme, XCV, 188, p. 207.
ⲟⲧⲉ ⲛ̄ⲟⲩⲥⲓⲙⲉ ⲉⲥϯⲕⲕⲁⲥ, matrice d'une femme qui souffre de douleurs, CLXVII, 326, p. 284.
ϥⲱ ⲛ̄ⲥⲓⲙⲉ ⲉϥⲣⲱⲕ, cheveux de femme brûlés, CLXXIV, 334, p. 288.
ⲥⲓⲟⲟⲩⲛ (voir ⲥⲓⲟⲩⲛⲉ) [278], bain, CCXXV, 404, p. 316.
ⲥⲓⲟⲩ [67], taie, XLII, 78, p. 148; LII, 99, p. 157; LVI, 111, p. 166; LXXXVII, 168, p. 193.
ⲃⲁⲗ ⲉϥⲱ ⲛ̄ⲥⲓⲟⲩ, œil affecté d'une taie, CCII, 369, p. 300; CCVII, 374, p. 301.
ⲕⲟⲗⲗⲓⲟⲛ ⲉⲧⲃⲉ ⲡⲥⲓⲟⲩ, collyre pour la taie, CXCII, 357, p. 295.
ⲛ̄ⲃⲁⲗ ⲉⲧⲱ ⲙ̄ⲙⲟⲟⲩ ⲙ̄ⲛ̄ ⲛⲉⲧⲱ ⲛ̄ⲥⲓⲟⲩ, les yeux atteints de la cataracte et ceux qui sont affectés d'une taie, VII, 18, p. 64.
ⲟⲩⲥⲓⲟⲩ ⲉϥϩ̄ⲛ̄ ⲟⲩⲃⲁⲗ, une taie de l'œil, LXXXIX, 172, p. 196.
ⲥⲓⲟⲩⲛⲉ (voir ⲥⲓⲟⲟⲩⲛ) [278], bain, CLXI, 317, p. 277.
ⲥⲓⲣ [112], mélanodermie, XXII, 47, p. 111.
ⲥⲓⲧ, cracher.
ⲟⲩⲁ ⲉϥⲥⲓⲧ ⲥⲛⲟϥ ⲉϩⲣⲁⲓ ϩ̄ⲛ̄ ⲣⲱϥ, quelqu'un qui crache le sang, CCXXXVII, 420, p. 323.

ⲥⲓϣ (voir ⲥⲁϣ, ⲥⲓϣⲉ), fiel.
ⲥⲓϣ ⲛ̄ⲗⲁⲃⲏⲥ ⲕⲁⲙⲉ, fiel de cyprin labis noir, CXIII, 241, p. 236.
ⲥⲓϣⲉ (voir ⲥⲁϣ, ⲥⲓϣ) [180], fiel.
ⲥⲓϣⲉ ⲛ̄ⲁⲃⲟⲩⲕ, fiel de corbeau, IV, 12, p. 56.
ⲥⲓϣⲉ ⲛ̄ⲃⲁⲙⲡⲉ, fiel de bouc, XLII, 78, p. 148.
ⲥⲓϣⲉ ⲛ̄ⲉⲣϭⲟⲓ̈, fiel de poulet, CLXV, 323, p. 283.
ⲥⲓϣⲉ ⲛ̄ⲉϩⲟⲟⲩ ⲉⲃϣⲟⲟⲩⲉ, fiel desséché de bœuf, XLI, 77, p. 147.
ⲥⲓϣⲉ ⲛ̄ⲗⲁⲃⲏⲥ ⲕⲁⲙⲉ, fiel de cyprin labis noir, CXCIV, 360, p. 296.
ⲥⲓϣⲉ ⲛ̄ⲙⲁⲥⲉ, fiel de veau, CCV, 372, p. 301.
ⲥⲓϣⲉ ⲛ̄ⲧⲛⲟⲩⲗⲉ, fiel de vautour, IV, 13, p. 56.
ⲥⲓϣⲉ ⲛ̄ⲧⲣⲉ, fiel de milan, IV, 12, p. 56.
ⲥⲓϣⲉ ⲛ̄ϩⲏⲧ̄ⲥ̄, fiel d'ichneumon (?), CLXV, 323, p. 283.
ⲥⲓϣⲉ ⲛ̄ϭⲓⲛⲉ ⲛ̄ⲃⲁⲙⲡⲉ, fiel liquide (?) de bouc, CXCV, 361, p. 296.
ⲥⲓϣⲉ, amer.
ⲉⲣⲱⲧⲉ ⲛ̄ⲱⲃ ⲛ̄ⲥⲓϣⲉ [73], lait (latex) de laitue amère (laitue sauvage), VIII, 19, p. 70.
ⲥⲓϣ̄ⲡ̄ [134], globuleux, rond.
ⲟⲃⲛⲉ ⲛ̄ⲥⲓϣ̄ⲡ̄, alun rond, XXXIV, 67, p. 134.
ⲥⲓϥⲉ [300], résine de cèdre, CCIII, 370, p. 300.
ⲥⲙⲁⲁⲩ (voir ⲥⲙⲁⲩ), tempe, LXIV, 124, p. 173.
ⲥⲙⲁⲁⲩ ⲉⲧⲧⲓⲕⲕⲁⲥ, tempe douloureuse, LXIII, 123, p. 173. — ⲥⲙⲁⲁⲩ ⲉⲩϯⲕⲕⲁⲥ, CLX, 315, p. 277.
ⲥⲙⲁⲧ, forme, espèce, cas.
ⲕⲁⲧⲁ ⲥⲙⲁⲧ ⲛⲓⲙ, suivant chaque cas, XCIII, 185, p. 204.
ⲥⲙⲁⲩ (voir ⲥⲙⲁⲁⲩ), tempe.
ⲟⲩⲃⲁⲗ ⲉϥϯⲕⲕⲁⲥ ⲙ̄ⲛ̄ ϩ̄ⲛ̄ⲥⲙⲁⲩ, un œil et des tempes qui souffrent de douleurs, LXXXVI, 167, p. 193.
ⲥⲙⲏⲛⲧ (voir ⲥⲙ̄ⲛ̄ⲧ), préparer, CIX, 225, p. 230.
ⲥⲙ̄ⲛ̄ⲧ (voir ⲥⲙⲏⲛⲧ), préparer, CIX, 226, p. 230.
ⲥⲛⲁⲩ, deux, CXIX, 252, p. 240.
ⲥⲛⲟϥ (voir ⲁⲗⲥⲛⲟϥ, ⲱⲗⲥⲛⲟϥ), sang, C, 196, p. 215; CLXXIV, 334, p. 288; CLXXXVIII, 352, p. 293.
ⲥⲛⲟϥ ⲛ̄ⲛⲟⲩⲣⲉ ⲉϥϩ̇ⲏⲙ, sang chaud de vautour, CC, 367, p. 299.
ⲟⲩⲁ ⲉϥⲛⲟⲩϫ ⲥⲛⲟϥ ⲉϩⲣⲁⲓ ϩ̄ⲛ̄ ⲣⲱϥ, quelqu'un qui rejette du sang par la bouche, CCXXXIII, 414, p. 321.
ⲟⲩⲁ ⲉϥⲥⲓⲧ ⲥⲛⲟϥ ⲉⲣϩⲁⲓ ϩ̄ⲛ̄ ⲣⲱϥ, quelqu'un qui crache le sang, CCXXXVII, 420, p. 323.
ⲟⲩⲁ ⲉϥϣⲟⲩ ⲛ̄ⲥⲛⲟϥ ⲉϩⲣⲁⲓ ⲥⲁϩⲣⲁⲓ ⲙ̄ⲙⲟϥ,

quelqu'un qui perd du sang par le bas, CCXXVIII, 407, p. 318.
ⲣ̄ⲙⲏ ⲛ̄ⲥⲛⲟϥ, uriner le sang, XXXIV, 67, p. 134.
ⲥⲟⲗ [129], mèche, plumasseau.
ⲁⲁⲩ ⲛ̄ⲥⲟⲗ, fais-en un plumasseau, XXV, 52, p. 126.
ⲁⲁⲩ ⲛ̄ⲥⲟⲗ ϯ ⲉⲡⲕⲁⲑⲓⲥⲙⲁ, fais-en une mèche pour l'anus, LV, 110, p. 162.
ⲁⲁϥ ⲛ̄ⲥⲟⲗ ⲛ̄ⲧϭⲟⲧ ⲙ̄ⲡϣⲓ ⲛ̄ⲧⲙⲏϩⲉ, fais-en un plumasseau de la dimension de l'abcès, XXVI, 55, p. 130.
ⲟⲩⲥⲟⲗ ⲉⲡⲕⲁⲑⲓⲥⲙⲁ ⲉϥⲗⲉⲙⲁϫⲱⲙ, une mèche pour l'anus qui se putréfie, LV, 109, p. 162.
ⲥⲟⲟⲩⲛ, savoir.
ⲫ︦ϯ︦ ⲡⲉⲧⲥⲟⲟⲩⲛ ϫⲉ ⲛⲁⲛⲟⲩ ⲡⲓⲡⲁϩⲣⲉ ⲉⲙⲁⲧⲉ, Dieu sait combien ce remède est bon, CLVII, 312, p. 276.
ⲥⲟⲟⲩϩⲉ, œuf, LXX, 140, p. 177; LXXI, 141, p. 184.
ⲥⲟⲟⲩϩⲉ ⲛ̄ⲧⲉ ⲡⲉϩⲟⲟⲩ, œuf du jour, CLXXII, 331, p. 287.
ⲃⲏⲗⲗⲉ ⲛ̄ⲥⲟⲟⲩϩⲉ [232, 241], jaune d'œuf, CLXI, 317, p. 277. — ⲃ̄ⲗ̄ⲗⲉ ⲛ̄ⲥⲟⲟⲩϩⲉ, CXX, 254, p. 240. — ⲃ̄ⲗ̄ⲗⲉ ⲛ̄ⲥⲟⲟⲩϩⲉ ⲛ̄ⲧⲉ ⲡⲉϩⲟⲟⲩ, jaune d'œuf du jour, CXCVI, 362, p. 297.
ⲙⲟⲟⲩ ⲛ̄ⲥⲟⲟⲩϩⲉ [241], blanc d'œuf, LXI, 122, p. 172; LXII, 122, p. 172; LXIII, 123, p. 173; LXIV, 124, p. 173; XCIII, 183, p. 204; CCXV, 388, p. 306.
ⲥⲟⲡ (voir ⲥⲉⲡ), fois, XCIV, 187, p. 207; CIX, 226, p. 230; CCI, 368, p. 299; CCXXX, 409, p. 319.
ⲕⲁⲧⲁ ⲥⲟⲡ, chaque fois, CCXVIII, 392, p. 311.
ⲥⲟⲣ̄ⲙ, lie.
ⲥⲟⲣ̄ⲙ ⲛ̄ϩⲙ̄ⲝ ⲛ̄ⲁⲡⲁⲥ, lie de vieux vinaigre, CLXI, 316, p. 277.
ⲥⲟⲣ̄ⲧ, laine.
ⲥⲉⲡ ⲟⲩⲕ̄ⲗ̄ⲙⲉ ⲛ̄ⲥⲟⲣ̄ⲧ ⲛ̄ⲗⲁⲉⲩ, imbibe un pessaire de laine blanche, CXXIV, 261, p. 244. — ⲥⲉⲡ ⲟⲩⲕ̄ⲗ̄ⲙⲉ, CLXVII, 326, p. 284. — ⲥⲉⲡ ⲟⲩⲕⲣⲙⲉ ⲛ̄ⲥⲟⲣ̄ⲧ, CCXIII, 384, p. 305.
ⲥⲟⲣ̄ϥ, crible.
ϣ̄ⲗ̄ϣⲱⲣⲟⲩ ϩ̄ⲛ̄ ⲟⲩⲥⲟⲣ̄ϥ ⲉϥϣⲟⲙⲉ, tamise avec un crible fin, XI, 25, p. 89.
ⲥⲟⲧ̄ϥ (voir ⲥⲱⲧ̄ϥ), filtrer.
ⲥⲟⲧ̄ϥ ⲉⲃⲟⲗ ϩ̄ⲛ̄ ⲟⲩⲧⲟⲉⲓⲥ, filtre dans un linge, XCI, 176, p. 197.
ⲥⲟⲩ [120], verser (?), arroser (?).
ⲥⲟⲩ ⲙⲟⲟⲩ ⲛ̄ⲕⲉⲛⲧⲉ ⲉϫⲱⲟⲩ, verse (?) du suc de figue sur eux, XXII, 47, p. 111.
ⲥⲟⲩⲱ, blé, XLIX, 94, p. 155.
ⲭⲉⲗⲗⲟⲥ ⲛ̄ⲥⲟⲩⲱ, décoction de blé, CX, 236, p. 233.
ⲥⲧⲓⲕⲏⲙⲙⲉ [200], nigelle, CXXVII, 265, p. 257.
ⲥⲧⲟ, mettre.
ⲥⲧⲟ ⲉⲧⲉⲙϫⲁⲑ, mettre au mortier, CII, 203, p. 219; CIX, 228, p. 230.
ⲥⲧⲟï, parfum.
ⲏⲣ̄ⲡ ⲛ̄ⲥⲧⲟï, vin aromatique, LXVIII, 134, p. 175; CCXI, 381, p. 303.
ⲕⲉⲛⲛⲁⲣⲉ ⲛ̄ⲥⲧⲟï [317], jujube aromatique, CCXXV, 403, p. 316.
ⲥⲱ, boire, LXX, 140, p. 177; CX, 237, p. 233; CXI, 239, p. 235.
ⲥⲱⲗϭ, oindre, CLV, 309, p. 274.
ⲥⲱⲙ (voir ⲥⲁⲙ) [155], réunir, associer, d'où : mêler, mélanger.
ⲉⲕⲥⲱⲙ ⲉⲣⲟϥ ⲙ̄ⲙⲏⲛⲉ, mélange-le chaque jour, XLIX, 93, p. 155. — ⲉⲕⲥⲱⲙ ⲛ̄ⲥⲱⲟⲩ ⲙ̄ⲙⲏⲛⲉ, CIII, 207, p. 222. — ⲉⲕⲥⲱⲙ ⲛ̄ⲥⲱϥ ⲙ̄ⲙⲏⲛⲉ ⲙ̄ⲙⲏⲛⲉ, CIX, 230, p. 230.
ⲥⲱⲟⲩϩ, réunir, rassembler.
ⲛ̄ⲕⲱⲗ ⲙ̄ⲡⲁⲧ ⲉⲩⲥⲱⲟⲩϩ ⲉϩⲟⲩⲛ [205], les articulations des genoux réunies (ankylose des genoux), XCIII, 181, p. 204.
ⲥⲱⲡⲉ, paupière.
ⲛⲉⲧⲉⲣⲉ ⲛⲉⲩⲥⲱⲡⲉ ⲟⲩⲟⲙ̄ⲧ, ceux dont les paupières sont épaisses, CII, 200, p. 219.
ⲥⲱⲧ̄ⲙ, entendre.
ⲡⲙⲁⲩⲉ ⲉⲧϩⲟⲣ̄ϣ ⲉⲥⲱⲧ̄ⲙ, la toux pénible à entendre, CVIII, 222, p. 229.
ⲥⲱⲧ̄ϥ (voir ⲥⲟⲧ̄ϥ), filtrer, clarifier.
ⲥⲱⲧ̄ϥ ⲡⲙⲟⲟⲩ ⲉⲃⲟⲗ, filtre l'eau, XLVI, 86, p. 153.
ⲙⲟⲟⲩ ⲛ̄ϣⲱⲃⲉ ⲉϥⲗⲟϩ̄ⲙ ⲉϥⲥⲱⲧ̄ϥ, suc clarifié de concombre écrasé, CCVII, 374, p. 301.
ⲥⲱϣϥ, imprégner, imbiber.
ⲧⲥⲱ ⲡⲓⲡⲁϩⲣⲉ ϣⲁⲛⲧⲉϥⲥⲱϣϥ, arrose le médicament jusqu'à ce qu'il soit imbibé, XLVI, 86, p. 153.
ⲥϩⲓⲙⲉ (voir ⲥⲓⲙⲉ), femme.
[ⲟⲩⲥϩⲓ]ⲙ[ⲉ ⲉⲧϣ]ⲱⲛⲉ ⲉⲧⲉⲥⲟⲧⲉ ⲉⲥϯⲕⲁⲥ, [une femme mala]de dont la matrice est douloureuse, XXIV, 49, p. 122.
ⲉⲣⲱ (*sic*) ⲛ̄ⲥϩⲓⲙⲉ, lait de femme, XLII, 78, p. 148.
ⲉⲣⲱⲧⲉ ⲛ̄ⲥϩⲓⲙⲉ ⲉⲥⲙⲟⲥⲉ ⲛ̄ⲟⲩ[ϣ]ⲏⲣⲉ ⲛ̄ϩⲟⲟⲩⲧ, lait d'une femme qui a mis au monde un enfant mâle, CCVI, 373, p. 301.

Ⲧ

ⲧⲁ (voir ⲧⲁⲁ), mettre, appliquer, administrer.
ⲧⲁⲥ ⲉⲩϣⲁⲣ ⲛ̄ⲟⲩⲱⲛ̄ϣ, mets-la dans de la peau de loup, CCXXIV, 402, p. 316.
ⲧⲁϥ ⲉⲛ̄ϭⲟⲩϭ ⲙⲛ̄ ⲛ̄ⲥⲓⲣⲉϥⲉ, applique-le aux ulcérations légères (?) et aux ulcères rongeants, CXXXV, 278, p. 262.
ⲧⲁϥ ⲉϩⲟⲩⲛ ⲉⲡⲃⲁⲗ, mets-le dans l'œil, XCI, 177, p. 197.
ⲧⲁⲁ (voir ⲧⲁ), mettre, appliquer, administrer, XCIV, 187, p. 207; XCIX, 194, p. 212; CXXIV, 261, p. 244; CLVI, 311, p. 275; CLXVII, 326, p. 284; CLXXXIV, 345, p. 292.
ⲧⲁⲁⲩ ⲉⲡⲙⲟⲟⲩ, mets-les dans l'eau, XLVI, 86, p. 153.
ⲧⲁⲁⲩ ⲉⲡⲛⲉϩ, mets-les dans l'huile, CXXIII, 259, p. 243.
ⲧⲁⲁⲩ ⲉⲧⲉⲙϫⲁⲑ, mets-les au mortier, LIII, 103, p. 158. — ⲧⲁⲁϥ ⲉⲧⲉⲙϫⲁⲑ, CXXVI, 264, p. 247.
ⲧⲁⲁⲩ ⲉⲩⲣⲓⲕ, mets-les dans un vase à huile, XC, 174, p. 196.
ⲧⲁⲁⲩ ⲉϩⲟⲩⲛ ⲉⲩⲁⲣϥⲱⲗ̄ⲙ, mets-les dans une marmite de pierre, XC, 174, p. 196.
ⲧⲁⲁⲩ ⲉϫⲱϥ ⲛ̄ⲕⲁⲧⲁⲡⲗⲁⲥⲙⲁ, mets-les sur lui en cataplasme, LXXII, 144, p. 184.
ⲧⲁⲁⲩ ϩⲓϫ̄ⲛ̄ ⲛⲉⲧϣⲟⲟⲩⲉ ϩⲓ ⲧⲉⲙϫⲁⲑ, mets-les sur les matières sèches dans un mortier, CXLVIII, 301, p. 271.
ⲧⲁⲁⲩ ϩⲓϫⲱ ⲡⲉⲧϣⲱⲛⲉ, mets-les sur le malade, LXXII, 143, p. 184.
ⲧⲁⲁϥ ⲉⲡⲏⲣ̄ⲡ, mets-le dans du vin, CCXXXVII, 420, p. 323.
ⲧⲁⲁϥ ⲉⲡϩⲙ̄ⲝ ⲉⲧϫⲏϥ, mets-le dans du vinaigre piquant, LXXXI, 161, p. 190.
ⲧⲁⲁϥ ⲉⲩⲉⲓⲗⲟⲥ ⲛ̄ⲁⲃⲁϭⲉⲉⲓⲛ, mets-le dans une fiole de verre, VIII, 20, p. 70. — ⲧⲁⲁϥ ⲉⲩⲉⲓⲧⲟⲥ ⲛ̄ⲁⲃⲁϭⲁⲉⲓⲛ, CIX, 231, p. 230.
ⲧⲁⲁϥ ⲛ̄ⲝⲩⲣⲟⲛ, administre sous forme de poudre, XXVI, 55, p. 130.
ⲧⲁⲑ, plomb.
ⲧⲁⲑ ⲉⲧⲣⲱϫ [58], plomb brûlé, IV, 11, p. 56. — ⲧⲁⲑ ⲉϥⲣⲱϫ, CLXXXVII, 350, p. 293.
ⲧⲁⲕⲙ (voir ⲧⲉⲕⲙ), épiler, CC, 367, p. 299.
ⲧⲁⲗⲟ, poser, mettre.
ⲧⲁⲗⲟⲟⲩ ⲉⲡⲕⲱϩ̄ⲧ, mets-les sur le feu, CCXXXII, 413, p. 320.
ⲧⲁϫ, écraser, fouler.
ⲃⲏⲛⲛⲉ ⲉϥⲧⲁϫ [186], datte écrasée (datte *pa-tète*), LXXIII, 145, p. 185.
ⲧⲁⲡ, corne.
ⲧⲁⲡ ⲛ̄ⲃⲁⲙⲡⲉ ⲉϥⲣⲱ[ϫ], corne de bouc calcinée, XXIII, 48, p. 120.
ⲧⲁⲡ ⲛ̄ϭⲉⲓⲟⲩⲗ ⲉⲧⲣⲱ[ϫ] [55], corne de cerf calcinée, II, 6, p. 54.
ⲧⲁⲡⲣⲟ, bouche.
ⲧⲁⲡⲣⲟ ⲉⲥϣⲱⲛⲉ, bouche malade, CLVII, 312, p. 276.
ⲧⲁⲣ [256], partie.
ⲅ̄ ⲛ̄ⲧⲁⲣ ⲉⲡⲟⲩⲁ, trois parties de chaque, CXXVI, 263, p. 247.
ⲧⲁϩ (voir ⲧⲟϩ, ⲧⲱϩ), mêler, mélanger, CLXI, 316, p. 277.
ⲛ̄ⲅ̄ ⲧⲁϩⲟⲩ ⲛ̄ⲅ̄ ⲥⲁⲙⲟⲩ ⲙⲛ̄ ⲛⲉⲩⲉⲣⲏⲩ ⲕⲁⲗⲱⲥ, mélange-les et associe-les bien ensemble, XX, 45, p. 105.
ⲧⲁϩⲟⲩ ⲕⲁⲗ̄, mélange-les bien, CXCIV, 360, p. 296.
ⲧⲁϩⲟⲩ ⲙⲛ̄ ⲛⲉⲩⲉⲣⲏⲩ, mélange-les ensemble, CVI, 219, p. 225; CXIII, 241, p. 236; CXCV, 361, p. 296.
ⲧⲁϩⲟⲩ ⲙⲛ̄ ⲡⲉϥⲓⲱ ⲛ̄ⲁⲧⲙⲟⲟⲩ, mélange-les avec du miel sans eau, CXCIII, 359, p. 296.
ⲧⲁϩⲟⲩ ⲙⲛ̄ ⲡⲏⲣ̄ⲡ, mélange-les avec du vin, CLXVI, 324, p. 283.
ⲧⲁϩ̄ϥ ϩ̄ⲛ̄ ⲟⲩⲃⲟï ⲉϥⲗⲏⲕ, mélange-le avec du *boï* frais, CCXXXII, 413, p. 320.
ⲧⲁϩⲟ, atteindre, toucher, être en contact, CII, 204, p. 219.
ⲧⲉ, être, *passim*.
ⲧⲉⲕ̄ⲙ (voir ⲧⲁⲕⲙ), épiler.
ⲧⲉⲕ̄ⲙ ⲛ̄ⲃⲟⲩϩⲉ, épiler les paupières, C, 195, p. 215.
ⲧⲉⲙⲧⲱⲙ, être plein, encombré, obstrué.
ⲟⲩⲥⲧⲟⲙⲁⲭⲟⲥ ⲉϥⲧⲉⲙⲧⲱⲙ ⲛ̄ⲧⲏⲩ, un estomac obstrué par les gaz, LXIX, 135, p. 176.
ⲧⲉⲙϫⲁⲑ (voir ⲧⲉⲙϫⲁϩ̄ⲧ), mortier.
ⲑⲟⲟⲩ ⲕⲁⲗⲱⲥ ϩⲓ ⲙⲟⲟⲩ ϩⲓ ⲧⲉⲙϫⲁⲑ, broie-les bien avec de l'eau dans un mortier, CII, 201, p. 219.
ⲑⲱ ⲛⲉⲧϣⲟⲟⲩⲉ ϩⲓ ⲧⲉⲙϫⲁⲑ, broie les matières sèches dans un mortier, CXIX, 252, p. 240.
ⲡⲁϩⲧⲟⲩ ⲉⲧⲉⲙϫⲁⲑ, verse-les dans un mortier, CXXXI, 272, p. 260.
ⲡⲁϩⲧⲟⲩ ⲉϫⲱϥ ϩⲓ ⲧⲉⲙϫⲁⲑ, verse-les sur lui dans un mortier, LXVII, 132, p. 174.
ⲡⲁϩⲧⲟⲩ ϩⲓϫ̄ⲛ̄ ⲛⲉⲧϣⲟⲟⲩⲉ ϩⲓ ⲧⲉⲙϫⲁⲑ, verse-les sur les matières sèches dans un mortier, CXLVI, 298, p. 270.
ⲥⲧⲟⲟⲩ ⲉⲧⲉⲙϫⲁⲑ, mets-les dans un mortier,

CIX, 228, p. 230. — ⲥⲧⲟϥ ⲉⲧⲉⲙϫⲁⲑ, CII, 203, p. 219.

ⲧⲁⲁⲩ ⲉⲧⲉⲙϫⲁⲑ, mets-les au mortier, LIII, 103, p. 158. — ⲧⲁⲁϥ ⲉⲧⲉⲙϫⲁⲑ, CXXVI, 264, p. 247.

ⲧⲁⲁϥ ϩⲓϫ̄ⲛ̄ ⲛⲉⲧϣⲟⲟⲩⲉ ϩⲓ ⲧⲉⲙϫⲁⲑ, mets-les sur les matières sèches dans un mortier, CXLVIII, 301, p. 271.

ϯ ⲙⲟⲟⲩ ⲛ̄ⲥⲱⲟⲩ ϩⲓ ⲧⲉⲙϫⲁⲑ, ajoute-leur de l'eau dans un mortier, CIII, 207, p. 222.

ⲧⲥⲟⲟⲩ ⲏⲣ̄ⲡ̄ ϩⲓ ⲧⲉⲙϫⲁⲑ, arrose-les de vin dans un mortier, LIII, 104, p. 158.

ⲧⲉⲙϫⲁϩ̄ⲧ̄ (voir ⲧⲉⲙϫⲁⲑ), mortier.

[ⲑⲛⲟ] ⲡⲉⲧϣⲟⲟⲩⲉ ϩⲓ ⲧⲉⲙϫⲁϩ̄ⲧ̄ ϩⲓ ϩⲙ̄ϫ̄ ⲕⲁⲗⲱⲥ [broie] la matière sèche dans un mortier avec du bon vinaigre, XX, 45, p. 105.

ⲧⲉⲛⲧⲱⲛ, semblable, pareil.

ⲙ̄ⲛ̄ ⲟⲩⲟⲛ ⲉϥⲧⲉⲛⲧⲱⲛ ⲉⲣⲟϥ ⲛⲁⲛⲟⲩϥ, il n'y a pas son pareil en efficacité, CIX, 224, p. 230.

ⲧⲉⲡ̄ⲛ̄ [102, 199] (voir ⲧⲉⲡⲛⲉ), cumin, LXIX, 135, p. 176.

ⲧⲉⲡ̄ⲛ̄ ⲉϥϭⲏϫ, cumin grillé, LXXI, 141, p. 184.

ⲧⲉⲡⲛⲉ [102, 199] (voir ⲧⲉⲡ̄ⲛ̄), cumin, XIV, 34, p. 102; LXVIII, 134, p. 175; CXXV, 262, p. 247.

ⲧⲉⲡⲛⲉ ⲉϥⲑⲛⲏⲩ, cumin broyé, XXXII, 64, p. 133.

ⲧⲏⲃⲉ (voir ϯⲃⲉ), doigt.

ⲥⲁϣ ⲛ̄ⲕⲟⲩⲛⲧⲟⲩ ⲁⲩⲱ ⲛ̄ⲧⲏⲃⲉ, ulcérations de la face dorsale des mains (?) et des doigts, CCXIX, 393, p. 314.

ⲧⲏⲣ, tout, entier, XIV, 34, 35, p. 102; CIX, 233, p. 230; CCXIV, 386, p. 305; CCXIX, 394, p. 314.

ⲧⲏⲩ, vent, gaz.

ⲟⲩⲥⲧⲟⲙⲁⲭⲟⲥ ⲉϥⲧⲉⲙⲧⲱⲙ ⲛ̄ⲧⲏⲩ, un estomac obstrué par les gaz, LXIX, 135, p. 176.

ⲧⲏϥ̄ⲧ̄, poisson.

ⲁⲗⲕⲉⲣⲉ ⲛ̄ⲧⲏϥ̄ⲧ̄ [311], cendre (?) de poisson, CCXVIII, 392, p. 311.

ⲧⲓ, ϯ, donner, administrer, mettre, placer, appliquer, *passim*.

ϯⲃⲉ (voir ⲧⲏⲃⲉ), doigt, CII, 204, p. 219.

ⲁⲙⲁϩⲧⲉ ⲙ̄ⲙⲟϥ ⲛ̄ⲡⲉⲕϯⲃⲉ ⲙ̄ⲛ̄ ⲧⲉⲕ∫ⲛⲉ, saisis-la (la dent) avec le doigt (l'index) et le pouce, CLXXXIV, 346, p. 292.

ⲧⲓⲕⲁⲥ, ϯⲕⲁⲥ (voir ⲧⲓⲕⲕⲁⲥ, ϯⲕⲕⲁⲥ), douleur.

ⲛ̄ⲅ̄ ⲕⲁⲥ ⲉϫ̄ⲛ̄ ⲙⲁ ⲛⲓⲙ ⲉϥⲧⲓⲕⲁⲥ ϩ̄ⲛ̄ ⲡⲣⲱⲙⲉ, place-la sur une partie quelconque (du corps) de l'homme affectée de douleur, CCXIII, 384-385, p. 305.

[ⲟⲩⲥϩⲓ]ⲙ[ⲉ ⲉⲧϣ]ⲱⲛⲉ ⲉⲧⲉⲥⲟⲧⲉ ⲉⲥϯⲕⲁⲥ, [une femme mala]de dont la matrice est douloureuse, XXIV, 49, p. 122.

ⲧⲓⲕⲕⲁⲥ, ϯⲕⲕⲁⲥ (voir ⲧⲓⲕⲁⲥ, ϯⲕⲁⲥ), douleur.

ⲃⲁⲗ ⲉϥϯⲕⲕⲁⲥ, œil qui souffre de douleurs, LXXXVI, 167, p. 193. — ⲛ̄ⲃⲁⲗ ⲉⲧϯⲕⲕⲁⲥ, XCV, 188, p. 207.

ⲙⲁϫⲉ ⲉϥⲧⲓⲕⲕⲁⲥ ⲡⲁⲣⲁ ⲡϣⲓ, oreille qui souffre à l'excès (outre mesure), CXIV, 242, p. 237.

ⲙⲉϩⲧⲟ ⲉⲧϯⲕⲕⲁⲥ, intestin qui souffre de douleurs, CCXXVI, 405, p. 317.

ⲙⲏⲧⲣⲁ ⲉⲥϣⲱⲛⲉ ⲉⲥϯⲕⲕⲁⲥ, matrice malade et douloureuse, CXXIII, 259, p. 243.

ⲛ̄ⲡⲣⲁⲥⲧⲣⲟⲛ ⲉⲧⲃⲉ ϯⲕⲕⲁⲥ ⲛⲓⲙ, emplâtre pour une douleur quelconque, CXV, 244, p. 238.

ⲟⲧⲉ ⲛ̄ⲟⲩⲥⲓⲙⲉ (*sic*) ⲉⲥϯⲕⲕⲁⲥ, matrice d'une femme qui souffre de douleurs, CLXVII, 326, p. 284.

ⲟⲩⲁ ⲉⲣⲉ ⲡⲁⲁϥ ⲛ̄ⲛⲉϥⲛⲉϫⲉ ϯⲕⲕⲁⲥ, quelqu'un dont les gencives sont douloureuses, CLIII, 307, p. 273.

ⲟⲩⲁ ⲉⲣⲉ ϩⲏⲧ̄ϥ̄ ϯⲕⲕⲁⲥ, quelqu'un dont le ventre est douloureux, CLXVII, 325, p. 284.

ⲡⲁϣⲉ ⲉⲥϯϣⲁϩ ⲛ̄ⲕⲱϩ̄ⲧ̄ ⲉⲥϯⲕⲕⲁⲥ, pustule enflammée et douloureuse, CCXV, 387, p. 306.

ⲡϯⲕⲕⲁⲥ ⲛ̄ⲛ̄ⲙⲉⲣⲟⲥ, la douleur des membres, XCIII, 180, p. 204.

[ⲟⲩⲁ ⲉⲣⲉ ⲛⲉϥϭⲓϫ] ⲙ̄ⲛ̄ ⲛⲉϥⲡⲁⲧ ϯⲕⲕⲁⲥ, [quelqu'un dont les mains] et les pieds sont atteints de douleurs, XIII, 32, p. 98.

ⲥⲧⲟⲙⲁⲭⲟⲥ ⲉϥϯⲕⲕⲁⲥ, estomac qui souffre de douleurs, LXXI, 141, p. 184.

ϯ ⲉⲃⲁⲗ ⲛⲓⲙ ⲉⲧϣⲱⲛⲉ ⲉⲧϯⲕⲕⲁⲥ, applique à tout œil malade et qui souffre de douleurs, XLVIII, 91, p. 154.

ϩⲉⲛⲥⲙⲁⲁⲩ ⲉⲩϯⲕⲕⲁⲥ, des tempes douloureuses, CLX, 315, p. 277. — ⲛ̄ⲥⲙⲁⲁⲩ ⲉⲧⲧⲓⲕⲕⲁⲥ, LXIII, 123, p. 173.

ϯⲥⲟⲉⲓⲧ, louer, glorifier, célébrer.

ⲙⲡⲗⲁⲥⲧⲟⲛ ⲛ̄ⲕⲁⲙⲉ / ⲉⲥϯⲥⲟⲉⲓⲧ, emplâtre noir ou «renommé», CXLIX, 302, p. 271.

ⲧ̄ⲙ̄, négation, XCIX, 193, p. 212; CC, 367, p. 299.

ⲧⲟⲉⲓⲥ, linge, bandelette.

ⲥⲟⲧ̄ϥ̄ ⲉⲃⲟⲗ ϩ̄ⲛ̄ ⲟⲩⲧⲟⲉⲓⲥ, filtre dans un linge, XCI, 176, p. 197.

ϯ ⲟⲩⲧⲟⲉⲓⲥ ⲛ̄ϣⲓⲗ ⲉϫⲱⲥ, mets une bandelette de lin (?) sur lui, CXXIX, 269, p. 259.

ⲧⲟⲟⲩ, montagne.

ϩⲙⲟⲩ ⲛ̄ⲧⲟⲟⲩ [273], sel de montagne (sel gemme), CLII, 306, p. 273.

ⲧⲟⲧ⸗, main, XCIII, 185, p. 204; CIX, 232, p. 230.

ⲧⲟϩ (voir ⲧⲁϩ, ⲧⲱϩ), mêler, mélanger.

ⲧⲟϩ̄ϥ̄ ϩⲓ ⲉϥⲓⲱ, mélange-le avec du miel, CCXXXVII, 420, p. 323.

ⲧⲣⲉ, faire, *passim*.

ⲧⲣⲉ [58], milan.

ⲥⲓϣⲉ ⲛ̄ⲧⲣⲉ, fiel de milan, IV, 12, p. 56.

ⲧⲣⲓⲣ, four.

ⲃ̄ⲗϫⲉ ⲛ̄ⲧⲣⲓⲣ [298], tesson de four, CXCVIII, 365, p. 298.

ⲧⲥⲟ, faire boire, CLXVI, 324, p. 283; CLXX, 329, p. 286; CLXXI, 330, p. 287; CLXXII, 332, p. 288; CCXXV, 404, p. 316; CCXXVI, 405, p. 317; CCXXVII, 406, p. 318; CCXXIX, 408, p. 319.

ⲧⲥⲟⲟⲩ ⲕⲁⲧⲁ ⲧⲉⲩϭⲟⲙ, fais-leur boire suivant leur force, LXXIV, 149, p. 187; LXXV, 152, p. 187.

ⲧⲥⲟⲟⲩ ϩⲓ ⲥⲉⲗϩⲱ, fais-les boire (les drogues) avec de l'eau chaude, CLXIX, 328, p. 285.

ⲧⲥⲟ (voir ⲧⲥⲱ), arroser.

ⲧⲥⲟ ⲟⲩⲥⲛⲟϥ ⲛ̄ⲛⲟⲩⲣⲉ ⲉϥϩⲏⲙ, arrose (les paupières) avec du sang chaud de vautour, CC, 367, p. 299.

ⲧⲥⲟⲟⲩ ⲏⲣ̄ⲡ̄ ϩⲓ ⲧⲉⲙϫⲁⲑ, arrose-les avec du vin dans un mortier, LIII, 104, p. 158. — ⲧⲥⲟⲟⲩ ⲏⲣⲏⲡ, LXXVIII, 156, p. 189.

ⲧⲥⲟϥ ⲙⲟⲟⲩ ⲛ̄ⲃⲏⲗⲉ ϭⲓⲧⲣⲉ ⲉϥϩⲟⲙⲏϫ, arrose-le avec du jus de pulpe acide de citron, CIX, 229, p. 230.

ⲧⲥⲱ (voir ⲧⲥⲟ), arroser.

ⲧⲥⲱ ⲡⲓⲡⲁϩⲣⲉ ϣⲁⲛⲧⲉϥⲥⲱⲱϥ, arrose le médicament jusqu'à ce qu'il soit imbibé, XLVI, 86, p. 153.

ⲧⲥⲱ [188], potion ou irrigation.

ⲧⲥⲱ ⲉⲧⲃⲉ ⲡⲛⲟϭ ⲛ̄ⲙⲁϩ̄ⲧ̄, potion pour le gros intestin, LXXV, 150, p. 187.

ⲧⲱⲙ̄ⲥ̄, enfouir.

ⲧⲱⲙ̄ⲥ̄ ⲡϩⲙ̄ϫ̄ ⲉⲩⲥⲁⲧ ⲉϥⲗⲏⲕ, enfouis (le pot de) vinaigre dans du fumier frais, CII, 203, p. 219.

ⲧⲱⲝ [212], piquer.

ⲉⲧ̄ⲙ̄ⲡⲣⲉ ⲛ̄ⲃⲟⲩϩⲉ ⲣⲱⲧ ⲧⲱⲝⲟⲩ, pour empêcher que les cils ne produisent des cils qui piquent (l'œil), XCIX, 193, p. 212.

ⲧⲱⲣⲉ (voir ⲑⲟⲩⲣⲉ), saule.

ϩⲏⲧ̄ϥ̄ ⲛ̄ⲧⲱⲣⲉ [286], cœur (?) de saule; extrait (?) de saule, CLXX, 329, p. 286.

ⲧⲱϩ (voir ⲧⲁϩ, ⲧⲟϩ), mêler, mélanger.

ϣⲁⲛⲧⲉⲕⲛⲁⲩ ⲉⲡⲙⲟⲟⲩ ⲛ̄ϩⲁⲧ ⲁϥⲣ̄ⲁⲧⲟⲩⲱⲛ̄ϩ ⲉⲃⲟⲗ ⲉϥⲧⲱϩ ⲙ̄ⲛ̄ ⲡⲓⲡⲁϩⲣⲉ, jusqu'à ce que tu voies le mercure disparaître, mêlé au médicament, CIX, 229, p. 230.

ⲧⲱϩ̄ⲥ̄, oindre, XIV, 35, p. 102; XIX, 42, p. 105; CLXVIII, 327, p. 285; CCXVIII, 392, p. 311.

ⲱ

ⲱ (voir ⲟ), être, *passim*.

ⲱⲃ (voir ⲱϥ), laitue.

ⲉⲣⲱⲧⲉ ⲛ̄ⲱⲃ ⲛ̄ⲥⲓϣⲉ [73], lait (latex) de laitue amère (laitue sauvage), VIII, 19, p. 70.

ⲱⲃ̄ϣ̄, soulager, calmer, XCV, 188, p. 207; CCXX, 396, p. 315.

ⲱⲗ, conduire.

ⲱⲗ̄ϥ̄ ⲣ̄ϩⲱⲃ ⲛⲁⲕ ⲛ̄ϩⲏⲧ̄ϥ̄, il travaillera (conduira l'opération) pour toi de lui-même, XLIX, 94, p. 155.

ⲱⲗⲉⲕ, courber, être tordu.

ⲛ̄ⲉⲛⲧⲁⲛⲉⲩⲙⲉⲣⲟⲥ ⲱⲗⲉⲕ, ceux dont les membres sont courbés, LXV, 126, p. 173.

ⲱⲗⲥⲛⲟϥ (voir ⲁⲗⲥⲛⲟϥ) [56], hémostatique.

ⲕⲟⲗⲗⲓⲟⲛ ⲛ̄ⲱⲗⲥⲛⲟϥ, collyre hémostatique, XL, 75, p. 146.

ⲝⲩⲣⲟⲛ ⲉϥⲱⲗⲥⲛⲟϥ, poudre hémostatique, CLXXIV, 334, p. 288. — ⲝⲩⲣⲟⲛ ⲛ̄ⲱⲗⲥⲛⲟϥ, CLXXXIII, 343, p. 292.

ⲱⲙ (voir ⲟⲩⲱⲙ), manger, CCXXVIII, 407, p. 318; CCXXXIII, 415, p. 321.

ⲱⲛⲉ, pierre.

ϣⲁⲥ ⲛ̄ⲛ̄ⲱⲛⲉ ⲉⲃⲟⲗ ϩ̄ⲛ̄ ⲡⲕⲁⲑⲓⲥⲙⲁ, il expulse les calculs par le siège, LXV, 127, p. 173.

ⲱⲡ (voir ⲱϥ), exprimer, extraire par pression.

ⲱⲡ ⲡⲉⲩⲙⲟⲟⲩ, exprimes-en le suc, CXXVI, 263, p. 247.

ⲱⲥ̄ⲕ̄, durer, persister, tarder, XXVI, 56, p. 130.

ⲛⲉⲡⲗⲏⲅⲏ ⲛ̄ⲧⲁⲩⲱⲥ̄ⲕ̄, les plaies invétérées, CLXXXVII, 349, p. 293.

ⲥⲓⲣⲉϥⲉ ⲛ̄ⲧⲁⲥⲱⲥ̄ⲕ̄, ulcère rongeant rebelle, CXXXVI, 279, p. 265.

ⲧⲣⲁⲭⲱⲙⲁ ⲛ̄ⲧⲁⲥⲱⲥ̄ⲕ̄, trachome rebelle, CXXXVIII, 281, p. 265.

ⲱⲧ, graisse.

ⲱⲧ ⲛ̄ⲣⲓⲣ, graisse de porc, XV, 36, p. 103.

ⲱϥ (voir ⲱⲡ), exprimer, extraire par pression.

ϫⲓ ⲛⲁⲕ ⲛ̄ⲛⲉⲭⲁⲩⲗⲟⲥ ⲛ̄ⲙⲉϩⲙⲟⲩϩⲉ ⲑⲛⲟⲩ

(*sic*) ⲕⲁⲗⲱⲥ ⲱϥ ⲡⲉϥⲙⲟⲟⲩ (*sic*), prends des tiges de pourpier; broie-les bien; exprimes-en le suc, CCXX, 397, p. 315.
ⲱϥ (voir ⲱⲃ), laitue.
ⲉⲃⲣⲉ ⲱϥ, graine de laitue, CXI, 239, p. 235.
ⲱϥ̅ⲧ̅ [124], oie.
[ⲕⲏⲛⲛ]ⲉ ⲛ̄ⲱϥ̅ⲧ̅, [graiss]e d'oie, XXIV, 50, p. 122; CI, 198, p. 216.
ⲱϩ [286], persister, persévérer.
ⲕⲁⲧⲁ ⲱϩ, d'une façon permanente, CLXIX, 328, p. 285.

ϣ

ϣⲁ [166], expulser, chasser, sortir, s'écouler.
ϣⲁⲥ ⲛ̄ⲛⲱⲛⲉ ⲉⲃⲟⲗ ϩⲛ̄ ⲡⲕⲁⲑⲓⲥⲙⲁ, elle expulse les calculs par le siège, LXV, 127, p. 173.
ϣⲁⲥ ⲛ̄ⲧⲁⲛⲉϩⲓⲟⲙⲉ ϩⲛ̄ ⲟⲩⲙⲟⲧⲛⲉⲥ, elle provoque l'écoulement facile des menstrues des femmes, LXV, 127, p. 173.
ϣⲁϥ ⲛ̄ⲛⲁⲗϩⲁⲙ ⲉⲃⲟⲗ, il fait tomber les chairs corrompues, LV, 110, p. 162.
ϣⲁⲗⲧⲁⲙ (voir ϣⲁⲗⲧⲏⲙ) [171], moutarde, CLX, 315, p. 277.
ϣⲁⲗⲧⲏⲙ (voir ϣⲁⲗⲧⲁⲙ) [171], moutarde, LX, 121, p. 171.
ϣⲁⲙⲁⲗ (voir ϣⲁⲙⲁⲣ), fenouil.
ⲙⲟⲟⲩ ⲛ̄ϣⲁⲙⲁⲗ, décoction (ou suc) de fenouil, XC, 175, p. 196; CXIII, 241, p. 236.
ϣⲁⲙⲁⲣ (voir ϣⲁⲙⲁⲗ), fenouil.
ϣⲁⲙⲁⲣ ϩⲟⲟⲩⲧ, fenouil sauvage, CCXXXIII, 415, p. 321.
ϣⲁⲛ, lorsque, si, *passim*.
ϣⲁⲛⲧⲉ, jusque, *passim*.
ϣⲁⲣ, peau.
ϣⲁⲣ ⲛ̄ⲟⲩⲱⲛϣ̄, peau de loup, CCXXIV, 402, p. 316.
ϣⲁⲩ, utile.
ⲉⲥⲣ̄ϣⲁⲩ ⲉⲛⲉ[ϩ]ⲣⲉⲩⲙⲁ, elle est utile pour les rhumatismes, CCXXI, 398, p. 315.
ⲑⲛⲟⲟⲩ ⲕⲁⲗⲱⲥ ϣⲁⲛⲧⲟⲩⲣ̄ϣⲁⲩ, broie-les bien, autant qu'il convient, CIX, 231, p. 230.
ⲕⲟⲗⲗⲓⲟⲛ ⲉⲥⲣ̄ϣⲁⲩ ϩⲓϩⲟⲩⲛ ⲁⲩⲱ ϩⲓⲃⲟⲗ, collyre utile pour l'intérieur et l'extérieur (des yeux), LVII, 116, p. 169.
ϣⲁϥⲣ̄ϣⲁⲩ ϫⲉ ⲟⲛ ⲉⲡⲗⲏⲅⲏ ⲛⲓⲙ ⲉⲧϫⲟϩⲙ̄, il convient également pour toute plaie infectée, CCXVI, 389, p. 307.
ϣⲁϥⲣ̄ϣⲁⲩ ϫⲉ ⲟⲛ ⲛ̄ⲗⲱⲧⲉ ⲙⲛ̄ ⲛ̄ϩⲱϩ ⲉϫⲛ̄ ⲛⲉⲩⲕⲉϩⲧⲉ, il est utile également contre les blessures(?) et à ceux qui ont du prurigo sur les reins, CCXIX, 394, p. 314.
ϣⲁϥⲣ̄ϣⲁⲩ ⲉⲣⲟⲟⲩ ⲧⲏⲣⲟⲩ, il est utile pour tous ces cas, CCXIX, 394, p. 314.
ϣⲁϩ, feu, flamme.
ⲡⲁϣⲉ ⲉⲥϯϣⲁϩ ⲛ̄ⲕⲱϩ̅ⲧ̅, pustule enflammée, CCXV, 387, p. 306.
ϣⲉ, bois.
ⲕ̅ⲣ̅ⲙ̅ⲥ̅ ⲛ̄ϣⲉ ⲛ̄ⲕⲟⲩϩⲉ [205], cendre de bois de *kouhé* (peut-être pour ⲛⲟⲩϩⲉ, sycomore), XCIII, 182, p. 204.
ϣⲉⲃⲉ (voir ϣⲉϥⲉ, ϣⲟⲃⲉ), gonfler, enfler, enflure.
ⲕⲟⲗⲗⲓⲟⲛ ⲉⲛ̄ⲃⲁⲗ ⲉⲧϣⲉⲃⲉ, collyre pour les yeux gonflés, XCIII, 180, p. 204.
ⲡⲓϣⲉⲃⲉ ⲙ̄ⲡⲥⲱⲙⲁ, enflure du corps, XCIII, 180, p. 204.
ϣⲉⲗⲉⲉⲧ, fiancée.
ⲕⲗⲟⲙ ⲛ̄ϣⲉⲗⲉⲉⲧ [287], «couronne de fiancée», nom d'une plante non identifiée, CLXXI, 330, p. 287.
ϣⲉⲛⲉϣⲁⲩ [316], nom d'une maladie non identifiée, CCXXIII, 401, p. 316.
ϣⲉⲛⲧ, nez, CVIII, 223, p. 229.
ϣⲉϥⲉ (voir ϣⲉⲃⲉ, ϣⲟⲃⲉ), enfler, gonfler.
ⲟⲩⲁ ⲉⲣⲉ ⲛⲉϥϫⲟⲉⲓⲧ ϣⲱⲛⲉ / ⲉⲩϣⲉϥⲉ, quelqu'un qui a les testicules malades ou enflés, CLXXII, 331, p. 287.
[ⲟⲩⲁ ⲉⲣⲉ ⲡ]ⲉϥⲥⲱⲙⲁ ⲧⲏⲣϥ̄ ϣⲉϥⲉ, [quelqu'un dont] le corps entier est enflé, XIV, 34, p. 102.
ϣⲏⲗ (voir ϣ̄ⲗϣⲱⲗ, ϣ̄ⲗϣⲱⲣ) [101], tamiser, XIII, 33, p. 98.
ϣⲏⲙ (voir ϣ̄ⲙ), petite quantité.
ⲟⲩϣⲏⲙ ⲛⲏⲣ̅ⲡ̅, un peu de vin, CXV, 309, p. 274.
ⲟⲩϣⲏⲙ ⲛ̄ⲕⲏⲙⲙⲉ, un peu de gomme, CCXX, 397, p. 315.
ⲟⲩϣⲏⲙ ⲛ̄ⲕⲏⲣⲙⲉⲥ ⲛ̄ⲥⲁⲛⲧⲁⲗ ⲛ̄ⲁⲡⲁⲥ, un peu de cendre de vieux santal, CLV, 309, p. 274.
ⲟⲩϣⲏⲙ ⲛ̄ⲛⲉϩ ⲙⲉ, un peu d'huile fine, CLXIV, 321, p. 281.
ⲟⲩϣⲏⲙ ⲛ̄ⲥⲭⲓⲥⲧⲟⲩ, un peu de pierre fissile, XCIX, 194, p. 212.
ⲟⲩϣⲏⲙ ⲛ̄ϣⲟⲗ, un peu d'oignon (?), CLV, 309, p. 274.
ⲟⲩϣⲏⲙ ⲛ̄ϩⲙ̅ϫ̅, un peu de vinaigre, CLX, 315, p. 277.
ⲟⲩϣⲏⲙ ⲛ̄ϩⲟⲥⲙ̄ ⲛ̄ⲁⲣⲁⲃⲓⲕⲟⲛ, un peu de natron arabe, CLXXII, 332, p. 288.
ϣⲏⲛϥⲉ, peau.
ϣⲏⲛϥⲉ ⲛ̄ⲟⲩϩⲟⲡ [212], peau de serpent, XCVIII, 192, p. 211.

ϣⲏⲣⲉ, enfant, XLIX, 94, p. 155; CIX, 225, p. 230.
[ϣ]ⲏⲣⲉ ⲛ̄ϩⲟⲟⲩⲧ, enfant mâle, CCVI, 373, p. 301.
ⲁⲡⲉ ⲛ̄ⲟⲩⲕⲟⲩⲓ̈ ⲛ̄ϣⲏⲣⲉ ⲉⲥⲱ ⲛ̄ϯⲱⲣⲁ, tête d'un petit enfant atteinte de psore, XXXVIII, 72, p. 145.
ⲕⲟⲩⲓ̈ ⲛ̄ϣⲏⲣⲉ, petit enfant, CXLV, 294, p. 269; CCXXX, 409, p. 319.
ⲙⲏⲙⲏ ⲛ̄ⲟⲩⲕⲟⲩⲓ̈ ⲛ̄ϣⲏⲣⲉ [289], urine d'un petit enfant, CLXXVI, 337, p. 289.
ⲟⲩⲕⲟⲩⲓ̈ ⲛ̄ϣⲏⲣⲉ ⲉⲣⲉ ⲧⲉϥⲁⲡⲉ ⲱ ⲛ̄ⲥⲁϣ ϩⲓ ϯⲱⲣⲁ ⲙⲛ̄ ⲡⲉϥⲥⲱⲙⲁ, un petit enfant dont la tête et le corps sont affectés d'ulcères et de psore, CCXXXI, 410, p. 320.
ϣⲏⲩ [222], citerne.
ⲙⲟⲟⲩ ⲛ̄ϣⲏⲩ, eau de citerne, CIII, 208, p. 222; CIV, 211, p. 223.
ϣⲓ, mesure, poids, quantité.
ⲛ̄ⲧ̄ ⲗⲁϥ ⲛ̄ⲥⲟⲗ ⲛ̄ⲧϭⲟⲧ ⲙ̄ⲡϣⲓ ⲛ̄ⲧⲙⲏϩⲉ, fais-en un plumasseau de la dimension de l'abcès, XXVI, 55, p. 130.
ⲟⲩⲙⲁϫⲉ ⲉϥⲧⲓⲕⲕⲁⲥ ⲡⲁⲣⲁ ⲡϣⲓ, oreille qui souffre outre mesure (à l'excès), CXIV, 242, p. 237.
ⲟⲩϣⲓ ⲉⲡⲟⲩⲁ, un poids de chaque (même quantité de chaque), VIII, 20, p. 70; XLV, 83, p. 150; LIV, 107, p. 159; LVIII, 119, p. 170; LXXXII, 162, p. 191.
ⲟⲩϣⲓ ⲕⲁⲧⲁ ⲛ̄ⲟⲩⲁ ⲛ̄ϩⲏⲧⲟⲩ, un poids de chacun d'eux (même quantité de chaque), CIX, 227, p. 230.
ⲡⲁⲣⲁ ⲡⲉϥϣⲓ, au delà de son poids, CIX, 225, p. 230.
ⲡⲓϣⲓ ⲛ̄ⲟⲩⲱⲧ, le poids semblable (même poids de chaque), CI, 198, p. 216.
ϣⲓⲗ, lin (?).
ⲧⲟⲉⲓⲥ ⲛ̄ϣⲓⲗ, bandelette de lin (?), CXXIX, 269, p. 259.
ϣⲗⲁⲉⲓⲛ (voir ϣⲗⲉⲓⲛ) [83], graine de cresson alénois, LXXIV, 148, p. 187.
ϣⲗⲉⲓⲛ (voir ϣⲗⲁⲉⲓⲛ) [83], graine de cresson alénois, IX, 22, p. 81; LX, 121, p. 171.
ϣ̄ⲗϣⲱⲗ (voir ϣⲏⲗ, ϣ̄ⲗϣⲱⲣ) [90], tamiser, cribler, LIII, 103, p. 158; LIV, 108, p. 159; CIX, 228, p. 230; CLXIX, 328, p. 285.
ϣ̄ⲗϣⲱⲣ (voir ϣⲏⲗ, ϣ̄ⲗϣⲱⲗ) [90], tamiser, cribler, XI, 25, p. 89; CIII, 206, p. 222.
ϣ̄ⲙ (voir ϣⲏⲙ), petite quantité.
ⲧⲥⲱ ⲟⲩϣ̄ⲙ ϩⲓ ⲉⲃⲓⲱ, fais(-en) boire un peu avec du miel, LXXV, 151, p. 187.
ϣⲟⲃⲉ (voir ϣⲉⲃⲉ, ϣⲉϥⲉ), enfler, gonfler.
ⲟⲩⲥⲧⲟⲙⲁⲭⲟⲥ..... ⲉϥϣⲟⲃⲉ ⲙ̄ⲙⲓⲛ ⲛⲓⲙ, un estomac..... qui est gonflé d'une manière quelconque, LXX, 137, p. 177.
ϣⲟⲉⲓϣ, poussière (?).
ⲙⲓⲥ..... ϣⲁⲩⲙⲟⲩⲧⲉ ⲧⲙⲓⲥ ϣⲟⲉⲓϣ [234], vers..... que l'on nomme vers poussière (?), CX, 235, p. 233.
ϣⲟⲗ, molaire, CLXXIV, 344, p. 292.
ⲧⲁⲁⲩ ⲉⲡⲙⲁ ⲛ̄ⲧⲛⲟⲩⲛⲉ ⲙ̄ⲡϣⲟⲗ, mets-les à la place de la racine de la molaire, CLXXXIV, 346, p. 292.
ϯ ⲉⲡⲥⲁ ⲙ̄ⲡⲙⲁϫⲉ ⲉⲧⲉⲣⲉ ⲡϣⲟⲗ, mets du côté de l'oreille (la joue) où se trouve la molaire, CLI, 305, p. 272.
ϣⲟⲗ [275], oignon (?), CLV, 309, p. 274.
ϣⲟⲙⲉ, fin.
ϣ̄ⲗϣⲱⲣⲟⲩ ϩⲛ̄ ⲟⲩⲥⲟⲣϥ̄ ⲉϥϣⲟⲙⲉ, tamise-les dans un crible fin, XI, 25, p. 89.
ϣⲟⲛⲉ (voir ϣⲱⲛⲉ), malade.
ϯ ⲉⲡⲥⲱⲙⲁ ϩⲟⲟⲩⲧ ⲉⲧϣⲟⲛⲉ, applique au corps mâle malade, XXXIX, 74, p. 146.
ϣⲟⲛⲧⲉ, acacia.
ⲕⲏⲙⲙⲉ ⲛ̄ϣⲟⲛⲧⲉ [197], gomme d'acacia, XC, 175, p. 196; XCIII, 182, p. 204.
ⲙⲟⲟⲩ ⲛ̄ϭⲱⲃⲉ ⲛ̄ϣⲟⲛⲧⲉ, décoction de feuilles d'acacia, CLXXXIV, 344, p. 292.
ϩⲣⲏⲣⲉ ϣⲟⲛⲧⲉ, fleur d'acacia, LXI, 122, p. 172.
ϫⲓⲉⲓⲣⲉ ⲛ̄ϣⲟⲛⲧⲉ, silique d'acacia, L, 95, p. 156; LXXXVI, 167, p. 193; XCIII, 182, p. 204; CCXXXIII, 414, p. 321.
ϣⲟⲛⲧⲉ, épine, CCXIV, 386, p. 305.
ϣⲟⲟⲩⲉ, sécher, sec, XVIII, 41, p. 104; XXXIII, 66, p. 133; XXXVII, 70, 71, p. 139; XLI, 77, p. 147; XLIII, 80, p. 148; XLVI, 87, p. 153; LIII, 104, p. 158; LXVI, 129, 130, p. 174; LXXVIII, 156, p. 189; LXXXVIII, 171, p. 195; CIII, 207, p. 222; CIX, 230, p. 230; CXXVII, 266, p. 257; CXXIX, 268, p. 259; CXXXV, 278, p. 262; CXLI, 287, p. 267; CLXII, 318, p. 278; CCXXVII, 406, p. 318; CCXXXI, 411, p. 320.
ⲡⲉⲧϣⲟⲟⲩⲉ, ⲛⲉⲧϣⲟⲟⲩ, ce qui est sec, les matières sèches, XX, 45, p. 105; CXIX, 252, p. 240; CXLVI, 298, p. 270; CXLVIII, 301, p. 271.
ϣⲟⲣⲡ̄, d'abord, en premier lieu, CX, 238, p. 233; CLXI, 316, p. 277; CCXII, 383, p. 304; CCXIX, 395, p. 314; CCXXVI, 405, p. 317.
ϣⲟⲣⲡ̄ (voir ϣⲱⲣⲡ̄), matin, LIII, 105, p. 158.
ϣⲟⲩ, produire, émettre, faire sortir.
ⲟⲩⲁ ⲉϥϣⲟⲩ ⲛ̄ⲥⲛⲟϥ ⲉϩⲣⲁⲓ ⲥⲁϩⲣⲁⲓ ⲙ̄ⲙⲟϥ,

quelqu'un qui perd du sang par le bas, CCXXVIII, 407, p. 318.
ϣⲟⲩⲟ, verser, laisser couler.
ⲛ̄ⲃⲁⲗ ⲉⲧⲕⲏⲕ ⲙⲛ̄ ⲛⲉⲧϣⲟⲩⲟ ⲣⲙⲉⲓ ⲉϥϫⲏϥ [62], les yeux qui n'ont point de cils et ceux qui laissent couler des larmes âcres, VI, 15, p. 61.
ⲡⲙⲁ ⲉⲧϣⲟⲩⲟ ⲥⲛⲟϥ, l'endroit où le sang coule, CLXXIV, 334, p. 288.
ϣⲡⲏⲣⲉ, prodige, merveille.
ⲕⲛⲁⲣ̄ϣⲡⲏⲣⲉ, tu seras émerveillé, CLI, 306, p. 272; CCXXII, 401, p. 315.
ϣⲱ, sable.
ⲡϣⲱ ⲛ̄ⲙⲏ, le sable de l'urine, la gravelle, LXV, 126, p. 173.
ϣⲱⲃⲉ, concombre.
ⲙⲟⲟⲩ ⲛ̄ϣⲱⲃⲉ ⲉϥⲗⲟϩ̄ⲙ ⲉϥⲥⲱⲧ̄ϥ, suc clarifié de concombre écrasé, CCVII, 374, p. 301.
ⲛⲟⲉⲓⲧ ⲛ̄ϣⲱⲃⲉ, farine de concombre, LXXIII, 145, p. 185.
ϣⲱⲛⲉ (voir ϣⲟⲛⲉ), maladie, malade, XV, 36, p. 103; XLI, 77, p. 147; XCIII, 180, 185, p. 204; CLVI, 311, p. 275.
ϣⲱⲛⲉ ⲛⲓⲙ ⲉⲃⲟⲗ ϩⲛ̄ ⲡⲃⲁⲗ, toutes les maladies de l'œil, XCIV, 187, p. 207.
ϣⲱⲛⲉ ⲛⲓⲙ ⲉⲧⲥⲁϩⲟⲩⲛ ⲛ̄ⲛ̄ⲃⲁⲗ, toutes les maladies internes des yeux, XLVII, 89, p. 154.
ϣⲱⲛⲉ ⲛⲓⲙ ⲉⲧϩⲛ̄ ⲛ̄ⲃⲁⲗ, toutes les maladies des yeux, XII, 30, p. 91; XLI, 76, p. 147; LII, 99, p. 157; LXXX, 158, p. 190; LXXXI, 160, 161, p. 190; LXXXIII, 163, p. 191; LXXXVII, 168, p. 193; CV, 212, p. 224; CIX, 224, p. 230. — ϣⲱⲛⲉ ⲛⲓⲙ ⲉⲧϩⲛ̄ ⲃⲁⲗ, CXXII, 258, p. 243.
ϣⲱⲛⲉ ⲛⲓⲙ ⲉⲧϩⲛ̄ ⲡⲉⲥⲧⲟⲙⲁⲭⲟⲥ, toutes les maladies de l'estomac, LXVIII, 133, p. 175.
ϣⲱⲛⲉ ⲛⲓⲙ ϩⲛ̄ ⲛ̄ⲃⲁⲗ, toutes les maladies des yeux, XCIV, 186, p. 206.
ⲃⲁⲗ ⲉⲧϣⲱⲛⲉ ϩⲛ̄ ϭⲓⲛϣⲱⲛⲉ ⲛⲓⲙ, yeux atteints d'une affection quelconque, XLV, 84, p. 153; LXXXIV, 165, p. 192; XC, 173, p. 196.
ⲃⲁⲗ ⲛⲓⲙ ⲉⲧϣⲱⲛⲉ ⲉⲧ†ⲕⲕⲁⲥ, tout œil malade et qui souffre de douleurs, XLVIII, 91, p. 154.
ⲕⲟⲩⲛⲧ̄ϥ ⲛ̄ⲟⲩⲣⲱⲙⲉ ⲉϥϣⲱⲛⲉ, un homme qui souffre de la face dorsale (?) de la main, CXL, 285, p. 267.
ⲙⲁϫⲉ ⲉϥϣⲱⲛⲉ, oreille malade, CLXXIII, 333, p. 288; CCVI, 373, p. 301.
ⲙⲏⲧⲣⲁ ⲉⲥϣⲱⲛⲉ ⲉⲥ†ⲕⲕⲁⲥ, matrice malade et douloureuse, CXXIII, 259, p. 243.
ⲛ̄ⲛⲉⲧϣⲱⲛⲉ ⲉⲡⲉⲩⲛⲟⲉⲓϣ, ceux qui sont malades de la rate, LXV, 125, p. 173.
ⲟⲩⲁ ⲉⲣⲉ ⲛⲉϥⲛⲁϫⲉ ϣⲱⲛⲉ, quelqu'un dont les dents sont malades, CXXX, 270, p. 260.
ⲟⲩⲁ ⲉⲣⲉ ⲛⲉϥϫⲟⲉⲓⲧ ϣⲱⲛⲉ, quelqu'un dont les testicules sont malades, CLXIX, 328, p. 285; CLXXII, 331, p. 287.
ⲟⲩⲁ ⲉϥϣⲱⲛⲉ ⲉⲛⲉϥⲥⲁⲛϩⲟⲩⲛ ϩⲛ̄ ϭⲓⲛϣⲱⲛⲉ ⲛⲓⲙ, quelqu'un qui souffre d'une affection quelconque de l'intestin, CCXXXIV, 416, p. 322.
[ⲟⲩⲥϩⲓ]ⲙ[ⲉ ⲉⲧϣⲱⲛ]ⲉ ⲉⲧⲉⲥⲟⲧⲉ ⲉⲥ†ⲕⲁⲥ, [une femme mala]de dont la matrice est douloureuse, XXIV, 49, p. 122.
ⲡⲉⲧϣⲱⲛⲉ, le malade, LXX, 139, p. 177; LXXII, 143, p. 184.
ⲥⲙⲁⲁⲩ ⲉⲩ†ⲕⲕⲁⲥ ⲉⲩϣⲱⲛⲉ, tempes douloureuses et malades, CLX, 315, p. 277.
ⲧⲁⲡⲣⲟ ⲉⲥϣⲱⲛⲉ, bouche malade, CLVII, 312, p. 276.
ϣⲱⲣ̄ⲡ (voir ϣⲟⲣ̄ⲡ), matin, XLIX, 94, p. 155; LVI, 115, p. 166; LXXXIII, 164, p. 191; LXXXVII, 169, p. 193; LXXXVIII, 171, p. 195; CIX, 233, p. 230; CXCII, 358, p. 295.
ϣⲱϣ̄ⲧ, fermer.
ϩⲉⲛⲃⲁⲗ ⲉⲩϣⲟϣ̄ⲧ ⲉⲃⲟⲗ, des yeux clos, XCVII, 190, p. 208.

ϥ

ϥⲓ, enlever, porter.
ϥⲓⲧ̄ϥ ⲉⲧⲥⲓⲟⲩⲛⲉ, porte-le (mets-le) au bain, CLXI, 317, p. 277.
ⲉϥⲛⲁϥⲓ ϣⲱⲛⲉ ⲛⲓⲙ ⲉⲃⲟⲗ ϩⲛ̄ ⲡⲃⲁⲗ, il enlèvera toute maladie de l'œil, XCIV, 187, p. 207.
ⲕⲏⲛⲉ ⲛ̄ⲁⲓⲁ ⲛ̄ⲧⲁⲩϥⲓ ⲡⲉϥϩⲩⲃ̄ϣ ⲛ̄ⲃ̄ⲣⲣⲉ, graisse de porc dont on a enlevé le *hubš* récemment, CXXXI, 272, p. 260.
ϣⲁϥϥⲓ ⲡⲙⲟⲟⲩ ϩⲛ̄ ⲛ̄ⲃⲁⲗ, il enlèvera l'eau qui est dans les yeux (c'est-à-dire, la cataracte), XCI, 177, p. 197.
ϥⲱ, cheveu.
ϥⲱ ⲛ̄ⲥⲓⲙⲉ ⲉϥⲣⲱⲭ, cheveux de femme brûlés, CLXXIV, 334, p. 288.

ϩ

ϩⲁⲉ, fin, dernier.
ⲉⲡϩⲁⲉ ϥⲓⲧ̄ϥ ⲉⲧⲥⲓⲟⲩⲛⲉ, enfin, porte-le (mets-le) au bain, CLXI, 317, p. 277.

ϩⲁⲓⲃⲉⲥ, ombre.
ⲕⲁⲁϥ ϩⲛ̄ ⲧϩⲁⲓⲃⲉⲥ, laisse-le à l'ombre, CCXX, 397, p. 315.
ϩⲁⲗⲓⲕⲛⲏ [183], bouillon de volaille grasse, LXX, 140, p. 177.
ϩⲁⲥ, fiente, excrément.
ϩⲁⲥ ⲛ̄ⲁⲃⲟⲩⲕ, fiente de corbeau, CLXIV, 320, p. 281.
ϩⲁⲥ ⲛ̄ⲟⲩⲱⲛϣ, fiente de loup, CLXIV, 321, p. 281.
ϩⲁⲥ ⲛ̄ⲡⲉⲥⲑⲣⲟⲩⲑⲟⲥ, fiente de passereau, CCXIII, 384, p. 305.
ϩⲁⲥ ⲛ̄ϩⲟⲓⲧⲉ, fiente d'hyène, CLXIV, 320, p. 281.
ϩⲁⲥ ⲛ̄ϫⲁϫ ⲛ̄ⲃⲏⲛⲉ, fiente d'hirondelle, CCXXIX, 408, p. 319.
ϩⲁⲧ, argent.
ⲙⲟⲟⲩ ⲛ̄ϩⲁⲧ [231], mercure (litt. : eau d'argent), CIX, 227, 228, 229, p. 230.
ϩⲁϣⲡⲏⲣⲉ, merveilleux.
ⲇⲓⲁϩⲣⲟ†ⲟⲛ ⲉⲥϩⲁϣⲡⲏⲣⲉ, collyre à la rose merveilleux, CXXXIV, 275, p. 262.
ϩⲁϩ, grand nombre, beaucoup.
ϩⲁϩ ⲛ̄ⲥⲟⲡ, nombre de fois, fréquemment, CIX, 225, p. 230; CCI, 368, p. 299; CCXXX, 409, p. 319.
ϩⲃⲟⲓⲛⲉ [208], crasse (?).
ϩⲃⲟⲓⲛⲉ ⲛ̄ⲕⲑⲉⲛⲟⲥ, crasse (?) de peigne, XCVI, 189, p. 207.
ϩⲃⲟⲩⲓ [241], ibis.
ⲕⲟⲡⲣⲟⲥ ⲛ̄ϩⲃⲟⲩϊ, fiente d'ibis, CLVIII, 313, p. 276.
ⲙⲏϩ ⲛ̄ϩⲃⲟⲩⲓ, plume d'ibis, CXX, 254, p. 240. — ⲙⲏϩⲉ ⲛ̄ϩⲃⲟⲩⲓ, CCXII, 383, p. 304.
ϩⲉ, genre, espèce, LIII, 102, p. 158.
ϩⲉ, sortir de, tomber, CCXIV, 386, p. 305.
ϩⲉⲗⲡⲉ, nombril, CCXXIV, 402, p. 316.
ϩⲉⲗϩⲱⲗ [207], répandre (peut-être pour ϣⲉⲗϣⲱⲗ, cribler, tamiser), XCIV, 186, p. 206.
ϩⲉⲛ, des, *passim*.
ϩⲉⲛⲕⲉ, bière, CCXXIX, 408, p. 319.
ϩⲉⲣⲙⲁⲛ, grenade.
ⲕⲟⲩⲕⲉ ⲛ̄ϩⲉⲣⲙⲁⲛ, écorce de grenade, CCXXXIII, 414, p. 321.
ϩⲉⲧⲣⲉ [319], nombril (?).
ⲟⲩⲕⲟⲩϊ ⲛ̄ϣⲏⲣⲉ ⲉⲣⲉ ⲧⲉϥϩⲉⲧⲣⲉ ⲛⲏⲩ ⲉⲃⲟⲗ, un petit enfant dont le nombril (?) fait saillie au dehors (omphacèle), CCXXX, 409, p. 319.
ϩⲏⲙ̄ϫ, ϩⲏⲙⲏϫ, vinaigre, XIV, 34, p. 102; XXV, 52, p. 126; XXVI, 54, p. 130; XXVIII, 59, p. 131; XXXIII, 66, p. 133; LX, 121, p. 171; XCIII, 185, p. 204; CII, 202, 203, 204, p. 219; CXV, 245, p. 238; CXXXVI, 279, p. 265; CLX, 315, p. 277; CLXIII, 319, p. 279; CCIX, 376, p. 302; CCXVI, 390, p. 307; CCXVIII, 392, p. 311.
ϩⲏⲙ̄ϫ ⲉⲧϫⲏϥ, vinaigre fort, piquant, LXXXI, 161, p. 190. — ϩⲏⲙ̄ϫ ⲉϥϫⲏϥ, CXXVII, 265, p. 257; CLXXXI, 342, p. 291; CXCVIII, 365, p. 298; CCXIV, 386, p. 305; CCXVII, 391, p. 308.
ϩⲏⲙ̄ϫ ⲉϥⲡⲟⲥⲉ [180], vinaigre ardent (vinaigre fort, comme ϩⲏⲙ̄ϫ ⲉϥϫⲏϥ), LXX, 138, p. 177.
ϩⲏⲙ̄ϫ ⲕⲁⲗⲱⲥ, bon vinaigre, XX, 45, p. 105.
ⲟⲩⲁⲑ ⲛ̄ϩⲏⲙ̄ϫ [279], vinaigre distillé, CCXXXII, 413, p. 320.
ⲥⲟⲣ̄ⲙ ⲛ̄ϩⲏⲙ̄ϫ ⲛ̄ⲁⲡⲁⲥ, lie de vieux vinaigre, CLXI, 316, 277.
ϩⲏⲙ [168], briser, mettre en morceaux.
ϫⲁⲣ̄ϩ ⲉϥϩⲏⲙ, gomme ammoniaque en morceaux, LVI, 113, p. 166.
ϩⲏⲙ, ϩ̀ⲏⲙ, chaud.
ⲙⲟⲟⲩ ⲉϥϩⲏⲙ, eau chaude, CXXVII, 266, p. 257; CCXXXIV, 417, p. 322.
ⲥⲛⲟϥ ⲛ̄ⲛⲟⲩⲣⲉ ⲉϥϩ̀ⲏⲙ, sang chaud de vautour, CC, 367, p. 299.
ϩⲏⲙⲏϫ, voir ϩⲏⲙ̄ϫ.
ϩⲏⲧ, intérieur; dans, en, *passim*.
ⲟⲩⲁ ⲉⲣⲉ ϩⲉⲛⲙⲓⲥ ⲛ̄ϩⲏⲧ̄ϥ, quelqu'un qui a des vers en lui, CX, 235, p. 233.
ϩⲏⲧ, ventre.
ⲟⲩⲁ ⲉⲣⲉ ϩⲏⲧ̄ϥ †ⲕⲕⲁⲥ, quelqu'un dont le ventre est douloureux, CLXVII, 325, p. 284.
ϩⲏⲧ̄ⲥ [283], ichneumon (?).
ⲥⲓϣⲉ ⲛ̄ϩⲏⲧ̄ⲥ, fiel d'ichneumon (?), CLXV, 323, p. 283.
ϩⲏⲧ̄ϥ [286], partie intérieure, le cœur, d'un arbre (?); extrait (?), essence (?).
ϩⲏⲧ̄ϥ ⲛ̄ⲧⲱⲣⲉ, cœur (?) (ou extrait) de saule, CLXX, 329, p. 286.
ϩⲓ, et, avec, dans, *passim*.
ϩⲓ, mettre.
ϩⲓⲧⲟⲩ ϩⲓ ϩⲏⲙ̄ϫ, mets-les dans du vinaigre, XCIII, 185, p. 204.
ϩⲓ, triturer, XLVIII, 90, 91, p. 154; LXXXV, 166, p. 192; CCVI, 373, p. 301.
ϩⲓⲕ, poison, CCXXIX, 408, p. 319.
ϩⲓⲟⲙⲉ, pluriel de ϩⲓⲙⲉ, femmes, LXV, 127, p. 173.
ϩⲓⲧⲟⲩⲱ, auprès.

ϫⲓ ⲛⲁⲕ ⲛ̄ⲟⲩⲕⲟⲩⲓ̈ ⲛ̄ⲕⲣⲙⲉⲥ ϩⲓⲧⲟⲩⲱϥ ⲛ̄ⲟⲩϩⲣⲱ ⲛ̄ⲗⲁϣ, prends un peu de cendre auprès du foyer (?) d'un fourneau, XCVII, 190, p. 208.
ϩⲗⲟⲥⲧⲉⲛ (voir ϩⲗⲟⲥⲧ̄ⲛ̄) [71], obscurcissement (amblyopie).
ⲟⲩⲁ ⲉⲣⲉ ⲛⲉϥⲃⲁⲗ ⲟ̄ ⲛ̄ϩⲗⲟⲥⲧⲉⲛ, quelqu'un dont les yeux sont atteints d'obscurcissement, CXIII, 241, p. 236.
ⲟⲩⲃⲁⲗ ⲉϥⲟ ⲛ̄ϩⲗⲟⲥⲧⲉⲛ, un œil atteint d'obscurcissement, CXCIV, 360, p. 296.
ϩⲗⲟⲥⲧ̄ⲛ̄ (voir ϩⲗⲟⲥⲧⲉⲛ) [71], obscurcissement (amblyopie).
ϩⲗⲟⲥⲧ̄ⲛ̄ ϩ̄ⲛ ⲟⲩⲃⲁⲗ, obscurcissement de l'œil, VIII, 19, p. 70. — ϩⲗⲟⲥⲧ̄ⲛ̄ ϩ̄ⲛ ⲛ̄ⲃⲁⲗ, LVI, 112, p. 166; CLXXXVIII, 352, p. 293; CCIV, 371, p. 300.
ⲃⲁⲗ ⲉϥⲟ ⲙ̄ⲙⲟⲟⲩ ⳾ ⲉϥⲟ ⲛ̄ϩⲗⲟⲥⲧ̄ⲛ̄, œil atteint de la cataracte ou atteint d'obscurcissement, CXCIII, 359, p. 296.
ⲕⲟⲗⲗⲓⲟⲛ ⲉⲧⲃⲉ ⲡⲉϩⲗⲟⲥⲧ̄ⲛ̄, collyre pour l'obscurcissement (de l'œil), CXC, 354, p. 294.
ϩⲙⲟⲥ, s'asseoir, CXXV, 262, p. 247.
ϩⲙⲟⲩ, sel.
ϩⲙⲟⲩ ⲛ̄ⲟⲩⲱⲙ [205], sel comestible, XCIII, 183, p. 204.
ϩⲙⲟⲩ ⲛ̄ⲧⲟⲟⲩ [273], sel de montagne (sel gemme), CLII, 306, p. 273.
ϩⲙⲟⲩ ⲡⲉⲣⲟ [161], sel royal, LIV, 107, p. 159; CCXXIII, 401, p. 316.
ϩ̄ⲛ', dans, *passim*.
ϩⲟⲓⲧⲉ, hyène.
ϩⲁⲥ ⲛ̄ϩⲟⲓⲧⲉ, fiente d'hyène, CLXIV, 320-321, p. 281.
ϩⲟⲕⲉ [318], décortiquer.
ⲛⲟ⳾ⲧ ⲛ̄ϭⲟⲩϭ ⲛ̄ϩⲟⲕⲉ, farine de carthame décortiqué, CCXXVIII, 407, p. 318.
ϩⲟⲙⲏϫ, acide.
ⲙⲟⲟⲩ ⲛ̄ⲃⲏⲗⲉ ϭⲓⲧⲣⲉ ⲉϥϩⲟⲙⲏϫ, jus de pulpe acide de citron, CIX, 229, p. 230.
ϩⲟⲟⲩ, jour, CIX, 234, p. 230.
ⲃ̄ⲗⲉ ⲛ̄ⲥⲟⲟⲩϩⲉ ⲛ̄ⲧⲉ ⲡⲉϩⲟⲟⲩ, jaune d'œuf du jour, CXCVI, 362, p. 297.
ⲥⲟⲟⲩϩⲉ ⲛ̄ⲧⲉ ⲡⲉϩⲟⲟⲩ, œuf du jour, CLXXII, 331, p. 287.
ϩⲟⲟⲩ, être mauvais.
ⲛ̄ⲙⲟⲙⲉ ⲉⲑⲟⲟⲩ, les gangrènes de mauvaise nature, CXXI, 255, p. 242.
ⲥⲁϣ ⲉⲑⲟⲟⲩ, plaie maligne, LXVI, 129, p. 174.
ϩⲟⲟⲩⲧ, sauvage, mâle.
ⲙⲉϫⲡⲱⲛⲉ ⲛ̄ϩⲟⲟⲩⲧ, lichen *agrius*, CCXVII, 391, p. 308.
ⲥⲱⲙⲁ ϩⲟⲟⲩⲧ, corps mâle (la verge), XXXIX, 74, p. 146.
ϣⲁⲙⲁⲣ ϩⲟⲟⲩⲧ, fenouil sauvage, CCXXXIII, 415, p. 321.
[ϣ]ⲏⲣⲉ ϩⲟⲟⲩⲧ, enfant mâle, CCVI, 373, p. 301.
ϩⲟⲡ [212], serpent.
ϣⲏⲛϥⲉ ⲛ̄ⲟⲩϩⲟⲡ, la peau d'un serpent, XCVIII, 192, p. 211.
ϩⲟⲣ̄ϣ, pénible.
ⲙⲁⲩⲉ ⲉⲧϩⲟⲣ̄ϣ ⲉⲥⲱⲧ̄ⲙ̄, toux pénible à entendre, CVIII, 222, p. 229.
ϩⲟⲥⲏⲙ (voir ϩⲟⲥ̄ⲙ̄), natron, LXXXVIII, 171, p. 195; CI, 198, p. 216.
ϩⲟⲥ̄ⲙ̄ (voir ϩⲟⲥⲏⲙ), natron, CLXI, 316, p. 277.
ϩⲟⲥ̄ⲙ̄ ⲉϥⲣⲱϫ, natron calciné, LV, 109, p. 162.
ϩⲟⲥ̄ⲙ̄ ⲛ̄ⲁⲣⲁⲃⲓⲕⲟⲛ, natron arabe, LXIX, 136, p. 176; CLXXII, 332, p. 288.
ϩⲟⲩⲟ, superflu, être en supplément.
ⲗⲁϥ ⲛ̄ϩⲟⲩⲟ [158], excroissance de chair, LII, 99, p. 157.
ⲉⲡⲉϩⲟⲩⲟ, plus, davantage, en sus, XXVI, 57, p. 130.
ⲛ̄ⲡ̄ⲣⲕⲁⲁⲩ ⲉⲩϭⲉⲛⲛⲏⲩⲧ ⲉⲡⲉϩⲟⲩⲟ, ne les laisse pas durcir plus qu'il ne faut, CLXIV, 322, p. 281.
ϩⲟϫ̄ϥ̄, ramollir.
ⲡⲃⲁⲗ ϩⲟϫ̄ϥ̄ [108], ramollissement de l'œil, XX, 43, p. 105.
ϩⲣⲏⲣⲉ, fleur.
ϩⲣⲏⲣⲉ ϣⲟⲛⲧⲉ, fleur d'acacia, LXI, 122, p. 172.
ϩⲣⲏⲣⲉ ⲛ̄ϭⲟⲩϭ, fleur de carthame, CCXXXIII, 415, p. 321.
ϩⲣⲓⲛⲧⲟⲟⲩ [316], chicorée, CCXXIII, 401, p. 316; CCXXXIII, 415, p. 321.
ϩⲣⲱ (voir ⲗⲁϣ) [208], foyer (?), XCVII, 190, p. 208.
ϩⲧⲓⲧ, ϩϯⲧ [235], oignon, chou, CXXVI, 263, p. 247; CCXXX, 409, p. 319.
ⲙⲟⲟⲩ ⲛ̄ϩⲧⲓⲧ, suc d'oignon (ou de chou), CXII, 240, p. 235.
ϭⲱⲃⲉ ⲛ̄ϩϯⲧ, feuille d'oignon (ou de chou), CCXII, 382, p. 304.
ϩⲱⲃ, travail, opération.
ⲟⲩⲇⲓⲁϩⲣⲟϯⲟⲛ ⲉⲥϩⲁϣⲡⲏⲣⲉ ⲉⲓⲣ̄ϩⲱⲃ ⲛ̄ϩⲏⲧ̄ϥ̄, collyre à la rose merveilleux auquel j'ai travaillé, CXXXIV, 275, p. 262.
ⲟⲩⲛⲟϭ ⲛ̄ⲕⲟⲗⲗⲓⲟⲛ ⲉⲓⲣ̄ϩⲱⲃ ⲛ̄ϩⲏⲧ̄ⲥ̄, un grand collyre auquel j'ai travaillé, CXXII, 257, p. 243.

ⲟⲩⲛⲟϭ ⲛ̄ⲡⲁϩⲣⲉ ⲉⲓⲣ̄ϩⲱⲃ ⲛ̄ϩⲏⲧ̄ⲥ̄, un grand remède auquel j'ai travaillé, CXVII, 248, p. 239.
ⲱϫ̄ϥ̄ ⲣ̄ϩⲱⲃ ⲛⲁⲕ ⲛ̄ϩⲏⲧ̄ϥ̄, il travaillera pour toi de lui-même, XLIX, 94, p. 155.
ϩⲱϩ, ⳉⲱⳉ, prurit, prurigo, démangeaison, CLXI, 316, p. 277.
ⳉⲱⳉ ⲉϫ̄ⲛ ⲛⲉⲩⲕⲉϩⲧⲉ, (ceux qui ont du) prurigo sur les reins, CCXIX, 394, p. 314.
ϩⲱϩ ⲛ̄ⲥⲁϣ, prurit des ulcères, CCXXXII, 412, p. 320.
ⲃⲁⲗ ⳉⲱⳉ, yeux atteints de démangeaisons, CXCIX, 366, p. 299.
ⲕⲱⲣ̄ⲙ̄ ⲉⲧⳉⲱⳉ, prurit de la commissure interne de l'œil, CXC, 354, p. 294.
ⲛⲉⲧⳉⲱⳉ, les (yeux) qui sont atteints de démangeaisons, CII, 200, p. 219.
ⲯⲱⲣⲁ ⲉⲥⳉⲱⳉ, gale prurigineuse, CXXVII, 265, p. 257.

ϫ

ϫⲁϫ, passereau.
ⲃⲏⲃ ⲛ̄ϫⲁϫ ⲛ̄ⲃⲏⲛⲉ [305], nid d'hirondelle, CCXIV, 386, p. 305.
ϩⲁⲥ ⲛ̄ϫⲁϫ ⲛ̄ⲃⲏⲛⲉ, fiente d'hirondelle, CCXXIX, 408, p. 319.
ϫ̄ⲃⲃⲉⲥ, charbon, CLXXIV, 334, p. 288.
ϫⲉ, à savoir, XII, 27, p. 91; CII, 200, p. 219; CVI, 215, p. 225; CX, 235, p. 233; CLVII, 312, p. 276.
ϫⲉ, dit, appelé, CLXXXIV, 344, p. 292.
ϫⲉⲣϩⲟϥ, nom d'un remède ou d'une maladie, CXX, 254, p. 240.
ϫⲏϥ, piquant, âcre.
ⲛ̄ⲃⲁⲗ ⲉⲧⲕⲏⲕ ⲙ̄ⲛ ⲛⲉⲧϣⲟⲩⲟ ⲣⲙⲉⲓ ⲉϥϫⲏϥ ⲉⲡⲉⲥⲏⲧ, les yeux qui n'ont point de cils et ceux qui laissent couler des larmes âcres, VI, 15, p. 61.
ϩⲏⲙ̄ϫ̄ ⲉⲧϫⲏϥ, vinaigre piquant, âcre, fort, LXXXI, 161, p. 190. — ϩⲏⲙ̄ϫ̄ ⲉϥϫⲏϥ, CXXVII, 265, p. 257; CLXXXI, 342, p. 291; CXCVIII, 365, p. 298; CCXIV, 386, p. 305; CCXVII, 391, p. 308.
ϫⲓ, prendre, LXX, 137, p. 177; XCI, 176, p. 197; XCVI, 189, p. 207; XCVII, 190, p. 208; CLVII, 312, p. 276; CLIX, 314, p. 277; CLXIV, 320, p. 281; CCVIII, 375, p. 302; CCXV, 387, p. 306; CCXX, 396, p. 315; CCXXVI, 405, p. 317; CCXXXI, 410, p. 320.

ϫⲓⲉⲓⲣⲉ, silique.
ϫⲓⲉⲓⲣⲉ ⲛ̄ϣⲟⲛⲧⲉ, silique d'acacia, L, 95, p. 156; LXXXVI, 167, p. 193; XCIII, 182, p. 204; CCXXXIII, 414, p. 320.
ϫⲛⲏ [308], euphorbe épineux (?).
ⲛⲟⲩⲛⲉ ⲛ̄ϫⲛⲏ, racine d'euphorbe épineux (?), CCXVII, 391, p. 308.
ϫⲟⲉⲓⲥ, Seigneur.
ⲧϭⲟⲙ ⲛ̄ⲡϫⲟⲉⲓⲥ, la puissance du Seigneur, CLVI, 311, p. 275.
ϫⲟⲉⲓⲧ, testicules.
ⲟⲩⲁ ⲉⲣⲉ ⲛⲉϥϫⲟⲉⲓⲧ ϣⲱⲛⲉ ⳾ ⲉⲩϣⲉϥⲉ, quelqu'un dont les testicules sont malades ou gonflés, CLXXII, 331, p. 287.
ⲟⲩⲁ ⲉⲣⲉ ⲛⲉϥϫⲟⲉⲓⲧ ϣⲱⲛⲉ ⲕⲁⲧⲁ ⲱϩ, quelqu'un dont les testicules sont malades d'une façon permanente, CLXIX, 328, p. 285.
ϫⲟⲛⲧ, essayer, expérimenter, VI, 15, p. 62; XXVI, 57, p. 130; LXXX, 158, p. 190; CIX, 226, p. 230.
ϫⲟⲩϥ, brûlure, CXXXVIII, 281, p. 265.
ϫⲟϩⲙ, souillure, corruption, impureté.
ⲡⲗⲩⲅⲏ ⲉⲧϫⲟϩ̄ⲙ̄, plaie infectée, CCXVI, 389, p. 307; CCXXXII, 413, p. 320.
ϫⲣⲟ, durcir, prendre corps.
ⲕⲁⲁⲩ ϣⲁⲛⲧⲉⲩϫⲣⲟ, laisse-les jusqu'à ce qu'ils prennent corps, XLIII, 80, p. 148.
ϣⲁⲛⲧⲉϥϫⲣⲟ ⲧⲉϥϣⲟⲟⲩⲉ, jusqu'à ce qu'il durcisse et se dessèche, CIX, 230, p. 230.
ϫⲱⲕ, fin, CIX, 234, p. 230.
ϫⲱⲣⲉ (voir ϫⲱⲱⲣⲉ), s'étendre, se propager.
ⲁⲩⲧⲱⲙⲁ ⲉⲧⲣⲉϥϫⲱⲣⲉ ⲉⲃⲟⲗ, coupure (ἐντωμή?) qui s'étend, CLVI, 310, p. 275.
ϫⲱⲧⲉ, parvenir.
ϣⲁⲥⲧⲣⲉ ⲡⲟⲩⲟⲉⲓⲛ ϫⲱⲧⲉ ⲛ̄ϥ̄ⲣ̄ⲟⲩⲟⲉⲓⲛ ⲕⲁⲗⲱⲥ, elle fait parvenir la lumière à celui qui ne voit pas bien, LI, 97, p. 156.
ϫⲱⲱⲙⲉ, livre.
ⲛ̄ϫⲱⲱⲙⲉ ⲛ̄ⲛⲁⲣⲭⲁⲓⲟⲛ, les livres des anciens, LXV, 125-126, p. 173.
ϫⲱⲱⲣⲉ (voir ϫⲱⲣⲉ), s'étendre, se propager.
ⲟⲩⲥⲁϣ ⲉⲧⲣⲉϥϫⲱⲱⲣⲉ ⲉⲃⲟⲗ ⲉ⳾ ⲧⲉϥⲟⲩⲱⲛ, un ulcère qui s'étend ou reste ouvert, CXCVII, 363, p. 297.

ϭ

ϭⲁⲗⲁϩ̄ⲧ̄, marmite.
ϭⲁⲗⲁϩ̄ⲧ̄ ⲛ̄ⲃ̄ⲣⲣⲉ, marmite neuve, CXV, 245, p. 238.

II. — INDEX DES MOTS GRECS.

ⲁ

Ⲃ

Ⲅ

Ⲇ

Ⲉ

Ⲍ

Ⲏ

Ⲑ

Ⲕ

ⲕⲁⲑⲁⲣⲓⲥⲙⲟⲥ, *καθαρισμός*, purgatif, LXXIV, 148, p. 187; LXXVI, 153, p. 188.

ⲕⲁⲑⲁⲣⲟⲛ, *καθαρόν*, nettoyer.

ⲉⲗⲟⲗϣⲟⲟⲩⲉ ⲕⲁⲑⲁⲣⲟⲛ ⲛ̄ⲁⲥ, raisin sec mondé et vieux, XXI, 46, p. 111.

ⲕⲁⲑⲓⲥⲙⲁ, *κάθισμα* [163], siège, anus, fondement.

ⲁⲁⲩ ⲛ̄ⲥⲟⲗ ϯ ⲉⲡⲕⲁⲑⲓⲥⲙⲁ, fais-en une mèche, introduis-la dans l'anus, IV, 110, p. 162.

ⲥⲟⲗ ⲉⲡⲕⲁⲑⲓⲥⲙⲁ ⲉϥⲗⲉⲙⲗⲱⲙ, mèche pour l'anus qui se putréfie, LV, 109, p. 162.

ⲧⲁⲁⲩ ⲉϩⲣⲁⲓ ϩⲛ̄ ⲡⲕⲁⲑⲓⲥⲙⲁ, introduis-les par le bas dans le rectum, LXXV, 151, p. 187.

ϣⲁⲥ ⲛ̄ⲛ̄ⲱⲛⲉ ⲉⲃⲟⲗ ϩⲛ̄ ⲡⲕⲁⲑⲓⲥⲙⲁ, elle expulse les calculs par le siège, LXV, 127, p. 173.

ⲕⲁⲓ (voir ⲕⲩ), *καί*, et, CV, 124, p. 229; CXVIII, 250, p. 240.

ⲕⲁⲕⲓⲁⲥ (voir ⲁⲕⲁⲕⲓⲁ, ⲁⲕⲁⲕⲓⲁⲥ), *ἀκακία* [70], extrait d'acacia, CCXXXIV, 416, p. 322.

ⲕⲁⲗⲁⲑⲁⲛⲑ (voir ⲕⲁⲗⲁⲕⲁⲛⲑ, ⲕⲁⲗⲁⲕⲁⲛⲑⲟⲥ, ⲕⲁⲗⲁⲕⲁⲛⲑⲟⲩ), *χάλκανθος* [127], vitriol bleu, CXII, 240, p. 235.

ⲕⲁⲗⲁⲕⲁⲛⲑ (voir ⲕⲁⲗⲁⲑⲁⲛⲑ, ⲕⲁⲗⲁⲕⲁⲛⲑⲟⲥ, ⲕⲁⲗⲁⲕⲁⲛⲑⲟⲩ), *χάλκανθος*, vitriol bleu, LIX, 120, p. 170.

ⲕⲁⲗⲁⲕⲁⲛⲑⲟⲥ (voir ⲕⲁⲗⲁⲑⲁⲛⲑ, ⲕⲁⲗⲁⲕⲁⲛⲑ, ⲕⲁⲗⲁⲕⲁⲛⲑⲟⲩ), *χάλκανθος*, vitriol bleu, VII, 18, p. 64; LI, 98, p. 156. — ⲕⲁⲗⲁⲕⲁⲛⲑʃ, CXXXVI, 279, p. 265.

ⲕⲁⲗⲁⲕⲁⲛⲑⲟⲩ (voir ⲕⲁⲗⲁⲑⲁⲛⲑ, ⲕⲁⲗⲁⲕⲁⲛⲑ, ⲕⲁⲗⲁⲕⲁⲛⲑⲟⲥ), *χάλκανθος*, vitriol bleu, XXV, 51, p. 126; CCXII, 382, p. 304.

ⲕⲁⲗⲁⲫⲟⲛⲓⲁⲥ (voir ⲕⲁⲗⲁⲫⲱⲛⲓⲁⲥ, ⲕⲁⲣⲁⲫⲟⲛⲓⲁⲥ), *κολοφωνία*, colophane, LXXII, 142, p. 184; CXXXII, 273, p. 261; CLXXXIII, 343, p. 292.

ⲕⲁⲗⲁⲫⲱⲛⲓⲁⲥ (voir ⲕⲁⲗⲁⲫⲟⲛⲓⲁⲥ, ⲕⲁⲣⲁⲫⲟⲛⲓⲁⲥ), *κολοφωνία*, colophane, LXVII, 131, p. 174; CXVII, 248, p. 239.

ⲕⲁⲗⲓⲃⲗⲉⲫⲁⲗⲟⲛ (voir ⲕⲁⲗⲓⲃⲗⲉⲫⲁⲣⲟⲛ), *καλλιβλέφαρον*, nom d'un collyre pour les yeux, CII, 200, p. 219; CV, 212, p. 224.

ⲕⲁⲗⲓⲃⲗⲉⲫⲁⲣⲟⲛ (voir ⲕⲁⲗⲓⲃⲗⲉⲫⲁⲗⲟⲛ), *καλλιβλέφαρον*, nom d'un collyre pour les yeux, CIII, 205, p. 222; CIV, 209, p. 223.

ⲕⲁⲗⲟⲛ (voir ⲕⲁⲗⲟⲩ), *καλός*, bon, CCX, 377, p. 303.

ⲕⲁⲗⲟⲥ, écrit pour ⲕⲁⲗⲱⲥ, *καλῶς*, bien, CXCVI, 362, p. 297.

ⲕⲁⲗⲟⲩ (voir ⲕⲁⲗⲟⲛ, ⲕⲁⲗⲟⲥ), *καλός*, bon.

ⲟⲓⲛⲟⲩ ⲕⲁⲗⲟⲩ, *οἶνος καλός*, bon vin, CIV, 210, p. 223.

ⲕⲁⲗⲱⲥ, *καλῶς*, bien, *passim*.

ⲕⲁⲛⲑⲁⲣⲓⲥ, *κανθαρίς*, cantharide, XXVIII, 59, p. 131; CL, 304, p. 272; CLXXXIV, 345, p. 292.

ⲕⲁⲡⲛⲓⲍⲉ, *καπνίζειν*, fumiger, CX, 237, p. 233.

ⲕⲁⲣⲁⲫⲟⲛⲓⲁⲥ (voir ⲕⲁⲗⲁⲫⲟⲛⲓⲁⲥ, ⲕⲁⲗⲁⲫⲱⲛⲓⲁⲥ), *κολοφωνία*, colophane, CXLVIII, 300, p. 271.

ⲕⲁⲣⲧⲁⲙⲟⲛ, *κάρδαμον* [83], graine de cresson alénois, LXIII, 123, p. 173.

ⲕⲁⲥⲧⲱⲣ, *κάστωρ* [188], castoréum, LXXV, 150, p. 187.

ⲕⲁⲧⲁ, *κατά*, de, pendant, par, concernant, eu égard à.

ⲕⲁⲧⲁ ⲉⲃⲟⲧ, par mois, CIX, 234, p. 230.

ⲕⲁⲧⲁ ⲟⲩⲁ, de chaque, XCIII, 184, p. 204.

ⲕⲁⲧⲁ ⲥⲙⲁⲧ ⲛⲓⲙ, suivant chaque cas, XCIII, 185, p. 204.

ⲕⲁⲧⲁ ⲥⲟⲡ, chaque fois, CCXVIII, 392, p. 311.

ⲕⲁⲧⲁ ⲧⲉⲩϭⲟⲙ, suivant leur force, LXXIV, 149, p. 187; LXXV, 152, p. 187.

ⲕⲁⲧⲁ ⲱϩ, d'une façon permanente, CLXIX, 328, p. 285.

ⲟⲩϣⲓ ⲕⲁⲧⲁ ⲛ̄ⲟⲩⲁ ⲛ̄ϩⲏⲧⲟⲩ, un poids de chacun d'eux (même poids de chaque), CIX, 227, p. 230.

ⲕⲁⲧⲁⲡⲗⲁⲥⲙⲁ, *κατάπλασμα*, cataplasme, LXX, 139, p. 177; LXXII, 144, p. 184; LXXIII, 147, p. 185.

ⲕⲁⲧⲙⲓⲁⲥ (voir ⲕⲁⲇⲙⲓⲁⲥ, ⲕⲁⲧⲙⲓⲉ), *καδμία* [131], cadmie, XXXIX, 73, p. 146; LIX, 120, p. 170; CII, 201, p. 219; CVI, 218, p. 225; CXX, 254, p. 240; CXXVIII, 267, p. 257; CXXIX, 268, p. 259; CXLIII, 290, p. 268; CLII, 306, p. 273; CLVIII, 313, p. 276; CLXXVI, 336, p. 289; CLXXXV, 347, p. 292; CLXXXVI, 248, p. 293; CXC, 354, p. 294; CXCIX, 366, p. 299; CCX, 377, p. 303; CCXXI, 399, p. 315; CCXXXVI, 419, p. 323.

ⲕⲁⲧⲙⲓⲁⲥ ʃ ⲕⲁⲩⲙⲉⲛⲟⲩ, *καδμία κεκαυμένη* [191], cadmie calcinée, CV, 213, p. 224.

ⲕⲁⲧⲙⲓⲉ (voir ⲕⲁⲇⲙⲓⲁⲥ, ⲕⲁⲧⲙⲓⲁⲥ), *καδμία* [131], cadmie, LIII, 102, p. 158.

ⲕⲁⲧⲙⲓⲉ ◎ [158], cadmie d'or, LII, 99, p. 157; LIV, 106, p. 159.

ⲕⲁⲩⲙⲉⲛⲟⲩ (voir ⲕⲉⲕⲁⲩⲙⲉⲛⲟⲩ), *κεκαυμένος* [191], brûlé, calciné.

ⲕⲁⲇⲙⲓⲁⲥ ʃ ⲕⲁⲩⲙⲉⲛⲟⲩ, *καδμία κεκαυμένη*, cadmie calcinée, CIV, 209, p. 223. — ⲕⲁⲧⲙⲓⲁⲥ ʃ ⲕⲁⲩⲙⲉⲛⲟⲩ, CV, 213, p. 224.

ⲭⲁⲗⲕⲟⲥ ʃ ⲕⲁⲩⲙⲉⲛⲟⲩ, *χαλκὸς κεκαυμένος*, cuivre brûlé, CIII, 205, p. 222; CXLV, 294, p. 269. — ⲕⲁⲗⲕⲟⲩ ʃ ⲕⲁⲩⲙⲉⲛⲟⲩ, LXXXIII, 163, p. 191.

ⲕⲁⲫⲱⲣⲁ, *καφόρα* [62], camphre, VI, 16, p. 62; XLVI, 85, p. 153; CIX, 231, p. 230.

ⲕⲉⲕⲁⲩⲙⲉⲛⲟⲩ (voir ⲕⲁⲩⲙⲉⲛⲟⲩ), *κεκαυμένος*, calciné, brûlé.

ⲭⲁⲗⲕⲟⲥ ⲕⲉⲕⲁⲩⲙⲉⲛⲟⲩ, *χαλκὸς κεκαυμένος*, CXXXIV, 275, p. 262.

ⲕⲉⲛⲛⲁⲃⲉⲣⲉⲟⲥ, *κιννάβαρι*, cinabre, XXVI, 54, p. 130.

ⲕⲉⲡⲉⲗⲉⲟⲥ, *κάππαρις* [263], câprier, CXXXV, 277, p. 262.

ⲕⲉⲣⲁ, *κεράννυμι*, tempéré, doux, modéré.

ⲡⲁⲥⲧⲟⲩ ⲙⲛ̄ ⲟⲩⲏⲣⲡ̄ ⲉⲛⲁⲛⲟⲩϥ ϩⲛ̄ ⲟⲩⲕⲱϩⲧ̄ ⲉϥⲕⲉⲣⲁ, fais-les cuire avec du bon vin à feu doux, XLIII, 79, p. 148.

ⲡⲁⲥⲧⲟⲩ ϩⲛ̄ ⲟⲩⲕⲱϩⲧ̄ ⲉϥⲕⲉⲣⲁ, fais-les cuire à feu doux, CXLIX, 303, p. 271.

ⲕⲑⲉⲛⲟⲥ, *κτείς*, peigne.

ϩⲃⲟⲓⲛⲉ ⲛ̄ⲕⲑⲉⲛⲟⲥ [208], crasse (?) de peigne, XCVI, 189, p. 207.

ⲕⲓⲕⲓⲥ, *κικί* [68], ricin, VII, 18, p. 64; CXVII, 248, p. 239; CXXXV, 277, p. 262; CCXXIII, 401, p. 316.

ⲕⲓⲥⲥⲟⲥ, *κισσός* [181], lierre, LXX, 138, p. 177.

ⲕⲗⲉⲕⲟⲩ, *γλεῦκος* [204], vin doux, XCII, 179, p. 204.

ⲕⲗⲟⲕⲟⲩ (voir ⲕⲣⲟⲅⲟⲥ, ⲕⲣⲟⲕⲟⲥ, ⲕⲣⲟⲕⲟⲩ), *κρόκος*, safran, XLIV, 81, p. 149; XLVI, 85, p. 153; LI, 98, p. 156; LIII, 103, p. 158.

ⲛⲟⲩⲛⲉ ⲛ̄ⲕⲗⲟⲕⲟⲩ, bulbe de *crocus sativus*, XLVIII, 90, p. 154.

ⲕⲟⲗⲗⲓⲟⲛ, ⲕⲟ̄⳩, ℞, *κολλύριον* [64], collyre, II, 7, p. 54; VII, 19, p. 64; XL, 75, p. 146; L, 96, p. 156; LI, 97, 98, p. 156; LII, 101, p. 157; LVI, 111, 115, p. 166; LVII, 117, p. 169; LVIII, 119, p. 170; LIX, 120, p. 170; LXXVI, 153, p. 188; LXXVII, 154, p. 189; LXXXI, 161, p. 190; LXXXIV, 165, p. 192; XCII, 179, p. 204; XCVI, 189, p. 207; XCVII; 191, p. 208; CVI, 219, p. 225; CXXII, 257, 258, p. 243; CXXXVII, 280, p. 265; CXLIII, 292, p. 268; CXC, 355, p. 294; CXCI, 356, p. 295; CXCII, 358, p. 295; CCXI, 381, p. 303; CCXX, 397, p. 315; CCXXI, 400, p. 315; CCXXXVI, 419, p. 323.

ⲕⲟⲗⲗⲓⲟⲛ ⲉⲛⲁⲛⲟⲩⲥ ⲉϣⲱⲛⲉ ⲛⲓⲙ ϩⲛ̄ ⲛ̄ⲃⲁⲗ, bon collyre pour toutes les maladies des yeux, XCIV, 186, p. 206.

ⲕⲟⲗⲗⲓⲟⲛ ⲉⲛⲃⲁⲗ, collyre pour les yeux, XLVII, 88, p. 154. — ℞ ⲉⲡⲃⲁⲗ, XLVII, 89, p. 154.

ⲕⲟⲗⲗⲓⲟⲛ ⲉⲛⲃⲁⲗ ⲉⲧϣⲉⲃⲉ, collyre pour les yeux gonflés, XCIII, 180, p. 204.

ⲕ[ⲟⲗⲗⲓⲟⲛ] ⲉⲛⲃⲁⲗ ⲉϣⲱⲛⲉ ϩⲛ̄ ϭⲓⲛϣⲱⲛⲉ ⲛⲓⲙ, c[ollyre] pour les yeux atteints d'une affection quelconque, LXXXIV, 165, p. 192.

ⲕⲟⲗⲗⲓⲟⲛ ⲉⲛⲃⲁⲗ ⲥⲁⲃⲟⲗ, collyre pour l'extérieur des yeux, CCXXXV, 418, p. 322. — ⲕⲟⲗⲗⲓⲟⲛ ⲉⲡⲃⲁⲗ ⲥⲁⲃⲟⲗ, LVIII, 118, p. 170.

ⲕⲟⲗⲗⲓⲟⲛ ⲉⲥⲣ̄ϣⲁⲩ ϩⲓϩⲟⲩⲛ ⲁⲩⲱ ϩⲓⲃⲟⲗ, collyre utile pour l'intérieur et l'extérieur (des yeux), LVII, 116, p. 169.

ⲕⲟⲗⲗⲓⲟⲛ ⲉⲧⲃⲉ ⲛ̄ⲃⲁⲗ ⲉⲧⲟ ⲛ̄ϩⲣⲉⲩⲙⲁ, collyre pour les yeux atteints de rhumatismes, CCXX, 396, p. 315.

ⲕⲟⲗⲗⲓⲟⲛ ⲉⲧⲃⲉ ⲛ̄ⲃⲁⲗ ⲉⲧⲡⲟⲣ̄ϩ, collyre pour les yeux blessés, CXLIII, 290, p. 268.

ⲕⲟⲗⲗⲓⲟⲛ ⲉⲧⲃⲉ ⲛ̄ⲃⲁⲗ ⲉⲧⲱ ⲙ̄ⲙⲟⲟⲩ ⲙⲛ̄ ⲛⲉⲧⲱ ⲛ̄ⲥⲓⲟⲩ, collyre pour les yeux atteints de la cataracte et pour ceux qui sont affectés d'une taie, VII, 18, p. 64.

ⲕⲟⲗⲗⲓⲟⲛ ⲉⲧⲃⲉ ⲡⲉϩⲗⲟⲥⲧⲛ̄, collyre pour l'obscurcissement des yeux, CXC, 354, p. 294.

ⲕⲟⲗⲗⲓⲟⲛ ⲉⲧⲃⲉ ⲡⲥⲓⲟⲩ ⲙⲛ̄ ⲡⲙⲟⲟⲩ, collyre pour la taie et la cataracte, CXCII, 357, p. 295.

ⲕⲟⲗⲗⲓⲟⲛ ⲉϣⲱⲛⲉ ⲛⲓⲙ ⲉⲧϩⲛ̄ ⲛ̄ⲃⲁⲗ, collyre pour toutes les maladies des yeux, LXXXI, 160, p. 190.

ⲕⲟⲗⲗⲓⲟⲛ ⲉϥⲏⲡ ⲉϩⲣⲱⲙⲙⲏ, collyre estimé pour (sa) force, CCXXI, 398, p. 315.

ⲕⲟⲗⲗⲓⲟⲛ ⲕⲁⲗⲟⲛ ⲛ̄ⲉⲣⲕⲉⲥⲧⲁⲧⲟⲛ, *κολλύριον καλὸν ἐνεργέστατον*, bon collyre extrêmement actif, CCX, 377, p. 303.

ⲕⲟⲗⲗⲓⲟⲛ ⲙⲟⲛⲟⲏⲙⲉⲣⲟⲛ, *κολλύριον μονοήμερον*, collyre d'un jour, XXXIX, 73, p. 146. — ⲕⲟⲗⲗⲓⲟⲛ ⲙⲟⲛⲁϩⲩⲙⲉⲣⲟⲛ, CCXI, 379, p. 303.

ⲕⲟ̄⳩ ⲛ̄ⲁⲗⲥⲛⲟϥ, collyre hémostatique, CXXXVII, 280, p. 265. — ⲕⲟⲗⲗⲓⲟⲛ ⲛ̄ⲱⲗⲥⲛⲟϥ, XL, 75, p. 146.

ⲕⲟⲗⲗⲓⲟⲛ ⲛ̄ⲡⲉⲣⲥⲓ, collyre persan, XCII, 178, p. 204.

ⲕⲟⲗⲗⲓⲟⲛ ⲛ̄ⲡⲓⲣⲓⲭⲉ ⲥⲁⲃⲟⲗ, collyre pour onction externe, CXCI, 356, p. 295.

ⲕⲟⲗⲗⲓⲟⲛ ⲛ̄ⲥⲧⲁⲧⲓⲕⲟⲛ ⲉⲧⲃⲉ ⲛⲓⲕⲟⲩⲓ̈ ⲛ̄ϣⲏⲣⲉ, collyre astringent pour les petits enfants, CXLV, 294, p. 269.

ⲕⲟⲗⲗⲓⲟⲛ ⲛ̄ⲥⲧⲁⲧⲓⲕⲟⲛ ⲡⲁⲛⲕⲁⲗⲓⲟⲛ, *κολλύριον στατικὸν πανκαλλίον*, collyre astringent le meilleur, CVI, 215, p. 225.

ⲕⲟⲗⲗⲓⲟⲛ ⲛ̄ϭⲱϣϭⲉϣ [170], collyre pour instillation, CCXXXVI, 419, p. 323.

ⲛⲟϭ ⲛ̄ⲕⲟⲗⲗⲓⲟⲛ [235], CXII, 240, p. 235; CXXXVII, 280, p. 265.

ⲕⲟⲗⲗⲟⲧⲓⲕⲏ, *κολλητική*, pommade cicatrisante, CXLVI, 296, p. 270.

ⲕⲟⲗⲗⲟⲩⲑⲟⲥ, *Κόλλουθος*, *Κόλουθος* [304], Coluthus.

ⲕⲟⲗⲗⲟⲩⲑⲟⲥ ⲁⲣⲭⲏⲁⲧⲣⲟⲩ ⲕⲩ ⲙⲁⲣⲧⲏⲣⲟⲩ, Coluthus, archiâtre et martyr, CCXI, 379, p. 303.

ⲕⲟⲙⲉⲟⲥ (voir ⲕⲟⲙⲙⲉ), *κόμμις* [54], gomme, I, 4, p. 52; IV, 11, p. 56; IX, 22, p. 81; X, 23, p. 88; XXV, 51, p. 126; XXVIII, 59, p. 131; XXXIX, 74, p. 146; XLVII, 88, p. 154; L, 95, p. 156; LVI, 114, p. 166; LVII, 116, p. 169; LVIII, 118, p. 170; LIX, 120, p. 170; XCII, 179, p. 204; CVI, 217, p. 225; CXXXIV, 276, p. 262; CXXXVII, 280, p. 265; CXXXVIII, 282, p. 265; CXLIII, 292, p. 268; CXLV, 295, p. 269; CXC, 355, p. 294; CXCII, 358, p. 295; CXCVIII, 365, p. 298; CCXI, 381, p. 303; CCXXI, 399, p. 315; CCXXXV, 418, p. 322; CCXXXVI, 419, p. 323.

ⲕⲟⲙⲙⲉ (voir ⲕⲟⲙⲉⲟⲥ), *κόμμις*, gomme, XXII, 47, p. 111.

ⲕⲟⲙⲙⲉ ⲛ̄ⲗⲁⲗⲉⲩ [158], gomme blanche, LII, 100, p. 157.

ⲕⲟⲡⲣⲟⲥ, *κόπρος*, fiente.

ⲕⲟⲡⲣⲟⲥ ⲛ̄ⲉⲥⲟⲟⲩ, fiente de mouton, CCXVII, 391, p. 308.

ⲕⲟⲡⲣⲟⲥ ⲛ̄ⲗⲏⲕⲟⲥ ⲉϥⲣⲱⲝ, fiente de loup calcinée, CCXXVI, 405, p. 317.

ⲕⲟⲡⲣⲟⲥ ⲛ̄ϩⲃⲟⲩⲓ̈, fiente d'ibis, CLVIII, 313, p. 276.

ⲕⲟⲡⲣⲟⲥ ⲛ̄ϭⲉⲣⲟⲙⲡⲉ, fiente de pigeon, LXXXIX, 172, p. 196; CCII, 369, p. 300; CCIX, 376, p. 302.

ⲕⲗⲁⲧⲟⲥ, *κλάδος*, branche.

ⲕⲗⲁⲧⲟⲥ ⲛ̄ⲁⲣⲧⲓⲙⲉⲥⲓⲥ ⲉϥⲣⲱⲝ, branche d'ambrosie brûlée, CLIX, 314, p. 277.

ⲕⲣⲟⲅⲟⲥ (voir ⲕⲁⲟⲕⲟⲩ, ⲕⲣⲟⲕⲟⲥ, ⲕⲣⲟⲕⲟⲩ), *κρόκος*, safran, XLI, 76, p. 147; CIV, 210, p. 223.

ⲕⲣⲟⲕⲟⲥ (voir ⲕⲁⲟⲕⲟⲩ, ⲕⲣⲟⲅⲟⲥ, ⲕⲣⲟⲕⲟⲩ), *κρόκος*, safran, XII, 28, p. 91; LII, 100, p. 157; LXXIII, 146, p. 185; CIII, 205, p. 222; CVI, 216, p. 225; CXLIII, 291, p. 268; CLVIII, 313, p. 276; CCXI, 380, p. 303; CCXV, 388, p. 306; CCXXI, 399, p. 315.

ⲕⲣⲟⲕⲟⲩ (voir ⲕⲁⲟⲕⲟⲩ, ⲕⲣⲟⲅⲟⲥ, ⲕⲣⲟⲕⲟⲥ), *κρόκος*, safran, XCIII, 183, p. 204; CXCIII, 359, p. 296; CXCVI, 362, p. 297; CCX, 378, p. 303.

ⲕⲣⲟⲕⲟⲩ ⲙⲁⲕⲙⲁⲧⲟⲥ, *κροκόμαγμα* [146], marc de safran, XXXIX, 73, p. 146; LVIII, 118, p. 170; XCII, 178, p. 204; CCXXXV, 418, p. 322.

ⲕⲩ (voir ⲕⲁⲓ), *καί*, et.

ⲕⲟⲗⲗⲟⲩⲑⲟⲥ ⲁⲣⲭⲏⲁⲧⲣⲟⲩ ⲕⲩ ⲙⲁⲣⲧⲏⲣⲟⲩ, Coluthus, archiâtre et martyr, CCXI, 379, p. 303.

ⲕⲩⲗⲓⲗⲟⲥ, *Κύριλλος*, Cyrille.

ⲕⲩⲗⲓⲗⲟⲥ ⲡⲥⲟⲫⲟⲥ ⲛ̄ⲁⲣⲭⲏⲁⲧⲣⲟⲥ, Cyrille, l'habile médecin, LVI, 111, p. 166.

ⲕⲩⲣⲟⲥ, *κηρός*, cire, CXVII, 249, p. 239; CXIX, 251, p. 240; CXLVI, 296, p. 270.

ⲗ

ⲗⲉⲓⲁ, *λεῖα* (*λειαίνειν*), délayer, CV, 214, p. 224.

ⲗⲉⲡⲓⲧⲟⲥ, *λεπίς* [270], paillette, écaille de métal, CXXXIX, 283, p. 266; CXLII, 289, p. 268; CXLVI, 296, p. 270; CLXXVIII, 339, p. 290.

ⲗⲉⲡⲓⲧⲟⲥ ⲭⲁⲗⲕⲟⲩ, *λεπὶς χαλκοῦ* [128], battitures de cuivre, LXXX, 159, p. 190; CXIX, 251, p. 240. — ⲗⲉⲡⲓⲧⲟⲥ ⲭⲁⲣⲕⲟⲩ, XXV, 51, p. 126. — ⲗⲉⲡⲓⲧⲟⲥ ⲭⲟⲗⲕⲟⲩ, LXXVIII, 155, p. 189.

ⲗⲏⲅⲓⲟⲛ, *λύκιον*, lycium, CXLIII, 291, p. 268.

ⲗⲏⲕⲟⲥ, *λύκος*, loup.

ⲕⲟⲡⲣⲟⲥ ⲛ̄ⲗⲏⲕⲟⲥ ⲉϥⲣⲱⲝ, fiente de loup calcinée, CCXXVI, 405, p. 317.

ⲗⲓⲃⲁⲛⲟⲥ (voir ⲗⲓⲃⲁⲛⲟⲩ et ⲙⲁⲛⲁⲥⲥⲩⲗⲓⲃⲁⲛⲟⲥ), *λίβανος* [105], encens, XVIII, 40, p. 104; LVI, 114, p. 166; LXII, 122, p. 172; LXIII, 123, p. 173; LXIV, 124, p. 173; LXVI, 130, p. 174; XCIII, 182, p. 204; CXIX, 252, p. 240; CXXI, 255, p. 242; CXXXVII, 280, p. 265; CXXXIX, 284, p. 266; CXLIX, 302, p. 271; CLXXXVI, 348, p. 293; CCIX, 376, p. 302.

ⲗⲓⲃⲁⲛⲟⲩ (voir ⲗⲓⲃⲁⲛⲟⲥ et ⲙⲁⲛⲁⲥⲥⲩⲗⲓⲃⲁⲛⲟⲥ), *λίβανος*, encens, CLXXX, 341, p. 291; CLXXXV, 347, p. 292.

ⲗⲓⲑⲁⲗⲕⲩⲣⲟⲛ (voir ⲗⲓⲑⲁⲣⲕⲩⲣⲟⲛ, ⲗⲩⲑⲁⲗⲅⲩⲣⲟⲛ, ⲗⲩⲑⲁⲗⲕⲩⲣⲟⲛ, ⲗⲩⲑⲁⲣⲕⲩ[ⲣⲟⲩ], ⲣⲓⲑⲁⲗⲕⲩⲣⲟⲛ), *λιθάργυρος* [139], litharge, XXXVII, 70, p. 139; CXVIII, 250, p. 240; CXXXI, 271, p. 260; CXXXVII, 280, p. 265; CXLI, 287, p. 267; CXLIX, 302, p. 271.

ⲗⲓⲑⲁⲣⲕⲩⲣⲟⲛ (voir ⲗⲓⲑⲁⲗⲕⲩⲣⲟⲛ, ⲗⲩⲑⲁⲗⲅⲩⲣⲟⲛ, ⲗⲩⲑⲁⲗⲕⲩⲣⲟⲛ, ⲗⲩⲑⲁⲣⲕⲩ[ⲣⲟⲩ], ⲣⲓⲑⲁⲗⲕⲩⲣⲟⲛ), *λιθάργυρος* [139], litharge, XX, 44, p. 105.

ⲗⲓⲑⲟⲩ, *λίθος*, pierre.

ⲗⲓⲑⲟⲩ ⲥⲭⲓⲥⲧⲟⲩ, *λίθος σχιστός* [191], pierre fissile, LXXXIII, 163, p. 191.

(ⲗⲓⲧⲣⲁ) *λίτρα* [48], livre, ↑, XX, 44, p. 105; ⲫ, CLXXXVII, 350, p. 293; CXCI, 356, p. 295; ⲙ̄, CXV, 244, p. 238.

ⲗⲩⲑⲁⲗⲅⲩⲣⲟⲛ (voir ⲗⲓⲑⲁⲗⲕⲩⲣⲟⲛ, ⲗⲓⲑⲁⲣⲕⲩⲣⲟⲛ, ⲗⲩⲑⲁⲗⲕⲩⲣⲟⲛ, ⲗⲩⲑⲁⲣⲕⲩ[ⲣⲟⲩ], ⲣⲓⲑⲁⲗⲕⲩⲣⲟⲛ), *λιθάργυρος* [139], litharge, CXVI, 246, p. 238.

ⲗⲩⲑⲁⲗⲕⲩⲣⲟⲛ (voir ⲗⲓⲑⲁⲗⲕⲩⲣⲟⲛ, ⲗⲓⲑⲁⲣⲕⲩⲣⲟⲛ, ⲗⲩⲑⲁⲗⲅⲩⲣⲟⲛ, ⲗⲩⲑⲁⲣⲕⲩ[ⲣⲟⲩ], ⲣⲓⲑⲁⲗⲕⲩⲣⲟⲛ), *λιθάργυρος* [139], litharge, CLXXXVI, 348, p. 293.

ⲗⲩⲑⲁⲣⲕⲩ[ⲣⲟⲩ] (voir ⲗⲓⲑⲁⲗⲕⲩⲣⲟⲛ, ⲗⲓⲑⲁⲣⲕⲩⲣⲟⲛ, ⲗⲩⲑⲁⲗⲅⲩⲣⲟⲛ, ⲗⲩⲑⲁⲗⲕⲩⲣⲟⲛ, ⲣⲓⲑⲁⲗⲕⲩⲣⲟⲛ), *λιθάργυρος* [139], litharge, XXXV, 68, p. 137.

ⲙ

ⲙⲁⲕⲙⲁⲧⲟⲥ, *μάγμα*, tourteau, marc.

ⲕⲣⲟⲕⲟⲩ ⲙⲁⲕⲙⲁⲧⲟⲥ, *κροκόμαγμα* [146], marc de safran, XXXIX, 73, p. 146; LVIII, 118, p. 170; XCII, 178, p. 204; CCXXXV, 418, p. 322.

ⲙⲁⲗⲁⲃⲁⲑⲣⲟⲛ (voir ⲙⲁⲣⲁⲃⲁⲑⲣⲟⲛ), *μαλάβαθρον* [257], malabathrum, CXLIII, 291, p. 268.

ⲙⲁⲛⲁⲥⲥⲩⲗⲓⲃⲁⲛⲟⲥ (voir ⲗⲓⲃⲁⲛⲟⲥ, ⲗⲓⲃⲁⲛⲟⲩ), *μάννα λιβάνου* [270], poussière d'encens, CXLVI, 296, p. 270.

ⲙⲁⲣⲁⲃⲁⲑⲣⲟⲛ (voir ⲙⲁⲗⲁⲃⲁⲑⲣⲟⲛ), *μαλάβαθρον* [257], malabathrum, CXXVIII, 267, p. 257; CLXXXIV, 344, p. 292.

ⲙⲁⲣⲧⲏⲣⲟⲩ, *μαρτύρ*, martyr, CCXI, 379, p. 303.

ⲙⲁⲥⲧⲓⲭⲉ, ⲙⲁⲥϯⲭⲉ, *μαστίχη* [185], mastic, LXXII, 142, p. 184; LXXIII, 145, p. 185; CLXVI, 324, p. 283.

ⲙⲉⲗⲁⲛⲉ, *μέλαν* [130], encre, XXVI, 54, p. 130.

ⲙⲉⲗⲓⲗⲓⲧⲟⲛ, *μελίλωτον* [287], mélilot, CLXXI, 330, p. 287.

ⲙⲉⲣⲓⲧⲟⲥ, *μερίς*, morceau, CV, 213, p. 224.

ⲙⲉⲣⲟⲥ, *μέλος* [205], membre.

ⲛ̄ⲉⲛⲧⲁⲛⲉⲩⲙⲉⲣⲟⲥ ⲱⲗⲉⲕ, ceux dont les membres sont courbés, LXV, 126, p. 173.

ⲡϯⲕⲕⲁⲥ ⲛ̄ⲛ̄ⲙⲉⲣⲟⲥ, la douleur des membres, XCIII, 180, p. 204.

ⲙⲏⲧⲣⲁ, *μήτρα*, matrice.

ⲙⲏⲧⲣⲁ ⲉⲥⲙⲁⲝ, matrice douloureuse, CXXIV, 260, p. 244.

ⲙⲏⲧⲣⲁ ⲉⲥⲟⲣ̄ϫ, matrice obstruée (occlusion de la matrice), CXXV, 262, p. 247.

ⲙⲏⲧⲣⲁ ⲉⲥϣⲱⲛⲉ ⲉⲥϯⲕⲕⲁⲥ, matrice malade et douloureuse, CXXIII, 259, p. 243.

ⲙⲓⲥⲉⲟⲥ, *μίσυ* [127], vitriol jaune, XXVI, 53, p. 130; LXII, 122, p. 172; CXXX, 270, p. 260; CXXXVI, 279, p. 265; CLXXVI, 336, p. 289; CLXXXI, 342, p. 291.

ⲙⲓⲥⲉⲟⲥ ⲉϥⲟⲩ[ϣⲧ], vitriol jaune frais, CXLII, 288, p. 268.

ⲙⲟⲗⲟⲭⲏ, *μολόχη*, mauve.

ϭⲱⲃⲉ ⲙ̄ⲙⲟⲗⲟⲭⲏ ⲛ̄ⲁⲅⲣ̄, feuille de mauve sauvage, CCXII, 383, p. 304.

ⲙⲟⲛⲁϩⲩⲙⲉⲣⲟⲛ (voir ⲙⲟⲛⲟⲏⲙⲉⲣⲟⲛ), *μονοήμερον*, d'un jour.

ⲕⲟⲗⲗⲓⲟⲛ ⲙⲟⲛⲁϩⲩⲙⲉⲣⲟⲛ, *κολλύριον μονοήμερον*, collyre d'un jour, CCXI, 379, p. 303.

ⲙⲟⲛⲟⲏⲙⲉⲣⲟⲛ (voir ⲙⲟⲛⲁϩⲩⲙⲉⲣⲟⲛ), *μονοήμερον*, d'un jour.

ⲕⲟⲗⲗⲓⲟⲛ ⲙⲟⲛⲟⲏⲙⲉⲣⲟⲛ, *κολλύριον μονοήμερον*, collyre d'un jour, XXXIX, 73, p. 146.

ⲙⲡⲗⲁⲥⲧⲣⲟⲛ (voir ⲙ̄ⲡⲣⲁⲥⲧⲣⲟⲛ, ⲛ̄ⲡⲗⲁⲥⲧⲣⲟⲛ, ⲛ̄ⲡⲣⲁⲥⲧⲗⲟⲛ, ⲛ̄ⲡⲣⲁⲥⲧⲣⲟⲛ), *ἔμπλαστρον*, emplâtre.

ⲙⲡⲗⲁⲥⲧⲣⲟⲛ ⲉⲥⲙⲟⲩϩ, emplâtre caustique, CXLVII, 299, p. 271.

ⲙⲡⲗⲁⲥⲧⲣⲟⲛ ⲉⲥⲟⲩⲁⲃϣ̄, emplâtre blanc, CLXXXVII, 349, p. 293.

ⲙⲡⲗⲁⲥⲧⲣⲟⲛ ⲛ̄ⲕⲁⲙⲉ, emplâtre noir, CXLIX, 302, p. 271.

ⲙ̄ⲡⲣⲁⲥⲧⲣⲟⲛ (voir ⲙⲡⲗⲁⲥⲧⲣⲟⲛ, ⲛ̄ⲡⲗⲁⲥⲧⲣⲟⲛ, ⲛ̄ⲡⲣⲁⲥⲧⲗⲟⲛ, ⲛ̄ⲡⲣⲁⲥⲧⲣⲟⲛ), *ἔμπλαστρον*, emplâtre, CXXVI, 263, p. 247.

ⲙⲟⲩⲗⲥⲏⲛⲏ, *μυρσίνη*, myrte.

ⲛⲉϩ ⲙ̄ⲙⲟⲩⲗⲥⲏⲛⲏ [314], huile de myrte, CCXIX, 395, p. 314.

ⲙⲱⲗⲏⲃⲟⲩ, *μόλυβος* [290], plomb, CLXXVIII, 340, p. 290.

ⲛ

ⲛⲁⲣⲧⲟⲥⲧⲁⲭⲟⲥ (voir ⲛⲁⲣⲭⲟⲥⲧⲁⲭⲟⲥ), *ναρδόσταχυς* [176], nard indien, LXVIII, 134, p. 175; LXXIX, 157, p. 190; CIII, 206, p. 222; CXLIII, 291, p. 268; CXC, 355, p. 294.

ⲛⲁⲣⲭⲟⲥⲧⲁⲭⲟⲥ, pour ⲛⲁⲣⲧⲟⲥⲧⲁⲭⲟⲥ, *ναρδόσταχυς*, nard indien, CXCIII, 359, p. 296.

ⲛ̄ⲉⲣⲕⲉⲥⲧⲁⲧⲟⲛ, *ἐνεργέστατον*.

ⲕⲟⲗⲗⲓⲟⲛ ⲕⲁⲗⲟⲛ ⲛ̄ⲉⲣⲕⲉⲥⲧⲁⲧⲟⲛ, *κολλύριον καλὸν ἐνεργέστατον*, bon collyre extrêmement actif, CCX, 377, p. 303.

ⲛⲓⲧⲣⲟⲛ (voir ⲛⲓⲧⲣⲟⲩ), *νίτρον*, natron, CCIV, 371, p. 300.

ⲛⲓⲧⲣⲟⲩ (voir ⲛⲓⲧⲣⲟⲛ), *νίτρον*, natron, LXXIV, 148, p. 187.

ⲛⲟⲩⲙⲉⲥ, *νομή* [206], part, portion, XCIII, 185, p. 204.

ⲛ̄ⲡⲗⲁⲥⲧⲣⲟⲛ (voir ⲙ̄ⲡⲗⲁⲥⲧⲣⲟⲛ, ⲙ̄ⲡⲣⲁⲥⲧⲣⲟⲛ, ⲛ̄ⲡⲣⲁⲥⲧⲗⲟⲛ, ⲛ̄ⲡⲣⲁⲥⲧⲣⲟⲛ), *ἔμπλαστρον*, emplâtre.

ⲛ̄ⲡⲗⲁⲥⲧⲣⲟⲛ ⲉⲧⲃⲉ ⲛⲉϣⲱ, emplâtre pour l'éruption vésiculeuse, CXVI, 246, p. 238.

ⲛ̄ⲡⲗⲁⲥⲧⲣⲟⲛ ⲉⲧⲃⲉ ⲡⲉⲥⲧⲟⲙⲁⲭⲟⲥ, emplâtre pour l'estomac, LXXII, 142, p. 184.

[ⲛ̄ⲡⲗⲁⲥⲧⲣⲟⲛ ⲉⲧⲃⲉ ⲧ]ⲟⲩⲁⲙⲥⲓⲣ, [emplâtre pour la] mélanose, XX, 43, p. 105.

ⲛ̄ⲡⲗⲁⲥⲧⲣⲟⲛ ⲉϣⲁⲥⲃⲱⲕ ⲉⲛⲉⲡⲗⲏⲅⲏ ⲉⲧⲙⲟⲕ̄ϩ, emplâtre que l'on emploie pour les plaies douloureuses, XVIII, 40, p. 104.

ⲛ̄ⲡⲗⲁⲥⲧⲣⲟⲛ ⲛ̄ⲭⲱⲣⲁ [175], emplâtre du pays, CXIX, 251, p. 240.

ⲛ̄ⲡⲗⲁⲥⲧⲣⲟⲛ ⲭⲣⲉⲩⲣⲟⲛ, *ἔμπλαστρον χλωρόν*, emplâtre vert, CXXXII, 273, p. 261.

ⲛ̄ⲡⲣⲁⲥⲧⲗⲟⲛ (voir ⲙ̄ⲡⲗⲁⲥⲧⲣⲟⲛ, ⲙ̄ⲡⲣⲁⲥⲧⲣⲟⲛ, ⲙ̄ⲡⲗⲁⲥⲧⲣⲟⲛ, ⲛ̄ⲡⲣⲁⲥⲧⲣⲟⲛ), *ἔμπλαστρον*, emplâtre, CXVIII, 250, p. 240.

ⲛ̄ⲡⲣⲁⲥⲧⲗⲟⲛ ⲉϣⲁⲥⲃⲱⲕ ⲉⲛⲉⲡⲗⲏⲅⲏ ⲉⲧⲙⲟⲕ̄ϩ, emplâtre que l'on emploie pour les plaies douloureuses, CXXXI, 271, p. 260.

ⲛ̄ⲡⲣⲁⲥⲧⲣⲟⲛ (voir ⲙ̄ⲡⲗⲁⲥⲧⲣⲟⲛ, ⲙ̄ⲡⲣⲁⲥⲧⲣⲟⲛ, ⲛ̄ⲡⲗⲁⲥⲧⲣⲟⲛ, ⲛ̄ⲡⲣⲁⲥⲧⲗⲟⲛ), *ἔμπλαστρον*, emplâtre.

ⲛ̄ⲡⲣⲁⲥⲧⲣⲟⲛ ⲉⲛⲁⲛⲟⲩⲥ ⲉϩⲱϩ ⲛ̄ⲥⲁϣ ⲙⲛ̄ ⲡⲁⲑⲟⲥ ⲛⲓⲙ ⲛ̄ⲡⲗⲩⲅⲏ, emplâtre pour le prurit des ulcères et pour toute espèce de complication des plaies, CCXXXII, 412, p. 320.

ⲛ̄ⲡⲣⲁⲥⲧⲣⲟⲛ ⲉⲧⲃⲉ ϯⲕⲕⲁⲥ ⲛⲓⲙ, emplâtre pour une douleur quelconque, CXV, 244, p. 238.

ⲛ̄ⲡⲣⲁⲥⲧⲣⲟⲛ ⲉϣⲁⲥⲃⲱⲕ ⲉϣⲱⲛⲉ ⲛⲓⲙ, emplâtre dont on se sert pour une maladie quelconque, XV, 36, p. 103.

ⲛ̄ⲡⲣⲁⲥⲧⲣⲟⲛ ⲛ̄ⲡⲉⲣⲗⲱⲕ, emplâtre émollient, XVI, 38, p. 103.

ⲛ̄ⲡⲣⲁⲥⲧⲣⲟⲛ ⲛ̄ⲭⲱⲣⲁ [175], emplâtre du pays, LXVII, 131, p. 174.

Ⲝ

ⲝⲏⲥⲧⲏⲥ, *ξυστός*, raclé.

ⲉⲗⲉⲟⲩ ⲝⲏⲥⲧⲏⲥ, *ἐλαίου ξυστός* [271], raclure d'huile, CXLVI, 297, p. 270.

ⲝⲩⲣⲟⲛ, *ξηρόν*, pour *ξήριον* [58], médicament administré sous forme de poudre, XII, 27, p. 91; LXXIX, 157, p. 190; LXXX, 158, p. 190; LXXXII, 162, p. 191.

ⲝⲩⲣⲟⲛ ⲉⲛⲁⲛⲟⲩϥ ⲉⲡⲃⲁⲗ, bonne poudre pour l'œil, XLIX, 92, p. 155. — ⲝⲩⲣⲟⲛ ⲉⲛⲁⲛⲟⲩϥ ⲉⲛⲃⲁⲗ, XI, 24, p. 89.

ⲝⲩⲣⲟⲛ ⲉⲛⲁⲛⲟⲩϥ ⲉⲧⲃⲉ ⲧⲙⲏϩⲉ, bonne poudre pour l'abcès, CXLII, 288, p. 268.

ⲝⲩⲣⲟⲛ ⲉⲛⲁⲛⲟⲩϥ ⲉϣⲱⲛⲉ ⲛⲓⲙ ⲉⲧϩⲛ̄ ⲛ̄ⲃⲁⲗ, bonne poudre pour toutes les maladies des yeux, XLI, 76, p. 147; LXXXVII, 168, p. 193; (var. ⲉⲛⲁⲛⲟⲩϥ ⲕⲁⲗⲱⲥ) CIX, 224, 230.

ⲝⲩⲣⲟⲛ ⲉⲛⲁⲛⲟⲩϥ ⲕⲁⲗⲱⲥ ⲕⲁⲗⲓⲃⲗⲉⲫⲁⲣⲟⲛ, très bonne poudre *kalliblépharon*, CIII, 205, p. 222.

ⲝⲩⲣⲟⲛ ⲉⲛⲁⲛⲟⲩϥ ϣⲁϥⲑⲉⲣⲁⲡⲉⲩⲉ ⲛ̄ⲛ̄ⲃⲁⲗ ⲉⲧⲕⲏⲕ, bonne poudre qui guérit les yeux qui n'ont point de cils, CII, 199, p. 219.

ⲝⲩⲣⲟⲛ ⲉⲛⲃⲁⲗ ⲛⲁⲛⲟⲩϥ ⲕⲁⲗⲱⲥ, très bonne poudre pour les yeux, XLV, 82, p. 150.

ⲝⲩⲣⲟⲛ ⲉⲛⲉⲃⲁⲗ ⲉⲧϣⲱⲛⲉ ϩⲛ̄ ϭⲓⲛϣⲱⲛⲉ ⲛⲓⲙ, poudre pour les yeux atteints d'une affection quelconque, XC, 173, p. 196.

ⲝⲩⲣⲟⲛ ⲉⲧⲃⲉ ⲛ̄ⲃⲁⲗ ⲉⲧϣⲱⲛⲉ ϩⲛ̄ ϭⲓⲛϣⲱⲛⲉ ⲛⲓ[ⲙ], poudre pour les yeux atteints d'une affection quelconque, XLVI, 84, p. 153.

ⲝⲩⲣⲟⲛ ⲉⲧⲃⲉ ⲧⲙⲏϩⲉ, poudre pour l'abcès, XXIX, 60, p. 131.

ⲝⲩⲣⲟⲛ ⲉϣⲁϥⲙⲟⲩϩ ϩⲛ̄ ⲟⲩϭⲉⲡⲏ, poudre pour cautériser promptement, CXXXIX, 283, p. 266.

ⲝⲩⲣⲟⲛ ⲉϣⲁϥⲧⲣⲉ ⲛ̄ⲃⲁⲗ ⲣ̄ⲟⲩⲟⲉⲓⲛ ⲛ̄ⲥⲉⲛⲁⲩ ⲉⲃⲟⲗ ϩⲛ̄ ⲡⲟⲩⲉ ⲛ̄ⲕⲟⲩⲓ ⲙⲛ̄ ⲛ̄ⲛⲟϭ, poudre pour éclaircir les yeux qui ne voient pas de loin les petits (objets) et les grands, LXXXVIII, 170, p. 195.

ⲝⲩⲣⲟⲛ ⲉϣⲁϥⲧⲣⲉ ⲛ̄ⲃⲁⲗ ⲣ̄ⲟⲩⲟⲉⲓⲛ ϩⲛ̄ ⲡⲟⲩⲉ, poudre qui fait que les yeux distinguent ce qui est au loin, LXXVIII, 155, p. 189.

ⲝⲩⲣⲟⲛ ⲉϣⲁϥⲧⲣⲉ ⲛ̄ⲥⲁϣ ⲉⲑⲟⲟⲩ ϣⲟⲟⲩⲉ, poudre qui fait sécher les plaies malignes, LXVI, 129, p. 174.

ⲝⲩⲣⲟⲛ ⲉϣⲱⲛⲉ ⲛⲓⲙ ⲉⲧϩⲛ̄ ⲛ̄ⲃⲁⲗ, poudre pour une affection quelconque de l'œil, LXXXIII, 163, p. 191.

ⲝⲩⲣⲟⲛ ⲉϥⲱⲗⲥⲛⲟϥ, poudre hémostatique, CLXXIV, 334, p. 288.

ⲝⲩⲣⲟⲛ ⲕⲁⲗⲓⲃⲗⲉⲫⲁⲣⲟⲛ, poudre *kalliblépharon*, CIV, 209, p. 223.

ⲝⲩⲣⲟⲛ ⲕⲁⲗⲓⲃⲗⲉⲫⲁⲗⲟⲛ ⲉⲛⲁⲛⲟⲩϥ ⲕⲁⲗⲱⲥ ⲉϣⲱⲛⲉ ⲛⲓⲙ ⲉⲧϩⲛ̄ ⲛⲃⲁⲗ, très bonne poudre *kalliblépharon* pour toutes les maladies des yeux, CV, 212, p. 224.

ⲝⲩⲣⲟⲛ ⲛ̄ⲧⲉⲭⲁⲣϯⲟⲛ ⲉⲧⲃⲉ ⲛ̄ⲛⲁⲗϫⲉ ⲙⲛ̄ ⲡⲗⲁϥ ⲛ̄ⲛ̄ⲛⲁⲗϫⲉ, poudre au papier pour les dents et les gencives, CLXXVIII, 339, p. 290.

ⲝⲩⲣⲟⲛ ⲛ̄ⲧⲓⲁⲭⲁⲣϯⲟⲩ ⲉⲧⲃⲉ ⲛ̄ⲙⲟⲙⲉ ⲉⲑⲟⲟⲩ, poudre au papier pour les gangrènes de mauvaise nature, CXXI, 255, p. 242.

ⲝⲩⲣⲟⲛ ⲛ̄ⲱⲗⲥⲛⲟϥ, poudre hémostatique, CLXXXIII, 343, p. 292.

ⲁⲁⲩ (var. ⲁϥ, ⲁⲁϥ) ⲛ̄ⲝⲩⲣⲟⲛ, fais-en une poudre, VI, 17, p. 62; XII, 29, p. 91; XLIV, 81, p. 149; XLV, 83, p. 150; XLVI, 87, p. 153; LIII, 104, p. 158; LIV, 108, p. 159; LXXVIII, 156, p. 189; LXXIX, 157, p. 190; LXXX, 159, p. 190; LXXXII, 162, p. 191; LXXXIII, 164, p. 191; LXXXVII, 169, p. 193; CII, 204, p. 219; CIII, 208, p. 222; CIV, 211, p. 223; CXXXIX, 284, p. 266; CCXXII, 400, p. 315. — ⲁⲁⲩ ⲛ̄ⲝ̄ⲣⲟⲛ, CVII, 221, p. 226. — ⲁⲁⲩ ⲛ̄ⲝⲩⲣ̄, XLI, 77, p. 147.

ⲑⲛⲟϥ ⲛ̄ⲝⲩⲣⲟⲛ, broie-le en forme de *xérion*, XLIII, 80, p. 148.

ⲧⲁⲁϥ ⲛ̄ⲝⲩⲣⲟⲛ, administre-lui sous forme de *xérion*, XXVI, 55, p. 130.

ϯ ⲉⲣⲟⲟⲩ ⲛ̄ⲝⲩⲣⲟⲛ, administre-leur en poudre (sous forme de *xérion*), CCXXIII, 401, p. 316.

ⲭⲣⲱ ⲛ̄ⲝⲩⲣⲟⲛ, emploie en poudre, CXLII, 289, p. 268; CXCIX, 366, p. 299. — ⲭⲣⲱ ⲛ̄ⲝ̄ⲣ̄, XC, 175, p. 196. — ⲭⲣⲱ ⲉⲣⲟⲟⲩ ⲛ̄ⲝⲩⲣⲟⲛ, emploie pour eux sous forme de poudre, CXXI, 256, p. 242.

ⲝⲩⲣⲟⲛ, ⲝ̄, *ξηρόν*, sec.

ⲗⲁⲙϫⲉⲧⲡ̄ ⲛ̄ⲝⲩⲣⲟⲛ, poix sèche, CXLIX, 303, p. 271. — ⲗⲁⲙϫⲉⲧⲡ ⲛ̄ⲝ̄, XV, 36, p. 103; XVI, 38, p. 103. — ⲗⲁⲙϫ̄ⲡ (*sic*) ⲛ̄ⲝⲩⲣⲟⲛ, CLVI, 310, p. 275.

ⲝⲩⲥⲙⲁⲧⲟⲥ, *ξύσμα*, raclure.

ⲩⲟⲩ ⲝⲩⲥⲙⲁⲧⲟⲥ, *ἰοῦ ξύσμα* [270], raclure de vert-de-gris, CXLVI, 296, p. 270.

Ⲟ

(*ὀβολός*) [49], obole, ϛ, *passim*; ϛ, CXII, 240, p. 235; ϛ, CXVIII, 250, p. 240.

ⲟⲓⲛⲟⲩ (voir ⲟⲓⲛⲱ), *οἶνος*, vin.

ⲟⲓⲛⲟⲩ ⲕⲁⲗⲟⲩ, *οἶνος καλός*, bon vin, CIV, 210, p. 223.

ⲟⲓⲛⲱ (voir ⲟⲓⲛⲟⲩ), *οἶνος*, CV, 214, p. 225.

ⲟⲓⲥⲟⲛ, *οἶσον* (*φέρειν*), CV, 213, p. 224.

ⲟⲙⲉⲟⲥ, *ὅμοιος*, semblable, *passim*.

ⲟⲝⲏⲥ, *ὄξος* [289], vinaigre, CLXXVI, 336, p. 289.

ⲟⲝⲏⲥ ⲟⲝⲩⲥⲧⲏⲥ, *ὄξος ὀξύ* [271], vinaigre acide, CXLVI, 297, p. 270.

ⲟⲝⲩⲥⲧⲏⲥ, *ὀξύτης* [271], acide, CXLVI, 297, p. 270.

ⲟⲡⲓⲟⲛ (voir ⲟⲡⲓⲟⲩ), *ὄπιον* [74], opium, VIII, 20, p. 70; XXXIX, 73, p. 146; XL, 75, p. 146; XLI, 77, p. 147; XLVIII, 91, p. 154; LII, 100, p. 157; LVI, 114, p. 166; LVIII, 118, p. 170; LXXVII, 154, p. 189; LXXXVI, 167, p. 193; XCII, 178, p. 204; XCIII, 181, p. 204; CVI, 217, 218, p. 225; CXIV, 242, p. 237; CXXII, 258, p. 243; CXXIV, 260, p. 244; CXLV, 295, p. 269; CXC, 355, p. 294; CCXI, 380, p. 303; CCXV, 388, p. 306; CCXXXV, 418, p. 322; CCXXXVI, 419, p. 323.

ⲟⲡⲓⲟⲩ (voir ⲟⲡⲓⲟⲛ), *ὄπιον* [74], opium, L, 95, p. 156; LIX, 120, p. 170; CCXXI, 399, p. 315.

ⲟⲣⲓⲕⲁⲛⲟⲛ, *ὀρίγανος*, *ὀρίγανον* [288], origan, CLXXIII, 333, p. 288.

ⲟⲣⲟⲃⲟⲩ, *ὀρόβος* [266], vesce, CXXXIX, 283, p. 266; CLXXX, 341, p. 291.

(*οὐγκία*), ⲣ [48], once, *passim*.

Ⲡ

ⲡⲁⲑⲟⲥ, *πάθος*, maladie.

ⲡⲁⲑⲟⲥ ⲛⲓⲙ ⲛ̄ⲡⲗⲩⲅⲏ [320], toute maladie (complication) de plaie, CCXXXII, 412, p. 320.

ⲡⲁⲑⲩⲥⲓⲥ, *πάθησις*, souffrance, I, 3, p. 52.

ⲡⲁⲛⲕⲁⲗⲗⲓⲟⲛ, *πανκαλλίον*, meilleur.

ⲕⲟⲗⲗⲓⲟⲛ ⲛ̄ⲥⲧⲁⲧⲓⲕⲟⲛ ⲡⲁⲛⲕⲁⲗⲗⲓⲟⲛ, *κολλύριον στατικὸν πανκαλλίον*, collyre astringent le meilleur, CVI, 215, p. 225.

ⲡⲁⲣⲁ, *παρά*, au delà de, outre, CIX, 232, p. 230.

ⲡⲁⲣⲁ ⲡϣⲓ, outre mesure, à l'excès, CXIV, 242, p. 237.

ⲡⲁⲣⲁ ⲡⲉϥϣⲓ, au delà de son poids, CIX, 225, p. 230.

Ρ

C

Ⲧ

Ⲩ

Ⲫ

Ⲭ

Ⲯ

ⲱ

ϩ

A

B

Γ

Δ

E

Z

H

Θ

I

K

Λ

M

N

Ξ

O

Π

Ρ

Σ

Τ

Υ

Φ

Χ

Ψ

Ω

III. — INDEX DES MOTS ARABES.

Ⲁ

Ⲇ

Ⲉ

Ⲑ

Ⲕ

Ⲗ

Ⲙ

Ⲛ

Ⲟ

Ⲡ

Ⲣ

Ⲥ

IV. — INDEX DES MOTS ARABES TRANSCRITS.

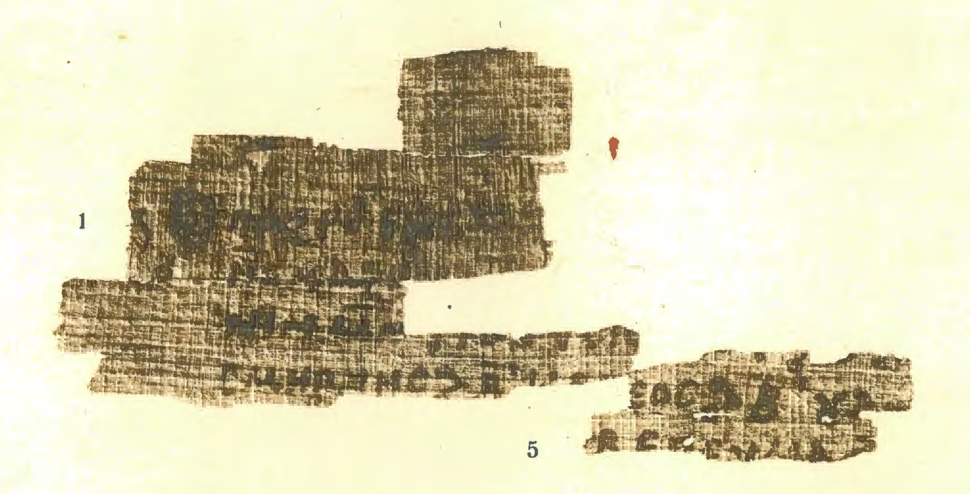
(L'article ال, qui figure dans la plupart des transcriptions en lettres coptes, a été supprimé ici.)

V. — INDEX DE LA MATIÈRE MÉDICALE.

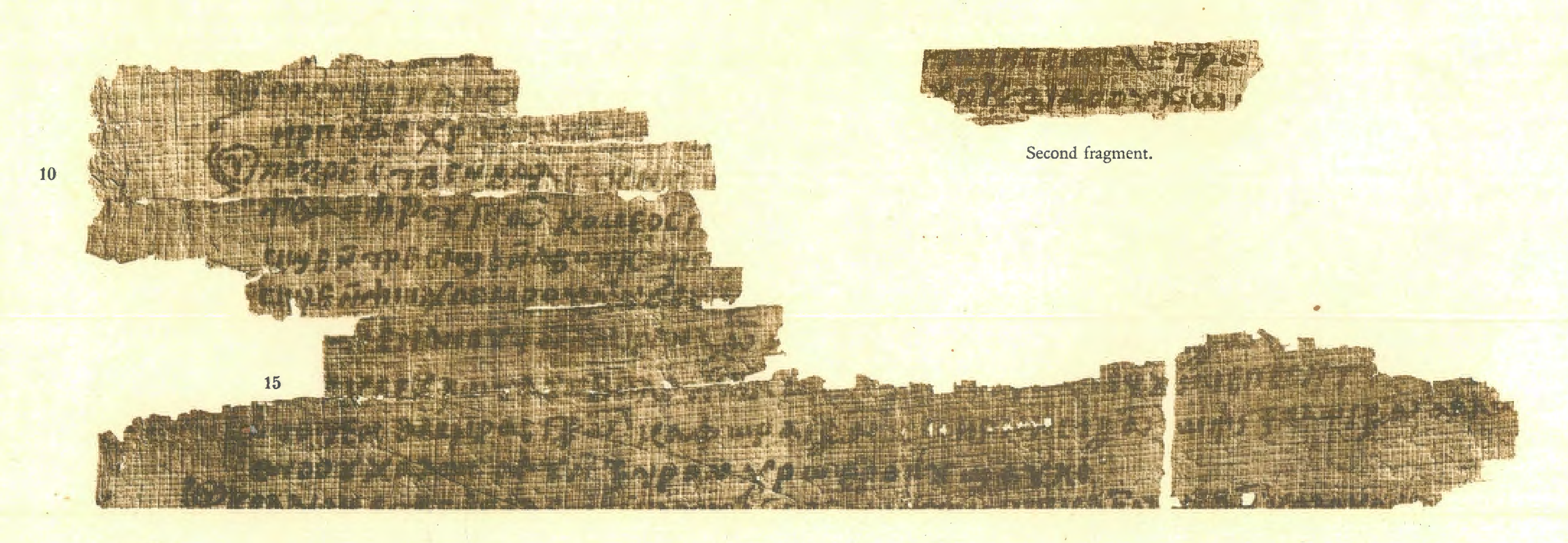
(Cet index ne renferme que les noms cités dans le traité. Les numéros renvoient aux pages.)

VI. — INDEX DES FORMULES.

TABLE DES MATIÈRES.



Premier fragment.



Second fragment.

Troisième fragment.

Form. I à VI, l. 1 à 17.



IMP. CATALA FRÈRES, PARIS.

Troisième fragment (suite).

Form. VII à XVII, l. 18 à 39.

IMP. CATALA FRÈRES, PARIS.



Quatrième fragment.

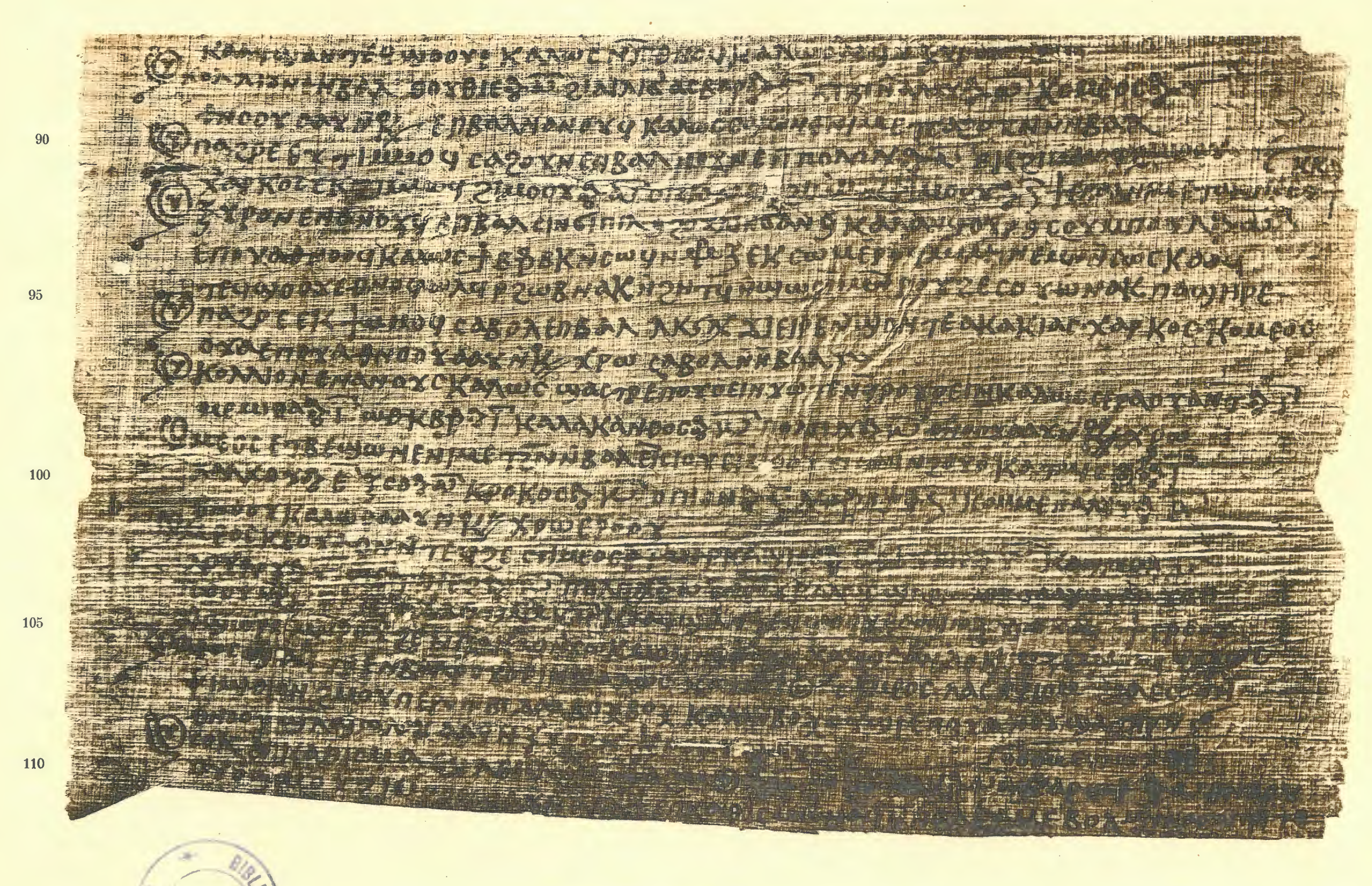
Form. XVIII à XXXII, l. 40 à 64.

IMP. CATALA FRÈRES, PARIS.

Corps du manuscrit.

Form. XXXIII à XLVI, l. 65 à 86.

IMP. CATALA FRÈRES, PARIS.



Form. XLVI (suite) à LV, l. 87 à 110.

IMP. CATALA FRÈRES, PARIS.

Form. LVI à LXVII, l. 111 à 132.

IMP. CATALA FRÈRES, PARIS.

Form. LXVIII à LXXVIII, l. 133 à 156.

IMP. CATALA FRÈRES, PARIS.



Form. LXXIX à XCII, l. 157 à 179.

IMP. CATALA FRÈRES, PARIS.

Form. XCIII à CII, l. 180 à 204.

IMP. CATALA FRÈRES, PARIS.

Form. CIII à CIX, l. 205 à 227.

IMP. CATALA FRÈRES, PARIS.

Form. CIX (suite) à CXVII, l. 228 à 249.



IMP. CATALA FRÈRES, PARIS.

Form. CXVIII à CXXX, l. 250 à 270.

IMP. CATALA FRÈRES, PARIS.

Form. CXXXI à CXLII, l. 271 à 289.

IMP. CATALA FRÈRES, PARIS.

Form. CXLIII à CLV, l. 290 à 309.



IMP. CATALA FRÈRES, PARIS.

Form. CLVI à CLXVI, l. 310 à 324.



IMP. CATALA FRÈRES, PARIS.

Form. CLXVII à CLXXXIII, l. 325 à 343.

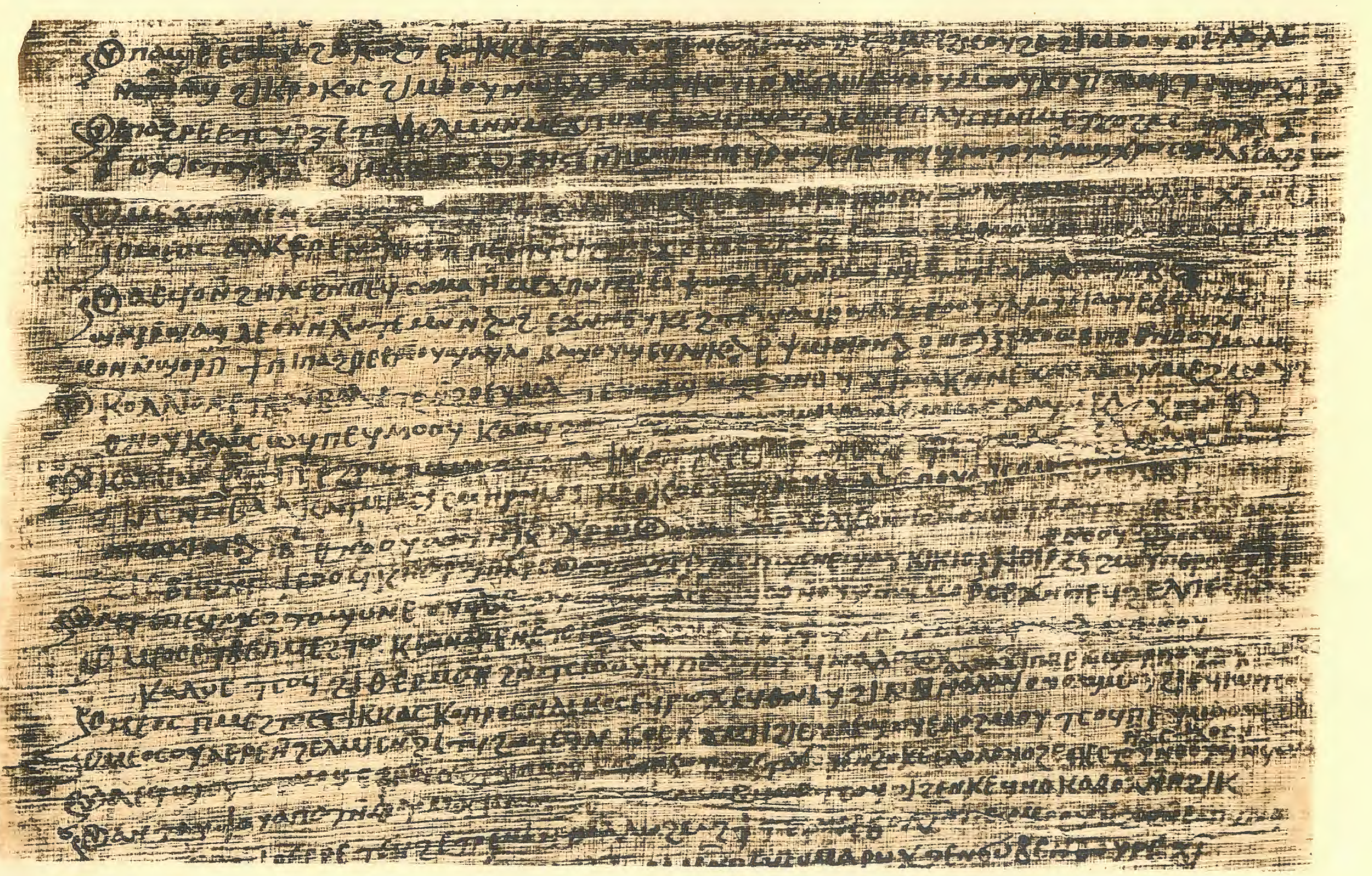
IMP. CATALA FRÈRES, PARIS.

Form. CLXXXIV à CXCVII, l. 344 à 364.

IMP. CATALA FRÈRES, PARIS.

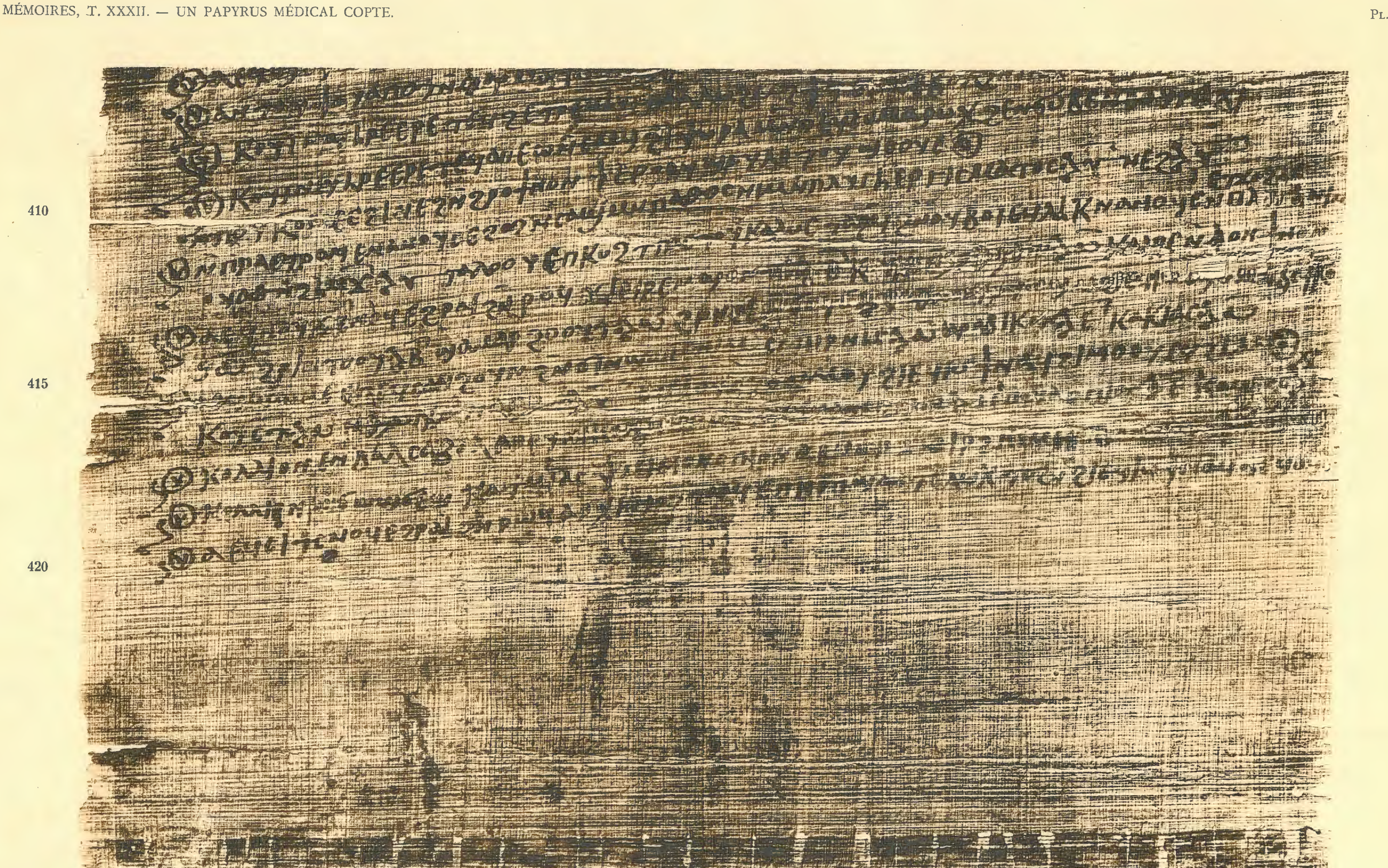
Form. CXCVIII à CCXIV, l. 365 à 386.

IMP. CATALA FRÈRES, PARIS.



Form. CCXV à CCXXIX, l. 387 à 408.

IMP. CATALA FRÈRES, PARIS.



Form. CCXXX à CCXXXVII, l. 409 à 420.

IMP. CATALA FRÈRES, PARIS.

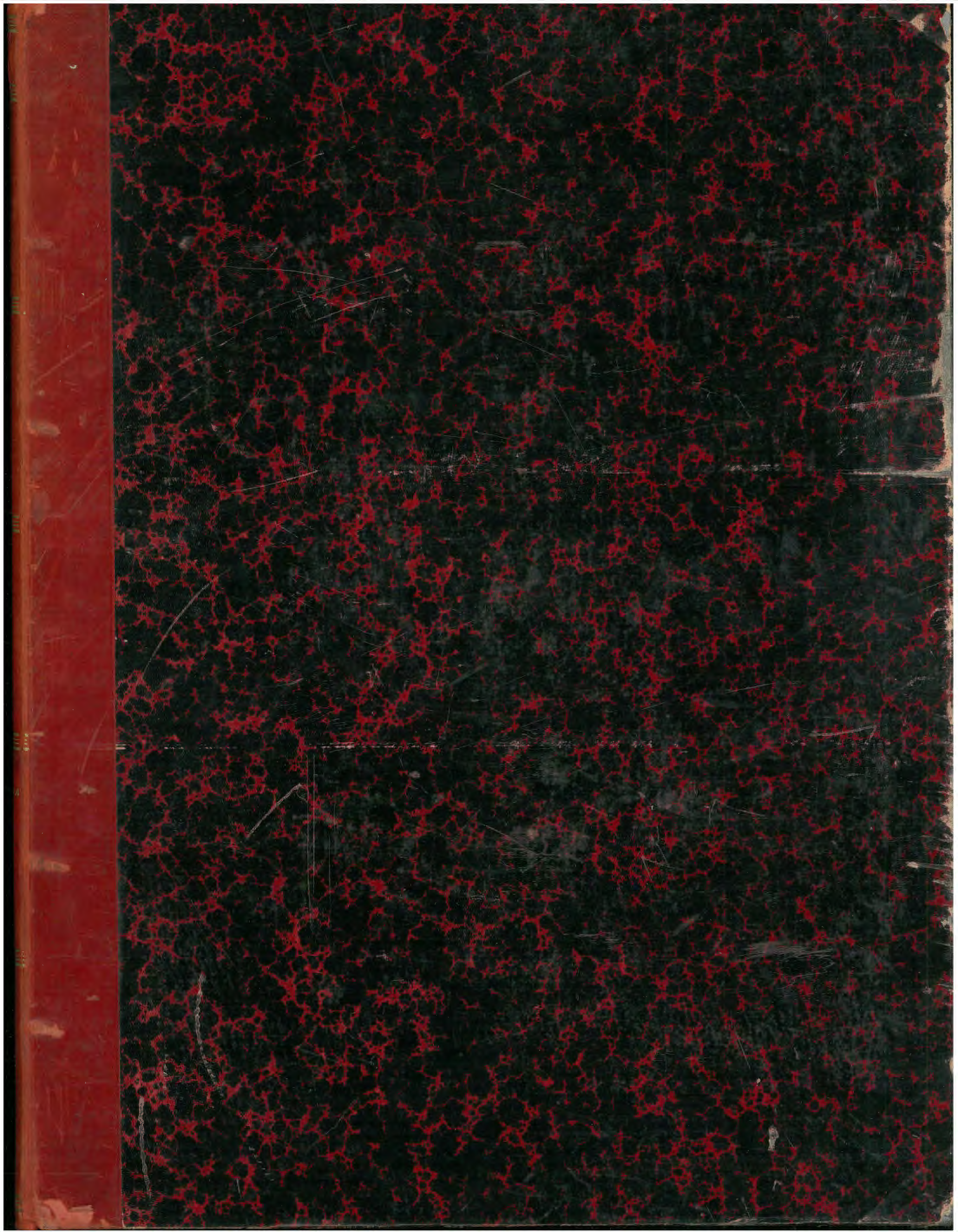
EN VENTE :

AU CAIRE : à la Librairie Paul Tribier, ancienne Librairie classique Gillet, rue Emad el-Dine, n° 5;

A ALEXANDRIE : à la Librairie L. Schuler, rue Chérif-Pacha, n° 6;

A PARIS : chez A. Fontemoing et Cie, E. de Boccard, successeur, 1, rue de Médicis;

A LONDRES : chez Bernard Quaritch, 11, Grafton Street, New Bond Street.





MÉMOIRES

PUBLIÉS

PAR LES MEMBRES

DE

L'INSTITUT FRANÇAIS

D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

DU CAIRE



